UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00192403 4

35

COLLECTION

DE

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS

PAR ORDRE DU ROI

ET PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PREMIÈRE SÉRIE

HISTOIRE POLITIQUE

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE LA COUR ET DES GÉNÉRAUX

PAR LE LIEUTENANT GÉNÉRAL DE VAULT

DIRECTEUR GÉNÉRAL DU DÉPÔT DE LA GUERRE, MORT EN 1790

REVUS, PUBLIÉS ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

PAR LE LIEUTENANT GÉNÉRAL PELET

PAIR DE FRANCE,

DIRECTEUR GÉNÉRAL DU DÉPÔT DE LA GUERRE

TOME III

32676

PARIS

IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XXXVIII

D
281
V38A4
1835
t.3

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV.

CAMPAGNES

DE FLANDRE, D'ITALIE ET D'ALLEMAGNE,

EN 1703.

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV.

PREMIÈRE PARTIE.

CAMPAGNE DE FLANDRE.

Si les armes des puissances alliées contre la France et l'Espagne eurent des succès pendant la dernière campagne, leurs négociations ne furent pas moins heureuses pendant l'hiver. Déjà la politique et l'intérêt avaient, l'année précédente, ligué contre ces deux couronnes l'empereur, l'Angleterre, la Hollande et l'empire[1]. Bientôt les cours de Vienne et d'Angleterre entraînèrent dans leur parti deux puissances sur l'alliance desquelles la France paraissait devoir le plus compter, le duc de Savoie et le roi de Portugal.

Les liens du sang ne furent pas plus sacrés pour le premier de ces princes que les engagements qu'il avait avec la France; il sacrifia tout aux espérances que la cour de Vienne lui

[1] Au mois de septembre 1702 les électeurs et les états de l'empire avaient déclaré la guerre à la France et à l'Espagne par un manifeste authentique.

donna sur la succession d'Espagne. Dès le 5 janvier il conclut avec l'empereur un traité offensif et défensif qui n'allait à rien moins qu'à détrôner sa propre fille, la reine d'Espagne.

Le roi de Portugal céda plus tard aux instances et aux promesses de la cour de Vienne; mais enfin, oubliant que sa maison devait la couronne à la protection de celle de Bourbon, il abandonna son alliance pour entrer dans celle de l'empereur, qui avait toujours été son ennemi : son traité fut signé le 16 mai. Les alliés, non contents d'avoir ainsi soulevé presque toute l'Europe contre la France, cherchèrent à profiter des troubles qui s'élevèrent dans son propre sein, et donnèrent aux Camisards des Cévennes des secours en armes et en argent qui, les ayant mis en état d'opérer une diversion, forcèrent le roi à envoyer contre eux une armée aux ordres du maréchal de Montrevel.

C'est ainsi que la rivalité de la maison d'Autriche enfanta des phénomènes qui semblaient présager la destruction de la maison de Bourbon. Ils avaient de quoi surprendre, mais ils n'épouvantèrent pas la France. Obligée l'année précédente de soutenir la guerre aux Pays-Bas, en Allemagne, en Italie, il lui fallait préparer de nouvelles forces contre ses nouveaux ennemis. Dès le mois de janvier on donna des ordres pour accélérer le complétement des troupes et pour lever de nouveaux régiments; on répara et l'on munit avec la plus grande activité les places frontières, et le roi fit une promotion de dix maréchaux de France, vingt-trois lieutenants généraux, vingt-quatre maréchaux de camp et trente et un brigadiers ; il y eut aussi une augmentation dans la marine et une promotion de quatre chefs d'escadre, vingt et un capitaines de vaisseau, etc.

Le commandement de l'armée d'Italie fut donné à M. le duc de Vendôme ; celui de l'armée d'Allemagne, à M. le

maréchal de Villars. M. le maréchal de Villeroy fut destiné à commander en chef dans les Pays-Bas, M. le maréchal de Boufflers à le seconder, et M. le maréchal de Tallard eut un corps séparé sur la Moselle.

C'était en Italie et en Allemagne que devaient se faire les plus grands efforts. Le roi voulait qu'on commençât en défensive la campagne aux Pays-Bas; et que, dans ce but, on se réglât sur les mouvements des ennemis pour assembler l'armée de France et d'Espagne en une ou en deux parties; que l'on ne cherchât à combattre que lorsqu'on croirait pouvoir le faire avec avantage; qu'on hasardât un combat si les ennemis cherchaient à assiéger Anvers ou Namur, et que, dans le cas où ils formeraient une entreprise sur quelque place éloignée qu'on ne pourrait pas secourir, on fît une diversion sur Liége ou dans la Flandre hollandaise : en conséquence, sa majesté donna ordre d'assembler un équipage de grosse artillerie du côté de Namur, et un autre du côté de Gand.

Avant d'entrer dans le détail des opérations de la campagne, on croit ne devoir pas laisser dans l'oubli quelques actions particulières qui se passèrent pendant les premiers mois de l'année, et qui ont fait autant d'honneur aux officiers sur lesquels elles ont roulé, qu'elles étaient capables d'inspirer de confiance aux troupes.

M. de Blainville, commandant à Namur, ayant été informé qu'il y avait dans le faubourg de Liége de la cavalerie hollandaise qui se gardait avec négligence, y envoya M. le chevalier du Rosel avec cent grenadiers et cent cinquante maîtres; celui-ci prit si bien ses mesures qu'il enleva cent chevaux et fit plusieurs prisonniers.

M. d'Usson, qui était à Louvain, ayant eu avis que les ennemis faisaient de grands amas de fourrages près de Liége, à

la rive droite de la Meuse, détacha cent cinquante grenadiers et dragons aux ordres du partisan Simon, qui passa cette rivière sans aucune opposition, et brûla cent quatre-vingts meules de foin.

Trois compagnies de cavalerie hollandaise occupaient la petite ville de Randerath, au pays de Juliers; M. de Maguinay, détaché de Limbourg par M. de Reignac, avec soixante hommes, força les portes de cette ville et enleva deux officiers et trente chevaux de cette cavalerie.

Sur l'avis que les ennemis n'étaient pas mieux sur leurs gardes à Bitche[1], dans la Lorraine allemande, un détachement de la garnison de Metz y marcha et s'empara de ce poste.

Le partisan La Croix, commandant à Vianden, dans le duché de Luxembourg, ayant appris que le château de Saffenbourg, au pays d'Eiffel, était assiégé par un corps de quatre mille hommes, partit avec cent quarante hommes pour tâcher d'y jeter du secours. Il les divisa en trois troupes : deux firent de fausses attaques avec beaucoup de bruit pour attirer l'attention des ennemis, et la troisième entra dans le château. Ce secours ayant ôté aux assiégeants l'espérance de s'en rendre maîtres, ils levèrent le siége après trois jours d'attaque. Pour établir une communication plus assurée avec ce château, le sieur de La Croix occupa celui de Schönecken.

Ces petites et heureuses opérations furent suivies d'entreprises plus importantes de la part des ennemis. M. le maréchal de Boufflers, ayant appris qu'ils en projetaient une du côté d'Anvers, fit marcher vers cette place plusieurs détachements pour mettre M. de Gacé, qui y commandait, en état de faire échouer ce projet. Mais bientôt on sut que ce n'était

[1] Bitche n'était alors qu'un poste fermé seulement de murailles, sans aucune fortification.

qu'une feinte pour favoriser une expédition réelle sur la Moselle.

Le prince de Hesse-Cassel, ayant rassemblé les quartiers qu'il avait établis du côté de Coblentz, marcha vers la fin du mois de janvier à Trarbach, s'empara de la ville et attaqua vigoureusement le château; mais il ne put s'en rendre maître : la garnison, consistant en six compagnies d'infanterie, avait eu le temps de s'y retirer en abandonnant la ville, et permit, par sa bonne défense, que des secours lui fussent envoyés.

Aussitôt que la cour fut informée de la marche des ennemis, elle chargea M. le maréchal de Tallard d'assembler dans le pays messin un corps de troupes pour s'opposer à leur projet, et manda à M. le maréchal de Boufflers de faire marcher au pays de Luxembourg un autre corps de troupes, tant françaises qu'espagnoles, pour joindre M. de Tallard.

Le 1er février vingt-deux bataillons et vingt-cinq escadrons eurent l'ordre de s'assembler à cet effet; et comme ce mouvement allait dégarnir la tête de la frontière, M. le maréchal fit avancer d'autres troupes et envoya à la cour un projet pour tirer des places de France ce qui était nécessaire pour remplacer une partie de celles qui devaient se rendre au pays de Luxembourg, et qui se mirent en marche les 3 et 4 février, suivant les routes indiquées par la cour.

Pendant qu'on faisait des dispositions pour aller au secours du château de Trarbach, Rhinberg tomba au pouvoir des ennemis. Depuis la fin d'octobre, qu'ils avaient été obligés de lever le siége de cette place, ils avaient pris le parti de la tenir bloquée, et elle l'était si étroitement qu'elle ne pouvait recevoir aucun secours. Les subsistances manquèrent tout à coup : la garnison et les bourgeois furent réduits à la dernière extrémité. M. le marquis de Grammont, qui y commandait,

était au moment ou de se rendre à discrétion ou de se faire jour l'épée à la main ; il attendait pour se déterminer des ordres supérieurs, lorsqu'il reçut une lettre de M. le maréchal de Boufflers qui lui mandait d'évacuer la place et de sauver la garnison. La voie d'une capitulation honorable lui parut possible : il la tenta, et traita si adroitement avec le comte de Lottom, commandant le blocus, qu'il obtint les honneurs de la guerre et les autres conditions qu'il demanda, excepté cependant ce qui concernait l'électeur de Cologne. La garnison fut conduite à Louvain; les chariots, l'artillerie et les autres effets furent dirigés sur Anvers. Le roi fut si satisfait de la conduite qu'avait tenue M. de Grammont pendant le temps qu'il avait été assiégé ou bloqué, qu'il l'éleva au grade de lieutenant général.

C'est ainsi que les ennemis, après avoir échoué devant Rhinberg en attaquant cette place de vive force, s'en rendirent maîtres sans coup férir; mais ils n'eurent pas le même succès devant le château de Trarbach, quoiqu'ils l'eussent attaqué avec la plus grande vigueur. M. le maréchal de Tallard, ayant rassemblé les troupes qui lui étaient destinées, s'avança vers cette forteresse pour combattre M. le prince de Hesse qui en faisait le siége. Ce prince ne jugea pas à propos de l'attendre, et, après un mois d'attaque, il leva précipitamment le siége dans la nuit du 24 au 25, laissant beaucoup d'effets qu'il ne put emporter et dont les assiégés profitèrent. M. de Tallard renforça la garnison, munit la place et renvoya les troupes dans leurs quartiers, sans avoir perdu un seul homme.

M. le maréchal de Boufflers, voyant de son côté la frontière des Pays-Bas dans une parfaite tranquillité, partit le 25 pour se rendre à la cour, afin d'y conférer sur les arrangements préliminaires pour l'ouverture de la campagne; il n'y fit pas

un long séjour, craignant que les ennemis ne profitassent de son absence pour exécuter les projets qu'on leur avait supposés du côté d'Anvers; mais ils n'en firent rien : il revint à Bruxelles le 12 mars. L'arrivée des recrues et des remontes avait presque entièrement complété les troupes, surtout la cavalerie. Il en était de même de la cavalerie et des dragons espagnols; mais il manquait encore six mille hommes à l'infanterie de cette nation, qui consistait en quarante-neuf bataillons : le roi permit qu'on les levât dans la Flandre française, l'Artois et autres parties des pays conquis.

Les jours suivants on eut, de l'armée d'Allemagne, des nouvelles très-satisfaisantes : M. le maréchal de Villars, qui avait déjà commencé la campagne sur le Rhin par le siége du fort de Kehl, s'en était rendu maître le 9, après treize jours de tranchée ouverte; et le 10 l'électeur de Bavière avait battu à Scharding le général comte de Schlick. Peu de temps après ce prince remporta encore quelques avantages sur le comte de Stirum.

Ces succès dans l'empire influèrent bientôt sur les affaires des Pays-Bas; comme ils procuraient à M. le maréchal de Villars la facilité de faire sa jonction avec l'électeur de Bavière, et qu'ils mettaient M. le prince de Bade dans le cas de craindre pour lui-même un événement malheureux, les alliés firent marcher à Coblentz des troupes destinées à joindre ce prince, à qui ce renfort devenait nécessaire. Le corps qui était alors dans cette partie se trouva composé de treize régiments d'infanterie et de quelques régiments de cavalerie.

Ce mouvement de la part des alliés fut accompagné de dispositions pour assembler leur armée dans les Pays-Bas. Vers la fin du mois M. le maréchal de Boufflers eut ordre de la cour de faire avancer les troupes qu'il croyait nécessaires

pour s'opposer aux entreprises qu'ils pouvaient avoir en vue; mais, en lui donnant cet ordre, la cour lui prescrivit de ne le mettre à exécution qu'en cas de nécessité, et de retarder autant qu'il le pourrait les premiers mouvements. C'était pour donner aux troupes le temps de se rétablir entièrement et pour prolonger la consommation qu'elles faisaient dans les places du royaume.

M. le maréchal se conforma le plus longtemps qu'il put aux intentions de la cour à cet égard; mais les mouvements des ennemis le forcèrent enfin à porter, dans les premiers jours d'avril, à la tête de la frontière, dix bataillons et un régiment de cavalerie.

Il fit en même temps sortir des places plusieurs détachements pour avoir des nouvelles des ennemis.

Le partisan Lambert, étant parti de Gueldre avec soixante cavaliers et dragons, attaqua un détachement de quarante hommes barricadés dans un bois du côté de Venloo, en tua quelques-uns et fit le reste prisonniers.

On sut par leur rapport et par différents avis, que le duc de Marlborough, qui devait reprendre le commandement de l'armée des alliés, avait passé à Breda, Bois-le-Duc, Grave et autres places, pour faire la revue des troupes anglaises; qu'il s'était ensuite rendu à La Haye; que dans les conférences qui s'y étaient tenues, il avait été résolu de commencer la campagne par le siége de Bonn; que toutes les garnisons des places hollandaises avaient reçu l'ordre de se tenir prêtes à marcher, et que plusieurs régiments étaient déjà en mouvement.

Les nouvelles qu'on eut les jours suivants développèrent plus particulièrement les projets des ennemis. Ils se réduisaient à deux objets principaux : le premier, d'assembler deux

armées, chacune de cinquante mille hommes : l'une sur le Rhin, pour assiéger Bonn, l'autre sur la Meuse, près de Maëstricht, pour couvrir cette place, Liége et le siége.

Le duc de Marlborough avait ordre de se rendre à l'armée du Rhin et d'y rester jusqu'à la prise de Bonn, à moins qu'il ne jugeât sa présence encore plus nécessaire à l'armée de la Meuse. Le général Coehorn était chargé de diriger les attaques. Ce célèbre ingénieur assurait qu'avec une nombreuse artillerie il emporterait la place en peu de temps. On lui donna en conséquence quatre-vingt-dix pièces de 24 et cinquante gros mortiers, sans compter un grand nombre d'autres bouches à feu de moindre calibre.

Le second point du projet des ennemis était de réunir à l'armée de la Meuse, après la prise de Bonn, la plus grande partie des troupes du siége, pour agir contre l'armée des deux couronnes, et d'assembler du côté de la mer une autre armée pour entreprendre sur Lierre et Anvers, tandis qu'on donnerait de la jalousie sur Namur ou sur d'autres parties. A l'égard de Gueldre, de Limbourg et d'Huy, on comptait que des détachements suffiraient pour bloquer ces places isolées et pour les faire tomber d'elles-mêmes.

Ces projets étaient vastes; mais les alliés étaient enivrés des succès de la campagne précédente, et ils se flattaient qu'avec de nouvelles forces (se persuadant que les armées de France et d'Espagne ne devaient être que de soixante mille hommes), ils viendraient facilement à bout de tous leurs desseins.

Le 8 le duc de Marlborough partit de La Haye pour faire ses premières dispositions : il visita d'abord toutes les places de la Meuse jusqu'à Liége, donna des ordres pour faire cantonner aux environs de Maëstricht les troupes qui devaient former l'armée sur cette rivière, et se rendit ensuite à Cologne

pour assembler, dans cette partie, l'armée du Rhin destinée au siége de Bonn. Les troupes sortirent successivement de leurs quartiers : les unes remontèrent la Meuse, les autres le Rhin. On tira des places de ces deux rivières l'artillerie et les munitions nécessaires au siége de Bonn, et les convois commencèrent à se mettre en mouvement.

Le 13 M. le maréchal de Boufflers manda au roi que rien n'était plus pressé que d'assembler l'armée et de se mettre en état, non-seulement de couvrir la frontière, qui était ouverte et d'une mauvaise défense, particulièrement la partie de Diest et celle de Lierre, mais aussi de combattre les ennemis; qu'étant vraisemblable qu'ils s'en tiendraient d'abord à l'attaque de Bonn, et cette place ne pouvant être secourue de vive force, c'était sur la Meuse qu'il fallait les chercher ou au moins faire quelque diversion dans cette partie; que le moment d'agir serait celui où une partie de leurs forces serait occupée au siége de Bonn, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre, puisque tous les avis assuraient que cette place devait être investie le 17, et que les troupes de la Meuse devaient être assemblées le 20 à Lonacken, près de Maëstricht.

M. le maréchal ne tarda pas à recevoir l'ordre du roi de faire avancer la plus grande partie des troupes à la tête de la frontière pour les mettre à portée de s'assembler en peu de temps et de voir s'il serait possible d'entreprendre le siége de la citadelle de Liége, pendant que les ennemis seraient occupés à celui de Bonn.

Lettre du roi à M. le maréchal de Boufflers. Versailles, 16 avril 1703[1].

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite par le courrier que vous m'avez dépêché le 13, et les nouvelles qui y étaient

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1639, page 40 *bis*.

jointes, par lesquelles il paraît que les ennemis sont déterminés à faire le siége de Bonn; que cette place doit être investie le 16 ou le 17, et que le sieur de Coehorn promet de la prendre en peu de temps avec l'artillerie nombreuse qu'il doit y employer. Ces mêmes nouvelles assurent qu'ils doivent incessamment assembler un corps de troupes à Lonacken, près de Maëstricht. Si ces avis, tant de fois réitérés depuis huit jours, se confirment de manière à ne pouvoir douter de l'exécution de ces projets, il est à propos, lorsque vous en serez certain, que vous fassiez avancer dans les places d'Espagne toute ma cavalerie, à l'exception des régiments qui sont encore en mauvais état et qui ne pourraient pas servir en campagne, si vous ne leur donniez pas le temps nécessaire pour se raccommoder (comme vous en êtes instruit par l'extrait des revues que les directeurs et inspecteurs vous ont remis, je ne vous les nommerai point); que vous fassiez aussi avancer le reste de l'infanterie qui peut se mettre en campagne et que vous trouverez employée dans l'état que Chamillart vous envoie. Comme il manque une partie des troupes qui pourront joindre dans les mois de mai et de juin, et qu'il sera nécessaire d'envoyer quelques bataillons et escadrons du côté de Bruges, Anvers et le pays de Waes, pour mettre le tout en sûreté, vous ferez toutes vos dispositions pour ne former présentement qu'une armée, qui ne s'assemblera qu'après l'arrivée du maréchal de Villeroy, que je ferai partir à la fin de la semaine pour arriver à Bruxelles lundi ou mardi, quelques jours avant que toutes mes troupes puissent être à portée de composer l'armée qui sera nécessaire pour s'opposer aux mouvements des ennemis, et pour entreprendre le siége de la citadelle de Liége pendant celui de Bonn, en cas qu'il puisse se faire avec facilité et diligence. En attendant une dernière résolution, je donne ordre à Vigny de se rendre auprès de vous, pour recevoir les vôtres sur ce qui sera nécessaire pour l'artillerie. Il serait à propos, dès à présent, de faire descendre à Namur les choses dont il aura besoin, et d'avertir le sieur de Bernières, afin que, de son côté, il dispose, de concert avec le sieur de Bagnols, les fourrages et avoines. Pour ce qui re-

garde les vivres, le munitionnaire est tout en état, et les chevaux et caissons se rendront à Bruxelles ou ailleurs, à peu près dans la même distance, en six jours de temps; vous pouvez en être instruit plus particulièrement par le nommé Lacroix, qui est à Bruxelles. Et la présente, etc.

Sa majesté ordonna en même temps à M. le maréchal de Villeroy de se rendre incessamment à Bruxelles, pour se concerter avec M. le maréchal de Boufflers sur les opérations de la campagne. Elle lui prescrivit de commencer par faire les dispositions pour l'assemblée de l'armée, et de chercher les moyens d'exécuter le projet de la diversion sur Liége; mais de ne faire camper les troupes que le plus tard qu'il serait possible; de régler leurs mouvements sur ceux des ennemis, et de n'entreprendre aucune opération importante sans une apparence presque certaine de succès.

M. le maréchal de Villeroy partit de la cour le 21 et arriva le 24 à Bruxelles. Les nouvelles qu'on avait alors des ennemis portaient en substance que les troupes destinées au siége de Bonn étaient presque entièrement arrivées sur le Rhin, aux environs de Cologne et de Mulheim, et que celles qui devaient composer l'armée de la Meuse commençaient à cantonner aux environs de Maëstricht. Il n'y avait plus à différer d'assembler les troupes : la frontière ne pouvait pas se défendre par elle-même, aucun poste n'était en état d'arrêter les ennemis, et il fallait une armée pour faire tête à des forces aussi formidables que celles qu'ils mettaient en campagne. Il fallait aussi se mettre en état d'exécuter la diversion sur Liége, soit que le roi ordonnât de l'attaquer réellement, soit que l'intention de sa majesté fût qu'on n'en fît que la démonstration.

MM. les maréchaux firent en conséquence venir la maison

du roi à Bruxelles, Louvain et Malines, et envoyèrent ordre aux troupes qui étaient encore dans les places de Flandre et du Hainaut, de s'avancer, les unes sur Bruxelles, les autres sur Namur. Leur projet était d'abord de faire cantonner toutes les troupes, partie sur la Meuse et la Mehaigne, partie entre les Gèthes, le Demer, la Dyle et l'Escaut, de les y laisser le plus longtemps qu'il serait possible pour la facilité des subsistances, et de les porter ensuite à la tête de la frontière.

M. de Vigny, commandant l'artillerie, se rendit à Douai pour en faire partir quatre-vingts pièces de campagne, et ensuite à Maubeuge, pour faire descendre successivement à Namur deux convois de grosse artillerie, composés chacun de vingt pièces de batterie et dix mortiers, destinés au siége de la citadelle de Liége.

Toutes ces dispositions avaient pour objet de se mettre en état d'agir sur la Meuse, pendant que les ennemis seraient attachés au siége de Bonn; cependant le roi, n'ayant encore, le 28, aucune nouvelle de l'investissement de cette place, qu'on avait annoncé pour le 17; ayant appris, au contraire, par des lettres du 21, de Bonn même, que les ennemis abandonnaient ce projet, écrivit à M. le maréchal de Villeroy la lettre suivante, pour lui prescrire la conduite qu'il aurait à tenir dans la supposition des différents autres partis qu'ils pourraient prendre.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy. Marly, 28 avril 1703[1].

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 25 par le courrier que vous m'avez dépêché, et les nouvelles qui y étaient jointes; celles du correspondant du sieur de Ximenès me confirment ce que j'avais appris par des lettres de Bonn du 21, que les ennemis abandonnaient le dessein qu'ils avaient formé d'en faire le siége. Il

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1639, page 34. Elle porte en marge une annotation de la main du roi.

y a grande apparence qu'ils n'ont pris cette résolution que sur les fortes instances de l'empereur et du prince de Bade, qui ont demandé de puissants secours pour se mettre en état de résister à l'électeur de Bavière, d'empêcher la jonction de mes troupes avec les siennes, et les entreprises que mes armées pourraient faire de l'autre côté du Rhin; et vous ne sauriez prendre des mesures trop justes pour être averti des mouvements des ennemis, qui ne peuvent prendre que trois partis, supposé, comme il y a grande apparence, qu'ils ne fassent pas le siége de Bonn :

Le premier est de détacher un corps considérable et de le faire marcher en diligence pour joindre le prince de Bade;

Le second, de marcher avec toutes leurs forces sur la Moselle ou sur la Sarre, et de faire revenir les troupes du prince de Bade pour les joindre aux leurs, pénétrer ensuite dans la Lorraine ou dans les Évêchés, et, par ce moyen, de faire une diversion qui m'oblige à faire revenir d'Allemagne la meilleure partie de mes troupes;

Le troisième, c'est d'attaquer incessamment quelques places du Brabant ou de la Flandre : la frontière étant mauvaise et mon armée n'étant pas assemblée, ils peuvent se flatter d'y réussir.

Ces différents objets méritent, chacun dans leur étendue, une grande considération. Je ne vous dis rien en cas que les ennemis fassent le siége de Bonn, parce que je vous ai fait connaître, avant votre départ, mes intentions à cet égard; mais il est bien important que vous vous mettiez en état, le plus tôt que vous le pourrez, de prévenir les inconvénients qui arriveraient infailliblement si je n'avais pas de forces suffisantes à leur opposer, s'ils prenaient quelques-uns des partis ci-dessus; et, pour cela, vous devez assembler mon armée le plus diligemment qu'il vous sera possible; faire en sorte, dans le premier cas, d'être informé avec certitude du nombre de troupes que les ennemis enverront au prince de Bade; en détacher à proportion pour les faire marcher en même temps en Alsace, et fortifier le corps qui restera aux ordres du maréchal de Tallard, lorsque le maréchal de Villars aura passé les montagnes.

Dans le second cas, il serait nécessaire que vous marchassiez vous-même, si les ennemis, également forts en même temps sur la Moselle ou sur la Sarre et dans la Flandre, se trouvaient avec une assez grande supériorité pour vous obliger à laisser une grosse armée au maréchal de Boufflers. Vous pourriez, pour fortifier le corps que vous mèneriez, mander au maréchal de Tallard de venir vous joindre avec les troupes qui sont à ses ordres, et qui ont été détachées de l'armée de Flandre; même d'en augmenter le nombre, s'il en était nécessaire, par quelques-unes de celles qui resteront pour garder l'Alsace, après la jonction de l'armée commandée par le maréchal de Villars avec les troupes de l'électeur de Bavière.

Dans le dernier cas, si les ennemis se déterminent à faire quelque entreprise en Brabant ou en Flandre, peut-être des deux côtés en même temps, c'est à vous de prendre votre parti, et de voir les troupes que vous pourriez leur opposer. Il n'y a pas un moment à perdre pour faire vos projets et vous mettre en état d'agir suivant les différents mouvements des ennemis. Je suis persuadé que vous n'oublierez rien de ce que je dois attendre de votre zèle dans une conjoncture aussi difficile, et qui peut être suivie de grandes révolutions en cas que la jonction se fasse: les mesures sont prises pour cela, et s'il y a de la possibilité, vous en aurez bientôt des nouvelles.

Et la présente, etc.

On voit par cette lettre que le roi pensait, ainsi que MM. les maréchaux, qu'on ne pouvait se mettre trop tôt en état de s'opposer aux desseins des ennemis, et que quelque parti qu'ils pussent prendre, il fallait être prêt à les suivre. On ne fut pas longtemps dans l'incertitude : l'entreprise sur Bonn avait seulement été différée et non abandonnée. Cette place fut investie le 25 par la cavalerie de l'armée du Rhin; milord Marlborough y arriva le lendemain avec l'infanterie, et étendit son camp

depuis Rhindorf jusqu'à la montagne de Kreutzberg, où il établit son quartier. Il ordonna trois attaques : l'une devant le fort situé sur la rive droite du Rhin; les deux autres devant la ville, à la gauche de ce fleuve; le général Coehorn, qui devait les diriger, fit toutes les dispositions pour l'ouverture des tranchées. On débarqua en même temps l'artillerie, qui consistait en cent quarante pièces de canon et cent cinquante mortiers de différents calibres.

M. d'Alegre, qui commandait dans la place, avait pour garnison dix bataillons, dont six français, deux d'Espagne et deux de Cologne. Il n'avait pas attendu ce moment pour se procurer les moyens de faire une vigoureuse résistance; et, ne pouvant espérer d'être secouru, il résolut de tenir jusqu'à l'extrémité, pour donner à l'armée des deux couronnes le temps de faire quelque entreprise sur la Meuse.

La grande armée des alliés, qui devait camper près de Maëstricht, n'était pas encore formée; mais, depuis le 25, quinze à vingt mille hommes cantonnaient aux environs de cette place, occupant Tongres, Bilsen et Münster-Bilsen, sur le Demer; d'autres troupes étaient en mouvement pour les joindre.

MM. les maréchaux de Villeroy et de Boufflers, instruits à la fin du mois de tout ce qui se passait sur le Rhin et la Meuse, en rendirent compte au roi, et demandèrent des ordres positifs sur le projet qui regardait Liége, et sur les autres entreprises que sa majesté pourrait vouloir former.

En attendant, les troupes continuèrent de marcher vers les cantonnements qu'on avait projetés. Les soixante bataillons et les cent trois escadrons destinés à composer l'armée cantonnèrent en deux parties : l'une, de trente-quatre bataillons et de cinquante et un escadrons, entre Diest, Louvain et Lierre; l'autre, de vingt-six bataillons et de cinquante-deux escadrons, aux

environs de Namur, tant à la droite de la Meuse qu'entre cette rivière et la Mehaigne. Dix-neuf bataillons et douze escadrons devaient en même temps former trois petits camps pour la garde du Brabant et de la Flandre espagnole : le premier, de six bataillons et de quatre escadrons, entre Lierre et Anvers; le deuxième, de six bataillons et de trois escadrons, au pays de Waes; le troisième, de sept bataillons et de cinq escadrons, derrière le canal d'Ostende à Bruges, et de Bruges à Gand. Vingt-deux bataillons étaient destinés à rester en garnison dans les places, depuis Nieuport et Ostende jusqu'à Lierre. Les garnisons de Diest, Léau, Namur, Huy, Limbourg, Gueldre, Bonn et Luxembourg, n'étaient pas comprises dans cet état, non plus que les troupes de l'électeur de Cologne, consistant en deux bataillons et neuf escadrons. Ce prince, qui était toujours à Namur, consentit à ce qu'ils fussent employés comme on le jugerait à propos.

Depuis la fin d'avril jusqu'au 4 mai les troupes se rendirent successivement dans leurs cantonnements; elles étaient à portée de se rassembler en très-peu de temps et de vivre avec facilité, au moyen des magasins qu'on avait établis à cet effet le long de la Meuse et du Demer.

MM. les maréchaux quittèrent Bruxelles le 1er du mois de mai, et allèrent le même jour à Louvain, et le 4 à Diest, pour surveiller de plus près les mouvements des ennemis. Ils convinrent que M. le marquis de Bedmar commanderait depuis Anvers jusqu'à la mer, et qu'on donnerait au prince de Tserclaes un petit corps séparé pour suivre l'armée ou pour se porter où le besoin l'exigerait. Les officiers généraux qui devaient être employés pendant la campagne arrivèrent successivement. Les caissons, l'artillerie et les bagages étaient en route de tous côtés pour joindre incessamment les troupes.

Les jours suivants on eut avis que la tranchée avait été ouverte dans la nuit du 3 au 4, aux trois attaques devant Bonn; que le corps des Anglais s'assemblait à Eyndhoven, pour aller joindre les Hollandais, cantonnés dans les environs de Maëstricht, et que toutes ces troupes devaient camper le 10 entre cette place et Lonacken. Ces nouvelles déterminèrent MM. les maréchaux à faire sortir les troupes des deux couronnes de leurs cantonnements, et à ne plus différer l'assemblée de l'armée.

Le 7 les deux généraux se rendirent à Diest et à Tirlemont; et les troupes formèrent deux camps : l'un sous cette dernière ville, l'autre à Wasseige, sur la Mehaigne. Le premier était de trente-cinq bataillons et de quarante-cinq escadrons; le dernier, de dix-neuf bataillons et de quarante-huit escadrons. Il y arriva en même temps par Namur trente pièces de canon, avec tout l'attirail nécessaire pour former l'équipage de campagne, qui devait être de quatre-vingts pièces.

Le projet de MM. les maréchaux était d'assembler le lendemain toute l'armée à Montenack, et de marcher ensuite vers les quartiers des ennemis. Mais avant d'entrer dans le détail de ces mouvements, il paraît nécessaire, pour l'intelligence des premières opérations, de rapporter les lettres suivantes, qu'on peut regarder comme la base du plan qu'on devait suivre.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy. Versailles, 2 mai 1703[1].

Mon cousin, j'ai reçu les deux lettres que vous m'avez écrites les 28 et 30 du mois passé, la première par l'ordinaire, et l'autre par le courrier que vous m'avez dépêché. Vous me rendez compte par l'une et par l'autre de ce que vous savez de la disposition des enne-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1640, page 61.

mis et des ordres que vous avez envoyés pour assembler mes troupes; du dessein que vous avez de les faire cantonner de proche en proche le plus que vous pourrez, afin de faciliter les subsistances et de conserver la cavalerie jusqu'à ce que les fourrages soient abondants. J'approuve toutes ces dispositions, pourvu que les mouvements des ennemis ne vous obligent pas d'en faire d'autres. Les assurances presque certaines que vous avez, qu'ils s'attachent à faire le siége de Bonn, vous donnent le loisir de vous déterminer au parti que vous aurez à prendre lorsque cette entreprise sera finie. Ils ne s'y sont déterminés qu'après avoir été informés que le maréchal de Villars n'avait pu forcer le prince de Bade dans ses retranchements, ce qui les tenait en suspens; et s'il avait été assez heureux pour y réussir, ils auraient été obligés de lui envoyer un renfort de troupes considérable pour garantir l'empereur et l'empire des suites que cet événement aurait pu avoir. Pour vous mettre bien au fait de la situation des affaires d'Allemagne, dont vous devez avoir connaissance afin de vous déterminer à prendre vos résolutions suivant les différents succès qu'elles peuvent avoir, je vous dirai que le maréchal de Villars n'a pris le parti de s'approcher des retranchements de Bühl que pour occuper l'armée du prince de Bade, en attendant des nouvelles certaines de l'électeur de Bavière, et qu'il eût des assurances de pouvoir faire subsister mon armée après avoir passé les défilés des montagnes, s'il peut les forcer. Il en a enfin reçu, et ce prince lui promet tout ce qui est nécessaire après qu'il sera arrivé à Villingen; mais il ne peut favoriser son passage jusque-là. Quoique les ennemis se soient préparés depuis longtemps à les défendre; qu'ils les aient retranchés pendant tout l'hiver; qu'ils y aient formé tous les embarras que l'art joint à la nature peut faire rencontrer, et que le comte de Fürstemberg ait des troupes pour les garder, le maréchal de Villars marche néanmoins avec une ferme résolution de les forcer, et de tenter tout ce que le courage et la valeur des hommes peuvent faire entreprendre sans pouvoir être accusé de trop de témérité. J'espère qu'il réussira; ce ne peut être sans qu'il en coûte du monde,

car l'affaire est des plus difficiles; mais elle est de si grande importance, qu'il ne faut rien oublier de tout ce qui est au pouvoir humain pour en venir à bout. Supposé que la jonction se fasse, le maréchal de Tallard restera en Alsace avec cinquante bataillons et soixante et douze escadrons; mais toutes ces troupes ne peuvent être ensemble qu'à la fin du mois de juin, et je ne puis compter présentement que sur quarante bataillons et soixante escadrons. Quoique ce corps ne soit pas considérable, il sera suffisant pour occuper le prince de Bade tant qu'il n'aura pas plus de troupes qu'il en a. Je suis même persuadé qu'il aura peine à détacher les siennes pour fortifier les comtes de Stirum et de Schlitz, lorsque la jonction sera faite, et que ces deux généraux seront obligés de réunir leurs forces pour les opposer à celles de l'électeur de Bavière, qui deviendra le maître de l'empire. Si les ennemis ne retirent pas l'armée qu'ils ont en Italie pour le défendre, si la jonction ne se fait pas, le maréchal de Villars et le maréchal de Tallard auront des troupes suffisantes pour résister à toutes les forces de l'empire et du prince de Bade, jusqu'à ce qu'elles soient augmentées par celles que les Hollandais et leurs alliés pourraient leur envoyer. Cette matière demanderait une trop grande suite de raisonnements pour la traiter dans une seule lettre; il suffit de vous faire connaître que, si la jonction se fait et que les choses demeurent en l'état où elles sont du côté du prince de Bade, il n'y a rien à craindre ni aucune mesure à prendre jusqu'après le siége de Bonn; mais quand il sera fini, ce sera pour lors que vous serez obligé de suivre les différents objets des ennemis, et de vous régler sur les mouvements qu'ils feront, en prenant les mesures les plus justes pour en être informé promptement. Il s'agit de voir présentement ce que vous ferez pendant la durée de ce siége. Je sais que les peuples des pays de la domination du roi d'Espagne ont besoin d'être soutenus, et qu'une entreprise serait nécessaire pour rétablir la confiance; mais il s'agit d'examiner si vous en pouvez faire, et de quelle nature elle peut être. Je me suis expliqué avec vous avant votre départ, et je crois n'avoir rien oublié sur les vues différentes que l'on pourrait avoir. Après

avoir discuté à fond la matière, il m'a paru qu'il n'y avait rien de possible que d'attaquer la citadelle de Liége. Vous connaissez comme moi les inconvénients qu'il peut y avoir, et vous ne devez vous y déterminer qu'après avoir bien balancé tout ce qui est pour et contre; mais après l'avoir examiné, c'est par vous, et de concert avec le maréchal de Boufflers, que vous devez décider. Vous ne devez pas attendre que je vous donne des ordres précis sur les choses que vous voyez de plus près que moi, et sur lesquelles je vous laisse une entière liberté d'agir : c'est votre bon esprit et votre zèle qui doivent vous déterminer. L'entreprise de Liége est de cette nature; vous ne devez pas vous y embarquer sans être assuré de vous en rendre maître en peu de jours; d'avoir des forces suffisantes pour en faire le siége, et en même temps une armée à opposer à celle que les ennemis assemblent entre Maëstricht et Tongres. Vous savez que je ne pourrai pas la garder, quand même elle serait prise, et je ne balance pas à vous dire que si vous vous en rendez le maître, il faut la raser entièrement. Les habitants de la ville y ont un assez grand intérêt pour espérer qu'ils vous fourniront les moyens d'y réussir promptement. Si vous prenez le parti de l'attaquer, faites en sorte de prendre des mesures assez justes pour que mes troupes soient en état d'agir lorsque celles des ennemis auront achevé le siége de Bonn, et qu'ils ne puissent pas s'en servir pour vous forcer à lever le siége, si vous y étiez encore occupé, ou vous en chasser avant qu'elle fût rasée, de manière à s'y pouvoir rétablir. Je dois tenir les rênes et conduire tout; mais ceux qui sont à la tête des armées et des affaires doivent me soulager en digérant des projets et me mettant en état de décider sans me donner la peine de les faire. Comme il n'y a rien de pressé sur les partis qu'il y aura à prendre après la fin du siége de Bonn, j'attendrai quelques jours pour vous écrire plus en détail sur tout ce que vous me mandez en réponse de celle que vous avez reçue de moi, du 28; ce que j'apprendrai du maréchal de Villars contribuera beaucoup à faire un projet digéré, et je n'oublierai rien, en vous mettant bien au fait, pour vous faciliter les moyens d'exécuter ce

qui me paraîtra le plus convenable au bien de mon service. En attendant, vous ferez tout ce que vous croirez de mieux, soit pour l'entreprise de Liége ou telle autre qui vous paraîtra avantageuse.

Et la présente, etc.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villeroy.

Versailles, 6 mai 1703[1].

Monsieur, en attendant la réponse aux lettres que vous avez reçues par le retour du dernier courrier, je vous ferai part d'une nouvelle des plus importantes, qui vient d'arriver, et qui a été apportée par M. le chevalier de Villars. M. le maréchal, son frère, écrit du 2, du camp de Hornberg, qu'il a traversé les défilés des montagnes avec une diligence incroyable, et n'a trouvé qu'une très-faible résistance. Grâce aux ennemis, la jonction est assurée, et M. le maréchal de Villars est maître de descendre dans la plaine quand il voudra. Il laissera reposer ses troupes pendant quelques jours, et s'avancera où il conviendra à M. l'électeur de Bavière. Il espère que ce changement en apportera bien d'autres, et qu'il produira une révolution générale, aussi glorieuse pour le roi qu'elle lui est avantageuse. Vous aurez demain réponse à toutes vos lettres.

Idem à M. le maréchal de Boufflers et à M. le marquis de Bedmar.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi

Tirlemont, 7 mai 1703[2].

Nous apprîmes hier au soir, par un courrier de M. le comte d'Autel, dépêché le 5 de Luxembourg, l'heureuse nouvelle de l'arrivée de l'avant-garde de M. le maréchal de Villars à Villingen, et le passage de M. son frère par Strasbourg, pour en porter l'importante nouvelle à votre majesté. M. le maréchal de Tallard m'écrit, du 3, les circonstances de cet heureux passage, et la certitude de la jonction avec M. l'électeur de Bavière, fortune qui n'est due qu'à la constante fermeté de votre majesté, qui seule est cause d'un événement si heureux, dont elle ressentira journellement les effets. Quelle joie,

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1640, page 310.

[2] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1649, lettre 42.

sire, pour ceux qui sont touchés de votre gloire, et qui souhaitent votre repos!

Un si favorable événement change, dans le même moment, la disposition de toutes les affaires; il n'est plus question que de soutenir la guerre sans se commettre à une affaire douteuse, surtout quand les entreprises qu'on pourrait faire ne mènent à rien de considérable.

Dans cette vue-là, sire, M. le maréchal de Boufflers et moi croyons que la seule chose à laquelle nous devons nous déterminer présentement, c'est d'essayer de combattre les ennemis, supposé que nous les trouvions dans une mauvaise disposition; en voici les raisons :

La première, c'est que la jonction de l'armée de votre majesté avec celle de M. l'électeur de Bavière va produire, par nécessité, un si grand changement dans tous les projets des ennemis, que, suivant les partis qu'ils pourront prendre, votre majesté en pourra faire de fort différents de ceux dont nous avions connaissance; ainsi nous croyons qu'il est beaucoup plus utile d'attendre des nouvelles de votre majesté que de faire le siége de la citadelle de Liége, qui n'est rien en soi, par ce qu'elle nous a fait l'honneur de nous expliquer tant de fois, et que la principale raison qui obligeait votre majesté à cette entreprise ne subsiste plus; l'opinion de ces affaires étant bien augmentée depuis l'heureux succès de M. le maréchal de Villars.

En second lieu, sire, nous avons avis que le duc de Marlborough est parti de sa personne du siége de Bonn avec des troupes, pour venir à l'armée qui est cantonnée sous Maëstricht; d'ailleurs, nous savons certainement que, depuis trois jours, il marche un corps de dix mille hommes de Breda et de Bois-le-Duc, qui campa hier auprès de Werth, et qui s'approche de Maëstricht; cela, joint aux troupes cantonnées depuis Tongres jusqu'audit Maëstricht, doit former une armée considérable, et nous donne lieu de croire que, dans la conjoncture présente, il n'est pas du service de votre majesté de s'embarquer dans une entreprise douteuse, dont la réussite ne serait point utile, puisque votre majesté veut qu'on rase la citadelle de

Liége après l'avoir prise, et que peut-être, dans le temps que nous serions occupés au siége, votre majesté voudra disposer de ses forces ailleurs. Tout bien considéré, sire, nous croyons qu'il faut attendre quelques jours avant que de prendre d'autre parti que celui de chercher à combattre l'ennemi si nous le pouvons faire avec avantage, en attendant les ordres que votre majesté nous pourra envoyer depuis la grande nouvelle qu'elle a reçue d'Allemagne.

Sur ce principe, nous nous déterminons, M. le maréchal de Boufflers et moi, d'assembler demain l'armée de votre majesté à Montenack; nous avons des partis en avant pour nous avertir des mouvements des ennemis. S'ils demeurent dans leurs quartiers et qu'ils ne s'assemblent pas, nous essayerons de forcer une marche et de les surprendre; s'ils s'assemblent à portée de nous, on cherchera à les combattre, si on peut le faire avec avantage. Deux ou trois jours nous donneront le loisir de recevoir des nouvelles de votre majesté, et de voir ce que l'armée des ennemis deviendra.

En attendant, toute notre grosse artillerie demeure à Sombref, en état de nous joindre promptement.

Suivant les avis que nous recevons de plusieurs endroits, la tranchée n'a été ouverte devant Bonn que le 4 ou le 5. J'envoie à votre majesté des lettres que je reçois tout présentement du gouverneur de Léau et de La Croix, par où elle verra qu'on croit le corps des Anglais plus considérable que je ne l'ai marqué. Il me semble, sire, que la raison veut que nous suivions le parti que je viens d'avoir l'honneur de lui expliquer. J'envoie pareillement à votre majesté une lettre que je viens de recevoir de M. l'électeur de Cologne; je sais qu'il serait outré si l'on rasait sa citadelle.

Lorsque j'étais prisonnier à Grätz, deux hommes me parlèrent du mécontentement des Hongrois, et de l'envie qu'ils avaient de se révolter; je n'osai y répondre, parce que je ne savais si c'était un panneau que l'on me tendait; cependant je savais que toute la noblesse de ce royaume-là ne songeait qu'à secouer le joug de l'empereur, et je crois qu'on a dû faire quelques propositions à M. de Chamillart.

L'état où se trouve M. l'électeur de Bavière va bien renouveler l'esprit de révolte qui est dans tous ces gens-là.

Autre chose, sire, que je prendrai encore la liberté de représenter à votre majesté, c'est de l'exhorter à faire un plan nouveau sur la guerre d'Italie; il arrivera peut-être, dans la situation où se trouvent les affaires de l'empereur, qu'il retirera toute son armée d'Italie, auquel cas l'affaire est finie; mais si elle y reste, tout inférieure qu'elle est à celle de votre majesté, ne croyez point, sire, chasser les Allemands d'Italie; mais, si j'ose le dire, prenez le parti d'occuper des villes des Vénitiens, chose facile dans la faiblesse et la misère où ils sont. Ayant Peschiera, Mantoue, Modène et le Parmesan, dont vous êtes le maître, avec la moitié des forces que votre majesté a en Italie, elle y soutiendra la guerre avantageusement, et disposera de l'autre moitié où il lui plaira.

Je n'aurai point l'honneur de lui parler de la frontière du Brabant, que je viens de voir depuis Lierre jusqu'à Léau; cela est pitoyable.

J'aurai l'honneur de rendre compte chaque jour à votre majesté de la situation où nous nous trouverons.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy. Versailles, 10 mai 1703[1].

Mon cousin, j'ai reçu les lettres que vous m'avez écrites, des 5 et 7 de ce mois : la première, par l'ordinaire, par laquelle je vois que vous êtes incertain du parti que vous prendrez, jusqu'à ce que vous ayez des nouvelles du véritable état du siége de Bonn.

La seconde, par le courrier que vous m'avez dépêché.

Par cette dernière il semble que vous ayez pris la résolution d'assembler diligemment mon armée, et de vous mettre à portée, par une marche forcée, d'attaquer celle des ennemis, s'ils voulaient combattre, ou du moins les quartiers qu'ils ont en deçà de la Meuse, si vous pouvez les surprendre avant qu'ils soient avertis de votre marche, et qu'ils puissent faire repasser la Meuse à leurs troupes. Le siége de la citadelle de Liége aurait pu se faire, s'il avait été possible de

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1640, page 64.

l'entreprendre dans le temps que les ennemis ont commencé celui de Bonn ; avant que les préparatifs nécessaires fussent en état, que les dispositions des vivres et des munitions fussent faites, il se passerait encore quelques jours, pendant lesquels le siége de Bonn s'avançant, cette place pourrait être prise avant que vous vous fussiez rendu maître de la citadelle, et la suite avoir des inconvénients que l'on doit éviter dans la conjoncture présente. Votre unique attention doit être d'empêcher les ennemis, après la prise de Bonn, de faire quelques entreprises sur les places du Brabant et de la Flandre ; vous le pouvez en vous servant à propos des troupes qui sont à vos ordres, pour protéger lesdites places. Il y a grande apparence que la supériorité qu'ils prennent d'abord, que vous ne croyez pas pouvoir leur ôter, parce que vous êtes persuadé qu'ils ont une armée plus nombreuse que la mienne, ne durera pas longtemps, et que la jonction du maréchal de Villars avec l'électeur de Bavière fera une révolution générale dans l'empire, qui obligera l'empereur à demander à ses alliés de puissants secours, sans lesquels il perdrait les cercles et une partie des princes de l'empire, qui, étant trop faibles pour soutenir l'approche de mon armée, seraient dans l'obligation de désarmer et de faire un traité de neutralité. Je ne puis vous mander encore rien de bien positif de ce côté-là, jusqu'à ce que l'électeur de Bavière et le maréchal de Villars m'aient donné part de leurs projets, qui peuvent entièrement changer la face des affaires de l'Europe, s'ils savent profiter de tous les avantages que la faiblesse dans laquelle se trouve l'empereur leur donne. En attendant, j'ai résolu d'envoyer le duc de Bourgogne en Alsace. L'armée qui me reste sur les bords du Rhin, jointe aux troupes commandées par le maréchal de Tallard, sera assez forte pour obliger le prince de Bade à conserver toutes les troupes qu'il a, même à les fortifier, s'il veut se mettre en état de garder tous les postes qu'il est obligé d'occuper. Cette diversion donnera de grandes facilités à l'électeur de Bavière pour pénétrer dans l'empire, et porter la guerre où il croira le pouvoir faire avec plus d'avantage, et forcera l'empereur à rappeler ses troupes d'Italie pour

la conservation de ses états : c'est pour lors que je pourrai retirer une partie des miennes; et, comme j'en ai au moins une fois plus qu'eux, je conserverai le même avantage dans tous les pays où ils porteront les leurs, en faisant marcher les miennes pour les suivre, ou joindre celles qui y sont présentement, avec le plus de diligence qu'il sera possible. Quoique je sois persuadé que les ennemis seront obligés de s'affaiblir encore considérablement du côté de la Flandre, pour envoyer des troupes sur le Rhin et dans l'Allemagne, vous devez néanmoins avoir une grande attention à prévenir les premiers mouvements qu'ils feront de votre côté, et leur ôter, s'il est possible, toute espérance d'une heureuse diversion, qui, par l'événement, pourrait les déterminer à suivre leurs conquêtes, et leur donnerait des avantages capables de les dédommager de ce que l'empereur pourrait perdre, ou du moins à suivre leur ancienne politique, qui leur a depuis longtemps fait préférer leurs intérêts à ceux de leurs alliés. Quoique j'aie peine à croire qu'ils le puissent faire dans la situation où sont les affaires, vous ne sauriez prendre trop de précautions pour les en empêcher.

Si les Hongrois et les sujets de Bohême ont quelques dispositions à la révolte, ils ne tarderont pas à faire parler à l'électeur de Bavière ou au maréchal de Villars; l'un et l'autre seront disposés à les écouter favorablement, et profiteront de tout pour forcer l'empereur à une paix qui assure pour longtemps la tranquillité de l'Europe, qui n'est troublée que par les injustes prétentions de la maison d'Autriche.

Vous traiterez l'électeur de Cologne la première fois, comme un prince du sang, en cas qu'il vienne à l'armée, et vous lui rendrez tous les honneurs qui sont dus à son rang et à sa naissance. Je doute, lorsqu'il saura que le duc de Bourgogne doit aller en Alsace, qu'il continue dans le sentiment de vouloir s'y rendre. Je suis bien aise qu'il vous laisse la liberté d'employer ses troupes; c'est une augmentation qui peut servir utilement. Et la présente, etc.

En résumant ces lettres, on voit 1° que le roi laissait à

MM. les maréchaux la liberté de faire ce qu'ils jugeraient de plus convenable, soit le siége de la citadelle de Liége, soit quelque autre entreprise, pourvu qu'ils fussent assurés du succès avant la prise de Bonn ; 2° qu'on ne pouvait plus douter de la jonction de M. le maréchal de Villars avec l'électeur de Bavière, et que cet événement faisait espérer un changement favorable dans les affaires des Pays-Bas ; 3° que MM. les maréchaux ne croyaient pas devoir se commettre à une affaire aussi incertaine que celle d'entreprendre le siége de Liége ; et qu'ils avaient pris de préférence la résolution de faire une marche forcée sur les ennemis pour chercher à les combattre, ou du moins pour tomber sur les quartiers qu'ils avaient à la gauche de la Meuse ; 4° que le roi approuvait cette résolution ; que son intention était qu'on abandonnât le projet sur Liége, et qu'on ne s'occupât, après la prise de Bonn, qu'à empêcher les ennemis d'entreprendre sur les places du Brabant et de la Flandre.

Le 8 toute l'armée rassemblée campa à Montenack. Suivant l'ordre de bataille, elle était composée de cinquante-six bataillons et de cent trois escadrons. Il y avait sous les ordres de MM. les maréchaux de Villeroy et de Boufflers quinze lieutenants généraux, dix-sept maréchaux de camp et vingt-trois brigadiers, tant d'infanterie que de cavalerie et de dragons.

On destina au prince de Tserclaes un corps séparé de six bataillons et de onze escadrons, y compris les deux bataillons et les neuf escadrons de l'électeur de Cologne, qui eurent ordre de se rendre à Warem.

M. de Bedmar, qui commandait dans le Brabant et la Flandre espagnole, avait sous ses ordres M. de Lamothe-Houdancourt, lieutenant général, quelques officiers généraux,

dix-neuf bataillons et douze escadrons. Ces troupes devaient camper, comme on l'a déjà dit, partie entre Lierre et Anvers, partie au pays de Waes, et le reste derrière les canaux, du côté de la mer. Il y avait, outre cela, quarante bataillons dans les places, depuis la mer jusqu'au Rhin, de sorte que les troupes des deux couronnes sur la frontière se montaient à cent vingt et un bataillons et cent vingt-six escadrons.

MM. les maréchaux ayant appris, le 8 au soir, que le duc de Marlborough était toujours occupé du siége de Bonn; que les Anglais n'avaient pas encore joint les Hollandais sur la Meuse, et que ceux-ci étaient tranquilles dans leurs cantonnements, entre Maëstricht, Bilsen et Tongres, jugèrent que c'était le moment de faire une marche forcée pour tomber sur leurs quartiers et s'emparer de Tongres.

Le 9, à la pointe du jour, l'armée décampa de Montenack, et, comme le pays était assez ouvert, elle marcha sur huit colonnes; mais on rencontra plusieurs défilés qui empêchèrent la cavalerie d'arriver assez tôt pour surprendre les quartiers des ennemis. Ceux-ci, avertis de ce mouvement, se retirèrent par différents chemins avec beaucoup de précipitation, et eurent le temps de se réfugier dans les contrescarpes de Maëstricht.

Tout ce qu'on put faire fut d'arriver devant Tongres d'assez bonne heure pour empêcher deux bataillons qui occupaient ce poste d'en sortir.

Le brigadier Deltz, qui commandait dans la ville, fut sommé de se rendre à discrétion. Sur son refus, on ouvrit la tranchée, et on battit les murs depuis quatre heures après midi jusqu'à la nuit; mais, comme on n'avait amené que quatre pièces de 12, on ne put faire brèche; et ce ne fut que le lendemain matin, après qu'on eut recommencé à tirer,

que la garnison fut contrainte de se rendre prisonnière de guerre. On prit quatre drapeaux, beaucoup de bagages et une grande partie de ceux de Wurtemberg, qui n'avaient pas eu le temps de s'évader. On prit aussi dans un château un lieutenant et vingt-cinq soldats, et, dans la fuite des ennemis, quinze cavaliers et autant de soldats traîneurs; de sorte qu'on fit environ onze cents prisonniers. La prise de Tongres ne coûta que dix soldats tués. Cet heureux début, quoique peu important par lui-même, donna de la confiance aux troupes, rassura le pays, et jeta l'épouvante parmi les ennemis; on les poursuivit jusqu'à Maëstricht. La garnison de Liége ne fut pas moins effrayée; elle fut toute la nuit sous les armes, et se retira aussi, à la pointe du jour, avec la même précipitation, à Maëstricht, excepté trois bataillons, qui restèrent dans la citadelle.

Il est à croire que cette expédition aurait eu tout le succès qu'on s'en était promis, si les défilés n'eussent occasionné du retard dans la marche de la cavalerie; mais il n'est pas moins vraisemblable que, si les ennemis eussent eu le temps de s'approcher en force de Tongres, et d'occuper ce passage, où le pays est trop resserré, il aurait été impossible de les en chasser.

Le 10 au matin, après qu'on se fut emparé de cette ville, l'armée campa à Bomershoven. M. le duc de Berwick, qui en avait dirigé l'attaque, fut aussi chargé d'en démolir les fortifications, qui n'étaient que de terre.

Le même jour les ennemis commencèrent à camper, la droite entre Petershem et Lonacken, la gauche à la contrescarpe de Maëstricht. Le corps des Anglais, composé de dix mille hommes, y était arrivé la veille, et plusieurs garnisons étaient en marche pour joindre leur armée.

Le projet de MM. les maréchaux était toujours de profiter de la supériorité qu'ils avaient jusqu'à ce moment sur les ennemis, pour chercher à les combattre avant la fin du siége de Bonn. Ils savaient qu'après la prise de cette place, qui tenait encore, les troupes du Rhin viendraient joindre celles de la Meuse, et prévoyant qu'alors ils seraient forcés à rester sur la défensive, ils se déterminèrent à faire une seconde marche forcée vers les ennemis.

Dans la nuit du 13 au 14 l'armée se mit en marche à minuit. Le pays qu'elle traversa était fort ouvert; mais l'obscurité et la pluie qui survinrent l'empêchèrent de faire toute la diligence sur laquelle on avait compté. Cependant la cavalerie arriva à huit heures du matin à portée des ennemis. L'infanterie et l'artillerie ne purent la joindre qu'à midi. On occupa d'abord la hauteur d'Houzeberg et toute l'étendue du front des ennemis.

Pendant que les troupes se mettaient en bataille, MM. les maréchaux allèrent reconnaître le camp des ennemis, dont la droite était toujours entre Petershem et Lonacken, et la gauche sur la contrescarpe de Maëstricht.

Peu après, leur aile droite fit un mouvement en avant pour occuper le village de Lonacken; le centre conserva sa position, ainsi que l'aile gauche; et comme celle-ci était protégée par le canon de Maëstricht, ils en détachèrent seulement des troupes pour fortifier leur droite. Alors ils appuyèrent à Lonacken et commencèrent à remuer de la terre derrière un chemin creux qui bordait leur camp depuis ce lieu jusqu'à Maëstricht. Le village de Lonacken était environné de marais et d'un accès très-difficile; d'ailleurs il était retranché par de grands fossés, comme le sont tous les villages du pays. Le front du camp ennemi était sur un terrain ouvert, ayant de-

vant lui le chemin creux dont on vient de parler, et que les alliés fortifièrent d'un parapet et de plusieurs batteries, indépendamment du canon de Maëstricht, qui pouvait croiser sur tout leur front, n'y ayant que trois quarts de lieue de cette place à Lonacken. Leur infanterie était en première ligne, et leur droite était si couverte qu'on ne pouvait voir toutes leurs troupes; mais on comptait qu'ils avaient au moins quarante bataillons et soixante escadrons.

Cette position parut inattaquable : d'ailleurs MM. les maréchaux considérèrent que la cavalerie, sur laquelle ils avaient le plus compté pour leurs opérations, ne pouvant pas combattre, ce ne serait qu'une affaire d'infanterie; que, le succès pouvant être douteux, il ne convenait point à l'intérêt général de risquer ce qu'il devait en coûter, et d'affaiblir l'armée par les pertes qu'entraînerait nécessairement un combat de cette espèce, tandis qu'ils avaient besoin de toutes leurs forces pour se maintenir dans un pays qui, par lui-même, n'était susceptible d'aucune défense. Ils jugèrent même qu'un événement heureux ne dédommagerait pas des pertes que l'on pourrait faire, et qu'elles auraient trop d'influence sur la suite des opérations. Ces différentes considérations firent abandonner l'idée d'attaquer; on se remit en marche à trois heures après midi, et l'on rentra avant la nuit au camp de Bomershoven.

Bien des gens prétendirent qu'on aurait pu attaquer les ennemis par leur centre; que leurs retranchements y étant à peine ébauchés, ils ne pouvaient pas leur être d'une grande utilité; qu'en contenant leur droite et leur gauche, et portant, par un mouvement prompt, beaucoup de forces dans notre centre, au moment où l'on aurait été à la portée du fusil, on aurait pu les forcer. La cour approuva cependant la conduite

de MM. les maréchaux, et leur répéta de ne rien entreprendre d'incertain.

Le 16 M. de Tserclaes alla prendre le commandement des troupes de l'électeur de Cologne, qui campèrent à Warem. Ce petit corps, composé de deux bataillons et de neuf escadrons, devait être augmenté de quatre autres bataillons et de deux escadrons; il était destiné à faciliter les convois et à joindre ensuite l'armée ou à faire d'autres mouvements, suivant que MM. les maréchaux le jugeraient à propos.

Comme il n'était plus question du siége de la citadelle de Liége, on fit remonter à Maubeuge la grosse artillerie et les munitions qui étaient descendues vers Namur. On avait déjà prévu qu'on n'aurait pas le temps d'exécuter ce projet avant la fin du siége de Bonn.

En effet, les ennemis poussèrent ce siége avec tant de vivacité et y employèrent une artillerie si nombreuse, que, dès le 14, le front de l'attaque se trouva entièrement ruiné et ne fit plus qu'une seule brèche. M. d'Alegre, voyant qu'on se disposait à lui donner un assaut général, se crut obligé de capituler le 15. Il obtint les honneurs de la guerre; et la garnison, qui était encore de trois mille six cents hommes, fut conduite à Luxembourg.

Le 18 MM. les maréchaux ayant reçu les premières nouvelles de la prise de Bonn, et prévoyant que les ennemis allaient se réunir, ne perdirent point de temps à se rassembler. Ils envoyèrent des ordres pour faire avancer dans les places les bataillons et les compagnies de cavalerie qu'on avait levés nouvellement en France, afin de remplacer dans les garnisons les troupes qu'on jugerait à propos d'en tirer pour fortifier l'armée et les camps du côté de la mer; ils mandèrent à M. de Bedmar d'assembler les troupes de campagne qui

étaient à ses ordres, et de les faire camper, savoir : dix bataillons et sept escadrons près de Lierre, cinq bataillons au pays de Waes, quatre bataillons et cinq escadrons derrière le canal de Bruges. Toutes les troupes, tant de l'armée que de ces différents corps, devaient se secourir réciproquement pour la défense du pays et se porter où le besoin l'exigerait, suivant les dispositions et les mouvements des ennemis. On envoya trois bataillons à Luxembourg, où il n'y en avait que deux. Les six bataillons français de la garnison de Bonn, qui vinrent à Luxembourg, étaient destinés à aller joindre l'armée que M. le duc de Bourgogne allait commander sur le Rhin.

Quant à l'armée, MM. les maréchaux résolurent de la tenir au camp de Bomershoven, où ils étaient plus à portée que partout ailleurs de voir de près le parti que prendraient les ennemis, et de remplir les intentions du roi, qui étaient de n'avoir pour unique objet, après la prise de Bonn, que la défense de la frontière : elle était, comme on l'a déjà dit, très-faible par elle-même, et ne pouvait se soutenir qu'au moyen d'une armée nombreuse ; mais on espérait que la supériorité que donnait en Allemagne la jonction de M. le maréchal de Villars avec l'électeur de Bavière occasionnerait du changement dans le projet des alliés aux Pays-Bas, en les obligeant d'envoyer au secours de l'empereur et de l'empire une partie des troupes du siége de Bonn; et que, par ce moyen, leur armée dans les Pays-Bas ne serait pas supérieure à celle des deux couronnes.

Il en arriva tout autrement: le duc de Marlborough, parti de Bonn le 17, arriva le 19 au camp de Maëstricht, que l'on continuait de retrancher. Les jours suivants il y fut joint par la plus grande partie des troupes du siége; le reste était destiné à se porter dans la Flandre hollandaise, pour former,

avec les troupes qui étaient dans cette partie, une seconde armée. Ainsi les Anglais et les Hollandais aimèrent mieux se mettre en état de tenter de plusieurs côtés de nouvelles conquêtes aux Pays-Bas, que d'empêcher celles que les Français et les Bavarois pourraient faire dans l'empire.

On jugeait l'armée du duc de Marlborough composée alors de soixante et dix bataillons et cent vingt escadrons. Des avis portaient qu'il en voulait à Limbourg, qui l'incommodait beaucoup ; d'autres nouvelles assuraient qu'il attaquerait Gueldre ou qu'il marcherait à Huy, et qu'il faisait marquer pour cet effet des camps entre le Jaar et la Meuse; d'autres, enfin, annonçaient qu'il irait camper à Ghenck et à Soetendale, pour se porter sur Diest ou sur Anvers.

M. le maréchal de Villeroy pensait qu'il marcherait de préférence sur Beringen et Diest, parce que ces postes ne valaient rien, et que c'était le côté par où l'on pouvait pénétrer plus facilement dans le Brabant; c'est ce qui l'engagea à faire ouvrir des marches pour se porter diligemment dans cette partie en cas de nécessité.

Il reçut en même temps une lettre du roi qui lui donnait avis d'un projet des ennemis sur Nieuport et lui recommandait d'envoyer les ordres nécessaires pour prévenir l'effet de cette entreprise. En conséquence, ce général manda à M. de Lamothe, qui campait sous Bruges avec quatre bataillons et cinq escadrons, de se faire joindre par les cinq bataillons du pays de Waes, et à M. de Bedmar de s'avancer vers Gand avec les dix bataillons et les sept escadrons qui campaient près de Lierre, et de renforcer la garnison de Damm, dont la conservation influait beaucoup sur celle de Bruges, d'Ostende et de Nieuport.

La cour pensait que, si les ennemis divisaient leurs forces

pour envoyer un gros corps du côté de la mer, M. le maréchal de Boufflers pourrait s'y porter aussi avec un détachement de l'armée, et qu'il resterait à M. le maréchal de Villeroy assez de troupes pour défendre l'entrée du Brabant. C'était aussi l'idée de ces deux généraux; mais ils convinrent de ne se séparer que lorsqu'ils seraient certains du véritable dessein du duc de Marlborough, qu'il fallait d'abord contenir. Celui-ci chercha à leur donner le change par des mouvements dont on eut de la peine à pénétrer l'objet. Dans la nuit du 24 au 25 il quitta le camp de Maëstricht, passa le Jaar sur plusieurs ponts et alla camper la droite à Glans, le centre à Houtain, la gauche à la Meuse. Le 25 au matin MM. les maréchaux, s'étant portés sur une hauteur au delà de Tongres pour reconnaître le mouvement que les ennemis avaient fait au-dessus de Maëstricht, résolurent de déplacer l'armee, dont la gauche était trop éloignée. A quatre heures après midi, elle se mit en bataille, marcha par sa droite sur deux colonnes, et s'allongea sur le Jaar en remontant cette rivière. Le quartier général resta à Bomershoven. Pour assurer le flanc gauche, on mit dans Tongres une brigade d'infanterie et deux régiments de dragons; et, comme cette ville était rasée et sans défense, on laissa à quelque distance, pour la soutenir, une autre brigade d'infanterie. Dans cette position, on se conservait l'avance sur les ennemis, soit qu'ils voulussent marcher à la tête du Jaar et faire le siége d'Huy, comme ils le publiaient eux-mêmes, soit qu'ils envoyassent par leurs derrières un détachement en Flandre.

Le 26, à la pointe du jour, ils se remirent en marche et campèrent la droite à Freeren, le centre à Neudorp, la gauche à Waroux; de sorte qu'ils étaient par leur droite à trois quarts de lieue de Tongres, et, par leur gauche, à pareille distance

de Liége. Comme ce mouvement les approchait d'Huy et de la tête du Jaar, MM. les maréchaux jugèrent à propos de se mettre à portée de les prévenir.

Le même jour l'armée du roi marcha par sa droite en remontant le Jaar et campa à Op-Heers : elle appuya sa droite à Warem et sa gauche au bois de Heers. On allongea ensuite cette gauche jusqu'au village de Flemay, et on évacua Tongres, après avoir fait sauter les tours qui subsistaient encore. Dans cette situation, on occupait toute la plaine en deçà de Tongres et un pays ouvert où la cavalerie aurait pu agir; on tenait les ennemis d'assez près pour être instruit de tous leurs mouvements, et l'on pouvait toujours les devancer à droite ou à gauche vers la tête du Jaar ou vers Diest.

On avait résolu de marcher de cette manière à leur hauteur jusqu'à Braive, pour occuper tout le terrain qui est entre la source du Jaar et la Mehaigne. Cette dernière position offrait les moyens de soutenir Huy, de protéger le côté de Namur, de couvrir tous nos derrières, et surtout Léau, Diest et la mauvaise frontière du Brabant.

Comme on craignait toujours que les ennemis n'envoyassent un détachement vers le Brabant ou la Flandre, on fit marcher à Léau M. de Tserclaes avec six bataillons et onze escadrons, pour le mettre à portée de s'avancer au besoin sur Lierre.

Le 27 et le 28 les ennemis envoyèrent leurs gros bagages à Maëstricht, ce qui fit croire qu'ils voulaient faire une marche forcée ou tenter une action. MM. les maréchaux firent battre la générale, afin que l'armée fût prête ou à marcher ou à recevoir les ennemis. On n'était éloigné les uns des autres que de deux lieues, et le Jaar était guéable en plusieurs endroits. Ils étaient déjà supérieurs en nombre; ils

reçurent encore trois régiments d'infanterie hanovrienne, et l'on comptait dans leur camp soixante et quinze bataillons et cent vingt escadrons; cependant quelques jours se passèrent sans qu'on leur vît prendre un parti.

Le 30 ils s'avancèrent enfin. L'armée du roi se mit en bataille; on resta longtemps en vue et fort près les uns des autres. Les deux armées étaient séparées seulement par le Jaar; les ennemis n'osèrent le passer; et, quoique leur supériorité fût principalement en infanterie, la bonne contenance de nos troupes et de notre cavalerie, dont la nature du terrain nous permettait de faire usage, les détermina à se retirer. Ils campèrent la droite à Russon et la gauche à Moumal. Quoique cette marche les approchât peu d'Huy et de la tête du Jaar, MM. les maréchaux jugèrent devoir continuer de se porter sur leur droite.

Le même jour l'armée campa à Hasselbrock, la droite à Warem, la gauche à Milenhoven; ce poste était bon et procurait les moyens, en couvrant la frontière, de devancer les ennemis de quelque côté que leur marche se dirigeât.

MM. les maréchaux persistaient dans la résolution de ne point se séparer, et de ne faire aucun détachement pour la Flandre, qu'ils ne fussent certains de la marche d'un corps ennemi vers cette partie. Ils étaient persuadés qu'on ne pouvait conserver la frontière qu'en ayant toujours ensemble des forces capables d'en imposer à M. le duc de Marlborough, et de le tenir continuellement d'assez près pour le mettre dans le cas de ne faire aucune entreprise importante, soit sur Huy, soit sur quelque autre place, sans en venir auparavant à une action. Les deux armées continuèrent à s'observer, et restèrent pendant dix jours dans la même situation.

Pendant qu'elles se tenaient ainsi réciproquement en échec

du côté de la Meuse, les alliés firent du côté de la mer des dispositions qui semblaient annoncer que toutes leurs vues se tournaient vers cette partie; et ce qui portait à le croire, c'est qu'on ne faisait à Maëstricht aucun préparatif de siége, et que la conduite du duc de Marlborough, qui jusqu'alors s'était borné à faire de petites marches, paraissait moins avoir pour objet un dessein formé sur Huy, que celui de favoriser une entreprise sur Anvers, Ostende ou Nieuport, ou de chercher à nous dérober une marche pour se porter vers le Brabant.

Pour mieux entendre les détails dans lesquels on va entrer, on peut se rappeler que le projet des ennemis, après le siége de Bonn, avait été de former deux armées: l'une, pour contenir celle des deux couronnes, et tâcher de faire une entreprise sur la Meuse, l'autre, pour opérer dans le Brabant ou la Flandre.

La première ne remplissait qu'une partie de l'objet de M. de Marlborough, et il ne s'était pas attendu qu'on lui opposerait des forces capables de l'empêcher de faire au moins le siége d'Huy. Pour tâcher de les diviser et de combattre avec avantage sur la Meuse, ou pour agir à coup sûr du côté de la mer, il crut que c'était le moment d'assembler dans cette dernière partie sa seconde armée, ou, pour mieux dire, plusieurs corps séparés, aux ordres des généraux Obdam, Spaar, Coehorn et Tilly.

Dans les derniers jours du même mois les troupes qui étaient restées sur le Rhin, après la prise de Bonn, partirent successivement pour cet objet, et se rendirent dans le Brabant et la Flandre hollandaise. L'infanterie, consistant en onze bataillons, embarqués sur ce fleuve, descendit vers Nimègue pour aller à Berg-op-Zoom et autres places maritimes. La cavalerie prit la route de Gueldre, campa quelques jours à Kempen, près de cette place, pour lui donner de l'inquiétude,

et s'avança ensuite vers Breda. On prépara dans les ports de Hollande quantité de bâtiments pour transporter d'autres troupes et des munitions de toute espèce; on fit à Delft un mouvement d'artillerie. Deux bataillons anglais débarquèrent à Rotterdam et devaient être suivis de quelques autres. Il y avait déjà dans les places de la Flandre hollandaise, depuis Hulst jusqu'à la mer, dix-sept bataillons et quatre escadrons de leurs troupes, qui eurent ordre de se tenir prêtes à se mettre en campagne.

M. le marquis de Bedmar, chargé de veiller à la sûreté de la frontière du côté de la mer, n'avait encore que des notions imparfaites de ces dispositions; mais il n'en fut pas moins attentif à se préparer à tous les événements. Sur le premier avis qu'il avait eu d'un projet des ennemis sur Nieuport, il était allé camper le 28 à Saint-Nicolas, dans le pays de Waes, avec dix bataillons et sept escadrons venus de Lierre. Il y fut joint par M. le comte de Guiscard, lieutenant général, et par une brigade d'artillerie et dix pièces de canon que MM. les maréchaux lui avaient envoyées.

Dans cette position il était à portée de se rapprocher du Brabant ou d'aller joindre M. de Lamothe, qui avait à ses ordres neuf bataillons et cinq escadrons, campés derrière les canaux, depuis Gand jusqu'à Ostende.

M. de Bedmar ayant ensuite appris que les ennemis commençaient à débarquer des troupes à Berg-op-Zoom et à Lillo pour former plusieurs camps, et que leurs dispositions paraissaient également menacer Anvers, Damm et Ostende, prit le parti de se rapprocher de l'Escaut, et campa le 31, avec onze bataillons et huit escadrons, à Haesdonck, à la gauche de cette rivière, au-dessus d'Anvers. Dans ce nouveau camp il était plus en état de veiller à la sûreté d'Anvers et des postes

qui en dépendaient, de se porter d'une marche dans le Brabant et de s'y faire joindre par M. de Tserclaes, qui était à Léau. Il pouvait également s'avancer, en cas de nécessité, du côté de la mer, et donner la main à M. de Lamothe. Trois bataillons, nouvellement arrivés, campèrent en même temps à Steckene, aux ordres de M. de Hessy. Ce nouveau camp avait pour objet d'observer la tête de Hulst, de protéger les lignes du pays de Waes, ou de joindre, au besoin, M. de Bedmar ou M. de Lamothe.

Dans les premiers jours de juin MM. les maréchaux furent instruits des premiers mouvements des ennemis du côté de la mer; et comme le duc de Marlborough se tenait toujours en force sur la Meuse, sans faire de mouvement ni de détachement, ils renforcèrent l'armée de deux bataillons et d'un régiment de cavalerie, et ordonnèrent à M. de Tserclaes de marcher, le 4, de Léau vers Arschot, avec cinq bataillons et onze escadrons, et le 5 jusqu'à Boisschot, afin de prévenir les ennemis à Lierre; de s'avancer où M. de Bedmar le jugerait à propos; de le mettre en état de soutenir toujours Anvers avec un gros corps, et de rassurer cette ville, alarmée des mouvements des ennemis.

De cette manière M. de Bedmar avait sous ses ordres vingt-sept bataillons et vingt-trois escadrons, campés en front de bandière, depuis Lierre jusqu'à Ostende, et trente bataillons dans les places; ce qui parut beaucoup plus considérable que ce que les ennemis pouvaient rassembler dans cette partie, à moins qu'ils ne fissent quelque détachement de l'armée de la Meuse.

M. de Bedmar ayant en même temps appris que le général Coehorn campait à Lillo avec quelques bataillons, en attendant les troupes venant du Rhin, et qu'il paraissait une tête d'autres

troupes entre l'Écluse et Damm, manda à M. de Lamothe de ne laisser derrière le canal, entre Gand et Bruges, que des gardes de paysans avec trois escadrons, de rapprocher de la mer ses neuf bataillons, d'en faire retrancher quatre ou cinq à la redoute de Beckaf, sur le canal de Damm à Saint-Donas, et les autres à Plasschendael, situé à la jonction du canal de Nieuport avec celui d'Ostende. Du poste de Beckaf dépendait la conservation de Damm et de Bruges; il rendait maître de l'inondation de Damm, et les ennemis ne pouvaient y arriver que par une petite digue. Celui de Plasschendael était aussi de la plus grande importance pour la sûreté d'Ostende et de Nieuport.

Pour mettre M. de Lamothe en état de soutenir encore mieux le côté de la mer, on le renforça de deux bataillons nouvellement arrivés, et l'on fit camper le 5 à Mariekerke, dans le Camerling-Ambacht, deux bataillons des garnisons d'Ostende et de Nieuport, avec un escadron. Ce petit camp, commandé par M. de Chevilly, et l'arrivée de six galères au port d'Ostende, avaient pour objet d'empêcher une descente subite de la part des ennemis entre ces deux places, et de donner aux troupes campées entre Gand et Bruges le temps d'arriver dans cette partie, dont elles étaient éloignées de six à sept lieues.

Cependant M. de Lamothe jugea plus à propos de couvrir Damm avec toutes ses forces que de les diviser : il campa le 6 sous cette place. Ce poste était bon, et il estimait que c'était le seul moyen capable d'empêcher l'investissement de Damm, qui paraissait plus particulièrement menacé par les ennemis. Il avait devant lui une inondation qui ne laissait pour l'approcher que deux digues situées sous le canon de la place. Ses flancs étaient couverts par les canaux de Damm et de Saint-Donas. M. de Lamothe fit retrancher par de bonnes batteries

celui de Saint-Donas, vis-à-vis de Coolkerke, et celui de Damm, vis-à-vis de la Maison-Bleue : c'étaient les seules avenues par où les ennemis pussent arriver pour investir Damm. Il avait alors à ses ordres vingt-quatre bataillons et quatre escadrons, y compris les garnisons des places depuis Gand jusqu'à Nieuport; et cette partie parut en sûreté.

M. de Bedmar continua de son côté à donner ses soins à la partie d'Anvers et de Lierre. Sur l'avis que la cavalerie ennemie, qui était venue du Rhin à Kempen, près de Gueldre, marchait, par la mairie de Bois-le-Duc, sur Breda, il prit la résolution de s'approcher encore plus près d'Anvers. Le 8 il porta son quartier général d'Haesdonck à Burcht, sur la rive gauche de l'Escaut, au-dessus d'Anvers; il envoya à Merxem, de l'autre côté de cette rivière, une tête de deux bataillons et de trois escadrons, aux ordres de M. de Thoy; il fit avancer un détachement d'infanterie à la tête du pont d'Anvers, construire deux batteries sur le quai de la ville, et manda à M. de Tserclaes de se porter de Boisschot sur Lierre, avec les cinq bataillons et les onze escadrons qui étaient à ses ordres.

Les précautions qu'on prenait de tous côtés étaient d'autant plus nécessaires qu'on ne pouvait pénétrer les véritables desseins des ennemis; depuis le commencement du mois ils ne cessaient de faire des mouvements sans se fixer nulle part; leurs places maritimes fourmillaient de bâtiments qui les transportaient promptement, tantôt d'un côté tantôt d'un autre; et ils cherchaient à nous donner partout des inquiétudes pour nous faire prendre le change.

Après bien des marches et des contre-marches, les différentes troupes qu'ils avaient fait sortir des garnisons de Flandre, et celles qui étaient venues du Rhin et de l'intérieur de la Hollande, furent disposées vers le 8 en cinq corps : le premier,

composé de huit bataillons et d'un régiment de dragons, campa près de l'Écluse, sur le bord de la mer; le deuxième, fort de cinq bataillons, d'un régiment de dragons et d'un régiment de cavalerie, se plaça près du Sas de Gand; le troisième, à peu près de pareille force, à Biervliet; le quatrième, de neuf bataillons, près de Lillo; et le cinquième, de quatre bataillons, de quatre régiments de cavalerie et d'un régiment de dragons, près de Breda. Ce dernier corps était commandé par M. de Tilly. Les autres avaient pour chefs MM. de Coehorn et de Spaar, qui passaient successivement d'un camp à l'autre.

Cette disposition dans une aussi grande étendue de pays, le mouvement continuel dans lequel étaient les vaisseaux des ennemis dans l'Escaut et sur la côte; l'embarquement et le débarquement d'artillerie et de munitions de guerre et de bouche dans plusieurs ports; les nouvelles qu'ils faisaient courir eux-mêmes de leurs projets, tantôt sur une place tantôt sur une autre; l'incertitude où l'on était à cet égard, et l'alarme qui régnait partout, faisaient redoubler d'attention aux commandants du côté de la mer, pour être en état de s'entre-secourir et de porter des troupes où le danger serait le plus imminent. Il y avait moins de mouvement sur la Meuse; mais MM. les maréchaux n'étaient point tranquilles et ne pénétraient pas plus les desseins des ennemis dans cette partie que ceux qu'ils pouvaient avoir en Flandre; et, comme ils apprirent qu'on commençait des transports d'artillerie de Maëstricht à Liége, ce fut un nouveau motif pour craindre que M. de Marlborough ne voulût profiter de sa supériorité pour entreprendre sur Huy ou sur Limbourg, ou bien pour envoyer par ses derrières un détachement en Flandre, ce qui lui était d'autant plus facile que la quantité de bateaux qu'il

avait sur la Meuse lui procurait l'avantage de transporter promptement des troupes vers la mer. Il était encore plus à craindre qu'il ne trouvât moyen de pénétrer avec toutes ses forces dans le Brabant, et qu'il ne nous en coupât la communication. L'étendue de la ligne de défense, depuis Namur jusqu'à Anvers, sans aucune place forte, la rendait difficile à soutenir : partout on avait des objets d'inquiétude, sans pouvoir en donner aux ennemis sur aucune partie. On jugea cependant qu'en jetant un pont sur la Meuse, vis-à-vis du château d'Ahin, au-dessus d'Huy, on pourrait leur faire croire que s'ils entreprenaient sur cette place ou sur Limbourg, on s'y opposerait; mais on trouva qu'il y avait trop de danger à faire ce pont, et ce projet n'eut point lieu.

MM. les maréchaux furent donc plus convaincus que jamais qu'ils n'avaient d'autre parti à prendre que de continuer à se tenir toujours ensemble et à ne pas perdre de vue l'armée ennemie, soit pour la prévenir du côté du Brabant et de la Flandre, soit pour l'empêcher de faire le siége d'Huy : ce n'était à la vérité qu'un simple château; mais il était important de le conserver pour ôter aux ennemis les moyens de se rendre maîtres de la Mehaigne, d'entrer dans le pays espagnol et de faire une entreprise sur Namur. A l'égard de Limbourg, cette place était trop éloignée de la Meuse pour pouvoir être soutenue.

Le duc de Marlborough aurait bien voulu qu'il lui fût permis de chercher l'occasion de faire une action d'éclat; mais il avait ordre, non-seulement de donner plus d'attention à ce qui pourrait favoriser les projets sur le Brabant et la Flandre, mais aussi de faire en sorte d'y passer lui-même, plutôt que de hasarder une action ou de faire une entreprise réelle sur la Meuse. C'est ce qui l'avait déterminé à rester dans l'inaction

depuis la fin de mai jusqu'au 8 juin, époque où il reçut un nouvel ordre de s'approcher d'Huy et de feindre d'en vouloir à cette place, jusqu'à ce que tout fût arrangé du côté de la mer pour l'exécution des opérations qu'on y méditait.

En conséquence, le 9, à sept heures du matin, il décampa de Russon, marcha par sa gauche et alla camper à Hannefle, la droite entre Limont et Remicourt, la gauche près de Varfusée, ayant devant le front du camp le petit ruisseau de Verlaine.

MM. les maréchaux, après avoir vu marcher pendant quelque temps les ennemis, quittèrent Hasselbrock le même jour, firent en leur présence une marche audacieuse, passèrent le Jaar vers sa source et campèrent à Saint-Servais, la droite à Braive, sur la Mehaigne, et la gauche à Darion, sur le Jaar.

Ce poste était très-bon : la droite, outre l'avantage d'être appuyée à la Mehaigne, avait devant son front un ravin qui la couvrait en partie; la gauche était appuyée au Jaar et couverte par un marais; l'une et l'autre étaient placées sur les hauteurs qui dominaient la plaine, et procuraient des emplacements avantageux pour des batteries. On y en établit plusieurs, et l'on retrancha le reste du camp dans les endroits où la nature du terrain n'offrait aucune défense.

En avant du camp on choisit un champ de bataille, dont la droite était à Lathinne, sur la Mehaigne, le centre à Tourines, la gauche entre Omal et Darion, derrière le marais dont on a parlé. Comme le front du terrain n'était pas d'une grande étendue, on se proposait d'avoir une troisième ligne pour la porter aux endroits où l'on pourrait en avoir besoin. Tout le terrain entre les deux armées était une plaine où l'on pouvait marcher en bataille; elle n'était coupée d'aucune rivière ni d'aucun ruisseau ou ravin.

La droite des ennemis n'était qu'à deux petites lieues de notre gauche. Ils retranchèrent de leur côté le village de Hannefle, où était leur quartier général. Ce village était situé en avant de leur camp, sur le petit ruisseau de Verlaine, qui bordait tout leur front. Ils firent plusieurs ponts sur ce ruisseau.

On désirait d'être attaqué dans le poste que nous occupions; mais il n'y avait pas d'apparence que les ennemis prissent ce parti : il leur était plus avantageux ou de chercher à nous tourner pour gagner les devants sur Diest et Anvers, ou d'aller faire le siége d'Huy. Cependant on conservait toujours l'avance sur eux vers le Brabant, et ils ne pouvaient s'y porter sans faire un grand détour et sans qu'on en fût averti. D'ailleurs on protégeait Huy et Namur autant que cela était possible, sans perdre l'avance du côté du Brabant et d'Anvers, dont on regardait la conservation comme beaucoup plus importante que celle d'Huy.

Cette considération détermina MM. les maréchaux à ne pas s'enfoncer plus avant vers la Meuse, parce qu'en voulant couvrir Huy de plus près ils auraient découvert la frontière du Brabant. D'ailleurs on convenait que les ennemis pouvaient marcher en sûreté vers Huy, en portant leur droite à Chapon-Seraing, où commence le ruisseau qui se jette dans celui de Verlaine, et leur gauche à la tête de la ravine de Warnant, vis-à-vis du château d'Autremont : c'était une partie de pays qui n'avait pas un demi-quart de lieue d'étendue, et par laquelle il fallait nécessairement passer pour entrer dans la plaine de Vinamont; de sorte que si les ennemis occupaient ce débouché, qui n'était qu'à une lieue et demie de leur camp, ils pouvaient faire leur marche par les derrières sans être inquiétés. Mais on espérait que la proximité où l'on était d'eux

les empêcherait de faire ce mouvement, ou que, s'ils l'entreprenaient, ils ne prendraient pas toutes les précautions convenables, et qu'alors notre cavalerie aurait occasion d'agir avec avantage dans ce pays de plaine.

Le roi approuva et la conduite de MM. les maréchaux et la position qu'ils venaient de faire prendre à l'armée; sa majesté leur prescrivit de nouveau de tenir toujours celle des ennemis d'assez près pour être instruits de ses moindres mouvements, afin de l'empêcher de prendre l'avance sur eux vers le Brabant, et de chercher à la forcer de combattre avant qu'elle pût faire une entreprise, soit sur la Meuse, soit ailleurs : de là dépendait le succès de la campagne.

Les deux armées restèrent dans la même situation jusque vers la fin du mois; et il n'y eut pendant ce temps, sur la Meuse, d'autres mouvements que ceux des détachements et des partis qu'on envoya de part et d'autre pour s'observer.

Le 14 M. le marquis de Coigny, brigadier, allant s'embusquer avec quatre cent cinquante maîtres près de la tombe de Veaux, aperçut une troupe de deux cents chevaux qui paraissait marcher sur le même point que lui; il tomba sur eux et les poursuivit jusqu'à leur premier poste, leur tua vingt-cinq cavaliers et prit un lieutenant-colonel qui les commandait, trois autres officiers et trente cavaliers; M. de Coigny ne perdit que quatre hommes, qui furent tués.

Le 17 M. le marquis de Grignan, étant aussi sorti avec un détachement, rencontra un parti des ennemis qu'il poussa fort loin, et prit quelques cavaliers et vingt chevaux.

M. de Bay, lieutenant général des troupes d'Espagne, ayant reconnu les gardes qui étaient placés sur le front du camp des ennemis, proposa à MM. les maréchaux de les enlever; il demanda à cet effet deux détachements de cent trente

maîtres chacun, et marcha avec huit cents chevaux pour soutenir ces détachements, en se portant sur la tombe de Veaux, tandis que M. le duc de Guiche les soutint de l'autre avec un pareil nombre de troupes, en s'avançant à la tombe de Saive.

Le 19, à midi, les deux partis arrivèrent à portée du camp des ennemis, ayant à leurs chapeaux des branches vertes, et feignant d'être des troupes des ennemis revenant de la guerre et rentrant au camp. Celui de la droite passa et enleva sans résistance une garde de vingt maîtres; celui de la gauche eut affaire à cent cavaliers qui se défendirent, mais qui furent poussés jusque dans leur camp. Les piquets de leur armée vinrent à leur secours et repoussèrent à leur tour notre parti jusque vers l'embuscade de M. de Bay, qui s'avança et fit plier les ennemis. Il resta une heure en bataille devant eux; mais, comme ils augmentaient en nombre à chaque instant, il ne jugea pas à propos de rien hasarder, et rentra au camp, ainsi que M. de Guiche, qui y amena la garde qu'on avait prise. Nous perdîmes de notre côté cinq officiers et vingt cavaliers.

Le 21 un lieutenant espagnol prit cinquante-cinq chevaux d'artillerie; nos autres partis, tant d'infanterie que de cavalerie, ne se distinguèrent pas moins : ils firent plusieurs prisonniers et enlevèrent quantité de chevaux, et l'on fit avec succès, en présence des ennemis, plusieurs fourrages très-abondants. Ces petits avantages donnaient de l'audace aux troupes et intimidaient les partis des ennemis.

Le 22 MM. les maréchaux firent prendre les armes à toute l'armée, pour occuper le champ de bataille qu'ils avaient marqué, afin que chacun reconnût son terrain; et après avoir fait la revue des troupes, elles retournèrent à leur camp. Ce mouvement fit croire aux ennemis qu'on marchait à eux; ils

se mirent en bataille, le ruisseau devant eux, et y restèrent jusqu'à la nuit, ce qui fit juger que, loin de songer à nous combattre, ils craignaient eux-mêmes d'être attaqués. Jamais peut-être on n'avait vu deux armées aussi nombreuses et aussi voisines l'une de l'autre chercher et refuser également l'occasion d'en venir aux mains.

Celle du roi avait successivement reçu depuis quelque temps des bataillons et des escadrons de nouvelle levée, en sorte que la totalité des troupes qui se trouvaient alors sous les ordres de MM. les maréchaux, tant à l'armée que dans toute l'étendue des Pays-Bas, se montait à cent quatre-vingt-quatre bataillons et cent trente-cinq escadrons.

Il y avait à l'armée soixante et un bataillons et cent un escadrons; elle devait être augmentée de onze escadrons.

Les troupes que M. de Bedmar devait avoir à sa disposition, depuis Nieuport jusqu'à Lierre, étaient au nombre de cinquante-trois bataillons et de douze escadrons, mais elles ne l'avaient pas encore joint; plusieurs escadrons et plusieurs bataillons devaient sortir des places ou venir de France. Il y avait aussi à ses ordres les cinq bataillons et les onze escadrons que M. de Tserclaes avait amenés de l'armée à Lierre.

Il devait rester dans les places soixante-cinq bataillons, dont vingt depuis Nieuport jusqu'à Lierre, vingt depuis Lierre exclusivement jusqu'à Luxembourg, et vingt-cinq depuis Longwy jusqu'à Dunkerque.

Cette grande quantité de bataillons, nécessaires pour la garde des places et des postes, diminuait considérablement celle des troupes que MM. les maréchaux pouvaient employer en campagne; aussi pensaient-ils être fort inférieurs aux ennemis, et devoir moins compter sur leur nombre que sur leur qualité, et sur la vigilance des officiers généraux, pour la défense d'une

frontière aussi mauvaise et menacée de tous côtés, principalement vers la mer, où les ennemis se disposaient à faire leurs plus grands efforts.

Tandis que le duc de Marlborough occupait sur la Meuse toute l'attention de MM. les maréchaux, MM. de Coehorn, de Spaar et de Tilly recevaient tous les jours des renforts du côté de la mer, et continuaient par différents mouvements, qui cachaient leurs véritables desseins, à menacer également Anvers, le pays de Waes et les places maritimes.

M. de Bedmar ne pouvant pénétrer l'objet des camps qu'ils avaient établis près de Breda, de Lillo, de Biervliet, du Sas de Gand et de l'Écluse, avait été obligé de laisser ses troupes campées à Lierre, Merxem, Burcht, où il avait son quartier général, Steekene, Damm et Mariekerke.

Ces troupes, destinées à se donner mutuellement la main, n'étaient encore, vers le milieu du mois, qu'au nombre de trente-trois bataillons et de vingt-trois escadrons. Elles restèrent dans la même situation jusqu'à cette époque, où les nouvelles dispositions des ennemis l'obligèrent de faire des mouvements.

Ayant d'abord avis que le camp de Breda avait marché vers Berg-op-Zoom, et qu'il avait été joint par celui de Biervliet, M. de Bedmar fit venir, dès le 14, M. de Tserclaes de Lierre à Winegem, qui était au centre de la ligne entre Anvers et Lierre, et dans la partie de cette ligne la moins susceptible de défense. Comme celle du pays de Waes n'était pas beaucoup meilleure, et qu'elle courait encore plus de risques, il y envoya un renfort de quatre bataillons et deux escadrons, qui campèrent à Saint-Gillis.

Deux jours après on apprit que le camp de Berg-op-Zoom venait de joindre celui de Lillo, et que, n'en formant plus qu'un, leur droite était à Stabroek, la gauche derrière Capelle, à deux lieues et demie d'Anvers; que MM. de Coehorn et de

Tilly s'y etaient rendus; qu'on y attendait le general d'Obdam pour y commander en chef; que les troupes de ce nouveau camp montaient à vingt et un bataillons et seize escadrons, et que celles qui restaient dans la Flandre hollandaise, tant auprès du Sas de Gand qu'auprès de l'Écluse, étaient au nombre de treize bataillons, de deux régiments de dragons et d'un de cavalerie.

La réunion des principaux camps des ennemis, si près d'Anvers, exigeait une nouvelle disposition de la part de M. de Bedmar. Dans la nuit du 16 au 17 il décampa de Burcht, passa l'Escaut au-dessus d'Anvers et campa à Deurne, sur la droite de cette rivière, entre la grande Schyn et le ruisseau de Merxem; sa droite n'était, dans cette disposition, qu'à trois quarts de lieue de Winegem, où était le corps aux ordres de M. de Tserclaes, et sa gauche, à pareille distance de Merxem, où était M. de Thoy; ces trois corps se montaient à dix-sept bataillons et dix-neuf escadrons.

M. de Bedmar, voulant couvrir encore plus sûrement Anvers et défendre l'entrée du Brabant, manda à M. de Lamothe, campé sous Damm, de lui envoyer six bataillons des troupes qui étaient à ses ordres; de sorte qu'il ne devait plus rester à ce dernier que six bataillons de campagne, trois escadrons et douze bataillons dans les places depuis Gand jusqu'à Nieuport.

On ne laissa aussi à M. de Hessy, posté à Steckene au pays de Waes, que cinq bataillons et un escadron pour la garde des forts et des lignes. Ces troupes paraissaient peu suffisantes pour remplir un aussi grand objet, et il était à craindre que les ennemis, qui avaient toujours un grand nombre de bateaux propres à transporter diligemment des troupes, ne tentassent une entreprise dans cette partie. Ils pouvaient aussi faire derrière eux le siége de Santvliet, où il n'y avait qu'un bataillon;

mais la perte de ce poste était regardée comme d'une très-petite conséquence, et l'on convenait qu'il aurait mieux valu le raser. D'ailleurs, on crut devoir donner la préférence sur tout autre objet à la partie d'Anvers. On resta huit jours dans cette situation, sans pouvoir pénétrer les desseins des ennemis, lorsque le mouvement des troupes qu'ils avaient dans la Flandre hollandaise occasionna de nouvelles craintes.

Le 23 au matin, les deux camps qui étaient à Lapscheure, près de l'Écluse, et à Assenède, près du Sas de Gand, marchèrent l'un vers l'autre, se joignirent à peu près à moitié chemin, et s'établirent au village de Bentille, s'étendant à droite et à gauche vers Saint-Laureyns et Capricke. Ce nouveau camp était commandé par le baron de Spaar, et composé de treize bataillons, deux régiments de dragons, un de cavalerie, seize pièces de canon, quelques mortiers et vingt pontons.

Ces troupes jointes et ainsi placées donnaient de l'inquiétude, par leur droite, à Damm et au camp situé entre cette ville et Bruges, et par leur gauche, au flanc du pays de Waes et au fort Rouge; elles faisaient aussi craindre pour le canal de Bruges à Gand, qui avait plus de huit lieues d'étendue, et derrière lequel il n'y avait que deux bataillons, distribués en différents postes.

Il était d'autant plus important d'empêcher les ennemis de passer ce canal, que de là ils auraient porté fort loin la contribution, et coupé toutes les communications, par terre et par eau, de Gand à Bruges et de Bruges à Ostende; d'ailleurs ils auraient été les maîtres d'aller passer à Plasschendael le canal de Nieuport, et de se porter dans le Camerling-Ambacht, entre Nieuport et Ostende, ce qui les aurait mis en état de faire le siége de cette dernière place. Ce qu'il y avait de plus embarrassant, c'estque, par les dispositions faites depuis huit jours,

M. de Lamothe, charge de garder une si grande étendue de pays, n'avait presque pas de troupes pour remédier à ces inconvénients. Ces considérations le déterminèrent à aller le 24 camper à Saint-Jooris, derrière le canal de Gand à Bruges, vis-à-vis du camp des ennemis. Il n'avait avec lui que ses trois escadrons, six compagnies de grenadiers et cent cinquante hommes qu'il avait à grand'peine rassemblés des garnisons de Gand et de Bruges. Il laissa le long de ce canal les deux bataillons qui en gardaient les passages, deux bataillons au camp entre Damm et Bruges, et autant derrière le canal de Bruges à Ostende. Il avait toujours douze bataillons dans les places, depuis Gand jusqu'à Nieuport; mais il ne pouvait les degarnir.

Le camp de Bentille, qui lui était opposé, était de treize bataillons et de huit escadrons aux ordres de M. de Spaar, et pouvait être renforcé de cinq bataillons, qui étaient dans les places de la Flandre hollandaise, depuis la mer jusqu'au Sas de Gand. M. d'Obdam, toujours campé à Stabroek, à la droite de l'Escaut, au-dessous d'Anvers, ayant reçu quelques renforts, avait avec lui vingt-quatre bataillons et vingt-trois escadrons, et menaçait de très-près Anvers et les lignes entre cette place et Lierre, dont la conservation devait faire un des principaux objets de M. de Bedmar.

Celui-ci ayant aussi reçu au camp de Deurne les six bataillons qu'il avait demandés à M. de Lamothe, se trouva fort de vingt-trois bataillons et de dix-neuf escadrons. Il fit travailler en diligence à perfectionner les lignes et à rétablir les forts près d'Anvers; et, comme il donnait toujours la préférence à la défense de cette partie, qui était en effet la plus importante, il ne crut pas devoir se dégarnir pour renforcer MM. de Hessy et de Lamothe.

M. de Hessy, qui gardait les lignes du pays de Waes, n'avait, comme on l'a déjà fait observer, que cinq bataillons et un escadron. Il les distribua en plusieurs postes le long de ces lignes, et continua de se tenir à Steckene, pour observer la tête de Hulst, qui était l'endroit le plus dangereux.

Telle était la position et la force des troupes de part et d'autre, lorsque les ennemis se crurent en état d'exécuter les projets qu'ils méditaient depuis longtemps. Ce fut au pays de Waes, comme à la partie la plus faible, qu'ils résolurent de porter les premiers coups.

Pour empêcher M. de Bedmar d'y donner du secours, M. d'Obdam fit, dès le 24, un gros détachement aux ordres de M. de Cochorn, qui s'avança jusqu'à Saint-Gravenwesel, comme pour reconnaître la ligne d'Anvers du côté de la bruyère, et chercher à faire une attaque dans cette partie, afin d'y attirer toute l'attention du camp de Deurne. Le véritable objet de ce détachement était, après avoir fait cette démonstration, de passer à la gauche de l'Escaut et d'attaquer les lignes du pays de Waes, du côté de Calishoek, pendant que M. de Spaar ferait la principale attaque du côté de Steckene.

Celui-ci, pour donner de son côté le change à M. de Lamothe, fit mine de vouloir tenter le passage du canal de Brûges à Gand, entre Bellem et Aeltere, comme l'endroit le plus propre à faire ses ponts, et dont il n'était éloigné que de deux lieues.

M. de Lamothe, qui craignait surtout que l'ennemi ne prît ce parti, marcha le 25 de Saint-Jooris à Aeltere, et fit remuer de la terre aux endroits les plus dangereux. Avec le peu de monde qu'il avait, il n'était pas en état de s'opposer aux entreprises des ennemis, et il aurait été fort embarrassé s'ils eussent en effet tenté le passage du canal de Bruges à Gand;

mais ils tournèrent tout à coup d'un autre côté, passèrent le même jour celui du Sas de Gand, près du fort Saint-Antoine, et campèrent à Rieme, où ils ne restèrent pas longtemps.

Le 26 au matin M. de Spaar s'avança vis-à-vis de Steckene, à la portée du mousquet de la ligne. M. de Coehorn, après avoir donné l'alerte du côté d'Anvers, s'embarqua sur l'Escaut avec son détachement et se porta le même jour vis-à-vis de Calishoek.

M. de Bedmar, alors instruit du danger que couraient dans ces deux parties les lignes du pays de Waes, fit marcher M. de Courtin avec trois bataillons à Calloo, pour défendre ce passage et donner à M. de Hessy tous les secours dont il aurait besoin. Il envoya en même temps à ce dernier un autre bataillon et deux compagnies de cavalerie, et manda à MM. de Lamothe et de Vibraye de s'avancer en diligence pour soutenir aussi M. de Hessy; mais ces secours ne purent arriver à temps.

Comme les ennemis étaient avertis que M. de Hessy n'avait que cinq bataillons de nouvelle levée, tant français qu'espagnols; que ces troupes étaient dispersées par détachements dans une étendue de six lieues pour garder les lignes, depuis le pont des Vaches jusqu'à Kieldrecht, et que n'y ayant ensemble que six cents hommes entre Steckene et le pont de Kieckens-Haeghe, et cent cinquante du côté de Calishoek, elles se secourraient difficilement sur un aussi grand front, ils se disposèrent à nous attaquer; et, pour nous donner de l'inquiétude dans tous les points, ils firent paraître des troupes du côté du pont des Vaches, de Steckene et de Kieckens-Haeghe, embrassèrent tous les pays depuis ces ponts jusqu'au fort Saint-Jean, et se saisirent de tous les postes et des avenues par où l'on aurait pu marcher à eux.

Le 27, à trois heures du matin, ils attaquèrent la ligne dans deux endroits, à Calishoek et à Steckene. L'attaque de Calishoek, à laquelle M. de Cochorn employa deux mille hommes, eut tout le succès qu'il s'en était promis; il ne lui était pas difficile de forcer les cent cinquante hommes qui gardaient ce poste.

M. de Spaar, malgré le grand nombre de troupes qu'il avait pour l'attaque de Steckene, y trouva plus de résistance de la part de M. de Hessy, qui le défendait. M. de Spaar avait douze bataillons, huit escadrons, vingt pièces de canon et douze mortiers. Le feu de cette artillerie fut si vif qu'en moins de quatre heures les remparts de la ligne furent rasés et la brèche assez large pour y faire monter un bataillon de front. On n'en avait qu'un à opposer; mais on attendit de pied ferme, et l'on tira de si près et si à propos sur les assaillants qu'on leur fit perdre beaucoup de monde; et ce ne fut qu'après un combat long et opiniâtre, dans lequel M. de Hessy fit tout ce qu'on pouvait attendre de lui, qu'il fut obligé de céder au nombre : la ligne fut forcée, et on l'abandonna en désordre.

Les ennemis ne profitèrent pas de cette confusion : ils se contentèrent de s'établir à droite et à gauche dans les retranchements, ce qui donna à nos troupes le temps de se retirer, les unes vers Lokeren avec M. de Hessy, les autres au fort Saint-Jean et à Swyndrecht.

Après l'action, M. de Spaar campa entre Saint-Jean-Steen et Steckene, livra Steckene au pillage, s'empara des magasins et établit la contribution au pays de Waes. Cet avantage lui coûta cher : il perdit plus de douze cents hommes, dont un colonel, deux lieutenants-colonels, deux majors, dix capitaines; trois cent douze soldats furent tués, et environ neuf

cents blessés; il le fut lui-même, ainsi que deux brigadiers, deux colonels et soixante autres officiers. La retraite s'étant faite à propos, M. de Hessy ne perdit que soixante hommes.

M. de Lamothe marcha au secours de M. de Hessy, avec six compagnies de grenadiers et trois escadrons. Il s'était déjà avancé jusqu'à la Durme, à trois lieues de Steckene, et se faisait suivre par trois bataillons, lorsque les fuyards lui annoncèrent que les lignes étaient forcées. Il revint à Gand avec M. de Hessy et deux bataillons qui avaient rejoint ce dernier. Les autres troupes gagnèrent Anvers, et il ne resta dans les forts du pays de Waes que des détachements.

Par ce moyen les ennemis se trouvaient en état de faire le siége du fort la Perle, qui, nouvellement construit, ne pouvait résister longtemps aux efforts de l'artillerie. Il en était de même du fort la Marie, qui était encore plus petit et d'une plus mauvaise défense. On avait d'autant plus lieu de craindre l'attaque de ces forts, que les ennemis faisaient passer de l'artillerie de Lillo à Liefkenshoek. Ils pouvaient aussi attaquer le fort Saint-Jean et successivement ceux qui se trouvaient sur la ligne; il ne leur manquait plus que ces petites conquêtes pour être entièrement maîtres de l'Escaut et du pays de Waes, et pour nous ôter toute communication du Brabant avec la Flandre.

Comme l'attaque de ces lignes avait été concertée avec M. d'Obdam, celui-ci, pour la favoriser et contenir M. de Bedmar, décampa de Stabroek le même jour 27, marcha à Eeckeren, situé à trois quarts de lieue de Merxem, et envoya reconnaître la tête de Merxem, comme pour attaquer le camp de M. de Bedmar, ou l'occuper dans le cas où celui-ci l'aurait abandonné pour marcher au secours du pays de Waes. M. d'Obdam resta sous les armes pendant tout le jour, et

ne campa que le soir, la droite à Eeckeren, la gauche vers Brasschaet.

Le dessein des ennemis, après avoir forcé les lignes du pays de Waes, était de s'emparer de celles d'Anvers et de faire ensuite le siége de cette place. C'était l'intention de la reine Anne; et elle avait envoyé ses instructions à ce sujet au duc de Marlborough, qui devait coopérer lui-même au succès de cette entreprise : il avait ordre de marcher de la Meuse vers Lierre, pour attaquer les lignes de ce côté-là. M. d'Obdam était chargé de l'attaque du côté d'Anvers; MM. de Coehorn et de Spaar devaient manœuvrer sur la rive gauche de l'Escaut, tenter le passage de cette rivière et chercher à attirer toute l'attention de M. de Bedmar; mais ce projet fut dérangé par le parti que prirent MM. les maréchaux de prévenir M. de Marlborough en renforçant considérablement M. de Bedmar, comme on va l'expliquer.

Les premiers mouvements de MM. d'Obdam et de Spaar avaient déjà engagé MM. les maréchaux à lui envoyer le 26 un secours de quatre bataillons, qu'ils remplacèrent à l'armée par des troupes tirées des places de derrière. Comme MM. les maréchaux avaient en même temps eu nouvelle de quelques dispositions de la part du duc de Marlborough pour marcher vers le Brabant, nouvelle confirmée par un déserteur, qui les assura que le duc était en mouvement pour se porter vers Tongres, ils avaient fait eux-mêmes des dispositions pour n'être point prévenus, en portant leur cavalerie et les dragons aux cinq tombes d'Omal; mais ils avaient été trompés dans ces différents rapports : ce ne fut que le 27, c'est-à-dire le jour même de l'attaque des lignes, que les ennemis décampèrent de Hannefle, à la pointe du jour et sans bruit; leurs gros bagages étaient partis la veille au soir. Leur armée passa le Jaar à trois

lieues au-dessous de celle du roi, et campa la droite à Op-Heers, tirant sur la Cense de Monicoven, la gauche au Jaar, à peu près à la hauteur de Louesche.

On fut incertain de la marche des ennemis jusqu'à six heures du matin; mais un parti qui avait eu ordre de s'avancer jusqu'au bois de Heers ayant mandé qu'il paraissait de la cavalerie sur la hauteur de ce village, et MM. les maréchaux s'étant assurés par eux-mêmes que les ennemis passaient le Jaar, ils décampèrent de Saint-Servais et prirent la résolution de porter l'armée entre le ruisseau de Saint-Tron et celui de Landen; mais, comme on vit que la position des ennemis tenait encore au Jaar, on pensa qu'il ne fallait pas s'en éloigner beaucoup; c'est pourquoi on campa à Landen : on appuya la droite à Crasavernas, et, afin de donner promptement la main au Brabant, où les ennemis paraissaient vouloir se porter, on étendit la gauche jusqu'à Welen, à une lieue de Léau.

Le 28, à deux heures du matin, les ennemis firent approcher du moulin de Warem plusieurs troupes de cavalerie, afin de masquer le mouvement qu'ils firent pour étendre leur droite jusqu'au delà de Borchloon.

Ce ne fut qu'à dix heures du matin qu'on fut instruit de ce mouvement. MM. les maréchaux, voyant qu'il éloignait les ennemis de la Meuse, prirent le parti de passer les Gèthes et de se porter diligemment à Diest, dont ils étaient éloignés de quatre lieues. L'armée, après avoir passé la petite Gèthe, marcha par divisions. La tête des troupes arriva d'assez bonne heure sous Diest; l'arrière-garde joignit à dix heures du soir, et l'on campa aux environs de cette ville.

Deux raisons principales avaient déterminé MM. les maréchaux à aller camper sous Diest : 1° pour essayer de protéger cette place, qui était très-mauvaise et qu'il était important de

conserver; 2° pour rassurer le côté du Brabant et de la Flandre qui étaient alarmés par l'entrée des ennemis dans le pays de Waes, événement qui mettait à découvert le côté d'Anvers le moins susceptible de défense, et ôtait presque entièrement la communication de la Flandre et du Brabant.

Le 29 au matin MM. les maréchaux reçurent des lettres de MM. de Bedmar et de Guiscard qui les instruisaient du mauvais état des affaires du côté d'Anvers et au pays de Waes, et leur indiquaient les moyens d'y remédier. Le premier leur demandait un renfort de troupes qui le mît en état d'attaquer M. d'Obdam; le second proposait de marcher lui-même avec dix-huit bataillons et quelque cavalerie à M. de Spaar, et promettait de le chasser du pays de Waes avant qu'il y fût bien établi et qu'il eût pris les forts. Pour assurer le succès de cette expédition, il demandait qu'on envoyât en même temps à M. de Bedmar un détachement d'infanterie et de cavalerie pour être en état de contenir M. d'Obdam.

MM. les maréchaux, déjà convaincus par eux-mêmes de la nécessité de prendre l'un de ces deux partis, et prévoyant qu'ils seraient peut-être forcés de les adopter tous les deux, se déterminèrent aussitôt à mettre M. de Bedmar en état d'attaquer M. d'Obdam à Eeckeren, ou de le faire retirer vers Berg-op-Zoom. Dans ce but, ils firent un détachement de trente compagnies de grenadiers, de quinze escadrons de cavalerie et autant de dragons, avec ordre de prendre la route d'Arschot et d'y laisser leurs équipages pour se porter plus légèrement au camp de M. de Bedmar. L'objet de MM. les maréchaux était de faire ce mouvement avec le plus de diligence qu'il serait possible : 1° afin de procurer à M. de Bedmar les moyens d'attaquer les ennemis avant qu'ils pussent être informés du renfort qu'on lui envoyait; 2° afin d'ôter au moins pour deux

fois vingt-quatre heures au duc de Marlborough la connaissance de ce détachement et pouvoir rappeler ces troupes au camp de Diest, avant qu'il eût le temps de s'en approcher avec son armée.

M. le maréchal de Boufflers se chargea de conduire lui-même ce détachement à M. de Bedmar. Le projet était, après cette expédition, de ramener entre Lierre et Arschot les troupes qui le composaient, pour rejoindre l'armée en un jour, de faire en même temps passer à la gauche de l'Escaut la plus grande partie de l'infanterie de M. de Bedmar et M. de Lamothe sur la Durme, dans le dessein d'attaquer M. de Spaar de deux côtés et de reprendre les lignes du pays de Waes.

Le détachement se mit en marche le 29 à huit heures du matin des environs de Diest. M. le maréchal, afin de mieux cacher son projet, ne partit que quelques heures après; il mena avec lui MM. le duc de Villeroy, le marquis de Gassion, le baron de Bay, lieutenant général, le duc de Guiche, le prince d'Espinois et le comte de Hornes, maréchaux de camp. Il arriva au camp de M. de Bedmar à dix heures du soir, et concerta avec lui ce qu'il y avait à faire pour la prompte exécution de leur dessein.

Deux heures après, la plus grande partie des troupes, par une diligence incroyable, arriva au camp de Deurne, et le reste y fut rendu le 30 à six heures du matin. Toutes ces troupes, jointes à celles de MM. de Bedmar et de Tserclaes, formaient une armée de vingt-huit bataillons et de quarante-neuf escadrons.

M. le maréchal de Boufflers et M. de Bedmar ne perdirent pas un moment, et, après avoir donné quelques heures de repos aux troupes, qui venaient de faire onze lieues, ils se mirent en mouvement vers huit heures du matin. L'armée sortit

des lignes et marcha sur quatre colonnes à M. d'Obdam.

Ce général, dont le dessein était de nous attaquer lui-même, lorsque le duc de Marlborough serait à portée de le soutenir, avait environ vingt-quatre bataillons, huit régiments de cavalerie et deux de dragons. Il était campé la droite à Eeckeren, la gauche vers Brasschaet. Le terrain qu'il occupait était très-avantageux, par la grande quantité de marais, de canaux, de digues et de watergangen dont le pays était coupé : il se croyait inattaquable dans un aussi bon poste.

Il l'était effectivement par sa droite et son front, mais on verra par la lettre suivante de M. le maréchal de Boufflers au roi, que ces obstacles ne l'arrêtèrent point. On croit devoir la rapporter en entier, parce qu'elle contient tous les détails que l'on peut désirer sur ce qui se passa dans cette journée, qui décida du sort du reste de la campagne.

Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi.

Du camp de M. de Bedmar, à Deurne, 1er juillet 1703[1].

Il y a eu hier, sire, un combat très-rude et très-opiniâtre entre l'armée de votre majesté en Brabant et celle des ennemis commandée par M. d'Obdam, dans lequel l'armée de votre majesté a remporté tout l'avantage et toutes les marques de la victoire, ayant chassé les ennemis de leur poste, étant demeurée entièrement maîtresse du champ de bataille, de quatre pièces de canon et de deux mortiers, de toutes leurs munitions de guerre, de plusieurs drapeaux, de plus de trois cents chariots d'équipages et de plusieurs prisonniers.

Pour en faire le détail à votre majesté, j'aurai l'honneur de vous dire que M. le maréchal de Villeroy et moi, ayant vu par une lettre de M. le comte de Guiscard, dont l'original a été envoyé à votre majesté par M. le maréchal de Villeroy, que les affaires devenaient fort sérieuses dans le pays de Waes et du côté d'Anvers, nous prîmes la

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1651, lettre 2.

résolution, le 29 juin au matin, d'envoyer à M. le marquis de Bedmar quinze escadrons de cavalerie, autant de dragons, et quinze cents grenadiers de l'armée de votre majesté, pour le mettre en état de combattre M. d'Obdam à Eeckeren, près d'Anvers, s'il trouvait la chose praticable; et que j'avais cru devoir marcher de ma personne avec ce détachement, pour concourir avec M. de Bedmar à tout ce qui pourrait être du service de votre majesté.

Lesdites troupes partirent des environs de Diest ledit jour 29, sur les sept à huit heures du matin, et j'en partis sur les onze heures avec le plus de secret qu'il nous fut possible, à M. le maréchal de Villeroy et à moi, pour en ôter la connaissance aux ennemis.

J'arrivai au camp de M. de Bedmar le même jour sur les dix heures du soir, et je travaillai aussitôt avec lui sur le projet et l'exécution. Les troupes, par une diligence extraordinaire, ayant achevé d'arriver hier 30 de juin, sur les six heures du matin, nous marchâmes à l'instant, M. le marquis de Bedmar et moi, avec lesdites troupes détachées de votre majesté, celles du camp de mondit sieur de Bedmar et celles du prince de Tserclaes, le tout au nombre de vingt-huit bataillons et de quarante-neuf escadrons, suivant l'ordre de bataille ci-joint.

Comme les ennemis n'étaient nullement attaquables par leur droite ni par leur front, à cause du ruisseau fort bon qui les couvrait, il nous fallut faire un très-grand tour pour prendre la tête dudit ruisseau et tâcher de tomber sur leur gauche, que l'on nous assurait être entièrement découverte; ce qui nous faisait espérer que nous pourrions nous servir avec avantage de la supériorité de la cavalerie de votre majesté, en qualité et en nombre. Mais, quoique nous eussions pris la tête dudit ruisseau, cette gauche se trouva encore dans un pays tout à fait difficile et coupé de haies, de watergangen et de digues, dans lequel la cavalerie de votre majesté ne put agir que dans les commencements, en poussant les troupes des ennemis sur lesdites digues et dans quelques chemins bordés de fossés à droite et à gauche.

La longueur du chemin, par les détours que nous fûmes obligés

de prendre, fit que nous ne pûmes arriver sur la gauche des ennemis que sur les trois heures de l'après-midi, que l'on vit paraître quelques troupes qui furent poussées vigoureusement par un escadron de dragons de Notaff, troupes de Cologne, un du Roi et un de Risbourg, des troupes d'Espagne, ayant à leur tête MM. le comte de Guiscard et le duc de Guiche. Ayant su par ces messieurs et par les prisonniers qu'ils firent, que ces premières troupes étaient soutenues par quelques autres et que l'armée ennemie était encore tout entière dans son camp, M. le marquis de Bedmar et moi jugeâmes à propos de faire marcher le reste des dragons de Notaff, de Risbourg, du Roi et ceux de Chassonville, troupes de Cologne, le régiment du Mestre de camp général des dragons, et les régiments de cavalerie de Heyder, Arco, Cano, d'Obelstein, et des gardes de M. le marquis de Bedmar, avec ordre de pousser ce qu'ils trouveraient, sans pourtant rien engager de considérable que notre infanterie, qui était encore loin à cause de la longueur de la marche, ne fût arrivée. M. le duc de Villeroy, M. le baron de Bay, M. le prince d'Espinois, M. le marquis d'Achy et M. le marquis de Silly marchèrent avec lesdites troupes, et M. de Verboom, brigadier et quartier-maître général des troupes d'Espagne, M. le marquis de Bedmar et moi les suivîmes de près, pour connaître aussi par nous-mêmes la disposition des ennemis. Les troupes que ces messieurs trouvèrent furent poussées vigoureusement. M. le comte de Guiscard et M. le duc de Guiche, suivi du comte de Louvigny, son fils, poussèrent, avec les dragons de Notaff et de Chassonville, les régiments de cavalerie des gardes de son altesse électorale de Cologne, et ceux de Saumery, royal-allemand, Grignan, Beringhen et du Maine, les troupes de la droite sur la digue qui va du village de Hoevenen à celui d'Oorderen, que les ennemis occupaient par leur gauche.

M. le duc de Villeroy, M. le baron de Bay et M. le prince d'Espinois poussèrent celles qui se retirèrent par la gauche jusqu'auprès du village d'Eeckeren, où était la droite des ennemis. Il se fit dans tout cela plusieurs charges de cavalerie et de dragons, dans lesquelles

M. le comte de Guiscard et M. le duc de Guiche d'un côté, avec M. de Verboom, et M. le duc de Villeroy, M. de Bay et M. le prince d'Espinois de l'autre, et MM. d'Achy et de Silly, donnèrent toutes les marques, non-seulement de valeur, mais d'officiers très-capables et entendus par la bonne disposition des troupes, qui firent toutes des merveilles. M. le marquis de Bedmar et moi, nous étant portés sur la gauche, où le feu paraissait le plus considérable, nous trouvâmes que MM. de Villeroy, de Bay et d'Espinois avaient poussé les ennemis jusqu'auprès du village d'Eeckeren, en avaient tué plusieurs et fait plusieurs prisonniers, et avaient très-bien établi leurs dragons et leur cavalerie, autant que la fâcheuse situation d'un pays très-coupé de fossés, de watergangen et de haies pouvait le permettre. Quelque temps après, les ennemis, ayant reconnu que nous n'avions pas d'infanterie, firent avancer la leur, au nombre de dix-huit ou vingt bataillons, qui, par leur feu considérable, obligèrent nos dragons et notre cavalerie à quitter quelque terrain, sans pourtant y mettre de précipitation et faisant toujours une très-bonne contenance en attendant l'arrivée de notre infanterie.

Pendant que les choses se passaient ainsi à la gauche, les ennemis firent ce qu'ils purent avec plusieurs bataillons pour empêcher M. le comte de Guiscard et M. le duc de Guiche d'occuper la digue d'Oorderen, qui se joint à celle d'Eeckeren, et qui était le seul passage qui restât aux ennemis pour se retirer à Lillo; mais mesdits sieurs de Guiscard et duc de Guiche s'y établirent et s'y maintinrent malgré leur feu, et s'emparèrent même dans la suite du village d'Oorderen, que les ennemis occupaient avec de l'infanterie et quatre pièces de canon, dont ces messieurs se rendirent les maîtres. M. le marquis de Bedmar et moi envoyâmes cependant presser l'infanterie et l'artillerie d'arriver; il était près de quatre heures et demie lorsque la tête arriva; il y avait plus de dix heures que cette infanterie marchait sans quasi aucune halte, et près de trente-quatre heures que marchaient les grenadiers de l'armée de votre majesté, partis la veille des environs de Diest.

Dès que ladite infanterie fut arrivée, M. le marquis de Bedmar et moi envoyâmes six bataillons à M. le comte de Guiscard et à M. le duc de Guiche, et nous fîmes marcher le reste, au nombre de vingt-deux bataillons, du côté du village d'Eeckeren, pour se mettre en état d'attaquer à peu près pareil nombre qui paraissait des ennemis, postés très-avantageusement derrière des haies, et ayant devant eux de bons fossés pleins d'eau et un pays coupé de watergangen difficiles à passer, et qui obligeaient notre infanterie à se rompre en les passant. Il fallut une heure et demie pour faire toutes les dispositions : M. le marquis de Thoy était à la droite, M. le prince d'Espinois dans le milieu, et M. de Labadie à la gauche. M. le comte de Montgeorges, qui commandait les grenadiers détachés de l'armée de votre majesté, était entre M. le prince d'Espinoy et M. de Labadie, le tout faisant quatorze bataillons de première ligne et huit en seconde. Dix pièces de canon furent postées tant dans le front que sur la gauche, pour voir les ennemis de revers; elles tirèrent plusieurs salves avec beaucoup de succès avant que nos troupes s'avançassent. Cela ayant donné de la gaieté à nos troupes et commencé à intimider les ennemis, qui ne nous tirèrent que de six petites pièces, nos troupes s'ébranlèrent pour aller à eux avec tout l'ordre et la fierté possibles, notre canon continuant de tirer dans les intervalles des bataillons et s'avançant sur la digue à proportion de la marche de nos bataillons. Les ennemis présentaient à peu près le même front de bataillons avec une seconde ligne à peu près pareille à la nôtre, avec la différence que nos troupes marchaient toutes à découvert et à travers des champs fort coupés de watergangen, qui les obligeaient à se rompre en les passant, au lieu que les ennemis s'étaient postés très-avantageusement derrière des haies avec des fossés ou watergangen devant soi, outre un petit ruisseau fort profond dont on n'avait pas connaissance. Cependant nos troupes les abordèrent avec toute la bravoure possible, essuyèrent leur feu et les chassèrent par le leur de tous les premiers postes qu'ils occupaient, leur firent perdre beaucoup de terrain et leur gagnèrent quatre pièces de canon, ce

qui donna lieu de marcher au village d'Eeckeren, quartier général des ennemis, où il y avait trois bataillons, qui en furent chassés avec beaucoup de perte de leur part ; on y manqua de très-peu de temps M. d'Obdam, qu'on assure s'être retiré, lui cinquième, par la droite, à Berg-op-Zoom ou Breda ; mais on y pilla, ainsi que derrière la grande digue qui va à Lillo, plus de trois cents chariots d'équipages ou d'artillerie, ce qui causa quelque désordre qui fut promptement réparé.

Comme le pays était tout à fait favorable aux ennemis et leur fournissait à chaque pas des postes avantageux, ces premiers avantages ne purent produire la prompte décision qu'on devait naturellement en espérer, et cela engagea de part et d'autre un combat de postes des plus vifs et des plus opiniâtres que l'on puisse voir, lequel a duré sans discontinuation jusqu'à la nuit close, sans que nos gens aient jamais pu joindre les ennemis l'épée à la main, mais essuyant toujours leur feu très-considérable, et sans que notre cavalerie, qui était sur quelques digues ou dans des champs coupés de watergangen pût agir ; elle servait seulement par son maintien et sa bonne contenance à intimider les troupes ennemies et à rassurer les nôtres, en croyant que ladite cavalerie pouvait faire des mouvements que la disposition du terrain ne lui permettait pas. Pendant tout ce temps-là M. le comte de Guiscard et M. le duc de Guiche n'étaient pas sans occupation. Aussitôt que les six bataillons dont j'ai parlé ci-dessus leur furent arrivés, conduits par M. de Grimaldi, M. le duc de Guiche attaqua, par l'ordre de M. le comte de Guiscard, le village d'Oorderen, dans lequel il y avait un bon détachement d'infanterie soutenu par des bataillons et quatre pièces de canon. Après une assez grande résistance, M. le duc de Guiche s'en rendit maître, ainsi que des quatre pièces de canon, dont il se servit ensuite très-utilement contre les ennemis, lesquels, dans la suite du combat, à mesure qu'ils étaient poussés de notre côté par nos troupes, redoublaient leurs efforts pour forcer ce poste et s'ouvrir par là un passage libre pour se retirer à Lillo. Ce combat de postes ayant été continué

ainsi de part et d'autre avec toute la vivacité et l'opiniâtreté possibles, nos troupes ayant poussé plusieurs fois celles des ennemis jusqu'à l'extrémité de leurs digues, et prêtes quasi à se jeter dans l'Escaut, la nuit obligea de cesser; et comme l'on était fort séparés et dispersés par la quantité de postes et d'attaques différentes auxquelles la nature du terrain avait engagé, dans le temps que tout semblait être fini, que le feu était même entièrement cessé de part et d'autre et que l'on se rassemblait pour se remettre en quelque ordre pendant la nuit et en état de se donner la main les uns aux autres, dans ce mouvement, les ennemis qui étaient entièrement forcés, ayant renouvelé un très-grand feu, et quelque cavalerie ennemie s'étant avancée pour attaquer la nôtre, qui était sur la grande digue d'Eeckeren au village d'Oorderen, nos troupes se retirerent pendant quelques moments avec un peu plus de précipitation qu'il n'aurait convenu; mais cela fut promptement arrêté, et l'on se maintint dans tous les postes jusque vers les onze heures du soir que l'on se retira près de notre cavalerie qui était restée en bataille sur la bruyère à l'entrée des digues et des defilés. M. le marquis de Thoy et M. le prince d'Espinois demeurèrent la plus grande partie de la nuit dans le village d'Eeckeren qui était le quartier général des ennemis.

M. le comte de Guiscard et M. le duc de Guiche, qui étaient fort séparés des autres, et auxquels M. le marquis de Bedmar et moi avions encore envoyé les deux bataillons de Capres pour les mettre en état de soutenir les attaques redoublées des ennemis, se retirèrent aussi en très-bon ordre, suivant l'ordre que nous leur en envoyâmes, et ramenèrent toute leur artillerie au nombre de dix pièces, à la reserve d'une d'Espagne, laquelle en tirant avait été culbutée par le recul dans un grand fossé plein d'eau d'où il ne fut pas possible de la retirer, outre qu'étant conduite par des chevaux de paysans que la frayeur avait écartés, on ne put trouver d'autres chevaux pour la retirer, non plus que pour mener les quatre pièces des ennemis que M. le duc de Guiche avait prises dans le village d'Oorderen, où on

les laissa. Des que le jour a paru, nous avons renvoyé des detachements dans tous les postes les plus avancés du champ de bataille. M. le marquis de Bedmar et moi y sommes retournés nous-mêmes et avons donné tous les ordres nécessaires pour achever d'en tirer ce qui y restait de nos blessés et un très-grand nombre de ceux des ennemis, pour lequel effet on a fait venir plus de soixante ou quatre-vingts chariots et des chevaux pour atteler aux chariots de l'artillerie des ennemis, qu'il n'avait pas été possible d'emmener hier dans la chaleur du combat. Tout cela s'est exécuté aujourd'hui pendant tout le jour avec la dernière tranquillité, sans qu'aucun des ennemis ait paru, les débris de leur armée s'étant retirés pendant la nuit sous Lille dans la dernière confusion.

Les choses étant ainsi et l'armée de votre majesté entièrement maîtresse de tout le champ de bataille, très-fatiguée non-seulement de la longueur du combat, qui dura depuis les trois ou quatre heures de l'après-midi jusqu'à neuf heures et demie du soir, mais encore de la longueur de la marche qu'elle avait faite, nous avons cru, M. le marquis de Bedmar et moi, qu'il fallait renvoyer dans les lignes les troupes de son armée et celles de M. le prince de Tserclaes.

Quant au détachement de l'armée de votre majesté que j'ai amené, on l'a renvoyé dans des villages entre le camp de M. le marquis de Bedmar et Lierre, à portée de rejoindre promptement M. le maréchal de Villeroy au premier besoin, de quoi je lui ai donné avis.

M. le marquis de Bedmar et moi aurions fort désiré, sire, que l'affaire eût été plus complète; j'ose l'assurer que nous n'avons rien oublié l'un et l'autre de tout ce qui était possible et praticable pour cela.

Quoique toutes les troupes en général, tant de votre majesté, que d'Espagne et de Cologne, aient fait parfaitement leur devoir, si elles avaient été toutes égales en qualité et que le nombre des nouveaux bataillons avec leur zèle eussent eu la même expérience et vigueur que les vieux, je crois pouvoir assurer votre majesté que la victoire

aurait été entièrement complète; mais il est bien difficile de ramener dix fois à la charge des troupes qui n'ont jamais rien vu. Quoi qu'il en soit, on peut dire avec vérité, et sans que les ennemis puissent en disconvenir, que l'avantage de cette journée et du combat est demeuré tout entier à l'armée de votre majesté, puisque celle des ennemis, qui était postée très-avantageusement à Eeckeren, dans l'intention de forcer nos lignes et d'envahir tout le pays, a été attaquée dans son propre poste et qu'elle a été forcée de l'abandonner; et qu'elle a perdu non-seulement son champ de bataille et son propre camp, mais presque tous ses bagages, quatre pièces de canon et plusieurs mortiers, toutes les munitions de guerre, plusieurs drapeaux et timbales, ses blessés et généralement tout ce qui peut marquer une défaite et une déroute entière.

Il me serait bien difficile, sire, de pouvoir nommer à votre majesté tous ceux qui se sont signalés et distingués dans cette action, qui a été certainement des plus rudes, des plus vigoureuses et des plus opiniâtres, par le grand nombre de MM. les officiers généraux et particuliers qui y ont fait des merveilles. M. le marquis de Bedmar a eu la principale part au succès de cette action par ses bonnes dispositions et les bons ordres qu'il a donnés, s'étant porté partout avec activité et valeur, et n'ayant rien omis de tout ce que le service de votre majesté et celui de sa majesté catholique pouvaient exiger de son zèle, qui ne peut être surpassé par personne.

M. le comte de Guiscard et M. le duc de Guiche, qui étaient à la droite de tout et dans un poste tout à fait séparé et très-important, y ont fait tout ce que l'on peut attendre d'officiers généraux non-seulement remplis de courage et de valeur, mais très-capables.

M. le comte de Guiscard ne peut assez exalter la brave, hardie et sage conduite de M. le duc de Guiche, qu'il avait chargé particulièrement de l'attaque du village d'Oorderen et de sa défense après s'en être emparé. Toutes les troupes, tant de votre majesté que d'Espagne et de Cologne, qui ont été employées de ce côté-là, en parlent de même et ne peuvent lui donner assez de louanges sur

toutes les bonnes qualités que l'on peut désirer dans un très-bon officier général : votre majesté peut le savoir d'autres que moi, quoique j'ose me flatter qu'elle ne me soupçonnera pas de rien ajouter à la vérité par la proximité qu'il y a entre lui et moi; c'est une simple justice que je dois et que je rends à M. le duc de Guiche, et que tous les gens de guerre qui le connaissent et le voient agir lui rendent tout d'une voix; et j'ose dire à votre majesté que plus elle aura la bonté de l'avancer dans les grades de la guerre, plus elle le trouvera rempli de mérite et des plus capables de la bien servir.

Le comte de Louvigny, fils du duc de Guiche, ne l'a pas quitté, et a témoigné tout le courage possible.

M. le comte de Guiscard se loue aussi infiniment de M. de Grimaldi, maréchal de camp des troupes d'Espagne, qui a fait des merveilles, aussi bien que M. de Westerlo, brigadier, de M. le marquis de Risbourg, de M. le marquis de Deynse, de M. le duc de Holstein, frère de M. le marquis de Westerlo, de M. le baron de Capres, brigadier et inspecteur d'infanterie, et, en particulier, de M. le duc de Mortemart, qui a fait des merveilles à la tête de son régiment et qui y a été blessé au pied, sans avoir voulu quitter. M. le baron de Notaff, colonel d'un régiment de dragons de Cologne, y a fait aussi des merveilles et y a eu le bras cassé, sans qu'il ait jamais voulu quitter. Je suis bien certain que j'oublie encore plusieurs officiers de mérite et de distinction qui ont fait des merveilles de ce côté-là, parce qu'il n'est pas possible de se souvenir de tous; j'en ferai un mémoire plus exact, ainsi que des autres postes, et j'aurai l'honneur de l'envoyer à votre majesté. Le comte de Brias, colonel d'un régiment d'infanterie des troupes d'Espagne, y a été tué en faisant son devoir avec distinction : c'est une très-grande perte.

Pour en venir présentement à ce qui s'est passé du côté de la gauche et dans le front de l'attaque des ennemis, on ne peut assez louer la valeur, le zèle et l'intelligence de M. le duc de Villeroy, lequel s'est porté partout avec courage, zèle et capacité; en sorte que je ne puis dire assez de bien de lui sur toute sorte de sujets, ni assez dire de

quel secours il nous a été, à M. le marquis de Bedmar et à moi, pendant cette action.

Je ne puis dire non plus assez de bien de M. le baron de Bay, qui est un sujet de beaucoup de mérite, de distinction et d'entendement; il a chargé et fait charger plusieurs fois avec M. le duc de Villeroy à la tête de la cavalerie et ensuite avec les dragons, et ils ont toujours renversé tout ce qu'ils ont chargé. M. le prince d'Espinois et M. le marquis d'Achy se sont aussi fort distingués à la tête de la cavalerie dans les premières charges qui ont été faites.

Quant aux attaques d'infanterie, qui étaient commandées par M. de Thoy, M. le prince d'Espinois, M. de Montgeorges et M. de Labadie, il n'y a pas assez de louanges à donner à chacun en particulier, s'étant tous fort distingués, non-seulement par une valeur infinie, mais par toute la capacité, l'intelligence et la fermeté que l'on peut désirer dans les meilleurs officiers généraux, ayant attaqué et poussé l'infanterie ennemie partout où ils ont pu l'approcher, et ayant soutenu, avec tout le courage, la bonne conduite et la fermeté possibles, les efforts des ennemis, lorsqu'ils sont revenus sur nos troupes. M. de Labadie a eu deux chevaux tués sous lui : M. le marquis de Leyde, M. le comte de Hornes, M. le chevalier de Fournaux, tous trois maréchaux de camp, s'y sont aussi fort distingués. M. de Valensart, colonel de dragons des troupes d'Espagne, M. le baron d'Ohelstein, mestre de camp des troupes de Cologne, s'y sont aussi fort distingués, aussi bien que M. de Courten et M. de Grouff, tous deux brigadiers : ce dernier était à la tête d'un détachement des gardes wallonnes d'Espagne qui ont fait des merveilles. Le marquis de la Vert, capitaine audit régiment et frère de M. le prince de Chimay, y a été dangereusement blessé faisant son devoir avec distinction, ainsi que plusieurs autres officiers de ce régiment, dont je n'ai pas encore les noms. M. le chevalier de Bournonville, frère du baron de Capres, y a été aussi blessé faisant son devoir avec distinction.

Je ne finirais pas, sire, cette lettre, si je voulais parler présente-

ment à votre majesté de tous les officiers généraux et particuliers et des troupes qui ont fait des merveilles; comme ç'a été un combat de postes, où chacun a été obligé d'agir et de prendre sur soi, tantôt pour attaquer les ennemis et tantôt pour soutenir leurs efforts, et que toute l'infanterie et les dragons ont combattu, il faut compter que presque tout le monde a fait des merveilles et des actions de valeur et de distinction que l'on ne peut savoir également de tous dans les premiers moments. Je tâcherai d'en avoir un mémoire exact que j'aurai l'honneur d'envoyer à votre majesté, et je la supplie de croire que ceux dont j'aurai l'honneur de lui rendre compte par mes premières lettres n'ont pas moins fait que ceux dont je lui parle présentement.

Je ne lui ai encore rien dit de M. le marquis de Silly, brigadier de dragons; il s'est tout à fait distingué dans cette journée par des actions différentes, et a fait des merveilles en tout, et particulièrement au combat d'infanterie, aussi bien que le régiment Mestre de camp général des dragons qu'il commande.

Je ne dois pas oublier le détachement des grenadiers de l'armée, commandé par M. de Montgeorges; ce détachement y a fait merveilles à vingt reprises différentes, et tous les officiers, tant des régiments des gardes que des autres régiments. M. le marquis de Montpezat, qui commandait ce détachement en qualité de colonel sous M. de Montgeorges, a fait des merveilles et s'est fort distingué; MM. de Brisart, de Duret et de Sourches y ont été blessés. Quoique M. de Clisson ne l'ait pas été, je puis assurer à votre majesté qu'il n'a rien oublié de tout ce qu'il fallait pour l'être, et qu'il y a fait son devoir avec distinction.

M. le maréchal de Villeroy avait donné trois de ses aides de camp à M. le duc de Villeroy, savoir : M. le comte de Brierd, M. de Marsillac, exempt des gardes du corps, et M. de Marainville. Je ne puis dire assez de bien de chacun d'eux, et, en particulier, de M. de Marsillac, qui a fait des merveilles et a été dangereusement blessé au genou. J'ose dire à votre majesté qu'il mérite qu'elle

ait la bonté de lui accorder quelque grâce : il serait un très-bon mestre de camp de cavalerie s'il en avait la commission.

Le régiment du Maine infanterie a fait des choses extraordinaires pour la valeur. M. de Seguiran, qui en était colonel, y a été tué, aussi bien que M. de Courville, colonel réformé d'infanterie.

M. le chevalier d'Entragues a fait aussi des merveilles avec son nouveau régiment, et on ne peut dire assez de bien de lui.

On estime la perte des ennemis à plus de trois ou quatre mille hommes, dans laquelle il y a plusieurs de leurs officiers. On dit qu'ils y ont perdu un officier général dont je ne sais pas le nom.

Je ne puis dire encore à votre majesté à quoi se monte la perte que nous avons faite; je ne crois pas que nous ayons plus de trois ou quatre cents morts ; on m'a dit que nous avons à l'hôpital près de huit cents blessés. Il n'est pas possible qu'il n'en coûte dans des actions aussi longues et aussi disputées, et quand il faut essuyer pendant cinq heures un feu continuel de troupes très-exercées et dont le fort est de bien tirer; ce qu'ils font certainement à la perfection et avec un ordre merveilleux.

Je ne sais pas encore non plus le nombre que nous avons de prisonniers des ennemis ; on m'a dit qu'on en a rassemblé jusqu'à quatre ou cinq cents; je ne doute pas qu'on n'en ait laissé échapper beaucoup dans l'obscurité de la nuit.

M^me^ la comtesse de Tilly, femme du général, a été prise; elle était venue dîner ce jour-là chez le comte de Tilly, son mari, qui ne croyait nullement que son repas dût être troublé. On m'assure que dans les bagages des officiers généraux il s'est trouvé beaucoup de vaisselle d'argent, et même d'argent monnayé, dont les troupes ont fait leur profit. Enfin, sire, j'ose encore répéter à votre majesté que, sans rien exagérer ni augmenter, l'armée de votre majesté et celle du roi son petit-fils ont remporté dans cette journée toutes les marques d'une victoire incontestable et d'un avantage très-considérable sur celle des ennemis, et je ne doute pas que M. de Marlborough et les États-Généraux ne soient très-mortifiés de

cet échec, dans le temps qu'ils veulent envahir toute la Flandre.

2 juillet, a six heures du matin

P. S. Les partis que M. de Bedmar a envoyés cette nuit jusques au delà d'Eeckeren et du village d'Oorderen viennent de revenir et rapportent qu'ils n'ont vu ni entendu parler d'aucun ennemi, l'armée des alliés étant toujours fort resserrée sous Lillo et dans leurs îles et polders.

M. le maréchal de Villeroy m'a mandé que milord Marlborough a campé le 30 juin à Beringen, et qu'il marchait hier sur le village de Loemel pour gagner la tête des Nèthes, ce qui a fait juger à propos à mondit sieur le maréchal de venir camper près d'Arschot. Suivant cela, je pourrai bien retourner dès aujourd'hui, ou demain, au plus tard, rejoindre de ma personne M. le maréchal de Villeroy.

Onze heures du matin

Des détachements de cavalerie et de dragons que M. le marquis de Bedmar et moi avons envoyés tout de nouveau sur le champ de bataille, pour bien rechercher tout ce que les ennemis y ont abandonné, viennent de revenir et nous ont ramené encore deux pièces de canon et quarante petits mortiers. Il est constant qu'ils ont perdu entièrement ce qu'ils avaient là d'artillerie et de munitions de guerre; on a rapporté aussi quantité de très-bons outils, et chaque moment nous fait connaître que la perte des ennemis est plus grande que nous ne l'avions cru d'abord, et celle des troupes de votre majesté beaucoup moindre : les officiers et les soldats ne manquent jamais de faire leur perte bien plus grande qu'elle n'est.

Il serait difficile de refuser à M. le maréchal de Boufflers tout l'honneur qu'il mérita dans cette journée, aussi glorieuse pour les armes du roi qu'avantageuse aux affaires des Pays-Bas. Elle eut tous les caractères d'une victoire d'autant plus mémorable, que les ennemis, postés avantageusement et se flattant de forcer nos lignes et d'envahir tout le pays, furent eux-mêmes attaqués et battus, perdant non-seulement leur

champ de bataille, leur camp, leurs blessés, mais aussi presque tous leurs bagages, six pièces de canon, deux gros mortiers, quarante mortiers à grenades, six drapeaux, deux étendards, trois cent chariots d'artillerie et environ quatre mille hommes, dont huit cents prisonniers, le reste tué ou blessé. La déroute fut telle que M. d'Obdam, deux fois coupé, sans avoir avec lui aucune troupe à la tête de laquelle il pût combattre, fut obligé de traverser l'armée du roi, ce qu'il fit sans être reconnu, et se retira à Breda [1].

Suivant l'état de notre perte, nous eûmes trente et un officiers et mille trente et un soldats tués, cent un officiers et neuf cent soixante-six soldats blessés.

On trouvera au rang des pièces quelques lettres des généraux ennemis qui furent interceptées, et qui, en faisant connaître quelle était l'étendue de leurs projets, prouvent assez combien il fut glorieux pour MM. les maréchaux de les avoir ainsi déconcertés.

Pendant la journée du 30 juin où fut livré le combat, M. le maréchal de Villeroy était dans son camp sous Diest, incertain sur le parti qu'il avait à prendre; d'un côté, il ignorait ce qui se passait entre M. le maréchal de Boufflers et M. d'Obdam; de l'autre, il savait que la grande armée des ennemis s'était portée la veille à Hasselt, Diepenbeek et Herkenrode, et il apprit dans ce moment qu'elle s'était avancée jusqu'à Beringen. Ces mouvements de leur part et la proximité où ils se trouvaient de lui lui firent croire que leur dessein était de le combattre pendant qu'il était séparé des troupes détachées vers Anvers. Cette idée, et le danger où il envisageait qu'Anvers et la Flandre seraient exposés si l'événement du combat

[1] Cet événement perdit M. d'Obdam, et, malgré les suffrages des officiers principaux, qui justifièrent sa conduite, il n'eut plus depuis ce temps de commandement en chef.

n'était pas heureux, le déterminèrent à abandonner Diest et à se rapprocher de Lierre et d'Anvers, dont il regardait la conservation comme absolument nécessaire pour sauver tout le reste.

Le même jour 30, il fit marcher l'armée de Diest à Ramsel, près d'Arschot; ce mouvement lui donna beaucoup d'avance sur les ennemis, soit qu'ils voulussent se porter entre les deux Nèthes, vers Anvers, soit qu'ils prissent la tête de ces rivières pour marcher par Turnhout, ce qui paraissait le plus vraisemblable.

Le 1er juillet les deux armées ne firent aucun mouvement. C'était le jour même qu'on ramenait aux camps de Deurne, de Winegem et dans les villages voisins de Lierre les troupes qui venaient de combattre, et il est à remarquer que M. le maréchal de Villeroy n'en avait alors encore aucune nouvelle.

Ce ne fut que le 2, à une heure du matin, que ce général fut instruit de cet heureux événement et que toutes ses craintes furent dissipées; mais il n'en fut pas moins attentif à observer les ennemis et à continuer de régler ses mouvements sur les leurs. Comme ceux-ci s'avancèrent ce jour-là de Beringen à Olmen, Baelen et Mol, à la tête des Nèthes, il résolut de se porter dans les lignes de Lierre et de s'y remettre en force.

Le 3 il quitta les environs d'Arschot et alla camper à Nazareth, sous Lierre. Il y fut rejoint par M. le maréchal de Boufflers et par les trente compagnies des grenadiers et les trente escadrons de cavalerie et de dragons qui avaient été détachés de l'armée, et qui avaient eu la meilleure part aux succès du combat d'Eeckeren.

Le même jour le duc de Marlborough marcha de Baelen à Herenthals et campa la droite à Thielen, la gauche à Lich-

taert. Cette position l'approchait d'Anvers et pouvait lui procurer une communication avec les troupes hollandaises échappées du combat, lesquelles se retranchaient sous Lillo. Pour lui ôter cet avantage, on prit le parti de se mettre entre lui et Anvers.

Le 4 l'armée sortit des lignes de Lierre, marcha à Santhoven, et afin qu'elle pût se mettre en bataille plus aisément, dans le cas où les ennemis se seraient portés sur Anvers, elle fit le 5 un léger mouvement et campa à Massenhove, derrière le petit ruisseau venant du château de Hoogstraeten.

Dans cette position, on n'était éloigné des ennemis que de trois lieues. Il y avait entre eux et nous une grande bruyère où la cavalerie pouvait agir, et l'on avait résolu de chercher à les combattre s'ils marchaient, comme on en avait avis, vers Oostmal et Westmal. Ils nous mettaient eux-mêmes dans une situation avantageuse, puisqu'en nous attirant du côté d'Anvers ils réunissaient nos forces; mais il n'était pas à croire, après ce qu'ils venaient d'éprouver à Eeckeren et voyant leurs projets ainsi déconcertés, qu'ils osassent s'exposer à quelque démarche hasardée.

Afin d'observer de près les mouvements qu'ils pourraient faire, on tint sur eux différents détachements. M. le chevalier de Rosel, à la tête de six cents chevaux, s'avança le 6 jusqu'aux environs de Herenthals, battit un de leurs partis et prit un officier et vingt-trois cavaliers. On apprit par eux que leur armée allait faire un mouvement par sa droite et par conséquent quitter la direction d'Anvers.

Ils marchèrent effectivement le 7 de Herenthals à Vorsselaer et campèrent la droite à Beerse, le centre à Roey, la gauche à Gierle. Cette nouvelle position les approchait de Hoogstraeten, de Breda et de Rosendal, et était très-avantageuse à cause des

canaux, des digues et des criques qui en rendaient l'accès impossible.

Cette nouvelle position des ennemis rendait inutile l'avantage que nous donnait la bruyère du camp de Massenhove, pour faire agir notre cavalerie; d'ailleurs ce camp avait l'incommodité d'être fort serré et coupé d'un ruisseau considérable qui le partageait. L'aile droite avait un autre ruisseau sur son front et était hors d'état de manœuvrer; il y avait outre cela un grand éloignement et point de communication de la première à la seconde ligne. Ces raisons, jointes à quelques avis que les ennemis devaient marcher vers Rosendal, déterminèrent MM. les maréchaux à aller prendre en avant une meilleure position.

Le 9 l'armée marcha de Massenhove à Saint-Job, et campa la droite dans la bruyère, à hauteur et à demi-quart de lieue du bois de Soersel, la gauche au village de Saint-Job, où passe une des branches de la Schyn.

Ce camp était fort irrégulier par la quantité de flaques d'eau qui se trouvaient dans les bruyères; mais ces flaques ne rendaient pas le terrain marécageux et n'empêchèrent point de marquer le champ de bataille dans un terrain où il ne se trouvât aucun obstacle pour manœuvrer. Il y avait sur tout le front une plaine très-rase d'une grande lieue d'étendue: c'était un pays très-propre pour faire agir la cavalerie et assez ouvert pour nous donner beaucoup d'avantage sur les ennemis, si, dans le mouvement qu'ils semblaient devoir faire sur Rosendal, ils ne prenaient pas la précaution de se couvrir du ruisseau de Hoogstraeten; de sorte qu'ils ne pouvaient se porter en avant sans nous prêter le flanc de fort près : ce qui devait naturellement les obliger de faire un grand détour ou de combattre. D'ailleurs MM. les maréchaux pouvaient en deux ou trois

heures se faire joindre par les troupes des camps de Deurne et de Winegem, ce qui aurait formé une armée de quatre-vingt-huit bataillons et cent vingt escadrons; et quoique le camp, assis sur une bruyère étendue, n'eût ni la droite ni la gauche appuyée, sa situation par rapport aux ennemis était cependant très-bonne, parce que s'ils avaient voulu marcher à nous, l'armée, étant sur son champ de bataille, aurait pu faire marcher sa gauche jusqu'à Brecht, et alors il aurait fallu que les ennemis débouchassent à travers les villages d'Oostmal et de Westmal, pour ensuite se former dans la bruyère devant nous, ce qui n'aurait pas été sans danger pour eux. A l'égard d'une attaque inopinée de leur part, elle était d'autant moins à craindre, qu'ils n'étaient pas assez en force, et que, pour réunir leurs troupes, il fallait que leurs camps de Lillo et du pays de Waes allassent les joindre par Berg-op-Zoom, ce qui donnait au moins deux jours à MM. les maréchaux.

Les deux armées restèrent dans la position qu'elles venaient de prendre, les généraux des alliés s'occupant de nouveaux projets, et MM. les maréchaux des moyens de les faire échouer comme les précédents.

Les Anglais et les Hollandais n'étaient point d'accord; le duc de Marlborough se rendit à Berg-op-Zoom avec MM. d'Obdam, Coehorn, Top et quatre députés des États-Généraux. Il commença par se plaindre de ce que les Hollandais n'avaient pas voulu lui permettre d'attaquer l'armée de France dans la Hesbaye, et de ce que leur cavalerie n'avait pas fait son devoir au combat d'Eeckeren. On tint ensuite un conseil de guerre sur les opérations ultérieures. Il n'y avait pas d'apparence qu'on y renouvelât le projet sur Anvers, puisque M. de Coehorn, dans ses lettres, était convenu lui-même, avant le combat, que cette entreprise était impraticable et qu'elle était devenue en-

core plus impossible par la perte qu'on avait faite à Eeckeren et par la réunion des troupes françaises et espagnoles dans les environs de cette place. En effet, on abandonna cette idée et il fut question d'entreprendre sur quelque autre ville maritime, suivant l'avis de M. de Coehorn; d'après celui de M. de Marlborough, de chercher à combattre l'armée des deux couronnes, ou enfin de retourner vers la Meuse.

MM. les maréchaux ignorant lequel de ces projets serait adopté, n'en firent point d'autre pour leur propre conduite, que celui de continuer, comme ils avaient fait jusqu'alors avec succès, de suivre les ennemis et de chercher même à les prévenir; et afin de n'être point gênés dans leurs mouvements, lorsque M. de Marlborough les obligerait à en faire, ils commencèrent par prendre les mesures nécessaires pour la sûreté du pays depuis Anvers jusqu'à la mer.

Pour mieux juger des objets qu'ils avaient à remplir pour cet effet et des dispositions qu'ils firent, il est nécessaire de se représenter le tableau de la position des ennemis dans cette partie, et les idées de MM. les maréchaux sur les moyens que MM. de Coehorn et de Spaar pouvaient avoir de leur donner de l'inquiétude.

Depuis que ces deux derniers généraux s'étaient emparés d'une partie des lignes du pays de Waes, ils avaient réuni leurs troupes, consistant en dix-sept bataillons et dix escadrons, et campaient dans le polder d'Aremberg, tenant l'extrémité des digues de Calloo. Ils avaient des ponts qui les mettaient en état, non-seulement de fourrager dans le polder de Calloo, mais aussi d'entreprendre sur les forts la Perle et Marie, et de se porter sur une croisée de digues où avait été anciennement le fort Verrebroek, même de s'avancer jusqu'à la Tête de Flandre, c'est-à-dire à la tête de pont

d'Anvers. Comme ils n'en étaient éloignés que de trois lieues, ils pouvaient y arriver en une petite marche, s'en rendre maîtres, et de là bombarder Anvers, sans qu'on pût les en empêcher.

Il pouvait aussi arriver que pendant que les deux principales armées s'observaient au delà des lignes d'Anvers, M. de Coehorn, pour ne pas demeurer inutile, marchât du côté de la Flandre, en se faisant joindre par les troupes qui, après le combat d'Eeckeren, s'étaient retirées sous Lillo, ce qui leur aurait formé une armée de quarante bataillons et de vingt-cinq escadrons. Il lui était de même très-facile de s'établir solidement au pays de Waes, en gardant la Durme, en occupant Rupelmonde et Themsche sur l'Escaut, ce qui aurait entièrement coupé la communication du Brabant avec la Flandre, et le commerce d'Anvers à Gand et à Bruxelles.

Ces considérations auraient pu engager MM. les maréchaux à faire passer un corps d'armée au pays de Waes et à renforcer en Flandre M. de Lamothe, qui avait à garder une frontière étendue et des places d'une mauvaise défense; mais ils étaient retenus par la crainte de s'affaiblir devant M. de Marlborough, qui était aussi près d'eux. Cette même raison leur avait déjà fait abandonner le projet qu'ils avaient d'abord conçu de reprendre, après la défaite de M. d'Obdam à Eeckeren, les lignes du pays de Waes.

D'ailleurs ils avaient regardé cette opération comme très-difficile et même inutile, ne voulant pas s'assujettir à réparer la partie des lignes que les ennemis avaient détruite; c'eût été un travail beaucoup trop long, et il leur avait paru d'autant moins nécessaire de reprendre ces lignes, que les ennemis, depuis qu'ils en étaient les maîtres, n'en avaient tiré d'autres avantages que d'établir la contribution au pays de

Waes, sans chercher à s'emparer du reste du pays, et que la communication d'Anvers à Gand pouvait rester libre, soit par derrière l'Escaut, au moyen d'un pont sur le Rupel, soit à couvert de la Durme, en faisant un pont sur l'Escaut, au-dessus de l'embouchure de cette rivière[1].

Il ne fut donc pas question d'opérer du côté du pays de Waes; on pensa aussi qu'il n'était pas encore temps de renforcer le côté de Flandre, parce que M. de Lamothe y avait déjà vingt-six bataillons et sept escadrons, y compris les garnisons depuis Gand jusqu'à Nieuport, et que l'on jugea que l'on serait toujours en état de lui envoyer assez tôt les troupes qui pourraient lui devenir nécessaires.

A l'égard des forts de l'Escaut, depuis Anvers jusqu'à Hulst, on regardait ceux de Saint-Jean, de Bedmar et de Kieldrecht, comme n'étant plus d'aucune conséquence, parce qu'ayant été faits pour soutenir la ligne, et cette ligne ayant été forcée entre Saint-Jean et Steckene, où campait le corps des ennemis, ils devenaient inutiles. Il n'en était pas de même de ceux de la Perle, de la Marie, de St-Philippe et de la Tête de Flandre, dont la conservation était très-importante pour la sûreté d'Anvers; mais comme on n'avait rien à craindre pour cette place, dès que l'armée la couvrait, on proposa à MM. les maréchaux, autant pour préserver ces forts des attaques des ennemis que pour obliger ceux-ci peut-être de quitter le pays de Waes, de faire marcher au village de Beveren les vingt bataillons et la cavalerie du camp de Deurne, pour occuper la petite plaine où ce village était situé, et le poste de Verrebroek, qui tenait toutes les digues.

MM. les maréchaux n'adoptèrent pas ce projet, dans la

[1] Elle était large, ses bords étaient difficiles et marécageux. Les principaux passages étaient à Waesmunster, Dackenam et Lokeren

crainte que les troupes rassemblées par les ennemis à Lillo ne vinssent débarquer à Hulst, pour marcher vers Steckene et de là sur Beveren, tandis que le corps campé au polder d'Aremberg s'avancerait sur ce même village, et que dans ce cas le corps qui y aurait été placé ne pût résister à ces deux attaques, malgré le secours dont M. de Lamothe pouvait lui être. MM. les maréchaux craignaient aussi que les ennemis laissant engager l'affaire, pour les déterminer à se séparer de la Flandre, ne s'embarquassent tout à coup et ne se portassent sur Ostende.

Ce nombre infini de considérations suspendit pendant quelque temps la résolution de MM. les maréchaux; mais enfin, pour concilier, autant qu'il était possible, la sûreté d'Anvers et des forts avec celle de M. de Lamothe, de la Flandre et du Brabant, ils firent les dispositions suivantes :

Premièrement, pour mettre Anvers et les forts à l'abri des entreprises des ennemis, on fit retrancher quatre bataillons à la tête de la digue de Burcht, sur la rive gauche de l'Escaut, dans l'endroit même où précédemment il y avait eu un fort. L'occupation de ce poste avait pour objet de conserver un débouché dans le haut pays de Waes et d'empêcher par la Tête de Flandre le bombardement d'Anvers. On fit plusieurs coupures à la digue qui aboutissait au fort Vert, situé à la tête du pont, on jeta beaucoup d'eau dans cette partie, et en deux ou trois marées tous les polders aux environs des forts furent inondés, ce qui en rendait l'accès difficile et mettait en sûreté les batteries qu'on avait établies le long de l'Escaut. On envoya ensuite deux bataillons camper près du fort la Marie pour faire diligemment des coupures à la tête de ce fort sur la digue de Calloo, qui était le seul chemin par où l'on pouvait venir l'attaquer, et l'on forma une inondation dans les

environs. Ces précautions étaient d'autant plus nécessaires que le fort la Marie était celui dont la conservation était la plus importante, mais dont la défense était le moins assurée, parce que les ennemis pouvaient s'en emparer en marchant par la digue de Calloo, sans attaquer le fort la Perle, et qu'en étant une fois maîtres, la communication de celui-ci avec Anvers aurait été entièrement interceptée. A l'égard des forts Saint-Philippe et Austruweel, situés à la droite de l'Escaut, ils étaient assez mauvais; mais, tous les environs étant inondés, ils paraissaient aussi en sûreté que les batteries qu'ils protégeaient le long de l'Escaut.

Secondement, pour assurer la communication avec le pays de Waes, on fit passer le 13, à la gauche de l'Escaut, le camp de Deurne, que M. de Guiscard commandait en l'absence de M. de Bedmar; il alla camper à Burcht avec dix-huit bataillons et cinq escadrons. Dans ce poste, il était à la tête de trois digues qui aboutissaient au pont d'Anvers; il continua de les couper et de les retrancher. Il était également à portée de donner la main à M. de Lamothe, en Flandre, ou de revenir à la droite de l'Escaut. Une partie de ces troupes qu'il avait tirées de Merxem y fut remplacée le même jour par le corps aux ordres de M. de Tserclaes, qui y devenait plus utile qu'à Winegem. On envoya en même temps deux bataillons sous Dendermonde.

Comme les ennemis n'avaient pas de troupes du côté de la Flandre, MM. les maréchaux envoyèrent à M. de Lamothe l'ordre de s'avancer avec la plus grande partie de ses troupes à Lokeren, sur la Durme, à deux lieues de Gand; ils comptaient qu'elles y auraient été en sûreté et à portée de retourner promptement en Flandre, en s'embarquant sur des bateaux qu'on tenait à cet effet à Gand; mais les avis qu'eut

M. de Lamothe de quelques mouvements des ennemis vers Hulst, et de l'arrivée de vingt-deux vaisseaux de guerre du côté d'Ostende, l'empêchèrent d'exécuter les ordres de MM. les maréchaux. Pour y remédier, ils firent marcher le 16, derrière la Durme, vis-à-vis de Waesmunster, six bataillons tirés de plusieurs places et commandés par M. le duc de Bisache. Ces troupes étaient aussi à portée de joindre le camp de Burcht ou de marcher à Gand pour soutenir au besoin M. de Lamothe.

Troisièmement, pour mieux mettre ce dernier en état de soutenir la Flandre, on lui laissa les vingt-six bataillons et les sept escadrons qui étaient à ses ordres, ce qui parut suffisant pour défendre les canaux et surtout pour couvrir Damm, qu'on regardait toujours comme très-important, et en avant duquel M. de Lamothe avait retranché un très-bon poste; ainsi on se contenta de tenir à portée de lui les troupes de MM. de Guiscard et de Bisache : elles pouvaient marcher diligemment à son secours, si les ennemis venaient à réunir leur camp de Lillo et celui du polder d'Aremberg pour quelque opération du côté de la mer.

Dans toutes ces dispositions, MM. les maréchaux, ayant visité eux-mêmes les forts de l'Escaut, jugèrent qu'il n'en fallait faire aucune pour se mettre en devoir de soutenir ceux de Saint-Jean, de Bedmar et de Kieldrecht, parce que, comme on l'a déjà remarqué, la ligne ayant été forcée et la contribution établie, ces forts n'étaient plus d'aucune importance; d'ailleurs, il aurait été imprudent de se commettre pour un si petit objet, surtout dans un pays où la cavalerie ne pouvait agir. Ils pensaient même qu'il aurait mieux valu que ces forts, ainsi que celui de Santvliet, fussent rasés, d'autant plus qu'ils regardaient comme plus inutile que jamais le rétablissement de la ligne pendant la campagne. Leur principale raison était de ne

pas se distraire par une besogne si peu importante, de l'objet essentiel, qui était la conservation du Brabant, et surtout celle d'Anvers et de Lierre, dont ils jugeaient que la perte aurait entraîné celle de tout le pays.

MM. les maréchaux étaient toujours incertains sur les véritables desseins des ennemis; mais peu de temps après on eut quelque connaissance du projet de M. de Marlborough par une de ses lettres à M. le comte de Sinzendorf, dont on eut communication et dans laquelle, en cherchant à se justifier de ce qu'il ne nous avait pas attaqués dans la Hesbaye, il annonçait que, pour réparer la perte qu'on avait faite à Eeckeren, il était résolu de chercher de nouveau à combattre, et qu'afin d'ôter à MM. les maréchaux l'avantage de la supériorité de leur cavalerie, il ne ferait que mine de livrer la sienne dans la plaine, mais qu'il se placerait toujours dans des pays d'infanterie, où il chercherait à les attirer pour profiter de la supériorité de la sienne.

On apprit en même temps, par d'autres lettres interceptées, que le comte de Sinzendorf avait vivement sollicité à La Haye et fortement pressé M. de Marlborough de faire marcher en Allemagne un détachement au secours de l'empereur, auquel l'électeur de Bavière venait d'enlever le Tyrol, mais que ce secours avait été refusé, et que, pour mieux motiver ce refus et la nécessité de retenir toutes les forces à l'armée, on lui avait fait entendre que le duc de Marlborough avait enfin la permission de livrer bataille à celle des deux couronnes, et que c'était dans le dessein d'affaiblir celle-ci et d'en attirer une partie au pays de Waes, que MM. de Cochorn et de Spaar s'y étaient joints et avaient ordre d'y faire une diversion.

Le stratagème dont M. de Marlborough prétendait se servir pour nous combattre avec avantage parut à MM. les maré-

chaux une faible ressource, parce que sa cavalerie livrée dans la plaine pouvait être culbutée sans que l'on fût forcé d'engager un combat d'infanterie. L'espérance qu'il avait de parvenir à diviser nos forces n'était pas plus inquiétante, parce que nous étions toujours les maîtres de les réunir ou au moins de lui opposer une armée proportionnée à la sienne; d'ailleurs il n'était pas en état de nous attaquer avec supériorité sans se faire joindre lui-même par les camps de Lillo et du pays de Waes. On conclut du projet de M. de Marlborough, que puisqu'il avait recours à des expédients si équivoques, c'est qu'il n'avait pas imaginé d'autre projet dont l'exécution lui parût plus facile.

Celui qu'avait M. de Coehorn de nous enlever nos forts et de réduire tout le pays de Waes eut quelque succès; cependant il ne put s'emparer que du seul fort de Kieldrecht, où il n'y avait que quarante hommes. La marche de leurs troupes à Burcht et les coupures des digues qui commençaient à inonder les polders l'obligèrent à quitter ceux d'Aremberg et de Calloo. Le 13 il se retira sous le fort de Kieldrecht et s'y retrancha, mais il n'y resta pas longtemps. Informé de l'arrivée de M. le duc de Bisache sur la Durme, il crut, ou on lui fit entendre qu'il ne pouvait rester sans danger au pays de Waes. Il reçut en même temps des ordres d'après lesquels il divisa son corps en deux parties, dont l'une, composée de dix bataillons et cinq escadrons, s'embarqua à Liefkenshoek aux ordres de M. de Spaar, et alla joindre le camp de Lillo que l'on continuait à retrancher; l'autre partie, consistant en sept bataillons et cinq escadrons, marcha à Saint-Jean-Steen, près d'Hulst. M. de Coehorn s'y rendit lui-même, très-mécontent de ce qu'on ne l'avait pas mis en état d'exécuter ses projets. Ainsi fut délivré le pays de Waes; mais, pour continuer à nous donner de

l'inquiétude dans cette partie, les ennemis firent un pont sur l'Escaut entre Lillo et Liefkenshoek : il était composé de quatre-vingt-douze grands bateaux et assez large pour que dix hommes pussent y passer de front.

Ces dispositions nous forcèrent à en faire de nouvelles. La réunion de la plus grande partie du camp de Kieldrecht à celui de Lillo indiquait qu'ils étaient destinés à joindre le duc de Marlborough pour le mettre en état de nous attaquer. En conséquence MM. les maréchaux rapprochèrent de l'armée la plus grande partie des troupes qui avaient passé au pays de Waes. Le 19 et le 20 les troupes du camp de Burcht, où elles devenaient inutiles, revinrent à Deurne et à Merxem; il resta seulement quatre bataillons à la Tête de Flandre; et comme M. de Cochorn pouvait recevoir des renforts de Saint-Jean-Steen et se transporter promptement d'Hulst à l'Écluse, M. le duc de Bisache, établi avec sept bataillons derrière la Durme, vis-à-vis de Waesmunster, eut ordre de s'avancer à Lokeren pour être plus à portée de Gand et de la Flandre, et l'on manda à M. de Lamothe, qui avait toujours vingt-six bataillons et sept escadrons, en y comprenant les garnisons depuis Gand jusqu'à Nieuport, de tirer des places le plus de bataillons qu'il pourrait pour les faire camper.

Quant à la grande armée, elle resta au camp de Saint-Job. On fit marquer à sa gauche et à hauteur du champ de bataille un terrain pour y placer au besoin les camps de Deurne et de Merxem; et comme ils n'en étaient éloignés que de trois lieues, MM. les maréchaux comptaient pouvoir en quatre heures rassembler une armée de quatre-vingts bataillons et de cent dix-sept escadrons, au lieu qu'il fallait aux ennemis deux jours pour se faire joindre par leur camp de Lillo; c'était néanmoins le vrai dessein du duc de Marlborough, et il parut

que le mouvement qu'il fit le 23 était pour faciliter cette jonction.

Ce jour-là il quitta le camp de Vorsselaer, qu'il occupait depuis le 7, marcha par sa droite et alla camper, la droite à Loenhout, la gauche vers Hoogstraeten. Il occupa en même temps, en avant de lui, avec de l'infanterie et de la cavalerie, le village de Brecht, qui n'était qu'à cinq quarts de lieue de nous. Ce poste était à la tête d'une bruyère ouverte qui venait jusqu'à Saint-Job, et c'était un bon débouché sur nous. Outre cela, il y avait entre les villages de Saint-Léonard et de Westmal, une grande ouverture par où pouvaient passer quinze ou vingt escadrons de front pour venir dans la même bruyère.

Tous les avis annonçaient que les ennemis marchaient pour nous attaquer, qu'ils disposaient déjà leur artillerie pour être en état de combattre, et qu'ils renvoyaient leurs équipages à Breda; mais on remarqua que leurs dispositions n'étaient pas encore telles qu'on pût croire que leur intention fût de marcher à nous. Depuis Saint-Léonard et Brecht jusqu'à Loenhout et Wustwesel, était un pays fourré et coupé de bois, de haies et d'une branche de la rivière de Merck, en sorte que toute la droite des ennemis était couverte; et quoique leur centre ne fût qu'à une lieue et demie de nous, leur gauche sur Hoogstraeten les éloignait trop pour qu'ils pussent tenter une action.

Ce qui confirma MM. les maréchaux dans cette idée, c'est qu'ils eurent des avis certains que le camp de Lillo ne faisait aucun mouvement, et il était trop éloigné de la grande armée pour pouvoir la joindre avant le lendemain; d'ailleurs, la gauche des ennemis n'était pas assez avancée pour protéger le passage des troupes de ce camp par le pays ouvert qu'il avait à traverser à notre vue, pour faire sa jonction. On jugea

qu'ils n'étaient pas en état de nous attaquer dans ce moment.

Ce furent ces considérations qui déterminèrent MM. les maréchaux à rester au camp de Saint-Job; et afin d'être plus libres dans leurs mouvements, soit qu'il fallût marcher, soit qu'il fallût combattre, ils renvoyèrent leurs bagages dans les lignes.

Les différents partis que nous avions sur l'armée ennemie mandèrent vers la nuit qu'elle n'avait point tendu, qu'elle devait marcher à minuit et qu'on faisait des ponts sur le ruisseau de Wustwesel. Ceux qu'on avait envoyés vers les villages de Capelle, Pulte et Calmthout, où les troupes du camp de Lillo devaient passer pour aller joindre la grande armée, assurèrent à onze heures du soir que ce camp n'avait point changé de position.

D'après ces avis, MM. les maréchaux passèrent la nuit dans leur camp, résolus de combattre le lendemain si cela devenait nécessaire, et toujours persuadés que l'armée des ennemis n'étant point renforcée et ne pouvant l'être sans qu'on en fût averti, ils auraient le temps de rentrer dans les lignes si les circonstances l'exigeaient. Ils avaient pris toutes les précautions pour faciliter et ouvrir leur marche; et la gauche de leur camp étant couverte par des ruisseaux et des marais, elle pouvait se faire en sûreté. A l'égard des camps de Deurne et de Merxem, on ne pouvait en retirer les troupes tant que les ennemis étaient sous Lillo, parce qu'il fallait conserver la tête de Merxem, poste important qui n'en était qu'à trois lieues; d'ailleurs le pont établi sur l'Escaut, entre Lillo et Liefkenshoek, donnait de l'inquiétude pour les forts du pays de Waes et la Tête de Flandre.

Le 24, à la pointe du jour, on donna, à tout événement, l'ordre de battre la générale. Les ennemis en firent de même,

marchèrent une heure après et allèrent camper la droite à Calmthout, la gauche à Wustwesel. Le camp de Lillo, commandé par le général Schlangenbourg, marcha en même temps et alla camper, la droite à Hoevenen, la gauche à Capelle, à une lieue du camp de Calmthout, en sorte que les deux armées des ennemis se trouvèrent comme réunies; elles se montaient ensemble à quatre-vingt-cinq bataillons et cent cinquante escadrons.

MM. les maréchaux, ayant été instruits, vers six heures du matin, du mouvement des ennemis, et ne pouvant plus douter de leur jonction et de leur supériorité, prirent la résolution de rentrer dans les lignes; mais, pour n'avoir pas l'air de se retirer mal à propos et pour faire croire au contraire que le duc de Marlborough n'avait pas osé les attaquer, ils restèrent dans leur camp jusqu'à ce que la réunion de toutes les forces des alliés fût pour eux une raison légitime de retraite. Ce ne fut qu'à neuf heures qu'ils décampèrent de Saint-Job; ils marchèrent en présence des ennemis et rentrèrent dans les lignes sans être inquiétés.

Plusieurs raisons les déterminèrent à prendre ce parti : 1° les ennemis ayant fait leur jonction, il n'était pas douteux qu'ils ne nous donnassent des inquiétudes pour le pays de Waes et la Flandre. Indépendamment des moyens qu'ils avaient de transporter promptement par mer des troupes en Flandre, leur pont de Lillo leur donnait de la facilité pour passer au pays de Waes; 2° comme ils occupaient Capelle, qui les approchait fort de Merxem, il fallait songer à la sûreté des lignes d'Anvers, depuis la digue de Ferdinand jusqu'au village de Deurne : cette partie formait toute la tête de Merxem, qui exigeait la principale attention; 3° on ne pouvait rester à Saint-Job sans y rassembler toutes les forces pour faire tête à celles

des ennemis qui étaient réunies et fort supérieures; mais en se rassemblant à Saint-Job, c'était exposer également et la Flandre et les lignes : la Flandre, parce que comme on l'a déjà fait observer, les ennemis avaient la facilité d'y envoyer des troupes par leur pont de Lillo et par la mer; les lignes, parce que de Capelle ils pouvaient se porter avant nous sur la tête de Merxem; 4° MM. les maréchaux, rentrés dans les lignes, étaient à portée de veiller à toutes les parties; ils firent en conséquence les dispositions suivantes :

L'armée occupa les lignes depuis Deurne jusqu'à Oleghem, et le quartier général fut établi à Winegem. Le corps de M. de Tserclaes resta à Merxem, à une demi-lieue de la gauche de l'armée, et fut renforcé de six bataillons; M. de Guiscard, avec vingt bataillons du camp de Merxem, retourna à Burcht, sur la gauche de l'Escaut; il pouvait en deux marches se porter à Gand. On fit partir du même camp de Deurne deux régiments de dragons et une brigade de dix pièces de campagne pour aller passer la Durme à Waesmunster et camper le 26 à Mariakerke, sous Gand.

Afin d'avoir une communication sûre d'Anvers à Dendermonde et Gand, on établit un pont sur le Rupel; et pour rendre la communication plus directe, on donna ordre de faire un autre pont sur l'Escaut, entre Dendermonde et l'embouchure de la Durme. M. le duc de Bisache resta à Lokeren, sur cette dernière rivière, avec ses sept bataillons; il était à portée de joindre facilement M. de Lamothe. Celui-ci avait toujours, depuis Gand jusqu'à la mer, vingt-six bataillons et sept escadrons, et l'on pouvait encore lui envoyer du camp de Burcht tous les secours dont il aurait besoin pour être plus en état de défendre les canaux et les retranchements qu'il avait faits sous Damm.

La nécessité de renforcer le côté de la mer parut d'autant mieux fondée, qu'on vit par des lettres interceptées que les ennemis, ne pouvant plus espérer de nous combattre à cause du parti que nous avions pris de rentrer dans les lignes, avaient formé un projet sur la Flandre, et que M. de Coehorn s'opiniâtrait toujours à vouloir le mettre à exécution; mais ces lettres donnaient bien à connaître et le peu de succès qu'on espérait de ce projet qu'on n'expliquait point, et la sagesse que MM. les maréchaux avaient fait paraître dans tous leurs mouvements; elles confirmaient les avis qu'on avait reçus concernant le dessein où avait été le duc de Marlborough de nous attaquer avec ses forces réunies, le mauvais état des affaires de l'empereur et le refus qui avait été fait d'envoyer un détachement en Allemagne. Les mêmes lettres annonçaient un projet des ennemis sur Trarbach, et faisaient entrevoir que tous leurs desseins se réduiraient à retourner vers la Meuse et à terminer la campagne par l'attaque d'Huy, de Limbourg et de Gueldre.

MM. les maréchaux pensèrent dès lors à former une tête vers Diest et la Meuse, et firent en conséquence marcher, le 27, M. de Berwick avec cinq brigades de cavalerie et un régiment de dragons qui campèrent à Nazareth, près de Lierre, entre les deux Nèthes; c'était aussi un moyen de subsister plus facilement, en soulageant les environs d'Anvers, et de faire la guerre sur les derrières des ennemis.

Peu après on eut de nouveaux avis que les ennemis avaient repris la résolution de nous attaquer, même dans les lignes d'Anvers, et qu'en conséquence ils faisaient venir des bombes, des grenades, du canon et une grande quantité de fascines. Le pays couvert et embarrassé, les ruisseaux et les marais qu'il fallait traverser pour nous aborder, semblaient nous mettre à

l'abri d'une pareille entreprise ; cependant la prudence exigeait qu'on augmentât les difficultés et qu'on procurât aux troupes la facilité de se porter diligemment dans tous les endroits où les ennemis pouvaient faire des attaques; c'est ce qui détermina MM. les maréchaux à faire rétablir les communications derrière les lignes; et comme l'endroit le plus faible était la tête de Merxem et la digue de Ferdinand, qui aboutissait à la batterie des Bourgeois, sur la digue de l'Escaut, on fit ouvrir pendant la nuit du 29 au 30 toutes les écluses, depuis cette batterie jusqu'au fort Saint-Philippe, ce qui mit de l'eau dans tous les fossés, watergangen et polders, entre la digue de l'Escaut et celle de Wilmerdonk, et rendit en même temps impraticables les abords des forts Saint-Philippe et d'Austruweel, les batteries de Boeregat et des Bourgeois, et la digue de Ferdinand.

On ne jugea pas à propos de faire aucun changement à la situation de nos corps séparés, parce qu'ils pouvaient nous rejoindre en très-peu de temps. M. le duc de Berwick resta à Nazareth, près de Lierre, et M. de Guiscard à Burcht, à la tête des digues. Celui-ci, pour rendre plus difficile l'accès de son camp, fit réparer les haies et les fossés qui se trouvaient devant lui. M. le duc de Bisache, placé à Lokeren, sur la Durme, veillait à tout ce qui pouvait se passer dans l'intérieur du pays de Waes; et M. de Lamothe, occupant différents postes derrière les canaux, depuis Gand jusqu'à la mer, avait la facilité de se rassembler et de se porter où le besoin pourrait l'exiger.

Le roi approuva la conduite de MM. les maréchaux et les moyens qu'ils avaient employés pour faire échouer les différents projets des ennemis.

Ceux-ci passèrent le reste du mois dans la position qu'ils

avaient prise le 24, à Calmthout et Capelle, et M. de Coehorn à Saint-Jean-Steen près d'Hulst. Enfin ne voyant plus de possibilité ni dans l'exécution du projet que ce dernier général avait proposé, ni dans l'attaque des lignes, ils prirent la résolution de réunir les deux armées et de retourner sur la Meuse.

Le 1er août M. de Schlangenbourg décampa de Capelle et alla joindre la grande armée à Calmthout, excepté cinq bataillons qui retournèrent à Lillo; ils s'y embarquèrent ensuite et allèrent renforcer à Saint-Jean-Steen M. de Coehorn qui, par ce moyen, eut un corps de douze bataillons et de cinq escadrons.

Le 2 les ennemis marchèrent par leur gauche, le corps de M. de Schlangenbourg faisant l'arrière-garde; ils se portèrent le même jour dans leur ancien camp de Vorsselaer, entre Beerse et Gierle; de sorte qu'ils firent en une seule marche ce qu'ils avaient fait en deux pour venir à Calmthout.

MM. les maréchaux, instruits de la jonction des ennemis et de leur marche rétrograde, s'occupèrent des moyens de ne point se laisser prévenir vers Diest et la Meuse. Le même jour 2, ils envoyèrent ordre à M. le duc de Berwick, campé à Nazareth, sous Lierre, de passer la grande Nèthe avec la cavalerie qui était à ses ordres, et d'aller camper le long du grand chemin de Lierre à Bouchott; ils firent en même temps avancer entre les deux Nèthes M. de Gacé, avec quatre brigades d'infanterie de leur droite, et envoyèrent la plus grande partie de l'artillerie au pont de Duffel, sur la grosse Nèthe, au-dessous de Lierre. Le reste de l'armée demeura dans les lignes d'Anvers en attendant un nouveau mouvement de la part des ennemis.

Le 3 ils continuèrent leur marche par leur gauche, et

campèrent à Lichtaert et Casterlé. Alors MM. les maréchaux se déterminèrent à s'allonger de manière que M. de Marlborough ne pût pas gagner les devants sur eux, soit qu'il voulût se porter vers Huy, comme la direction de sa marche semblait l'annoncer, ou que ce ne fût qu'une feinte pour donner le change et retourner tout à coup vers Anvers. Pour remplir cet objet, on décampa le même jour de Winegem, et MM. les maréchaux s'avancèrent à Bouchott avec toute l'aile droite de l'armée, première et deuxième lignes. L'aile gauche campa au village d'Edeghem, à une lieue et demie de Bouchott. M. de Tserclaes marcha de Merxem au village d'Embleken, près de Lierre. M. de Guiscard revint de Burcht occuper les camps de Deurne et de Merxem, dans les lignes d'Anvers; il y fut rejoint par les deux régiments de dragons qu'on avait envoyés sous Gand, et par trois des sept bataillons que M. le duc de Bisache avait à Lokeren, sur la Durme.

Le 4 MM. les maréchaux, ayant avis que la grande armée des ennemis marchait à Mol et Baelen, et le corps de M. de Schlangenbourg à Bael, se portèrent avec toute l'armée à Arschot, et M. de Tserclaes s'avança à Boisschot, qui n'en était qu'à deux lieues.

Dans cette situation, on se conservait toujours l'avance du côté d'Huy, sans perdre celle du côté d'Anvers.

Tous les avis portaient que les ennemis faisaient des dispositions pour continuer leur marche vers la Meuse, et l'on eut communication de nouvelles lettres du comte de Sinzendorf qui confirmaient ce qu'on avait appris précédemment du dessein où le duc de Marlborough avait été, en réunissant ses forces, d'attaquer l'armée des deux couronnes ou les lignes d'Anvers; mais on voyait par ces mêmes lettres qu'il n'avait plus de projet ni sur ces lignes ni dans la Flandre, et qu'il ne

pensait plus qu'à s'emparer d'Huy, de Limbourg et de Gueldre, ou à profiter des fausses démarches que pourraient faire MM. les maréchaux. Il y avait d'autant plus d'apparence que ce n'était plus que du côté de la Meuse que M. de Marlborough portait toutes ses vues, qu'il amenait avec lui toutes les forces des alliés, excepté les douze bataillons et les cinq escadrons qu'il avait laissés à M. de Cochorn, près d'Hulst. Son armée était composée de quatre-vingts bataillons et de cent cinquante escadrons.

Ces différentes considérations exigeaient qu'on renforçât aussi l'armée du roi et qu'on ne laissât du côté d'Anvers et de la Flandre qu'un nombre de troupes proportionné à celui que les ennemis y avaient. Dans cette vue, on fit partir le 4 août treize bataillons du camp de Deurne, les quatre bataillons qui restaient à M. de Bisache sur la Durme, et cinq escadrons des troupes de Flandre. Ces troupes avaient ordre de se rendre le 6 à Louvain et de joindre ensuite l'armée, qui, par ce moyen, devait être forte de quatre-vingt-quatre bataillons et cent dix-sept escadrons. Il restait encore à M. de Guiscard, à Deurne et à Merxem, onze bataillons et quatre escadrons, et à M. de Lamothe, en Flandre, ses places gardées, quinze bataillons et deux escadrons; ce qui parut plus que suffisant pour contenir M. de Cochorn.

Les armées séjournèrent le 5; mais, pour ne point se laisser prévenir à Huy, on fit prendre les devants à une brigade d'infanterie et une de cavalerie, aux ordres de M. de Pracontal, qui campa ce jour-là sous Diest.

Le 6, à deux heures du matin, les ennemis se mirent en marche; et, au lieu d'aller à Beringen, comme on l'avait cru, ils se portèrent jusqu'à Helchteren, Houthalen, Meuvem et Spipelbach. Cette marche forcée leur donnait de l'avence sur Maës-

tricht, et semblait indiquer que ce n'était point à Hasselt qu'ils voulaient passer le Demer, mais qu'ils se dirigeaient sur cette place; ce qui nous donnait plus de temps pour prendre les mesures nécessaires pour protéger Huy.

Cependant MM. les maréchaux décampèrent le même jour d'Arschot, passèrent le Demer et campèrent sur plusieurs lignes à la gauche de cette rivière, entre Montaigu et Sichem, à une lieue de Diest; et, pour préparer leur marche jusqu'à Léau, ils firent avancer M. de Pracontal de Diest jusqu'au delà du village de Rummen.

Le 7 la grande armée des ennemis se porta à Sonhoven, Curange et Hasselt, tenant les deux côtés du Demer; le corps de M. de Schlangenbourg s'avança à Soetendale et Gheneck, près de Maëstricht.

Le même jour l'armée du roi marcha de Sichem à l'abbaye d'Heylissen, et campa la droite à cette abbaye, la gauche à Orsmael, sur la Ghète; elle était en ordre de bataille, mais avec quelques intervalles assez considérables, afin de tenir une plus grande étendue de pays, et, par ce moyen, ne pas perdre Diest de vue tant que les ennemis seraient à Hasselt et au delà du Demer. Le camp n'en était pas moins en sûreté, étant à couvert de la Ghète et dans un pays de plaine où l'on pouvait se remuer aisément.

Mais comme les ennemis étaient assez avancés vers la Meuse pour qu'on n'eût point à craindre de les voir retourner vers la Flandre, on jugea que c'était le moment de penser sérieusement à la protection d'Huy. En conséquence, M. de Tserclaes joignit ce jour-là à Hougaerden les troupes venues du camp de Deurne et de la Flandre, et on lui forma un corps de vingt bataillons et de dix-neuf escadrons; on le destinait à s'approcher de la Meuse, même à passer cette rivière aussitôt qu'on verrait les

ennemis envoyer des troupes du côté d'Huy ou de Limbourg. On se proposait de les tenir ensuite sur l'Oyoul pour en disputer le passage, et de disposer l'armée entre la Mehaigne et la Meuse, de manière qu'elle pût communiquer avec lui par un pont sur cette dernière rivière; mais les circonstances ne permirent à M. de Tserclaes ni de passer la Meuse, ni d'établir un pont sur ce fleuve.

Les ennemis marchèrent le 8 : leur grande armée acheva de passer le Demer et alla camper la droite à Borchloon, la gauche sur la grande chaussée, près du Jaar, ayant Tongres derrière elle. Le corps de M. de Schlangenbourg, avec tous les gros bagages et la plus grande partie de l'artillerie, vint établir sa droite à l'abbaye de Coelen, et sa gauche au ruisseau d'Herck, au delà de Borchloon.

MM. les maréchaux se croyant assez avancés et n'étant pas encore tout à fait rassurés sur Diest et sur Léau, ne firent ce jour-là aucun mouvement. Il fallait savoir si les ennemis passeraient le Jaar pour marcher à Huy, ou s'ils faisaient, comme on l'assurait, des ponts à Viset pour aller à Limbourg. Tous les avis portaient qu'ils en voulaient également à ces deux places et qu'il y avait un autre projet formé contre Trarbach. Ce fut dans ce moment d'incertitude que M. le maréchal de Villeroy reçut une lettre du roi qui lui faisait connaître ce que sa majesté pensait sur ces différents projets et la conduite qu'il devait tenir, soit pour rendre difficile le siége de Limbourg, soit pour chercher à conserver Huy, soit pour faire échouer le projet sur la Moselle.

Cette lettre était conçue en ces termes :

Lettre du roi à M. le maréchal

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite du 4, par laquelle vous m'informez de la marche de l'armée des ennemis et

de Villeroy
Marly,
6 août 1703[1].

de celle que le maréchal de Boufflers et vous commandez ; les mouvements qu'ils viennent de faire ne laissent pas lieu de douter qu'ils n'aient perdu toute espérance de réussir du côté d'Anvers, et qu'ils ne suivent les projets qu'ils avaient formés du côté de la Moselle et de la Meuse. Il serait à désirer que vous eussiez assez de troupes pour faire échouer leurs desseins de ces côtés-là, comme vous avez fait du côté de la Flandre. Je suis persuadé que vous n'oublierez rien l'un et l'autre de ce qui sera possible pour finir la campagne aussi glorieusement que vous l'avez commencée. Les premières entreprises des ennemis seront apparemment sur Huy et sur Limbourg; j'ai peine à croire qu'ils puissent attaquer l'un et l'autre en même temps. Cette dernière place, qui était tout ouverte dans les commencements de la guerre, a été si bien réparée, qu'elle est présentement en état de défense ; et s'il y avait du monde suffisamment dedans pour faire une longue résistance, elle coûterait du temps et des hommes aux ennemis plus qu'ils ne s'imaginent. La garnison a servi si utilement depuis quelque temps, et l'on tire de si grands avantages de ce poste, qu'il serait à désirer qu'il y eût encore quelque bon bataillon pour fortifier la garnison. La difficulté de l'approcher et d'y conduire des vivres et des munitions pour faire un siége en forme pourrait dégoûter les ennemis de l'entreprendre. Il y a cinq bataillons à Namur, tous nouvelles troupes; on pourrait en tirer un, faute de meilleurs, pour l'y envoyer: si vous n'y trouvez pas d'inconvénients, vous donnerez promptement les ordres nécessaires pour cela.

A l'égard du siége d'Huy, vous en connaissez toute l'importance, et les suites fâcheuses que la prise de cette place pourrait avoir; je ne saurais me persuader que les ennemis entreprennent d'en faire le siége tant que l'armée que vous commandez sera à portée de la leur. Quoique j'aie lieu de croire que vous ferez l'impossible pour la conservation de cette place, je suis bien aise de vous dire

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1640, page 99

qu'elle est du nombre de celles qui demandent que l'on s'expose pour les conserver.

Pour ce qui est de la Moselle, quoique je vous aie fait connaître que mon intention était, en cas que les ennemis fissent marcher des troupes, que vous en détachassiez à proportion de l'armée que vous commandez, et que j'en aie fait le projet avec vous avant votre départ, je ne vois pas qu'il y ait encore rien de pressé pour prendre aucune résolution de ce côté-là. L'entreprise que le duc de Bourgogne doit faire sur le Rhin ne lui permettra pas d'y envoyer aucune troupe; on fera le possible pour assembler un petit corps pour fortifier celui que vous y enverrez, qui sera formé de celles qui sont destinées à garder la Sarre et les Evêchés. J'ai donné les ordres nécessaires pour que l'on mît dans Trarbach tout ce qui peut contribuer à une bonne défense, et je doute que les ennemis puissent s'en rendre les maîtres. Il faut faire en sorte de les empêcher d'établir des troupes dans Trèves pendant l'hiver. Peu de jours me mettront en état de connaître leurs véritables desseins et de prendre les meilleures mesures qu'il sera possible pour en empêcher le succès.

Et la présente, etc.

M. le maréchal de Villeroy manda aussitôt à M. de Ximenès, commandant à Namur, d'envoyer à Limbourg un renfort de trois cents hommes; mais il ne put y en passer que deux cents avec quelques canonniers et mineurs. Ce secours n'avait pour objet que de prolonger la défense de Limbourg; on n'avait jamais compté pouvoir sauver cette place; elle était en mauvais état et trop éloignée de la Meuse pour être soutenue, et l'on ne pouvait que l'abandonner à ses propres forces.

A l'égard d'Huy, M. le maréchal en connaissait toute l'importance; aussi donnait-il sa principale attention à ne pas s'y laisser prévenir par les ennemis. Mais en voulant protéger

cette place, il fallait ne pas perdre de vue le Brabant; c'était un objet important et en même temps difficile à remplir par la nature du pays, qui ne présentait aucun poste avantageux pour protéger le côté de la Meuse, et donner en même temps la main au Brabant. Depuis Huy jusqu'au Demer il n'y avait ni places ni rivières capables d'appuyer et de couvrir l'armée. Cette partie de la frontière était la plus mauvaise, au lieu que depuis le Demer jusqu'en Flandre on avait des lignes, des rivières et des postes susceptibles de défense: celui de Vinamont seul pouvait décider du sort d'Huy[1]. Les ennemis s'y plaçant avant nous, sa perte était certaine; en nous y portant avant eux, il était sauvé; mais c'était abandonner le reste des Pays-Bas, dont la conservation était infiniment plus précieuse que celle de cette place.

Il fallait aussi considérer qu'en restant dans les lignes dont la droite était à Wasseige, sur la Mehaigne, non-seulement on ne pouvait empêcher les ennemis de se porter à Vinamont, mais on ne pouvait protéger ni la ville ni le château d'Huy, ni établir une communication qu'en faisant un pont à Andenne, seul débouché dans le Condros, ce à quoi les ennemis pouvaient s'opposer avec succès en occupant la roche de Stale.

Dans cette situation embarrassante, MM. les maréchaux jugèrent qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que celui de continuer à observer de près et à côtoyer les ennemis, de protéger Huy autant qu'il serait possible, sans s'engager trop avant vers la Meuse, de tenir en même temps la frontière du

[1] Ce poste, couvert par des ravins profonds, était inattaquable et n'avait d'accès qu'entre Chapon-Seraing et le château d'Autremont, débouché très-étroit qu'il était facile de retrancher et de garder, comme avait fait dans la guerre précédente monseigneur le Dauphin.

Brabant et d'avoir un corps prêt à se rendre sur la Moselle, si les ennemis y envoyaient un détachement. Les nouvelles qu'ils eurent de leurs mouvements, le 9 au matin, les déterminèrent à faire des dispositions plus particulières.

Différents avis annonçaient qu'ils faisaient des ponts sur le Jaar, entre Louesche ou Louette et Oreye, et qu'on ne doutait pas que dès le soir ils ne passassent cette rivière.

A quatre heures après midi, MM. les maréchaux marchèrent avec toute l'aile droite de l'armée, cavalerie et infanterie, et campèrent à Jandrain; ils laissèrent au camp d'Heylissen, pour veiller à Léau et à Diest, M. le comte de Coigny avec l'aile gauche; et, afin d'avoir une tête à portée d'appuyer Huy, ils firent avancer M. de Tserclaes par Jauche jusqu'à Wasseige, et lui envoyèrent M. de Pracontal, destiné à conduire au besoin un détachement sur la Moselle : ainsi, sans quitter Léau, on s'étendait par la droite aussi loin qu'il était possible pour chercher à protéger Huy.

Cette disposition parut d'autant plus nécessaire, que les nouvelles variaient d'un moment à l'autre sur la position des ennemis; et ce ne fut que le 10 au soir qu'on sut positivement, par des partis qui avaient été envoyés jusqu'au camp de Borchloon et de Coelen, que les deux armées des ennemis y étaient toujours fort tranquilles et qu'ils ne faisaient point de pont sur le Jaar, ni à Viset sur la Meuse. On resta de part et d'autre dans la même situation jusqu'au 13.

MM. les maréchaux profitèrent de ce temps pour aller reconnaître le pays entre la Mehaigne et la Meuse. Leur objet dans cette reconnaissance était : premièrement, de voir par quel moyen on pourrait communiquer avec Huy par le dedans de la Mehaigne; secondement, de chercher du côté d'Hannut un poste propre à mettre l'armée à portée de s'avancer sur les

ennemis, suivant les différents partis qu'ils pourraient prendre pour aller faire ou couvrir les siéges d'Huy et de Limbourg, soit qu'ils voulussent passer le Jaar, ou s'avancer sur le moulin de Quarem, soit qu'ils se tinssent plus reculés entre le Jaar et la Meuse.

Quant au premier objet, qui était d'établir une communication avec Huy, MM. les maréchaux trouvèrent le pays assez ouvert depuis Wasseige jusqu'à Pontillas, situé à moitié chemin de Wasseige à la Meuse. Entre ces deux villages, on pouvait placer un corps qui aurait été couvert du ruisseau de Meffle et d'Hemptinne. Quoique ce ruisseau fût peu considérable (il ne prenait sa source qu'un peu au-dessus de Pontillas), son cours était avantageux à la sûreté de ce camp par la difficulté d'y arriver en partant de Braive, de Lathinne, de Falais ou de Vinamont et du Val-Notre-Dame : c'étaient les seuls endroits où les ennemis pussent passer la Mehaigne, en supposant qu'ils vinssent camper sur cette rivière pour faire le siége d'Huy.

De Pontillas à la Meuse il y avait aussi quelques parties de pays ouvert ; mais dans l'étendue d'une lieue avant d'arriver à cette rivière, c'étaient de grands bois qu'il fallait traverser et dont les défilés, pendant un quart de lieue, étaient très-difficiles ; ensuite on arrivait sur une hauteur au delà de laquelle était une plaine environnée de bois et de ravines qui tombaient sur la Meuse, et qui conduisait au village de Seilles, presque vis-à-vis de l'abbaye d'Andenne. De ce côté-là le pays était ouvert pendant un quart de lieue; mais ensuite, pour arriver à Huy, il fallait traverser des bois, des montagnes et des ravins.

De Wasseige à Andenne il y a trois lieues, et autant d'Andenne à Huy. Une si grande distance et des pays si diffi-

ciles firent juger à MM. les maréchaux qu'il était impossible de soutenir un corps à la droite de la Meuse, et d'établir une communication avec Huy. Quelques autres raisons leur firent regarder cette opération comme impraticable : premièrement, parce qu'il n'était pas prudent de séparer nos forces tandis que celles des ennemis étaient réunies, et qu'il n'y avait nulle apparence qu'ils fissent un détachement pour assiéger Huy sans que leur armée fût à portée de le soutenir ; en second lieu, les ennemis allant camper, soit à Vinamont soit à Saint-Servais, ils nous obligeaient également à rester avec le gros de l'armée du côté de Jandrain et de Jauche, et l'on ne pouvait s'engager dans la Mehaigne sans courir risque de les voir prendre de l'avance sur Léau et Diest. C'était donc toujours de la conciliation de la défense du Brabant avec la protection d'Huy que naissaient les difficultés du parti que MM. les maréchaux avaient à prendre, et c'est ce qui les confirmait plus que jamais dans l'idée qu'étant inférieurs et ayant à défendre tous les Pays-Bas espagnols on ne pouvait protéger Huy sans abandonner le reste.

Quant au second objet, qui était de chercher un poste près d'Hannut pour essayer d'engager les ennemis à une affaire générale, la nature du pays ne présenta aucune position favorable, et dans toutes celles qui auraient été les plus propres à cet objet, il n'y avait rien qui pût assurer la gauche de l'armée ; partout elle aurait pu non-seulement être tournée, mais aussi elle se serait trouvée partout dominée par les hauteurs des ennemis et sous le feu de leur artillerie. On jugea donc qu'il ne fallait pas s'exposer à occuper des postes qui ne pouvaient qu'être désavantageux, ni chercher à combattre un ennemi très-supérieur en nombre, et favorisé par la nature du pays. On se persuada, en conséquence, que le parti le plus

raisonnable était de rester dans les lignes, hors desquelles on ne voyait aucun poste où l'on pût être en sûreté, non-seulement depuis la Mehaigne jusqu'à Tirlemont, mais aussi depuis Tirlemont jusqu'à Louvain.

Saint-Servais, où nous avions campé avec tant d'avantage au commencement de la campagne, n'était plus dans ces circonstances un poste que nous dussions occuper. Deux raisons essentielles s'y opposaient : la première, parce que tant que les ennemis étaient à Borchloon, nous ne pouvions aller à Saint-Servais sans laisser à découvert tout le Brabant et la Flandre ; la seconde, parce que ce poste n'était bon pour nous que lorsque les ennemis se trouvaient entre le Jaar et la Meuse, auquel cas ils nous donnaient la facilité de les resserrer entre ces deux rivières, et l'avantage de conserver l'avance sur le Brabant et la Flandre.

Pendant qu'on cherchait ainsi les moyens de faire échouer les projets des ennemis sur la Meuse, comme on avait fait du côté de la mer, on continuait dans cette dernière partie les dispositions nécessaires pour en assurer la tranquillité et rendre inutiles les nouvelles tentatives que pourrait y faire M. de Coehorn. Celui-ci, toujours campé à Saint-Jean-Steen près d'Hulst, reçut de l'artillerie et un renfort de trois bataillons. Au moyen de cette augmentation, son corps fut composé de quinze bataillons et de cinq escadrons. Comme il pouvait s'étendre au pays de Waes, faire un établissement sur la Durme, imposer la contribution dans le pays de Termonde, insulter la Tête de Flandre et interrompre le commerce de l'Escaut, M. de Guiscard prit le parti de passer à la gauche de cette rivière avec les onze bataillons et les quatre escadrons qui étaient restés à Deurne et à Merxem, et il campa à Burcht ; M. de Lamothe vint en même temps camper à Lokeren, sur la Durme,

avec sept bataillons et deux escadrons tirés de Gand et du camp de Damm ; il resta outre cela derrière les canaux huit bataillons, non compris les garnisons depuis Gand jusqu'à Nieuport. MM. de Guiscard et de Lamothe, suivant les ordres de MM. les maréchaux, devaient se concerter et réunir au besoin leurs troupes pour former un corps de dix-huit bataillons et de six escadrons.

Ces dispositions imposèrent à M. de Coehorn; il se retrancha dans son camp de Saint-Jean-Steen, et attendit en vain des renforts du duc de Marlborough, qui se détermina enfin à s'approcher d'Huy avec toutes ses forces.

Le 13, à la pointe du jour, il marcha de Borchloon à Op-Heers ; il y établit sa droite, et appuya sa gauche à Corswarem et Berlo. Le corps de M. de Schlangenbourg se porta à Coelen, à la droite de l'armée ; les gros équipages restèrent parqués sous Maëstricht.

Les nouvelles que MM. les maréchaux reçurent ce jour-là du mouvement des ennemis furent fort incertaines. Quelques avis annonçaient qu'ils avaient envoyé reconnaître et marquer le camp de Vinamont pour y porter toutes leurs forces ; d'autres, qu'ils avaient fait un détachement de quinze mille hommes pour passer la Meuse et marcher vers Limbourg ou vers Huy ; d'autres enfin assuraient qu'ils en voulaient aussi à Dinant. Cependant MM. les maréchaux démêlèrent dans toutes ces différentes nouvelles que le vrai dessein des ennemis était sur Huy ; ils y envoyèrent en conséquence deux cents hommes pour en renforcer la garnison ; mais ils ne firent aucun autre mouvement, et l'on attendit que ceux des ennemis fussent plus décidés.

Le 14, à quatre heures du matin, on eut avis qu'ils marchaient des deux côtés du Jaar vers sa source, et, quoique

on ne fût pas précisément instruit de l'endroit où ils allaient camper, toute l'armée du roi se mit en mouvement pour s'allonger par sa droite. M. de Tserclaes, qui était à Wasseige, passa la Mehaigne et alla établir sa droite près de Montigny, et sa gauche à la Mehaigne, ayant devant lui le ruisseau de Meffle et d'Hemptinne. MM. les maréchaux, avec l'aile droite de l'armée, marchèrent de Jandrain à Wasseige, sur la Mehaigne; M. le comte de Coigny, qui était resté à Heylissem avec l'aile gauche, vint camper à Jauche, près d'Orp-le-Petit, de sorte que l'armée se trouva réunie. Toute l'infanterie fut placée sur une ligne, et la cavalerie sur deux lignes dont les droites étaient à la Mehaigne et les gauches à la Ghète. L'armée, dans cette position, pouvait se porter partout où le besoin pouvait l'exiger, et soutenir M. de Tserclaes, dont l'objet était d'observer et de contenir tout ce qui pourrait passer entre la Mehaigne et la Meuse.

La marche des ennemis les porta dans les plaines des sources du Jaar, et ils campèrent la droite à Rosoux, laissant devant eux le moulin de Trognée, leur centre entre Saint-Servais et Lens-les-Béguines, et leur gauche vers Tourines. Ce camp occupait tout le terrain entre le Jaar et la Mehaigne.

Le comte de Noyelles, ayant été détaché le même jour avec douze bataillons et douze escadrons, passa la Meuse sur un pont de bateaux établi à Sclassin, au-dessus de Liége. Il y fut joint par trois bataillons de la garnison de Maëstricht et un de celle de Liége, et alla camper à Manderen, à moitié chemin de Liége à Huy.

Le 15, à la pointe du jour, toute l'armée des ennemis se remit en marche et alla camper à Vinamont; elle étendit sa droite jusqu'à Verlaine et Borsu; sa gauche à Onzoul, au delà de Vinamont, et même jusqu'au Val-Notre-Dame. Le duc de

Marlborough établit son quartier général dans ce dernier endroit; et, comme il était séparé du reste de l'armée, il fut couvert par douze bataillons.

Le comte de Noyelles, avec ses douze bataillons et ses douze escadrons, arriva en même temps dans la plaine de Thyhange, occupa les postes de l'Oyoul et les ravins qui environnaient les châteaux et la ville d'Huy, sur la droite de la Meuse; et cette place se trouva investie de ce côté-là. On fit remonter le pont de Sclassin au village de Neuville, à une petite lieue au-dessous d'Huy; on établit deux autres ponts de bateaux, l'un à Taverne-à-Meuse, au-dessous de la ville, l'autre, au-dessus, au château d'Oha; et l'on fit passer entre la Mehaigne et la Meuse un corps qui se retrancha depuis le haut Oha jusqu'au bas Oha; ce qui, avec le camp de Vinamont, forma l'entier investissement de la ville et du château d'Huy.

M. Milon, commandant dans la place, n'eut que le temps d'en faire rompre le pont; et à peine cette opération était achevée, que les ennemis s'emparèrent du faubourg de Stale et de la partie de la ville qui est située sur la rive gauche de la Meuse.

MM. les maréchaux jugèrent ne devoir faire aucun mouvement; mais ils se portèrent en personne au camp de Saint-Servais que l'armée ennemie venait de quitter. Comme ils n'avaient plus rien à craindre pour le Brabant ni pour la Flandre, leur objet était de voir si, en occupant ce camp, ils pourraient secourir Huy; mais non-seulement ils trouvèrent le pays dépourvu de fourrages, mais aussi ils reconnurent que les ennemis étaient inattaquables dans leur position, et qu'on ne pouvait les tourner d'aucun côté, parce que leurs ponts leur donnaient la facilité de réunir promptement toutes leurs forces; ainsi l'armée resta dans son camp entre Wasseige et

Orp-le-Petit; et on laissa les ennemis maîtres de toutes leurs positions devant Huy.

Dans ces circonstances, on apprit par des lettres interceptées des ministres de l'empereur, que le dessein du duc de Marlborough avait été de chercher à nous engager à une bataille; qu'en marchant sur Huy il avait compté au moins nous déterminer à le prévenir au camp de Vinamont, et qu'en ce cas il aurait aussitôt fait une contre-marche pour retourner vers Anvers, qui avait toujours fait son objet principal. Ces mêmes lettres faisaient connaître les regrets de M. de Marlborough de n'avoir jamais pu trouver l'occasion de combattre MM. les maréchaux, ni parvenir à détourner leur attention du Brabant, et de se voir réduit, avec une armée supérieure et en bon état, à faire le siége d'un château qu'il n'était pas même sûr de prendre.

Le roi marqua à MM. les maréchaux sa satisfaction de la conduite qu'ils avaient tenue, en préférant le salut du Brabant et de la Flandre à la conservation d'Huy. L'intention de sa majesté était cependant que M. Milon, qui y commandait, défendît cette place jusqu'à l'extrémité, afin de faire perdre du temps aux ennemis et de les empêcher de former d'autres projets pour la fin de la campagne. Elle manda en même temps à MM. les maréchaux de ne point négliger les précautions nécessaires à l'égard de Dinant. Quant à Limbourg et à Gueldre, non-seulement les ennemis étaient maîtres de les attaquer sans que nous pussions y mettre obstacle, mais même il nous était impossible de leur porter secours.

Il n'y avait non plus aucun moyen d'inquiéter le siége d'Huy; la nature du pays et la position des ennemis devant cette place les mettaient à l'abri de toute entreprise de notre part.

MM. les maréchaux jugèrent donc ne pouvoir rien faire de plus utile dans ces circonstances, que de profiter de l'éloignement où les ennemis se trouvaient du pays de Waes et du peu de troupes qu'ils avaient laissées à M. de Cochorn, pour chercher à rétablir les affaires dans cette partie et à se mettre en état de leur interdire à l'avenir les moyens d'y entrer.

Ce projet consistait à rétablir la ligne du pays de Waes, dont les avantages étaient infinis, puisqu'elle procurait une communication libre d'Anvers à Gand, qu'elle dispensait de garder la Durme pendant l'hiver, donnait la facilité de faire hiverner des troupes au pays de Waes, éloignait les ennemis des environs d'Anvers et les privait de 200,000 florins de contribution.

M. de Bedmar fut chargé de cette opération; on lui envoya à cet effet, sous les ordres de M. de Labadie, un détachement composé de dix bataillons qui allèrent le 16 à Tourines-la-Chaussée, le 17 à Louvain et le 18 à Malines. Ces troupes, jointes à celles que MM. de Guiscard et de Lamothe avaient à Burcht et à Lokeren, devaient former un corps de vingt-huit bataillons et de six escadrons. On trouvera au rang des pièces un mémoire de M. de Guiscard sur les moyens de rétablir la ligne et de mettre en sûreté le pays de Waes.

MM. les maréchaux ne donnaient pas moins d'attention à la partie de la Meuse et de la Moselle. Cherchant toujours à inquiéter les derrières des ennemis pendant le siége d'Huy et ayant en même temps pour objet principal d'avoir un corps à portée de s'avancer diligemment vers la Moselle si les ennemis y en envoyaient un, ils firent partir le 17 MM. de Tserclaes et de Pracontal pour aller, du camp qu'ils occupaient derrière le ruisseau de Meffle et d'Hemptinne, passer la Meuse à Namur et camper dans la plaine de Jambes, sous cette place.

M. de Tserclaes étant ensuite parti pour retourner en Espagne, le commandement de ces troupes resta à M. de Pracontal, qui s'avança le 20 à une lieue et demie de Namur vers Huy, et occupa près de l'abbaye de Grandpré un poste qu'il avait reconnu sur une hauteur d'environ douze cents pas d'étendue, entre les villages de Nanine et de Wierde. Ce poste était couvert à sa droite par un grand vallon et un ruisseau qui allait au château de Dave, et à sa gauche par un autre ruisseau et par un vallon très-difficile qui prenait sa naissance au village de Wierde, allait au défilé de Mozet et se joignait à Goyet à celui de Jausse et de l'abbaye de Grandpré qui descendait dans la Meuse près du château de Samson. Au delà des défilés de Mozet et de Jausse étaient ceux de Strud et d'Haltinne, qui faisaient une continuité de défilés et de pays difficiles et impraticables pour un corps considérable. Outre cela, l'espace propre à camper entre les deux ruisseaux était couvert par quatre ou cinq étangs, entre lesquels il n'y avait que deux chemins; et quant au pays entre Strud et la Meuse, il était couvert d'un grand bois qui formait des défilés fort difficiles. Dans ce poste, M. de Pracontal pouvait donner de l'inquiétude aux ennemis pour leurs fourrages et leurs subsistances, et même pour leurs quartiers.

Le corps qu'il commandait fut remplacé derrière le ruisseau de Meffle et d'Hemptinne par un autre corps détaché aux ordres de M. le duc de Berwick, dans le but de continuer à couvrir, pendant le siége d'Huy, le pays entre la Meuse et la Mehaigne.

L'armée resta entre Wasseige et Orp-le-Petit, où elle était à portée de se faire joindre au besoin par les corps de MM. de Berwick et de Pracontal : on établit à cet effet plusieurs ponts sur la Mehaigne. Tout était bien disposé pour être à l'abri

des entreprises des ennemis, et pour avoir tous les moyens possibles de les inquiéter pendant le siége d'Huy.

Mais il était question de pourvoir d'avance non-seulement à la sûreté du pays après ce siége, mais encore à celle de Namur, et de se procurer la facilité de donner la main à cette place sans être obligé d'abandonner le côté du Brabant. On jugea que rien ne pouvait y contribuer plus sûrement que de continuer jusqu'à Namur les lignes de la Ghète, dont la droite ne s'étendait que jusqu'à la Mehaigne.

MM. les maréchaux allèrent à cet effet le 18 reconnaître le terrain entre Wasseige et Namur; ils le trouvèrent praticable depuis Wasseige jusqu'à Gebressée. Tout ce terrain avait environ une lieue et demie d'étendue, et formait un poste avantageux, couvert du ruisseau de Montigny et de Marchovelette, qu'on ne pouvait passer sans pont. Ce ruisseau venait former la rivière d'Hemptinne et de Meffle, qui se jetait dans la Mehaigne, un peu au-dessous de Wasseige. Le reste du terrain, c'est-à-dire depuis Gebressée jusqu'à Namur, était impraticable, à cause d'un ravin très-profond couvert de bois et régnant dans toute cette étendue qui était d'une lieue, et il n'y avait pour aller de Gebressée à Namur qu'un mauvais chemin le long de la Meuse, propre seulement pour un ou deux hommes de front.

On reconnut aussi un autre poste plus reculé que celui de Wasseige à Gebressée : c'était près du château d'Houssoy, à la tête d'une ravine qui tombait dans celle de Vesin; mais on donna la préférence au premier, tant à cause des avantages naturels que donnait le ruisseau de Montigny et de Marchovelette, que par les difficultés infinies que les ennemis auraient trouvées pour y arriver par la plaine de Burdinne et d'Acosse.

Ces considérations déterminèrent MM. les maréchaux. Les

ordres furent donnés pour la construction d'une ligne depuis Wasseige jusqu'à Gebressée. Ils ne la regardaient pas comme utile pour la contribution, ni nécessaire à garder pendant l'hiver, mais elle pouvait être très-avantageuse pour la défensive pendant la campagne. Outre la facilité qu'elle devait donner de ne pas toujours tenir l'armée ensemble et de pouvoir la faire mouvoir par portions et en détail, l'objet principal était de couvrir Namur, d'empêcher l'investissement de cette place et de lui donner les mêmes avantages qu'avaient Anvers et les autres villes du Brabant qui, protégées par des lignes, ne pouvaient être assiégées sans qu'auparavant ces lignes ne fussent forcées. D'ailleurs, la ligne qu'on allait prolonger depuis Wasseige jusqu'à Gebressée, et le terrain qui se trouvait naturellement retranché depuis Gebressée jusqu'à Namur, suffisaient pour dispenser de tenir toujours sous cette place un corps séparé pour la mettre à l'abri d'un siége.

Dès le 19 les travaux de la ligne commencèrent, et le jour suivant on y employa sept mille travailleurs, dont quatre mille soldats et trois mille paysans. Ils furent protégés par une brigade d'infanterie et un régiment de dragons, aux ordres du prince de Birkenfeld, qu'on fit avancer au village d'Hanret. On voulait que la ligne fût en état avant la fin du siége d'Huy.

On espérait que cette place tiendrait jusqu'au 4 ou 5 du mois suivant : les ennemis le pensaient eux-mêmes, mais leurs succès furent plus rapides. Déjà maîtres de la partie de la ville située sur la rive gauche de la Meuse, ils sommèrent le 17 l'autre partie de la ville et la menacèrent d'être pillée si elle n'ouvrait pas ses portes. Les habitants intimidés députèrent à MM. les maréchaux pour demander la permission de se rendre. On la leur accorda avec d'autant plus de facilité que la ville n'était susceptible d'aucune défense : elle n'était gardée que par

quatre-vingts hommes, qui se retirèrent dans le château. Le lendemain elle fut occupée par les ennemis.

Le duc de Marlborough se disposa ensuite à l'attaque du château, et ce fut avec autant d'appareil que si c'eût été une place fort considérable. Il est vrai que M. Milon mandait à MM. les maréchaux que le château était en bon état, et qu'il ferait une défense dont on aurait lieu d'être satisfait. La garnison était de mille hommes; mais, ne pouvant espérer d'être secouru, comment pouvait-il résister longtemps à toutes les forces des ennemis?

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 20 au 21 devant les forts Joseph et Picard, et, dès le 22 au matin, il y avait déjà en batterie quarante-deux pièces de canon et trente mortiers. Cette artillerie tira avec tant de vivacité que le fort Joseph fut obligé de capituler le même jour au soir, et le fort Picard le lendemain matin.

Cet événement, joint aux avis que les ennemis s'étaient retranchés à la Cense de Becard, sur la droite de la Meuse, et qu'ils ne faisaient venir aucun convoi par le Condros, fit juger à MM. les maréchaux que M. de Pracontal était inutile et même exposé au poste de Grandpré; ils lui envoyèrent ordre de revenir le 24 à Jambes, avec les huit bataillons et les dix-sept escadrons qu'il commandait, et le 25 à Marchovelette, près de Gebressée; c'était pour soutenir la droite de la ligne qui y aboutissait; et l'on en poussa le travail avec d'autant plus d'activité qu'on voyait le siége d'Huy tirer à sa fin.

En effet, la prise des forts Joseph et Picard ayant donné aux assiégeants les moyens de réunir le 23 tous leurs efforts contre le château, ils le battirent sans relâche avec soixante et dix pièces de canon et quarante-six mortiers, et le 25 après midi la brèche se trouva praticable. M. Milon, qui avait ordre

de se défendre jusqu'à l'extrémité, soutint deux assauts dans lesquels il repoussa les ennemis; mais il y perdit tant de monde qu'il se vit hors d'état de résister à une troisième attaque; il demanda à capituler, et fut obligé de se rendre prisonnier de guerre, aux conditions que la garnison serait échangée contre deux bataillons qu'on avait pris à Tongres au commencement de la campagne.

La perte si prompte de la ville et du château d'Huy fit bien voir combien peu l'on devait compter pour la défensive sur de pareils postes, devant une armée considérable et supérieure; c'est ce qui donna de nouvelles inquiétudes pour Léau, Diest et Lierre; et avec d'autant plus de raison que ces postes étaient encore moins susceptibles de défense. C'était cependant de leur conservation que dépendait celle du Brabant et de Namur même, mais on fut en quelque sorte dédommagé de la perte d'Huy par le succès qu'on eut pendant le siége au pays de Waes.

Aussitôt que M. de Bedmar eut reçu le détachement de dix bataillons que M. de Labadie avait conduit le 18 à Malines, il alla joindre à Burcht les onze bataillons et les cinq escadrons qui étaient aux ordres de M. de Guiscard, et marcha le 21 à Saint-Gillis, où il fit venir en même temps les sept bataillons et les deux escadrons que M. de Lamothe avait amenés à Lokeren, sur la Durme. Toutes ces troupes réunies formèrent un corps de vingt-huit bataillons et de sept escadrons. Celui de M. de Cochorn, toujours campé à Saint-Jean-Steen près d'Hulst, était de quinze bataillons et de cinq escadrons.

M. de Bedmar fit, sans perdre de temps, travailler au rétablissement de la ligne dont les ennemis avaient rasé environ trois mille toises, entre le fort Saint-Jean et celui de Bedmar. On y employa quatre mille cinq cents pionniers; et, pour soutenir de

plus près le travail, on fit avancer à Calf, entre ces deux forts, M. de Lamothe avec huit bataillons. On retrancha la tête de Steckene, afin d'être mieux à l'abri du camp de M. de Cochorn, retranché lui-même sous Hulst, et l'on fit des manœuvres qui l'obligèrent à songer à sa propre sûreté.

Non-seulement on le força d'abandonner un nouveau retranchement qu'il faisait sur la digue de Calf, mais quelques pièces de 12 du fort Saint-Jean tirèrent si à propos sur son camp que, croyant qu'on allait l'attaquer, il le leva précipitamment le 23, et se retira de l'autre côté d'Hulst jusque sur la contrescarpe. Ce succès fut suivi de la prise de la redoute d'Antoniushoek que M. de Thoy, à la tête d'un détachement, emporta le 25 l'épée à la main ; il y fit trente-deux prisonniers.

M. de Cochorn, se voyant hors d'état de s'opposer de vive force à nos progrès, crut devoir partager ses troupes pour essayer de faire quelque diversion du côté de la Flandre. Le 25 il embarqua dix bataillons, dont une partie alla au Sas de Gand et le reste à l'Écluse. Il resta avec cinq bataillons et cinq escadrons au camp derrière Hulst.

Cette disposition engagea M. de Bedmar à faire partir, le 26, M. de Lamothe, avec quatre bataillons et un escadron, pour se rendre diligemment à Bruges, et observer les ennemis du côté de la mer. De ces quatre bataillons, deux furent placés sous Damm, et les deux autres derrière le canal de Gand à Bruges, entre cette dernière ville et Aeltere. Ces troupes, jointes à celles qui étaient restées derrière les canaux et dans les places depuis Gand jusqu'à Nieuport, se montaient à dix-huit bataillons et un escadron; elles imposèrent aux ennemis, et les empêchèrent de rien entreprendre de ce côté-là.

Comme ils étaient encore moins en état d'interrompre le

travail des lignes du pays de Waes, on continua tranquillement à les rétablir. On fit en même temps des coupures sur la digue de Kieldrecht et sur plusieurs autres, ce qui forma de grandes inondations, leur causa beaucoup de dommages, et mit la frontière à couvert. Par ce moyen on parvint à ôter aux ennemis la communication de leurs places du Brabant avec celles de la Flandre hollandaise, à rompre leur pont de Lillo et de Liefkenshoek, à couvrir les forts la Perle et Marie; à rendre les lignes plus fortes qu'elles n'étaient auparavant et leur défense plus raccourcie et plus facile avec moins de troupes.

M. de Bedmar, n'ayant plus besoin de toutes celles qu'il avait avec lui, renvoya à Louvain sept des dix bataillons que M. de Labadie lui avait amenés de l'armée et que MM. les maréchaux avaient redemandés. Il resta encore au pays de Waes dix-sept bataillons et six escadrons, ce qui était plus que suffisant pour perfectionner les lignes, dont les réparations étaient presque entièrement achevées.

On travaillait toujours avec le même succès à la construction de celle de Gebressée, et il était important de la mettre promptement en état et de pouvoir renforcer l'armée. Les ennemis, débarrassés du siége d'Huy, pouvaient faire de nouvelles entreprises, et l'on fut pendant tout le reste du mois fort incertain sur leurs projets.

Des avis portaient que les Hollandais voulaient qu'on marchât à Namur pour le bombarder, ou à Dinant pour y faire un établissement; quelques-uns assuraient que l'armée ennemie se partagerait pour prendre Limbourg et Marche en Famène; d'autres annonçaient qu'elle marcherait en force pour attaquer nos lignes et la ville de Léau, et que c'était le dessein des Anglais. Un espion de confiance mandait positivement

que le résultat du conseil, après le siége d'Huy, avait été de préparer l'artillerie et les munitions nécessaires pour bombarder Namur, et en même temps attaquer Dinant, afin d'engager MM. les maréchaux à y porter des troupes et à dégarnir leurs lignes, et que le duc de Marlborough saisirait ce moment pour attaquer ces lignes, si cela était praticable, sinon qu'il chercherait de nouveau à surprendre une marche vers Anvers et le Brabant.

Dans l'incertitude du véritable projet des ennemis, MM. les maréchaux prirent de leur côté les mesures propres à en prévenir l'exécution. Leur premier objet fut de mettre Namur à couvert d'un bombardement : ils allèrent visiter les environs de cette place du côté du Condros et ils y trouvèrent, au delà de la Cense de la Perche, un très-bon poste, capable d'empêcher les approches de la ville de ce côté-là ; mais, comme il aurait fallu pour l'occuper un corps considérable, qui aurait trop affaibli l'armée, ils se contentèrent de faire rétablir deux petits forts : l'un sur la hauteur de Sainte-Barbe, l'autre sur la hauteur de Bouges ; et ils jugèrent ces précautions suffisantes pour faire perdre aux ennemis l'idée du bombardement, ou au moins pour nous donner la facilité de nous y opposer sur la rive droite de la Meuse, comme nous l'avions sur la rive gauche; car la ligne qu'on faisait de Wasseige à Gebressée nous mettait en état de disputer le terrain aux ennemis et de leur interdire les approches de la ville de ce côté-là.

Pour les empêcher aussi d'attaquer Dinant et d'y faire un établissement qui aurait fort incommodé notre propre frontière, on prit le parti de faire sauter le château, ce qui fut exécuté le 31, en conséquence des ordres du roi et du consentement de l'électeur de Cologne.

A l'égard de Limbourg, on regardait depuis longtemps cette place comme perdue, et l'on ne s'en mit plus en peine. On

envoya seulement ordre à M. de Reignac, qui y commandait, de ne faire de résistance qu'autant qu'il serait nécessaire pour obtenir une capitulation honorable. Comme on ne comptait pas plus sur Marche en Famène, où nous n'avions que des compagnies franches, on envoya ordre de l'évacuer aussitôt que les ennemis s'en approcheraient, et de se retirer à la Roche.

Quant aux lignes, il n'était pas vraisemblable que les ennemis vinssent les attaquer : ils n'ignoraient pas qu'elles étaient gardées par une armée nombreuse. Il n'y avait pas plus d'apparence que le duc de Marlborough trouvât le moyen de nous devancer vers le Brabant. MM. les maréchaux étaient postés de manière à se porter diligemment de la Mehaigne à Anvers ; ils connaissaient le pays et le danger de se laisser prévenir, et ils s'étaient procuré toutes les facilités possibles pour se mouvoir avec célérité derrière la ligne.

On n'avait d'inquiétude réelle que pour la ville de Léau : cette place était sans défense, et une partie de son enceinte était extérieure à la ligne, en sorte qu'elle ne pouvait être protégée que par l'armée. MM. les maréchaux, l'ayant visitée de nouveau, firent pratiquer des communications dans les marais qui l'environnaient dans la partie intérieure des lignes, afin de pouvoir y porter des troupes avec plus de facilité.

Telles furent les dispositions que MM. les maréchaux jugèrent capables de faire échouer les projets de M. de Marlborough. Après la prise d'Huy, ce général resta encore quelques jours au camp de Vinamont ; pendant ce temps on retira l'artillerie qui avait servi au siége; il se fit rejoindre par les troupes qui avaient investi la place du côté du Condros, et travailla à régler les opérations ultérieures.

Il régnait beaucoup de division entre les Anglais et les Hollandais ; et l'on fut instruit, dans les premiers jours de sep-

tembre, que les conseils finissaient toujours par des contestations assez vives, sans qu'on prît aucune résolution.

Les députés des États-Généraux se plaignaient qu'on eût manqué l'occasion de bombarder Namur et de prendre Dinant; le duc de Marlborough leur reprochait une timidité qu'il prétendait l'avoir empêché tant de fois de combattre l'armée française; et il persistait dans le dessein d'attaquer les lignes. On lui en faisait voir l'inutilité et les inconvénients; et, dans le fond, on crut s'apercevoir qu'il jugeait lui-même cette entreprise impraticable; qu'il voulait seulement se donner le mérite de la proposition, et qu'il n'était pas fâché que la prudence des Hollandais l'empêchât de tenter une opération dans laquelle il aurait échoué.

En effet, les lignes étaient en bon état et bien gardées, depuis Marchovelette, près de Gebressée, où aboutissait la droite de la nouvelle ligne qui était achevée, jusqu'à Noduwez, près d'Heylissen, où venait d'arriver M. de Labadie, avec les sept bataillons qu'il avait ramenés du pays de Waes; ce fut même pour renforcer ce dernier poste, qui fermait notre gauche, qu'on y envoya un régiment de cavalerie et un de dragons. Ainsi l'armée, qui se montait alors à soixante et dix-neuf bataillons et cent dix-sept escadrons, se trouvait en force dans un terrain d'environ quatre lieues seulement d'étendue, et en état d'y attendre sans crainte tous les efforts des ennemis. On commença donc à croire qu'il ne serait pas question d'attaque de leur part, et qu'ils ne chercheraient qu'à vivre et à terminer la campagne par le siége de Limbourg. Mais on avait abandonné toute idée de secourir cette place; on n'était pas plus en état de la sauver que celle de Gueldre, qui était toujours bloquée par quatre bataillons et douze compagnies de cavalerie.

Le 4 on eut avis que l'armée ennemie se disposait à marcher; on fit avancer à Saint-Servais un détachement de douze cents chevaux, aux ordres de M. de Bay. Pour en avoir des nouvelles plus positives, M. de Bay s'avança jusqu'aux gardes du camp de Vinamont, en attaqua quelques-uns sans que les ennemis se missent en devoir de s'y opposer, et ramena soixante prisonniers et quarante chevaux. L'électeur de Cologne vint ce jour-là de Namur dîner au camp, chez M. le maréchal de Villeroy. Ce général le mena ensuite voir l'armée, le salua de l'épée à la tête de la première troupe, et lui rendit, suivant les ordres du roi, les honneurs comme à un prince de son sang.

Le même jour au soir on sut positivement que les ennemis marcheraient le lendemain pour s'approcher de nos lignes, et qu'ils avaient fait un grand amas de fascines; qu'ils avaient fait entrer deux bataillons dans Huy, et que leurs gros équipages avaient ordre de rester à Warem.

Le 5 au matin toute leur armée se mit effectivement en mouvement, et vint de Vinamont camper la droite près de la tombe d'Avernas, la gauche à la tombe d'Avène, sur la Mehaigne, Hannut devant le front du camp, dont l'étendue était de deux grandes lieues, parallèlement à nos lignes, depuis Wasseige jusqu'à Orp-le-Petit; elle n'en était éloignée partout que d'une lieue. Le duc de Marlborough, voulant reconnaître ces lignes, s'avança avec deux mille chevaux jusqu'à la tombe du Soleil : trois volées de canon le firent retirer.

Tous les avis portaient que son dessein était de nous attaquer, et que, pour cet effet, il faisait faire de nouveaux amas de fascines. Quoiqu'on fût persuadé que ce n'était qu'une feinte, on prit les mesures nécessaires pour le bien recevoir Ces dispositions de sa part ne nous laissant plus d'inquié-

tudes pour le côté de Namur, on fit rapprocher les camps que nous avions allongés le long de la nouvelle ligne, depuis Wasseige jusqu'à Marchovelette, près de Gebressée, et le gros de l'armée occupa le terrain derrière l'ancienne ligne, depuis Wasseige jusqu'à Orp-le-Petit, sur la Ghète : c'était à peu près le même front que les ennemis nous présentaient. M. de Pracontal vint de Marchovelette camper entre le ruisseau de Mefflc et la Mehaigne, dans la nouvelle ligne; il avait sa droite vers Hemptinne, sa gauche à Mefflc, fermait la droite de l'armée, et était à portée de veiller aux mouvements que les ennemis pourraient faire par leur gauche. Comme la nôtre était dépassée par leur droite, on fit avancer à Noduwez, près d'Heylissen, M. de Roquelaure avec une brigade d'infanterie et la seconde ligne de l'aile gauche de cavalerie. M. de Labadie, qui était à Noduwez, s'allongea en même temps vers Léau, couvrant également notre gauche et cette ville, qui paraissait toujours menacée d'une attaque. On répandit quatre brigades d'artillerie et cinquante hommes par bataillon sur tout le front de l'ancienne ligne, depuis la Mehaigne jusqu'à la Ghète, et l'on ordonna de battre la générale le lendemain à la pointe du jour : la nuit se passa tranquillement.

Le 6 au matin les ennemis vinrent de nouveau reconnaître nos lignes; mais les ayant sans doute trouvées inattaquables, ils marchèrent par leur droite et allèrent camper à Saint-Tron; leur droite fut appuyée à la ville, leur gauche s'étendit jusqu'au delà de Milenhoven, laissant devant elle Hasselbrock : le front de leur camp était couvert par plusieurs ruisseaux.

Le même jour MM. les maréchaux quittèrent Wasseige, marchèrent par leur gauche et campèrent à Weser, près de

Léau. La droite de l'armée dépassait un peu Noduwez, et fut fermée par M. de Pracontal; il s'établit au château de Jauche, qui était un bon poste, et derrière le ruisseau de ce nom, qui était de bonne défense. Le reste de l'armée s'étendait sur des lignes jusqu'à la hauteur de Léau, ayant devant elle la ligne de Heylissen et la Ghète; la gauche fut couverte par M. de Labadie, qui s'avança avec sept bataillons et cinq escadrons jusqu'au village de Buvinghen, sur la Ghète, entre Léau et Diest; et pour être en état de mieux veiller à toute cette partie, il envoya un détachement de trois cents hommes dans la ville de Haelen.

Dans cette position, on était également à portée de donner la main au Demer et à Diest, ou de retourner aux lignes de Wasseige, sur la Mehaigne, et de prévenir les ennemis sur l'un ou l'autre côté. Nos passages et nos communications étaient bien préparés partout. On répara quelques retranchements le long de la Ghète, depuis Buvinghen jusqu'à Haelen; on acheva les ponts sur les fossés de la ville de Léau, et, par ce moyen, l'on communiqua de la ligne à cette place par six endroits différents.

Après que les ennemis eurent quitté les environs d'Hannut, on y envoya un parti qui y trouva quantité de fascines, dont on se servit pour fortifier la ligne; on avait bien prévu qu'ils ne nous attaqueraient pas. Outre le danger qu'il y eût eu pour eux dans une pareille entreprise, ils n'étaient pas assez d'accord entre eux pour prendre un parti de vigueur : rien n'égalait la mésintelligence qui continuait à régner entre les Anglais et les Hollandais. La reine d'Angleterre était surtout très-mécontente de voir qu'avec une armée supérieure, dont on s'était promis de si grands avantages pendant la campagne, tout se réduisait à la défaite d'Eeckeren

et à la prise du château d'Huy, qu'il faudrait abandonner pendant l'hiver.

Le duc de Marlborough continuait de son côté d'insinuer au public que s'il n'avait rien entrepris, c'était la faute des Hollandais; il ne disait pas que les bonnes dispositions de MM. les maréchaux avaient déconcerté tous ses projets; ce fut cependant ce qui l'obligea de renoncer à la conquête d'Anvers et du Brabant dont il s'était flatté, et de se contenter de prendre Limbourg. Il le fit investir par six cents chevaux dans la nuit du 8 au 9, et détacha ensuite de son camp de Saint-Tron, vingt-trois bataillons et dix-huit escadrons pour en faire le siége, en attendant l'arrivée de son artillerie. Ces troupes campèrent à Robermont, près de Liége, aux ordres du prince de Hesse; et M. de Marlborough, voulant faire le siége en personne, se rendit lui-même à leur camp.

Aussitôt que M. le maréchal de Villeroy fut instruit du départ du détachement destiné à cette opération, il manda à M. de Reignac de capituler de bonne heure, afin de sauver la garnison; mais que, si on lui refusait des conditions honorables, il eût à se défendre jusqu'à l'extrémité.

Il était question, après la prise de Limbourg, de faire marcher le prince de Hesse à la tête des Allemands à Marche en Famène et à la Roche, ensuite vers la Moselle. Marche était un mauvais poste qu'on ne pouvait défendre; mais le château de la Roche exigeait un siége. Ces deux postes perdus il ne nous restait que celui de Franchimont qui fût propre à incommoder les ennemis pendant l'hiver; mais cet objet était moins important que celui de la marche du prince de Hesse vers la Moselle. Il était évident que la prise de Brisach, dont monseigneur le duc de Bourgogne s'était rendu maître le 6, dérangeait infiniment les affaires de l'empereur,

et qu'il lui fallait des secours : il les demandait depuis longtemps; mais on avait préféré la conquête peu importante d'Huy et de Limbourg au salut de l'Allemagne.

MM. les maréchaux, ne voulant pas se laisser prévenir par le prince de Hesse, augmentèrent jusqu'à quinze bataillons, quinze escadrons et dix pièces de canon le corps qui était à Jauche aux ordres de M. de Pracontal, et ils le firent partir le 13 pour aller camper le même jour à Longchamps et le lendemain à Jambes, sous Namur. Il avait ordre de s'avancer ensuite dans le Condros et même dans le duché de Luxembourg, de protéger autant qu'il serait possible Marche et le château de la Roche, et surtout de si bien prendre ses mesures qu'il eût toujours sur les ennemis l'avance vers la Moselle.

Ayant donc appris, peu après son arrivée à Jambes, que le corps du prince de Hesse était décampé de Robermont pour aller faire le siége de Limbourg, il se porta le 18 à Ciney, et le 23 à Jemeppe, près de Marche, où il resta pour attendre la fin du siége.

Quant aux deux armées, elles ne firent aucun mouvement; celle des ennemis, toujours campée à Saint-Tron, rapprocha seulement sa gauche du moulin de Corswarem. M. d'Overkerke, qui commandait en l'absence du duc de Marlborough, fit retrancher son camp et y rassembla des fourrages, ce qui fit juger qu'il resterait dans sa position, même après le siége de Limbourg.

De notre côté, comme notre droite manquait de fourrages, on fit, le 21, marcher sur la gauche la maison du roi et deux régiments de dragons, qui campèrent à Rothem, près d'Haelen, et l'on établit des ponts sur la Ghète et sur le Demer, pour aller fourrager entre cette dernière rivière et le ruisseau

de Sonhoven. Ce fourrage s'exécuta le 22 avec beaucoup de succès; on poussa même jusqu'à Hasselt, où l'on prit mille sacs de grains, et l'on causa une telle alarme dans le camp des ennemis, que, croyant qu'on allait les attaquer, ils prirent les armes et bordèrent avec de l'infanterie le ruisseau de Duras, sur le front de leur droite.

Les affaires, du côté de la mer, étaient dans la meilleure situation, et les lignes du pays de Waes entièrement rétablies. M. de Bedmar n'ayant plus rien à craindre dans cette partie, et voyant les troupes de M. de Coehorn toujours dispersées à Hulst, au Sas de Gand et à l'Écluse, et hors d'état de rien entreprendre, revint à Bruxelles, laissa sous les ordres de M. de Guiscard douze bataillons et six escadrons, qui retournèrent de Saint-Gillis à Saint-Nicolas, et renvoya à Louvain cinq bataillons, destinés à rejoindre l'armée. MM. les maréchaux les lui avaient demandés pour se mettre en état de renforcer au besoin le corps de M. de Pracontal en proportion de ce que le serait celui du prince de Hesse après la prise de Limbourg.

Il est difficile de se figurer avec quelle lenteur M. le duc de Marlborough fit ses dispositions pour un siége d'une aussi médiocre importance; on crut découvrir qu'il ne le pressait pas afin de tirer plus de contributions du pays de Limbourg, où il avait établi une quantité prodigieuse de sauvegardes. Arrivé le 14 devant la place, qui avait été investie dans la nuit du 8 au 9, il crut ou feignit de croire qu'une partie de son détachement et douze pièces de canon qu'il avait amenées avec lui suffiraient pour l'emporter; mais, l'ayant reconnue de près, il jugea qu'elle méritait d'être attaquée comme une place du premier ordre : il se fit joindre par de nouvelles troupes, et fit venir un nouveau train d'artillerie, qui n'arriva que le 23.

Il eut alors vingt-trois bataillons et dix-huit escadrons, et

son artillerie consista en quarante et une pièces de canon et vingt gros mortiers. C'était plus qu'il n'en fallait pour détruire les ouvrages de terre et les deux faibles bastions qui défendaient Limbourg; aussi M. de Reignac, qui avait ordre de préférer le salut de la garnison à une défense obstinée, n'attendit pas que l'artillerie des ennemis tirât: il demanda à capituler; mais, sur un refus, il se disposa à se défendre, et fit deux sorties qui incommodèrent beaucoup les ennemis.

Leurs batteries commencèrent à tirer le 26 au matin; le feu continua sans relâche et avec tant de vivacité, que le 27 après midi le château se trouva ouvert de toutes parts, et M. de Reignac fut forcé de se rendre prisonnier, à condition que les officiers et les soldats conserveraient ce qui leur appartenait, et qu'il serait accordé douze chariots pour le transport des équipages. La garnison fut conduite à Maëstricht.

Après la prise de Limbourg, le duc de Marlborough fit camper les Hessois et les troupes de Luneburg à Stembert, près de Verviers, renvoya le reste des troupes du siége à l'armée, l'artillerie à Maëstricht, et retourna au camp de Saint-Tron, où il continua à se retrancher, ne pensant plus qu'à vivre aux dépens du pays, jusqu'au moment où il séparerait ses troupes.

Comme la campagne tirait à sa fin, il était question de prendre des arrangements pour les quartiers d'hiver. La cour et les généraux s'occupaient de cet objet, et M. de Puységur envoya un mémoire et une carte sur les dispositions qu'il croyait convenables pour conserver, durant l'hiver et pendant la campagne suivante, les Pays-Bas espagnols.

Au commencement d'octobre on eut avis que les ennemis décamperaient dans peu pour se séparer, et qu'ils n'entreprendraient plus rien. Cela était d'autant plus vraisemblable, que

la victoire qui venait d'être remportée à Hochstett par l'électeur de Bavière et M. le maréchal de Villars sur l'armée de l'empereur, commandée par M. de Stirum, ne pouvait que leur imposer, et faire reprendre la supériorité aux armes du roi. Le premier avantage que cet événement procura fut de donner à M. le maréchal de Tallard le moyen d'entreprendre le siége de Landau; mais comme le roi craignait que les alliés ne fissent tous leurs efforts pour soutenir cette place, et que pour cet effet ils n'envoyassent sur le Rhin les Hessois et d'autres troupes de l'armée des Pays-Bas, sa majesté manda à M. le maréchal de Villeroy de destiner M. de Pracontal à joindre au besoin M. de Tallard devant Landau, et d'augmenter son corps en proportion de ce que les ennemis pourraient faire passer en Alsace.

M. de Pracontal, qui était toujours à Jemeppe, couvrant Marche, la Roche et les autres postes du pays de Luxembourg, pouvait facilement devancer les ennemis vers le Rhin. Sa route était de passer par Grune, qui était le seul endroit où il y eût de l'eau, entre Marche, la Roche et Roumont, et de là, par Luxembourg, pour aller ensuite passer la Moselle à Thionville, où il y avait un pont. Cette route était beaucoup plus courte et plus facile que celle que les Hessois en partant de Stembert, près de Verviers, pouvaient prendre par Malmédy, Bullingen, Munster-Eiffel, Bonn et Coblentz; il y avait dans tous ces pays de très-mauvais chemins. Pour renforcer M. de Pracontal, on attendait que les ennemis se fussent entièrement éloignés de nos lignes, et ce moment arriva bientôt.

Le 10 ils se mirent en marche, et allèrent camper à Tongres et à la Commanderie du Vieux-Jonc, la droite vers Bilsen, la gauche à Tongres.

Aussitôt qu'on eut avis de ce mouvement, on commanda

deux mille chevaux et quelques compagnies de grenadiers, pour attaquer leur arrière-garde; mais des défilés qui se trouvaient entre eux et nous, un brouillard qui dura toute la matinée, la diligence qu'ils apportèrent dans leur marche, ayant renvoyé dès la veille leur artillerie et leurs bagages, tous ces motifs nous empêchèrent de les joindre. Outre cela, le chemin de Saint-Tron se trouva embarrassé par l'échange des prisonniers : des difficultés faites à dessein par les ennemis prolongèrent cette opération jusqu'au 10 au matin. Cela retarda encore la marche du détachement envoyé après leur arrière-garde, en sorte qu'arrivé à Saint-Tron on ne vit plus que quelques troupes qui, déjà trop éloignées et couvertes du ruisseau de Brusthem, étaient hors de portée d'être attaquées. On n'alla pas plus loin. On visita le camp et les retranchements des ennemis; on trouva très-avantageuse la position qu'ils venaient de quitter, mais on ne jugea pas à propos de l'occuper ni de déplacer l'armée des lignes de Léau.

Comme le nouveau camp de M. de Marlborough, entre Tongres et Bilsen, l'approchait des sources du Demer, MM. les maréchaux, autant pour régler ce qui pouvait mettre cette partie en sûreté, que pour faire les dispositions nécessaires pour se procurer les subsistances qui restaient de l'autre côté de cette rivière, se rendirent à Diest. Ils firent en même temps à leur droite un mouvement qui avait deux objets : l'un, de donner aux ennemis quelque inquiétude sur Huy et Limbourg, l'autre, de mettre des troupes à portée de renforcer le corps de M. de Pracontal. Cinq bataillons et dix-huit escadrons marchèrent, le 10, à Namur, aux ordres de M. de Saint-Maurice; ces troupes furent suivies, le 12, par six autres bataillons; de sorte qu'il y eut, le 13, sous cette place, onze bataillons et

vingt-quatre escadrons, dont une partie était destinée à joindre M. de Pracontal.

Ces troupes allaient bientôt lui devenir nécessaires. Les Hessois venaient de faire un mouvement, et s'étaient portés, le 9, de Stembert aux villages de Le Sart et de Jalhay, sur le chemin de Stavelot, et M. de Pracontal, en ayant été informé, s'était avancé, le 11, de Gennep à Grune, afin de prendre ensuite la grande route de Luxembourg et de Trèves, aussitôt qu'il verrait les ennemis tenir celle de Bullingen; il se porta même dès le 14 à Neuville, sur le ruisseau de Roumont, parce que les ennemis paraissaient menacer le côté de Saint-With et de Salm. Dans ce poste, M. de Pracontal conservait l'avantage d'être à portée de Marche, d'où il tirait son pain, et celui de pouvoir, non-seulement s'avancer par Houffalize sur Salm, pour mieux couvrir, au besoin, le pays de Luxembourg, mais encore de devancer les ennemis vers la Moselle et le Rhin. Il n'était plus question que de lui faire passer un renfort de troupes; il fallait en même temps faire de nouvelle démonstrations sur la Meuse pour y attirer l'attention des ennemis.

Ce fut dans ce dessein qu'après avoir réglé à Diest ce qui pouvait concerner la sûreté du pays et la subsistance de l'armée, qui fut assurée jusqu'au 25, MM. les maréchaux se rendirent, le 15, en personne à Namur. Les ennemis en furent intrigués; et, pour augmenter leur inquiétude sur Huy, Liége et Limbourg, et les empêcher de faire marcher des troupes vers Landau, on fit à Namur un mouvement d'artillerie, et l'on y fit arriver, le 15 et le 17, deux régiments d'infanterie, deux de cavalerie, et la plus grande partie de la maison du roi.

Ces troupes remplacèrent un détachement de six bataillons et de neuf escadrons aux ordres de M. le comte de Hornes, qui partit le 16 et arriva le 17 à Marche, pour renforcer le corps

de M. de Pracontal, qui alors se trouva fort de vingt et un bataillons et de vingt-quatre escadrons.

Le grand nombre des troupes qui étaient sous Namur et avec M. de Pracontal affaiblissait l'armée; mais sa position n'en était pas moins bonne, car elle pouvait être jointe par ces troupes en deux ou trois marches. MM. les maréchaux se séparèrent le 16 et le 17 en dix camps différents, dans la partie de Diest, et ne laissèrent aucune troupe entre les deux Ghètes. Ces camps, celui de Namur et ceux de Neuville et de Marche, au pays de Luxembourg, se montaient à soixante-huit bataillons, cent deux escadrons de cavalerie et trois régiments de dragons, et par leur position remplissaient en même temps les deux principaux objets, le soutien des Pays-Bas et la protection du siége de Landau.

Les troupes, occupant ainsi une très-grande étendue de pays, vivaient plus commodément, et attendaient plus tranquillement que les ennemis se séparassent, pour se séparer aussi. Il ne convenait pas de le faire avant eux; on savait que l'empereur les sollicitait fortement d'envoyer du secours à Landau; il fallait, pour les en empêcher, tenir la campagne jusqu'à la prise de cette place, contenir les Hessois, et donner à M. de Marlborough des inquiétudes sur la Meuse; c'est ce qui engagea MM. les maréchaux à rester à Namur.

M. de Pracontal, de son côté, pour imposer aux Hessois, marcha le 18 de Neuville à Grinchamps, et le 20 à Noville, entre Bastogne et Houffalize; il s'y fit joindre par les troupes qui étaient à Marche. Par ce mouvement il se procurait les moyens de vivre plus facilement en tirant son pain d'Arlon, et se rapprochait de la Moselle et du Rhin, et même des Hessois, sur lesquels il pensait qu'il lui serait possible d'entreprendre.

Les affaires du côté de la mer étaient aussi dans une situation avantageuse. M. de Lamothe ayant avis que les troupes qui étaient devant lui rentraient dans les places de la Flandre hollandaise, commença à séparer les siennes. Celles que M. de Guiscard avait fait camper à Saint-Nicolas, au pays de Waes, se disposèrent à garnir les forts de l'Escaut, et M. de Gacé, qui venait de visiter les lignes depuis l'Escaut jusqu'au fort Rouge, près de Gand, les trouva si bien rétablies et en si bon état, que, malgré leur étendue, qui était de quatorze lieues, il ne demandait que dix bataillons pour les garder pendant l'hiver.

On n'avait plus d'inquiétude pour aucune autre partie de la frontière que pour la ville de Gueldre, et l'on apprit que le comte de Lothum, qui commandait le blocus, avait canonné et bombardé cette place depuis le 3 jusqu'au 15; qu'il avait employé à cette opération quarante pièces de canon et trente mortiers qui avaient détruit ou réduit en cendres la plupart des édifices et des maisons; que le débordement des eaux avait fait cesser l'attaque, mais que la ville était toujours bloquée.

On était encore incertain du moment où les ennemis se sépareraient; on le crut très-prochain lorsqu'on sut que M. de Marlborough avait renvoyé ses équipages en Hollande, et qu'il était parti le 13 pour se rendre à Dusseldorf; mais on sut que l'objet de ce voyage était de se trouver dans cette ville au passage de l'archiduc, qui allait en Hollande s'embarquer pour le Portugal. On apprit même, quelques jours après, qu'il était revenu à l'armée et qu'il était parti le 23 pour La Haye, laissant à M. d'Overkerke le commandement des troupes et le soin de les séparer. Celui-ci resta encore quelques jours entre Tongres et Bilsen pour achever de consommer les fourrages. Il ne fut point question de sa part de détachement, ni vers la

Moselle, ni vers le Rhin; et comme le siége de Landau avançait, il y avait lieu de croire qu'il était trop tard pour que les troupes qu'il pourrait envoyer au secours de cette place arrivassent assez tôt. D'ailleurs, M. de Pracontal, posté comme il était entre Bastogne et Houffalize, était à portée de les devancer et même d'attaquer les Hessois.

C'est ce qu'ils craignirent eux-mêmes, et ce qui les détermina à décamper le 24 de Le Sart et de Jalhay pour se retirer à Baelen, près de Limbourg; ils y furent renforcés par quatre bataillons de la garnison de Maëstricht, et ils marchèrent ensuite à Corneli-Munster, où ils furent encore joints par quelques troupes allemandes.

Comme ce mouvement les approchait de la Moselle et du Rhin, où M. de Pracontal ne devait pas se laisser prévenir, l'intention du roi étant même qu'il s'emparât de Trèves, il marcha de Noville à Bertrange, près de Luxembourg.

Enfin, dans les derniers jours du mois, les ennemis commencèrent à se séparer, et MM. les maréchaux, de leur côte, mirent quelques-unes de leurs troupes en marche vers leurs quartiers d'hiver, et se rendirent de Namur à Diest afin d'être plus à portée de donner les ordres pour le départ des troupes.

Le 1er novembre, étant informés que les Anglais marchaient sur Werth et Eyndhoven pour aller à Breda et à Bois-le-Duc, et que le reste des troupes qui étaient entre Tongres et Bilsen avaient ce jour-là entièrement levé leur camp, ils ne crurent pas devoir laisser plus longtemps les leurs ensemble et sous la toile, où elles commençaient à souffrir de la rigueur de la saison et de la disette de fourrage. En conséquence une partie de l'artillerie et quelques régiments quittèrent le camp; on congédia aussi les officiers généraux qui ne

devaient point être employés pendant l'hiver, et l'on fit partir tous les officiers de semestre.

Les jours suivants les troupes se mirent successivement en marche pour se rendre dans leurs quartiers, de sorte que le 5 l'armée se trouva entièrement séparée.

MM. les maréchaux se rendirent le 4 de Diest à Louvain, où ils virent défiler les dernières troupes. Comme Diest et Léau étaient à la tête des quartiers, ils donnèrent des ordres pour qu'on les réparât, préférant ce parti à celui d'en raser les fortifications. Ils regardaient ces villes non comme des places à défendre, mais comme des postes nécessairement liés aux lignes qui faisaient toute la défense des Pays-Bas. Leur dessein n'était pas de faire travailler à l'enceinte entière de ces villes; ils jugèrent qu'il suffirait de mettre dans le meilleur état qu'il serait possible les parties de Diest qui n'étaient pas couvertes par le Demer, et celles de Léau qui ne l'étaient pas par la Ghète.

Les deux généraux se séparèrent le 5. M. le maréchal de Boufflers se rendit à Bruxelles, d'où il partit le 7 pour retourner à la cour. M. le maréchal de Villeroy alla à Malines et visita ensuite le reste de la frontière depuis Anvers jusqu'à Ostende et Nieuport.

M. le maréchal de Villeroy trouva qu'il y avait beaucoup de choses à faire aux environs d'Anvers; mais il pensait que ce ne seraient jamais les nouvelles fortifications qu'on ferait à la ville qui pourraient la sauver, et que, si une fois les ennemis étaient établis devant la place, des ouvrages extérieurs n'en retarderaient pas la prise; d'où il conclut qu'il valait mieux chercher à empêcher le siége qu'à rendre la place meilleure; que pour ôter aux ennemis toute espérance d'en approcher et leur en rendre les accès difficiles, il n'y avait pas de meilleur

moyen que de soutenir les lignes du pays de Waes, les forts de l'Escaut et la tête de Merxem. Il pensait aussi qu'il serait avantageux d'avoir à Anvers les quatre demi-galères qui devenaient inutiles à Dunkerque, et que, par ce moyen, le pont serait en sûreté et la ville à l'abri de toute entreprise du côté de la rivière.

Il trouva en très-bon état les lignes du pays de Waes dans toute leur étendue, depuis le fort la Perle jusqu'à Gand; il les regardait comme inaccessibles pendant l'hiver, et d'une si bonne défense pendant l'été, qu'il ne fut pas peu surpris que les ennemis eussent pu les forcer.

Le canal de Gand à Bruges avait un parapet dans toute sa longueur; mais il était nécessaire de l'épaissir et de faire quelques ouvrages aux ponts, qui étaient placés dans les endroits les plus accessibles aux ennemis, et il fallait conserver ces ponts pour passer au delà du canal.

Le fort Isabelle était rétabli, mais M. le maréchal ne pensait pas qu'il pût être d'une grande utilité.

Damm était en bon état, et au moyen d'un retranchement qui était presque achevé entre cette place et Bruges, il était très-difficile aux ennemis de s'en approcher.

Le canal de Bruges à Ostende était aussi dans la meilleure situation et très-facile à défendre. En général, tout le pays était en état de nous procurer plus d'avantages pendant la campagne suivante, et de nous donner beaucoup moins d'inquiétudes qu'on n'en avait eu pendant celle qu'on venait de faire.

Quant à Bruges et à Gand, ces villes n'étaient par elles-mêmes d'aucune défense, et il n'y avait que par le moyen des canaux, des lignes et avec des armées, qu'on pût les soutenir.

Nieuport ne valait pas mieux, mais les écluses étaient bonnes

et les inondations que l'on pouvait y faire donnaient beaucoup de facilité pour conserver cette place. On pouvait aussi, par le canal de Leffinghe, inonder tout le pays.

On avait travaillé considérablement non-seulement à la ville d'Ostende, mais encore au fort Saint-Philippe, à l'ouvrage à cornes du canal et au grand retranchement qui l'environnait, et cette place, sans pouvoir être regardée comme bonne, présentait aux ennemis de grandes difficultés à vaincre pour en entreprendre le siége.

Il ne leur était pas plus aisé de faire une descente; et aussitôt qu'on pouvait les soupçonner de vouloir en tenter une, pour peu qu'il y eût des troupes entre Blankenberghe, Ostende et Nieuport, on la leur rendait très-difficile.

M. le maréchal désirait qu'on fît quelques ouvrages à Plasschendael; et pour couvrir le pays du nord du franc de Bruges, il proposa de faire une ligne entre le fort Isabelle et la ville de Damm.

Enfin, après avoir bien vu toute cette frontière, qu'il trouva d'une défense beaucoup plus facile qu'il ne l'avait imaginé, il revint le 19 à Bruxelles, et apprit que l'échange des prisonniers continuait à se faire sans contestations, depuis que la convention en avait réglé les arrangements.

Pendant que M. le maréchal visitait le pays du côté de la mer, les affaires devinrent très-intéressantes sur le Rhin. Après la séparation des armées en Flandre, les ennemis prirent enfin, dans le temps qu'on s'y attendait le moins, la résolution de faire marcher des troupes au secours de Landau. Les Hessois et d'autres troupes allemandes qui s'étaient établies à Corneli-Munster et dans les environs furent chargés de cette expédition, et firent, dans les premiers jours du mois, leurs dispositions et quelques mouvements vers le Rhin.

M. de Pracontal, qui avait ordre de se tenir toujours prêt pour les devancer, rassembla, au premier avis qu'il eut de leur dessein, les cantonnements qu'il avait pris entre Arlon et Luxembourg, marcha le 5, passa la Moselle le 6, arriva le 10 à Sarre-Louis, et continua sa route vers le Rhin; mais il ne fit pas autant de diligence que les ennemis qui, au moyen de chariots qu'on leur avait préparés le long du Rhin, arrivèrent le 13 près de Spire. M. de Pracontal, au contraire, ayant trouvé des chemins fort difficiles, ne joignit M. de Tallard, et seulement avec sa cavalerie, que le 15, au moment où ce général attaquait les ennemis dans leur camp, en sorte que son infanterie ne put arriver à temps. Néanmoins M. de Tallard remporta sur eux une victoire complète, et Landau capitula.

Les ennemis avaient fait suivre le prince de Hesse par un corps de quatorze bataillons et de quatorze escadrons, aux ordres du général Sommerfeld, commandant les troupes de Hanovre; mais il n'arriva que le 18 sur la Naw, où, ayant appris le malheureux événement de la bataille de Spire, il alla hiverner dans le pays de Cologne.

M. de Pracontal ayant été tué à la bataille, M. le comte de Coigny alla prendre le commandement d'une partie de ses troupes, marcha à Trèves dont il s'empara, et y passa l'hiver sans être inquiété par les ennemis, mais ils ne furent pas si tranquilles sur la frontière des Pays-Bas.

M. le maréchal de Villeroy ne fut pas plus tôt de retour à Bruxelles de la tournée qu'il avait faite du côté de la mer, qu'il apprit que M. de Coehorn avait des projets sur les lignes du pays de Waes; il eut peine à le croire, sachant que ce général n'avait dans les places de la Flandre hollandaise, depuis Lille jusqu'à l'Écluse, que quatorze bataillons et quatre

escadrons, tandis que nous avions quatre-vingt-dix bataillons et quatre-vingt-cinq escadrons en état de camper.

Cependant M. de Coehorn, ayant effectivement rassemblé un corps, vint camper le 20 devant le fort de Bedmar, et s'étant retranché sur la digue de Kykuyt, près d'Hulst, et sur celle de l'Escaut, jeta quelques bombes sur ce fort et dans la redoute d'Antoniushoek; mais elles n'y causèrent aucun dommage.

Aussitôt qu'on eut avis de cette entreprise, on se mit en état de s'y opposer. M. de Lamothe fit marcher quelques troupes entre le fort Rouge et Steckene; d'autres partirent de Malines et d'Anvers, pour se porter sur la ligne. M. le maréchal ne jugea pas à propos d'en faire mouvoir un plus grand nombre; il prévoyait que le mouvement des ennemis n'aboutirait à rien, et qu'il n'avait d'autre objet que de faire une diversion pendant l'embarquement qu'on faisait dans les ports de Hollande pour le Portugal.

En effet, M. de Coehorn se retira le 23, et alla camper à Lapscheure; il y baraqua ensuite, et fit travailler à un retranchement entre la digue de Doel et le fort de Liefkenshoek.

M. le maréchal continua à tenir derrière les lignes une partie des garnisons de Gand et de Dendermonde, d'Anvers et de Malines, ce qui, joint aux troupes qui étaient en quartiers dans le pays de Waes, suffisait pour ôter aux ennemis l'idée d'une nouvelle entreprise; et comme le retranchement qu'ils faisaient pour garantir le polder de Doel et les forts de Liefkenshoek et de Lillo ne pouvait nous causer aucune inquiétude pour nos lignes, on fit seulement, à la digue qui aboutissait à la redoute d'Antoniushoek, une coupure, que l'on jugea suffisante pour mettre cette partie en sûreté. C'est l'avantage du pays, où l'on ne marche que sur des digues, de pouvoir s'y mettre facile-

ment a l'abri de toute insulte quand on y arrive le premier.

M. le maréchal de Villeroy instruit, le 5 décembre, que les ennemis s'étaient entièrement retirés dans leurs places, proposa à la cour d'attaquer Lillo. Il pensait que cette opération serait utile à la sûreté d'Anvers, et pourrait faire croire aux ennemis que nous etions en état d'entreprendre sur eux; il espérait aussi que la prise de ce fort pourrait entraîner celle des forts de la Croix et de Liefkenshoek. Pour favoriser cette entreprise et contenir la garnison de Berg-op-Zoom, il se proposait de faire des diversions dans tout le pays de Waes, et d'envoyer un corps de cavalerie sur la bruyère, entre Sandvliet et Berg-op-Zoom.

La cour lui laissa la liberté de faire ce qu'il jugerait à propos; mais elle lui recommanda de ne rien entreprendre qu'il ne fût assuré du succès. Le roi, forcé de s'occuper d'objets plus importants, ne voulait rien hasarder. Contenir le duc de Savoie, réduire les rebelles des Cévennes, soutenir la guerre en Espagne, exigeait toute l'attention de sa majesté; ce fut même ce qui l'empêcha de laisser aux Pays-Bas autant de troupes qu'il en aurait fallu pour imposer aux ennemis. Dans les premiers jours de décembre on fit encore partir de cette frontière dix bataillons, destinés à renforcer les troupes qu'on envoyait vers Lyon et Bayonne. M. le duc de Berwick partit en même temps pour aller commander celles qu'on faisait passer en Espagne, et il y avait lieu d'espérer qu'il y arriverait avant que l'archiduc fût débarqué en Portugal.

Ce prince, que l'empereur avait déclaré roi d'Espagne, etait encore à La Haye, et n'attendait plus, pour se rendre à sa destination, que le départ des flottes d'Angleterre et de Hollande, lorsqu'il vit tout à coup son voyage différé pour longtemps. Le 8 décembre ces deux flottes furent battues par la plus furieuse

tempête dont on ait jamais ouï parler; elles furent entièrement dispersées, et la plupart de leurs équipages et des troupes de débarquement périrent. On faisait monter cette perte à trente mille hommes, dont douze mille soldats anglais et hollandais noyés; on comptait qu'il avait péri trente vaisseaux de guerre des deux nations et une infinité d'autres bâtiments.

M. le maréchal de Villeroy était toujours occupé de son projet sur Lille; mais cette opération s'étant trouvée impraticable, il y renonça, et les ennemis l'obligèrent de porter ailleurs son attention.

Gueldre venait de tomber en leur pouvoir. M. de Betis, qui y commandait, ayant reçu ordre de ne plus attendre l'extrémité pour leur rendre cette place, presque entièrement détruite par le bombardement, avait obtenu, le 15, une capitulation honorable. Il semblait que la possession de cette nouvelle conquête, que les ennemis avaient tant à cœur, dût fixer l'époque de leur tranquillité, mais tout à coup ils reparurent encore en campagne. Le 27 au soir et le 28 au matin, trente-six bataillons et quarante escadrons des garnisons de Ruremonde, Venloo, Werth, Maesseyk, Aix, Maëstricht, Liége et Huy, arrivèrent sur la Mehaigne, campèrent sur deux lignes, depuis Wasseige jusqu'à Mierdorp, et travaillèrent aussitôt à raser les lignes.

M. le maréchal, qui avait eu avis, quelques jours auparavant, d'un projet de mouvement de leur part, du côté de la Meuse, avait donné des ordres pour rassembler sous Namur et sous Louvain les troupes des différentes garnisons, même de celles qui étaient le plus reculées, comme Maubeuge, Charleroi, etc., en sorte que le 29 il se trouva à Namur treize bataillons et vingt-deux escadrons. Ces troupes marchèrent la nuit suivante; celles de Namur par le château de Gennevaux,

et celles de Louvain par Tourines, et elles se joignirent le 30, au Grand-Rosier. M. le maréchal continua sa marche jusqu'à minuit, dans l'espérance de combattre les ennemis; mais ayant appris qu'ils étaient décampés le 29, pour se retirer dans leurs places, il prit le parti de renvoyer ses troupes à Namur et à Louvain, et il se contenta de se porter avec trois cents chevaux sur les lignes, dont il trouva que les ennemis n'avaient détruit que les courtines : les redans subsistaient dans leur entier, ce qui ne demandait que peu de travail pour le rétablissement de ces lignes. La facilité que les ennemis avaient trouvée à l'exécution de cette entreprise fit bien connaître le danger de n'avoir que peu de troupes à portée d'une frontière si voisine d'eux, tandis qu'ils avaient sur la Meuse des forces considérables, qu'ils pouvaient assembler en deux jours. Ce fut pour ne plus courir les mêmes risques que M. le maréchal ne renvoya pas dans les places de derrière les troupes qu'il en avait tirées; et que, sur quelques avis d'un nouveau projet des ennemis, il fit encore avancer plusieurs corps de cavalerie.

Il apprit aussi que M. de Cochorn, à la tête de mille hommes, avait fait, le 30, une nouvelle tentative sur les lignes du pays de Waes, près du fort de Bedmar, mais que le canon de ce fort et le feu de quelque infanterie l'avaient déterminé à se retirer.

Enfin les ennemis, ayant échoué dans toutes leurs entreprises, rentrèrent de tous côtés dans leurs quartiers d'hiver, dont on trouvera l'emplacement au rang des pièces relatives à ce mémoire.

DEUXIÈME PARTIE.

CAMPAGNE D'ITALIE.

La situation dans laquelle se trouvaient, au commencement de l'année 1703, les affaires en Italie, ne pouvait être plus heureuse pour les intérêts des deux couronnes, plus avantageuse pour la tranquillité et le rétablissement des troupes, plus favorable pour pouvoir commencer la campagne avec supériorité. L'abandon du Seraglio par les impériaux donnait à l'armée des deux couronnes, à la gauche du Pô, tout le cours du Mincio; et leur retraite au delà de la Secchia lui assurait, à la droite de ce fleuve, la jouissance du Guastallais et du Modénais, qui formaient dans cette partie la première ligne de ses quartiers; et quoique Brescello fût encore entre leurs mains, cette place était bloquée de manière à ne causer aucun embarras, et elle ne gênait en rien la navigation du Pô, surtout depuis qu'on s'était emparé du poste de Boretto, situé vis-à-vis de cette place, sur le bord opposé. Un pont établi à Guastalla et bien retranché, et celui de Crémone, offraient une communication assurée d'un côté de ce fleuve à l'autre; les pays immenses que renfermait la ligne des quartiers formée par la Secchia et le Mincio, et terminée à la droite par les montagnes de l'État vénitien et le lac de Garde, fournissaient abondamment des subsistances, et donnaient des emplacements vastes et commodes pour les troupes.

M. le duc de Vendôme, qui continua de commander l'armée

des deux couronnes conjointement avec M. le prince de Vaudemont, avait à ses ordres quatre-vingt-sept bataillons et cent quatre escadrons français, indépendamment des troupes espagnoles et piémontaises qui hivernaient, les unes dans le Milanais, les autres dans les états du duc de Savoie, et qui devaient rejoindre l'armée au commencement de la campagne[1]. Le quartier général de M. le duc de Vendôme était à Guastalla, celui de M. le prince de Vaudémont à Milan.

L'armée de l'empereur, commandée par M. le prince Eugène de Savoie, avait le fond de quarante mille hommes, mais à peine y en avait-il vingt-cinq mille en état de servir. Retirée à la droite du Pô, dans le pays marécageux du Mirandolais et à la gauche de ce fleuve, dans la partie du Mantouan qu'elle avait pu conserver; extrêmement resserrée par le Pô, la Secchia, le Panaro et l'État ecclésiastique ou le pays vénitien, elle ne pouvait subsister qu'avec beaucoup de difficulté et par les secours qu'elle exigeait avec violence de ces pays, ou par ceux qu'elle tirait du bas Pô.

Depuis que M. de Vendôme avait poussé les impériaux au delà du Mincio et leur avait enlevé Governolo, ils n'avaient plus à la gauche du Pô que trois postes principaux qui formaient leur tête : Ostiglia, où ils avaient un pont, Serravalle et Ponte-Molino. Leurs quartiers, à la droite du Pô, soutenus par la Mirandole, s'étendaient derrière la Secchia. Aux inconvénients auxquels était sujette une position aussi resserrée se joignit à la fin du mois de décembre un accident qui la rendit encore plus dangereuse. La Secchia rompit la digue qui la soutenait près

[1] On ignorait encore le nombre de troupes que les Espagnols pourraient mettre en campagne, parce que M. le prince de Vaudémont ne recevait d'Espagne aucun secours pour leur rétablissement. Quant aux Piémontais, le duc de Savoie s'était engagé à fournir six bataillons et douze escadrons de ses troupes.

de la Piopa, à quatre milles au-dessus de la Concordia[1], et prit son nouveau cours entre la Concordia et la Mirandole, par les villages de Disvetro, San-Possidonio, Quarantoli et San-Martino in Spina, d'où elle se jeta dans le Panaro, à Bondeno et Stellata. Le volume d'eau qui s'échappa par l'ouverture de la digue, qui était de plus de vingt toises, fut si considérable qu'il se répandit sur une superficie de deux milles de largeur, ce qui coupa entièrement la communication de la Mirandole, de Finale et de San-Felice avec les autres quartiers des impériaux. Les gens du pays assurèrent même que de tout l'été le chemin de Revere à la Mirandole ne serait pas praticable, et que les impériaux ne pourraient communiquer avec cette place que par Bondeno, lieu dépendant de l'État ecclésiastique. Comme on sut qu'ils n'avaient dans toute la partie droite de l'inondation que douze bataillons et quelque cavalerie, on espéra qu'il deviendrait facile d'assiéger la Mirandole sans craindre qu'elle fût secourue, et qu'on pourrait aussi insulter les postes de Finale et de San-Felice. Les impériaux se mirent en devoir de rétablir la digue, mais M. le duc de Vendôme fit occuper par deux cents hommes le château de Rovereto, situé sur la Secchia, vis-à-vis de l'endroit où elle était rompue, et où la rivière n'avait pas plus de cinquante pas de largeur, ce qui arrêta le travail.

M. le prince Eugène connaissant tout le danger de sa situation, et jugeant qu'avec ce qu'il avait de troupes il serait hors d'état de se soutenir pendant la campagne suivante, quitta l'armée pour aller solliciter des secours, laissant le commandement à M. le comte de Stahremberg. Il se rendit d'abord à Venise pour tenter d'engager la république à prendre les intérêts de l'empereur, ensuite à Vienne, afin de déterminer sa majesté impériale à envoyer des renforts considérables en

[1] Cette digue portait le nom de *Delmone al passo di Beltriguelli.*

Italie; mais les circonstances parurent peu favorables au succès de ses démarches. Les Turcs faisaient par mer et par terre un armement considérable qui devait inquiéter également et la cour de Vienne et les Vénitiens; d'un autre côté, l'électeur de Bavière, allié des deux couronnes, était en état d'occuper en Allemagne une grande partie des troupes impériales, et d'apporter de grands obstacles à la marche qu'une partie d'elles pourrait faire par le Tyrol pour passer en Italie; la France s'occupait même principalement de cet objet, et le roi, prévoyant que son armée du Rhin, commandée par M. le maréchal de Villars, rencontrerait encore les mêmes obstacles qui l'avaient empêchée, la campagne précédente, de pénétrer en Bavière et de se joindre aux troupes de l'électeur, avait conçu le dessein de faire passer à ce prince un corps de dix à douze mille hommes de celle d'Italie. Sa majesté en avait prévenu M. le duc de Vendôme par sa dépêche du 11 décembre de l'année précédente; mais ce général ayant représenté les difficultés qui s'opposaient à l'exécution de ce projet et les inconvénients qui en résulteraient pour les affaires d'Italie, le roi se borna à lui commander d'examiner les moyens qui pourraient faciliter dans la suite la jonction avec l'électeur, si les circonstances devenaient plus favorables à cette entreprise. En conséquence, M. le duc de Vendôme jeta les yeux sur M. de Barbesières pour faire reconnaître les passages et pour aller concerter avec l'électeur les moyens d'en faire usage.

Mais, en perdant de vue pour le moment ce projet, le roi jugea que la grande quantité de cavalerie qui se trouvait à son armée d'Italie n'était pas nécessaire dans un pays aussi coupé; et instruit que la gendarmerie dépérissait à vue d'œil, et que la plupart des officiers de ce corps abandonnaient leurs emplois, parce qu'ils étaient hors d'état de fournir à la dépense qu'occa-

sionnait leur séjour en Italie, et que, par cette raison, il ne s'en présentait aucun pour les remplacer, sa majesté manda à M. le duc de Vendôme de la renvoyer en France, ainsi que le régiment de dragons de Fimarcon, pour renforcer l'armée du Rhin. Ces troupes se mirent en marche à la fin du mois de janvier. M. de Barbesières partit aussi dans le même temps pour aller exécuter la mission dont M. le duc de Vendôme le chargea, et pour passer ensuite en Bavière, afin de se concerter avec l'électeur sur les moyens de lui envoyer des troupes de l'armée d'Italie, lorsque les circonstances le permettraient.

Le projet de M. le duc de Vendôme n'était pas de rester dans l'inaction pendant tout l'hiver : il méditait différentes entreprises; mais jugeant que les troupes avaient besoin de repos, il s'occupa, en attendant, de faire retrancher tous les postes qu'il avait enlevés aux ennemis sur le Mincio, ou qu'il y avait établis depuis qu'il les avait éloignés de cette rivière. Il alla les visiter lui-même, ainsi que les châteaux de Castiglione et de Castel-Goffredo, et les quartiers qui étaient entre le haut Mincio et l'Oglio. Il fit aussi retrancher tous les postes du blocus de Brescello, et établir dans une île du Pô une batterie de six mortiers, dans la vue de déterminer la garnison à se rendre; elle ne pouvait espérer aucun secours, et on la savait réduite à six cents hommes.

M. de Médavi, qui commandait sur le haut Oglio et sur la frontière du lac de Garde, exécuta pendant ce temps le projet qu'il avait formé d'aller faire contribuer les pays de la domination impériale, depuis Torbole et Riva jusqu'à Trente. Il s'embarqua à cet effet, le 3 janvier, à Rivoltella, sur le lac de Garde, avec mille hommes d'infanterie, sur dix grands bateaux qu'il avait rassemblés sous le prétexte d'aller chercher des grains qu'il avait fait acheter du côté de Salo; mais le

gouverneur de Desenzano pour les Vénitiens, ayant été instruit de l'embarquement des troupes, et craignant d'être accusé par les impériaux d'intelligence avec M. de Médavi, dépêcha une barque pour leur donner avis de son dessein. Comme cette barque était à rames, elle devança la flotte de M. de Médavi, qui ne pouvait aller qu'à voiles, et aussitôt les milices et les paysans avertis coururent aux armes et occupèrent tous les passages; ce qui engagea M. de Médavi, après avoir poussé jusqu'à Torbole, à revenir sur ses pas, ne jugeant pas qu'il y eût possibilité de s'enfoncer dans les montagnes, qu'il vit couvertes de paysans armés.

Les ennemis, de leur côté, firent des mouvements sur la Secchia; et M. de Vendôme, ayant été informé qu'ils assemblaient à Quistello trois à quatre mille hommes que l'on assurait devoir passer à la rive gauche de la rivière et y jeter un pont, fit assembler en toute diligence à Santa-Vittoria, sous les ordres de M. de Besons, deux mille hommes des quartiers voisins de Guastalla. Il se prépara à marcher lui-même le lendemain avec ces troupes; et afin d'être en état, en cas d'événement, de rassembler dans cette partie un nombre de troupes plus considérable, il fit venir à Reggiolo et Gualtieri douze compagnies de grenadiers des régiments qui étaient en quartiers entre l'Oglio et le Mincio; mais ayant été informé, le 8, que les ennemis ne faisaient aucune démonstration de vouloir passer la Secchia, les troupes retournèrent dans leurs quartiers.

On fut mieux instruit quelques jours après : on sut, le 12, qu'après avoir effectivement jeté un pont à Quistello, les ennemis avaient passé la Secchia, et qu'ils travaillaient près de Bondanello à un retranchement dans l'angle formé par cette rivière et la Parmeggiana.

Quoique M. de Vendôme jugeât que ce poste ne pouvait leur

servir qu'à envoyer quelques partis sur Coreggio, Carpi et Novellara, cependant il crut ne devoir pas leur laisser prendre cet air d'offensive, et détacha M. de Vaubecourt avec deux pièces de canon, deux mille cinq cents hommes d'infanterie et cinq centschevaux des garnisons de Carpi, Modène et Reggio, pour aller les attaquer à Bondanello, de concert avec un autre détachement de deux cents hommes et de cinquante chevaux, de la garnison de Reggiolo, qui devait marcher par la rive gauche de la Parmeggiana.

Toutes ces troupes arrivèrent le 13 devant Bondanello, qu'elles trouvèrent bien retranché et gardé par deux cent cinquante hommes, soutenus d'un gros corps qui bordait la rive droite de la Secchia. Cela n'empêcha point M. de Vaubecourt de tenter l'attaque. Elle se fit le même jour, à quatre heures après midi, et eut tout le succès qu'on pouvait désirer. Les retranchements furent emportés en une demi-heure; on y fit prisonniers le commandant, deux autres officiers et cinquante-cinq soldats; le reste fut tué ou noyé. M. de Vaubecourt eut sept officiers blessés et soixante soldats tués ou blessés.

M. le duc de Vendôme ne se contenta pas d'avoir fait chasser les ennemis de Bondanello, il résolut de garder lui-même ce poste. Il manda à M. de Vaubecourt d'y faire travailler sans perdre de temps; et, pour le soutenir, il envoya deux bataillons au château de Rolo, deux à Novi, et six compagnies de grenadiers à Reggiolo.

Ce nouvel établissement l'engagea à porter plus loin ses vues, tant pour resserrer davantage les ennemis que pour se préparer les moyens de commencer de bonne heure la campagne. Étant parvenu à rassembler assez de bateaux sur le Pô, sans rompre les ponts de Guastalla et de Crémone, il ordonna d'en jeter un à Borgoforte, afin de se procurer une commu-

nication plus courte du Modénais avec le Mantouan, et il résolut d'occuper, non-seulement San-Benedetto, mais aussi tout le cours de la Secchia, depuis Bondanello jusqu'à son embouchure; mais le mauvais temps ayant rendu les chemins impraticables, et M. de Vendôme considérant que l'occupation de San-Benedetto exigeait un corps très-considérable, parce qu'il fallait en même temps masquer le pont que les ennemis avaient à Quistello, il remit l'exécution de ce projet à un temps plus favorable à la marche des troupes; en attendant, il fit descendre, par le Pô, à San-Giacomo, des farines et des fourrages pour la subsistance de celles qu'il se proposait d'y envoyer dans le temps, et fit préparer des palissades et des fascines pour retrancher San-Benedetto. Il fit aussi, en attendant, occuper le château de Luzzara, et retrancher les écluses des quatre navilles qui se jetaient près de Bondanello dans la Secchia. On y fit un fort et quelques redans. Quant à Bondanello, on en augmenta si considérablement les retranchements, tant à l'angle des deux rivières qu'à la gauche de la Parmeggiana, qu'on en fit une espèce de place en état de soutenir un siége dans les formes. Lorsque les travaux furent achevés, M. le duc de Vendôme y envoya quatre pièces de canon, et y fit laisser quatre mille hommes sous les ordres de M. de Barnowal, colonel irlandais, qui fut chargé de garder aussi le retranchement des écluses. Le reste des troupes de M. de Vaubecourt retourna dans ses quartiers. Les ennemis, de leur côté, craignant que le grand établissement qui se faisait à Bondanello ne fût en vue de les attaquer dans cette partie, se retranchèrent aussi devant ce poste. Ils vinrent eux-mêmes attaquer celui des écluses; mais ce fut sans succès, quoiqu'il ne fût gardé que par vingt hommes; l'officier qui les commandait donna le temps à deux compagnies de grenadiers de venir à son secours.

L'objet de M. le duc de Vendôme, dans les dispositions dont on vient de faire le détail, était, comme on l'a déjà dit, relatif au projet qu'il avait de prévenir les ennemis en campagne. Il forma, à ce sujet, deux plans d'opérations : l'un, pour agir par la droite du Pô, en attaquant San-Felice, Finale et la Mirandole, en cherchant à intercepter la communication des ennemis avec les terres du pape et avec le bas Pô; l'autre, pour marcher par la gauche de ce fleuve sur les postes qu'ils occupaient dans cette partie, et couper leur communication avec l'Allemagne; mais, ne pouvant se déterminer par lui-même sur le choix de l'un de ces deux projets, il demanda, par sa dépêche du 15 janvier, les ordres du roi, en mettant ses différents projets sous les yeux de sa majesté.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Guastalla, 15 janvier 1703[1].

Je vais expliquer à votre majesté, comme j'ai déjà eu l'honneur de le lui marquer, les deux partis que nous pouvons prendre pour l'ouverture de notre campagne, afin qu'elle puisse choisir celui qui lui conviendra le mieux.

L'inondation de la Secchia commence à la Piopa, au-dessus de la Concordia, et, passant par Quarantoli et au bord des murailles de la Mirandole, la laissant à droite, va tomber à Stellata; de sorte que le pays, depuis Revere jusqu'à la Piopa, devient une île enfermée d'un côté par le Pô, de l'autre par l'inondation, et aux deux bouts par la Secchia et par le Panaro; de manière qu'il ne nous est plus possible de pénétrer dans cette île, et par conséquent d'arriver au pont de Revere, qui était notre seul objet, en commençant la campagne par ce côté-ci du Pô. A l'égard de la Mirandole, de San-Felice et de Finale, il nous sera aisé de nous en rendre maîtres; et la même raison qui nous empêche d'aller à Revere empêchera les ennemis de les pouvoir soutenir; mais cela ne finit point la guerre

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1683, lettre 56

d'Italie. Nous pouvons aussi, sans nous amuser à ces trois sièges, laisser un corps pour contenir ces garnisons, et, passant le Panaro avec l'armée, mettre notre droite au Pô vis-à-vis de Stellata, et notre gauche vers Bondeno, le Panaro devant nous. Dans cette situation, nous ôtons aux ennemis tous les secours qu'ils pourraient tirer des terres du pape, et de plus la communication du Pô; ce qui me paraît de la dernière conséquence. J'oubliais de dire à votre majesté qu'en prenant ce parti nous serons obligés de laisser un corps sur la Secchia, pour empêcher les ennemis de la passer vers Quistello et de pénétrer dans notre pays. Dans cette situation, il faudra de toute nécessité que l'armée de votre majesté subsiste par les terres du pape.

L'autre parti est de faire nos efforts de l'autre côté du Pô, et de nous rendre maîtres d'Ostiglia, de Serravalle et de Ponte-Molino, qui sont les seuls postes qui restent aux ennemis du côté de Mantoue; par ce projet on leur couperait la communication avec l'Allemagne, ce qui me paraît un point essentiel; et, s'ils nous laissaient une fois établir un pont sur l'Adige, ils seraient obligés, de toute nécessité, ou de se jeter dans la Polésine de Rovigo, ou d'entrer dans le Ferrarais, auquel cas ils n'auraient plus de communication avec l'Allemagne que par le golfe Adriatique, laquelle communication votre majesté pourrait aisément leur ôter en y envoyant ses galères, supposé que les Anglais et les Hollandais n'y fissent point passer une escadre, ce que je crois qu'ils auront bien de la peine à faire.

La communication de l'Allemagne me paraît si importante aux ennemis, non-seulement par les secours qu'ils en peuvent tirer et qui ne les sauraient joindre par le golfe qu'avec de grandes difficultés, mais aussi à cause de l'inquiétude que leur donne M. de Bavière, que je suis persuadé qu'ils ne se résoudront jamais à l'abandonner: car il nous serait aisé, s'ils se rejetaient tous en deçà du Pô, de communiquer avec cet électeur. C'est, à présent que j'ai tout expliqué le plus nettement que j'ai pu, à votre majesté de choisir si

elle veut que nous vivions sur les terres du pape ou sur celles des Vénitiens; car il n'est plus question d'un passage comme la campagne dernière, mais il est question de ce qu'ils appellent ici *permanenza*, qui est la chose du monde qu'ils craignent le plus et qu'ils ne peuvent pourtant éviter qu'en prenant une bonne résolution, et en faisant une ligue pour faire sortir les impériaux d'Italie et y rétablir la tranquillité. Quelque parti que votre majesté m'ordonne de prendre, je me dispose à lui obéir, en faisant approvisionner Mantoue, Borgo-Forte et Modène.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 24 janvier 1703[1]

Mon cousin, j'ai reçu par le courrier que vous m'avez dépêché le 16 de ce mois, la lettre que vous m'avez écrite le 15, par laquelle vous m'apprenez le succès de ce qui s'est passé à Bondanello sous les ordres du marquis de Vaubecourt. Rien n'a été mieux conduit que l'attaque dont vous l'aviez chargé; et la bonne volonté de mes troupes, qui augmente chaque jour par les heureux succès, me donne lieu d'espérer que vous finirez glorieusement la guerre d'Italie. Si vous croyez que dans le petit nombre d'officiers qu'il y a eu de blessés, il y en ait quelques-uns qui aient besoin de secours, vous pourrez leur faire donner ce que vous jugerez à propos.

Vous m'expliquez dans votre même lettre tous les partis qu'on pourra prendre pour les opérations de la campagne prochaine, en cas que les choses demeurent en l'état où elles sont. J'ai peine à croire que les ennemis puissent tenir longtemps dans les postes qu'ils occupent; ils sont trop serrés du côté du Ferrarais pour y pouvoir recommencer la guerre, et ils ont trop d'intérêt à conserver la communication du Tyrol pour douter qu'ils ne prennent pas le parti de repasser le Pô et de se retrancher dans la Polésine de Rovigo; c'est un pays du moins aussi malsain que le Seraglio, mais dont les abords sont impraticables. Ils y tiendront tant qu'ils pourront, et ne passeront l'Adige qu'à la dernière extrémité. Si les affaires de Ba-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1639, page 6.

vière se soutiennent assez heureusement pour faire une diversion qui les oblige à retenir des troupes qu'ils auraient destinées pour l'Italie, afin de défendre les pays héréditaires, vous en aurez beaucoup plus qu'il ne vous en faudra pour finir cette guerre; et je ne doute pas, en ce cas, que vous ne partagiez votre attention entre l'Italie et la Bavière. Vous connaissez l'importance dont il est de soutenir un allié qui seul peut contribuer à la paix générale. Vous connaissez les raisons qui me la font désirer, et je ne doute pas que vous n'employiez utilement toutes les forces que vous avez pour y contribuer.

Malgré la liberté que le roi laissa à M. le duc de Vendôme sur le choix du plan des opérations, ce général jugea ne devoir se décider que lorsque, dans le temps où il voudrait agir, il serait instruit de la situation et des forces des ennemis; et en attendant, il continua à faire des dispositions qui le missent en état de marcher également ou par la droite ou par la gauche du Pô; mais il commença à craindre de n'avoir plus les mêmes moyens d'agir avec la supériorité qu'il jugeait lui être nécessaire, lorsque, le 1er février, il reçut une lettre de la cour, qui, embarrassée des mouvements que les ennemis avaient excités parmi les protestants des Cévennes, lui demandait deux bataillons de ses troupes pour les joindre au corps que M. le maréchal de Montrevel assemblait en Languedoc. Il les fit partir sur-le-champ[1]; mais il crut devoir représenter au roi que, déjà affaibli des onze escadrons qu'il avait fait repasser en France, il serait hors d'état, si on le privait encore de quelques troupes, de faire une guerre offensive, pour laquelle il lui fallait une grande supériorité : premièrement, par la difficulté de

[1] Le deuxième bataillon de Blaisois et le deuxième de Dauphiné, qui étaient sur les derrières et les plus à portée de la frontière du royaume.

pénétrer dans un pays aussi coupé et aussi marécageux que celui qu'occupaient les ennemis; en second lieu, par les grands obstacles qu'on rencontrerait à leurs retranchements, tant sur la Secchia que sur le Pô, soit à Ostiglia, soit à Revere. Les vingt mille hommes ou environ qu'ils avaient déjà dans ces parties pouvant suffire pour les défendre, avec les dix mille hommes qu'ils pouvaient tirer du Tyrol [1].

Il prévint aussi la cour du peu de secours qu'il pouvait espérer des Espagnols, qui dépérissaient journellement, et qui manquaient de tout, sans que M. le prince de Vaudémont pût obtenir de l'Espagne les moyens nécessaires à leur rétablissement, ni les fonds indispensables pour les mettre en état d'entrer en campagne.

Malgré les représentations de M. le duc de Vendôme, le roi, principalement occupé des affaires de Bavière, où sa majesté espérait qu'on donnerait assez d'occupation à l'empereur pour l'empêcher d'envoyer des renforts en Italie, et plus inquiet que jamais de ce qui se passait dans les Cévennes, où le nombre des révoltés augmentait chaque jour par le fanatisme et par les secours qu'ils recevaient des ennemis de la France, manda de nouveau le 15 février à M. le duc de Vendôme d'envoyer en Languedoc trois autres bataillons [2], en lui faisant espérer que si les suites des affaires de Bavière étaient aussi heureuses que les premières opérations que l'électeur venait de faire, sa majesté enverrait de son armée d'Allemagne en Italie six escadrons de cavalerie [3].

[1] Ces dix mille hommes consistaient en quelques troupes réglées et en milices du pays.

[2] Les deux bataillons de royal-comtois et celui de Rouergue.

[3] L'électeur de Bavière s'était rendu maître de Neubourg, sur le Danube, le 4 février, et l'on apprit, à la fin du mois, que M. le maréchal de Villars, avec quarante-cinq bataillons et soixante escadrons, avait passé le Rhin le 14, la Kinzig le 19, et formé ensuite

Les trois bataillons se mirent en marche peu de jours après que l'ordre du roi fut arrivé; mais cette nouvelle diminution de troupes n'empêcha pas M. le duc de Vendôme de continuer les préparatifs relativement à ses projets d'offensive, principalement pour l'expédition de San-Benedetto. On continua de même à perfectionner les retranchements de Bondanello et ceux de différents autres postes. M. le duc de Vendôme ordonna aussi que l'on construisît des redoutes aux gués du Mincio, que les partis des ennemis se hasardaient à passer. Un d'eux s'avança même jusque sur l'Adda, et peu s'en fallut qu'un trésor qui venait de Pizzighitone à Crémone ne fût enlevé. Une troupe de cavalerie de la garnison de cette dernière place fut battue en allant au-devant de ce trésor, et il n'échappa aux ennemis que par la bonne conduite de l'officier qui l'escortait, lequel se jeta dans une cassine, et donna le temps à la garnison de Crémone de le secourir et de lui ouvrir le passage. Le parti des ennemis repassa l'Oglio à Villagana, au moyen d'un bac appartenant aux Vénitiens, et le Mincio, près de Goito. M. le duc de Vendôme, instruit non-seulement de la facilité que les habitants de Villagana avaient procurée aux ennemis pour leur retraite, mais aussi de l'audace qu'ils avaient eue de faire feu sur les troupes du roi, fit brûler leur

le siége de Kehl. On fut informé en même temps que M. de Barbesières n'avait pu s'acquitter de la mission dont il avait été chargé auprès de l'électeur, ayant été arrêté près de Lindau, sur le chemin d'Augsbourg et de Memmingen, par un parti de troupes impériales qui l'avait conduit prisonnier à Inspruck. On fut aussi, par sa détention, privé des connaissances qu'il avait prises sur les chemins que les troupes pourraient tenir pour passer en Bavière; mais la cour adressa à M. de Saint-Fremont un mémoire relatif à cet objet, en le chargeant de vérifier avec les gens du pays la possibilité et les inconvénients des moyens proposés dans ce mémoire. On le rapportera au rang des pièces, avec les notes de M. de Saint-Fremont et la lettre qu'il écrivit à la cour en le lui renvoyant. Ce sont les seules reconnaissances qu'on ait trouvées dans les archives de la guerre sur cette matière intéressante.

bac, et porta ses plaintes au provéditeur de Vérone, pour lui demander justice et lui faire connaître le mécontentement qu'avaient les deux couronnes de la partialité que les Vénitiens témoignaient en toutes les occasions pour les impériaux.

Le temps approchait où M. le duc de Vendôme avait espéré pouvoir marcher à San-Benedetto. La majeure partie des subsistances dont il avait besoin pour cette opération étaient rassemblées à Boretto, et l'on avait déjà un grand nombre de fascines et de palissades. Il fixa son mouvement au 9 mars, et destina à son expédition cinq mille hommes d'infanterie et quinze cents chevaux, indépendamment de deux autres détachements, dont l'un, tiré de Bondanello, devait occuper le château de Buon-Martino, pour observer les débouchés du pont que les ennemis avaient à Quistello; l'autre, composé d'une partie de la garnison de Modène, devait, sous les ordres de M. d'Albergotti, s'avancer vers la haute Secchia et le Panaro, pour attirer l'attention des ennemis de ce côté-là. Mais avant de commencer son opération, M. le duc de Vendôme fit rapprocher de Brescello la batterie de bombes qui avait été établie trop loin de la place; elle fut placée à six cents toises du rempart, dans un petit fort qu'on éleva à cet effet, et elle commença à tirer le 3 avec beaucoup de succès.

Le rendez-vous des troupes destinées à l'expédition de San-Benedetto fut à Suzzara, où elles s'assemblèrent le 9. M. le duc de Vendôme s'y rendit le même jour; et à l'entrée de la nuit il fit partir douze compagnies de grenadiers et quatre cents chevaux sous les ordres de M. de Carcado, pour soutenir le détachement qui devait partir de Bondanello, et pour envelopper ce que les ennemis pourraient faire passer à la gauche de la Secchia.

Le 10 au matin il marcha avec le reste des troupes et alla camper à San-Benedetto, que l'on commença aussitôt à retrancher, ainsi que Buon-Martino, où le détachement de Bondanello était arrivé sans obstacle de la part des ennemis.

Le lendemain M. le duc de Vendôme ayant remarqué qu'entre ce poste et San-Benedetto il se trouvait un grand nombre de cassines et de maisons disposées presque sur la même ligne, il les fit occuper par ses troupes; de sorte que toute l'infanterie et une partie de la cavalerie furent à couvert.

Pendant ce temps M. d'Albergotti, qui ne sortit de Modène que le 10 au soir, avec seize cents hommes d'infanterie, commandés par M. le chevalier de Luxembourg, et six cents chevaux, sous les ordres de M. le comte d'Estrades, s'avança vers Massa et Rivara, entre Finale et San-Felice, dans le dessein d'enlever un régiment de dragons des ennemis qui y était en quartier; mais les chemins étaient tellement rompus qu'il ne put arriver avant le jour. Tout ce qu'il put faire, lorsqu'il aperçut les dragons qui se préparaient à la retraite, fut de pousser sur eux deux troupes de cavalerie, qui prirent quarante hommes, soixante chevaux et une partie des bagages. M. d'Albergotti s'approcha de San-Felice; mais comme il n'était pas en état d'entreprendre sur ce poste, très-bien retranché, il retourna à Modène avec son détachement.

Lorsque M. le duc de Vendôme eut terminé ses dispositions pour l'établissement qu'il se proposait de faire à San-Benedetto, il alla visiter la Secchia, depuis son embouchure jusqu'à Bondanello; il n'y trouva aucun passage praticable, ce qui le rassura sur les entreprises qu'auraient pu faire les ennemis pour venir troubler ses travaux. Il remarqua aussi que depuis Bondanello jusqu'au-dessous de Quistello il régnait un canal

parallèle à la rivière, et qu'en l'occupant, le pont des ennemis ne leur donnerait aucun débouché dans le pays. Il y fit mettre des postes et élever quelques redoutes, principalement dans les endroits où il y avait des écluses. D'ailleurs, il s'aperçut que les ennemis se retranchaient avec beaucoup de diligence sur la Secchia; et il jugea, par l'attention qu'ils donnaient à la défense de cette rivière, qu'ils n'étaient pas sans inquiétude, et que leurs troupes devaient être fort fatiguées.

Les siennes, au contraire, étaient établies dans de bons cantonnements, à portée de se soutenir réciproquement, appuyées, à la droite, par Bondanello, à la gauche, par San-Benedetto, et ayant derrière elles un pays très-abondant : il s'y trouvait même de grandes prairies, d'autant plus utiles qu'il fut reconnu qu'on pourrait y faire herber la cavalerie pendant quinze jours avant l'ouverture de la campagne, et que, par ce moyen, l'armée pouvant y rester assemblée pendant du temps, on tiendrait les ennemis dans l'incertitude du côté où l'on voudrait porter le théâtre des opérations. Ces considérations firent connaître mieux que jamais l'importance du poste de San-Benedetto, et engagèrent M. de Vendôme à y faire descendre le pont qui était à Borgoforte, afin d'avoir une communication plus rapprochée avec la gauche du Pô, soit pour gagner Mantoue en une marche, soit pour pouvoir descendre plus promptement le long de ce fleuve sur Serravalle et Ostiglia, lorsque le moment d'opérer serait arrivé. Mais il paraît qu'il ne se crut pas encore en état de se décider sur le point vers lequel il se dirigerait. Il en expliqua les motifs dans la lettre qu'il écrivit au roi, en rendant compte à sa majesté de l'établissement de San-Benedetto, et des avantages qu'il espérait retirer de l'occupation de ce poste.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

San-Benedetto, 13 mars 1703[1]

Je ne puis encore rien dire de positif à votre majesté sur le parti que nous prendrons pour l'ouverture de notre campagne; cela dépendra des forces des ennemis et de l'état où se trouvera la Secchia; car si nous sommes fort supérieurs et que cette rivière se trouve guéable en plusieurs endroits, comme tous les gens du pays me l'ont assuré, j'ai remarqué un lieu où l'on pourrait tenter de passer; et quoique ces sortes d'entreprises soient toujours fort difficiles, cependant avec une grande supériorité de troupes je crois qu'on pourrait y réussir.

Si les neiges fondent au commencement de juin, comme c'est l'usage, les rivières ne sont basses que dans le mois de juillet; et comme il faudrait attendre trop longtemps pour agir de ce côté du Pô, je compte marcher avec l'armée vers Legnago pour prendre le poste d'Ostiglia par les derrières. Si ce mouvement oblige les ennemis à abandonner ce côté-ci du Pô, par la crainte qu'ils auront que nous ne leur coupions leur communication avec le Tyrol, nous n'aurons pas besoin de repasser en deçà, puisqu'en ce cas nous aurons fait l'effet que nous souhaitions; mais si, par des choses que je ne puis prévoir et par des oppositions que les ennemis peuvent apporter, nous ne pouvions réussir de l'autre côté du Pô, nous serons toujours en état de tenter le passage de la Secchia ou d'assiéger la Mirandole, San-Felice et Finale, et, en passant le Panaro, de nous porter vers son embouchure, et d'ôter par là aux ennemis les secours qu'ils tirent par le Pô. Quoique ce dernier parti soit bon, je vois cependant que nous ne devons le prendre qu'après avoir tenté les deux autres, qui me paraissent me conduire plus tôt à finir cette guerre, ce qui est à mon sens le seul but que nous devions avoir. Je souhaite, sire, que votre majesté approuve ce que j'ai l'honneur de lui représenter.

A l'égard de Brescello, j'ai été le reconnaître; et au moyen de quelques forts que je vais faire construire, il sera serré de manière

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1683, lettre 237

qu'il n'y pourra rien entrer. Je sais qu'il y a déjà plus de dix jours que le gouverneur a diminué les rations des soldats et que, quelque économie qu'il emploie, il ne peut avoir de vivres que jusqu'à la fin de mai. Cette raison me déterminera, je crois, à n'en pas faire le siége; outre qu'avec quinze cents hommes nous en soutiendrons aisément le blocus; et je compte me servir pour cela des troupes de l'état de Milan, comme j'ai déjà eu l'honneur de le marquer à votre majesté.

Malgré l'incertitude dans laquelle M. le duc de Vendôme paraît avoir été sur le côté où il porterait le théâtre de la guerre, on aperçoit facilement la préférence qu'il donnait à la gauche du Pô. Plusieurs officiers généraux pensaient comme lui, principalement M. de Saint-Fremont, qui écrivit même à la cour pour expliquer ses idées sur les opérations dans cette partie.

Mais plus M. de Vendôme était porté à opérer par la gauche du Pô, plus il cherchait à donner aux ennemis de l'inquiétude à la droite de ce fleuve, et à leur faire craindre une entreprise sérieuse de sa part sur la Secchia. Il y réussit; car il s'aperçut qu'ils redoublaient le travail de leurs retranchements, et l'on sut qu'ils avaient fait avancer sur le bas de la rivière les garnisons de la Mirandole et de la Concordia, qu'ils avaient remplacées par trois mille hommes venus du Tyrol. Ils abandonnèrent en même temps San-Felice, rasèrent les ouvrages qu'ils avaient faits dans les environs, et commencèrent à évacuer Finale, où ils ne laissèrent que trois cents hommes. Ils levèrent aussi les autres quartiers qu'ils avaient dans cette partie, de sorte qu'à la droite de l'inondation formée par la rupture de la Secchia, il ne leur resta plus que la Mirandole, et toutes leurs troupes se trouvèrent réunies pour défendre la Secchia depuis la hauteur de Bondanello jusqu'au Pô. Cela n'empêcha

pas M. le duc de Vendôme de leur faire enlever un dépôt de plus de dix mille palissades destinées pour leurs retranchements, qu'ils avaient assemblées près de l'embouchure de la rivière. Il les fit employer aux siens, auxquels il continua de faire travailler avec beaucoup de diligence[1]. Ce fut alors aussi que, pour se procurer un moyen de passer plus promptement à la rive gauche du Pô, lorsque le moment d'opérer serait arrivé, il fit descendre à San-Benedetto le pont de Borgoforte, où il fut établi le 24.

Pendant ce temps les recrues venant de France commençaient à arriver à Pavie, où était leur rendez-vous, après leur débarquement sur la côte de Gênes; et l'on travaillait avec beaucoup d'activité à la répartition des troupes. M. de Vaudémont, de son côté, faisait tous ses efforts pour mettre celles d'Espagne en état d'entrer en campagne; mais on voit par sa correspondance que, d'un côté, sa cour ne lui ayant point envoyé les remontes qu'elle lui avait promises, et de l'autre, ne pouvant parvenir à faire des recrues pour compléter les régiments, il n'espérait pas, malgré tous ses efforts, pouvoir envoyer à l'armée plus de dix-huit escadrons et de sept bataillons, dont cinq de six cents hommes, le reste de quatre cent cinquante seulement.

Les impériaux se flattaient de recevoir dans peu de plus puissants renforts : on leur annonçait la prochaine arrivée de douze mille hommes venant d'Allemagne; mais M. le duc de Vendôme jugea, par les nouvelles qu'il eut de l'état des affaires sur le Rhin et en Bavière, que l'empereur ne pouvait pas songer à s'affaiblir dans ce pays-là. M. le maréchal de Villars

[1] On doit faire observer que la digue de la rive gauche de la Secchia était presque partout supérieure à la rive droite, ce qui donnait beaucoup d'avantage aux retranchements de M. le duc de Vendôme sur ceux des ennemis.

venait de soumettre le fort de Kehl, et se disposait à aller joindre l'électeur qui, de son côté, avait défait le 14 du mois, près de Scharding, un corps de dix mille impériaux commandé par le général Schlick.

Ces circonstances furent un nouveau motif pour engager M. le duc de Vendôme à hâter l'ouverture de la campagne. Il eut à cet effet, le 2 avril, à Casal-Maggiore, une conférence avec M. le prince de Vaudémont, qui s'y rendit de Milan. On y régla que l'armée, indépendamment des troupes nécessaires pour la garde des places et pour le blocus de Brescello, serait composée de soixante-huit bataillons et de cent vingt escadrons, tant de troupes françaises que d'Espagnols et de Piémontais. On convint en même temps de différents projets, tant pour la droite que pour la gauche du Pô; et M. le duc de Vendôme demanda à ce sujet les ordres du roi.

Les lettres qu'on va rapporter feront successivement connaître et les vues du général, et les intentions du roi, et les motifs qui décidèrent enfin le plan des opérations; mais comme on croit ne devoir point interrompre une correspondance aussi suivie et aussi importante, on dira, avant de l'entamer, que pendant qu'elle dura, M. le duc de Vendôme s'occupa principalement de faire mettre dans leur état de perfection les retranchements de la Secchia, afin de pouvoir, lorsqu'il serait temps, s'en éloigner sans crainte. Il fit aussi retrancher Bastiglia et Buonporto, afin que si l'on était dans le cas de livrer ces postes à eux-mêmes, ils fussent en état de donner le temps de leur porter du secours. Il fit de même travailler à construire autour de Brescello vingt-sept forts ou redoutes pour y placer quatre bataillons et cinq escadrons destinés à en continuer le blocus, et les mettre à l'abri des injures de l'air et des insultes de la garnison ; on la resserra même de plus près, en la forçant à coups

de canon d'abandonner le moulin retranché qu'elle occupait hors de la place et qu'on fit raser. Une lettre du gouverneur, qu'on intercepta, fit connaître qu'il ne pouvait tenir que jusqu'au mois de juin s'il n'était pas secouru, et que sa garnison diminuait chaque jour par la désertion et les maladies.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi Casal-Maggiore, 1 avril 1703[1].

J'ai conféré avec M. de Vaudémont sur les projets de notre campagne. Après lui avoir expliqué les différents partis qu'il y avait à prendre, il s'est trouvé de mon sentiment, que je vais avoir l'honneur d'expliquer à votre majesté le mieux qu'il me sera possible.

Je commencerai d'abord par la force de l'armée, laquelle, en comptant les troupes de Savoie sur le même pied qu'elles étaient l'année passée, sera composée de cent vingt escadrons et de soixante-huit bataillons. Je comprends dans ce nombre les troupes d'Espagne que M. de Vaudémont nous peut donner pour mettre en campagne, mais je n'y comprends pas les six escadrons que votre majesté nous a promis pour remplacer la gendarmerie et la cavalerie qu'elle a tirées de cette armée.

Indépendamment de ce nombre de troupes, toutes les places seront garnies et le blocus de Brescello aussi.

Il faudra de nécessité faire deux corps d'armée, dont un sera destiné pour garder la Secchia et le Modénais, et l'autre agira de l'autre côté du Pô. Celui qui sera sur la Secchia sera composé de quarante escadrons et de trente bataillons; et celui qui sera du côté de l'État vénitien, avec lequel je compte marcher, sera composé de trente-huit bataillons et de quatre-vingts escadrons. Mon dessein est de me porter le plus diligemment que je pourrai sur l'Adige, au-dessus de Legnago, et je suis persuadé que ce mouvement obligera les ennemis ou à abandonner le pays qu'ils occupent entre le Pô, la Secchia, l'inondation et le Panaro, ou à y demeurer

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1683, lettre 284.

si faibles, que le corps que nous aurons sur la Secchia sera en état de passer cette rivière et de se rendre maître de Revere, et de les rejeter par là tous du même côté du Pô, ce qui me paraît de la dernière conséquence.

Si les ennemis, d'après notre mouvement sur l'Adige, n'en font aucun, et s'ils demeurent dans la situation où ils sont à présent, je serai en état de détacher des troupes pour nous rendre maîtres de Riva, de Torbole et des châteaux d'Arco et de Nago, au moyen desquels nous serions fort près de Trente, et beaucoup plus à portée de donner la main à M. de Bavière, quoiqu'il y ait encore après cela beaucoup de difficultés à surmonter. Je ne puis m'imaginer que les ennemis nous laissent nous établir tranquillement entre eux et l'Allemagne : il n'est pas permis de le croire, surtout si M. le maréchal de Villars marche pour joindre M. de Bavière, comme on nous assure ici qu'il en a eu l'ordre de votre majesté.

Si les ennemis, contre toute sorte d'apparences, demeurent comme ils sont, je viendrai me joindre aux troupes qui seront sur la Secchia; et en marchant à Buonporto et à Bastiglia, nous pourrons passer l'inondation, laquelle commence à diminuer, et qu'on m'assure qui sera tout à fait desséchée vers le mois de juillet. Le pays de ce côté-là est fort ouvert, et les ennemis ne pourront se dispenser de donner une bataille ou de se jeter tous de l'autre côté du Pô sur l'État des Vénitiens. Voilà, sire, deux partis que nous pouvons prendre l'un après l'autre. Si nous ne réussissions pas à l'un des deux, et que l'inondation demeurât impraticable toute l'année, il y en a un troisième, qui est de rassembler toutes nos forces et de passer la Secchia, malgré les ennemis. Comme ce sera une affaire difficile, et que cela ne pourra s'exécuter sans perdre beaucoup de monde, je crois qu'il faut tenter auparavant tous les autres moyens; et si nous étions assez malheureux pour ne réussir à aucun des deux autres partis, quelque difficile que soit ce dernier, je crois qu'il convient au service de votre majesté de le mettre à exécution plutôt que de ne rien faire et de traîner la guerre en

longueur. Comme nous n'en serons pas de longtemps réduits à cette extrémité, votre majesté aura le loisir de me donner ses ordres. Je la supplie d'y faire réflexion; car, dans une action aussi importante et aussi difficile que celle-là sera, selon toutes les apparences, il ne s'agit pas de moins, si nous ne réussissons pas, que de rebuter toutes vos troupes; et quand on a un ordre positif de votre majesté, non-seulement le général est moins embarrassé, mais les troupes en font beaucoup mieux. Après cela, sire, j'espère que nous ne serons pas obligés d'en venir à cette extrémité; mais je crois de mon devoir de faire envisager à votre majesté tout ce qui peut arriver.

J'ai dit à M. de Vaudémont que je croyais qu'il était nécessaire qu'il vînt commander le corps qui sera sur la Secchia; il m'a assuré qu'il ne demandait pas mieux, si sa santé le lui permettait. Il va aux eaux pour quinze jours, à cause que depuis quelque temps il est un peu tourmenté de vapeurs. Il ne doute pas d'être en état de venir; mais je crois qu'il n'y aura pas de mal que votre majesté lui marque qu'il lui fera plaisir de venir commander le corps qui sera sur la Secchia.

Sitôt que j'aurai choisi les bataillons et les escadrons qui doivent composer les deux armées, j'en enverrai un état à votre majesté, et j'y joindrai l'état de toutes les garnisons et celui des troupes qui feront le blocus de Brescello, avec la destination de tous les officiers généraux.

Comme on nous assure que M. de Bavière, dans le combat qu'il vient de livrer avec succès, a fait plusieurs prisonniers de conséquence, je crois qu'il ne serait pas impossible de retirer M. de Barbesières. Je vais écrire pour cela à M. de Ricous, et j'adresserai la lettre à M. de Stahremberg. Je ne doute pas qu'il ne la fasse passer; car je suis persuadé que l'empereur sera bien aise de ravoir quelques-uns des prisonniers qui sont entre les mains de M. de Bavière. Je supplie très-humblement votre majesté d'avoir la bonté d'en écrire à cet électeur.

La neutralité que les Vénitiens observent depuis deux ans étant plutôt une partialité en faveur des impériaux qu'une véritable neutralité, il me paraît que, quand nous serons au milieu de leur pays avec l'armée de votre majesté, on pourrait les presser de se déclarer pour ou contre nous, et leur faire voir que de semblables manières ne nous conviennent pas. Si ce parti est du goût de votre majesté, elle aura la bonté de me le faire savoir, et je ne ferai rien sur cela sans ses ordres.

Je pars demain d'ici pour Guastalla, et je serai le 6 de bonne heure à San-Benedetto. Les forts que je fais faire autour de Brescello seront achevés avant le 20 de ce mois.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 11 avril 1703 [1].

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite de Casal-Maggiore, du 4 de ce mois, par le courrier que vous m'avez dépêché. Vous me rendez compte de trois différents projets que vous avez faits pour la campagne. Vous destinez, y compris les troupes du roi d'Espagne et celles du duc de Savoie, soixante-huit bataillons et cent vingt escadrons pour composer l'armée que vous commandez.

Suivant le premier projet, vous voulez en faire le partage : en laisser trente bataillons et quarante escadrons aux ordres du prince de Vaudémont pour garder la Secchia et le Modénais, passer avec trente-huit bataillons et quatre-vingts escadrons de l'autre côté du Pô, et vous porter sur l'Adige, au-dessus de Saint-Pierre de Legnago. Vous êtes persuadé que ce mouvement pourra obliger les ennemis à abandonner le pays qu'ils occupent entre le Pô, la Secchia, l'inondation et le Panaro, ou qu'ils y resteront si faibles, que le corps qui serait commandé par M. le prince de Vaudémont pourrait passer la Secchia et se rendre près de Revere, ce qui le rejetterait tout du même côté. Il serait à désirer que ce premier projet pût être exécuté sans aucun risque; mais il me paraît que vos forces seraient bien séparées, et que les ennemis se trouveraient en état

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1639, page 24

d'en profiter, en vous attaquant d'un côté ou d'un autre; ce qui vous ôterait entièrement les avantages que vous devez faire en sorte de conserver, par le grand nombre de troupes que vous avez au-dessus d'eux.

Le second projet, en cas que le premier ne réussisse pas, serait de joindre toutes les troupes, de marcher à Buonporto et à Bastiglia et de passer l'inondation, en cas que les chaleurs la diminuent assez considérablement pour que vous le puissiez sans embarras. C'est de tous les partis celui qui me paraît le plus sûr, et auquel vous devez vous déterminer de préférence aux autres.

Pour le dernier, qui est de forcer les retranchements des ennemis et de passer la Secchia devant eux, entre l'inondation et le Pô, je le trouve trop dangereux pour vous donner aucun ordre de l'exécuter : vous me marquez vous-même les inconvénients qui en pourraient arriver. Je les trouve suffisants pour croire que vous auriez peine à vous exposer à une entreprise dans laquelle vous pourriez rebuter mon armée et faire tuer bien du monde. Ne vous attendez point en pareille occasion à recevoir des ordres positifs. Vous êtes à portée de voir toutes choses par vous-même; vous connaissez le pays, et vous pouvez prendre conseil de ceux qui y ont fait la guerre : tout cela doit vous mettre en état d'agir par vous-même, et de vous contenter de la liberté entière que je vous ai donnée de faire tout ce que vous croirez le plus convenable au bien de mon service.

J'écris au prince de Vaudémont, et lui mande que j'ai lieu d'espérer, en cas que sa santé le lui permette, qu'il agira utilement à l'armée pendant cette campagne.

J'ai écrit au sieur de Ricous pour proposer à l'électeur de faire échanger le marquis de Barbesières contre un des prisonniers de ceux qu'il a faits. J'ai lieu de croire qu'il y consentira, puisqu'il a été pris dans le passage, et qu'il s'est exposé uniquement pour son service.

Je ne vous reponds encore rien sur l'article des Vénitiens; il sera

temps de se déterminer lorsque vous serez à portée d'eux-mêmes pour les postes de Riva et de Torbole, et les châteaux d'Arco et de Nago.

Je manderai au cardinal d'Estrées de dire au roi d'Espagne qu'un général de la cavalerie en Lombardie, au lieu du sieur Los Balbazes, sera fort inutile.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi. San-Benedetto 22 avril 1703[1]

Pour répondre à celle que j'ai reçue de votre majesté par mon courrier, j'aurai l'honneur de lui dire qu'il n'y aurait pas à balancer de faire nos efforts du côté de l'inondation de la Secchia, s'il était praticable d'y passer; et l'on ne peut penser plus juste que votre majesté a fait sur ce sujet : c'était même mon premier projet, avant que cette rivière eût débordé; mais quand nous serions en état de prendre ce parti, nous ne pourrions le faire sans séparer l'armée, et sans laisser un gros corps pour défendre les bords de la Secchia depuis son embouchure jusqu'à la Piopa, où commence l'inondation, n'y ayant pas d'apparence de laisser en proie aux ennemis tout le pays d'ici à Guastalla, et de ne pas couvrir notre pont, qui est la seule communication que nous ayons avec Governolo, Mantoue et tous les pays au delà du Pô, celui de Guastalla étant trop éloigné pour être d'aucune utilité. Cela supposé, et la nécessité de faire deux corps d'armée étant indispensable, je vais faire voir à votre majesté que notre communication n'est pas plus éloignée, en portant la guerre de l'autre côté du Pô, qu'en la portant entre la Mirandole et Finale, car on ne peut songer à passer l'inondation entre la Mirandole et la Concordia, non-seulement parce qu'il y aurait encore un canal à passer, qui va de la Concordia à la Mirandole, mais aussi, parce que ces deux places ne sont qu'à une lieue l'une de l'autre, et qu'il serait impossible, par conséquent, que la droite ou la gauche de l'armée ne fût point sous le feu de l'un des deux, outre que ce

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1683, lettre 326.

serait un trop grand avantage pour les ennemis d'avoir leurs flancs couverts par deux aussi bons postes.

Il me paraît que ce que votre majesté appréhende le plus, et avec raison, c'est que les ennemis, nous voyant séparés et se voyant plus forts ensemble qu'une des deux armées, ne profitent de cet avantage pour entreprendre quelque chose contre M. de Vaudémont ou contre moi. Je prendrai sur cela, sire, la liberté de vous dire que les postes que nous tenons sur la Secchia, avant que je me mette en campagne, seront dans un état à ne pas craindre que les ennemis puissent rien tenter contre M. de Vaudémont; et je vais faire faire un pont sur la Secchia, à la hauteur de Bastiglia, pour abréger sa communication avec ce poste et celui de Buonporto, dont il faut que les ennemis se rendent maîtres avant que de pouvoir s'approcher de Modène. Je fais encore travailler à ces deux postes; et de la manière dont ils seront accommodés, on ne pourra s'en rendre maître sans faire un siége dans les formes. De plus, ces deux postes sont couverts d'un canal qui part de Modène, lequel porte bateau, tombe à Buonporto et enferme Bastiglia de tous côtés, de sorte qu'elle se trouve dans une île; et comme votre majesté remarquera peut-être sur sa carte qu'il y a un terrain entre Bastiglia et la Secchia qui n'est couvert de rien, je suis bien aise de lui dire que cet intervalle n'est au plus que de deux portées de fusil; que nous y avons de bons retranchements qui joignent la rivière, et que j'y fais encore travailler actuellement pour les rendre meilleurs. Je parle à votre majesté de la situation de ce pays avec connaissance, ayant été moi-même sur les lieux.

Je compte que l'armée de M. de Vaudémont sera séparée en trois corps, l'un derrière Bastiglia et Buonporto pour les soutenir, l'autre vers Novi pour empêcher les ennemis de passer la Secchia à la Concordia, et entre la Concordia et l'inondation; ce même corps soutiendra Bondanello et les Chiaviche; et le troisième sera ici pour défendre le passage de la Secchia, depuis son embouchure jusqu'à Bondanello. Je crois à présent votre majesté suffisamment instruite

de la disposition de ces troupes en deçà du Pô; il ne me reste plus qu'à l'informer des projets que j'ai faits pour l'armée qui viendra avec moi de l'autre côté. Je vais commencer par la situation du pays.

L'unique intérêt des ennemis étant de tenir tant qu'ils pourront les deux côtés du Pô, et ne le pouvant faire sans mettre en sûreté leur pont d'Ostiglia, ils ne se sont pas contentés de retrancher ledit Ostiglia; mais ils ont travaillé à nous empêcher d'en approcher. Pour cet effet, ils ont occupé deux tours qu'on nomme les tours de Serravalle, qui sont à un mille en deçà d'Ostiglia, et dont il faut se rendre maître de toute nécessité pour arriver, n'y ayant qu'une seule chaussée pour aller de Governolo à Ostiglia, et cette chaussée étant défendue par ces deux tours qui sont fort bonnes. Quoique ce poste soit de lui-même très-avantageux, et que cette chaussée, à droite et à gauche, soit bordée par des rivières où l'on fait le riz, qui sont des lieux impraticables pour la marche des troupes, ils ne se sont pas contentés de cela, et ils ont encore trouvé le moyen d'y jeter de l'eau, de sorte qu'il y en a présent plus haut que la ceinture; ce qui fait qu'il n'y a pas moyen de passer par là. De là jusqu'à Ponte-Molino, et jusqu'à Legnago et Carpi, c'est un marais impraticable, de manière qu'entre Legnago et le marais il n'y a qu'un très-petit espace, qui peut être défendu aisément par une armée de beaucoup inférieure à l'autre. Les précautions que les ennemis ont prises pour nous empêcher de nous servir, pour aller à Ostiglia, du chemin qui y va de Governolo le long du Pô, qui est celui des tours de Serravalle et le seul qu'il y ait, nous donnent par conséquent le moyen de les empêcher de venir à nous par là, en tenant des postes sur les chaussées. Pour le passage de Ponte-Molino, nous le leur ôterons avec la même facilité, puisque ce n'est qu'une chaussée comme aux autres. Votre majesté voit bien, par ce que j'ai l'honneur de lui dire, que les ennemis ne peuvent songer à nous venir attaquer sans un grand désavantage, et presque sans espérance de pouvoir réussir. Je vous supplie, sire, de remarquer aussi que, s'ils viennent nous attaquer, ils ne le

peuvent faire qu'en menant toutes leurs forces, auquel cas M. de Vaudémont ne manquerait pas de passer la Secchia et de se rendre maître de Revere, ce qui serait leur perte totale.

Je compte marcher avec l'armée entre le Tione et le Tartaro, et, de là j'espère pouvoir occuper un poste entre Ponte-Molino et Ostiglia, ce qui me paraît de grande conséquence si cela peut réussir. Si je ne puis en venir à bout, je pourrai envoyer un détachement pour se rendre maître des postes de Torbole, de Riva, d'Arco et de Nago; ce qui donnera indubitablement une terrible inquiétude aux ennemis. Je ne ferai rien dire aux Vénitiens sans un ordre de votre majesté; mais comme il me paraît par sa lettre qu'elle veut aussi que j'attende ses ordres au sujet de ces quatre postes qui sont au bord du lac de Garde, je crois devoir lui dire qu'ils ne sont point aux Vénitiens, qu'ils sont du Trentin et appartiennent à l'empereur, lequel craint si fort de les perdre, que non-seulement il y a garnison impériale, mais même que les ennemis ont retranché tous les chemins qui peuvent y conduire entre l'Adige et le lac. Pour achever d'informer votre majesté de tout, j'aurai l'honneur de lui dire que je suis plus à portée de M. de Vaudémont, quand je suis entre le Tione et le Tartaro, que si j'étais entre la Mirandole et Finale. J'espère, sire, qu'après avoir considéré toutes ces raisons, votre majesté approuvera le parti que j'ai pris, et verra que nous ne pouvons nous dispenser de commencer d'agir de l'autre côté du Pô. Si rien ne nous réussit, ce que j'ai bien de la peine à croire, nous serons toujours en état de revenir faire un effort du côté de l'inondation de la Secchia, laquelle sera vraisemblablement beaucoup plus praticable qu'à présent, à cause que la fonte des neiges sera passée. Je crains que la longueur de cette lettre n'ennuie votre majesté; mais j'ai cru de mon devoir, dans une chose d'aussi grande conséquence, de lui détailler tout. Comme nous ne nous mettrons en mouvement que le 12 du mois prochain, mon courrier pourra être de retour auparavant, et m'apporter les ordres de votre majesté. Quoique tout soit disposé pour commencer à agir de l'autre côté du Pô, cela sera aisé à changer si

votre majesté n'approuve pas mon projet, et je suivrai de point en point les ordres qu'elle me fera l'honneur de me prescrire.

En attendant les derniers ordres du roi, que M. le duc de Vendôme demanda par la lettre qu'on vient de lire, il fit des dispositions pour être prêt à marcher, soit par la gauche du Pô, suivant son projet, soit par la droite de ce fleuve, si le roi persistait à trouver cette entreprise trop dangereuse. Tous les travaux de la Secchia et devant Brescello furent en état de défense dans les derniers jours du mois; les recrues continuèrent d'arriver successivement, et l'on fit des arrangements pour qu'elles fussent toutes incorporées quelques jours avant l'époque du 12, à laquelle était fixé le mouvement général. Les troupes d'Espagne devaient aussi arriver sur la frontière vers le 12; mais à l'égard des Piémontais, quelques instances qu'on eût faites auprès du duc de Savoie pour l'engager à faire joindre ses troupes le 1^er^ du mois de mai, ainsi qu'il s'y était engagé, on apprit qu'elles n'arriveraient que le 25.

Ce retard ne suspendit pas les préparatifs de M. le duc de Vendôme. Dès les premiers jours du mois de mai, les troupes françaises se mirent en mouvement pour s'assembler à San-Benedetto, et elles y arrivèrent successivement jusqu'au 10, ainsi que trente-deux pièces de canon appartenant au roi, et quarante-deux de l'artillerie d'Espagne. M. le duc de Vendôme, instruit alors des dernières intentions du roi qui, en réponse à sa lettre du 22 du mois précédent, le laissait le maître d'agir avec les principales forces à la rive gauche du Pô, se prépara à marcher le 12. M. le prince de Vaudémont devait le joindre à San-Benedetto le 10; mais une incommodité l'ayant retenu à Milan, M. d'Albergotti fut chargé en son absence du commandement de l'armée qui devait rester à la

droite du Pô et agir sur la Secchia et le Panaro. La distribution des troupes, pour la composition des deux armées et pour celle des garnisons et du blocus de Brescello, fut à peu près la même que celle dont M. le duc de Vendôme était convenu avec M. le prince de Vaudémont ; c'est-à-dire trente-huit bataillons et soixante et dix-neuf escadrons pour l'armée de la gauche du Pô, vingt-huit bataillons et trente-neuf escadrons pour celle de la droite, vingt et un bataillons et quelques compagnies de cavalerie pour les garnisons et les différents postes qu'il y avait à occuper tant dans le Mantouan que dans le Crémonais, le Modénais et le Guastallais; mais les six bataillons piémontais ne devant arriver que du 20 au 30 du mois, M. le duc de Vendôme en destina six de son armée pour rester à l'armée de M. de Vaudémont jusqu'à ce qu'ils fussent remplacés par ces derniers. Il régla en même temps la position que prendraient les troupes qui resteraient à la droite du Pô, suivant laquelle six bataillons et six escadrons devaient être employés à soutenir Bastiglia, Buonporto et le pont que M. d'Albergotti avait fait sur la Secchia près de Bastiglia, trois bataillons et sept escadrons entre Carpi et Bondanello, treize bataillons et seize escadrons pour défendre la Secchia depuis Bondanello jusqu'à son embouchure, enfin six bataillons à San-Benedetto pour la sûreté de ce poste et du pont du Pô.

Le dessein de M. de Vendôme, après avoir passé le Pô, était de se porter le 12 à Ponte-Merlano, au delà du Mincio, et dans la nuit du 13 au 14, sur le Tartaro, pour y surprendre un passage et couper la communication de Ponte-Molino avec Ostiglia, en prenant entre ces deux postes une position qu'il regardait comme inattaquable. Pendant ce temps, M. le grand-prieur [1] et M. de Saint-Fremont devaient passer le

[1] M. le prince Philippe de Vendôme, frère de M. le duc de Vendôme

Tartaro à un gué dont on avait connaissance, et tâcher d'enlever quelques postes des ennemis. M. d'Albergotti, de son côté, devait chercher à les occuper à la droite du Pô, et passer le Panaro avec les corps destinés à soutenir Bastiglia et Buonporto.

Tout était prêt pour ces différents mouvements; et la tranquillité où l'on sut qu'étaient les ennemis à la gauche du Pô fit espérer tous les succès qu'en attendait M. le duc de Vendôme; mais il survint le 11 une pluie si abondante qu'il se vit forcé de suspendre la marche de ses troupes, dont la plus grande partie était déjà ce jour-là à Cesola, Campitello, Castellucchio et San-Giacomo: elles eurent ordre de s'y arrêter. Ce contre-temps dérangea son projet et suspendit de même les opérations qui devaient se faire sur la Secchia et le Panaro; mais les pluies ayant continué jusqu'au 17 et rendu tous mouvements impossibles, ce général jugea qu'il ne fallait plus penser à continuer sa marche sur Ponte-Molino et Ostiglia, et il reprit le premier projet qu'il avait formé de se porter à San Pietro di Legnago et à Carpi sur l'Adige, pour tâcher ensuite de gagner le bas du Pô vers Mellara, afin d'ôter aux ennemis la navigation du bas de ce fleuve. Il fit en conséquence ses dispositions pour que Mantoue pût fournir le pain jusqu'à Carpi, et pour faire passer le Mincio à ses troupes le 19. Il se proposait de les porter ensuite sur le Tione, de gagner Sanguineto le 22, et d'en occuper le château, qui était d'une bonne défense et bien placé pour masquer Ponte-Molino. Il comptait s'y arrêter plusieurs jours avant de se porter à Legnago, afin d'y faire le premier entrepôt de ses vivres, et de fermer par des retranchements et par des postes tous les débouchés de Ponte-Molino et de Serravalle sur Mantoue et sur sa communication avec cette place. M. d'Albergotti, en l'absence de M. de Vaudémont,

devait, pendant ce temps, chercher à occuper les ennemis à la droite du Pô.

Toutes les troupes se mirent en mouvement le 19, suivant le projet de M. le duc de Vendôme ; celles qui composaient son armée passèrent le Mincio et allèrent camper à Castellaro; celles qui devaient rester à la droite du Pô, sous les ordres de M. le prince de Vaudémont, et les six bataillons que M. le duc de Vendôme lui laissa jusqu'à l'arrivée des Piémontais, prirent leur position sur la Secchia. Comme alors les troupes d'Espagne étaient arrivées, et que M. le prince de Vaudémont, ayant été en état de partir de Milan, s'était rendu le même jour 19 à San-Benedetto, il y eut quelque changement dans la disposition de l'emplacement de ses troupes qui avait été réglé pour le mouvement du 12. Ce changement se fit de concert avec M. le duc de Vendôme, qui ne suivit point ses troupes à Castellaro le 19, et resta à San-Benedetto jusqu'au lendemain pour conférer avec M. de Vaudémont. Suivant cette nouvelle disposition, vingt et un bataillons restèrent près de San-Benedetto pour la sûreté de la basse Secchia; trois bataillons et sept escadrons furent placés à Fossoli, près de San-Martino, sous les ordres de M. de Goesbriant; six bataillons et six escadrons, sous le commandement de M. d'Albergotti, campèrent entre Bastiglia et Buonporto. On changea aussi la destination de quelques officiers généraux, tels que M. le grand-prieur et M. de Saint-Fremont, qui, au lieu de suivre l'armée de M. le duc de Vendôme, restèrent avec M. le prince de Vaudémont.

M. le duc de Vendôme rejoignit ses troupes à Castellaro le 20. Le lendemain il leur fit passer le Tione et le Tartaro, et les mena à Nogara, sur l'État vénitien, où elles campèrent, la droite à ce lieu, la gauche à [1] . Le 22 l'armée

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit.

passa le Trionon, et alla camper à Sanguineto, faisant face à Ponte-Molino, le ruisseau sur le front du camp. Les Vénitiens ouvrirent à M. le duc de Vendôme les portes du château, ce qui le mit en état d'y établir l'entrepôt de ses vivres; mais, pour le faire avec sûreté, il fallut commencer par assurer la communication de Mantoue. Pour cet effet, il laissa dans cette place six bataillons et trois compagnies de cavalerie ou de dragons, deux bataillons à Goito et deux à Governolo. Il fit placer des postes à Villimpinta, Carzedole et Castellaro, qui étaient à l'abri d'un coup de main. Outre cela, il laissa à Castellaro sept escadrons, sous les ordres de M. le comte d'Estrades, et lui commanda de faire construire des redoutes sur les chemins des tours de Serravalle. Ayant ensuite reconnu qu'il restait aux ennemis une chaussée, sortant de Ponte-Molino, à travers un marais impraticable, au moyen de laquelle ils pouvaient incommoder sa communication, il ordonna que l'on construisît un fort au débouché du marais; et, le 24, il envoya M. de Carcado avec deux mille hommes et quatre cents chevaux pour travailler au fort et le défendre. Il paraît, par les lettres de M. le duc de Vendôme, que le lieu où ce fort fut construit n'était qu'à une portée de fusil de Ponte-Molino, et que malgré cela les ennemis, qui avaient entre ce lieu et Ostiglia, un corps de cinq à six mille hommes d'infanterie et de cavalerie, ne firent aucune démarche pour s'y opposer. C'est ce qui fit juger à M. le duc de Vendôme qu'ils étaient déterminés à se tenir couverts de leur marais, et lui fit concevoir l'espoir de leur fermer bientôt tous les passages vers l'Allemagne, et de ne leur laisser de communication que celle du golfe Adriatique. Il en prévint même la cour, pour l'engager à envoyer dans ce golfe des vaisseaux et des galères, afin de les priver des secours qu'ils pourraient en tirer,

principalement pour faire une entreprise sur la Mesola, qui était leur seul magasin, sur une des embouchures du Pô. Effectivement, il ne parut personne des ennemis; on construisit ce fort sans aucun obstacle, et en trois jours il fut en état de défense.

La tranquillité des ennemis était la même à la droite du Pô et sur la Secchia, où ils avaient le plus grand nombre de leurs troupes; mais il leur eût été difficile de faire dans cette partie des mouvements offensifs : les pluies avaient tellement grossi cette rivière, que tous les passages étaient impraticables.

Cette inaction de leur part, dans toutes les parties, donna à M. le duc de Vendôme le temps de retrancher tous ses postes et de préparer ses vivres pour pouvoir marcher vers l'Adige. Son second convoi devait être de retour de Mantoue à Sanguineto le 27, et assurer la subsistance jusqu'à la fin du mois. Son projet était de se mettre en mouvement dès qu'il serait arrivé, et de laisser à Sanguineto un corps considérable, pour soutenir ses retranchements; le dépôt de ses subsistances se faisait dans le château. Il voulait gagner rapidement Zelo et Trecenta, où il avait résolu de jeter ses ponts sur le Tartaro; et, suivant sa combinaison, il ne fallait à ses pontons et à son artillerie que vingt-quatre heures pour s'y rendre, ce qui lui fit espérer qu'il préviendrait les ennemis, et que, passant le Tartaro sans qu'ils pussent s'y opposer, il les mettrait dans une position si embarrassante, qu'ils n'auraient de ressource que celle de se retirer, par les terres du pape ou l'État de Venise, vers le golfe Adriatique.

En attendant le moment de marcher, il envoya des partis de hussards et de dragons jusqu'au delà de Carpi, pour savoir si les ennemis faisaient quelques dispositions; mais ayant été informé, le 27 au soir, que la veille le général Vaubonne

était parti du camp de Quistello avec environ mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux, et qu'après avoir passé le Pô, à Ostiglia, il devait se diriger sur Trecenta et Castel-Baldo, pour remonter ensuite l'Adige, et se joindre à des troupes qui étaient dans le Trentin, M. de Vendôme jugea qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour se rendre maître des passages du Tartaro; et, le 28, avant le jour, il fit marcher vingt-trois compagnies de grenadiers, deux brigades d'infanterie, vingt escadrons de cavalerie et de dragons, huit pièces de canon et trente pontons, pour se rendre en diligence sur le bas de cette rivière, et y faire un pont. Il confia ce détachement à M. le comte d'Aguilar et à M. de Saint-Fremont. Il avait retiré ce dernier de l'armée de M. de Vaudémont, à cause des connaissances qu'il avait acquises, les années précédentes, sur le pays où l'on allait opérer.

Ces généraux firent une telle diligence que, quoiqu'il y eût vingt-quatre milles de Sanguineto à Zelo, l'avant-garde, composée de trois régiments de dragons, y arriva le même jour 28, à quatre heures après-midi. Sa première opération fut de se saisir des bateaux du Tartaro, et de s'emparer des maisons situées sur la chaussée, à la rive droite de la rivière, où huit cents dragons à pied s'établirent. Le reste des troupes campa à la rive gauche, près du village de Zelo. MM. d'Aguilar et de Saint-Fremont jetèrent, aussitôt qu'ils furent arrivés près de ce lieu, deux ponts qui furent achevés le lendemain, et qu'on retrancha; en même temps, M. de Saint-Fremont envoya un détachement enlever mille sacs de grains que les ennemis avaient assemblés à Castel-Baldo.

Les nouvelles qu'on eut alors du détachement des ennemis, parti de Quistello, sous les ordres de M. de Vaubonne, furent qu'il ne consistait qu'en huit cents cavaliers à pied, conduits par

trois cents à cheval, lesquels allaient au Tyrol chercher des chevaux de remonte; on sut aussi qu'il avait passé le Tartaro au bac de Trecenta, et qu'il s'était ensuite dirigé sur Vérone.

M. de Vendôme, instruit du succès de la marche de MM. d'Aguilar et de Saint-Fremont, fit partir, le 29 au matin, de nouvelles troupes pour aller les joindre : elles consistaient en une brigade d'infanterie et trois régiments de cavalerie. Il eût suivi lui-même ce nouveau détachement avec l'armée, s'il n'eût été forcé d'attendre un troisième convoi, qui ne pouvait arriver à Sanguineto que le 31 ; et la même raison l'obligea à remettre son mouvement au 1^er^ juin.

De l'autre côté du Pô, M. le prince de Vaudémont n'en avait encore aucun à faire : les eaux de la Secchia continuaient à être si hautes, qu'il était impossible de tenter aucun passage. Cependant les ennemis parurent prendre de l'inquiétude pour cette partie, et, se voyant menacés à la gauche du Pô par M. de Vendôme, ils songèrent à diminuer à la droite de ce fleuve le nombre des points de leur défense, et évacuèrent Finale. M. d'Albergotti ayant été averti le 30 que l'infanterie en avait été retirée, et qu'il n'y restait qu'un détachement de cavalerie, y marcha sur-le-champ avec trois cents hommes d'infanterie et quatre cents chevaux de son camp près de Buonporto. Il y trouva effectivement deux cent cinquante cavaliers, dont une partie était à pied. Ils ne purent se défendre : presque tous furent pris ou tués, et peu s'échappèrent. M. d'Albergotti occupa ce poste avec son détachement et quelques autres troupes qu'il fit venir de son camp, et que M. le prince de Vaudémont fit remplacer par un détachement de celles qui campaient à San-Martino. Il fit aussi travailler, sans perdre de temps, à le mettre en état de défense du côté des ennemis : ce poste était de la plus haute importance à conserver, et donnait de grandes

facilités pour inquiéter leurs derrières. Effectivement, peu de jours après, un détachement de deux cents chevaux se porta jusqu'au Pô, et ayant rencontré près de Palantone une troupe de quatre-vingts chevaux, qui escortait des barques chargées de farines et de grains, ce détachement la dispersa, et quatre des barques furent coulées à fond.

Tous ces avantages, quoique peu considérables, donnaient de la confiance aux troupes, et semblaient préparer de plus grands succès. M. le duc de Vendôme n'attendait que le moment de pouvoir frapper les grands coups qu'il méditait depuis longtemps. Il allait être renforcé par les six bataillons de troupes françaises qu'il avait laissés à M. le prince de Vaudémont, les Piémontais ayant commencé à joindre le 25[1]. Mais dans ce même moment où les affaires d'Italie étaient dans une aussi heureuse situation, peu s'en fallut que l'influence que celles d'Allemagne avaient sur elles ne dérangeât tous les projets de M. de Vendôme, et ne lui fît perdre tout le fruit des travaux du commencement de la campagne. M. l'électeur de Bavière et M. le maréchal de Villars, ayant formé le projet de faire le siége de Passau, et craignant d'être troublés dans cette opération si les impériaux venaient à recevoir des secours de leur armée d'Italie, avaient demandé au roi de faire détacher des troupes de M. le duc de Vendôme un corps considérable, pour occuper les passages du Tyrol, et s'opposer à la marche de ce secours. Le roi écrivit en conséquence à M. le duc de Vendôme, pour lui faire connaître les avantages qui devaient résulter de l'exécution de ce projet, et le désir qu'avait sa majesté de le lui voir seconder par l'envoi d'un corps d'en-

[1] Trois bataillons piémontais étant arrivés le 25 et le 27, M. de Vaudemont fit partir, le 29, trois bataillons français pour rejoindre M. de Vendôme. Neuf escadrons piémontais devaient arriver deux jours après à San-Benedetto.

viron vingt bataillons et autant d'escadrons dans le Tyrol. Mais M. de Vendôme, avec sa soumission ordinaire, fit au roi les représentations les plus fortes pour détourner sa majesté d'un projet qu'il regardait comme aussi peu avantageux pour les affaires d'Allemagne que nuisible à celles d'Italie; et, en attendant ses derniers ordres, il se mit en devoir d'exécuter, le 1er juin, son mouvement vers le bas Tartaro, pour revenir ensuite former l'attaque d'Ostiglia, et, après la prise de ce poste important, ne plus penser qu'à suivre les volontés du roi, ou chercher à achever la ruine des ennemis.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Marly, 24 mai 1703[1].

Mon cousin, je vous dépêche ce courrier pour vous faire part du projet qui a été concerté entre l'électeur de Bavière et le maréchal de Villars. Vous verrez, par l'extrait de la lettre de ce dernier, le dessein qu'ils ont formé de descendre le Danube; que l'électeur doit attaquer la ville de Passau avec une partie de mon infanterie jointe à la sienne, et que le reste de mon armée se tiendra à portée d'observer les mouvements du comte de Stirum et de s'y opposer, s'il avait dessein de s'approcher de Passau et de retarder la prise de cette place, dont la conquête rend l'électeur maître du seul passage qui reste aux impériaux sur le Danube, et met la Bavière dans une entière sûreté. En prenant des précautions pour garder quelques postes, ils pourront ensuite réunir toutes leurs forces et entrer en Autriche ou en Bohême, sans y trouver aucune opposition que celle que le comte de Schlick pourrait y apporter; pour y réussir, il lui faut des troupes plus qu'il n'en a. Il n'en peut tirer que d'Italie ou de celles qui sont sous le commandement du prince de Bade. Ces dernières étant occupées à garder son pays et à la conservation des places, et ayant devant elles l'armée du maréchal de Tallard, qui sera dans peu commandée par le duc de Bourgogne que j'envoie en Alsace, il y a lieu de croire que l'empereur sera forcé de retirer ses troupes

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1640, page 135.

d'Italie. Si elles peuvent s'avancer dans le Tyrol et se joindre au comte de Schlick, le comte de Stirum étant fortifié de l'autre par les troupes des cercles et celles que les Anglais et les Hollandais feraient joindre, elles pourraient se réunir ou agir séparément pour attaquer l'électeur de Bavière et le maréchal de Villars qui, pour lors, ne se trouveraient plus en état de profiter de la supériorité qu'ils conservent. Si vous pouvez prévenir la marche des troupes qui sont en Italie, et faire avancer un corps assez considérable pour se rendre maître des passages et favoriser la conquête du Tyrol, qui se ferait aisément par l'armée du maréchal de Villars, n'y ayant aucune troupe réglée pour le défendre si l'armée de l'empereur en Italie ne pouvait marcher pour s'y opposer, vingt ou vingt-quatre bataillons avec vingt escadrons, dont dix de dragons, suffiront pour cela. Vous pouvez les détacher et rester encore assez fort pour conserver une grande supériorité sur les ennemis, qui n'ont point vingt-cinq mille hommes dans leur armée; la vôtre serait encore au moins de quarante; vous leur ôteriez toute communication avec l'Allemagne; ils ne pourraient faire venir ni recrues, ni munitions, ni armes qu'avec des peines infinies; et par tout ce que je vois, c'est le moyen le plus sûr de ruiner l'armée de l'empereur en Italie; de finir cette guerre la plus embarrassante que je puisse faire, et de la porter jusqu'à Vienne; car, après la prise du Tyrol, rien ne peut empêcher l'électeur de Bavière et le maréchal de Villars d'entrer dans la Bohême ou dans l'Autriche, et de s'avancer partout où bon leur semblera. Faites bien vos réflexions sur l'importance de ce projet. Je connais assez votre zèle pour ce qui me regarde et le bien de mon état, pour être persuadé que vous y contribuerez en tout ce qui dépendra de vous. Si vous vous déterminez à faire ce détachement, comme j'ai lieu de le croire, vous le ferez commander par Besons et trois ou quatre maréchaux de camp sous lui. La plus grande précaution qu'ils aient à prendre, c'est pour porter des subsistances pour quinze jours au moins, et de faire en sorte de mener quelques pièces de canon pour s'ouvrir les passages en cas qu'ils trouvent quelques forts

et des milices pour les leur disputer. Quoiqu'il ne soit pas à présumer que les ennemis se déterminent à repasser le Pô pour suivre ce corps, s'ils en prenaient la résolution, vous êtes à portée de les en faire repentir en passant le Mincio, et en les suivant d'assez près pour qu'ils ne le puissent pas attaquer avant que vous les ayez joints. Vous verrez, encore mieux que je ne le puis dire, tout ce qu'il y aura à faire pour contribuer de votre part au succès de cette entreprise. Lorsque vous aurez pris votre résolution, vous me le manderez, et en informerez sur-le-champ l'électeur de Bavière et le maréchal de Villars, et vous ferez en sorte que ceux que vous y enverrez puissent passer sûrement, et leur donnerez une connaissance certaine du parti que vous aurez pris. Si c'est celui de les secourir, vous agirez de concert pour l'exécution, sans attendre de nouveaux ordres de ma part, me remettant à vous et à eux de tout ce que vous croirez de plus convenable au bien de mon service.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp de Sanguineto, 31 mai 1703[1].

Je reçois dans ce moment par Sainte-Marthe la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, avec l'extrait de la lettre de M. de Villars que M. de Chamillart m'a adressé de sa part. Je vais, puisqu'elle me l'ordonne, lui dire ma pensée sur tout cela, et lui expliquer en même temps notre situation présente et celle des ennemis, afin qu'elle prenne son parti, et qu'elle m'envoie les ordres qu'elle croira convenir au bien de son service.

Je commencerai d'abord par dire à votre majesté qu'il me semble que ce que lui mande M. le maréchal de Villars ne peut point s'appeler un projet : c'est tout au plus une vue fort vague. Un projet, surtout quand il est d'une aussi grande conséquence, doit être, selon mon sens, mieux digéré et beaucoup plus détaillé; on y devrait marquer jusqu'où M. de Bavière peut s'avancer, et me marquer en même temps où se pourrait faire notre jonction; sur cela, je pourrais prendre des mesures justes ; mais il n'y a rien de tout cela, et il

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1682, lettre 98.

paraît même de la contradiction, puisque, dans le même temps que M. de Villars propose d'entrer dans le Tyrol et qu'il invite votre majesté d'envoyer un détachement considérable de cette armée pour entrer dans le Trentin, il marque que M. de Bavière lui a dit que ses magasins sur cette frontière sont entièrement épuisés. Je dirai de plus, sire, que, puisque par le propre aveu de M. de Villars, l'empereur n'a point de troupes pour défendre le Tyrol, il lui est bien aisé avec l'armée qu'il commande de s'en rendre maître. Je supplie votre majesté d'observer aussi que M. l'électeur de Bavière a bien su se défendre tout seul contre MM. de Schlick et de Stirum, et qu'il les a même battus en plusieurs rencontres; cependant il paraît embarrassé à présent que M. de Villars l'a joint avec quarante mille hommes, et semble avoir besoin du secours de cette armée pour agir. Cela, je l'avoue, ne laisse pas de paraître un peu surprenant; cependant tout ce que j'ai l'honneur de représenter à votre majesté ne m'empêche pas de faire les préparatifs nécessaires pour faire entrer dans le Trentin le nombre de troupes qu'elle me marque, quand elle me l'ordonnera. Je compte y marcher moi-même pour surmonter toutes les difficultés qui se rencontreront indubitablement dans ce passage. Je ne suis pas trop bon pour cela, et je ne plaindrai jamais mes pas ni ma peine, quand il s'agira de plaire et d'obéir à votre majesté. J'irai même joindre M. l'électeur de Bavière, si elle juge que cela puisse convenir au bien de son service; et j'ose la supplier de ne me point ménager sur cela, car je ferai toujours avec plaisir tout ce qu'elle croira lui être utile.

Pour revenir à notre situation présente, j'aurai l'honneur de dire à votre majesté que nous sommes maîtres du passage du Tartaro; nous avons deux ponts dessus, et quand les ennemis y viendraient avec toute leur armée, ils ne nous empêcheraient pas de le passer; et avant qu'il soit huit jours d'aujourd'hui, il ne leur sera plus possible de faire passer cinq cents hommes en deçà du Pô. Il y a six jours que M. de Vaubonne a passé l'Adige à Castel-Baldo avec huit cents chevaux et quinze cents hommes de pied. On dit qu'il va au-devant de quelques

chevaux de remonte; il est a présent avec ce corps au-dessus de Vérone. Je ne sais pas bien par où il pourra à présent rejoindre son armée.

Je me remettrai en marche après-demain. L'armée n'ira qu'en deux jours à Zelo; pour moi j'irai en un jour joindre MM. d'Aguilar et de Saint-Fremont. Il n'y a de là à Ostiglia que onze milles, et les chemins pour y aller sont fort praticables; les retranchements d'Ostiglia ne sont que de terre et de fascines. Je compte y marcher avec l'armée sans perdre de temps et en faire le siège, si je le trouve praticable comme je l'espère. Si nous réussissons, les ennemis n'auront plus de communication avec l'Allemagne que par le golfe. Quoique cette situation devienne violente, c'est pourtant un parti qu'ils ont pris par choix, puisqu'ils ont eu du temps de reste pour passer et le Pô et l'Adige avec toute leur armée, s'ils avaient voulu; c'est pourquoi je supplie votre majesté de croire que l'empereur est absolument déterminé, et que la diversion d'Allemagne, quelle qu'elle puisse être, ne l'obligera point de retirer son armée d'Italie, et qu'il s'exposera plutôt a la laisser périr. Je croirais vous tromper, sire, si je vous parlais autrement; et il est clair comme le jour, par ce que nous voyons faire tous les jours aux ennemis, que, quand même le chemin serait libre, ils ne detacheraient personne de leur armée pour aller contre M. de Baviere.

Il me semble que M. de Villars aurait dû s'expliquer plus clairement a votre majesté, et lui marquer s'il demande un détachement de cette armée, parce qu'il se trouve trop faible pour rien entreprendre contre MM. de Schlick et de Stirum; ou bien s'il apprehende que l'armée qui nous est opposée n'aille se joindre à ces messieurs. Je crois avoir déjà répondu au dernier article, en assurant votre majesté que les ennemis ne sont ni en pouvoir ni en volonté d'y songer. Si c'est qu'il se trouve trop faible, c'est à votre majesté à décider si elle juge qu'on puisse agir plus utilement en Allemagne qu'ici, et à me donner ses ordres, qui seront exécutés sur-le-champ. Je crois encore de mon devoir de lui dire qu'outre la difficulté de

ce pays, qui est au-dessus de toute expression, il s'en faut beaucoup que nous soyons aussi supérieurs aux ennemis en Italie que M. de Bavière et M. de Villars joints ensemble le sont aux troupes qui leur sont opposées. Quand je me serai rendu maître d'Ostiglia, et que j'aurai chassé tout à fait les ennemis de ce côté du Pô, je compte laisser un corps de cavalerie et d'infanterie pour les empêcher de refaire un autre pont, et de m'en aller me joindre à M. de Vaudemont, et faire un effort du côté de l'inondation, qui sera praticable en ce temps-là. Si ce projet réussit, l'armée impériale est perdue sans aucune ressource. C'est à votre majesté de voir si ce que lui propose M. de Villars est plus utile et plus effectif que ce que je propose de faire; auquel cas, si j'en reçois l'ordre, au lieu de joindre M. de Vaudémont, après la prise d'Ostiglia, je marcherai dans le Trentin. Votre majesté aura vu, par la carte que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, les difficultés de ce passage, que j'espère pourtant surmonter, si elle se détermine à ce projet; mais si nous détachons vingt-quatre bataillons et vingt escadrons de cette armée, quoique, avec ce qui nous restera, nous soyons encore supérieurs aux ennemis par la situation de leur armée et les difficultés du pays, nous ne pourrons faire au plus qu'une guerre défensive, et nous maintenir seulement. Je ne sais l'effet que fera dans toute l'Italie la séparation de cette armée. Votre majesté en jugera mieux que moi et en verra les conséquences.

Je reçois dans ce moment une lettre de M. de Ricous, en date du 17 mai; j'en envoie copie à votre majesté avec celle de la reponse que je lui fais. Je vais envoyer plusieurs duplicata par des chemins différents; mais je ne réponds pas que M. de Ricous les reçoive, car les passages sont plus gardés qu'ils ne l'ont encore été.

Je laisse ici M. de Vaubécourt et M. d'Estaing avec douze escadrons et cinq bataillons pour soutenir les redoutes que nous avons faites sur tous les chemins qui traversent le marais, et pour observer aussi le corps de M. de Vaubonne, qui est encore à présent à deux lieues de Vérone et de l'autre côté de l'Adige.

Ayant appris que les impériaux avaient plusieurs magasins de grains entre l'Adige et le canal Blanc, je mandai il y a trois jours à MM. d'Aguilar et de Saint-Fremont d'y envoyer. J'appris bien qu'on en avait trouvé un de mille sacs auprès de Castel-Baldo. Les troupes en ont emporté tant qu'elles ont pu, et le reste a été jeté dans la rivière ou distribué aux paysans. J'espère que dans peu les autres magasins auront la même destinée.

M. de Saint-Fremont me mande que les ennemis travaillent à Ostiglia: ils s'y prennent un peu tard, et nous y serons arrivés avant qu'ils aient pu faire des ouvrages considérables. Depuis l'arrivée de Sainte-Marthe, j'ai reçu par la poste une lettre de votre majesté, par laquelle elle me marque qu'elle est bien fâchée que la maladie soit déjà dans son armée. Je prendrai la liberté de lui dire qu'il n'y a encore aucune maladie; il y a eu seulement au commencement de mai quelques fièvres intermittentes, et encore ce n'a été que parmi les recrues. Je supplie votre majesté de croire que si la maladie était dans l'armée, je serais le premier à l'en informer. Vous me faites l'honneur, sire, dans la même lettre, de me marquer qu'il serait à souhaiter que l'armée pût agir ensemble : certainement il serait à désirer que cela pût être, mais cela n'est pas possible. La guerre de ce pays-ci n'est point une guerre ordinaire, et il nous faut à présent assiéger une armée qui est couverte de rivières de tous les côtés; cependant, malgré toutes ces difficultés, j'espère que nous ferons une heureuse campagne.

J'ai fait la revue de la cavalerie de cette armée, qui est plus belle et en meilleur état que je ne l'ai jamais vue : je ferai celle de l'infanterie quand j'en aurai le temps. Je sais déjà par MM. les directeurs qu'elle est très-belle, et votre majesté en sera pour le moins aussi contente que de la cavalerie.

J'envoie à votre majesté une carte des plus exactes: elle a été faite par les soins du baron Palavicini: elle y verra le pays presque aussi bien que si elle était sur les lieux.

Je supplie très-humblement votre majesté, en cas qu'elle se dé-

termine à faire passer un détachement de cette armée dans le Tyrol, d'avoir la bonté de nommer elle-même les régiments tant de cavalerie et de dragons que d'infanterie.

Le 1er juin l'armée décampa de Sanguineto et alla camper à Castagnaro. M. le duc de Vendôme prit les devants avec trois cents chevaux, et se rendit le même jour au camp de M. de Saint-Fremont. On laissa au camp de Sanguineto MM. de Vaubecourt et d'Estaing avec cinq bataillons et douze escadrons pour garder et soutenir les postes et les retranchements qui devaient assurer la communication avec Mantoue, contre les entreprises des troupes que les ennemis avaient à Ponte-Molino et à Ostiglia. Il y avait, outre cela, deux bataillons à Governolo, deux à Goito et à la Volta pour garder les passages du haut Mincio, et six bataillons avec trois compagnies de cavalerie ou de dragons à Mantoue.

Le 2 l'armée marcha à Zelo, où elle campa à la rive gauche du Tartaro; les troupes seulement de MM. de Saint-Fremont et d'Aguilar passèrent la rivière; l'armée ne la passa que le 3, et campa la droite à hauteur de Zelo, la gauche à Bentivoglio. On fit faire un pont à la Baruchella, sur le canal Blanc, afin de pouvoir tirer des subsistances de l'île de Rovigo, qui était un pays fort abondant; et, pour éviter l'embarras de faire venir les vivres de Mantoue, M. le duc de Vendôme établit des fours à Zelo. Il laissa aussi quelques troupes pour garder la digue de l'Adige, que des malintentionnés auraient pu rompre pour inonder le pays où était l'armée.

Pendant le mouvement dont on vient de faire le récit, on ne vit point paraître les ennemis; quoiqu'il leur eût été facile d'empêcher le passage du Tartaro, ils ne firent aucune démarche pour s'y opposer. Le séjour de l'armée à Sanguineto

leur avait donné de l'inquiétude pour Ponte-Molino et Ostiglia, et ils s'étaient retranchés derrière leurs marais; mais comme ils parurent indifférents sur le mouvement qu'on venait de faire, M. le duc de Vendôme jugea qu'ils ne s'étaient pas attendus à une marche aussi hardie et aussi extraordinaire de sa part, et il ne douta plus que, le pays qu'il avait à traverser pour aller à eux ne présentant aucun obstacle, il ne fût à la veille de voir son projet couronné par le succès le plus brillant et le plus complet. Cependant il fut informé qu'aussitôt qu'ils avaient su que ses troupes passaient le Tartaro, ils avaient commencé à faire un retranchement pour couvrir Ostiglia, et que tout ce qu'ils avaient de troupes dans cette partie, c'est-à-dire environ cinq mille hommes, y était employé. On ignora de quelle espèce était ce retranchement, et dans quel lieu il se construisait; mais seulement on sut que c'était beaucoup plus près d'Ostiglia que de Mellara.

M. de Vendôme crut ne devoir pas leur donner le temps de l'achever : il décampa de Zelo le 5, à la pointe du jour, marcha sur quatre colonnes, et alla camper à Bergantino. Le 6 l'armée marcha vers Ostiglia, et, après avoir passé par Mellara, elle alla camper à Coreggioli, la droite à la Madona della Communa, la gauche au Pô, le centre à la portée du canon des ennemis.

MM. de Saint-Fremont et de Chemerault, avec neuf compagnies de grenadiers et un régiment de dragons, se portèrent fort près de leur retranchement, et s'emparèrent d'une cassine d'où ils chassèrent deux troupes de cavalerie ou de dragons. De cette cassine on pouvait reconnaître toute la disposition des ennemis. M. de Vendôme s'y porta en personne, et vit distinctement que le pont qu'ils avaient sur le Pô était placé à un demi-mille au-dessous d'Ostiglia; qu'il était couvert par

trois redoutes palissadées, par un grand fossé et par une suite de lignes parallèles qui continuaient jusqu'aux tours de Serravalle. Cette espèce de retranchement formait un demi-cercle dans lequel étaient renfermés cinq régiments d'infanterie et cinq de cavalerie ou de dragons, ce qui composait un nombre de troupes beaucoup plus considérable qu'on ne s'y était attendu ; vingt-deux pièces de canon étaient distribuées sur des cavaliers qui flanquaient de tous côtés l'extérieur des lignes. Un autre retranchement partait d'Ostiglia et remontait la Tarterella pour communiquer au pont des Tudesques et à Ponte-Molino.

M. le duc de Vendôme apprit en même temps que le gros de l'armée des ennemis était campé le long de la Secchia, depuis la Concordia, où ils avaient fait un pont indépendamment de celui de Quistello, jusqu'à son embouchure; qu'un régiment de dragons, un de cavalerie et deux d'infanterie campaient sous la Mirandole; qu'un autre corps de deux régiments de dragons, un de cavalerie et un d'infanterie était à Quadrelle, et que le reste de leurs troupes campait à Revere et paraissait destiné à soutenir celles qui défendaient le retranchement d'Ostiglia.

Telles furent les connaissances que M. le duc de Vendôme prit de la situation des ennemis, dès le jour de son arrivée à Coreggioli, ce qui lui fit juger qu'il allait rencontrer plus de difficultés qu'il ne s'y était attendu. Il prit ses mesures en conséquence, et se détermina à attaquer en règle leurs retranchements.

Le 7 on ouvrit une tranchée pour s'en approcher; et comme il parut important de chercher à retenir de l'autre côté du Pô les troupes qui pourraient porter des renforts à Ostiglia par le pont de Revere, M. de Vendôme renvoya à San-

Benedetto M. de Saint-Fremont pour engager M. le prince de Vaudémont à faire une diversion sur la Concordia, ou sur tel autre point qu'il jugerait à propos. Ce général ne soupirait qu'après l'occasion de pouvoir agir et concourir au succès de M. le duc de Vendôme. M. de Saint-Fremont, ayant soixante et dix milles de chemin à faire pour se rendre à San-Benedetto, et forcé de marcher lentement avec de fortes escortes, ne put y arriver que le 9 au matin. M. le prince de Vaudémont fit sur-le-champ marcher sous les ordres de M. de Murcey cinq cents grenadiers et cinq cents hommes d'infanterie avec huit cents chevaux pour se rendre à San-Felice, et manda à M. d'Albergotti de joindre à ces troupes tout ce qu'il pourrait tirer de son camp pour marcher sur la Concordia, tandis que, de son côté, il ferait avancer du canon sur le bord de la Secchia, vis-à-vis du pont que les ennemis avaient dans cet endroit, soit pour favoriser l'attaque du poste, soit du moins pour les obliger à porter un gros corps dans cette partie, pour la défendre, et par là les distraire de l'affaire d'Ostiglia.

Pendant ce temps M. le duc de Vendôme avançait son attaque, et les travaux furent poussés avec une telle vivacité que le 8 on était à la portée du fusil; le canon commençait même à faire beaucoup d'effet, et l'on se flattait déjà qu'en moins de trois jours on serait maître du retranchement et des faubourgs d'Ostiglia; mais un événement aussi funeste qu'imprévu força de tout abandonner au moment où tout promettait le plus heureux succès. Les ennemis, usant de tous les moyens qu'ils avaient en leurs mains pour se défendre, avaient, dès le 6, jour de l'arrivée de l'armée de Coreggioli, coupé la digue du Pô et celle du canal qui descendait de Ponte-Molino à Ostiglia. Le volume d'eau que produisirent ces deux coupures fut si considérable, que le 9 la moitié du camp fut inondée, et que bientôt on

allait être renfermé par l'inondation qui commençait à s'étendre au delà de Mellara. Il n'y avait point de remède : il fallut sans perdre de temps retirer l'artillerie et décamper. Le 10, à la pointe du jour, l'armée se mit en marche et alla le même jour reprendre le camp qu'elle avait occupé à Zelo. On ne vit à l'arrière-garde qu'une troupe de hussards des ennemis qui ne suivit que pendant une lieue.

M. le duc de Vendôme, quoique forcé à une retraite si précipitée, ne perdit point l'idée de l'offensive, et il ne fut pas longtemps à former un nouveau projet. Il le regarda même comme capable de causer immanquablement la perte des ennemis; mais comme une des parties de ce projet était l'inondation de tout le pays compris entre le Pô, le Tartaro et l'Adige, dont la plus grande partie appartenait aux Vénitiens, il jugea ne pouvoir prendre sur lui d'employer un moyen aussi funeste au pays que contraire à la neutralité de la république; et, en arrivant à son camp de Zelo, il écrivit au roi la lettre suivante pour lui expliquer son projet, et pour en soumettre l'exécution aux ordres qu'il plairait à sa majesté de lui donner :

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp de Zelo, 10 juin 1703[1].

Quoique j'aie eu l'honneur de dépêcher aujourd'hui un courrier à votre majesté, j'en fais partir encore un dans ce moment, parce que, depuis le départ du premier, j'ai consulté des gens du pays très-entendus, et que j'ai formé un projet de la dernière conséquence; et quoique j'en voie l'utilité, je n'ose prendre sur moi de l'exécuter; mais je me tiendrai en situation de pouvoir suivre les ordres que votre majesté me donnera par le retour de mon courrier, que je la supplie de me renvoyer le plus tôt qu'il se pourra.

Voici de quoi il est question, et c'est à mon sens l'affaire la plus importante dont votre majesté ait délibéré depuis bien longtemps :

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1684, lettre 142

En coupant la digue de l'Adige au-dessous de Legnago, nous inondons à coup sûr jusqu'au delà de Ponte-Molino, et rendons par conséquent cette avenue inutile aux ennemis; en coupant la digue du Pô à Libiola, l'eau de cette rivière viendra dans le lac de Derolla, qui est au-dessus de Ponte-Molino, de sorte que le chemin de Serravalle restera impraticable pour les ennemis; enfin, en coupant le Tartaro à cinq milles au-dessus de Zelo, il est certain que l'inondation ira jusqu'à la mer, et ôtera par conséquent aux impériaux le seul chemin qui leur reste pour subsister et tirer par le Padouan des commodités de l'État vénitien. Cela étant exécuté, les ennemis n'auront plus de communication avec l'Allemagne, et je pourrai, avec l'armée de votre majesté, marcher de l'autre côté du Panaro, et si les impériaux ne repassent pas cette rivière avant que de m'y laisser établir, il est indubitable qu'ils auront la corde au cou, et qu'il faudra de toute nécessité que leur armée périsse. Si le projet du Panaro ne convient pas à votre majesté, comme par ces inondations je n'ai plus à craindre l'ennemi, nous pourrons agir librement et sans rien craindre du côté du Trentin; cependant je ne puis m'empêcher de dire à votre majesté que je crois, par le projet du Panaro, donner le coup mortel aux ennemis.

L'avantage que nous retirerons de ces inondations est si grand, si essentiel et si sûr, que je croirais manquer à mon devoir si je ne pressais votre majesté de se déterminer à m'envoyer l'ordre de couper les digues. La considération des Vénitiens ne doit point la retenir, et de la manière dont ils en usent, ils ne méritent aucun égard de sa part. M. Erisso a dit en plein sénat qu'il fallait faire périr notre armée comme celles de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier. Sa harangue a fait tout l'effet qu'il pouvait désirer, et le sénat s'est déterminé à nous refuser plusieurs choses justes que nous demandions et qu'ils accordent aux impériaux sans qu'ils le demandent. Ils disent publiquement que nous avons beau barrer les chemins, qu'ils passeront à la nage pour porter aux Allemands toutes les choses dont ils auront besoin. Enfin, votre majesté peut compter que les

Vénitiens, sans être déclarés, sont plus ses ennemis que l'empereur même. J'ajouterai encore que les ennemis viennent de nous donner l'exemple, et qu'ils n'ont eu aucun ménagement pour nous faire partir de devant Ostiglia. De plus, sire, je tromperais votre majesté si je lui promettais sans cela de faire quelque chose de considérable pour son service. Quoique j'aie quelques projets à exécuter, il n'y en a cependant pas un qui ne soit rempli de difficultés et qui ne soit bien éloigné d'être sûr, et l'autre l'est absolument, et a un entier rapport avec M. de Bavière, puisqu'en l'exécutant nous nous mettons en état de pouvoir marcher à lui sans rien craindre, et nous ôtons aux ennemis toute sorte de communication avec l'Allemagne.

Enfin c'est un coup sûr pour finir la guerre d'Italie et pour faire périr la meilleure armée de l'empereur. Quand les ennemis repasseraient le Panaro pour se jeter dans le Ferrarais avant que j'eusse le temps de les enfermer, ils ne laisseront pas d'être perdus de même, puisqu'il y a trop peu d'espace entre Ferrare et les marais de Comacchio pour que leur armée y puisse subsister longtemps, et nous les serrerions de manière qu'il faudrait à la fin qu'ils périssent ou qu'ils eussent une flotte pour les passer sur le golfe Adriatique. Je prends, en un mot, la liberté de dire à votre majesté que si elle perd cette occasion de finir la guerre, elle ne la retrouvera jamais. Il n'y aura qu'un très-petit canton des terres du pape qui soit endommagé.

P. S. J'oubliais de dire à votre majesté que les Vénitiens ne se déclareront jamais contre elle; mais que quand ils en auraient envie, ils ne l'oseront jamais faire, se voyant, par ces inondations, hors d'état de tirer aucun secours de l'armée des impériaux, et ils seraient obligés de se soutenir de leurs propres forces, ce qu'ils ne feront jamais.

En attendant la réponse du roi, M. le duc de Vendôme ne resta point dans l'inaction; mille objets divers eurent de quoi

l'occuper, principalement celui de se mettre en état d'aller avec M. de Vaudémont agir sur la Secchia et le Panaro, ce qui pouvait s'exécuter indépendamment du projet de l'inondation. D'un autre côté, ayant eu avis que M. de Vaubonne, après avoir rassemblé environ quatre mille hommes tant des troupes qu'il avait menées avec lui du camp de Quistello que de celles qu'il avait tirées du Tyrol, était venu camper entre Villa-Franca et Valeggio, il jugea ne devoir pas le laisser s'établir dans un poste d'où il pourrait incommoder ses derrières et ses communications. En conséquence, il envoya ordre à MM. d'Estaing et d'Estrades de marcher à lui avec les troupes qu'il leur avait laissées à Sanguineto et à Castellaro, et avec trois régiments de cavalerie ou de dragons qu'il avait envoyés de l'armée à M. d'Estaing, sous les ordres de M. de Bissy, dès le moment où il s'était vu forcé d'abandonner l'entreprise d'Ostiglia. Toutes ces troupes se mirent en marche le 10.

En même temps M. le duc de Vendôme, pour se mettre plus à portée de ce qui allait se passer à sa droite, et pour se rapprocher du chemin qui devait le conduire à M. le prince de Vaudémont, fit repasser le Tartaro le 11 à tout ce qui lui restait de cavalerie au camp de Zelo, et à trois brigades d'infanterie. Ces troupes allèrent camper la droite à Castagnaro, la gauche à Baruchella : le quartier général fut établi à Castagnaro. Il laissa à la droite du Tartaro, à la tête des ponts de Zelo, vingt bataillons et deux cents chevaux, tant pour la sûreté de ces ponts que pour couper aux ennemis la navigation du bas Pô, et envoya M. de Vaubecourt, qui était resté à Sanguineto, prendre le commandement de ces troupes.

Bientôt M. le duc de Vendôme fut informé que de tous les côtés les détachements que lui ou M. de Vaudémont avaient envoyés à la guerre avaient trouvé les ennemis. Le général

Vaubonne, ayant avis de la marche de M. d'Estaing, vint dès le 11 au-devant de lui avec deux cents hussards jusqu'à Nogara, et attaqua une de ses gardes; mais les piquets de M. d'Estaing étant tombés sur ces hussards, ils en tuèrent trente, firent quelques prisonniers et mirent le reste en fuite. M. de Vaubonne lui-même se retira avec précipitation vers le haut Adige. On le poursuivit jusqu'au delà de Castel-Novo; et, quatre cents chevaux étant tombés de nouveau sur les hussards et sur son infanterie hongroise, il y en eut encore cent de tués ou de pris; et M. de Vaubonne, continuant rapidement sa retraite, gagna Ferrara près de Monte-Baldo, où il entra dans les retranchements qu'y avaient faits les ennemis pour la défense de ce passage important.

Après cette expédition, M. d'Estaing retourna le 12 à Sanguineto avec une partie de ses troupes, M. d'Estrades à Castellaro, et M. de Bissy alla avec quelques escadrons à San-Pietro di Legnago.

Dans le même temps il y eut de l'autre côté du Pô une affaire plus meurtrière et moins heureuse pour M. d'Albergotti. Ce général, ayant joint à Rivara, avec une partie des troupes de son camp de Finale, le détachement que M. de Murcey avait eu ordre de lui mener, et s'étant avancé avec lui, non pas sur la Concordia, comme M. le prince de Vaudémont le lui avait prescrit, mais sur la Mirandole, dont il s'approcha de fort près, afin d'attirer l'attention des ennemis dans cette partie et de reconnaître le pays qui était entre cette place et Quarantoli, il aperçut de l'autre côté d'un petit canal qui passait derrière l'église de Quarantoli, et qui, prenant sa source à un demi-mille de la Mirandole, allait se jeter dans la Fossa-Mantuana, un camp des ennemis qui, par sa position, se trouvait entièrement couvert par les deux canaux et par l'église de Quaran-

toli, qui était retranchée, garnie d'infanterie et de cinq pièces de canon, et qui pouvait contenir sept à huit cents hommes. M. d'Albergotti, l'ayant reconnu, jugea que, quoiqu'il eût avec lui trois mille six cents hommes dont deux mille chevaux, l'attaque de ce poste exigeait des dispositions et des préparatifs auxquels il ne s'était pas attendu, et se retira à San-Pelegrino, à cinq milles en arrière, entre les villages de Rivara et de Montirone. Il y passa la nuit; mais le lendemain, loin d'être dans le cas de faire des dispositions d'attaque, il reçut à deux heures après midi une lettre de M. le prince de Vaudémont qui lui mandait que l'entreprise d'Ostiglia étant manquée, il eût à renvoyer le détachement de M. de Murcey et à se replier lui-même sans perdre de temps sur Finale, pour conserver ce poste jusqu'à ce qu'on eût décidé de l'usage qu'on en ferait.

M. de Murcey se mit aussitôt en marche pour se séparer de l'armée et retourner à San-Benedetto, par le camp qu'occupait M. de Goesbriant à San-Martino, et M. d'Albergotti resta avec ses troupes en bataille, pour couvrir sa marche jusqu'à ce qu'il fût un peu éloigné; mais bientôt après ce général fut attaqué par deux corps sortis, l'un de la Mirandole, l'autre du camp de Quarantoli, lesquels, étant fort supérieurs, engagèrent un combat qui devint très-désavantageux pour lui. En effet, après avoir soutenu longtemps leurs efforts, il fut forcé de céder au nombre, et se retira à Finale avec beaucoup de peine et de perte. M. de Murcey, de son côté, étant, au bruit du canon, retourné sur ses pas, fut aussi attaqué; mais il fit si bonne contenance qu'il ne fut point entamé, et qu'après avoir soutenu longtemps avec beaucoup de fermeté le feu des ennemis, il se retira sans être suivi à Bastiglia, d'où sa cavalerie retourna, le 13, à San-Martino. M. d'Albergotti rallia ses troupes à Finale; mais ayant été informé que les ennemis se ren-

forçaient considérablement, qu'ils s'étaient mis en mouvement du côté de la Secchia, et que M. de Stahremberg lui-même s'était avancé à Poggio, entre la Mirandole et le Panaro, il jugea alors que, malgré l'ordre qu'il avait de soutenir son poste, il était plus à propos de se rapprocher de Buonporto et de Bastiglia, afin de défendre ces deux derniers postes, ainsi que la communication de la Secchia au Panaro, et pour être à portée d'envoyer des troupes à M. le prince de Vaudémont, si le mouvement des ennemis le mettait dans le cas d'en avoir besoin. Il fit en conséquence travailler à raser les retranchements de Finale, et l'abandonna le 13 au soir pour se retirer derrière ceux de Buonporto et de Bastiglia, où il trouva l'infanterie que M. de Murcey y avait laissée, et où il couvrait Modène et assurait la communication entre les deux rivières. Les ennemis ne cherchèrent point à rentrer dans ce poste; ils se bornèrent à se retrancher du côté de la Mirandole. Cependant il paraît que M. le prince de Vaudémont regretta beaucoup que M. d'Albergotti l'eût abandonné, à cause des avantages qu'on pouvait se procurer en l'occupant. On croit devoir rapporter au rang des pièces les lettres de MM. d'Albergotti et de Murcey qui contiennent des détails plus particuliers et intéressants sur ce qui se passa dans toute cette affaire, dans laquelle il paraît que M. d'Albergotti fut désapprouvé de s'être séparé de M. de Murcey aussi près des ennemis, ce qui leur donna occasion de marcher sur lui avec des forces supérieures[1].

Cet événement, quoique malheureux, n'avait pas une grande influence sur les affaires générales. Cependant M. le prince de

[1] Cette affaire coûta, tant aux troupes de M. d'Albergotti qu'à celles de M. de Murcey, vingt-six officiers et cinq cent trente-sept soldats, cavaliers ou dragons, tués, pris ou blessés.

Vaudémont pensa que ce devait être un motif de plus pour hâter les opérations, et pour se réunir, sans perdre de temps, du côté de la Secchia, afin d'accabler les ennemis. M. le duc de Vendôme n'était pas du même avis; et, quoique par sa dépêche du 10, qu'on a rapportée précédemment, il eût paru aussi porté que M. de Vaudémont à agir par la Secchia et le Panaro, son idée était de n'exécuter ce projet qu'après qu'il aurait reçu les ordres du roi sur ce qui regardait l'inondation qu'il avait proposée. Différents autres motifs encore l'engageaient à penser ainsi, comme on le verra par sa lettre du 13, et même à différer les opérations jusqu'à la fin du mois de juillet. M. le prince de Vaudémont, qu'il en instruisit, chercha à le ramener à son avis, et, pour cet effet, lui envoya M. le grand-prieur, son frère, pour lui expliquer tous les avantages qu'il croyait devoir résulter de la célérité dans les opérations et les dangers du retard. On n'a point trouvé les instructions qu'il donna à ce sujet à M. le grand-prieur; mais il est à croire qu'elles étaient entièrement relatives à ce qu'il manda lui-même au roi le 14, pour lui rendre compte de ses idées sur cet objet important, et pour engager sa majesté à ne pas permettre qu'on restât dans l'inaction au moment qu'il croyait le plus avantageux pour agir. Les dépêches des deux généraux sont trop intéressantes, et développent avec trop de clarté leurs différents sentiments, pour hasarder de les analyser : on va les rapporter dans leur entier.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi

Du camp de Castagnaro, 13 juin 1703[1].

Comme par mon dernier courrier je n'ai point rendu compte à votre majesté de notre situation, je vais à présent lui en faire le détail.

Nos deux postes de Zelo subsistent toujours, et j'ai laissé M. de Vaubecourt campé de l'autre côté du Tartaro pour les couvrir; il

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1684, lettre 160.

est aussi en état d'empêcher que les ennemis ne tirent aucun secours par le Pô.

Pour moi, je suis ici avec le reste de l'armée, à l'exception de trente-sept escadrons que j'ai détachés en deux corps, l'un sous les ordres de M. d'Estaing, l'autre sous ceux de M. de Bissy, pour aller après M. de Vaubonne, et l'attaquer partout où ils le trouveront. Il vint avant-hier attaquer à Nogara une garde du camp de M. d'Estaing. MM. de la Bretonnière, de Bertillat et de Capy y marchèrent d'abord avec les piquets, et chargèrent si bien les ennemis, qu'il en demeura trente sur la place et six de prisonniers. Nous n'y avons eu que quatre cavaliers et un officier de blessés. J'attends à tout moment des nouvelles de ce qui se sera passé de ces côtés-là.

Comme M. d'Estaing s'est fait joindre par le comte d'Estrades, qui était à Castellaro avec sept escadrons, j'y ai envoyé sept autres escadrons sous les ordres de M. le chevalier de Broglie, tant pour veiller à ce qui pourrait venir du côté de Serravalle, que pour marcher à M. de Vaubonne, en cas que M. d'Estaing en ait besoin. Je puis assurer votre majesté que la situation dans laquelle nous sommes est la meilleure que nous puissions prendre et la plus embarrassante pour les ennemis. L'armée est dans l'abondance de toutes choses; nous mangeons un pays qui, si nous n'y étions pas, fournirait tout aux ennemis. Quand je joindrais à présent M. de Vaudémont, cela ne servirait de rien, puisque les rivières sont excessivement hautes et le seront encore jusqu'aux derniers jours de juillet, et je ne ferais que manger un pays qui nous sera fort nécessaire au commencement d'août. Je demande en grâce à votre majesté de ne se point impatienter de ce que nous serons quelque temps sans agir, et de compter que nous pénétrerons avant la fin de la campagne dans l'endroit où sont les ennemis, ou la chose sera tout à fait impossible; et si, par malheur, nous n'y pouvions réussir, nous pouvons prendre des postes au moyen desquels l'armée ennemie périra indubitablement, surtout si votre majesté m'accorde la permission que je lui ai demandée par mon dernier courrier. J'ajouterai de plus qu'il fait des

chaleurs excessives, et que nous ne pourrions faire à présent de grands mouvements sans que l'armée en souffrît beaucoup; et en prenant le parti que je prends, les troupes, au commencement d'août, seront en meilleur état qu'au commencement de la campagne.

Les barques que nous manquâmes il y a huit jours n'ont porte que pour trois semaines de subsistances aux ennemis, et il m'est revenu de tous côtés, et par les rendus même, que sans ce convoi ils ne savaient que devenir. Dans quinze jours cela sera consommé, et rien ne leur venant par le Pô, comme il est certain que dans la situation où nous sommes ils ne peuvent rien tirer par cette rivière, il est impossible que leur armée ne souffre beaucoup. J'aurai encore l'honneur de répéter à votre majesté qu'il serait inutile que je joignisse M. de Vaudémont avant la fin de juillet, puisque ce ne sera que dans ce temps-là que les rivières et l'inondation seront assez basses pour nous permettre d'entreprendre quelque chose de considerable. A l'égard du projet du Trentin, plus j'y pense et plus j'en trouve la réussite incertaine, étant bien sûr que M. de Vaubonne n'est venu où il est que pour le soutenir, et qu'il lui vient encore des troupes. Si j'affaiblissais l'armée du détachement que votre majesté m'a marqué par la lettre que m'a rendue Sainte-Marthe, je ne serais en état de soutenir au plus que le Mincio et la Secchia, encore n'en voudrais-je pas répondre, et je croirais mal servir votre majesté et la tromper si je lui parlais autrement; et la guerre d'Italie sera par là éternisée; car on ne peut pas douter que l'empereur n'ait résolu, à quelque prix que ce soit, de laisser son armee en Italie; il lui envoie même des secours, puisque le corps de M. de Vaubonne, qui n'était il y a huit jours que de seize cents hommes, est à présent de quatre mille; et, selon les nouvelles du Tyrol et de Venise, il leur vient encore beaucoup de troupes.

Je crois devoir en même temps faire à votre majesté un détail juste de nos forces. Je n'ai dans cette armée que vingt-deux mille

combattants au plus. M. de Vaudémont en a à peu près autant; cela fait quarante-cinq mille hommes; et, quoi qu'il puisse arriver, ce nombre ne peut être augmenté que de cinq bataillons et de quatre escadrons qui sont au blocus de Brescello, et qui nous reviendront quand cette place sera rendue. Les ennemis ont trente mille hommes dans leur armée ou avec Vaubonne. Si votre majesté nous affaiblit de vingt, qu'elle juge elle-même ce que nous serons en état de faire.

J'ai été bien aise, sire, de vous donner une idée juste tant de nos forces que de celles des ennemis, afin que votre majesté puisse prendre les partis qu'elle croira convenir au bien de son service. Pour moi, j'ai dit ma pensée comme il est de mon devoir de le faire, après quoi je ne ferai qu'obéir. Je voudrais bien que messieurs de la cour et de Paris, qui disent que les ennemis n'ont que douze mille hommes et nous quatre-vingt-dix mille, fussent pour quelque temps sur les lieux : je suis sûr qu'ils changeraient bientôt de langage.

Lettre de M. le prince de Vaudémont au roi. Du camp de San-Benedetto, 14 juin 1703[1].

Aussitôt l'affaire d'Ostiglia manquée, et que M. de Vendôme m'eut mandé qu'il repassait le Tartaro et venait en deçà, je le priai de devancer son armée et de vouloir venir ici, afin de gagner les moments de concerter et de disposer ce qu'il trouverait de plus convenable à faire. Je vois par la réponse qu'il m'a faite là-dessus qu'il a changé de sentiment, qu'il s'est fait un nouveau plan, et que son armée ne viendra de longtemps en deçà du Pô. Sur quoi j'ai engagé M. le grand-prieur à vouloir bien aller trouver monsieur son frère à Castagnaro, où il a établi son quartier, qui est à quarante-six milles d'ici, pour lui expliquer mieux de bouche que par écrit ma pensée, qui est que dans la situation où il se trouve il n'incommode en aucune façon les ennemis, puisqu'il en est séparé par le Pô et le Tartaro; qu'il ne leur ôte en aucune façon du monde leurs subsis-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archivse du dépôt de la guerre, vol. 1684, lettre 163.

tances, qu'ils tirent par le bas du Pô, du Ferrarais et du Polesano, et que c'est se tromper que de compter que nous venions à bout des ennemis par aucun détachement ni faute de subsistances; qu'il n'y avait qu'à les mettre entre les deux armées à portée l'une de l'autre en deçà du Pô, les serrer et les attaquer; que pour cela il n'y avait pas un moment de temps à perdre; qu'il n'y avait pas de jour qu'il n'arrivât quelques petites recrues aux ennemis qui les fortifiaient; que tout ce qui leur convenait était de gagner du temps; qu'il ne fallait pas leur en donner; que la fin du mois de juillet est la saison dangereuse pour les maladies dans nos armées, ce qui les diminuait; qu'il fallait profiter de nos forces et du bon état dans lequel étaient les troupes présentement, et que tout ce qui n'irait pas à attaquer et battre l'armée des ennemis ne finirait pas, à mon sens, dans cette campagne, la guerre d'Italie; qu'il fallait aller au tout; que le temps était précieux, et que, en cas qu'il goûtât ma pensée, je croyais qu'il convenait qu'il laissât un corps de cinq ou six mille hommes seulement entre Mantoue et Peschiera pour garantir le Mantouan et le Milanais des désordres et des courses que le corps de talpaches et de hussards, que Vaubonne a ramassé sur le Mincio, ne manquerait pas d'y porter s'il en avait la liberté; et que, passant avec son armée en deçà, et en portant une des deux sur le Panaro, sa droite au Pô et l'autre armée ici, le long de la Secchia, nous mettrions les ennemis entre les deux dans un si petit espace, que nous les écraserions, et que, dans cette situation, ils ne pourraient faire aucun mouvement devant nous que nous n'en profitassions, surtout s'ils voulaient se retirer de l'autre côté du Pô par leur pont d'Ostiglia; et quand ils nous déroberaient cette marche, ce qui serait difficile, ils ne le pourraient faire qu'en nous abandonnant leur pont d'Ostiglia, et par conséquent ils n'en auraient plus, et seraient tous rejetés de l'autre côté du Pô, ce qui ne serait pas indifférent; car, par ce premier pas, on leur aurait fait abandonner tout ce qui est en deçà du Pô; Brescello et la Mirandole tomberaient entre les mains de votre majesté, en suite de quoi, repassant le Pô avec les deux armées, nous n'aurions pas

de peine à en venir à bout chez les Vénitiens, où toute la guerre serait; ce qui mettrait la république hors d'état de fournir des subsistances, et d'aider les Allemands comme ils font; et leur ruine ferait finir aisément la bonne inclination qu'ils ont pour eux; que, dans cette situation, il serait difficile aux Allemands de repasser l'Adige et de rentrer dans le Tyrol devant nous, sans leur perte totale, non plus que de rester l'hiver dans le pays vénitien, sans que nous en fissions de même; et que nous serions toujours sur eux, ayant la subsistance de nos derrières et l'abondance pour nous. Comme ce détail de tant de choses aurait été très-difficile à expliquer par écrit, j'ai été obligé de le faire à M. de Vendôme par la bouche de M. le grand-prieur, dont j'attends le retour aujourd'hui.

Il paraît que M. le grand-prieur n'eut pas de peine à persuader M. le duc de Vendôme, et que dès qu'il lui eut rendu compte de l'état des affaires sur la Secchia, principalement de la possibilité qu'il y avait de passer partout l'inondation causée par la rupture de la digue de cette rivière, il se rendit au sentiment de M. le prince de Vaudémont, et qu'il se prépara à le joindre dès qu'il aurait reçu la réponse du roi à son courrier du 10. En attendant, il lui envoya quatre bataillons et quatorze escadrons de ses troupes, qui arrivèrent à San-Benedetto le 17, sous les ordres de M. le chevalier de Luxembourg et de MM. les comte d'Estrades et chevalier de Broglie. Il restait encore à la gauche du Pô, sous les ordres immédiats de M. le duc de Vendôme, vingt-huit bataillons et soixante-cinq escadrons, dont vingt bataillons et deux cents chevaux au camp de Zelo, sous les ordres de M. de Vaubecourt, sept bataillons et trente-trois escadrons au camp de Castagnaro, treize escadrons à San-Pietro di Legnago, commandés par M. le marquis de Bissy, un bataillon et quatre escadrons à Sanguineto, sous les ordres de M. le comte d'Uzès,

et quinze escadrons à Castellaro sous ceux de M. le comte d'Estaing; de sorte que l'armée, par sa position, formait une espèce de chaîne depuis Zelo jusqu'à Mantoue.

M. le prince de Vaudémont avait sous ses ordres trente-huit bataillons et cinquante et un escadrons, tant des troupes d'Espagne que des Français et des Piémontais[1], et ces troupes étaient disposées de la manière suivante : six bataillons et dix escadrons, sous le commandement de M. d'Albergotti, dans les retranchements de Bastiglia et de Buonporto; à San-Martino, sur la haute Secchia, trois bataillons et huit escadrons sous les ordres de M. de Goesbriant, lesquels étaient également à portée de joindre ou M. d'Albergotti ou M. le prince de Vaudémont, qui, avec le reste de ses troupes, gardait tout le cours de la Secchia depuis les Chiaviche, au-dessus de Bondanello, jusqu'à son embouchure. Les précautions qu'il avait prises contre les entreprises que les ennemis, au moyen des deux ponts retranchés qu'ils avaient à Quistello et à la Concordia, auraient pu faire sur lui, l'avaient mis à l'abri de toute inquiétude; ses retranchements étaient partout dans un état de perfection; et, comme la plaine qui était au débouché du pont de Quistello pouvait être très-favorable aux ennemis, il avait placé en seconde ligne cinq bataillons derrière Buon-Martino et vingt-trois pièces de canon disposées de manière à balayer cette plaine; mais depuis plusieurs jours les eaux de la Secchia étant considérablement baissées et les gués devenant fréquents, il demanda à M. le duc de Vendôme de lui envoyer encore quelque infanterie. Un autre motif d'inquiétude aussi légitime était la défiance qu'il croyait avoir sujet de prendre des troupes du duc de Savoie, depuis qu'il avait été

[1] Les Piémontais n'étaient qu'au nombre de six bataillons et de neuf escadrons seulement, quoique le duc de Savoie eût promis d'en envoyer douze.

instruit des soupçons que sa cour et celle de France avaient d'une négociation de ce prince avec l'empereur. C'était même ce qui l'avait engagé à séparer leur cavalerie de leur infanterie, et à ne leur confier que des postes peu importants. M. le duc de Vendôme avait déjà été prévenu par le roi de veiller avec la plus grande attention à la conduite de ces mêmes troupes.

Quant à la position de l'armée des ennemis, elle était à peu près la même à l'époque du 18 juin qu'elle avait été avant la marche de M. le duc de Vendôme sur Ostiglia. La plus grande partie de leurs troupes étaient dans leurs retranchements le long de la Secchia, depuis son embouchure jusqu'à la Concordia; une autre partie occupait le canal de la Concordia à la Mirandole; et de là, en suivant les canaux de Traghetto et de la Fossa-Mantuana, elles s'étendaient jusqu'à Quadrelle, sur le Pô; le reste était à Revere, Ostiglia et Ponte-Molino. M. de Vaubonne, depuis qu'il avait été forcé de se retirer à Ferrara, était ressorti des montagnes et campait à Bussolengo, se renforçant chaque jour de troupes, de recrues et de remontes qui lui venaient du Tyrol. On eut même la nouvelle que son corps était déjà de huit mille hommes, et l'on jugea alors que toutes les forces de l'armée ennemie pouvaient se monter à environ trente mille hommes.

Celle des deux couronnes n'en conservait pas moins sa supériorité, pouvant avoir en campagne plus de quarante-cinq mille combattants. Cependant, malgré cette supériorité, M. le duc de Vendôme ne se crut pas en état de pouvoir concourir au nouveau projet de l'électeur de Bavière, qui, ayant abandonné l'idée du siége de Passau, s'était déterminé à marcher dans le Tyrol pour attaquer Inspruck, et demandait qu'il passât de ce côté-là un corps considérable pour aller à

la rencontre de celui qu'il se proposait d'envoyer lui-même, le plus loin qu'il serait possible vers lui, dès qu'il serait maître de la capitale du Tyrol. M. le duc de Vendôme fit dire à l'électeur, qu'à la veille de marcher sur les ennemis avec toutes ses forces réunies, et peut-être de décider par là du sort de la guerre, il ne pouvait se distraire d'un objet aussi important; mais qu'aussitôt que cette opération serait ou finie ou manquée, il pourrait marcher avec un corps pour attaquer les retranchements du Trentin près de Monte-Baldo et tâcher ensuite de pénétrer jusqu'à Trente; que, dans cette vue, il faisait faire à Castiglione delle Stiviere deux cent mille rations de biscuit qui seraient prêtes au commencement du mois de juillet, et sans doute plus tôt que son altesse électorale ne serait parvenue à s'emparer d'Inspruck.

Telles étaient les circonstances dans lesquelles se trouvait M. le duc de Vendôme, lorsqu'il reçut la lettre suivante du roi, par laquelle sa majesté lui faisait connaître ses intentions sur les objets qui avaient fait la matière de sa dépêche du 10, principalement sur l'inondation qu'il avait proposé de faire pour fermer aux impériaux leur communication avec l'Allemagne et se débarrasser des inquiétudes qu'on pouvait avoir de ce côté-là.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Trianon, 17 juin 1703[1].

Mon cousin, j'ai reçu en même temps vos deux lettres, l'une du 9, l'autre du 10, quoique vous me les ayez écrites par deux courriers différents. Vous me mandez par la première que vos travaux pour vous approcher d'Ostiglia et pour attaquer les retranchements des ennemis avaient été si avancés qu'en moins de trois jours vous vous fussiez rendu maître desdits retranchements et des faubourgs,

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol 1640, page 143.

mais que le jour que vous êtes arrivé à Coreggioli, les ennemis ont coupé la digue du Pô et celle du canal qui vient de Ponte-Molino à Ostiglia; qu'ils vous ont envoyé une si grande quantité d'eau que vous êtes obligé, malgré que vous en ayez, de vous retirer après avoir vu la moitié de votre camp inondée; que c'est un parti forcé auquel il n'y a point de remède. J'ai toujours appréhendé que cette entreprise n'eût pas un succès heureux : il était malaisé de se persuader que les ennemis qui ont eu le temps de se préparer, et qui vous ont vu venir, se fussent laissé approcher de manière à se laisser ôter toute communication avec le Tyrol, soit par des retranchements inaccessibles ou par des voies inconnues dans d'autres pays, mais praticables dans celui où vous faites la guerre, telles que sont celles dont ils se sont servis, que l'on m'avait fait appréhender depuis longtemps et que vous avez dû prévoir, parce que le bruit s'en est répandu et que vous avez dû en être averti. J'avais encore plus lieu de craindre que les ennemis ne prissent l'autre parti, qui est celui que vous me proposez et qui fait le sujet de votre seconde lettre, et vous a donné lieu de m'envoyer un second courrier. Si les impériaux avaient coupé la digue de l'Adige en même temps que celle du Pô, ils faisaient périr mon armée sans qu'il s'en fût sauvé un homme. Je crains que l'inondation qu'ils ont répandue, quoique beaucoup moins considérable, ne vous forme de grands embarras pour votre retraite, si vous attendez longtemps à prendre votre résolution. Quelque peine que j'aie à me déterminer de consentir à perdre la meilleure partie du Véronais, il est d'une si grande importance de finir la guerre d'Italie, que je ne puis vous refuser les ordres que vous me demandez pour inonder tout ce qui est entre l'Adige et le Pô, pourvu que, par les mesures que vous prendrez, vous soyez certain que le mal que vous ferez aux Vénitiens ôtera entièrement aux impériaux toute communication avec le Trentin. Il serait désagréable de faire un si grand désordre sans être assuré du succès : ce serait donner occasion à la république de Venise de faire des plaintes bien fondées et de mettre les princes d'Italie dans ses in-

térêts sans en retirer l'utilité que l'on en doit espérer. Quand on se détermine à des partis extrêmes tels que celui que vous proposez, on ne doit s'y rendre que par l'espérance des grands avantages que l'on en doit tirer; et c'est à ces conditions que je vous donne plein pouvoir de faire ce que vous jugerez à propos. Je vous répète encore de ne point mettre à exécution la proposition qui vous a été faite, que vous ne soyez bien assuré d'ôter par ce moyen aux ennemis toute communication avec l'Allemagne par le Véronais et le Trentin.

Vous ne me mandez rien du corps de troupes avec lequel Vaubonne occupe Villa-Franca. Si le comte d'Estaing, que vous y avez fait marcher pour l'en chasser, ne se trouve pas assez fort pour l'attaquer, et qu'il se fortifie dans ce poste, il pourra bien vous former des embarras pour vos convois jusqu'à ce que vous ayez exécuté votre dessein et repassé le Mincio. Lorsque vos troupes seront jointes à celles du prince de Vaudémont, si vous trouvez de la possibilité à attaquer les ennemis dans le poste où ils sont, après leur avoir ôté toute communication en deçà du Pô, je ne doute point que pour lors ils ne soient plus embarrassés qu'ils n'ont encore été jusqu'à présent; mais comme la guerre que vous faites est difficile par le pays que les ennemis occupent, prenez de bonnes mesures pour ne rien entreprendre dont le succès ne soit presque assuré; il vaudrait mieux se tenir sur une défensive honorable en se mettant en état de conserver le Milanais, les états du roi d'Espagne, ceux des ducs de Mantoue et de Parme, gardant le Mincio et la Secchia, vous rendant maître de Peschiera même, s'il était nécessaire, pour ôter aux ennemis tous moyens de pénétrer dans lesdits états, et retirer une partie des troupes qui composent mon armée d'Italie pour les employer plus utilement, soit du côté du Tyrol ou ailleurs, que de voir périr une armée aussi nombreuse, plus de moitié plus forte que celle des ennemis, sans en tirer aucun avantage, et de soutenir des dépenses excessives que l'on ne peut éviter dans une guerre aussi ruineuse qui ne se peut faire qu'en vous envoyant tous les ans un

nombre innombrable d'hommes pour servir de recrues, qui seules suffiraient pour former de grosses armées dans d'autres pays.

On m'a mandé que ce qui avait obligé les Vénitiens à tenir les mauvais discours qu'ils ont tenus en plein sénat et ailleurs, ce sont les désordres infinis que mes troupes ont faits lorsqu'elles sont entrées dans leurs états. La discipline avec laquelle les Allemands font vivre les leurs peut bien leur attirer les secours du pays. Rien n'est plus important, pour conserver mon armée, que de la contenir par des exemples d'une grande sévérité et de rendre les officiers responsables des désordres qui arriveront. Je suis persuadé que vous y aurez attention.

Dites au prince Pallavicini que je suis bien fâché de l'accident qui lui est arrivé, que j'ai été informé de la manière dont il m'a servi, et que je souhaite qu'il soit dans peu en état de continuer.

Ce fut le 24 que cette lettre parvint à M. le duc de Vendôme. Elle lui fit sentir si vivement le mécontentement qu'avait le roi du peu d'avantage qu'on avait jusqu'alors retiré de la supériorité des forces des deux couronnes sur celles des impériaux, qu'il se détermina sur-le-champ à faire des mouvements qui les missent en état d'agir et d'exécuter avec M. le prince de Vaudémont le grand projet de marcher par la Secchia et le Panaro avec toutes les forces réunies. Il manda en même temps au roi que lorsqu'il avait fait la proposition de rompre les digues, ce n'avait été qu'après avoir consulté les gens du pays, qui connaissaient l'effet des eaux; que cependant il ne pouvait répondre de celui qu'elles produiraient, parce que le Pô pouvait baisser de manière que l'eau de l'inondation se trouvant plus haute, elle s'écoulerait par ce fleuve; que d'ailleurs les Vénitiens, quoique avec beaucoup plus de difficultés, trouveraient moyen de fournir par eau aux ennemis tout ce dont ils pourraient avoir besoin; qu'outre cela

les paysans ne manqueraient pas, aussitôt que l'armée serait éloignée, de travailler à fermer les ouvertures des digues, et que les grandes chaleurs survenant, il y aurait dans peu, par le desséchement, plusieurs chemins praticables, surtout ceux des digues qui traversaient le pays; que ces considérations ne lui permettaient pas de répondre de l'effet dont le projet avait d'abord paru susceptible; qu'en conséquence il l'abandonnait entièrement pour se mettre en devoir de joindre M. le prince de Vaudémont; qu'il marcherait avec l'armée le 28, et qu'il arriverait à San-Benedetto le 5 du mois suivant, ayant besoin de ce temps pour enlever ce qui restait de grains et de farines dans les différents dépôts; mais en même temps il fit observer au roi que les ennemis s'étant retranchés sur la Secchia, depuis Sabioncello jusqu'à la Concordia, et de là, derrière le canal qui allait à la Mirandole, ainsi que sur le Traghetto et la Fossa-Mantuana jusqu'à Quadrelle, qui joignait le Pô, il lui paraissait douteux qu'on pût entreprendre sur eux; mais qu'après avoir reconnu le terrain, s'il y trouvait de la possibilité, il tenterait tout pour remplir les vues de sa majesté.

D'après cette résolution, dès le 25 il mit en mouvement une partie des troupes pour les rapprocher du Mincio et de San-Benedetto. Une brigade de cavalerie partit du camp de Castellaro pour aller joindre M. le prince de Vaudémont. Elle y fut remplacée par une brigade du camp de Castagnaro, où M. le duc de Vendôme en fit venir deux d'infanterie du camp de Zelo. Il partit en même temps du camp de Castagnaro deux brigades d'infanterie pour aller à San-Pietro di Legnago, et un régiment de cavalerie pour se porter sur le haut Mincio, où il devait être rejoint par cinq autres régiments du camp de Castellaro, afin de former un corps de treize escadrons sous

les ordres de M. de Narbonne, destiné à garder cette rivière depuis le lac de Garde jusqu'à Mantoue, et à s'opposer aux courses que M. de Vaubonne pourrait faire dans le Mantouan et le Milanais.

Le 27 M. de Vendôme décampa lui-même de Castagnaro et alla camper à San-Pietro di Legnago. En même temps M. de Vaubecourt, après avoir levé les ponts de Zelo, vint, avec toutes les troupes qui lui restaient, occuper le camp de Castagnaro.

M. le duc de Vendôme arriva à midi à Legnago, et, ayant appris que le général Vaubonne était encore à Bussolengo seulement avec deux mille chevaux et trois mille heiduques ou croates de nouvelle levée, il détacha sur-le-champ vingt compagnies de grenadiers et six cents hommes d'infanterie, sous les ordres de MM. de Medavi, de Bouligneux et de Chartogne, pour aller l'attaquer. Il fit prendre à ces troupes le chemin de Cerea avec ordre de remonter ensuite le Menago et de se porter par Bovolone et Villafontana à Pozzo, situé à deux milles au-dessous de Vérone. Quatre heures après, il fit partir MM. de Besons, de Bissy et d'Aubeterre avec les carabiniers et trois régiments de dragons pour joindre ces premières troupes à Pozzo, par le chemin d'Isola-Porcarizza, Opeano et Vallese. Il prit ensuite le même chemin avec MM. d'Aguilar, de Montgon, de Praslin et quatre régiments de cavalerie, et manda à M. d'Estaing de marcher en même temps avec le reste de la cavalerie qu'il avait à Castellaro, pour prendre M. de Vaubonne par ses derrières.

Toutes les troupes firent une telle diligence, malgré l'orage qui survint pendant la nuit, que le 28 à la pointe du jour elles arrivèrent à deux lieues de Bussolengo; mais le général Vaubonne, averti de leur marche, s'était retiré entre Rivoli et

Ferrara, dans un poste que l'on regarda comme inattaquable. Pour en avoir des nouvelles certaines, M. le duc de Vendôme envoya à Bussolengo un détachement de cent carabiniers et de trois cents dragons, commandé par M. Gaffard, qui n'y trouva que quarante hussards, dont il prit une partie. Les officiers qui les commandaient et huit hussards furent tués. M. d'Estaing, de son côté, envoya des partis qui battirent aussi des détachements de hussards qu'ils rencontrèrent. Les prisonniers qu'on fit confirmèrent la retraite de leur général dans la vallée de l'Adige.

M. le duc de Vendôme renvoya aussitôt M. d'Estaing à Castellaro, et campa ce jour-là à Tombetta, à la portée du canon de Vérone, d'où il tira deux mille sacs de grains qu'on y avait achetés pour la subsistance de l'armée.

Le 29 il se remit en marche pour se rapprocher du Pô, et campa ce jour-là à Isola della Scala. Le lendemain il alla à Nogara, où il fut joint par le reste des troupes qu'il avait laissées à Castagnaro sous les ordres de M. de Vaubecourt.

M. de Vaudémont attendait avec d'autant plus d'impatience son arrivée à San-Benedetto, que tout était prêt pour l'exécution de l'entreprise projetée sur la Secchia, et que les ennemis profitaient du temps non-seulement pour perfectionner leurs retranchements sur cette rivière et sur les canaux qui couvraient leur position, mais aussi pour faire transporter dans leur camp la récolte des grains du Mirandolais et du bas Modénais. On voit d'ailleurs par les lettres de M. de Vaudémont, que les chaleurs avaient commencé à dessécher les inondations, et que les eaux de la Secchia étaient tellement baissées, que presque partout il n'y en avait que deux pieds, au moyen de quoi il se croyait en état de tenter le passage de cette rivière entre Bondanello et son embouchure, tandis

que M. le duc de Vendôme se porterait sur les retranchements des ennemis, entre la Mirandole et Bondeno. Il avait tout disposé pour cette importante opération, dont il espérait que le succès entraînerait la perte de l'armée impériale ou du moins la forcerait de repasser le Pô à Ostiglia. Il avait assemblé à San-Benedetto et à Carpi une grande quantité de munitions de guerre, dix pièces de canon, six mortiers, et tous les attelages nécessaires pour les transports; les chemins étaient réparés et les ponts faits sur la Parmeggiana et sur les navilles.

Mais bientôt tous ces préparatifs devinrent inutiles : tout à coup M. le duc de Vendôme abandonna le projet de la Secchia pour se jeter du côté du Trentin[1]. Ayant reçu le 30 juin la nouvelle des progrès rapides de l'électeur de Bavière, qui s'était emparé de Kufstein et de Rattenberg, et qui avait dû entrer dans Inspruck le 27; pressé par ce prince de lui envoyer un détachement de son armée, tant pour assurer la conquête de tout le Tyrol et pour couper aux impériaux la communication avec l'Allemagne, que pour le mettre en état ou d'envahir l'Autriche et la Bohême, ou d'accabler avec M. le maréchal de Villars l'armée impériale, commandée par le prince Louis de Bade; peu confiant d'ailleurs dans la possibilité de réussir dans l'attaque des retranchements des ennemis, et excité par le désir que le roi lui avait témoigné précédemment de le voir pénétrer dans le Trentin, il se détermina à tourner toutes ses vues de ce côté-là, et résolut d'y aller lui-même avec trente-deux bataillons et vingt-neuf escadrons, et de laisser le reste des troupes au prince de Vaudémont.

[1] On trouvera au rang des pièces une lettre de M. de Medavi contenant des détails instructifs sur les chemins par lesquels il était possible de pénétrer dans le Trentin.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp de Nogara, 1er juillet 1703[1].

Dans le temps que je me disposais à aller joindre M. de Vaudémont, je reçus de M. de Ricous une lettre dont j'envoie la copie à votre majesté. La rapidité des progrès de l'électeur, joint au peu d'espérance que j'avais de forcer les ennemis postés aussi avantageusement qu'ils sont, m'a fait prendre le parti de tourner tous mes projets du côté du Trentin. Les ordres sont déjà donnés, et j'espère pouvoir me mettre en marche le 15, avec le nombre de cavalerie et d'infanterie dont je joins ici l'état : tout le reste des troupes ira joindre M. de Vaudémont.

Je compte marcher par les deux côtés du lac de Garde : le corps qui le laissera à droite passera par Salo et de là ira par la vallée de Ladron à Riva; et avec l'autre, je passerai par Ferrara et je gagnerai, si je puis, le haut du Monte-Baldo, pour prendre à revers les retranchements que les ennemis ont faits entre cette montagne et l'Adige, vis-à-vis de Borghetto. Votre majesté verra bien tout cela sur la carte que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Si je puis réussir, j'essayerai de me rabattre sur Torbole, pour rejoindre le corps qui aura passé par l'autre côté du lac. Je ne pourrai rien faire sans me rendre maître de quelques bateaux sur le lac de Garde; et s'ils se retiraient à Peschiera, et qu'on me les refusât, je me servirais pour lors de la permission que votre majesté m'a donnée de me rendre maître de cette place.

J'ai envoyé chercher à Venise le comte d'Arco, lequel me sera fort utile, par la parfaite connaissance qu'il a de tous ces pays-là.

Tout ce que nous allons faire sera rempli de difficultés; mais votre majesté peut s'assurer que nous ferons ce que nous pourrons pour les surmonter. Si nous sommes assez heureux pour nous rendre maîtres de Riva et de Torbole, nous mettrons tout en usage pour arriver à Trente; et j'espère que M. de Bavière, en s'avançant autant qu'il le pourra, nous donnera les moyens de pouvoir communiquer avec lui: et, par la lettre de M. de Ricous, je ne puis pas douter que

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1685 lettre 1re

M. de Bavière ne fasse tous ses efforts pour s'approcher de nous le plus qu'il pourra. Je lui ai donné avis de ce que nous allons faire, par la même voie que sa lettre m'est arrivée, laquelle est venue en cinq jours, et je continuerai à lui donner de mes nouvelles le plus souvent que je pourrai, et je compte désormais en avoir des siennes très-souvent.

En cas que nous soyons assez heureux pour pouvoir communiquer avec M. de Bavière, je supplie votre majesté de me marquer par le retour de mon courrier la quantité et les noms des régiments qu'elle souhaite qui l'aillent joindre. Je serais ravi que votre majesté voulût m'ordonner d'y aller. M. de Vaudémont s'acquittera de reste de ce qu'il y aura à faire en ce pays, et je suis persuadé que je lui serai plus utile là qu'ici. Il paraît même, par la lettre de M. de Ricous, que M. de Bavière ne serait pas fâché que je fusse avec lui. En cas que votre majesté m'ordonne d'y aller, je la supplie de nommer les officiers généraux qu'elle souhaite que je mène avec moi; et si elle veut que je demeure en ce pays, elle me marquera, s'il lui plaît, les maréchaux de camp qu'elle destine pour aller avec M. de Besons. Si dans les troupes que votre majesté veut envoyer en Bavière il y en a qui ne soient pas ici, comme je ne puis marcher que le 15, j'aurai le temps de faire ce changement, pourvu que votre majesté me renvoie promptement mon courrier. Des trois régiments de dragons que j'ai ici avec moi, ceux du Héron et du Languedoc sont le plus en état de faire ce voyage, le Dauphin ayant perdu depuis le 15 de mars près de quatre-vingts chevaux.

Je m'en irai le 5 trouver M. de Vaudémont, et je demeurerai avec lui jusqu'au 15, pour ne donner aucun soupçon de notre dessein, et j'irai joindre en un jour l'armée vers Villafranca, laquelle jusqu'à ce temps demeurera vers Due-Castelli. Pendant que je serai avec M. de Vaudémont, je prendrai des mesures publiques comme si je voulais aller du côté de la Mirandole.

Les approvisionnements de nos vivres se feront à Castiglione, et je compte embarquer six pièces de vingt-quatre, pour me rendre

maître de Riva et de Torbole. Quoiqu'il paraisse que les ennemis soient déterminés à demeurer où ils sont, je ne puis pourtant m'imaginer qu'ils voient M. de Bavière maître du Tyrol et qu'ils nous voient en même temps marcher du côté de Trente sans faire un mouvement considérable, auquel cas M. de Vaudémont sera en état d'en profiter; et si les ennemis venaient assez forts pour nous disputer les passages du Trentin, ils demeureront assez faibles pour que M. de Vaudémont soit en état de les forcer en quelque endroit.

M. le duc de Vendôme ne tint pas longtemps à son nouveau projet. La lettre qu'il reçut du roi quelques heures après le départ du courrier par lequel il rendait compte à sa majesté de ses nouvelles dispositions, le jeta dans l'incertitude et le détermina à demander de nouveaux ordres et à prendre, en attendant, une position qui le mît en état de ne rien craindre des ennemis, ni à la droite ni à la gauche du Pô, et d'exécuter sur-le-champ les volontés du roi, soit pour les attaquer, soit pour marcher dans le Trentin.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Marly, 20 juin 1703[1].

Mon cousin, j'ai reçu par l'ordinaire la lettre que vous m'avez écrite de Castagnaro, du 13 et du 14. Je vois par le commencement que vous avez résolu de continuer la guerre en deçà du Pô, et d'attendre la permission que vous m'avez demandée pour ôter aux ennemis toute communication avec l'Allemagne de ce côté-ci. Les nouvelles que vous avez reçues du prince de Vaudémont, ce qui s'est passé du côté de la Mirandole, l'abandon de Finale par Albergotti, toutes les réflexions que vous avez faites, que les ennemis, n'ayant plus besoin de troupes pour vous opposer, pouvaient réunir toutes leurs forces pour prendre tous les jours de nouveaux avantages qui pourraient devenir si considérables dans la suite, que, si vous ne vous

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1640, page 145

y opposiez promptement, vous auriez peine à reprendre sur eux, dans le reste de la campagne, tout ce qu'ils auraient pris en peu de jours; toutes ces raisons enfin, bien balancées, vous ont déterminé à rejoindre le prince de Vaudémont. Si le projet d'Ostiglia avait pu réussir, le parti que vous avez pris de vous séparer pouvait devenir le meilleur, encore n'était-il pas sans de grandes difficultés; et j'ai peine à me persuader que les ennemis ne se fussent pas retranchés de manière à ne pouvoir être forcés, s'ils n'avaient été assurés de vous éloigner par les eaux dont ils pouvaient disposer. Vous avez perdu un temps bien précieux; et, ce qui est plus désagréable, c'est la réputation des commencements de votre campagne, qui peut faire un mauvais effet parmi les princes d'Italie. J'espère qu'avant qu'il soit peu vous prendrez soin de rétablir la gloire de mes armes, et que vous agirez de manière à pouvoir employer utilement toutes les troupes dont vous pouvez disposer. Il m'a toujours paru que le seul bon parti à prendre aurait été d'établir des postes pour garder les rivières du Mincio et de la Secchia, et de marcher avec toute l'armée du côté de la Mirandole. Je me confirme dans cette opinion; et puisque Albergotti y a pu pénétrer sans nécessité avec un petit corps de troupes, vous l'auriez pu faire bien plus aisément avec une armée de beaucoup supérieure à celle des ennemis. Quand ils auraient le nombre de troupes que vous me mandez, vous devez être encore de beaucoup supérieur. Ne perdez point cette supériorité; ne vous divisez plus de manière à vous mettre hors de portée de soutenir vos postes les uns par les autres, et faites en sorte d'employer utilement et glorieusement l'armée que vous avez. Le temps des chaleurs insupportables qui sont accompagnées de maladies n'est pas éloigné; n'en perdez point de celui qui vous reste pour agir, et continuez à faire la guerre avec avantage comme vous avez fait jusqu'à présent.

J'ai reçu un avis très-important, qui d'abord ne m'avait fait aucune impression : il se confirme par des endroits qui ne me peuvent être suspects, et m'oblige à vous en informer pour que vous preniez vos mesures en cas que l'on eût dessein de le mettre à exécution, pour

que l'effet de la mauvaise volonté du duc de Savoie ne fît pas un dérangement total au bon état dans lequel se trouvent mes affaires en Italie. On assure que les Anglais et les Hollandais ont dessein de faire passer une flotte dans la Méditerranée; qu'ils doivent embarquer des troupes et des munitions de guerre de toutes sortes; que le duc de Savoie doit les recevoir dans le port de Villefranche; qu'ils doivent, après leur débarquement, marcher à Alexandrie; que ce duc doit les faire joindre par les siennes et retirer celles qu'il a dans l'armée que vous commandez, pour, après avoir pris Alexandrie et Novare, vous faire la guerre dans le Milanais et vous obliger à vous partager, laissant une partie de mon armée pour opposer à celle des impériaux, et occupant le reste à conserver les états du roi d'Espagne. Quoique j'aie peine à me persuader qu'il soit capable d'une aussi noire trahison, on ne saurait néanmoins trop se précautionner contre sa mauvaise volonté. Je sais depuis longtemps qu'il voit avec peine que ses états se trouvent entre les miens et ceux du roi mon petit-fils. Il sera obligé de garder toutes les mesures qui conviennent peu à son caractère ambitieux et intéressé : c'est ce qui me le rend encore plus suspect, et qui m'a déterminé à vous faire part de cet avis, que je communique aussi au prince de Vaudémont; et je vous ordonne d'observer de près les troupes de ce duc qui sont jointes aux vôtres, et de les partager dans la suite de la campagne de manière que vous puissiez en être toujours le maître; et si cet avis se confirmait, si les ennemis entraient avec leurs vaisseaux dans un des ports du duc de Savoie; s'il faisait faire quelques mouvements aux troupes qui lui restent dans ses états, et s'il prenait la résolution de retirer celles qui sont avec vous, je vous ordonne de les faire désarmer, si vous le pouvez sans qu'elles y fassent résistance, et de les partager dans Crémone, Mantoue et autres places, dans lesquelles vous les tiendrez en prison à portée de vous, et vous pourrez les protéger en cas qu'elles soient attaquées. Si elles prenaient le parti de désobéir, ce que j'ai peine à croire, et qu'elles voulussent employer la force pour exécuter les

ordres de leur maître, en ce cas, vous vous servirez des voies que vous croirez les plus sûres, sans en excepter aucune, pour exécuter l'ordre que je vous donne.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp de Nogara, 2 juillet 1703[1].

Quatre heures après le départ de mon courrier, celui de votre majesté est arrivé, qui m'a rendu la lettre qu'elle me fait l'honneur de m'écrire de Marly, en date du 25 de juin.

Je ne doute pas, sire, que vous n'approuviez le parti que j'ai pris, quand votre majesté aura vu ma lettre et la copie de celle que m'a écrite M. Ricous, du 25 du mois passé.

Je ne sais par qui votre majesté a pu apprendre que M. d'Albergotti a pénétré avec le corps qu'il commandait dans les retranchements des ennemis. Il n'en a approché que pour les reconnaître avec deux compagnies de grenadiers, et, après les avoir trouvés trop bons pour rien entreprendre sur le corps du général Asfeld, il s'est retiré à trois milles de la Mirandole, et n'a été battu que le lendemain au soir en se retirant à Finale.

Je supplie votre majesté de croire que nous n'avons pas perdu de temps, et que l'affaire d'Ostiglia n'a point discrédité son armée auprès des princes d'Italie. Si elle eût réussi, les ennemis étaient perdus; et je ferai certifier à votre majesté, quand il lui plaira, par tous les officiers qui en ont été témoins, que plus de trente rendus nous ont assuré que les ennemis, pendant que nous étions à Zelo, ont fait ce qu'ils ont pu pour se servir des eaux sans en pouvoir venir à bout, et que si le Pô n'avait pas crû de trois pieds la nuit avant que nous soyons arrivés à Ostiglia, ils ne nous auraient pas pu inonder. Je vois avec bien du déplaisir que votre majesté ajoute moins de foi à ce que j'ai l'honneur de lui mander qu'à ce qu'elle peut apprendre d'ailleurs; c'est pourquoi je lui demande en grâce de vouloir bien envoyer ici M. de Chamlay : c'est un honnête homme et en qui elle a confiance; il ne sera qu'un mois à son voyage; il verra

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1685, lettre 7.

tout par lui-même, et peut-être votre majesté ajoutera-t-elle plus de foi au rapport qu'il lui fera qu'à tout ce que j'ai l'honneur de lui écrire. Il y va, sire, du bien de votre service, que votre majesté soit une fois instruite de la vérité; et j'avoue que pour ma justification je souhaite ardemment qu'elle nous envoie M. de Chamlay.

Si votre majesté a la bonté de se souvenir de toutes mes lettres, elle verra que je lui ai toujours fait envisager pour cette campagne des difficultés encore plus grandes que celles de l'année passée; et si elle veut bien se les faire lire, elle verra que j'ai prévu tout ce qui arrive à présent.

Je vous envoie, sire, un griffonnage que j'ai fait moi-même du poste des ennemis. Je puis assurer votre majesté qu'il est de la dernière justesse. Les ennemis, pour être plus en force, se sont restreints à la Fossa-Mantuana qui tombe dans le Pô à Quadrelle, et qui va gagner le Traghetto, lequel joint la Mirandole. Un homme sûr, qui a visité leurs retranchements, dit qu'ils sont sur le bord de ces fosses, et si près, que, pour peu que l'eau haussât, elle battrait contre les retranchements. Ces canaux ont six toises de large; il y a dans les endroits les plus bas trois pieds d'eau et beaucoup de boue. Voilà au vrai le poste des ennemis dans lequel on a mandé à votre majesté que M. d'Albergotti était entré avec trois mille hommes; et je la supplie de croire que tout homme qui lui en fera un autre rapport la trompera. Après cela, sire, je suis tout prêt à y marcher, si vous l'ordonnez, et j'ose vous répondre que tout le monde y marchera avec beaucoup de bonne volonté. L'armée est en meilleur état qu'au commencement de la campagne, et les chevaux sont beaucoup plus gras; et quoiqu'il paraisse de grandes difficultés à attaquer les ennemis du côté de Quarantoli, je crois cependant qu'avec beaucoup d'artillerie il ne sera pas impossible d'y réussir. Les préparatifs que je fais pour marcher dans le Trentin ne dérangent rien à l'autre projet. Si votre majesté le préfère à celui de donner la main à M. de Bavière, nous ne pouvons y marcher que le 15, comme j'ai eu l'honneur de le marquer à votre ma-

jesté par mon courrier, et je compte que je pourrai recevoir ses ordres le 16 au plus tard. Ce retardement ne gâtera rien pour l'entreprise de l'autre côté du Pô; au contraire, nous y trouverons plus de facilités, puisque M. de Vaudémont me mande que le Pô a crû de cinq pieds, et par conséquent la Secchia n'est point guéable. A l'égard des troupes, je réponds à votre majesté sur ma tête qu'elles seront en état d'entreprendre tout ce qu'elle ordonnera. Nous avons très-peu de malades, et par tous les avis que j'ai, les ennemis en ont beaucoup plus que nous. Cette conjoncture est de la dernière conséquence, et décidera de notre campagne. C'est pourquoi, sire, j'attendrai avec bien de l'impatience les ordres de votre majesté. Je lui renvoie son courrier sur-le-champ, afin qu'il puisse arriver avant que le mien soit reparti; ce que je crois qu'il exécutera comme il me l'a promis, puisque le mien n'ira pas quinze heures devant lui. Votre majesté voit de quelle conséquence il est que je sache, le 16 au plus tard, si elle veut que je marche vers le Trentin ou que j'aille joindre M. de Vaudémont. Je me tiendrai prêt à lui obéir de quelque côté qu'elle se détermine, et nous n'oublierons rien pour lui donner satisfaction.

Votre majesté verra sur le plan que j'ai l'honneur de lui envoyer, que les ennemis peuvent en six heures de temps porter des troupes où il leur plaît, ce qui fait que nous ne pouvons les surprendre, et, à la guerre, c'est un grand désavantage; elle verra aussi que l'église de Quarantoli et le village sont en deçà des canaux et des retranchements des ennemis; de sorte que si nous attaquons ce poste, je ne doute pas que nous ne l'emportions; mais je crains bien qu'après cela nous n'en soyons guère plus avancés, puisque nous aurons encore à passer la fosse qui est derrière, et puis le retranchement à emporter.

Il me paraît par la lettre de votre majesté qu'elle appréhende que les ennemis ne profitent de l'abandon de Finale pour faire dans la suite d'autres entreprises qui pourraient devenir d'une fâcheuse conséquence. J'aurai l'honneur de lui répondre à cela que les en-

nemis n'y ont envoyé personne, et que nos partis y vont tous les jours. A l'égard de M. de Vaudémont, il est dans une force et dans une situation à ne rien craindre; et avant qu'il soit trois jours d'aujourd'hui il aura quatre-vingt-dix escadrons avec lui.

Cette armée marchera après-demain pour aller camper à Due-Castelli, et quoiqu'elle ne soit composée que de trente-deux bataillons et de vingt-neuf escadrons, et qu'elle n'ait aucun retranchement devant elle, nous ne craindrons pas pour cela que les ennemis nous puissent rien faire. Je compte dans deux ou trois jours aller trouver M. de Vaudémont pour prendre avec lui les mesures nécessaires pour obéir à votre majesté, soit qu'elle nous ordonne de marcher dans le Trentin, soit du côté de la Mirandole.

Les troupes ont fait des merveilles à l'affaire de M. d'Albergotti, et M. le vicomte de Gand et M. de Locmaria, capitaine dans Dauphin, s'y sont fort distingués.

P. S. Je viens de recevoir par un courrier les ordres que votre majesté me donne au sujet des troupes de M. de Savoie, lesquels seront exécutés très-exactement quand cela sera nécessaire; et d'ici à ce temps on prendra le plus de précautions que l'on pourra, sans pourtant marquer trop à ce prince que votre majesté a du soupçon sur sa conduite.

Quoique vous me mandiez, sire, que les avis que vous avez reçus sont sûrs, je ne puis m'empêcher de dire à votre majesté que j'ai bien de la peine à croire que, dans l'état où nous sommes en Italie, M. de Savoie puisse songer à se déclarer contre elle dans la confiance d'une flotte et d'une descente, qui sont des choses fort incertaines. De plus, je ne crois pas que les ennemis aient assez de troupes de reste et assez de vaisseaux pour nous donner en même temps des jalousies du côté du Portugal et de l'Espagne, et du côté de Gênes et du golfe Adriatique. Ce que je craindrais le plus, si M. de Savoie recevait la flotte ennemie dans le port de Villefranche, ce serait pour la Provence; et je crois que votre majesté doit se précautionner de ce côté-là; elle peut, dans le besoin, y faire marcher des troupes de celles qui sont

aux ordres de M. le maréchal de Montrevel, et se servir aussi de celles de ses vaisseaux et de ses galères qui ne seront pas employées pour les armements qu'elle a résolu de faire. Je connais le port de Villefranche : il n'est bon que pour les galères, et les vaisseaux de guerre ne peuvent y entrer. De plus, la plage de Nice est dangereuse; et en tenant les galères de votre majesté à Villefranche, elle pourra mettre la Provence en une espèce de sûreté. Si vous croyez, sire, que les soupçons qu'on vous donne sur la fidélité de M. de Savoie soient bien fondés, il me semble que votre majesté ne doit point balancer à envoyer ses galères à Villefranche; elle a pour cela un beau prétexte, qui est de dire qu'elle veut empêcher la flotte ennemie, en cas qu'elle dépasse le détroit, de faire une descente à l'embouchure du Var, et qu'elle veut mettre les côtes de Provence en sûreté, en tenant une partie de ses galères à Marseille et l'autre à Villefranche. Tous les maux que M. de Savoie nous peut faire en se déclarant contre nous n'approchent pas, à mon sens, de celui d'ôter à cette armée toute sorte de communication avec la France. Ce mal me paraît le plus grand et sans aucun remède; mais il faut espérer que cela n'arrivera pas; et je suis persuadé que si M. de Savoie avait quelque mauvais dessein, il ne se tiendrait pas à la Vénerie, où il ne serait pas impossible de l'enlever, si votre majesté me l'ordonnait. Enfin, je vois tant de raisons pour contenir ce prince dans le devoir, que je ne puis imaginer qu'il ose rien entreprendre à présent. Cependant nous prendrons, à l'égard de ses troupes, le plus de précautions que nous pourrons, sans pourtant leur trop marquer la défiance qu'on a d'elles et de leur maître.

M. le duc de Vendôme décampa le 4 de Nogara; et, après avoir passé le Tartaro, il alla camper à Ponte-Possero, où furent la droite et le quartier général, la gauche au Tione, vers Due-Castelli.

Le 5 il mena l'armée à Duc-Castelli, où il campa, le Tione devant lui, la Molinella derrière; ces deux ruisseaux étaient

bordés de prairies très-abondantes. En faisant ce mouvement, M. le duc de Vendôme envoya à M. le prince de Vaudémont cinq régiments de cavalerie; de sorte qu'il ne lui resta plus que vingt-neuf escadrons et trente-deux bataillons : c'étaient les troupes qu'il destinait à son expédition du Trentin, si le roi lui permettait d'en suivre le projet; mais pour mieux cacher ses vues sur cette partie, il alla, le 6, joindre de sa personne M. le prince de Vaudémont à San-Benedetto.

Les nouvelles qu'il y eut peu de jours après, et de la manœuvre que les Vénitiens venaient de faire, à la sollicitation des impériaux, en occupant avec un de leurs régiments d'infanterie le poste de Lazise, sur le lac de Garde, au-dessus de Peschiera, et du départ d'un régiment d'infanterie et d'un de cavalerie de l'armée impériale, qui avaient pris leur chemin par le bas Adige, pour aller joindre M. de Vaubonne, lui firent envisager de nouvelles difficultés pour l'exécution du projet du Trentin, tant par les embarras dans lesquels le jetterait la partialité des Vénitiens en faveur des impériaux, que par les obstacles que M. de Vaubonne, se trouvant en force, pourrait lui opposer; d'ailleurs, il ne douta point que les approvisionnements qu'il avait fait faire à Castiglione pour la subsistance de ses troupes dans cette expédition, n'eussent donné lieu aux ennemis d'en soupçonner le projet. Ces considérations le firent pencher de nouveau pour celui de la Secchia, qu'il regarda comme beaucoup plus facile, depuis que l'armée impériale était affaiblie des troupes envoyées à M. de Vaubonne. Il reprit alors l'idée de la rupture des digues de l'Adige, qu'il regretta plus que jamais d'avoir abandonnée; il écrivit même au roi pour lui faire observer que, si cette affaire eût été faite dans le temps, les ennemis auraient été dans l'impossibilité d'envoyer des renforts à M. de Vaubonne. Par la même lettre

il demanda avec instance à sa majesté la permission d'employer ce moyen, qu'il regardait comme certain, non-seulement pour favoriser l'entreprise de la Secchia, mais aussi pour priver les ennemis de toute communication avec l'Allemagne et des subsistances qu'ils tiraient du pays entre le Pô et l'Adige. Il assura en même temps le roi que, suivant les nouveaux éclaircissements qu'il avait pris sur l'effet de l'inondation que produirait la rupture des digues, le succès lui en paraissait immanquable.

M. le prince de Vaudémont fut du même avis; peu s'en fallut même qu'il ne prît sur lui de procéder à cette expédition sans attendre la réponse du roi; mais on résolut de différer. Quant aux opérations des armées, on voit, par la lettre du 9, de M. le duc de Vendôme, que, ne voulant point rester dans l'inaction après les reproches que le roi lui avait faits dans ses précédentes dépêches, il se détermina à n'attendre de nouveaux ordres que sur ce qui regardait la rupture des digues, et à marcher, soit du côté du Trentin, si l'on apprenait que les régiments impériaux qui paraissaient destinés à joindre M. de Vaubonne eussent une autre destination ou fissent une marche rétrograde, soit à aller exécuter le projet de la Secchia et du Panaro, si effectivement l'armée impériale restait affaiblie de ces troupes. Il se proposait même de se mettre en mouvement le 16 et le 17; en attendant il se rendit à Mantoue.

Il fut instruit peu de jours après des volontés du roi, qui, avant d'avoir reçu ses dernières dépêches, s'était déterminé à donner à l'électeur de Bavière, de préférence à tout, même au détriment de son armée d'Italie, le secours que ce prince demandait avec tant d'instance. M. le duc de Vendôme reçut le 15 deux lettres, en date du 6 et du 8, par lesquelles sa majesté, en lui expliquant les motifs qui lui faisaient juger que ni la

supériorité des forces qu'elle lui avait confiées, ni les manœuvres qu'il avait faites ou qu'il pourrait faire, ne seraient capables de chasser les ennemis de l'Italie, l'instruisait de la résolution qu'elle avait prise de se borner à maintenir dans ce pays les affaires dans le bon état où il les avait mises, pour porter la guerre dans le sein de l'empire, et parvenir par là plus sûrement à terminer celle d'Italie. Elle lui ordonnait, en conséquence, de détacher, sans perdre de temps, de son armée vingt bataillons et vingt-cinq escadrons, avec dix pièces de campagne et deux de vingt-quatre, sous les ordres de M. de Besons, pour marcher au plus tôt au rendez-vous dont il conviendrait avec l'électeur, afin de seconder les succès de ce prince et l'aider à rétablir par Trente une communication nécessaire pour maintenir et pousser avec vigueur la guerre en Allemagne. Sa majesté laissait cependant à M. le duc de Vendôme la liberté de ne faire ce détachement que lorsqu'il aurait fait tout ce qu'il croirait avoir pu faire pour remporter quelque avantage considérable sur ses ennemis, ou terminé quelque entreprise dans laquelle il pourrait être engagé lorsqu'il recevrait ses ordres. Sa majesté lui permettait en même temps de se charger lui-même de l'opération et d'y mener un plus grand nombre de troupes que celui qu'elle désignait; mais à la condition que, lorsqu'il aurait établi la communication avec l'électeur, il lui laisserait seulement vingt bataillons et vingt-cinq escadrons, et retournerait avec le reste à l'armée.

En recevant ces dépêches, M. le duc de Vendôme fut informé que le général Vaubonne n'était plus dans le Trentin et qu'il avait rejoint l'armée impériale avec un régiment de hussards, un de heiduques ou croates, et deux mille chevaux de remonte; mais qu'il était resté sur le haut Adige un régiment d'infanterie de douze cents hommes, un de croates, quatre cents

chevaux, et qu'il y avait, outre cela, dans le Trentin, douze mille hommes de milice sous les armes. Un aussi grand nombre de troupes et la difficulté des passages firent envisager à M. le duc de Vendôme bien des embarras; d'ailleurs il n'avait aucune nouvelle de l'électeur de Bavière; il ignorait si effectivement il était maître d'Inspruck, et il n'y avait encore aucun concert établi avec lui. D'un autre côté, M. le prince de Vaudémont, ayant été informé par le roi d'Espagne que celui de Portugal n'attendait pour se déclarer que l'arrivée de la flotte anglaise et hollandaise, chercha à l'engager à différer l'expédition du Trentin; mais M. de Vendôme n'hésita point à se mettre en devoir d'exécuter les ordres du roi, et se détermina à marcher lui-même avec trente-deux bataillons, vingt-neuf escadrons, vingt et une pièces de canon et deux mortiers, laissant à M. de Vaudémont trente-six bataillons, quatre-vingts escadrons et quarante-quatre pièces de canon, pour le mettre en état de garder en force la Secchia, et de tenir un corps de douze ou treize escadrons sur le haut Mincio. Une incommodité qui lui survint, et le temps de retirer de l'armée de M. de Vaudémont les troupes que le roi avait désignées pour marcher dans le Tyrol, retardèrent son mouvement. Il fallut d'ailleurs faire les dispositions relatives à son projet de marche.

M. de Medavi, qui avait des connaissances particulières du pays, indiqua trois chemins dont on pouvait faire usage : l'un par la vallée de l'Adige et Ferrara, l'autre par la Rocca d'Anfo et Lodrone, entre le lac de Garde et celui d'Idro; le troisième par le val Camonica, d'où l'on pouvait reprendre la route de Trente; mais M. le duc de Vendôme trouvant que ce dernier, quoique avantageux pour une diversion, occasionnerait un trop grand détour, se réduisit aux deux autres; il résolut de partager son armée en deux corps, l'un de vingt-

deux bataillons et de vingt-deux escadrons, qui devait marcher immédiatement sous ses ordres par Rivoli et le Monte-Baldo sur Torbole; l'autre, de dix bataillons et sept escadrons, qui devait se porter par Desenzano et le pays entre le lac de Garde et celui d'Idro sur Riva, pour se réunir ensuite avec lui à Torbole. Il confia le commandement de ce dernier corps à M. de Medavi.

Un objet principal était de s'emparer des bateaux du lac de Garde, pour pouvoir conduire des subsistances jusqu'à Torbole, qui devait être le dépôt; mais il était à craindre que les Vénitiens ne les refusassent. En ce cas, M. le duc de Vendôme était résolu d'agir hostilement contre eux et d'attaquer Peschiera, ainsi que le roi lui en avait donné la permission, même Vérone, dont il comptait pouvoir se rendre maître en huit jours; mais les Vénitiens ne le mirent pas dans la nécessité d'en venir à cette extrémité. M. de Senneterre, que M. le duc de Vendôme détacha pour devancer sa marche, s'empara de tous les bateaux qui étaient dans le port de Desenzano, et prit poste au château de ce nom. Comme M. le duc de Vendôme était instruit que les impériaux avaient sur le lac une galiote armée qui aurait pu interrompre la navigation, il envoya à Desenzano les équipages d'une des galiotes du Pô, pour armer une barque qui fût destinée à protéger les convois. L'expédition de M. de Senneterre se fit le 19; et le même jour les troupes destinées à marcher sous les ordres de M. de Medavi se rendirent du camp de Due-Castelli à Goito.

Le 20 M. le duc de Vendôme, avec le reste des troupes, décampa de Due-Castelli, et alla ce jour-là à San-Zenone, près de Villa-Franca; le 21, à Castel-Novo, et arriva le 22 à Rivoli, où il fit aussitôt établir des fours. M. de Medavi, de son côté, se porta le 21 à Castiglione delle Stiviere, et le 22 à Desenzano,

où il joignit M. de Senneterre. M. le duc de Vendôme, en arrivant à Rivoli, reçut de M. de Vaudémont la nouvelle que le commandant de Brescello, qui était bloqué depuis plus d'un an, avait demandé le 20 à capituler. L'avantage d'être maître de cette place était grand, surtout dans les circonstances où l'on se trouvait, M. de Vaudémont pouvant se renforcer des cinq bataillons et des quatre escadrons employés au blocus. D'ailleurs, la navigation du Pô allait devenir tout à fait libre, et les états de Parme, entièrement couverts. M. le duc de Vendôme représenta au roi qu'il serait avantageux de démolir cette place, autant pour donner cette mortification au duc de Modène que par égard pour les ducs de Mantoue et de Parme, à qui, dans tous les temps, elle pouvait porter ombrage.

M. le duc de Vendôme séjourna à Rivoli, pour donner du repos aux troupes avant d'entreprendre les marches pénibles qu'elles allaient avoir à faire dans les montagnes, et pour lesquelles il prévit devoir rencontrer plus d'obstacles que jamais, ayant été informé que le général Vaubonne était retourné de l'armée impériale dans le Trentin, avec quatre cents dragons et trois cents croates, et que le général Solari s'avançait avec trois mille hommes pour défendre le passage; mais les nouvelles qu'il reçut alors de l'électeur de Bavière lui firent espérer que ce prince s'avancerait assez vers lui pour rendre inutiles les dispositions des ennemis. Une lettre de M. de Ricous, en date du 9 juillet, du camp près d'Inspruck, lui apprit que l'électeur était non-seulement maître de cette ville, mais aussi qu'il s'était emparé du passage de Carette, le plus important du Tyrol, et qui, avec peu de troupes, était en état d'arrêter longtemps une armée considérable; que l'électeur n'attendait que le moment où il pourrait avoir rassemblé ses troupes dispersées, pour marcher à Brixen et s'avancer en-

suite le plus loin qu'il lui serait possible, suivant les nouvelles qu'il aurait de lui. Attendu la difficulté de la communication, M. le duc de Vendôme lui dépêcha quatre exprès différents, et le 24 il se mit en marche. Il se porta ce jour-là avec son infanterie sur les hauteurs de la Corona, et fit camper la cavalerie avec trois bataillons à San-Martino, tant pour la faire subsister facilement, que pour conserver une communication avec Bardolino, situé sur le lac de Garde. M. de Medavi marcha aussi le 24, pour remonter le lac, le laissant à sa droite, et alla camper à [1].....

M. le duc de Vendôme séjourna à la Corona le 25, pour reconnaître sa marche et les retranchements que les ennemis occupaient au Monte-Baldo, et M. de Medavi continua la sienne vers Riva, par un pays difficile et des chemins peu fréquentés. On croit ne pouvoir mieux rendre compte de ce qui se passa dans la reconnaissance que fit M. le duc de Vendôme, de la nature du pays et de la situation des impériaux, qu'en rapportant le détail qu'il en fit au roi par sa lettre du 27. On rapportera aussi, au rang des pièces, celle que M. de Mauroy écrivit à M. de Chamillart, parce qu'elle contient quelques particularités de plus sur la nature du pays et les retranchements des ennemis.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp d'Acqua-Negra, 27 juillet 1703[2].

Je fis marcher avant-hier M. d'Orgemont avec douze compagnies de grenadiers et quatre-vingts carabiniers à pied, pour gagner le haut du Monte-Baldo; en même temps M. d'Imécourt marcha avec dix compagnies de grenadiers et vingt carabiniers à pied, pour occuper la hauteur de notre droite; et je me mis en marche à la pointe du jour, avec deux mille hommes détachés et les piquets de toute

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit.

[2] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1685, lettre 111.

l'infanterie. Nous arrivâmes presque tous en même temps à la portée du fusil des retranchements des ennemis, lesquels occupaient les deux montagnes et avaient dans le fond un bon retranchement qui gardait le chemin, et qui était protégé par les deux hauteurs. M. d'Orgemont suivit la hauteur du Monte-Baldo jusqu'à un petit rocher sur lequel il y avait deux cents hommes des ennemis, et qui était inaccessible, ce qui l'obligea de s'arrêter et de m'envoyer avertir de l'état où il se trouvait. Cela m'obligea de monter moi-même à pied au haut du Monte-Baldo et de l'aller joindre, ce que je fis après bien du travail et de la peine. Quand j'eus reconnu à mon aise le poste des ennemis, je pris la résolution de fortifier M. d'Orgemont de six cents hommes détachés; et, après avoir laissé reposer les troupes pendant deux heures, lesquelles en avaient grand besoin, par la marche fatigante qu'elles avaient faite pendant la nuit en suivant la crête du Monte-Baldo, je fis attaquer les ennemis sur les cinq heures du soir. Sitôt qu'ils virent que nos gens avaient gagné des rochers qui dominaient les retranchements qu'ils avaient à mi-côte, la confusion et le désordre commença à se mettre parmi eux; de sorte que, quand nos grenadiers marchèrent droit à eux, protégés par le feu des rochers que j'avais fait occuper, ils ne firent aucune résistance et descendirent en désordre au bas de la montagne; ceux qui gardaient le camp qui était en bas l'abandonnèrent sitôt qu'ils nous virent maîtres des rochers; et ceux qui gardaient le rocher inaccessible qui avait arrêté M. d'Orgemont, l'abandonnèrent aussi; de manière qu'au soleil couchant nous étions maîtres de tout le Monte-Baldo. Il ne restait donc plus que les retranchements de la hauteur de la droite, que j'avais ordonné à M. de Besons de ne faire attaquer que la nuit, de peur d'y perdre, le jour, beaucoup de monde, à cause qu'il y fallait aller deux cents toises à découvert. Il y marcha à dix heures du soir avec MM. de Chartogne, d'Imécourt, de Marquesac et de Bourck, et il trouva les retranchements abandonnés et tous les ennemis retirés, de sorte qu'on n'y a pris qu'un talpache. Du côté où j'étais, M. de Vaubecourt, qui était de

jour, y a marché avec MM. de Carcado, d'Orgemont, de Maulevrier, de Morangies et de Dumas. Nous n'avons eu en tout que cinq hommes tués ou blessés. Je ne puis dire au juste ce que les ennemis ont perdu. Nous avons pris un capitaine du régiment de Geschwind et sept ou huit soldats ou paysans. Nous avons pris aussi, dans le camp que les ennemis avaient dans le fond, trois pièces de canon et quelques équipages. Tous MM. les officiers généraux qui étaient avec moi se sont bien donné de la peine. Enfin, sire, votre majesté doit être contente de la bonne volonté de ses troupes et de la facilité avec laquelle elles ont emporté des postes qui paraissaient presque inexpugnables. Je ne puis m'empêcher de dire à votre majesté que rien n'égale la valeur et la bonne volonté des carabiniers. L'armée marchera demain : nous ne sommes qu'à douze milles de Torbole. On m'assure que les chemins sont beaux, et je crois à présent que nous y arriverons sans beaucoup de peine. Le capitaine qui est prisonnier vient de me dire que M. de Bavière a passé le mont Brenner, qu'il est en deçà de Brixen, et que l'alarme est déjà grande du côté de Bolzano. Sitôt que je serai à Torbole, je ne manquerai pas de dépêcher un autre courrier à votre majesté, pour lui en donner avis.

Lorsque M. le duc de Vendôme fut maître des retranchements des ennemis et des débouchés d'Acqua-Negra, il fit avancer la cavalerie qui était restée à San-Martino; elle alla le 27 camper au pied du Monte-Baldo, près de Campitello, où l'on trouva beaucoup de fourrage. M. de Medavi arriva le même jour à hauteur du Monte-Baldo; mais les difficultés des chemins et la résistance que pouvaient opposer les milices et quelques troupes réglées que l'on sut y être postées pour les défendre lui présentaient encore bien des obstacles à vaincre pour gagner Riva. M. le duc de Vendôme ne devait pas en éprouver moins de son côté. M. de Vaubonne avait rassemblé

ses troupes dans des retranchements près de Roveredo, sur le chemin qu'il devait tenir, et occupait à un mille en avant de lui, à la droite de l'Adige, le château de Nago, situé sur un rocher escarpé, et qui, de tous côtés, défendait le passage; mais les nouvelles que M. le duc de Vendôme venait de recevoir de l'arrivée de l'électeur à Brixen et de l'épouvante qui était répandue dans le Tyrol le rassurèrent, et il se détermina à marcher.

L'armée décampa le 28 d'Acqua-Negra : l'infanterie eut la tête de la marche, et fut suivie des équipages, de l'artillerie et de la cavalerie, dont une brigade et les carabiniers firent l'arrière-garde. On traversa les retranchements d'Acqua-Negra, des hauteurs et des précipices qu'on ne rendit praticables qu'à force de travail; il fallut souvent employer le mineur, surtout au passage de la Scaletta, où il se trouva des rochers inaccessibles; on surmonta cependant toutes les difficultés, et l'avant-garde arriva sur la montagne de ce nom, mais le reste de l'armée passa la nuit en colonne sur le chemin. On détacha seulement huit compagnies de grenadiers pour aller s'emparer de Brentonico, premier village du Trentin. M. de Morangies, qui en fut chargé, y prit poste sans aucune opposition de la part des ennemis.

Le 29 M. le duc de Vendôme y alla camper; mais seulement avec les grenadiers de l'armée et deux brigades d'infanterie, et il fit avancer sur la montagne de la Scaletta les troupes qui n'avaient pu y arriver la veille.

Le 30 il se fit joindre à Brentonico par deux nouvelles brigades d'infanterie, les carabiniers et un régiment de dragons. Il laissa sur la montagne de la Scaletta deux brigades d'infanterie et quinze escadrons pour assurer la communication avec Malsesine, sur le lac de Garde, où arrivaient les

subsistances qu'on tirait de Desenzano par le lac. Les mineurs travaillèrent toute la nuit à ouvrir les chemins pour l'artillerie, et les ingénieurs allèrent reconnaître les passages en avant de Brentonico.

A la droite était, le long de l'Adige, une vallée assez large, à l'extrémité de laquelle on découvrait Roveredo et le camp du général Vaubonne. Les chemins qui conduisaient à ce lieu étaient assez larges. A la gauche, on pouvait gagner le chemin de Roveredo à Torbole, qui était praticable pour les voitures; mais la descente de la montagne, au pied de laquelle se trouvait ce chemin, était extrêmement difficile. Ce même chemin traversait, à quelque distance de là, le village de Nago, situé à une portée de fusil du château de ce nom, dont on a déjà parlé, et était exposé de tous côtés à son feu; c'était cependant le seul qu'on pût faire tenir aux équipages. Nago était à quatre milles de Brentonico et à un mille de Torbole.

Malgré toutes ces difficultés, M. le duc de Vendôme se détermina à attaquer le château. MM. de Vaubecourt et de Bissy marchèrent à cet effet le 31, pour aller l'investir, l'un par la droite, l'autre par la gauche. Le premier eut à ses ordres deux brigades d'infanterie et suivit le grand chemin, se couvrant sur sa droite par des détachements qui occupèrent les montagnes. Il s'empara du village de Nago, malgré le feu de quelques troupes des ennemis postées avec trois petites pièces de canon sur les rochers qui séparaient le village du château, et occupa, à une portée de pistolet du château, sur les rochers au-dessus du village, des points avantageux pour l'attaque. M. de Bissy marcha par la gauche avec dix-neuf compagnies de grenadiers; il eut ordre non-seulement d'investir le château de ce côté-là, mais aussi de tomber sur Torbole, s'il trouvait hors de la portée du château quelques sentiers qui pussent l'y

conduire. Après avoir traversé des bois et franchi des rochers d'une hauteur prodigieuse et peu praticables, il aperçut dans la prairie où la rivière de Sarca se jette dans le lac, trois troupes d'infanterie qui gagnaient le pont de cette rivière, à la tête duquel étaient deux pièces de canon, et qu'elles rompirent avant qu'on pût y arriver; mais cette manœuvre de leur part ne rendit que plus facile la prise de Torbole et des retranchements qu'ils y avaient élevés. M. de Bissy s'y porta avec célérité et trouva tout abandonné. Il s'empara de trois pièces de canon et de beaucoup de vivres et d'effets que les ennemis y avaient laissés.

M. de Vendôme, s'étant avancé pour reconnaître par lui-même le pays, fut témoin de cette expédition, et retourna à Brentonico après avoir établi les troupes devant Nago. Le lendemain, afin d'être plus en état de contenir le général Vaubonne, il fit venir à Brentonico une des deux brigades d'infanterie restées à la Scaletta, où il n'en laissa qu'une et deux cents chevaux, sous les ordres de M. d'Estaing, pour assurer ses derrières; le reste de la cavalerie fut placé en communication, de sorte que l'armée formait une espèce de chaîne depuis Malsesine jusqu'à Torbole.

M. de Medavi continuait à cheminer de l'autre côté du lac de Garde, mais avec des peines incroyables, ainsi qu'on le verra dans la suite, et M. le duc de Vendôme, ne pouvant recevoir de ses nouvelles que par Desenzano, ce qui exigeait beaucoup de temps, fut plusieurs jours sans être instruit des progrès de sa marche; par cette raison on n'en dira rien dans ce moment, et l'on attendra celui où M. le duc de Vendôme, en étant informé par lui, fut en état de diriger ses opérations en conséquence. On va suivre les mouvements que ce général fit en attendant.

Le 1er août il se porta au camp devant Nago, et fit sommer le commandant du château; mais cet officier ayant refusé de se rendre, il se détermina à l'attaquer, et l'on reconnut un endroit où l'on pourrait attacher le mineur; mais le rocher ne s'étant pas trouvé disposé pour pouvoir placer les madriers, le mineur demanda qu'on l'entamât avec le canon, pour lui faciliter le moyen de se loger. On fit en conséquence avancer du camp de Brentonico les pièces de huit; elles ne purent arriver que le 2 au soir. Pendant ce temps M. le duc de Vendôme détacha cent soixante et dix hommes d'infanterie pour aller s'emparer du château de Castelbarco et occuper le sommet de la montagne qui, d'un côté pendait sur Nago, et de l'autre côté vers Roveredo. Ce château était occupé par dix hommes, qui capitulèrent sans faire de défense; ils furent renvoyés sans armes à Roveredo. On trouva dans le château quatre pièces de canon. Le comte de Castelbarco y avait tous ses effets, et les habitants des vallées voisines y avaient mis les leurs en sûreté. M. le duc de Vendôme le fit raser, non-seulement en représailles des désordres que le comte de Castelbarco avait faits précédemment dans les maisons de plaisance du duc de Mantoue, mais aussi pour le punir des mauvais discours qu'il tenait sur la France et ses alliés.

Le même jour un régiment de dragons et cent hommes d'infanterie allèrent camper au village de Mori, afin d'avoir un poste avancé du côté de Roveredo et de couvrir la communication de Brentonico avec le camp devant Nago. On y trouva un millier de bombes, autant de boulets, et deux pièces de canon de fer.

Le mineur tâcha de s'attacher pendant la nuit du 3 au 4 à la muraille de Nago; mais on jeta du château une si grande quantité de grosses pierres, que presque tous ses madriers

furent brisés; et après deux heures de travail il fut obligé de se retirer.

Le 4 au matin quatre pièces de huit commencèrent à tirer, mais elles firent peu d'effet, ce qui détermina M. le duc de Vendôme à faire venir par le lac, de Desenzano à Torbole, deux pièces de vingt-quatre et deux mortiers. Ce fut alors qu'il apprit que M. de Medavi ayant franchi toutes les difficultés qu'il avait rencontrées, tant de la part des ennemis que de la nature du pays, principalement au val de Notta où il était arrivé le 30 juillet, et au château de Teno, dont il s'était emparé le 3 août, était arrivé ce jour-là à Campi avec le gros de ses troupes ; et que son avant-garde, commandée par MM. de Vaudrey et Dillon, avait pris poste à Riva et dans les châteaux que les ennemis avaient abandonnés.

Dès que M. le duc de Vendôme fut instruit de ces heureux succès, il pensa à faire avancer des troupes à Torbole, pays abondant en fourrages, et ordonna qu'on ouvrît des chemins pour pouvoir y porter la cavalerie et les équipages. On établit en même temps une communication de Torbole à Riva, où M. de Medavi alla, le 4, avec tout son corps. On répara pour cet effet le pont sur la Sarca, que les ennemis avaient rompu. Cependant M. de Vendôme, continuant le siége du château de Nago, résolut de rester à Brentonico avec le gros de ses troupes, afin d'imposer au général Vaubonne dont il n'était séparé que par l'Adige.

Dans la journée du 4 et en plein jour le mineur recommença à travailler et parvint à se loger. A cinq heures du soir le gouverneur demanda à capituler, mais à des conditions si extraordinaires, qu'on ne lui répondit que par une salve d'artillerie et de mousqueterie ; ce qui le détermina, un moment après, à se rendre à discrétion. La garnison était

composée de quatre-vingt-dix hommes de troupes réglées et de cinquante de milices du pays. On trouva dans le château cinq pièces de canon. Depuis que M. de Vendôme était entré dans le Trentin, lui et M. de Medavi avaient pris trente pièces aux ennemis. Le siége ne coûta aux troupes françaises que quinze hommes tués et trente blessés.

C'est ainsi que M. le duc de Vendôme parvint à se rendre maître de tout le pays aux deux rives du lac de Garde, et en même temps de la navigation du lac, sur lequel on ne vit aucun bâtiment armé des ennemis. Ses succès répandirent une si grande terreur, que le plus grand nombre des paysans quitta les armes : une partie prit la fuite pour se réfugier à Trente et à Roveredo, et ceux qui restèrent dans le pays fournirent avec soumission tous les secours dont les troupes eurent besoin. L'armée, placée depuis Malsesine jusqu'à Riva, se trouvait dans une position avantageuse et dans des pays abondants en fourrages. M. le duc de Vendôme était en état de faire, à la tête du lac, des établissements de vivres pour pouvoir s'avancer vers l'électeur de Bavière, et pour être maître des débouchés. Il ne lui restait qu'à s'emparer du château d'Arco, situé sur la Sarca, à deux milles au-dessus de Riva; mais n'ayant aucune nouvelle de l'électeur, quoique de part et d'autre on se dépêchât chaque jour des exprès, il était incertain du chemin qu'il aurait à prendre; et cependant la jonction lui paraissait d'autant plus instante, que les nouvelles d'Allemagne annonçaient que M. le maréchal de Villars était fort près de M. le prince de Bade. La jonction eût été facile si elle eût pu se faire à Trente, qui n'était éloigné de Riva que de dix-huit milles; mais M. le duc de Vendôme craignant que l'électeur ne fût arrêté à Bolzano, et qu'il ne lui demandât de s'avancer jusqu'à ce lieu, dont il était éloigné de

cinquante milles et séparé par un pays de montagnes, il jugea ne devoir pas quitter les bords du lac de Garde sans savoir lequel des deux chemins il aurait à prendre. Ce fut ce qu'il représenta dans ses dépêches au roi, pour justifier son séjour au camp de Brentonico. Il fit observer en même temps que si une fois il parvenait à s'approcher assez de l'électeur pour lui remettre les troupes qu'il était chargé de lui mener, la communication que la cour lui avoit recommandé d'établir avec ce prince par le Tyrol, exigeant au moins onze bataillons, deviendrait plus nuisible qu'utile, et qu'il serait plus avantageux et plus commode de l'établir par le côté du Rhin, à travers les montagnes Noires, pour pouvoir ramener ces troupes sur le Pô et entreprendre quelque grande opération dans cette partie, si les circonstances le permettaient.

Depuis qu'il s'en était éloigné, le seul événement intéressant avait été la reddition de Brescello. Le gouverneur avait, comme on l'a déjà dit, demandé à capituler; mais M. le prince de Vaudémont, suivant les intentions du roi, n'ayant voulu le recevoir que prisonnier de guerre, il se rendit le 26 avec sa garnison, composée de quinze cents hommes.

La possession de cette place donna à M. le prince de Vaudémont les moyens de se renforcer sur la Secchia des troupes qui en avaient formé le blocus. Il en fit entrer deux bataillons dans la place, et se fit joindre le 28, à son camp de San-Benedetto, par le reste de ces troupes, qui consistaient en trois bataillons et quatre escadrons. En même temps, afin d'être plus rassemblés, il approcha sa droite de la Parmeggiana, en faisant venir à Rolo le corps qui était détaché à San-Martino, sous les ordres de M. Goesbriant; et afin d'entretenir la communication avec M. d'Albergotti, qui était à Bastiglia et à Buonporto, il envoya à Carpi un bataillon et deux esca-

drons. Le corps de cavalerie qui était sur le haut Mincio y resta pour continuer à veiller à la sûreté des derrières de M. le duc de Vendôme, et le 31 juillet il en fut détaché neuf cents chevaux pour en observer six cents que les ennemis avaient fait avancer dans les environs de Bussolengo.

Quant à l'armée impériale qui était derrière la Secchia et les canaux, elle ne fit aucun mouvement. M. de Stahremberg ne s'occupa qu'à perfectionner ses retranchements et à faire des magasins à la Mirandole, à Quarantoli et à Revere, où était son quartier général; mais à la fin du mois de juillet, il reçut un renfort de trois bataillons, et dans les premiers jours du mois d'août, trois ou quatre mille chevaux de remonte, ce qui fit craindre à M. le prince de Vaudémont que bientôt ce général ne prît la supériorité, et qu'il ne profitât de l'éloignement de M. le duc de Vendôme pour entreprendre sur quelque partie de la grande étendue de pays qu'il avait à garder.

On conçut non-seulement les mêmes craintes à Versailles, mais le roi, informé des renforts que recevait M. de Stahremberg, et n'ayant plus lieu de douter que le duc de Savoie n'eût pris des engagements avec ses ennemis; d'ailleurs prévenu de l'arrivée prochaine d'une escadre anglaise et hollandaise dans la Méditerranée, et voyant que l'empereur donnait au côté de l'Italie plus d'attention qu'à ses états héréditaires d'Allemagne, se persuada qu'il y avait un projet formé sur le Milanais, et jugea qu'on ne pouvait trop tôt prendre des mesures pour en prévenir le succès; c'est pourquoi sa majesté manda à M. le duc de Vendôme de ne pas perdre un moment pour rejoindre M. le prince de Vaudémont dès qu'il aurait remis à l'électeur de Bavière les troupes qu'elle lui avait destinées et établi une communication avec lui. Sa majesté lui ordonna en même temps de faire raser Brescello, pour imposer, par ce traite-

ment, aux princes qui seraient tentés d'imiter la conduite que le duc de Modène avait tenue envers la France.

Quoique M. le duc de Vendôme eût eu plus d'une fois sujet de concevoir des soupçons sur le duc de Savoie, il ne put se persuader que les circonstances avantageuses dans lesquelles se trouvaient en Italie les affaires des deux couronnes fussent le moment que ce prince choisirait pour se déclarer en faveur de l'empereur. A l'égard de la crainte que le roi paraissait avoir de la supériorité des forces de l'armée impériale, les maladies, la désertion et la mortalité que M. le duc de Vendôme savait y régner le rassurèrent sur cet article; il fut d'ailleurs informé que M. de Stahremberg était affaibli de deux mille chevaux qu'il avait détachés pour aller joindre le général Vaubonne par Bussolengo; mais cela ne l'empêcha pas de représenter au roi la nécessité de laisser en Italie le plus de forces qu'il serait possible, et l'inconvénient d'établir, par les montagnes du Tyrol, une communication avec l'électeur de Bavière.

Telles étaient, le 6 août, la situation des affaires et la position des armées, lorsque M. le duc de Vendôme, pour que rien ne retardât sa marche s'il se trouvait obligé de s'avancer vers l'électeur de Bavière, fit ses dispositions pour aller attaquer le château d'Arco. C'était un des meilleurs postes du pays; il était situé sur un rocher au-dessus de la petite ville de ce nom, à environ cinq milles de Nago, et l'on assurait qu'il était gardé par six cents hommes de troupes réglées et huit cents paysans. Le 6 M. le duc de Vendôme fit marcher du camp de Brentonico une brigade d'infanterie, pour aller joindre à Riva les huit bataillons et les sept escadrons qui y étaient sous les ordres de M. de Medavi, et destina ces troupes au siége d'Arco. Il ne resta plus alors à Brentonico que deux brigades d'infanterie; mais M. le duc de Vendôme y fit venir toute la cavalerie pour

être en force devant le général Vaubonne, au camp duquel on vit arriver les deux mille chevaux détachés de l'armée impériale. Les deux brigades qui avaient fait le siége de Nago restèrent campées sous le château; celle qui était sur la montagne de la Scaletta y resta aussi pour couvrir les derrières et la communication avec Malsesine. On continua de même à occuper les différents postes qu'on avait établis sur l'Adige et sur les hauteurs d'où l'on pouvait observer le général Vaubonne.

M. le duc de Vendôme alla le même jour, 6, visiter le camp de Mori, où il avait envoyé, pendant le siége, un régiment de dragons et cent hommes d'infanterie. Son but était de reconnaître en même temps un poste que les ennemis avaient établi au village de Ravazon, situé à une portée de fusil de Mori, à la droite de l'Adige. Comme il trouva ce poste fort hasardé et beaucoup trop près de celui de Mori, il résolut de le faire retirer, et sur-le-champ il fit marcher cent hommes pour gagner le haut de la montagne qui était sur sa gauche; des paysans qui y tiraient quelques coups de fusil en furent chassés. M. de Goas eut ordre d'aller le lendemain, à la pointe du jour, attaquer Ravazon. On lui donna à cet effet deux cents hommes de l'infanterie du camp, deux cents dragons à pied, cent carabiniers, cinquante maîtres et deux compagnies de hussards. M. de Goas exécuta sa mission avec tout le succès possible. Ravazon fut emporté par trois endroits, et le détachement des ennemis fut poussé jusqu'à un rocher fort escarpé qui se trouvait sur le chemin de Sacco. Ils y tinrent ferme pendant quelque temps, mais ils en furent encore chassés et suivis par les hussards jusqu'à Sacco, qui n'est qu'à deux milles de Roveredo: ce fut là qu'on acheva leur défaite. De deux cents hommes dont était composé leur détachement, cent furent tués et soixante

faits prisonniers. On n'eut à cette expédition que trois hommes blessés.

Le même jour 7 M. de Vendôme se rendit à Riva, et fit marcher M. de Medavi avec seize bataillons, sept escadrons et quinze pièces de canon, au nombre desquelles étaient les deux pièces de vingt-quatre qu'il avait fait venir de Desenzano à Torbole, deux mortiers et huit arquebuses à croc, pour aller investir la ville et le château d'Arco. Le 8 il se porta lui-même pour reconnaître ce poste et faire la disposition de l'attaque. Il le trouva encore plus fort qu'on ne le lui avait annoncé. Le château était situé sur un rocher très-élevé, isolé et détaché, à la distance de trois cents toises, de la montagne qui en était voisine. Son terre-plein était spacieux, coupé en amphithéâtre et fermé par trois enceintes. La ville était au pied du rocher, à une portée de fusil de la première enceinte du château, et entourée seulement d'une muraille sèche. Pour l'ouvrir on établit, près d'une terrasse qui touchait cette muraille, une batterie de deux pièces, parce qu'on remarqua que le château n'était attaquable que du côté de la ville, et que, lorsqu'on en serait maître, on y trouverait beaucoup d'avantages pour l'attaque. On travailla en même temps à d'autres batteries : l'une de quatre pièces de vingt-quatre et de deux mortiers, sur la montagne voisine du château, au niveau de la première enceinte ; la seconde de trois pièces de huit, sur un plateau plus élevé, pour voir à revers les ouvrages de cette enceinte ; et plus haut encore, huit arquebuses à croc et trois pièces d'une livre de balles, pour inquiéter de tous côtés les assiégés. Une quatrième batterie de deux pièces de vingt-quatre fut placée au bas du château pour battre la première enceinte, afin de faciliter le logement du mineur; on y joignit trois pièces de quatre pour tirer aux fenêtres du château, d'où les ennemis

auraient pu inquiéter le logement de la première enceinte lorsqu'on y serait parvenu. Ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'on parvint à mener les grosses pièces à leur destination. Il fallut deux cents hommes et deux jours entiers pour conduire les deux mortiers sur la montagne.

La nuit suivante on ouvrit la tranchée, et le 9 au matin toutes les batteries commencèrent à tirer et firent bientôt taire celles du château, où il y avait cependant des pièces de seize. Celles qui battirent la muraille de la ville commencèrent une brèche, mais à la nuit il restait encore neuf pieds de maçonnerie. Cependant les grenadiers ayant proposé de l'attaquer de vive force, on en commanda quatorze compagnies sous les ordres de MM. de Vaudrey et de Senneterre. Les grenadiers, après avoir arraché quelques pierres, montèrent à dix heures du soir à l'assaut, et se rendirent maîtres de la ville. Trois cents hommes de troupes réglées qui l'occupaient firent peu de résistance, et se retirèrent avec tant de précipitation dans le château, qu'on ne put pas les joindre.

Le 10 M. le duc de Vendôme entra dans la ville et fit pousser une tranchée vers le château, fort près de la première enceinte ; ce qui coûta vingt soldats tués ou blessés. On reconnut en même temps les endroits de cette enceinte où l'on pourrait attacher le mineur, et l'on travailla à approcher les deux pièces de vingt-quatre. M. le duc de Vendôme, après avoir fait toutes ses dispositions, retourna le 11 à son camp de Brentonico.

M. de Medavi, chargé du siége, continua à faire faire grand feu de toutes les autres batteries ; mais quatre cents paysans et quelques hussards des ennemis s'étant rassemblés sur les montagnes voisines pour l'inquiéter sur ses derrières, il y envoya le 14 trois compagnies de grenadiers et trois cents

hommes qui les chassèrent. On tua trente hussards dont on ramena les chevaux, et l'on prit un curé qui était à la tête des paysans. M. le duc de Vendôme ordonna qu'on le fît passer par les armes. Il fit faire le même jour une exécution au village d'Avio, dont les paysans, restés armés malgré l'amnistie qu'il leur avait accordée, inquiétaient les fourrageurs et empêchaient les habitants des vallées d'apporter des vivres au camp. M. de Narbonne y marcha du camp de la Scaletta, avec un détachement de trois cents hommes, chassa les paysans qui s'étaient retranchés, brûla le village et rasa le château, qui appartenait aussi au comte de Castelbarco.

Le 15 M. le duc de Vendôme, ayant eu avis que le général Vaubonne avait quitté Roveredo pour se retirer à Trente, et jugeant que désormais sa présence serait inutile à Brentonico, se rendit avec le quartier général à Riva pour être plus à portée d'accélérer le siége du château d'Arco, dont les difficultés augmentaient à chaque pas.

Ce jour-là on n'avait pas encore pu attacher le mineur, mais toutes les défenses étaient ruinées, et la sape qu'on avait poussée de la ville au château n'était, le 16 au matin, qu'à huit toises de la muraille. Cependant les assiégés ayant un parapet en fascinage, incommodaient beaucoup les ouvrages, qui n'étaient pas encore assez élevés pour pouvoir plonger. Pour y remédier, M. le duc de Vendôme fit monter au clocher de la ville et dans les greniers des maisons voisines, des carabiniers qui firent bientôt cesser le feu des assiégés.

Tel était l'état du siége, lorsque le 17, à cinq heures du matin, le commandant demanda à se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison : elle se trouva composée de cinq cents hommes de troupes réglées et de quelques milices ; et elle sortit de la place le lendemain. Elle avait eu pendant le siége

environ cent hommes tués ou blessés. Les troupes françaises en avaient perdu cent cinquante, dont environ cent tués. On trouva dans le château vingt et une pièces de canon de fonte et beaucoup de munitions, ce qui redoubla la surprise de M. le duc de Vendôme, qui, après l'avoir visité, le regarda comme une des meilleures forteresses qu'il eût encore vues. Il n'y manquait que des fossés.

Sa possession ouvrait les chemins de Trente et de Bolzano. On n'était qu'à douze milles de Trente; mais il y en avait quarante-deux jusqu'à Bolzano, et l'on était informé que les ennemis occupaient sur ce chemin plusieurs postes retranchés, surtout le pas de Buso di Vela, passage important et difficile, à douze milles d'Arco, où ils avaient cinq à six cents hommes. Néanmoins M. le duc de Vendôme ayant eu, par ses émissaires, des avis qui lui annoncèrent que l'électeur de Bavière, dont il n'avait aucune nouvelle directe, était avec son armée sur le mont Brenner, et qu'il marchait avec un gros corps vers Bolzano, résolut de s'avancer jusqu'à Buso di Vela, où se séparaient les chemins de Trente et de Bolzano, et d'y faire un dépôt de vivres pour pouvoir se porter ensuite jusqu'à ce dernier endroit et se joindre avec l'électeur. En conséquence, il donna ses ordres pour que l'on tirât par le lac de Garde le plus de subsistances qu'il serait possible, et pour que l'on travaillât à réparer les châteaux d'Arco, de Nago, de Torbole et de Riva, où il se proposait de laisser des garnisons pour assurer ses derrières et la tête du lac. Il chargea de ces opérations MM. de Medavi et de Bissy, avec douze bataillons et sept escadrons; le reste des troupes, au nombre de dix-huit bataillons et de vingt-deux escadrons, devait marcher avec lui.

Mais bientôt il fut détrompé sur les nouvelles que ses émissaires lui avaient rapportées de l'arrivée de l'électeur sur le

mont Brenner. Une lettre en date du 16, qu'il reçut le 19, de M. de Charmont, résident à Venise, lui apprit que non-seulement ce prince ne s'était pas avancé jusque-là, mais aussi qu'il avait quitté Inspruck pour aller châtier des paysans qui, s'étant attroupés du côté de Scheidnitz, sur les limites du Tyrol et de la Bavière, avaient massacré de ses troupes qu'il y avait laissées pour entretenir sa communication avec M. le maréchal de Villars; qu'il devait incessamment partir de Mittenwald et s'avancer le plus qu'il lui serait possible pour faire la jonction; mais que, forcé de laisser beaucoup de monde dans sa communication, il ne pouvait mener avec lui que sept mille hommes, dont seulement cinq bataillons français; qu'un détachement qu'il avait envoyé jusqu'à Finstermuntz, sur l'Inn, n'avait pu, par la résistance qu'il avait trouvée, pénétrer jusqu'au mont Brenner; qu'en conséquence l'électeur désirait que M. le duc de Vendôme s'avançât au moins jusqu'au delà de Brixen, l'assurant que jusque-là rien ne pourrait l'arrêter, les ennemis n'ayant dans cette partie, depuis Trente jusqu'à Bolzano, qu'un régiment répandu à San-Michele, Salurn et Neumarkt, et, entre Bolzano et Brixen, la seule tour de Clausen qui pourraient faire quelque résistance; que d'ailleurs tout le reste du pays était ouvert.

Tout autre que M. le duc de Vendôme eût sans doute envisagé les circonstances dans lesquelles se trouvait l'électeur comme un obstacle invincible pour la jonction, et eût balancé à se mettre en état d'exécuter ce que ce prince paraissait exiger de lui. M. de Vendôme lui-même regardait déjà comme une démarche hasardée et dangereuse de se porter jusqu'à Bolzano, en s'éloignant autant de tous ses points d'appui, et en laissant sur son flanc la ville de Trente et le corps du général Vaubonne; mais le désir de remplir les volontés du

roi lui fit oublier tous les dangers auxquels il pourrait être exposé. Il se flatta de vaincre toutes les difficultés, et espéra que depuis le moment où l'électeur avait fait connaître à M. de Charmont sa situation et son projet, ce prince aurait gagné du terrain. D'après ces considérations il se détermina à marcher non-seulement à Bolzano, mais à faire ensuite tous ses efforts pour s'avancer au delà de Brixen, afin de faciliter à l'électeur le passage du mont Brenner.

A cet effet M. de Senneterre fut détaché le 20 avec un régiment de dragons et trois cents hommes d'infanterie pour aller, par la rive droite de la rivière, où le pays était assez facile, reconnaître la première marche que l'armée aurait à faire et assurer les débouchés. Il remonta la Sarca jusqu'au pont de Dro, où il laissa un poste, et alla s'emparer du château de Drena, où s'étaient rassemblés quatre cents paysans, qui prirent la fuite à son approche.

Le 21 M. de Vaudrey, avec cinq cents hommes, marcha par la rive gauche de la rivière et par un pays très-difficile pour aller prendre poste au pont de Sarche, après s'être renforcé d'une partie des troupes de M. de Senneterre. M. de Poligny, détaché avec cent cinquante hommes et deux compagnies de grenadiers pour gagner les hauteurs et couvrir sa marche, ayant trouvé les ennemis retranchés dans la montagne au nombre de soixante grenadiers et de trois cents paysans, les attaqua et les força d'abandonner leurs retranchements. On prit huit grenadiers et six paysans, dont cinq furent passés par les armes. On renvoya le sixième pour aller instruire ses compatriotes de la punition réservée à leur rébellion. Quant à M. de Vaudrey, il arriva sans obstacle au pont de Sarche. M. le duc de Vendôme se proposait d'y mener l'armée le lendemain, mais les ennemis avaient rompu le pont;

et comme la rivière était profonde et très-rapide, il fallut beaucoup de temps pour le rétablir; ce qui retarda d'un jour la marche de l'armée.

Le 22 M. d'Imecourt partit du camp de Riva avec une brigade d'infanterie pour aller joindre M. de Vaudrey, et le même jour il se porta avec un détachement au château de Tobolino. Quoique ce poste fût bon et placé avantageusement au milieu d'un petit lac, les ennemis l'avaient abandonné; mais les troupes que M. d'Imecourt y mena furent fort incommodées dans le chemin, le long du lac, par les pierres que les paysans roulèrent du haut des montagnes, ce qui l'engagea à détacher quatre cents hommes pour les en chasser; on y prit différents postes, surtout au village de Ranzo, où l'on mit cent hommes.

Comme le château de Tobolino était spacieux, et, par sa position, susceptible d'une bonne défense, M. le duc de Vendôme ordonna qu'on y fît le premier des deux dépôts de vivres qu'il se proposait d'établir sur sa route jusqu'à Bolzano.

Le 23 toutes les troupes campées à Riva, excepté celles qui devaient rester sous les ordres de MM. de Medavi et de Bissy, marchèrent à Sarche, où elles campèrent à la droite de la rivière; deux brigades seulement restèrent au pont de Dro. M. le duc de Vendôme prit son quartier au village de ce nom, et fit achever le pont, qui ne fut rétabli que le 24 au matin. Aussitôt il fit passer un détachement qui marcha au château de Madruzzo, situé à quelque distance de la rive gauche de la rivière. On le trouva abandonné; la terreur était tellement répandue dans le pays que, quoique tous les postes dont on s'empara fussent en état de faire une longue résistance, les paysans ne tenaient dans aucun endroit.

Il en fut de même du poste de Vezzano, situé à trois milles

au delà du pont de Sarche. M. d'Imecourt y ayant marché le 26, avec un détachement de huit cents hommes, n'y trouva personne des ennemis. Les partis qu'il envoya jusqu'aux villages de Baselca, Vigolo et Terlago, rencontrèrent seulement quelques paysans disséminés dans les rochers, d'où ils les chassèrent. Comme Vezzano était sur le chemin qui conduisait au pas de Buso de Vela, M. le duc de Vendôme s'y porta en personne le 27, pour reconnaître le pays. Un détachement de cinquante carabiniers et de deux compagnies de grenadiers qu'il fit avancer au delà du village de Baselca escarmouchèrent pendant quelque temps avec une quarantaine de soldats ou paysans, postés sur une roche, entre ce village et celui de Cadine, sur le chemin de Trente; mais ces derniers s'étant retirés en arrière de cette roche, près du village qui était à l'entrée du pas de Buso de Vela, M. le duc de Vendôme craignit quelque embuscade, et, ne jugeant pas à propos de se commettre, avec le peu de monde qu'il avait avec lui, il retourna à Sarche.

Pendant ce temps il arriva un événement malheureux au poste de Ranzo, que M. de Vaudrey avait fait occuper depuis le 22. Trois cents hommes de troupes réglées et cinq cents paysans l'ayant investi à la pointe du jour, et l'ayant attaqué sans succès, prirent le parti de mettre le feu au village. Un vent violent porta bientôt l'incendie jusqu'à l'église où le détachement s'était retranché; ne pouvant plus alors résister à l'ardeur des flammes, il se rendit prisonnier après avoir perdu vingt-deux hommes tués ou blessés.

Il paraît par les lettres de M. le duc de Vendôme qu'il regretta infiniment d'être obligé de faire séjourner plusieurs jours l'armée à Sarche, et de ne pouvoir s'avancer plus promptement vers l'électeur de Bavière, dont cependant il n'avait

aucune nouvelle; mais il était retenu par la nécessité d'avoir un approvisionnement à Tobolino. En attendant, afin d'être plus à portée de faire des dispositions pour les marches ultérieures, il alla le 28 s'établir à Vezzano avec huit compagnies de grenadiers et mille hommes détachés, un régiment de dragons et cent carabiniers. En y arrivant, il en fit partir M. d'Imecourt avec son détachement qu'il poussa jusqu'à Cadine, dans l'objet de masquer le pas de Buso di Vela; et pour remplacer à Sarche les troupes qu'il menait avec lui à Vezzano, il y fit marcher le même jour les deux brigades qui jusqu'alors étaient restées à Dro.

M. d'Imecourt, en s'établissant à Cadine, fit occuper par des détachements les sommités des montagnes extrêmement élevées et très-escarpées du côté de Cadine, dont le revers moins rapide tombait sur Trente. M. le duc de Vendôme s'y porta lui-même pour reconnaître la position que M. de Vaubonne avait prise sous cette ville. Il s'en approcha jusqu'à la portée du canon, et découvrit deux camps : l'un joignant les murailles de la ville dans sa partie inférieure, et composé seulement de deux bataillons; l'autre, placé dans une prairie à une demi-portée de canon de la ville, qu'il jugea être d'environ huit cents chevaux. M. le duc de Vendôme reconnut aussi qu'il ne serait pas impossible de jeter un pont sur l'Adige au-dessus de Trente, et que si une fois on était de l'autre côté de la rivière, la ville aurait peine à tenir, n'étant fermée que d'une simple muraille[1].

Mais dans le moment où ce général s'occupait à combiner les avantages qu'il pourrait retirer de l'occupation de cette ville et ceux d'une marche plus rapide, en la laissant derrière

[1] On trouvera, au rang des pièces une lettre de M. de Mauroy, qui contient des détails intéressants sur la situation de la ville de Trente.

lui, il reçut le 29 au matin une lettre du roi, qui, considérant les embarras dans lesquels lui et l'électeur se trouvaient dans le Tyrol, et craignant que le duc de Savoie ne profitât de son éloignement pour se déclarer et faire agir ses troupes, étant d'ailleurs inquiet de la situation du maréchal de Villars, qui avait sur les bras toutes les forces de l'empire augmentées par quelques troupes de Hollande, de Zell, de Brandebourg et du Palatinat, lui mandait que si avant le dernier jour du mois il n'avait aucune nouvelle de l'électeur, ni aucune espérance de lui faire passer les troupes qui lui étaient destinées, il eût à se remettre en marche pour retourner le plus diligemment qu'il lui serait possible en Lombardie, avec toute son armée, en conservant seulement quelques postes à la tête du lac de Garde.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp de Vezzano, 29 août 1703 [1].

J'ai reçu aujourd'hui à neuf heures du matin la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire par Sainte-Marthe, laquelle me jette dans de grands embarras; en voici les raisons : c'est aujourd'hui le 29, et votre majesté m'ordonne de m'en retourner avec toutes les troupes en Lombardie, si, à la fin de ce mois, qui sera dans deux jours, je ne reçois point de M. de Bavière des nouvelles par lesquelles il me marque qu'il s'avance en deçà, et si je ne vois pas que la jonction soit possible. La difficulté des passages est si grande, qu'il est presque sûr que je n'en recevrai point, non-seulement dans ce temps-là, mais même dans un terme plus long; mais ce qui m'embarrasse le plus, c'est que d'après l'envie que j'ai vu que votre majesté avait que la jonction se fît, j'ai mandé par plusieurs voies à M. de Ricous, d'assurer M. de Bavière que je m'avancerais toujours, et que je ne m'en retournerais point sans avoir de ses nouvelles. Comme deux de ceux que j'ai envoyés m'ont promis

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1685, lettre 283.

sûrement qu'ils arriveraient auprès de lui, je crains que cela ne l'engage à demeurer où il est, et même à tenter le passage du mont Brenner; et ce serait, ce me semble, un contre-temps bien fâcheux, si, dans le temps que le prince s'avancerait, nous lui tournions le dos. Votre majesté en voit les conséquences mieux que personne, de même que les besoins de M. de Villars; mais à l'égard de l'Italie, je connais assez notre situation pour répondre sur ma tête à votre majesté que nous avons assez de forces pour que je n'aie pas besoin d'y retourner sitôt. Je la supplie de me croire, et de ne faire nulle attention à ce qu'on lui peut mander d'ailleurs. J'oserais même vous répondre, sire, que quand M. de Savoie se déclarerait, et que les troupes destinées pour M. de Bavière l'auraient joint, pour peu d'infanterie que votre majesté nous envoie, je me ferai fort de m'opposer à lui, et d'empêcher en même temps l'armée de l'empereur de faire aucun progrès. Je fus hier reconnaître Trente: il nous est très-aisé de le bombarder et de le mettre en poudre. Le chemin de Bolzano, en y faisant travailler l'espace de deux milles, deviendra bon; et, par ce que je vois, j'oserais répondre à votre majesté d'y arriver; mais après l'ordre que je viens de recevoir d'elle, je demeurerai dans la situation où je suis jusqu'à ce que j'aie reçu la réponse de votre majesté à cette lettre. Je compte l'avoir avant le 15 du mois prochain. Peut-être d'ici là recevrai-je des nouvelles de M. de Bavière, et les fortifications d'Arco seront-elles rétablies. J'ai cru pouvoir prendre sur moi de différer jusqu'à ce temps l'exécution de l'ordre de votre majesté; son service n'en souffrira point, car les affaires de Lombardie, comme j'ai eu l'honneur de le marquer à votre majesté, n'exigent point que j'y retourne sitôt, et celles d'Allemagne n'en souffriront point non plus, puisque, selon toutes les apparences, M. de Bavière ira rejoindre M. de Villars, sur la lettre que M. de Chamillart a écrite à M. de Ricous de la part de votre majesté. J'irai demain reconnaître le chemin pour aller à Bolzano afin d'y faire travailler. M. de Chemerault y a été aujourd'hui, et croit qu'il ne serait pas impossible de faire un pont sur l'Adige au-des-

sous du passage de Buso di Vela. Si nous pouvions venir à bout d'en faire un, nous serions bientôt maîtres de Trente. Je tâcherai d'employer utilement le temps jusqu'au retour du courrier que je compte que votre majesté me dépêchera aussitôt après l'arrivée de Sainte-Marthe. Je mande à M. de Chamillart l'aventure d'un homme qui se dit être soldat du régiment de Noailles, et qui a été pris dans le temps que M. de Bavière abandonnait le Tyrol. Salari, qui est à Trente, me l'a envoyé pour me porter cette nouvelle. Cette manière m'a paru si singulière, que j'en ai eu du soupçon. Il n'a encore rien avoué, mais par plusieurs indices convaincants, il paraît que c'est un fripon envoyé exprès pour m'obliger à me retirer, et cela me ferait plutôt croire que M. de Bavière s'avance en deçà. Il est impossible, s'il s'est retiré, que nous ne le sachions dans peu par les nouvelles publiques.

Quoique M. le duc de Vendôme se fût déterminé à attendre de nouveaux ordres, comme ceux qu'il venait de recevoir n'étaient que conditionnels, il ne perdit point encore de vue le projet de jonction et il ne s'occupa pas moins des moyens qui pourraient faciliter sa marche, si les circonstances venaient à lui permettre de l'entreprendre.

Il envoya à cet effet, le même jour 29, M. de Chemerault avec cent grenadiers et cinquante dragons reconnaître le pas de Buso di Vela; M. de Mauroy l'y accompagna; et comme on ne le trouva point occupé, ni par les paysans, ni par les ennemis, on eut le temps d'examiner ce passage aussi important que difficile, et on travailla à l'ouvrir et à réparer les chemins que les ennemis avaient rompus. On trouvera au rang des pièces le compte que M. de Mauroy rendit de cette reconnaissance.

M. le duc de Vendôme ne se contenta pas de s'être ainsi rendu maître du passage qui devait assurer sa marche sur

Bolzano. Il jugea devoir s'en approcher de plus près, et s'y mettre plus en force, afin d'y attendre les derniers ordres du roi.

Le 30 il fit avancer à Sarche M. de Medavi avec une partie des troupes qui étaient restées sous ses ordres à Riva et à Torbole, et le 1er septembre il alla de Vezzano s'établir à Cadine, avec cinq bataillons, laissant sur ses derrières, à Sarche, Dro et Riva, le reste des troupes qui composaient l'armée. Le même jour M. d'Imecourt, avec quelques compagnies de grenadiers, occupa le pas de Buso di Vela et s'empara du rocher appelé le mont d'Ostrent, qui tombait sur Trente : c'était un plateau couvert d'une futaie; son étendue était d'environ un quart de lieue depuis le pied de la montagne, de sa droite dont il était détaché, jusqu'à l'Adige. Il était de même isolé de tous les autres côtés, et escarpé de huit à dix toises. On y montait par une rampe au débouché de laquelle était une tour que les ennemis avaient abandonnée; et, du côté de Trente, était un pavillon appartenant à l'évêque et ayant un mur d'appui qui n'était qu'à deux cents toises de la ville. De là on en découvrait tout l'intérieur sans être vu, et M. le duc de Vendôme remarqua par lui-même que la ville n'était fermée que d'une muraille sèche et crénelée, mais sans aucun flanc, et que le château, qui était dans la partie supérieure, n'avait d'autre défense que quelques tours. Le pont était défendu du côté de la ville par une tour carrée; les ennemis en avaient rompu trois arches. A la rive droite il n'y avait qu'un couvent et quelques maisons.

Le mont d'Ostrent parut à M. le duc de Vendôme très-favorable pour canonner la ville et y jeter des bombes; mais auparavant il envoya, le 2, sommer le magistrat de payer la contribution pour la ville et pour tout le pays, sans quoi elle allait être bombardée. Sur leur refus, il fit conduire sur le

mont d'Ostrent six pièces de canon et deux mortiers, et s'y rendit lui-même pour marquer l'emplacement des batteries et établir les postes. Dès que les habitants de la ville virent paraître des troupes sur le mont d'Ostrent, ils mirent le feu au couvent qui était à la rive droite de la rivière et à ce qui restait de leur pont. Le général Vaubonne leva en même temps les deux camps qui étaient près de la ville, et les porta à un mille au-dessus et au-dessous, pour occuper des retranchements qu'il avait faits le long de l'Adige; et, craignant qu'on ne jetât un pont à l'embouchure du ruisseau de Buso di Vela, il fit travailler à un retranchement dans l'île qui en était voisine.

Jusqu'à ce moment M. le duc de Vendôme était sans nouvelles de M. l'électeur de Bavière; mais ayant eu, de différents endroits, la confirmation des bruits qui s'étaient déjà répandus sur la retraite de ce prince dans ses états, il perdit entièrement de vue le projet de jonction. Il suspendit en conséquence les approvisionnements qu'il faisait faire sur la route de Bolzano, et se prépara à retourner en Lombardie aussitôt qu'il aurait reçu le courrier qu'il attendait de la cour.

Il hésita d'autant moins à se mettre en état de pouvoir le faire alors avec le plus de diligence qu'il serait possible, que le traité du duc de Savoie commençait à devenir public, et qu'il prévit que si effectivement ce prince était devenu l'allié des ennemis des deux couronnes, les Vénitiens ne manqueraient pas de suivre son exemple, et qu'alors non-seulement on aurait besoin de toutes ses forces en Italie, mais aussi qu'on aurait bien de la peine à s'y soutenir. Ce fut même d'après ces réflexions qu'il représenta au roi la nécessité de demander au duc de Savoie Suze et Verceil pour places de sûreté, et, en cas de refus de sa part, de faire désarmer les

troupes qu'il avait à l'armée, de poster en même temps vers Novare un corps considérable de celles qui étaient sous les ordres de M. de Vaudémont, et de faire avancer près de Suze quelques troupes de celles qui étaient sur la frontière du royaume.

Cependant on continua de travailler aux batteries sur le mont d'Ostrent. Elles ne furent en état que le 6, et on commença ce jour-là à tirer à boulets rouges sur la ville et à y jeter des bombes.

Le même jour on s'occupa de déloger les ennemis de différents postes qu'ils occupaient sur les hauteurs à la droite de l'Adige, et d'où ils incommodaient la communication avec Riva. M. de Carcado les attaqua par la gauche avec six cents hommes, et M. de Senneterre par la droite avec cinq cents. Les ennemis étaient au nombre de quatre cents hommes de troupes réglées et de mille paysans, retranchés dans les montagnes, aux environs du village de Margon, sur le chemin de Tobolino. Les deux attaques eurent tout le succès qu'on pouvait désirer, malgré la difficulté des montagnes que les soldats furent obligés de gravir. Les ennemis furent chassés et perdirent deux cents hommes, dont cent tués, le reste fut fait prisonnier. M. de Senneterre fit brûler le village de Margon, dans lequel il y avait beaucoup de vivres et cinq cents sacs de farine destinés pour la subsistance de ces troupes.

D'un autre côté, M. de Chemerault, étant allé avec trois compagnies de grenadiers et vingt carabiniers reconnaître du côté de Zambana un chemin pour faire des courses dans la vallée qui conduisait, par la droite de l'Adige, de Trente à Bolzano, trouva à six milles de Cadine cinquante hommes des ennemis bien retranchés; il les attaqua et les força d'abandonner leur retranchement, auquel il mit le feu.

Si l'on avait encore été dans le cas de suivre le projet de la jonction, il fût resté peu de chose à faire pour pénétrer jusqu'à Bolzano; et l'on voit que M. le duc de Vendôme pensait que rien ne pourrait plus l'empêcher d'y arriver et de se porter ensuite à Brixen, même jusqu'au mont Brenner; mais il apprit dans ce moment, par un officier suisse qui, sous le prétexte d'aller prendre les eaux de Munster, avait parcouru une partie du Tyrol, que l'électeur s'était effectivement retiré, et qu'après avoir abandonné tous les postes qu'il avait pris dans ce pays, il avait regagné la Bavière pour marcher rapidement au secours de ses propres états et de M. le maréchal de Villars, près d'être accablé par des forces supérieures; que ce prince s'était avancé jusque près du mont Brenner; qu'il avait même fait des retranchements à Mattrey, qui en était peu éloigné, mais qu'en se retirant il les avait fait raser, ainsi que tous ceux qu'il avait faits dans le Tyrol; qu'il avait de même fait sauter le poste de Scharnitz sur l'Iser, qu'Inspruck était abandonné, et que le seul poste que l'électeur eût conservé dans le Tyrol était Kufstein.

Des nouvelles aussi conformes à celles qu'avait déjà reçues M. le duc de Vendôme, et des détails aussi positifs venus par une voie qui méritait confiance, ne lui permirent plus de différer sa retraite. Il résolut donc de ne continuer le bombardement que jusqu'au 8, et de se mettre aussitôt après en marche pour ramener diligemment l'armée à Desenzano par les mêmes chemins que lui et M. de Medavi avaient tenus en venant dans le Trentin. Il destina cinq bataillons pour garder Riva, Torbole et les châteaux, et par là, non-seulement rester maître de la tête du lac de Garde, mais aussi se conserver le moyen de tenter de nouveau une jonction avec l'électeur de Bavière, si dans la suite les circonstances venaient à l'exiger; cepen-

dant il fit miner tous ces châteaux, pour être en état de les faire sauter si le roi l'ordonnait, ou que l'on vînt à avoir besoin ailleurs des troupes qu'il se proposait d'y laisser.

Mais prévoyant que quelque diligence qu'il fît, il ne pourrait pas joindre M. le prince de Vaudémont, qui devait partir de San-Benedetto le 20 du mois pour aller prendre les eaux, il lui envoya M. de Besons pour régler avec lui la position que prendraient les troupes à leur arrivée sur le Pô et sur la Secchia, ce qui exigeait des précautions, surtout pour la cavalerie, qu'il prévit que les subsistances obligeraient de tenir éloignée de cette rivière. Il recommanda cependant à M. de Besons de faire en sorte, dans les dispositions dont il conviendrait avec M. le prince de Vaudémont, qu'elle fût placée de manière qu'en vingt-quatre heures on pût la rassembler. Comme il était persuadé que lorsqu'une fois les troupes seraient réunies sur le Pô, les impériaux, qu'il croyait n'avoir aucun magasin à la droite de ce fleuve, ne songeraient qu'à la repasser, il se proposait, après qu'il aurait joint M. le prince de Vaudémont, de ne pas perdre un moment et d'agir pour décider leur retraite.

Pendant que M. le duc de Vendôme faisait les dispositions de sa marche, on continua à bombarder Trente. Le général Vaubonne, de son côté, ayant reçu le 7 au matin un renfort de trois bataillons et d'un régiment de dragons, les mêmes qui avaient arrêté l'électeur au mont Brenner, continua à chercher à inquiéter la communication; et M. de Vendôme ayant été averti qu'il avait fait occuper de nouveau la hauteur de Margon, détacha la nuit suivante M. de Dreux avec dix compagnies de grenadiers, cent carabiniers et cinquante dragons à pied, pour chasser les troupes qui occupaient ce poste. M. de Dreux employa toute la nuit pour gagner le haut de la montagne, où il trouva le lendemain matin deux cents grena-

diers qui prirent la fuite après la première décharge. On les poursuivit pendant plus de deux milles. Il y en eut quinze de tués et vingt de faits prisonniers, dont deux officiers. Le même jour M. le duc de Vendôme marcha lui-même avec six compagnies de grenadiers, commandées par MM. de Montsoreau et de Sourches, et se porta au retranchement près de Zambana, que deux jours auparavant M. de Chemerault avait détruit. Les ennemis y étaient revenus et l'avaient rétabli, mais à la première attaque ils prirent la fuite. De là il alla reconnaître le village de Zambana, où les ennemis occupaient un autre retranchement gardé par cinq cents hommes: ce poste tenait le passage pour entrer dans la vallée de l'Adige, d'où un beau chemin menait à Bolzano. Quoique par sa position le retranchement lui parût susceptible de la meilleure défense, on voit par le compte qu'il en rendit au roi qu'il se flattait de l'emporter, même sans qu'il lui en coûtât beaucoup de monde; mais, comme il n'était plus question de la jonction, il jugea ne devoir pas se commettre sans nécessité, et il retourna à son camp de Cadine.

A ce motif se joignirent les instances réitérées de M. le prince de Vaudémont, qui, malgré la tranquillité qui régnait dans l'armée impériale, était inquiet non-seulement de sa situation, mais aussi des révolutions que pouvait occasionner l'infidélité du duc de Savoie; et il le pressait vivement de le rejoindre, pour se concerter avec lui sur les opérations du reste de la campagne, et pour faire les dispositions du quartier d'hiver. Toutes ces raisons engagèrent M. le duc de Vendôme à terminer le bombardement, qui avait déjà ruiné une partie de la ville; et le 8 au soir il donna l'ordre de retirer les mortiers et le canon et de les conduire à Vezzano, où tout arriva le 9. On fit partir le lendemain les vivres et les malades, et le moment de la retraite de l'armée fut fixé au 12.

On a vu précédemment que le dessein de M. le duc de Vendôme, en renonçant au projet de joindre l'électeur de Bavière, était de ramener toutes ses troupes sur le Pô, et de chercher ensuite par ses manœuvres à accélérer la retraite de l'armée impériale. Il doutait encore alors que le duc de Savoie eût pris des engagements avec les ennemis des deux couronnes; et ses lettres à M. le prince de Vaudémont font connaître qu'il était convaincu que toutes les menées de ce prince ne tendaient qu'à se procurer les moyens de faire avec la France et l'Espagne un traité avantageux, et à empêcher ces puissances, en se faisant craindre d'elles, de réunir leurs forces pour accabler les impériaux. D'après ces idées, M. de Vendôme jugeait que les bruits de la défection de ce prince, non-seulement ne devaient point inquiéter M. le prince de Vaudémont, mais aussi que, quand même elle aurait lieu, les affaires ne périclite-raient point jusqu'à ce qu'il l'eût joint, parce que, Tortone et Novare étant occupés et bien munis, on n'avait rien à craindre en Lombardie, et que, l'escadre française étant en mer, Finale se trouvait à l'abri de toute entreprise. Il se proposait même de faire séjourner ses troupes à Riva, pour les rassembler et, par quelques jours de repos, les disposer à la longue marche qu'elles allaient avoir à faire.

Mais il ne resta pas longtemps dans cette erreur, et bientôt il fallut prendre d'autres idées sur la destination de ses troupes, et ne plus différer de joindre M. le prince de Vaudémont. La lettre du roi qu'il reçut le 11 l'instruisit de la certitude des engagements pris par le duc de Savoie avec l'empereur, et du projet qu'avait formé sa majesté de faire agir dans les états de ce prince, c'est-à-dire en Piémont, presque toutes les troupes qu'il avait avec lui. Par cette même dépêche, le roi lui commandait de se rendre en toute diligence auprès de M. le prince

de Vaudémont. Ces ordres étaient si positifs qu'il se détermina à quitter l'armée lorsqu'elle serait arrivée à Riva, et à s'y embarquer, afin de pouvoir arriver le 17 à San-Benedetto. Il représenta seulement au roi la nécessité de faire avancer, des frontières du royaume, un corps de troupes à Chaumont et à Exilles, autant pour imposer au duc de Savoie, que pour contenir les nouveaux convertis du Dauphiné; et comme le roi ne lui donnait point ordre d'agir contre le duc de Savoie ni de désarmer les troupes de ce prince, il supplia sa majesté de s'expliquer positivement sur ces deux articles. Il manda en même temps à M. de Vaudémont de préparer dans le Milanais des routes pour trente et un escadrons et pour vingt-cinq bataillons qu'il destina pour le Piémont; et il envoya ordre à M. de Besons de se rendre à Milan, pour y diriger la marche de ces troupes.

Enfin le 12, après avoir replié tous ses postes avancés, il décampa de Cadine, et alla le même jour à Sarche. En abandonnant ces pays il fit brûler les villages de Cadine, Sauramonte, Terlago, Baselca, Vigolo, Cavedine et le château de Madruzzo, pour punir les habitants de ne s'être pas soumis à la contribution et d'être restés armés. Il conserva ceux de Vezzano, Favrese et Saint-Mazezo, dont une partie des habitants avaient quitté les armes et étaient revenus dans leurs maisons.

Le 13 les troupes que M. le duc de Vendôme avait ramenées de Cadine et celles qu'il avait trouvées à Sarche en décampèrent et se rendirent à Riva. Celles qui étaient à Brentonico, à la Scaletta, à Nago et à Mori ne firent aucun mouvement; mais comme, suivant l'ordre de marche qui avait été réglé, elles devaient prendre leur route par le Val-di-Ledro et le pays entre le lac de Garde et celui d'Idro, celles qui étaient à Brentonico et à Mori eurent ordre de se rendre le lendemain

au camp de Riva. Le reste des troupes devait s'embarquer sur le lac pour faire plus de diligence.

Ce fut dans ces circonstances que M. le duc de Vendôme reçut du roi une lettre remplie de reproches les plus sensibles sur le parti qu'il avait pris, contre ses volontés, de différer sa retraite du Trentin, et par laquelle sa majesté, en lui faisant connaître ses inquiétudes sur les événements qui pouvaient résulter de la défection du duc de Savoie, lui renouvelait l'ordre précis de ne pas perdre un moment pour retourner en Lombardie afin d'exécuter le projet qu'elle avait formé contre les états de ce prince. La douleur d'avoir déplu au roi fit sur M. le duc de Vendôme toute l'impression qu'elle pouvait faire sur une âme aussi remplie de sentiments d'attachement, de droiture et de zèle pour le bien de son service. Il chercha à se justifier en exposant, dans sa dépêche du 13, les motifs qui avaient dirigé sa conduite, et il ne se prépara qu'avec plus d'activité à exécuter les ordres du roi. En conséquence, il ordonna que M. de Vaudrey, avec douze compagnies de grenadiers, mille hommes détachés et cent dragons, partirait le 14 après midi pour faire l'avant-garde de l'armée et préparer les chemins. Il régla de même que, les troupes des camps de Brentonico et de Mori ne devant arriver à Riva que le 14, le gros de l'armée se mettrait en marche le 15, sous le commandement de M. de Vaubecourt, pour se rendre à Desenzano par le Val-di-Ledro, Vesio, Gargnano et Salo; qu'il resterait cinq bataillons pour garder la tête du lac de Garde; que le reste de l'infanterie serait embarqué pour descendre aussi à Desenzano; que de là toutes les troupes, avec vingt pièces de canon, prendraient le chemin du Milanais, excepté deux bataillons qu'on laisserait dans ce dernier endroit pour contenir les Vénitiens, et trois bataillons

qui se rendraient en toute diligence à San-Benedetto pour en remplacer un pareil nombre que M. le prince de Vaudémont se proposait de faire passer de son camp dans le Milanais.

Après avoir fait ces dispositions, M. le duc de Vendôme ne pensa plus qu'à joindre M. le prince de Vaudémont, et s'embarqua à Riva dans la nuit du 13 au 14 pour aller débarquer à Desenzano, d'où il fit une telle diligence, qu'il arriva à San-Benedetto le 15.

La position de l'armée qu'il y avait laissée sous le commandement de M. le prince de Vaudémont était à peu près la même que lorsqu'il était parti pour sa course dans le Trentin; et les impériaux, de leur côté, étaient dans la plus profonde inaction derrière la Secchia et les canaux qui couvraient leur camp. Il n'était plus question d'opérations dans cette partie; on allait y être réduit à la défensive : toutes les vues devaient se porter sur ce qui regardait le duc de Savoie. Ce fut le sujet des premiers entretiens des deux généraux; et bientôt M. le duc de Vendôme n'eut plus d'incertitude sur la conduite qu'il avait à tenir à cet égard, ayant reçu, dès le lendemain de son arrivée à San-Benedetto, un courrier qui lui apporta les ordres du roi, tant sur le désarmement des troupes de ce prince que sur la manière dont il devait agir contre ses états.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Marly, 10 septembre 1703 [1].

Mon cousin, les derniers ordres que je vous ai donnés par le retour de votre courrier, pour revenir en Lombardie, sont si positifs que je n'ai pas lieu de douter que celui que je vous envoie ne vous trouve en chemin. Je l'ai dépêché pour vous informer plus particu-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1641, page 89.

lièrement de l'état des affaires de Savoie. Quoique le duc me fasse faire, par mon ambassadeur et par le sien, de nouvelles protestations de sa fidélité et de son attachement à mes intérêts et à ceux du roi mon petit-fils, je ne saurais douter qu'il n'ait pris des engagements avec l'empereur, et qu'il ne se mette en état de profiter des avantages que ses troupes lui pourraient procurer, si, en les laissant agir en Dauphiné, dans le Milanais ou l'Alexandrin, il pouvait surprendre quelques places et faire un établissement assez solide pour que je fusse obligé d'employer une partie de l'armée que vous commandez à reprendre les places qu'il aurait occupées. Toutes ces considérations m'ont déterminé à vous faire savoir qu'il est de la dernière importance pour mon service que vous vous mettiez en état de le prévenir, et qu'aussitôt ma lettre reçue vous concertiez avec le prince de Vaudémont les moyens de l'attaquer avec succès. Je sais qu'il y a bien des malades à l'armée qu'il commande; que la désertion et ce que vous avez perdu dans le cours de cette campagne ont diminué considérablement le corps que vous avez mené du côté de Trente. Je suis persuadé néanmoins qu'en l'état où vous êtes il vous reste encore assez de troupes pour laisser sous le commandement du prince de Vaudémont un corps suffisant sur la Secchia, pour empêcher les Allemands de passer cette rivière, et pour garder le Mincio et marcher ensuite en Piémont avec vingt-cinq ou trente bataillons de ceux que vous aviez avec vous, et trente escadrons. Quoique ce corps ne soit pas assez considérable pour attaquer les siennes bien fortifiées, il sera suffisant pour obliger le duc de Savoie de répandre ses troupes dans ses places pour les conserver; et vous ne trouverez aucune opposition à prendre des quartiers d'hiver dans ses états; mais, avant que d'y marcher, vous devez prendre des mesures justes pour vous rendre maître des troupes qu'il a dans mon armée, les désarmer, donner à ma cavalerie les chevaux de la sienne, que je ferai rembourser dans la suite aux capitaines ou à ceux à qui ils appartiendront; envoyer les officiers, soldats et cavaliers dans des places de sûreté; faire en sorte qu'ils y soient gardés avec assez

d'exactitude pour qu'il ne s'en échappe aucun, en attendant que l'on soit en état de prendre une résolution sur ce que l'on en fera, ainsi que des prisonniers allemands qui sont en trop grand nombre pour les laisser dans des villes aussi peu fortifiées que le sont celles de l'état de Milan. Après cette première expédition, qui doit être exécutée avec le dernier secret et toute la diligence qu'exige une affaire de cette conséquence, vous marcherez sans perdre un moment vers le Piémont, pour retenir les troupes du duc de Savoie et les rendre inutiles, en attendant que vous ayez fait un projet pour agir.

J'écris au maréchal de Montrevel pour savoir s'il pourrait se passer, pendant un mois ou six semaines, de huit ou dix bataillons, que je ferais remplacer par ceux de l'armée du Rhin. En cas qu'il lui en reste suffisamment pour la sûreté du Languedoc, je les ferai avancer en Savoie, et vous informerai du temps où ils pourront arriver, afin que vous puissiez vous en servir ou les faire joindre de la manière que vous trouverez la plus convenable à mes intérêts. Si vous conduisez bien cette affaire, comme j'ai lieu de l'espérer, vous renverserez les projets de cette nouvelle ligue, et vous finirez la guerre d'Italie. C'est mon unique objet; et lorsque vous serez en état d'agir, je ferai dire au duc de Savoie que je n'ai aucune intention de me rendre maître de ses états, mais seulement de le mettre hors d'état de faire un mauvais usage de ses troupes, qu'il a levées à mes dépens, et qui devaient être employées à la conservation des états du roi mon petit-fils; qu'il peut se procurer la paix, ainsi qu'à ses peuples, en réduisant ses troupes au nombre de six mille hommes, porté par le traité de 1697, et en me donnant des places de sûreté. Je ne saurais trop vous répéter combien la diligence et le secret sont nécessaires. La flotte ennemie qui est entrée dans la Méditerranée, et qui peut avoir paru sur les côtes d'Italie, pourra l'engager, avant que vous receviez ma lettre, à se mettre en mouvement. J'espère qu'il sera retenu par les troupes qu'il a dans mon armée, et que le prince de Vaudémont ne se laissera pas surprendre.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp de San-Benedetto, 17 septembre 1703[1].

Je reçus hier au soir, par Sainte-Marthe, la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire. M. de Vaudémont partit hier, et j'arrivai ici avant-hier, de sorte que j'ai eu le temps de prendre avec lui toutes les mesures nécessaires.

Je vais me mettre en état d'exécuter les ordres de votre majesté, et je ne perdrai pas un moment; mais ce serait trop risquer que d'entreprendre, avec les troupes qui sont ici, d'arrêter celles de M. de Savoie, et, comme selon toutes les apparences ce prince agit de concert avec l'empereur, il serait à craindre que les ennemis ne profitassent du moment que nous prendrions pour les désarmer, et ne forçassent quelque passage sur la Secchia, qu'il nous faudrait de toute nécessité dégarnir, n'ayant pas assez de monde ici pour la garder et pour faire une pareille expédition. Le passage de cette rivière me paraît trop essentiel pour risquer de l'ouvrir aux ennemis; et nous nous trouverions, si par malheur cela arrivait, séparés du Modénais et des troupes qui sont de ces côtés-là. Je crois que votre majesté voit assez le dérangement que cela apporterait à ses affaires d'Italie. Je dirai de plus, sire, que lorsqu'on entreprend de pareilles affaires il faut prendre ses mesures de manière qu'elles réussissent à coup sûr; et je n'oserais en répondre si nous ne nous mettons plus en forces que nous ne sommes. Ce que j'ai l'honneur de dire à votre majesté est aussi l'avis de M. de Vaudémont.

Il nous arrivera trois bataillons dans quatre jours; et j'ai envoyé ordre aux dragons Dauphin d'être ici après demain. A l'égard de l'armée qui était dans le Trentin avec moi, je lui ai ordonné de marcher sans perdre un moment, et je compte qu'elle sera à Desenzano le 22. Je ferai passer ici, sans perdre de temps, toute l'infanterie, de sorte qu'elle pourra y être le 27; et aussitôt nous nous rendrons maîtres des troupes de Savoie avec une entière sûreté. Comme votre majesté désire avec raison qu'on commence d'abord par désarmer ces troupes, le retardement ne peut être que de quatre jours au plus,

[1]. Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1686, lettre 84.

qui est le temps qu'il faut à de l'infanterie pour venir de Desenzano ici.

Je laisserai notre cavalerie vers la Chiese, où elle trouvera à subsister, et où elle sera à portée de se rendre en quatre marches à Crémone, en passant l'Oglio à Caneto ou à Ostiano. Enfin, votre majesté peut s'assurer que je n'oublierai rien pour l'exécution de ses ordres et pour faire réussir une affaire qu'elle paraît désirer autant que celle-là.

La commission de conduire les troupes de Savoie me paraît très-delicate, et j'ai cru ne pouvoir en charger personne qui pût mieux s'en acquitter que M. de Saint-Fremont. J'ai jeté les yeux sur lui pour l'en charger : cela s'accorde de plus avec la destination que M. de Chamillart me marque que votre majesté a faite de sa personne pour demeurer auprès de M. le prince de Vaudémont.

Nous avons beaucoup de prisonniers, et, selon toutes les apparences, dans peu nous en aurons davantage ; c'est pourquoi je supplie votre majesté de nous envoyer à Finale, à Vado ou à Arenzano, les bâtiments nécessaires pour les conduire en France, car ils nous seraient fort à charge en ce pays-ci.

Je n'ai point encore fait de projet pour la guerre contre M. de Savoie, n'en pouvant faire de fixe, puisque cela dépendra de la disposition dans laquelle il se mettra, tant pour la sûreté de ses places que pour celle de ses états. Jusque-là je ne puis faire autre chose que de disposer nos vivres de manière que nous puissions entrer dans son pays. Quand nous y serons, votre majesté peut être assurée que nous ferons tout de notre mieux pour lui plaire.

Il serait à désirer que les dix bataillons des troupes de Languedoc pussent arriver bientôt près de Suse, car rien ne peut plus tôt déterminer M. de Savoie à s'accommoder avec votre majesté, que de se voir pris par les deux bouts.

Il paraît que les officiers des troupes de Savoie ne se doutent de rien. Il leur est revenu depuis quelques jours plus de cent malades de Crémone.

M. le prince de Vaudémont, qui avait déjà commencé à faire faire des approvisionnements dans le Milanais, se chargea des autres dispositions qui restaient à faire sur la frontière du Milanais voisine des états du duc de Savoie, relativement aux opérations que les circonstances permettraient d'exécuter; et comme sa santé exigeait plus que jamais qu'il allât prendre les eaux de Masino, sur le lac de Côme, il partit le 16 pour s'y rendre. M. le duc de Vendôme resta chargé du soin des affaires sur la Secchia.

Son premier objet fut de prendre de justes mesures pour assurer le désarmement des troupes du duc de Savoie. M. le prince de Vaudémont avait, comme on l'a vu précédemment, dès les premiers soupçons qu'on avait conçus de l'infidélité de ce prince, entremêlé les troupes des deux couronnes avec les siennes, et fait camper treize escadrons français derrière elles; mais M. de Vendôme jugea devoir se mettre en état de les tenir avec encore plus de sûreté à sa disposition. Pour cet effet, les trois premiers bataillons qu'il avait fait embarquer à Riva étant arrivés le 19, il les fit camper à l'embouchure de la Secchia, près du bataillon des gardes piémontaises, sous le prétexte de le soulager dans le service qu'il avait à faire. Il tira en même temps du camp de la cavalerie qu'il avait laissée à Goito pour la sûreté du haut Mincio, un régiment de dragons, qu'il fit camper près de deux régiments piémontais qui étaient sur la Parmeggiana, et il envoya ordre à M. de Vaubecourt, qui ramenait l'armée du Trentin, de hâter sa marche et de lui envoyer à l'avance six bataillons et neuf escadrons pour les placer de même près des autres troupes du duc de Savoie.

M. de Vaubecourt, qui était parti de Riva le 15 avec l'armée, avait passé ce jour-là la montagne de Teno, et avait campé près du village de Campi, excepté trois bataillons qui

devaient s'embarquer pour aller à Gargnano, et occuper différents postes nécessaires à la sûreté de sa marche; son avant-garde, conduite par M. de Vaudrey, s'était portée dès le 14 à Teno. Elle poussa le 15 jusqu'au Val-di-Ledro. Pendant sa marche, et en vue de la gorge du Val-di-Buono, quelques gens à pied et à cheval des ennemis parurent sur ses derrières, mais ne la suivirent point. Elle gagna ensuite le haut du col de Fumel, où l'on aperçut de l'infanterie qui fit mine de vouloir attendre; mais M. de Vaudrey s'y porta avec tant de diligence, qu'elle prit le parti de se retirer jusqu'au Val-di-Ledro. Là elle tint ferme sur les hauteurs et dans les premières maisons du village. M. de Vaudrey la fit attaquer, et, après une assez longue résistance, la força de tout abandonner. Ses dragons, qui la suivirent dans une petite plaine voisine du village, la dispersèrent.

L'arrière-garde de l'armée, commandée par M. d'Imecourt, ne partit de Riva que le 17, pour suivre le même chemin que l'armée; elle alla camper à la Pieve du Val-di-Ledro, et le même jour les trois bataillons destinés pour Gargnano furent embarqués.

Il ne restait plus à la tête du lac de Garde que les cinq bataillons destinés à occuper les postes de cette partie; M. de Medavi, à qui le commandement en avait été confié, les fit entrer dans les villes et châteaux de Riva, Torbole, Arco, Teno et Nago.

A peine y furent-ils établis, que les généraux Vaubonne, Solari et Heister parurent à la tête du pont d'Arco avec un corps de six à sept mille hommes et du petit canon. Le lendemain matin 18, pendant qu'un corps d'environ quatre mille paysans armés arrivait par les montagnes, ils s'avancèrent pour tenter le passage de la Sarca; mais M. Durepaire,

colonel du régiment de Beauce, qui commandait dans le château, rendit leur entreprise vaine. Ils descendirent ensuite la rive gauche de la rivière jusqu'au pont qui faisait la communication de Torbole à Riva, examinèrent longtemps ces postes, et reprirent le chemin de Roveredo. La lettre de M. de Medavi, qu'on a rapportée au rang des pièces, contient le récit de cette expédition et renferme des détails sur la nature et la défense des postes dont il était chargé.

L'avant-garde de M. de Vaudrey, ayant ouvert les passages jusqu'à Vedro et écarté les troupes ennemies et les paysans qui auraient pu apporter quelques obstacles à la marche de l'armée, prit poste à Vedro, où elle séjourna le 16, ayant laissé sur le col de Fumel un détachement de trois cents hommes. M. de Vaubecourt, de son côté, continua sa marche; mais les mauvais chemins ne lui permirent d'arriver à Vedro que le 17, et seulement avec une partie de ses troupes. Quelques heures après, il fit partir M. de Vaudrey pour aller occuper le sommet de la montagne du Val-di-Notta; il y arriva à l'entrée de la nuit, n'ayant vu que quelques troupes de paysans qui ne l'approchèrent point. Cette montagne, dont le passage était très-difficile, formait la séparation du Trentin et du pays vénitien.

Le lendemain 18 M. de Vaudrey se porta à Vesio, où il séjourna.

L'armée séjourna de même au Val-di-Ledro, et le 19 elle marcha à Vesio, où elle joignit l'avant-garde.

Le 20 elle alla à Probion. M. de Vaudrey, qui la précéda et qui y campa avec elle, occupa, en passant par la gorge du Val-San-Michiele, une hauteur par où la garnison du château de Lodrone aurait pu inquiéter la marche de l'armée.

Le 21 l'armée séjourna, et l'avant-garde se porta à Toscolano.

L'armée Fy suivit le 22, et le même jour, M. de Vaubecourt ayant reçu l'ordre par lequel M. de Vendôme lui mandait de lui envoyer en toute diligence au camp de San-Benedetto six bataillons et neuf escadrons, ces troupes se mirent en marche sous les ordres de M. de Chemerault, qui commandait l'arrière-garde; alors M. de Vaudrey alla l'y remplacer, et suivit le 23 l'armée à Toscolano.

Le 24 l'armée, ou, pour mieux dire, l'infanterie, alla camper à Maguzzano, près de Desenzano. La cavalerie, pendant la marche, se sépara d'elle à Salo pour prendre la route de Montechiaro et de Lonato, qui était mieux pourvue de fourrages que celle que prit l'infanterie.

Le 24 M. de Vaubecourt alla camper à Castiglione-delle-Stiviere, et la cavalerie continua sa route pour aller sur la Chiese.

Le 25 l'infanterie partit de Castiglione pour aller sans séjour joindre l'armée au camp de San-Benedetto. Elle alla ce jour-là à Rodigo, le 26 à Montanara, dans le Seraglio; le 27 à San-Giacomo; le 28 elle passa le Pô et entra au camp de San-Benedetto : de sorte que depuis Riva, d'où elle était partie le 15, elle avait fait en quatorze jours quatre-vingt-sept milles de chemin.

Les troupes furent distribuées dans le camp de manière que celles du duc de Savoie se trouvèrent enveloppées de tous côtés, sans que leurs chefs eussent le moindre soupçon des motifs de cette disposition. M. le duc de Vendôme jugea alors pouvoir avec sûreté procéder à leur désarmement.

Le 29 au matin il fit prendre les armes à l'armée, sous le prétexte d'en faire la revue et de marcher aux ennemis. Il

assembla en même temps un conseil de guerre auquel assistèrent plusieurs officiers généraux français, le comte de Castellamont, commandant les troupes piémontaises, et les principaux officiers de cette nation. Il leur exposa la conduite qu'avait tenue le duc de Savoie et la perfidie avec laquelle il avait violé ses engagements avec les deux couronnes. Il les assura que le roi était aussi satisfait de leur valeur et du zèle qu'ils avaient marqué pour son service que peiné de se voir dans la nécessité de prévenir les desseins d'un aussi dangereux ennemi, et il leur déclara ensuite l'ordre qu'il avait de désarmer ses troupes et de les arrêter comme prisonnières de guerre, en laissant aux officiers leurs épées et leurs équipages, ainsi qu'aux soldats tout ce qui leur appartenait personnellement. Il leur fit en même temps connaître qu'il était de leur intérêt de détacher un d'entre eux pour engager les autres officiers et les troupes à se soumettre aux intentions du roi.

Il n'y eut aucune résistance de leur part, ni de celle des troupes, qui rendirent aussitôt leurs armes à MM. de Saint-Fremont et de Chemerault. On démonta la cavalerie, et ses chevaux furent distribués dans les différents régiments de la cavalerie française, au nombre de sept cents, dont le prix fut remboursé aux capitaines. La totalité des officiers, soldats et cavaliers ou dragons qui furent arrêtés, se monta à deux mille quatre hommes, non compris mille malades qui étaient dans les hôpitaux.

Aussitôt que cette expédition fut finie, tous les prisonniers passèrent le Pô et restèrent à la tête du pont jusqu'au lendemain qu'ils se mirent en marche pour aller dans différentes places du Milanais, vers la frontière du Piémont. MM. de Vaubecourt et de Chartogne furent chargés de les conduire.

Ce n'était pas un médiocre embarras d'avoir à garder trois mille prisonniers, surtout dans un moment où l'on allait avoir besoin de toutes ses forces pour composer deux armées : l'une pour rester sur la Secchia, l'autre pour faire la guerre au duc de Savoie.

On avait aussi un nombre considérable de prisonniers des troupes impériales, qui n'étaient pas moins embarrassants. M. le duc de Vendôme demanda même au roi d'envoyer, sans perdre de temps, sur la côte de Gênes, des bâtiments pour pouvoir embarquer les uns et les autres; mais, en attendant, il jugea devoir profiter des circonstances pour porter des troupes sur la frontière du Piémont, sans que le duc de Savoie pût pénétrer son dessein. A cet effet, il fit escorter les prisonniers par un corps considérable. Il y destina dix-huit bataillons et neuf escadrons. Ces troupes devaient faire partie de celles avec lesquelles il se proposait d'aller attaquer le Piémont. Les vingt escadrons qui étaient à Montechiaro devaient se joindre à elles sur la frontière du Milanais, mais par un autre chemin, et devaient y arriver le même jour, c'est-à-dire vers le 15 octobre. Ce corps devait être augmenté de trois bataillons des sept qu'on avait laissés tant à la tête du lac de Garde qu'à Desenzano; les quatre autres furent destinés à joindre l'armée au camp de San-Benedetto. Ce fut en conséquence des ordres du roi que M. le duc de Vendôme retira ces sept bataillons des postes qu'ils occupaient sur le lac, après avoir envoyé ordre à M. de Medavi de faire sauter les châteaux de Torbole et de Riva.

Suivant cette disposition, le corps avec lequel M. le duc de Vendôme se proposait d'attaquer les états du duc de Savoie devait être composé de vingt-huit bataillons et de trente escadrons, et celui qu'il destina à rester sur la Secchia devait l'être de trente-quatre bataillons et cinquante-neuf escadrons

français, indépendamment des troupes d'Espagne. Quoique alors cette rivière fût retranchée de manière que M. le duc de Vendôme estimait qu'avec la moitié moins de monde elle serait dans une entière sûreté, il jugea devoir y laisser un corps aussi considérable : premièrement, parce que cette partie était la plus importante, et, en second lieu, parce qu'il ne pouvait, pendant son expédition de Piémont, veiller lui-même à sa conservation. C'était à M. de Besons qu'il devait, suivant les intentions du roi, en laisser le soin, jusqu'à ce que la santé de M. le prince de Vaudémont lui permît de retourner à San-Benedetto.

Indépendamment des précautions que M. le duc de Vendôme prit pour la sûreté de la Secchia, il fallut pourvoir à celle du Mincio. A cet effet, il régla qu'il resterait sur cette rivière vingt et un escadrons, dont il donna le commandement à M. de Langallerie ; et, pour faciliter les subsistances de ce corps, il lui ordonna de se porter à Monzambano, entre Goito et Peschiera. En même temps il envoya M. de Praslin à Mantoue pour commander dans cette place et veiller à la sûreté du bas Mincio.

Les prisonniers et leur escorte se mirent en marche le 30, se dirigeant sur Pavie ; la cavalerie du camp de Montechiaro en fit de même, tandis que M. de Medavi faisait sa retraite, laissant le lac de Garde à sa gauche, pour se rendre dans le Milanais. M. le duc de Vendôme resta encore quelques jours à San-Benedetto pour attendre le moment où M. le prince de Vaudémont pourrait le joindre à Pavie, afin de conférer avec lui avant qu'il allât reprendre le commandement sur la Secchia.

Les nouvelles qu'il eut des ennemis pendant ce temps lui apprirent que MM. de Vaubonne et de Solari avaient rejoint

leur armée avec trois mille hommes d'infanterie et quinze cents chevaux, et que M. de Stahremberg devait faire embarquer sur la mer Adriatique un détachement considérable pour passer, sur des bâtiments anglais et hollandais, dans le royaume de Naples. M. le duc de Vendôme, quoique peu confiant dans cette dernière nouvelle, fit prévenir le pape de la nécessité où il serait, si ce détachement avait lieu, de faire marcher à travers ses états un corps de troupes pour aller secourir le royaume de Naples; mais quelques jours après, l'avis qu'il eut de l'arrivée de la flotte anglaise et hollandaise, le 30 septembre, sur la rade de Livourne, avec la bannière de l'archiduc Charles, que l'empereur et ses alliés avaient déclaré roi d'Espagne, lui fit ajouter plus de foi à un projet de descente dans le royaume de Naples. Les Vénitiens, de leur côté, voyant le théâtre de la guerre s'éloigner de leur pays, commencèrent à refuser des fourrages à la cavalerie qui était sur le haut Mincio, et donnèrent à entendre, par leurs discours et par leur conduite, qu'ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour se déclarer contre les deux couronnes.

Ces circonstances donnèrent quelque inquiétude à M. le duc de Vendôme et lui firent mieux que jamais envisager les inconvénients du parti que le roi était forcé de prendre contre le duc de Savoie. Il était persuadé que quelques progrès qu'on pût faire dans le Piémont, pour peu que la guerre durât, la nécessité d'y tenir une armée qu'on pourrait employer plus utilement ailleurs, la rendrait désavantageuse pour le roi, et qu'avant d'être maîtres de tout le pays il serait très-difficile de recevoir des secours de la France.

Néanmoins les troupes continuèrent leur marche, et le 9 il se mit lui-même en chemin pour les joindre, laissant à M. de Besons le commandement de l'armée qui restait sur la

Secchia[1]. Il se rendit le même jour à la Chartreuse de Pavie, où M. de Vaudémont le joignit. Le 10 et le 11 furent employés à des conférences sur les opérations en Piémont et sur les moyens d'y finir promptement la guerre; après quoi M. de Vaudémont partit pour Milan, d'où il se rendit à San-Benedetto. M. le duc de Vendôme, par sa dépêche du 12, rendit compte au roi du résultat des conférences et de ses idées sur cette importante entreprise.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Pavie, 12 octobre 1703[2].

L'infanterie vient d'arriver sous cette place; la cavalerie y arrivera demain, et l'artillerie dans deux jours. On n'a pas pu faire une plus grande diligence. Les troupes séjourneront demain, et en trois marches elles seront sur la Sesia, à Candia, où je vais faire faire notre pont. Je suis persuadé que la garnison de Verceil, qui est, à ce qu'on dit, composée de quatre bataillons et deux cents chevaux, ne s'opposera point à notre passage.

M. de Chemerault partira après-demain pour aller à Casal y faire faire un pont.

J'ai quitté ce matin M. de Vaudémont, qui s'en va à Milan et se rendra de là à San-Benedetto le 15. Il fera parvenir à Casal, le plus tôt qu'il le pourra, vingt pièces de batterie, vingt mille boulets, six mortiers, deux mille bombes et trois cents milliers de poudre.

Nous nous servons pour cela des bateaux du pont de Crémone, qui nous est inutile à présent.

J'envoie à votre majesté la lettre que j'ai reçue de M. de Phelipeaux et la réponse que je lui ai faite, qui n'a pu lui être rendue; ce dont je suis bien fâché, car il paraît qu'il n'a point d'ordre de votre ma-

[1] Les officiers généraux qui restèrent avec M. de Besons furent MM. de Saint-Fremont, d'Albergotti et de Praslin, lieutenants généraux; MM. de Bissy, de Langallerie, de Murcey, de Goesbriant et de Vaudrey, maréchaux de camp.

[2] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol 1086, lettre 215.

jesté sur la manière dont il doit se conduire avec M. de Savoie depuis que nous avons arrêté ses troupes; et vous verrez, sire, par l'extrait de la lettre que j'ai reçue de votre majesté, qu'elle ne me charge point absolument de faire aucune proposition à M. le duc de Savoie[1]. On n'a reçu aucune lettre de Turin. Si cela continue, il ne sera pas possible que je puisse donner de mes nouvelles à M. de Phelipeaux; et je suis persuadé que les passages sont gardés de même, du côté de Suse et de la Savoie. J'attends avec impatience le retour des trois courriers que j'ai dépêchés à votre majesté; en attendant, je vais passer la Sesia et m'avancer dans le Piémont le plus que je pourrai. J'espère que je recevrai des ordres de votre majesté avant que d'avoir passé la hauteur de Casal.

Comme je crois qu'il faut nous aider de toutes sortes de moyens, je vais faire lever mille hommes de milices du Montferrat, de M. de Mantoue, lesquelles sont très-bonnes. Nous leur donnerons deux sous et le pain. J'ai chargé aussi M. de Saint-Fremont de parler aux deux capitaines des montagnes de Gênes que nous entretenons, et de convenir avec eux de lever mille hommes, et de faire ce traité au meilleur marché qu'il se pourra. Cette milice nous est absolument nécessaire pour la sûreté des chemins de la mer à Casal et à Alexandrie, car si la guerre continue en Piémont, ce sera par là qu'il faudra que tout nous vienne de France, à moins que nous n'établissions une autre communication, ce que je ne crois pas impossible, si nous mettons à exécution le projet que j'ai conçu, et que je crois, après y avoir bien pensé, le meilleur que l'on puisse suivre. J'espère que votre majesté l'approuvera, et qu'elle m'accordera les

[1] M. de Phelipeaux, dans sa lettre à M. le duc de Vendôme, représentait l'embarras où il était sur la conduite qu'il avait à tenir avec le duc de Savoie, relativement à une lettre du roi qui lui mandait de se conformer aux démarches que lui, M. le duc de Vendôme, pourrait avoir faites auprès de ce prince. La réponse de M. le duc de Vendôme lui fit connaître qu'il n'avait reçu aucun ordre du roi de faire des propositions au duc, et qu'il avait seulement celui d'entrer le plus tôt qu'il pourrait dans ses états, jusqu'à ce que sa majesté lui mandât de suspendre sa marche; que cependant le roi paraissait être dans l'intention de lui demander deux places de sûreté.

choses que je lui demande et que je crois absolument nécessaires pour son exécution.

Je suis persuadé que la durée de la guerre de Piémont ne peut être que dangereuse pour les affaires d'Italie, quand même nous la ferions avec succès. C'est pourquoi il faut la finir le plus promptement qu'il se pourra; et je n'en vois pas d'autre moyen que de ne se point amuser ni à Verceil ni à Verue, et de marcher droit à Turin. M. de Savoie se trouvera par là dans l'obligation de prendre un parti. S'il demeure dans Turin, il s'expose à être fait prisonnier, et s'il en sort il ne saura où aller ni quelle situation prendre, n'ayant point assez de forces pour tenir la campagne devant l'armée de votre majesté. Je dirai plus, que par l'investissement de Turin nous nous donnons avec la France la même communication que nous avions pendant l'autre guerre par Pignerol, Perouse et Fenestrelle, et que, dans cette situation, je me trouve en état de me faire joindre par les troupes que votre majesté jugera à propos de nous envoyer; et en faisant prendre cette route aux courriers, je pourrai aussi recevoir ses ordres huit jours plus tôt que par la Suisse.

J'ajouterai encore qu'il n'y a que cette entreprise qui puisse déterminer M. de Savoie à en venir à un accommodement. Je sais qu'il compte que, la saison étant aussi avancée, nous ne pourrons point faire de siége, qu'il gagnera l'année qui vient, et qu'il lui arrivera de grands secours. Quoique je ne voie pas par où il lui en peut venir, à moins que ce ne soit par la Suisse, je sais au moins qu'il se flatte de cette espérance. Enfin, sire, plus je pense à ce projet, plus j'en trouve l'exécution indispensable; mais il nous faut pour cela dix escadrons et quinze bataillons de plus. L'armée, en comptant les trois bataillons que doit m'amener M. de Medavi, ne sera composée que de vingt-cinq bataillons, y compris royal-artillerie, car de toute l'infanterie d'Espagne M. de Vaudémont ne m'a pu donner que trois bataillons, et nous n'avons que vingt escadrons français et dix espagnols. Votre majesté voit bien que cela ne suffit pas pour une aussi grosse entreprise; de plus la mortalité des chevaux est si

grande, que les régiments sont presque réduits à la moitié; mais j'espère que votre majesté ne me refusera pas le secours que je lui demande pour une entreprise aussi décisive et aussi importante que celle-là pour le bien de ses affaires. Quelque diligence que je puisse faire, je ne pourrai être en état d'assiéger Turin que vers la fin de novembre. C'est un temps pendant lequel les armées n'agissent point ailleurs, et par conséquent votre majesté pourra se dégarnir avec moins de danger pour m'envoyer les troupes que j'ai l'honneur de lui demander; et si nous réussissons, elle pourra, si elle le juge à propos, les renvoyer aux lieux d'où elle les aura tirées. L'hiver est d'ordinaire fort beau en Piémont, et je vous réponds, sire, que les troupes supporteront avec plaisir toutes les fatigues du siége.

Si nous pouvons nous rendre maîtres du poste des Capucins, la ville de Turin ne pourra tenir longtemps, étant vue à revers de la montagne; et, la ville prise, nous aurons toutes les facilités possibles pour faire le siége de la citadelle. Il y a apparence que M. le duc de Savoie occupera ce poste et s'y retranchera. Il avait autrefois une grande réputation, mais mon frère, qui l'a reconnu avec soin, m'a assuré qu'il ne valait rien; et de la manière dont il m'a parlé, je suis persuadé que nous en chasserions les Piémontais en cas qu'ils s'y établissent, comme je n'en doute pas. Je crois que M. de Savoie tient quelques troupes à Perouse, mais ce poste ne vaut rien, et il y a apparence qu'à l'approche du secours qu'il plaira à votre majesté de nous envoyer, il le fera abandonner; et quand même nos troupes ne pourraient passer à Perouse, ce que j'ai bien de la peine à croire, elles pourraient nous joindre par le col de Fenestrelle et de là à Meane et à Bussolin, sans que Suse puisse leur rien faire. J'avance tout cela à votre majesté pour avoir été moi-même sur les lieux plusieurs fois. Je croïs que votre majesté approuvera les raisons qui me déterminent au siége de Turin, et qu'elle m'accordera les secours que je lui demande; et, si elle ne le trouve pas bon, j'aurai le temps de recevoir ses ordres par le retour de ce courrier, et je les exécuterai le plus ponctuellement qu'il me sera possible.

M. de Vaudémont est résolu, quand l'armée sera séparée, de laisser son équipage à Guastalla et d'aller pendant l'hiver visiter San-Benedetto, Modène et Mantoue. Il ira aussi à Milan, où il est nécessaire qu'il soit quelquefois. Il s'est déterminé à prendre ce parti, par l'envie qu'il a de plaire à votre majesté, et il a passé pardessus les raisons de sa santé, laquelle cependant est considérablement meilleure depuis qu'il est revenu des eaux.

M. de Barbesières écrit du 1er de ce mois à M. de Charmont, qu'il part de Gratz pour aller à l'armée des ennemis, et que l'empereur consent qu'il soit échangé contre M. de Vallstein. J'espère, cela étant, le revoir bientôt, étant persuadé que votre majesté consentira aussi à cet échange; et il nous sera fort utile ici.

Tous les postes au delà du lac sont rasés, et M. de Medavi me mande qu'il sera aujourd'hui ou demain à Desenzano. Comme il n'y aura plus rien à faire qu'à désarmer et envoyer le canon à Castiglione, je compte que dans quatre ou cinq jours je remettrai Desenzano aux Vénitiens. M. de Savoie a fait arrêter à Turin deux mille fusils qui nous venaient. Il a aussi fait arrêter trois compagnies de cavalerie qui venaient pour les quatre escadrons destinés à l'augmentation d'Anjou, de Bourbon, de Villeroi et du Trou. Il ne tenait qu'à M. de Phelipeaux de sauver ces trois compagnies, s'il y eût pensé, car il me semble que cela n'était pas bien difficile à imaginer, puisqu'il avait été averti par mon courrier.

Il est de la dernière nécessité que votre majesté nous envoie des poudres, des boulets de vingt-quatre, mille fusils qui manquent à l'infanterie; et je crois qu'il faut pour cela prendre la voie de la mer, car, quand la communication serait établie par Perouse, je sais par expérience que cette dépense était excessive pendant l'autre guerre. Il serait bon aussi de nous envoyer une vingtaine de pièces de vingt-quatre, à cause de l'irrégularité des calibres des pièces d'Espagne qui n'ont point de rapport avec les nôtres, ce qui fait que nos boulets ne peuvent leur servir.

Depuis que votre majesté fournit les recrues à l'infanterie de

cette armée, les officiers, n'en étant plus chargés, tombent dans une si grande négligence, qu'ils ne se soucient point de perdre leurs soldats, dans l'espérance que votre majesté en renverra d'autres. Je sais de plus combien cette manière de recruter est à charge au royaume. Ces raisons, sire, sont cause que je ne dirai rien à votre majesté au sujet de nos recrues; elle voit les inconvénients qu'il y a à nous les envoyer comme les autres années; elle voit aussi que, si les officiers en sont chargés, selon toutes les apparences ils ne nous amèneront guère de monde : c'est donc à elle à se déterminer à ce qu'elle croira convenir le mieux au bien de ses affaires. Pour moi, j'ai déjà écrit à M. de Chamillart pour nous envoyer les semestres, et sitôt qu'ils seront arrivés, je ferai partir les officiers.

Je ne puis finir cette lettre sans répéter encore à votre majesté qu'il n'y a rien de bon à faire en Piémont que le siége de Turin. Au nom de Dieu, sire, envoyez-nous des troupes; puisque nous avons pris Barcelone, nous prendrons bien Turin.

En attendant les ordres du roi, M. le duc de Vendôme continua ses dispositions pour l'exécution de son projet. Ses troupes se mirent en marche le 14 pour s'avancer en trois jours sur la Sesia. M. de Chemerault se porta à Casal pour y jeter un pont sur le Pô, et pour faire dans le Montferrat la levée de mille hommes de milices. D'un autre côté, M. de Vendôme fit avec les Génois un traité par lequel ils s'engagèrent à lui fournir quatre cents montagnards qu'il destina à couvrir la communication de Casal à Alexandrie.

Ce fut dans ces circonstances, c'est-à-dire le 16, qu'il reçut une lettre du roi, en date du 5, par laquelle sa majesté, en lui marquant sa satisfaction sur le succès du désarmement des troupes piémontaises, et en lui réitérant la certitude qu'elle avait du dessein formé précédemment par le duc de

Savoie de lui faire la guerre, lorsqu'à la fin de la campagne il aurait retiré ses troupes de l'armée, lui ordonnait de continuer sa marche vers le Piémont pour tâcher d'intimider ce prince et de l'engager à entrer en accommodement; mais cependant de lui faire savoir, avant de commencer les hostilités, qu'elle n'avait d'autre intention que de l'obliger à donner des places de sûreté et à réduire le nombre de ses troupes à celui qui était fixé par le traité de 1697. Le roi, par la même lettre, prévint M. le duc de Vendôme de la résolution qu'il avait prise de lui envoyer des renforts, en faisant marcher, le 10 du mois, sous le commandement de M. Gevaudan, à Gap, Embrun et Briançon, huit bataillons et un régiment de dragons des troupes qui étaient en Languedoc, dont il lui laissait la liberté de disposer suivant qu'il le jugerait à propos. Sa majesté le prévint aussi qu'elle donnait ses ordres pour qu'on envoyât à Vado, Arenzano et autres ports de la côte de Gênes, des bâtiments pour transporter en France les prisonniers piémontais.

Le jour même où M. le duc de Vendôme reçut la lettre du roi, c'est-à-dire le 16, toutes les troupes arrivèrent sur la Sesia et furent répandues le long de la rivière. Il se rendit lui-même à Candia, où il établit son quartier général, afin d'être plus à portée de faire ses dispositions pour entrer dans les états du duc de Savoie, et de faire savoir à ce prince les intentions du roi. En y arrivant, il fit partir un courrier pour lui demander la permission d'envoyer à Turin un officier pour les lui communiquer; il donna en même temps ordre de jeter un pont au village de Villata pour pouvoir faire des courses au delà de la Sesia.

Le 20 il se rendit de Candia à Casal, où il reçut du ministre du duc de Savoie une réponse remplie de protestations

sur la droiture des sentiments de son maître et sur sa confiance dans la grandeur d'âme et dans l'équité du roi; mais ces apparences de soumission furent accompagnées du refus de recevoir l'officier que M. le duc de Vendôme avait demandé de pouvoir envoyer à Turin, à moins qu'auparavant on n'eût fait connaître quelles étaient les intentions du roi.

M. le duc de Vendôme n'eut pas de peine à juger que le duc de Savoie ne cherchait qu'à gagner du temps pour se préparer à faire la guerre; néanmoins il s'empressa de l'instruire des volontés du roi; et, en attendant sa réponse, il continua ses préparatifs pour être en état d'entrer dans ses états et d'assiéger ensuite sa capitale.

Il mit d'autant plus d'activité dans ses dispositions, qu'il reçut alors une lettre du roi par laquelle sa majesté lui témoignait le désir que, lorsque ce prince se serait expliqué, il ne différât pas d'un moment à agir offensivement contre lui, afin de ne pas lui donner le temps de se fortifier, soit par lui-même, soit par le secours des alliés qu'il pouvait s'être ménagés. Le roi prévint en même temps M. le duc de Vendôme de la résolution qu'il avait prise de grossir le corps de troupes qui était en marche pour se rendre en Dauphiné, et d'y envoyer M. le maréchal de Tessé, qui serait en état d'entrer en Savoie avant le 15 du mois de novembre, et d'y prendre un établissement pendant l'hiver afin d'agir de concert avec lui. Les troupes que le roi destinait à former ce corps devaient être composées de quinze bataillons et de dix-neuf escadrons, c'est-à-dire de huit bataillons et trois escadrons qui allaient se rendre en Dauphiné, et de sept bataillons et seize escadrons qui devaient, après le siége de Landau que faisait M. le maréchal de Tallard, se mettre en marche pour joindre ces premières troupes; mais l'éloignement ne permettant pas de les faire

arriver avant la mauvaise saison, le roi manda à M. le duc de Vendôme de remettre au commencement de la campagne suivante le siége de Turin, et de se borner pendant l'hiver à occuper tout ce qu'il pourrait des pays du duc de Savoie, et à priver ce prince des secours qu'on pourrait en tirer pour en profiter à l'avantage de ses troupes et de ses finances.

Par ces dispositions, la cour comptait qu'au commencement de la campagne les troupes de M. le maréchal de Tessé, réunies avec celles qui étaient sous les ordres de M. le duc de Vendôme, pourraient former deux armées, l'une sous son commandement, composée de quarante bataillons et cinquante escadrons, pour agir en Piémont, l'autre de cinquante-six bataillons et soixante-huit escadrons, destinée pour le côté de la Secchia, dont M. de Tessé irait prendre le commandement conjointement avec M. le prince de Vaudémont.

Le sentiment de M. le duc de Vendôme n'était point d'attendre aussi longtemps à faire usage des renforts que le roi était déterminé à lui envoyer; plus attaché que jamais au projet du siége de Turin, comme une opération capable de réduire le duc de Savoie, il crut devoir faire des représentations sur les inconvénients de différer cette entreprise et de se contenter de prendre des quartiers d'hiver en Piémont et en Savoie. Il assura en même temps le roi qu'on n'avait rien à craindre du côté de la Secchia; c'est ce qui fit le sujet de sa dépêche du 20.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Je reçus hier la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire par le retour de deux de mes courriers, qui sont revenus ensemble, et je ne manquerai pas dorénavant de me servir de la

Casal, 20 octobre 1703[1]

même route par laquelle ils sont venus, ainsi que votre majesté me l'ordonne.

J'envoie à votre majesté la lettre que j'ai reçue ce matin du marquis de Saint-Thomas, en réponse à la mienne, par laquelle votre majesté verra que M. de Savoie désire que je lui fasse part de ce qu'elle m'ordonne de lui proposer; et vous verrez, sire, par la lettre que je lui écris, dont je joins ici une copie, que j'ai suivi mot à mot les ordres que j'ai reçus de votre majesté. Ceci ne peut durer au plus que trois ou quatre jours; pendant ce temps-là nous ne perdrons point notre temps. Le pont est fait sur la Sesia à Villata; et sitôt que je saurai, par la réponse de M. de Savoie, qu'il ne veut point faire ce que votre majesté désire de lui, je passerai la Sesia avec l'armée et j'entrerai dans ses états. J'ai peine à croire qu'il puisse se résoudre à donner ses places, et je crois qu'on ne peut l'y réduire qu'en l'attaquant vivement, et par un endroit sensible; et je suis persuadé que rien ne peut le déterminer et le mettre à la raison que d'assiéger Turin, comme j'ai déjà eu l'honneur de le marquer à votre majesté. Je fais mes préparatifs sur ce pied-là, et je compte m'avancer vers Turin pour donner la main aux troupes que mène M. de Gevaudan; et si votre majesté fortifie ce corps, et qu'elle envoie M. le maréchal de Tessé, il est de la dernière conséquence, pour le service de votre majesté, que toutes ces troupes nous viennent joindre, car avec tout cela nous n'en aurons pas de reste pour un siége comme celui de Turin. Je crois qu'il convient que les secours que votre majesté nous destine viennent à Fenestrelle, parce que de là on vient par Perouse et par Pignerol en deux jours à Turin. Il est nécessaire aussi que je sache le jour que ces troupes pourront se mettre en marche de Fenestrelle, afin que je prenne mes mesures pour me trouver dans ce temps-là aux environs de Turin pour leur donner la main et envoyer au-devant un corps pour les amener.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1686, lettre 230.

A l'égard de la Secchia, je l'ai laissée en état de ne rien craindre; et si votre majesté nous envoie M. le maréchal de Tessé, il n'aura pas grand'peine à empêcher les ennemis de la passer.

Je répéterai encore à votre majesté que ni une entreprise dans la Savoie ni un établissement ne détermineront M. de Savoie; et je supplie votre majesté avec instance d'augmenter cette armée le plus qu'elle pourra pour nous mettre en état de faire le siége de Turin: cela est capital, et c'est donner le coup mortel à M. de Savoie. Tout autre projet ne lui fera point prendre le parti que votre majesté souhaite et lui occupera une armée en Savoie et une en Piémont. Je crois même que lorsque M. de Savoie nous verra en état d'assiéger sa capitale, il ne nous en laissera pas former le siége, et en passera par où votre majesté voudra; mais s'il voit que nous nous contentions, de ce côté-ci, de prendre des quartiers d'hiver en Piémont, et que nous fassions la même chose du côté de Chambéry et de la Savoie, je suis persuadé qu'il ne songera point à s'accommoder. Votre majesté saura mieux que personne prendre le bon parti dans une pareille conjoncture, mais je croirais manquer à mon devoir si je ne lui disais pas ce que je pense pour le bien de son service. Après cela, je puis me tromper; c'est à elle à me redresser et à m'envoyer ses ordres, que j'exécuterai avec ma ponctualité ordinaire. Cependant je disposerai tout pour le siége de Turin.

Comme, selon toutes les apparences, nos troupes de la Secchia seront dans nos quartiers avant que nous puissions avoir commencé le siége de Turin, j'espère trouver le moyen de nous fortifier ici de quelques bataillons et de quelques escadrons.

Il y a quelque temps que je n'ai reçu des nouvelles de M. de Medavi; mais M. de Vaudémont me mande que les régiments de Morangies et de Mirabeau, qui étaient avec lui, doivent arriver aujourd'hui à San-Benedetto, ce qui me persuade qu'il est arrivé heureusement à Desenzano; et je ne doute pas qu'il ne soit à présent en marche avec les trois bataillons qu'il doit m'amener. Il y a plus de huit jours que je lui ai envoyé la route qu'il doit tenir jusqu'à Casal.

Comme votre majesté saura plus positivement que moi si l'envoyé de Modène a reconnu l'archiduc, je n'exécuterai rien à son égard que je n'aie reçu ses ordres.

Je suis persuadé, ainsi que votre majesté, que M. le comte de Stahremberg ne fera point de détachement pour le royaume de Naples, mais j'ai été bien aise, à tout événement, en cas que cela arrive, de savoir les volontés de votre majesté, afin de m'y conformer. A l'égard des Vénitiens, je les crois fort éloignés de se déclarer. Les mouvements du Turc et ceux de Hongrie ne les invitent guère à changer de conduite à notre égard.

Je ne puis dire positivement à votre majesté en quel temps je serai aux environs de Turin. Elle me mande que les troupes qu'elle fait marcher de ces côtés-là seront le 15 de novembre en Savoie; je la supplie de me faire savoir en quel temps elles pourront être à Fenestrelle, car si votre majesté nous les destine, comme je l'espère, pour le siége de Turin, il est à propos, ce me semble, que nos mouvements se règlent sur ceux de ces troupes-là; cependant je ne laisserai pas toujours de m'approcher de Turin.

Le duc de Savoie ne fit qu'une réponse ambiguë à la dernière lettre que M. le duc de Vendôme avait écrite à son ministre. On voit, par la suite de la correspondance, que ce prince traita directement avec le roi, et qu'il lui fit de nouvelles protestations de sa fidélité dans ses engagements, en l'assurant qu'il n'avait jamais eu intention de négocier avec l'empereur, et qu'il n'avait aucun traité avec sa majesté impériale. Mais au moment même où il faisait ces démonstrations de bonne foi et de désir de rentrer dans les bonnes grâces du roi, il formait avec ses ennemis des projets qui ne pouvaient être que la suite d'une liaison concertée depuis longtemps pour la ruine des armes des deux couronnes; ce fut du moins ce que donnèrent lieu de croire les mouvements que firent les impériaux.

Dès la nuit du 19 au 20, au signal de plusieurs coups de canon, un détachement de cavalerie et d'infanterie passa la Secchia sur le pont de Quistello, et tira quelques coups de fusil sur les postes avancés de l'armée qui gardait cette rivière. Aussitôt que M. le prince de Vaudémont, qui était depuis le 16 à San-Benedetto, en fut informé, il fit prendre les armes à l'armée; mais, incertain si le dessein des impériaux, qu'il apprit être en mouvement dans leur camp, était de se porter sur leur pont de Revere ou sur celui de la Concordia, il attendit que le jour lui permît de démêler leurs manœuvres, et se contenta de donner ordre à M. de Saint-Fremont de se porter en personne au camp de Rolo, composé de huit escadrons, sous les ordres de M. de Goesbriant, et éloigné de San-Benedetto d'environ quinze milles. Lorsque M. de Saint-Fremont y arriva, M. de Goesbriant en était déjà parti avec ses troupes et s'était porté sur la Fossa-Rossa. Il l'y joignit; et, s'étant avancé à cinq milles de là, du côté de Carpi, avec une troupe de cavalerie, il aperçut l'avant-garde de l'armée ennemie qui avait passé la Secchia au pont de la Concordia. Il la vit ensuite s'avancer jusqu'au pont du canal de Carpi, où, ayant fait halte, deux mille chevaux en furent détachés et passèrent le pont, se dirigeant ensuite vers Reggio, à couvert d'un pays coupé de fossés et de plusieurs navilles.

Pendant ce temps, M. le prince de Vaudémont et M. de Besons marchaient avec la plus grande partie de l'armée, dans l'espérance de pouvoir tomber sur les flancs de celle des ennemis, si elle venait à passer le canal de Carpi; mais les impériaux ne leur en donnèrent pas l'occasion. Dès que leur détachement se fut éloigné de la Secchia, leur avant-garde, qui s'était avancée sur le canal, se replia sur la Concordia. M. de

Saint-Fremont, de son côté, se croyant trop faible avec le corps de M. de Goesbriant[1], n'osa pas attaquer leur détachement; il chercha seulement à retarder sa marche; et pendant ce temps il jeta dans Reggio deux escadrons de dragons et quelques cavaliers à pied. M. d'Albergotti, qui avait son camp à Bastiglia pour couvrir la frontière du Modénais, y envoya aussi deux bataillons et deux cents cavaliers à pied. Il fit de même passer quelques grenadiers à Carpi et s'y porta en personne avec un détachement de cinquante maîtres; mais il trouva la garnison de cette place trop peu nombreuse pour aller attaquer le détachement des ennemis, quoiqu'il fût à portée de lui lorsqu'il traversa la plaine entre Carpi et Rolo.

Ce fut à ces différents mouvements que les manœuvres de part et d'autre se bornèrent pendant la journée du 20; et les deux armées rentrèrent réciproquement dans leur camp; mais M. le prince de Vaudémont voyant le détachement des ennemis prendre la route du Plaisantin, et le jugeant destiné à aller joindre le duc de Savoie, fit partir à l'entrée de la nuit M. de Murcey avec mille chevaux, pour le suivre. M. de Murcey eut ordre de prendre son chemin par Crémone, pour y joindre M. de Medavi, qui devait y arriver le 23 avec trois des bataillons qu'il ramenait du lac de Garde, et de passer ensuite le Pô avec lui, pour inquiéter et tâcher de couper les ennemis.

M. le prince de Vaudémont, en donnant avis à M. le duc de Vendôme de la marche de leur détachement et de celle de M. de Murcey, lui demanda d'envoyer de son côté des troupes à la Stradella, pour fermer ce défilé aux ennemis, et par là

[1] Suivant la lettre que M. de Saint-Fremont écrivit à la cour pour lui rendre compte de ce qui se passa dans cette partie, il paraît que les huit escadrons qui composaient le corps aux ordres de M. de Goesbriant avaient été tellement affaiblis par la mortalité qui regnait parmi les chevaux, qu'à peine leur en restait-il quatre cents

les obliger de se jeter dans la montagne pour entrer dans l'Alexandrin, ce qui leur occasionnerait un détour de près de soixante milles. Suivant sa supputation, il ne fallait à leur détachement, pour arriver à la Stradella, que quatre jours par le droit chemin, mais sept pour se rendre par la montagne sur le Tanaro, qu'il avait à passer pour gagner Asti; ce qui fit juger à M. le prince de Vaudémont que M. le duc de Vendôme aurait également le temps, et de faire occuper la Stradella, et de prévenir les ennemis, soit sur le Tanaro, soit plus avant dans le Tortonais.

M. le duc de Vendôme ne reçut les nouvelles de M. de Vaudémont que le 22; et dès la nuit suivante il fit marcher des troupes pour aller au-devant des ennemis. Il y destina dix-huit compagnies de grenadiers, sous les ordres de M. de Dreux, six bataillons commandés par M. de Bouligneux, et seize cents chevaux conduits par M. d'Esclainvilliers. Toutes ces troupes passèrent le Pô sur les ponts volants de Breme et de Valence, les unes pour aller à Alexandrie, les autres pour se porter à Asti. M. le duc de Vendôme se rendit lui-même à Alexandrie le 23, laissant sur la Sesia le gros de l'armée, sous les ordres de M. de Vaubecourt. La lenteur du passage des ponts volants fit que le même jour 23 il n'arriva à Alexandrie que quatorze compagnies de grenadiers et huit cents chevaux; néanmoins, trois heures avant le jour, M. le duc de Vendôme les fit remettre en marche pour se rendre à Serravalle. Le reste des grenadiers et de la cavalerie étant arrivés successivement à Alexandrie le 24 au matin, une partie de la cavalerie en repartit après quelques heures de halte, pour aller aussi à Serravalle. M. le duc de Vendôme garda avec lui à Alexandrie les quatre compagnies de grenadiers et cinq cents chevaux, pour marcher lui-même avec ces troupes, en y joignant le régiment de Dillon, qui était

dans Alexandrie, et se porter où les circonstances pourraient l'exiger. M. de Bouligneux ne partit que le 23 du camp de Candia, avec les six bataillons à ses ordres et un détachement de cavalerie; et, après avoir aussi passé au pont volant de Breme, il se rendit à Acqui, afin de s'opposer également, et aux troupes que le duc de Savoie pourrait envoyer au-devant des impériaux, et barrer à ces derniers le chemin qu'ils pourraient prendre par la montagne. Il eut ordre à cet effet de faire occuper différents postes dans le pays entre Acqui et la mer. M. de Dreux, de son côté, eut ordre d'envoyer des partis en avant de la Scrivia, pour éclairer les débouchés du Plaisantin. Telles furent les dispositions que fit M. le duc de Vendôme, en attendant le moment où le détachement des ennemis paraîtrait, bien persuadé qu'ils ne prendraient pas le chemin de la Stradella, qui les approcherait trop de lui, mais qu'ils suivraient celui de la montagne, quelque désavantageux qu'il fût pour des troupes à cheval.

On se persuadera facilement quelle fut la peine que ressentit M. le duc de Vendôme en se voyant forcé de faire un mouvement aussi imprévu et aussi contraire au projet qu'il avait de commencer ses opérations dans le Piémont. Il témoigna ses regrets au roi, par sa lettre du 24, et les accompagna des plaintes les plus amères sur la conduite de M. le prince de Vaudémont et de M. de Besons. Il se crut même obligé de se justifier sur la confiance qu'il avait paru précédemment avoir dans les dispositions qu'il avait faites sur la Secchia, en assurant au roi que M. le prince de Vaudémont n'avait suivi en rien le projet de défensive qu'il lui avait expliqué dans leur entrevue à la chartreuse de Pavie, lequel consistait à défendre les quatre canaux de Carpi, à se porter, pour cet effet, sur le principal canal, si les impériaux passaient le

pont de la Concordia, et à y faire périr jusqu'au dernier des soldats, plutôt que de le leur laisser passer.

Comme le cas pouvait encore arriver, et que par les nouvelles que M. le duc de Vendôme reçut de M. le prince de Vaudémont, du 22, il apprit que l'armée des impériaux était de nouveau en mouvement sans que M. de Vaudémont lui fît part des moyens qu'il se proposait d'employer pour s'opposer à leurs entreprises, il lui dépêcha un courrier pour lui répéter les mêmes choses et lui faire entendre qu'en disputant aux ennemis les canaux de Carpi, leur armée, fût-elle du double plus forte que celle des deux couronnes, ne parviendrait pas à gagner le moindre terrain, mais que, quelque autre parti que l'on pût prendre, s'ils se présentaient sur ces canaux, les affaires d'Italie étaient perdues.

Quant au détachement des ennemis, que l'on sut être commandé par le général Visconti, et dont on apprit qu'effectivement la destination était de joindre les troupes du duc de Savoie, M. le duc de Vendôme espérait qu'au moyen des dispositions qu'il avait faites il parviendrait à l'arrêter dans sa course. Il se le persuada d'autant mieux, qu'il fut averti que ce détachement ne devait arriver le 23 qu'à Ponte-Nura, entre Parme et Plaisance, et que M. de Medavi, qui arriva le même jour à Crémone, lui manda qu'il allait joindre M. de Murcey, qui était déjà à sa poursuite. Mais, au moment même où il avait le plus de sujet d'être tranquille sur les événements, M. de Vaudémont, voyant l'armée des ennemis prête à faire un mouvement, rappela M. de Murcey, et manda à M. de Medavi de continuer sa marche sur Pavie, laissant à M. le duc de Vendôme le soin de veiller à la marche du détachement des ennemis, et ne songeant qu'à se mettre en force sur la Secchia. Il y fit même venir onze escadrons du camp de Monzambano,

dont quatre allèrent à Carpi pour aider M. de Goesbriant à soutenir les canaux, et sept au pont de la Rose, sur le Crostolo, au-dessous de Reggio, indépendamment de deux escadrons qu'il avait tirés, dès le 16, du camp de Monzambano, et des quatre bataillons venant du lac de Garde, qui l'avaient joint le 20. Le reste de la cavalerie du camp de Monzambano se replia sur Goito. Quant à ses autres dispositions, M. de Vaudémont ne suivit point les avis de M. le duc de Vendôme. Au lieu de s'attacher principalement à la défense des canaux de Carpi, incertain si les ennemis feraient une attaque sérieuse du côté de leur pont de Quistello, ou s'ils passeraient à la Concordia, pour aller prendre des quartiers dans le Parmesan et le Plaisantin, et se croyant trop inférieur pour soutenir avec succès les deux côtés[1], il se détermina pour celui de la basse Secchia, résolu de ne l'abandonner que pour suivre les ennemis, lorsqu'il verrait leur marche décidée vers le Parmesan.

Le détachement des ennemis continuait à marcher à grandes journées pour gagner les états du duc de Savoie; et M. de Vendôme ayant eu avis, le 25 au matin, qu'il était déjà dans la vallée du Tidone, prit le parti de se rendre le même jour à Serravalle, suivi des troupes qui étaient restées avec lui à Alexandrie, et du régiment de Dillon. Il y apprit que les ennemis avaient campé la veille à Varzi, et qu'ils avaient ensuite pris la route de San-Sebastiano, où, suivant le rapport du commandant d'un détachement des milices du Milanais,

[1] Il paraît par les lettres de M. le prince de Vaudémont, qu'il estimait que l'armée impériale, depuis que les troupes du Trentin, ses recrues et ses remontes l'avaient jointe, était forte de vingt-quatre mille hommes, et que les troupes qui étaient sous ses ordres étaient tellement affaiblies par les maladies, que les trente-quatre bataillons et les cinquante-neuf escadrons campés sur la Secchia ne formaient que dix mille hommes d'infanterie et deux mille chevaux.

posté au débouché de la vallée de ce nom, leurs fourriers étaient arrivés le 25 au matin.

Sur ces nouvelles, M. le duc de Vendôme envoya ordre à M. de Dreux de marcher avec les quatorze compagnies de grenadiers qui étaient sous ses ordres, et cent cinquante maîtres pour se rendre à Dernice, château situé à une demi-lieue de San-Sebastiano, sur une hauteur qui dominait la vallée, et qu'occupaient les milices dont on vient de parler. On eut successivement des nouvelles de l'arrivée des ennemis à San-Sebastiano, ce qui engagea M. le duc de Vendôme, après avoir fait rafraîchir les troupes qu'il amenait d'Alexandrie, de partir à neuf heures du soir avec elles, pour se rendre à Dernice. La distance de quatre lieues de Serravalle à cet endroit, par un défilé continuel à travers la montagne, ne lui permit d'y arriver avec la tête de la colonne qu'à la pointe du jour. Les ennemis étaient encore alors dans leur camp; mais à peine M. le duc de Vendôme se fut-il avancé pour les reconnaître, qu'il fut averti qu'ils étaient à cheval. Désespérant alors de voir arriver ses troupes assez tôt pour les attaquer dans leur camp, il ne songea qu'à joindre leur arrière-garde. Il se mit à la tête des premiers grenadiers qu'il trouva sous sa main et descendit dans la vallée par laquelle les ennemis marchaient, le long du torrent de Curone, et chargea M. le grand-prieur, son frère, de faire avancer la cavalerie le plus diligemment qu'il le pourrait.

Le chemin pour descendre de Dernice dans la vallée était un défilé fort long que les pluies avaient rendu très-glissant. M. le duc de Vendôme y arriva avec beaucoup de peine, accompagné de M. de Dreux et suivi des grenadiers, mais sans cavalerie. Trois escadrons des ennemis, formant leur arrière-garde, étaient auprès du village de San-Sebastiano. Avant de

les attaquer, M. de Vendôme ordonna à M. de Chemerault d'occuper au plus vite avec des grenadiers une hauteur qui flanquait sa droite et d'où les ennemis auraient pu l'incommoder. M. de Chemerault ne leur en donna pas le temps; il s'y porta avec la plus grande célérité. M. le duc de Vendôme, dans le même instant, attaqua les ennemis; et la décharge de ses grenadiers ayant commencé à les ébranler, les hussards français, qui sortirent les premiers du défilé, se jetèrent au milieu des trois escadrons, dont deux prirent la fuite du côté de San-Sebastiano; le troisième fut entièrement fait prisonnier.

Cette première charge fut soutenue par l'arrivée des premiers escadrons espagnols, à la tête desquels étaient M. le grand-prieur et M. d'Aguilar.

Le gros du détachement des ennemis avait déjà passé un défilé qui se trouvait entre eux et M. de Vendôme. Étonnés d'une attaque aussi brusque et aussi imprévue, ils prirent le parti de se jeter dans la montagne la plus voisine. M. le duc de Vendôme attendit, pour marcher à eux et passer le défilé, qu'il eût été joint par le reste des carabiniers et par la cavalerie que conduisaient MM. d'Aytone, de Las Torres et d'Auberterre; mais M. de Chemerault, qui était sur la montagne de la droite, ayant été joint par M. de Maulevrier, colonel d'Anjou, et cent cinquante cavaliers détachés, coula le long de la crête de la montagne et chargea en flanc les ennemis qui gardaient le défilé que M. de Vendôme voulait forcer; son feu les mit en déroute et leur fit abandonner le terrain pour aller se placer sur une hauteur, derrière celle dont ils venaient d'être chassés. Il fallut passer des ravins très-difficiles; beaucoup de leurs cavaliers ne purent en sortir, et ce fut là qu'ils perdirent, avec beaucoup de leurs gens, le peu d'équipages qu'ils avaient avec eux.

Ceux qui passèrent ce ravin gagnèrent en assez bon ordre le haut de la montagne et se mirent en bataille; mais les grenadiers, quoique essoufflés, ayant traversé les ravins avec beaucoup de célérité, de même que les carabiniers conduits par MM. d'Aytone et d'Aguilar, et s'étant mis en bataille devant eux avec les escadrons détachés, commandés par MM. d'Esclainvilliers, Dourches et Desclos, quelques grenadiers se jetèrent sur leur flanc, ce qui les obligea d'abandonner le terrain et de repasser un second ravin plus difficile que le premier, par lequel une partie de leurs troupes se retirait déjà. Dès que les carabiniers furent montés sur la hauteur qui cachait ce ravin, ils virent les ennemis dans une déroute totale. La difficulté de monter le revers du ravin mit dans la plus grande confusion ceux qui s'y étaient jetés avec précipitation. MM. d'Aytone et d'Aubeterre en profitèrent en portant les carabiniers à pied sur ce ravin; leur décharge acheva de mettre le désordre parmi les impériaux; on en tua un fort grand nombre, et la plupart abandonnèrent leurs chevaux. Ceux qui se sauvèrent prirent plusieurs routes différentes par la montagne; la plus grosse troupe se retira par le château de Rochetta, près du village de Cantalupo, non loin de la Scrivia. M. d'Aytone les fit suivre par MM. d'Esclainvilliers, Dourches et Desclos; mais les chevaux étaient tellement harassés, qu'ils ne purent pas dépasser Rochetta. M. de Las Torres les y joignit avec le régiment de Dillon; et, après avoir fait rafraîchir les soldats, il se remit en chemin pour suivre les ennemis. D'un autre côté, M. de Valfuentes, qui avait été détaché de Serravalle avant le combat pour reconnaître leur marche, ayant eu avis de leur déroute, se mit aussitôt à leur poursuite.

M. de Bouligneux, qui était à Acqui, en ayant été de même informé par un aide de camp de M. de Vendôme, allongea

ses six bataillons du côté de la mer et barra le pays depuis Acqui jusqu'à Savone. Mais les ennemis, trop maltraités, ne songèrent point à poursuivre leur route vers les états du duc de Savoie. On apprit le lendemain du combat, qu'avec les débris de leur détachement ils cherchaient à regagner la Secchia, et que M. de Visconti, leur commandant, était resté blessé à Voltaggio, dans le pays de Gênes, avec une garde seulement de quinze cavaliers. On y envoya une troupe de soixante maîtres pour s'assurer de la vérité de cette nouvelle.

Il paraît, par les différentes relations dont ce qu'on vient de dire est l'extrait, que cette action, qu'on regarda plutôt comme une déroute que comme un combat, dura depuis sept heures et demie du matin jusqu'à midi, et qu'à cause des montagnes et des ravins on se battit dans un terrain de plus d'une lieue et demie d'étendue; que ces mêmes ravins donnèrent plusieurs fois aux ennemis les moyens de se rassembler, mais que la vivacité des grenadiers français et de la cavalerie ne leur permit de tenir ferme dans aucun endroit. On estima qu'ils avaient eu cinq cents hommes tués, et l'on ramena cinq cents prisonniers; de sorte que de deux mille chevaux qui composaient leur détachement, à peine en resta-t-il la moitié; et dans ce nombre il y avait une grande quantité de chevaux blessés.

Il en coûta peu aux troupes françaises et espagnoles. On voit par une lettre de M. le duc de Vendôme au roi qu'il n'y eut que deux hommes tués et dix blessés, dont deux officiers; M. de Chemerault le fut aussi au bras, d'un coup de feu peu dangereux.

M. de Vendôme envoya à la cour M. le chevalier de Montandre, pour faire au roi le détail de cette journée, qui décon-

certa les projets du duc de Savoie et qui fit perdre à l'empereur l'élite de sa cavalerie[1].

Après le combat, M. le duc de Vendôme rassembla ses troupes à Serravalle, où il se proposait de les laisser reposer deux ou trois jours pour aller ensuite reprendre le projet des opérations en Piémont; mais ayant été informé, le 28 au matin, que les ennemis, après avoir rassemblé, le 26, à Voltaggio, les débris de leur détachement, en étaient partis pour aller à Campo-Marone, il prit le parti de faire de nouveau marcher à leur suite différents détachements pour leur couper la retraite par le pays de Gênes, qui était le seul chemin qui leur restât, tous ceux par lesquels ils auraient pu gagner le Montferrat leur étant fermés par les six bataillons de M. de Bouligneux. Pour cet effet, MM. d'Aytone, de Dreux et d'Aubeterre partirent avec seize compagnies de grenadiers et tout ce qu'il y avait à Serravalle de cavalerie en état de marcher. MM. d'Aguilar, d'Esclainvilliers, d'Ourches et Dillon les joignirent par différentes routes, et tous suivirent, par ordre de M. le duc de Vendôme, le grand chemin de Gênes. On envoya en même temps à Acqui trois cents chevaux de la cavalerie espagnole pour renforcer M. de Bouligneux.

Malgré la diligence avec laquelle M. d'Aytone marcha avec la cavalerie, il ne put joindre les ennemis; ils étaient décampés de Campo-Marone, et le 29 ils étaient arrivés au faubourg de Saint-Pierre d'Arène, ayant environ huit heures d'avance sur lui; mais ils n'y restèrent pas longtemps, la ville de Gênes leur ayant refusé et protection et subsistance; il ne leur resta de ressource que de gagner la rivière du Levant pour pouvoir se mettre en sûreté et continuer ensuite leur retraite vers la

[1] On sut que le détachement des ennemis était composé de cavaliers et de chevaux choisis parmi toute la cavalerie de leur armée.

Secchia. Ils se mirent en effet en chemin, longeant les murailles de la ville par un sentier presque impraticable, les cavaliers marchant à pied en traînant leurs chevaux. Plusieurs les vendirent à vil prix, de même que leurs équipages et leurs armes, pour avoir des subsistances. Cependant ils arrivèrent au faubourg de Besagno le 29 au soir[1]. M. d'Aytone n'arriva en vue du faubourg d'Arène que le 30 au matin; mais ayant découvert un chemin pour se porter au faubourg de Besagno, beaucoup plus court que celui qu'avaient tenu les ennemis[2], il fit marcher M. de Dreux avec les seize compagnies de grenadiers, en lui donnant ordre de s'avancer jusqu'à ce faubourg, mais de ne pas pousser plus loin et de le rejoindre s'il n'y trouvait plus les ennemis. En effet, lorsqu'il y arriva, ils en étaient partis pour gagner Sestri di Levante et Recco. Alors M. de Dreux rejoignit M. d'Aytone, qui ramena le même jour toutes les troupes à Voltaggio; le lendemain il revint à Serravalle. Pendant ce temps M. Desmarets, que M. de Bouligneux avait détaché avec son régiment à Carcare, s'empara d'un grand nombre de mulets des ennemis qui se sauvaient par cette route. Deux jours après, M. Desmarets eut ordre de se replier pour rejoindre M. de Bouligneux à Acqui, et M. de Las Torres fut envoyé au-devant de lui avec deux cents grenadiers et soixante hussards pour protéger sa retraite; mais deux mille hommes des milices de Mondovi s'étant portés à Cairo, M. de Las Torres et M. Desmarets furent obligés de les attaquer pour s'ouvrir ce passage : les milices furent chassées, et ces deux officiers ramenèrent leurs troupes à Acqui.

[1] On sut que, lorsqu'ils avaient défilé sous les murs de Gênes, on n'avait compté que quatre cent vingt-cinq chevaux, tant officiers que cavaliers, qui étaient tout ce qui restait de leur détachement.

[2] Ce chemin n'était praticable que pour l'infanterie.

On sut alors que le duc de Savoie, pour faciliter l'arrivée du détachement des impériaux dans ses états, avait marché lui-même à Asti avec quatre bataillons, un régiment de cavalerie et deux de dragons ; que ces troupes s'étaient avancées jusqu'à Montaldo, et que de là des détachements s'étaient portés jusqu'à Canetti, près de Nizza della Paglia, mais que, sur l'avis de la défaite de M. Visconti à San-Sebastiano, ces troupes avaient repris le chemin de Turin.

M. le duc de Vendôme, ayant ainsi déconcerté les projets de M. le duc de Savoie, ne pensa plus qu'à aller lui porter un coup encore plus sensible en lui faisant la guerre dans ses propres états. On a vu précédemment que toutes ses vues avaient Turin pour objet, et que c'était principalement pour avoir les moyens d'assiéger cette place qu'il avait demandé des renforts. Le roi lui permit de faire cette entreprise; sa majesté se détermina même à augmenter de dix bataillons le corps de M. le maréchal de Tessé, qui, au moyen de ces nouvelles troupes, devait être de vingt-cinq bataillons et de dix-neuf escadrons; mais en même temps que sa majesté annonça ce nouveau secours à M. de Vendôme, elle le prévint qu'il ne pourrait arriver en Dauphiné que vers le 15 du mois de décembre; elle lui fit observer aussi qu'avant de se livrer à une entreprise de cette importance il convenait qu'il eût reçu les recrues qu'on lui envoyait de France, et que les troupes fussent rétablies; mais qu'en attendant il devait prendre des quartiers dans les états du duc de Savoie, et les disposer de manière que la jonction de M. le maréchal de Tessé pût se faire dans les environs de Turin.

M. le duc de Vendôme était encore à Serravalle lorsqu'il reçut la dépêche du roi. Il en partit le 1^er^ novembre pour retourner à Alexandrie, et envoya ordre à toutes les troupes de

l'y joindre. Il fit en même temps ses dispositions pour retirer des bords de la Sesia celles qu'il y avait laissées, afin d'aller ensuite prendre des quartiers dans l'Astesan. Ce fut la partie des états du duc de Savoie qui lui parut la plus avantageuse à occuper, tant afin de couper la communication de ce prince avec les impériaux, que pour être à portée de donner la main à M. le maréchal de Tessé, et de recevoir les recrues et les secours qui devaient venir de France par la mer et l'état de Gènes.

Lettre de M. le duc de Vendome au roi

Alexandrie, 2 novembre 1703[1]

J'ai reçu, par le retour de mon courrier, la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire. Puisqu'elle n'est pas en état de nous envoyer à présent les troupes que je lui demandais pour le siége de Turin, je commence à disposer toutes choses pour exécuter cette entreprise dans le temps qu'elle le jugera à propos et que les secours qu'elle nous destine et nos recrues seront arrivés. Comme nous avons plus de temps à nous préparer que je ne l'espérais, au lieu de vingt pièces de batterie nous en aurons cinquante, huit mortiers, quinze cents bombes, vingt-sept mille boulets et trois cents milliers de poudre. Il y a déjà trente-deux pièces en état, et j'envoie dans ce moment travailler aux dix-huit autres. C'est M. de Colmenero qui est chargé de tout cela avec nos commissaires d'artillerie, que j'envoie à ses ordres. On ne peut être plus entendu ni mieux intentionné qu'il l'est pour le service de votre majesté.

J'ai pris le parti de prendre des quartiers d'hiver dans l'Astesan. Il faudra, pour cela, nous rendre maîtres d'Asti. J'y marcherai le 6 ou le 7 de ce mois avec toute l'armée; je n'ai pu le faire plus tôt. Nos troupes qui ont suivi les débris de nos ennemis ne devant arriver ici que demain, elles auront besoin de quelque repos; et de plus, il faut ôter le pont de la Sesia et le refaire sur le Pô, à Breme,

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1687, lettre 8.

pour nous faire rejoindre par le reste de l'armée, qui est à Candia et aux environs, sous les ordres de M. de Vaubecourt; et tout cela ne se peut faire sans y employer un peu de temps.

J'espère que votre majesté approuvera le parti que je prends d'hiverner dans l'Astesan; je ne l'ai pris qu'après y avoir bien réfléchi et par de bonnes raisons : la première, pour ôter aux ennemis toute espérance d'envoyer d'autres secours à M. de Savoie; et la seconde, qui est la principale, parce que nous postant de cette manière, nous sommes en état de recevoir en quatre jours nos recrues et tous les secours qu'il plaira à votre majesté de nous envoyer par la mer. Comme, dans cette situation, le côté de Novare et de Mortare se trouvera découvert à la garnison de Verceil, j'ai déjà fait partir M. le comte d'Estaing pour commander de ces côtés-là sous les ordres de M. de Colmenero. Il aura avec lui le régiment Commissaire-général et celui du Tron; et je lui laisse, des troupes d'Espagne, les régiments de cavalerie de Molfète, de Val de Fuentes et de Figueras; et d'infanterie, deux bataillons de Bonnesan et un de Gy. Je crois qu'avec cela il sera en état de s'opposer aux courses de la garnison de Verceil. Je suis persuadé que M. de Savoie, nous voyant si près, ne songera qu'à s'opposer à nous; mais si par hasard il envoyait des troupes du côté de la Sesia, je ne manquerai pas d'en envoyer aussi à M. le comte d'Estaing, quoique je n'en aie pas de reste.

J'ai reçu une lettre de M. le maréchal de Tessé, de Lyon, par laquelle il me marque qu'il va à Grenoble. Je ne sais quels ordres il a de votre majesté. Nous allons être si éloignés l'un de l'autre, que je ne puis faire autre chose que de l'avertir, comme je fais à présent, du parti que j'ai pris, afin que votre majesté lui ordonne ce qu'elle jugera le plus convenable au bien de son service. J'adresserai mes lettres au sieur Petit, à Lyon, qui les lui fera tenir où il sera, m'ayant marqué de me servir de cette voie pour lui donner de mes nouvelles.

Votre majesté voit bien que ce qu'il y a à présent de plus essentiel, c'est de nous envoyer au plus tôt les recrues; et je crois que

le lieu le plus convenable pour le débarquement sera Saint-Pierre d'Arène, parce que, dans la disposition où nous allons être, nous couvrirons entièrement le chemin de Gênes.

M. de Savoie s'est avancé avec quelques troupes du côté de Montaldo. Je ne doute pas qu'il ne se retire dès qu'il apprendra la retraite de Visconti et l'état pitoyable dans lequel est ce détachement, qui n'est que de quatre cents hommes, dont beaucoup sont blessés et à pied; en tout cas, s'il y est dans quatre ou cinq jours, notre marche lui fera bientôt prendre son parti, car j'espère que l'armée de votre majesté sera devant Asti le 8 au plus tard; et comme cette ville est sans défense, je ne crois pas que M. de Savoie la veuille soutenir; et s'il prenait ce parti, nous l'attaquerions, car il faut de toute nécessité nous en rendre maîtres pour l'établissement de nos quartiers. Je mène avec moi, à tout hasard, quatre pièces de batterie.

Je supplie votre majesté de m'avertir du temps où elle jugera à propos de nous faire joindre par les troupes qui seront en Savoie, pour entreprendre le siége de Turin, afin que je prenne mes mesures pour leur donner la main et aller au-devant d'elles jusqu'à Pignerol, car je crois que c'est par là que la jonction se peut plus aisément faire; par Bussolin et par Avigliano, il nous faudrait passer trop près de Turin.

La mortalité des chevaux a réduit notre cavalerie presque à un tiers. La plupart des hommes nous restent. Je vais faire acheter des chevaux afin qu'elle soit toute remontée au commencement de mars.

Il faudra pour cela faire aux capitaines quelques avances, que je leur ferai retenir sur leurs appointements et même sur leur paye, afin de rembourser plus tôt votre majesté; car l'argent de l'ustensile serait trop longtemps à venir. Je ne ferai d'avances qu'aux régiments de cavalerie qui sont ici avec moi.

J'ai vu, par l'état que votre majesté m'a fait l'honneur de m'envoyer, de quoi sera composée cette armée pour le siége de Turin. Il y a dans le nombre de ces troupes quelques seconds bataillons que je compte envoyer dans Mantoue pour en tirer un pareil nombre

de bataillons-colonels qui y sont en garnison. Ces seconds bataillons seront aussi bons dans Mantoue, et les autres serviront bien plus utilement pour une aussi grosse entreprise que celle de Turin. Il y a aussi, dans ce que votre majesté nous destine, quelques régiments de dragons nouveaux. Je pourrai bien en faire venir ici un vieux à la place. Je crois ces changements nécessaires pour le bien du service de votre majesté; cependant, si elle ne le juge pas à propos, je laisserai les choses comme elles sont, et nous ferons de notre mieux avec ce que nous avons. Je ne parle pas à votre majesté des affaires de la Secchia, car M. de Vaudémont l'en a informée amplement, à ce qu'il me mande. Je souhaite que tout aille bien de ce côté-là. En cas que les ennemis passent à la Concordia, M. de Vaudémont me paraît résolu de les suivre et de les attaquer avant qu'ils aient pu prendre aucun établissement : c'est le seul bon parti qu'il y ait à prendre; mais je voudrais bien qu'il ne se crût pas si faible et les ennemis si forts, et qu'il comptât un peu davantage sur la supériorité de notre infanterie dans un pays aussi coupé que celui-là. Pour moi, je ne puis à présent que faire des vœux pour que les affaires de votre majesté sur la Secchia se maintiennent dans le même état que je les ai laissées.

En finissant ma lettre j'apprends, par une voie sûre, que M. le duc de Savoie est retourné à Turin, et que les troupes qui s'étaient avancées jusqu'à Montaldo sont retournées en arrière. Je n'ai eu nulle inquiétude de cette marche, car M. de Bouligneux est fort bien posté, et M. Desmarets, qui est à Stegno avec son bataillon, est dans un fort bon poste. M. de Savoie se sera retiré apparemment sitôt qu'il aura su que Visconti ne peut plus le joindre.

Les troupes que M. le duc de Vendôme avait laissées à Serravalle, sous les ordres de M. de Dreux, arrivèrent à Alexandrie le 2; celles de MM. de Bouligneux et de Las Torres ne s'y rendirent que le 4, et M. de Vaubecourt le 5, avec le gros des troupes restées à Candia. On en détacha deux régi-

ments de cavalerie française, trois des troupes espagnoles et trois bataillons, sous le commandement de MM. d'Estaing et de Colmenero, pour aller hiverner entre Novare et Mortare, afin de couvrir le Milanais et de s'opposer aux courses de la garnison de Verceil. M. de Vaubecourt passa le Pô à Breme, où M. de Vendôme fit descendre le pont qu'on avait jeté à Villata, sur la Sesia, lorsque l'armée était arrivée sur cette rivière.

Toutes les troupes que M. le duc de Vendôme destinait à rester immédiatement sous ses ordres se trouvant rassemblées à Alexandrie, avec quatre pièces de gros canon, il les mit en marche le 6 pour les mener dans l'Astesan. Il campa le même jour à [1], sur le Tanaro.

Le lendemain au matin il arriva devant Asti, qui ne fit aucune résistance; à son approche la garnison se retira à Villa-Nova d'Asti. L'évêque et le magistrat vinrent lui demander la protection du roi. Il fit entrer dans la place trois bataillons et deux cents chevaux, sous les ordres de M. d'Orgemont. Il ne lui resta plus alors que vingt-deux bataillons et vingt-trois escadrons; et ces troupes étaient tellement affaiblies, qu'il ne jugea pas pouvoir s'étendre dans le pays autant qu'il l'aurait désiré pour pouvoir resserrer le duc de Savoie et Turin[2]. Cependant comme cette place formait son principal objet, il résolut de s'en approcher de plus près, tant pour établir la contribution que pour être en état, lorsque le moment serait venu, de se porter sur Pignerol pour faire sa jonction avec M. le maréchal de Tessé.

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit.

[2] Pour procurer aux troupes quelques recrues, indépendamment de celles qui devaient venir de France, M. le duc de Vendôme fit publier une amnistie pour les déserteurs qui rejoindraient l'armée avant le 1er de janvier; et, afin de rétablir la cavalerie, il fit donner deux mille livres à chaque capitaine pour acheter des chevaux. On voit par ses lettres qu'il espérait que les remontes arriveraient à la fin du mois de décembre.

Il fut obligé d'attendre un convoi de pain, qui n'arriva à Asti que le 9, et le lendemain l'armée marcha à Villa-Nova d'Asti. Comme ce lieu était ouvert, il ne fit aucune résistance; on trouva seulement dans les défilés quelques partis que le duc de Savoie y avait fait avancer pour être averti des mouvements de M. le duc de Vendôme. Ce prince s'était lui-même porté à Villa-Nova, et ce ne fut que la résistance que firent ces partis qui lui donna le temps de se retirer à Turin. Les habitants de la ville s'y sauvèrent aussi avec leurs plus précieux effets. L'armée campa près de Villa-Nova; mais M. le duc de Vendôme ayant eu avis que le duc de Savoie avait laissé à Riva di Chieri un régiment de dragons composé de quatre cents chevaux, y marcha lui-même le 11 au soir avec trois mille hommes d'infanterie et neuf cents chevaux : ce lieu était éloigné de Villa-Nova d'Asti de trois milles. M. le duc de Vendôme y arriva le lendemain avant le jour, força le village, qui était gardé par cent dragons, dont plusieurs furent tués et quelques-uns faits prisonniers. L'obscurité de la nuit ne permit pas d'attaquer le régiment, qui était campé entre deux ruisseaux qu'on ne pouvait passer que sur des ponts. Il s'échappa, et ce ne fut qu'au jour qu'on put se mettre à sa poursuite. On le poursuivit jusqu'à Chieri; mais cette ville était fermée de bonnes murailles, et ne pouvait se prendre sans gros canon ; d'ailleurs elle était gardée par quatre bataillons et un régiment de cavalerie. M. le duc de Vendôme, considérant aussi que, quand même il parviendrait à s'en rendre maître, il serait forcé de l'abandonner, se replia sur Villa-Nova d'Asti.

Ce dernier endroit, qui était ouvert et difficile à retrancher, d'ailleurs situé dans une plaine très-vaste, dépourvue d'eau, de bois et de fourrage, ne lui parut pas plus favorable

pour un établissement de quartiers ; c'est ce qui lui fit prendre le parti de reculer sa position et d'aller se placer dans la montagne, entre le Pô et Asti, laissant cette place devant son centre, appuyant sa gauche à Albe, et ayant derrière lui tout le Montferrat, qui appartenait au duc de Mantoue, et qu'il fallait mettre à couvert des courses des Piémontais.

L'armée décampa de Villa-Nova d'Asti le 14, et, marchant par sa droite, alla camper à Castel-Novo, gros village peu éloigné de la rivière de Belbo. Comme il faisait un brouillard fort épais, les hussards qui étaient à l'avant-garde tombèrent, sans être aperçus, sur soixante hommes de milices piémontaises dont trente furent tués. On en trouva une troupe plus nombreuse au village de Butigliera, mais elle prit la fuite et alla occuper la crête des montagnes.

Le camp fut établi autour de Castel-Novo : ce village était situé, partie dans une vallée, partie sur une colline couronnée par des hauteurs fort supérieures, où l'on plaça des gardes. Ces montagnes communiquaient à d'autres qui se perdaient dans l'éloignement. Elles étaient occupées par cinq ou six cents soldats ou paysans armés, dont quelques-uns se détachèrent pour venir attaquer les hussards ; mais ils furent chassés de hauteur en hauteur.

Le lendemain MM. Dillon et de Marignan furent détachés avec quatre bataillons, dont deux allèrent occuper Montafia et les deux autres Passerano : ces deux villages étaient à une lieue et demie de distance l'un de l'autre et protégés par de bons châteaux qu'on fit retrancher. Les paysans qui les gardaient les avaient abandonnés pour se retirer dans les montagnes ; mais, sur l'assurance qu'on leur donna de la protection du roi et de ses troupes, ils revinrent dans leurs habitations et quittèrent les armes.

Il resta encore dans les montagnes un grand nombre de paysans qui, joints aux milices du pays, s'occupèrent à harceler l'armée et à faire chaque jour des attaques aux postes les plus avancés. Le duc de Savoie lui-même s'approcha avec deux mille hommes pour reconnaître le camp et soutenir ses milices; mais toutes les attaques que firent ces dernières n'eurent aucun succès : leur feu, fait de trop loin, ne fut pas meurtrier; et lorsqu'elles s'approchèrent, les piquets de l'armée les chassèrent et les firent rentrer dans leurs montagnes.

Il paraît que l'objet du duc de Savoie, dans les différentes manœuvres qu'il fit, n'était pas d'entreprendre sur la position de M. le duc de Vendôme, mais de l'occuper pour couvrir la marche des débris du détachement de M. de Visconti.

Depuis que ce détachement s'était éloigné de Gênes, M. le duc de Vendôme n'avait plus été à portée de suivre sa marche. Il en avait laissé le soin à M. le prince de Vaudémont, qui, jugeant qu'elle ne tendait qu'à rejoindre l'armée impériale sur la Secchia, avait envoyé plusieurs détachements pour lui barrer le chemin : l'un, sous les ordres de M. de Langallerie, et composé de six cents hommes d'infanterie et de quatre cents chevaux, avait passé l'Apennin et s'était porté, dès le 7 du mois, à Sarzana, sur la rivière de Magra, qui était le passage le plus resserré entre la montagne et la mer; l'autre, commandé par M. de Ceberet, avait occupé les passages des mêmes montagnes entre Lucques et Bologne; le troisième, sous les ordres de M. d'Autrey, éclairait les derrières du camp de San-Benedetto, à portée du chemin que M. de Visconti aurait pu prendre pour gagner la Secchia; mais ce général trompa tous ces surveillants. On fut averti le 18 à minuit, qu'après avoir continué sa retraite depuis Recco, par la rivière du Levant, jusqu'à Chiavari, il s'était arrêté plusieurs jours dans ce dernier

endroit, mais que le 17 il avait repris le chemin de Gênes pour tenter une seconde fois de gagner le Piémont. Sur cet avis, qui vint par M. de Loucienne, ministre du roi à Gênes, M. le duc de Vendôme fit marcher le 19, avant le jour, vers Acqui et Cairo, M. de Bouligneux avec dix compagnies de grenadiers, trois cents fusiliers et trois cents chevaux, suivi de M. de Sartirane, avec mille hommes tant de troupes réglées que des milices de l'Alexandrin ; mais quelque diligence que ces détachements purent faire, ils arrivèrent vingt-quatre heures trop tard à Spigno et Acqui. M. de Visconti, après avoir fait embarquer à Chiavari ses cavaliers démontés et ses blessés sur des barques que le duc de Savoie y avait fait passer du pont d'Oneglia, était parti le 17 avec trois cent cinquante chevaux qui lui restaient de son détachement, et était arrivé le 19 à Cairo, ayant fait en trois jours cent vingt milles de chemin. Il fut reçu à Cairo par quelques bataillons de milices piémontaises que le duc de Savoie y avait envoyés, et continua avec eux sa route vers Turin. M. de Langallerie fut blâmé de l'avoir laissé échapper de Chiavari, et, au lieu d'avoir marché à lui, de ne s'être occupé, depuis son arrivée à Sarzana, où il n'était qu'à une marche de Chiavari, que de grands préparatifs pour assiéger cette petite ville, quoiqu'elle ne fût fermée que de mauvaises murailles. M. le duc de Vendôme ne fut pas plus satisfait de M. de Loucienne, qui l'avait averti trop tard de la marche de M. de Visconti.

Mais les secours que ce général mena au duc de Savoie, et que l'on n'estima n'être que de six cents hommes tant à pied qu'à cheval, n'étaient pas assez considérables pour l'engager soit à faire des changements dans la position qu'il se proposait de prendre pour ses quartiers, soit à changer le projet de la campagne suivante. Il ne pensa donc plus qu'à aller éta-

blir ses quartiers; et comme il n'était resté à Castel-Novo que pour donner le temps d'achever les travaux qu'il avait ordonné de faire aux châteaux de Montafia et de Passerano, il décampa le 24 et mena l'armée à Coconato.

En approchant de ce lieu, après avoir passé le village de Marmorita, on trouva deux régiments des milices piémontaises qui en gardaient les avenues : on marcha à eux par trois différents côtés. Ils firent à leur ordinaire, et de fort loin, un grand feu qui eut peu d'effet, et ils se retirèrent avec les habitants.

L'armée s'arrêta quelques jours à Coconato, pendant qu'on travaillait à mettre en défense différents châteaux qu'on devait occuper entre Asti et le Pô, pour la sûreté des derrières; et le 28 elle alla camper à Chiusano. Le même jour les troupes destinées à garder ces châteaux s'acheminèrent pour s'y rendre. M. de Vaubecourt, qui devait commander dans cette partie, prit son quartier à Montechiaro, qui fut le centre de ceux du Montferrat piémontais. M. de Bouligneux, qui, depuis qu'il avait été détaché sur la marche de M. de Visconti, était resté à Acqui, rejoignit l'armée après avoir forcé les milices du Mondovi, qui s'étaient rassemblées à [1] , de lui laisser le passage libre. Il perdit dans l'attaque un capitaine et huit grenadiers tués, et il eut dix blessés. Ces mêmes milices le suivirent de colline en colline pendant le chemin qu'il fit dans la vallée qui conduisait à Asti.

Le 29 M. le duc de Vendôme ramena le gros de l'armée de Chiusano sous cette place; il y établit son quartier général, et y fit entrer cinq bataillons et huit escadrons. M. de Bouligneux partit le lendemain avec le reste des troupes pour faire prendre des quartiers entre le Tanaro et le Belbo, depuis Asti jusqu'à Canetti. Toutes les troupes de cette partie formaient

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit.

vingt-deux bataillons et vingt escadrons. MM. de Colmenero et d'Estaing, qui étaient restés dans le Novarais avec trois bataillons et dix escadrons, leur firent de même prendre leurs quartiers dans ce pays et dans la Lumeline, et s'établirent à Novare.

L'enchaînement des mouvements que fit l'armée de M. le duc de Vendôme, depuis son arrivée sur la Sesia, n'ayant pas permis d'en interrompre le récit pour rendre compte de ce qui se passa à celle que commandait M. le prince de Vaudemont sur la Secchia, on va reprendre les détails qui la regardent depuis le moment où ce prince, trompé par les démonstrations que firent les impériaux pour faciliter le passage du détachement de M. de Visconti, avait commencé à donner à M. le duc de Vendôme des craintes légitimes sur la sûreté du poste qu'il lui avait laissé le soin de défendre. On voit, par les différentes lettres de M. de Vaudémont, qu'il désespéra lui-même de pouvoir le soutenir. Elles sont remplies des représentations réitérées qu'il fit au roi, et sur la supériorité qu'avaient sur lui les ennemis, et sur l'étendue de plus de soixante milles qu'il avait à garder depuis Modène jusqu'au lac de Garde, tandis que les ennemis, rassemblés entre le Pô, la Secchia et les canaux qui fermaient leur position depuis cette dernière rivière jusqu'au Panaro, couverts par des inondations, fortifiés de retranchements et regardés par M. de Vendôme lui-même comme inattaquables, n'occupaient qu'un demi-cercle d'environ vingt milles d'étendue.

Quant à la supériorité de leurs forces, il paraît, par les calculs que M. de Vaudémont mit sous les yeux du roi, que, quoiqu'ils fussent affaiblis de deux mille Danois, qui étaient retournés en Allemagne, et des deux mille chevaux du détachement de M. de Visconti, les recrues et les renforts qu'ils

avaient reçus avaient plus que remplacé ce vide, et que, leur armée étant restée dans l'inaction depuis qu'elle était sur la Secchia, leurs troupes n'avaient souffert aucun dépérissement; qu'au contraire la continuité et la vivacité des mouvements de celles des deux couronnes et les maladies, surtout celle qui régnait parmi les chevaux, les avaient tellement affaiblies, que les trente-quatre bataillons qui étaient sous ses ordres formaient à peine dix mille hommes, et que, dans les soixante et quinze escadrons, il ne restait pas trois mille chevaux en état de servir. Dans ces mêmes lettres M. le prince de Vaudémont chercha à faire connaître au roi, et l'importance qu'il y avait à donner la préférence à la conservation de la basse Secchia et du Pô, et les difficultés insurmontables de s'opposer en même temps aux entreprises que les ennemis pourraient faire sur la haute Secchia pour se porter dans le Parmesan. Il fit observer aussi que, quoique leur pont de Quistello fût masqué par des retranchements, on ne pouvait se dispenser de tenir le gros de l'armée dans cette partie, sur laquelle les ennemis pouvaient donner des jalousies dans l'étendue de quinze milles, c'est-à-dire depuis les Chiaviche jusqu'au Pô; que rien ne les empêchait de déboucher sous la protection de la tête de ce pont qui était bien retranchée, et de se déployer dans la plaine qui conduisait aux retranchements de l'armée des deux couronnes. Le pont de la Concordia ne donnait pas moins d'inquiétude à M. le prince de Vaudémont, par la facilité qu'avaient les ennemis d'en déboucher et de tourner Carpi, en longeant le pays entre la Secchia et celui des quatre canaux qui était le plus près de cette rivière. Il lui fallait de même donner attention à ce que les ennemis pouvaient, par leur pont d'Ostiglia, faire passer dans le Mantouan, ce qui le forçait de continuer à tenir un corps de cavalerie sur le Mincio

et des postes intermédiaires pour communiquer avec cette rivière.

M. le prince de Vaudémont, occupé de tant d'objets inquiétants, mais déterminé à s'attacher de toute préférence à la basse Secchia et au Pô, fit faire de nouveaux ouvrages, tant à San-Benedetto qu'à Buon-Martino, à Bondanello et aux Chiaviche; et ces ouvrages lui parurent d'autant plus nécessaires, que M. le duc de Vendôme se proposait de garder ces postes pendant l'hiver. Il prit aussi des mesures pour faire remonter à San-Benedetto le pont qui était à San-Giacomo, afin de le mettre à l'abri des insultes des ennemis.

Quant aux canaux de Carpi, sur lesquels il jugeait que le pont de la Concordia donnait tant d'avantage aux ennemis, comme il lui parut impossible de les empêcher de passer le principal de ces canaux au-dessous de Carpi, tant à cause de la difficulté de s'y porter assez promptement que par la nature de ce canal, qui n'était qu'un fossé de six pieds de large et que l'on pouvait saigner, il ne trouva d'autres moyens que d'inonder les plaines depuis le moulin de Novi jusqu'au pont du Ferrarou, entre la Papacina et ce canal, afin d'obliger les ennemis, pour faire une marche dans cette partie, de le passer entre Carpi et Rubiera, ce qui pouvait lui donner le temps d'aller les combattre sur le Tassone. Ce fut même pour se procurer la facilité de s'y porter avec célérité qu'il fit faire des ponts sur les canaux et fossés et ouvrir des marches de ce côté-là. On retrancha aussi le Tassone depuis Reggio jusque vers San-Martino. M. de Senneterre campait dans cette partie avec [1] bataillons et escadrons; le reste du cours de ce ruisseau était gonflé par un batardeau qu'on avait fait près de Guastalla.

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit.

Toutes ces précautions ne rassurèrent pas M. le prince de Vaudémont ni M. de Besons sur les dangers qu'ils envisageaient dans toutes les parties de leur position. Leurs inquiétudes augmentèrent lorsqu'ils apprirent que, le 10 novembre, les ennemis avaient pris le parti de baraquer leur infanterie le long de la Secchia et d'envoyer leur cavalerie dans des cantonnements sur le Pô. Les mêmes idées qui leur faisaient tout craindre de leur position et de la supériorité des ennemis les portèrent à croire que le dessein de M. de Stahremberg était de rester dans cette situation pendant l'hiver, ou du moins d'attendre que l'armée des deux couronnes fût séparée pour faire quelque entreprise considérable. D'après ces considérations, M. de Vaudémont résolut de laisser les troupes dans la position qu'elles occupaient, même au risque de les voir périr, et par les fatigues qu'elles auraient encore à éprouver, et par les désastres que pourraient causer parmi elles les injures de la saison.

Ce fut dans ces circonstances que M. le prince de Vaudémont reçut une lettre du roi qui, en lui faisant connaître son mécontentement sur la facilité qu'il avait laissée au détachement de M. de Visconti de passer au milieu de ses quartiers, lui ordonnait de tout hasarder pour prévenir les nouvelles entreprises que pourraient faire les ennemis. L'impression que fit cette lettre sur M. le prince de Vaudémont et la peine qu'il ressentit de n'être pas en état de mieux remplir les intentions du roi abattirent ce qui lui restait de courage, et portèrent un tel coup à sa santé déjà fort altérée, qu'il demanda au roi la permission de se retirer à Milan, où il croyait pouvoir servir plus utilement; et il supplia sa majesté d'envoyer à sa place M. le duc de Vendôme sur la Secchia. M. de Besons suivit son exemple, et demanda à être employé dans une autre armée.

Cependant M. le prince de Vaudémont, confirmé par la lettre du roi dans la résolution qu'il avait prise de laisser les troupes dans leur position, donna des ordres pour faire baraquer toute l'infanterie, à l'exemple des ennemis, et pour faire prendre à la cavalerie des cantonnements à portée de la soutenir; mais un mouvement imprévu de la part des ennemis retarda l'exécution de ses ordres. Informé le 18 qu'il était passé sur le pont de la Concordia un gros corps d'infanterie et de cavalerie avec du canon, et que toute leur armée devait suivre, sans que l'on sût si c'était pour aller du côté de Modène ou pour tourner Carpi et se porter vers le Parmesan, il ne songea qu'à prévenir leurs desseins. M. de Saint-Fremont fut aussitôt détaché avec vingt-huit compagnies de grenadiers, six bataillons, huit cents chevaux et quatre pièces de canon pour aller joindre M. de Goesbriant, qui campait à Rolo, et tâcher de retarder les ennemis, si c'était la tête de leur armée, ou les suivre avec ce qu'il aurait de troupes plus légères, si c'était un détachement qui voulait passer dans le Parmesan. M. de Saint-Fremont arriva le même jour au soir à Rolo.

Le 19 il s'avança vers Fossoli, sur le bord du canal de Carpi, à deux milles au-dessous de cette place; il fit faire des ponts sur le canal, et, l'ayant passé, il se rendit sur la chaussée de la Papacina, l'un des canaux. De là il découvrit les ennemis de l'autre côté, leur droite au palais de Lama, la gauche au village de Cortile, couverte d'un bois taillis qui ne permettait pas de voir ce qui se passait sur leurs derrières. Six escadrons étaient en bataille en avant de leur centre. Des déserteurs, et quelques prisonniers que ramenèrent les partis qu'il avait envoyés à la découverte, lui apprirent que ce n'était qu'un détachement de trois mille hommes d'infanterie et mille chevaux, avec quatre pièces de canon, commandé par le gé-

néral Vaubonne, dont l'objet n'était que de couvrir un fourrage que l'armée impériale devait faire pendant quatre jours de suite dans le Carpesan et dans une partie du Modénais, jusqu'à la hauteur du village de Soliera.

Ces avis déterminèrent M. de Saint-Fremont à aller attaquer les ennemis. Pendant la nuit du 19 au 20 il fit passer à toutes ses troupes le canal de Carpi, et avant le jour il se porta avec les grenadiers sur les bords de la Papacina, sur laquelle il fit rétablir les ponts qu'il trouva rompus.

A sept heures du matin MM. de Goesbriant et de Broglie passèrent ce canal, l'un avec l'infanterie pour aller attaquer le palais de Lama, l'autre pour s'avancer dans la plaine, vers le village de Cortile; mais M. de Vaubonne avait pendant la nuit fait retirer les fourrageurs, et se replia lui-même avec précipitation pour repasser la Secchia à la Concordia et au gué de la Motta.

M. de Saint-Fremont se disposait à se mettre à la poursuite de son arrière-garde, mais il reçut alors de M. le prince de Vaudémont l'ordre de rejoindre diligemment l'armée, ce qu'il fit le 21. Cet ordre fut occasionné par quelques avis qui assurèrent que M. de Stahremberg passait le Pô avec huit mille hommes à Ostiglia; mais ces nouvelles se trouvèrent sans fondement.

La tentative que venaient de faire les ennemis, quelque peu importante qu'elle fût, ne contribua pas peu à augmenter les inquiétudes de M. le prince de Vaudémont, tant pour la Secchia, qu'il craignit de leur voir passer d'un moment à l'autre, que pour le Mincio, dont les chemins leur étaient ouverts par le pont d'Ostiglia. Il douta même moins que jamais que l'obstination avec laquelle ils restaient baraqués sur la Secchia ne couvrît le projet de quelque grande entre-

prise. Ce fut une raison de plus pour l'engager à continuer de tenir sa position, et de ne faire de changements dans l'emplacement des troupes que ceux que pouvaient exiger leur conservation et la garde du pays qu'elles avaient à défendre.

Depuis le 22 jusqu'au 25 il s'occupa à faire baraquer la plus grande partie de l'infanterie, ou à l'établir dans des cassines derrière les retranchements de la basse Secchia, depuis l'embouchure de cette rivière dans le Pô jusqu'aux Chiaviche. Il destina à cette partie trente-deux bataillons, et plaça derrière eux, dans les cassines et les villages, trente-deux escadrons pour les soutenir. Quant à la haute Secchia, pour y avoir une tête à opposer aux ennemis, il fit occuper Carpi par quatre bataillons et neuf escadrons, aux ordres de M. le marquis de Bissy. La garnison de Modène fut augmentée d'un régiment de cavalerie, et se trouva alors composée de sept bataillons et de douze escadrons. Il resta dans le retranchement de Bastiglia et de Buonporto, entre la haute Secchia et le Panaro, cinq bataillons et six escadrons. M. de Senneterre entra dans Reggio avec les sept escadrons qui étaient sous ses ordres entre le Tassone et le Crostolo; et, suivant cette disposition, il y eut tant à Modène qu'à Reggio et dans les environs de ces deux places, douze bataillons et vingt-cinq escadrons. Le commandement de ces troupes fut donné à M. de Saint-Fremont, à la place de M. d'Albergotti, qui était destiné à aller servir à l'armée du Piémont.

Pour soutenir ce corps et entretenir sa communication avec le gros de l'armée, on laissa à Novi et à Rolo trois bataillons et cinq escadrons, sous les ordres de M. de Goesbriant, qui, en occupant ces postes, couvrait la droite de la ligne appuyée aux Chiaviche, d'où, passant par Bondanello, Gardella, Buon-Martino, et longeant ensuite la Fossa-Modena et la rive

gauche de la Secchia, cette ligne allait se terminer au Pô.

Le pont qui était sur ce fleuve à San-Giacomo fut remonté à San-Benedetto; et, pour assurer la communication avec le Mincio, on envoya un régiment de cavalerie à Coreggioli, près de Governolo. M. le marquis de Praslin resta à Mantoue avec six bataillons et trois escadrons; M. d'Uzès à Goito, avec huit escadrons; et l'on plaça quatre escadrons dans différents postes le long du Mincio.

Quelque étendue que fût cette position, quelque séparés que fussent les différents corps répandus depuis Modène jusqu'à Goito, quelque peu de ressources qu'un pays ruiné pût fournir[1], malgré les dangers auxquels l'armée se trouvait exposée devant un ennemi rassemblé dans un pays très-resserré et en état de donner des jalousies de plusieurs côtés, c'était un parti forcé, et M. le prince de Vaudémont jugea qu'il était préférable à celui de prendre des quartiers d'hiver, dans lesquels on aurait été bien moins en état de se rassembler assez promptement pour empêcher les ennemis de déboucher de la Secchia ou du Mincio.

Mais au milieu de tant d'inquiétudes, on eut sujet de concevoir l'espérance d'un prochain changement dans les affaires d'Italie, par l'influence que devaient avoir sur elles celles d'Allemagne, où l'on apprit que M. le maréchal de Tallard venait de remporter, près de Spire, une victoire signalée, dont la prise de Landau avait couronné le succès. Rien ne pouvait plus suspendre le départ des renforts que le roi avait résolu d'envoyer à M. le maréchal de Tessé, qui s'était déjà emparé de Chambéry et d'une partie de la Savoie.

Cependant M. le prince de Vaudémont, accablé de chagrins, et sentant que le mauvais état de sa santé le rendait

[1] A peine pouvait-on trouver de la paille pour le coucher du soldat.

incapable d'agir, ne put résister plus longtemps au désir d'être déchargé du poids d'une besogne à laquelle il ne pouvait plus suffire. Il partit de San-Benedetto le 26, et se rendit à Milan, laissant le commandement à M. de Besons.

Il n'avait point encore reçu la permission qu'il avait demandée au roi de quitter l'armée. Le courrier qui en était porteur ne le joignit que le 28, pendant sa route; et M. de Vendôme, de son côté, ne reçut que le 30 l'ordre que sa majesté lui envoya de se rendre sans perdre de temps sur la Secchia et de laisser à M. le grand-prieur, son frère, le commandement de l'armée du Piémont.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 20 novembre 1703[1].

Mon cousin, j'avais écrit au prince de Vaudémont, après que le détachement de deux mille chevaux commandé par Visconti fut entré dans le Parmesan, de la manière que vous pouviez le désirer en conformité de la lettre que je reçus de vous, par laquelle vous me mandiez qu'il n'y avait qu'à défendre le canal de Carpi, et que vous me répondiez sur votre tête que les ennemis ne passeraient pas la Secchia. Je fis écrire en même temps à Besons et à Saint-Fremont dans les termes convenables aux sentiments dans lesquels vous étiez, ne doutant pas que vous n'ayez connu par vous-même, avant de vous avancer en Piémont, le véritable état de toutes choses de ce côté-là. Le prince de Vaudémont, les sieurs de Besons et de Saint-Fremont, me répondent, par un courrier dépêché exprès du 11, d'une manière peu propre à me rassurer sur l'inquiétude que j'ai que l'armée ennemie ne force les passages et ne se mette en état de joindre le duc de Savoie. Ils le font les uns et les autres avec tant de retenue, que je ne puis les rendre garants des événements, dont il paraît qu'ils ne doivent pas être chargés. Ils ont posté les troupes jusqu'à présent de la manière que vous l'avez désiré. Ils ont pris les précau-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1641, page 117.

tions d'inonder les plaines qui sont depuis le moulin de Novi jusqu'au pont du Ferrarou, entre la Papacina et le canal de Carpi. Ils ont fait reconnaître par quatre ingénieurs ensemble, et ensuite les uns après les autres, et par Besons, qui y a été lui-même et qui a vu deux fois de fort près, le bout du pont de Quistello. Ils sont de même sentiment, qu'il n'est pas possible d'ôter ce poste aux ennemis. Vous le verrez par la copie du mémoire que vous trouverez ci-joint. Ils représentent en même temps qu'aucun d'eux n'oserait ni ne voudrait me répondre que les ennemis ne passent la Secchia s'ils en ont formé le dessein; qu'il y a une partie qui n'est ni gardée ni retranchée; qu'ils sont obligés de tenir un très-gros corps de troupes ensemble, pour s'opposer au débouché du pont de Quistello, à la tête duquel le terrain est si favorable aux ennemis par la situation des digues, qu'ils peuvent mettre en bataille autant de troupes qu'ils voudront; et qu'en donnant de l'inquiétude de ce côté-là et en delà du Pô, ils peuvent, par Ostiglia, faire une marche brusque et passer la Secchia sur le pont de la Concordia et sur d'autres qu'ils peuvent faire entre la Concordia et Roveredo, et se porter, par une seconde marche, le long du canal de Carpi, soit en deçà soit au delà de la ville de ce nom, et qu'ensuite ils pourraient passer ledit canal entre Carpi et Rubiera, qui n'est, dans ce lieu-là, qu'un fossé large de six pieds dont on ôte l'eau quand on veut; que les ennemis tiennent toute leur armée ensemble, qui est bien plus forte que vous ne vous le persuadez; que toutes les troupes qui sont sous les ordres du prince de Vaudémont sont répandues depuis Peschiera jusqu'à Modène, dans soixante milles de pays; que les ennemis se baraquent le long de la Secchia, et qu'ils ont dessein de demeurer pendant tout l'hiver dans les quartiers qu'ils occupent; que, dans cette situation, il n'ose ni ne doit prendre sur lui, sans de nouveaux ordres précis de ma part, d'envoyer les troupes qu'il commande dans les quartiers que vous leur avez destinés; qu'elles seraient encore bien moins en état, si elles étaient une fois séparées, de se pouvoir rejoindre pour s'opposer à celles des ennemis, qui auraient le temps

de passer avant qu'elles fussent assemblées. Le prince de Vaudémont me représente encore que sa santé est si mauvaise, qu'il ne se croit plus en état de résister à l'air du pays où il est. Il me demande de retourner à Milan, où il croit pouvoir me servir plus utilement. Besons me demande quelqu'un au-dessus de lui pour commander l'armée, ne se sentant pas assez assuré pour demeurer garant des événements. Les choses en cet état, il me paraît bien important, en attendant que je puisse destiner quelqu'un pour en prendre le commandement, qu'aussitôt que vous aurez établi tous vos quartiers dans l'Astesan et partout où vous le jugerez à propos, vous laissiez le grand-prieur pour commander l'armée qui est à vos ordres, et que vous vous rendiez le plus diligemment que vous pourrez sur la Secchia; que vous voyiez par vous-même l'état de toutes choses, et qu'après en avoir pris une parfaite connaissance, vous disposiez les troupes de la manière la plus commode que vous pourrez et la plus convenable pour empêcher les desseins des ennemis. Je mande au prince de Vaudémont, en attendant votre arrivée, de laisser mes troupes dans les postes qu'elles occupent; il me paraît même qu'il conviendrait de faire des baraques à l'infanterie, afin de diminuer les fatigues qui sont inséparables d'une guerre aussi difficile que celle qu'ils ont à faire en ce pays-là; et pour les consoler de ce que les troupes que vous avez emmenées peuvent trouver de douceur pendant les quartiers d'hiver et donner courage aux soldats, même les empêcher de déserter, on pourrait donner un sou de paye de plus à ceux qui seront logés dans des baraques. A l'égard de la cavalerie, je crois qu'on peut l'étendre dans des quartiers à portée les uns des autres, le plus près qu'il se pourra de l'infanterie, dans de gros lieux, mettre les chevaux à couvert, et leur donner de bons fourrages et de bon grain. Je ne saurais assez vous répéter l'importance dont il est que vous vous rendiez incessamment sur la Secchia, pour ordonner et régler toutes choses.

P. S. Le pont de Quistello étant au milieu de la portion du

cercle que la Secchia fait en cet endroit, ne se peut voir qu'on n'en soit à dix pas, surtout à présent que la rivière est si basse, n'y ayant point d'eau, qu'il est enfoncé et couvert de la digue; un ravin de vingt à vingt-cinq toises de face, palissadé et retranché parallèlement, en couvre le bord. Cet ouvrage, qui est, à proprement parler, le centre de la portion de cercle que forment les chaussées, en suivant le circuit de la rivière, est parfaitement bien flanqué de celles des ennemis qui sont supérieures aux nôtres; on ne peut l'attaquer que de deux manières, en le brusquant, ou par tranchée. Toutes ces défenses n'empêcheraient peut-être pas des grenadiers français, dont la valeur ne trouve rien d'impossible, de le brusquer; mais je ne crois pas qu'on puisse s'y établir, non-seulement parce qu'on n'en peut ruiner les défenses sans opposer des batteries à celles des ennemis, et qu'il faut soutenir par tranchée, ce qui devient un siége peu honorable, mais encore parce que cet ouvrage étant retranché parallèlement, il a peu de capacité et peu de terre dans ses parapets, qui sont étroits et tellement lardés de fascines, qu'il faudrait beaucoup de temps pour s'y retrancher, ce qui ne se pourrait faire dans un ouvrage vu de toutes parts et même des maisons de Quistello, sans perdre beaucoup de monde, et que le premier de ces deux ouvrages, qui sont bien palissadés, a un fossé de neuf à dix pieds de profondeur, au récit de ceux qui l'ont vu.

Lorsque M. le duc de Vendôme reçut la dépêche du roi, il était à Asti, et venait, comme on l'a vu précédemment, de faire entrer ses troupes dans leurs quartiers d'hiver. Son objet principal, après les avoir établis de manière à ne rien craindre des mouvements que pourrait faire le duc de Savoie, était de travailler avec la plus grande activité aux approvisionnements pour le siége de Turin, afin que tout fût prêt à la fin du mois de février. La plus grande partie de l'artillerie était déjà rendue à Alexandrie; et son plan pour la jonction avec M. le ma-

réchal de Tessé était fait. Il se proposait de s'avancer vers lui en passant le Pô à Polonguera [1] ou au gué de Corde [2], si ce fleuve se trouvait guéable au commencement du mois de mars, qui était l'époque à laquelle le roi le prévenait que M. le maréchal de Tessé serait en état de marcher avec toutes les troupes qui lui étaient destinées; sinon, son projet était de faire avancer M. de Tessé sur Saluces, où le Pô était guéable en tout temps; et, dans quelque cas que ce fût, il se proposait de se faire joindre par dix escadrons de l'armée de la Secchia qui devaient hiverner près de Pizzighitone, afin de se mettre plus en force et de pouvoir combattre le duc de Savoie, s'il venait à vouloir traverser la jonction, ce qui était le seul parti qu'il jugeait devoir prendre.

Mais désormais les dispositions pour cette grande opération ne devaient plus rouler immédiatement sur lui; l'exécution des ordres du roi ne souffrait point de retardement: la Secchia courait des dangers. M. le duc de Vendôme partit d'Asti le 4 décembre pour aller à Milan, afin d'y conférer avec M. le prince de Vaudémont, et se rendre ensuite à San-Benedetto. M. le grand-prieur resta chargé du commandement de l'armée du Piémont et de la continuation des approvisionnements pour le siége de Turin. M. de Chamillart fut envoyé à Lyon pour recevoir les recrues et les remontes qui devaient venir de France et auxquelles la cour jugea plus à propos de faire prendre cette route que celle du pays de Gênes par la mer, afin qu'elles pussent passer sous la protection des troupes de M. le maréchal de Tessé. Quant aux officiers qu'on envoya de l'armée pour conduire ces recrues, on les fit embarquer à Saint-Pierre d'Arène, et l'on profita de cette occasion pour

[1] On croit que c'est Verolengo, près de Chivas.

[2] On pense que c'est Cardova, au-dessus de Turin.

faire embarquer en même temps les prisonniers piémontais qui étaient répandus dans les différentes places du Milanais où ils étaient fort à charge aux garnisons. Plusieurs de leurs officiers s'étaient même déjà échappés, quoiqu'ils eussent donné leur parole d'honneur; et ce fut en vain que M. le duc de Vendôme les réclama. Il n'eut d'autre réponse du duc de Savoie, sinon que leurs engagements ne pouvaient les lier contre ce qu'ils devaient à leur souverain. On prit alors le parti de resserrer les autres officiers auxquels on avait laissé la liberté dans les villes où ils étaient; et la cour, informée de cette infidélité, permit de faire servir dans les régiments français tous les soldats des troupes piémontaises qui n'étaient pas nés sujets du duc de Savoie.

Avant de se mettre en chemin pour Milan, M. le duc de Vendôme, plus persuadé que jamais des avantages de la position de l'armée sur la Secchia, crut devoir détromper le roi sur les fausses impressions que MM. de Vaudémont et de Besons lui en avaient données. Premièrement, il n'imaginait pas que M. de Stahremberg, affaibli des deux mille chevaux du détachement de Visconti, fût en état de faire une grande entreprise, ni qu'il songeât à s'avancer entre l'armée de la Secchia et celle du Piémont, au milieu d'un nombre de places qu'il ne pouvait éviter, la mauvaise saison rendant tous les autres chemins impraticables pour une armée; en second lieu, il représenta au roi que s'il y avait quelque fâcheux événement à craindre du côté de la Secchia, ce n'était que par la mauvaise disposition qu'on avait faite des troupes qui devaient défendre cette rivière. Il assura sa majesté que dans l'étendue de soixante et quinze milles que MM. de Vaudémont et de Besons prétendaient n'être pas en état de garder, la portion de cette ligne depuis le lac de Garde jusqu'à l'embouchure du

Mincio, qui était de trente-cinq milles, n'occupait que la garnison de Mantoue et quatre autres bataillons et huit escadrons; que depuis San-Benedetto jusqu'à Bondanello et la Parmeggiana, l'espace n'était que de six milles, couvert de la Secchia et de beaucoup de retranchements bien palissadés et d'une bonne défense; que les ennemis ne pouvaient passer sur leur pont de Quistello sans qu'on en fût instruit un quart d'heure après; que dans le même espace de temps on pouvait, de Buon-Martino et des retranchements, se porter à leur pont et les culbuter avant qu'ils eussent passé en force; que cependant c'était cette partie où l'on avait laissé inutilement trente-deux bataillons. Quant aux entreprises que les ennemis pouvaient faire par le pont de la Concordia, M. le duc de Vendôme ne s'expliqua pas sur les dispositions qu'il jugeait propres à les arrêter. Il manda seulement au roi qu'il se posterait de manière à leur rendre très-difficile l'entrée dans le Carpesan, et que, pour cet effet, il irait s'établir à Carpi, où il serait à portée d'être instruit en trois heures de temps des mouvements qu'ils pourraient faire par leur pont de la Concordia.

A peine M. le duc de Vendôme fut-il parti d'Asti, que M. le duc de Savoie parut du côté d'Albe avec six bataillons de troupes réglées, six de milices, un régiment de cavalerie, un de dragons, les débris du détachement de M. de Visconti et six pièces de canon. Il poussa une tête à Neire, distant de trois milles du quartier de Castigliole, qui était occupé par deux bataillons français. Sur l'avis qu'en reçut M. le grand-prieur, pendant la nuit du 5 au 6, il fit venir à Asti M. de Vaubecourt avec cinq bataillons et la cavalerie de la droite des quartiers, et se disposa à marcher au duc de Savoie; mais, ayant appris qu'il s'était replié avec ses grenadiers sur Chieri, il jugea que ce prince avait lui-même des craintes sur cette partie de son

pays, et renvoya les troupes dans leurs quartiers. M. de Vendôme les avait disposés de manière qu'en vingt-quatre heures ils pouvaient être rassemblés.

Il y eut aussi quelque mouvement du côté de la Secchia : M. de Besons ayant été averti que les impériaux avaient porté leurs principales forces sur le haut de cette rivière, et qu'en même temps ils faisaient des dispositions sur le Pô en attendant le prince Eugène de Savoie, qu'on assurait devoir incessamment venir prendre le commandement de l'armée, il fit, de concert avec M. de Saint-Fremont, qui était à Modène, et avec M. de Praslin, qui commandait à Mantoue, des dispositions pour être prêt à s'opposer aux entreprises que les ennemis pourraient faire, soit par le pont de la Concordia, pour pénétrer dans le Parmesan, soit par celui d'Ostiglia, pour se porter sur le Mincio et menacer le Milanais. M. de Besons tint des troupes prêtes à marcher sur sa droite ou sa gauche, suivant les circonstances. M. de Saint-Fremont fit élever à la hâte deux redoutes, l'une sur la Papacina, l'autre sur le premier canal de Carpi, pour soutenir l'inondation qu'on avait formée depuis le pont du Ferrarou jusqu'au moulin de Novi. Il fit aussi quelques nouveaux ouvrages à Carpi, à Modène, et aux retranchements entre la haute Secchia et le Panaro. Quant à M. de Praslin, il n'eut qu'à redoubler de vigilance pour être instruit des mouvements des ennemis et pour la sûreté des postes établis sur le Mincio.

On attendit dans cette situation que les ennemis donnassent le signal des mouvements qu'il y aurait à faire. Pendant ce temps M. de Saint-Fremont procéda, suivant les intentions du roi et la commission qu'il en avait reçue de M. le duc de Vendôme, à la confiscation au profit de sa majesté des états et effets du duc de Modène qui, non content d'avoir aban-

donné son pays pour se retirer à Bologne, et d'avoir favorisé secrètement les intérêts des ennemis des deux couronnes, venait de se déclarer ouvertement contre elles en reconnaissant l'archiduc Charles pour roi d'Espagne. Le 8 du mois l'évêque de Modène et les magistrats prêtèrent le serment de fidélité au roi. Tous les ordres séculiers et réguliers de la capitale et des autres lieux du duché firent de même. Les gardes du duc, à qui l'on avait permis, en faveur d'une espèce de neutralité, de rester dans Modène, et les compagnies bourgeoises, furent désarmées; et le 12 il fut publié une ordonnance portant défense aux habitants du pays, sous peine de la vie et de la confiscation de leurs biens, de reconnaître le duc pour leur souverain, de lui payer aucun tribut, et d'avoir aucun commerce avec lui.

A peine cette opération fut-elle achevée, que M. de Saint-Fremont fut informé que les ennemis avaient commencé leurs mouvements, et qu'ayant assemblé un gros corps de troupes à la Concordia, ils se disposaient à passer la Secchia. Il fit aussitôt, c'est-à-dire le 12 au soir, marcher les troupes qui étaient à ses ordres, pour se porter à la défense de la Papacina. M. de Besons s'avança de son côté; et leur mouvement se fit si à propos, qu'ils imposèrent aux ennemis : ils ne passèrent pas, on sut même que leurs troupes s'étaient retirées.

M. le duc de Vendôme n'était pas encore arrivé. Les affaires relatives à la campagne suivante, qu'il avait eues à traiter avec M. le prince de Vaudémont, l'avaient retenu à Milan jusqu'au 11. Il s'était rendu ce jour-là à Pavie, et s'était embarqué le lendemain sur le Pô; mais les brouillards et les vents contraires l'ayant retardé, il ne put arriver à San-Benedetto que le 17.

Il trouva les troupes mieux placées qu'il ne l'avait jugé, et les forces des ennemis plus considérables et plus redoutables qu'il ne l'avait imaginé. Il apprit en arrivant qu'ils se disposaient de nouveau à faire un mouvement; quelques avis assurèrent que c'était pour passer le Pô à Ostiglia et marcher ensuite par Ponte-Molino vers le Mincio. D'autres annoncèrent qu'ils passeraient la Secchia à la Concordia, et que le dessein de M. de Stahremberg était d'envoyer un nouveau détachement au duc de Savoie. L'incertitude de ces nouvelles le détermina à rester à San-Benedetto; mais, en attendant que le mouvement des ennemis fût décidé, il fit marcher douze bataillons du nombre des trente-deux qui étaient sur la basse Secchia. Une partie, conduite par M. de Vaudrey, alla renforcer les postes du Mincio; les autres furent destinés à soutenir les troupes qui gardaient les canaux de Carpi, de sorte qu'il ne resta que vingt bataillons dans les retranchements depuis le Pô jusqu'à Bondanello.

Ce fut pendant qu'il était occupé de ces premières dispositions, qu'il apprit que le roi avait destiné M. le maréchal de Tessé pour commander l'armée de la Secchia, et M. de la Feuillade, lieutenant général, pour le remplacer en Savoie; que l'intention du roi était que, dès que M. le maréchal de Tessé serait arrivé à sa nouvelle destination, il retournât se mettre à la tête de l'armée du Piémont. Le roi lui fit savoir aussi qu'il était déterminé à déclarer la guerre au duc de Savoie, dont les mauvaises intentions à l'égard des deux couronnes se manifestaient de jour en jour, tant par ses menées dans différentes cours, que par les levées de troupes qu'il faisait dans son pays, par ses sollicitations auprès des Suisses pour en obtenir d'eux, et par le concert qui régnait entre lui et les impériaux, avec lesquels on sut qu'il prenait des mesures

pour se faire joindre par leur armée, soit en totalité, soit en partie. Le roi fut même informé avec certitude que le prince Eugène, qui avait beaucoup contribué à détacher le duc de Savoie de la France, arriverait dans peu en Italie pour reprendre le timon des affaires et profiter de l'affaiblissement de l'armée des deux couronnes pour faire sa jonction avec le duc de Savoie.

Un si vaste projet pouvait devenir d'autant plus funeste, qu'en effet, comme on l'a déjà vu, les troupes françaises étaient dans un état de dépérissement qui donnait aux impériaux une grande supériorité; et il était à craindre que, comme elles ne pouvaient recevoir qu'au mois de mars les secours qui leur étaient destinés, il ne fût difficile de soutenir jusqu'à ce temps, d'un côté, la Secchia, et de l'autre, de contenir le duc de Savoie. Ces réflexions n'échappèrent point à la prévoyance du roi; mais, malgré cela, il lui était impossible d'accélérer l'arrivée des renforts, et il prévint seulement M. le duc de Vendôme qu'il pouvait être certain qu'au commencement du mois de mars quinze mille hommes de recrues, habillés et armés, seraient rendus en Dauphiné pour passer les Alpes sous la protection du corps de M. de la Feuillade.

M. le duc de Vendôme parut plus rassuré qu'on ne l'était à Versailles sur les moyens de faire repentir les impériaux des entreprises qu'ils pourraient faire, soit sur la Secchia, soit du côté du Mincio; mais il ne put s'empêcher de témoigner au roi la peine qu'il ressentait de voir que sa majesté confiât en chef à M. de Tessé, élevé depuis fort peu de temps à la dignité de maréchal de France [1], la principale besogne de la-

[1] M. le comte de Tessé avait été élevé à la dignité de maréchal de France le 14 janvier 1703.

quelle dépendait le sort de l'Italie, et dans le moment où elle était la plus intéressante, tandis qu'on le destinait à commander une armée qu'on ne pouvait regarder que comme un détachement, et qui devait rester dans la plus profonde inaction jusqu'au moment où l'on serait en état d'entreprendre le siége de Turin. Il demanda en même temps au roi de lui permettre de rester sur la Secchia, et d'envoyer M. le maréchal de Tessé en Piémont, à moins que sa majesté ne préférât le lui donner pour second en Lombardie.

Le roi parut surpris que M. le duc de Vendôme, après ce qu'il avait mandé précédemment du peu de moyens qu'avaient les impériaux d'agir offensivement et avec succès sur la Secchia, regardât cette partie comme celle qui méritait le plus d'attention, et où il y avait plus de gloire à acquérir. Sa majesté jugeait elle-même que le duc de Savoie ne devant point laisser faire tranquillement des préparatifs de guerre dans son propre pays et ceux du siége de sa capitale, le côté du Piémont n'était pas moins intéressant; qu'il devait même le devenir plus que celui de la Lombardie, puisqu'il était question d'agir offensivement contre le duc et de terminer avec lui une guerre dont la continuation pourrait avoir les plus grands inconvénients pour celle d'Italie; c'est ce qu'il fit observer à M. le duc de Vendôme, en lui laissant cependant la liberté de garder le commandement de l'armée de la Secchia, et, en ce cas, de remettre celui de l'armée du Piémont à M. le maréchal de Tessé, qui pour lors, attendu l'éloignement où il serait de lui, ne serait pas à ses ordres. Suivant ce dernier arrangement, l'intention du roi était que M. le grand-prieur, en laissant le commandement à M. le maréchal de Tessé, allât remplacer en Languedoc M. le maréchal de Montrevel, qui était destiné à servir ailleurs. On voit aussi, par la lettre que le roi écrivit

sur tous ces objets à M. le duc de Vendôme, qu'attendu la nécessité de laisser en Savoie huit ou neuf bataillons et quelques escadrons, soit pour le blocus de Montmélian et la sûreté des vallées du Dauphiné contre les courses des Vaudois, soit pour conserver la jouissance des revenus de cette province et pour empêcher la communication du Piémont avec la Suisse, sa majesté se proposait de retirer de la Secchia, lorsque les recrues y seraient arrivées, le même nombre de troupes pour compléter les vingt-cinq bataillons et les dix-neuf escadrons qui devaient renforcer l'armée du Piémont.

Les impériaux ne laissèrent pas à M. le duc de Vendôme le temps de délibérer sur le parti qu'il aurait à prendre lorsque M. le maréchal de Tessé serait arrivé. On vit enfin éclore les projets qu'ils méditaient depuis longtemps, et les événements justifièrent les idées de M. le duc de Vendôme sur l'importance dont il avait répété tant de fois qu'était le côté de la Secchia.

Dès le 23 il sut avec certitude que les ennemis étaient à la veille de passer cette rivière à la Concordia, et que les mouvements qu'ils avaient faits du côté d'Ostiglia, où il ne restait plus qu'une garnison de quatre cents hommes, n'avaient eu d'autre objet que d'attirer ses forces du côté du Mincio. Il rappela aussitôt les troupes qu'il y avait envoyées sous les ordres de M. de Vaudrey, et se disposa à se rendre le 27 à Carpi, qui se trouvait déjà renforcé des douze bataillons qu'il y avait fait passer dès les premiers moments de son arrivée à San-Benedetto; mais les mouvements des ennemis furent plus prompts qu'il ne s'y attendait, ayant dès le 24 commencé leur passage à la Concordia.

L'avis en étant venu à M. le duc de Vendôme, le 25 au matin, il détacha M. de Vaudrey, avec huit cents hommes

d'infanterie et deux cents chevaux, pour aller passer la Secchia à quelque gué entre Gardella et Bondanello, afin d'apprendre des nouvelles des ennemis et savoir si toute leur armée marchait ou si ce n'était qu'un détachement. M. de Vaudrey, ayant été blessé d'un coup de feu en cherchant un gué qui fût praticable, ne put remplir sa mission; mais M. le chevalier de Maulevrier, qui en resta chargé, en ayant trouvé un où il n'y avait qu'environ un pied et demi d'eau, et ayant vu vers midi marcher des bataillons des ennemis vers la Concordia, ce qui, par la position de leur camp, lui fit juger que c'étaient ceux de leur arrière-garde, et que les petits postes qu'on voyait encore sur le bord opposé de la rivière n'étaient pas soutenus, il fit aussitôt passer deux cents hommes, qui furent suivis par cent autres protégés par le feu de tout le reste de son détachement, qui bordait la digue de la rivière. Ces deux cents hommes culbutèrent quelques-uns des postes des ennemis, firent des prisonniers et détruisirent une partie de leurs retranchements; mais un régiment d'infanterie, qui était encore campé peu loin du lieu de l'attaque, et quelques troupes de cavalerie étant accourues, M. de Maulevrier, à qui M. de Vendôme avait ordonné de ne pas compromettre son détachement, fit retirer les troupes qui avaient passé la rivière, et se contenta de ramener les prisonniers qu'on avait faits et d'avoir découvert que toute l'armée des ennemis était en marche. On perdit dans cette opération trente hommes tués ou blessés.

En faisant marcher le détachement de M. de Vaudrey, M. le duc de Vendôme s'était aussi mis en chemin pour se rendre à Carpi et se porter ensuite à Soliera, où M. de Saint-Fremont devait de son côté s'avancer la nuit suivante. M. de Vendôme arriva le 25 au soir à Carpi et y rassembla le plus

de troupes qu'il lui fut possible. Il apprit, pendant la nuit, que les ennemis étaient campés entre le château de Lama et Cortile, mais qu'ils n'avaient que peu d'infanterie et beaucoup de cavalerie, ce qui lui fit juger que le dessein de M. de Stahremberg n'était que de faire passer un détachement dans le Parmesan. Dans cette idée, il partit de Carpi, le 26 au matin, avec six mille hommes et six pièces de canon, pour aller joindre à Soliera M. de Saint-Fremont, qui s'y était effectivement rendu à la pointe du jour avec douze cents hommes d'infanterie et quelque cavalerie tirés de Modène et des retranchements de Bastiglia et de Buonporto. Son avant-garde, sous les ordres de M. le comte de Sézanne, s'empara même du château de Soliera et occupa les chemins par lesquels les ennemis auraient pu y arriver. M. le duc de Vendôme, pour joindre M. de Saint-Fremont, alla passer la Lama sur un pont de pierre à un mille de Carpi, ayant avec lui vingt compagnies de grenadiers que suivit le reste de ses troupes; mais un brouillard épais lui cachant la vue des ennemis, il se trouva, en arrivant sur ce ruisseau, à demi-portée de fusil de leur armée, qui marchait sur deux colonnes, l'une d'infanterie, l'autre de cavalerie, aussi près, à sa gauche, des troupes de M. de Saint-Fremont, qu'elle l'était de M. de Vendôme à sa droite.

Cette situation eût été avantageuse pour attaquer les ennemis, qui se trouvaient alors entre deux feux; mais M. le duc de Vendôme, se croyant trop inférieur, jugea à propos d'attendre qu'il eût été joint par toutes ses troupes; et comme il ne pouvait donner la main à M. de Saint-Fremont, il lui manda de lui envoyer par Rubiera celles qui étaient sous ses ordres, et de retourner à Modène avec deux compagnies de grenadiers et un régiment de cavalerie.

Les ennemis n'allèrent pas plus loin ce jour-là; ils restèrent en bataille, ainsi que MM. de Vendôme et de Saint-Fremont, pendant le reste de la journée. La nuit suivante M. de Saint-Fremont retourna à Modène, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, et fit marcher le gros de ses troupes à Rubiera.

Le 27 au matin, après quelques coups de canon de part et d'autre, les ennemis se mirent en marche par leur gauche. M. de Vendôme fit de même par sa droite, toujours à la portée du fusil d'eux; mais trouvant ses forces très-disproportionnées aux leurs, et ayant été averti qu'ils occupaient, sur le canal de Carpi, le château de Campo-Galliano, qui leur donnait un passage au moyen duquel ils auraient pu le forcer à combattre malgré lui, il repassa la Papacina et regagna Carpi, où il arriva le 28 au matin, et où il fut joint par les troupes qui revenaient du Mincio. Les ennemis allèrent camper leur droite à Campo-Galliano, leur gauche tirant vers San-Martino d'Este, ayant abandonné toute la Secchia, même Quistello, dont les troupes françaises s'emparèrent.

Le projet de M. le duc de Vendôme était de se porter la nuit suivante à Coreggio, où il devait être joint le même jour par de nouvelles troupes. Il se proposait de marcher ensuite aux ennemis et de les combattre si l'occasion s'en présentait. Il ne pensait pas qu'avec toute leur armée et les bagages qu'ils menaient avec eux il leur fût possible de remonter, comme ils le publiaient, jusqu'en Piémont; mais seulement que leur objet était de prendre quelque établissement intermédiaire. Cependant, comme la Stradella était le seul chemin qu'ils pussent tenir entre le Pô et l'Apennin, pour donner la main au duc de Savoie, il dépêcha des courriers à M. le prince de Vaudémont, qui était à Milan, et à M. le grand-prieur, pour que, chacun de leur côté, ils eussent à envoyer, sans perdre

de temps, le plus de troupes qu'ils pourraient, occuper ce poste important et les retranchements qu'on y avait faits à la fin de la campagne. M. le prince de Vaudémont mit aussitôt en mouvement le peu de troupes qui étaient dans le Milanais[1]; et M. le grand-prieur envoya ordre à M. d'Estaing de marcher avec celles qu'il commandait dans le Novarais.

M. le duc de Vendôme partit de Carpi le 29, à la pointe du jour, et alla camper au moulin de la Rotta, près de Coreggio.

Le 30 il gagna Reggio, où il apprit que les ennemis, ayant continué leur marche, avaient, le matin de ce même jour, passé le Crostolo et qu'ils se dirigeaient sur Ponte à Lenza, pour entrer dans le Parmesan. Il fut informé aussi que leur armée était composée de huit régiments d'infanterie, six de cavalerie, deux de dragons et un de hussards, et qu'ils avaient laissé derrière eux pour garder les seuls postes de la Mirandole, Revere et Ostiglia, quatre régiments d'infanterie et deux de cavalerie, sous les ordres du général Trautmansdorf. M. le duc de Vendôme avait laissé à peu près le même nombre de troupes, c'est-à-dire, quinze bataillons, deux régiments de cavalerie et un de dragons, tant sur la Secchia que sur le Mincio et dans les différentes places ou postes du Modénais et du Mantouan[2]; mais il estimait que les troupes avec lesquelles marchait M. de Stahremberg lui étaient infiniment supérieures.

Cependant, ayant rassemblé à Reggio toutes celles avec lesquelles il se proposait de le suivre, et jugeant qu'attendu

[1] M. le prince de Vaudémont n'avait dans le Milanais que deux bataillons en état de marcher, indépendamment des garnisons indispensables pour les places de cet état.

[2] On ne voit pas qu'il soit resté avec ces troupes aucun officier général pour les commander en chef.

la grande quantité d'équipages que ce général menait avec lui, son arrière-garde n'aurait pas encore passé la Lenza, il décampa le 31 à la pointe du jour, et prit le même chemin que lui, résolu de le serrer de si près qu'il ne pût rien entreprendre, ni se séparer pour prendre des quartiers; mais on voit qu'en même temps que M. le duc de Vendôme cherchait à atteindre les ennemis et était déterminé à tout forcer pour les empêcher de se joindre au duc de Savoie, il était persuadé que bientôt ils reprendraient le chemin de la Secchia. Rempli de cette idée, il songea à leur préparer des obstacles pour leur retraite. En conséquence, il donna des ordres pour que l'on travaillât avec la plus grande diligence à faire un retranchement depuis Reggio jusqu'à la montagne, dans l'espace d'environ trois milles, afin de les forcer à se jeter dans l'Apennin, si effectivement ils revenaient sur la Secchia, ou du moins de leur rendre très-difficile, s'ils restaient dans le Parmesan et le Plaisantin, leur communication avec la Mirandole et les troupes qu'ils avaient laissées sur le bas Pô.

M. le duc de Vendôme ne trouva plus l'armée impériale sur la Lenza; elle avait entièrement passé la rivière le 30 et déjà gagné le Taro. Il apprit même que M. de Stahremberg faisait ouvrir des marches pour se porter dans le Plaisantin, ce qui le détermina à pousser jusqu'à Parme, où il campa le 31.

Ne pouvant plus douter alors que le projet de M. de Stahremberg ne fût d'aller joindre le duc de Savoie, il écrivit de nouveau à M. le prince de Vaudémont et à M. le grand-prieur pour leur faire connaître l'importance de presser la marche des troupes qu'il leur avait mandé d'envoyer à la Stradella, et il se mit lui-même en marche le 1^er^ janvier, avant le jour, pour suivre le grand chemin de Parme à Plaisance. Il devança

l'armée avec les grenadiers, précédé de quelque cavalerie conduite par M. de Lautrec.

M. de Vaudémont avait déjà fait mettre en mouvement les deux bataillons des troupes d'Espagne qui étaient dans le Milanais, ainsi que les milices de l'Alexandrin et du Montferrat, dont M. de Sartirane, officier espagnol, devait aller prendre le commandement à la Stradella. M. d'Estaing, de son côté, avait marché avec les trois bataillons et les treize escadrons qui étaient dans le Novarais et la Lumeline; mais, n'ayant reçu le premier ordre de M. le grand-prieur que le 31, il n'avait commencé à rassembler ses quartiers que le 1er janvier, et ne pouvait arriver à la Stradella que le 3 avec sa cavalerie, et le 4 avec son infanterie. M. de Sartirane s'y rendit dès le 2 au matin; mais, au lieu d'occuper le poste avec toutes ses troupes, il envoya le gros de ses deux bataillons et les milices à Tortone, suivant l'ordre qu'il en reçut de M. de Colmenero, qui commandait dans cette place, et ne garda à la Stradella que deux cents hommes.

Les ennemis ne donnèrent pas à M. d'Estaing le temps de renforcer l'armée des troupes qu'il conduisait. Quoiqu'il eût fait une telle diligence, que dès le 2 au soir le régiment de dragons de Caylus avait passé le Pô près de Pavie et s'était avancé jusqu'à Campo-Spinoso, le jeune prince de Vaudémont, avec l'avant-garde de leur armée, l'avait prévenu; le 2 après midi il était arrivé à Bronni d'où il masquait la Stradella; et le commandant du régiment de Caylus, sur l'avis que lui en avait donné M. de Sartirane, s'était rapproché du Pô. M. d'Estaing lui-même, en ayant été averti au moment où il commençait à passer ce fleuve, le 3 avant le jour, avec le reste de sa cavalerie, jugea que les ennemis étant maîtres de Bronni, qui leur donnait un passage facile, il était inutile de garder les re-

tranchements de la Stradella. Considérant d'ailleurs qu'en s'y portant il se trouverait pris par derrière par les troupes des ennemis qui étaient à Bronni, tandis que leur armée marcherait à lui, il repassa le Pô et remonta la gauche de ce fleuve pour le passer à San-Nazaro et aller prendre les devants des ennemis, où M. le grand-prieur, de son côté, fit marcher deux bataillons et les carabiniers, qui y arrivèrent le 4.

Mais l'assemblée de toutes ces troupes à Tortone était inutile pour le salut de la Stradella. L'armée ennemie ayant campé le 2 à Castel-San-Giovani, joignit son avant-garde le 3, devant ce poste, et n'eut pas de peine à s'emparer des retranchements. Le comte de Sartirane s'était retiré dans le château; mais le lendemain, à quatre heures du matin, il fut obligé de se rendre prisonnier de guerre.

Cependant M. le duc de Vendôme, ayant continué de marcher avec rapidité, joignit l'arrière-garde des ennemis à trois milles de la Stradella, le 4 au matin. M. de Lautrec, qui le devançait avec cinq cents chevaux, la culbuta et s'empara de trois cents chariots, de quatre cents paires de bœufs et de cent mille rations de fourrages que les ennemis furent forcés d'abandonner. On ne trouva plus aucune résistance jusqu'à la Stradella. Les ennemis en étaient décampés pour marcher vers Voghera et gagner le Tortonais; mais ils y avaient laissé une forte arrière-garde. M. le duc de Vendôme arriva à une heure après midi en vue des retranchements, avec la tête de l'armée. Ils étaient occupés par des dragons à pied soutenus par dix escadrons. M. le duc de Vendôme, après les avoir reconnus, les fit attaquer en deux endroits par trente-deux compagnies de grenadiers, qui les emportèrent en un moment. MM. de Guerchi, de Broglie et du Plessis-Bellière les commandaient.

MM. de Besons, d'Albergotti, de Murcey, de Bissy, de Goesbriant, d'Imecourt, de Sézanne, de Leuville et M. de Saint-Fremont, qui reçut une forte contusion, se distinguèrent beaucoup. M. le duc de Vendôme leur donna de grands éloges dans le compte qu'il en rendit au roi; et, si l'on en croit ce qu'il manda dans la même dépêche, on fit aux ennemis cinq cents prisonniers; un pareil nombre fut tué sur la place et beaucoup d'autres se dispersèrent dans la montagne. Les troupes du roi ne perdirent qu'un lieutenant tué et deux hommes blessés.

Après l'action l'armée campa à la Stradella; le 5 au matin elle se remit en marche, et alla camper à Voghera; les ennemis en étaient partis le matin, et marchaient vers la Scrivia.

Le 6 M. le duc de Vendôme marcha encore, et campa à [1]. Pendant ces deux journées on fit encore aux ennemis mille prisonniers; on s'empara aussi d'un grand nombre de chariots qu'ils avaient abandonnés pour marcher plus légèrement et pour embarrasser les chemins.

Ils firent en effet une telle diligence, que le 6 au soir ils passèrent la Scrivia à Castel-Novo, au-dessous de Tortone, et entrèrent dans l'Alexandrin.

M. le duc de Vendôme arriva sur cette rivière le 7 au matin; mais voyant qu'il n'était plus temps de tomber sur leur arrière-garde, et ne voulant pas se commettre à recevoir un combat dans les plaines de l'Alexandrin, où par leur nombreuse cavalerie ils auraient eu trop d'avantage, il mena l'armée sous Tortone. M. de Lautrec, qui continua d'être détaché en avant de l'armée, suivit les ennemis par Castel-Novo jusqu'à San-Giuliano, et fit encore des prisonniers. M. le duc de Vendôme apprit par lui que les ennemis avaient campé la

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit.

nuit précédente à l'abbaye del Bosco, située à quatre milles d'Alexandrie, et qu'ils devaient continuer leur marche vers Rivalta ou Castellaccio sur les confins du Montferrat.

M. le duc de Vendôme, jugeant par ces nouvelles que la direction que prenaient les ennemis les portait dans la montagne du côté de Novi et vers l'Orba et la Bormida, envoya M. d'Estaing derrière cette dernière rivière pour les empêcher d'y jeter des ponts, et il marcha le 8 avec l'armée pour s'approcher de Novi et chercher à profiter, en les attaquant, de la supériorité de son infanterie. Sa marche se fit par la gauche de la Scrivia, afin de n'être pas forcé de combattre malgré lui, et l'armée campa à Serravalle, où elle n'était plus qu'à trois milles de Novi. M. le duc de Vendôme, en partant de Tortone, envoya à Alexandrie M. de Bissy avec trois bataillons, un régiment de cavalerie, un de dragons, et les milices de l'Alexandrin.

Pendant ce temps M. le grand-prieur, informé que les ennemis s'approchaient de la Bormida, et ne voyant aucun mouvement du côté du duc de Savoie, se rendit à Alexandrie le 7, et fit marcher à Acqui des détachements des quartiers de sa gauche, pour soutenir M. d'Estaing, à qui il avait mandé de border la Bormida, depuis Borgorato jusqu'à Cassino del Stade, de sorte que cette rivière se trouva gardée dans cette partie par environ six mille hommes et deux mille chevaux. Ces troupes y arrivèrent très à propos, car les ennemis s'étaient présentés le 9 à Castellaccio pour y passer la rivière. M. le grand-prieur eut le temps de rassembler ses troupes devant eux, ce qui les força de rentrer le même jour dans le camp de Bosco.

Mais le lendemain, s'étant déterminés à remonter la rivière par sa rive droite, pour aller chercher un passage à Castel-

Novo di Bormida, M. le grand-prieur se contenta de les observer jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé Cassino del Stade, et ne poussa pas plus loin ses troupes, parce que, depuis ce lieu-là jusqu'à son embouchure, la Bormida était guéable partout, et que, tous les quartiers de sa gauche ayant été levés, il n'avait plus de retraite que sur Alexandrie. Il prit même le parti, dès que les ennemis furent éloignés, de se replier avec son infanterie sur cette place, et d'envoyer sa cavalerie à M. le duc de Vendôme. Il laissa seulement sur la Bormida M. le comte d'Estaing avec huit cents chevaux et quatre cents hommes d'infanterie. Les mouvements que le duc de Savoie pouvait faire sur les quartiers de sa droite le déterminèrent ensuite à regagner Asti.

M. le duc de Vendôme, informé le 10 au matin que les ennemis étaient décampés de Bosco et qu'ils marchaient vers Castel-Novo, décampa de Serravalle et arriva le même jour à Francavilla, où il fit camper sa première ligne; la seconde alla à Pastorana; l'avant-garde et cinq cents chevaux, qui dans toutes les marches précédaient l'armée, se portèrent avec toute la cavalerie à Capri. On fit pendant la nuit un pont sur l'Orba, mais le dégel gonfla tellement les eaux que ce pont fut emporté et ne put être réparé que le 11 à dix heures du matin. Aussitôt M. le duc de Vendôme détacha M. Desessart avec deux cents chevaux pour aller aux nouvelles et savoir si les ennemis étaient encore à Castel-Novo. Il fit en même temps passer tous les grenadiers; l'infanterie les suivit, mais avec beaucoup de peine, à cause du mauvais état du pont. Pendant ce temps il fut informé par M. Desessart que la plus grande partie de l'armée avait passé la Bormida et qu'il restait encore à sa rive droite, près de Castel-Novo, vingt troupes de cavalerie, beaucoup de chariots et l'infanterie qui était dans

le château et à la tête du village. A l'instant M. le duc de Vendôme fit marcher avec la plus grande diligence toute la cavalerie et les grenadiers. Arrivé en personne sur une hauteur qui était à un demi-mille de Castel-Novo, il vit l'armée des ennemis en bataille de l'autre côté de la rivière, et du même côté que lui quinze ou seize troupes de cavalerie rangées devant le gué pour favoriser le passage d'environ deux cents chariots qui étaient restés en arrière.

Dès qu'il eut reconnu cette disposition, il envoya chercher les grenadiers et les fit conduire par un chemin creux qui menait droit au village de Castel-Novo. Les ennemis voyant qu'ils allaient se saisir des rideaux qui étaient à une demi-portée de fusil des maisons du village, firent avancer dans lesdites maisons et les haies cinq bataillons pour soutenir une garde de cavalerie que les grenadiers avaient fait replier. Pendant ce temps M. d'Albergotti faisait la disposition de l'attaque, dont M. de Murcey devait avoir la droite et M. de Goesbriant la gauche, et M. le duc de Vendôme faisait avancer la cavalerie pour attaquer celle des ennemis qui était encore à la tête du gué. M. de Saint-Fremont fut chargé de cette attaque; mais avant qu'il eût joint les ennemis, le plus grand nombre s'était jeté avec précipitation dans la rivière, abandonnant tous les chariots qu'ils devaient protéger. Plusieurs se noyèrent et quelques-uns furent tués. M. d'Albergotti, de son côté, donna le signal de son attaque. Les grenadiers marchèrent sans tirer, et, après avoir essuyé la décharge des ennemis, entrèrent par la droite et par la gauche dans le village, où ils firent un grand carnage. Les ennemis perdirent dans cette action environ mille hommes, dont trois cents furent faits prisonniers. On leur prit aussi sept drapeaux. Plusieurs de leurs officiers principaux furent blessés, tels que le prince

de Lichtenstein et le commandant du régiment de Stahremberg. Le général Solari fut tué. Il y eut dans les troupes françaises vingt-cinq officiers et cent vingt grenadiers ou dragons tués ou blessés; du nombre de ces derniers furent MM. de Goesbriant, de Saint-Pater et de Morangies. L'infanterie n'eut point de part à l'affaire; elle n'arriva que quelques heures après, parce que le passage de l'Orba retarda beaucoup sa marche; et M. le duc de Vendôme paraît avoir infiniment regretté le temps qu'on avait perdu à rétablir le pont, ce qui l'empêcha d'attaquer quatre heures plus tôt et de remporter un avantage plus considérable.

Toutes les troupes passèrent la nuit près de Castel-Novo. Les ennemis restèrent aussi en bataille pendant la nuit, de l'autre côté de la rivière; mais au jour on les vit en pleine marche pour la remonter vers Acqui. Ce poste donna de l'inquiétude à M. le duc de Vendôme, M. Desclos qui l'occupait avec quatre cents hommes et deux cents chevaux, n'ayant point reçu les ordres réitérés qu'il lui avait envoyés de l'abandonner. Il fit chercher des gués pour passer la Bormida. Il se porta lui-même avec trois cents dragons à celui de Rivalta, au-dessus de Castel-Novo; mais, ne l'ayant pas trouvé praticable, et ayant alors pour objet principal de donner la main à M. le grand-prieur qui était retourné à Asti, il prit le parti de descendre la rivière et de mener l'armée à Castel-Spino, où elle arriva le même jour. L'avant-garde fut poussée à Castellaccio, où l'on fit remonter le pont de bateaux qui était à Alexandrie; et M. de Bissy, qui était dans cette place avec les trois bataillons, un régiment de cavalerie et un de dragons qu'il y avait menés quelques jours auparavant, eut ordre d'aller joindre M. le grand-prieur. M. le duc de Vendôme, ayant alors été informé des mouvements que le

général Trautmansdorf faisait sur la Secchia, et que déjà Bastiglia et Buonporto étaient assiégés, fit partir le même jour M. de Saint-Fremont avec dix bataillons et quatorze escadrons pour aller s'opposer à ses progrès. Ce qui lui resta de troupes lui parut suffisant pour assurer sa jonction avec M. le grand-prieur et pour empêcher M. de Stahremberg de faire la sienne avec le duc de Savoie du côté d'Albe.

La nécessité de laisser reposer les troupes le força à faire séjourner l'armée à Castel-Spino. Il comptait se remettre en marche le 14 pour gagner Asti et chercher à joindre encore une fois les ennemis; mais on employa plus de temps qu'il ne l'avait imaginé à remonter le pont à Castellaccio : il ne fut achevé que la nuit du 13 au 14, de sorte que l'armée ne put passer la Bormida que le 15 au matin. Elle prit sa marche sur Bergamasco, où elle passa le Belbo, et elle alla le même jour à Corticella, sur le chemin et à une marche d'Asti.

Les ennemis avaient continué la leur, et étaient arrivés le 14 à Canetti, près de Nizza della Paglia. En passant à hauteur d'Acqui, ils firent sommer M. Desclos, qui commandait dans la place; mais n'ayant eu d'autre réponse de lui, sinon que dans quinze jours il verrait ce qu'il aurait à faire, ils ne jugèrent pas à propos de s'arrêter pour l'attaquer. M. Desclos sortit lui-même de la place le 13 pour inquiéter leur marche, et leur fit cent vingt prisonniers.

Dès que l'armée fut arrivée à Corticella, M. le duc de Vendôme se rendit en personne à Asti; et ayant été informé que l'armée des ennemis était encore à Canetti, il fit, dès le soir même, marcher des troupes pour tâcher de leur couper le chemin d'Albe. A cet effet, M. de Bouligneux eut ordre d'aller, avec neuf bataillons des troupes de M. le grand-prieur, s'emparer du château de Castigliole. Il fut suivi par M. de

Vaubecourt, qui marcha le 16, à la pointe du jour, avec huit bataillons et cinq escadrons, et se rendit à Isola. M. de Bouligneux était déjà maître du château de Castigliole; il s'empara ensuite de celui de Colosso. M. le duc de Vendôme se porta lui-même à Isola avec les carabiniers et deux régiments de cavalerie espagnole, après avoir donné l'ordre à l'armée de l'y suivre. Il fut accompagné de M. le grand-prieur et de tous les officiers généraux. On envoya plusieurs partis sur la marche des ennemis dont on ignorait la situation; mais on apprit par les prisonniers et les paysans, qu'après avoir campé le 15 à Neire et à Castagnole ils avaient, le 16 au matin, passé le Tanaro à Albe et à Govone, où le duc de Savoie avait jeté un pont; et que non-seulement leur armée, mais aussi leur arrière-garde, étaient à midi de l'autre côté de la rivière, et qu'après le passage le pont de Govone avait été levé.

M. le duc de Vendôme vit avec beaucoup de chagrin que le retardement de la construction du pont sur la Bormida lui eût fait manquer de quelques heures les ennemis; mais jugeant alors qu'il était aussi inutile de les suivre plus loin que nécessaire de donner du repos à l'armée, qui venait de marcher dix-huit jours sans s'arrêter, dans une saison rigoureuse et par les plus mauvais chemins, il ne pensa plus qu'à envoyer les troupes dans des quartiers d'hiver. Lorsque l'armée fut arrivée, il la fit camper près d'Isola. L'infanterie occupa les hauteurs depuis ce lieu jusqu'à Castigliole, où l'on établit le quartier général. La cavalerie campa dans la plaine entre Isola et le Tanaro.

L'armée séjourna le 17; mais dès le même jour M. de Vaubecourt partit avec les troupes qui étaient à ses ordres pour les ramener dans le Montferrat-Mantouan, et leur faire reprendre les quartiers qu'elles y avaient occupés avant

les mouvements qu'elles venaient de faire. Il passa le Tanaro à Asti. M. d'Estaing quitta aussi l'armée pour se rendre dans le Novarais et la Lumeline, avec les troupes qui y avaient été précédemment sous ses ordres. Le lendemain on le fit suivre par quelques régiments de cavalerie pour le renforcer, parce qu'on eut avis que les impériaux, joints au duc de Savoie, marchaient sur Chieri; ce qui fit juger à M. le duc de Vendôme que leur projet était de faire passer un gros corps du côté de Verceil.

Le 18 toutes les troupes quittèrent le camp de Castigliole pour aller aussi dans leurs quartiers, et M. le duc de Vendôme établit le sien à Asti. On augmenta le nombre des troupes qui devaient hiverner dans le Montferrat, entre le Pô et le Tanaro, pour être en état de résister aux entreprises des ennemis, que l'on jugea aussi devoir se mettre en force du côté de Verue.

On détacha de nouveau quelques troupes pour suivre celles que M. de Saint-Fremont ramenait sur la Secchia, dans la vue d'avoir dans cette partie un corps de vingt-sept bataillons et de vingt-neuf escadrons qui les mît en état de la soutenir et de reprendre tous les postes dont on apprit que les ennemis s'étaient emparés, principalement Bastiglia et Buonporto[1]. Suivant cette disposition, l'armée du Piémont resta composée de cinquante-six bataillons et soixante et onze escadrons, dont trente-sept bataillons et quarante escadrons français furent

[1] Le général Trautmansdorf, à qui M. de Stahremberg avait laissé le commandement des troupes impériales sur la Secchia, lorsqu'il s'était éloigné de cette rivière, avait attaqué en règle Bastiglia et Buonporto; et quoiqu'il n'y eût dans le premier de ces postes que quatre-vingts hommes et cinquante dans le dernier, il ne put s'emparer de Bastiglia qu'après quatre jours d'attaque. M. de Lartigue, lieutenant-colonel du régiment de Penthièvre, fut forcé, après ce temps, de se rendre prisonnier de guerre. Buonporto se rendit de même après avoir fait une bonne défense. M. de Trautmansdorf s'empara aussi de Quistello, et étendit ses quartiers jusqu'aux portes de Modène.

répandus depuis Asti jusqu'aux postes de Verue ; dix bataillons et treize escadrons à Casal et dans les environs ; neuf bataillons et dix-huit escadrons sur la Sesia, dans le Novarais et la Lumeline. Toutes ces troupes achevèrent d'entrer dans leurs quartiers le 20 janvier.

Il paraît par les lettres de M. le duc de Vendôme que, pouvant, par la disposition de ses quartiers, rassembler en vingt-quatre heures trente-sept bataillons et quarante escadrons, il ne croyait pas que le duc de Savoie pût entreprendre sur lui, à moins qu'il ne fût déterminé à combattre dans des montagnes où il perdrait tout l'avantage de la nombreuse cavalerie des impériaux. D'ailleurs, il était persuadé que ces derniers, ayant perdu pendant leur marche, depuis la Secchia, environ six mille hommes, dont trois mille prisonniers, mille chariots d'équipage ou de vivres et quatre mille bœufs de trait, n'étaient point en état de faire de grandes opérations ; que peut-être même, si le duc de Savoie avait prévu qu'on les eût suivis de si près et qu'on les eût resserrés dans son pays avec des forces aussi considérables, il ne les y aurait pas attirés.

M. le duc de Vendôme fut trompé dans ses conjectures. A peine ses troupes étaient-elles arrivées dans leurs quartiers, qu'on vit paraître le duc de Savoie dans le Montferrat, aux sources de la rivière de Borbo, peu loin de Verue et fort près de Montafia, de Monteglio et de Passerano, qui formaient la tête des quartiers. Ce prince arriva le 19 à Cocconato avec ses troupes, qui faisaient l'avant-garde de l'armée impériale, et ce jour-là il cantonna en colonne ainsi que les impériaux.

Sur les premières nouvelles que M. de Vaubecourt donna le 20 à M. le duc de Vendôme de ce mouvement imprévu,

ce général se rendit à Montechiaro avec M. le grand-prieur et plusieurs officiers généraux, et donna des ordres pour faire avancer des troupes. Pendant ce temps M. le duc de Savoie, se jetant sur la droite du chemin de Cocconato à Verue, alla occuper avec les troupes piémontaises le château de Murisengo, situé sur une colline qui couvrait ce chemin et tenait la tête du val de Stura. M. de Stahremberg vint en même temps avec les troupes impériales camper à Cocconato. Ce mouvement détermina M. de Vaubecourt à se porter entre Rinco et Scandaluza, avec trois bataillons, trois compagnies de grenadiers et deux régiments de cavalerie, pour observer les ennemis, appuyant sa gauche aux quartiers de Monteglio et de la Piova, occupés par huit bataillons, et sa droite à portée de communiquer avec ceux d'Oddalengo, Gabbiano et Monfestino, voisins de Verue. M. le duc de Vendôme, de son côté, fit occuper dès le 20, par douze cents hommes détachés de la garnison d'Asti, la hauteur de Villa-Deati, qui tenait le chemin de Ponte-Stura que les ennemis auraient eu à passer pour gagner de Murisengo la route de Verue à Casal. Quelques heures après, ce poste fut renforcé de quatre bataillons venant de Montcalvo; et sur l'avis que reçut M. le duc de Vendôme que le quartier de la Piova, très-voisin de Cocconato et occupé par quatre bataillons, n'avait encore pu être mis en état de défense, il fit passer ces troupes à Cunico, où était un bon château qui assurait la communication de Monteglio à Montechiaro.

Toutes ces dispositions se firent le 20. Le lendemain quatre bataillons de la garnison d'Asti et trois cents hommes des régiments irlandais joignirent M. le duc de Vendôme, qui les porta entre Villa-Deati et Rinco. Six régiments de cavalerie ou de dragons, qui ne formaient chacun que deux cents

chevaux, arrivèrent en même temps et campèrent dans les environs de Villa-Deati.

Le duc de Savoie séjourna ce même jour 21 à Murisengo, les impériaux à Cocconato, et ils furent joints par de nouvelles troupes.

Le 22 les deux armées respectives se trouvèrent en présence : celle des ennemis, la droite à Cocconato, la gauche à Murisengo; celle de M. le duc de Vendôme, la droite à Villa-Deati, la gauche à Montechiaro, ayant en avant les quartiers de Monteglio et de Cunico. Les deux armées étaient réciproquement placées sur des hauteurs très-avantageuses et séparées par le val de Stura; de manière qu'aucune des deux ne pouvait passer ce vallon sans un grand désavantage. Les ennemis avaient de plus celui d'être resserrés à leur gauche par les quartiers d'Oddalengo, de Monfestino, de Gabbiano et par Ponte-Stura, qui étaient occupés par huit bataillons sous les ordres de M. de Guerchy.

On resta trois jours dans cette situation; et pendant ce temps le duc de Savoie chercha à faire une diversion du côté de Montafia, en faisant avancer ses milices sur ce poste. Elles s'en approchèrent à une petite portée de canon, mais leur mouvement ne produisit aucun effet. Enfin, soit que ce prince eût eu le projet de surprendre les quartiers du Montferrat ou d'obliger M. le duc de Vendôme à les resserrer, soit que son dessein ne fût que d'assurer la marche des troupes qu'il voulait faire passer dans le Crescentin, il employa la journée du 24 à faire filer par ses derrières ses bagages et sa cavalerie pour aller passer le Pô à Verue; et pendant la nuit du 24 au 25 il fit décamper son infanterie et celle des impériaux, qui alla aussi passer le pont de Verue.

M. le duc de Vendôme ne fut certain de leur retraite que

le 25, à neuf heures du matin, et aussitôt il fit marcher des troupes vers Murisengo ; mais les difficultés du pays, rempli de collines, de ravins et de chemins creux, n'ayant pas permis de suivre les ennemis avec assez de diligence pour les atteindre, il fit rentrer ces troupes dans le camp ; et comme les mouvements qu'ils venaient de faire menaçaient sa droite et Casal, il changea l'emplacement de ses quartiers entre le Pô et le Tanaro, en plaçant à portée de Casal et de Valence douze bataillons prêts à passer le Pô sur les ponts de ces deux villes, et vingt escadrons dont les plus éloignés n'étaient qu'à quatre lieues. Toutes les troupes décampèrent le 26 pour se rendre à leur nouvelle destination ; et M. le duc de Vendôme, pour être à portée de veiller de plus près à ce qui pourrait se passer du côté du Pô, alla établir son quartier à Casal[1]. On ne fit aucun changement à ceux de M. le comte d'Estaing ; mais lui-même, ayant appris que les ennemis, après leur passage du Pô, avaient détaché un corps de cavalerie qui avait passé la Sesia et qui se portait sur Rosasco, prit le parti de lever ceux de sa droite et de se rassembler à Novare, pour agir ensuite suivant que les circonstances pourraient l'exiger.

L'inquiétude qu'il témoigna prendre des mouvements des ennemis engagea M. le duc de Vendôme à le renforcer de deux bataillons qu'il lui envoya de Casal pour le mettre plus en état de couvrir le Milanais et d'établir, comme il le lui avait prescrit, une ligne le long de l'Agogna, depuis le lac d'Orta jusqu'à l'embouchure de cette rivière dans le Pô.

Ces précautions devinrent d'autant plus nécessaires, que

[1] M. le duc de Vendôme trouva dans cette ville le duc de Mantoue, qui s'y était retiré depuis qu'en 1702 les impériaux avaient bloqué sa capitale. Ce prince, voyant alors le théâtre de la guerre établi dans ses états du Montferrat, obtint du roi la permission d'aller en France, où il se rendit peu de temps après.

les ennemis placèrent toutes leurs troupes entre le Pô, la Sesia et la Dora-Baltea, excepté quatre bataillons qu'ils laissèrent à la droite du Pô, près de Verue. Leurs postes avancés furent portés jusqu'à très-peu de distance de Casal, et ils retranchèrent le village de Villa-Nova, qui n'était qu'à une lieue du pont de cette ville. Ils firent aussi entrer un gros corps à Verceil, ce qui détermina M. le duc de Vendôme, sur les représentations de M. le prince de Vaudémont, à changer la position de la ligne qu'il avait ordonné de faire derrière l'Agogna, parce que le terrain qui, suivant la direction de cette ligne, devait rester entre l'Agogna et la Sesia, et qui appartenait au Milanais, se serait trouvé abandonné aux courses de la garnison de Verceil. Le projet de M. de Vaudémont était de porter la ligne sur la Sesia, depuis Romagnano, qu'occupaient déjà les troupes de M. d'Estaing, jusqu'à l'embouchure de cette rivière; c'était une entreprise pénible et dangereuse, le travail devant se faire aussi près des ennemis, et elle exigeait un grand nombre de troupes pour soutenir les travailleurs; mais la conservation de tout ce qui dépendait du Milanais était un objet principal; d'ailleurs cette ligne devait procurer l'avantage d'assurer la navigation du Pô jusqu'à l'embouchure de la Sesia, ce qui était nécessaire pour assembler à Casal les munitions de guerre et de bouche dont on avait besoin. M. le duc de Vendôme, s'étant donc déterminé à suivre le projet de M. le prince de Vaudémont pour la direction de la ligne, envoya de nouvelles troupes à M. le comte d'Estaing. Elles consistaient en cinq bataillons et huit escadrons[1] qu'il lui fit passer des quartiers du Montferrat, et qui, après avoir traversé le Pô à Valence, arrivèrent le 27 à Mortara,

[1] Les regiments d'infanterie de Piémont et de Sault, et ceux de cavalerie de Bourbon, Villeroy, Sully et Ruffey.

d'où M. d'Estaing leur fit occuper des quartiers dans les environs de Cerano et de Trecate; alors il eut à ses ordres quatorze bataillons et trente-six escadrons français, indépendamment de quelques bataillons des troupes d'Espagne et de la cavalerie de l'état de Milan, à la vérité très-faible en chevaux, mais nombreuse en hommes[1].

Après le départ des cinq bataillons et des huit escadrons que M. le duc de Vendôme envoya à M. d'Estaing, il ne resta plus à la droite du Pô, dans les quartiers du Piémont, du Montferrat et de l'Alexandrin, que trente-neuf bataillons et vingt-huit escadrons. Le reste des troupes françaises, au nombre de vingt-sept bataillons et de vingt-neuf escadrons, était en Lombardie. M. de Saint-Fremont, que M. le duc de Vendôme y avait renvoyé pour s'opposer aux progrès du général Trautmansdorf, était arrivé à Reggio le 28 janvier; et, après y avoir rassemblé la plus grande partie des troupes qu'il y avait ramenées, il avait attaqué Bastiglia et Buonporto, et emporté ces deux postes l'épée à la main, quoiqu'ils fussent occupés chacun par quatre à cinq cents hommes. Il se rendit ensuite maître de Quistello, et força toutes les troupes des ennemis qui étaient sur la Secchia, à se retirer sous la Mirandole, après avoir perdu dans les différentes attaques cinq cents hommes tués, blessés ou faits prisonniers. M. de Praslin, qui était resté à Mantoue, favorisa ces opérations par une diversion sur Ostiglia.

Après ces expéditions, qui ne coûtèrent à M. de Saint-Fremont que quatre officiers et dix grenadiers tués ou blessés, et après avoir ainsi repris en un jour sur les ennemis tous les postes dont ils ne s'étaient emparés qu'avec beaucoup de

[1] Les dragons de Caylus, les régiments de cavalerie de Brabant, Flandre, Trivulce, Val de Fuentès, Molfette et Figuières.

temps et de travail, il fit entrer ses troupes dans les quartiers du Modénais et du Mantouan, derrière la Secchia et le Mincio. Il établit le sien à Modène, et M. de Praslin resta à Mantoue[1].

Le général Trautmansdorf, de son côté, ne jugeant pas que ni Finale ni les autres postes qu'il occupait entre la Secchia et le Panaro fussent en sûreté, les fit abandonner et renferma toutes ses troupes dans la Mirandole, Revere et Ostiglia, ou dans les lieux que ces places pouvaient protéger. On sut qu'il avait sous ses ordres sept régiments d'infanterie, deux de heiduques ou croates et quatre de cavalerie ou de dragons, ce qui formait un nombre de troupes beaucoup plus considérable qu'on ne s'y était attendu d'après les rapports qu'on avait eus de celles que lui avait laissées M. de Stahremberg lorsqu'il avait quitté les bords de la Secchia pour prendre le chemin du Piémont; mais ces troupes étaient tellement affaiblies, qu'on ne comptait que six mille sept cent cinquante hommes dans l'infanterie et mille huit cent cinquante dans la cavalerie.

Telle fut la fin des grandes opérations d'une campagne aussi longue que pénible, qui fut moins fertile en conquêtes et en grandes actions qu'en mouvements extraordinaires et ruineux pour les troupes des puissances belligérantes. Les deux couronnes ne perdirent rien de ce qu'elles possédaient au commencement de la campagne, mais elles ne gagnèrent point de terrain sur les troupes impériales; celles-ci, au contraire, parurent s'affermir en Italie au lieu d'en être chassées. L'infi-

[1] M. le maréchal de Tessé s'était rendu à Milan sans avoir eu aucune part ni aux manœuvres qui s'étaient faites dans le Montferrat, ni aux expéditions de la Secchia. M. le duc de Vendôme lui proposa d'aller prendre le commandement des troupes qui étaient sur cette rivière; mais il préféra attendre à Milan des ordres du roi sur sa destination. Le peu d'union qui régnait entre lui et M. le duc de Vendôme paraît avoir été le motif qui le retint ainsi dans l'inaction.

délité du duc de Savoie avait déjà changé le système et le théâtre de la guerre; mais la réunion des impériaux avec les troupes de ce prince, et la position qu'ils prirent avec lui, dérangèrent les projets qu'on avait formés contre ses états, et mirent de grands obstacles à la jonction des renforts que le roi devait envoyer à son armée. Ils étaient en grande partie arrivés en Savoie, et M. de la Feuillade, qui devait les conduire en Italie, venait de s'emparer de la Maurienne et de la Tarentaise; mais les Alpes et l'armée austro-sarde le séparaient de M. le duc de Vendôme. Cet objet important fit le sujet des premières lettres que ce général écrivit au roi dès que la tranquillité fut établie dans ses quartiers; et ce fut dès ce moment qu'il rendit compte à sa majesté de ses idées sur les moyens de franchir ces obstacles et de pousser la guerre avec vigueur contre le duc de Savoie; mais cette matière étant entièrement relative au plan de la campagne, on ne la traitera que dans le volume suivant. Comme les mouvements qui se firent pendant le reste de l'hiver n'eurent point une liaison nécessaire avec les dispositions pour l'ouverture de la campagne ni de rapport essentiel avec les projets des opérations, on va en continuer les détails; on dira seulement ici, relativement aux premières dispositions que fit le roi, lorsqu'il fut instruit de la jonction des impériaux avec le duc de Savoie, que sa majesté, prévoyant les grandes difficultés qu'éprouverait celle de M. de la Feuillade avec M. le duc de Vendôme, jugea devoir confier la conduite des renforts qui s'assemblaient en Savoie et en Dauphiné, à un général qui eût des connaissances plus particulières des Alpes et de cette frontière, et rappela pour cet effet d'Italie M. le maréchal de Tessé. M. de la Feuillade eut ordre de servir sous lui, et M. le grand-prieur, qui devait aller en Languedoc pour y remplacer M. le maréchal de Montrevel, fut destiné

à commander, sous les ordres de M. le duc de Vendôme, les troupes qui étaient en Lombardie. Il se rendit en conséquence le 17 février à Modène. M. le maréchal de Tessé partit en même temps de Milan pour se rendre à Grenoble, où il joignit M. de la Feuillade. M. le maréchal de Montrevel resta en Languedoc.

Les objets principaux dont M. le duc de Vendôme s'occupa, dès que ses quartiers furent établis, furent, premièrement, de continuer les approvisionnements de tout ce qui était nécessaire pour le siége de Turin, en cas que les circonstances permissent de l'entreprendre. Ses dépôts furent Alexandrie, Casal et Pavie; en second lieu, de retrancher les postes qui pouvaient assurer la tranquillité de ses quartiers, et de faire travailler à la ligne qu'il avait résolu de faire sur la Sesia; en troisième lieu, de rétablir les troupes, épuisées par les marches continuelles et les fatigues extrêmes qu'elles avaient éprouvées pendant la campagne. La cour lui avait promis quinze mille hommes de recrues armés et équipés, et le projet était de les faire passer à la suite et sous la protection des troupes de M. le duc de la Feuillade; mais ce secours, tant qu'il restait au delà des Alpes, ne remplissait pas l'objet auquel il était destiné; et M. le duc de Vendôme, de son côté, ne pouvait, avec une armée délabrée, faire aucune démarche favorable à la jonction; ce fut ce qu'il représenta au roi, en demandant que, jusqu'à ce que sa majesté eût prononcé sur le plan de l'ouverture de la campagne, on fît passer ses recrues par mer dans le pays de Gênes. Il se chargea de ce qui regardait les remontes de la cavalerie pour lesquelles il avait pris depuis longtemps des mesures, tant par les arrangements qu'il avait faits avec les marchands de Milan, que par les achats que les capitaines devaient faire eux-mêmes au moyen des avances qu'il leur avait fait faire; et il assura le roi qu'à la fin du mois de mars

la cavalerie serait complète en chevaux. Sa majesté approuva ce projet, et en conséquence on fit acheminer les recrues vers la Provence pour y être embarquées et se rendre ensuite par l'état de Gênes en Lombardie et en Piémont.

Le travail de la ligne projetée derrière la Sesia commença le 18 février. On a déjà dit précédemment quelle devait être sa direction et quels avantages on devait en retirer. On trouvera au rang des pièces la disposition qui fut faite des douze bataillons et des vingt-quatre escadrons qu'on employa pour soutenir les quatre mille pionniers destinés à y travailler. Les premiers ouvrages se firent dans la partie la plus voisine du Pô, depuis Sartirana jusqu'à Nicorvo sur l'Agogna. On y travailla avec tant de diligence, que dès le 27 ils furent dans leur état de perfection, et par là l'entrée du Novarais, depuis le Pô jusqu'à hauteur de Mortara, fut entièrement fermée aux ennemis; mais ils n'attendirent pas que le reste de la ligne fût achevé pour essayer d'établir la contribution dans le pays dépendant du Milanais : le général Vaubonne, qui commandait à Villa-Nova, peu éloigné de Casal, passa la haute Sesia avec mille chevaux, et envoya des partis vers Mortara; mais M. d'Estaing ayant rassemblé quelques troupes pour marcher à lui, il se retira. Un autre détachement passa la rivière à Recetto, fit des courses vers Castellazzo et San-Bernardino, et enleva quelques otages. Deux cents hommes sortis de Mortara et quelque cavalerie espagnole ne lui laissèrent pas le temps de faire de plus grandes entreprises, et le forcèrent de repasser la Sesia. Les ennemis firent en même temps sur le Pô quelques tentatives qui n'eurent pas plus de succès: quatre cents hommes d'infanterie et de cavalerie avec quatre pièces de canon se présentèrent pour détruire des moulins situés au-dessus de Casal; ils furent repoussés par un détachement sorti du château de

Cuniolo. D'un autre côté, trois bataillons piémontais passerent le Pô sur le pont de Verue, et s'avancèrent vers Cocconato à la tête des quartiers de cette partie. Ils furent suivis de quatre cents hommes d'infanterie et de trois cents chevaux de troupes impériales, qui passèrent le Pô à un gué entre Ponte-Stura et Comino; mais leur expédition se borna à répandre des mandements pour la contribution; et M. Destouches, qui marcha à eux avec un bataillon du quartier d'Oddalengo, les força de se retirer avec perte de cinquante hommes tués ou blessés.

Ces différentes tentatives de la part des ennemis, quoique sans succès, firent craindre qu'ils ne fissent des entreprises plus considérables par le haut de la Sesia. On n'avait pas encore commencé le travail de la ligne derrière l'Agogna, depuis Nicorvo jusqu'à Romagnano, et cette rivière était guéable partout, de sorte que jusqu'au Tésin le pays était ouvert aux courses des ennemis; mais en même temps le travail et la dépense, pour mettre en état cette partie de la ligne, parurent à M. d'Estaing si considérables qu'il jugea devoir se réduire à occuper les châteaux qui bordaient la rivière. Ils étaient situés de manière à pouvoir facilement se communiquer, et étaient environnés de rivières que des troupes ne pouvaient traverser. M. le duc de Vendôme approuva ce projet, et M. d'Estaing fit en conséquence une nouvelle disposition des troupes qui étaient à ses ordres pour occuper en force tout le cours de l'Agogna, depuis Nicorvo jusqu'à Romagnano; mais, comme les ennemis étaient maîtres des châteaux de Robbio et de Rosasco, situés entre cette rivière et la Sesia, M. le duc de Vendôme lui envoya ordre de les en chasser et de les occuper lui-même. M. d'Estaing saisit le moment où les eaux, ayant gonflé la Sesia, rendirent tous les gués impraticables et ôtèrent aux ennemis la facilité de soutenir ces postes.

Il partit à cet effet de Novare le 10 mars; et, après avoir rassemblé à Ceretto, sur l'Agogna, neuf cents hommes d'infanterie et deux cents chevaux, il attaqua ces postes le lendemain et s'en empara malgré les efforts que fit le général Vaubonne pour s'y opposer. On fit prisonniers soixante-trois soldats et quarante dragons. M. d'Estaing fit entrer un bataillon à Robbio et deux au château de Rosasco; il retourna ensuite à Novare[1].

M. le duc de Vendôme, dès le moment où le grand-prieur s'était séparé de lui pour aller prendre le commandement des troupes en Lombardie, avait formé un projet plus important, celui de s'emparer de Revere et de rejeter à la gauche du Pô toutes les troupes impériales restées dans cette partie sous les ordres du général Trautmansdorf. Ce fut dans cette vue que, le 26 février, il lui fit passer de l'armée du Piémont vingt compagnies de grenadiers qui s'embarquèrent sur le Pô à Breme et Pavie, pour descendre à San-Benedetto. M. le grand-prieur fit en conséquence ses dispositions pour rassembler aussi à San-Benedetto, le 6 mars, dix-huit bataillons et vingt-sept escadrons, les compagnies de grenadiers des neuf bataillons de ses troupes, qui ne devaient point avoir part à l'opération, deux mille paysans du Mantouan avec des armes et des outils, quatre compagnies du Modénais et trente pièces de canon; mais les pluies qui survinrent l'obligèrent de suspendre la marche de ses troupes jusqu'au 10. Alors, le temps étant devenu plus favorable, elles se remirent en marche et se trouvèrent rassemblées à San-Benedetto le 12. Il s'y rendit le même jour, et fit jeter trois ponts sur la Secchia, entre Quistello et Bondanello.

[1] M. de Champagnelle, capitaine au régiment de Piémont, et un lieutenant du même régiment, se comportèrent dans cette expédition d'une manière si distinguée, que le roi leur accorda des gratifications et leur donna à tous les deux la croix de Saint-Louis.

Tout était prêt pour le passage qu'il avait fixé au 14, lorsque les pluies recommencèrent à tomber avec une telle abondance, que tous les chemins devinrent impraticables, surtout ceux des environs de Revere, qui est situé dans la partie la plus basse du pays, ce qui força M. le grand-prieur de remettre une seconde fois son expédition à un autre temps. Il s'y détermina cependant avec d'autant moins de peine, que les fascines qu'il avait fait faire dans le Crémonais n'avaient pu arriver à cause des débordements du Pô, et qu'il n'y avait point de bois dans les environs de Revere pour y suppléer. Il espéra même que ce délai lui serait avantageux, en ce qu'il lui donnerait le temps de recevoir le reste des remontes de la cavalerie et les recrues qui devaient venir de France.

Cependant, pour ne pas perdre entièrement le fruit du mouvement que venaient de faire les troupes, il résolut de se rendre maître de la Concordia, qui était occupée par deux cents hommes des ennemis et quelques paysans armés. Le 15, avant le jour, il y fit marcher deux mille hommes d'infanterie et six cents chevaux, sous les ordres de M. de Vaudrey, qui arriva devant ce poste à huit heures du matin. Les ennemis, instruits de sa marche, l'avaient abandonné et avaient pris le chemin de la Mirandole le long du canal; mais M. d'Estrades, avec cinquante grenadiers et cent chevaux, les joignit à deux milles de cette place, et les chargea si vivement en tête, tandis que M. de Mirabeau attaquait leur arrière-garde, qu'ils eurent soixante hommes tués ainsi que leur commandant; le reste mit bas les armes et fut fait prisonnier.

M. le grand-prieur se rendit le même jour à la Concordia, accompagné de MM. de Saint-Fremont, de Praslin et de Murcey, pour examiner ce poste et régler ce qu'il y avait à faire pour y tenir des troupes en sûreté. Ils reconnurent fa-

cilement l'importance dont il était pour couvrir tout le Carpesan et le Modénais; d'ailleurs, en l'occupant, on était maître du canal de la Mirandole et l'on privait cette place des ressources qu'elle tirait pour sa subsistance des moulins de la Secchia dont on s'empara aussi. Ces avantages engagèrent M. le grand-prieur à faire occuper par trois cents hommes, commandés par M. Wârop, colonel irlandais, un réduit que les ennemis avaient retranché et palissadé; et, pour punir la princesse de la Mirandole d'avoir livré la place aux impériaux, on mit le feu au château et à la ville de la Concordia.

Le lendemain de cette expédition, M. le grand-prieur fit lever les ponts de la Secchia, et se rendit avec M. de Praslin à Mantoue. Il renvoya en même temps les troupes dans leurs quartiers. Quatre bataillons allèrent à San-Benedetto et quatre autres à Carpi, avec un régiment de cavalerie, pour soutenir le réduit; et M. de Saint-Fremont, en retournant à Modène, laissa trois cents hommes dans des cassines situées à la gauche de la Secchia, vis-à-vis ce poste, et donna ordre de rétablir le pont que les ennemis avaient rompu. Il fit aussi descendre sous la protection de ces postes seize moulins dont on s'était emparé, et établit des communications avec Carpi, Bastiglia, Buonporto et Modène.

Son projet était de profiter du temps qu'on allait passer dans l'inaction pour soumettre la Garfagnana, petit pays situé dans l'Apennin, et le seul de la dépendance du Modénais qui eût refusé de prêter le serment de fidélité au roi; mais l'éloignement, qui était de quarante-cinq milles, et la crainte de fatiguer les troupes destinées à l'expédition projetée sur Revere, l'obligèrent de se borner à envoyer un détachement de trente hommes, commandé par M. de Bussy, pour s'em-

parer du château de Sestola, sur le haut Panaro et sur le chemin de la Garfagnana. Ce poste était occupé par vingt-quatre hommes sous les ordres du colonel d'un régiment de milices de mille hommes, qui pouvaient s'assembler en fort peu de temps. M. de Bussy prit si bien ses mesures, que le 21 il se rendit maître du château. Il y trouva cinq pièces de canon et beaucoup de munitions. On y fit un établissement pour se donner les moyens de soumettre le reste du pays lorsque les circonstances le permettraient [1].

M. de Saint-Fremont était occupé d'un objet plus intéressant. Le jeune duc de la Mirandole, âgé seulement de seize ans, ne pouvant plus supporter la tyrannie de la princesse de la Mirandole, sa grand'tante, qui avait sans sa participation livré ses états aux impériaux, avait pris le parti de se soustraire à la tutelle de cette princesse, qui faisait sa résidence à Capoue, et, s'étant retiré à Bologne, avait fait entamer par le prince de Castiglione, son oncle, général de la cavalerie du roi de Naples, une négociation avec M. de Saint-Fremont, pour engager les deux couronnes à prendre le duché de la Mirandole sous leur protection. Le prince de Castiglione se rendit même à Modène pour offrir, au moyen d'une pension de mille philippines qu'on donnerait par mois à son neveu, et à lui une de cent pistoles, que les états de la Mirandole fussent soumis à l'autorité des deux rois; il promit de plus de se rendre à l'armée et de faire prendre les armes à ses sujets pour contribuer à l'expulsion des impériaux. Le

[1] Pendant ce temps le pape négociait en faveur de la France avec le duc de Modène, pour l'engager à remettre aux troupes du roi sa forteresse de Monte-Alphonso, dans la Garfagnana, et à ordonner aux sujets de cette province de prêter le serment de fidelité a sa majesté, et de lui payer les mêmes revenus qu'ils payaient à leur souverain. On verra dans la suite quel fut le succès de cette négociation.

traité fut signé sur ce pied le 19 mars, et le duc de la Mirandole publia ensuite un manifeste pour faire connaître les motifs qui l'avaient déterminé à prendre ce parti.

Cependant le roi, ne voulant point encore donner au duc de la Mirandole ni au prince de Castiglione des marques de ses bontés en leur accordant des pensions, ne jugea pas à propos de ratifier le traité. Cela n'empêcha pas ces princes de se rendre peu de temps après à l'armée pour s'y employer à tout ce qui pourrait être utile au service des deux couronnes, et de faire prendre les armes à leurs sujets pour contribuer aux succès des opérations de M. le grand-prieur; mais ce ne sera que dans le volume suivant qu'on verra quels avantages on retira des démarches qu'ils firent pour marquer leur zèle et se rendre dignes de la clémence du roi.

On n'entamera pas non plus ici les détails de ce qui se passa en Lombardie pendant le reste de l'hiver. Les opérations qui s'y firent étant relatives à celles de l'armée du Piémont, on a jugé ne devoir pas en faire mention avant d'avoir développé les projets que le roi forma pour faire agir les différents corps de ses troupes pendant la campagne suivante.

TROISIÈME PARTIE.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

OPÉRATIONS SUR LE RHIN.

La liaison nécessaire des opérations qui se firent au commencement de la campagne sur le Rhin, avec les mouvements et la marche de l'armée que le roi fit passer en Allemagne, sous les ordres de M. le maréchal de Villars, pour soutenir l'électeur de Bavière et agir conjointement avec les troupes de ce prince contre les états de l'empereur et de l'empire, ont obligé de réunir les détails de ce qui se passa sur les bords du Rhin dans les premiers moments de la campagne sur ce fleuve, avec ceux des opérations de M. le maréchal de Villars sur le Danube. L'époque à laquelle ce général s'éloigna des bords du Rhin sera celle à laquelle on commencera dans le présent mémoire les détails de ce qui concerne l'armée qui resta sur ce fleuve aux ordres de M. le maréchal de Tallard, en attendant l'arrivée de monseigneur le duc de Bourgogne, auquel le roi en avait destiné le commandement.

Le grand et principal objet du commencement de la campagne avait été le passage de M. le maréchal de Villars au delà des montagnes, et sa jonction avec l'électeur de Bavière. Pour s'en préparer les moyens, il avait fallu s'assurer d'une place forte à la rive droite du Rhin, afin d'avoir un point d'appui et

de s'ouvrir le chemin des vallées les plus praticables dans ces mêmes montagnes. M. le maréchal de Villars eut le choix entre Fribourg, Vieux-Brisach et Kehl. Il se détermina pour le fort de Kehl, dont il se rendit maître au commencement du mois de mars. Il avait fallu ensuite prendre des mesures non-seulement pour se mettre à l'abri des insultes de l'armée impériale commandée par le prince Louis de Bade, et rassemblée entre les montagnes et le Rhin, derrière les lignes qu'il avait construites l'année précédente à Bühl et Stollhoffen; mais on avait jugé aussi devoir, ou le chasser de ces lignes, ou du moins l'y retenir pour l'empêcher d'occuper en force les vallées qui pouvaient donner des passages dans les Montagnes Noires. On peut avoir recours au mémoire de la campagne de M. le maréchal de Villars pour connaître les moyens par lesquels ce général parvint à remplir ces deux objets, et les manœuvres qui assurèrent le succès de son passage. On verra dans le même mémoire que l'armée qu'il mena en Allemagne devait être indépendante de celle que le roi avait destinée à rester sur le Rhin, soit pour tenir tête au prince Louis de Bade, soit pour faire des conquêtes sur ce fleuve et reprendre Landau que les impériaux avaient enlevé à la France dans la campagne précédente, soit enfin pour envoyer, en cas de besoin, des renforts à M. le maréchal de Villars.

Pour former ces deux armées, dont celle qui était destinée à passer en Allemagne devait être forte de quarante bataillons et de cinquante escadrons, et celle du Rhin de cinquante bataillons et de quatre-vingts escadrons, on employa les troupes qui avaient fait la campagne précédente en Alsace, et qui hivernaient tant dans cette province que dans la Lorraine et dans la Franche-Comté; le reste fut composé en partie des troupes de nouvelle levée, et tiré de l'intérieur du royaume

et de l'armée de Flandre. M. le maréchal de Tallard fut chargé de conduire, depuis le pays Messin jusque sur le Rhin, dix-huit bataillons et vingt-trois escadrons de ces dernières troupes pour concourir aux opérations qui devaient précéder le départ de M. le maréchal de Villars, couvrir ses derrières lorsqu'il serait entré dans les vallées, et protéger l'Alsace en attendant l'arrivée de monseigneur le duc de Bourgogne et celle du reste des troupes destinées à agir sous les ordres de ce prince.

M. le maréchal de Tallard arriva en effet avec ses troupes à Strasbourg le 18 avril, et passa le Rhin le 20. Il descendit le lendemain la rive droite de ce fleuve à hauteur de M. le maréchal de Villars qui marchait par le pied de la montagne aux lignes de Bühl; mais le peu de succès de cette entreprise, et la retraite de M. le maréchal de Villars à Offenbourg sur la Kintzig, le ramenèrent de son côté à Strasbourg. Il y repassa le Rhin le 25, et campa à Schiltigheim. Il ne s'occupa plus alors que de deux objets principaux : l'un, de faire préparer à Strasbourg les moyens dont avait besoin M. le maréchal de Villars pour la marche qu'il était à la veille d'entreprendre à travers les montagnes, et de concerter avec ce général les dispositions qu'il avait à faire pour favoriser cette marche; le second, de déterminer les opérations auxquelles serait employée, après la jonction de M. le maréchal de Villars avec l'électeur de Bavière, l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne.

Il avait déjà envoyé à la cour un mémoire tendant à faire connaître au roi que le siége de Vieux-Brisach devait avoir toute préférence, et qu'on pourrait le commencer le 15 du mois de mai. Il supposait alors qu'après le départ de M. le maréchal de Villars et l'arrivée de toutes les troupes qui de-

vaient se rendre sur le Rhin, il aurait à sa disposition cinquante bataillons et quatre-vingts escadrons, tandis que les forces du prince de Bade, suivant son estimation, n'excéderaient pas quinze mille hommes. Mais le roi connaissant l'impossibilité de rassembler sur le Rhin, aussitôt que M. le maréchal de Tallard l'espérait, le nombre de troupes nécessaire, prévint ce général du retard indispensable qu'éprouverait l'exécution de son projet; cependant sa majesté l'approuva, et lui envoya des instructions sur les dispositions qu'il avait à faire, lorsque le moment d'agir serait venu. Mais quelques jours après, ayant sujet de regarder comme très-prochaine la marche de M. le maréchal de Villars pour passer au delà des montagnes, et jugeant non-seulement qu'alors il ne resterait pas à M. le maréchal de Tallard assez de troupes pour entreprendre le siége de Brisach, mais aussi qu'on ne pourrait pas avant la fin du mois de mai lui faire passer plus de cinq ou six bataillons, le roi manda à ce général de ne s'occuper que des moyens de retenir les ennemis sur le Rhin, de mettre l'Alsace à l'abri de leurs entreprises, et de veiller en même temps à la sûreté de la Lorraine et des Évêchés.

En effet, M. le maréchal de Villars ayant commencé son mouvement le 27 du mois d'avril, et ayant eu la permission du roi de mener avec lui cinquante bataillons et soixante escadrons, M. de Tallard reconnut lui-même l'impossibilité de songer au siége de Brisach avant que l'importante opération de la jonction avec l'électeur fût effectuée, et que la totalité des cinquante bataillons et des quatre-vingts escadrons sur lesquels il comptait l'eût joint.

On n'a fait mention des différentes lettres du roi et de M. le maréchal de Tallard, qu'on vient de rapporter, que pour mieux donner à connaître toutes les circonstances relatives à

l'entreprise du siége de Brisach, et la véritable situation dans laquelle se trouva ce général lorsque M. le maréchal de Villars s'éloigna de lui.

L'incertitude dans laquelle on a vu qu'il fut sur le succès de la jonction avec l'électeur de Bavière ne dura pas longtemps. Dès le 2 du mois de mai il sut que M. le maréchal de Villars s'était emparé de tous les postes et retranchements que les impériaux avaient occupés dans la vallée de la Kintzig, et même de la ville et du château de Hornberg, qui assuraient le débouché des montagnes du côté de la Souabe. Un détachement de mille hommes et de douze cents chevaux de ses troupes, qui avait escorté des convois jusqu'à Haslach et Hausach, dans la même vallée, rentra le 4 dans son camp, lui confirma l'entier succès du passage de M. le maréchal de Villars, et ne lui laissa plus de doute sur la jonction.

Il était alors à Offenbourg, où il s'était avancé avec toutes ses troupes le 30 avril, afin de couvrir les derrières de la marche de M. le maréchal de Villars. Dès ce moment, ne devant plus avoir de communication directe ni de combinaison à faire avec lui, il ne songea qu'à se mettre en situation de commencer les opérations qui lui seraient prescrites par la cour; et en attendant les ordres du roi, il décampa d'Offenbourg le 5 pour se rapprocher de Kehl, et campa ce jour-là à Suntheim, près de Willstett, où il rassembla vingt-sept bataillons et quarante-quatre escadrons, tant des troupes qu'il avait amenées des Évêchés que de celles que lui avait laissées M. le maréchal de Villars.

Loin de penser au siége de Brisach, M. le maréchal de Tallard paraît avoir eu le projet de rester quelque temps dans cette position pour rétablir sa cavalerie, qui avait été en mouvement pendant tout l'hiver, recevoir des recrues, et ré-

parer ses troupes qui manquaient d'habits, d'équipements et d'armes, son infanterie en ayant cédé une grande quantité aux troupes de M. le maréchal de Villars, parce que les arsenaux n'avaient pu leur en fournir. Il lui eût été aussi très-difficile de faire de grands mouvements, car il ne lui restait que mille chevaux pour ses vivres, M. le maréchal de Villars en ayant emmené cinq cents de ses équipages.

Il trouva beaucoup de fourrages dans les environs de Willstett, mais il n'en était pas de même pour les farines et les grains : tous les magasins de l'Alsace ne consistaient qu'en vingt mille sacs. Il fallut en faire venir de la Franche-Comté; mais M. le maréchal de Villars ayant emmené un grand nombre de voitures de l'Alsace, les transports étaient difficiles. Il représenta aussi à la cour que les troupes que lui avait laissées M. le maréchal de Villars étaient fort incomplètes, et que dans le nombre il n'y avait de vieille infanterie que les régiments de Navarre et du Roi, qui formaient sept bataillons. Pour remplir en partie le vide qui se trouvait dans les troupes, il forma des compagnies avec les convalescents et les malades de l'armée de M. le maréchal de Villars qui étaient restés à Strasbourg, et il les destina à faire le service jusqu'à ce qu'on trouvât moyen de les faire passer en Allemagne. Le nombre des malades était de deux mille cinq cents, celui des convalescents de douze cents, et il y avait pour les commander assez d'officiers qui n'avaient pu joindre l'armée avant son passage au delà des montagnes. Il arrivait aussi journellement des recrues pour l'armée de M. le maréchal de Villars, et elles furent incorporées dans ces mêmes compagnies.

Le prince de Bade n'avait fait aucun mouvement considérable, ni pendant l'opération de M. le maréchal de Villars, ni

depuis que M. le maréchal de Tallard était resté seul chargé des affaires sur le Rhin; il s'était attaché principalement à rendre difficile à M. le maréchal de Villars le passage des montagnes, en faisant occuper les vallées par environ huit mille hommes, qui n'avaient pas même réussi à retarder sa marche. Il était resté avec le gros de son armée dans les lignes de Bühl, et avait détaché quelques troupes sur la Lauter. Un parti de ses hussards se présenta à Molsheim et Mutzig, où M. le maréchal de Tallard avait placé un bataillon et un escadron, mais ils furent repoussés avec perte. Cette tentative de la part des ennemis, quoique peu importante, engagea à renforcer cette partie, où, indépendamment du bataillon et de l'escadron qui occupaient Molsheim et Mutzig, il n'y avait qu'une compagnie franche dans la montagne voisine, un escadron à Schlestadt, et les trois compagnies destinées pour le service des galiotes du Rhin, répandues tant à Chatenois que dans le val de Villé et à Sainte-Marie-aux-Mines. On détacha en conséquence trois cents dragons et quatre cents chevaux pour aller soutenir Molsheim et Mutzig. Ces troupes n'y étaient pas encore arrivées, lorsqu'un nouveau corps de sept cents hussards des ennemis se présenta devant ces deux postes; mais M. le chevalier du Rosel et M. de Lisle, s'étant mis à la tête du bataillon et du régiment de cavalerie qui les occupaient, marchèrent à eux, les forcèrent de reprendre le chemin de Lauterbourg et d'abandonner une grande quantité de bestiaux qu'ils avaient enlevés.

Le roi reçut avec la plus grande satisfaction la nouvelle du passage de M. le maréchal de Villars au delà des montagnes, mais sa majesté ne jugea pas qu'il fût encore temps de se déterminer sur le choix des opérations de son armée du Rhin, quoique persuadée que la jonction avec l'électeur de Bavière obligerait

le prince de Bade à faire passer la plus grande partie de ses troupes en Allemagne pour renforcer les deux corps qui faisaient déjà la guerre à l'électeur sous les ordres des comtes de Schlick et de Stirum; elle manda à M. le maréchal de Tallard qu'elle ne lui ferait connaître ses volontés que lorsqu'elle serait certaine de ce qui resterait de troupes impériales sur le Rhin, et dont le prince de Bade pourrait disposer, soit pour faire une invasion en Alsace, soit pour le combattre, s'il était occupé à un siége; que celui de Brisach lui paraissant mériter toute préférence, sa majesté n'hésiterait pas à l'autoriser à l'entreprendre s'il eût été possible de lui envoyer le renfort de vingt bataillons qu'il avait demandé; que cependant elle lui laissait la liberté d'entreprendre ce siége, s'il jugeait pouvoir le faire sans compromettre la gloire de monseigneur le duc de Bourgogne, avec les trente-neuf bataillons et les soixante escadrons destinés à composer l'armée, et cinq bataillons qu'elle l'autorisa à tirer des garnisons; elle lui recommanda en même temps, dans ce cas, d'user de la plus grande diligence, afin de prévenir la fonte des neiges et d'éviter les inondations qui rendraient fort incertain le succès de cette entreprise, ou du moins le retarderaient.

Non-seulement M. le maréchal de Tallard ne jugea pas être en état avec ce nombre de troupes, fort inférieur à celui qu'on lui avait fait espérer, de faire une aussi grande opération, mais il représenta aussi au roi que des trente-neuf bataillons portés sur les états qui lui furent envoyés, un avait suivi M. le maréchal de Villars, et qu'un autre était absolument nécessaire à Saverne, ce qui en réduisait le nombre à trente-sept; qu'avec aussi peu d'infanterie il serait impossible de faire le siége, de couvrir l'Alsace, et de veiller en même temps au côté de la Sarre et de la Lorraine, objets qu'il aurait

pu remplir avec les cinquante bataillons et les quatre-vingts escadrons dont le roi avait précédemment réglé que serait composée l'armée du Rhin, en commençant le siége avec toutes ces troupes, et détachant ensuite vingt-cinq bataillons et trente escadrons pour s'opposer aux entreprises du prince de Bade, qu'il estimait ne pouvoir disposer que de seize à dix-sept mille hommes.

D'après ces calculs, il proposa au roi de différer le siége jusqu'au 15 du mois d'août, et demanda qu'alors il plût à sa majesté d'augmenter l'armée de douze ou quinze bataillons de celle d'Italie ou du corps de troupes qui était en Languedoc. En attendant, tous ses projets se réduisirent à vivre aux dépens du pays appartenant à l'empire, à mettre l'Alsace à l'abri des courses des ennemis, et à se préparer à faire le siége de Brisach lorsque le moment serait arrivé, sans cependant laisser échapper l'occasion de marcher au prince de Bade, s'il sortait de ses lignes. Quant à la défense du reste des frontières confiées à ses soins depuis le Rhin jusqu'à la Meuse, il jugea qu'il serait impossible de les garantir de la contribution. Il indiqua seulement, dans deux mémoires qu'il adressa à la cour, les moyens d'éviter une partie des malheurs dont ces pays étaient menacés.

Ce fut dans ces circonstances qu'il reçut la lettre que le roi lui avait écrite le 17, pour lui faire connaître ses intentions et ses vues sur tous ces objets.

Lettre du roi à M. le maréchal de Tallard. Marly, 17 mai 1703[1].

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 12, par le courrier que vous m'avez dépêché, par laquelle vous me mandez qu'après avoir bien examiné l'état des troupes que vous pouvez mettre ensemble, vous n'estimez pas qu'elles soient suffisantes pour

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1662.

entreprendre le siége de Brisach, parce que le prince de Bade pourrait, pendant que vous seriez occupé à cette entreprise, ravager l'Alsace jusqu'à Béfort, bombarder Strasbourg, prendre Saverne, Bouquenom et entrer en Lorraine. Il vous paraît que l'on pourrait différer l'exécution de ce projet jusque vers le 15 d'août, et, en attendant, se mettre à portée du prince de Bade, s'il sortait de ses retranchements pour s'approcher de vous; chercher les occasions de le combattre, faire rétablir l'ouvrage à corne de l'île du Marquisat, vis-à-vis du Fort-Louis; reconnaître les postes de la Lauter et prendre un air de supériorité qui convienne également à la gloire de mes armes et à la réputation du duc de Bourgogne. Toutes vos pensées me paraissent si sages, et les réflexions que vous faites si judicieuses, que je suis persuadé comme vous, quelque envie que j'aie de voir Brisach rentrer sous mon obéissance, qu'il vaut mieux différer cette entreprise jusqu'au mois d'août (supposé qu'elle se puisse faire dans ce temps-là), que de commettre la réputation du duc de Bourgogne et de s'exposer à un événement douteux dont les suites pourraient avoir des conséquences qui entraîneraient après elles des embarras que l'on doit prévenir. Vous pouvez donc à présent disposer toutes choses comme si vous étiez assuré d'être en état de faire ce siége vers le 15 ou la fin d'août. Vous me demandez pour cela de détacher douze ou quinze bataillons de mon armée d'Italie et vingt escadrons, ou de retirer une pareille quantité d'infanterie du Languedoc, en cas que les troubles soient entièrement apaisés dans cette province. Si les choses demeurent en l'état où elles sont du côté des ennemis, je suis persuadé comme vous que l'on ne peut tirer des troupes, pour fortifier l'armée du duc de Bourgogne, que de ces côtés-là. Il est difficile de se persuader que la jonction de mes troupes avec celles de Bavière ne change pas entièrement la disposition générale des affaires présentes; les troupes commandées par le comte de Schlick, celles du comte de Stirum et les huit mille hommes que l'on assure que l'électeur de Brandebourg doit faire joindre aux leurs, ne seront pas suffisantes pour

s'opposer aux entreprises de l'électeur de Bavière, et l'empereur sera contraint de faire revenir celles qu'il a en Italie, ou du moins d'obliger les Anglais et les Hollandais à faire avancer sur le haut Rhin un corps de troupes considérable, pour mettre le prince de Bade en état de détacher une partie des siennes afin de fortifier l'armée qui sera destinée pour conserver l'empire. Dans le premier cas, il sera facile, après avoir pris les mesures nécessaires pour empêcher les impériaux de rentrer en Italie, laissant un corps de troupes suffisant pour défendre les passages et imposer aux princes voisins des états du roi mon petit-fils, de faire venir le reste de mes troupes en Alsace ou de les faire passer en Bavière pour augmenter encore les embarras de l'empereur, qui peuvent l'obliger à recevoir des conditions de paix dont je tirerais de grands avantages, et que je désirerai toujours pour procurer le repos à mes peuples, pourvu que je puisse être assuré que les bornes qui seront entre lui et moi puissent me mettre en état de la conserver. Pour ce qui regarde les affaires du Languedoc, j'ai tout lieu d'espérer, par les dispositions dans lesquelles elles sont présentement, qu'elles finiront avant la fin du mois prochain; mais je n'en retirerai aucune troupe que le calme n'y soit entièrement rétabli et que je ne sois assuré que ces gens-là n'aient plus de secours à espérer de mes ennemis. Mais, de quelque manière que ce soit, je connais la nécessité qu'il y a d'augmenter votre armée pour faire le siége de Brisach, en cas que celle qui vous sera opposée demeure à peu près aussi forte qu'elle l'est. Le nouvel état que Chamillart vous envoie vous fera connaître qu'il n'y a eu d'autre changement au premier que celui que le maréchal de Villars y a fait, et la nécessité de prendre sept bataillons pour envoyer en Languedoc. J'espère qu'il n'y aura pas d'autre dérangement. Si les ennemis faisaient avancer un corps considérable sur la Moselle ou sur la Sarre, et que le prince de Bade abandonnât les bords du Rhin pour se joindre à eux et former de ces côtés-là une puissante diversion, j'ai mandé au maréchal de Villeroy de marcher en ce cas avec une partie de mon armée de Flandre. Le nombre de troupes qu'il serait obligé de

laisser au maréchal de Boufflers, qui aurait encore bien des ennemis devant lui et un grand pays à garder, me donne lieu de croire qu'il ne serait pas assez fort pour s'opposer à l'armée qui agirait sur la Moselle ou sur la Sarre. Je lui ai mandé de suivre leurs mouvements, d'entretenir des relations avec vous, et que s'il avait besoin des troupes que vous commandez, vous les feriez joindre en partie, même le tout, s'il était nécessaire; et que le duc de Bourgogne y marcherait en personne avec vous, si vous et lui le jugiez à propos. J'ai été bien aise, en répondant à votre lettre, de traiter tout ce qui peut produire des changements dans les projets que vous faites; et par ce que je mande et que vous pensez vous-même, il est bien difficile de pouvoir s'assurer de ce qui arrivera entre ci et deux mois. Il est pourtant bien important d'avoir un objet devant soi qui puisse occuper le duc de Bourgogne d'une manière convenable à son rang et à l'envie qu'il a de faire quelque chose digne de lui. Il partira le 8 pour se rendre à Béfort au plus tard le dernier de ce mois; faites en sorte que la gendarmerie s'y trouve ce jour-là pour lui servir d'escorte jusqu'à ce qu'il vous ait joint et mon armée. Il marchera de Béfort avec son équipage, et ne pourra se rendre à Strasbourg en moins de quatre jours : vous prendrez soin de ce qui le regarde. La confiance avec laquelle je le mets sous votre conduite doit vous faire connaître l'estime que j'ai pour vous. Et la présente, etc.

M. le maréchal de Tallard, prévenu du départ de monseigneur le duc de Bourgogne pour se rendre à l'armée, fit les dispositions nécessaires pour la sûreté de sa marche. La gendarmerie qui était en Franche-Comté eut ordre de se rassembler le 28 à Béfort, et le régiment de dragons qui se formait à Vesoul eut ordre d'envoyer des détachements jusqu'à Langres; mais ce ne fut point au camp de Suntheim qu'il résolut d'attendre ce prince. Considérant que l'armée ne pouvait, faute de subsistances, rester encore longtemps à la rive droite du Rhin sans

s'éloigner de Kehl, qui était sur le seul point d'où l'on pouvait soutenir l'Alsace, il jugea qu'il serait indécent de repasser ce fleuve au moment de son arrivée, et qu'il convenait mieux qu'il la trouvât sur la rive où devaient commencer les opérations. Il résolut donc de repasser le Rhin pour mener l'armée sur la Zorn, dans les environs de Brumpt, où il se proposait de faire vivre sa cavalerie au moyen des prairies qui bordaient cette rivière, sans être obligé de couper les grains, et sans être à charge à l'Alsace. Mais comme il n'estimait pas que ces mêmes prairies, tout abondantes qu'elles étaient, fussent en état de fournir plus de huit jours à la subsistance, il représenta au roi la nécessité de lui faire connaître au plus tôt ses intentions sur le siége de Brisach et fit observer à sa majesté que si elle ordonnait de l'entreprendre, il fallait abandonner jusqu'à la fin de la campagne les vues qu'on pouvait avoir du côté de la basse Alsace, sinon que rien n'était plus instant que de former un plan pour les opérations dans cette dernière partie; qu'à l'égard des entreprises que l'on paraissait craindre de la part des ennemis du côté de la Moselle, on ne devait pas s'en mettre en peine, parce qu'ils étaient trop occupés dans l'empire pour songer à une diversion aussi éloignée. Cependant il fit marcher un bataillon à Thionville pour renforcer la garnison de cette place; il en envoya en même temps un autre au Fort-Louis, afin que l'on y fût plus en état de soutenir l'ouvrage de l'île du Marquisat, qu'il se proposait de faire rétablir.

En attendant les ordres du roi, et ayant achevé de consommer tous les fourrages du pays situé à la rive gauche de la Kintzig, il passa cette rivière le 27, pour être plus à portée de consommer, sans fatiguer les troupes, ceux qui se trouvaient à la rive droite. La droite de son camp fut appuyée à cette rivière, la gauche s'étendit vers Bodersweier, le quartier général

à Auenheim. Son projet avait été de passer aussitôt le Rhin pour mener l'armée sur la Zorn; mais l'abondance d'herbes et de grains dont étaient couvertes les campagnes des environs d'Auenheim et de Leutesheim, l'engagèrent à différer jusqu'à ce que monseigneur le duc de Bourgogne fût sur le point d'arriver à l'armée. Ce prince ne devait être à Béfort que le 31; et, comme il marchait avec sa maison et ses équipages, il ne devait se rendre, par Cernay, Rufach, Colmar et Schlestadt, que le 6 à Strasbourg.

On eut quelque inquiétude pour la marche de ce prince, depuis Langres jusqu'à Béfort, lorsqu'on apprit qu'un parti de trois cents hussards des ennemis avait paru dans les environs de Luxeuil et de Vesoul; mais on sut peu de temps après qu'il s'était retiré. Comme ce parti avait traversé la Lorraine sans que les habitants de cette province s'y fussent opposés et sans qu'ils eussent averti, le roi déclara au duc de Lorraine que ses sujets répondraient des désordres que les détachements des ennemis pourraient commettre dans les pays voisins appartenant à la France.

Sa majesté approuva le projet que M. le maréchal de Tallard avait formé de repasser le Rhin avant l'arrivée de monseigneur le duc de Bourgogne, afin que ce prince ne fût pas dans le cas de commencer ses opérations par une marche rétrograde; mais elle ne s'expliqua pas encore sur celles qu'il aurait à faire lorsqu'il serait à la tête de l'armée.

Lettre du roi à M. le maréchal de Tallard. Versailles, 19 mai 1703[1].

Il serait bien difficile de vous rien dire de bien positif sur ce qui se pourra entreprendre dans le mois de juillet; les mouvements des ennemis de toutes parts contribueront à déterminer les vôtres, et me mettront en état de vous envoyer plus ou moins de troupes sui-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1662.

vant les différents partis qu'ils prendront. Il y a grande apparence qu'ils seront forcés de faire un détachement considérable de l'armée du prince de Bade pour fortifier les troupes qu'ils avaient à opposer à l'électeur de Bavière et au maréchal de Villars; que quelque secours qui leur vienne du bas Rhin, à peine suffira-t-il pour remplacer celles du détachement; et, autant que l'on peut porter un jugement certain sur ce qui n'est que de conjecture, il y a lieu de croire que l'armée de l'empereur, sur le Rhin, sera très-faible pendant toute la campagne, à moins, comme je vous l'ai mandé, que pour renforcer celle qui sera destinée à la conservation de l'empire et des pays héréditaires, l'empereur ne retire le corps qui est en Italie, auquel cas mes troupes les suivraient, ou, par une marche plus longue, se mettraient en état, avec un peu de temps, de fortifier le corps du maréchal de Villars ou le vôtre; et, de quelque manière que les affaires se tournent du côté de l'Allemagne, j'ai lieu d'espérer que je conserverai la supériorité que j'ai eue jusqu'à présent; c'est dans cette pensée que je ne vois rien de mieux à faire que de suivre le projet de Brisach, que vous agissiez dans toutes les opérations des commencements de votre campagne de manière à vous y pouvoir déterminer quand vous trouverez l'occasion favorable, sans rien précipiter; il vaut mieux ne le faire qu'au mois d'août, que de l'entreprendre plus tôt avec beaucoup de difficultés et l'incertitude de ne pas y réussir; plus vous attendrez et plus vous aurez de facilités : le Rhin rentrera dans son lit, et le nombre de troupes qui doivent composer l'armée du duc de Bourgogne pourra aisément augmenter. Les affaires des Cévennes, qui ne permettent pas encore de retirer des troupes de ce pays-là, seront, selon les apparences et les heureuses dispositions où elles sont, dans un état de tranquillité tel que je le puis désirer; celles d'Italie auront pris une forme, et le duc de Vendôme forcera, avant qu'il soit peu, les ennemis à repasser le Pô, ou, la situation dans laquelle ils sont, et le pays retranché par lui-même comme il l'est, lui ôtant toute espérance de finir cette guerre, c'est pour lors que je pourrai me déterminer à la continuer en lais-

sant des troupes suffisantes pour occuper celles de l'empereur; mais de n'en pas laisser un nombre considérable d'inutiles dont je tirerais de grands services ailleurs.

Vous devez être informé que je vous ai destiné les six bataillons de mes troupes qui sont sortis de Bonn; j'ai donné les ordres nécessaires pour les rétablir le plus diligemment qu'il se pourra; on n'y perdra pas un moment, et j'espère qu'elles seront en état de marcher pour vous joindre vers le 15 du mois de juillet; en attendant, je les ferai avancer dans les Évêchés, où elles feront travailler à leurs réparations avec plus de commodité qu'à Luxembourg; et elles contribueront en même temps à la sûreté du pays. Et la présente, etc.

Ce que le roi avait prévu de la nécessité où seraient les ennemis de porter du secours aux comtes de Schlick et de Stirum arriva. M. le maréchal de Tallard, avant de recevoir la dépêche de sa majesté, fut informé que le prince de Bade rassemblait dans les lignes de Bühl presque toutes ses troupes, et qu'il faisait travailler sans relâche à de nouveaux retranchements pour mettre ce poste en état d'être soutenu avec peu de troupes; qu'après la prise de Bonn un régiment d'infanterie et cinq ou six de cavalerie de l'armée des alliés s'étaient mis en marche pour le joindre, et qu'il n'attendait que ce renfort pour aller lui-même, avec la plus grande partie de ses troupes, faire tête à l'électeur et à M. le maréchal de Villars.

Ce fut le 3 juin que M. le maréchal de Tallard repassa le Rhin pour aller camper à Hördt, près de Brumpt, sur la rive droite de la Zorn. Le prince de Bade se mit en marche, le même jour, de sa personne pour se rendre au camp du comte de Stirum, près de [1].

M. le maréchal de Tallard en ayant été informé le 4, et

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit.

ayant appris en même temps que quatre des régiments qui venaient du bas Rhin étaient arrivés dans les environs de Francfort, en donna avis à M. le maréchal de Villars, en faisant passer sa lettre par la voie de M. de Puysieulx, ambassadeur du roi en Suisse : c'était la seule communication dont on pût faire quelque usage ; et elle était lente et fort incertaine.

Lorsque M. le maréchal de Tallard s'éloigna de la haute Alsace avec l'armée, il ne resta dans cette partie de la province que les garnisons et un bataillon qui avait été envoyé à Rheinau pour garder le pont que M. le maréchal de Villars y avait fait jeter au commencement de la campagne; mais ce pont devenant inutile et pouvant être insulté par les garnisons de Fribourg et de Vieux-Brisach, M. le maréchal de Tallard le fit lever. On rasa la redoute qui était à la tête du pont sur la rive droite du Rhin, et, quelques jours après, le bataillon qui était à Rheinau rejoignit l'armée.

La marche vers la basse Alsace fit prendre aux ennemis le parti, non-seulement d'abandonner tous les postes qu'ils occupaient en avant de cette rivière, mais aussi Weissembourg et Lauterbourg. Sur la nouvelle qu'en eut M. le maréchal de Tallard le 6, il fit marcher à Haguenau M. de Joffreville avec sept ou huit cents chevaux pour s'assurer de leur retraite, et il se prépara à s'avancer sur la Lauter.

Le même jour il alla au-devant de monseigneur le duc de Bourgogne jusqu'à Benfeld, et le conduisit à Strasbourg, où ce prince séjourna deux jours. Pendant ce temps la nouvelle de l'abandon de la Lauter fut confirmée, et l'on eut avis que les ennemis avaient jeté quatre régiments dans Landau, et que le reste de leurs troupes s'était retiré derrière la Queich; que, d'un autre côté, il ne restait plus dans la ligne de Bühl que

les troupes hollandaises et deux corps de cavalerie, campés, l'un à Hugelheim, l'autre vis-à-vis de Binheim, le tout sous les ordres du général Thungen, à qui M. le prince de Bade avait confié le commandement.

La retraite des ennemis ne laissa point de doute sur leur faiblesse, et l'éloignement du plus grand nombre de leurs troupes, qui avaient marché à la suite du prince de Bade vers le Danube, fit juger à M. le duc de Bourgogne qu'il n'y avait point de temps à perdre pour mettre à profit ces circonstances en commençant à agir; mais ce fut encore le choix des opérations sur quoi monseigneur le duc de Bourgogne et M. le maréchal de Tallard crurent ne pouvoir se déterminer sans avoir reçu les ordres du roi. Différents objets donnèrent lieu à leur incertitude et aux observations qu'ils firent à sa majesté. Premièrement, le peu de troupes qu'ils pouvaient faire agir en campagne, leur nombre étant réduit à trente-cinq bataillons et cinquante-cinq escadrons, quoique l'état de l'armée fût de trente-neuf bataillons et de soixante escadrons. En second lieu, l'impossibilité de faire avec aussi peu de monde une aussi grande entreprise que le siége de Landau ou celui de Vieux-Brisach; troisièmement, la nécessité de combiner les opérations de l'armée du Rhin, relativement à ce qui se passait sur le Danube, dont on n'avait aucune connaissance, à cause de la difficulté de la communication. Ce fut le sujet de la dépêche suivante de M. le maréchal de Tallard au roi.

Lettre de M. le maréchal de Tallard au roi. Strasbourg, 8 juin 1703[1]

Sire, les impériaux répandent le bruit qu'ils veulent faire des lignes derrière la Queich; mais est-il vraisemblable que des gens quittent des travaux perfectionnés avec une peine infinie depuis deux ans, pour en commencer de nouveaux, et qu'ils abandonnent

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1666, lettre 229.

un poste qui n'a que trois lieues d'étendue entre le Rhin et la montagne, pour en occuper un où le pays qu'il faut garder en a cinq? En vérité, sire, cela ne me paraît pas vraisemblable, et je trouve bien plus de raison à penser que M. de Bade a pris le parti de faire garder simplement Landau, Brisach et Fribourg par des garnisons, Philipsbourg par les lignes de Bühl, et qu'il a marché ou marchera incessamment au secours de l'empire avec le reste de son armée.

Quoi qu'il en soit, sire, un mouvement qui marque autant de faiblesse ne peut partir que d'un principe avantageux pour les intérêts de votre majesté, et il faut tâcher d'en tirer tout le fruit qui sera possible. Monseigneur le duc de Bourgogne est encore plus dans ces sentiments-là que moi, s'il est possible. Ainsi, sire, j'ose assurer votre majesté qu'il n'est question que d'avoir de quoi agir pour pouvoir faire des choses bien considérables.

L'armée sera après-demain de trente-cinq bataillons et de cinquante-six escadrons; on tirera encore un bataillon des convalescents de l'armée de M. le maréchal de Villars, puisque tout espoir de les faire passer est perdu, et dans peu de jours, cela se fortifiera encore d'un régiment de dragons et de deux régiments de cavalerie.

En voilà assez, sire, pour aller jusqu'à Weissembourg et Lauterbourg, mais il n'y a pas de quoi faire une entreprise; il faut pourtant agir si les ennemis se séparent, ou laisser passer un temps favorable dans l'inaction; et cependant il y a si peu de troupes, qu'on ne peut former que des projets conditionnels.

Je crois donc, sire, qu'il faut commencer par s'avancer; et monseigneur le duc de Bourgogne compte venir joindre l'armée après-demain à Haguenau. Suivant les nouvelles qu'il y recevra, il me paraît résolu de marcher jusqu'à Sarrebourg; ensuite, si les choses sont telles qu'on le croit, d'aller jusqu'à Weissembourg, et de faire raser des travaux qui ont coûté tant de peines et de soins aux ennemis. Si l'on peut ensuite avancer jusque sur la Queich et faire une course dans le Palatinat, je suis très-persuadé, sire, qu'il n'en

perdra pas l'occasion; mais ce dernier fait-là est douteux, et dépend de beaucoup de circonstances.

Ces démarches-là, sire, qui ne laisseront pas d'avoir quelque éclat, supposé qu'on les puisse faire, n'ont pourtant point encore la solidité qu'il faut chercher dans une conjoncture comme celle-ci; il faudrait tâcher d'augmenter l'armée pour pouvoir mieux faire, et je compte que votre majesté y peut joindre, dans les premiers jours de juillet, les six bataillons de la garnison de Bonn et ceux que votre majesté avait destinés pour la Sarre et pour la Moselle, où tout est si tranquille qu'il n'y a plus de sujet d'inquiétude à avoir, et où il ne peut plus survenir d'affaires, au chemin qu'ont pris les troupes qui étaient sur le bas Rhin, sans qu'on voie venir l'orage d'assez loin pour avoir le temps de le conjurer.

Quoique cette augmentation, jointe à ce que monseigneur le duc de Bourgogne a déjà d'infanterie, ne fasse pas encore un corps tel qu'il serait nécessaire de l'avoir pour attaquer d'aussi grandes places que celles de ce pays-ci, si votre majesté pouvait augmenter celui de cavalerie des régiments de Chartres et de Poitiers, qui sont à Metz, de Verceil, qui est à Vesoul, et de quelques-uns des nouveaux qui se font en France, le désordre où paraissent les ennemis est si grand, qu'on pourrait peut-être retomber sur Brisach à la fin de juillet.

Les chaleurs et les pluies douces ont commencé sitôt cette année, qu'il y a beaucoup d'apparence que les neiges seront fondues de meilleure heure qu'à l'ordinaire, par conséquent que les crues du Rhin seront finies; et l'on peut même, pour plus grande sûreté, envoyer quelqu'un dans les montagnes de Suisse pour voir s'il en reste encore, et s'il y a lieu de craindre quelque nouveau débordement. J'avoue qu'il serait bien plus naturel de faire le siége de Landau, sans entrer dans le détail de cent raisons meilleures les unes que les autres, que votre majesté verra du premier coup d'œil, et qui seraient trop longues à déduire. Je dirai simplement qu'il pourrait être dangereux de l'entreprendre avec un corps de troupes aussi

médiocre que celui qu'aura monseigneur le duc de Bourgogne, même après avoir rassemblé tout ce que je propose.

Il n'y a que Brisach seul sur lequel on ose jeter les yeux avec si peu de forces, et même pour cela il faut un dérangement entier chez les ennemis, et que M. l'électeur de Bavière et M. le maréchal de Villars aient attiré leurs armées du côté de l'Autriche, car tant qu'ils seront entre le haut Danube et le Necker, comme ils ont été jusqu'à présent, celle de M. de Bade et celle du comte de Stirum ayant toujours été à portée de se joindre en quatre jours, ils étaient par conséquent en état de tomber avec leurs forces réunies sur une des deux armées qui agissent en Allemagne pour le service de votre majesté.

C'est ce qui fait, sire, que j'ai adressé à M. de Puysieulx une lettre pour M. le maréchal de Villars, en le priant de la lui envoyer par un courrier, dès que j'ai su qu'il marchait des troupes de l'armée de M. de Bade du côté du pays de Wurtemberg, afin de l'avertir d'être sur ses gardes; et c'est ce qui m'oblige, puisqu'il ne me donne pas de ses nouvelles, à supplier très-humblement votre majesté de vouloir bien me confier les desseins que peut avoir M. l'électeur de Bavière, parce que, s'ils tournent sur Nuremberg, il ne faut rien entreprendre de ce côté-ci, que l'armée de votre majesté et la sienne ne soient dégagées de leur entreprise; au lieu que si ses vues sont sur la Bohême ou sur l'Autriche, et que le comte de Stirum soit une fois obligé de laisser l'armée de M. le maréchal de Villars entre le Rhin et lui, celle que commande monseigneur le duc de Bourgogne pourra assiéger Brisach avec beaucoup moins de troupes qu'il ne le pourrait faire sans cela.

Que si votre majesté, outre cela, voulait bien prendre ses mesures de bonne heure pour faire revenir vingt escadrons et quinze ou vingt bataillons d'Italie, qu'elle diligentât leur retour et fît trouver des vaisseaux prêts sur la côte de Gênes, à la fin de ce mois, pour les ramener en Provence, des bateaux à Lyon pour leur faire remonter la Saône jusqu'à Auxonne, qu'elle se trouvât persuadée

que M. le duc de Vendôme ne fera point, dans le reste de la campagne, ce qu'il n'aura point exécuté jusqu'alors, étant supérieur comme il est; que c'est inutilement qu'elle abandonnerait ce corps de troupes-là aux maladies inévitables en Italie, et qu'enfin elle prît la résolution de donner ses ordres, de sorte que le nombre de troupes dont je viens de parler pût être à portée de l'Alsace avant la fin du mois d'août; je prends encore la liberté de représenter à votre majesté qu'on serait sûr de prendre Brisach, et que, si les conjonctures avaient donné lieu de le réduire sous l'obéissance de votre majesté avant leur arrivée, il y aurait lieu de croire qu'avec ce renforton aurait à choisir de Fribourg ou de Landau dans le mois de septembre; qu'enfin monseigneur le duc de Bourgogne exécuterait de si grandes choses, qu'il pourrait se flatter de rétablir la frontière de votre majesté en ce pays-ci, et de contribuer par ses conquêtes au rétablissement de la paix.

J'ai cru, sire, qu'il était de mon devoir de reparler encore une fois à votre majesté de ce que la faiblesse des ennemis donne lieu de faire en ce pays-ci, et de lui dire qu'elle y peut tout cette année, mais qu'elle y trouvera peut-être de grands obstacles la prochaine, si elle ne profite de la conjoncture; et enfin je conclus que, s'il est vrai que l'armée qui était à Bühl se partage, que les desseins de M. l'électeur de Bavière soient sur la Bohême ou sur l'Autriche, en sorte que l'armée qui lui sera opposée soit hors de toute portée du Rhin, qu'il vienne des troupes de Flandre, à proportion de celles que les ennemis en pourraient détacher, s'ils en détachent, et que votre majesté agrée que monseigneur le duc de Bourgogne fasse marcher, dès qu'il croira qu'il conviendra, le régiment Royal d'infanterie, celui de la Couronne, ceux de Tessé et de Sillery, avec les bataillons non compris dans l'état des garnisons qui étaient pour la Sarre et la Moselle, qu'elle veuille augmenter le corps de cavalerie et de dragons de cette armée, des régiments ci-dessus nommés, l'on pourrait peut-être attaquer Brisach dès le 20 de juillet et profiter du dérangement où paraissent les ennemis, avant qu'il

arrive aucun autre secours; et que si votre majesté veut bien envoyer celui que je propose, on prendra sûrement Brisach s'il n'était pas pris, et s'il l'était on prendrait Fribourg ou Landau, et l'on hivernerait à Spire, à Neustadt, à Kayserslautern, à Hombourg. Enfin, sire, on ferait bien des choses si utiles et si considérables, que je doute que votre majesté puisse faire un meilleur usage de ses troupes ailleurs, indépendamment de la joie qu'elle aurait de donner lieu à monseigneur le duc de Bourgogne de faire une campagne digne de lui.

Je supplie très-humblement votre majesté de se souvenir des conditions et des restrictions avec lesquelles je propose chaque article, parce que d'elles dépendent les moyens d'exécuter ce que je propose ou l'impossibilité de le faire.

Monseigneur le duc de Bourgogne a trouvé à propos que j'envoyasse ce courrier à votre majesté pour l'informer de l'abandonnement des lignes de la Lauter, de Lauterbourg et de Weissembourg, qui vient de m'être confirmé dans le moment par un des habitants de Weissembourg même, que le bailli dudit lieu vient de m'envoyer pour m'en donner avis.

Il y aurait raison de croire, sire, que je n'ai plus rien à dire après une aussi longue lettre, mais j'aurais de la matière pour en écrire une encore aussi remplie, s'il ne fallait pas se prescrire des bornes.

Monseigneur le duc de Bourgogne n'ayant d'autre objet que de s'approcher de la Lauter, afin de raser les lignes et tenter de faire faire des courses dans le Palatinat, se rendit le 9 au camp de Hördt, et fit marcher l'armée le lendemain à Haguenau, où il rassembla trente-neuf bataillons et cinquante-cinq escadrons. Toutes les nouvelles qu'on avait eues jusqu'alors furent confirmées, et l'on sut de plus que les troupes des ennemis restées dans les lignes de Bühl ne consistaient qu'en cinq ou six bataillons, indépendamment des deux corps de cavalerie et d'un

bataillon qui campaient sur le Rhin à hauteur du Fort-Louis et de Binheim, et que Philipsbourg n'était gardé que par des milices.

Le 11 l'armée, après avoir traversé la forêt d'Haguenau, alla camper à Sultz, à la rive gauche de la rivière. La marche fut pénible à cause de la difficulté des chemins dans la forêt et du passage des rivières de Sultz et de Seltz, ce qui engagea monseigneur le duc de Bourgogne à laisser à Haguenau, avec une brigade d'infanterie et une de cavalerie, les équipages, qui rejoignirent l'armée le lendemain. On eut alors des détails plus particuliers sur le nombre et sur la position des troupes des ennemis restées sur le Rhin. La garnison de Landau consistait en huit bataillons; et toute la cavalerie restée à la rive gauche de ce fleuve, en six régiments palatins qui campaient derrière Langenkandel, prêts à se retirer derrière la Queich. L'infanterie qui était dans la ligne de Bühl n'était pas de quatre mille hommes; la cavalerie campée en avant de ces lignes avec un bataillon n'était que de huit escadrons; et toutes ces troupes n'avaient qu'une communication éloignée d'un côté du Rhin à l'autre, les ennemis ayant levé le pont qu'ils avaient établi à Dachsland. Quant aux troupes que le prince de Bade menait vers le Danube, elles avaient commencé leur marche le 6, en cinq divisions, qui toutes avaient pris leur chemin par Pfortzheim.

Le 13 l'armée se remit en marche et alla prendre son camp à Schleithal sur la Lauter entre Lauterbourg et Weissembourg. On occupa ces deux postes et l'on commença à raser les lignes; on poussa des détachements dans le Palatinat et dans l'évêché de Spire dont les bailliages, ainsi que ceux de Neustadt et de Germersheim, vinrent traiter de la contribution. Mais ces objets, qui avaient amené l'armée sur la Lauter, ne devaient pas l'occuper quinze jours; des opérations plus importantes fixaient

les vues de monseigneur le duc de Bourgogne, et il n'attendait que le moment où les ordres du roi feraient cesser son incertitude sur le siége de Landau ou celui de Brisach. La lettre que M. le maréchal de Tallard reçut du roi, en date du 11, fut satisfaisante à l'égard des renforts qu'il avait demandés, mais elle ne mit pas monseigneur le duc de Bourgogne en état de se déterminer. Elle apprit à ce prince que, sans retirer de troupes ni d'Italie ni du Languedoc, il aurait à sa disposition cent bataillons, tant pour l'armée que pour les garnisons de l'Alsace, de la Sarre et du pays Messin, et que de ces troupes il pourrait, avant le 20 du mois de juillet, avoir en campagne cinquante-quatre bataillons et soixante et douze escadrons; qu'à la fin du même mois et dans le suivant il serait joint par six autres bataillons et par le reste de la cavalerie qui lui était destinée. Mais, en lui annonçant ces renforts, le roi lui mandait qu'il était important, avant de se déterminer pour le siége de Landau ou pour celui de Brisach, d'être instruit des résolutions de l'électeur, et de savoir si le nouveau projet que ce prince avait formé, contre l'avis de M. le maréchal de Villars, de marcher à Nuremberg au lieu d'aller attaquer l'Autriche, aurait son exécution. Que cette démarche de l'électeur, étant bien conduite, pouvait avoir d'heureuses suites, mais qu'allant se trouver environné par toutes les forces de l'empire, il ne pouvait être soulagé que par la diversion qu'opérerait l'armée du Rhin, en obligeant les ennemis à laisser dans cette partie un corps de troupes considérable; qu'en conséquence monseigneur le duc de Bourgogne devait donner une attention particulière aux moyens d'établir avec l'électeur une relation directe, pour pouvoir régler ses mouvements sur ce qu'il apprendrait de ceux de ce prince et de M. le maréchal de Villars.

L'assurance des renforts que le roi promit à monseigneur le duc de Bourgogne, quoique leur arrivée ne fût pas aussi prochaine que le prince l'aurait désiré, le déterminèrent pour le siége de Brisach et le décidèrent à commencer avant le 20 juillet son mouvement pour cette opération. Tout était prêt à Strasbourg; et, suivant les calculs de M. le maréchal de Tallard, tout pouvait, en cinq ou six jours, artillerie, munitions et vivres, être rendu devant la place. Il paraît que ce général espéra que les chaleurs s'étant fait sentir plus tôt qu'à l'ordinaire, la fonte des neiges arriverait aussi avant le temps accoutumé, et qu'avant qu'on fût parvenu au bord du fossé le Rhin serait rentré dans son lit; mais monseigneur le duc de Bourgogne, craignant que le roi ne fût plus porté pour le siége de Landau que pour celui de Brisach, fit, ainsi que M. le maréchal de Tallard, de nouvelles représentations pour appuyer leur sentiment sur le siége de cette dernière place et sur les difficultés et les inconvénients d'entreprendre celui de Landau.

Lettre de M. le maréchal de Tallard au roi.

Du camp de Schleithal, 17 juin 1703 [1].

Sire, j'ai reçu la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 11 de ce mois. Puisqu'elle ne croit pas qu'il soit de son service de retirer de troupes d'Italie, et que toutes celles qu'elle destine pour cette armée pourront la joindre le 15 du mois prochain, monseigneur le duc de Bourgogne, sire, me paraît absolument déterminé à employer les moyens que votre majesté veut bien remettre entre ses mains, d'une manière où le service de votre majesté et sa gloire, inséparables en cette occasion, soient également satisfaits, et il projette d'attaquer Brisach avant le 20 de juillet, si votre majesté a pour agréable d'y donner son consentement par le retour de ce courrier. L'artillerie, les poudres, les vivres, en un mot tout

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1666 lettre 243.

ce qui est nécessaire pour cette entreprise est prêt; en cinq ou six jours tout se peut trouver devant cette place, et il n'y a plus qu'à compter celui où la garnison de Bonn et les troupes qu'on tire des Évêchés et des places pourront arriver pour être en état de commencer. Quand on pourrait le faire de meilleure heure, je crois qu'il serait de la prudence d'attendre jusqu'au temps où les eaux du Rhin commencent à baisser. Il y a lieu d'espérer que ce sera cette année plus tôt que les autres, parce que le printemps a été plus chaud qu'à l'ordinaire et la fonte des neiges prématurée; et il y a encore une réflexion à faire : c'est qu'une armée qui arrive devant une place n'ouvre guère la tranchée que quatre ou cinq jours après; qu'il en faut bien huit ou dix au moins et peut-être quinze avant d'être sur le bord du fossé, et qu'ainsi on se trouvera avancé de quelques jours dans le mois d'août avant que d'avoir rien à craindre du Rhin, et c'est le temps où il rentre dans son lit naturel. Quoi qu'il en soit, sire, il ne faut pas rester inutile plus longtemps, et il n'y a que cela à entreprendre. Le siége de Landau ne se peut faire présentement sans risquer du côté de l'événement, et sans hasarder de perdre plus qu'on ne gagnerait quand même on le prendrait.

Je vais tâcher de rendre ces deux choses sensibles à votre majesté. Il reste dix-sept ou dix-huit bataillons aux ennemis, non compris la garnison de Landau, sept ou huit régiments de cavalerie ou de dragons appartenant à l'électeur palatin, et quatre régiments de hussards. Il vient des troupes de Hanovre et de Munster du bas Rhin, qui les peuvent joindre. Les derniers avis que j'ai reçus de Cologne marquent que celles du cercle de Westphalie prennent la même route; des détachements de la garnison de Fribourg et de Brisach pourraient les joindre; tout cela joint ensemble ne laissera pas de former un corps considérable.

Je conviens que ce sont de méchantes troupes; mais si elles ne sont pas assez bonnes pour se commettre avec celles de votre majesté, elles peuvent au moins agir par diversion.

L'armée de votre majesté ne peut tirer de munitions de guerre

et de bouche, pour faire le siége de Landau, que de Strasbourg, et il y a dix-huit lieues. Comme les ennemis partagent le Rhin avec nous, on ne peut compter sur rien de sûr de ce qui viendrait par des bateaux; il faut donc tirer par terre; or il n'y a rien qui leur soit si aisé que de faire un pont à Drusenheim, à couvert de la forêt de Haguenau, à douze lieues de l'endroit où serait l'armée de votre majesté; et serait-il possible de rien tirer de Strasbourg s'ils avaient une fois occupé ce poste-là?

Ce qui est dit pour ce lieu l'est pour tous ceux qui se trouveront propres à faire des ponts le long du Rhin; et si l'on ajoute à cela que leurs hussards inonderaient nos derrières par le côté de la montagne, on conclura facilement que l'on peut être traversé si essentiellement dans le cours du siége de Landau, qu'il faut être absolument supérieur et en état de détacher des corps considérables pour remédier à tous ces obstacles, et enfin, que les affaires aient pris du côté de l'empire un parti décisif, par lequel l'armée du prince de Bade se trouve éloignée de ces côtés-ci, avant que de s'exposer à transporter un attirail immense devant une place qui cloue pour ainsi dire et attache à un point fixe dont on ne peut plus s'écarter, et qu'il faut avoir des forces suffisantes pour remonter contre tous les inconvénients qui peuvent arriver; et c'est l'état où l'on pourra se trouver dans le commencement de septembre, si la jonction des armes du roi avec celles de l'électeur de Bavière produit l'effet qu'il y a lieu d'en attendre.

Voilà, sire, ce que j'avais à dire sur ce qui regarde les raisons qui pourraient rendre l'événement de cette entreprise douteux. Permettez-moi d'examiner présentement le mal qui en pourrait résulter, si les ennemis prenaient le parti de la diversion, au lieu de traverser l'armée de votre majesté.

Ils ont un pont de bateaux sur des chariots qu'ils peuvent porter facilement au haut Rhin, outre ceux qu'ils ont à Vieux-Brisach. S'ils s'en servaient pour entrer en haute Alsace et attaquer le fort Mortier, y aurait-il rien qui pût dédommager de la perte de ce poste, et

ne donnerait-il pas lieu aux ennemis d'établir un pont qui couperait Huningue et porterait sur Béfort, et qui leur ouvrirait l'entrée du seul pays qu'il soit important de conserver? n'auraient-ils pas encore le temps d'attaquer Neubourg, qui ne vaut rien?

Toutes ces raisons font assez connaître que la première et la plus importante conquête que votre majesté puisse faire pour rétablir sa frontière est de se rendre maître de Brisach.

Cela fait, elle peut tourner ses vues du côté de Fribourg, pour établir une communication solide avec M. l'électeur de Bavière ou porter ses armes sans inquiétude en basse Alsace. Tous ses derrières sont assurés; et s'il était vrai qu'elle fût en état à cette heure d'entreprendre le siége de Landau, elle le sera bien davantage au mois de septembre prochain, temps auquel il n'y aura plus d'incertitude à avoir sur les événements de la campagne et où l'on pourra agir avec une pleine connaissance de toutes choses, et profiter de la prise de Landau, si l'on en venait à bout, pour pousser en avant et établir des quartiers d'hiver dans le Palatinat, au moins jusqu'à la hauteur de Worms.

Je finirai cette lettre, sire, par un parallèle, et par dire qu'à la vérité Landau est inquiétant par les courses qu'il donne lieu de faire et en de petites choses; mais que les ennemis, sans une supériorité absolue, ne sauraient s'en servir pour nuire en rien de grand; et que Brisach vous assure toute votre frontière, vous ôte les justes inquiétudes que les ennemis pourraient vous donner sur la partie de l'Alsace dont tout dépend, s'ils se retrouvaient jamais en état d'entreprendre, et qu'après vous en être rendu maître, votre majesté peut porter ses armes avec sûreté et tranquillité partout où elle les juge le plus utiles pour son service, sans avoir rien à craindre pour aucun endroit des derrières de son pays. Voilà, sire, quels sont les sentiments de monseigneur le duc de Bourgogne sur l'importance de ces deux places et sur la conjoncture présente, dont il m'a ordonné d'avoir l'honneur de rendre compte à votre majesté.

Il ne me reste qu'à la supplier de donner ses ordres pour que les

six bataillons de la garnison de Bonn et le régiment de Chartres qui sont à Luxembourg en partent assez à temps pour se trouver à Schlestadt et à Strasbourg le 6 ou 7 de juillet; de faire trouver des ingénieurs dans ce dernier lieu au 10 du mois prochain; de vouloir bien nous envoyer une quinzaine de bombardiers de Flandre, parce qu'ils sont plus accoutumés à tirer des bombes que les soldats du bataillon de royal-artillerie qui sont ici, et de prier Dieu qu'il bénisse la première entreprise d'un prince qui ne sera pas longtemps à en recommencer d'autres, si votre majesté lui permet de suivre les mouvements de son courage et de son élévation.

P. S. Monseigneur le duc de Bourgogne me donnera ses ordres pour faire les changements qu'il y aura à faire dans les garnisons d'Alsace et des Évêchés, et pour faire marcher les bataillons qu'il en tirera, en conformité de l'état de votre majesté et de celui mis en détail qu'il m'a ordonné de joindre à cette lettre; ayez seulement la bonté, sire, de ne pas perdre de temps à faire avancer en Alsace les six bataillons de Bonn et le régiment de cavalerie de Chartres.

On travaille à raser les lignes des ennemis, sire; je crois qu'il y en a encore pour six ou sept jours; car il faut les mettre en tel état que ni les terres qu'ils avaient remuées, ni leurs abattis ne puissent apporter de difficultés au retour.

J'ajouterai encore, sire, que l'armée de votre majesté ne mange que les bords du Rhin afin de conserver le pied de la montagne pour pouvoir revenir.

Lettre de monseigneur le duc de Bourgogne au roi.

Du camp de Schleithal, 24 juin 1703[1].

Je crois que la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à votre majesté[2], et plus encore celle du maréchal de Tallard, lui auront fait voir clairement les raisons que nous avions dès lors pour penser présentement au siége de Brisach, et à quoi jusqu'ici rien n'a pu appor-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1666, lettre 261.

[2] Cette lettre, qui est du 17, n'a pas été retrouvée dans les archives du dépôt de la guerre.

ter de changement et n'en pourrait apporter, qu'un ordre exprès de votre majesté, auquel nous nous soumettrions sur-le-champ et sans raisonner; mais tant qu'elle laisse la chose à notre jugement, et même me recommande de ne rien faire qui ne soit à propos, il me semble que le siége de Brisach est plus à propos et plus sûr que celui de Landau dans la conjoncture présente. Votre majesté sait ce que le maréchal de Tallard et moi lui avons déjà dit à l'égard des difficultés du siége de Landau, de l'attirail prodigieux qu'il y faudrait amener par terre et qui nous y attacherait nécessairement jusqu'à la prise de cette place; du pont que les ennemis pourraient faire à Drusenheim, couverts de la forêt de Haguenau, et qui par là nous couperaient nos vivres, que nous ne pouvons tirer que de Strasbourg; et de la diversion en haute Alsace par la prise du fort Mortier, qui serait une affaire de trois ou quatre jours. On me dira peut-être que les brèches de Landau sont mal réparées, la place mal munie et le corps du général Thungen trop faible pour entreprendre rien contre nous pendant que nous serions occupés au siége. Je réponds à cela que l'on se trompe quand on croit que les brèches de Landau ne sont point réparées; qu'il y a plus de six semaines qu'elles le sont; qu'il est entré depuis peu dans cette place trente ou quarante chariots de munitions de guerre venant de Francfort; et que, quant au corps du général Thungen, jusqu'à présent il n'est point en état de nous donner aucune inquiétude quand nous serions occupés à Landau; mais si le prince Louis de Bade lui envoyait un renfort considérable, ou venait en personne le joindre avec huit ou dix mille hommes, pendant que l'armée du roi en Allemagne est occupée dans le Tyrol, le succès du siége de Landau deviendrait alors douteux; les quartiers séparés y seraient bien différents du seul quartier devant Brisach, et quand même nous ne serions point attaqués, les diversions dont j'ai parlé, ou nous obligeraient de lever le siége pour y venir remédier, ce qui ne se pourrait faire sans beaucoup hasarder les amas prodigieux de vivres, d'artillerie et de munitions qui seraient devant la place, ou nous feraient plus

de mal par la ruine de la haute Alsace que la prise de Landau ne nous ferait de bien par la protection de la basse. De plus, votre majesté n'a-t-elle pas vu dans ma dernière lettre ce que nous espérons d'exécuter dans le mois de septembre; ce sera alors que, si le prince Louis de Bade est éloigné et hors d'état d'envoyer du secours, nous serons bien mieux qu'à présent en état de faire en toute sûreté le siége de Landau, et nous aurions de plus Brisach, que nous ne pourrions aller prendre si nous commencions par Landau, sans parler de tous les inconvénients que je viens déjà d'expliquer à votre majesté. Quand même les forces des ennemis seraient augmentées, Germersheim et les bordures du Palatinat, jusqu'au Spirbach au moins, ne peuvent nous manquer, et nous bloquerions Landau, dont le siége se ferait au mois de mars. Voilà la situation des affaires : c'est là-dessus que votre majesté me donne le choix, et je suis persuadé que si elle voyait la chose d'aussi près que nous la voyons, elle n'hésiterait pas un moment à prendre un parti aussi avantageux pour ses affaires et aussi glorieux pour ses armes que l'est celui du siége de Brisach, auquel j'incline entièrement, toujours, néanmoins, soumis à ses ordres. Le maréchal de Tallard expliquera avec plus d'ordre à votre majesté ce que je ne lui ai mis ici qu'en gros et d'une manière assez peu suivie. Je ne crois pas, cependant, y avoir omis beaucoup de raisons qui nous portent à penser à l'entreprise de Brisach, si elle veut bien y consentir, pour le mois prochain.

P. S. Le courrier étant sur le point de partir, je ne puis rien ajouter à cette lettre, sinon de supplier votre majesté d'être persuadée que nous n'agissons ici que pour ses intérêts, et que du reste je serai toujours entièrement soumis à ses ordres. Je vis l'armée il y a trois jours : la cavalerie était très-belle, en fort bon état et bien rétablie. L'infanterie me parut aussi fort belle, surtout les régiments de Navarre, de votre majesté, et royal-italien. Il y avait aussi un ou deux bataillons nouveaux qui n'étaient point trop défaits par les autres.

Lettre du roi

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite par le courrier que vous

m'avez dépêché du 17, par laquelle vous me mandez que rien ne vous paraît ni plus utile ni plus facile, en l'état où sont les affaires du Rhin, que le siége de Brisach, que j'avais d'abord approuvé sur la proposition qui m'en fut faite par le maréchal de Tallard, avant que les ennemis eussent abandonné les postes de la Lauter, évacué Weissembourg et Lauterbourg, et que le prince de Bade eût marché avec une partie de ses troupes pour fortifier le corps qui est commandé par le comte de Stirum. Ce changement m'avait fait penser différemment; vous en verrez les raisons par la lettre que j'écrivis avant-hier au maréchal de Tallard, par le courrier que je lui ai dépêché; et j'étais dans le sentiment de bien des gens qui connaissent comme moi l'importance dont il est de prendre Landau, qui assurerait la basse Alsace et la Lorraine, me mettrait en état de donner des quartiers d'hiver à mes troupes, dans toute l'étendue du Palatinat, de pousser les contributions bien loin dans l'empire, et de recommencer, l'année prochaine, la guerre avec de grands avantages, en cas que mes ennemis, fatigués d'une dépense au-dessus de leurs forces, rebutés par le peu de succès de cette campagne, qui, selon les apparences, doit être plus heureuse pour moi que pour eux, ne demandent pas la paix, qui seule peut rétablir la tranquillité de l'Europe. Ce que vous me mandez pour me déterminer à préférer le siége de Brisach, l'espérance de reprendre Fribourg et d'assurer une communication avec l'électeur de Bavière, qui n'est pas moins nécessaire qu'utile, les assurances que vous me donnez de prendre cette place en moins d'un mois et de vous en rendre maître avant la fin d'août, de venir ensuite vers la Lauter, de vous avancer sur le Spirbach, d'y prendre des quartiers d'hiver, d'occuper Kayserslautern, Neustadt, et autres postes aux environs de Landau, qui tiendront cette place comme investie et me mettront en état d'en pouvoir faire le siége au mois de mars ou d'avril prochain; le danger qu'il y aurait si toutes mes forces étaient occupées présentement à ce siége, que les enne-

à M. le duc de Bourgogne

Marly, 22 juin 1703[1].

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1640, page 1re.

mis ne fissent une diversion par Brisach en faisant un pont à Drusenheim, coupant la communication d'Huningue avec Strasbourg, et se rendant les maîtres du fort Mortier, comme ils le pourraient faire; toutes ces réflexions me déterminent à vous laisser la liberté d'assiéger Brisach dans le temps que vous croirez le plus propre pour y réussir. Vous savez que le seul obstacle presque invincible, c'est le passage du fossé quand le Rhin est haut : on peut y conserver une quantité d'eau si considérable par le moyen des écluses, qu'il ne serait pas possible de le passer. Je souhaite que la négligence des Allemands, qui paraît en tout, ait été assez grande pour que ces écluses, qui vous pourraient embarrasser, puissent leur avoir été rendues inutiles faute d'entretien. Quelque diligence que vous fassiez, vous ne sauriez former le siége avant la fin du mois prochain. Il ne suffit pas de rassembler les vivres et les munitions nécessaires que vous pouvez tirer avec assez de facilité des places d'Alsace qui sont à portée; il faut du temps pour faire avancer les troupes qui vous doivent joindre : celles qui étaient à Bonn n'ont encore aucunes réparations ni recrues faites. Je leur envoie des ordres pour s'avancer à Metz et se mettre en marche le 1^er^ juillet. Elles auront besoin de quelques séjours, et vous devez les y laisser le temps qui leur sera nécessaire pour qu'elles soient en état de bien servir. Toutes choses étant bien disposées, il vous restera à connaître le véritable état de la force des ennemis, ce qu'ils pourront entreprendre et ce qu'ils ont dessein de faire s'ils avaient une armée aussi nombreuse que la vôtre, ce qui n'est pas possible, s'ils n'abandonnent la meilleure partie de l'empire et des pays héréditaires au maréchal de Villars et à l'électeur de Bavière, et qu'ils ne se déterminent à réunir toutes leurs forces pour vous combattre, auquel cas vous auriez peine à vous engager à aucune entreprise. Ce parti serait une preuve certaine qu'ils seraient réduits à la dernière extrémité; et je ne saurais me persuader qu'ils le prennent; il y a bien plus d'apparence de croire qu'ils tireront encore quelques troupes du bas Rhin, et qu'ils feront un détachement de l'armée qui est commandée par

milord Marlborough pour renforcer le corps qui est retranché à Bühl; qu'avec les forces qu'ils pourront rassembler de ce côté-là, ils entreront dans la basse Alsace et qu'ils tenteront quelque diversion du côté de la Lorraine. Vous devez vous précautionner contre les inconvénients qui en pourraient arriver: je vous les représente tous, afin qu'il n'y en ait aucun que vous n'ayez prévu. Si vous trouviez de la facilité à marcher aux retranchements de Bühl, en les prenant à revers, vous dérangeriez entièrement les projets du prince de Bade et ôteriez à ses troupes un poste important dont la conservation est nécessaire pour celle de son pays et pour ôter la communication qui deviendrait plus facile par cette route que par l'autre; mais vous y trouverez des difficultés presque insurmontables et qui vous détermineront, selon les apparences, à revenir par l'Alsace. J'espère qu'avec les conseils du maréchal de Tallard vous ferez tout ce qui sera possible, et que vous préviendrez tout ce qui peut vous faire quelque embarras.

Le roi ayant enfin consenti à l'entreprise du siége de Brisach, monseigneur le duc de Bourgogne et M. le maréchal de Tallard, plus persuadés que jamais que cette conquête, non-seulement mettrait en sûreté la haute Alsace, et que c'était le seul moyen de parvenir, dans la suite, à établir une communication avec M. le maréchal de Villars, mais aussi qu'elle mettrait en état, sans avoir à craindre de diversion de la part des ennemis sur le haut Rhin, de prendre, après que le siége serait fini, le chemin de Landau, pour leur enlever aussi cette place avant l'hiver, jugèrent ne pouvoir se mettre assez tôt en situation d'en former l'attaque. Ils fixèrent au 6 juillet l'époque du mouvement relatif à cette entreprise; et, pour empêcher les ennemis d'y porter des secours, ils firent leurs dispositions pour leur donner successivement de la jalousie pour les lignes de Bühl et pour Fribourg. Quant aux démarches

que pouvait faire le général Thungen pour troubler le siége, il paraît que M. le maréchal de Tallard n'en fut pas inquiet, et qu'il espéra que l'expédition dans le Tyrol, à laquelle l'électeur était occupé, serait assez tôt finie pour augmenter les embarras du prince de Bade et retenir dans l'empire toutes les forces de ce prince[1]. Cependant monseigneur le duc de Bourgogne ayant eu avis que quatre régiments de cavalerie et cinq bataillons des ennemis, venant du bas Rhin, avaient passé ce fleuve à Coblentz le 19, et qu'il ne restait plus à portée de la Moselle aucune troupe des ennemis, jugea que c'était un moment favorable pour s'emparer de Hombourg et de Kayserslautern; c'est ce qui engagea ce prince à demander que M. de Varennes assemblât sur la Nied allemande cinq bataillons des troupes qui étaient dans les Évêchés et cinq escadrons de nouvelle levée qui devaient y arriver dans peu. Ce corps pouvait aussi, dans cette position et en attendant qu'il marchât à Hombourg, mettre le pays Messin et la Sarre à l'abri des courses que les ennemis pourraient entreprendre pendant le siége de Brisach.

Quoique depuis l'arrivée de l'armée sur la Lauter, deux mille travailleurs eussent été employés à raser les lignes et les ouvrages des ennemis, cette opération n'était pas encore achevée; mais l'époque à laquelle on devait s'éloigner de cette rivière approchant, et monseigneur le duc de Bourgogne ne voulant point la laisser imparfaite, et ayant résolu de détruire non-seulement les retranchements qu'ils avaient élevés près de

[1] L'électeur de Bavière avait abandonné le projet qu'il avait formé de marcher à Nuremberg pour aller, avec la plus grande partie de ses troupes et quelques bataillons de celles du roi, s'emparer des principaux postes et passages du Tyrol, afin de tâcher de donner la main à un détachement de l'armée d'Italie que M. le duc de Vendôme devait tenter de faire passer à travers ce pays pour gagner la Bavière.

Lauterbourg, mais aussi les murailles de la ville, laquelle, dans tous les temps, pouvait être soutenue par les ennemis et qui fermait le passage de la Lauter dans la partie la plus facile à fortifier, à cause des marais qui en étaient voisins, il se détermina à en rapprocher toute l'armée pour doubler les travailleurs[1].

En conséquence, le 2 juillet elle alla camper à Salmbach, où fut établi le quartier général.

Le 5 toutes les défenses de Lauterbourg se trouvant entièrement rasées, et les retranchements des lignes de la Lauter détruits dans toute leur étendue, l'armée décampa le lendemain pour remonter le Rhin, et se sépara en deux corps : l'infanterie campa à Seltz, la cavalerie à Binheim. Le 7 toutes les troupes se rassemblèrent à Reschwoog et à Roppenheim, où fut établi le quartier général.

Le projet de monseigneur le duc de Bourgogne et de M. le maréchal de Tallard était de continuer leur marche pour aller mettre le siége devant Vieux-Brisach, mais les pluies continuelles les retinrent quelques jours dans ce camp. Un nouveau motif encore plus puissant les engagea à différer cette entreprise. La lettre que M. de Tallard reçut alors du roi en réponse à celle qu'il avait écrite à sa majesté pour lui rendre compte du parti qui avait été pris de préférer le siége de Brisach à celui de Landau le jeta, ainsi que monsei-

[1] Les avantages que les ennemis avaient retirés de l'établissement qu'ils avaient fait, depuis le commencement de la guerre, à Lauterbourg, et du pont qu'ils avaient jeté sur le Rhin près de cette ville, furent les motifs qui engagèrent monseigneur le duc de Bourgogne à en raser toutes les défenses; et l'on voit que dans le cas où l'on aurait besoin d'un entrepôt dans cette partie, il estimait que Hagenbach pourrait y suppléer. Quant à Weissembourg, il laissa subsister les murailles, afin que dans la suite on pût y faire des dépôts, et que, si l'on venait à reprendre Landau, on pût y établir un quartier pendant l'hiver.

gneur le duc de Bourgogne, dans une incertitude qui leur fit suspendre tout mouvement. Le roi, par cette lettre, lui faisait connaître les doutes que sa majesté avait conçus sur le succès de cette entreprise, d'après les observations de M. le maréchal de Vauban, qui, ayant fortifié cette place, en connaissait mieux que personne le fort et le faible. Suivant son avis, les crues du Rhin devaient mettre un obstacle invincible à l'attaque, jusqu'à la fin du mois d'août ou au commencement de celui de septembre. Il prétendit que, sans le secours des écluses, et seulement en rompant les batardeaux, le gouverneur pouvait mettre l'eau des fossés et des avant-fossés à telle hauteur qu'il le jugerait à propos; et que, d'ailleurs, le Rhin se répandait sur une si grande étendue de terrain que de toutes parts les environs de la place étaient marécageux et impraticables pour des tranchées. Le roi mandait en conséquence à M. le maréchal de Tallard qu'il ne devait point hasarder une opération aussi incertaine sans avoir auparavant examiné avec le plus grand scrupule l'état dans lequel étaient les eaux du Rhin autour de la place, et s'être assuré du temps où avaient commencé les inondations, comme celui auquel on pouvait espérer de les voir écoulées; que si après avoir reconnu tous les inconvénients qui pourraient se rencontrer ou retarder l'entreprise, M. le maréchal de Tallard ne les jugeait pas suffisants pour la différer à un mois ou six semaines, et qu'il se chargeât de l'événement, sa majesté permettait au duc de Bourgogne de suivre les conseils de ce général et de se déterminer au parti qui lui paraîtrait le plus convenable; mais que si les difficultés l'obligeaient à remettre l'entreprise à un terme aussi long, puisqu'il n'était pas possible de songer à un autre siége, il convenait, pour ne pas laisser dans l'inaction une armée aussi considérable, et pour ne pas ruiner l'Alsace, de passer le Rhin et de s'appro-

cher des retranchements de Bühl, soit pour les attaquer, s'il était possible, par le revers, soit pour les masquer, et pendant ce temps, faire vivre l'armée dans le pays ennemi, en tenant d'un autre côté un corps entre Fribourg et Brisach, pour empêcher les ennemis de jeter des secours dans ces places.

Les pluies qui continuaient à grossir le Rhin, retenant toujours l'armée dans le camp de Roppenheim, donnèrent à monseigneur le duc de Bourgogne et à M. le maréchal de Tallard le temps d'attendre de nouveaux ordres et de présenter de leur côté au roi les motifs qui, malgré les observations légitimes de M. le maréchal de Vauban, pouvaient encore déterminer au siége de Brisach plutôt qu'à ceux de Fribourg ou de Landau, en ne l'entreprenant néanmoins que lorsque les eaux n'y mettraient point d'obstacle. M. le maréchal de Tallard dressa en conséquence un mémoire contenant, sur ces trois places, des détails capables de mettre le roi en état de prononcer; et M. de Silly, maréchal général des logis, fut dépêché le 10, pour le porter à sa majesté et y ajouter de vive voix tout ce qui pouvait donner des lumières sur les facilités et les inconvénients de ces différents siéges.

On n'avait point encore perdu de temps : six bataillons que M. le maréchal de Boufflers avait eu ordre de faire passer de Bonn en Alsace n'étaient pas même arrivés à Metz; la plupart des ingénieurs et les bombardiers destinés pour l'armée du Rhin ne devaient y être rendus que vers le 20, et les caissons, qui venaient aussi de Flandre pour remplacer ceux que M. le maréchal de Villars avait menés en Bavière, ne pouvaient joindre l'armée que vers le 15; mais comme il n'était encore question ni de siéges ni de mouvements considérables, monseigneur le duc de Bourgogne et M. de Tallard ne regardèrent point ce manque de moyens comme un motif

qui pût les empêcher d'exécuter en partie ce que leur prescrivait la lettre du roi, et ils se déterminèrent à passer le Rhin pour aller prendre une position entre la Kintzig et le Rench, en laissant quelques troupes au Fort-Louis, pour donner aux ennemis de la jalousie pour les derrières de leur ligne de Bühl.

Le 12, le Rhin ayant baissé de trois pieds, la moitié de l'armée se mit en marche et alla à Haguenau; l'autre moitié l'y joignit le 13. Une brigade d'infanterie de sept bataillons resta campée dans l'île du Fort-Louis, indépendamment de la garnison ordinaire de ce fort.

Le 14 toute l'armée rassemblée alla camper à Brumpt, et le 15, après avoir passé le Rhin, elle campa sous Kehl, séjourna le 16, passa la Kintzig le 17 et s'avança sur le Rench; le quartier général fut à Willstett. On laissa sur la Bruche, aux ordres de M. de Sailly, quatre bataillons et sept escadrons, pour soutenir la partie de la basse Alsace dans laquelle les ennemis n'avaient point encore imposé la contribution, et on laissa à Huningue et à Neuf-Brisach cinq bataillons de nouvelle levée qui étaient destinés à servir en campagne, en sorte que l'armée ne fut composée que de trente-trois bataillons et cinquante-six escadrons.

Monseigneur le duc de Bourgogne ne jugea pas être assez fort pour hasarder d'attaquer les lignes de Bühl. On n'était point assuré du nombre de troupes qu'avait le général Thungen pour les défendre; on savait seulement qu'indépendamment de celles que lui avait laissées le prince de Bade, il venait d'être joint par quatre régiments de la cavalerie de l'électeur palatin, et qu'aussitôt après il avait détaché deux bataillons pour renforcer la garnison de Fribourg et envoyé vers Villingen quatre régiments de la cavalerie impériale et un

régiment de hussards, pour former, avec une partie de la garnison de Constance, un corps qui pût interrompre la communication de M. le maréchal de Villars avec Schaffhouse[1]. C'était la seule dont ce général pût faire usage, tous les passages des Montagnes Noires étant occupés par les impériaux; ce fut même ce qui l'engagea à renouveler ses instances auprès du roi pour que l'armée du Rhin assiégeât Fribourg plutôt que Vieux-Brisach ou Landau, afin de pouvoir établir une communication par Villingen, et donner les moyens de lui faire passer des renforts de l'armée du Rhin si l'électeur rencontrait des difficultés insurmontables pour la jonction de ceux de l'armée d'Italie.

Mais le roi, persuadé par les succès de l'électeur dans le Tyrol, où il s'était déjà emparé de Kuffstein, d'Inspruck et de différents autres postes qui lui ouvraient l'entrée de ce pays; et ayant reçu alors le mémoire de M. le maréchal de Tallard et reconnu les difficultés et les inconvénients d'entreprendre tout autre siége que celui de Vieux-Brisach, envoya à monseigneur le duc de Bourgogne l'ordre de tout préparer pour le commencer aussitôt qu'il le jugerait possible; et sa majesté fit partir M. le maréchal de Vauban pour diriger ce siége[2]. M. de Silly, porteur des ordres du roi, fut de retour à l'armée le 21. Les dépêches de M. de Chamillart, dont il était chargé, firent

[1] Dans ce temps M. le maréchal de Villars, séparé de l'électeur de Bavière, qui s'était porté dans le Tyrol, avec ses troupes et seulement cinq bataillons français, pour tâcher de donner la main au secours que monseigneur le duc de Vendôme devait lui envoyer de l'armée d'Italie, occupait, avec celle du roi, une position avantageuse sur le Danube, entre Dillingen et Lauingen, pour faire tête à M. le prince de Bade, qui, fort supérieur en nombre, campait à une demi-lieue de lui.

[2] M. le maréchal de Vauban prévint le roi à ce sujet, en lui offrant ses services sans prétention de commandement en sa qualité de maréchal de France, et seulement pour ne s'occuper que de ce qui pourrait avoir rapport à la conduite du siége.

connaître à monseigneur le duc de Bourgogne que, s'il n'arrivait point de changement dans les affaires d'Allemagne, l'intention du roi était qu'aussitôt après le siége de Brisach il entreprît celui de Fribourg, à moins cependant que les inondations ne missent dans l'obligation de différer jusqu'au 1er septembre le premier de ces siéges, ce qui ne permettrait pas d'en retirer les mêmes avantages qu'on pouvait espérer d'une plus grande diligence. M. de Chamillart informa en même temps M. le maréchal de Tallard de la marche des troupes des ennemis qui avaient levé le blocus de Gueldre et de celles qui étaient dans les environs de Cologne, pour joindre, au nombre de sept à huit mille hommes, le général Thungen; et ce ministre le prévint des précautions que devait prendre monseigneur le duc de Bourgogne, si, pendant le siége de Brisach, le général Thungen venait à former quelque entreprise du côté de la Lorraine et de la Sarre.

Malgré la liberté que le roi laissa à monseigneur le duc de Bourgogne de suivre le projet qu'il avait formé d'assiéger Brisach, il fallut du temps, non-seulement pour faire les préparatifs nécessaires, mais aussi pour laisser écouler les eaux; d'ailleurs il paraît que M. le maréchal de Tallard jugea qu'il était à propos de consommer toutes les subsistances entre la Kintzig et le Rench, où il reconnut qu'il s'en trouvait au moins pour la consommation de l'armée pendant quinze jours. Les dispositions furent faites en conséquence, et monseigneur le duc de Bourgogne fixa au 15 du mois d'août l'époque de l'arrivée de l'armée devant Brisach, en prenant des mesures pour que la marche se fît avec assez de diligence pour que les ennemis, après qu'elle aurait abandonné le Rench, n'eussent pas le temps d'y jeter des renforts, non plus que dans Fribourg. Quant au siége de cette dernière place, sur lequel le roi por-

tait ses vues, après que celui de Brisach serait achevé, monseigneur le duc de Bourgogne représenta à sa majesté les difficultés de l'entreprendre, tant que le prince de Bade serait à portée de marcher à son secours, à moins qu'il ne plût à sa majesté de faire passer avec la plus grande diligence, sur le Rhin, vingt bataillons et trente escadrons de son armée d'Italie, ou que M. le duc de Vendôme ne parvînt à faire sa jonction avec l'électeur de Bavière.

Lettre de monseigneur le duc de Bourgogne au roi.

Du camp de Willstett, 23 juillet 1703[1].

J'ai reçu avant-hier matin, par Silly, les ordres de votre majesté, et je suis ravi qu'elle ait enfin reconnu qu'on ne pouvait penser sur ce côté-ci que comme nous avons toujours fait. Silly m'a aussi parlé de l'envie que votre majesté aurait de faire le siége de Fribourg avant la fin de la campagne, pour assurer une communication avec l'armée commandée par le maréchal de Villars. Votre majesté connaît les difficultés de ce siége tant que le prince Louis de Bade ne sera point tellement éloigné qu'il ne puisse marcher pour en tenter le secours, ce qu'il fera certainement s'il le peut, connaissant aussi bien que nous que la communication pour l'hiver est le point le plus important des affaires, et que Fribourg en est le nœud. Oserai-je proposer à votre majesté un moyen sûr pour avoir cette place après Brisach? C'est si elle voulait envoyer au duc de Vendôme l'ordre positif de faire partir, aussitôt après l'arrivée du courrier qu'elle lui dépêcherait, vingt bataillons et trente escadrons, qui arriveraient encore en Alsace vers la fin de septembre, et précisément dans le temps que nous commencerions le siége de Fribourg, ou qu'il serait si peu avancé que les ennemis n'auraient pas encore pu en tenter le secours, la cavalerie passant par terre et l'infanterie par mer, ainsi qu'elle l'a fait jusqu'ici. Il ne faudrait pas plus de six ou sept semaines pour se rendre en Alsace, d'où elles seraient bientôt devant Fri-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1667, lettre 34.

bourg. J'ai lâché le mot *d'ordre positif*, si votre majesté accepte le parti que je lui propose; car, si elle donne le temps de la réplique au duc de Vendôme, le moment se perdra, et il y est précisément présentement. Je ne sais si les projets que ce duc peut faire en Italie seront aussi utiles au service de votre majesté que la prise de Fribourg, qui, avec ce renfort, devient indubitable; et j'ose même dire que je ne sais si de chasser les Allemands d'Italie, ce que je crois difficile pour cette année, n'est pas un moindre avantage que de perpétuer la guerre au centre de l'Allemagne, moyen sûr de faire bientôt une paix avantageuse. Votre majesté me pardonnera la liberté que je prends de lui faire aussi hardiment une proposition qui ne lui a pas été d'abord agréable; mais je la fais pour le bien de son service, et d'autant plus librement, qu'il m'a paru, par ce que m'en a dit Silly, qu'elle ne serait pas trop fâchée de l'avoir acceptée d'abord. Il en est encore temps, et, puisque j'ai commencé de le dire, je le répéterai encore une fois; mais ce temps est précis, et il faut que les troupes partent dès que le courrier sera arrivé; autrement, quelque envie que nous ayons de lui rendre un service aussi important, il nous sera difficile dans la conjoncture présente, et deviendra sûr par le moyen que je lui propose. Je ne demande ce secours à votre majesté que par rapport aux difficultés qu'il paraît que le duc de Vendôme pourra trouver à l'entrée du Trentin; car s'il exécute ce dessein, qu'il doit tenter, ainsi que je l'ai vu, depuis cette lettre commencée, dans celle du marquis de Puysieulx du 16 de ce mois, et s'il joint une seconde fois l'électeur de Bavière, ce coup est encore meilleur pour le service de votre majesté que de nous envoyer ici des troupes. En fortifiant la guerre en Allemagne, il oblige les ennemis d'y tenir toutes leurs forces, en sorte que nous ferons pour lors le siége de Fribourg aussi aisément que si ces troupes étaient venues, et elles s'épargneront beaucoup de chemin et de fatigue. Je proposerais donc à votre majesté d'ordonner au duc de Vendôme de nous envoyer ce secours préférablement à toute entreprise sur l'Italie, mais de continuer à pénétrer dans le Trentin s'il y trouve des

facilités, ce qui fera le même effet et d'une manière beaucoup meilleure. Apparemment que le courrier de votre majesté n'arrivera que ce coup fait ou manqué : s'il est fait, il ne changera rien au projet; s'il est manqué, il sera temps que les troupes partent; et de cette manière, de quelque façon qu'arrive la chose, je vois le siége de Fribourg assuré pour la fin de la campagne.

Je dois demander encore une fois pardon à votre majesté de la liberté de mes raisonnements sur des choses qu'elle conçoit plus à fond que moi; je profiterai des avis qu'elle a la bonté de me donner et surtout sur la patience, pour ne rien risquer par une précipitation de jeune homme qui pourrait être mal à propos. Personne n'a plus d'envie que moi de plaire à votre majesté et de lui montrer, par toutes sortes d'endroits, mon zèle pour le bien de son service et mon respectueux attachement pour sa personne.

Réponse du roi à la lettre de M. le duc de Bourgogne. Marly, 30 juillet 1703[1].

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite du 23, par le courrier qui a été dépêché par M. le maréchal de Tallard, par laquelle vous m'informez du retour de Silly, et de ce qu'il vous a dit sur le siége de Fribourg avant la fin de la campagne, si celui de Brisach pouvait finir assez promptement pour tenter cette entreprise, qui est d'autant plus importante, qu'il n'y a aucune espérance d'assurer une communication libre avec l'Allemagne tant que cette place sera au pouvoir des ennemis. Si la diversion se peut maintenir, vous n'avez pas à craindre que le prince de Bade marche au secours de cette place, et qu'il laisse les princes de l'empire et les cercles exposés à toutes les forces du maréchal de Villars et de l'électeur de Bavière, pour se commettre à un événement qui serait d'autant plus dangereux que l'électeur de Bavière pourrait réunir ses troupes avec celles du maréchal de Villars, et le suivre d'assez près pour qu'il se trouvât entre leur armée et celle que vous commandez, au milieu des montagnes, sans vivres ni fourrages. Il n'y aurait qu'un événement

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1640, page 5.

heureux pour l'empereur, du côté du Danube, qui pourrait déranger la disposition de ce projet. Ce que vous aviez pensé pour vous en garantir m'a fait un sensible plaisir; j'ai connu par-là que vous n'oubliiez rien de ce qui peut contribuer davantage à votre gloire, et à faire réussir ce que vous croyez qu'il est à propos d'entreprendre pour mon service. L'ordre que j'avais donné au duc de Vendôme de détacher vingt bataillons et vingt-cinq escadrons pour s'avancer dans le Trentin et joindre l'électeur de Bavière fait le même effet pour vous et embarrasse bien davantage les ennemis, qui, par cette augmentation de forces, auront peine à préserver leur pays d'une guerre qui se fera entièrement à leurs dépens. Quoiqu'il y ait beaucoup de difficultés à surmonter pour pénétrer ces passages, j'espère néanmoins que le duc de Vendôme, qui marche en personne avec trente-deux bataillons et vingt-neuf escadrons pour joindre l'électeur de Bavière, y réussira; quand même il serait obligé de se retirer et de revenir en Lombardie, ces troupes, fatiguées d'une longue et pénible marche, ne seraient pas en état de venir en Alsace comme vous le proposez, et vous ne devez compter que sur les troupes que vous avez, et qui vous sont destinées.

Je vous envoie un ordre de ma main qui vous fera connaître mes intentions sur la manière dont les maréchaux de Vauban et de Tallard doivent servir sous vous : vous leur en donnerez connaissance.

Le roi, pour mieux faire connaître à monseigneur le duc de Bourgogne qu'il n'avait rien à craindre ni de M. le prince de Bade ni du général Thungen, lui envoya les copies de différentes dépêches interceptées, par lesquelles il vit que le premier de ces généraux non-seulement se refusait aux desseins qu'avaient les alliés de retirer quelques troupes de son armée pour agir par diversion, mais aussi qu'il ne se croyait pas assez fort avec celles qui étaient à ses ordres, pour se soutenir devant l'électeur de Bavière et le maréchal de Villars;

il demandait même que, pour sauver l'empire et retenir les cercles dans le parti de l'empereur, l'armée des alliés aux Pays-Bas fît une diversion sur la Moselle, qu'il regardait comme le côté le plus faible des frontières de la France. Une autre dépêche du général Velen, employé dans le corps qui gardait les lignes de Bühl, fit connaître à monseigneur le duc de Bourgogne que ce corps, indépendamment des troupes qui étaient dans les environs de Landau, n'était composé que de dix-huit bataillons et trente-deux escadrons, et qu'il s'en fallait beaucoup que le général Thungen se crût en état de défendre ces lignes avec succès.

Autant pour lui imposer encore davantage et l'empêcher de détacher quelques troupes pour aller par les montagnes renforcer les garnisons de Fribourg et de Brisach, que pour consommer les fourrages abondants qui restaient encore dans le pays jusqu'aux bords du Rench, monseigneur le duc de Bourgogne porta l'armée sur ce ruisseau le 31, et la fit camper à Erlach, où elle devait rester jusqu'à ce que le moment de marcher à Brisach fût arrivé. Différents détachements rencontrèrent des partis des ennemis, tant du côté de la montagne qu'à la gauche du Rhin, et eurent toujours l'avantage sur eux. Un, entre autres, qui avait pris le chemin de la Lorraine pour pénétrer en Franche-Comté, fut entièrement défait près de Raon-l'Étape par un détachement des troupes que M. de Sailly commandait sur la Bruche.

Les eaux s'écoulaient; le Rhin était presque partout rentré dans son lit, et de tous côtés on avait avis qu'il ne restait plus de neiges dans les montagnes, ce qui fit espérer que bientôt le terrain des environs de Brisach serait praticable et qu'on n'avait plus d'inondations à craindre. Ce fut un nouveau motif de hâter les dispositions; et toutes les troupes qui devaient

composer l'armée étant arrivées soit au camp soit en Alsace, monseigneur le duc de Bourgogne fixa la destination de chacune d'elles et régla qu'on marcherait à Brisach avec cinquante bataillons et cinquante-neuf escadrons; qu'il resterait sur la Bruche six bataillons et douze escadrons aux ordres de M. de Sailly, pour observer le corps des ennemis qui étaient en basse Alsace; qu'on laisserait à Strasbourg vingt pièces de campagne pour joindre ce corps en cas de besoin, et que les garnisons, tant de l'Alsace que du pays Messin et de la Lorraine, seraient composées de quarante-quatre bataillons. Ce fut le moment où monseigneur le duc de Bourgogne envoya ordre à M. de Varennes de tirer des places trois bataillons et quelques escadrons de nouvelle levée, et de les assembler à Bouzonville, sur la Nied, pour couvrir le pays Messin et être à portée d'aller attaquer Hombourg ou de joindre l'armée, suivant que les circonstances pourraient l'exiger.

Enfin toutes les dispositions pour les vivres et pour l'artillerie étant achevées, et l'armée ayant cinq jours de marche pour arriver devant Brisach, monseigneur le duc de Bourgogne donna l'ordre qu'elle commençât son mouvement le 10; et comme elle avait à traverser un pays assez serré, il fut réglé que l'artillerie, les caissons et les gros bagages repasseraient le Rhin pour marcher par la rive gauche de ce fleuve, escortés par la brigade d'infanterie qu'on avait laissée au Fort-Louis.

Ordre pour la marche de l'armée. 10 août 1703 [1].

Le 10 M. le comte de Marcin partira pour aller camper à Willstett avec les caissons, deux pièces de vingt-quatre, toute l'artillerie à une brigade près, tous les gros bagages de l'armée, à la réserve des

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1667, n°s 98 et 99.

boulangers et des surtouts de MM. les officiers généraux, sans exception de rien de plus; il trouvera audit Willstett pour trois jours de pain qu'il prendra.

Le 11 les susdits bagages iront camper dans la plaine des Bouchers, auprès de la citadelle de Strasbourg, où ils demeureront jusqu'à nouvel ordre.

Le même jour M. de Saint-Second partira du Fort-Louis avec sa brigade, et viendra camper à Offendorf, où il trouvera cent chevaux du régiment de Chartres pour lui servir de garde.

Ledit jour 11 M. le comte de Marcin partira de Willstett, après avoir jeté tous les gros bagages au delà du pont de Kehl, et ira sur le chemin de Kentzingen le plus loin qu'il pourra.

Le même jour monseigneur le duc de Bourgogne partira de ce camp-ci pour aller à Zunsweiher, l'armée étant pourvue de pain jusqu'au 15.

Ledit jour M. l'intendant et M. de la Frezelière se rendront à Strasbourg avec le régiment de Ligondez, qui marchera le 12, aux ordres de M. de Sailly.

Les bataillons de Broiscia et de Savines partiront de Neuf-Brisach pour se rendre à Schlestadt, aux ordres de M. de Sailly.

Le 12 M. de Saint-Second se rendra à Strasbourg, où il recevra ordre de ce qu'il aura à faire.

Ledit jour M. le comte de Marcin se rendra à Kentzingen; une partie de ses troupes marchant par Riegel, et l'autre entre Kentzingen et le Rhin, afin que si les ennemis ont des troupes dans ce premier lieu, ils ne puissent se retirer, et en ce cas il se servira des deux pièces de vingt-quatre qu'il mènera avec lui pour les forcer à se rendre.

Dès que ce poste sera occupé, il marchera avec sa cavalerie pour investir Fribourg, où il tâchera d'arriver le 14 avant midi; il laissera son infanterie dans Kentzingen.

Ledit jour, monseigneur le duc de Bourgogne partira de Zunsweiher pour aller à Schuttern, où il sera joint par un convoi de trois jours de pain.

Le 13 monseigneur le duc de Bourgogne marchera de Schuttern à Ettenheim.

Ledit jour 13 M. le marquis de la Frezelière commencera à tout faire charger, tant sur des bateaux du Rhin que sur ceux de la rivière d'Ill ou sur des chariots.

Le même jour on commandera dix mille paysans, et de chaque bailliage, un prévôt, pour répondre du nombre qu'il en doit amener; ceux du Brisgau se trouveront le 14 à Neubourg; et ceux d'Alsace seront commandés le 12, pour se trouver le 14 à Neuf-Brisach.

Le 14 M. le comte de Marcin sera avant midi devant Fribourg, avec sa cavalerie, ainsi qu'il est dit ci-dessus; et, après avoir fait semblant toute la journée d'occuper les postes du côté de la montagne pour l'investir, il partira le 15 pour revenir sur Brisach et l'investir réellement.

Ledit jour 14 monseigneur le duc de Bourgogne marchera d'Ettenheim à Riegel. M. de Saint-Second et sa brigade serviront à escorter le canon, toutes les munitions et les gros bagages de Strasbourg à Neuf-Brisach.

Le même jour 14 lesdits gros bagages partiront de Strasbourg pour arriver le 16 à Neuf-Brisach, suivant les journées dont M. de Saint-Second conviendra avec M. l'intendant, et ce premier partira avec ses deux bataillons, parce que le reste de sa brigade marchera en détail par bataillon avec l'artillerie et les munitions susdites.

Ledit jour 14 on commencera à cuire du pain à Neubourg, et le même jour on y assemblera les bataillons qui doivent servir, et qui sont à Huningue et à Neuf-Brisach.

Le 15 monseigneur le duc de Bourgogne marchera à Burkheim.

Ledit jour les ponts de bateaux de Huningue et de Neubourg partiront d'assez bon matin pour arriver le même jour à la rive d'Alsace, vis-à-vis de Balgau, à une lieue au-dessus du fort Mortier, où ils recevront ordre de ce qu'ils auront à faire.

On commencera à cuire du pain ce jour-là à Neuf-Brisach, ou même dès la nuit auparavant.

M. de Verceil partira de Neubourg avec son régiment et les bateaux qui y seront assemblés pour se rendre le même jour devant Brisach, aux ordres de M. le comte de Marcin.

L'infanterie de Kentzingen se rendra le même jour devant Brisach, aux ordres de M. le comte de Marcin; un détachement de l'armée s'y rendra pareillement ledit jour 15, à quatre heures après midi.

Il faut faire trouver le 13, à Neubourg, le régiment de Tresseson et le régiment de Clermont, qui sont à Huningue.

Il faut faire donner ordre au régiment de Casteja de se tenir prêt à marcher.

Il faut faire mettre trois cents hommes détachés des bataillons qui sont aux ordres de M. de Sailly, pour être dans le château de Saverne aux ordres de M. le comte de Beuil, et retirer le bataillon de Grimaldi.

Il faut faire détacher soixante hommes de la garnison de Strasbourg pour rester à Bischweiler avec la compagnie de Montfort, et en retirer les trois compagnies qui y sont.

Il faut faire donner des fusils aux six compagnies qui vont à Lichtenberg.

Voir où l'on placera le régiment de Montmain.

Faire descendre le détachement de Ligondez qui est à Neuf-Brisach.

Il faut placer les régiments de Savines et de Broiscia dans les lieux fermés ou bourgs et gros villages au pied de la montagne entre Schlestadt et la Bruche.

Détail de la marche de l'armée et de l'investissement de Brisach,

Le comte de Marcin partit le 10 de l'armée, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de le mander à votre majesté, et alla camper à Willstett pour favoriser la marche d'une partie de l'artillerie, des gros bagages de l'armée et des caissons que l'on envoya à Strasbourg.

envoyé au roi par monseigneur le duc de Bourgogne et écrit de la main de ce prince.

Au camp devant Brisach, 17 août 1703[1].

L'armée marcha le 11, et vint à Zunsweiher, le 12 à Schuttern, le 13 à Ettenheim, et le 14 à Riegel et Endingen, où elle séjourna le 15. Cependant le comte de Marcin, ayant marché un jour devant nous, parut le 14 au matin devant Fribourg, fit mine de l'investir, et trompa si bien les ennemis, qu'ils brûlèrent leurs faubourgs, et quelques villages dans le val de Saint-Pierre. Il avait avec lui quinze cents chevaux ou dragons; son infanterie était restée dans Kentzingen, où il n'avait trouvé personne; elle montait à trois mille hommes de pied, moitié grenadiers, moitié fusiliers. Le 15 au matin il quitta Fribourg, et alla investir Brisach, où il fut joint par Imecourt avec les dragons, deux brigades de cavalerie et deux d'infanterie. Il apprit en arrivant que les ennemis en étaient sortis la nuit, au nombre de trois cents hommes choisis avec leurs canonniers, pour se jeter dans Fribourg, en sorte qu'on ne les croit pas rentrés dans la place. L'armée marcha hier, et campa près de Gindlingen, en attendant qu'on eût marqué les lignes, ce qu'on a commencé aujourd'hui. L'investissement était en très-bon état, et l'on assure qu'ils ne s'attendaient nullement dans cette place à être assiégés. Le maréchal de Vauban, arrivé le 14 au soir, a réglé les lignes, qui doivent passer au fort de Weimar, sur la hauteur, à Gindlingen, où sera le quartier général, et de là retomber au haut et au bas Rhin. Les ponts de Huningue et de Neubourg arrivèrent avant-hier au soir. Hier le pont du haut Rhin fut commencé et sera fini ce soir. Le pont du bas Rhin, qui vient de Strasbourg, doit arriver aussi ce soir et être commencé demain; et je crois que demain aussi tous les quartiers seront entièrement établis et les lignes commencées. Il est déjà arrivé à Neuf-Brisach deux convois d'artillerie et toutes sortes de munitions avec les bagages, et le troisième arrivera demain; ainsi dans peu de jours tout sera dans le camp. Ces convois ont été escortés par la brigade de Saint-Second, qui revient du Fort-Louis. On intercepta hier une lettre du général

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1667, lettre 111.

Thungen au comte d'Arco, gouverneur de Brisach, du 12; elle portait que nous avions marché le 11; que d'abord il avait cru que c'était pour suivre nos bagages, qui avaient marché la veille à Strasbourg, et repasser le Rhin; mais qu'ayant appris par un parti que nous allions à Zunsweiher et de là à Schuttern, il croyait que nous voulions reprendre à Neubourg nos bagages qui remontaient le long du Rhin par l'Alsace, et de là ou pénétrer en Souabe, ou faire le siége de Fribourg; il lui demandait à la fin de l'informer exactement de toutes nos démarches, sans se douter le moins du monde que nous en voulussions à Brisach. Cette affaire a été conduite avec beaucoup de secret, d'ordre et de jugement, et je puis assurer à votre majesté que l'honneur en est tout entier au maréchal de Tallard, et qu'elle ne peut confier à personne de meilleur que lui la conduite de ses armées. On fera deux attaques au haut et au bas Rhin, et j'espère que nous aurons bientôt réduit sous l'obéissance de votre majesté une place dont l'aspect est terrible, l'importance infinie, mais le dedans mal muni et défendu par une garnison trop faible. Des déserteurs ont dit que depuis dix à douze jours on y manquait de pain et de viande. Jusqu'ici ils tirent très-peu. Je demande pardon à votre majesté du peu d'ordre qu'il y a dans ma lettre, et de ce que le compte que j'ai l'honneur de lui rendre est si général; mais je n'ai encore eu le temps de voir les choses qu'en gros, et quand je le pourrai je les lui manderai aussi en détail qu'il me sera possible, pour tâcher de les lui rendre présentes. J'espère en un succès prompt et heureux, et qui me rendra digne de la continuation des bontés que votre majesté m'a toujours marquées jusqu'ici, et auxquelles j'ai été si sensible.

Pendant qu'on investissait la place, on assemblait au fort Mortier dix mille paysans pour travailler à la ligne de circonvallation, et l'on n'attendait que le moment où l'un des ponts du Rhin serait achevé pour leur faire passer ce fleuve. La plus grande partie de l'artillerie, des munitions et de tout ce

qui était nécessaire pour le siége, était déjà rendue à Neuf-Brisach; le reste devait y arriver le 18. Jusqu'à ce moment on n'eut point nouvelle que le général Thungen eût fait de mouvement relatif à celui que venait de faire l'armée; on sut seulement qu'il était parti de son camp huit bataillons des troupes de Hollande pour aller joindre M. le prince de Bade, et qu'ils avaient été remplacés par huit bataillons venus du bas Rhin. La seule crainte que parut avoir M. le maréchal de Tallard fut que le général Thungen ne passât le Rhin, et que, se faisant joindre par les troupes qui étaient dans les environs de Landau, il ne fît quelque entreprise sur la Bruche; mais on voit en même temps que dans ce cas il comptait profiter de l'avantage de pouvoir en six heures faire descendre par le Rhin de l'infanterie jusqu'à Strasbourg, et être en état d'embarquer pour cet effet dix mille hommes sur les bateaux qu'il avait fait remonter à Brisach et sur une partie de ceux qui étaient employés pour les ponts. Quant à la cavalerie, elle pouvait, suivant ses combinaisons, se rendre en douze heures à Strasbourg.

Tout semblait annoncer un heureux succès: M. le maréchal de Vauban était arrivé; rien ne lui manquait, tous les moyens de pousser le siége avec vigueur étaient prêts. On fut au contraire informé que la place manquait de beaucoup de choses nécessaires à sa défense, et l'on sut que la garnison n'était composée que de trois mille hommes; elle n'avait pas encore tiré un seul coup de canon, ce qui fit juger qu'elle avait peu de poudre.

M. le maréchal de Vauban employa toute la journée du 17 à faire tracer la ligne de circonvallation, dans laquelle il enveloppa tout le village de Gindlingen, qu'il regarda comme un poste avantageux, quoique trop loin de la place;

ce fut là que monseigneur le duc de Bourgogne et M. le maréchal de Tallard prirent leur quartier. Il indiqua les différents emplacements pour les dépôts et le parc d'artillerie, qu'il divisa en trois parties, tant pour la facilité des attaques que pour n'avoir point à traverser journellement le Rhin pour les besoins qu'on pourrait avoir. Un des parcs fut placé près du village d'Hochstetten, l'autre au moulin de l'Écrevisse, le troisième à Biesheim, à la gauche du Rhin. M. le maréchal de Vauban fit en même temps approuver à monseigneur le duc de Bourgogne que l'on formât deux attaques, l'une par le haut, l'autre par le bas Rhin, et que l'on se servît des îles, tant pour prendre des revers, que pour couper dans la partie du haut de ce fleuve, les courants qui entraient dans les fossés de la place; et dans le bas pour leur donner de l'écoulement. Afin d'être à portée des deux attaques, il prit son quartier à Biesheim. On travailla aussi aux communications et aux chemins pour arriver aux ponts : celui du haut Rhin fut achevé le 17 au soir, et l'on commença à y faire passer de l'artillerie; mais les bateaux qui devaient servir à celui du bas Rhin, et qui venaient de Strasbourg, furent retardés par les vents[1]; d'ailleurs le Rhin grossit de nouveau, et l'on s'aperçut que le 17 au soir il était haussé de près de cinq pieds, ce qui formait un nouvel obstacle à l'arrivée des bateaux et ce qui commença à donner de l'inquiétude à M. le maréchal de Vauban.

Le 18 l'investissement fut entièrement assis dans toutes ses parties : douze bataillons et quinze escadrons campèrent

[1] L'inégalité des bords du Rhin, l'irrégularité de son cours et la quantité d'îles dont il est coupé, font que depuis Strasbourg jusqu'à Huningue il ne peut pas y avoir de tirage pour remonter les bateaux; la manœuvre ne peut se faire qu'avec des crocs, et la rapidité de ce fleuve est si grande que la navigation est fort lente.

dans la partie du haut Rhin; vingt-deux bataillons et vingt-quatre escadrons dans le centre, à portée du quartier de monseigneur le duc de Bourgogne; onze bataillons et dix-huit escadrons au bas Rhin; quatre bataillons furent destinés pour la garde des ponts.

Le 20 arrivèrent enfin quarante-six bateaux de ceux qui devaient servir au pont du bas Rhin; on commença aussitôt le pont, et le reste des bateaux étant arrivé successivement, il fut achevé le 22.

D'après les reconnaissances que fit M. le maréchal de Vauban des approches de la place, il trouva que malgré la crue du Rhin, le terrain était praticable, et les îles lui présentèrent des assiettes très-avantageuses pour des batteries de revers et à ricochets. L'ouverture de la tranchée fut fixée au 23, à l'attaque du haut Rhin seulement; celle de l'attaque du bas Rhin fut différée, parce que M. le maréchal de Vauban ayant trouvé le pont inférieur trop peu solide pour le passage de l'artillerie, le fit doubler, ce qui fut une opération de deux fois vingt-quatre heures.

En attendant on s'empara de trois redoutes qui étaient trop éloignées de la place pour être soutenues, et l'on travailla dans l'île à une batterie qui pouvait prendre à revers tout le front de l'attaque du haut Rhin et enfiler le bastion, le fossé et la demi-lune. Le soir de cette journée le reste des munitions et de l'artillerie arriva à Neuf-Brisach. Toute l'artillerie consistait en soixante-quatre pièces de siége et trente-deux mortiers ou pierriers. L'infanterie fut chargée de faire cent cinquante mille fascines, la cavalerie soixante et quinze mille.

Le roi fut satisfait des dispositions de monseigneur le duc de Bourgogne et de ses généraux pour le siége; sa majesté

regretta seulement, pour l'avantage de ses affaires en Allemagne, qu'on n'eût pu l'entreprendre plus tôt. Elle crut cependant pouvoir espérer qu'il ne serait pas de longue durée, et qu'avant le 1er du mois de novembre monseigneur le duc de Bourgogne se rendrait aussi maître de Fribourg, s'il ne survenait aucun changement, ni du côté du Danube ni sur le Rhin, de la part du général Thungen, ni sur la Moselle, par la diversion que les alliés pourraient faire sur cette rivière, sur laquelle ils semblaient porter leurs vues. En effet, du côté du Danube, malgré l'avantage qu'un détachement de l'armée de M. le maréchal de Villars, sous les ordres de M. de Legall, venait de remporter à Munderkingen sur un corps de cinq mille chevaux des ennemis, M. le maréchal de Villars, séparé de l'électeur de Bavière encore occupé dans le Tyrol, était tellement inférieur aux impériaux, que sa majesté craignit qu'avant que la jonction avec M. le duc de Vendôme ne fût faite et que l'électeur pût rejoindre M. le maréchal de Villars, ce dernier ne fût obligé de céder à la supériorité du prince de Bade, et de repasser le Danube en abandonnant la position avantageuse qu'il avait prise à la rive gauche de ce fleuve entre Dillingen et Lauingen. Sa majesté eut moins d'inquiétude de ce que pourrait faire le général Thungen qui, n'ayant avec lui dans la ligne de Bühl que dix-neuf bataillons et trente-deux escadrons, n'était pas en état de se présenter devant l'armée de siége, et auquel monseigneur le duc de Bourgogne était en état d'opposer des forces suffisantes s'il prenait le parti d'entreprendre sur la basse Alsace. Le côté de la Moselle parut au roi mériter plus d'attention, et ce fut ce qui engagea sa majesté à envoyer ordre à M. le maréchal de Villeroy, si le duc de Marlborough détachait des Pays-Bas un corps pour se porter sur cette rivière, d'y en faire passer

un de l'armée de Flandre, et à enjoindre en même temps à monseigneur le duc de Bourgogne de détacher aussi de l'armée de siége, pour le même objet, un nombre de troupes proportionné à celui que le général Thungen pourrait y envoyer.

Mais bientôt on eut lieu de croire que toutes les vues des ennemis se tournaient du côté du Danube, lorsqu'on apprit qu'indépendamment des huit bataillons que le général Thungen avait envoyés au prince de Bade, il venait de partir de son camp de Bühl cinq nouveaux bataillons, qui avaient pris le même chemin que les premiers. Ce mouvement fit même juger à monseigneur le duc de Bourgogne que ce général n'avait aucune idée d'entreprise sur l'Alsace, et en conséquence il retira du corps resté sur la Bruche trois bataillons qui joignirent l'armée; il rappela aussi M. de Sailly, qui laissa le commandement de cette partie à M. de Streff.

Dans la nuit du 23 au 24 on ouvrit la tranchée à l'attaque de la droite; on commanda pour cet effet douze cents travailleurs, soutenus par cinq bataillons et un escadron. Il y eut de la confusion dans les dispositions et dans le travail, à cause de la quantité de chemins, de canaux ou fossés et de haies dont le terrain était coupé; il se fit cependant tranquillement, les assiégés ne s'en étant point aperçus, et n'ayant commencé leur feu qu'au jour. On continua à travailler à la batterie qu'on avait commencée dans l'île, mais elle ne pouvait être en état de tirer que le 25. Elle était de dix pièces de canon et de six mortiers. Le Rhin grossit encore, et les nuées qui se posaient sur la tête des montagnes faisant juger qu'il augmenterait encore, M. le maréchal de Vauban se confirma dans l'idée qu'il avait toujours eue des difficultés qu'occasionneraient les eaux à l'attaque du bas Rhin, soit pour le chemin des tran-

chées, soit aux fossés et avant-fossés de la place. Les terrains de cette partie étaient si bas que l'infiltration du Rhin près de ses bords entretenait les eaux souterraines de la campagne à la même hauteur que celles du lit ordinaire du fleuve, ce qui produisait des flaques, mouillait différentes parties basses des avenues de la place, et remplissait les fossés, dans lesquels les eaux formaient même des courants. M. le maréchal de Vauban remarqua aussi, premièrement, que l'attaque du bas Rhin devant être fort séparée de celle du haut Rhin et servie par un parc particulier, elle pourrait souvent manquer de différentes choses; en second lieu, qu'en ne faisant point cette attaque on épargnerait beaucoup de munitions, quatre bataillons et des travailleurs; 3° qu'on aurait six pièces de moins à prendre, c'est-à-dire quatre redoutes, la demi-lune et la contrescarpe du bastion royal; 4° qu'en formant au haut Rhin deux attaques réunies, il suffirait d'employer dans cette partie un bataillon et quelques travailleurs de plus, et qu'on n'aurait dans tout le front qu'on embrasserait que cinq pièces à prendre, savoir : deux redoutes, la contre-garde dite de Richelieu, et les demi-lunes de la tête du Rhin. M. le maréchal de Vauban fit observer en même temps à monseigneur le duc de Bourgogne qu'on n'avait point à craindre de sorties, tant parce que la garnison était peu nombreuse que parce que l'avant-fossé était un garant contre les entreprises des assiégés. Tous ces différents motifs déterminèrent monseigneur le duc de Bourgogne à suivre l'avis de M. le maréchal de Vauban et à se réduire à l'attaque du haut Rhin : ce fut d'après cette résolution qu'on opéra dès la seconde tranchée. M. de Lapara fut chargé de la conduite de la droite de cette attaque, M. de Puis-Vauban de la gauche.

La batterie de l'île commença à tirer de six pièces le 25;

mais, comme elle était soumise de fort près à la butte de la ville, quatre de ces pièces furent démontées; on travailla à réparer et à mettre en état le reste des dix pièces et les six mortiers dont cette batterie devait être composée. On commença aussi une autre batterie de huit pièces pour croiser avec celle-ci. Ce jour-là la tranchée de la droite fut poussée jusqu'à cent toises du chemin couvert de la contre-garde de Richelieu. On chemina plus lentement à celle de la gauche à cause des terrains marécageux, qui fournirent peu de terre pour les tranchées; on employa beaucoup de fascines et l'on ferma deux ouvertures que les assiégés avaient faites au bord du Rhin pour donner de l'eau dans l'avant-fossé.

Dans la nuit du 26 au 27 ils firent deux sorties, l'une sur la tête de la droite, l'autre sur l'attaque de la gauche. M. le chevalier de Croissy, brigadier de jour, avec une compagnie de grenadiers et un piquet, marcha au-devant des ennemis à la droite, et les poussa jusque sur l'avant-fossé, dans lequel ils se jetèrent, ce qui fit juger qu'il n'y avait pas encore beaucoup de profondeur d'eau. La sortie de la gauche ébranla tous les travailleurs, excepté ceux du régiment du Roi qui, s'étant saisis des armes d'un détachement de la tranchée qui dans ce moment était allé aux fascines, soutinrent l'attaque et firent rentrer les ennemis dans leurs ouvrages.

Le 27 au matin la batterie de huit pièces ainsi que celle des mortiers commença à tirer, ce qui ralentit beaucoup le feu de la place; et la droite de la tranchée fut poussée fort près de l'avant-fossé, vis-à-vis la pointe de la contre-garde de Richelieu et du chemin couvert de la redoute de Sainte-Croix.

On n'entrera pas davantage dans les détails particuliers de l'établissement des différentes batteries ni du cheminement de

la tranchée. Les lettres de M. le maréchal de Vauban et celles de M. de Lapara, qu'on a recueillies avec soin, et qui sont relatives au plan qu'on a cité précédemment, ne laissent rien à désirer sur ces objets ni sur les motifs de leurs dispositions journalières. On se réduira à faire connaître ici en général la suite de la conduite du siége, pendant lequel on eut chaque jour sujet de s'apercevoir du peu de vigueur de la garnison.

Cependant on fut fort incommodé du feu de la ville, surtout de celui de la butte, et l'on fut forcé de cheminer presque toujours à la sape; cela n'empêcha pas monseigneur le duc de Bourgogne d'aller le 29 pour la seconde fois visiter les tranchées; ce prince se porta même jusqu'aux têtes les plus avancées. On fut encore retardé à la gauche par différentes flaques et par des terrains humides qui étaient de niveau avec les eaux du Rhin.

A force de fascines on parvint à vaincre ces difficultés; et le 31 les deux attaques se joignirent par leur tête; ce même jour toutes les batteries, au nombre de trente-huit pièces et de vingt-six mortiers, ayant commencé à tirer, et le feu des assiégés se trouvant presque éteint, on travailla la nuit suivante à trois passages de fossé, dont deux sur l'avant-fossé de la place, le troisième sur un fossé profond de cinq pieds et large de cinq toises, qui séparait les deux attaques.

Dans la nuit du 1^er^ au 2 septembre on passa l'avant-fossé en deux endroits, et l'on se logea sur le glacis des deux grands angles aux extrémités des deux attaques. La nuit suivante M. de Lapara fit travailler avec tant d'activité au passage du fossé de la redoute détachée et placée au pied du glacis, que le 3 au matin on fut en état de monter à la brèche qui était faite à l'épaule; les ennemis ne la défendirent pas, et l'on s'y logea. Monseigneur le duc de Bourgogne visita de nou-

veau la tranchée et passa lui-même l'avant-fossé pour se porter à la tête de tout.

Des progrès si rapides autant que le peu de vigueur de la garnison et l'inaction du général Thungen, de la part duquel on ne vit aucune disposition tendant à troubler le siége, ne laissèrent point douter qu'il ne touchât à sa fin. Monseigneur le duc de Bourgogne et M. le maréchal de Tallard jugèrent dès lors qu'il était temps de demander au roi des ordres sur les opérations ultérieures et de mettre sous les yeux de sa majesté les motifs qui pouvaient la déterminer pour l'un des deux siéges par lequel elle avait résolu de terminer la campagne, celui de Fribourg ou celui de Landau. Ce fut l'objet de la lettre que M. le maréchal de Tallard, de concert avec monseigneur le duc de Bourgogne et M. le maréchal de Vauban, écrivit à sa majesté le 2 du mois de septembre, tendant à faire connaître l'impossibilité d'entreprendre celui de Fribourg. Le roi au contraire, prévoyant que Brisach serait assez tôt en son pouvoir pour donner le temps de faire avant l'hiver un autre siége, fit connaître à ses généraux par sa dépêche du 30 que son intention était qu'ils s'attachassent à celui de Fribourg. M. le maréchal de Tallard ne la reçut qu'après le départ de la sienne, dont on vient de faire mention, et quelques jours après il lui parvint un mémoire de M. de Chamlay sur le même objet ; mais comme tout ce qui lui vint de la cour différait entièrement de l'avis de monseigneur le duc de Bourgogne ainsi que de celui de M. le maréchal de Vauban et du sien, il exposa encore plus particulièrement, dans une nouvelle dépêche du 4, les motifs qui pouvaient appuyer leurs idées sur la préférence qu'on devait donner au siége de Landau. Ces différentes pièces sont si intéressantes que l'on croit devoir interrompre les détails de la

suite des attaques de Brisach, pour les rapporter ici dans leur entier.

Lettre de M. le maréchal de Tallard au roi.

Du camp devant Brisach, 2 septembre 1703[1].

Comme la ville de Brisach est fort pressée, qu'il n'y a point d'apparence que les mouvements que font les ennemis tendent à s'en approcher, et que la même raison qui les empêche de songer à secourir une place aussi importante doit les retenir sur une seconde entreprise tant qu'ils ne verront point une certitude physique de la traverser, et tant que les affaires du Danube et celles de Bavière seront en suspens comme elles le sont, je crois qu'il convient d'examiner sans délai ce qui se peut faire dans le reste de cette campagne, afin de profiter d'un temps précieux.

Le siége de Fribourg est ce qui se présente d'abord aux yeux, par la juste raison qu'il y a de désirer une communication avec M. l'électeur de Bavière; mais en même temps il faut considérer que cette place est garnie de tout ce qui peut contribuer à une longue défense; qu'il y a près de six mille hommes de garnison; que la circonvallation en est terrible; que M. de Bade en est à portée, et qu'on ne peut y mener plus de force que l'on n'en emploie au siége de Brisach, parce que plus on s'éloigne de l'Alsace et moins on en peut retirer de troupes.

J'avoue, sire, que cette entreprise me fait peur avec de pareilles circonstances; et qu'un aussi grand siége, et par la place, et par la garnison, qu'une circonvallation qui est aussi difficile, et telle, qu'il n'y a ici que la moitié de ce qu'il faudrait de troupes pour la faire, même imparfaitement, me font craindre avec beaucoup de raison que monseigneur le duc de Bourgogne ne puisse former le projet de l'attaquer sans beaucoup risquer, et croire que votre majesté ne peut faire trop de réflexions avant que d'ordonner qu'on s'y détermine avec une armée qui, laissant le peu qui est au delà

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1667, lettre 164.

du Rhin dans les mêmes postes, n'a pas six mille chevaux et quinze à seize mille hommes de pied effectifs pour l'exécuter.

La plupart de ceux qui n'approfondissent pas les matières croient que dès qu'on est maître de cette place on a une communication établie avec M. l'électeur de Bavière; et à la vérité cette opinion serait fondée, si ce prince se trouvait en état de venir à Villingen, de l'occuper et de le garder. Mais sans ces deux derniers articles, dont un me paraît éloigné présentement, Fribourg ne donne non-seulement aucune communication fixe et permanente, qui est ce qu'il faut chercher, mais même il n'y a point de jonction à espérer.

Je supplie très-humblement votre majesté de considérer la différence qu'il y a entre communication et jonction : l'une se fait par des postes établis à demeure, d'où l'on passe de l'un à l'autre sans obstacles; et c'est ce qui ne se peut faire, même en ayant Fribourg, qu'en cas qu'on occupe et qu'on puisse garder Villingen, ainsi que je viens de le dire.

Pour la jonction, elle peut réussir quand on est à une certaine distance les uns des autres, et que l'on se peut rencontrer lorsque chacun fait une partie du chemin.

Brisach suffit pour cela; car de ce dernier lieu rien n'est si facile quand on est supérieur, sans quoi on ne peut rien faire que d'aller jusqu'à Hornberg par la gorge de Waldkirch; rien n'est plus aisé aussi que de venir à Hornberg quand on est à Villingen. Ainsi, sire, lorsque M. l'électeur de Bavière ou M. le maréchal de Villars seront en état d'avancer jusqu'à ce dernier lieu, je réponds de leur faire passer tout ce qu'il vous plaira, ce qui satisfait en cas de la jonction.

Et si l'un ou l'autre sont assez forts pour y rester, et par conséquent pour donner lieu à une communication, c'est alors qu'il faut assiéger Fribourg quand ils pourront tenir la tête des montagnes, et qu'on sera assez voisins pour avoir une correspondance journalière.

Mais, sire, tant que M. de Bade est entre M. le maréchal de Vil-

lars et le pays de Wurtemberg, et que par conséquent il est le maître de venir écraser ce qui sera devant Fribourg, en vérité, sire, il y aurait de la témérité à en entreprendre le siége.

Mais, sire, si votre majesté veut entrer dans ce que je vais avoir l'honneur de vous proposer, elle trouvera de quoi faire agir encore son armée avec réputation et utilité pour son service.

Je crois, sire, qu'après avoir assuré la haute Alsace et la communication du royaume par la prise de Brisach, il faut assurer la basse par celle de Landau. Tout se rassemble et grossit l'armée pour y contribuer, maintenant que la prise de Brisach assure nos derrières.

Il y a onze escadrons et six bataillons que l'on peut tirer de la Bruche, quand on marchera de ce côté-là; on peut faire sortir un bataillon de Strasbourg, deux du Fort-Louis, un de Nancy; on peut se servir du régiment de Surbeck entier, qui est bon, parce qu'il agira sans difficultés en deçà du Rhin; on peut même faire joindre quatre escadrons qu'a M. le marquis de Varennes et qu'il a accoutumés à camper : voilà déjà une augmentation considérable, et qui cependant ne suffit pas encore. Il faudrait, sire, outre cela, faire partir de Flandre, le 25 septembre (temps où la campagne est finie en ce pays-là), dix bataillons et trente escadrons pour renforcer cette armée.

M. le marquis de Varennes marcherait avec ce corps, qui arriverait par Luxembourg et Thionville, à Hombourg et Kayserslautern, dont il se rendrait le maître, pendant que l'armée s'approcherait d'Anweiler, d'où elle prêterait la main à cette entreprise. Je ne parle point des détails de subsistance et d'artillerie nécessaires; cela serait trop long, et je me charge d'y pourvoir.

Cela fait, le tout se joindrait par la gorge de Rodalve et de Münchweiler, et l'on marcherait à Germersheim. Ce lieu occupé, on investirait Landau vers le 15 d'octobre; on laisserait un corps de dix ou douze escadrons et de six bataillons à Drusenheim, afin d'observer les bords du Rhin, et d'empêcher les ennemis d'y faire un

pont; on garnirait aussi le pied de la montagne de quelques troupes détachées; et, à la faveur de cela, l'on tirerait de Strasbourg ce qui serait nécessaire pour faire ce siége.

Quand on n'aurait point d'autre objet que celui-là, il serait assez considérable; mais, sire, les suites en pourraient être bien grandes et bien favorables.

La prise de cette place donnerait lieu d'hiverner à Spire et à Neustadt, dans toutes les petites villes de la basse Alsace, et de soutenir Hombourg et Kayserslautern. Cette situation mettrait en état de profiter de la première gelée pour attaquer les lignes de Stollhoffen, dont la force ne consiste que dans des marais; et il est démonstratif que les ennemis auraient de la peine à s'y opposer, parce qu'ils ne sauraient disposer leurs quartiers de manière à pouvoir assembler ni autant de troupes, ni aussi promptement qu'on pourra le faire en ce pays-ci; et si ce poste-là était une fois occupé, que la tête du Fort-Louis fût établie et le chemin de Philipsbourg ouvert, rien ne serait si praticable que d'attaquer cette place au mois de mars prochain, époque où le Rhin est bas et les forces des ennemis dispersées; ce fleuve serait libre pour le transport de toutes les munitions par l'anéantissement des lignes de Stollhoffen; et Landau assurant le côté du Palatinat, je puis répondre à sa majesté qu'il est insecourable par le côté d'Allemagne.

Il n'y a rien, sire, que de bien faisable dans ce que j'ai l'honneur de dire à votre majesté; la prise de Landau emporte la perte des retranchements de Bühl dans le cours de l'hiver, et la perte de ce poste entraînerait celle de Philipsbourg, supposé toujours que la diversion que M. l'électeur de Bavière et M. le maréchal de Villars font dans l'empire subsiste.

Or Philipsbourg soutenu de tous les derrières donne matière à faire une belle campagne l'année prochaine; il ouvre l'entrée du pays de Wurtemberg et de l'empire; il procure une diversion essentielle si M. de Bade est encore entre M. le maréchal de Villars et le Rhin, et une jonction infaillible si ce dernier ou M. l'électeur

de Bavière ont rejeté M. de Bade du côté du Danube, et sont entre lui et nous.

Pensez bien sérieusement, sire, à ce que j'ai l'honneur de vous écrire, car ce n'est point un projet chimérique et fabuleux; quoiqu'il soit grand, il est solide; mais il roule sur trois principes, sans quoi l'on ne peut l'entreprendre : l'un sur un détachement de Flandre, tel que je le demande, ou à peu près, fait au plus tard le 25 de septembre, et plus tôt, s'il se peut; l'autre sur un second détachement du même pays, si les ennemis détachaient de leur côté et envoyaient des troupes en ce pays-ci, afin de conserver la supériorité; enfin, sur la supposition que quand on entrera en action les affaires de l'empire se soutiendront comme elles sont, et occuperont au moins une partie des forces de M. de Bade.

Si votre majesté ne juge pas le siége de Fribourg faisable, et qu'elle ne veuille pas consentir à celui de Landau aux conditions que j'ai l'honneur de lui proposer (auxquelles j'ajoute que l'on pourrait renvoyer les troupes de Flandre au mois d'avril prochain pour servir dans l'armée des Pays-Bas), je ne vois plus rien à faire que de redescendre le Rhin quand on aura fait ce qui restera à faire ici, de faire un pont à Wantzenau pour y repasser cette rivière, d'envoyer un corps à M. le marquis de Varennes, qui le puisse mettre en état de prendre Hombourg et Kayserslautern, pendant que l'armée s'avancerait vers la Queich; de faire des courses dans le Palatinat, autant qu'on le pourra, car les ennemis ont encore quatre à cinq mille chevaux dans leurs lignes, sans compter les hussards; et, après avoir prolongé la campagne aussi loin que la saison le permettra, de se retirer à Haguenau pour en faire la tête de ses quartiers, parce que l'on ne peut entreprendre ni hasarder avec le faible corps de cavalerie qui est ici, et le nombre de nouveaux bataillons qui y sont, dont la peur du siége de Brisach a fait déserter un grand nombre de soldats, de prendre un établissement de quartier d'hiver qui doit durer six mois, et de risquer qu'au milieu de ce temps-là les ennemis, qui connaîtraient nos forces, en rassemblent assez pour nous

venir chasser des postes que j'aurais occupés, et où j'aurais voulu demeurer.

Décidez, s'il vous plaît, sire; j'ai l'honneur de vous exposer le possible; c'est des moyens que votre majesté voudra bien donner que dépendra le plus ou le moins de ce qui se fera en ce pays-ci.

Reste, sire, à parler de la personne de monseigneur le duc de Bourgogne. Il me semble, sire, qu'il ne convient plus qu'il reste ici quand son expédition sera finie; on sera plus d'un mois à laisser reposer les troupes, à attendre celles de Flandre, à se préparer et à marcher, quand même votre majesté approuverait le projet de Landau. S'il survenait quelque chose pendant ce temps, ou dans les Pays-Bas ou sur la Moselle, qui le fît changer, le temps que monseigneur le duc de Bourgogne aurait été à l'armée dans l'inaction diminuerait la gloire de ce qu'il vient de faire, et persuaderait qu'on a eu des desseins qui ont échoué.

Il n'y a nul inconvénient à son départ, si l'on ne fait rien; il est à propos, si l'on agit; il contribuera à persuader aux ennemis que la campagne est finie, aidera à les surprendre; et la peine d'aller et de venir en poste d'Alsace à Fontainebleau, et de Fontainebleau en Alsace, sera bien payée par le plaisir de passer trois semaines ou un mois auprès de votre majesté.

Je n'entrerai point dans le détail de ce qu'il serait à propos de faire de son équipage et des gardes de votre majesté qui sont auprès de lui; il faudrait que ces derniers demeurassent à Béfort jusqu'à nouvel ordre, sous le prétexte de les y laisser reposer quinze jours; on donnerait une route à ses mulets et à ses chevaux de main, telle qu'il faudrait pour cadrer avec son retour, sans qu'il parût d'affectation; et pour ses gros équipages et pour le nombre de gens que son rang exige, mais qui ne servent ni à sa commodité ni à son service, et qui sont peu convenables dans tous les passages de la forêt de Haguenau, il faudrait, sire, qu'il s'en passât pour cette expédition; votre majesté lui en a donné un bel exemple la première fois qu'elle fut en Franche-Comté.

P. S. J'ai lu à M. le maréchal de Vauban, devant monseigneur le duc de Bourgogne, sire, la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à votre majesté; il est d'un sentiment encore plus outré que le mien contre le siége de Fribourg, et croit que c'est tout ce que peut faire le possible que de s'étendre au siége de Landau avec les secours que je demande; s'il peut réussir, les suites en sont si grandes, que je supplie très-humblement votre majesté d'y donner toute son attention avant que de refuser le détachement de Flandre, puisqu'on n'a pu avoir celui d'Italie.

Je sais que votre majesté est informé par Jungingen du contenu de la lettre que M. de Fonbeausard a écrite à Ulm le 27 de ce mois, ainsi je n'en reparle point.

Lettre du roi à M. le maréchal de Tallard. Versailles, 30 août 1703 [1].

Mon cousin, vous avez disposé si avantageusement ce qui était nécessaire pour le siége de Brisach que j'ai tout lieu d'espérer que cette place sera réduite à mon obéissance avant qu'il soit peu de jours. Quoique j'en connaisse l'importance et les avantages que l'on en peut tirer pour la suite de cette guerre, les armées sont néanmoins disposées de manière qu'il ne suffit pas de cette conquête pour la soutenir avec avantage. La communication avec l'Allemagne étant absolument nécessaire, je mande au duc de Bourgogne que mon intention est qu'il fasse le siége de Fribourg après celui de Brisach; et, sans une impossibilité entière d'y réussir, vous devez travailler dès à présent à tous les préparatifs. Le maréchal de Vauban m'a paru dans des sentiments tels qu'il convient pour faire les deux siéges; je suis persuadé qu'il n'en aura pas changé. Chamillart lui mande mes intentions; ce que je vous recommande particulièrement, c'est de ménager le temps : la saison s'avance, les jours deviennent courts et les entreprises plus difficiles; mais, je vous le répète encore une fois, le succès de celle de Fribourg est de telle

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1662.

importance que rien n'en doit empêcher le siége qu'un changement total du côté de l'Allemagne, que j'ai lieu d'espérer qui n'arrivera pas. Et la présente, etc.

Lettre du roi à M. le maréchal de Tallard. Versailles, 30 août 1703[1].

Mon cousin, j'ai reçu les deux lettres que vous m'avez écrites, l'une du 15 de ce mois par l'ordinaire, l'autre du 17 par le courrier que vous m'avez dépêché. Je vois par l'une et par l'autre que le projet que vous aviez fait pour donner de l'inquiétude aux ennemis sur Fribourg en faisant investir Brisach, a réussi très-heureusement, et que le gouverneur de cette dernière place a détaché trois cents hommes d'élite et la moitié de ses canonniers pour les faire passer dans cette première. Il faut espérer qu'ils ne rentreront pas, et que la faiblesse de la garnison, jointe à la mauvaise qualité des troupes, au peu de munitions et d'artillerie qu'il y a et à toutes les mesures que vous avez prises pour ne manquer de rien, mettront le duc de Bourgogne en état de se rendre maître dans peu de Brisach, dont il connaît par lui-même l'importance.

La situation dans laquelle se trouve le maréchal de Villars m'a déterminé à écrire à Ricous qu'il fasse en sorte, en cas que la jonction de mes troupes d'Italie ne soit pas faite lorsqu'il recevra ma lettre, ou du moins à portée de se faire, d'engager l'électeur de Bavière de quitter pour un temps le Tyrol pour marcher sur le Danube et se mettre en état, après avoir réuni ses troupes avec celles du maréchal de Villars, d'occuper le prince de Bade de manière qu'il ne puisse plus donner d'inquiétude au duc de Bourgogne, le corps que commande le général de Thungen étant trop faible pour qu'il puisse rien entreprendre d'assez considérable pour retarder le siége. Je me promets que vous n'oublierez rien dans cette occasion pour me confirmer dans la bonne opinion que j'ai de vous. Et la présente, etc.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1662.

Lettre de M. de Chamillart à M. de Tallard. Versailles, 30 août 1703[1].

J'ai reçu, monsieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 23 et 25; par la première vous me donnez une espérance prochaine de voir Brisach réduit sous l'obéissance du roi; le pari pour le 4 conviendrait fort à la situation des affaires présentes et au dessein de sa majesté sur Fribourg; il n'y a point de salut sans cette place. Vous verrez par la lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne et par celle que sa majesté vous écrit, qu'elle désire que, sans perdre un moment, vous disposiez toutes choses pour en faire le siége après la prise de Brisach. Il faut espérer que les affaires d'Allemagne demeureront dans les mêmes dispositions où elles sont; si elles ne changent point de face on doit espérer de reussir; et cette conquête est de telle importance pour assurer la communication avec l'Allemagne, que si l'on en demeure à celle de Brisach, c'est une place prise qui ne sert de rien. Cette guerre est de telle nature que l'on doit songer à la finir; pour y parvenir, il faut soutenir la diversion en Allemagne et y porter, s'il est possible, encore plus de forces qu'il n'y en a, afin de prendre la supériorité qui est si nécessaire pour diviser les princes de l'empire, et déterminer les cercles à chercher par un accommodement les moyens de mettre leurs pays en sûreté, ce qui ne se peut faire tant que M. le prince de Bade sera le plus fort; et l'on doit même, sans être trop timide, avoir de justes inquiétudes pour l'armée de M. le maréchal de Villars, à moins que M. l'électeur de Bavière ne se rapproche de lui pour la fortifier. Travaillez donc, monsieur, à faire incessamment vos dispositions pour le siége de Fribourg : vous n'en trouverez pas M. le maréchal de Vauban éloigné, ou il serait bien changé; mais pour le déterminer, monseigneur le duc de Bourgogne doit parler en maître; il a les ordres du roi; il connaît sa volonté et la nécessité. Vous m'avez assuré que vous aviez tout ce qui est nécessaire pour faire deux siéges; mandez-moi sans perdre un moment tout ce qui vous manque, à quoi je puis suppléer; vous trouverez de la dili-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1665

gence de ma part. Ne croyez pas remplir tout ce que vous devez et tout ce que vous vous devez à vous-même, de vous remettre à M. le maréchal de Vauban sur les détails du siége ; je les dois apprendre de vous comme de lui, et n'en ferai que l'usage qui vous conviendra. Je ne vous brouillerai certainement pas avec M. de Vauban, qui pourrait, sans craindre des reproches, se communiquer un peu davantage avec vous. Si vous le connaissiez moins, vous seriez en droit d'en exiger davantage ; pressez-le par monseigneur le duc de Bourgogne, si vous croyez avoir vos raisons pour le faire, et ne perdez pas de vue un moment la communication avec l'Allemagne : c'est le salut de l'armée de M. de Villars, ce qui peut conduire à la paix ou faire continuer la guerre avec avantage.

Je m'en vais vous parler de mon chef, mais avec la confiance que nous avons établie. Je crois que, lorsque le siége de Brisach sera sur sa fin, sans donner le loisir aux ennemis de faire entrer plus de troupes dans Fribourg qu'il n'y en a, vous devriez le faire investir par une partie de la cavalerie qui ne vous sera pas trop nécessaire, à moins que vers la fin de ce siége les ennemis ne rassemblent un corps pour s'approcher de vous. Si les avis que nous avons eus sont bons, cette dernière place n'est pas mieux munie que Brisach ; le siége en est plus difficile, mais M. de Vauban a dit au roi qu'il la prendrait en trois semaines. Sur ce pied, Brisach pris le 10, dix jours pour les préparatifs et un mois pour le reste, vous auriez conquis le Brisgau vers le 20 octobre. Quelle gloire pour monseigneur le duc de Bourgogne, et quel honneur pour vous !

La désertion qui s'est mise dans les troupes est affligeante; que deviendrait l'armée si elle n'était pas mieux payée que celle de l'empereur?

Je vous rends grâce de vos avis et de votre attention sur ce qui a rapport aux pays éloignés de vous ; je profiterai de vos sages conseils et recevrai comme une marque de votre amitié tout ce que vous voudrez bien me mander dont je pourrai profiter.

Je mande à M. de Maisoncelles qu'en qualité de major général il

doit tous les jours, sans y manquer, m'envoyer un état en détail de tout ce qui se passe au siége, des régiments qui montent pour la garde de la tranchée, de ceux qui les relèvent, du nombre d'officiers ou soldats tués ou blessés; quoique j'en sois instruit par vous, c'est un devoir qu'il doit remplir.

Le roi laisse à monseigneur le duc de Bourgogne le choix des troupes pour la garde de Brisach, et sa majesté se remet à lui et à vous du nombre; elle nommera les officiers majors. Vous savez que M. le duc de Mazarin en est gouverneur; elle a jeté les yeux sur M. de Reignac pour y commander. Il n'y a point encore de lieutenant de roi de choisi; M. Dupont, capitaine des grenadiers de Navarre, est destiné pour major. Vous ne vous plaindrez pas que ma lettre soit courte; je la finirai par les assurances d'une parfaite estime et d'un attachement très-sincère; et je vous prie de vous épargner à l'avenir les compliments comme je fais.

Il me paraît que le roi compte sur quatre bataillons pour la garnison de Brisach.

Mémoire de M. de Chamlay. 3 septembre 1703[1].

Il faut, avant toutes choses, poser pour principe que dans l'état où sont les affaires du roi en Allemagne, si sa majesté veut tirer de la puissante diversion qu'elle fait de ce côté-là à l'empereur, un fruit capable de produire l'avancement de la paix, il faut que l'armée de sadite majesté qui est présentement devant Brisach agisse fortement pour le bien des affaires d'Allemagne, après la prise de cette place, et tâche d'obliger M. le prince Louis de Bade à partager ses forces et à ne les employer pas toutes contre M. l'électeur de Bavière et contre M. le maréchal de Villars; le tout afin de mettre ces messieurs en état d'agir utilement de leur côté.

Ce principe établi, voyons maintenant les objets d'action qui se présentent; ils se réduisent, à mon sens, que je soumets avec respect, aux choses suivantes :

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1698, n° 86.

Au siége de Landau;

Au siége de Fribourg, et ensuite à l'établissement de la communication, par le Schwartzwald et par Villingen, avec la Souabe;

A la marche de l'armée du roi en Souabe ou par la route du haut Rhin, c'est-à-dire par Schöpfheim, par Seckingen, par Waldshut, par la vallée de la Wutach et par Stühlingen; ou par la route de la vallée de Saint-Pierre, du Hollgraben, de Kalterberg et de Villingen; ou par la route du Kintzigerthal, en la gagnant par Lahr et la joignant vers Biberach, ou par la route de Waldkirchen et d'Elzach;

A la marche de l'armée du roi dans le pays de Wurtemberg, du côté de Stuttgard ou de Heilbronn;

A la marche de l'armée du roi dans les vallées du Rhin, pour prendre et ensuite raser les retranchements de Stollhoffen et de Bühl, pour soumettre le pays de Bade et les autres pays du voisinage à la contribution, et pour rétablir vis-à-vis du Fort-Louis un fort qui appuie sur cette place un pont de bateaux sur le Rhin;

A la marche de l'armée du roi dans le Palatinat de deçà le Rhin pour y subsister, pour soumettre ce pays à la contribution, et pour prendre en passant Germersheim, dont l'occupation ne laisserait pas d'incommoder Landau.

Je ne parle point ici du dessein de s'emparer des villes forestières, parce que la prise de ces villes, qui ne valent rien du tout, hors Rhinfeld, ne serait pas d'une grande utilité au roi, et indisposerait extrêmement les Suisses contre sa majesté, ce qu'il faut éviter autant qu'il sera possible.

Il faut reprendre maintenant chacun des objets qui ont été proposés ci-dessus.

Il serait très-important de faire le siége de Landau, parce que la prise de cette place mettrait d'un côté l'Alsace à couvert et en partie l'évêché de Metz, et particulièrement la communication de Metz avec l'Alsace, et de l'autre ouvrirait le Palatinat et les autres pays ennemis de ce côté-là, de deçà le Rhin, et, au moyen d'un fort que l'on pourrait faire sur la digue de la Petite-Hollande, rendrait Philips-

bourg absolument inutile aux ennemis, par rapport à faire la guerre de deçà le Rhin. Mais je prévois de grandes difficultés à faire le siége de Landau, surtout dans la saison où nous allons entrer.

Premièrement, parce qu'il faudrait voiturer de fort loin, presque toujours par terre, tous les besoins du siége, tant pour la vie que pour l'attaque, et cela par de fort mauvais chemins quand il a plu; et qu'il serait difficile de réunir, tant en Alsace que sur les frontières de Lorraine, un aussi grand nombre de chariots qu'il serait nécessaire pour faire les voitures requises.

Je sais bien qu'on pourrait se servir du Rhin depuis Strasbourg jusqu'au Fort-Louis; mais outre que le commerce sur ce fleuve ne serait pas aisé à faire, parce que les ennemis qui sont de l'autre côté du Rhin pourraient l'interrompre au moyen des postes qu'ils pourraient occuper sur le bord et dans les îles de ce fleuve (et notamment de celui de Dahlunden, qu'ils occupent actuellement); quand même il serait possible de pratiquer ce commerce sur ce fleuve, il faudrait toujours aller par terre du Fort-Louis à Landau, où il y a neuf lieues et de fort mauvais chemins, même presque en tous temps, particulièrement du côté de Binheim.

Secondement, parce que, vu la grande étendue des quartiers qu'il faut occuper pour former la circonvallation de Landau, l'armée du roi qui est présentement devant Brisach ne paraît pas assez nombreuse pour faire le siége de l'autre place; et si M. le prince Louis de Bade ou un autre général y marchait pour la secourir, il serait difficile que ladite armée pût demeurer dans ses lignes et soutenir le siége; et quoique ladite armée ait été suffisante pour faire le siége de Brisach, il ne faut pas conclure de là qu'elle le soit pour faire le siége de Landau; parce qu'au premier siége, n'étant obligée à faire que la moitié de la circonvallation de la place, elle était sur deux lignes, comme si elle eût été en campagne, au lieu qu'à l'autre siége il faudrait nécessairement qu'elle fût tout autour de la place.

Troisièmement, parce que si les ennemis envoyaient dans le

duché de Deux-Ponts ou dans le comté de Bitche, un corps considérable de hussards, y ayant autant de gorges qu'il y en a dans les montagnes qui bordent la basse Alsace, ils pourraient y passer, et, prenant les derrières de l'armée, interrompre les convois qui iraient au siége. Je sais bien qu'à toute extrémité on pourrait y remédier, mais cela consommerait beaucoup de troupes, qui pendant ce temps-là ne seraient pas au siége.

Il faut ajouter aux difficultés susdites, que la prise de Landau, qui est excellente pour la protection de l'Alsace, n'importe en rien pour le bien ni pour l'avancement des affaires d'Allemagne, de la manière dont elles sont disposées présentement, et dont elles demandent à être poussées.

Rien ne serait plus avantageux ni plus capital dans la conjoncture présente, que de faire le siége de Fribourg, parce que la prise de cette place ôterait à l'empereur l'établissement le plus considérable qu'il ait dans l'empire et le plus dangereux qu'il puisse avoir contre la France, du côté du haut Rhin; éloignerait les ennemis de la partie de ce fleuve qui arrose la haute Alsace, et (ce qui est le plus considérable dans la conjoncture présente) donnerait le moyen d'établir par le Schwartzwald et par Villingen une communication avec la Souabe; mais j'envisage présentement de grandes difficultés pour faire le siége de Fribourg.

Premièrement, parce que la place par elle-même et par ses châteaux est très-bonne et très-malaisée à prendre et exige un siége de longue haleine, qui donnerait peut-être aux ennemis l'envie et le loisir de s'en approcher pour le troubler.

Secondement, parce que les quartiers sont encore bien plus séparés, d'une plus grande étendue et d'une communication plus difficile qu'à Landau; et qu'ainsi, pour bien occuper lesdits quartiers, il faut une armée considérable et plus nombreuse que celle qui est présentement devant Brisach.

Troisièmement, parce que la garnison de Fribourg est présentement (à ce qu'on dit) très-considérable, et composée (à ce qu'on

prétend) de près de six mille hommes : ce qui met une grande différence dans l'attaque d'une place. Il est vrai que (suivant ce qu'on assure et qui est même vraisemblable) il n'y avait pas ci-devant beaucoup de munitions de guerre dans les places; mais depuis que le siége de Brisach est formé et que les ennemis ont lieu d'appréhender pour Fribourg, ils peuvent fort bien y en avoir fait remettre d'augmentation, sans quoi le plus de troupes qu'ils y ont mis de nouveau leur serait inutile.

Quatrièmement, parce que, quoi qu'il soit bien plus aisé de faire voiturer par terre de Brisach à Fribourg les besoins du siége pour la vie et pour la guerre, que de Strasbourg ou du Fort-Louis à Landau (parce que les distances sont bien moins grandes au premier qu'au dernier), cependant il ne laisse pas d'y avoir cinq bonnes lieues de Brisach à Fribourg par un terrain assez mauvais quand il a plu, surtout dans la forêt; et ce commerce pourrait être fort troublé par un bon nombre de hussards que les ennemis pourraient envoyer dans la vallée du Rhin, et qui sont aussi propres à faire cette sorte de guerre que nos troupes le sont peu à les en empêcher. Je sais bien qu'on pourrait y apporter les mêmes remèdes dont il a été parlé ci-dessus à l'égard de Landau, mais on peut aussi opposer à ces remèdes les mêmes inconvénients que de l'autre côté, c'est-à-dire que les troupes qui seront employées à favoriser le passage des convois de Brisach à Fribourg et à contenir les hussards ne seront pas pendant ce temps-là au siége de cette dernière place.

Toutes les difficultés que je viens d'alléguer me font trouver de grands obstacles à l'entreprise de Fribourg, à moins que ceux qui sont sur les lieux à la tête des affaires en ce pays, et qui doivent voir les choses mieux que nous, parce qu'ils les voient de plus près (quoiqu'on ne laisse pas de connaître passablement ces pays-là), ne trouvent pour lever lesdits obstacles des moyens qui ne nous sont pas tout à fait connus.

Après tout, si l'on peut parvenir à faire le siége, on ne saurait disconvenir qu'on ne fasse, quant à présent, une chose excellente, par

rapport particulièrement à l'établissement de la communication avec Villingen et avec la Souabe.

Il ne s'agit pas ici de traiter la marche de l'armée du roi par le Schwartzwald en Souabe, après la prise de Fribourg, car la prise de cette place donnerait de grandes facilités pour faire cette marche, même pendant une mauvaise saison; mais il est question de parler de ladite marche de l'armée du roi en Souabe sans et indépendamment de la prise de Fribourg.

Il est certain que ladite marche pourrait être accompagnée de difficultés, surtout dans une arrière-saison, soit par rapport aux vivres et aux équipages d'artillerie (sur lesquels il conviendrait de s'arranger préalablement et à loisir), soit de la part des ennemis, qui pourraient occuper des postes dans les montagnes et s'opposer au passage de l'armée.

Mais, quant à ce qui concerne les vivres et les équipages d'artillerie, la chose ne serait certainement pas plus malaisée que lorsque M. le maréchal de Villars s'est engagé dans lesdites montagnes.

Pour ce qui regarde l'opposition de la part des ennemis, il paraît qu'il serait plus aisé de la surmonter maintenant qu'il ne devait l'être à M. le maréchal de Villars; parce que présentement les ennemis ont fort peu de troupes à employer à la défense desdites montagnes, au lieu qu'ils en avaient beaucoup à leur disposition dans le camp retranché de Bühl, lorsque M. le maréchal de Villars s'est engagé dans la vallée de la Kintzig pour traverser le Schwartzwald.

Quant à l'importance qu'il y aurait à faire marcher en Souabe (du moins à l'entrée de la plaine) l'armée du roi qui est présentement devant Brisach, après la prise de cette place elle s'y trouverait tout entière. En effet, premièrement, ladite armée causerait une extrême diversion à M. le prince Louis de Bade, et le jetterait dans un grand embarras; car il faudrait alors qu'il prît le parti,

Ou de demeurer avec toutes ses forces auprès de M. le maréchal de Villars pour le contenir, auquel cas il exposerait une bonne partie

de la Souabe à être envahie par l'autre armée du roi qui aurait passé nouvellement les montagnes;

Ou de quitter tout à fait M. le maréchal de Villars pour marcher avec toutes ses forces contre l'autre armée du roi, en vue de la combattre ou de l'obliger à repasser les montagnes. Auquel cas il abandonnerait toute l'Allemagne à mondit sieur le maréchal de Villars, sans compter que mondit sieur le maréchal, dans la situation où est son armée et celle des ennemis sur le Danube, n'ayant pas plus de chemin à faire que M. le prince Louis de Bade pour joindre l'autre armée, pourrait espérer de lui donner la main; ce qui causerait beaucoup de risque à ce prince;

Ou de partager ses forces et d'en laisser une partie sur le Danube, pour opposer à M. le maréchal de Villars, pendant qu'il enverrait l'autre pour faire tête à l'armée du roi qui serait à l'entrée de la plaine de la Souabe, du côté de Villingen. Auquel cas ce prince n'opérerait rien de bon ni de solide pour son parti, et exposerait en vain ses deux corps d'armée ainsi partagés, et particulièrement celui qui serait opposé à M. le maréchal de Villars, à être battus.

Secondement, ladite armée produirait un effet admirable pour le bien du service du roi; car, soit que M. le maréchal de Villars marchât en arrière (du moins jusque sur la rivière d'Iller) pour la joindre, soit que ladite armée marchât par les derrières de M. le maréchal de Villars pour le joindre pendant qu'il tiendrait de près M. le prince Louis de Bade, ladite armée mettrait M. l'électeur de Bavière en état d'obliger M. le prince Louis de Bade à se retirer sur le Necker ou sur le Mein, ou de remporter sur lui quelque avantage considérable, s'il prenait le parti de demeurer devant les armées de France et de Bavière (ce qui réduirait peut-être les cercles de Franconie et de Souabe à la nécessité de quitter le parti de l'empereur, et de s'accommoder avec le roi et avec ses alliés), et donnerait à M. l'électeur de Bavière le moyen de pousser la guerre pendant l'hiver aussi longtemps qu'il voudrait, et de prendre des quartiers où et quand il jugerait à propos; au lieu que, si les affaires demeu-

raient en Allemagne dans l'état où elles sont présentement, et particulièrement si la jonction du détachement de l'armée d'Italie ne se faisait point (comme, suivant toute sorte d'apparence, elle ne se fera point), la guerre se ferait pendant tout l'hiver entre les deux partis, sans qu'il fût guère possible aux armées de France et de Bavière de se séparer pour prendre des quartiers; ce qui les ruinerait, particulièrement celle de France, qui ne pourrait point recevoir de recrues, faute de communication avec l'Alsace. A l'égard de l'armée de M. le prince Louis de Bade, elle se soutiendrait davantage, aussi bien que celle de M. l'électeur de Bavière, parce qu'elles sont dans leur pays, et qu'elles pourraient facilement se recruter.

Vu donc les raisons susdites et la disposition présente des affaires d'Allemagne, supposé même qu'elles demeurent dans l'état où elles sont, et sans recevoir d'atteinte pendant l'absence de M. l'électeur de Bavière par l'armée de M. le prince Louis de Bade, fortifiée comme on dit qu'elle va l'être, par le détachement des troupes que M. de Thungen lui amène des environs de Stollhoffen; vu donc, dis-je, les raisons et la disposition susdites des affaires si l'on veut les améliorer dans l'empire, et par conséquent y travailler utilement pour la paix, l'envoi de l'armée qui est devant Brisach après la prise de cette place en Souabe (quand ce ne serait qu'à l'entrée de ce cercle, au delà des montagnes du Schwartzwald) peut y contribuer beaucoup, ou rien ne pourra produire cet effet. Ainsi, si le roi trouve la chose praticable, préférable à tout autre parti et conforme à ses intérêts, sa majesté peut prendre de loin des mesures pour l'exécuter, après avoir préalablement consulté sur cela ceux qui sont à la tête de ses affaires en Alsace, et qui peuvent lui donner de bons avis là-dessus.

A l'égard de l'endroit où l'on passera les montagnes du Schwartzwald (supposé que le roi se détermine à faire passer en Souabe son armée qui est actuellement devant Brisach), ce sera à celui qui conduira ladite armée à en faire le choix, suivant qu'il sera informé du plus ou moins de facilités et des commodités desdits passages

(qui se réduisent, à mon sens, entre la Kintzig et le haut Rhin), afin que ladite armée, après avoir passé les montagnes, arrive dans le pays où elle puisse au besoin être couverte par l'armée de M. le maréchal de Villars.

A l'égard de la proposition de faire marcher dans le pays de Wurtemberg sur le Necker, du côté de Stuttgard ou de Heilbronn, après la prise de Brisach, l'armée du roi qui est présentement devant cette place, il ne serait pas prudent de la suivre, parce que, outre le long chemin qu'il y aurait à faire dans la vallée du Rhin de l'autre côté, laquelle est fort ruinée par le long séjour que les armées du roi y ont fait avant et après la prise de Kehl, et outre les autres difficultés que l'armée du roi rencontrerait dans sa marche, à cause des troupes que les ennemis ont encore vers Stollhoffen, et qui ne manqueraient pas de se jeter dans les montagnes, elle arriverait sur le Necker par les derrières de M. le prince Louis de Bade, ce qui pourrait mettre ce prince en état, en quittant le Danube, de marcher à elle et de tomber dessus, ou de l'obliger à repasser brusquement les montagnes sans que M. le maréchal de Villars pût y apporter aucun remède, parce que ce prince aurait les devants sur lui, et qu'étant plus fort que lui il n'oserait pas le suivre de près, à moins qu'il n'eût été renforcé par des troupes de M. l'électeur de Bavière. Si donc (ainsi qu'il a été déjà dit ci-dessus) on juge à propos de faire marcher en Souabe l'armée du roi qui est présentement devant Brisach, il faut, pour bien faire, la faire sortir des montagnes et la faire entrer dans ce cercle par les derrières de M. le maréchal de Villars.

Pour ce qui est des autres propositions de faire marcher l'armée du roi qui est présentement devant Brisach, après la prise de cette place, dans la vallée du Rhin, soit en deçà pour prendre Germersheim et faire un fort sur la digue de la Petite-Hollande, et pour soumettre à la contribution le Palatinat et les autres états de l'empire qui en sont voisins, soit au delà de ce fleuve, pour prendre et pour raser ensuite les retranchements de Stollhoffen et de Bühl, pour construire

un fort vis-à-vis du Fort-Louis, afin de construire un pont à la faveur et sous la protection dudit fort, et pour se rendre maître du pays de Bade et d'autres états de l'empire qui y confinent; pour ce qui est, dis-je, de ces propositions, elles pourraient, dans une guerre simple et ordinaire, s'exécuter et produire même de passablement bons effets; mais dans une guerre terrible comme celle-ci, qu'il s'agit de terminer le plus promptement qu'il sera possible et à l'extinction de laquelle on ne voit d'autres moyens de parvenir que par la continuation et par le maintien de la puissante diversion que l'on fait présentement à l'empereur au milieu de l'empire, lesdites propositions, non-seulement sont indifférentes, parce qu'elles ne peuvent mener à rien de solide ni d'utile, mais encore elles sont sujettes à de grands inconvénients, parce qu'elles éloignent de la pratique des moyens qui peuvent augmenter la diversion dans l'empire, et par conséquent procurer l'avancement de la paix.

Quoique la proposition de faire marcher en Souabe l'armée du roi qui est devant Brisach, après la prise de cette place, paraisse bonne et avantageuse, on ne laissera pas de la contredire par plusieurs objections qu'on y opposera. On dira donc:

Premièrement, que le roi ne suivrait pas les règles de la prudence, si sa majesté faisait passer encore en Allemagne son armée qui est présentement devant Brisach; que ce serait trop hasarder que de le faire, parce que, s'il arrivait un malheur par la perte d'une bataille considérable au milieu de l'Allemagne, ses affaires seraient entièrement perdues, et qu'il n'aurait aucune ressource pour les réparer.

Secondement, qu'en faisant passer ladite armée en Souabe, ce serait trop exposer l'Alsace, les Évêchés et le pays de Luxembourg aux courses des ennemis, et mettre ces deux derniers pays en danger d'être ruinés et peut-être même envahis par les corps considérables de troupes que les alliés du côté des Pays-Bas, voyant ces provinces entièrement dépourvues de troupes, pourraient y envoyer, surtout pendant l'hiver, quand ce ne serait que pour faire une diversion à sa majesté et pour l'obliger à rappeler sur ces frontières dégarnies

une bonne partie des troupes qu'elle aurait fait passer en dernier lieu en Allemagne.

Troisièmement, que si le roi prend le parti de faire passer en Souabe l'armée qui est présentement devant Brisach, après la prise de cette place, les alliés du côté des Pays-Bas, résolus de ne pas laisser accabler l'empereur dans l'empire et de l'y soutenir, enverront une grande partie de leurs forces en Allemagne, ce qui y rendra les choses à peu près égales, et par conséquent le passage de l'armée de France en Souabe, inutile et de nul effet. D'où il résultera l'inconvénient d'avoir attiré de ce côté-là le fort de la guerre, avec, d'un côté, une difficulté infinie de se soutenir; et de l'autre, le risque d'avoir un désavantage considérable dans une action, ce qui, arrivant, causerait aux affaires du roi, sinon une ruine entière, du moins leur porterait un coup très-fâcheux.

Quatrièmement, qu'en faisant passer encore en Souabe l'armée du roi qui est présentement devant Brisach, on porterait un grand préjudice au royaume au moyen de l'augmentation de la perte de l'espèce qui serait employée au payement des troupes, et qu'après que la communication serait établie on serait obligé de faire voiturer en Allemagne, faute de pouvoir en recouvrer dans le pays suffisamment pour l'usage susdit.

Pour répondre à ces objections, il faut dire :

Premièrement, que plus le roi sera fort en Allemagne, moins il courra de risque ; plus le parti de l'empereur s'affaiblira (car les cercles de Franconie et de Souabe ne pourront pas soutenir longtemps la guerre et seront obligés de s'accommoder), plus sa majesté travaillera utilement et efficacement pour le rétablissement de la paix.

Secondement, pour ce qui est de l'appréhension que l'on a que, si l'on faisait passer en Souabe l'armée qui est présentement devant Brisach, on n'expose trop l'Alsace, les Évêchés et le pays de Luxembourg aux courses des ennemis et à être ruinés, il faut répliquer qu'à la vérité ces provinces y sont exposées, quoiqu'on puisse dire que les Allemands, quand ils verront une nouvelle armée de France

marcher en Souabe, songeront ou du moins devront songer bien plutôt à appeler à eux toutes leurs troupes pour les employer contre les Français, qu'à en laisser dans la vallée du Rhin pour faire des courses dans l'Alsace. Mais les remèdes qu'il peut y avoir à cet inconvénient, c'est de permettre à l'Alsace et aux Évêchés de contribuer (car le pays de Luxembourg est déjà soumis à la contribution); et d'un côté, de laisser de l'armée qui est présentement devant Brisach un corps de troupes en Alsace pour protéger cette province; et de l'autre, de faire venir des Pays-Bas quelques troupes à Metz, ou plutôt à Thionville, pour couvrir les Évêchés et pour faire les escortes nécessaires de Metz à Strasbourg.

Troisièmement, quant à ce qu'on dit que les Hollandais enverront, au cas du passage de l'armée d'Alsace en Souabe, des troupes de renfort à l'empereur, on peut répliquer qu'outre qu'il n'y a aucune apparence qu'ils le fassent, parce qu'ils ne voudront vraisemblablement pas se dégarnir du côté du Pays-Bas, de peur qu'on n'y entreprenne sur eux, et que dans cette vue ils ont jusqu'à présent résisté à toutes les demandes que l'empereur leur a fait faire là-dessus; qu'outre, dis-je, les raisons que je viens d'alléguer, s'ils envoient des troupes en Allemagne, le roi pourra, s'il le juge à propos, y en faire passer d'augmentation des Pays-Bas (ce qui reviendra au même), ou, s'il ne le veut pas, sa majesté pourra faire entreprendre sur eux auxdits Pays-Bas, ce qui, dans l'esprit où ils sont à l'égard de la conservation de leur pays et particulièrement des places qu'ils ont dans la Flandre maritime, les obligera sans doute à rappeler à eux leurs troupes; ou, encore une fois, pour mieux dire, il y a grande apparence qu'ils ne s'en déferont point. Quant au scrupule que l'on a de voir porter la plus considérable partie du fort de la guerre en Allemagne, il ne paraît pas bien fondé; et peut-on mieux porter le fort de la guerre que dans le centre du pays de son ennemi ou de ceux qui sont dans ses intérêts, dans lequel on est sûr de lui faire le plus de mal, de l'affaiblir davantage, et de lui causer une plus grande diversion que partout ailleurs?

Quatrièmement, quant à la peine que l'on a de voir la grande consommation d'espèces qui se fera indispensablement dans le pays étranger, pour le payement des troupes et pour les faire subsister, cette inquiétude est plus raisonnable et mieux fondée que le scrupule précédent; mais cela ne se peut guère faire autrement, et c'est un malheur attaché à la présente guerre, qui, par la disposition des affaires et par la situation des pays que l'on a à soutenir, a attiré toutes les armées de France dans les pays étrangers. Cependant, plus on sera fort en Allemagne, plus on fera la guerre à l'empereur avec avantage, et par conséquent plus on avancera la paix; et le moyen de diminuer la consommation de l'espèce d'argent, c'est de faire cesser la guerre le plus promptement qu'il sera possible.

J'ai tâché de mettre dans ce mémoire tout ce que j'ai cru nécessaire pour l'éclaircissement de l'importante matière dont il s'agit. Je ne suis point assez habile ni assez éclairé pour porter sur cela un jugement sain et solide, et je soumets avec respect à celui du roi ce que j'y ai mis de mon sentiment. Il plaira à sa majesté d'examiner avec soin cette affaire, afin de se mettre en état de prendre dans le temps sur icelle une résolution bonne et convenable au bien de son service. Si je n'ai pas pensé juste sur ladite affaire, sa majesté aura, s'il lui plaît, la bonté de me pardonner en faveur de ma bonne intention.

Je n'ai point parlé dans ce mémoire de la personne de monseigneur le duc de Bourgogne, ne m'appartenant pas de traiter cette matière.

Lettre de M. le maréchal de Tallard au roi.

Du camp devant Brisach, 4 septembre[1].

Sire, j'ai reçu la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 30 du mois passé, par laquelle elle me paraît déterminée au siége de Fribourg.

Un courrier, que monseigneur le duc de Bourgogne lui a dépêché depuis ce temps, lui aura porté des projets bien opposés à ses inten-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1667, lettre 173.

tions. Je ne sais l'effet que ce que j'ai eu l'honneur de lui écrire aura produit sur son esprit; mais, sire, comme je n'étais pas entré dans les détails qui me font juger que le siége de Fribourg n'est pas faisable, parce que je ne savais pas que votre majesté l'eût résolu positivement, je la supplie très-humblement d'agréer que je les traite présentement, afin qu'elle puisse voir à fond sur quoi mon opinion était fondée et sur quoi elle l'est encore actuellement.

L'état ci-joint des troupes qui sont dans cette place, non supputées sur le pied complet, puisque le régiment de Salm, qui doit être de deux mille quatre cents hommes, n'est compté que pour mille, fera voir à votre majesté que la garnison, avec le détachement qui s'y trouve, est au moins de six mille hommes.

L'armée de votre majesté qui la doit attaquer, et qui est présentement de quarante-neuf bataillons, ne sera alors que de quarante-cinq, parce qu'il faut en laisser quatre de ces quarante-cinq pour le service de l'artillerie, car on leur en a donné pareil nombre ici, et encore sont-ils si faibles qu'ils ne suffisent pas et qu'il faut, outre cela, commander à tout moment des travailleurs pour les aider.

Reste donc, sire, quarante et un bataillons, qui, à trois cents soldats les uns portant les autres, car s'il y en a de plus forts il y en a de beaucoup plus faibles, font douze mille trois cents hommes de pied qui peuvent servir aux attaques : moitié de cela sont bons, l'autre moitié ne vaut rien du tout.

Il faut, quand on assiége Fribourg, attaquer la ville et le château en même temps. M. le maréchal de Vauban estime qu'avec des bataillons aussi faibles et devant une aussi forte garnison, on ne pourra en faire monter moins de dix à la tranchée pour les deux attaques; ajoutez à cela, sire, trois à quatre mille travailleurs pour la nuit ou pour le jour, ceux qui travailleront aux gabions et aux fascines, les gardes du camp, les escortes des convois et celles du fourrage, et jugez, sire, si vos troupes pourraient suffire à ce service, dans lequel je ne comprends que celui du siége ou que celui qui y a rapport.

Venons au dehors : la circonvallation de Fribourg a près de cinq

lieues; les deux tiers passent dans des montagnes et dans des précipices, en sorte qu'il y aurait plus de six quartiers sans communication : on ne la remplirait pas avec deux fois autant de troupes qu'il y en a ici; ôtez-en encore, s'il vous plaît, sire, dix bataillons pour la tranchée et douze ou quinze cents travailleurs, et voyez ce qui resterait pour la garder, surtout dans le temps qu'on irait relever et la tranchée et les travailleurs.

Ce serait une victoire trop assurée à M. de Bade, que de venir avec trente escadrons et vingt bataillons détachés de l'armée qu'il a dans l'empire, pour se joindre à vingt bataillons et trente-deux escadrons qu'il a dans les lignes de Bühl ou à portée, pour croire qu'il perdît une conjoncture aussi favorable, d'autant plus qu'il lui resterait encore assez de troupes du côté où il est pour observer M. le maréchal de Villars pendant sa courte absence, surtout les choses étant dans l'état où elles sont présentement en ce pays-là.

J'ai eu l'honneur de rendre compte ci-dessus à votre majesté du corps d'infanterie qu'elle a ici; reste à parler de celui de cavalerie : il est de trente-six escadrons, qu'on ne peut compter que sur le pied de cent chevaux, l'un portant l'autre, et de vingt-quatre escadrons de dragons, qui sont infiniment au-dessous, car je ne les compte pas pour deux mille.

Il est vrai, sire, qu'il y a six bataillons nouveaux et dix escadrons en Alsace, de ceux qui étaient les plus ruinés, qui ne suffiront pas, à beaucoup près, à la défense du pays quand l'armée sera devant Fribourg.

En sorte, sire, qu'il faut que vous preniez le parti de vous résoudre à voir piller et saccager toute l'Alsace jusqu'à Béfort, d'autant plus à fond que chacun y vit dans la croyance d'être protégé et a meubles, bestiaux et chevaux dans sa maison;

Et qu'enfin vous comptiez que votre armée n'ayant que Fribourg seul à attaquer, sans rien craindre du dehors, peut n'y pas suffire et y recevoir un affront, et qu'elle n'est pas, à plus de la moitié près, assez forte pour être en état de s'opposer au moindre secours qui

voudra s'approcher, à cause de la séparation des quartiers et des hauteurs qu'il faut occuper.

Après cela, sire, décidez, vous serez obéi sans réplique, et je travaille dès à cette heure à disposer, autant qu'on le pourra, les moyens nécessaires pour entreprendre ce siége, si c'est la volonté de votre majesté.

Je ne reparle point du projet de Landau, car j'ai dit sur ce chapitre-là, dans ma dépêche précédente, tout ce que j'avais à dire.

Je ne m'étends point non plus sur l'inutilité de Fribourg jusqu'à ce que M. de Bavière soit en état de venir à Villingen, ce qui n'est certainement pas présent; et il ne me reste, sire, qu'à attendre les nouveaux ordres de votre majesté, que j'envoie chercher par ce courrier, après lui avoir représenté avec vérité ce que j'ai cru que lui devait dire un honnête homme et un bon sujet. A son retour, votre volonté sera suivie sans rien examiner.

Ce ne fut pas sans inquiétude que monseigneur le duc de Bourgogne et M. le maréchal de Tallard attendirent les ordres qu'il plairait au roi de donner; et ce fut un nouveau motif de presser le siége avec plus de vivacité que jamais. Dans la nuit du 2 au 3 on s'empara des deux redoutes qui étaient au pied du glacis, et la suivante on fit attaquer par deux compagnies de grenadiers l'angle du chemin couvert du bastion du Rhin. Les ennemis firent peu de résistance, et l'on se logea dans la place d'armes; mais le feu de la butte et celui de la demi-lune furent si vifs, que les quatre officiers d'une des compagnies de grenadiers furent tués, et on perdit quarante grenadiers tués ou blessés. M. le maréchal de Vauban donna une nouvelle direction à différentes batteries et en établit d'autres pour battre la face droite et la face gauche du bastion du Rhin, qui commençait à être en brèche et dont l'écluse placée à sa gorge était déjà brisée. Il dirigea d'autres batteries et beaucoup de mortiers sur la

demi-lune, qui était la pièce dont on recevait le plus d'incommodité. Ce fut à quoi l'on employa les journées du 4 et du 5, ainsi qu'à réparer les dommages causés par le feu des ennemis. On perfectionna les logements sur la contrescarpe, et l'on commença une descente de fossé devant la face gauche du bastion du Rhin, et une autre devant la demi-lune. On allait établir sur le chemin couvert de cette demi-lune une nouvelle batterie de brèche; mais le 6, à deux heures après midi, les assiégés arborèrent le drapeau blanc.

La capitulation fut signée le 7 au matin; aussitôt une des portes de la ville fut livrée aux troupes du roi. La garnison, à laquelle on accorda les honneurs de la guerre, avec quatre pièces de canon et deux mortiers, sortit le lendemain pour être conduite à Rheinfeld. Elle consistait en trois mille cinq cents hommes; elle en avait perdu cinq cents pendant le siége. Il en avait coûté aux troupes du roi huit officiers tués, vingt-sept blessés et huit cents soldats tués ou blessés.

On trouva dans la place quarante pièces de canon, un grand nombre d'obus et beaucoup plus de munitions qu'on ne s'y était attendu. Cette conquête, qui fut l'ouvrage de quatorze jours de tranchée ouverte, fut plus prompte qu'on n'avait osé l'espérer. M. le maréchal de Vauban trouva dès les premiers jours de l'attaque le moyen de battre en brèche, par les batteries qu'il établit dans l'île, la face droite du bastion du Rhin, et de prendre des revers sur le front attaqué; ce fut cette disposition qui contribua principalement à un succès aussi rapide, ce qui ne serait pas arrivé si les ennemis avaient occupé eux-mêmes l'île avec de bons ouvrages protégés par la butte. Ils présentèrent aussi eux-mêmes des facilités par la digue bien fascinée et épaisse de dix-huit pieds qu'ils avaient élevée le long du batardeau maçonné du bastion du Rhin,

laquelle donnait un chemin pour l'assaut de ce bastion.

L'avantage d'avoir terminé aussi promptement une opération qu'on avait appréhendé de voir tirer en longueur fut d'autant plus grand, que dès le 4 on avait eu sujet de prendre de l'inquiétude des mouvements que les ennemis faisaient dans la partie basse du Rhin, M. le maréchal de Tallard ayant été informé ce jour-là qu'ils avaient jeté un pont à Lauterbourg, et que leur cavalerie était en marche pour passer à la rive gauche de ce fleuve. Ce fut même ce qui engagea monseigneur le duc de Bourgogne à faire partir le 5 M. de Vertilly avec un détachement de quinze cents chevaux, pour aller renforcer le corps resté sur la Bruche aux ordres de M. de Streff, et à envoyer à Molsheim M. de Laubanie, pour prendre le commandement de cette partie. On apprit en effet le 6 que les ennemis étaient arrivés la veille à Haguenau, où ils avaient passé la Moder; qu'ils avaient avec eux six pièces de canon, deux mortiers et huit pontons, et qu'un grand nombre de paysans avaient ordre de se rassembler à Drusenheim, avec des outils. Sur cette nouvelle, monseigneur le duc de Bourgogne détacha un nouveau corps de quinze cents chevaux pour aller à Strasbourg; et le 7 M. le maréchal de Tallard s'y rendit aussi, accompagné de trois lieutenants généraux, quatre maréchaux de camp, et suivi de deux mille cinq cents hommes d'infanterie, qui furent embarqués sur le Rhin.

En y arrivant, il fut informé que les ennemis attaquaient le château de Bischweiler, où l'on n'avait laissé que cinquante hommes, et qu'ils avaient ouvert la tranchée; aussitôt il manda à M. de Laubanie de rassembler, le 8 à la pointe du jour, au village de Weyersheim, toutes les troupes qui étaient sur la Bruche, et il devait s'y rendre lui-même avec celles qui étaient arrivées du camp devant Brisach, afin de tomber sur

les ennemis; mais ils avaient déjà abandonné leur entreprise, congédié les paysans qu'ils avaient assemblés à Drusenheim, et retiré tous leurs postes pour regagner la Lauter. On sut que leur dessein avait été de faire un établissement à Bischweiler et un pont à Drusenheim, pour communiquer avec le camp de Bühl et resserrer le Fort-Louis à la rive gauche du Rhin, comme il l'était à la rive droite, par huit cents hommes qu'ils avaient fait passer dans l'île du Marquisat, d'où avait été chassée une compagnie de grenadiers de la garnison du fort.

M. de Laubanie, n'ayant pas été averti de la retraite des ennemis, s'avança jusque sur la Zorn; mais son mouvement ne fut pas inutile: M. le maréchal, désirant être plus particulièrement instruit de ce qui se passait du côté des ennemis, lui envoya l'ordre de se porter à Offendorf et d'envoyer un détachement au Fort-Louis; en conséquence M. de Vertilly y marcha avec six cents chevaux. M. le chevalier de Croissy occupa avec mille hommes d'infanterie les postes du Rhin, depuis Strasbourg jusqu'au Fort-Louis; et M. de Laubanie, avec le reste de l'infanterie venue de l'armée et cinq cents chevaux, entra dans Strasbourg. M. de Streff retourna avec son corps sur la Bruche, et M. le maréchal de Tallard repartit le 9, avec deux mille chevaux, pour rejoindre monseigneur le duc de Bourgogne à Brisach.

On resta quelques jours dans cette situation, en attendant les ordres qu'il plairait au roi de donner, d'après les observations qui avaient été faites à sa majesté sur l'impossibilité du siége de Fribourg et sur les avantages que procurerait la prise de Landau; mais tous les fourrages qui restaient à portée du camp se trouvant consommés, monseigneur le duc de Bourgogne fit marcher l'armée dans la plaine de Wihl, et le 18

elle alla camper à Endingen. La garnison de Brisach était composée de huit bataillons, mais l'infanterie étant fort affaiblie, on y en laissa deux de plus, pour la sûreté de la place et pour la facilité du service, de sorte que l'armée ne se trouva composée que de trente-neuf bataillons et de soixante escadrons.

En même temps que l'armée se mit en marche pour aller occuper son nouveau camp, M. le duc de Bourgogne, à qui le roi avait permis de retourner à la cour, se sépara de M. le maréchal de Tallard et alla coucher à Neuf-Brisach, d'où le lendemain il prit le chemin de Béfort et de Langres.

Ce ne fut qu'après son départ que M. le maréchal de Tallard fut instruit des intentions du roi, par la lettre qu'il reçut de sa majesté le 18 au soir.

Lettre du roi à M. le maréchal de Tallard. Marly, 6 septembre 1703[1].

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite par le courrier du duc de Bourgogne, par laquelle je vois que vous trouvez de l'impossibilité à entreprendre le siége de Fribourg après celui de Brisach; je me rends, quoique avec peine, à toutes les raisons dont vous appuyez votre sentiment; rien ne pourrait, dans l'état présent des affaires d'Allemagne, contribuer davantage à assurer une communication avec l'électeur de Bavière que la prise de cette place. Le siége de Landau que vous croyez faisable éprouvera encore de grandes difficultés. Il n'y a qu'une des propositions que vous faites qu'il n'est pas en mon pouvoir d'exécuter sans commettre la Flandre et le Brabant. La guerre de ce pays-là ne se fait plus comme autrefois : ma frontière était garnie de places fortes, et mes armées etaient supérieures à celles de mes ennemis. Toutes les places d'Espagne sont mauvaises et ne peuvent être défendues que par des armées; celle des ennemis étant plus forte que la mienne, les maréchaux de Villeroy et de Boufflers ont beaucoup

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol 1662

de peine à les conserver, et je dois à leurs soins et à l'activité continuelle dans laquelle ils ont été, le succès de cette campagne, qui ne finira que lorsque les ennemis n'auront plus aucune espérance d'entreprendre; ils s'y porteraient aisément s'ils voyaient affaiblir mon armée, qui a besoin du secours des lignes pour se soutenir devant la leur.

Si ce détachement vous manque, vous avez assez de forces pour exécuter votre projet; vous pouvez compter sur un détachement proportionné au nombre des troupes que les ennemis enverraient du côté de la Moselle. Il y a longtemps que j'ai donné mes ordres pour cela au maréchal de Villeroy, dans l'incertitude où j'étais que les ennemis, pendant que le duc de Bourgogne serait occupé au siége de Brisach, ne se missent en état de tenter quelque diversion de ces côtés-là.

La troisième condition est que les affaires de l'empire demeureront en l'état où elles sont. Si le duc de Bavière joint le maréchal de Villars, comme j'ai lieu de l'espérer, leurs troupes étant réunies ils seront assez forts pour occuper toute l'armée du prince de Bade, qui aurait peine à se partager devant un ennemi puissant, sans laisser les cercles exposés à la supériorité dont il pourrait se servir pour les obliger à se porter à quelque accommodement ou du moins pour faire des établissements avantageux afin d'établir des quartiers d'hiver. Tout ce que vous devez appréhender de ce côté-là et qui renverserait entièrement votre projet, c'est que le prince de Bade, qui est en mouvement, ne se serve de la supériorité qu'il a, et qu'il ne trouve quelque occasion d'attaquer le maréchal de Villars avec quelque avantage; rien après cela ne le pourrait empêcher de laisser un corps assez faible en ce pays-là, et de marcher avec le reste, se faire joindre par les troupes qui sont dans les lignes de Stollhoffen et s'avancer vers Landau, vous obliger à lever le siége et à vous retirer; c'est là le seul inconvénient qui peut arriver, supposant qu'en l'état où sont les choses vous n'ayez rien à craindre du corps de troupes qui est resté aux ordres du prince de Frise, ni

de l'augmentation qu'il pourrait recevoir, car je ne doute pas que, si mon armée était occupée au siége de Landau, le prince de Bade n'envoyât des troupes de son armée pour le fortifier.

C'est au duc de Bourgogne, au maréchal de Vauban et à vous, à bien diriger cette entreprise; vous ne devez pas douter que je la désire fortement, mais je ne la souhaite qu'autant que vous pouvez répondre moralement du succès. Chamillart m'assure que ce que vous lui demandez par la lettre que vous lui écrivez, et qui dépend de ses soins, ne vous manquera pas. Si, après avoir balancé toutes les raisons qui doivent vous déterminer, vous ne jugez pas à propos de faire cette entreprise, vous suivrez le projet que vous avez fait pour la fin de la campagne; et avant de vous éloigner de Brisach et de faire repasser le Rhin à mon armée après la prise de cette place, vous donnerez les ordres nécessaires pour la mettre en sûreté. Il me paraît que les bataillons étant faibles, vous ne sauriez en laisser moins de huit pour la garnison, dont quelques-uns des anciens et la plupart des nouveaux, tels que le duc de Bourgogne les voudra choisir; il laissera aussi au moins deux escadrons dans cette place.

Pour ce qui regarde sa personne, je veux bien qu'il quitte l'armée après que toutes les dispositions seront faites et dans le temps que vous estimerez que sa présence ne sera plus nécessaire. Je souhaite qu'il ait la satisfaction de retourner pour être témoin de la prise de Landau; j'y consentirai volontiers à ces conditions. Dites au duc de Bourgogne de faire en sorte, par la capitulation de Brisach, d'envoyer la garnison en un lieu où elle ne puisse servir aux ennemis pendant cette campagne. Et la présente, etc.

Il fut satisfaisant pour M. le maréchal de Tallard d'avoir amené le roi aux idées de monseigneur le duc de Bourgogne et aux siennes sur l'impossibilité d'entreprendre le siége de Fribourg et sur les avantages que l'on retirerait de la conquête de Landau; mais ne voulant pas être dans le cas de ré-

pondre de l'événement, ce fut un nouveau motif pour ne point laisser ignorer à sa majesté les difficultés que cette entreprise devait éprouver et qui en rendaient le succès incertain. Premièrement, le peu de troupes dont il pouvait disposer; en second lieu, les contrariétés de la saison; troisièmement, les révolutions qui pouvaient arriver dans les affaires de l'empire, soit que l'électeur prît le parti de faire un accommodement avec l'empereur, soit que M. le maréchal de Villars fût forcé de céder à la supériorité de M. le prince de Bade, ce qui donnerait également à ce général les moyens de ramener ses forces sur le Rhin, pour traverser l'opération. Cependant ces dangers n'empêchèrent pas M. le maréchal de Tallard d'apercevoir et de présenter au roi les motifs qui pouvaient le rassurer sur les événements : le principal fut la situation dans laquelle se trouvaient les affaires en empire, où le prince de Bade venait de s'emparer d'Augsbourg, ce qui l'éloignait du Rhin et le mettait dans la nécessité, attendu l'importance dont il était pour lui de conserver ce poste, de le soutenir de toutes ses forces. Il paraît aussi que M. le maréchal de Tallard, quoiqu'il ne trouvât pas le nombre des troupes qu'il avait à sa disposition assez considérable pour une aussi grande entreprise que celle de Landau, estimait que, cette place une fois investie, rien ne s'opposerait à ce qu'il retirât quelques bataillons du Fort-Louis, de Strasbourg et du corps qui était sur la Bruche, même de ceux qui étaient dans le pays Messin et à Nancy. Ces considérations lui semblèrent même devoir prévaloir sur la crainte des événements contraires, et en demandant au roi des ordres positifs et une augmentation de quatre cents chevaux pour les équipages d'artillerie, il laissa apercevoir à sa majesté des espérances de succès. Il envoya en même temps à la cour des mémoires de M. de la Freze-

lière, commandant l'artillerie, pour faire connaître au roi les moyens dont on avait besoin dans ce genre pour le siége; et en attendant le retour du courrier qu'il dépêcha le 18, il fit tous les préparatifs qui dépendaient de lui afin que rien ne retardât la marche que l'armée aurait à faire pour se rendre devant Landau, ni les opérations relatives au siége, si le roi consentait qu'on l'entreprît. Il s'occupa aussi du rétablissement de sa cavalerie, en lui faisant distribuer une grande quantité de grains aux dépens du pays ennemi, et sans avoir recours aux magasins du roi. M. le maréchal de Vauban, de son côté, s'employa à tout ce qui pouvait accélérer les déblais de tout ce qui avait servi au siége de Brisach et qui pouvait être nécessaire pour celui de Landau; il porta la même diligence à réparer les brèches et les dégradations des fortifications de Brisach, à raser les lignes de circonvallation et à combler les tranchées; il fit établir un pont pour communiquer de cette place avec le fort Mortier et y employa les bateaux de celui de Huningue, où l'on ne laissa qu'un pont volant, ainsi qu'à Neubourg.

Pour se rapprocher du bas Rhin et par conséquent de Landau, M. le maréchal de Tallard décampa d'Endingen le 21 et mena l'armée à Ettenheim, où elle trouva des fourrages en grande abondance. Le courrier qu'il avait dépêché le 18 y arriva le 26. Il lui apprit que non-seulement le roi consentait à l'entreprise du siége de Landau, mais, aussi que sa majesté regardait la prise de cette place comme étant d'une telle importance dans la situation où étaient les affaires dans l'empire, qu'elle désirait qu'on fît l'impossible pour s'en rendre maître, et que, si, au défaut des secours que le prince de Bade pourrait n'être pas en état de donner à cette place, l'empereur obtenait que les alliés fissent une diversion du

côté de la Moselle, M. le maréchal de Villeroy avait ordre de détacher de l'armée de Flandre un corps proportionné à celui qu'ils pourraient faire marcher vers cette partie de la frontière.

Dès le lendemain M. le maréchal de Tallard se rendit de sa personne à Strasbourg, afin de pourvoir à tout ce qui pouvait contribuer à la célérité de ses mouvements et à l'exécution de ses dispositions. L'armée resta sous le commandement de M. le comte de Marcin; elle marcha le 28, et, après avoir passé le Rhin à Strasbourg, elle campa sous les murs de cette place.

L'ordre était donné pour la marche du lendemain : l'armée devait aller camper à Brumpt, et un corps avancé devait se porter à Drusenheim pour faire croire au général Thungen qu'on avait le projet de chasser ses troupes des îles du Rhin et d'attaquer à revers les lignes de Bühl, lorsque le 28 au soir M. le maréchal de Tallard reçut un nouveau courrier par lequel le roi lui fit savoir que les nouvelles de M. le maréchal de Villars, en date du 10 du mois, lui ayant fait juger que les affaires dans l'empire étaient dans une situation si extrême qu'on devait craindre les derniers malheurs, sa majesté avait résolu d'engager l'électeur à s'accommoder avec l'empereur et de retirer son armée d'Allemagne, en envoyant au-devant d'elle jusqu'à Villingen celle du Rhin pour assurer sa retraite; et qu'il ne devait plus être question du siége de Landau, à moins que, par un événement qu'on ne devait point espérer, l'électeur et le maréchal de Villars n'eussent quelque avantage considérable sur le prince de Bade[1].

[1] En effet, depuis que le prince de Bade s'était emparé d'Augsbourg, l'électeur et M. le maréchal de Villars réunis se trouvaient resserrés et enveloppés de tous côtés, entre le Danube, le Lech et l'Iser, tant par l'armée du prince de Bade que par les corps des

Sans cette restriction M. le maréchal de Tallard eût pu se retrouver dans une grande perplexité et les affaires eussent éprouvé un dérangement irréparable, ayant appris dès la veille que le comte de Stirum avait été défait à Höchstett, et que l'électeur, de concert avec M. le maréchal de Villars, marchait au prince de Bade pour le combattre aussi dans le camp qu'il avait pris sous Augsbourg[1]. Mais les termes de la lettre du roi le rassurèrent et lui firent juger que, lorsque sa majesté serait instruite d'un changement aussi avantageux dans les affaires, elle n'hésiterait point à lui permettre de suivre son projet; c'est ce qui l'engagea à ne point interrompre son mouvement; et le 29 l'armée marcha à Brumpt, pour y séjourner jusqu'à nouvel ordre.

Il profita de ce temps pour achever ses dispositions. Près de quatre mille voitures étaient en mouvement pour les transports, et vingt mille pionniers se rassemblaient pour travailler aux lignes dès qu'on serait arrivé devant Landau; mais l'armée, depuis qu'on avait laissé dix bataillons à Brisach, n'étant que de trente-neuf bataillons et de soixante escadrons, M. le maréchal de Tallard jugea devoir la renforcer de quelques troupes qui n'étaient pas nécessaires sur ses derrières : il tira pour cet effet quatre bataillons de Strasbourg, deux du

généraux de Stirum et de Schlick; et M. le maréchal de Villars, se voyant prêt à manquer de vivres, privé de toute communication avec la France, contrarié par l'électeur dans tous les avis que le bien de la cause commune l'engageait à lui donner, avait fait au roi le tableau le plus effrayant de la situation des affaires, et son découragement était tel qu'il avait demandé au roi la permission de quitter l'armée pour retourner en France.

[1] M. le maréchal de Villars, ayant déterminé l'électeur à prévenir le projet qu'avait formé le comte de Stirum, en se portant à Höchstett, sur le Danube, de les resserrer de plus près et de se mettre en état de les tourner par leur gauche en s'approchant du prince de Bade, avait marché à lui par Donawert, le 20 septembre, et l'avait forcé, apres une défaite entière, de se retirer à Nordlingen.

Fort-Louis, six bataillons et onze escadrons du corps qui était sur la Bruche, trois bataillons et deux escadrons de celui qui était sur la Nied allemande, ce qui lui donna pour cette opération cinquante-quatre bataillons et soixante et treize escadrons.

M. le maréchal de Tallard ne se trompa point dans ses conjectures; le roi ayant reçu presque aussitôt que lui la nouvelle de la victoire que l'électeur et M. le maréchal de Villars avaient remportée à Höchstett, et ne doutant point que cet événement ne changeât entièrement la face des affaires et ne donnât le moyen de prendre des quartiers d'hiver dans l'empire, envoya à M. le maréchal de Villars des ordres relatifs à ces circonstances, et manda à M. le maréchal de Tallard, non-seulement de suivre son entreprise, mais d'y apporter toute la diligence possible et d'y employer tous les moyens imaginables pour un prompt succès, afin d'être, en cas de besoin, en état d'envoyer des secours à son armée d'Allemagne, dont le salut était préférable à tout autre avantage. En même temps la cour fit partir de l'armée de Flandre les officiers généraux et les quatre cents chevaux pour les équipages que M. le maréchal de Tallard avait demandés. Mais le roi ne jugea pas à propos de laisser à M. le maréchal de Vauban la conduite du siége : sa majesté, considérant que, monseigneur le duc de Bourgogne n'étant plus à l'armée, le partage de l'autorité dans cette opération entre deux maréchaux de France pourrait être sujet à quelques inconvénients, se détermina à rappeler M. le maréchal de Vauban, malgré les offres qu'il fit de ne se mêler que des détails du siege et de rester tout à fait étranger au commandement de l'armée.

Le courrier qui porta à M. le maréchal de Tallard la dépêche qui lui expliqua les intentions de sa majesté arriva à

Strasbourg le 2 du mois d'octobre. Les mesures ayant été prises à l'avance, tout était prêt pour l'exécution; l'ordre fut donné pour que l'armée marchât le 5, et arrivât devant Landau le 9. Le premier convoi d'artillerie et de vivres devait y être rendu le 10, et les autres les jours suivants jusqu'au 14, jour auquel M. le maréchal de Tallard estimait qu'il y aurait dans les lignes assez d'artillerie, de munitions et de farines pour n'avoir besoin, pendant la durée du siége, d'aucun nouveau convoi.

En attendant que l'armée se mît en mouvement, M. d'Hautefort alla camper, avec six bataillons et dix escadrons, entre Lauterbourg et le Fort-Louis pour garder le Rhin; et M. de Tallard fit descendre les bateaux nécessaires pour un pont, afin de donner aux ennemis de la jalousie pour leur camp de Bühl. Il prit aussi des précautions du côté des montagnes des Vosges pour mettre le flanc et les derrières de l'Alsace à l'abri des partis ennemis.

En rendant compte au roi de ses dispositions, il parut ne point douter que la diligence de ses mouvements et la réunion de tous ses moyens n'assurassent le succès de son entreprise, et que la conquête de Landau ne donnât la facilité de s'emparer de Hombourg, de Kayserslautern, de Spire et de Neustadt, et de prendre des quartiers d'hiver dans le pays ennemi, ce qui conduirait à faire, au commencement de la campagne suivante, le siége de Philipsbourg. Cependant on voit par ses dépêches qu'il faisait dépendre le succès du siége, des secours qu'il pourrait recevoir, si le général Thungen, renforcé par quelque corps de l'armée des Pays-Bas ou par un détachement de celle du prince de Bade, marchait à lui. Mais le roi avait prévenu les demandes qu'il pouvait faire à ce sujet : sa majesté avait envoyé des ordres à M. le maréchal de

Villeroy; et M. de Pracontal, qui était avec vingt et un bataillons et dix-neuf escadrons à [1] , avait l'ordre d'éclairer avec soin les mouvements du corps des ennemis qui venait de se rendre maître de Limbourg, et de se tenir en mesure de prendre de l'avance sur lui, s'il marchait vers le Rhin.

Le 5 M. le maréchal de Tallard partit de Strasbourg pour joindre l'armée, qui marcha ce jour-là de Brumpt à Haguenau.

Le 6 elle alla camper à Sultz, où elle séjourna le 7, pour donner le temps de rejoindre aux troupes qui venaient de la haute Alsace et aux bagages. Le même jour quarante-six pièces de gros canon, vingt-quatre mortiers et dix pierriers arrivèrent à Roderen : le reste de l'artillerie et des munitions arriva partie à Suffelnheim, partie à Haguenau.

Le 8 l'armée passa la Lauter à Schweighoffen, au-dessous de Weissembourg, et campa à Steinfeld. Comme les ennemis avaient sur le Rhin un pont qui débouchait sur Hagenbach et qui formait leur communication du camp de Bühl avec Landau, M. d'Hautefort y marcha le 9 au matin, avec douze bataillons et six escadrons de dragons. Quatre bataillons des ennemis étaient retranchés à la tête de leur pont et soutenus par un corps campé à la droite du Rhin; mais à l'approche des grenadiers de M. d'Hautefort, et après une décharge de mousqueterie, ils se retirèrent et rompirent le pont qui était sur le premier bras du Rhin, abandonnant une partie des agrès de ce pont et des armes qu'on trouva dans leurs redoutes. M. d'Hautefort fit avancer du canon pour battre le pont qui était sur le grand Rhin : on en coula à fond vingt-cinq bateaux. Alors on fut maître de tout le Rhin jusqu'à Germersheim ; on laissa un

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit.

bataillon à Hagenbach, et l'on fit occuper la redoute que les ennemis avaient fait construire dans l'île.

Le 10 l'armée marcha en deux divisions : l'une, de dix bataillons et de dix-neuf escadrons, sous les ordres immédiats de M. le maréchal de Tallard, n'alla que jusqu'à Rohrbach ; l'autre, composée de vingt bataillons et de trente escadrons, conduite par M. le comte de Marcin, s'avança jusqu'à Merlenheim, près de Landau, et y campa à la rive droite de la Queich. A l'arrivée de M. de Marcin, un régiment de hussards, un régiment de dragons de l'électeur palatin et quelques détachements de cavalerie qui étaient campés sous Landau, parurent prendre le chemin de Philipsbourg, à l'exception de trois cents chevaux qui restèrent sur le glacis et entrèrent ensuite dans la place.

Le 11 M. le maréchal de Tallard, avec sa division, se porta à Impflingen, et M. le comte de Marcin, après avoir passé la Queich, forma l'investissement de la place du côté du Palatinat ; il prit son quartier à Nusdorf et embrassa le pays depuis ce village, en étendant sa droite et sa gauche jusqu'à la Queich, d'un côté jusqu'à Gottamstein, de l'autre jusque vis-à-vis de Queichheim.

Le 12 M. le maréchal de Tallard acheva d'investir la place à la droite de la rivière, et embrassa le terrain depuis Artzheim et Wolmersheim, où il prit son quartier, jusqu'à Queichheim.

Le même jour on commença à travailler aux lignes de circonvallation ; la grosse artillerie et les mortiers arrivèrent à Impflingen, et le lendemain les autres convois de vivres et de munitions joignirent l'armée, et leurs escortes rentrèrent en ligne.

On ne put encore savoir de combien de troupes était composée la garnison de Landau. M. le maréchal de Tallard la

jugea d'environ quatre mille hommes; mais on eut avis qu'un corps de cavalerie campait près de Neustadt, dans les lignes du Spirbach, et que le reste des troupes du général Thungen était répandu depuis Philipsbourg jusqu'à Rastadt. Comme les lignes du Spirbach étaient en état de défense, et qu'on fut informé que le général Thungen devait non-seulement y faire passer quatre régiments de cavalerie et deux d'infanterie du camp de Bühl, mais aussi que toutes les milices du Palatinat avaient ordre de se joindre à ces troupes, M. le maréchal de Tallard considéra que, pendant le siége, ce corps, n'étant qu'à deux lieues et demie de sa ligne de circonvallation, pourrait beaucoup l'incommoder, et que, Landau pris, le Spirbach, ainsi occupé, formerait une barrière qui ne lui permettrait pas de pénétrer dans le Palatinat; il résolut en conséquence d'en chasser les ennemis et de s'emparer de Neustadt et des postes du Spirbach avant qu'ils fussent en force. M. de Courtebourne, lieutenant général, ayant sous ses ordres MM. de Vaillac et de Valsenné, maréchaux de camp, fut chargé de cette expédition. Il y marcha, le 15 au matin, avec quinze cents hommes d'infanterie, dont cinq cents grenadiers et quinze cents chevaux. Il trouva les ennemis en bataille derrière leurs retranchements, au nombre de mille chevaux, mais il parvint à forcer leurs barrières et à leur faire prendre la fuite : une partie se jeta dans Neustadt, où il les investit et les obligea de se rendre prisonniers de guerre, au nombre de six cents cavaliers, dragons ou hussards, et trente-cinq officiers, dont un colonel. M. de Courtebourne fit aussitôt occuper Neustadt et détacha M. de Vaillac pour aller s'emparer du château de Marientraut, très-bon poste sur le Spirbach, et se rendre ensuite maître de Spire et de Germersheim.

Tandis que M. de Courtebourne travaillait ainsi à assurer

la tranquillité du siége par une barrière et des postes capables de tenir les ennemis éloignés, M. le maréchal de Tallard s'occupait des moyens de hâter son opération. Toutes les troupes furent établies devant la place, le 16, au nombre de cinquante-quatre bataillons et soixante et treize escadrons, et il les fit baraquer. Tous les convois étaient arrivés ainsi que le plus grand nombre des pionniers : ces derniers furent employés partie à la ligne de circonvallation, partie à faire des fascines et à les amener sur les voitures du pays dans les dépôts. L'ouverture de la tranchée fut fixée à la nuit du 17 au 18. Quant au choix des attaques, M. le maréchal de Tallard, après avoir reconnu la place avec M. de la Frezelière, commandant l'artillerie, et M. de Lapara, directeur du génie, résolut de suivre les avis de M. le maréchal de Vauban, renfermés dans un mémoire qu'il reçut de lui, contenant des observations sur cette place et sur tous les détails relatifs à la conduite du siége. On sut alors que la garnison était forte de quatre mille hommes et de quelques régiments de cavalerie sous les ordres du comte de Frise, gouverneur de la place, qui avait quitté le camp de Bühl, après en avoir remis le commandement au comte de Nassau-Weilbourg.

Dans la nuit du 17 au 18 on ouvrit la tranchée sur le front de la porte de France : on forma deux attaques. Dix bataillons, sous les ordres de M. le comte de Marcin, et dix-huit cents travailleurs furent commandés pour cette opération. Comme on embrassa une grande étendue de terrain, et que pendant la nuit on établit une parallèle de dix-huit cents toises à deux cents toises de l'angle du chemin couvert, M. le maréchal de Tallard, pour être plus en état de la soutenir, y renvoya deux bataillons de plus. Les assiégés ne s'aperçurent du travail qu'à neuf heures et demie du soir et firent peu de feu.

Dans la nuit du 18 au 19 la tranchée ne fut relevée que par neuf bataillons, et fut commandée par M. de Locmaria. On déboucha de la parallèle par trois endroits sur les angles des deux contre-gardes et de la demi-lune attaquées; le travail fut poussé à trente toises en avant de la parallèle, et l'on établit quatre batteries de trente pièces de canon et une de douze mortiers.

La nuit suivante on s'avança de quelques toises aux trois attaques, et l'on acheva les batteries, qui commencèrent à tirer le 20.

Dans la nuit du 20 au 21 on commença à cheminer à la sape; les assiégés firent une sortie: soixante hommes soutenus de deux pelotons d'infanterie se portèrent sur celle de la droite et renversèrent quelques gabions. Deux compagnies de grenadiers les firent rentrer dans la place et les poussèrent jusqu'à la palissade.

Dans la nuit du 21 au 22 on arriva au bord du fossé de la lunette qui était au pied du glacis; on travailla pendant la journée à l'embrasser, afin de pouvoir l'attaquer la nuit suivante et y élever un cavalier pour plonger dans le chemin couvert; on fit aussi deux nouvelles batteries, l'une de six pièces, l'autre de quatre. Les assiégés firent encore une sortie, mais seulement de dix hommes, qui rentrèrent dans la place aussitôt qu'ils eurent jeté dans les tranchées des billets pour engager les soldats à déserter.

Le 22 les lignes de circonvallation furent achevées, et M. le maréchal de Tallard envoya à M. de Courtebourne un détachement pour accélérer la démolition des lignes du Spirbach, dont les ennemis auraient pu tirer de grands avantages.

Le feu des assiégés devint très-vif, surtout celui du canon qu'ils placèrent sur les ouvrages qui n'étaient point attaqués;

et comme la parallèle offrait un très-grand front, la droite et la gauche souffrirent beaucoup, et l'on perdit du monde; mais le travail de la tranchée ne se ralentit point; et dans la nuit du 22 au 23 on fit à vingt-cinq toises de l'angle saillant de la demi-lune, une seconde parallèle d'environ quatre cents toises, qui joignit les deux attaques. On continua à envelopper la lunette; mais, comme elle était minée, il fallut cheminer avec précaution.

Le 24 au matin on déboucha de la seconde parallèle pour avancer par la sape sur le glacis du chemin couvert; ce même jour les lignes de circonvallation furent entièrement achevées. Il y avait déjà en batterie trente-huit pièces de canon, douze mortiers et douze pierriers, qui firent le feu le plus vif; et attendu la grande consommation des munitions, M. le maréchal de Tallard en fit venir un supplément avec dix pièces de canon.

Tel était l'état du siége lorsque M. le maréchal de Tallard reçut une lettre de M. l'électeur de Bavière, par laquelle ce prince, en lui faisant le tableau le plus effrayant de la situation dans laquelle il se trouvait ainsi que M. le maréchal de Villars, lui apprenait qu'il abandonnait presque entièrement ses états pour se rapprocher des montagnes Noires, afin de donner à l'armée du Rhin le moyen de le joindre, et le pressait avec les dernières instances de se mettre, sans perdre un moment, en marche pour passer les montagnes.

Un changement aussi imprévu et des circonstances aussi critiques eurent de quoi surprendre et alarmer M. le maréchal de Tallard; mais occupé d'une opération aussi importante que celle du siége de Landau, à laquelle la cour l'avait autorisé, autant pour l'avantage des affaires du Rhin que pour une diversion en faveur de celles de l'électeur, il jugea ne devoir point l'interrompre, et se contenta de faire connaître à

son altesse électorale les motifs qui avaient fait entreprendre le siége et les avantages qui devaient en résulter pour le bien de ses affaires, en le prévenant en même temps que l'activité avec laquelle il poussait les attaques lui donnait lieu d'espérer que dans quinze jours la place serait au pouvoir du roi; mais qu'en attendant il n'était pas le maître de faire aucun mouvement qui le détournât de cet objet.

La malheureuse situation des affaires de M. l'électeur de Bavière ne fut pas le seul sujet d'inquiétude qui vint troubler la satisfaction que ressentait M. le maréchal de Tallard des heureux progrès du siége : la nouvelle de l'abandon des lignes de Bühl par les ennemis, et de la marche de leurs troupes pour aller camper sous Mannheim, tandis que la cavalerie de l'électeur palatin, après s'être rassemblée, campait derrière le ruisseau de Durckheim et de Lamsheim, lui fit craindre que ce mouvement ne fût concerté avec celui d'un corps de l'armée des alliés aux Pays-Bas pour secourir Landau; et ce fut à ce sujet qu'il insista de nouveau dans ses lettres au roi, pour que M. de Pracontal ne séparât pas ses troupes et redoublât d'attention pour prévenir les ennemis, s'ils détachaient effectivement quelques troupes vers le Rhin.

Pendant la journée du 24 et la nuit suivante on continua de cheminer à la sape; on poussa le travail jusqu'à six toises de l'angle de la demi-lune et de celui du chemin couvert de la gauche. A l'attaque de la droite on fut retardé par le feu de la lunette, et l'on n'arriva qu'à vingt toises du chemin couvert. On continua de travailler à envelopper cette lunette, afin de la prendre pendant la nuit par ses épaules, et d'obliger les ennemis à l'abandonner; mais ils firent un feu de grenades si suivi, que les sapeurs ne purent avancer; et l'on attendit le jour pour pouvoir, sous la protection des batteries et le feu

des parallèles, reprendre le travail; mais les ennemis, se voyant serrés de près, firent sauter, le 25 au matin, les deux mines qui étaient dans cet ouvrage. On profita du moment et l'on s'y logea; on y établit deux cents grenadiers, et l'on fit par la droite et par la gauche les communications nécessaires.

Le 27 au matin toutes les sapes de la droite et du centre se trouvèrent à deux toises des angles du chemin couvert; les ennemis firent sauter le fourneau qui était à l'angle de la demi-lune, ce qui renversa quelques gabions et enterra quelques soldats. Pour éviter le fourneau de l'angle de la gauche, la sape de cette partie resta à six toises de cet angle; mais, comme elle débordait la palissade de trois toises, on travailla à y élever, ainsi que dans la lunette, un cavalier pour plonger le chemin couvert et le faire abandonner sans l'attaquer. Cependant, pour mettre les sapes plus en sûreté et pour se procurer un débouché plus à portée du chemin couvert si l'on venait à être dans le cas de l'attaquer, on établit à quatre toises du chemin couvert une troisième parallèle pour faire communiquer la tête de toutes les sapes.

Ces dispositions eurent tout le succès qu'on pouvait désirer : les assiégés, craignant d'être enveloppés dans le chemin couvert, firent sauter, dans la nuit du 28 au 29, trois fourneaux dans la place d'armes de l'angle rentrant qui était entre la contre-garde et l'angle saillant de la demi-lune, et l'abandonnèrent ensuite avec l'angle saillant de cette demi-lune; on s'en empara et l'on y fit des logements. Les assiégés ne tenaient plus que l'angle saillant de la gauche, mais ils étaient déjà plongés par le cavalier qu'on avait élevé dans cette partie. On commença à établir sur le chemin couvert deux batteries, chacune de six pièces de canon, et plusieurs batteries de mortiers et de pierriers, et l'on désigna l'emplacement de diffé-

rentes autres batteries pour battre en même temps la demi-lune et les deux contre-gardes de l'attaque, les tours bastionnées et la courtine du corps de la place.

Trois de ces batteries commencèrent à tirer le 31 et battirent en brèche la demi-lune. La descente du fossé était déjà avancée; et le 1er novembre elle fut poussée à travers le revêtement de la contrescarpe jusqu'au niveau des eaux du fossé. Ce jour-là et le 2 furent employés à perfectionner les établissements sur le chemin couvert et à achever les batteries.

Elles tirèrent toutes, au nombre de onze. Le 3, à la pointe du jour, et dans l'après-midi, on commença deux ponts pour aller à la demi-lune, qui était la pièce principale de l'attaque, parce qu'elle était protégée des deux contre-gardes et de la courtine de la place, et qu'étant prise elle séparait tous les ouvrages attaqués et mettait en état de s'y loger sans craindre de feu. Le soir un des ponts fut achevé, et, la demi-lune étant en brèche, les assiégés prirent le parti de faire sauter une mine qui était dans cet ouvrage, ce qui fit juger que leur projet était de l'abandonner; en effet, M. de Laubanie, qui était de tranchée, ayant fait tâter la brèche, sut qu'il n'y restait que douze hommes. Il fit aussitôt ses dispositions pour l'attaquer.

Le 4, à cinq heures du matin, trois compagnies de grenadiers montèrent à la brèche, chassèrent tout ce qui était dans l'ouvrage et firent seize prisonniers; mais la crainte de l'effet des mines les ayant empêchés de suivre les ennemis, ceux-ci se retirèrent derrière un retranchement pratiqué à la gorge de l'ouvrage, et mirent aussitôt le feu à deux mines qui firent sauter deux des compagnies de grenadiers, dont cependant il n'y eut que trois hommes tués. En même temps la garnison borda le rempart et les contre-gardes et fit le feu le plus vif pendant deux heures. Cela n'empêcha pas les grenadiers de se

maintenir sur l'angle; et l'on y fit un logement qui fut achevé à trois heures après midi. Cette attaque coûta quatre-vingts hommes, dont douze furent tués ou moururent de leurs blessures.

Pendant la journée on travailla aux ponts pour aller aux contre-gardes qu'on battait en brèche. Depuis la prise de la demi-lune elles n'étaient défendues que par de petits flancs qu'on battait aussi depuis plusieurs jours. Quatre des pièces qui avaient été dirigées sur la demi-lune le furent sur la courtine, déjà battue par sept pièces, et qui commençait à être en brèche.

Le 7 au matin les brèches des contre-gardes se trouvant praticables et les ponts étant achevés, M. le maréchal de Tallard ordonna l'attaque. Elle se fit à trois heures et demie après midi. M. le marquis de Grammont, le chevalier d'Asfeld et le prince Robecq furent chargés de celle de la contre-garde de la droite, avec trois compagnies de grenadiers, soutenues de trois autres et de six piquets; M. le marquis d'Hautefort, M. le chevalier de Forsat et M. le chevalier de Croissy furent chargés de celle de la gauche, avec le même nombre de troupes.

Au signal donné, on déboucha des places d'armes. A l'attaque de la gauche, les grenadiers emportèrent l'ouvrage, mais n'achevèrent point d'en chasser les ennemis; cependant ils commencèrent un logement, mais une voix qui cria : « Gare la mine! » le leur fit abandonner. A la droite il n'y eut qu'une compagnie de grenadiers qui arriva au haut de la brèche. M. le maréchal de Tallard en fit avancer huit autres pour servir de seconde réserve; mais le feu des ennemis fut si vif que la compagnie qui était arrivée sur la brèche à la droite ne put s'y maintenir; elle se retira même, ainsi que celle de la gauche, dans la plus grande confusion et accablée par le feu des en-

nemis qui tiraient à découvert du haut de la brèche, malgré le feu de toutes les batteries des tranchées et celui de trois lignes qu'on avait disposées en amphithéâtre, depuis le bord du fossé jusqu'au haut du chemin couvert. Le désordre dans lequel étaient les troupes et l'embarras qu'il occasionna dans les sapes et dans la tranchée empêchèrent M. le maréchal de Tallard de tenter une nouvelle attaque; et il prit le parti de faire attacher le mineur aux deux contre-gardes, tant afin de rassurer les soldats sur les mines que pour pouvoir se loger plus facilement après l'effet de celles qu'on ferait sauter. Le travail des mineurs commença le 8 au matin, et l'on continua à battre la courtine et les contre-gardes pour élargir les brèches.

Le mauvais succès de l'attaque fut d'autant plus fâcheux que, premièrement, si elle eût réussi, la place eût eu de la peine à se soutenir longtemps, n'y ayant au delà des contre-gardes qu'un fossé de quatre toises comblé par les décombres de la courtine qui était en brèche; en second lieu, le travail des mineurs exigeait un temps considérable qui reculait la réduction de la place, et la cavalerie commençait à manquer de fourrages, par la consommation extraordinaire qu'avaient faite près de trente mille chevaux pendant qu'avaient duré les convois, et depuis, ceux des voitures du pays qui étaient employées au service du siége et au transport des fascines.

Mais un objet encore plus inquiétant, relativement à la durée du siége, fut la marche d'un corps considérable des ennemis détaché de leur armée des Pays-Bas, sous les ordres du prince de Hesse, qui avait pris la route du Rhin, et que M. le maréchal de Tallard apprit, le 18, devoir être arrivé à Coblentz le 7. La distance de là à Landau n'était que de trente-six lieues; et M. de Pracontal, sur le secours duquel ce général fondait toutes ses espérances pour pouvoir continuer le siége

et faire tête aux ennemis lorsque le prince de Hesse aurait joint le comte de Nassau-Weilbourg, ne devait être que le 8 à Cattenom, qui était à pareille distance de Landau. Il était à craindre qu'il ne fût prévenu; c'est ce qui engagea M. le maréchal de Tallard à lui dépêcher un courrier pour le presser de hâter sa marche et de se faire devancer par sa cavalerie : son détachement était composé de vingt et un bataillons et de dix-neuf escadrons.

De son côté il employa tous les moyens praticables pour accélérer les travaux qui devaient le mettre en état d'attaquer de nouveau les contre-gardes; mais le travail des mineurs ne fut achevé que dans la nuit du 12 au 13. Les mines se trouvant prêtes, M. le maréchal de Tallard y fit mettre le feu le 13, à la pointe du jour; dès qu'elles eurent fait leur effet, six compagnies de grenadiers marchèrent à la contre-garde de la droite et sept à celle de la gauche. L'une et l'autre furent emportées l'épée à la main et les ennemis entièrement chassés; il n'en coûta que cent hommes tués ou blessés, et l'on se logea dans les deux ouvrages. On travailla aussitôt à gagner les tenailles et à y faire un logement parallèle à la courtine qui était déjà en brèche, afin de faire communiquer les deux contre-gardes. Toutes les batteries redoublèrent leur feu, et l'on accabla les assiégés de bombes et de boulets; enfin, l'état de la place était tel que M. le maréchal de Tallard se persuada que le comte de Frise, malgré la vigueur qu'il témoignait dans sa défense, et ayant perdu, suivant le rapport des prisonniers, soixante et quinze officiers et deux mille hommes de la garnison, ne la prolongerait pas au delà du lendemain, à moins qu'il n'eût des espérances certaines d'être promptement secouru.

On eut, en effet, sujet de croire que c'était sur cet espoir qu'était fondée son opiniâtreté, lorsqu'un espion, qu'on arrêta

le 13, déclara qu'il était sorti de Landau avec ordre de dire, de la part de M. le comte de Frise, à M. le comte de Nassau-Weilbourg, qu'il ne pouvait plus tenir que quatre ou cinq jours. Ce même espion était chargé d'un billet par lequel on vit que M. de Weilbourg promettait au comte de Frise de le secourir le 15. Quelque confiance que M. le maréchal de Tallard donnât à ces nouvelles, il n'en prit que peu d'inquiétude, en considérant que le comte de Weilbourg, dans son camp de Lamsheim, était à neuf lieues de Landau, et seulement avec quatre mille hommes du camp de Bühl; et, croyant le prince de Hesse encore en marche dans le Hundsrück, il espéra que M. de Pracontal, qu'il apprit devoir arriver le 13 à Sarrebrück, aurait le temps de le joindre avant que les deux corps des ennemis fussent réunis et en état de marcher à lui. Cependant, pour observer M. le comte de Nassau-Weilbourg, il fit avancer à Kirweiler, sur le chemin de Neustadt, M. le comte de Roussy avec quatre bataillons et mille chevaux, et M. de Streff, à une demi-lieue de là, sur le chemin de Philipsbourg, avec un autre détachement de mille chevaux.

Mais le 14 on eut des nouvelles bien différentes et sur la marche du corps des ennemis qui venait des Pays-Bas, et sur la situation dans laquelle se trouvait le comte de Weilbourg. On apprit ce jour-là que non-seulement le prince de Hesse, mais aussi toutes les troupes qu'on avait tirées des garnisons, l'avaient joint le 12 à son camp de Lamsheim, et que le 13 tout avait marché à Spire. On jugera aisément de la surprise et de l'embarras de M. le maréchal de Tallard, lorsqu'on se rappellera que M. de Pracontal n'était arrivé avec son corps que le 12 à Sarrebrück, éloigné de Landau de vingt-cinq lieues, et qu'il y séjourna le 13. Sans son secours M. le maréchal de Tallard ne pouvait garder le Spirbach ni empêcher les ennemis

de passer la Queich; et jugeant que, sans se porter en avant, il lui serait difficile de soutenir les lignes de circonvallation, il prit le parti d'en sortir pour tâcher de les joindre avant que toutes leurs troupes fussent assemblées; mais en même temps il dépêcha courriers sur courriers pour presser M. de Pracontal de le joindre, du moins avec sa cavalerie. En attendant, il fit ses dispositions : le même jour au soir il sortit des lignes avec vingt-huit bataillons et cinquante-trois escadrons, et se porta à Essingen, où il passa la nuit. Vingt-six bataillons et vingt escadrons restèrent dans les lignes, sous les ordres de M. de Laubanie, pour continuer le siége.

Le 15, à quatre heures du matin, il fut joint par M. de Pracontal, qui arriva avec sa cavalerie, composée de dix-neuf escadrons. Son infanterie ne put faire autant de diligence et resta en arrière. A la pointe du jour l'armée, forte alors de vingt-huit bataillons et de soixante et douze escadrons, se mit en marche sur cinq colonnes et arriva à midi en présence de celle des ennemis, composée de vingt-neuf bataillons et de soixante-quatre escadrons; sa droite appuyait à Spire, sa gauche vers la Petite-Hollande. Le pays étant très-ouvert, on fut promptement en bataille.

On croit ne pouvoir mieux rendre compte de ce qui se passa dans cette importante journée, qu'en rapportant ici la lettre que M. le maréchal de Tallard écrivit au roi après l'action.

Lettre de M. le maréchal de Tallard au roi.

Du camp de Spire.

Sire, le corps que M. de Hesse amenait de Flandre joignit M. le comte de Weilbourg et toutes les troupes que les ennemis avaient tirées de leurs garnisons, le 12 de ce mois.

Le lendemain ils marchèrent à Spire. Comme M. de Pracontal était encore à Sarrebrück ce jour-là, c'est-à-dire à plus de vingt-cinq

lieues de moi, je ne pus garder le Spirbach, et je me trouvai même si embarrassé de la manière dont je pourrais garder les lignes, que je crus qu'il en fallait sortir et aller attaquer les ennemis, que je pouvais joindre par une grande plaine, avant que toutes leurs troupes fussent assemblées, espérant que cette démarche, à laquelle ils ne s'attendaient pas, pourrait me faire avoir un avantage qui rompît leurs desseins, et cela d'autant plus que je ne pouvais soutenir le siége qu'en me portant à une lieue d'eux avec un corps égal au leur, pour les empêcher de passer la Queich, qui est si marécageuse autour de Landau, que les quartiers étaient sans communications. Or, sire, je ne pouvais former ce corps qu'à l'arrivée de M. de Pracontal, à qui j'avais dépêché courriers sur courriers; en sorte qu'il fit avec sa cavalerie une si grande diligence, qu'il me joignit à quatre heures du matin le 15 de ce mois. Il me trouva hors des lignes, à la réserve de vingt-six bataillons et vingt escadrons que j'avais laissés à M. de Laubanie pour continuer le siége. 15 novembre 1703[1].

Je partis d'Essingen, où je passai la nuit et je marchai droit à leur camp sur cinq colonnes : l'armée arriva sur eux à midi. Comme le pays est extrêmement ouvert, celle de votre majesté et la leur furent en bataille dans un instant, et l'action commença : les troupes de votre majesté ont eu un avantage entier.

Je supplie très-humblement votre majesté d'agréer que je remette à un jour seulement d'avoir l'honneur de lui en faire un détail dans lequel je puisse rendre justice à une infinité de belles actions qui se sont faites, et à un nombre de personnes distinguées à qui le succès de cette journée est dû.

M. de la Baume, qui aura l'honneur de rendre cette lettre à votre majesté, aura celui de lui dire ce qu'il a vu; il portera en même temps à votre majesté la nouvelle que Landau capitule.

Je supplie très-humblement votre majesté d'agréer que j'aie l'honneur de lui faire mes compliments sur ces deux succès.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1668, lettre 113.

P. S. On a tué plus de quatre mille hommes; on a beaucoup de prisonniers, beaucoup de drapeaux et trente pièces de canon avec toutes les munitions.

On n'a trouvé dans les papiers de la guerre aucune relation du combat, mais on a lieu de croire qu'on peut ajouter foi à celle que M. de Quincy a rapportée dans son Histoire militaire de Louis XIV; on l'a insérée au rang des pièces[1].

Si l'on en juge par les comptes que M. le maréchal rendit au roi, la perte des ennemis fut de dix mille hommes, dont quatre à cinq mille restèrent sur le champ de bataille; on fit aussi plus de deux mille prisonniers, du nombre desquels étaient plusieurs officiers dont il envoya l'état à la cour, et l'on prit cinquante drapeaux ou étendards, que M. le chevalier de Croissy fut chargé de porter au roi. On voit aussi par les lettres de M. le maréchal de Tallard, que les troupes du roi n'eurent que six cents hommes tués ou blessés; du nombre des premiers furent M. de Pracontal et trois colonels.

L'armée passa la nuit sur le champ de bataille, et le lendemain elle reprit le chemin de Landau, où arriva le même jour l'infanterie de M. de Pracontal. Landau avait déjà demandé à capituler. M. le maréchal de Tallard voulut ne recevoir la garnison que prisonnière de guerre; mais considérant que les troupes, fatiguées par deux siéges, avaient besoin de repos, que la saison était avancée, qu'on manquait de fourrage, et que, si les assiégés prenaient le parti de se défendre encore, l'assaut des tours bastionnées et de la courtine coûterait du monde; que d'ailleurs, après s'être soutenus jusqu'à la

[1] M. le comte de Marcin ne fut point à cette action; il était parti plusieurs jours auparavant pour aller remplacer en Bavière M. le maréchal de Villars, à qui le roi avait permis de quitter le commandement de l'armée et de repasser en France.

dernière extrémité, ils pouvaient se retirer dans le réduit qui était formé du côté de la ville et y tenir encore quelque temps, il se détermina à leur accorder les honneurs de la guerre.

La capitulation fut signée le 17, et la garnison sortit le lendemain pour se retirer au camp de Bühl; elle ne consistait plus qu'en dix-huit cents hommes : elle en avait perdu deux mille pendant le siége. Les troupes du roi prirent possession de la place, dont M. de Laubanie eut le gouvernement.

On travailla aussitôt à l'approvisionner et à la mettre en défense : deux mille travailleurs furent employés à raser les tranchées et les lignes et à réparer les brèches.

Quant aux ennemis, ils firent après la bataille leur retraite dans le plus grand désordre; une partie de leurs troupes passa le Rhin à Mannheim, une autre partie à Rhein-Turckheim, près de Worms, et le prince de Hesse avec le reste gagna Mayence. Ils abandonnèrent Spire et Germersheim qu'on fit occuper; et, pour hâter leur retraite autant que pour se procurer des fourrages, dont on manquait au camp, M. le maréchal de Tallard fit avancer le 18 une partie des troupes sur le Spirbach, et porta à deux lieues en avant de Landau le corps de M. de Pracontal, qui fut alors aux ordres de M. de Caraman.

La possession de Landau mettait en sûreté la basse Alsace et donnait les moyens de protéger la Sarre, d'étendre les contributions et de donner aux ennemis de l'inquiétude pour Philipsbourg, dont M. le maréchal de Tallard pensait que le siége devait être la première opération de la campagne suivante. Elle influa aussi sur les postes que les ennemis occupaient dans le Hundsrück. M. le maréchal de Tallard apprit

le 20 qu'ils avaient abandonné Hombourg et Kayserslautern, dont ils démolirent en partie les murailles.

Cette nouvelle dispensa M. le maréchal de Tallard de s'occuper des moyens de chasser les ennemis de ces deux postes, ce qu'il regardait comme une opération difficile et que la saison avancée n'aurait peut-être pas permis d'entreprendre; il jugea même devoir achever de les raser, parce qu'ils auraient été difficiles à soutenir pendant l'hiver, surtout Kayserslautern; mais pour assurer la communication de la Sarre et de Saint-Jean de Sarrebrück avec Landau et Weissembourg, il résolut de faire retrancher Bliescastel et Hornbach.

Cette disposition était relative à l'emplacement général des quartiers d'hiver, et il était instant d'y faire entrer des troupes qui étaient en campagne depuis le mois de février. Le projet de M. le maréchal de Tallard était de tenir le gros de l'armée sur la rive gauche du Rhin, depuis Spire et même Worms, jusqu'à Huningue, Béfort et Vesoul, et de porter le reste sur la Sarre; mais différents détachements que la cour lui ordonna de faire pour le Dauphiné et le Roussillon ne lui permirent pas de former un plan fixe sans avoir reçu des réponses aux représentations qu'il fit sur la nécessité de laisser sur la Moselle et la Sarre, pour mettre les Évêchés dans une entière sûreté, le corps que M. de Pracontal avait amené de Flandre. Il insista même sur cet objet lorsqu'il apprit que, le 19, le prince de Hesse avait été joint sous Mayence par douze bataillons et douze escadrons de Hanovre et par six bataillons qui étaient arrivés de Souabe.

Cependant le 21 il commença à mettre en marche douze bataillons et dix-neuf escadrons que la cour avait destinés pour le Dauphiné et le Roussillon; et comme le reste des troupes manquait de fourrage, il leur fit prendre le 23 des

cantonnements dans les pays entre la Queich et la Lauter, depuis Langenkandel jusqu'à Minfeld, et les répandit dans les villages où il y avait quelque paille. Douze bataillons restèrent dans Landau, deux à Neustadt, un à Germersheim; Spire ne fut gardé que par des détachements, et la cavalerie fut envoyée dans les environs du Fort-Louis, afin de subsister plus facilement. Le corps commandé par M. de Caraman alla camper à Münchweiler, pour y rester jusqu'à ce que Kayserslautern fût entièrement rasé; et M. le maréchal de Tallard alla établir son quartier à Neustadt, pour être à la tête du pays et plus à portée d'être informé des démarches du prince de Hesse.

Peu de jours après il reçut la permission de séparer l'armée et de faire pour l'emplacement des quartiers d'hiver les dispositions qu'il jugerait les plus favorables au rétablissement des troupes et à la sûreté des frontières. Le roi, persuadé de la nécessité de couvrir Trèves et la Moselle, consentit à laisser pendant l'hiver, dans cette partie, le corps qui était aux ordres de M. de Caraman, et elle en destina le commandement à M. le comte de Coigny.

Le 28 on eut enfin nouvelle de la séparation de l'armée des ennemis : le prince de Hesse était retourné à Cassel; les troupes qu'il avait fait cantonner sous Mayence et derrière la Nahe avaient passé le Rhin pour aller prendre des quartiers du côté de Francfort et dans la Vétéravie, excepté quatre bataillons, qui étaient entrés dans Mayence; celles de l'électeur palatin s'établissaient dans le pays de l'électeur, à la rive droite du Rhin, et celles de l'empereur avaient aussi passé ce fleuve, ainsi que les six bataillons venus de Souabe, pour prendre avec les troupes de la garnison sortie de Landau des quartiers derrière les lignes de Bühl et de Stollhoffen.

M. le maréchal de Tallard, de son côté, commença le 28 à séparer l'armée; elle le fut entièrement le 30. Une partie des troupes prit ses quartiers dans la haute et la basse Alsace : la gendarmerie alla prendre les siens en Franche-Comté, dans les environs de Béfort et de Vesoul; les troupes destinées pour le Dauphiné et le Roussillon continuèrent leur marche, et le détachement de l'armée de Flandre qui était à Münchweiler sous les ordres de M. de Caraman partit quelques jours après pour aller occuper des quartiers dans le pays de Trèves; ce fut là que M. le comte de Coigny en prit le commandement.

M. le maréchal de Tallard, ayant été informé de l'entière séparation des ennemis, dont aucune troupe n'était restée à la gauche du Rhin, et Landau étant approvisionné, se rendit à Strasbourg le 3 décembre, y séjourna jusqu'au 11, et, après avoir été visiter le Fort-Louis, qu'il fit aussi approvisionner, partit pour se rendre à la cour. Il y arriva le 20, et reçut les marques les plus flatteuses de la satisfaction qu'avait le roi des succès de cette campagne, qui réparèrent les malheurs qu'on avait éprouvés l'année précédente sur le Rhin, et qui contribuèrent au salut de l'armée de Bavière et au rétablissement des affaires de l'électeur, ce prince étant parvenu non-seulement à rendre inutiles tous les efforts du prince de Bade, mais aussi à s'emparer d'Augsbourg et de Passau.

OPÉRATIONS SUR LE RHIN ET EN BAVIÈRE.

Le mémoire de la campagne précédente a fait assez connaître jusqu'à quel point le roi désirait procurer à l'électeur de Bavière les moyens, non-seulement de se soutenir contre

les entreprises que pouvaient faire sur ses états les troupes de l'empereur et celles de l'empire, mais aussi de faire une diversion favorable aux opérations de son armée du Rhin. Le temps même où l'on avait eu sujet de soupçonner la bonne foi de ce prince avait été celui où le roi s'était déterminé à faire en sa faveur les plus grands efforts. Il était en Allemagne le seul allié puissant de la maison de Bourbon. L'électeur de Cologne, son frère, déjà dépouillé par ceux de l'empereur d'une partie de ses états, loin de pouvoir être d'aucun secours à l'alliance, avait besoin lui-même de celui de la France. Les traités par lesquels les ducs de Brunswick s'étaient engagés à mettre sur pied un nombre de troupes pour agir suivant les circonstances contre l'empereur et ses alliés étaient restés sans effet; mais de plus grands malheurs encore menaçaient la France. Le roi de Portugal, sollicité par l'empereur et par les Anglais, était à la veille d'abandonner le parti des deux couronnes, et le duc de Savoie, par des intérêts particuliers, méditait un accommodement avec l'empereur. D'un autre côté la révolte des religionnaires des Cévennes, fomentée par les ennemis de la France, exigeait qu'on se mît en devoir d'employer la force pour apaiser le trouble.

A la veille de voir ses alliés devenir ses ennemis et le nombre de ses ennemis s'accroître de ses propres sujets révoltés, le roi prit des mesures pour se mettre en état de retenir les premiers par des succès ou de leur faire la guerre s'ils se déclaraient contre lui, et d'imposer aux derniers par la force des armes. Sa majesté fit travailler pendant l'hiver à une troisième augmentation dans ses troupes de terre et de mer, et résolut de renforcer les trois armées qu'elle avait entretenues l'année précédente, tant sur le Rhin qu'en Italie et en Flandre; elle destina de plus un corps de troupes pour être employé à la ré-

duction des rebelles des Cévennes. M. le maréchal de Montrevel, nouvellement élevé à la dignité de maréchal de France[1], en eut le commandement; M. le duc de Vendôme conserva celui de l'armée d'Italie; M. le maréchal de Villeroy, ayant sous lui M. le maréchal de Boufflers, eut celui de l'armée de Flandre.

Quant au côté du Rhin, le roi résolut d'y avoir deux armées, l'une de quarante bataillons et cinquante escadrons, sous les ordres de M. le maréchal de Villars, pour joindre l'électeur de Bavière, que l'on jugeait en état d'assembler vingt mille hommes de ses troupes, et faire avec lui une puissante diversion dans l'empire; l'autre de cinquante bataillons et soixante escadrons pour opérer sur le Rhin, reprendre Landau ou faire quelques autres entreprises. Le commandement de cette armée fut destiné à monseigneur le duc de Bourgogne, et, sous les ordres de ce prince, à M. le maréchal de Tallard. Mais le roi, craignant encore que quelques circonstances ne missent l'électeur de Bavière dans le cas de s'accommoder avec l'empereur, même de lui donner ses troupes, régla que si ce prince venait à prendre un tel parti, les deux armées n'en formeraient qu'une, sous le commandement de M. le maréchal de Villars, et que pour la rendre à peu près égale à celle que l'empereur serait en état de lui opposer, on l'augmenterait de vingt bataillons et de vingt escadrons.

En se préparant ainsi à tous les événements, le roi continua de faire ses principales dispositions relativement à la jonction avec l'électeur de Bavière, ou du moins aux moyens de soutenir ce prince, soit par des secours directs, soit par une di-

[1] Le roi fit au mois de janvier une promotion de dix maréchaux de France : MM. de Chamillart, de Rosen, d'Huxelles, de Tessé, de Montrevel, de Vauban, de Tallard, d'Harcourt, de Chateau-Renault et d'Estrées.

version. On eut même des assurances de sa part de la résolution où il était de tenir ses engagements et de se défendre contre le grand nombre d'ennemis qui l'environnaient, pourvu qu'on empêchât le prince de Bade, qui commandait l'armée impériale sur le Rhin, de leur envoyer des renforts. On avait déjà lieu de le craindre, un corps considérable des troupes de cette armée ayant commencé à marcher vers Laufenbourg et Constance. Ce fut même ce qui engagea le roi à faire partir M. le maréchal de Villars, après un court séjour à la cour, pour retourner en Alsace. Il eut ordre de prendre les mesures les plus promptes pour être en état de passer le Rhin, et de faire d'ailleurs des démonstrations capables de retenir les impériaux sur ce fleuve. Il se mit en chemin le 13 janvier.

Le plan des opérations n'était point encore fixé. On traita cette matière à la cour, et l'objet principal fut de discuter les moyens de secourir l'électeur. M. de Chamlay présenta à ce sujet un mémoire pour en proposer deux. Le premier, d'envoyer à ce prince un corps suffisant pour le mettre en état, non-seulement de se défendre, mais encore d'agir offensivement dans l'empire; le second, d'occuper assez les impériaux du côté du Rhin pour qu'ils ne pussent rien entreprendre sur ses états. Il indiquait par le même mémoire les moyens, ou de faire une diversion en sa faveur, ou de lui faire passer des secours, soit de l'armée d'Italie par le Tyrol, soit de celle d'Allemagne par les montagnes Noires.

M. le maréchal de Villars devait de son côté, après avoir pris sur les lieux des connaissances plus particulières de la situation dans laquelle se trouveraient les affaires à son arrivée, faire part à la cour de ses idées sur le parti qu'il y aurait à prendre. En passant à Metz, le 17, il fit avec M. de Varennes,

qui commandait dans les Évêchés, quelques arrangements relatifs à la sûreté de ce pays et de la Sarre pendant la campagne; il en tira deux bataillons et quatre escadrons pour commencer à renforcer les troupes qui étaient en Alsace, et se rendit à Strasbourg le 23.

Excepté quelques troupes de l'empereur qui remontaient le Rhin vers Constance, le reste de l'armée impériale était dans la position qu'elle avait prise à la fin de la campagne précédente. Environ huit mille hommes, y compris la garnison de Landau, occupaient la Lauter et la Queich; les Palatins et quelques troupes de l'empereur étaient répandus dans le Palatinat et le Spirbach jusqu'à la rivière de Nahe, et dans le Hundsrück; celles des différents alliés de l'empereur étaient dans les environs de Coblentz et sur la Lahn; une autre portion des troupes de l'empereur occupait le pays à la rive droite du Rhin, depuis le Neckar jusqu'à Vieux-Brisach et Fribourg. Deux autres corps des mêmes troupes étaient, l'un dans les montagnes Noires, sous le commandement du comte de Stirum, l'autre sur le haut Danube, aux ordres du général Gronsfeld; un troisième corps, venu des pays héréditaires de l'empereur, s'était avancé sur l'Inn, dans les environs de Passau, tandis que dix mille Saxons s'étaient portés par la Bohême dans le haut Palatinat, où ils étaient à portée de joindre les troupes du cercle de Franconie, qui, de même que celles du cercle de Souabe, avaient pris des quartiers dans leur pays.

Toutes les nouvelles annoncèrent que ces différents corps étaient destinés à tenter par divers endroits une invasion dans la Bavière, et que pendant ce temps les troupes impériales, palatines, hessoises et hollandaises qui étaient sur la Moselle et dans le Hundsrück, feraient le siége de Trarbach;

on eut même avis qu'elles étaient en mouvement pour cette opération et qu'on travaillait à retrancher Hombourg, pour pouvoir y tenir en sûreté des troupes qui cherchaient à inquiéter la Sarre.

Ce fut d'après ces connaissances que M. le maréchal de Villars forma un plan qu'il jugea devoir remplir les intentions du roi et concilier l'objet de la jonction avec l'électeur de Bavière et la diversion qu'il avait ordre de faire du côté du Rhin.

Mémoire de M. le maréchal de Villars. 26 janvier 1703[1].

Comme rien n'est si important que d'éloigner autant qu'il est possible l'attention des ennemis des desseins que l'on peut former contre eux, j'ai pensé, depuis que j'ai eu l'honneur de prendre congé de sa majesté, à tout ce qui pouvait nous donner les moyens de rapprocher nos troupes des lieux où elles doivent agir, sans marquer notre objet.

Ce que j'ai appris en passant à Metz de la disposition des ennemis dans le duché de Deux-Ponts, de leur dessein de raccommoder Hombourg, m'a fait imaginer le projet suivant.

Je crois donc que, soit par l'inquiétude que l'on peut avoir pour Trarbach, que M. le marquis de Varennes m'assure être de plus en plus fondée, soit pour chasser les ennemis des postes qu'ils établissent à Hombourg et dans le duché de Deux-Ponts, et pousser encore nos contributions plus loin, il est bon d'assembler vers le 10 février insensiblement les troupes qui sont dans les Évêchés, la Lorraine, Longwy et Luxembourg, derrière la Sarre, depuis Sarrebrück jusqu'à Sarre-Louis. De là on peut, ou marcher pour secourir Trarbach, si sa majesté le désire, supposé qu'il soit attaqué, ou chasser les ennemis de Hombourg. Pour moi, je ne songeais pas à Trarbach quand ces premières idées me sont venues; mais il ne faut pas que

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1675, n° 24.

ce dessein des ennemis nous dérange; on peut marcher pour le secourir si sa majesté le trouve à propos, et commencer par là, si les ennemis ne songent pas à l'attaquer, ou que nos mouvements les fassent retirer. Je compte que, nous ébranlant de Saint-Jean, on marcherait en corps d'armée, vers le 12 ou 15 février, à Hombourg avec les susdites troupes, sans qu'aucune de celles d'Alsace se remuât; qu'après avoir employé jusqu'au 20 février au delà de la Sarre à chasser les ennemis de Hombourg et de quelques autres petits postes, les mêmes troupes marchent ensuite par la vallée de Bitche vers Buxweiler, de là à Haguenau, laissant penser aux ennemis que l'on veut attaquer la Lauter. Si elle était dégarnie, voir ce qui se peut tenter; mais pour peu qu'il y eût apparence d'obstacles, paraître s'en tenir à l'unique dessein de fortifier Haguenau, où je mettrais d'abord douze à quinze bataillons de l'infanterie que je ramènerais des Évêchés et de la Sarre.

Je compte que je n'arriverai à Haguenau que vers le 25; que je serai là quatre ou cinq jours à discuter avec les ingénieurs sur les fortifications que l'on y voudrait faire, dont un seul, qui serait dans le secret, ferait des difficultés mal à propos sur ce que les autres pourraient penser de plus sensé sur les fortifications de Haguenau, pour demeurer exprès dans l'inaction. Pendant ce temps-là on commanderait des pionniers de l'Alsace, que l'on ferait marcher vers Haguenau, et tout d'un coup, ayant précédemment fait les dispositions des troupes nécessaires vers la haute Alsace, je partirais de Haguenau en poste et j'irais prendre toutes les troupes qui sont entre Huningue, Béfort et Brisach, et passerais sur le pont de Neubourg et paraîtrais vouloir investir Brisach. Nous savons déjà que Fribourg et Brisach sont fort remplis de troupes, surtout de l'infanterie de l'empereur. Dans le même temps que je passerais à Neubourg, toute l'infanterie de Haguenau quitterait cette ville, viendrait diligemment à Strasbourg; on ferait remonter les ponts de bateaux qui y sont, vers Rheinau; et des troupes que j'aurais de l'autre côté du Rhin j'enverrais un corps pour assurer une tête de

pont; je pourrais en deux jours rassembler toutes nos troupes entre Vieux-Brisach et Strasbourg, et, laissant derrière moi toutes celles des ennemis qui sont dans Brisach, Fribourg, les vallées de Waldkirch et de Saint-Pierre, et derrière les montagnes Noires, je marcherais à la Kintzig assez supérieur aux ennemis pour espérer d'investir Kehl sans obstacle, car toute mon inquiétude est de trouver les ennemis assez forts derrière la Kintzig pour m'en disputer le passage; et j'avoue que j'espère, par la conduite ci-devant expliquée, pouvoir séparer leurs forces de manière que je me mette au milieu. Si ce bonheur-là m'arrive et que le corps d'armée que les ennemis auraient sans doute derrière la Kintzig, composé de toutes les troupes qu'ils retireraient diligemment de derrière la Lauter et qui sont naturellement entre la Kintzig, le Rhin, les montagnes et le bas Necker, ne soit pas considérable, je pourrai leur donner un combat avec avantage, en cas qu'ils s'obstinent à tenir devant moi pour défendre la Kintzig. S'ils s'éloignent, ils me laissent toute la liberté que je désire de me placer autour de Kehl : la prise en peut être plus ou moins retardée de quelques jours, mais infaillible quand il sera investi; et je fais ce siége avec toutes les facilités du monde, sans charroi ni pour l'artillerie ni pour les vivres, une ville comme Strasbourg, pour ainsi dire dans la circonvallation, de manière que le soldat malade ou blessé se porte de la tranchée dans les meilleurs hôpitaux, le canon va de l'arsenal dans la batterie, enfin avec toutes les commodités sans lesquelles les siéges d'hiver sont dangereux.

Sa majesté trouvera peut-être que dans les mouvements précédents il y aura de la fatigue pour ses troupes, qui sont un peu déshabituées des guerres d'hiver, depuis celles de sa majesté et de MM. de Turenne et de Créqui; mais il faut qu'elles s'y raccoutument quand elles sont absolument nécessaires, et j'expliquerai par quels moyens nous tâcherons de les rendre supportables.

Un grand avantage que l'on peut espérer, mais qui n'est pourtant pas assuré, c'est qu'il a plu ou neigé trois mois de suite, que la

gelée et le beau temps recommencent depuis quelques jours, et que l'on peut se flatter qu'ils dureront.

En second lieu, je compte que les troupes auront toujours le couvert.

Quand je passerai la Sarre, j'imposerai des contributions de vaches qu'on leur donnera gratis; je ferai la même chose au delà du Rhin; et tant que durera le siége j'aurai une extrême attention à soulager le soldat. J'espère trouver des fourrages entre la montagne et le Rhin, depuis Gengenbach jusqu'à Kehl, et nous étendre même assez loin les premiers jours, à la droite et à la gauche de cette petite rivière.

Enfin l'on fait toute la diligence possible pour magasiner, les premiers jours de l'investissement, comme sa majesté le sait; et suivant les fourrages que je trouverai dans mon camp et le temps que je pourrai les faire durer, je garderai plus ou moins de cavalerie, ce qui ne demeurera pas dans le camp, je le renverrai sur la Sarre, depuis Sarguemines, sans descendre plus bas en remontant cette rivière, et l'étendant ensuite dans la Lorraine jusque vers Saint-Dié.

Ce parti de se mettre en Lorraine, on ne le prendra que par une nécessité indispensable, car il ne faut point s'exposer à éloigner la cavalerie et à n'en pouvoir espérer aucun secours si l'ennemi rassemblait toutes ses forces. Sa majesté pensera bien que si je puis garder ma cavalerie à quatre ou cinq lieues du camp au delà du Rhin, la répandant un peu par quartiers et lui donnant du couvert, je ne l'éloignerai pas de moi; mais si je suis contraint par le fourrage ou par n'oser la séparer par quartiers, je la renverrai comme j'ai dit, car il faut la conserver. Selon toutes les apparences ce projet doit réussir, vu les dispositions actuelles des ennemis; mais s'ils prenaient le parti de négliger tout pour couvrir Kehl et rassembler toutes leurs forces derrière la Kintzig, de manière qu'il me fût impossible de les chasser sans trop hasarder, il faut voir quels avantages on peut retirer de nos mouvements.

C'en est toujours un que la diversion que sa majesté a ordonnée par rapport à l'électeur de Bavière; et il est bien certain que dans ces temps-là M. de Bade ne fera point des détachements considérables. Il me semble que M. l'électeur de Bavière tourne ses principales forces vers les frontières de ses états les moins exposées, car je tiens le côté de Franconie et de Souabe plus dangereux pour lui que les recrues d'Autriche et les Saxons dont les gazettes le menacent.

Si ce prince d'ailleurs a espéré que ses états, environnés d'ennemis de toutes parts, ne souffrent en aucun endroit, c'est vouloir se tromper.

S'il veut se conduire, je ne dis pas en homme de guerre, mais seulement par le sens commun, il dira : « Je ne puis me soutenir que par un effort qui me procure un secours des troupes du roi; cet effort, ou faisons-le par le Tyrol, entrant par Inspruck pour aller au-devant des troupes que M. de Vendôme peut m'envoyer, le prince Eugène étant si faible que toutes les nouvelles de l'empire ne lui donnent pas douze mille hommes effectifs, ou si cette route est trop difficile, tournons nos espérances vers la Souabe. » Et je prendrai la liberté d'alléguer (par parenthèse) deux raisons incontestables pour prouver clairement que celle du Tyrol est la plus aisée.

La première, que les chemins en sont beaux, larges et aisés; je parle pour les avoir vus : M. le maréchal de Villeroy les a connus de même.

La seconde, c'est que je ne vois pas quel corps d'ennemis oserait se mettre entre l'armée de M. de Vendôme et celle de M. l'électeur de Bavière.

De notre côté il n'y a que deux chemins ou la vallée de Saint-Pierre : il faut passer sous Fribourg; on tâcherait d'éviter cet inconvénient en passant par Waldkirch; mais il faut que M. de Bavière vienne à Villingen par le chemin de Rothenhausen et de Hauenstein. Il faut de même que M. l'électeur de Bavière vienne de l'autre côté

des montagnes emporter un de ces forts et faire trouver du pain pour le corps que le roi y enverra.

Nous avons une armée plus considérable que celle de M. le prince Eugène, qui tâchera de traverser ses desseins, et nous savons par notre expérience que les ennemis ont une route au travers des montagnes, qui coupe vers Villingen et vers Rheinfeld.

Quand je dis par notre expérience, c'est que j'ai fait, avec M. le maréchal de Créqui, une marche très-diligente à Offenbourg où nous voulions nous poster. M. le duc de Lorraine partait de derrière Rheinfeld, et arriva avec la tête de son armée, par la vallée de la Kintzig, sur Offenbourg aussitôt que nous.

J'allègue cela pour faire voir le peu de solidité qu'il y a dans les propositions de ceux qui croient que les troupes du roi, sans un effort considérable de la part de M. l'électeur de Bavière, puissent jamais le joindre. Mais s'il veut agir vivement dans le temps que M. le prince de Bade emploiera presque toutes ses troupes pour me défendre la Kintzig, rien ne peut empêcher M. de Bavière de venir avec toutes les siennes par le derrière attaquer Villingen ou Rothenhausen.

Véritablement je ne réponds pas que pendant ce temps-là les troupes d'Autriche ne puissent entrer en Bavière par le côté de Passau; mais, je le dis encore, ce prince n'est pas sage s'il a cru se déclarer contre l'empereur et l'empire sans qu'il y ait en Bavière une poule hasardée.

Je supplie qu'on ne lui déclare rien de positif sur les desseins de sa majesté, et il suffit de lui mander en général que l'on tâchera de faire une diversion violente. Je ne doute pas que l'on ne puisse passer; mais si toutes les troupes de l'empire sont placées derrière la Kintzig et que M. de Bavière ne fasse rien pour une jonction, n'y a-t-il donc plus rien à faire? en ce cas la Lauter n'est-elle point dégarnie et Brisach découvert? J'en conviens, et je serais bien mortifié que l'on eût à me reprocher de ne pas imaginer les choses possibles.

Je pourrais, je crois, chasser les ennemis de Weissembourg; et quoique les moindres avantages puissent être comptés quand on les remporte sur un ennemi dont les forces sont à peu près égales, celui-là me satisferait médiocrement; et si de là je pouvais aller à Landau, je serais dépité de ne point attaquer Kehl; mais j'en ai démontré les obstacles dans mon premier mémoire.

Brisach se pourrait assiéger : je crois cette place mal en artillerie et en poudre ; la garnison est nombreuse; mais pour ce siége il faut un si grand nombre de chariots pour voiturer tout de Strasbourg, que je doute que l'Alsace puisse les fournir ; d'ailleurs je laisse toute la basse Alsace découverte. Sa majesté peut cependant décider, s'il arrivait que Kehl ne pût être investi par trouver l'armée des ennemis presque entière derrière la Kintzig, si elle veut qu'on s'attache à Brisach.

Enfin, je finis par dire que j'ai une très-grande espérance de pouvoir faire le siége de Kehl, par la conduite ci-devant expliquée, et que certainement ou je prendrai Kehl, ou M. de Bavière ne sera point attaqué par un assez grand nombre de troupes pour l'intimider.

J'ajouterai encore un avantage, que je me procurerai assurément et dont je retirerai une grande utilité pour la campagne, c'est que je ne repasserai point le Rhin sans avoir assuré une tête de pont vers Rheinau, qui me donne les moyens de rentrer en Allemagne dès que les herbes le permettront, et de pouvoir donner toujours à l'ennemi la même inquiétude pour Kehl et Brisach, de passer même une partie de la campagne au delà du Rhin, au lieu de revenir vers Haguenau, où l'on ne peut subsister longtemps.

Si je me trompe dans mes vues, ou s'il m'en échappe quelqu'une, je supplie qu'on veuille bien me redresser. Sur quoi j'ose dire que je ne saurais l'être : c'est sur une attention très-vive, suivie, assez décidée dans ce qui aura été une fois résolu, beaucoup de diligence dans l'exécution et plus d'ardeur que personne du monde de mériter les grâces dont il a plu à sa majesté de m'honorer; mais surtout

l'honneur de sa confiance, que je préfère à toutes les dignités du monde.

Quelques mouvements que les ennemis puissent faire présentement, je croirai toujours que les nôtres doivent commencer par passer la Sarre avec les troupes des Évêchés et de la Lorraine pour ne point marquer trop tôt le dessein de Kehl, puisque les ennemis, pouvant le prévoir, mettraient assurément toutes leurs forces derrière la Kintzig.

Les avis qu'avait M. le maréchal de Villars, du danger qui menaçait la Bavière, se confirmèrent par une lettre de l'électeur, qui, en lui faisant le tableau effrayant de sa situation, le pressait de ne pas perdre un moment à agir de manière à imposer aux impériaux sur le Rhin, et lui laissait entrevoir que, sans ce secours, il se trouverait forcé de ne songer qu'à sa propre sûreté et à prendre un parti peu conforme au désir qu'il avait d'être fidèle à ses engagements. Les dispositions de M. le maréchal de Villars eussent été bien capables de le rassurer, mais la crainte d'indiscrétion de sa part et des soupçons sur la fidélité d'un des secrétaires de ce prince ne lui permirent pas de s'ouvrir, dans sa réponse, sur les projets qu'il méditait : il manda seulement à son altesse électorale que dans peu il serait instruit des efforts qu'on faisait pour le secourir. En même temps, averti de nouveau que les ennemis étaient en mouvement du côté de Coblentz, il jugea ne devoir pas différer celui qu'il se proposait de faire sur la Sarre. Il envoya en conséquence ordre à M. de Varennes de faire avancer sur cette rivière, entre Saint-Jean de Sarrebrück et Sarre-Louis, vingt et un bataillons et vingt-huit escadrons qu'il destinait à joindre ensuite les troupes qui étaient en Alsace, afin d'être en force pour passer le Rhin.

Le roi approuva le plan de M. le maréchal de Villars, et M. de Chamillart lui fit connaître par sa dépêche du 30 les intentions de sa majesté sur les différents objets qui devaient diriger ses vues, principalement celui de secourir l'électeur de Bavière, soit en joignant ce prince, soit en agissant par diversion. Ce ministre le prévint en même temps qu'il ne devait point s'occuper du secours de Trarbach, parce que le roi chargeait de cette commission M. le maréchal de Tallard, avec un corps de troupes qui avait été destiné pour l'armée de Flandre, auquel se joindraient six bataillons et dix escadrons de celles qui étaient dans les Évêchés.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villars. Versailles, 30 janvier 1703[1].

J'ai lu au roi la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire par le courrier que vous m'avez dépêché du 26, avec le projet qui y était joint de ce que vous estimez que l'on peut faire pour occuper les ennemis du côté de la Moselle et de celui du Rhin, et empêcher, par les mouvements que vous vous proposez, le prince de Bade de faire marcher un corps considérable pour joindre les troupes qui sont du côté de la Bavière, et attaquer en même temps les états de ce prince. Rien ne serait plus propre à faire diversion que ce que vous proposez si les choses étaient encore en l'état que vous supposez; mais elles sont dans une situation bien différente, et quelque diligence que vous fassiez, j'ai peine à croire qu'elle soit assez grande pour empêcher la prise de Trarbach et garantir les états de son altesse électorale de Bavière, du danger prochain dont ils sont menacés; car on ne saurait douter, par toutes les nouvelles qui viennent de toutes parts, que la ville et le château de Trarbach n'aient été assiégés et les batteries établies au plus tard dès le 23. Si M. de Baravy, qui est dans le château, et qui d'ailleurs est un

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1639, page 163.

galant homme, fait son devoir, comme il y a lieu de l'espérer, il peut tenir au moins un mois; pour la ville, c'est une affaire de deux ou trois jours. Le roi étant bien persuadé que ledit sieur de Barani fera une bonne et longue défense fait avancer un corps de troupes de celles qui sont destinées pour l'armée de Flandre, à l'exception du régiment de Laonnais, qui doit servir à l'armée d'Allemagne, et qui sera du nombre de ceux qui marchent pour cette expédition, parce qu'il est à Luxembourg et plus à portée que les autres. Sa majesté donne le commandement de ce corps à M. le maréchal de Tallard, qui part en diligence pour se rendre à Metz ou à Thionville, et se mettre à portée d'observer les mouvements des ennemis, et de profiter du temps qui lui restera pour secourir cette place s'il arrive assez tôt pour la délivrer. Vous voyez que dans cet arrangement sa majesté n'y mêle qu'un seul bataillon des troupes d'Allemagne; toute la cavalerie et les dragons sont de l'armée de Flandre, quoique moins à portée que ce qui est dans les Évêchés et sur la Sarre. Mais sa majesté, qui a pour principal objet la Bavière; qui sait, à n'en pouvoir douter, que tous les mouvements qui se sont faits dans les quartiers des ennemis qui étaient le long des bords du Rhin et dans les montagnes Noires n'ont d'autre objet que de marcher pour attaquer la Bavière, et qu'en effet il a passé plusieurs régiments du côté d'Offenbourg, qui vont du côté du lac de Constance, s'est persuadée qu'aussitôt que vous serez certain que les ennemis ont pris ce parti vous prendrez le vôtre pour exécuter le dessein que vous avez fait de passer le Rhin; et qu'ayant besoin de toutes vos troupes, si elle en avait employé pour mêler avec celles de Flandre et rendre le corps que commandera M. de Tallard plus considérable, cela aurait pu donner lieu à un contre-temps qu'elle a cru devoir prévenir. Sa majesté est donc comme assurée qu'aussitôt après le retour de votre courrier vous ferez toutes vos dispositions pour former des embarras aux ennemis, les obliger à faire revenir les troupes qu'ils ont détachées pour les opposer aux vôtres, ou du moins que, profitant de

leur éloignement, vous ferez le siége de Kehl avec assez de facilité pour vous rendre maître de ce poste, dont l'importance vous est assez connue pour la suite de cette guerre. Le roi a pris la peine d'examiner ce que vous pourriez dès à présent, et en fort peu de jours, mettre de bataillons ensemble : sa majesté trouve que vous en aurez quarante-cinq. Pour la cavalerie, il n'y a que les subsistances qui vous puissent embarrasser, car il y en a assez à portée de vous joindre en cas de besoin, et sa majesté ne doute point que votre attention à prévenir tous les obstacles qui se pourront rencontrer ne vous mette en état de soutenir la gloire de ses armes et celle que vous vous êtes acquise.

Vous devez, sans perdre un moment, donner de vos nouvelles à M. l'électeur de Bavière. Soutenez-le d'espérance, en attendant que vous le puissiez faire en effets; et lorsque vous aurez formé un dessein, que vous vous trouverez en état de l'exécuter sans que rien s'y puisse opposer, vous lui en donnerez part le plus diligemment que vous pourrez, étant bien important qu'il soit informé des ordres que vous avez de le secourir de la manière qui pourra lui être la plus avantageuse, même de le joindre lorsqu'il y aura de la possibilité, pour peu qu'il vous en facilite les moyens.

Quoique je vous parle du siége de Kehl comme du seul objet que vous pourriez avoir, sa majesté m'ordonne néanmoins de vous dire que si les ennemis vous formaient d'assez grands embarras pour n'y pouvoir pas penser avec espérance de succès, qu'elle vous laisse la liberté de faire telle autre diversion que vous jugerez à propos, pourvu que votre véritable et unique objet soit la jonction, ou du moins le soulagement de M. l'électeur de Bavière.

Quant à ce qui regarde les armes dont vous me parlez, vous savez que le roi ne remplace pas en détail celles qui manquent. Sa majesté fournit un premier armement; et lorsqu'il y a eu un siége ou une bataille, dans lesquels les bataillons en ont perdu une quantité considérable, elle leur en fait donner un certain nombre. Celui de soixante que vous me mandez, qui manque dans chaque bataillon,

peut être remplacé, en attendant que l'on soit en état d'en envoyer, par les armes de plusieurs nouveaux régiments qui resteront dans les places, et qui pourront se servir des armes qui sont dans les magasins d'Alsace, en attendant qu'on puisse leur en envoyer d'autres, ce qui se fera le plus diligemment qu'il sera possible.

Vous saurez présentement les brigadiers que le roi vous a destinés, par la réponse que vous devez avoir reçue à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire à cet effet.

Le roi ayant destiné M. de Tressemane pour l'employer ailleurs qu'en Allemagne, sa majesté ne peut vous l'envoyer présentement. Elle vous laisse la liberté de choisir celui que vous croirez qui conviendra le mieux pour faire la fonction de major-général dans le mouvement que vous allez faire.

Le roi s'est déterminé à faire prendre des cuirasses aux officiers et des plastrons aux cavaliers, même une calotte de mèche. Les ordres sont donnés pour cela il y a deux jours; j'écris à M. de la Houssaye pour contribuer à leur exécution. J'ai fait voir au roi la copie de la lettre que vous avez adressée à M. votre frère pour sa majesté; je lui ai fait connaître en même temps l'extrême désir que vous avez de le voir servir auprès de vous cette campagne; sa majesté veut bien vous le donner, mais en qualité de volontaire ou avec un brevet de colonel, pour cette année.

Les ordres sont donnés à tous les colonels du premier semestre de se rendre à leurs régiments. Vous retiendrez ceux du second, qui sont auprès de vous. Sa majesté m'a fait dire aussi à tous les officiers des troupes qui sont dans les Évêchés et sur la Sarre, de se rendre à leurs régiments, sous prétexte du secours de Trarbach; lorsque les mouvements d'Alsace seront plus avancés, on renverra les autres.

Depuis ma lettre écrite, le roi m'ordonne de vous mander que si vous pouvez laisser à M. le maréchal de Tallard la disposition de six bataillons de ceux qui sont dans les Évêchés ou sur la Sarre, plus à portée de le joindre, ce secours lui serait très-nécessaire,

et en ce cas vous lui marquerez ceux dont il pourra disposer, et lui en enverrez un état à Metz, que vous lui adresserez, ou à M. de Saint-Contest; si vous ne pouvez vous en passer, vous le lui ferez savoir.

Le roi est persuadé que vous pouvez laisser aussi dix escadrons de ceux qui sont à Longwy, Luxembourg, Thionville et Sarre-Louis; ces mouvements ne sauraient être de durée.

M. le maréchal de Villars, débarrassé du soin de pourvoir au secours de Trarbach, n'eut plus à s'occuper que de ce qui regardait le côté du Rhin. Il éprouva dans ce moment des contrariétés qui devaient retarder ses opérations : premièrement, les approvisionnements d'avoine absolument nécessaires pour faire vivre sa cavalerie de l'autre côté du Rhin n'étaient pas faits; en second lieu, le Rhin charriait une si grande quantité de glaces, qu'on allait être forcé de lever le pont de Neubourg. Mais les inquiétudes sur ces deux objets ne furent pas de longue durée ; tout sembla concourir au succès de son projet. Tout à coup le Rhin cessa d'être couvert de glaces, et dès le 3 février il y eut dans les magasins des avoines pour la subsistance de quinze jours. On fut d'ailleurs assuré de l'arrivée prochaine du reste des approvisionnements. M. le maréchal de Villars profita avec d'autant plus d'empressement de ces heureuses circonstances, que différents avis portaient que la Bavière était menacée plus que jamais, et que les généraux Stirum et Gronsfeld étaient en mouvement pour former leur attaque ; il fit en conséquence ses dispositions pour pouvoir passer le Rhin à Neubourg le 11, et envoya ses ordres pour y faire avancer les troupes qui étaient en Alsace, celles de Franche-Comté sur Huningue, et celles de la Lorraine et des Évêchés sur Saverne.

Mais de nouvelles inquiétudes vinrent troubler la satisfaction qu'il ressentait d'être parvenu à se mettre en état de remplir les intentions du roi, lorsque le 4 il reçut de l'électeur et de M. de Ricous des lettres qui lui firent juger que ce prince, effrayé de sa situation, était à la veille de prendre un parti extrême, et qu'il ne donnait pas plus d'attention que l'année précédente aux précautions nécessaires pour préparer les moyens de faire la jonction ; et que, d'un autre côté, M. de Ricous l'engageait à ne point faire de démarche qui l'éloignât de son pays. La lettre de l'électeur portait en substance l'ordre à M. le maréchal de Villars de marcher en Souabe, sans lui indiquer ni le chemin qu'il aurait à tenir, ni les démarches qu'il ferait lui-même pour concourir à la jonction, ni les moyens de subsistance que pourrait trouver l'armée du roi au delà des montagnes. Suivant celle de M. de Ricous, l'électeur, ayant appris qu'un détachement de troupes palatines s'était jeté dans Neubourg sur le Danube, pour faciliter par là aux impériaux l'entrée de ses états, allait marcher pour attaquer cette place ; cependant, s'il la trouvait soutenue par des forces trop supérieures, il était résolu d'abandonner son pays et de percer en Souabe avec ses troupes, pour aller chercher le secours qu'il attendait de la France. Mais M. de Ricous mandait en même temps qu'il détournait l'électeur d'une telle démarche par l'espérance qu'il lui donnait d'être assez tôt soutenu pour n'être pas réduit à laisser la Bavière à la merci de ses ennemis.

Une telle confusion dans les idées de l'électeur et dans la conduite de M. de Ricous jeta M. le maréchal de Villars dans des embarras plus grands encore que ceux dans lesquels il s'était trouvé l'année précédente. Le parti de marcher en Souabe, que ce prince paraissait vouloir prendre, lui sembla

le seul qui pût être avantageux, et l'opposition qu'y formait M. de Ricous aussi déplacée que contraire au bien des affaires; mais en même temps il crut devoir faire observer à la cour que ce projet, sans concert et sans précautions prises à l'avance pour faire subsister l'armée du roi au delà des montagnes, non-seulement ne pourrait conduire à la jonction, mais qu'il serait capable et de causer tout à la fois la ruine de l'électeur et de faire manquer les occasions d'agir utilement sur le Rhin. Quant à l'article des subsistances, il fit envisager à la cour le danger de perdre toute communication avec la frontière, s'il s'avançait dans les montagnes, soit par le chemin de Rothenhausen, soit par la vallée de Saint-Pierre, en laissant derrière lui, d'un côté, Rheinfeld qui couperait celle de Huningue, et de l'autre, Fribourg et Brisach qui lui interdiraient tout commerce avec le Rhin. Cependant il n'hésita point à suivre le projet qu'il avait formé de passer le Rhin, afin d'être à portée de s'acheminer à la jonction, si l'électeur venait à prendre un parti de vigueur et à en concerter les moyens, sinon de faire le siége de Kehl. Mais sachant que la jonction était l'objet sur lequel le roi portait ses principales vues, il écrivit à ce prince pour l'informer du mouvement que faisaient ses troupes et de la résolution où il était de passer le Rhin le 11, dans la vue de combattre tout ce qui se présenterait devant lui et de pénétrer aussi loin que les subsistances pourraient le lui permettre. Il lui demanda en même temps de faire de son côté tout ce qui lui serait possible pour s'approcher, et de lui faire connaître les mesures qu'il prendrait pour lui procurer des vivres. C'était en effet l'objet essentiel sans lequel, ainsi que M. le maréchal de Villars l'avait démontré plusieurs fois, la jonction était impraticable. La cour elle-même, non-seulement faisait peu de fond sur les démarches et sur la pré-

voyance de l'électeur, mais aussi elle craignait que quelque diligence que pût faire M. le maréchal de Villars, les affaires en Bavière ne vinssent au point de ne pouvoir y apporter de remède, et qu'alors l'électeur, ou découragé ou entraîné par les conseils de ses ministres, les sollicitations de sa famille et les cris de ses peuples, ne se déterminât à se ranger du côté de l'empereur. C'est ce qui engagea le roi à mander de nouveau à M. le maréchal de Villars d'agir avec toute la vivacité possible; et, pour le mettre en état d'opérer, sa majesté lui fit envoyer quatre cents chevaux pour l'artillerie et six cents chevaux pour les vivres, et donna ordre à tous les officiers généraux et particuliers de se rendre en Alsace sans perdre de temps.

M. le maréchal de Villars, de son côté, tout incertain qu'il était et des bonnes intentions de l'électeur et de l'effet que pourraient produire sur ce prince les démarches qu'il allait faire, jugea devoir mettre plus d'activité que jamais dans ses dispositions. Il partit de Strasbourg le 8, pour aller en haute Alsace assembler lui-même les troupes qui étaient en marche pour s'y rendre, et tout disposer pour le passage du Rhin. Mais bientôt les nouvelles qu'il eut de l'électeur lui donnèrent des idées bien différentes de celles qu'il avait sur la conduite de ce prince : le 9, en arrivant à Colmar, il apprit qu'il s'était rendu maître de Neubourg sur le Danube, et que de la garnison de cette place, composée de deux mille hommes, tout avait été tué ou fait prisonnier[1].

[1] L'électeur de Bavière s'étant présenté le 31 janvier devant Neubourg, et ayant trouvé les faubourgs retranchés, les avait fait attaquer la nuit suivante et les avait emportés l'épée à la main. Aussitôt il avait formé le siége de la place et l'avait battue avec tant de vivacité, que le 2 du mois de février elle avait capitulé. La garnison avait eu quatre cents hommes tués, et seize cents hommes avaient été faits prisonniers.

Une démarche aussi éclatante de la part de l'électeur ne laissa plus à M. le maréchal de Villars de doute sur la droiture de ses sentiments, et de si heureux commencements ne firent qu'animer son zèle. Il écrivit sur-le-champ à ce prince pour lui témoigner les transports de sa joie et pour l'encourager à prendre de justes mesures pour la jonction. En même temps il fit ses dernières dispositions pour être en état de concourir à son succès, ou parvenir à faire le siége de Kehl. Il régla : 1° que les troupes qu'il dirigeait sur Huningue passeraient le Rhin les premières ; qu'elles s'avanceraient d'abord vers Schopfheim et Seckingen avec un équipage d'artillerie à petites voies, afin de jeter l'alarme dans le Rheinthal et de faire croire aux ennemis que son projet était de gagner le défilé de Rothenhausen ; qu'ensuite elles feraient une contre-marche sur Neubourg pour joindre les troupes qui s'assemblaient dans cette partie et qui y passeraient aussi le Rhin ; 2° que les deux corps réunis descendraient ce fleuve, côtoyés par un autre corps qui balayerait les redoutes que les ennemis avaient sur sa rive droite ; 3° que l'on ferait remonter de Strasbourg à Altenheim des bateaux pour y jeter un pont qui servirait au passage des troupes qui venaient de la Sarre et à celui des subsistances qu'on aurait à tirer de l'Alsace ; 4° que si le prince de Bade venait à se porter seulement avec douze mille hommes sur la rivière d'Eltz, ce qui ne permettrait pas de gagner Altenheim, on descendrait le pont de Huningue à hauteur de Neuf-Brisach, pour se procurer avec l'Alsace une communication plus prompte et plus assurée ; 5° enfin, qu'après la réunion de toutes les troupes on chercherait à percer jusqu'à la Kintzig, afin d'investir Kehl.

Quelque espoir que M. le maréchal de Villars crût pou-

voir concevoir du succès de ces dispositions, il n'envisagea pas moins les difficultés qu'il aurait à surmonter : une marche de plus de vingt lieues, depuis Neubourg jusqu'à la Kintzig, avec un équipage d'artillerie et de vivres, dans une saison qui rendait tous les chemins difficiles ; passer entre Vieux-Brisach et Fribourg, qui étaient pourvus de grosses garnisons ; traverser un pays coupé de ruisseaux et rempli de défilés dont les fourrages avaient été épuisés pendant la campagne précédente ; emporter toutes les redoutes qui étaient le long du Rhin, et combattre en arrivant à la Kintzig, où l'on ne pouvait douter de trouver les ennemis en force et retranchés. Toutes ces difficultés n'effrayèrent point M. de Villars ; il espéra au contraire que le prince de Bade, ne devant pas soupçonner une pareille entreprise, ne serait pas sur ses gardes ; mais que, s'il avait le temps de se rassembler, l'électeur aurait celui, pendant que l'on contiendrait l'armée impériale, de s'avancer sur Villingen ou Rothenhausen pour faire la jonction.

Rempli de ces idées, M. le maréchal de Villars se rendit le 11 à Ottmarsheim, où s'assemblaient les troupes destinées à passer le Rhin à Neubourg. Le 12 le corps de Huningue y passa ce fleuve sous les ordres de M. de Rosel, et s'avança du côté de Schopfheim. Son dessein était de passer aussi le lendemain avec les troupes du camp d'Ottmarsheim ; mais les chevaux de l'artillerie ni ceux des vivres n'étant point encore arrivés, M. de la Houssaye, pour assurer d'autant mieux le service des vivres et la fourniture de l'avoine pour la cavalerie, demanda que le moment fût retardé jusqu'au 14. M. de Villars y consentit d'autant plus volontiers que les troupes qui venaient du pays Messin et de la Lorraine étaient encore fort éloignées ; leur marche avait été ralentie contre ses intentions :

les premiers ne devaient arriver à Saverne que le 12, et les autres successivement jusqu'au 16.

Le 14 toutes les troupes qui s'étaient rassemblées à la gauche du Rhin, vis-à-vis de Neubourg, passèrent ce fleuve et allèrent camper à Mulheim dans le Brisgau; elles furent jointes le même jour par M. de Rosel, qui, après s'être fait voir dans le Rheinthal, s'était replié avec son corps sur l'armée. Elle se trouva alors composée de trente bataillons et quarante-trois escadrons. Les troupes étaient dans le meilleur état : M. le maréchal de Villars trouva même que les régiments de nouvelle levée différaient peu des anciens; mais très-peu d'officiers étaient à leurs troupes. Les colonels et les semestriers n'avaient pas encore eu le temps de rejoindre; aucun officier général n'était arrivé; l'artillerie était sans commandant, et elle était traînée, ainsi que les chariots des vivres, par des chevaux de paysans, ce qui augmentait beaucoup l'embarras d'une marche déjà très-difficile; mais l'activité de M. le maréchal de Villars, le secret et la gelée lui firent surmonter tous les obstacles.

Le 15 l'armée s'avança entre Fribourg et Vieux-Brisach, au milieu des quartiers des ennemis, sans qu'ils en eussent été avertis. De tous côtés ils se jetèrent avec précipitation dans ces deux places; on leur en laissa les chemins libres, afin qu'y étant enfermés ils n'allassent point augmenter le nombre des troupes que M. le prince de Bade pouvait rassembler sur la route qu'on avait à tenir. On se contenta de s'emparer en marchant des forts et des redoutes que les ennemis occupaient le long du Rhin.

Le 16 l'armée arriva sur la rivière d'Eltz. Le général Bibra, sur l'avis de sa marche, y avait assemblé douze bataillons avec un régiment de cavalerie et quelques hussards; il s'était

posté à Kentzingen et Kappel, et avait rompu tous les ponts; mais le lendemain matin, voyant l'armée du roi prête à passer de tous côtés, à gué, il réunit son monde et prit la fuite. Il fut poursuivi pendant quatre heures par la cavalerie et les dragons, et, ne pouvant pas tenir ses troupes ensemble, il se sauva lui-même avec les drapeaux de son corps, et laissa aux soldats la liberté de se disperser dans les bois. On y fit des prisonniers, et l'on s'empara de quatre pièces de canon.

Le 18 l'armée marcha à Altenheim. On y jeta un pont, sur lequel passèrent le même jour les premières troupes qui venaient de la Lorraine et des Évêchés; et, pendant ce temps, on s'empara de quelques redoutes qu'on avait laissées derrière sur le Rhin.

Le 19 au matin l'armée se porta sur la Kintzig. Les ennemis avaient élevé des retranchements et des redoutes sur sa rive droite, le gué près de Willstett était retranché, et le château occupé par trois bataillons. Ce fut là que M. le maréchal de Villars porta la principale attaque. Lui-même, pour décider les troupes, précédé seulement d'un officier, se mit à l'eau et passa; mais les ennemis ne l'attendirent point et se retirèrent avec beaucoup de précipitation. Le prince de Bade, qui était dans Kehl, n'eut que le temps d'en sortir; le fort fut investi aussitôt après, et l'on s'empara de toutes les redoutes qu'il avait laissées garnies de troupes pour couvrir sa retraite. Le château de Willstett resta occupé par trois bataillons, et M. le maréchal de Villars le fit investir par douze escadrons aux ordres de M. de Marivault; mais ils s'échappèrent pendant la nuit.

Il était difficile d'avoir des succès plus rapides et moins dispendieux : il n'en coûta pas un seul soldat; partout les ennemis furent surpris, partout ils fuirent ou mirent bas les

armes. Le nombre des forts et des redoutes dont on s'empara, tant sur le Rhin que sur la Kintzig, excédait cinquante; on y trouva du canon et des munitions, on fit des prisonniers, et il paraît, par les lettres de M. le maréchal de Villars, qu'on en eût fait davantage pendant la marche, si son objet n'avait été de ne pas laisser au prince de Bade le temps de s'établir derrière la Kintzig, où l'on sut que le général Bibra devait le joindre. Enfin les ennemis furent dispersés et l'alarme fut si grande dans le pays, que les villes impériales d'Offenbourg et de Gengenbach et le château d'Ortenberg, qui fermait la vallée de ce nom, furent abandonnés. On trouva dans le château de Willstett un dépôt considérable d'artillerie et de munitions de guerre et de bouche qui étaient destinées pour l'approvisionnement de Kehl, et qui servirent à l'attaquer.

Le 20 on fit l'investissement de ce fort et de tous ceux qui en dépendaient. L'armée, jointe alors par toutes les troupes de la Lorraine et du pays Messin, consistait en quarante-neuf bataillons et soixante et dix-sept escadrons. Toute l'infanterie et deux brigades de cavalerie campèrent devant la place, à la rive gauche de la Kintzig; le reste de la cavalerie et des dragons passèrent à la rive droite de cette rivière sous les ordres de M. de Lannion, et s'étendirent jusqu'à Offenbourg pour faciliter les subsistances. Six mille pionniers furent commandés pour travailler à la ligne de circonvallation, et l'on fit descendre le pont d'Altenheim pour le placer au-dessus de Kehl, tandis qu'on en construisait un second au-dessous du fort, l'un et l'autre à l'extrémité de la ligne, ce qui rendait la communication avec Strasbourg aussi facile qu'assurée. On tira de cette place quarante-deux pièces de canon, vingt et un mortiers et dix obusiers. Mais le pont d'Altenheim, sur lequel

ce train d'artillerie devait passer, ne pouvant être établi que deux ou trois jours après, M. le maréchal de Villars décida qu'on ne commencerait le siége que lorsqu'on serait en état d'accabler le fort par un feu supérieur.

En attendant, il se porta le 22 à Offenbourg, avec un détachement d'environ six mille hommes, pour reconnaître la vallée de la Kintzig. Il trouva dans cette ville vingt-huit pièces de canon, quarante milliers de poudre, beaucoup de boulets, de chariots d'artillerie et de farines. M. le prince de Bade avait fait relever les murailles, mais le poste n'était point en état de défense. Le lendemain M. le maréchal de Villars poussa jusqu'à Hasslach; les maraudeurs l'y avaient devancé. Jamais l'indiscipline parmi les troupes n'avait été portée à un tel point; jamais aussi la terreur n'avait été aussi grande dans le pays : tout était désert, les chemins et les villages étaient remplis d'équipages, de tentes et de farines abandonnés. Le prince de Bade avait fait élever une infinité de redoutes et de retranchements pour la défense du pays; et M. le maréchal de Villars jugea que si on lui avait donné le temps de se mettre en force sur la Kintzig, il aurait été difficile de l'en chasser; mais tous les postes avaient été évacués par les ennemis. On sut aussi qu'il avait fait abandonner sur le bas Rhin la redoute de Dahlunden; mais on marcha trop tard pour s'en emparer. On apprit de même que c'était à Bühl qu'il se rassemblait et qu'il se faisait joindre, non-seulement par toutes les troupes qui étaient restées à la droite du Rhin, mais aussi par celles qui étaient sur la Lauter et dans le Hundsrück, et qu'une partie de celles qu'il avait détachées vers la Bavière rentraient dans les montagnes pour se rapprocher de lui, de sorte que l'effet de la diversion se fit sentir en même temps jusqu'à Trarbach d'un côté, et jusqu'à la Bavière de l'autre. C'était de

quoi soulager l'électeur et lui donner des facilités pour s'acheminer à la jonction; mais M. le maréchal de Villars, depuis le 6 janvier, était sans aucune nouvelle de ce prince. Il lui écrivit sans perdre de temps, pour l'instruire de ce qui venait de se passer et lui faire part de sa situation et de la marche rétrograde des troupes que le prince de Bade avait envoyées pour lui faire la guerre. Il lui fit en même temps envisager qu'étant maître de la vallée de la Kintzig et à la veille de l'être du fort de Kehl, rien ne pouvait s'opposer à la jonction lorsqu'il jugerait à propos de s'avancer sur Villingen.

M. le maréchal de Villars, après s'être porté à quelque distance en avant de Hasslach, revint le 23 à Biberach, et se rendit le 24 au camp devant Kehl. Tout était prêt pour le siége : les ponts du Rhin établis, l'artillerie arrivée et la ligne de circonvallation presque achevée; toute l'infanterie et deux brigades de cavalerie l'occupaient; le reste de la cavalerie, sous les ordres de M. de Lannion, s'étendait sur la rive droite de la Kintzig jusque vers Offenbourg; mais M. le prince de Bade se rassemblant à Bühl, M. le maréchal de Villars la fit retirer sur Willstett, où elle campa; et comme il jugea n'avoir pas besoin de toutes ses troupes pour le siége, il renvoya trois bataillons, tant à Huningue qu'à Neubourg et au Fort-Louis.

Dans la nuit du 25 au 26 la tranchée fut ouverte de fort près, à la faveur du village de Kehl. On proposa d'attaquer les deux ouvrages à cornes; mais M. le maréchal de Villars, craignant de trop fatiguer les troupes, se réduisit à la seule attaque de celui du haut Rhin. Les assiégés ne s'aperçurent point du travail et ne tirèrent point; on le poussa depuis le village jusqu'à la première digue, et l'on s'approcha à quarante toises de la palissade. La garnison était forte de trois

mille cinq cents hommes, commandés par le colonel Einsberg; mais on sut qu'il n'avait pas assez de munitions de guerre et de bouche pour faire une longue défense.

Dans la nuit du 26 au 27 la tranchée fut poussée depuis la digue jusqu'au bras du Rhin qui la séparait d'une île à la pointe de laquelle les assiégés occupaient une redoute fraisée et palissadée; quelques coups de canon firent abandonner cette redoute, et l'on s'en empara, ce qui donna des facilités pour battre la branche droite de l'ouvrage à cornes. A la droite était une autre redoute que les ingénieurs proposèrent d'attaquer; mais M. le maréchal de Villars s'y refusa, et ayant fait pousser un boyau entre elle et la place, elle tomba d'elle-même : les ennemis l'abandonnèrent dans la journée du 27. On conduisit la tranchée dans l'île, et l'on y établit une batterie de douze pièces pour battre une espèce de redoute ou demi-lune qui flanquait la branche de l'ouvrage à cornes, et un retranchement dont on n'avait eu jusque-là aucune connaissance. On n'avait encore eu qu'un soldat tué et cinq blessés; la faible défense des assiégés fit juger que le siége ne serait pas de longue durée; mais M. le maréchal de Villars, craignant que M. le prince de Bade, après avoir rassemblé ses forces, ne vînt faire une tentative sur les lignes, fit travailler à jeter les eaux de la Kintzig dans le fossé du front qui était entre cette rivière et le bas Rhin.

Le roi, en témoignant à M. le maréchal de Villars sa satisfaction sur le succès rapide de ses opérations, lui fit connaître qu'il ne pouvait pousser trop vivement celles du siége, afin d'être maître du fort avant que le prince de Bade fût en état de le secourir, soit de vive force, soit par une diversion; et quoique sa majesté désirât que la garnison fût prisonnière de guerre, elle lui laissa la liberté de lui accorder telle capitu-

lation qu'il jugerait à propos, si le retard pouvait ou coûter du monde ou donner au prince de Bade le temps d'arriver. Elle fit mander en même temps à M. le maréchal de Tallard de se diposer à joindre M. le maréchal de Villars avec vingt bataillons et trente escadrons des troupes qui étaient à ses ordres sur la Sarre et la Moselle, aussitôt qu'il aurait secouru Trarbach et chassé les ennemis de Hombourg et des autres postes qu'ils occupaient dans le Hundsrück.

M. de Tallard avait commencé ses opérations dans cette partie en même temps que M. de Villars avait commencé les siennes sur le Rhin ; mais les ennemis l'avaient prévenu à Trarbach. Les vingt et un bataillons et vingt-cinq escadrons qui lui furent envoyés des Pays-Bas pour joindre les six bataillons et les dix escadrons que M. le maréchal de Villars lui avait laissés dans les Évêchés ne furent rendus à Thionville que le 18 février. Dès le 24 du mois précédent les ennemis s'étaient rendus maîtres de la ville de Trarbach, et le 9 février ils avaient commencé à battre le château et à y jeter des bombes. M. de Tallard ayant rassemblé, comme on vient de le dire, à Thionville, le 18, toutes les troupes qui devaient former le corps destiné à agir sur cette frontière, s'était porté le 19 à Trèves avec la tête de ses troupes, et, en attendant les autres et son artillerie qui descendait par la Moselle, il avait fait jeter un pont pour que sa cavalerie pût entrer dans le Hundsrück : sur ce mouvement, les ennemis avaient embarqué leur artillerie et changé le siége en un blocus. M. de Tallard ayant été joint par toutes ses troupes, excepté cependant deux bataillons et quatre escadrons restés à Saint-Avold, sous les ordres de M. de Varennes, pour la garde de la Sarre, avait marché le 23 et le 24 vers Trarbach, pour arriver le lendemain en présence des ennemis ; mais ceux-ci ne l'atten-

dirent point : à une heure après minuit ils levèrent tous leurs quartiers, évacuèrent la ville de Trarbach, où ils ne laissèrent que leurs blessés et leurs malades, et se retirèrent avec précipitation vers Castelaun. M. de Tallard, dans le dessein de les attaquer, s'avança le 26 jusqu'à Stumpferthurm; mais leur marche précipitée lui ayant fait perdre l'espoir de les joindre, il se rendit à Trarbach, et, après avoir fait entrer dans le château trois cents hommes pour renforcer la garnison, qui était réduite à deux cent vingt, et l'avoir ravitaillée, il décampa des environs de Trarbach le 1er mars, remonta la Moselle jusqu'à Berncastel, et ne songea plus qu'à continuer sa marche vers Trèves pour se rapprocher de la Sarre, suivant l'ordre qu'il en avait reçu de la cour, et régler ses mouvements sur ceux des ennemis. Leurs troupes, en levant le siége et le blocus de Trarbach, avaient pris différentes routes pour gagner le Rhin : celles de Hesse avaient marché sur Saint-Goar près de Rheinfels, celles de Hollande sur Coblentz et Boppart, et trois régiments de hussards s'étaient dirigés sur Krentznach. Les Palatins, qui avaient hiverné sur la Nahe et la Glane, s'étaient portés dans la basse Alsace au nombre de quatre à cinq mille hommes, et M. de Tallard fut informé que l'electeur de Trèves faisait construire un pont à Alken, sur la Moselle, pour le passage d'un corps considérable qu'on assurait venir du bas Rhin pour renforcer l'armée du prince de Bade. Enfin M. de Tallard ayant des avis certains que toutes les troupes des ennemis qui avaient occupé Hombourg et Kayserslautern étaient en marche vers le Rhin, et qu'il ne restait de leur monde qu'à Saint-Vendel, il le fit attaquer par M. de Varennes. Ce poste était retranché et palissadé, fermé d'une bonne muraille et d'un fossé plein d'eau ; malgré cela, M. de Varennes s'y étant présenté le 4 avec deux bataillons,

quatre escadrons et deux pièces de canon qu'il tira de Sarre-Louis, il l'emporta l'épée à la main, et fit prisonnière de guerre la garnison, composée de quatre cent cinquante-deux hommes des gardes à pied de l'électeur palatin. On rasa le poste, et l'on ne perdit à cette expédition que quatre hommes tués et trois blessés.

M. le maréchal de Tallard arriva le 6 à Trèves : il y trouva une nouvelle lettre de M. de Chamillart qui, sur l'avis que les troupes des ennemis remontaient le Rhin, lui mandait de gagner en toute diligence la haute Sarre. Il fit en conséquence ses dispositions pour qu'une partie de ses troupes fût rendue à Sarrebourg, Bouquenom et Fenestrange le 11 ou le 12; une autre partie à Sarguemines et Saralbe, et pour arriver lui-même avec le reste à Sarre-Louis, afin de se porter ensuite en Alsace par Phaltzbourg, et prévenir les troupes des ennemis que l'on sut n'avoir commencé que le 4 à passer la Moselle à Alken, qui était à plus de cinquante lieues de Strasbourg. Le roi lui fit connaître lui-même que son intention était qu'il s'avançât avec tout son corps vers l'Alsace pour empêcher les ennemis d'entrer dans cette province, et qu'il fît une diversion en faveur de Kehl ; que s'il n'était pas assez fort pour s'opposer à leurs desseins, M. le maréchal de Villars lui enverrait des renforts qui l'aideraient à les combattre, et que si les ennemis marchaient à M. le maréchal de Villars, il eût à joindre l'armée pour le mettre en état de soutenir l'entreprise du siége.

M. le maréchal de Villars le conduisait avec beaucoup de vivacité, moins cependant suivant les règles ordinaires du génie que relativement au peu de vigueur que témoignait la garnison et à la nécessité d'abréger cette opération dans une saison où les pluies, la neige et le froid faisaient beaucoup de

mal aux troupes, quoiqu'elles fussent baraquées. Le 1er du mois on se logea à la droite, sur l'avant-chemin couvert. M. le maréchal de Villars eut le projet de faire tâter, à la gauche, l'ouvrage à cornes; mais la clarté que donnait la lune et la neige dont la terre était couverte rendaient cette entreprise trop dangereuse, et l'on se réduisit à cheminer par demi-sape jusqu'au bord du fossé de l'ouvrage, qui était un bras du Rhin. On y arriva effectivement dans la nuit du 1er au 2, et à midi on commença à battre cet ouvrage de dix pièces.

On s'était déjà emparé d'une des redoutes de l'île; la plus considérable était encore au pouvoir des assiégés; mais le 3, ayant remarqué de l'inquiétude dans les troupes qui l'occupaient, M. le maréchal de Villars la fit canonner et fit avancer quelques troupes de grenadiers, ce qui les détermina à l'abandonner et à se retirer dans le fort. On l'occupa, et par là on fut maître du retranchement qui s'étendait le long de la branche de l'ouvrage à cornes. On travailla dans cette partie pendant la journée et la nuit suivante à la demi-sape; et à l'attaque de la droite on arriva au pied du glacis, tandis qu'on battait en brèche la face et la branche du demi-bastion droit.

Dans la nuit du 4 au 5 on attaqua le second chemin couvert; MM. de Laubanie et du Châtelet étaient de tranchée. Les assiégés ne tinrent point et ne firent feu que de la demi-lune et du rempart; cependant il y eut dix officiers ou ingénieurs tués ou blessés. On fit un logement depuis le Rhin jusqu'à l'angle flanqué de la demi-lune.

Le 6 au matin les brèches de la branche droite et de la face du demi-bastion de l'ouvrage à cornes se trouvant praticables, on donna l'assaut : douze compagnies de grenadiers, sous les ordres de M. le comte du Bourg, furent commandées

pour cette expédition, et l'on fit faire une fausse attaque au demi-bastion de la gauche. Les assiégés soutinrent faiblement les brèches et les retranchements qu'ils avaient faits dans le demi-bastion de la droite; ils tinrent un peu plus longtemps dans le demi-bastion de la gauche, qui n'était point en brèche; mais bientôt tout fut abandonné, et toutes les troupes se jetèrent dans le fort, de sorte qu'on occupa sans obstacle la gorge entière de l'ouvrage. Il en coûta soixante grenadiers tués ou blessés, et deux officiers blessés.

M. le maréchal de Villars, en rendant compte au roi de cette action, fait les plus grands éloges des troupes qui y eurent part et des officiers généraux et particuliers qui les commandèrent. Il cite principalement M. le comte du Bourg et son fils, M. de Marivault, maréchal de camp, chargé de la fausse attaque; le sieur Moreau, lieutenant du régiment de Provence; M. de Lee, maréchal de camp; M. le marquis de Maulevrier; M. de Bligny, brigadier; MM. de Colambert, de Livet, de la Retournade et Bauvisé, capitaines de grenadiers; le sieur du Bignon, lieutenant, et M. de Blansy, sous-brigadier des ingénieurs. Il fit observer aussi au roi que la mollesse seule des ennemis l'avait engagé à tenter une pareille entreprise contre toutes les règles du génie, ayant laissé sur la droite une redoute revêtue, très-élevée et d'une bonne défense, enfermée dans une enveloppe de terre fraisée et palissadée, avec un bon fossé, et n'ayant ni attaqué la demi-lune, ni embrassé le chemin couvert de l'ouvrage.

La nuit qui suivit la prise de l'ouvrage à cornes fut employée à perfectionner le logement et à établir des batteries tant dans cet ouvrage que sur l'avant-chemin couvert, pour battre les deux faces du bastion du fort. On fit aussi un logement sur la chaussée dont les assiégés occupaient un côté et

qu'ils avaient palissadée, ce qui formait une espèce d'avant-chemin couvert.

Le lendemain 7 M. le maréchal de Villars fit sommer le commandant, en le menaçant de ne le recevoir qu'à discrétion si une fois son canon était en batterie ; mais sa réponse fut que l'intention de M. le prince de Bade était qu'il se défendît jusqu'à la dernière extrémité. On travailla en conséquence, ce jour-là et le lendemain, à établir des batteries dans l'ouvrage à cornes et sur l'avant-chemin couvert, et l'on commença à battre en brèche les deux faces du bastion droit du fort.

Dans la nuit du 8 au 9 on attaqua l'angle saillant du chemin couvert, où l'on se logea, et l'on établit des batteries de mortiers et de pierriers ; mais les assiégés ne donnèrent pas le temps de les achever : à huit heures du soir ils battirent la chamade et demandèrent à capituler. L'intention de M. le maréchal de Villars était de ne recevoir la garnison que prisonnière de guerre ; mais considérant que la contrescarpe était encore entière, les fossés pleins d'eau et bien revêtus, et que la dépense pour la réparation de la fortification serait fort considérable si l'on ne parvenait à entrer dans le fort qu'après l'avoir ruinée ; que d'ailleurs le prince de Bade était à la veille de recevoir des renforts du bas Rhin, il se détermina à accorder les honneurs de la guerre, se contentant de l'avantage d'avoir, en douze jours de tranchée ouverte, dans une saison aussi rigoureuse et à la vue de l'armée impériale, soumis une place d'une aussi grande importance[1].

La garnison sortit le 12 mars, pour être conduite à Phi-

[1] Le roi avait fait fortifier le fort de Kehl sur les dessins de M. le maréchal de Vauban, pour couvrir le pont de Strasbourg et s'assurer un débouché dans l'empire ; il avait depuis été cédé à l'empire, en 1697, par le traité de Riswick.

lipsbourg : elle consistait en trois mille hommes; elle en avait perdu trois cents pendant le siége. On trouva dans le fort vingt-huit pièces de canon, vingt-six milliers de poudre, trois mille sacs de farine, et beaucoup plus d'autres provisions qu'on ne s'y était attendu; de sorte que ce n'était pas le manque de moyens qui avait empêché les assiégés de se défendre plus longtemps. Cependant M. le maréchal de Villars, craignant que la manière dont il avait mené le siége, contradictoirement au système ordinaire du génie, ne lui attirât des reproches, jugea à propos de mettre sous les yeux du roi, dans une de ses dépêches à M. de Chamillart, les motifs qui pouvaient justifier sa conduite.

Il envoya au roi la capitulation par M. de Saint-Hermine, et rendit compte à sa majesté de la manière distinguée avec laquelle cet officier, ainsi que MM. de Chamarande, de Tressemane, major général, de Verceil, maréchal général des logis, Douville, commandant l'artillerie, MM. de Tarade, Blansy, du Portail et Freits, ingénieurs, avaient servi pendant le siége. Il chercha même à faire valoir leurs services et celui qu'il venait de rendre lui-même en raison du prix qu'il donnait à cette conquête. Il regarda en effet la possession de Kehl comme une nouvelle barrière qui, jointe à Strasbourg, rendait impossible l'attaque de cette dernière place; elle ouvrait aussi deux chemins pour pénétrer en Allemagne, celui de la Kintzig et celui de Waldkirch, et ce dernier objet devenait d'autant plus important que la jonction avec l'électeur de Bavière, qu'on avait eu jusqu'alors sujet de regarder comme une chimère, lui parut devenir praticable par la situation dans laquelle il avait mis les affaires, et par la résolution que, suivant une lettre du 25 février, qu'il reçut de l'électeur, ce prince avait prise de s'avancer jusqu'à Villingen,

abandonnant entièrement l'idée du chemin de Rothenhausen, et d'assurer la subsistance de l'armée du roi de l'autre côté des montagnes. C'était en effet sur Villingen que M. de Villars portait ses vues pour la jonction, et il la regardait comme certaine, en tenant la Kintzig jusqu'à Gengenbach, ce qui couperait la communication de M. le prince de Bade avec cette place, et en marchant de Gengenbach, soit par Biberach, Hasslach et Wolfach, soit par la vallée de Waldkirch; mais plusieurs motifs l'engagèrent à représenter au roi l'impossibilité d'entreprendre la jonction avant les premiers jours du mois de mai, premièrement par la nécessité de donner aux troupes le temps de recevoir leurs recrues, afin de ne point mener une armée incomplète dans un pays aussi éloigné et dont la communication avec la France pourrait être difficile; en second lieu, par le besoin indispensable de chevaux pour les vivres et l'artillerie, et par le temps nécessaire pour rétrécir les voies des voitures, afin de pouvoir les conduire par les chemins étroits qu'elles avaient à tenir. Il fit les mêmes observations dans sa réponse à l'électeur; et, d'après ces considérations, il ne pensa plus qu'à faire repasser l'armée à la rive gauche du Rhin pour lui faire prendre des quartiers de rafraîchissement jusqu'à l'entrée de la campagne; mais, pour pouvoir tirer des fourrages de la droite de ce fleuve et se procurer des débouchés en empire et des facilités pour ses mouvements, il conserva les quatre ponts qu'il avait sur le Rhin: il fit seulement remonter au fort de Kehl celui qu'il avait fait construire au-dessous de ce fort; et celui qui était au-dessus remonta jusqu'à Kappel, dont on assura la tête en occupant la redoute que les ennemis y avaient faite en y ajoutant quelques retranchements. Ceux des ponts de Neubourg et de Huningue étaient dans le meilleur état de défense

Des que les tranchées furent comblées, les lignes de circonvallation rasées, de même que le château d'Ortenberg et les retranchements que M. le prince de Bade avait faits pour fermer la vallée de Gengenbach, M. le maréchal de Villars fit partir, le 14, dix-neuf bataillons et quarante-trois escadrons, sous les ordres de M. le comte du Bourg, pour aller passer le Rhin à Kappel et se répandre dans la haute Alsace. Il alla lui-même, le 16, escorté par neuf cents hommes d'infanterie et mille chevaux, visiter les débouchés de ce pont et la rivière d'Eltz. En approchant de Kentzingen, il apprit que les impériaux, au nombre de sept à huit cents hommes, occupaient encore cette petite ville, fermée d'une muraille terrassée et crénelée, autour de laquelle circulait la rivière. Quoiqu'il n'eût point de canon, ni aucun moyen de l'attaquer avec apparence de succès, il prit le parti de chercher à intimider la garnison, en la menaçant, si on le forçait de former une attaque, de mettre tout à feu et à sang, et en faisant apporter des fascines et des échelles. Il y réussit : la ville lui fut remise et la garnison se retira à Fribourg. On y trouva quatre pièces de canon, environ quarante milliers de poudre, des boulets, des farines et d'autres munitions. C'était là qu'avait été le dépôt de l'armée de M. le prince de Bade, après la bataille de Friedlingen. Comme ce poste fermait la plaine à la droite et à la gauche de la rivière, et qu'il pouvait donner de l'inquiétude pour la tête du pont de Kappel, M. de Villars en fit raser les murailles. Les ennemis abandonnèrent en même temps les châteaux de Sponeck, de Limbourg, de Burckheim et tous les postes qu'ils occupaient aux environs de Vieux-Brisach et de Fribourg.

Après cette expédition M. le maréchal de Villars retourna

le 18 à son camp sous Kehl, et sépara le reste de ses troupes, qui allèrent prendre des quartiers, tant à Phaltzbourg qu'à Saverne et dans la basse Alsace. Il se rendit de sa personne à Strasbourg, et laissa une grosse garnison à Kehl, dont le commandement fut donné à M. de Baravy, brigadier, en récompense de la manière dont il s'était conduit en défendant le château de Trarbach.

M. de Tallard, qui était en marche avec son corps pour remonter la Sarre vers Phaltzbourg, s'arrêta à Puttelange dès qu'il fut informé de la prise de Kehl, et prit le parti de séparer aussi ses troupes. Le 15, les six bataillons et les dix escadrons qui faisaient partie des troupes de l'armée du Rhin, et que M. le maréchal de Villars avait laissés sur la Sarre, furent placés sur cette rivière depuis Saint-Jean de Sarrebrück jusqu'à Phaltzbourg. Les autres troupes de son corps, au nombre de vingt et un bataillons et de vingt-cinq escadrons, furent réparties, tant à Sarre-Louis qu'à Thionville, Luxembourg, Echternach et dans le pays situé à la droite de l'Iser. M. de Tallard prit son quartier à Thionville, qui se trouvait au centre de ceux de ses troupes.

Tous ces mouvements se firent sans qu'on vît paraître personne des ennemis ni à la droite ni à la gauche du Rhin : le prince de Bade avec le gros de ses troupes resta à Bühl, où il faisait travailler à une ligne depuis la montagne jusqu'à Stollhoffen. Les Hollandais qui venaient de la Moselle et du bas Rhin, au nombre de seize bataillons et seize escadrons, commencèrent à arriver à Landau, et une partie des troupes qui, lors de la levée du siége de Trarbach, s'étaient repliées sur le Rhin, étaient retournées dans le Hundsrück, tant à Hombourg qu'à Kayserslautern ; de sorte qu'on eut lieu d'espérer que la tranquillité des quartiers que les troupes prenaient

à la rive gauche du Rhin et sur la Sarre et la Moselle ne serait point troublée.

Les nouvelles de Bavière étaient plus inquiétantes. Celles qu'on eut de l'électeur, du 20 février, apprirent que depuis qu'il s'était emparé de Neubourg, le comte de Stirum qui, au lieu de joindre le prince de Bade à Bühl, s'était arrêté à Nordlingen, avec son corps et celui du général Gronsfeld, avait été renforcé par des troupes que le duc de Wurtemberg lui avait envoyées, en attendant qu'il fût joint par celles du cercle de Franconie; que, d'un autre côté, le comte de Schlick avait rassemblé à Passau un corps considérable; que les six mille Saxons qui s'étaient avancés dans le haut Palatinat étaient en marche pour le joindre, et que de tous côtés ces troupes s'emparaient déjà des postes qui pouvaient faciliter leur irruption dans les états de l'électeur.

Le parti que venait de prendre M. le maréchal de Villars de faire repasser le Rhin à toutes ses troupes parut devoir leur laisser tous les moyens d'y réussir. Le roi, dès les premières nouvelles que lui donna M. le maréchal de Villars de la séparation de l'armée, avant même d'être instruit qu'elle passait le Rhin, fut effrayé du danger auquel l'électeur était exposé. Les inconvénients que ce général avait représenté devoir résulter de la marche qu'il aurait pu entreprendre vers la Bavière, dans un temps où les troupes avaient besoin de repos et de réparation, ne parurent pas à sa majesté devoir l'emporter sur la nécessité de secourir l'électeur, sans perdre de temps, et elle lui manda de rassembler en toute diligence le plus de troupes qu'il lui serait possible pour les mener à Villingen, par la vallée de la Kintzig, ou du moins pour s'approcher du prince de Bade et le contenir assez pour ne pas lui permettre de détacher de nouvelles troupes du côté de la Ba-

vière. En même temps sa majesté envoya ordre à M. de Tallard, qu'elle croyait avancé avec son corps jusqu'à Phalzbourg, de répandre ses troupes dans les environs de cette place, afin d'être à portée d'entrer en Alsace, soit pour s'opposer aux entreprises que les ennemis pourraient faire dans la partie basse de cette province, soit pour envoyer des renforts à M. le maréchal de Villars.

Quelle fut la surprise de sa majesté lorsqu'elle fut informée que toutes les troupes de son armée repassaient le Rhin, et qu'une partie allait s'éloigner de ce fleuve pour prendre des quartiers dans la Franche-Comté et la Lorraine! Cette démarche, aussi contraire à ses intentions qu'elle la jugeait nuisible aux affaires de la Bavière, lui causa la peine la plus sensible; elle témoigna à M. le maréchal de Villars son mécontentement de ce qu'il eût osé prendre un tel parti sans avoir auparavant reçu ses ordres, et elle lui réitéra non-seulement ceux qu'elle venait de lui donner, mais elle lui enjoignit même de combattre le prince de Bade, s'il le jugeait possible et nécessaire pour le succès de la jonction avec l'électeur.

Les deux lettres du roi qu'on va rapporter feront connaître plus particulièrement les volontés de sa majesté et les motifs qui la déterminèrent à donner à M. le maréchal de Villars des ordres aussi positifs; elles seront suivies des réponses de ce général, qui ne se soumit qu'à regret à sacrifier aux intérêts de la Bavière la tranquillité des troupes et les avantages qu'il se promettait en différant les mouvements que le roi exigeait de lui.

Lettre du roi à M. le maréchal

Mon cousin, la lettre que j'ai reçue de vous par le courrier Sainte-Marthe me donne lieu de traiter avec vous la matière la plus

importante sur laquelle j'aie eu depuis longtemps à prendre une résolution, et d'autant plus difficile, que je vois bien des choses nécessaires que la conjoncture ne permet pas d'attendre. Je sais que mes troupes auraient besoin de repos pendant quelque temps pour pouvoir agir plus utilement dans la suite; qu'il n'y a aucune réparation faite; que les recrues, les habits, les chevaux de remonte n'ont pas joint; que plusieurs officiers sont absents ou par congé ou par semestre, et que trois semaines ou un mois de temps auraient entièrement rétabli des troupes qui souffriront pendant toute la campagne d'une marche précipitée; mais quand je compare ces inconvénients à celui de laisser la Bavière exposée à toutes les forces de l'empereur, à celles de l'empire et à une partie de celles des Hollandais qui ont dû joindre depuis peu de jours le prince de Bade; que ce général, qui a laissé prendre Kehl n'en étant qu'à six lieues, ne peut avoir d'autre objet que celui de profiter du temps qui reste avant l'entrée de la campagne pour marcher le plus diligemment qu'il pourra vers la Bavière, et attaquer de toutes parts les états de ce prince, le forcer à recevoir de l'empereur les conditions qu'il voudra lui accorder ou le chasser entièrement de ses états; que c'est le seul allié à qui je dois tous les avantages que vous avez remportés jusqu'à présent, qui peut avec des forces suffisantes faire trembler l'empereur et l'empire, leur donner la loi, et procurer la paix si nécessaire à l'Europe, je ne trouve pas qu'il y ait d'autre parti à prendre que celui de vous mettre en état avec un corps de troupes considérable, ou de joindre les siennes, ou de vous approcher du prince de Bade et de l'occuper de manière à ne pas lui laisser la liberté de partager ses forces sans s'exposer à se faire battre, et vous faciliter des moyens plus glorieux de faire la jonction. Mon intention est donc, qu'aussitôt ma lettre reçue vous preniez les mesures nécessaires avec l'électeur de Bavière pour faire la jonction. Par tout ce que vous me mandez et la connaissance que j'ai du pays par où

de Villars.

Versailles, 16 mars 1703[1].

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1639, page 52.

vous devez marcher, il me semble que vous le devez déterminer à faire avancer à Villingen le plus de troupes qu'il pourra, et qu'en arrivant vous devez vous rendre maître de ce poste, qui vous servira pendant tout le reste de la guerre pour assurer vos subsistances et établir vos communications; que c'est le seul endroit par où vous pouvez vous joindre plus sûrement. L'électeur de Bavière peut faire couler le long du Danube les troupes qu'il destinera pour cette jonction; elles seront en sûreté, couvertes de ce fleuve, et se mettront à portée de ne rien craindre lorsqu'elles le passeront pour s'avancer à Villingen le même jour que vous y arriverez. Vous le pourrez faire avec la même facilité en vous couvrant de la Kintzig, et vous trouverez des secours à Offenbourg et à Gengenbach; il y a même plusieurs gros lieux sur votre route qui pourront servir à vous procurer des commodités pour vos vivres et la subsistance de mon armée. Si le prince de Bade ne laisse d'autres troupes que celles qui sont nécessaires pour garder les places du Rhin, Landau et la Lauter, et qu'il marche avec toutes ses forces en Bavière, je vous permets de mener avec vous jusqu'à soixante bataillons et soixante escadrons; je les ai marqués sur l'état que je vous envoie. Vous ne changerez rien à la cavalerie ni aux dragons; pour l'infanterie, comme elle n'est pas toute à portée de marcher aussi diligemment qu'il est nécessaire, je vous permets d'y faire les changements que vous croirez être obligé de faire indispensablement, observant néanmoins de laisser en Alsace, Navarre, Nettancourt et Conesquin et quelques autres des anciens régiments pour faire la tête de l'armée qui s'assemblera en Alsace pendant la campagne prochaine, en cas que les ennemis aient des troupes à portée. S'ils n'en ont point, je verrai pour lors l'usage que j'en pourrai faire. Quoique je n'aie pas lieu de douter que le prince de Bade ne marche avec toutes les troupes qu'il a, vous devez néanmoins vous assurer, avant de vous avancer avec les soixante bataillons et soixante escadrons, qu'il ne restera pas assez de troupes sur le Rhin pour assembler un corps et entrer en Alsace, car en ce cas je désire que vous ne preniez que

quarante bataillons et cinquante escadrons pour les mener en Bavière; je m'abandonne sur cela à votre discrétion avec une entière confiance, étant persuadé, avec la bonne volonté que je vous connais, que vous prendrez toujours sur vous de laisser tout ce qui ne vous sera point absolument nécessaire. Vous trouverez à Huningue des équipages d'artillerie à petite voie. Vous ferez du mieux que vous pourrez pour les vivres. Je donne ordre à Chamillart de faire avancer le plus diligemment qu'il se pourra les chevaux et équipages qui sont en état; il vous envoie un fonds extraordinaire pour la subsistance d'un mois, et cherchera tous les moyens d'en faire passer dans la suite, lorsque vous en aurez besoin.

Je fais avancer le maréchal de Tallard à Phaltzbourg, et lui ordonne de tenir dans les environs les troupes qu'il commande, afin qu'elles soient à portée de marcher en cas de besoin, ou pour soutenir l'Alsace ou pour vous fortifier. Je ne saurais trop vous répéter l'importance dont il est de faire au plus tôt la jonction, ou d'assembler une armée assez nombreuse pour retenir celle du prince de Bade. Vous avez acquis beaucoup de gloire; vous avez fait tout ce que le courage, le zèle le plus ardent et l'expérience la plus consommée me devaient faire attendre de vous; ce qui vous reste à faire est encore plus important, et vous pouvez vous combler d'honneur et me procurer une paix glorieuse en joignant les troupes de l'électeur de Bavière, et en portant avec lui la guerre dans le milieu de l'empire. Chamillart vous enverra par mon ordre l'état des officiers généraux qui doivent marcher avec vous. Et la présente, etc.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Strasbourg, 22 mars 1703[1].

Sire, j'ai reçu la lettre dont il a plu à votre majesté de m'honorer le 16. Je suis trop heureux qu'elle daigne avoir pour agréables mon zèle et ma conduite au siége de Kehl, dans lesquels elle aura trouvé du moins toute l'ardeur qui peut accélérer l'exécution de ses ordres; et c'est quelquefois, sire, par cette ardeur que l'on fait en

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1675, lettre 142.

douze jours ce que d'autres ne promettent qu'en un mois. Votre majesté me trouvera toujours le même zèle : la gloire de la servir est mon premier désir, et les autres ne viennent que de ma confiance dans les bontés de votre majesté.

Pour avoir l'honneur de répondre à ce que votre majesté me fait l'honneur de me dire sur la jonction de M. l'électeur de Bavière, elle aura trouvé dans la copie de mes dernières lettres à ce prince, que bien que j'aie indiqué le 7 mai, j'ai cependant l'honneur de l'assurer que, s'il l'ordonne, nous ferons nos efforts pour que ce soit plus tôt. Comme M. l'électeur me donnerait le mois d'avril, ce n'est pas trop reculer que d'aller aux premiers jours de mai.

Je sais, sire, de quelle importance il est de soutenir ce prince, auquel votre majesté doit en partie les desseins exécutés, mais non les moyens, puisque trois mois après la signature de son traité il n'avait fait aucune diversion de toutes les troupes que l'empereur et l'empire employaient contre votre majesté.

Je mande à M. de Chamillart ce qui nous manque pour pouvoir marcher et doit nous être indispensablement donné avant que l'on quitte le Rhin.

Actuellement les montagnes sont remplies de neige, au point que le simple voyageur ne les traverse pas, et que nous savons que des troupes qui revenaient à M. le prince de Bade n'ont pu les traverser. On ne peut répondre de la durée de cet obstacle.

Quant a la pensée qu'a votre majesté, que l'on peut prendre Villingen, la difficulté ne roule pas sur la bonté de la place, à laquelle les ennemis ont ajouté quelques fortifications; c'est sur la subsistance que M. l'électeur de Bavière doit me faire trouver, puisque partant du pont de Kappel, qui est l'endroit le plus propre et le plus commode pour gagner Waldkirch, tout ce que je puis faire est d'avoir assez de pain pour la marche jusque-là, les troupes portant ce qu'elles peuvent, et le reste sur des chariots à voie étroite, auxquels je fais travailler.

C'est pour Waldkirch, sire, que je dois prendre ma marche, parce

que, par la vallée de la Kintzig, le pays se rétrécit fort vers Hasslach; et d'ailleurs M. le prince de Bade a une vallée qui le mène des postes qu'il occupe présentement par Oppenau, et le fait tomber dans le milieu de ma marche; au lieu que de Kappel, si votre majesté veut bien jeter les yeux sur la carte, elle trouvera que je vais, par un chemin bien plus court, droit à Waldkirch, d'où je retombe dans la vallée de Saint-Pierre, de là à Hohlgraben, ensuite à Villingen. Par là le pays est beaucoup plus ouvert, et par conséquent les chemins sont moins faciles à fermer.

Si M. le prince de Bade veut traverser mon dessein, il faut qu'il vienne dans le pied des montagnes en deçà; pour lors, sire, je n'ai rien de mieux à faire qu'à chercher à le combattre. S'il se met derrière Villingen, je l'approcherai, et M. l'électeur peut faire de même de son côté. Pour moi, je le tiendrai de près assurément.

En ce cas-là M. l'électeur aurait de la peine à me faire trouver les vivres nécessaires, mais je tâcherai d'en faire suivre; car avant que d'entrer dans la montagne j'aurai vu quel parti prennent les ennemis, et je puis faire cuire à Waldkirch.

Il paraît par la lettre dont votre majesté m'honore, qu'elle désirerait que je me misse en mouvement dès à présent. Elle aura vu par la distribution que j'en ai faite et que j'ai envoyée à M. de Chamillart, que tout est à cinq jours du Rhin. Je croirais mal servir votre majesté si je ne leur laissais pas le peu de repos qu'elles peuvent avoir en attendant les premières nouvelles de M. l'électeur de Bavière, puisqu'un mouvement trop précipité retarde plutôt qu'il n'avance.

Comme la profonde sagesse de votre majesté lui fait bien prévoir que s'il se trouvait des obstacles à joindre M. l'électeur de Bavière, il faut au moins occuper M. le prince de Bade de manière à ne pas lui laisser la liberté de partager ses forces, elle m'ordonne, aussitôt ses ordres reçus, de prendre les mesures nécessaires pour se mettre incessamment en mouvement. J'ai déjà eu l'honneur de mander à votre majesté que je dois attendre des nouvelles de M. l'é-

lecteur. Les dernières que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre majesté, par un courrier, des avantages considérables que ce prince a remportés sur les troupes que commandait le général Schlick, le mettent en état d'avoir apparemment tout le temps nécessaire pour bien concerter nos mesures.

J'aurai une extrême attention à suivre bien exactement les ordres de votre majesté sur les diverses troupes dont elle veut bien me permettre de me servir, et à laisser la frontière en état de ne rien craindre.

M. le prince de Bade est toujours dans le même camp de Bühl, faisant fortifier Stollhoffen. Je n'apprends pas que les troupes de Hollande aient passé le Rhin, et par les derniers avis elles approchaient seulement de Landau.

Je prends la liberté de répondre encore aux ordres que votre majesté daigne me réitérer que je ne saurais trop tôt assembler une armée. En vérité, sire, je suis très-embarrassé sur cela par les difficultés que j'ai l'honneur de représenter à votre majesté.

Quant à la jonction : premièrement, il faut attendre les nouvelles de M. l'électeur et la fin des grandes neiges.

D'ailleurs je ne puis m'empêcher de faire voir à votre majesté de quelle importance il est de ne pas faire de fausses démarches.

Bien que cette armée ne se soit séparée que le 15 décembre et qu'elle ait commencé à marcher dès le 3 février, j'ai tellement pourvu aux divers besoins des troupes, la cavalerie a été si heureuse en fourrage, et tout est en un tel état, que les officiers n'oseraient se prévaloir de ces diverses fatigues pour ne pas bien remettre leurs troupes ; mais si je ne leur donne pas jusqu'au 20 avril, c'en sera assez pour qu'ils croient ne devoir rien faire.

Je sais, sire, que la jonction est plus importante que tout ; mais je voudrais bien avoir des ménagements pour les troupes qui, après ce premier intérêt, sont d'une extrême conséquence.

Il est de ma fidélité, sire, et de mon zèle de supplier votre majesté de vouloir bien considérer que cette armée, les montagnes pas-

sées, n'aura plus qu'un commerce très-difficile avec nos places. Les contributions, les impositions de troupes qui ne sont pas fixes, ne se payent pas bien régulièrement. Quand je prendrais Villingen, cela n'assurerait pas mon commerce, coupé d'un côté par les places de Brisach et Fribourg, et, du côté de la vallée de la Kintzig, par les troupes de M. de Bade, à moins que les troupes de votre majesté qui demeurent sur le Rhin n'occupent la vallée de la Kintzig.

Quand je représente toutes ces difficultés à votre majesté, j'ose la supplier de ne pas croire qu'elles m'ôtent toute espérance de réussir; mais je la tromperais et la servirais mal, si je ne prenais la liberté de l'avertir d'avance, pour partir au moins avec le plus de moyens qu'il est possible pour surmonter ces obstacles.

Quels fonds prodigieux votre majesté n'envoie-t-elle pas en Italie! Cette armée lui coûte trente millions par an, et plus de vingt mille hommes. Je pars avec quatre cent mille livres, c'est-à-dire la paye de vingt jours, sans savoir par où me viendront les lettres de change ou les espèces. Ce que je crains le moins, ce sont les ennemis; et dès que j'aurai passé le Rhin, mon salut consiste à les chercher partout, et je désire seulement qu'ils ne prennent pas le parti d'éviter le combat.

On m'assure que le prince de Bade a fait arrêter le commandant de Kehl et le sieur de Vauchau. Il est certain que leur défense a été très-molle, d'autant plus qu'ils ne manquaient de rien, et qu'outre ce que nous avons trouvé de munitions de guerre dans la place, ils en ont beaucoup dissipé et emporté dans leurs chariots.

Lettre au ro. à M. le maréchal de Villars. Versailles, 19 mars 1703[1].

Mon cousin, j'ai été bien surpris d'apprendre par la lettre que vous avez écrite à Chamillart, le 14, la résolution que vous avez prise de faire repasser le Rhin à toutes mes troupes, et d'envoyer la cavalerie dans des quartiers, partie en Franche-Comté, une autre du côté des Évêchés et de la Sarre. Cette disposition est si contraire à la situation des affaires de Bavière et aux ordres que je vous ai

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1639, page 55.

envoyés par le courrier la Vallée, qu'elle peut donner lieu à l'électeur de Bavière, pressé de toutes parts par les troupes de l'empereur, et qui a été attaqué par le comte de Schlick, dès le 3 de ce mois, du côté de l'Autriche, et devait l'être par le comte de Stirum peu de jours après du côté du haut Palatinat, de faire un accommodement avantageux, ne voyant aucune apparence d'être secouru par mon armée. S'il prend ce parti, qui est le seul pour le tirer du danger où il est, tout ce que vous avez fait jusqu'à présent ne sera pas d'une grande utilité; le seul moyen de l'empêcher, pourvu qu'il soit encore temps, c'est de lui donner de vos nouvelles le plus diligemment que vous pourrez, et de lui faire savoir les ordres que vous avez reçus; que vous vous êtes mis en mouvement pour les exécuter, que vous repasserez le Rhin incessamment, et que vous marcherez ou pour combattre le prince de Bade ou pour faire la jonction de mes troupes avec les siennes. Je ne saurais assez vous dire que de cette jonction dépend uniquement le succès de cette guerre, qui deviendra des plus difficiles à soutenir si elle ne se fait pas, et si je perds un allié qui, par la diversion qu'il est en état de faire, peut me procurer une paix aussi glorieuse qu'elle pourrait lui être avantageuse. J'ai lieu de croire que la lettre que je vous ai écrite du 16 vous aura fait connaître l'importance dont il est de vous remettre en mouvement, et que vous aurez envoyé des ordres de toutes parts pour arrêter les troupes qui étaient en marche pour se rendre dans les quartiers que vous leur aviez destinés. Si vous avez différé par les raisons qui ont pu vous déterminer à prendre ce parti qui dérange entièrement tous mes projets, je vous ordonne, à moins qu'il n'y ait une impossibilité entière ou que la perte de mes troupes ne soit certaine, de vous mettre en état d'exécuter, sans perdre un moment, les ordres que je vous ai envoyés par le courrier la Vallée; et pour qu'à l'avenir il n'arrive plus de pareils contre-temps, dont vous connaîtrez assez l'importance après y avoir réfléchi, vous ne prendrez pas sur vous des choses de cette conséquence sans en avoir reçu mes ordres. Vous m'aviez bien mandé le besoin que vos

troupes avaient de repos, et la nécessité de leur donner un mois ou cinq semaines pour se rétablir, faire joindre leurs recrues et les réparations dont elles avaient besoin pour être en état d'agir plus utilement, mais vous ne m'aviez pas donné lieu de croire que vous les feriez repasser dans l'Alsace; je devais même être persuadé que vous les feriez cantonner de l'autre côté du Rhin. Tout cela n'est arrivé que par la confiance que j'ai en vous. Il est de votre intérêt, pour la conserver, de faire en sorte que le mouvement que vous avez fait ne porte aucun préjudice à la situation heureuse dans laquelle vous avez mis mes affaires. Et la présente, etc.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Strasbourg, 23 mars 1703[1].

Je vois par la lettre dont il a plu à votre majesté de m'honorer, du 19, qu'elle est très-étonnée que j'aie fait passer le Rhin à toutes ses troupes, et pris une résolution si contraire à la dépêche dont elle m'a honoré par le courrier la Vallée. Ce courrier, sire, n'est arrivé que depuis deux jours; et en relisant avec soin la lettre de votre majesté, je vois bien son attention pour la jonction de ses forces à celles de M. l'électeur, et j'ose l'assurer que j'ai sur cela toute celle qu'elle doit attendre de mon zèle pour son service, et de l'opinion que j'ai que rien n'est plus important; mais il n'y a aucun ordre positif de tenir son armée au delà du Rhin.

Par la dernière, sire, ils sont clairs et seront exécutés bien régulièrement.

Voici mes raisons, sire, pour le parti que j'ai pris.

Il n'y en a que deux : la première a été de me laisser les moyens de pouvoir marcher à M. l'électeur de Bavière en ne consommant pas inutilement un pays dont j'aurai besoin. Je dis inutilement, parce que les neiges rendent présentement les montagnes impraticables, au point que les simples voyageurs ne passent point; et tout le monde sait que pendant l'hiver les voitures n'ont d'autre route que par Ettlingen, Pfortzheim et Ulm; outre que je dois attendre

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1675, lettre 145.

des réponses de ce prince sur les mesures prises pour le 7 mai ou plus tôt s'il l'ordonne; et j'ai cru satisfaire à tout, les troupes les plus éloignées n'étant, comme j'ai eu l'honneur de le mander à votre majesté, qu'à cinq journées du Rhin.

La seconde raison est la nécessité de mettre une armée qui doit quitter la frontière sans communication assurée, en état de n'être pas ruinée en trois mois et de combattre, ce qui est bien dangereux quand une infanterie est à moitié désarmée.

J'ai déjà eu l'honneur de l'expliquer à votre majesté : quoique cette armée ait été en mouvement tout l'hiver, elle n'est pas ruinée; mais si les officiers n'ont pas le mois que j'ai cru indispensable de leur donner, votre majesté peut compter que c'est un prétexte pour n'employer pas une pistole de tout ce qu'elle leur fait donner.

J'ai communiqué, sire, à M. l'intendant et aux principaux officiers généraux qui se trouvent ici, la dépêche dont m'honore votre majesté, lesquels, informés de la situation actuelle des affaires, étaient persuadés comme moi que nous avions pris le seul parti convenable à la conjoncture présente.

Je vois avec douleur qu'elle impute cette démarche à la confiance dont elle a eu la bonté de m'honorer, et me défend de prendre à l'avenir la liberté d'en faire de pareilles sans ses ordres. J'ose la supplier de vouloir bien m'en honorer sur ce que deviendront ses troupes quand j'aurai consommé le peu de subsistances qu'il y a entre la montagne et le Rhin.

Si j'en avais eu la liberté, j'aurais donné toutes les inquiétudes possibles à M. le prince de Bade pour les postes de la Lauter et de Landau, en attendant un mouvement vif qui me menât vers Villingen. Ce prince même se fortifie de troupes dans ces lieux-là et vers Bühl, comme votre majesté le verra par les avis que M. l'intendant en reçoit présentement.

J'ose supplier votre majesté d'être bien persuadée que je tâcherai de mériter l'honneur de sa confiance par une très-grande exactitude à ne rien prendre sur moi; il est vrai que depuis que sa

bonté a daigné me confier ses armées, elle m'avait laissé une liberté entière, dont grâce à Dieu je n'ai pas abusé au détriment de ses affaires. Je serai plus circonspect à l'avenir, et je ressens une vive douleur de m'en être écarté, et qu'elle trouve que ce que j'ai fait jusqu'à présent ne sera pas d'une grande utilité, si l'on manquait à tirer M. l'électeur de Bavière du danger où il est. Peut-être, sire, n'a-t-il repris courage que sur les succès des armes de votre majesté, et n'est-il demeuré fidèle que par l'espérance de voir soutenir un traité dont quelques articles étaient d'une difficile exécution il y a cinq mois.

La nouvelle des heureux succès de M. l'électeur de Bavière aura rassuré votre majesté, et ce prince ne m'a pas encore paru pressé. Votre majesté aura vu par sa lettre qu'il me laisse la liberté des mois de mars et d'avril; qui prend le 7 mai pour arriver à Villingen ne s'écarte point des intentions de ce prince[1].

Comme j'ai eu l'honneur d'informer votre majesté de toutes les mesures prises pour ce temps-là, et qu'après la dépêche dont elle m'honore par le courrier la Vallée, qui m'ordonnait aussitôt après de prendre des mesures pour la jonction, celle du courrier Sainte-Marthe ne me laisse aucune liberté, j'aurai l'honneur de lui dire que les ordres partent présentement pour faire repasser le Rhin à toutes les troupes.

Je dois dire à votre majesté que son infanterie manque de fusils conformément aux états que j'envoie à M. de Chamillart de celle qui est ici; les autres bataillons sont à peu près de même. Je m'en suis passé au siége, ayant fait garnir la tranchée de fusils de rempart tirés de l'arsenal de Strasbourg, et qui ne sortaient pas de la tranchée.

Votre armée peut donner un combat d'un moment à l'autre, dès qu'elle sera au delà du Rhin.

[1] On verra par la lettre de M. de Ricous à M. le maréchal de Villars, rapportée au rang des pièces, en quoi consistait l'avantage que l'électeur venait de remporter sur le comte de Schlick, et les dispositions que faisait ce prince pour profiter de ces premiers succès.

Ce n'est pas du tout ma faute si quelques brigadiers ou colonels ont quitté leurs logements, leur ayant bien déclaré une vérité assez connue, c'est que le général n'a aucun pouvoir de donner des congés, et expliqué d'ailleurs, comme votre majesté l'aura trouvé dans mes dépêches du 19, à M. de Chamillart, que j'avais dit à tous que les ordres de votre majesté, les mouvements de ses ennemis et ceux de ses amis, pourraient d'un moment à l'autre me faire repasser le Rhin, et qu'ainsi ceux qui voudraient s'en aller prissent la liberté d'en faire demander la permission à votre majesté. Si quelques-uns ont manqué, comme on me l'assure, elle aura la bonté d'ordonner ce qu'elle trouvera sur cela du bien de son service.

Les ordres partaient, sire, pour mettre tout en mouvement, quand MM. les officiers généraux ici présents et M. l'intendant m'ont représenté la nécessité d'envoyer à votre majesté un homme instruit de l'état présent de toutes choses. M. le chevalier de Tressemane aura l'honneur d'en rendre compte à votre majesté; et pour moi, sire, je change tous les ordres qui partaient pour faire marcher toutes les troupes, en ceux de se tenir prêts au premier qu'elles doivent attendre d'un moment à l'autre.

Je supplie très-humblement votre majesté de vouloir bien m'en envoyer sur ce qu'elle apprendra de M. de Tressemane. Je n'aurais pas repassé le Rhin si j'avais pu ne pas donner un temps indispensable à une armée qui a été en mouvements tout l'hiver, et que votre majesté destine à de si difficiles, que si elle ne part en bon état, on peut la compter ruinée dans trois mois.

J'espère qu'à l'avenir votre majesté sera très-satisfaite de mon extrême régularité à suivre très-exactement l'honneur de ses ordres.

Le roi n'attendait la réponse de M. le maréchal de Villars que pour apprendre l'exécution de ses ordres, et non pas pour prendre des tempéraments relatifs à ses représentations. Tout ce que M. le chevalier de Tressemane dit à sa majesté ne la fit point changer de sentiment; persuadée qu'il n'y avait

point de plus mauvais parti que celui de rester dans l'inaction, tandis que l'électeur s'exposait à sa ruine pour les intérêts de la France, elle ordonna de nouveau à M. le maréchal de Villars, et d'une manière plus absolue qu'elle ne l'avait encore fait, de repasser à la rive droite du Rhin le plus tôt et avec le plus de troupes qu'il serait possible, et d'y être rassemblé le 10 ou le 12 du mois d'avril, afin de s'acheminer, sans perdre de temps, à la jonction, ou de marcher au prince de Bade pour le combattre. Elle lui fit connaître en même temps que de là dépendaient son repos, le salut de son allié et l'événement de la guerre; et pour le mettre en état de régler, en cas de jonction, sa conduite envers l'électeur, elle lui adressa un extrait des articles secrets des traités qu'elle avait faits avec ce prince le 9 mars 1701 et le 17 juin 1702.

Lorsque M. le maréchal de Villars reçut ces derniers ordres, il avait déjà donné les siens pour la marche des troupes, et, suivant ses dispositions, elles devaient toutes être rendues à la droite du Rhin le 10 du mois d'avril; mais son projet n'était pas, lorsqu'elles seraient rassemblées, de passer les montagnes : il prévint la cour que les neiges ne permettaient pas de l'entreprendre; c'était au prince de Bade qu'il devait marcher pour l'attaquer dans ses lignes de Bühl, sans cependant perdre de vue la jonction avec l'électeur, si les démarches de ce prince et les circonstances venaient à lui en faciliter les moyens. Mais en prenant le parti de chercher à combattre le prince de Bade, il crut ne devoir pas dissimuler au roi le désavantage qu'il y aurait pour lui d'attaquer avec de l'infanterie dont plus de la moitié manquait de fusils, et à laquelle il n'avait d'armes à donner que les espontons, les piques et les hallebardes qui se trouvaient dans les arsenaux; qui n'avait ni tentes, ni habits, ni recrues, ni officiers; et avec de

la cavalerie qui n'était pas en meilleur état, et qui n'avait ni selles ni bottes.

La lettre qu'il écrivit à M. de Chamillart, le 27, développe dans toute leur étendue et son projet et ses incertitudes sur la conduite qu'il aurait à tenir suivant les différents événements que pourrait produire la démarche qu'il allait faire.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart. Strasbourg, 27 mars 1703[1]

Voilà, monsieur, tous les ordres partis. Vous verrez par la copie ci-jointe de la lettre que j'écris à M. le maréchal de Tallard, que je suis exactement les premières intentions de sa majesté. Tout va se mettre en mouvement. J'ai, Dieu merci, l'esprit en repos présentement. J'avoue que, sur la lettre de sa majesté du 20, je devais faire marcher; mais MM. les officiers généraux m'obligèrent à prendre le parti d'envoyer M. le chevalier de Tressemane. Pour cette fois le moindre délai me rendrait criminel.

Comme j'ai manqué, en repassant le Rhin sans ordre, il est de la prudence de ne pas s'exposer à prendre rien de pareil sur soi. Tout ce que je puis, monsieur, c'est de vous exposer assez à l'avance tous les divers cas, autant que je les puis prévoir, sur lesquels j'ai à vous demander d'être honoré des ordres de sa majesté.

Premièrement, si j'apprends que M. l'électeur de Bavière vienne à Villingen, et que les neiges ne ferment pas la montagne (ce que nous verrons nous-mêmes), j'y dois marcher sans difficulté. Si M. l'électeur ne venait pas jusqu'à Villingen, et ne pouvait m'y faire trouver du pain ou du moins à quatre ou cinq lieues de là, que dois-je faire? Comptez, monsieur, que sur les choses de peu d'importance j'aiderai à la lettre, et ce n'est pas par un esprit de difficulté que j'ai l'honneur de vous mander tout ceci; c'est pour ne pas exposer légèrement l'armée du roi.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1675, lettre 163

Si je n'ai pas de nouvelles de M. l'électeur de Bavière, je dois marcher à M. le prince de Bade, que je compte trouver retranché à Bühl. Selon les apparences, il retirera presque toutes les troupes qui sont à Weissembourg, Lauterbourg et derrière la Lauter, auquel cas je crois que M. le maréchal de Tallard peut attaquer ces postes-là.

Si M. le prince de Bade est séparé et que ses forces soient médiocres derrière Bühl, j'espère que je pourrai l'emporter.

Premièrement, je tâcherai, de concert avec M. le maréchal de Tallard, de lui donner toutes les inquiétudes que je pourrai pour les retranchements qu'il occupe derrière la Lauter, et puis de marcher diligemment à ceux de Bühl.

Si je le force là, je n'ai rien de meilleur à faire que d'aller emporter le fort que les ennemis ont devant le Fort-Louis, y établir un pont, marcher à Ettlingen et à Pfortzheim. Si j'ai un succès sur l'armée du prince de Bade, je ne demande pas d'ordre, et je le mènerai loin. La jonction ne nous embarrassera guère.

Si je trouve M. le prince de Bade avec toutes les forces hollandaises et autres derrière Bühl, comme les apparences le veulent, que mon attaque ne réussisse pas, ou que tous les officiers généraux trouvent impossible de l'y forcer, il faut revenir sur ses pas, puisque M. le prince de Bade ayant consommé les fourrages en deçà de Bühl, et moi, trois lieues au delà de la Kintzig pendant le siége de Kehl, la subsistance doit être courte : en ce cas, monsieur, je vous demande les ordres de sa majesté.

Car ceux qui publient que je ne veux pas joindre M. l'électeur de Bavière, et que j'ai repassé le Rhin pour voir madame de Villars, qui ne m'a pourtant pas beaucoup occupé pendant mon siége de Kehl, ne songent sans doute pas que j'ai dû me conserver de la subsistance pour repasser le Rhin, qu'il y a un esprit de prévoyance dans la guerre de campagne pour ménager un pays qui doit nous servir dans les nécessités urgentes, et que de ces ménagements dépend quelquefois le succès d'une campagne.

Ceux qui me blâment d'avoir repassé le Rhin seront peut-être forcés d'avouer, comme tous ceux qui sont ici, que c'était le seul parti à prendre.

En ce cas donc, monsieur, que la subsistance me manque en attendant les nouvelles de M. l'électeur de Bavière, ayez la bonté de m'ordonner quel parti je dois prendre; car pour repasser le Rhin une seconde fois avant les herbes, c'est ce dont il faut bien se garder.

Je vous avais supplié, monsieur, de m'envoyer M. le comte de Marcin. Pourquoi M. de Monasterol, que l'on m'assure blâmer fortement ma conduite, n'est-il pas ici? Je vous avais supplié aussi qu'il vînt l'examiner; car pour moi, monsieur, quand le roi l'aura bien résolu, personne ne mènera plus volontiers ses troupes à une action dangereuse : il n'y a qu'à recevoir ses ordres, et j'ose vous supplier de vouloir bien me donner par avance des instructions.

Vous m'avez un peu laissé faire jusqu'à présent, et vous m'avez gouverné pour l'entreprise de Kehl de manière à ne la pas manquer.

Vous eûtes la bonté de me mander que je m'étais fait maréchal de France, la campagne précédente, par de très-grands services et de belles actions; qu'il fallait songer à me faire connétable; je n'ai pas regardé ce discours comme une espérance bien prochaine, et j'eus l'honneur de vous mander que je n'en étais pas encore là; mais enfin de tels propos réveillent l'ardeur. Qu'est-il arrivé? c'est que nous avons surmonté, premièrement, tous les obstacles qui nous retenaient en Alsace. On est parti de Neubourg, le 15 février, et vingt-deux jours après Kehl a été au pouvoir du roi.

Pour l'expédition de ce second projet, ma foi, si vous me permettez de sortir un peu du sérieux qui convient quand on a l'honneur d'écrire à son ministre, j'aurai l'honneur de vous dire que vous vous y prenez très-mal. On commence par me gronder : j'ai abusé de la confiance de sa majesté en prenant trop sur moi; il me revient des menaces. Ce n'est pas là la bonne manière; et suivant

les premiers, il fallait me mander : « Le roi sait que votre zèle et un désir de gloire vont tellement avant tout dans votre cœur que les récompenses ne sont pas nécessaires pour vous exciter. Cependant, comme rien n'est plus important que la jonction, sa majesté envoie à M. l'électeur de Bavière un brevet de duc pareil à ceux qu'elle a donnés à messieurs les maréchaux de Boufflers et d'Harcourt, pour vous le remettre dès que son armée aura joint les troupes bavaroises. Après cela, allez vers l'Autriche, divisez les forces de l'empire, forcez-le à la paix, et nous verrons si l'on pourra croire sérieux ce que vous avez bien vu qui ne l'était pas quand je vous ai nommé l'emploi de connétable. »

Voilà, monsieur, des paroles nécessaires, non pour augmenter le zèle, il est toujours égal, mais pour que votre général ait l'esprit plus libre, le cœur satisfait, et que, jugeant de sa fortune dans la guerre par celle qu'il trouve dans son élévation, il ne croie rien d'impossible. En vérité cela est plus sûr que de suivre l'avis des courtisans, qui, ne songeant qu'à détruire ceux qui n'ont pour eux que leurs services, pourraient établir, sous un roi moins juste et moins grand que celui que la bonté de Dieu nous a donné, cette maxime si dangereuse pour les maîtres de la terre, qu'il vaut mieux songer à leur plaire qu'à les servir : plaire et servir, cela peut-il être séparé? Peut-on plaire sans servir? Vraiment oui, et recevoir les grâces les plus importantes. Peut-on servir sans plaire? Hélas! oui.

P. S. Sur ce que vous me faites l'honneur de me dire que le courtisan veut s'imaginer que j'évite la jonction, j'aurai celui de vous répondre que je la désire passionnément, mais que je regarde le commandement d'une armée séparée de nos frontières, comme l'emploi le plus difficile qui ait jamais été donné à personne. Ajoutez-y, monsieur, que cette armée part sans officiers ni recrues, ni habillements, ni armes, et des fonds bien médiocres pour sa subsistance. A cela près, fussions-nous déjà de l'autre côté du Danube; mais celui qui ne comprendra pas la pesanteur d'un tel emploi ne mérite pas d'en être chargé.

M. le maréchal de Villars, en attendant les ordres qu'il demandait à la cour, manda à M. de Tallard de se rendre avec toutes ses troupes à Phaltzbourg, afin d'être à portée de faire une diversion du côté de la Lauter pour y retenir les troupes des ennemis qui étaient sur cette rivière et dont celles de Hollande, qui venaient d'y arriver, avaient grossi le nombre, ou d'entreprendre sur cette partie, si le prince de Bade se déterminait à la dégarnir pour se renforcer sur la ligne de Bühl.

Il écrivit aussi à l'électeur pour lui faire part de son mouvement et lui annoncer que, quoique l'armée manquât de la plupart des choses qui étaient nécessaires pour la mettre dans un état satisfaisant, il allait devancer l'époque à laquelle il avait fixé les opérations relatives à la jonction; il demanda en même temps à ce prince, de donner des ordres pour que l'armée du roi pût trouver au delà des montagnes, des vivres, des fusils, des draps, des souliers, des bottes et autres moyens de réparations dont elle avait besoin, et que la brièveté du temps ne permettait pas de lui procurer avant de s'acheminer pour le joindre.

L'éloignement où ce prince était de M. le maréchal de Villars, la difficulté des communications du Rhin à la Bavière, dont les impériaux étaient maîtres et qu'ils éclairaient avec la plus grande vigilance, rendaient le commerce entre l'électeur et le général de l'armée du roi aussi lent qu'incertain, et le concert presque impossible à établir : un mois presque entier s'écoulait avant qu'une lettre pût parvenir, et la réponse n'exigeait pas moins de temps. C'est ce qu'on voit par ce qu'on a pu recueillir de cette correspondance, puisqu'il paraît que dans le temps même où M. le maréchal de Villars était à la veille d'avoir toutes ses troupes à la droite du Rhin, à peine l'élec-

teur était-il instruit du parti qu'il avait pris après le siége de Kehl, de leur faire prendre des cantonnements à la rive gauche de ce fleuve; de même, le jour où M. le maréchal de Villars avait eu le plus de sujet de prendre de l'inquiétude sur la situation de l'électeur, par les nouvelles des dispositions des comtes de Schlick et de Stirum pour attaquer de tous côtés la Bavière, avait été celui où les affaires de ce prince avaient commencé à prendre une face plus favorable.

En effet, dans les premiers jours du mois de mars les comtes de Stirum et de Schlick avaient commencé leurs opérations : le premier avait quitté Nordlingen et descendu la gauche du Danube pour entrer dans le haut Palatinat; le second avait remonté la droite de l'Inn vers Scharding, pour passer cette rivière et pénétrer dans la Bavière. Ce dernier s'empara de quelques postes et fit cantonner ses troupes jusqu'à ce que tout fût prêt pour son passage. Mais à peine l'électeur avait-il eu avis des premiers mouvements de ces deux généraux, qu'il avait, d'un côté, chargé le général Weigel d'aller assembler dans le haut Palatinat un corps de troupes pour s'opposer au comte de Stirum, et de l'autre il était parti de Munich pour aller lui-même attaquer le comte de Schlick, qui menaçait ses états de plus près. Arrivé le 10 à Scharding, il y passa la rivière avec huit mille hommes et tomba le lendemain sur les quartiers de deux régiments qu'il mit en fuite; de là il s'avança sur le village d'Eisenbrut, où il trouva la cavalerie des Saxons en bataille, au nombre de seize escadrons et environ cinq cents hommes d'infanterie qui gardaient leur artillerie. L'électeur ne leur donna pas le temps d'en faire usage, il les força de l'abandonner. Leur cavalerie ne tint point : elle se jeta dans un défilé, où on la poursuivit avec tant de vivacité pendant plus d'une lieue, qu'elle fut entièrement défaite. On fit plus de

cinq cents prisonniers, parmi lesquels était un général-major, un colonel et plusieurs autres officiers en grade. On prit seize étendards, quatre pièces de gros canon, quatre mortiers, les bagages et l'attirail d'un pont de bateaux.

Cet avantage déconcerta entièrement les projets du comte de Schlick, qui se replia avec le reste de ses troupes sur Passau, où il prit le parti de se retrancher, quoiqu'il eût encore avec lui douze mille hommes. L'électeur ne jugea pas devoir aller l'y chercher: il se contenta, pour l'y contenir, de laisser à Scharding et dans les postes voisins de cette ville un gros détachement sous les ordres du général Lutzelbourg, et il courut au secours du haut Palatinat, que le comte de Stirum commençait à ravager. Le 14 il se mit en marche pour aller joindre le général Weigel, remonta à tire d'ailes le Danube, et arriva le 20 à Straubing. Il y apprit que la ville de Neumarkt, après avoir été canonnée et bombardée, avait ouvert ses portes aux impériaux le 17; que le lendemain Amberg avait été investi, et qu'ils avaient des vues sur Ratisbonne pour s'assurer un passage sur le Danube et l'entrée de la Bavière. Il ne balança point à marcher à eux. Le 24 il se porta à Donaustauf, à deux lieues de Ratisbonne, où il rassembla un corps de quatorze mille hommes, et, sur l'avis que les ennemis marchaient sur la Vils, il envoya occuper Schmidmühle et quelques autres postes, et s'y rendit lui-même le 28. Le margrave d'Anspach occupait le village d'Ensdorf, situé sur la rivière qui le partage en deux parties, et avait sous ses ordres un détachement du corps du comte de Stirum qui s'avançait avec neuf mille hommes pour le soutenir. Son altesse électorale prévint ce secours, attaqua le margrave, qui fut tué et son détachement entièrement défait. Le comte de Stirum n'avança point; il prit le parti de se retirer à Neumarkt, et, après avoir fait raser les

fortifications de cette place, il prit le chemin de Nordlingen. L'électeur ne le suivit que jusqu'à Hohenbourg et revint à Ratisbonne, dont il s'empara pour être maître du pont du Danube, et acheva de faire perdre aux impériaux toute idée d'entreprise du côté de ce fleuve; mais comme le comte de Schlick recommençait à étendre ses troupes vers Scharding, l'électeur repassa à la droite du Danube et descendit à Straubing pour l'observer de plus près.

Ce ne fut que pendant ces mouvements et dans le temps où il marchait au comte de Stirum, c'est-à-dire le 24, qu'il apprit, même encore confusément, qu'après le siége de Kehl l'armée du roi avait passé à la rive gauche du Rhin, et ce fut aussi alors, que d'un côté, incertain du succès de sa marche contre le comte de Stirum, et de l'autre, craignant d'être abandonné par la France ainsi que ses ennemis en répandirent le bruit, il écrivit à M. le maréchal de Villars pour lui marquer ses inquiétudes et le presser de venir à son secours par les plaines de la Souabe, ou du moins de lui envoyer en toute diligence, par les vallées, un corps de huit ou dix mille hommes, tandis que avec le reste de son armée il contiendrait le prince de Bade à Stollhoffen et à Bühl.

Cette lettre fit plus de diligence qu'aucune de celles qu'il avait écrites jusqu'alors à M. le maréchal de Villars; ce général la reçut le 2 avril, et aussitôt il lui fit la réponse suivante, pour justifier la démarche qu'il avait faite en menant l'armée à la gauche du Rhin, et pour l'instruire de ses nouvelles dispositions, en lui indiquant celles que son altesse électorale avait à faire pour concourir à la jonction. Il écrivit en même temps au roi pour rendre compte à sa majesté de la marche des troupes et du plan de ses opérations.

Lettre de M. le maréchal de Villars à l'électeur de Bavière.

Strasbourg, 1er avril 1703[1].

Si votre altesse électorale a reçu quelques-unes des lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire, elle aura trouvé que je ne repassais le Rhin qu'en attendant ses ordres, par une nécessité presque indispensable de me conserver le fourrage nécessaire pour marcher à votre altesse électorale quand elle l'ordonnera. Elle aura vu même, que bien qu'une infinité de raisons m'aient porté à croire que l'on ne pouvait remettre les troupes en mouvement que vers la fin d'avril, pour arriver le 7 mai à Villingen, comme le nombre de fioles couvertes de vert le marque, cependant je n'attendais que ses ordres pour marcher plus tôt, et que les troupes les plus éloignées ne seraient qu'à cinq journées du Rhin. Enfin, monseigneur, si par hasard il y avait eu quelque faute, elle vient de moi uniquement, car le roi a fort désapprouvé que j'aie repassé et m'en a blâmé, bien que très-certainement il m'eût été impossible de faire autrement par le manque de fourrages. Enfin, monseigneur, les troupes commencent à repasser le 5; et votre altesse électorale peut compter que le 10 j'aurai au delà du Rhin plus de cinquante bataillons et près de quatre-vingts escadrons. Si votre altesse électorale veut marcher à Villingen, je ne vois pas ce qui peut empêcher la jonction. Qu'elle ait la bonté d'y faire trouver du pain pour cinquante bataillons et soixante escadrons. Je mènerai un équipage de quarante pièces de campagne et douze cents chevaux des vivres; enfin, monseigneur, toutes les apparences sont que votre altesse électorale pourra donner la loi à ses ennemis.

Si votre altesse électorale ne pouvait pas venir à Villingen comme elle m'a fait l'honneur de m'en assurer par sa dernière dépêche, et nous y faire trouver du pain, qu'elle ait la bonté de me le faire savoir; car en ce cas-là, c'est-à-dire, si je n'ai pas de ses nouvelles, je vais chercher à attaquer M. le prince de Bade, et certainement, monseigneur, je ne le marchanderai pas : votre altesse électorale sait bien que je suis homme de parole. Je lui avais promis, l'année

[1] Cette pièce se trouve en copie dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1675, lettre 177.

passée, que j'attaquerais M. le prince de Bade le 14 ou le 15 octobre, je l'attaquai le 14; pour cette fois, je crois pouvoir être bien près de lui le 15 avril : s'il est dans un poste qui laisse la moindre espérance de le pouvoir forcer, je répète à votre altesse électorale que je n'y manquerai pas. Si Dieu me donne un succès heureux, je marcherai droit à Ettlingen, Pfortzheim, Stuttgard, et votre altesse électorale n'a qu'à me donner de ses nouvelles vers Esslingen.

Si je ne puis pas l'attaquer, je reviendrai vers les gorges d'Offenbourg, Waldkirch, attendre des nouvelles de votre altesse électorale; et j'ai l'honneur de lui dire que j'ai des ordres si positifs de hasarder plutôt l'armée du roi que de ne pas la secourir, que je ferai l'impossible. Elle aura la bonté de juger elle-même si cette armée ne serait pas hasardée, ne trouvant pas du pain assuré au delà des montagnes, c'est-à-dire à Villingen ou à quatre ou cinq lieues de là; car je ne cherche pas à faire des difficultés; et bien que l'on ait voulu donner à votre altesse électorale des impressions de moi, que j'ose m'assurer qu'elle n'aura pas prises, elle me trouvera toujours le même zèle, la même ardeur pour son service qu'elle m'a connus, et tous les sentiments de respect, etc.

P. S. Votre altesse électorale me fait l'honneur de me dire qu'elle croit que je puis prendre la plaine; elle voit bien qu'il faudrait auparavant avoir défait M. le prince de Bade; je tâcherai de l'essayer, mais je n'en réponds pas.

Quant à ce secours de huit à dix mille hommes que votre altesse électorale me propose de faire passer par la vallée de la Kintzig, pendant que je tiendrai M. le prince de Bade en échec, si ce nombre passe, un plus considérable ne sera pas plus difficile. Enfin, monseigneur, nous voilà ébranlés; et présentement il faut se joindre à quelque prix que ce soit. J'irai à Villingen, je le puis; mais, monseigneur, si votre altesse électorale n'y vient pas comme elle a eu la bonté de m'en assurer, puis-je aller plus loin sans prendre cette

petite ville? Après cela je trouve Rottweil. Je ne puis porter assez de poudre, de boulets pour tous ces petits siéges; certainement M. le prince de Bade prendra d'abord mes derrières, et, soutenu par les villes de Fribourg et Brisach, je n'ai plus de communications avec le Rhin; je n'en trouve pas une assurée pour ma tête, l'armée du roi est exposée, et je me trouverai ayant consommé tous mes vivres, sans en pouvoir attendre que par le moyen de votre altesse électorale.

Pour finir, si j'ai des nouvelles de votre altesse électorale, et qu'elle assure ma tête vers Villingen, j'y marche droit; et en attendant, je crois devoir marcher à M. le prince de Bade; après cela, qu'elle ordonne; car le roi hasarderait plutôt la moitié de ses états que de ne pas soutenir votre altesse électorale, j'en ai l'ordre précis; et la seule impossibilité, mais impossibilité bien reconnue, l'empêchera : cette impossibilité, je ne la vois plus que par n'avoir pas les vivres que, passé Villingen, votre altesse électorale voit bien que je ne saurais avoir que par elle.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Strasbourg, 3 avril 1703[1]

Sire, je règle la marche des troupes de manière que nous aurons le temps de pourvoir aux plus pressants besoins.

Ce qui doit faire un sensible plaisir à votre majesté, et qui me surprend, je l'avoue, c'est que jamais on n'a vu arriver tant de recrues pour son infanterie; et je crois que si elle avait eu le temps ordinaire, elle serait sortie plus forte, plus belle et plus complète qu'elle ne l'a jamais été.

Les troupes de Comté et de haute Alsace passent le 5 à Huningue. J'ai cru que les premiers mouvements doivent se faire vers cette ville, voisine de Bâle, d'où partent les nouvelles pour tout l'empire : premièrement, parce que je ne veux et ne puis rien tenter de ces côtés, faisant pourtant répandre le bruit que j'y marche; en second lieu, pour que la voix publique apprenne plus tôt à M. l'élec-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1675, lettre 175.

teur de Bavière que les armées de votre majesté sont au delà du Rhin.

Je fais retarder de quelques jours la marche de ce qui part de l'Alsace et du haut de la Sarre, pour que ces troupes passent au pont de Kappel le 11. Pendant ce temps-là celles que M. de Rosel rassemble vers Huningue et Neubourg marcheront entre Brisach et Fribourg pour se rendre dans la plaine de Kentzingen.

M. le maréchal de Tallard m'a mandé devoir arriver à Phaltzbourg le 4; je lui donnerai un rendez-vous le 5, à moitié chemin d'ici, et nous concerterons tous nos mouvements, de sorte que j'espère, avec l'aide de Dieu, pouvoir bientôt embarrasser M. le prince de Bade.

Quant à la marche de l'armée de votre majesté au delà du Rhin, je crois devoir prendre la liberté de lui expliquer le plus clairement qu'il m'est possible tout ce que l'on peut prévoir d'obstacles et de facilités dans l'exécution de ses ordres; du reste, son extrême bonté paraît tellement dans ses dernières dépêches et par ce qu'elle a bien voulu dire à M. le chevalier de Tressemane, que je dois compter plus que jamais sur son indulgence.

Votre majesté aura vu dans mes précédentes que, par la prise de Kehl, je trouvais plus de facilités que jamais à cette jonction, laquelle j'ai toujours comprise comme le plus important service que l'on pût lui rendre, et que j'ai suivi sans perdre de vue un seul moment tout ce qui pouvait l'acheminer. Le pont établi à Kappel peut nous donner de grandes facilités.

M. le chevalier de Tressemane est arrivé hier à quatre heures du matin. M. le comte du Bourg, M. l'intendant et moi avons passé la journée entière à examiner avec lui tout ce qui peut être le plus convenable au service de votre majesté.

Nous sommes convenus de la même chose que j'ai déjà eu l'honneur de mander à votre majesté, que si M. l'électeur de Bavière s'avance à Villingen, comme il m'a fait l'honneur de me l'écrire, il n'y a pas à hésiter, et qu'il faut marcher droit à lui par la vallée de Wald-

kirch : je tiens la jonction infaillible de cette manière. Si M. l'électeur de Bavière ne nous donne pas de ses nouvelles, car votre majesté verra par la lettre ci-jointe de ce prince qu'il était le 25 mars vers Amberg, et qu'ainsi j'aurais bien mal fait de retenir l'armée de votre majesté au delà du Rhin; si donc M. l'électeur de Bavière ne nous promet pas de pain à Villingen, je supplie votre majesté de vouloir bien examiner quels sont les obstacles que nous avons pour la subsistance.

Nous trouvons Villingen et Rottweil, deux petites villes fermées d'une double enceinte de murailles et de quelques mauvais ouvrages de terre. Ces petites villes ne tiendraient pas deux jours quand on y peut marcher avec les préparatifs nécessaires; mais pour peu que ceux qui y commandent ne se troublent pas, il leur est aisé de voir qu'une armée dont la communication est fermée par Brisach et Fribourg n'a de munitions de guerre que ce qu'il en faut pour un combat et non pour un siége. Peut-être même que l'armée de M. le prince de Bade, que toutes les raisons doivent porter à s'approcher de nous par les vallées, nous resserrera encore. On dira à votre majesté : Mais pourquoi attaquer ces petites villes; y est-on obligé? — Mais où trouver des grains, puisque naturellement tous les villages doivent les porter dans les lieux fermés? Sire, une armée à laquelle le pain commence à manquer peut se trouver dans de grandissimes peines. Après cela, on ne perd pas courage, mais cherchant à me fortifier par de grands exemples, j'en trouve peu où l'on se hasarde à perdre de vue ses frontières sans être assuré d'une tête qui nous reçoive. Après une bataille gagnée, cela se peut; c'est ce qui me fait fort désirer de trouver l'occasion de la donner. Ce sera, sire, avec toutes les précautions qui peuvent assurer aux troupes de votre majesté un avantage que leur seule valeur pourrait leur promettre.

Ces difficultés, sire, nous paraissent mériter assez d'attention pour préférer le parti de marcher à M. le prince de Bade, supposé, comme je l'ai toujours dit, que M. l'électeur ne nous donne pas de ses nouvelles. Je prendrai des mesures avec M. le maréchal de Tal-

lard, pour donner toute l'inquiétude possible aux postes de la Lauter, défendus présentement par les troupes de Hollande.

Si j'ai un avantage sur M. le prince de Bade, je le mènerai loin, et votre majesté est la maîtresse de tout. Si je ne puis pas le combattre, je me rapprocherai d'Offenbourg et tâcherai de marcher par cette vallée. M. le maréchal de Tallard pouvant protéger ma route avec ses troupes et celles que je lui laisserai, et se mettant pour cela à la hauteur de Willstett, il faut espérer que pendant tous ces mouvements M. l'électeur de Bavière s'approchera de nous; et comme ceux de l'armée de votre majesté se feront dans ces commencements à portée de l'armée du Rhin, j'espère que, si les fourrages sont rares, les avoines que nous pourrons tirer de Strasbourg nous soutiendront.

Après avoir exposé à votre majesté ces divers partis, les bontés dont elle daigne m'honorer par une confiance si entière me porteront à lui dire que peut-être le parti que présentement je crois le plus convenable ne sera pas celui que je suivrai, parce que l'on trouve quelquefois plus de facilités et plus d'obstacles qu'on ne l'a prévu. J'ai présentement de très-bons partisans, qui étudient les gorges, les vallées, les divers chemins. Sur quoi j'ose supplier très-humblement votre majesté de vouloir bien se reposer, c'est que je suis parfaitement instruit de l'importance du service que j'aurai le bonheur de lui rendre, si je puis mettre son armée sur le Danube.

Si je n'en viens point à bout, je permets à ceux qui me suivront d'attaquer ma conduite, et de dire que je ne l'ai pas voulu. Je crois devoir désirer une occasion de combattre; je la chercherai avec fermeté et sagesse. Votre majesté peut bien aisément prévoir quelles sortes de difficultés nous trouverons, même après une jonction, pour les partages des contributions. Je ne sais pas encore les conditions du traité; peut-être y a-t-il divers articles sur lesquels j'aurais des représentations à faire à votre majesté; mais, à cela près, il faut joindre: l'intérêt de votre majesté, celui de M. l'électeur l'exigent. Que ce prince me fasse l'honneur de me croire un peu, et qu'il soit aussi

persuadé que votre majesté m'honore d'une assez grande confiance pour qu'aucun mauvais office ne puisse la détruire. Je sais, sire, que je dois lui faire l'honneur de tout. J'ai vu feu M. le duc de Lorraine (la différence est grande de ce grand prince à un petit particulier comme moi) avoir pour M. l'électeur de Bavière, en tout ce qui ne regardait pas l'essentiel, une véritable soumission. De tels exemples pourraient m'instruire, si mon attention au service de votre majesté avait besoin de leçons.

S'il m'est permis de parler sur le parti qu'a pris M. l'électeur d'aller défendre le haut Palatinat au delà du Danube, j'aurais pensé qu'il convenait mieux, après l'heureux succès qu'il a remporté sur le général Schlick, de remonter le Danube pour se rapprocher toujours de nous.

Enfin, sire, j'écris par diverses voies, et d'ailleurs j'envoie les lettres chiffrées, à M. de Puysieulx et au trésorier de Huningue, les priant d'en faire diverses copies et d'en envoyer par toutes sortes d'endroits. Le courrier qui m'est arrivé est du sieur de Montigny, lieutenant-colonel de M. l'électeur de Bavière. Il m'assure qu'il est venu sans nul obstacle et compte retourner de même.

J'apprends dans ce moment, par divers avis confirmés par des déserteurs, que les troupes des ennemis commencent à entrer dans les montagnes, et que M. le prince de Bade lui-même est allé vers Hasslach. Les bruits sont répandus depuis plusieurs jours, sur la frontière, des ordres de votre majesté de marcher en Bavière à quelque prix que ce soit. Je ne suis pas fâché que M. le prince de Bade commence à s'ébranler; il lui sera difficile de tenir les montagnes et la plaine, et ce que je souhaite le plus, c'est qu'il se sépare. Enfin, sire, votre majesté peut compter que vers le 15 nous commencerons à tenir les ennemis de bien près. Je ne les tâtonnerai pas, et, sans me commettre mal à propos, j'agirai toujours dans l'esprit d'un homme qui croit les troupes de votre majesté les meilleures du monde, et capables de réussir à tout ce qui n'est pas impossible.

M. le maréchal de Tallard, qui devait se rendre à Phaltzbourg le 4, avait déjà mis en mouvement les troupes qui étaient à ses ordres sur la frontière de la Sarre et du pays Messin, où il ne devait laisser que trois bataillons et deux escadrons de campagne, sous le commandement de M. de Varennes; mais comme les troupes de l'armée devaient occuper jusqu'au 7 les lieux de la route que les siennes avaient à tenir, il fit ses dispositions pour qu'elles fussent rassemblées à Phaltzbourg le 8.

En attendant que les circonstances le missent à portée de remplir avec son corps quelque objet utile aux opérations de M. le maréchal de Villars, instruit d'un côté du plan qu'avait formé ce général, et de l'autre, informé par M. de Chamillart que l'intention du roi était qu'il fît une diversion sur les lignes de la Lauter, il crut devoir représenter les inconvénients qu'il apercevait dans ce projet. Il fonda ses motifs premièrement, sur ce que, toutes les vues devant tendre à la jonction, il ne devait pas être question d'entreprendre sur les lignes de la Lauter; en second lieu, sur ce qu'il ne convenait pas qu'il s'enfonçât dans la basse Alsace, tandis que M. le maréchal de Villars ne cherchait qu'à profiter du premier moment favorable qui se présenterait pour passer les montagnes, qu'au contraire il fallait qu'alors il se trouvât à portée de Strasbourg, pour rassembler les troupes que M. de Villars laisserait dans la vallée du Rhin et protéger l'Alsace; qu'en conséquence, il jugeait ne devoir point s'avancer au delà de la forêt de Haguenau, où non-seulement il se trouverait sans communication avec M. le maréchal de Villars et hors de portée de savoir ce qui se passerait de l'autre côté du Rhin, mais aussi dans l'impossibilité de prendre des mesures relatives aux événements. En troisième lieu, il fit observer à la cour le danger auquel on s'exposerait, si M. le maréchal de Villars, prenant le parti d'attaquer

M. le prince de Bade, venait à être repoussé. D'après ces différentes observations, auxquelles il joignit celle de la difficulté des subsistances dans la basse Alsace, qui avait été entièrement épuisée pendant la campagne précédente, il proposa de passer le Rhin avec les dix-huit bataillons et les vingt-trois escadrons qui composaient son corps, de joindre ces troupes à celles qui ne devaient point passer les montagnes, et de former, en y arrivant, deux corps sur la Kintzig, celui-là et celui que M. de Villars devait mener avec lui, afin que, lorsque le moment serait venu, ce général se portât rapidement aux passages qu'il aurait choisis pour faire la jonction avec l'électeur, tandis qu'avec ce qui lui resterait il se mettrait en état de marcher au prince de Bade ou du moins de couvrir la marche de M. le maréchal de Villars.

Le roi avait prévu qu'en effet rien ne pouvait être plus utile au bien des affaires que de se préparer les moyens de pouvoir réunir promptement toutes les forces ou du moins de se prêter mutuellement des secours d'un côté du Rhin à l'autre; en conséquence, sa majesté manda à M. le maréchal de Tallard, que, dès qu'il apprendrait que le prince de Bade ferait passer ce fleuve à celles de ses troupes qui étaient sur la Lauter, il eût à se porter à Strasbourg; et elle lui laissa la liberté de passer aussi le Rhin avec la totalité ou une partie des siennes, suivant ce que les circonstances pourraient exiger; mais elle lui fit connaître en même temps que sa volonté n'était point qu'il y eût à la rive droite de ce fleuve deux armées séparées.

M. le maréchal de Villars lui-même, qui avait témoigné la plus grande confiance dans la diversion que M. le maréchal de Tallard pourrait faire vers la Lauter, revint à son avis; et dans la conférence qu'il eut avec lui le 7, au Kokersberg, près de Saverne, on convint, 1° que les troupes de M. de Tallard, qui

se réunissaient ce jour-là à Sarrebourg, y resteraient jusqu'au 12, qui était l'époque où M. le maréchal de Villars devait de sa personne passer le Rhin pour joindre l'armée; qu'alors M. de Tallard s'avancerait à Phaltzbourg, mais seulement avec quelques régiments et en faisant toutes les démonstrations capables de laisser croire à M. le prince de Bade qu'il marchait en basse Alsace; 2° que le 14 M. le maréchal de Villars se porterait à l'entrée de la gorge de Waldkirch, et qu'en même temps M. le maréchal de Tallard ferait avancer le reste de ses troupes à Phaltzbourg pour y rester jusqu'à ce qu'il apprît que M. de Villars, ou fût entré dans les montagnes, ou revînt sur la Kintzig; qu'en ce dernier cas, M. le maréchal de Villars ferait savoir à M. de Tallard le moment où il conviendrait de faire paraître une tête qui annonçât une marche sur Weissembourg; qu'alors ce dernier enverrait douze à quinze cents chevaux le long du pied de la montagne jusque vers Bouxweiler et Pfaffenhofen, comme pour reconnaître un camp et des fourrages; que le lendemain il ferait descendre quelques régiments à Saverne, et que M. le maréchal de Villars, de son coté, ferait longer par un corps de troupes la rive gauche du Rhin, sur le chemin de Lauterbourg, afin d'obliger le prince de Bade à ne point dégarnir les lignes de la Lauter; 3° que pendant ce temps M. le maréchal de Villars s'avancerait du côté de Bühl pour reconnaître la possibilité de tenter une attaque; que s'il jugeait ne pouvoir l'entreprendre, il se rejetterait dans le Kintzigerthal; qu'alors ce serait le cas où il faudrait que M. de Tallard passât le Rhin, afin que, se joignant aux troupes qui n'étaient point destinées pour la Bavière, il pût empêcher M. le prince de Bade de prendre M. de Villars par ses flancs et ses derrières, lorsqu'il entrerait dans la gorge et les défilés.

M. le maréchal de Tallard, en rendant compte au roi du

résultat de la conférence, porta ses vues non-seulement sur ce qu'il aurait à faire lorsqu'une fois M. de Villars se serait éloigné, et jusqu'à l'arrivée des troupes destinées à former l'armée que devait commander monseigneur le duc de Bourgogne sur le Rhin, mais aussi sur les opérations du commencement de la campagne, dont la première lui parut devoir être le siége de Vieux-Brisach; il adressa même au roi un mémoire tendant à expliquer les motifs qui pouvaient appuyer ce projet et à faire connaître les moyens de l'exécuter.

Quant à M. le maréchal de Villars, les nouvelles qu'il eut à Strasbourg, en arrivant de la conférence de Kokersberg, lui firent juger que le mouvement des troupes de la haute Alsace et de la Franche-Comté, qui avaient passé le Rhin à Huningue le 5, sous les ordres de M. de Rosel, avait déjà donné de l'inquiétude aux ennemis; d'un côté, quelques troupes réglées et beaucoup de milices, sous le commandement du comte Prosper de Furstemberg, s'étaient portées diligemment derrière Rothenhausen; de l'autre, le prince de Durlach était entré avec des détachements dans la vallée de la Kintzig, par Oppenau, et en même temps les troupes qui gardaient la Lauter s'étaient rassemblées près de Lauterbourg, à portée du pont de Dachsland.

Cette dernière nouvelle fixa la principale attention de M. le maréchal de Villars, et lui fit craindre que ces troupes ne joignissent le prince de Bade; ce fut ce qui l'engagea à mander à M. le maréchal de Tallard que si les mouvements qu'il devait faire sur la Moder ne les retenaient pas à la gauche du Rhin, il deviendrait nécessaire qu'il passât aussi ce fleuve pour descendre sa rive droite vers le Renchenloch, pendant que la grande armée marcherait à Bühl, par le pied des montagnes, afin de faire un effort général sur les lignes des ennemis.

Après avoir achevé ses dispositions, et toutes les troupes

étant arrivées à leur destination, M. le maréchal de Villars se rendit le 12 à Rheinau, où s'étaient rassemblées celles de l'Alsace et de la haute Sarre, au nombre de vingt bataillons et de trente-sept escadrons, tous en très-bon état, malgré le peu de temps qu'ils avaient eu pour se réparer.

Le 13 au matin il passa le Rhin sur le pont de Kappel, et alla camper à Herboltzheim, près de Kentzingen, à portée de l'entrée de la vallée de Waldkirch. Il y fut joint par les quinze bataillons et trente et un escadrons que M. de Rosel avait amenés de Huningue; le reste des troupes qui devaient former l'armée, consistant en dix-neuf bataillons et seize escadrons, s'assemblait sous Strasbourg avec les équipages de l'artillerie et des vivres, et devait passer le Rhin au pont de Kehl.

Dans ces circonstances, M. le maréchal de Villars, n'ayant aucune nouvelle de l'électeur de Bavière et ayant des avis réitérés de la marche des troupes de la Lauter pour se rendre dans les lignes de Bühl, jugea ne pouvoir marcher trop tôt à M. le prince de Bade; il écrivit en conséquence à M. de Tallard pour l'engager à passer le Rhin et pour lui faire observer que, suivant les intentions du roi, il était obligé de le seconder dans son entreprise.

M. le maréchal de Tallard, qui rassemblait ses troupes sous Phaltzbourg pour commencer sa diversion vers la Moder, lui répondit qu'il serait non-seulement difficile, mais même contraire au succès de ses projets, de faire à la fois cette diversion et de se mettre à portée de passer le Rhin lorsque les circonstances l'exigeraient. Il sembla aussi disposé à se prévaloir d'une lettre qu'il reçut alors de la cour, par laquelle le roi le laissait le maître de prendre le parti qu'il jugerait à propos pour le bien de son service. Cependant il annonça à M. le maréchal de Villars que le 16 il s'avancerait à Saverne pour être à portée

d'exécuter ce qu'il exigerait de lui, mais ce ne fut pas sans lui faire observer qu'il rencontrerait de l'autre côté du Rhin, tant dans les marais du Renchenloch et de Lichtenau, où les ennemis avaient un poste, qu'à la rivière et à l'abbaye de Schwartzach, des obstacles qui ne lui permettraient, ni de marcher aux lignes de Bühl, l'armée devant tenir le chemin du pied de la montagne, qui était le seul par lequel on pût en approcher, ni de communiquer avec l'armée. Ce fut pour s'expliquer avec M. le maréchal de Villars sur cet objet important qu'il lui demanda une nouvelle entrevue.

Les circonstances n'en laissèrent pas le temps : M. de Villars apprit le 14, que non-seulement les troupes de la Lauter commandées par le général Thungen étaient arrivées à hauteur du Fort-Louis et à portée des lignes de Bühl, mais aussi que le comte de Stirum y ramenait en toute diligence celles du haut Palatinat qu'il avait rassemblées à Nordlingen. Sur ces nouvelles il n'hésita point à marcher à M. le prince de Bade. Jusqu'à ce moment il avait attendu inutilement des réponses de l'électeur sur ses dispositions pour concourir à la jonction; toutes les subsistances des environs du camp d'Herboltzheim se trouvaient épuisées; il n'était plus possible de rester dans l'inaction, et il lui parut que le prince de Bade, de son côté, ne pouvait prendre que trois partis : l'un, d'attendre derrière ses retranchements; l'autre, d'aller se mettre derrière les montagnes pour en défendre les débouchés, recevoir le comte de Stirum, et s'opposer en force à la jonction; le troisième, de se retirer derrière Ettlingen, pour tomber sur les derrières de l'armée du roi, dans le cas où elle s'avancerait sur Pfortzheim et où elle entrerait dans les plaines de Souabe du côté de la Bavière.

D'après ces considérations, M. le maréchal de Villars dé-

campa d'Herboltzheim le 15, et alla camper à l'abbaye de Schuttern.

Le 16 il mena l'armée à Offenbourg; le même jour les troupes, l'artillerie et les équipages des vivres, qui s'étaient assemblés à Strasbourg, sous les ordres de M. de Lannion, passèrent le Rhin et allèrent camper à Offenbourg et à Willstett; ce dernier avait, dès la veille, porté un gros détachement à Wantzenau pour donner aux ennemis de la jalousie pour la Lauter; ce même détachement fit son arrière-garde le 16, et le rejoignit à Willstett.

Le 17 M. le maréchal de Villars décampa d'Offenbourg dans l'idée d'arriver en deux marches à la vue des ennemis, mais les défilés du Rench ne lui permirent pas d'aller au delà de Sasbach; il s'avança seulement de sa personne avec une tête de troupes jusqu'à la portée du fusil des retranchements pour les reconnaître, poussant devant lui, comme on avait fait pendant les précédentes marches, les hussards ennemis et des détachements de leur cavalerie qu'ils avaient envoyés pour éclairer les mouvements de l'armée du roi. La ligne de M. le prince de Bade lui parut peu fournie de troupes, mais ce prince, qu'il apprit s'y être rendu la veille, travaillait avec la plus grande vivacité à s'y fortifier; en effet, le 19 au matin, s'en étant approché avec toute l'armée, il la trouva bien garnie dans toute son étendue, qui était de plus d'une lieue : les troupes venues de la Lauter y étaient entrées pendant la nuit.

Dès qu'il eut connaissance des dispositions de M. le prince de Bade, il détacha MM. de Blainville, de Chamarande et de Lee avec cinq brigades d'infanterie, formant vingt-cinq bataillons, pour prendre les derrières des montagnes et attaquer les sommets, tandis qu'avec le reste de l'armée il attaquerait le

front des ennemis, et que M. de Tallard s'avancerait sur Stollhoffen comme il lui manda de le faire. M. de Blainville entra, en effet, à onze heures du matin le 19, dans la montagne; mais, après avoir tourné la gauche de M. le prince de Bade, il trouva les sommets défendus par un si bon nombre de troupes et d'un si difficile accès, qu'il manda ne pouvoir les attaquer. M. le maréchal de Villars s'y porta lui-même et remit l'attaque à un autre temps, se contentant de faire établir des batteries fort près des retranchements des ennemis, et de charger MM. de Cheyladet et du Heron de reconnaître la partie basse des lignes et les marais qui la couvraient.

M. le maréchal de Tallard n'était point encore à portée de prendre part à l'attaque. Arrivé à Saverne le 16 avec ses troupes, il ne se rendit à Strasbourg que le 18, y séjourna le 19, et ne passa le Rhin que le 20, avec quinze bataillons et vingt escadrons. Il s'avança le lendemain à Freistett et au Renchenloch, où il s'arrêta pour attendre des nouvelles de M. le maréchal de Villars. Celles qu'il en reçut lui indiquèrent un rendez-vous pour le lendemain au village de Moos, entre Lichtenau et Bühl; plusieurs officiers généraux s'y trouvèrent aussi, et rapportèrent que la droite des lignes des ennemis était inattaquable, à cause des marais et des flaques d'eau qui les couvraient dans cette partie; que le centre était d'un accès moins difficile, mais que cependant, pour y arriver, il fallait franchir des chemins creux et plusieurs ravins fort dangereux, et qu'à la gauche, qui était la partie de Bühl, on rencontrait des obstacles insurmontables, principalement pour se rendre maître du sommet des montagnes, tant à cause de leur extrême roideur que parce que les ennemis y avaient pratiqué des abatis et fait des retranchements qui conservaient partout la supériorité sur les avenues. M. le maréchal de Vil-

lars, qui avait reconnu lui-même le terrain, ne put se dissimuler les difficultés infinies et les dangers de l'attaque d'un poste aussi redoutable; mais les avantages qui devaient résulter du succès lui parurent tels qu'il jugea ne devoir pas y renoncer. Il assembla de nouveau, le 23, tous les officiers généraux, et leur proposa d'attaquer. Parmi les lieutenants généraux, MM. du Bourg, de Lannion et de Magnac furent les seuls pour l'affirmative; tous les autres furent d'un avis contraire; ceux des maréchaux de camp furent partagés; le plus grand nombre des brigadiers opina pour l'attaque, c'était aussi le vœu de toute l'infanterie.

Le moment d'incertitude dans lequel se trouva M. le maréchal de Villars, combattu d'un côté par l'espoir des avantages qu'il retirerait de la défaite du prince de Bade, et de l'autre, par la crainte de ne pas réussir dans une entreprise aussi difficile, fut celui auquel il reçut une lettre de l'électeur, datée de Straubing, le 11, par laquelle ce prince lui annonçait que le lendemain il ferait partir un détachement qui arriverait à Riedlingen dans les premiers jours du mois de mai, et qui marcherait ensuite au-devant de l'armée du roi, vers Villingen, avec des vivres pour cette même armée. L'électeur parut en même temps vouloir engager M. le maréchal de Villars à attaquer le prince de Bade pour rendre la jonction plus facile, tandis que de son côté il allait marcher au comte de Schlick qui avait pénétré en Bavière, et faire en sorte de le rejeter encore une fois sous Passau, pour avoir la liberté de venir ensuite lui-même appuyer la jonction.

C'était la première fois que l'électeur avait fait mention des moyens de subsistance qu'il pourrait procurer à l'armée du roi de l'autre côté des montagnes; et c'était l'objet le plus intéressant pour M. le maréchal de Villars; mais ce général ne

vit point dans les dispositions de l'électeur un secours de troupes tel qu'il l'avait fait espérer précédemment, puisque ce n'était qu'un faible détachement qu'il devait faire avancer vers Villingen, et qu'il était à craindre que le comte de Stirum seul ne fût en état de lui imposer. Il n'en fut pas moins incertain sur le parti qu'il avait à prendre; sa loi seulement fut la nécessité de la jonction que le roi voulait qu'il tentât à quelque prix que ce fût. Pour y parvenir il n'y avait que deux chemins, ou celui qui conduisait aux lignes du prince de Bade, ou celui de Villingen, des retranchements inaccessibles à forcer en y employant la totalité de ses troupes, ou bien une armée à laisser sur son flanc et sur ses derrières en séparant ses forces et s'affaiblissant pour marcher d'un côté à la jonction, et pour garantir de l'autre la frontière de l'Alsace. Attaquer le prince de Bade fut le vœu de M. le maréchal de Villars; c'était celui de l'électeur. M. de Monasterol, envoyé de ce prince auprès de lui, pensait aussi que c'était le parti qui serait sujet à moins d'inconvénient; mais le plus grand nombre des officiers généraux de l'armée persistaient dans un sentiment contraire. M. de Villars, ne voulant pas se commettre indiscrètement à une affaire générale, ni prendre sur lui l'événement sans avoir la pluralité des voix, se borna à faire marcher quelques brigades pour mieux voir ce qu'on pourrait entreprendre sur la gauche des ennemis, et avança sur eux des postes pour se donner les moyens de les combattre, si l'occasion favorable venait à se présenter. M. de Tallard devait, pendant ce temps, agir du côté de Stollhoffen et chercher à attaquer leur droite.

Ce fut à l'entrée de la nuit du 23 au 24 que se firent ces premières dispositions; les brigades destinées à s'approcher de la gauche se portèrent sur le village de Finckbach, que les ennemis occupaient en avant de leur ligne; leurs généraux étaient

à la tête de ce village, au moment où les grenadiers s'y présentèrent. Les troupes qui le gardaient en furent chassées, mais en se retirant elles y mirent le feu; il n'y eut cependant que quelques maisons de consumées par les flammes, et cela n'empêcha point les grenadiers de s'établir à une demi-portée de fusil des retranchements; c'était, comme on l'a vu précédemment, le premier objet que M. le maréchal de Villars avait en vue. Pendant ce temps M. de Tallard détacha de son corps MM. d'Usson et de Rosel, avec deux mille hommes et deux pièces de canon, pour s'emparer de Schwartzach; ce qui fut exécuté avec beaucoup de succès. A minuit il marcha lui-même avec le reste de ses troupes, consistant en quatre mille hommes d'infanterie et deux mille chevaux, et se mit en bataille derrière le ruisseau de Schartzach. MM. d'Usson et de Rosel, seulement, le passèrent avec les deux mille hommes qui étaient sous leurs ordres, et occupèrent le bois, dont les extrémités touchaient à l'inondation de Stollhoffen. M. de Tallard se porta lui-même, à la faveur du bois, avec deux cents grenadiers commandés par M. le chevalier de Rosel, jusque sur Stollhoffen; trois cents chevaux des ennemis qui étaient sous les murs de ce poste furent culbutés dans leurs retranchements; et, malgré le feu qui en sortait, M. de Tallard reconnut Stollhoffen de très-près, et vit qu'il était impossible de l'attaquer à cause des inondations et d'un marais large d'environ six cents pas qui régnait le long des lignes. Cependant il espéra que si M. le maréchal de Villars se déterminait à attaquer la gauche des ennemis, ils seraient forcés de dégarnir leur droite, et qu'alors il aurait la facilité d'entrer avec son infanterie par les digues, dans leurs lignes, et de faire passer sa cavalerie pour les suivre dans leur retraite.

M. le maréchal de Villars, en effet, excité par la mollesse

avec laquelle les ennemis avaient défendu le village de Finckbach, était résolu de faire une attaque générale. Les dispositions furent faites en conséquence, les ordres pour le combat donnés aux troupes, et les postes assignés aux officiers généraux, lorsqu'à deux heures après minuit MM. de Clerambault, de Chamarande et de Tott lui mandèrent que les brigades qui devaient attaquer le bas de la montagne ne pouvaient y marcher à cause de la difficulté de quelques ravins. M. le comte du Bourg lui fit dire aussi que, les ennemis ayant levé une de leurs écluses, l'eau croissait considérablement dans une prairie qu'on avait occupée. Le plus grand nombre des officiers qui commandaient l'infanterie firent de leur côté de si fortes représentations, et sur l'impossibilité et sur le danger d'une telle attaque, qu'il se crut forcé de céder pour la seconde fois à leur avis; mais ce ne fut pas sans les plus vifs regrets de manquer une occasion qui pouvait produire les plus grands avantages et dont il ne regardait pas le succès comme impossible, prétendant qu'il y avait un endroit par lequel six bataillons pouvaient marcher de front au retranchement des ennemis, qui était fort bas dans cette partie, qui était vu et battu de toute l'artillerie placée sur une hauteur qui le dominait de fort près, et que les ennemis ne pouvaient soutenir en force, ayant à peine vingt-cinq bataillons pour la défense d'un front de plus d'une lieue d'étendue.

Tout ce qu'il put dire à ce sujet ne persuada personne : l'ordre fut donné pour la retraite, et désormais il ne songea plus qu'à faire ses dispositions pour marcher à Villingen, soit par la vallée de Waldkirch, soit par celle de la Kintzig. Celle-ci était le chemin le plus court, mais le plus difficile et le plus serré, et les voies d'une grande partie des équipages n'avaient point été rétrécies ; c'était aussi en tenant cette route

que M. le maréchal de Villars estimait qu'il lui serait plus facile d'empêcher M. le prince de Bade d'envoyer des renforts aux débouchés des montagnes. Par la vallée de Waldkirch il était plus facile de gagner le haut des montagnes, et la marche était plus ouverte. Il ne prit encore, dans ce moment de trouble, aucune résolution sur le choix de ces chemins; il régla seulement qu'il mènerait avec lui, en Bavière, cinquante bataillons et soixante escadrons, et que pour mettre M. le maréchal de Tallard en état de contenir le prince de Bade, il lui laisserait quatre bataillons et vingt-quatre escadrons de ses troupes.

Il n'y avait point de temps à perdre pour exécuter le nouveau plan et se mettre à portée d'entrer dans les gorges pour percer jusqu'à Villingen. Le même jour que M. le maréchal de Villars fut forcé de renoncer à l'attaque des lignes des ennemis, il se retira avec l'armée à Niederachern, le 26 à Orlosen, et le 27 à Offenbourg; mais ce ne fut pas sans de nouveaux regrets d'avoir manqué son entreprise sur les lignes, ayant appris par M. le prince de Bade lui-même que si l'infanterie qu'il avait fait marcher par la montagne, le 19, l'avait attaqué ce jour-là, il aurait pris le parti d'abandonner son poste.

M. de Tallard, informé de la retraite de M. de Villars, se replia de son côté, et fit rentrer dès le 24 toutes ses troupes à son camp de Freistett; le lendemain il se rendit à Schiltigheim, près de Strasbourg.

Le roi avait approuvé que ses généraux marchassent à M. le prince de Bade, mais en même temps sa majesté, prévoyant que les difficultés qu'ils rencontreraient seraient peut-être insurmontables, leur manda, le 25, que dans ce cas son intention était qu'en attendant des nouvelles de l'électeur,

M. de Tallard mît le siége devant Vieux-Brisach; qu'il y employât quarante bataillons et cinquante escadrons, et que M. le maréchal couvrît cette opération avec quarante-huit bataillons et soixante escadrons qui étaient destinés à passer en Bavière; mais que si, avant de l'entreprendre, les nouvelles de l'électeur donnaient quelque espoir fondé pour la jonction, on abandonnât tout pour la faire.

M. le maréchal de Villars, de son côté, avait prévenu la volonté du roi. Forcé de renoncer à l'attaque des lignes des ennemis, autorisé par la dernière lettre de l'électeur à espérer des secours de la part de ce prince, toutes ses vues tendaient à la jonction et tous ses moments étaient employés aux dispositions nécessaires pour y parvenir. La cour elle-même, lorsqu'elle fut instruite des bonnes intentions de l'électeur et des démarches qu'il promettait de faire, renonça au siége de Brisach; elle permit à M. le maréchal de Villars de mener avec lui, s'il le jugeait à propos, deux bataillons de plus, et elle exigea de lui qu'avant de se séparer de M. le maréchal de Tallard il fît de concert avec lui un projet de ce qu'on pourrait entreprendre, soit en basse Alsace, soit à la rive droite du Rhin, pendant qu'il agirait dans l'empire. Enfin, le roi étant instruit de la tentative inutile qu'il venait de faire pour déposter le prince de Bade, sa majesté, en lui marquant une entière confiance dans son zèle et dans sa capacité, lui laissa la liberté de prendre le chemin qu'il jugerait le plus convenable pour le succès de la jonction; mais en même temps elle lui témoigna beaucoup d'inquiétude sur les difficultés qu'il pourrait rencontrer dans les montagnes, dont M. le prince de Bade devait avoir fermé les passages avec autant de soin qu'il en avait pris pour retrancher sa position de Bühl.

M. le maréchal de Villars voyait de plus près encore qu'on

ne pouvait faire à la cour les obstacles que les ennemis pouvaient lui opposer dans les montagnes; mais il espéra tout de son activité et du courage des troupes : c'est ce qu'il expliqua dans sa dépêche au roi du 27, en rendant compte à sa majesté de ses dispositions et des motifs qui le déterminèrent à suivre la vallée de la Kintzig plutôt que celle de Waldkirch.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Du camp d'Offenbourg, 27 avril 1703[1].

Sire, après avoir bien examiné avec M. de Monasterol et M. le comte du Bourg les partis les plus convenables pour passer à Villingen, nous nous sommes déterminés à celui de la Kintzig; et comme la diligence peut seule le faire réussir, M. de Blainville est parti avec dix-huit bons bataillons et vingt escadrons, ayant pour maréchaux de camp MM. de Legall et Lee : il marche pour aller occuper l'entrée des lieux les plus étroits, et attaquer un fort que les ennemis ont à Hausen.

J'ai choisi M. de Blainville parce qu'il est homme de courage et qu'il est au désespoir, avec raison, de ce qui est arrivé le 19 devant Bühl; car, enfin, sire, j'ai fait trois fois depuis ce temps-là en une heure le même chemin que l'infanterie n'a fait qu'en neuf heures, et tout dépendait ce jour-là de la diligence : ils me firent perdre le lendemain encore.

M. de Blainville a donc une très-grande envie de réparer ce qui s'est passé; il est homme d'une grande valeur; je lui donne les meilleurs maréchaux de camp que j'aie; ces gens-là entameront bien.

Je suis forcé de demeurer deux jours à Offenbourg afin de préparer le convoi nécessaire pour pénétrer; encore les munitionnaires ne veulent-ils pas m'assurer de pouvoir revenir en deux jours.

Après avoir emporté ce premier fort, je trouve encore un château à attaquer.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1676, lettre 44.

Je supplie votre majesté de vouloir bien considérer les divers obstacles, et nous prenons la route que nous croyons actuellement la plus facile. Celle de Waldkirch était meilleure pour les charrois; mais nous trouvions toujours un fort et le même château de Hornberg à attaquer, car cette vallée de la Kintzig et celle de Waldkirch se joignent sur le chemin de Villingen, audit château de Hornberg.

Votre majesté voit quels convois de vivres et de munitions il faut mener avec soi. D'ailleurs, ce n'est plus une jonction dont il est question; elle serait infaillible si M. l'électeur de Bavière venait au-devant de moi. Comment les ennemis pourraient-ils tenir, attaqués par devant et par derrière?

C'est une armée qui va en Allemagne, ayant pour toute ressource l'espérance de trouver du pain à quatre ou cinq lieues de Villingen, car je crois que M. l'électeur enverra seulement l'escorte nécessaire pour ce pain, et point du tout un corps qui me facilite l'entrée. Mais enfin, sire, je connais et l'intérêt et la volonté de votre majesté, et personne au monde, sans exception, n'a une plus forte envie de satisfaire l'un et l'autre.

Je ne veux me plaindre de personne, mais si la même ardeur était dans la plupart des esprits, on aurait emporté M. le prince de Bade.

Votre majesté peut me faire l'honneur de m'en croire : je sais juger de ce qui est possible, et ne me laisse entraîner dans de pareilles occasions à aucune passion; mais j'avais eu l'honneur de mander à votre majesté que je n'attaquerais pas les ennemis dans leur camp retranché que la plus grande partie de vos officiers généraux ne fût de ce sentiment, et ils n'en ont pas été; j'avoue, sire, que je me suis cru obligé à plus de circonspection, bien que pénétré de toutes les bontés dont il a plu à votre majesté de m'honorer pour me relever le courage un peu abattu par la crainte de lui avoir déplu en repassant le Rhin.

Ma consolation est que M. de Monasterol est ici; il me rendra

justice, et il comprend bien présentement qu'il a eu tort de tant presser votre majesté.

Si Dieu n'avait permis que la saison fût plus avancée de quinze jours qu'elle ne l'est pour l'ordinaire dans ce pays-ci, la cavalerie de votre majesté qui souffre, périrait entièrement. On sait bien qu'à la fin d'avril il n'y a plus de fourrage dans les villages, ni d'herbes nouvelles sur la terre; et quand j'avais pris le septième de mai pour une jonction que M. l'électeur désirait pour la fin d'avril, mes mesures étaient conformes à toutes raisons. Enfin, sire, nous marchons; j'espère que nous réussirons.

Le comte de Furstemberg est dans les montagnes avec quelques bataillons, quelque cavalerie et beaucoup de milices de Wurtemberg; nous allons les attaquer. Si par hasard nous ne réussissons pas, que votre majesté ne désespère pas pour cela de la jonction; mais j'ai déjà eu l'honneur de le dire à votre majesté, ceci n'est pas une jonction; pour cela, il faut qu'une armée vienne au-devant de l'autre : c'est celle de votre majesté qui marche en Allemagne, pendant que celle de M. l'électeur est vers Passau, c'est-à-dire à près de cent cinquante lieues d'ici. On en compte trois cents de Paris à Vienne; de Vienne à Passau il n'y en a que cinquante.

Si par hasard nous ne passions pas, que votre majesté ait la bonté d'examiner si elle voudrait qu'on retombât sur Fribourg et Brisach. Ce que j'ai l'honneur de dire à votre majesté n'est pas pour qu'un nouveau dessein la porte à nous excuser si nous n'exécutons pas le plus important, car pour celui-ci l'impossible sera tenté.

J'ai prié M. le comte du Bourg et M. de Tressemane, auxquels j'ai donné l'état des troupes que votre majesté m'avait permis de mener, d'examiner ce qui convient au bien du service de votre majesté, leur expliquant que dans les premiers ordres dont elle m'avait honoré je ne devais rien changer. Cela, cependant, eût été impossible pour l'infanterie, parce que, quand je me suis ébranlé, plusieurs des bataillons n'étaient pas arrivés, et l'on était obligé d'en laisser d'autres dans les places que l'on ne pouvait dégarnir. Je leur ai expliqué en-

core que dans les derniers ordres votre majesté me laisse la liberté, à la réserve du seul régiment de Navarre, de prendre les troupes qui seraient le plus en état; qu'il fallait, à moins que la nécessité ne s'y trouvât, s'en tenir précisément aux ordres de votre majesté.

Elle comprendra bien que de certains régiments peuvent se trouver en tel état que si on les menait, ils seraient perdus, et que les laissant, ils se rétabliront. Tel est, par exemple, le régiment de dragons de la reine et celui de Rohan. Dans la cavalerie il y en a plusieurs qui exigent les mêmes considérations.

Pour moi, sire, bien que votre majesté ait eu la bonté de me rassurer plusieurs fois sur les mauvais offices que l'on veut me rendre, j'aurai l'honneur de l'assurer encore que le bien de son service et la vérité sont l'unique route que je suive.

P. S. J'ai eu l'honneur de mander à votre majesté que je prierais M. le maréchal de Tallard de s'approcher d'Offenbourg pendant que j'irais attaquer les montagnes, pour que sa présence empêchât M. le prince de Bade de venir tomber sur mon arrière-garde quand je serais à moitié passé.

M. de Blainville, qui ne partit du camp d'Offenbourg que le 27 au soir, répondit à la bonne idée que M. le maréchal de Villars avait de son activité. Cet officier remonta la Kintzig, ainsi qu'il le lui avait recommandé, avec la plus grande diligence; il s'empara, en passant, de Gengenbach et de Biberach, deux petites villes fermées de murailles, et arriva, le 28 au soir, devant Hasslach, qui était de meilleure défense. Il ne vit sur son chemin que quelques hussards et un détachement de cent hommes qui se postèrent à un passage étroit de la vallée, où ils tirèrent quelques coups de fusil sans faire aucune résistance; mais en arrivant devant Hasslach on eut à essuyer quelques volées de canon; cependant, dès que M. de Blain-

ville eut mis le sien en batterie, la garnison, composée de cent quatre-vingts hommes, se rendit prisonnière. On trouva dans la ville trois canons de fonte et plusieurs pièces de fer.

Le 29 il marcha à Hausach, où était un fort de cinq bastions entourés d'un fossé large et profond. Les ennemis avaient des troupes à portée de là pour soûtenir ce fort; mais M. de Blainville ne leur donna pas le temps de se jeter dans les retranchements qu'ils avaient faits, et ils se sauvèrent dans les montagnes. Le fort se rendit et la garnison fut prisonnière de guerre. M. de Blainville campa près du fort pour y attendre l'armée.

Quelque impatient que fût M. le maréchal de Villars d'entrer dans la montagne et de suivre M. de Blainville, les dispositions des munitionnaires pour les vivres ne purent être achevées que le 29. Il fit ce jour-là distribuer aux troupes du pain pour six jours, et régla avec M. le maréchal de Tallard tout ce que ce général aurait à faire lorsqu'il se serait séparé de lui.

Le 30 au matin il se mit en marche avec le reste de ses troupes, et, ayant pris les devants, il joignit à midi M. de Blainville au camp de Hausach. Il laissa à Offenbourg quatre bataillons et vingt-quatre escadrons, sous les ordres de MM. de Clerambault et du Châtelet, pour grossir l'armée de M. le maréchal de Tallard, qui joignit le même jour ces troupes avec celles qu'il avait ramenées de Willstett à Strasbourg. Il eut alors sous son commandement dix-neuf bataillons et quarante-quatre escadrons; il étendit ces troupes jusqu'à l'entrée des gorges, afin de couvrir les derrières de M. le maréchal de Villars, de protéger le convoi de pain qui devait le suivre, et d'empêcher M. le prince de Bade de former des obstacles à sa marche vers Villingen ou à son retour dans la vallée du

Rhin, s'il ne parvenait pas à percer au delà des montagnes.

Il paraît que M. le maréchal de Villars, après avoir joint M. de Blainville, se voyant maître de tous les postes de la vallée de la Kintzig jusqu'à Hausach, eut le projet de remettre sur-le-champ en marche les troupes qui étaient arrivées; mais ayant appris que son convoi n'était pas sorti de Strasbourg, la veille à quatre heures du soir (d'ailleurs, de Strasbourg à Hausach la file des troupes et du convoi étant de treize lieues), et sachant que les ennemis étaient sur ses flancs avec environ sept mille hommes, il remit le mouvement au lendemain afin d'être plus rassemblé et plus en force pour gagner Hornberg, petite ville fortifiée et protégée par un château situé sur un roc escarpé. De Hausach jusque-là il y avait quatre lieues d'un défilé continuel entre des montagnes fort serrées et dans lesquelles le comte de Furstemberg avait répandu sept à huit cents hommes; outre cela, à la droite et à la gauche de Hornberg était un retranchement que l'on sut être gardé par quatre mille hommes, la plupart de troupes réglées.

Ce ne fut que le 1er mai que M. le maréchal de Villars, ayant été joint à Hausach par une partie de l'armée, se mit en marche à la pointe du jour. Tous les grenadiers furent détachés à la droite et à la gauche de la colonne pour la couvrir et chasser les troupes des ennemis qui occupaient les hauteurs; elles ne tinrent dans aucun endroit, et les grenadiers parvinrent sans obstacle jusqu'aux retranchements voisins de Hornberg et les prirent à revers, tandis que la brigade du dauphin, qui tenait la tête de l'armée, sous la conduite de M. de Montbron, les attaqua de front. Les ennemis, après une faible défense, prirent la fuite; il n'en coûta que trois officiers et vingt soldats tués ou blessés, et l'on fit cent cinquante prisonniers, parmi lesquels étaient un major et plusieurs autres

officiers. Dès qu'on fut maître des retranchements, on marcha à la ville, qui se rendit sans faire aucune résistance; il en fut de même du château.

De Hornberg jusqu'à la crête des montagnes il y avait encore deux lieues, et ce chemin était plus difficile et plus dangereux que celui qu'on avait tenu jusqu'alors; il fallait marcher tantôt dans le fond des précipices, tantôt sur le penchant des montagnes, dont le moindre abatis aurait pu fermer le passage. M. le maréchal de Villars, pour ne point laisser aux ennemis le temps de se reconnaître et de profiter de tous leurs avantages, fit marcher, le même jour, une tête pour s'emparer de la crête de la montagne. On ne rencontra personne des leurs; ils avaient même abandonné un retranchement qu'ils avaient fait sur la hauteur pour se garantir, du côté de la Souabe, des courses des Bavarois. On prit poste dans ce retranchement, et les troupes y campèrent pour attendre celles qui les suivaient, ainsi que l'artillerie et les caissons.

Tout ne fut rendu sur la hauteur de Hornberg que le 5, c'est-à-dire le septième jour depuis que les premières troupes s'étaient mises en marche pour entrer dans la vallée. M. le maréchal de Villars n'avait pas attendu ce moment pour envoyer des partis jusqu'au delà de Tuttlingen, afin d'avoir des nouvelles de l'électeur et d'imposer la contribution dans les pays appartenant au duc de Wurtemberg. Ces mêmes détachements n'apprirent encore rien ni des troupes, ni du convoi que l'électeur avait promis d'envoyer au-devant de l'armée; mais M. le maréchal de Villars envoya des ordres dans les différentes villes ou villages pour se procurer des farines; il fit aussi fournir aux troupes des bestiaux, dont il y avait une grande abondance dans le pays.

Le 6 toute l'armée se mit en marche vers Villingen. Cette

petite ville, située au débouché des montagnes entre les sources du Danube et celles du Necker, était fermée de murailles flanquées de tours, ayant une fausse-braie et un double fossé plein d'eau. En y arrivant on somma le gouverneur, et, sur son refus, on fit avancer quatre pièces de canon; mais cette démonstration fut inutile; et comme une attaque dans les formes aurait exigé trop de temps, et que l'occupation de ce poste n'était pas nécessaire pour la sûreté de la jonction, l'armée continua sa marche et alla camper à Donaueschingen, au débouché de la gorge par laquelle le Danube sort des montagnes. En y arrivant M. le maréchal de Villars reçut une députation du canton de Schaffhouse, avec une lettre des treize cantons, pour le féliciter sur le succès de son entreprise, ce qui lui donna occasion de faire connaître aux députés le mécontentement du roi sur leur partialité envers les impériaux, à la considération desquels ils avaient défendu jusqu'alors à leurs négociants et autres de leurs sujets de se charger des lettres de France, pour les faire passer dans les différentes villes de l'empire; et il les menaça, s'ils continuaient à s'y opposer, d'interrompre leur commerce dans toute l'Allemagne. C'était, en effet, seulement par la Suisse que désormais la communication avec la France pouvait se faire avec sûreté, car il était à présumer que, dès que l'armée s'avancerait dans la Souabe, les impériaux, tenant tous les passages des montagnes, donneraient à cet objet une attention particulière.

M. le maréchal de Villars, en quittant le camp de Hornberg, s'était fait précéder par un détachement de douze cents chevaux, qui se porta à Tuttlingen; M. d'Usson, qui le commandait, y apprit que c'était sur ce point que se dirigeait le général Weigel, avec un corps de cinq mille hommes et avec le premier convoi de vivres que l'électeur envoyait à l'armée du roi.

L'électeur lui-même, après avoir rejeté une seconde fois le comte de Schlick sur Passau, s'était rapproché du haut Danube et avait remonté ce fleuve jusqu'à Ehingen, avec le gros de son armée, pour soutenir la jonction. Le comte de Stirum n'était plus dans le haut Palatinat, ni à portée de donner de l'inquiétude pour cette partie des états de l'électeur, quoique renforcé de quelques troupes saxonnes et de celles du cercle de Franconie; il avait remonté la rive gauche du Danube pour côtoyer l'électeur et couvrir le Wurtemberg.

Le 7 M. le maréchal de Villars fut instruit par l'électeur lui-même de l'état de ses affaires et de son arrivée à Ehingen; mais en lui témoignant sa joie et sa satisfaction sur le succès de son passage, ce prince lui fit connaître que son intention n'était pas de s'approcher de lui, et que non-seulement il devait encore veiller aux démarches du comte de Stirum, mais aussi que les fatigues extrêmes que ses troupes avaient éprouvées par des marches continuelles exigeaient qu'il leur donnât du repos; qu'il l'attendrait à Ehingen pour consommer l'entière jonction, et que, pendant ce temps, on réparerait les chemins et l'on ferait les dispositions nécessaires pour les subsistances.

Les troupes du roi n'avaient pas moins besoin de repos que celles de l'électeur de Bavière : une partie était en campagne depuis plus d'un an et avait eu à peine trois semaines de repos; c'est ce qui engagea M. le maréchal de Villars à proposer à son altesse électorale de les faire entrer dans des quartiers de rafraîchissement et de les y laisser pendant le reste du mois de mai, en s'étendant le long du Danube, depuis Donaueschingen jusqu'à Ulm, de manière que la communication avec Schaffhouse pût se faire avec sûreté. C'était par là et par la Suisse que M. le maréchal de Villars se propo-

sait de renvoyer environ mille chevaux qu'il avait amenés de l'Alsace pour aider ceux de l'artillerie et des vivres, et de faire venir à l'armée les équipages et les effets d'habillement et d'équipement nécessaires pour les réparations des troupes; en même temps M. le maréchal de Villars, autant pour mieux se concerter avec l'électeur que pour lui marquer son empressement, proposa à son altesse électorale une entrevue à Riedlingen. En attendant la réponse de ce prince, il jugea devoir céder aux instances qu'il lui faisait de s'approcher de lui, et le 8 il mena l'armée de Donaueschingen à Möhringen, près de Tuttlingen, où elle campa.

La conférence eut lieu le 9 à Riedlingen. Il serait difficile de rendre par une simple analyse ce que M. le maréchal de Villars manda au roi de ses entretiens avec l'électeur. Toute volumineuse qu'est la dépêche de ce général, elle traite tellement à fond tous les objets, qu'on croit ne pouvoir se dispenser de la rapporter dans son entier; et l'on y trouvera joint le mémoire qu'il remit à l'électeur et qu'il envoya à la cour pour l'instruire des projets proposés par son altesse électorale pour les opérations, et de son sentiment sur celui qu'il jugeait le plus praticable et le plus utile au bien général des affaires.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Du camp de Möhringen, 16 mai 1703 [1].

Sire, j'aurai l'honneur de rendre un compte fidèle à votre majesté, de tout ce qui s'est passé dans le voyage de Riedlingen et depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire. Comme votre majesté ne peut avoir une trop parfaite idée des premières dispositions et de la situation actuelle des affaires en ces pays-ci, elle aura la bonté de me pardonner d'entrer peut-être dans de trop grands détails; mais j'aime mieux manquer par trop d'exactitude

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1676, lettre 75.

dans toutes les circonstances, que d'oublier la moindre de celles qui peuvent entièrement éclairer votre majesté et la mettre en état de conduire toutes choses, autant que l'éloignement le peut permettre, par la profonde sagesse de ses ordres.

Le jour d'après le départ du dernier courrier que j'ai dépêché à votre majesté, je reçus une lettre de son altesse électorale qui me pressait extrêmement de la joindre incessamment avec toute l'armée. J'avais fait construire des fours au camp de Donaueschingen, j'attendais des farines d'imposition, je trouvais des fourrages avec un besoin indispensable de repos. Je dis à M. le comte du Bourg : « Voici une « précipitation qui vient de M. de Monasterol; elle nous dérange, « mais il ne faut pas que M. l'électeur trouve le moindre retarde- « ment à ses premiers ordres, ainsi il faut marcher. » Et je m'approchai de Tuttlingen. Votre majesté verra dans la suite que je ne m'étais pas trompé.

M. l'électeur me mandait que le comte de Stirum avec les Saxons s'était avancé à Balingen, qui n'était qu'à six lieues de lui. Je savais bien que cela n'était pas. Je répondis à M. l'électeur qu'on serait trop heureux que cela pût être, et que je ne balancerais pas à marcher aux ennemis s'ils étaient assez imprudents pour se mettre entre l'armée de votre majesté et celle de M. l'électeur; que je faisais toujours ce qu'il m'ordonnait, et m'approchais de lui.

Le jour d'après je reçus une de ses lettres, que votre majesté trouvera ci-jointe, par laquelle il me paraissait seulement désirer que je me rendisse de ma personne incessamment auprès de lui, ce que votre majesté aura vu par mes précédentes que je croyais ne pouvoir trop tôt faire. J'ai donc été en relais à Riedlingen. L'impatience de M. l'électeur était telle de me voir, que, quoiqu'il ne m'attendît qu'à midi et qu'il fît un temps horrible, il monta à cheval à sept heures du matin, gagnant les hauteurs d'où il pouvait découvrir ma marche, envoyant courriers sur courriers au-devant de moi; et enfin, dès qu'il sut que j'approchais, il vint lui-même au galop, et, dès qu'il put m'apercevoir, poussa à toutes jambes. Je parus vouloir des-

cendre de cheval : il courut à moi, m'embrassant avec des larmes de joie, et fut près de me jeter à terre et d'y tomber aussi. Tous ces transports étaient et violents et sincères; les expressions pleines de sa reconnaissance, que j'avais sauvé sa personne, son honneur, sa famille, ses états; enfin, sire, tout ce que peuvent inspirer le changement de la situation terrible dans laquelle il s'était vu, et l'état triomphant où une armée puissante de votre majesté l'allait mettre; que ce qui lui avait donné de terribles inquiétudes était une lettre du prince de Bade à l'évêque de Passau, depuis que je m'étais éloigné de lui, que son ministre à Ratisbonne lui avait envoyée, par laquelle ce prince mandait que, grâce à Dieu, ses retranchements de Bühl avaient sauvé l'empire et la maison d'Autriche; qu'il fallait être tranquille sur les tentatives que je pourrais faire encore pour passer les montagnes, puisque la nature des lieux, avec tous les retranchements et abatis qu'il avait ordonnés, rendrait ce chemin-là impraticable; qu'il avait d'ailleurs ses derrières libres, et que ne craignant plus rien pour Bühl, ses troupes marchaient par le derrière des montagnes pour fortifier le comte de Furstemberg; et il est certain que parmi les prisonniers faits à Hornberg il y a deux capitaines qui n'ont quitté l'armée du prince de Bade avec leurs troupes que le lendemain que l'armée de votre majesté est partie du camp devant Bühl.

Bien que j'aie résolu, sire, de rendre un compte fidèle à votre majesté de tout ce que m'a dit M. l'électeur, cela me serait pourtant impossible; car ses respects pour votre majesté, sa reconnaissance, son désir de se sacrifier, sa consolation d'avoir pu au moins marquer qu'il avait bien voulu courir les plus grands périls pour satisfaire à ses engagements, tout ce qu'il avait à me dire me permit à peine de lui répondre qu'après les ordres dont votre majesté m'avait honoré, de faire plutôt périr son armée que de ne pas secourir son altesse électorale, rien ne pouvait nous être impossible.

Je trouvai, sire, l'armée de M. l'électeur en bataille, et je dois dire que ses troupes sont belles, et que j'ai été surpris de tout l'ordre,

de la discipline et du bon état dans lequel je les ai trouvées. Il me dit souvent qu'il n'était plus comme autrefois, qu'il songeait à ses affaires; il n'oublia rien pour me persuader de son application. Après avoir vu les troupes, il ordonna qu'elles me saluassent par trois salves avec son canon, et à chaque fois il cria, *vive le roi!* jetant son chapeau en l'air et en vérité pleurant de joie.

En retournant à son logis il commença à me parler de ce qui se pouvait entreprendre dans la conjoncture présente, et il préférait à tout autre dessein celui d'aller chercher sur-le-champ le général Stirum, qu'il me dit n'être pas encore à Balingen, mais vers Bodelshausen, qui est près de Hohenzollern. Je lui dis seulement que j'étais plus persuadé que personne au monde que rien n'était plus important que de ne pas donner aux ennemis le temps de se reconnaître; que rien ne l'était tant aussi que de ne point faire de fausses démarches dans les commencements et d'agir solidement, après avoir examiné tout ce qui se peut entreprendre. Enfin il était uniquement occupé de me tirer du pays où je suis et de me faire joindre incessamment. Votre majesté en verra les raisons, et que je ne me trompais pas quand j'ai eu l'honneur de lui mander, dans ma dernière dépêche, que je verrais peut-être souvent les grands et solides projets traversés par de petites vues. Je suis par ordre ma journée; j'entrai dans son cabinet, et les embrassades recommencèrent en attendant le dîner.

Je ne trouvai sur le cérémonial nulle différence pour moi à table d'avec tout ce qui y était, ni chaise distinguée, ni pour laver, ni gens pour me servir; c'étaient de simples valets de pied, comme pour tout le reste.

Je dois, sire, exposer toutes choses à votre majesté. Elle sera bien persuadée que, pour moi, je trouve tout bon. C'est à elle à examiner ce qui est de sa dignité, par rapport à celle dont il lui a plu de m'honorer, commandant une des plus grosses armées qu'elle ait jamais eues au milieu de l'empire.

J'ai vu M. de Saint-Geran chez le feu électeur de Brandebourg; les mêmes chambellans de l'électeur, c'est-à-dire gens égaux en

charge, servaient M. l'électeur et M. de Saint-Geran. Un chambellan apportait à laver à l'électeur, un autre de même qualité apportait à laver à M. de Saint-Geran, une chaise distinguée. Je crois, sire, qu'après le caractère d'ambassadeur de votre majesté, il n'y en a pas de plus représentant que celui de maréchal de France qui commande ses armées, puisque dans cette qualité il ne donne la main à personne.

A tout cela, sire, ma pensée est qu'il n'y a rien de pressé : il faut songer à la guerre et aux projets. Le cérémonial se réglera quand votre majesté le trouvera à propos; je dois seulement lui conter les faits.

Après le dîner nous rentrâmes encore en conversation. L'électeur voulant toujours marcher à Stirum sans donner le moindre repos à l'armée de votre majesté, je le suppliai de me donner le temps d'y penser, et de vouloir bien m'expliquer les autres vues qu'il pourrait avoir encore. Il me parla d'attaquer le Tyrol; que c'était la chose la plus aisée et une communication sûre avec M. le duc de Vendôme; que par là, sans combat, on chassait l'empereur d'Italie; qu'il pouvait encore aller prendre Passau, ayant plus de bateaux qu'il n'en fallait à Ulm pour y porter toute son infanterie en quatre jours. Je lui dis que, sur toutes ces vues, j'allais travailler à un projet que nous examinerions ensuite avec M. le comte d'Arco, son général.

En quittant M. l'électeur, je trouvai chez moi M. de Ricous que je n'avais pu entretenir encore un moment. Je lui rendis compte des discours de l'électeur et de cette envie extrême de faire marcher l'armée de votre majesté sur-le-champ, pour un dessein qui me paraissait faux; qu'il n'y avait aucune apparence que Stirum fût, avec toutes ses troupes, où on l'assurait; que, quand même il y serait, sur nos premiers mouvements il se retirerait, et que nous n'aurions que le faible avantage de le pousser, ce qu'il faudrait acheter par mettre peut-être la cavalerie de votre majesté hors d'état de servir de trois mois; que, quand elle est outrée une fois, il n'est pas bien aisé de la rétablir, nos chevaux étant très-abattus par vingt-quatre

camps que j'ai faits depuis le 12 avril, et plus encore par de mauvaises nourritures.

M. de Ricous me répondit : « Monsieur, ce n'est point du tout pour « attaquer Stirum que M. l'électeur veut que vous marchiez ; c'est que « la première imposition qu'il a faite est de deux cent mille écus sur « le pays où vous êtes présentement, et que, d'ailleurs, Monasterol « lui a mandé, deux jours après que vous avez passé la montagne, « qu'il fallait qu'il vous fît joindre incessamment, parce que vous « aviez demandé de grosses sommes au pays de Wurtemberg et au « pays où vous êtes ; et que Monasterol a écrit que, quand l'armée « du roi sera tout à fait jointe, c'est à M. de Bavière à imposer ; « quand elle est séparée, c'est au maréchal de Villars, et il faut le « faire joindre incessamment. »

Je dis à M. de Ricous : « Je me suis douté, et même j'ai dit à « M. le comte du Bourg, que cette marche précipitée que l'élec- « teur désirait et à laquelle il m'a obligé, venait apparemment de « Monasterol ; mais vous, comment le savez-vous ? — Je vous le dirai : « L'électeur me lisait la première lettre que Monasterol a écrite après « avoir passé les montagnes ; et comme il lui arrive presque toujours, « avec un air de confiance, de me lire faux ou de ne me jamais lire « les lettres entières, je jette toujours les yeux sur ce qu'il ne me lit « pas, et j'ai vu, dans le bas de la lettre de Monasterol, qu'il y avait « tout ce que je viens de dire ; et après que M. de Bavière m'eut lu « tout ce qu'il lui plaisait, il referma sa lettre avec précipitation, s'a- « percevant que je lisais de mon côté. Je ne balançai pas à lui dire : « Quoi ! monseigneur, c'est déjà une envie d'empêcher que l'armée « du roi ne puisse faire des impositions qui vous oblige à la faire « marcher, malgré l'état où vous savez qu'elle est. Au nom de Dieu, « monseigneur, que ces petites vues n'empêchent pas les plus grandes. « Voyez M. le maréchal de Villars, et concertez-vous avec lui. »

M. de Ricous m'a dit que M. de Bavière avait été très-fâché de ce qu'il avait lu, et que ce prince manda sur-le-champ à M. de Monasterol, qui était déjà parti du camp de Donaueschingen pour aller à Ried-

lingen, que Ricous avait lu cette lettre. Monasterol en fut au désespoir; il ne put cacher à Simeoni, qui n'est pourtant pas son confident, son chagrin de ce qui était arrivé, et que Ricous était bien hardi d'oser lire ce qu'on ne lui montrait pas.

Je dois, sur cela, dire à votre majesté, pour qu'elle soit instruite de tout, que M. de Bavière doit à Monasterol, d'argent du jeu, plus de sept cent mille livres, trois cent mille écus au général d'Arco et autant à Bombarde; qu'il n'y a pas un de ces gens-là qui ne compte se faire payer ou sur les subsides ou sur les contributions.

M. de Ricous me parla ensuite de toutes les inquiétudes que lui avait données M. de Bavière; que ce prince avait toujours balancé, même dans les derniers temps qu'il avait attaqué les ennemis. Pour cela, sire, son général d'Arco m'en a parlé de la même manière, m'expliquant que, dans l'affaire des Saxons, près de Passau, il avait attaqué malgré M. de Bavière; que dans la dernière, plus importante encore, près de Ratisbonne, il avait représenté à M. de Bavière qu'il fallait sans balancer attaquer les premières troupes de Stirum qui paraîtraient; que sur cela M. de Bavière lui avait dit, « Mais, si l'on ne « peut les battre, je suis perdu, mon pays, ma femme, mes enfants; « je n'ai plus de ressource; » que, sur cette représentation, d'Arco s'était tu, et M. de Bavière rentré dans sa maison; que deux heures après il avait renvoyé chercher d'Arco, qui observait toujours les ennemis et mandait qu'il fallait marcher sans perte de temps; que M. de Bavière lui avait encore demandé sa pensée, et qu'il n'avait rien répondu; que pressé, il lui avait dit, « Mais, monseigneur, vous « me parlez de votre femme, de vos enfants; que voulez-vous que je « vous dise? Il fallait y songer avant la guerre; et vous me demande- « riez mon sentiment cent fois, que je vous dirais toujours la même « chose : si vous n'éloignez pas Styrum, il va se rendre maître de Ra- « tisbonne, et vous êtes perdu; » qu'à la fin M. de Bavière lui avait dit : « Faites donc ce que vous voudrez. »

Ce comte d'Arco me paraît plus d'esprit de guerre qu'on ne me l'avait dit; on lui connaît beaucoup de courage, et il a voulu la

guerre. Peut-être bien que les trois cent mille écus que M. de Bavière lui doit n'ont pas nui à lui faire désirer la seule voie par laquelle il puisse jamais en tirer quelque payement. Voilà, sire, toutes vérités constantes qu'il est nécessaire que votre majesté sache, afin qu'elle connaisse le fond de toute chose.

J'ai commencé à dire que M. de Ricous m'a dit que M. de Bavière avait toujours entretenu quelque négociation avec l'évêque de Passau, lui donnant ses fautes de l'année passée, sur la jonction, comme une intention de se raccommoder; que, marque qu'il ne voulait pas mettre une armée de Français dans le cœur de l'empire, c'est qu'il ne l'avait pas fait lorsque cela dépendait de lui, après la bataille de Friedlingen.

J'ai demandé à M. de Ricous comment il croyait qu'il fallait gouverner M. de Bavière; je croyais déjà le savoir; mais c'était pour voir si nous pensions de même. Voici la réponse de M. de Ricous : « Tant de « respects qu'il vous plaira, mais toujours la dernière hauteur; et « moi, qui ne suis point maréchal de France et à la tête d'une armée, « je n'ai jamais trouvé que cette voie. » C'est la vérité, sire, et nulle autre voie au monde ne lui fera jamais prendre les bons partis; sans cela il change d'avis vingt fois en un jour, et le dernier qui lui parle a raison.

Je suis ma journée. Après avoir entretenu M. de Ricous assez longtemps, M. l'électeur m'envoya chercher. Il me dit qu'il venait de recevoir des nouvelles des ennemis; qu'il n'était pas vrai que Stirum se fût avancé à Bodelshausen; qu'ils étaient vers Esslingen, le duc de Wurtemberg et lui; qu'il me priait de bien penser à tout ce que nous avions de meilleur à faire; que l'attaque du Tyrol serait un coup de partie pour délivrer tout d'un coup votre majesté de la guerre d'Italie, mais qu'il fallait auparavant que l'on sût si, pour la rendre infaillible, M. de Vendôme voudrait marcher de son côté, ou du moins envoyer un corps considérable vers Trente; que pour cela il fallait du temps; qu'il pouvait attaquer Passau. Je lui dis que j'étudierais ses diverses vues, et que le lendemain, à son lever, je lui

en apporterais un projet, lequel votre majesté trouvera ci-joint.

M. l'électeur me parla fort de toutes les raisons qu'il avait de ne pardonner jamais à la cour de Vienne et aux impériaux les anciens griefs et les dernières indignités; qu'il avait en original une lettre du comte de Schlick à l'archevêque de Saltzbourg, où il le traitait comme le dernier misérable; que les principaux officiers de l'empereur avaient dit publiquement, « Nous verrons bientôt l'électeur « de Bavière réduit à étriller les chevaux de l'empereur; » qu'il avait mandé cela à l'électrice, et, pour l'animer, ajouté qu'elle frotterait les chambres de l'impératrice; que l'électrice lui avait fait beaucoup de peine par la terreur si naturelle aux femmes, et ébranlée d'ailleurs par les lettres de la reine de Pologne, sa mère, qu'il doit croire bonne Autrichienne.

Voilà, sire, la première journée.

Le jour d'après j'allai de très-bonne heure chez l'électeur, empêchant que ses chambellans ne l'avertissent, et voulant qu'il sût que j'attendais avec eux pour avoir l'honneur de lui faire ma cour. Après un quart d'heure il sut que j'étais là, me fit entrer, fit appeler le général d'Arco; M. de Ricous s'y trouva. Nous examinâmes le mémoire ci-joint.

Je viens présentement, sire, au plus important de ma dépêche; mais j'ai cru devoir informer votre majesté de tout ce qui a précédé la décision du parti auquel nous nous déterminons, et que je crois, sire, par un peu de fermeté, avoir réduit au meilleur. Le général d'Arco est convenu que c'était le seul bon, et l'électeur m'a avoué en m'embrassant qu'il m'était obligé de ne m'être pas rendu à ce qu'il avait désiré, et qu'il se sentait l'esprit libre et bien soulagé.

Toutes les vues contenues dans le projet ci-joint, bien pesées, nous sommes convenus de publier que l'armée de votre majesté ayant un besoin indispensable de repos, ce qui est bien vrai; les troupes de son altesse électorale ayant été beaucoup fatiguées (mais elles sont en bon état, pour avoir toujours eu le couvert et abon-

dance de foin et d'avoine); que ces raisons égales de se reposer bien établies, l'on dirait que M. de Bavière va à Munich passer trois semaines ou un mois, pendant lequel temps l'armée de votre majesté sera séparée par quartiers, tenant depuis Tuttlingen et bordant le Danube jusqu'à Riedlingen; que les troupes de son altesse électorale commenceront à Ehingen jusqu'à Ulm; que ce prince, ne craignant plus rien pour ces pays-ci, voulait aussi être tranquille du côté de l'Inn, et qu'il ferait remarcher insensiblement quatre de ses régiments de cavalerie ou dragons au travers de la Bavière pour s'approcher de Braunau; que, pendant ce temps-là, l'on préparerait ce qui serait nécessaire pour embarquer à Ulm toute son infanterie et cinq bataillons de celle de votre majesté; car ce prince a voulu, et je l'ai trouvé très à propos aussi, qu'il fût dit que les Français sont autour de Passau; qu'à un jour nommé, la cavalerie qui marche, les troupes qui sont déjà vers les frontières de l'Autriche, avec tout l'équipage d'artillerie, que l'on a la commodité de faire descendre par le Danube et par l'Inn, se trouveront sur Passau.

La marche de la cavalerie par terre ou le temps nécessaire aux préparatifs nous tiendront tout le reste du mois, que nous paraissons donner seulement au rétablissement des troupes. Dès que l'infanterie embarquée à Ulm descendra, je rassemblerai l'armée de votre majesté marchant vers Ulm, je passerai le Danube près de cette ville et marcherai sur la Brentz pour observer les mouvements de Stirum. S'il se met à portée de moi, plus faible en troupe, je marcherai à lui; si ses forces étaient à peu près égales, ce qui ne pourrait être que par de grands secours du prince de Bade ou l'arrivée même de ce prince, je me ménagerai, me contentant d'appuyer toujours le dessein de Passau. Je dois dire à votre majesté que, donnant cinq bataillons de ses troupes à M. de Bavière, il me laisse quatorze escadrons des siennes, ce qui convient, puisqu'il va faire un siége où plus de trente et un escadrons qu'il mène lui seraient inutiles; et moi, dans des pays ouverts où j'ai besoin de cavalerie, votre majesté peut compter que je ne chercherai l'ennemi qu'avec bonne raison.

Voilà, sire, par où nous commencerons, avec l'aide de Dieu, dans les premiers jours de juin.

Pendant ces temps-là j'ai la petite ville de Stokach sur mes derrières. Je verrai si en la faisant accommoder par les paysans, je puis m'en faire une communication d'Ulm et de Memmingen à Schaffhouse, et si celle d'Ueberlingen y serait plus propre. J'enverrai aussi reconnaître le château de Bregentz et je tâcherai de ne pas perdre le temps que nos troupes emploieront utilement à se remettre, et à tirer, s'il est possible, des habillements d'Alsace; renvoyer les chevaux des paysans que je voulais absolument ne pas mener plus loin que Hasslach, et dont nous avons trouvé depuis qu'il nous était impossible de nous passer, par la quantité de caissons qui ont rompu; faire venir, si nous pouvons, les cuirasses faites en Comté.

Pendant cela, sire, M. l'électeur demande si votre majesté veut bien ordonner à M. le duc de Vendôme de marcher de son côté vers le Tyrol avec une partie de ses troupes, pendant que M. de Vaudémont observerait le peu que l'empereur en a en Italie. M. l'électeur prétend être informé qu'il n'y a présentement pas un seul homme de troupes réglées dans tout le Tyrol; que les huit cents hommes qui étaient dans Kufstein, la seule apparence de place que l'empereur ait dans ce pays-là, en sont sortis; qu'elle n'est plus gardée que par des paysans. Enfin, sire, il croit ce projet-là certain, et que le Tyrol soumis, votre majesté n'a plus qu'à envoyer dans l'empire des troupes qui lui seraient inutiles en Italie, puisqu'il est impossible que l'empereur, ne voyant aucune apparence d'y réussir, y laisse des troupes sans le secours desquelles l'Autriche est perdue. Ce dessein sur le Tyrol pourrait s'exécuter vers le 20 de juin.

Votre majesté aura la bonté de me mander ce qu'elle pense sur cela. Si elle n'approuve pas ce projet sur le Tyrol, M. de Bavière marchera à Lintz, et nous nous donnerons un rendez-vous sur les frontières de Bohême. M. de Bavière marchant de son côté et moi du mien, nous verrons ce que nos forces unies pourront entreprendre, par les dispositions que nous connaissons à ces peuples, fort prêts

à se révolter, ou nous tâcherons d'attaquer Nuremberg pour nous préparer des quartiers d'hiver au milieu de l'empire.

Je dois prendre la liberté de dire à votre majesté que si M. le prince de Bade marche pour le secourir, il faut que M. le maréchal de Tallard agisse; il peut agir en plusieurs manières. Ma pensée serait, s'il a le champ libre, qu'il songe au siége de Fribourg, qui fait tomber Brisach et nous assure une communication. On doit faire réflexion qu'il est dangereux d'avoir une grosse armée séparée du royaume, sans être même bien assuré d'en recevoir des lettres.

Mais avant que d'entamer cette matière, je reviens aux divers projets de marcher vers Lintz ou de nous jeter au travers de l'empire après la prise de Passau ou du Tyrol.

Celui de marcher vers Lintz portera une grande terreur à Vienne; mais il n'aboutira qu'à des contributions, et j'ai peine à croire que dès le mois de juillet la cour de Vienne se détermine à la paix.

Celui du siége de Nuremberg, de se mettre au milieu de l'empire ou de marcher en Bohême, nous mène à une bataille; j'espère bien que nous la gagnerons, mais enfin c'est une bataille, et la fortune y a toujours quelque part.

Il me semble que celui du Tyrol est le plus solide, puisque par là votre majesté est soulagée certainement de la guerre d'Italie, et que nous pouvons mettre tout d'un coup un prodigieux corps de troupes, qui bordera sans péril le Danube, depuis sa source jusque bien près de Vienne, et cela sans bataille, si nous le voulons, puisque je n'ai qu'à me bien poster pendant que l'on occupe le Tyrol.

Les profondes lumières de votre majesté lui feront bien démêler ce qui convient le mieux à son service. Elle connaîtra l'importance de bien peser et examiner les projets contenus dans cette dépêche. Grâce à Dieu je n'ai au moins rien que de bien grand à lui proposer. Je loue le Seigneur que votre majesté ait bien voulu jeter les yeux sur moi pour la commission la plus glorieuse qu'elle ait pu donner à un sujet. Je l'entreprends, sire, avec toute l'ardeur et la fermeté nécessaires dans de si grands desseins. Ceux qui ont voulu dire que je ne voulais

pas pénétrer en Bavière me connaissent bien mal. J'ai toujours pensé qu'on ne pouvait attendre du plus grand maître du monde un plus illustre emploi. Mais, sire, j'en voyais les difficultés, et j'y aurais échoué si j'avais entrepris de les surmonter ou quelques jours plus tôt ou six heures plus tard : elles étaient même invincibles, si les ennemis n'avaient été aveuglés par croire les chemins impraticables. J'aurai l'honneur de lui dire encore que les généraux de votre majesté qui ont fait la guerre autrefois en Allemagne avaient des avantages que je regrette : si j'osais parler de M. de Turenne, je dirais son génie pour la guerre, que je dois regarder avec grand respect; mais ils ont toujours trouvé une communication par les alliés de votre majesté, et, dans les premiers temps, cette armée de Weimar, composée de troupes accoutumées par trente ans de guerre à ne connaître de patrie que leurs quartiers d'hiver.

Il faut, sire, que par une attention continuelle je discipline une armée dont le libertinage fait fuir les peuples et nous fait manquer de tout, pendant qu'à six lieues de nous on a le pain à un sou la livre et la viande pour deux. Grâce à Dieu, je gagne tous les jours quelque chose sur le soldat, et je commence à les apprivoiser avec le paysan; mais l'officier n'est point accoutumé au service régulier indispensable au milieu du pays ennemi. Je m'en suis aperçu à mon retour. On a fait pendant mon absence un fourrage où il n'est allé ni lieutenant général, ni maréchal de camp, ni brigadier, ni colonel, et l'on a perdu plus de cent chevaux. J'en ai été au désespoir. Je ne suis point plus habile qu'un autre, mais, soit application, soit fortune, il ne m'arrive point de ces malheurs, et sans un soin assidu et continuel une armée peut se ruiner d'elle-même, manque de précautions.

M. le duc de Wurtemberg a fait répondre sur la demande des contributions, comme un jeune étourdi qui n'a point de pays et regarde comme son premier grade la charge de lieutenant feld-maréchal de l'empereur, qu'il aimait mieux que son pays fût pillé par les impériaux que de donner de l'argent aux Français. Il faudra commencer des exécutions, desquelles je dois attendre d'autant plus d'effet, que

nos soldats n'ont rien brûlé jusqu'à présent, et que les ennemis verront que c'est par ordre, quand ils ressentiront les rigueurs de la guerre, et qu'il dépend d'eux de les faire cesser. Enfin, sire, il faut leur donner la loi; je sais comme l'on mène les Allemands.

M. l'électeur m'a paru seulement désirer la moitié sur les contributions, et me doit laisser quelqu'un de ses gens pour voir ce que je tirerai, me priant de lui donner en même temps un homme intelligent qui aide à les établir, et qui soit informé de ce qu'il en retirera du côté de l'Autriche.

Je dois répéter à votre majesté, sur M. de Bavière, que c'est certainement avec hauteur qu'il faut mener ce prince. Si toute autre voie était nécessaire, je la suivrais plus volontiers. Elle aura la bonté de me donner auprès de lui l'air que je dois prendre.

M. l'électeur m'a parlé sur le service des officiers généraux. Je dois avoir l'honneur d'informer votre majesté que les siens s'appellent lieutenants généraux, par la qualité qu'ils ont en allemand, de lieutenant feld-maréchal; mais celle-là ne répond tout au plus qu'à celle de maréchal de camp, et leurs généraux de bataille à celle de brigadiers.

A l'égard du feld-maréchal de M. l'électeur de Bavière, qui est le comte d'Arco, votre majesté sera informée par MM. les maréchaux de Villeroy et de Catinat, que le marquis de Parelle, qui était feld-maréchal de l'empereur, n'a jamais pu obtenir de nos lieutenants généraux que de rouler avec eux si cela l'accommodait, et cela fut agité même dès le siége de Valence. Ceux de votre majesté, dans cette armée, forment avec justice les mêmes prétentions. Tout cela peut s'accommoder en faisant le service chacun dans son corps, et M. l'électeur donnant l'ordre pour l'armée de votre majesté comme pour la sienne.

Je dois avoir l'honneur d'informer aussi votre majesté de ce que m'a dit M. de Ricous sur le cérémonial, et lui rendre cette justice que ç'a été avec toute la politesse possible, et que ce gentilhomme me paraît bien servir votre majesté dans le poste où il est, et y a souffert de grandes tribulations. Il m'a demandé ce qu'il devait faire sur prendre

la première place devant moi. Je lui ai dit ma pensée, que le caractère d'envoyé n'était pas naturellement représentant, et qu'après celui d'ambassadeur, qui va avant tout, je croyais celui de maréchal de France, commandant une armée, le premier. Il a cru devoir éviter de se mettre à la table de l'électeur avant de savoir les intentions de votre majesté; mais, comme j'ai l'honneur de le dire, ç'a été avec toute la politesse possible qu'il m'en a parlé.

Je n'ai point achevé ce que j'avais commencé à prendre la liberté de dire à votre majesté, sur ce que peut faire M. le maréchal de Tallard. Elle est déjà informée qu'il y a près de trois mille hommes de cette armée, en recrues ou convalescents, qu'il en fait même cinq bataillons. Votre majesté jugera aisément de quelle importance il serait que nous les eussions; si M. de Tallard le veut, j'irai les recevoir jusqu'à Holegraben, moitié chemin de Fribourg à Villingen. Il pourrait y venir par le pont de Kappel en deux jours. Je lui en ferai la proposition; mais quel que soit son zèle pour le service, peut-être n'osera-t-il pas le faire sans un ordre de votre majesté.

M. l'électeur a voulu absolument voir l'armée de votre majesté avant que d'aller à Munich. Il vient dîner aujourd'hui chez moi.

J'envoie M. de Massembach à Schaffhouse pour ménager avec messieurs les Suisses que l'on nous laisse passer les équipages des officiers et bien des choses que nous pourrions retirer d'Alsace. Les Suisses se rendent difficiles et injustement : premièrement, par ruiner ceux de nos officiers qui passent chez eux. Je ne prendrai point d'air de hauteur avec eux, que par les ordres précis de votre majesté; mais le comte de Trautmansdorf, ministre de l'empereur, les mène le bâton haut, et leur fait faire tout ce qu'il veut. M. de Puysieulx me demande continuellement des grâces pour eux; on leur en accorde, et ils ne nous en traitent que plus mal. Cependant, sire, je me tiendrai toujours dans les voies les plus douces avec eux; mais je suis bien trompé, ou ce ne sont pas les plus sûres.

M. de Friedenberg, qui a été lieutenant-colonel dans le royal-allemand, m'a fait avertir hier par un de nos trompettes qui était

allé porter des duplicata pour les contributions, que les plus déterminés hussards s'étaient proposés pour me tuer; que plusieurs officiers de l'empereur avaient écouté cette proposition avec indignation, mais non pas tous, et qu'il m'en donnait avis. Votre majesté sera bien persuadée que cela ne m'inquiète guère. Je ne le suis que de ne pouvoir pas servir le plus grand roi du monde avec assez d'habileté. Pour de l'ardeur et du zèle, j'ai tout ce que votre majesté en peut désirer dans ce qui a l'honneur d'être, etc.

P. S. M. l'électeur est venu coucher hier à Tuttlingen, où j'ai passé deux heures avec lui. Nous avons encore traité le dessein de Passau. Ce prince et son général sont déterminés de le faire réussir avec une conduite qui me paraît fondée. M. l'électeur m'a donc dit qu'il ferait marcher toutes ses troupes à Riedlingen, et fait état que tout sera assemblé le 8 juin; que de là il marchera avec toutes ses forces entre Passau et Lintz, qu'il faut que le général Schlick abandonne l'une ou l'autre, et que l'on attaquera la moins garnie; il prétend que, s'il prend Lintz, Passau tombe de lui-même. Enfin, sire, votre majesté apprendra bientôt l'entrée de ses troupes dans le cœur de l'Autriche.

Les cinq bataillons qui ont marché pour joindre les troupes de son altesse électorale, sont le premier de Condé, Guienne, Laonnais, et les deux de Noailles. M. du Bourdet, brigadier, les commande.

M. l'électeur a vu l'armée de votre majesté ce matin, et l'a trouvée, sire, parfaitement belle; elle l'est aussi, et a un air de guerre qui nous promet des avantages certains. La cavalerie assez complète; l'infanterie plus faible; et les convalescents et les recrues dont M. le maréchal de Tallard fait cinq bataillons nous tiennent fort au cœur.

Nous avons encore parlé de notre projet. Il se croit assuré de la prise de Lintz ou de Passau; et pour moi, sire, suivant l'exposition de son général, elle me paraît infaillible.

Les ingénieurs que j'avais envoyés visiter Stokach et quelques autres petites villes sur le chemin d'Ulm à Schaffhouse sont revenus ce matin, et n'ont rien trouvé qui pût être propre à nous assurer une communication, ainsi je suis convenu avec M. l'électeur que j'enverrais voir Ueberlingen, qui est sur le lac de Constance; que si cette petite ville ne nous accommodait pas, il faudrait essayer de prendre le château de Bregentz; mais pour cela, sire, je n'ai guère de munitions de guerre. M. l'électeur me promet de m'en faire venir d'Ulm et de Memmingen; cela est long. Enfin, je ferai de mon mieux, et je m'éloignerai avec peine de ces pays-ci sans avoir une communication assurée pour recevoir les ordres de votre majesté. Cela me paraît d'une extrême conséquence. Par exemple, si votre majesté approuve les desseins du Tyrol, pouvons-nous y marcher avec confiance, sans être avertis par avance des ordres de votre majesté à M. le duc de Vendôme, et de ce qu'il promettra de faire?

Pour assurer, sire, cette communication, je ferai l'impossible, et rien ne peut m'en empêcher, que le manque de poudre et de boulets que je dois tirer d'Ulm, ou le peu de temps que M. l'électeur me donnera, car je dois m'approcher d'Ulm dans les derniers jours de ce mois indispensablement, pour observer Stirum dans le temps que la marche de M. de Bavière vers l'Autriche se manifestera : son infanterie doit s'embarquer à Ulm le 27, après quoi il n'y a plus de secret. J'aurais désiré qu'il m'eût laissé quelques jours de plus, mais je n'ai pu gagner ce délai sur l'impatience qu'il a de marcher en Autriche.

J'envoie demain M. le marquis de Chamarande avec trois mille hommes pour tâcher de s'emparer du château de Bregentz, et je le charge en même temps de pousser les contributions dans le Tyrol, le plus avant qu'il lui sera possible. J'avoue, sire, que je ne suis pas insensible à la joie de commencer à mettre les pays héréditaires sous contribution, et une province qui n'a pas vu de guerre depuis Charles-Quint et qui est entre l'Autriche et l'Italie.

Demain je commence à faire marcher les troupes pour m'approcher de Möskirch et trouver un pays plus gras que celui-ci.

L'électeur étant convenu, dans sa dernière entrevue avec M. le maréchal de Villars, de toutes les dispositions relatives au projet de Passau, partit le 16 pour Munich où il devait attendre que tout fût prêt pour l'opération. Il laissa son armée campée entre Ehingen et Riedlingen, sous les ordres de M. le comte d'Arco; elle consistait en trente-quatre bataillons, quarante-cinq escadrons et soixante-quatre pièces de canon. Celle du roi était composée de quarante-sept bataillons, soixante escadrons et quarante-cinq pièces de canon; cinq bataillons, comme on l'a vu dans la dépêche de M. le maréchal de Villars, furent détachés le 16 pour joindre l'armée bavaroise, et trois mille hommes, sous les ordres de M. de Chamarande, pour aller s'emparer du château de Bregentz.

Le 19 et le 20 M. le maréchal de Villars fit faire à ses troupes un mouvement général pour camper par corps séparés le long du Danube, depuis Tuttlingen jusqu'à Riedlingen; et, pour subsister plus facilement, le corps le plus considérable campa à Möskirch, où fut établi le quartier général; en même temps l'armée bavaroise descendit vers Ulm, et l'on commença à travailler aux préparatifs nécessaires pour l'embarquement de l'infanterie de cette armée.

Ce fut en arrivant à Möskirch que M. le maréchal de Villars eut des nouvelles plus certaines des démarches du comte de Stirum. Une lettre interceptée du premier ministre du duc de Wurtemberg lui apprit que le prince de Bade, craignant que l'armée du roi, après avoir passé les montagnes, ne revînt sur lui par Pfortzheim pour prendre ses derrières qui n'étaient point retranchés et couper sa communication avec l'Allemagne, avait mandé au comte de Stirum de se rapprocher de lui, et que ce dernier, après être resté pendant huit jours entre Esslingen sur le Necker et Göppingen, avait dû marcher à Nurtingen,

sur le Necker, ce qui l'éloignait du Danube. Suivant la même lettre, son corps était composé de treize mille hommes, tant de troupes de l'empereur que de celles de Saxe, de Franconie et de Wurtemberg.

Ce fut aussi à Möskirch que M. le maréchal de Villars reçut une nouvelle députation du corps helvétique assemblé à Bade, pour lui marquer la crainte que le voisinage de l'armée du roi inspirait aux cantons, et le supplier de ne commettre aucun acte d'hostilité sur leurs terres, qui les mît dans la nécessité de pourvoir aux moyens d'assurer leur tranquillité; mais M. le maréchal de Villars, mécontent de la conduite qu'ils avaient tenue depuis le commencement de la guerre, n'hésita point à leur répondre avec un ton de fermeté capable de leur imposer, en leur faisant connaître, que non-seulement ils prenaient mal à propos de l'inquiétude, mais aussi que le voisinage de l'armée du roi ne pouvait qu'être avantageux à leur pays; que le motif pour lequel le roi l'avait fait passer en empire était de soutenir l'électeur de Bavière, et de punir les cercles déclarés contre ce prince après s'être engagés à garder la neutralité; que s'ils voyaient arriver quelques troupes françaises du côté du lac de Constance, l'objet n'était que de s'assurer d'une communication avec la Suisse, où, contre la foi publique et l'honneur de la nation, on avait souffert qu'on arrêtât les lettres de la cour et des généraux, même des négociants français; que, si les cantons voulaient se charger d'obtenir de l'empereur que leurs sujets portassent avec sûreté à l'armée les dépêches venant de France, il ne chercherait point à s'emparer d'un poste dans leur voisinage; mais que, ne pouvant croire que cette demande leur fût accordée, il était forcé de s'assurer lui-même les moyens de communiquer avec la France.

Lorsque le roi fut instruit et du succès de la marche de

M. le maréchal de Villars à travers les montagnes et de ce qui s'était passé dans son entrevue avec l'électeur, sa majesté, en lui témoignant sa satisfaction infinie, lui recommanda principalement d'avoir pour l'électeur toute la déférence qu'exigeait son rang, et de céder à ses avis plutôt que de troubler le concert qui devait sans cesse régner entre ce prince et lui.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. Versailles, 14 mai 1703[1].

Mon cousin, les difficultés presque insurmontables qui rendaient depuis si longtemps la jonction de mes troupes avec celles de l'électeur de Bavière incertaine, l'importance dont il était d'y réussir, la joie que ce prince en a eue, doivent vous faire juger quelle peut être ma satisfaction; votre frère vous informera encore plus particulièrement de mes sentiments, et vous connaîtrez par ce qu'il vous dira, qu'en continuant à me servir comme vous faites vous aurez lieu de tout espérer. Je ne saurais assez vous recommander pour l'électeur de Bavière tous les égards qui sont dus à son rang et que mérite sa fermeté dans ses engagements. Vous savez de quelle utilité peut être son alliance, le danger qu'il y aurait de la perdre, et les effets que la mésintelligence entre vous et lui pourrait produire. Les assurances que vous m'avez données dans votre dernier voyage, et que vous m'avez réitérées tant de fois par écrit depuis ce temps-là, que je n'avais rien à craindre sur cela, me donnent lieu d'espérer que le concert parfait dans lequel vous agirez fera une révolution entière dans l'Allemagne; et j'ai lieu de croire que les premiers effets de votre jonction détermineront les cercles de Souabe et de Franconie à demander une neutralité; que les petits princes qui se sont armés à leur exemple et qui y ont été entraînés par la crainte vous feront de semblables propositions. Il est de mon intérêt et de celui de l'électeur de Bavière de ne les

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1640, page 37.

pas écouter, à moins qu'ils n'acceptent la neutralité aux conditions de désarmer entièrement et de congédier leurs troupes. En cas qu'ils prennent ce parti, vous devez bien prendre garde qu'ils ne les vendent, ou qu'ils ne fassent passer les corps entiers au service de mes ennemis, et vous ferez en sorte qu'ils se dissipent de manière à ne pouvoir se rassembler dans la suite pour servir contre moi ni contre mes alliés.

Lorsque vous travaillerez au projet de la campagne avec l'électeur de Bavière, je vous recommande, en lui faisant connaître vos sentiments, d'avoir une grande déférence pour les siens, et de faire en sorte de l'engager par raison et, par des manières insinuantes, à le faire revenir à votre avis, si vous trouviez que le sien pût porter quelque préjudice au bien de mes affaires.

Je ferai connaître à ce prince dans ma première dépêche, par les termes les plus forts, la confiance que je prends en vous. Le pouvoir absolu que je vous ai donné, depuis que vous êtes à la tête de mon armée, d'entreprendre ce que vous jugeriez à propos; la liberté entière de choisir les officiers et les troupes qui vous conviennent pour passer avec vous, et l'abandon avec lequel je me suis livré en vous permettant de remplir les lettres de brigadiers, sont des preuves convaincantes de l'estime que j'ai pour vous, dont il n'y a aucun exemple jusqu'à vous; je vous en donnerai de nouvelles marques dans toutes les occasions qui se présenteront; et en continuant de me servir comme vous faites, je ne vous laisserai rien à désirer. Mettez-vous au-dessus des discours des courtisans; vous aurez toujours de grands avantages sur eux, et vous me trouverez toujours également prévenu pour vous, tant que vous me donnerez lieu d'en être content.

J'approuve que vous ayez déclaré milord Clare et le marquis de Tourouvre les premiers; le sieur de Mailly sert depuis longtemps; faites-lui connaître que vous avez différé quelques jours à le nommer, par les raisons que vous me mandez; le sieur Danlezy est bon sujet et mérite cette grâce des premiers; Fourquevaux est aux eaux, incom-

modé, c'est un contre-temps qui l'éloigne; mais il faut préférer ceux qui sont actuellement avec vous.

Vous ne devez exiger aucune contribution au delà des montagnes, qu'à condition de les partager avec l'électeur de Bavière de la manière dont je vous l'ai mandé lorsque vous me demandâtes l'explication de l'article 12; et le comte de Monasterol m'a assuré que son maître y consentirait, pourvu que je lui fasse payer les subsides comme ils l'ont été jusqu'à présent; j'y ai consenti.

Ménagez les Suisses autant qu'il convient au bien de mon service et aux alliances que j'ai avec eux; mais en les assurant de la considération que j'ai pour eux, faites en sorte d'établir un passage libre de Schaffhouse à Huningue; il est de leur intérêt qu'il le soit, et rien n'est plus utile pour la conservation de mon armée.

Pour ne point interrompre le récit de la grande opération dont M. le maréchal de Villars fut occupé depuis le moment où il fit entrer ses troupes dans la vallée de la Kintzig, on n'a point fait mention des mouvements que fit M. le maréchal de Tallard; d'ailleurs, dès que M. le maréchal de Villars eut franchi les montagnes, il n'eut plus avec lui aucune communication; on dira seulement ici, qu'après s'être avancé jusqu'à Offenbourg pour couvrir la marche de M. le maréchal de Villars, il rassembla ses troupes et alla camper, le 5 mai, à Suntheim, entre Kehl et Willstett, avec vingt-sept bataillons et quarante-quatre escadrons, et qu'il y resta jusqu'au 27, pour observer M. le prince de Bade et consommer les subsistances qui étaient encore à la droite du Rhin. Il repassa ensuite ce fleuve; mais comme, désormais, les mouvements de cette armée, dont monseigneur le duc de Bourgogne devait prendre le commandement, n'auront plus que des rapports éloignés avec celle de Bavière, on en rassemblera les détails

dans un mémoire particulier, qui ne traitera que des opérations qui se firent sur le Rhin.

M. le maréchal de Villars profita du temps pendant lequel ses troupes devaient rester dans les quartiers de rafraîchissement qu'il venait de leur faire prendre, pour rétablir la discipline qu'elles avaient entièrement oubliée; il fit des exemples de sévérité, et peu à peu la maraude, les vexations et le pillage cessèrent. La cavalerie se remit de ses fatigues et vécut dans l'abondance. L'infanterie, nourrie par les habitants, eut sa paye de reste, et l'on fit rentrer les contributions, malgré le grand nombre d'ennemis qui s'opposaient à leur perception.

Cependant la tranquillité ne fut pas de longue durée : l'électeur, impatient de mettre à exécution son projet sur Passau, commença, le 25, à embarquer son infanterie à Ulm, et manda à M. le maréchal de Villars de faire descendre, sans perdre de temps, la sienne près de cette ville.

Ce général n'avait point encore établi sa communication avec la Suisse, et il était dangereux, avant d'y avoir pourvu solidement, de s'éloigner du haut Danube; cependant il fallait déplacer les troupes. Le 27 M. de Lannion partit de Möskirch avec dix bataillons, vingt-quatre escadrons et l'artillerie, et alla le même jour camper à Ruelfingen, près de Mengen, le lendemain à Neufra, peu loin de Riedlingen. Il y fut joint par deux régiments de dragons.

Le 28 M. le maréchal de Villars se rendit de sa personne, avec le quartier général, de Möskirch à Riedlingen, et se fit suivre par vingt et un bataillons et douze escadrons. M. d'Usson fut chargé de la conduite de ces troupes, qui allèrent camper le même jour à Ruelfingen et le lendemain à Neufra, où elles prirent leur position, la droite près de ce village, la

gauche s'étendant le long du Danube, jusqu'au-dessous de Riedlingen, ce fleuve derrière le camp.

M. de Chamarande, qui avait été détaché avec trois mille hommes d'infanterie et deux cents chevaux pour l'expédition de Bregentz, ayant trouvé trop de difficultés pour s'emparer de cette place, s'était rejeté sur Ravensbourg, petite ville située entre le lac de Constance, l'Iller et le Danube, et, après y avoir fait entrer trois cents hommes et cent chevaux pour couvrir la communication de l'armée avec Schaffhouse, il se rendit le 28 avec le reste de son détachement à Pfullendorf, pour fournir les escortes nécessaires à cette communication. Une brigade d'infanterie que M. le maréchal de Villars y avait envoyée avec l'hôpital de l'armée, quitta ce poste lorsqu'il y fut arrivé et se porta à Ennendach, près de Mengen, d'où elle alla le lendemain à Heudorf, peu loin de Riedlingen.

Le 29 M. de Marivault, qui était à Sauldorf, en partit avec cinq bataillons, treize escadrons de cavalerie et un régiment de dragons; il campa le même jour à Denkingen, près de Pfullendorf, et le 30 il joignit le camp de Neufra. Mengen fut occupé par un régiment d'infanterie et un de cavalerie; Riedlingen, par un régiment d'infanterie, et les hussards campèrent près de cette ville.

Les cinq bataillons que M. le maréchal de Villars avait envoyés à Ulm s'y embarquèrent avec l'infanterie bavaroise et descendirent le Danube; l'électeur avait laissé sous cette ville quatorze escadrons. M. le maréchal de Villars se disposait à les joindre afin de passer le Danube et aller chercher le comte de Stirum ou attaquer Nordlingen, pour s'avancer ensuite sur Nuremberg, tandis que l'électeur marcherait à Passau; mais ce prince avait déjà abandonné le projet qu'il avait formé d'une entreprise sur cette place. C'est ce dont M. le

maréchal de Villars ne fut informé que le 30, par la lettre suivante de son altesse électorale, et sur quoi il lui fit les plus fortes représentations.

Lettre de l'électeur de Bavière à M. le maréchal de Villars. Schleisheim, près de Munich, 27 mai 1703[1].

Celui, monsieur, à qui j'avais ordonné d'aller au secours de Rothenberg, ayant trouvé les ennemis plus forts qu'on n'avait cru, n'a pas jugé à propos de les attaquer; et s'étant posté à trois heures de leur camp pour attendre un renfort de trois bataillons et huit escadrons que je lui envoyais, il s'y est laissé surprendre; et ce corps-là, consistant en quatre nouveaux bataillons et deux escadrons de dragons, a été défait avec perte de trois cents hommes, et les ennemis se sont rendus maîtres du village où étaient le bagage de ces quatre bataillons, et quatre pièces de canon qui leur sont restées. Cette action, quoiqu'elle ne soit pas considérable en elle-même, ne laisserait pas de faire un effet dangereux dans les cercles, et par là un avantage à nos ennemis, si l'on n'y remédiait pas promptement; ainsi j'ai jugé à propos de différer l'entreprise sur l'Autriche, que nous pourrons toujours faire quand nous voudrons, et de faire marcher toutes mes troupes sur Nuremberg, pour tâcher de m'emparer de cette place, qui est si utile pour toutes les opérations de la campagne, afin de ne pas donner le temps aux ennemis de s'y établir, et pour diviser par là les forces des cercles, ce que je regarde comme la chose la plus essentielle. Ce qui m'a encore porté à prendre ce parti-là, c'est qu'il fallait faire un détachement considérable de ma cavalerie pour chasser les ennemis de Rothenberg, et j'aurais été obligé d'attendre, pour marcher à Passau, que cette expédition fût finie, ce qui nous aurait fait perdre beaucoup de temps, outre que la prise de Bonn et le détachement considérable qu'on m'assure être en marche changent encore la situation des affaires et semblent exiger que nous ne nous éloignions pas si fort jusqu'à ce qu'on sache posi-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1676, lettre 100.

tivement ce qui en est et les forces que les ennemis pourront mettre ensemble, ce dont on sera éclairci en peu de temps. Vous voyez, monsieur, de quelle importance il est que vous fassiez les mouvements nécessaires pour empêcher que le corps du comte, renforcé de quelques troupes qui lui viendront d'ailleurs, ne puisse rompre les mesures que je vais prendre pour cette entreprise. Vous ne serez pas surpris, monsieur, que nous changions le premier projet; vous savez fort bien qu'à la guerre on doit agir selon les conjonctures et les occasions qui se présentent. Je vous avertis, monsieur, que mes troupes s'assembleront à Ingolstadt et seront en pleine marche le 7 ou le 8 de juin, vers Nuremberg, afin que vous puissiez régler la vôtre là-dessus, et que vous ne laissiez point prendre l'avance à l'armée du comte de Stirum; et comme vous m'avez assuré de nouveau par votre lettre, que vous vous ébranlerez à la fin de ce mois, je compte que, sans fatiguer l'armée, vous serez le 11 à Nersingen. J'attends là-dessus de vos nouvelles, si je puis m'assurer que vous y serez pour ce temps-là, de quoi je ne doute point, par la conséquence que vous connaissez vous-même, puisque ma marche sera engagée avec un gros train d'artillerie. Je vous prie de croire qu'on ne peut être avec plus de sincérité que moi, monsieur, tout entièrement à vous, etc.

Lettre de M. le maréchal de Villars à l'électeur de Bavière.

Du camp de Riedlingen, 30 mai 1703[1].

Votre altesse électorale connaît ma sincérité, et a souvent excusé les fautes auxquelles elle peut me porter. C'est sur ce fondement que j'aurai l'honneur de lui dire que j'apprends non-seulement avec étonnement, mais avec une vive douleur, qu'elle ait changé le bon, grand et solide projet dont elle était convenue. Quoi, monseigneur, la perte de deux ou trois cents hommes, de trois pièces de canon, et d'avoir manqué à secourir Rothenberg, fait manquer le dessein d'attaquer l'Autriche, dépourvue de toutes ses forces, et donne le temps à l'empereur de se reconnaître ! Quant aux raisons que votre altesse électorale a la bonté de m'alléguer, que le comte de Stirum devant être

[1] Cette pièce se trouve en copie originale dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1676, lettre 101.

renforcé d'un nombre considérable de troupes, je ne dois point être si éloigné d'elle, qu'elle ait la bonté de faire réflexion que nous sommes maîtres du cours du Danube, depuis sa source jusqu'à Vienne. Votre altesse électorale a bien pu seule être maîtresse de cette rivière, comment peut-elle penser qu'elle ne le soit pas encore avec l'augmentation de forces que je lui ai amenées? Je la conjure de n'avoir nulle inquiétude pour tout ce que peut faire M. le comte de Stirum, et de suivre son premier projet. Il en est temps, puisque aucune troupe ne s'est encore ébranlée pour le troubler. Qu'elle ne compte point pour une chose bien aisée, de faire présentement le siége de Nuremberg, puisque toutes les troupes qui attaquent Rothenberg se jetteront dans cette ville; qu'il sera très-aisé aussi au comte de Stirum de faire passer par les derrières des corps de cavalerie et de dragons, pour les y jeter avant qu'il puisse bien être investi. Qu'arrivera-t-il donc, monseigneur? c'est que toute notre marche n'aboutira peut-être qu'à secourir le château de Rothenberg. Veut-elle qu'il soit dit que la première expédition de cinquante bataillons et de soixante escadrons que je lui amène de France soit d'aller secourir un château, lorsqu'il dépend d'elle de faire trembler toute l'Autriche? Pour moi, monseigneur, bien que j'aie eu l'honneur de mander à votre altesse électorale que je ne m'ébranlerais que le 30, dès que nos chevaux ont eu la force de marcher, je suis venu à Riedlingen, et la tête de nos troupes est présentement à Ehingen.

Votre altesse électorale me fait l'honneur de me mander, par le post-scriptum, qu'elle ordonne aux régiments qu'elle avait laissés à Ulm, de marcher. Elle vèrra par la copie de la lettre de celui qui commande à Ulm, et qu'elle trouvera ci-jointe, que ce général craint pour la sûreté de cette place, croyant de l'intelligence de la part des ennemis avec la bourgeoisie. Je crois ne devoir pas perdre un moment de temps à supplier votre altesse électorale de donner ses ordres pour que ladite bourgeoisie soit désarmée incessamment. J'ose la supplier encore par le penchant que je lui ai trouvé à mettre la ville de Ratisbonne en liberté, de ne le point faire. Cela est plus

important qu'elle ne peut penser, et c'est un poste si considérable, qu'elle doit songer à le conserver pendant toute la guerre.

Je compte recevoir dans deux jours le courrier par lequel j'ai eu l'honneur d'informer sa majesté de la résolution des projets de votre altesse électorale. J'avoue que je tremble en lui apprenant, par celui que je dépêche, qu'elle a eu intention de les changer, ne doutant point qu'elle n'ait déjà donné ses ordres à M. le duc de Vendôme pour coopérer à l'exécution du plus grand dessein qu'on pouvait former, et que je la supplie encore une fois de vouloir bien suivre, puisqu'après y avoir ci-devant bien songé, votre altesse électorale n'avait rien trouvé de meilleur à faire et qu'il n'y a rien qui puisse encore la déranger, que le désir de vouloir secourir le château de Rothenberg. Je déconcerterai peut-être autant les cercles avec ce que j'ai de troupes que si votre altesse électorale y employait généralement toutes les siennes. Je réponds de tout ce que peut faire le comte de Stirum, et s'il se met trop à portée de moi, je ne balancerai pas à le combattre. Pour joindre votre altesse électorale, je lui en réponds aussi en tout temps. Si après tout ce que je viens d'avoir l'honneur de représenter à votre altesse électorale, elle ne trouve pas mes raisons bonnes, je ferai tout ce qu'elle ordonnera. Je serai toujours sous Ulm le 2 ou le 3 du mois prochain, qui est plus tôt que votre altesse électorale n'avait compté.

J'ai commencé par demander pardon à votre altesse électorale de mes libertés, et je suis persuadé qu'elle voudra bien les excuser, puisqu'elles ne partent que du zèle et du profond respect, etc.

P. S. Je dois avoir l'honneur de dire à votre altesse électorale que son courrier n'est arrivé que ce matin à dix heures, et que ses lettres sont du 26. Il a été quatre jours et demi en chemin, cela me paraît bien long pour le peu de pays qu'il y a à traverser.

Je supplie votre altesse électorale de me pardonner la liberté de lui dire qu'elle ne devrait communiquer ses desseins qu'à M. le comte d'Arco, son général, dont le bon sens et les vues m'ont paru fort droites, et à M. de Ricous

Lorsque M. le maréchal de Villars reçut la lettre de M. l'électeur, il avait donné ses ordres pour que ses troupes continuassent leur marche vers Ulm; le nouveau projet de ce prince fut une raison de plus pour s'approcher du pays dans lequel il paraissait déterminé à porter la guerre.

En conséquence, les dix bataillons et les vingt-quatre escadrons qui étaient à Neufra, sous les ordres de M. de Lannion, se mirent en marche le 30, et allèrent camper à Emerkingen près de Munderkingen, la gauche à ce premier endroit, la droite à Untersingen.

Le lendemain 31 M. de Lannion descendit le Danube et alla camper à Berg, vis-à-vis d'Ehingen, la gauche à ce village, la droite à Altbierlingen.

Le même jour M. le maréchal de Villars quitta Riedlingen, et, menant avec lui deux régiments de dragons avec une brigade de cavalerie, joignit M. de Lannion à Berg.

En même temps M. d'Usson partit de Neufra avec le reste des troupes, l'artillerie et les caissons, et se rendit à Emerkingen.

Le 1er juin M. le maréchal de Villars, avec trois brigades d'infanterie, deux de cavalerie et deux régiments de dragons, décampa de Berg et descendit le Danube jusque près d'Ulm; il prit son quartier à Göcklingen, et ses troupes campèrent, la droite à hauteur du pont qui était sur le Danube au-dessous de ce village, la gauche à Dongstett, qui fut couvert par une brigade d'infanterie. M. d'Usson marcha en même temps avec les troupes, l'artillerie et les caissons qui étaient à Emerkingen, et joignit le camp de Göcklingen; sa droite fut placée à portée de Dongstett, sa gauche à Dellmensingen.

Après tous ces mouvements, le gros de l'armée se trouva rassemblé près d'Ulm, dans les environs de Göcklingen, et

M. de Lannion continua de camper à Berg avec dix bataillons et vingt-quatre escadrons. Les cinq bataillons détachés précédemment pour joindre les troupes de l'électeur sur le bas Danube étaient arrivés à leur destination. Riedlingen resta occupé par un bataillon, et Ravensbourg par un détachement de trois cents hommes et cent chevaux pour la communication avec Schaffhouse; mais le haut Danube se trouvant abandonné, M. le maréchal de Villars jugea que ce détachement n'était pas suffisant pour assurer cette communication, et il envoya différents partis pour imposer à ceux des ennemis. M. de Kercado, mestre de camp du régiment Dauphin étranger, ayant été détaché avec quatre cents chevaux pour aller au-devant de M. de Massembach qui revenait de Suisse, où il avait été chargé d'une commission relative au passage des recrues, trouva le passage du ruisseau de Stokach occupé par environ huit cents hommes d'infanterie des troupes de l'empereur, qui lui disputèrent ce passage; mais ayant fait mettre pied à terre à ses dragons et à une partie de sa cavalerie, il força les ennemis à se retirer, et conduisit M. de Massembach au camp.

D'un autre côté, M. le maréchal de Villars, ayant été informé qu'un corps de troupes des ennemis campait sous Blaubeuren, détacha M. de la Tour, lieutenant-colonel du régiment de dragons de Fourquevaux, avec deux cents chevaux, cent dragons et quinze hussards, pour le reconnaître. M. de la Tour, arrivé sur la hauteur de Blaubeuren, découvrit que ce corps consistait en cinq cents hussards. Il envoya aussitôt M. de Lescure, capitaine dans le régiment de Listenois, pour attaquer les ennemis dans une gorge qui défendait l'entrée de leur camp, et marcha avec le reste de son détachement derrière la montagne pour les couper. M. de Lescure les chargea si vivement, qu'il les renversa sur leur camp, et M. de la Tour, arri-

vant dans le même moment, ne leur donna pas le temps de se reconnaître, et les força de se retirer en désordre dans la montagne et d'abandonner leur camp : leur commandant fut tué et on leur fit des prisonniers.

Les représentations que M. le maréchal de Villars avait faites à l'électeur pour le détourner du projet de Nuremberg et le ramener à celui de Passau furent inutiles; mais ce général, voyant ce prince persister dans son idée, jugea devoir faire une nouvelle tentative, et auparavant consulter les officiers généraux de l'armée les plus en état de l'aider de leurs conseils : il conféra sur cette matière importante avec MM. du Bourg et de Druys. Tous les deux pensèrent comme lui, que de marcher à Nuremberg était une entreprise dans laquelle il était presque aussi dangereux de réussir que d'échouer; qu'on pourrait la manquer parce que les ennemis avaient la facilité d'y faire entrer autant de troupes qu'ils le jugeraient à propos avant qu'elle pût être investie; que si l'on s'en emparait il faudrait y laisser douze mille hommes, et par là affaiblir l'armée, de manière que pendant le reste de la campagne on serait inférieur aux ennemis. M. le maréchal de Villars fit aussi convenir MM. du Bourg et de Druys qu'il ne fallait pas espérer de pouvoir soumettre les cercles, qui étaient gouvernés par des chefs dévoués à l'empereur : celui de Souabe par le duc de Wurtemberg, l'évêque de Constance et les maisons de Bade; celui de Franconie par les margraves de Bayreuth; que, quand même on parviendrait à pousser le comte de Stirum, ce serait sans autre utilité que de faire perdre quelque terrain aux ennemis, et que l'armée souffrirait beaucoup des marches qu'occasionnerait cette entreprise. Le sentiment de M. le maréchal de Villars fut que le seul moyen de réduire les cercles sans rien mettre au hasard était de ruiner insensiblement leur

pays et de les lasser d'être le théâtre de la guerre. La conquête du Tyrol lui parut l'objet le plus important et le moyen de forcer l'empereur à retirer ses armées d'Italie.

Tels furent les points de vue sous lesquels M. le maréchal de Villars résolut de présenter de nouveau les objets à l'électeur; et, pour donner plus de poids à ses idées, il lui envoya M. le comte du Bourg. A peine cet officier fut-il en chemin qu'on apprit que six mille hommes des troupes de Brandebourg et de celles de Franconie étaient entrés dans Nuremberg.

L'électeur entendit M. le comte du Bourg dans un conseil auquel ce prince admit M. le comte d'Arco, son principal général, et M. de Ricous, ministre du roi. L'entreprise sur Nuremberg et les opérations contre les cercles furent proposées par l'électeur comme ce qui pouvait être le plus avantageux. MM. du Bourg et de Ricous, regardant comme une incursion celle de Passau et de l'Autriche, applaudirent au sentiment de l'électeur, mais ils représentèrent que si l'expédition du Tyrol devait être la suite de la prise de Passau et de Lintz, on devait lui donner la préférence. L'électeur, loin de céder à cet avis, jugea que, puisque le projet sur l'Autriche détaché de celui du Tyrol paraissait le moins avantageux, il fallait marcher à Nuremberg, parce qu'après s'être emparé de cette ville on pourrait de même reprendre le chemin du Tyrol, et que, conciliant par cette disposition les deux opérations, rien ne devait faire abandonner celle des cercles.

M. de Ricous représenta que l'expédition de Nuremberg n'était pas comme celle de l'Autriche; que Lintz une fois au pouvoir de l'électeur pouvait sans inconvénient être abandonné, mais que de la conservation de Nuremberg dépendait la soumission des cercles, et qu'en gardant cette ville, toute

autre opération devenait impossible; enfin que, si l'on se déterminait pour cette partie, on devait abandonner tout autre projet et se livrer entièrement aux moyens de ne pas perdre le fruit des premiers succès qu'on pourrait avoir.

L'électeur revint à l'avis de M. de Ricous, et abandonnant tout à coup non-seulement ses vues sur Nuremberg, mais aussi son projet sur l'Autriche, tant à cause du temps qu'exigeait la prise de Passau et de Lintz que de la difficulté de garder ces deux postes, il prit la résolution de marcher droit au Tyrol. Ce pays était entièrement dénué de troupes; M. le duc de Vendôme contenait dans le Mantouan et dans le Modénais l'armée que l'empereur avait en Italie; ce qui persuada à l'électeur qu'il ne rencontrerait aucune difficulté pour l'exécution de son projet; qu'alors, les grandes forces que le roi avait en Italie devenant inutiles, on pourrait faire passer vingt mille hommes dans le Tyrol, ce qui établirait une communication assurée de l'Allemagne avec l'Italie et donnerait au commencement de la campagne suivante le moyen d'aller mettre le siége devant Vienne.

Le succès de la négociation de M. du Bourg parut à M. le maréchal de Villars un événement avantageux pour les affaires; mais ayant obtenu de ce prince qu'il ne fût plus question d'opérations dans les cercles, il porta ses vues plus loin; et les connaissances qu'il avait prises, pendant qu'il était à Vienne, de l'état de cette place, lui firent penser que l'électeur, au lieu de l'expédition du Tyrol, pouvait, avec toute apparence de succès, aller attaquer cette place et réduire par là plus sûrement l'empereur à songer à la paix; mais il n'eut ni le temps ni les moyens de persuader à l'électeur l'avantage de ce projet. Ce prince n'eut pas plus tôt pris la résolution de marcher dans le Tyrol, qu'il mit ses troupes en mouvement

pour cette expédition. M. le maréchal de Villars, de son côté, ne s'occupa plus qu'à chercher un poste dans lequel il pût, tandis que l'électeur agirait, couvrir le pays de la rive droite du Danube, et faire échouer les projets que les ennemis pourraient former contre lui, même les attaquer si l'occasion se présentait de le faire avec avantage.

Pour cet effet, il jugea devoir descendre le Danube vers Donawert, et il commença son mouvement dès le 8.

Il passa ce jour-là le Danube sur le pont de Göcklingen avec deux régiments de cavalerie et deux régiments de dragons; et après avoir repassé ce fleuve sur le pont d'Ulm, il alla camper à Güntzbourg. Les équipages suivirent la rive droite du Danube et passèrent l'Iller à Unterkirchberg. Trois brigades d'infanterie, sous les ordres de M. de Chamarande, marchèrent aussi par la droite du Danube, et, après avoir passé l'Iller au pont d'Oberkirchberg, allèrent camper à Leipheim.

En même temps M. d'Usson, avec le reste des troupes, l'artillerie et les caissons, partit de son camp de Dellmensingen, suivant la même route que M. de Chamarande, et campa à Nersingen.

Le 9 M. le maréchal de Villars se remit en marche avec les deux régiments de dragons et les deux brigades de cavalerie qui campaient à Güntzbourg, et ayant été joint par les trois brigades de cavalerie qui étaient à Leipheim et par la cavalerie de M. d'Usson, il alla camper avec toutes ces troupes dans la prairie vis-à-vis de Lauingen, la droite au-dessus de cette ville, la gauche s'étendant le long du Danube, qui fut derrière le camp.

M. d'Usson décampa aussi de Nersingen avec son infanterie, l'artillerie et les caissons, et se porta à Offingen, sur la rivière de Mindel.

Le 10 à la pointe du jour toutes les troupes campées vis-à-vis de Lauingen, suivies de celles de M. d'Usson, passèrent le Danube sur le pont de cette ville, et toute l'armée campa à Gundelfingen, où fut le quartier général, la droite vis-à-vis d'Eschenbrunn, la gauche vers Bächingen, la Brentz derrière le camp.

Cette position était avantageuse, non-seulement par l'abondance des fourrages que pouvait fournir le pays de la rive droite comme celui de la rive gauche du Danube; mais aussi M. le maréchal de Villars reconnut que si les ennemis marchaient à lui, il pourrait se placer soit entre Gundelfingen et Lauingen, soit entre Lauingen et Dillingen, en appuyant ses deux ailes à ces deux dernières villes, ce qui le mettrait en état de protéger également le haut et le bas Danube.

Ce fut donc dans ce camp qu'il résolut d'attendre M. le prince de Bade, quoiqu'il jugeât que ce général pouvait assembler, vers les sources de la Brentz, au moins trente-cinq mille hommes, tant des troupes qu'il avait au camp de Bühl que du corps du comte de Stirum et de celui qui était à Nuremberg.

En effet, le prince de Bade était déjà en mouvement pour s'approcher de lui : on apprit que dès le 3 il était parti de Bühl avec une partie de son armée, ayant laissé le reste au général Thungen, pour garder les retranchements et la Lauter, et qu'il marchait pour joindre le comte de Stirum sur le Necker. On fut aussi informé que le corps qui s'était porté à Nuremberg avait marché à Lauffen, et qu'ayant été renforcé des troupes qui, à l'approche de la cavalerie bavaroise, avaient levé le siége de Rothenberg, ce corps était composé de neuf mille hommes.

L'électeur, par qui M. le maréchal de Villars fut informé

de ces dernières circonstances, en prit de l'inquiétude. Il se persuada que ce corps pourrait encore être grossi par les troupes qui étaient du côté d'Egra et dans le reste de la Bohême, ce qui lui fit craindre pour le haut Palatinat et même pour Ratisbonne, qu'il n'occupait point parce que c'était le siége de la diète de l'empire, et dont il ne pouvait que masquer le pont; mais, occupé du projet du Tyrol, il se contenta de faire passer, par Ingolstadt, un détachement à la rive gauche du Danube pour éclairer le pays, et d'envoyer à M. le maréchal de Villars dix escadrons de sa cavalerie pour l'aider à défendre ce fleuve et à s'opposer à ce que les ennemis pourraient entreprendre. Cette cavalerie arriva au camp de Gundelfingen le 15. Pendant ce temps l'électeur réunit sous Munich le gros de ses troupes, et se mit en marche le 14 pour son expédition du Tyrol.

La cour avait envisagé d'un autre œil que M. le maréchal de Villars les projets d'opérations que l'électeur avait proposés. Il paraît, par différentes lettres du roi, que sa majesté eût préféré qu'on fût entré en Franconie et qu'on se fût emparé de Nuremberg; mais les communications étaient si difficiles, et la lenteur de la correspondance était telle, que ce ne fut que le 17 juin que M. le maréchal de Villars reçut la lettre du 24 mai, par laquelle le roi lui expliquait ses idées sur cette opération et sur l'entreprise du Tyrol. Il n'était plus temps alors de changer de projet. Cependant on rapportera ici cette dépêche, pour faire connaître quels étaient les sentiments de sa majesté sur des objets aussi intéressants. On rapportera de même la réponse que fit M. le maréchal de Villars, pour expliquer à sa majesté les motifs qui avaient déterminé à abandonner le projet de marcher en Franconie, et pour lui rappeler ce qu'il lui avait déjà marqué sur les avantages qu'on aurait retirés d'une entreprise sur Vienne.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. Marly, 24 mai 1703[1].

Mon cousin, la lettre que vous m'avez écrite du camp de Möhringen m'instruit si parfaitement de tout ce que vous avez fait depuis le 7, qu'il ne me reste qu'à désirer que l'électeur de Bavière, connaissant ses véritables intérêts, agisse en toutes choses avec vous, de manière que rien ne puisse diminuer les avantages que la jonction de mes troupes avec les siennes me donne lieu d'espérer. Si ma cavalerie n'avait point été fatiguée comme elle l'était, d'avoir été longtemps dans un pays où la subsistance lui manquait presque entièrement, et des marches pénibles qu'elle avait faites, la proposition que l'électeur vous faisait de le joindre, afin d'attaquer le comte de Stirum, ou d'entrer au milieu de l'empire, avant de donner loisir à l'empereur et aux princes ses alliés de se reconnaître, était fondée sur des raisons si solides, que vous auriez entrepris tout ce que vous auriez voulu sans y trouver aucune opposition; le repos absolument nécessaire à mes troupes vous a obligé de différer, et vous avez bien fait de prendre le temps convenable pour les mettre en état de servir le reste de la campagne. Il ne se peut rien ajouter à tout ce qui s'est passé dans votre entrevue; je suis bien aise qu'il ait été content de mes troupes, et que vous l'ayez été des siennes. La discipline avec laquelle il les fait vivre doit servir d'exemple aux miennes, et vous ne sauriez, avoir trop de sévérité pour engager les officiers à se servir de toute leur autorité et faire des exemples très-sévères pour y parvenir; sans cela vous verriez de jour à autre diminuer mon armée et la difficulté de la rétablir par l'impossibilité de faire joindre les recrues, à moins que vous ne trouviez des facilités avec les Suisses, qui, jusqu'à présent, ne paraissent pas disposés à en apporter d'autres que celles qui sont portées par leurs traités. J'ai écrit au marquis de Puysieulx pour agir puissamment auprès des cantons; vous devez vous employer du vôtre, et engager l'électeur de Bavière à contribuer, en tout ce qu'il pourra, à établir une communication libre avant que vous ayez pris le parti de vous éloigner des frontières; car si vous ne

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1640, page 41.

les déterminez pas pendant que les armées sont à portée de leurs états, vous n'en avez rien à espérer dans la suite; le marquis de Puysieulx se plaindra fortement de la manière dont ils rançonnent les officiers qui passent par leurs états, et des difficultés qu'on leur fait pour empêcher qu'ils ne joignent mon armée.

Je ne suis point surpris d'apprendre que l'électeur de Bavière ait toujours entretenu des négociations, même dans le temps qu'il était plus déterminé à la guerre. Si mes troupes n'avaient pas pu le joindre, il se serait trouvé bien embarrassé, et je ne saurais assez louer sa fermeté de s'être exposé avec ses états, ainsi qu'il l'a fait, dans l'incertitude d'un secours douteux, d'où dépend son salut ou sa perte. La joie qu'il vous a témoignée en vous embrassant vous fait assez connaître le véritable état dans lequel il était, et le besoin qu'il avait d'être soulagé; faites en sorte que rien ne puisse la troubler, et mettez-vous au-dessus des petites choses pour parvenir aux plus grandes. Vous avez bien fait de ne rien témoigner de ce qu'il ne vous donnait aucune distinction à sa table; je mande à Ricous de lui faire insinuer que le caractère que vous avez de commander une aussi grosse armée, étant d'ailleurs revêtu de la dignité de maréchal de France, vous mettait en droit d'exiger plus qu'il n'a fait pour vous; il se servira de l'exemple du comte de Saint-Geran pour le déterminer. S'il y trouve de l'opposition, comme il n'aura point d'ordre de parler en mon nom, je ne serai point compromis, et vous continuerez d'en user comme vous avez fait, sans que ces manques de considération de sa part vous éloignent de lui; car rien n'est plus important que, dans tout ce que vous aurez à faire dans la suite, vous agissiez par un même esprit et avec une même volonté, et que mes troupes se joignent aux siennes, lorsqu'elles pourront servir utilement ensemble, comme si elles étaient à un même maître. Vous ne sauriez trop leur inspirer ces sentiments, et ce sont les véritables dans lesquels vous devez entrer. Pour y parvenir promptement, faites en sorte de terminer toutes les petites difficultés qui se présenteront, d'abord en prenant des partis convenables au caractère des officiers, réglant leurs rangs afin qu'ils

n'aient aucune dispute lorsqu'ils seront ensemble. La prétention des lieutenants généraux de mon armée de rouler avec le comte d'Arco pourrait avoir quelque fondement; mais, comme il a le caractère de général, et que cela ne tire pas à conséquence, je désire que mes lieutenants généraux lui cèdent sans faire aucun incident. Il ne serait pas juste qu'ils roulassent avec les feld-maréchaux lieutenants, qui ne sont que sur le pied de maréchaux de camp; faites en sorte que l'électeur de Bavière y donne les mains et qu'il les y fasse consentir. Je ne crois pas qu'à votre égard il puisse y avoir de difficultés en aucun cas, et lorsque l'électeur de Bavière ne se trouvera pas à la tête des troupes, vous devez les commander. Le comte de Monasterol mande que l'article des contributions est réglé et qu'elles seront partagées par moitié. Je vous ai fait savoir mes intentions sur cela, par la lettre dont votre frère est chargé; comme elles sont conformes, je n'ai rien à y ajouter; j'approuve que vous teniez un contrôle réciproque de ce que l'on en tirera de part et d'autre.

Il me reste à répondre aux différents projets que vous avez agités, et à vous dire mon sentiment sur la résolution que vous avez prise de descendre le Danube et de vous rapprocher du Tyrol. Ce dernier parti peut être bon, et je le crois le meilleur, si le duc de Vendôme, comme vous le proposez, peut faire avancer un corps de troupes dans les montagnes, pour empêcher l'armée de l'empereur qui est en Italie de venir à son secours, et pour contribuer à faire promptement cette conquête, qui vous donnerait de grandes facilités pour entrer dans les pays héréditaires, ferait périr dans la suite l'armée de l'empereur en Italie, et entraînerait après elle la ruine entière de ses affaires dans ce pays-là; mais je ne puis vous rien dire de positif sans avoir fait part au duc de Vendôme de cette proposition, dans laquelle je lui représenterai qu'il doit entrer par toutes sortes de raisons, s'il y trouve de la possibilité; et pour vous mettre en état d'agir plus promptement et avec une entière certitude, je lui mande de vous envoyer la réponse qu'il me fera, dont vous rendrez compte à

l'électeur de Bavière aussitôt que vous l'aurez reçue, s'il trouve des facilités pour la faire passer jusqu'à vous.

Supposé que le duc de Vendôme ne puisse pas favoriser l'entreprise du Tyrol et empêcher l'armée de l'empereur de marcher au secours de ce pays et de ses autres états, quoiqu'il m'ait mandé d'avance qu'il fera l'impossible pour la suivre, et qu'il m'ait écrit de manière à ne pouvoir douter qu'il ne soit en état d'y réussir, j'aurais cru néanmoins, dans cette incertitude, qu'avant de vous avancer plus avant du côté des pays héréditaires, il eût été bien important d'entrer en Franconie et d'obliger ce cercle, en vous rendant maître de Nuremberg, à désarmer aussi bien que le duc de Wurtemberg; et en ce cas il serait nécessaire que l'électeur profitât de l'occasion pour augmenter ses troupes de celles-là et même d'en prendre à mon service, si elles se trouvaient dans la disposition d'y entrer.

Quoiqu'ils n'aient point de forces suffisantes pour vous donner présentement de l'inquiétude, lorsque leurs troupes seront jointes à celles que l'empereur pourra rassembler, et que vous voudrez y revenir, ils se trouveront en état de vous en disputer l'entrée, et vous ne pourrez plus les y obliger qu'après avoir essuyé le sort d'une bataille, dont l'événement est toujours douteux. Je vois bien que s'il était contre eux, l'empire serait perdu; mais s'il était pour eux, cela changerait entièrement la face des affaires, et c'est ce qui m'a fait penser plusieurs fois, depuis que vous avez été assez heureux pour forcer les passages des montagnes, combien il était important pendant que la terreur de la jonction de mes troupes avec celles de l'électeur de Bavière est répandue dans le pays, de profiter de ces dispositions, dont vous ne pouviez faire un meilleur usage qu'en diminuant les forces de nos ennemis; mais les mesures étant prises pour attaquer Passau, ce que je vous mande ne peut vous être d'aucune utilité que pour l'avenir, supposant que le duc de Vendôme ne vous donne aucune espérance.

Le duc de Bourgogne partira lundi pour commander mon armée du Rhin; il sera assez fort pour ne pas craindre le prince de Bade, et

se tiendra toujours à portée d'observer ses mouvements et d'en profiter s'il s'affaiblit assez pour lui laisser l'espérance de réussir à quelque entreprise.

J'ai fait savoir à Ricous qu'il n'y a aucune concurrence entre lui et vous, et qu'il doit vous céder partout; il doit même faire en sorte que cette difficulté mal fondée ne soit pas connue.

Le maréchal de Tallard ne peut s'avancer jusqu'à Hohegraben, comme vous le proposez; il faut chercher d'autres moyens pour faire passer vos recrues et les convalescents qui sont restés à Strasbourg; j'ai peine à croire que vous les trouviez aisément; en attendant, pour que les officiers, soldats et cavaliers ne se dissipent point, j'ai ordonné que l'on en fît des compagnies du nom des régiments dont ils sont, qu'on leur fasse faire le service pour les occuper, et, lorsque la conjoncture sera favorable, je vous les enverrai.

Je ne saurais assez vous recommander, avant de finir ma lettre, d'avoir de grands égards pour l'électeur; il ne convient pas d'avoir de la hauteur avec un homme de sa naissance et de sa dignité; vous devez avoir de la fermeté pour les choses qui seront importantes, mais lui représenter avec honnêteté, et vous prendrez plus d'autorité sur lui par cette conduite que vous ne feriez en usant autrement. Et la présente, etc.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Du camp de Gundelfingen, 17 juin 1703[1].

Sire, j'ai reçu la dépêche dont il a plu à votre majesté de m'honorer, du 21 mai. Je vois qu'elle aurait désiré que l'on eût pu marcher d'abord au comte de Stirum, qu'ensuite elle inclinait davantage pour le parti d'aller à Nuremberg; et que celui d'attaquer Lintz ou Passau et même ces deux places, la première prise faisant tomber l'autre, lui paraît moins importante.

Je crois, sire, faire voir clairement à votre majesté que je crois avoir suivi la droite raison sur ces divers partis.

A l'égard de celui d'aller attaquer le comte de Stirum, votre ma-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1676, lettre 118.

jesté en a connu l'impossibilité par l'état où étaient ses troupes, M. le comte du Bourg et tous les autres officiers généraux n'ayant pas balancé à me dire, ce que je voyais moi-même, que l'on pouvait perdre deux mille chevaux par jour, en ne leur donnant pas le temps de se remettre ; mais quand même cet obstacle invincible ne nous aurait pas arrêtés, je supplie votre majesté de vouloir bien considérer que le comte de Stirum était derrière le Necker, qu'avant d'y arriver il faut passer ce que l'on appelle les petites Alpes, qui sont de très-grandes montagnes et assez difficiles à traverser, que ce comte trouve, derrière le Necker et ces montagnes, des postes où il serait impossible de le forcer, et qu'il n'est pas bien aisé de faire suivre le pain, que l'on ne peut tirer que d'Ulm. D'ailleurs, votre majesté sait que les états de Souabe sont gouvernés par des princes entièrement dévoués à l'empereur. Des deux directeurs, l'un est l'évêque de Constance, dépendant totalement de l'empereur, sa capitale gardée par des troupes impériales. Le duc de Wurtemberg est un jeune étourdi que M. le prince de Bade tient sous sa férule avec le secours d'un ministre dévoué à la cour de Vienne. Le reste est la maison de Bade que le chef gouverne. Le marquis de Durlach, le père, ne voudrait que le repos et la paix ; son fils est d'un esprit fort différent ; ainsi ce ne sera pas tout d'un coup que ce cercle sera soumis, mais par sentir les malheurs d'avoir à fournir des contributions en argent, bestiaux, grains, et, outre cela, la subsistance de deux grosses armées : ainsi les troupes, mal payées, se dissiperont d'elles-mêmes.

On peut regarder le cercle de Franconie à peu près de même ; les directeurs dépendent tous de l'empereur : il eût été très-dangereux de marcher à Nuremberg.

Par la dernière lettre de M. l'électeur que votre majesté trouvera ci-jointe, le comte de Monasterol lui mande qu'il y a huit à neuf mille hommes sous cette ville, outre les autres petits corps dont la lettre fait mention, tout ce que le comte de Stirum pouvait y envoyer dès que l'armée aurait tourné la tête de ce côté-là, et je ré-

ponds, sire, que M. de Bavière n'aurait pas persisté dans le dessein d'attaquer une grosse ville dans laquelle on trouve douze mille hommes au moins de troupes réglées et plus de poudre pour la défendre que l'on n'en pouvait porter pour attaquer, car les arsenaux de Bavière ne sont point munis pour un siége qui puisse durer; mais quand même on s'en serait rendu les maîtres, comment la garder? Il faut ou l'ouvrir en l'abandonnant, ou ne plus s'en éloigner de toute la campagne, et pendant cela, toutes les forces de l'empire se rassemblent sur le Danube, y prennent sans difficulté quelque poste, et nous forcent à venir défendre la Bavière.

J'ose dire, sire, que ce que l'on pouvait faire de plus grand, mais même de plus sage et de plus solide, était de suivre le premier parti, d'aller entre Passau et Lintz attaquer celle des deux villes qui aurait paru la plus dégarnie de troupes; toutes les apparences sont que l'empereur aurait rappelé le comte de Schlick à Vienne, et si une partie de ses troupes s'était laissé prendre dans Passau ou Lintz, sire, je n'ai pas voulu le mander à votre majesté, parce que je n'aime pas à donner de grandes espérances prématurées, mais en moi-même je ne trouvais nul obstacle considérable à attaquer Vienne. Je dois connaître cette place, par le séjour que j'y ai fait. Sans nulle difficulté on se loge le premier jour sur la contrescarpe, on occupe en arrivant Léopolstadt, et, si nous n'y avions trouvé que ce régiment de la garde ordinaire que j'ai vu battre par les écoliers de Vienne, ce n'eût peut-être pas été un siége de huit jours.

M. l'électeur pouvait faire descendre, en six jours, tout le canon nécessaire d'Ingolstadt, Ulm, Braunau, par le Danube, au lieu que pour Nuremberg, il faut des charrois et faire remonter ce que l'on tire de la rivière d'Inn; cela est long. Pour l'infanterie, avec toute celle de l'armée de votre majesté dont on eût eu besoin, elle arrivait avec les mêmes commodités sur Vienne, hors ce que l'on en eût laissé pour bien garnir Ulm avec un gros corps de cavalerie sous cette place, derrière l'Iller et le Danube, pour couvrir la Bavière, et cela

très-aisément. Je ne sais pas comment les armées du Rhin ou d'Italie auraient pu arriver à temps pour secourir Vienne ; du moins, à tout événement, avait-on le temps de prendre les partis convenables; mais, quand même on aurait trouvé quelques obtacles à ce grand dessein, il n'y en a aucun à tirer des contributions prodigieuses de toute l'Autriche et à faire sortir l'empereur de sa capitale, sur quoi l'on délibérait déjà; et tout cela, sire, se faisait sans peine et sans fatigue, l'infanterie allant toujours en bateau et la cavalerie à petites journées.

Quand donc votre majesté m'a vu outré du changement de dessein de M. de Bavière, qu'elle le pardonne à mon zèle.

Nous avons gagné d'aller attaquer le Tyrol, lequel dessein paraît le meilleur après celui que je viens d'expliquer en peu de mots, car si je voulais m'étendre davantage, je prouverais bien qu'il n'est rien moins que chimérique, et que, comme il est le plus grand, il est aussi le plus sage et le plus solide.

Enfin, sire, celui-là différé, car M. de Bavière prétend y revenir, mais les délais sont dangereux en pareilles matières, on marche au Tyrol, qui nous peut produire de très-grands avantages.

Votre majesté, par la lettre dont elle m'honore, ne montre d'inquiétude que sur savoir si M. de Vendôme pourra empêcher l'armée de l'empereur de marcher au secours de ce pays-là et de ses autres états, quoiqu'il ait mandé d'avance à votre majesté qu'il fera l'impossible pour la suivre, et qu'il lui ait même écrit de manière à ne pouvoir douter qu'il ne soit en état d'y réussir. Sire, ne serait-il pas bien avantageux d'en être à l'inquiétude de ne pouvoir joindre les impériaux quittant l'Italie et laissant votre majesté soulagée d'une guerre que tout le monde jusqu'à présent a regardée comme ruineuse en hommes et en argent? J'avoue, sire, que dès que je saurai M. de Vendôme maître paisible de l'Italie par la retraite des impériaux, je commencerai à respirer, en attendant que j'aie imaginé de quelle manière ses troupes nous joindront.

Je suis bien persuadé que le premier mouvement de M. de Ba-

vière vers Lintz nous aurait procuré cet avantage; je l'espère de sa marche en Tyrol, mais l'autre était plus sûr.

Votre majesté aura vu dans mon premier projet que, pour aller sûrement et avec des avantages solides, je songeais à border le Danube, au moins depuis Lintz jusqu'à sa source, tirant des contributions de l'autre côté de cette rivière, et nous préparant des quartiers d'hiver tranquilles; cela, sire, sans nous commettre au hasard d'une bataille; et votre majesté a bien vu dans ma dépêche que, quoique persuadé que nous la gagnerions, je suis ferme dans la maxime qu'il ne faut la hasarder que le plus tard que l'on peut, à moins que la faiblesse ou la mauvaise situation d'un ennemi ne promette un avantage presque certain.

Voilà, sire, ce que j'ai dû prendre la liberté de représenter à votre majesté pour lui expliquer encore mes vues; elle me pardonnera d'oser dire que je les croyais plus convenables au bien de son service que des mouvements incertains dans l'espérance de soumettre les cercles, qui assurément ne se seraient pas rendus par avoir fait reculer le comte de Stirum de quelques lieues, ou avoir marché à Nuremberg.

M. l'électeur, bien loin de me presser d'agir de mon côté pendant qu'il attaque le Tyrol, voit bien clairement que le parti non-seulement le plus sage, mais le seul bon, est d'observer M. le prince de Bade, lequel ne vient point à nous avec des forces médiocres; et M. de Simeoni m'a dit que son maître était dans d'assez grandes inquiétudes que je ne voulusse donner une bataille. Je le rassure sur cela et le supplie d'être persuadé que je sais quelles conjonctures exigent que l'on se commette à ces grandes aventures; ce n'est point celle-ci, sire, où les affaires de votre majesté sont dans la situation la plus avantageuse pour la guerre. D'un côté votre armée est au milieu de l'empire, dans le duché de Neubourg, celui des électeurs qui s'est le premier déclaré contre votre majesté, tirant des contributions et des grains de toutes les petites villes qui nous environnent. Cette armée de l'empire, qui inondait l'Alsace l'année

dernière, est forcée de l'abandonner et de venir au secours de ses propres états.

M. l'électeur attaque le Tyrol, et sera maître dans peu de jours du château de Kufstein et de la capitale du Tyrol, qui est Inspruck.

Monseigneur le duc de Bourgogne en état de faire les conquêtes qu'il trouvera les plus convenables, les bords du Rhin abandonnés à la seule garde des troupes hollandaises, M. de Vendôme pouvant, je crois, marcher vers le Tyrol de son côté, et occuper la ville de Trente aussi facilement que M. l'électeur va s'emparer de celle d'Inspruck.

Dans une telle situation, il ne convient point que je hasarde une bataille légèrement et que je m'expose à faire un siége mal à propos. Ainsi je me suis mis en état d'attaquer Nordlingen, si les ennemis m'en avaient donné le temps, et présentement M. l'électeur serait bien fâché que je l'eusse entrepris.

J'ai été reconnaître tous les pays qui environnent mon camp; et, les ennemis marchant à moi, je trouve que le poste qui me convient le plus est de me mettre entre Gundelfingen, Lauingen et Dillingen. Je tiens mes deux ailes par ces deux villes; je suis dans un pays de fourrage admirable, pouvant même en tirer par des ponts de l'autre côté du Danube, et en état de protéger également le haut et le bas du Danube. Je crois que M. le prince de Bade, qui publie qu'il vient me chercher, marchera vers la source de la Brentz, et puis se mettra en état de se faire joindre par un assez grand corps d'armée qui est vers Nuremberg, avec lequel votre majesté peut compter qu'il aura au moins trente-cinq mille hommes bien effectifs : je ne doute pas qu'ensuite il ne vienne me chercher.

Votre majesté pensera peut-être qu'avant cette jonction je pourrais essayer de le combattre. J'ai été reconnaître tous les pays par lesquels je pourrais marcher à lui : il peut se tenir derrière les montagnes, à sept ou huit lieues de moi, ou plus loin encore, jusqu'à ce qu'il ait toutes ses troupes. S'il s'approchait davantage, voyant les forces qu'il peut assembler, et me confiant dans la bonté des troupes

de votre majesté, je croirais sagesse de le chercher; mais il attendra d'avoir tout, après quoi, c'est sagesse de l'attendre bien posté.

Pendant ce temps-là, sire, M. l'électeur aura pris certainement Kufstein, qui est un château qui ouvre le Tyrol, et occupé Inspruck, qui est une assez grosse ville, mais ouverte. Nous serons informés dans très-peu de jours de ce que veut ou peut faire M. de Vendôme. S'il envoie quinze mille hommes de ses troupes, M. l'électeur n'a qu'à marcher en Autriche. Il faut que M. le prince de Bade coure au secours de l'empereur. Si M. de Vendôme ne peut faire pénétrer, ce que nous jugeons tous lui être très-facile, M. l'électeur reviendra de mon côté, et nous verrons alors ce qui conviendra le mieux.

Quoi qu'il arrive, il est de mon devoir de représenter à votre majesté qu'il faut absolument, tôt ou tard, faire le siége de Fribourg, que monseigneur le duc de Bourgogne aurait trouvé cette place bien moins garnie que Landau, et qu'il est d'une nécessité indispensable d'établir une communication par cet endroit-là; après quoi, sire, nous mettons dans l'empire tout ce que votre majesté voudra de troupes. Pour moi, je ne vois que des avantages certains en se conduisant bien; mais j'ose la supplier aussi de vouloir bien songer que l'Allemagne n'est point du tout sans troupes, et que les généraux ennemis ont manqué cet hiver bien plus de conduite que de moyens : on en a profité de la part de votre majesté très-heureusement; il n'y a qu'à continuer.

Je retire le poste de Ravensbourg que j'ai laissé jusqu'à ce dernier convoi, par lequel il pourrait nous venir les recrues et officiers qui auront voulu traverser la Suisse.

En effet, M. le maréchal de Villars reçut le 22 la nouvelle que l'électeur s'était emparé, le 18, de la forteresse de Kufstein, et qu'il marchait à Inspruck[1]. Ce premier succès lui fit regar-

[1] L'électeur, qui s'était mis en marche le 14 pour entrer dans le Tyrol, arriva le 18 devant Kufstein. A son approche, le gouverneur ayant fait mettre le feu à quelques mai-

der comme certaine la conquête du Tyrol, et il se persuada que le roi, avant la fin de l'année, serait maître de l'empire, si sa majesté jugeait à propos d'ordonner à M. le duc de Vendôme d'y envoyer, par le Tyrol, vingt mille hommes de son armée d'Italie, et à monseigneur le duc de Bourgogne, qui venait de se rendre à celle du Rhin, de marcher avec les soixante bataillons et les quatre-vingts escadrons dont elle était composée, aux retranchements de Bühl, et de là au Necker, ou bien de faire le siége de Fribourg et de s'avancer, après la prise de cette place, à Villingen, ce qui donnerait le moyen d'étendre, sans interruption, les armées, depuis le Rhin jusqu'à Vienne, et une communication assurée, dont elles avaient un besoin indispensable pour leurs opérations réciproques, et qui n'était pas moins nécessaire pour sa correspondance avec la cour.

En effet, les passages étaient si difficiles et si dangereux, que plusieurs dépêches furent interceptées et que les courriers ou les espions qui échappaient à la vigilance des ennemis ne pouvaient arriver à leur destination que par de grands détours et avec une lenteur infinie. Ce fut même ce qui détermina le roi à cesser d'entrer dans aucun détail avec M. le maréchal de Villars, même sur les objets les plus importants. Sa majesté se réduisit à lui mander de faire tout ce qui lui serait possible pour communiquer à M. le duc de Bourgogne et à M. le maréchal de Tallard les projets qu'il pourrait former avec l'électeur, afin que de leur côté ils cherchassent, par

sons qui se trouvaient dans ses dehors, les flammes se communiquèrent à la ville et bientôt après au château, situé sur un rocher. Malgré l'incendie, cinquante grenadiers des troupes du roi, conduits par un ingénieur français, bravèrent les dangers du feu et escaladèrent une des tours du château, dont ils se rendirent maîtres. Une partie de la garnison fut égorgée; on fit aussi quelques prisonniers, et le gouverneur se sauva avec le reste à Rattenberg, sur l'Inn.

quelque diversion, à en favoriser l'exécution. Elle lui laissa en même temps l'entière liberté de se déterminer lui-même sur les partis qu'il y aurait à prendre dans les différentes circonstances.

Bientôt M. le maréchal de Villars fut dans le cas d'en faire usage. Il apprit le 23 que M. le prince de Bade s'était réuni au comte de Stirum, à Setzingen, distant de quelques lieues de Langenau, et que le corps qui s'était assemblé à Nuremberg y était encore sous le commandement du margrave de Bayreuth; les mêmes nouvelles lui annoncèrent que le prince de Bade devait, le lendemain, marcher à lui avec toutes ses forces. Résolu de l'attendre, il leva le 24 son camp de Gundelfingen pour prendre la position qu'il avait reconnue entre Dillingen et Lauingen, la droite appuyée à la première de ces villes, où le quartier général fut établi, la gauche à Lauingen, qui était fermé d'une muraille et entouré de deux fossés. Le front du camp était couvert du ruisseau de Swerck, et l'on commença à en retrancher la gauche, qui était le côté le moins fort, afin de pouvoir faire passer des troupes à la rive droite du Danube, pour garder les passages de ce fleuve jusqu'à Ulm[1].

Quelque avantageux que fût ce poste, qui n'avait qu'une demi-lieue d'étendue, M. le maréchal de Villars, sachant que M. le prince de Bade menait avec lui des pontons, ne fut pas sans inquiétude sur les entreprises qu'il pourrait faire pour passer le Danube, surtout entre son camp et Ulm, parce que de là il aurait pu se porter sur Augsbourg, qui était favorablement disposé pour l'empereur, et profiter de la bonne volonté que témoignaient les habitants d'Ulm pour les intérêts de ce prince; il paraît même que M. le maréchal de Villars regar-

[1] On trouva dans Dillingen dix mille sacs de grains, qui furent employés à la subsistance de l'armée.

dait la conservation de cette dernière place comme étant d'une telle importance, qu'il se serait déterminé, pour la soutenir, à repasser le Danube avec toute l'armée, s'il n'avait jugé que le poste qu'il occupait méritait une égale attention, parce que, si les ennemis se fussent emparés de Dillingen et de Lauingen, rien n'aurait pu les empêcher de se rendre maîtres de Donawert et ensuite de Ratisbonne. Il jugea d'ailleurs que sa position entre ces deux villes remplissait les deux objets, du moins de soutenir et Donawert et Ulm. Quant à Ratisbonne, il était trop éloigné pour le protéger contre les entreprises du corps resté sous Nuremberg. Il avait moins d'inquiétude pour le Danube au-dessus d'Ulm; il avait fait rompre tous les ponts, et les ennemis réussissant à le passer dans cette partie, l'Iller formait une seconde barrière qu'il était à portée de défendre. Sa principale attention se porta donc sur le cours de ce fleuve, entre Lauingen et Ulm, et M. de Legall fut chargé de veiller à sa sûreté. On lui envoya pour cet effet[1] bataillons et huit cents chevaux, commandés par M. de Fonbeausard.

Dans cette situation, M. le maréchal de Villars, se voyant à la veille de recevoir un combat dont l'événement, malgré l'avantage de son poste et la bonne volonté des troupes, pouvait être malheureux, tant à cause de la supériorité des ennemis qu'il estimait être forts de quarante mille hommes, que par la nécessité de chercher à s'opposer aux diversions qu'ils pouvaient faire, écrivit de nouveau à l'électeur pour l'engager à se tenir en état, ou de revenir de son côté s'il ne lui arrivait aucun secours de l'Italie, ou de marcher en Autriche si M. le duc de Vendôme se déterminait à lui envoyer des troupes, ce qu'il pouvait faire avec facilité en les embarquant à Inspruck lorsqu'on serait maître du Tyrol. M. de Villars écrivit en

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit.

même temps au roi, pour faire envisager à sa majesté le danger de se trouver sans communication avec la France, et ses regrets de ce que l'électeur, malgré ses instances, avait négligé de se rendre maître de Bregentz. Il insista de nouveau auprès de sa majesté sur la nécessité de faire faire, par l'armée du Rhin, le siége de Fribourg, de préférence à celui de Landau; la première de ces places devant donner une communication assurée par Villingen, au lieu que la possession de Landau n'était que celle d'une place isolée et peu importante pour les affaires de Bavière.

Dès le 24 les partis des ennemis s'avancèrent jusqu'aux portes d'Ulm, et le 25 on vit arriver toute leur armée dans la plaine de Langenau. M. le maréchal de Villars, encore incertain si leur projet était de marcher à lui ou de tenter le passage du Danube, balança s'il irait les chercher; mais, considérant qu'il ne pouvait les joindre dans la plaine de Langenau qu'en deux jours de marche, ce qui donnerait à M. le prince de Bade le temps de se poster, et au margrave de Bayreuth celui de venir se placer sur les derrières de l'armée du roi; ayant d'ailleurs appris que l'électeur s'était rendu maître de Rattenberg[1], ce qui, avec Kufstein et Inspruck, lui donnait l'entrée de tout le Tyrol, il jugea ne devoir rien donner au hasard.

Le 29 l'armée ennemie décampa des environs de Langenau et s'avança à Suntheim, près du château de Brentz, sur la rive droite de la rivière de ce nom, sur laquelle elle jeta des ponts. Ce mouvement de leur part ne laissa plus douter à M. le maréchal de Villars que le dessein de M. le prince de

[1] Rattenberg, situé sur l'Inn, était un bon poste, et, quoiqu'il fût garde par six cents hommes de troupes réglées et six cents paysans, les Bavarois et les grenadiers français l'emportèrent et ne perdirent que neuf hommes.

Bade ne fût de le combattre : plusieurs lettres interceptées le confirmèrent dans cette idée. Quelques officiers généraux cherchèrent à lui persuader que sa gauche, quoique appuyée à Lauingen, pouvait être forcée, et voulurent l'engager à repasser le Danube; mais, loin de céder à des avis aussi timides, dès qu'il vit l'armée des ennemis aussi près de lui, il fit occuper un village au delà du petit ruisseau qui couvrait le front de son camp, et résolut de faire tout ce qu'il pourrait pour l'attirer à un combat.

Les nouvelles qu'il eut le lendemain ne lui firent point changer de sentiment : elles portaient en substance, que le prince de Bade se faisait joindre par le corps du margrave de Bayreuth, qui était en marche vers Nordlingen, et que le comte de Palfy, avec un détachement de ce corps, avait déjà dépassé cette ville. Cet avis fut confirmé par M. de la Tour, lieutenant-colonel. Cet officier, ayant été envoyé à Donawert pour faire rentrer les contributions, et étant sorti de la ville avec cinquante hommes d'infanterie et cent cinquante chevaux, fut tout à coup assailli par cent hussards soutenus par quinze cents chevaux embusqués fort près de là; mais il sut leur échapper par sa fermeté et sa manœuvre audacieuse.

Ce même jour M. le maréchal de Villars fut informé que l'électeur, après s'être emparé de Rattenberg, avait remonté l'Inn et s'était rendu maître de Hall, que de là il s'était avancé vers Inspruck, et que son avant-garde, ayant chassé un poste de trois cents hommes qui occupait les avenues de cette ville, la régence avait apporté les clefs à son altesse électorale, et que huit cents paysans, postés sur les hauteurs, avaient mis bas les armes.

La conquête de ces principaux postes du Tyrol fit envisager à M. le maréchal de Villars celle de toute cette province, et

la communication de la Bavière avec l'Italie comme assurée et entièrement perdue pour les armées de l'empereur; c'est ce qui l'engagea à insister auprès du roi pour que sa majesté fît passer en Bavière vingt ou trente mille hommes de son armée d'Italie, et que celle du Rhin assiégeât Fribourg, afin d'établir, après la prise de cette place, la communication avec la France par Villingen, et devenir par là maître du Danube jusqu'à Vienne, faire le siége de cette dernière place ou se porter en Bohême par Ratisbonne, afin d'engager le prince de Bade à abandonner l'empire pour marcher au secours de ce royaume.

Les ennemis, après avoir fait diverses tentatives pour passer le Danube et pour engager M. le maréchal de Villars, s'ébranlèrent enfin le 3 juillet; ils décampèrent ce jour-là de Sontheim, passèrent la Brentz et allèrent se placer sur des hauteurs à une demi-lieue en avant de son centre, leur droite et le quartier général au château de Haunsheim, la gauche à Wittislingen sur la rivière d'Egge; de sorte que rien ne séparait les deux camps que le petit ruisseau qui couvrait la plus grande partie du front de celui de l'armée du roi.

Dès que M. le maréchal de Villars vit M. le prince de Bade passer la Brentz, il manda à M. de Fonbeausard, qui était près d'Ulm avec huit cents chevaux, de se mettre sur-le-champ en marche pour faire une course dans le pays de Wurtemberg et de s'étendre le plus loin qu'il pourrait. Il envoya en même temps M. du Héron, avec un détachement, à Donawert, et retira d'Ulm M. de Legall pour le charger de la sûreté du bas Danube, depuis Dillingen jusqu'à cette place.

Le camp des ennemis était si voisin de celui de l'armée du roi, qu'on pouvait compter leurs tentes. M. le maréchal de Villars l'ayant examiné, les jugea plus forts que lui de cinq à six mille hommes; il n'en avait que vingt-cinq mille, et il estima

qu'ils seraient au nombre de quarante mille lorsqu'ils seraient joints par le corps du margrave de Bayreuth. Le bruit dans leur armée était que le prince de Bade n'attendait que cette jonction pour attaquer.

M. le maréchal de Villars doutait cependant encore qu'il prît ce parti; il craignait seulement qu'il ne cherchât à le resserrer et à passer le Danube. Ce motif l'engagea à s'étendre pour être plus à portée de défendre le haut et le bas de ce fleuve depuis Ulm jusqu'à Donawert; et pour cet effet, il fit occuper le 8 la ville et le château d'Höchstett par cent cinquante hommes; et, comme il était inquiet de Ratisbonne, il y fit marcher les dix escadrons que l'électeur lui avait envoyés. Il eût désiré que son altesse électorale, de son côté, se fût assurée d'Augsbourg; mais il apprit qu'au contraire elle retirait quatre bataillons et six escadrons qu'elle avait laissés à portée de cette ville, lorsqu'elle s'était mise en marche pour son expédition du Tyrol, et que le motif de ce mouvement était le peu d'espoir qu'elle avait de recevoir, aussitôt qu'elle l'avait espéré, des secours de la part de M. le duc de Vendôme, qui ne devait se mettre en marche des bords du bas Adige, vers le Tyrol, que le 20 du mois.

Ces circonstances firent sentir à M. le maréchal de Villars tout le poids du fardeau dont il était chargé : soixante lieues de pays à garder contre des forces supérieures, qui devaient s'accroître journellement par les renforts que les cercles pouvaient fournir au prince de Bade, nulle communication assurée avec la France, sans magasins, et forcé de vivre des grains qu'on enlevait dans le pays sans avoir de quoi les payer, ce qui devait dans peu obliger les habitants de fuir avec leurs chevaux et leurs bestiaux; nulle certitude de prompts secours du côté de l'Italie, qu'il regardait comme l'unique ressource

et pour le salut des affaires de l'électeur et pour la sûreté de l'armée du roi; il lui était encore difficile de se flatter que la révolte qui avait éclaté en Hongrie, depuis que les troupes du roi avaient pénétré dans l'empire, pût produire sitôt une diversion capable d'obliger l'empereur à retirer des troupes de l'armée du prince de Bade.

C'était moins, comme on l'a déjà dit, un combat que craignait M. le maréchal de Villars dans la position qu'il occupait, que les entreprises que pouvaient faire les ennemis, ou sur Donawert et Ratisbonne, ou pour passer le Danube. Il crut avoir de nouveaux sujets de le craindre, lorsque le 10 il s'aperçut qu'ils retranchaient leur camp : il présuma que c'était pour avoir la liberté de faire des détachements considérables. D'un autre côté, le séjour du corps du margrave de Bayreuth à Nordlingen, où il était arrivé le 9, et l'attaque de la petite ville de Veubling, située entre Nordlingen et Donawert, à laquelle ce général était occupé, lui persuada que c'était un acheminement à celle de cette dernière place. L'électeur l'avait prévenu qu'à cause de sa grande étendue elle n'était pas en état de pouvoir être soutenue; mais M. de Villars résolut de la faire défendre jusqu'à l'extrémité, tant afin de ne la rendre que lorsqu'elle serait ruinée, que dans l'espoir de rebuter les ennemis par une résistance à laquelle ils ne devaient pas s'attendre.

Tandis qu'il était dans cette situation critique, chaque jour était marqué par les succès de l'électeur dans le Tyrol; ce prince s'empara des châteaux de Reuti et d'Ehrenberg. La situation de ce dernier le faisait regarder comme imprenable. M. le baron de Lutzelbourg, qui avait été détaché avec quinze cents hommes d'infanterie, cinq cents chevaux, deux pièces de canon et deux mortiers pour l'attaquer, désespéra même du succès; mais comme il se retirait, abandonnant son entreprise, le

gouverneur demanda à capituler. On trouva dans ce château trente-quatre pièces de canon de fonte, un très-bel arsenal et trente mille sacs de grains. Les forts de Scharnitz, qui défendaient un passage très-difficile du Tyrol, se rendirent aussi sans résistance.

Il était à croire que ces succès influeraient sur les affaires de Bavière, et M. le maréchal de Villars espéra que le Tyrol étant entièrement ouvert à l'électeur, la jonction des troupes que M. le duc de Vendôme pourrait lui envoyer n'éprouverait aucun obstacle; mais il n'avait encore aucune nouvelle de ce général, et ce ne fut pas sans inquiétude qu'il vit l'électeur s'éloigner de lui de plus en plus, tandis qu'il avait à faire face à toutes les forces de l'empire; il fut même informé qu'elles venaient d'être augmentées par l'arrivée d'un nouveau corps des troupes de Brandebourg et de Lunebourg qui s'était rendu le 15 à Nordlingen. Celui du margrave de Bayreuth avait quitté les environs de cette ville pour joindre M. le prince de Bade, et l'on sut que depuis le 14 il campait sur la Brentz, à une lieue derrière sa droite. Un autre corps peu considérable ou plutôt un détachement était du côté de Donawert, et celui qui avait attaqué le château de Rottenberg dans le haut Palatinat s'approchait de Ratisbonne.

Ces nouvelles dispositions parurent à M. le maréchal de Villars plus menaçantes pour le côté d'Ulm que pour Donawert, et ce fut ce qui l'engagea à en retirer M. de Legall qu'il fit passer de nouveau à Ulm, et à n'y laisser que M. du Héron avec un détachement; il fit aussi occuper, entre Ulm et Memmingen, par M. de Fonbeausard, un château situé sur l'Iller et appartenant au frère du comte de Stirum. On y trouva douze pièces de canon. D'un autre côté, un détachement de quatre-vingts maîtres et trente dragons, qu'il envoya pour imposer la con-

tribution dans l'évêché d'Aichstett, s'étant approché, à la faveur d'un brouillard, de la ville de ce nom, s'en empara quoique la garnison fût de deux cents hommes, et força l'évêque à donner des otages pour la sûreté du payement de la contribution [1].

Malgré le renfort que M. le prince de Bade venait de recevoir, il continua de rester dans l'inaction; cependant, comme il était dans un pays fort couvert de bois, il commençait à manquer de fourrage; sa cavalerie, suivant le rapport des déserteurs, allait déjà en chercher à sept lieues de son camp, et M. le maréchal de Villars jugea que ce motif l'obligerait bientôt à se décider, ou à l'attaquer ou à tenter le passage du Danube, ou à se retirer. Il conçut même l'espoir que ce serait ce dernier parti auquel il se déterminerait, en se persuadant qu'il n'était resté jusqu'alors dans l'inaction que parce que sa position et les mesures qu'il avait prises pour lui opposer des obstacles lui avaient imposé.

Ce qui contribua aussi, dans ces circonstances, à le rassurer, fut l'avis qu'il reçut, par la voie de M. de Puysieulx, des dispositions de M. le duc de Vendôme, suivant lesquelles ce général paraissait se préparer, dès le 3 du mois, à entrer dans le Trentin; et comme il devait marcher sans embarras, sans équipages ni canons, M. le maréchal de Villars regarda la jonction comme infaillible.

Des lettres interceptées qui tombèrent entre ses mains lui firent bientôt changer de sentiment : l'une était écrite par M. le prince de Bade à M. de Sinzendorf, ministre de la cour de Vienne; elle lui fit connaître que ce prince, loin de vouloir s'éloigner, regardait comme l'objet le plus décisif, pour les

[1] Les dragons de ce détachement entrèrent dans la ville par le guichet que la garnison avait négligé de fermer comme la grande porte, égorgèrent les sentinelles, firent mettre bas les armes aux troupes qui étaient de garde, et emmenèrent des otages.

affaires générales de l'empereur et de ses alliés, la destruction de l'armée que le roi avait en Bavière et la ruine de l'électeur; la seconde était écrite par le prince Eugène, président du conseil de guerre à la cour de Vienne, au général Thungen, que M. le prince de Bade avait laissé sur la Lauter. Cette lettre lui apprit les dispositions qui se faisaient dans le Tyrol pour arrêter l'électeur, et l'espoir qu'avait l'empereur des succès de M. le prince de Bade.

Ces dépêches firent assez connaître à M. le maréchal de Villars que les principales vues de la cour de Vienne et de ses généraux se portaient vers lui, et il se le persuada encore mieux lorsqu'il fut informé que le prince de Bade avait retiré du corps du général Thungen le peu de cavalerie des troupes de l'empereur qui lui restait. Présumant d'ailleurs qu'il pouvait recevoir encore d'autres renforts de différents états de l'empire, il craignit que la supériorité du prince de Bade ne devînt telle qu'il lui fût impossible de lui résister. Ce fut alors qu'il représenta au roi, avec les plus vives instances, la nécessité de faire agir l'armée du Rhin, principalement de faire attaquer Fribourg, afin de pouvoir établir une communication avec la France; il témoigna en même temps au roi ses regrets sur le peu de diligence que M. le duc de Vendôme apportait dans sa marche vers le Tyrol, ayant appris dans ces circonstances qu'il n'avait dû se mettre en mouvement que le 20 du mois pour entrer dans le Trentin.

Cependant M. le prince de Bade continuait de rester dans l'inaction; il parut même ne point chercher à s'opposer aux détachements que M. le maréchal de Villars envoyait de tous côtés sur les terres de l'empire pour imposer la contribution; il n'y eut qu'une petite action, qui se passa le 21 à la tête du camp des deux armées. Ce jour-là cinq cents chevaux des en-

nemis ayant poussé une garde de cavalerie qui couvrait des pâtureurs à la gauche de l'armée, M. le maréchal de Villars, qui se trouva dans les environs, fit avancer quatre cents chevaux de piquet, et leur ayant fait passer un ruisseau derrière lequel les ennemis s'étaient mis en bataille, MM. de Bouzols et de Kerkado, qui les conduisaient, chargèrent ceux-ci avec tant de vigueur qu'ils les culbutèrent et les suivirent jusque sur leur camp : on leur fit des prisonniers et on leur enleva un étendard. M. le prince Charles de Lorraine, colonel au service du roi, chargea à la tête de la première troupe et se distingua infiniment dans cette occasion.

Mais ce léger succès n'influait en rien sur la situation dans laquelle se trouvait M. le maréchal de Villars; et plus M. le prince de Bade différait de tenter quelque entreprise importante, plus il se persuadait que ce n'était que pour donner à tous les secours qu'il attendait, le temps d'arriver et pour agir ensuite avec une supériorité décisive. La cavalerie qu'il avait tirée du corps du général Thungen l'avait joint depuis le 20, et des avis venus de toutes parts annoncèrent qu'une partie des troupes qui étaient restées à ce général depuis le départ de cette cavalerie, même les Hollandais, marchaient par Tubingen au Danube, et qu'elles devaient être arrivées à Munderkingen, sept lieues au-dessus d'Ulm. On apprit en même temps que M. le prince de Bade faisait travailler au château d'Albeck, situé entre son camp et Ulm, et éloigné du Danube de deux lieues, à des bateaux d'une espèce particulière, pour faire des ponts faciles à transporter.

Malgré ces dispositions menaçantes, malgré les renforts arrivés à M. le prince de Bade, M. le maréchal de Villars ne perdit point encore la confiance qu'il avait dans l'avantage de sa position; et persuadé que ce général ne tenterait pas de l'y

attaquer, il ne lui resta de l'inquiétude que sur les entreprises qu'il pourrait faire pour passer le Danube. Les précautions qu'il avait prises pour être en état de soutenir Donawert lui firent juger que cette partie n'était point en danger; ce fut au côté d'Ulm qu'il porta sa principale attention : MM. de Legall et de Fonbeausard en étaient chargés.

Depuis cinquante-deux jours il était privé de nouvelles, non-seulement de la cour, mais aussi de ce qui se passait sur le Rhin, lorsqu'enfin, le 25, il apprit que monseigneur le duc de Bourgogne, après avoir joint l'armée, le 6 juin, dans les environs de Strasbourg, l'avait menée dans la basse Alsace; qu'il avait rasé les lignes de la Lauter que les ennemis avaient abandonnées pour se jeter dans Landau, et qu'après cette expédition il avait passé le Rhin à Kehl le 16 juillet, et s'était allongé sur la Kintzig, d'où il menaçait également les retranchements de Bühl, Fribourg et Vieux-Brisach. Mais ce n'était pas encore de quoi opérer une diversion favorable aux affaires de Bavière; et M. le maréchal de Villars ne put s'empêcher de se plaindre de ce que cette armée n'avait encore rien entrepris, depuis plus de six semaines qu'elle n'avait qu'une poignée d'ennemis devant elle, tandis que, pendant ce temps, celle du prince de Bade s'était successivement grossie et était à la veille de l'accabler par sa supériorité, avant que monseigneur le duc de Bourgogne pût enlever quelque place.

Il conçut plus d'espérance de secours du côté de l'Italie, en apprenant, par une lettre de l'électeur, que ce prince, sur l'avis de la marche de M. le duc de Vendôme pour entrer dans le Trentin, avec trente-deux bataillons et vingt-neuf escadrons, était parti d'Inspruck le 19, pour aller au-devant de lui jusqu'à Brixen, et même plus loin si cela était nécessaire, afin de recevoir vingt bataillons et vingt-cinq escadrons

qui étaient destinés à rester sous ses ordres après la jonction, tandis que M. de Vendôme, avec le reste, retournerait à l'armée d'Italie, dont il avait laissé le commandement à M. le prince de Vaudémont.

Mais il ne jouit pas longtemps de la satisfaction qu'il ressentit de voir enfin l'exécution prochaine d'une opération dont il faisait dépendre son salut. La nouvelle qu'il reçut le 30, d'une conspiration formée par les peuples du Tyrol contre la personne de l'électeur et contre ses troupes, lui causa de nouvelles inquiétudes, et bientôt il eut sujet de perdre tout espoir de succès dans l'entreprise de M. le duc de Vendôme. En effet, l'électeur, après deux jours de marche, se disposant à faire attaquer le lendemain un poste que les ennemis occupaient au pied du mont Brenner, près de Stertzingen, fut averti par un exprès qui lui fut envoyé d'Inspruck, que les paysans, soutenus de quelques troupes réglées, avaient surpris, pendant la nuit, la ville de Hall et égorgé tout ce qu'il y avait laissé de troupes, même les malades; qu'un autre parti de paysans avait de même surpris les forts de Scharnitz, et que tout marchait pour couper les passages, et ôter à l'électeur la communication d'Inspruck et celle de ses vivres. Ce prince prit le parti de se replier; et, après une marche de quatorze lieues sans s'arrêter, il fut obligé d'attaquer différents postes dans les montagnes sur les deux rives de l'Inn, à une lieue et demie d'Inspruck, où les Tyroliens s'étaient déjà retranchés. Ceux qui étaient gardés par des paysans ne tinrent point, mais ceux qu'occupaient des troupes se défendirent longtemps, et ce ne fut qu'après deux heures de combat qu'ils furent emportés par un bataillon du régiment de Noailles, commandé par M. de Pernin, lieutenant-colonel de ce régiment. L'électeur envoya en même temps un officier de ses troupes attaquer les forts

de Scharnitz, et à son arrivée les paysans l'abandonnèrent.

Malgré la contradiction que venait d'éprouver l'électeur et la situation malheureuse dans laquelle il se trouvait, M. le maréchal de Villars espéra encore que, attendu le peu de troupes ennemies qui étaient dans le Tyrol, ce prince trouverait le moyen de faire avancer un corps des siennes jusqu'à Brixen, pour donner la main à M. le duc de Vendôme; il lui écrivit même pour lui faire connaître l'importance dont il était de tout tenter pour y réussir, et pour ne point donner à M. le duc de Vendôme occasion de renoncer à son entreprise, et aux ennemis des motifs de regarder sa retraite vers Inspruck comme une déroute qu'ils ne manqueraient pas d'exagérer pour ranimer l'empire, impatient de l'inaction du prince de Bade. En même temps M. le maréchal de Villars fit à la cour le tableau de sa situation, qui chaque jour devenait plus dangereuse par l'arrivée des renforts que recevait de tous côtés le prince de Bade. Les dernières troupes de Brandebourg venaient de le joindre, et les derniers régiments venant du Rhin, sous le commandement du comte de la Tour, avec quelques troupes qu'il avait tirées des villes forestières, étaient arrivés à cinq lieues d'Ulm, ce qui réunissait contre lui non-seulement la plus grande partie des forces que l'empereur avait en Allemagne, mais aussi toutes celles de l'empire.

Jusqu'alors l'avantage de sa position et l'espoir de secours de la part de M. le duc de Vendôme l'avaient rassuré; mais les malheurs dont était menacé l'électeur, le peu d'effet que pouvait produire en sa faveur l'armée du Rhin, puisque, suivant les lettres de la cour, du 8, les projets pour les opérations de cette armée n'étaient pas encore décidés, le manque de communication avec la France, l'affaiblissement de ses troupes qui, par cette raison, n'avaient point reçu leurs recrues, enfin la

supériorité infinie de M. le prince de Bade, lui firent tout craindre. L'arrivée du comte de la Tour à portée d'Ulm redoubla ses inquiétudes pour cette partie; ce fut ce qui l'engagea à faire passer de nouvelles troupes à M. de Legall : il lui envoya M. du Héron, qui était à Donawert, où il fit venir les dix escadrons de cavalerie bavaroise qu'il avait fait précédemment descendre vers Ingolstadt et Ratisbonne.

Cette disposition ne pouvait être faite plus à propos. A peine le renfort envoyé à M. de Legall était-il arrivé à Ulm, que cet officier fut informé que le comte de la Tour avait passé le Danube à Munderkingen avec quatre à cinq mille chevaux. Au premier avis qu'il en eut, il rassembla sept cents hommes d'infanterie, dix-huit escadrons et cinq cents chevaux détachés sous ses ordres, marcha toute la nuit du 30 au 31, et se trouva le lendemain en présence des ennemis qui étaient en bataille dans une vaste prairie. Comme ils étaient plus nombreux que lui d'environ quinze cents chevaux, ils le débordaient. Ils marchèrent à lui avec audace; mais il soutint le choc avec fermeté et les repoussa. Ils revinrent à la charge et firent plier sa gauche; mais son infanterie, qu'il avait jetée dans un chemin creux, les arrêta et donna le temps à sa cavalerie de se rallier; elle le fit avec tant de célérité et chargea à son tour les ennemis avec une telle impétuosité, qu'ils furent culbutés et poussés jusqu'à Munderkingen : une partie se jeta dans le Danube et le passa dans le plus grand désordre. Ils perdirent environ quinze cents hommes tués, blessés ou noyés; presque tous les officiers furent tués, et de ce nombre fut le prince Maximilien de Brunswick, frère de l'électeur de Hanovre. On prit onze étendards; et les troupes du roi eurent quarante officiers et environ cinq cents hommes tués ou blessés. M. de Legall resta quelque temps sur le champ de bataille pour faire retirer les blessés, parmi

lesquels était M. du Héron, qui avait infiniment contribué au succès du combat. Il mourut de ses blessures et ne put profiter de la grâce que le roi était dans l'intention de lui faire, en l'élevant au grade de maréchal de camp. M. de Legall fut fait lieutenant général.

Le principal avantage que retira M. le maréchal de Villars de l'heureux succès de ce combat fut d'avoir arrêté le projet que paraissait avoir formé le prince de Bade de pénétrer sur ses derrières, soit pour le déposter, soit pour le resserrer dans ses subsistances, soit pour l'obliger de s'affaiblir dans son camp, afin de pouvoir l'y attaquer avec moins de désavantage; mais cet heureux événement, sans l'arrivée des secours d'Italie et sans l'établissement d'une communication avec le Rhin, ne produisait aucun effet favorable aux affaires de Bavière, et ne mettait pas M. le maréchal de Villars à l'abri des malheurs dont il était menacé. C'est ce que ce général crut devoir représenter au roi dans sa dépêche du 6 août.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Du camp de Dillingen, 6 août 1703[1].

J'aurais eu l'honneur de dépêcher à votre majesté, pour l'informer de l'heureux succès du combat qu'a gagné M. de Legall, dont nous connaissons plus parfaitement l'avantage par ce que nous apprenons des ennemis que l'on ne pourrait le juger par ce que l'on voyait dans le champ de bataille.

Par les dernières nouvelles que nous en avons, ils disent avoir perdu plus de quinze cents hommes : c'étaient les plus anciens et les meilleurs régiments de cavalerie de l'empire. Le prince Maximilien de Hanovre et presque tous les officiers y ont été tués. Jamais combat n'a été plus rude, et dans aucun, sire, la cavalerie de votre majesté n'a montré une plus grande fermeté. On a vu des troupes de trente-cinq et quarante maîtres attaquer des escadrons des ennemis

[1] Cette pièce se trouve en copie dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1676, lettre 172.

de cent vingt chevaux, essuyer tout leur feu et les percer à coups d'épée, les ennemis se rallier à cent pas de là, et ces mêmes troupes marcher et se jeter sur eux avec un acharnement de lions. Enfin, sire, je tiens votre cavalerie invincible; il ne lui faut que des armes pour pouvoir se flatter que nos ennemis oseront à peine nous attendre; mais elle n'est point entrée complète en campagne, et quoique les hussards ennemis ne nous prennent rien, une cavalerie qui a servi dix-neuf mois de suite, sans être que très-imparfaitement recrutée, doit être faible. M. de Fobneausard a fait des merveilles, ainsi que M. du Héron, ce dernier n'ayant jamais quitté le combat, quoique blessé d'un coup au travers du corps, dont j'ai peine à croire qu'il puisse revenir. Ces deux hommes, sire, ont très-bien mérité d'être maréchaux de camp, et ce sont de ces sortes de gens dont j'ai besoin, ou pour parler plus juste à votre majesté, je joindrai à cette dépêche un état des officiers qui se sont le plus distingués et des charges vacantes.

Il était nécessaire de donner un combat, lequel, s'il ne rompt les mesures des ennemis, éloigne du moins leurs projets et me donne le temps d'attendre M. l'électeur de Bavière, dont pour rien au monde je n'aurais voulu presser le retour, ne voulant pas avoir à me reprocher que par lui demander des troupes j'eusse apporté le moindre obstacle à l'arrivée de celles d'Italie, que je veux espérer encore, mais cependant assez faiblement. Elles auraient traversé le Tyrol comme l'on va de Paris à Orléans, si elles s'étaient mises en marche dès les premiers jours de juillet. J'ai eu l'honneur de mander à votre majesté, par ma lettre du 17 mai, que le projet du Tyrol s'exécuterait vers le 20 juin. M. de Vendôme a été averti, par une de mes lettres du 7 juin, que l'on allait attaquer le Tyrol, et par celles de M. de Ricous, les miennes et celles de M. de Puysieulx, que Kuffstein, Rattenberg et Inspruck étaient au pouvoir de l'électeur. Il a reçu ces nouvelles dès la fin de juin, comme ses réponses nous le marquent; marchant donc dans les premiers jours de juillet, la jonction était sûre, et présentement M. de Bavière

marcherait à Passau, Lintz et peut-être ensuite à Vienne. A la guerre, sire, il n'y a que de certains moments à prendre et la diligence, sans quoi, au lieu d'avantages il faut craindre des revers. Je ne doute pas des bonnes raisons qu'a eues M. de Vendôme; mais je dois expliquer à votre majesté la conduite de M. l'électeur et la mienne.

Présentement j'attends d'un moment à l'autre des nouvelles de l'abandon entier du dessein de cette jonction; nos troupes se sont déjà retirées du Brenner; M. l'électeur est à six lieues en deçà d'Inspruck. Les paysans, soutenus des troupes que Solari a amenées de Passau, lesquelles ont été obligées de prendre le tour par la Carinthie, l'archevêque de Saltzbourg, à la réquisition de l'électeur, leur ayant refusé le passage, ces paysans donc, dans lesquels on a trouvé une ressource surprenante, ont repris courage; on peut dire surprenante, puisqu'ils n'ont fait aucune résistance d'abord, ont laissé prendre leurs forts, contraindre des gouverneurs de places imprenables à les rendre; présentement ils se font tuer comme des fanatiques, et les derniers que l'on a défaits n'ont point demandé de quartier. J'espère que ce courage ne se communiquera pas à leurs voisins, que l'avantage que viennent de remporter les troupes de votre majesté pourra les retenir et imposer à l'empire, dont toutes les forces rassemblées, que l'on publie tenir l'armée de votre majesté assiégée, n'ont eu jusqu'à présent que de mauvais succès. On répand même des plans d'un investissement de mon camp; au moins faisons-nous de belles sorties, puisque l'on va battre quatre mille chevaux à dix-huit lieues de mon camp; cet avantage est si considérable dans la conjoncture présente, que l'on ne pouvait jamais le désirer dans un temps plus important; j'aurais donc dépêché à votre majesté, seulement pour avoir l'honneur de l'en informer, si des raisons plus fortes encore ne m'obligeaient à lui rendre compte de la situation présente et des partis qu'il faut prendre de toute nécessité avant l'hiver. J'envoie le sieur Roydot, dans lequel votre majesté trouvera toute la sagesse et le bon sens propres à pouvoir l'informer exactement des affaires de ces pays-ci, et dont le courage et l'esprit me sont également connus.

Je vois, sire, que l'on ne fait rien encore sur le Rhin. Les dernières dépêches dont il a plu à votre majesté de m'honorer ne me donnaient pas même grande espérance que l'on pût faire le siége de Fribourg. Comme j'ignore le fond des affaires, il peut être que votre majesté, informée que les Hollandais sont à bout, ce qui est vraisemblable, compte qu'il suffit que son armée, telle qu'elle est, passe l'hiver en Allemagne, que de nouvelles conquêtes pour la soutenir ne sont pas absolument nécessaires pour déterminer ses ennemis à la paix; que peut-être, sur ce fondement, elle destine ses troupes du Rhin pour la Flandre, afin d'imposer toujours davantage aux ennemis qui soutiennent la guerre. Je n'ai rien à dire, sire, si, sur ce fondement, elle ne presse pas l'armée du Rhin d'agir, laquelle, depuis que j'ai passé les montagnes, n'en trouve aucune qui ose ni puisse même se montrer. Je ne comprends pas les obstacles que l'on a pu trouver à faire le siége de Fribourg; toute place qui peut être investie sans difficulté, dans laquelle on sait très-positivement qu'il y a très-peu de poudre, d'artillerie et de munitions de guerre, je ne comprends pas, dis-je, les difficultés d'en faire le siége. En vérité, sire, l'investissement de Kehl, la marche de Neubourg, sans chevaux d'artillerie, sans officiers généraux ni colonels, les ennemis tenant tout le pays par leurs quartiers d'hiver, aussi bien que le siége soutenu par une garnison de plus de trois mille hommes, paraissaient remplis de plus grands obstacles. Je demande pardon à votre majesté d'en oser parler; mais, sire, c'est pour comparer les difficultés.

Enfin, sire, si ce siége est impossible, c'est à votre majesté de voir si elle veut absolument abandonner son armée d'Allemagne, car à moins qu'elle ne l'ait résolu, quel obstacle trouvera M. de Tallard à établir des postes soutenus de tout ce que l'on peut mettre dans Strasbourg? Premièrement à Willstett, Offenbourg, ces deux dernières villes à demi fermées et très-aisées à raccommoder; Gegenbach fermé, Hasslach fermé, le fort de Hausen, entier; Hornberg, petite ville fermée, le château très-aisé à raccommoder; que l'on marche à moi enfin par la même route que j'ai suivie et qui n'est

défendue par personne présentement, ou du moins par peu de gens; que l'on vienne prendre Villingen, je m'avancerai pour recevoir cette armée; car, enfin, sire, j'ai pris la liberté de le mander à votre majesté il y a trois mois, plus votre majesté aura de troupes en Allemagne, plus il leur sera aisé d'y subsister. Si les choses restent comme elles sont présentement, il faut que votre majesté ait la bonté de nous envoyer les mêmes secours que si j'hivernais dans le Brisgau. Je ne puis compter que sur le pays qui est depuis l'embouchure de l'Iller au Danube jusque vers Donaueschingen; encore l'armée de l'empereur, beaucoup plus forte que la mienne et celle de M. de Bavière, disputera toutes les petites villes de Ehingen, Munderkingen, Riedlingen, et tout ce qui est sur le Danube. Alors je ne saurai où me placer; il faudra que M. de Bavière se mette au milieu de son pays; peu ou point de contributions; si les paysans ruinés se soulèvent, nous ne saurons de quel côté tourner. Il y a un mois que je presse M. de Bavière de se saisir d'Augsbourg, au moins d'en tenir une porte; si le prince de Bade y faisait entrer quatre mille chevaux ou dragons, et toutes les apparences sont que le comte de la Tour, qui y a sa femme et ses parents, voulait prendre cette route; que d'ailleurs les paysans s'y jetassent, je supplie votre majesté de voir où nous en serions. Si votre majesté m'envoie, comme elle le peut, des forces capables de pousser les ennemis ou de les forcer au hasard d'une bataille qui donne l'empire à qui la gagnera; alors, sire, je les réduirai à une situation aussi fâcheuse que celle où je pourrai me trouver sans ces secours. Je dois d'ailleurs supplier votre majesté de faire une réflexion : c'est que tout l'hiver passé l'empereur a voulu négocier avec M. de Bavière; mais l'espérance de l'accabler, soutenue de la haine implacable de l'impératrice et du roi des Romains, a empêché l'accommodement, dont on a murmuré avec insolence, même à la cour de Vienne, contre l'impératrice. Présentement que le changement de M. de Bavière déciderait quasi de la guerre, quelles offres votre majesté ne croit-elle pas que l'on peut lui faire! Il ne me paraît pas en disposition d'en écouter aucune; il doit même toujours

craindre que l'on ne lui tienne pas parole; mais l'empereur, perdu sans cette ressource, et qui voit du moins la monarchie d'Espagne comme désespérée, en offrira la plus grande partie à qui la voudra, pour sortir d'une guerre aussi dangereuse. Que votre majesté ait la bonté de songer de bonne heure à tout ce qui peut garantir de tels revers. Je dois dire encore que par tout ce qui me paraît de M. de Bavière, je n'y vois aucune apparence, qu'il peut et doit compter même que jamais la maison d'Autriche ne lui pardonnera, qu'elle lui suscitera même toujours des ennemis secrets, qu'il en a tout à craindre; mais, sire, qui s'est laissé entraîner dans un traité aussi dangereux que celui qu'il a fait avec votre majesté dans le temps qu'il l'a conclu, ne peut-il pas avoir le même courage ou la même imprudence? car il a fort hasardé ses états : il était perdu sans ressource s'il avait eu en tête des ennemis moins imbéciles que Stirum et Schlick, dont le dernier, espérant toujours qu'il avancerait encore plus par de sourdes négociations que par la guerre, a fait toutes sortes de fautes; enfin, sire, peut-être ma pénétration va-t-elle trop loin, mais les lumières profondes et infaillibles de votre majesté démêleront aisément si elle peut avoir quelque fondement.

Je reviens donc, sire, à la nécessité indispensable d'établir une communication; le peu qu'il y en a eu jusqu'à présent n'a produit aucun inconvénient, puisque je vois que votre majesté a reçu presque toutes les lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire; je ne vois pas même qu'il y en ait eu d'égarées. M. de Vendôme a été informé à temps, et enfin, si cette jonction n'a pas réussi, ce n'est pas notre faute. Il peut arriver, sire, qu'avant le départ de cette dépêche je l'apprendrai faite; mais je m'en flatte peu; elle changerait la face des affaires, assurément; car le prince de Bade, forcé d'envoyer des secours en Autriche, me laisserait les coudées libres, au lieu qu'il me resserre, souffrant cependant plus que moi.

J'ai l'honneur d'envoyer à votre majesté un plan très-fidèle des deux armées. Je supplie votre majesté de voir si, pouvant prendre une telle situation, je devais repasser le Danube, comme presque

toutes les opinions de nos officiers généraux y allaient. Quelques-uns de ceux que l'on croit peut-être les plus sensés me disaient tout bas, sur les premiers ouvrages que je faisais faire, que je les amusais comme M. de Turenne à Marle, et me tenaient le discours de ce soldat à M. de Turenne: « Vous nous faites bien travailler pour un camp que vous n'oseriez tenir. » Quelle ignorance de vouloir me porter à abandonner tout le Danube aux ennemis, et quatre villes qui m'ont fourni de la subsistance jusqu'ici, quitter un poste qui seul m'a donné les moyens de rompre jusqu'à présent tous les projets de M. de Bade, de soutenir Donawert, Ratisbonne, Memmingen, et d'être maître de tout un pays, avec la moitié moins de forces que l'ennemi, parce que la bonté de mon poste me permet de faire des détachements considérables et assez forts pour aller battre à dix-huit lieues quatre mille chevaux des ennemis, et les premiers qui ont osé passer le Danube! Je dois dire à votre majesté que je vois bien des raisonnements faux; mais, depuis que votre majesté me l'a défendu, je consulte médiocrement, et seulement par honnêteté; et plût à Dieu ne l'avoir pas fait à Bühl ou que mes premiers ordres eussent été suivis le 23 avril, jour qui me donnera des regrets toute ma vie! Votre majesté était maîtresse de l'empire; il est inutile d'en parler: la prudence, la circonspection à laquelle on a été accoutumé dans la dernière guerre d'Allemagne a fait oublier la véritable guerre à plusieurs. Il est inutile de parler à votre majesté de ces choses-là, mais je ne puis trop prendre la liberté de lui faire voir la nécessité indispensable de m'envoyer de nouvelles troupes et de soutenir la communication que j'ai eu l'honneur d'expliquer à votre majesté. A moins qu'on ne la rende plus solide par le siége de Fribourg, il nous faudra, sire, faire la guerre tout l'hiver; il faut compter que voici le grand hiver dans lequel il faut absolument que le sort de la guerre se détermine. Ainsi, sire, je crois qu'il faut ordonner, mais absolument et sans réplique, à M. de Tallard, de suivre la route que j'ai tenue et de régler ses mouvements sur les miens.

J'avais ouï dire que votre majesté envoyait M. de Bezons, d'Italie:

c'est une bonne tête et un brave homme. J'ai ici M. le comte du Bourg, qui est très-sensé, mais il y en a plusieurs devant lui; et je dois à votre majesté la fidélité de lui dire, qu'il est bien important que le premier lieutenant général de l'armée, enfin celui qui devrait la commander si le général manquait, soit de la première force. L'officier général sur qui je me repose le plus, éloigné de moi, est ce même Legall, que j'ose recommander à votre majesté. J'ai proposé des détachements à de certains et de ceux que j'ai crus bons : ils les ont refusés, et j'ai été obligé de dire à quelques-uns qui se sont plaints à moi, après les choses faites, qu'il fallait les demander de bonne heure, quand la commission paraît difficile et non quand elle est exécutée. Je dois bien connaître, sire, à qui j'ai affaire : les bons officiers généraux sont bien rares. Je ne présume pas, sire, avoir un discernement assez juste pour bien juger de leur mérite; d'ailleurs les hommes ne sont pas toujours les mêmes, et l'on en a souvent vanté à votre majesté qui ne savaient que bien faire leur cour, et par des fatigues inutiles et des peines de surérogation se donner une réputation qui n'est après cela soutenue d'aucun autre talent. Quand j'ai châtié M. de Fonbeausard au siége de Kehl, de n'avoir pas obéi à mes ordres, ç'a été pour ne pas faire tomber les punitions sur les misérables, puisqu'elles ne font nulle impression; mais j'ai bien eu l'honneur de mander à votre majesté, dès lors, que je le connaissais pour bon officier. C'est un homme à avancer, aussi bien que M. du Héron; le premier est plus rompu dans la guerre; avec du sens, l'autre a beaucoup plus d'étendue d'esprit; et quand de tels gens se distinguent, votre majesté ne saurait trop promptement les élever. Elle trouvera dans le cours entier de ma vie qu'aucune raison ne me fait parler sur les hommes, que la vérité et le bien du service.

J'ai différé jusqu'à présent à déclarer MM. de Saint-Cristan et Montmain brigadiers; mais la blessure de M. du Héron en affaiblissant le nombre, j'ai cru, sire, que le bien du service de votre majesté l'exigeait. Ce sont assurément de très-bons sujets, et les grâces de votre majesté sont bien placées; mais, quoique je n'aie aucune

part à leur prompt avancement, il soulèvera bien des gens contre moi, car ils sont des moins anciens. M. de Barentin est le plus ancien de cette armée, et M. de Legall m'a dit qu'il s'était très-bien conduit dans cette dernière occasion; il y a même servi utilement. Il y a encore dans cette armée un mestre de camp, qui est un des meilleurs sujets : c'est le marquis de Rouvray. Voilà, sire, ce que je dois avoir l'honneur de représenter à votre majesté, pour le bien de son service et pour rendre témoignage à la vérité.

Nous n'avons eu que deux capitaines de cavalerie tués, un de dragons, et trois lieutenants-colonels; ce qui me console un peu, c'est que tous trois voulaient quitter le service depuis trois ans et l'avaient même déclaré depuis ce temps-là à M. le comte du Bourg. J'ai l'honneur d'envoyer à votre majesté un état de ceux que je crois les plus propres à remplir leurs places.

On a trouvé qu'il manquait un étendard au régiment de Condé; et comme j'avais eu l'honneur de mander d'abord à votre majesté que nous n'en avions pas perdu un seul, je dois accuser la vérité.

J'apprends dans ce moment que l'on a envoyé vers le haut Danube de nouveaux corps d'infanterie et de cavalerie, et que tout cela se rapproche d'Ulm.

Les lettres que M. le maréchal de Villars reçut de la cour après le départ de celle qu'on vient de lire, quoiqu'en date du 23 et du 29 juillet, c'est-à-dire longtemps après que le roi avait été informé de la situation de son armée sur le Danube et de la nécessité de faire agir celle du Rhin, furent peu satisfaisantes; il n'y était question ni de l'entreprise du siége de Fribourg, ni d'opération capable de produire une diversion ou de porter des secours à M. le maréchal de Villars par les montagnes Noires; et quant à la marche de M. le duc de Vendôme, le roi en regardait le succès comme fort incertain, tant à cause de la difficulté de la correspondance entre ce gé-

néral et l'électeur, que par les obstacles que l'un et l'autre devaient rencontrer dans les passages étroits du Tyrol, que les impériaux avaient retranchés en cinq endroits différents. Mais dans le même temps M. le maréchal de Villars reçut de l'électeur une lettre, en date du 6 août, qui ranima un peu ses espérances. Ce prince, qui s'était retiré à Mittenwald, lui faisait part de ce que lui avaient appris de la marche de M. le duc de Vendôme des lettres interceptées, suivant lesquelles ce général était arrivé au commencement du mois d'août, avec trente-deux bataillons et vingt-neuf escadrons, à la tête du lac de Garde, après s'être emparé de Riva, des châteaux de Teno et de Nago, et avoir chassé les impériaux de leurs retranchements de Torbole, et qu'il se préparait à attaquer le château d'Arco, sur le chemin de Trente, dont il n'était plus éloigné que de deux marches. L'électeur mandait en même temps à M. le maréchal de Villars que le pays, depuis Trente jusqu'à Bolzano, n'offrant aucun obstacle qui pût arrêter M. de Vendôme, il allait de son côté faire tout ce qui serait possible pour faciliter la jonction; que rien ne l'empêchait de retourner à Inspruck; mais qu'avec le peu de troupes qui étaient à sa disposition il ne pourrait y faire un long séjour en abandonnant ses derrières, principalement la vallée du haut Inn, qui débouchait à Sufeld et était une avenue de Botzen, de Brixen et de Bregentz; que les milices de ce canton étaient les plus nombreuses et les plus aguerries du pays, qu'elles étaient soutenues de quelques troupes réglées; que ces motifs exigeaient de sa part des combinaisons et des dispositions qui le missent en état de n'être point compromis; et qu'à l'égard du passage du mont Brenner il ne serait point embarrassé de s'en rendre maître, dès que M. de Vendôme en serait à portée.

Ces lueurs d'espérance n'empêchèrent pas M. le maréchal de Villars de regretter et le temps qu'avait perdu M. le duc de Vendôme et l'inaction de l'armée du Rhin. Le principal objet de toutes ses dépêches était de représenter à la cour la nécessité de faire agir cette armée et le danger dans lequel il allait se trouver, si la jonction de M. le duc de Vendôme n'avait pas lieu. De légers avantages qu'il eut successivement sur différents détachements de l'armée du prince de Bade n'étaient pas capables de produire de changement dans sa situation. Les ennemis se présentèrent dans la nuit du 9 et dans celle du 10 devant Höchstett; mais ils ne réussirent point dans leur entreprise : un parti d'infanterie en battit un de cavalerie et ramena quatorze prisonniers montés. M. de la Tour, lieutenant-colonel, surprit la petite ville de Harbourg, dans le comté d'Oettingen, et y imposa la contribution; on attaqua un fourrage que M. le prince de Bade entreprit de faire du côté d'Höchstett, et l'on fit aussi des prisonniers. Avoir fait perdre à ce prince l'idée de se rendre maître de Donawert, l'avoir empêché, par le succès du combat de Munderkingen, de prendre les derrières du camp de Dillingen et de pénétrer jusqu'à Augsbourg, étaient des avantages plus réels et plus importants; mais sa supériorité était si grande, et les affaires du Tyrol étaient si incertaines, que, sans les plus grands efforts de la part de l'armée du Rhin, M. le maréchal de Villars vit sa perte assurée, soit que le prince de Bade, après avoir réuni toutes ses forces et préparé tous ses moyens, se déterminât à le combattre, soit qu'il prît le parti de le resserrer dans son camp et d'en fermer toutes les avenues.

Il crut toucher au moment fatal en apprenant le 19 que, depuis le combat de Munderkingen, M. le prince de Bade s'était encore fait joindre par douze nouveaux bataillons, dont

huit des troupes de Hollande : en sorte qu'il ne restait plus au bas Rhin que la garnison de Landau; que la cour de Vienne, lassée de son inaction, lui avait envoyé les ordres les plus précis d'agir, et que lui-même, se voyant ainsi renforcé, s'était déterminé à se mettre incessamment en mouvement.

D'un autre côté, l'électeur trahi par ses généraux venait de perdre toutes les places ou forts dont il s'était emparé dans le Tyrol. Le gouverneur d'Ehrenberg venait de rendre cette forteresse, regardée comme imprenable, et dans laquelle il y avait quarante pièces de canon et quarante mille sacs de grains ou de farine, à une troupe de paysans qui l'avaient investie, soutenus seulement par cent hommes de troupes réglées. Le commandant de Rattenberg s'était laissé surprendre par les paysans, qui avaient escaladé le château; et les forts de Scharnitz furent repris avec la même facilité par les Tyroliens. Il ne resta au pouvoir de l'électeur que la seule forteresse de Kuffstein.

De tels désastres ne laissèrent plus aucun espoir de secours du côté de l'Italie; mais ce ne fut pas là que se bornèrent les malheurs que M. le maréchal de Villars n'avait que trop prévus. Le comte de Rewentklau, arrivé depuis peu en Autriche avec six mille Danois, avait réuni à son corps environ deux mille hommes que le comte de Schlick avait laissés sous Passau en partant pour la Hongrie, où il menait deux régiments, et ce nouveau général avait avec ce corps attaqué et forcé les retranchements que les Bavarois avaient faits sur l'Inn; et, tandis que ses hussards se répandaient dans la Bavière, il s'avançait vers l'Iser. En même temps le général Herbevillé, qui s'était joint dans le haut Palatinat au général Auffratz, se dirigeait à grands pas sur Ratisbonne. Près de voir son pays envahi de tous côtés, l'électeur avait rappelé toutes ses troupes de la frontière du Tyrol, excepté la garnison de Kuffstein.

Ce fut le 23 que M. le maréchal de Villars fut instruit de ces malheureux événements; et, quoique menacé lui-même de maux encore plus effrayants, il fit marcher sans perdre de temps à Ratisbonne six escadrons, pour aider l'électeur à défendre ce passage, le plus important de tous pour fermer aux impériaux l'entrée de ses états au bas Danube.

Enfin, le 25, on vit du mouvement dans le camp de M. le prince de Bade et de nouvelles troupes arriver sur les hauteurs. La plus grande partie de la journée se passa sans qu'on pût démêler autre chose que des troupes qui marchaient et qui étaient relevées par d'autres. M. le maréchal de Villars, croyant cependant s'apercevoir que c'était un mouvement de retraite, fit sortir sa cavalerie pour chercher à entreprendre sur l'arrière-garde, si en effet l'ennemi venait à s'éloigner; mais dans le même temps les troupes de M. le prince de Bade reprirent leur camp, et on les vit placer des chevaux de frise dans les intervalles de leurs redoutes. Une troupe de leurs hussards s'étant avancée, M. le maréchal de Villars les fit attaquer; quelques-uns furent pris, mais on ne put rien apprendre d'eux. On sut seulement par les paysans et par les sauvegardes des ennemis que le prince de Bade marchait avec la plus grande partie du corps du margrave de Bayreuth et quelques autres troupes; mais on ignora la direction de sa marche. Ce ne fut que le lendemain que M. le maréchal de Villars apprit qu'il remontait le Danube, et que les troupes qu'il avait tirées de son camp avaient été remplacées par les dernières qui étaient arrivées du Rhin le 19, et par le reste de celles de Brandebourg qui étaient arrivées le 24.

Le mouvement du prince de Bade ne laissa pas douter à M. le maréchal de Villars que ce ne fût le commencement de ses opérations; et sa direction vers le haut Danube était celle

qu'il avait toujours craint de lui voir prendre. Inférieur de moitié aux forces que ce prince avait rassemblées, et prévenu par l'électeur, qui était occupé à chasser les ennemis de ses états, qu'il n'avait aucun secours à attendre de lui; instruit par les bruits publics que l'armée du Rhin faisait le siége de Brisach, dont la conquête ne pouvait ni lui procurer une communication ni opérer une diversion capable de le soulager, il ne vit de ressource que dans ses propres forces; et prévoyant que leur disproportion avec celles des ennemis ne lui permettrait pas de tenir longtemps l'étendue de pays qu'il avait à garder, il résolut de profiter de la première occasion qui se présenterait pour livrer un combat, non pas à l'armée qui était devant lui, bien postée et beaucoup plus nombreuse que la sienne, mais à M. le prince de Bade qui s'en séparait.

Confirmé dans cette résolution par les nouvelles qu'il eut, le 29, de la marche de M. le prince de Bade sur Ehingen, il fit partir, sous le commandement de M. le comte du Bourg, trois brigades d'infanterie et quarante escadrons pour aller se préparer un passage sur l'Iller, à l'abbaye de Wiblingen, et se procurer par là le moyen de marcher lui-même au-devant de M. le prince de Bade, dès qu'il passerait le Danube. L'électeur, de son côté, avec toutes ses forces rassemblées sous Munich, avait à arrêter les progrès du corps des impériaux qui, après avoir passé l'Inn sous les ordres du général Rewentklau, avait pénétré jusqu'au milieu de son pays, et à défendre le côté de Ratisbonne, que menaçait un autre corps des impériaux. Ce dernier passage n'était gardé que par les six escadrons que M. le maréchal de Villars venait d'y envoyer, et par une poignée de Bavarois; mais l'électeur, regardant comme un objet essentiel de chasser le corps du général Rewentklau qui ravageait la Bavière, fit marcher contre lui

toutes ses troupes, excepté trois bataillons et vingt escadrons qui restèrent sous Munich. Dans ces circonstances, M. le maréchal de Villars, craignant que l'électeur ne se laissât ébranler par les cris de ses peuples et par les larmes de sa famille, proposa à ce prince de se rendre à l'armée du roi, en ne laissant qu'une garnison dans sa capitale; il y consentit, mais M. de Villars ne put obtenir de lui qu'il s'assurât d'Augsbourg, dont les habitants mal intentionnés n'attendaient que l'arrivée des premières troupes des impériaux pour se déclarer. Il était cependant de la dernière importance de ne pas laisser sur ses derrières une ville aussi considérable, dont on pouvait tout craindre, si une fois les impériaux venaient à lui donner la main.

Jamais M. le maréchal de Villars ne s'était trouvé dans une situation plus critique : forcé de chercher à combattre un ennemi fort supérieur, sans ressource et sans point d'appui dans le cas d'un malheureux succès, sans subsistance assurée, sans argent, sans communication avec la France, ne pouvant, avec le peu de monde qu'il avait, garder le haut et le bas Danube, menacé sur son flanc droit par le corps des impériaux qui s'avançait vers Ratisbonne, la Bavière près d'être envahie sur ses derrières par le général Rewentklau, et son flanc gauche à la veille d'être enveloppé par M. le prince de Bade, peut-être dans le cas de ne pouvoir combattre si ce général s'y refusait pour ne rien mettre au hasard et pour faire périr plus sûrement l'armée du roi en la resserrant de tous côtés. Dans ces malheureuses circonstances, M. le maréchal de Villars crut devoir dépêcher au roi un officier de confiance et capable de faire à sa majesté le tableau effrayant et fidèle de la situation des affaires. Il choisit pour cette commission M. le chevalier de Bissy, qui partit du camp le 30 pour gagner la

Suisse, au hasard de tomber dans les postes et les partis des ennemis, qui fermaient toutes les communications. Ce fut aussi par cet officier que M. le maréchal de Villars manda au roi que le prince de Bade avait campé le 27 à Blaubeuren, et que le 29 il était arrivé à Ehingen, où il était encore le 30.

Malgré les dangers auxquels M. le maréchal de Villars se vit exposé, son courage ne l'abandonna point; et quoique l'armée, ou, pour mieux dire, les officiers commençassent à prendre de l'inquiétude du manque d'argent et du peu de sûreté pour la subsistance, il ne désespéra point de les rassurer par sa fermeté, et, comptant encore sur la bonne volonté et la valeur des troupes, il ne se laissa point abattre par les difficultés. Il se flatta encore que ses précédentes représentations sur l'inaction dans laquelle était restée l'armée du Rhin, depuis quatre mois qu'il avait passé les montagnes, auraient produit quelque effet; mais une lettre qu'il reçut du roi, en date du 19, lui fit perdre tout espoir, lorsqu'il vit par cette dépêche que sa majesté, quoique persuadée de l'impossibilité où il était de faire tête de tous les côtés aux ennemis, non-seulement ne lui annonçait aucun secours, mais encore que sa majesté, jugeant que les ordres ou les conseils qu'elle pourrait lui donner lui parviendraient trop tard ou pourraient déranger ses projets, lui laissait la liberté de se déterminer par lui-même, en se concertant avec l'électeur sur tout ce qu'il jugerait le plus convenable pour les intérêts communs de ce prince et les siens; qu'à l'égard des opérations de l'armée du Rhin, le duc de Bourgogne avait fait investir Vieux-Brisach le 15 du mois; qu'il commencerait dans peu le siége de cette place, que les crues du Rhin avaient retardé, et qu'il n'avait pas été possible d'entreprendre celui de Fribourg.

Livré à lui-même et sans espoir de secours ni même d'une

diversion qui pût produire quelque effet en sa faveur, M. le maréchal de Villars parut avoir encore quelque confiance et dans les événements que pourraient amener les circonstances et dans son courage, ses manœuvres et la bonne volonté des troupes; mais il avait à combattre les préjugés de l'électeur et les conseils de ses ministres et de ses principaux officiers.

Ce prince arriva le 1er septembre au camp de Dillingen, et tint le même jour un conseil de guerre. Le premier objet sur lequel M. le maréchal de Villars chercha à fixer ses vues fut la nécessité de s'assurer de la ville d'Augsbourg. L'électeur persista dans l'éloignement qu'il lui avait déjà témoigné pour cette démarche, prétendant que les otages de cette ville, qui étaient en son pouvoir, étaient des garants suffisants de la neutralité de ses habitants, et qu'on devait compter sur les assurances qu'ils lui en avaient données de la part du magistrat et des bourgeois. N'ayant pu rien gagner sur cet objet, M. le maréchal de Villars proposa d'aller combattre le prince de Bade, soit entre l'Iller et le Danube, soit entre l'Iller et le Lech; mais il ne put y déterminer l'électeur. Ce prince consentit seulement à augmenter jusqu'à vingt bataillons et quarante-quatre escadrons le corps qui était à Wiblingen sous les ordres de M. du Bourg, et à se porter avec quelques troupes bavaroises du côté d'Augsbourg; mais il résolut en même temps de ne point s'emparer de cette ville, prétendant avoir des raisons décisives pour s'en abstenir.

Le 2 il se sépara de M. le maréchal de Villars et se rendit à Burgau, tandis que ce général, avec les troupes destinées à renforcer M. du Bourg, prit le chemin de Leipheim. Le fond de l'armée, composé de trente bataillons et de seize escadrons, resta au camp de Dillingen, sous le commandement de M. d'Usson.

Le 3 l'électeur ayant été informé que le prince de Bade, après avoir passé le Danube à Elhingen, avait fait une marche forcée vers Memmingen, pour y passer l'Iller et gagner ensuite Augsbourg, eut une nouvelle conférence avec M. le maréchal de Villars. Ce général insista de nouveau sur la nécessité d'attaquer les ennemis lorsqu'ils passeraient l'Iller, ou de les prévenir à Augsbourg; mais tout ce qu'il put obtenir fut qu'on se rapprocherait du Lech, et que pour pouvoir se mettre à cheval sur cette rivière, l'électeur enverrait ordre au comte d'Arco, son général, de marcher avec quelques troupes bavaroises par la rive droite de cette rivière, et qu'il mènerait avec lui des radeaux et les matériaux nécessaires pour faire des ponts.

On se mit en effet en mouvement le 4, avec vingt-six bataillons français, dont ceux qui étaient aux ordres de M. du Bourg faisaient partie, deux bataillons bavarois et quarante-huit escadrons, et l'on rassembla le même jour toutes ces troupes à Marck-Biberach. Ulm resta occupé par cinq bataillons français, deux bataillons bavarois et sept cents chevaux, sous les ordres de M. de Blainville; mais dès le lendemain on apprit qu'Augsbourg était au pouvoir du prince de Bade : cette ville avait ouvert ses portes aux premières troupes impériales qui s'y étaient présentées. L'électeur parut alors connaître le péril dont ses états étaient menacés et les malheurs que son peu de confiance dans les avis de M. le maréchal de Villars allait attirer sur son pays. Il n'était plus temps d'y revenir; le prince de Bade pouvait se placer avantageusement sous Augsbourg, et il marchait à tire d'ailes avec son armée pour y arriver : un combat malheureux pouvait tout perdre. M. le maréchal de Villars crut que l'électeur n'avait résisté avec tant d'obstination à ses conseils que pour faire naître une occasion qui le

forçât à s'accommoder avec l'empereur; mais les nouveaux serments de fidélité et d'attachement aux intérêts de la France que lui renouvela ce prince détruisirent ses soupçons. Ce n'était pas assez dans l'extrémité où les affaires se trouvaient réduites; il fallait prendre un parti, et sauver l'armée et la Bavière, dont Augsbourg ouvrait l'entrée aux ennemis. M. le maréchal de Villars considéra que si, après s'être affaibli en donnant à l'électeur des troupes pour l'aider à se mettre en force derrière le Lech, il se retirait sous Ulm, dont les environs étaient épuisés de subsistances et de fourrages, il se trouverait entre l'armée du prince de Bade et celle du comte de Stirum sans pouvoir ni marcher en avant, ni s'approcher des montagnes Noires, qu'en courant de grands dangers dans les marches qu'il aurait à faire à travers un pays difficile; et il proposa à l'électeur, comme le seul moyen de se soutenir, même de rétablir les affaires, de former deux armées avec les trente-trois bataillons et les quarante escadrons des troupes bavaroises, et les cinquante bataillons et soixante escadrons de celles du roi, l'une qui serait employée à défendre le Lech et à couvrir la Bavière, l'autre qui marcherait en Autriche. M. le maréchal de Villars persuada sans peine à l'électeur que cette disposition ferait trembler l'empereur pour ses propres états, qu'elle ranimerait le courage abattu des peuples de la Bavière et des officiers français qui se croyaient sans ressource, et qu'on ne serait pas moins en situation de recevoir les secours qu'on devait attendre de l'armée du Rhin.

Mais ce projet ne fut pas plus tôt formé que l'électeur l'abandonna. M. de Villars proposa d'aller, avec les forces réunies attaquer le comte de Stirum: cette idée fut rejetée, et l'électeur décida qu'on marcherait à Augsbourg, pour chercher à combattre le prince de Bade et à le forcer d'abandonner cette

ville. En conséquence, les vingt-huit bataillons et les quarante-huit escadrons rassemblés à Marck-Biberach allèrent, le 8, camper à [1] ; et le 9, après avoir traversé une plaine de cinq lieues, toutes ces troupes arrivèrent aux portes d'Augsbourg. Le comte d'Arco devait être de l'autre côté du Lech, avec les matériaux nécessaires pour jeter un pont; mais, en conséquence d'ordres secrets de l'électeur, dont M. le maréchal de Villars n'avait eu aucune connaissance, il s'était replié, et une partie de ses troupes avait pris le chemin de Munich; le reste, c'est-à-dire trois bataillons, s'était jeté dans Friedberg, où M. le maréchal de Villars craignit qu'il ne fût enlevé, cette ville n'étant éloignée d'Augsbourg que d'une lieue, et fermée seulement d'une muraille sèche. Néanmoins on présenta la bataille à M. le prince de Bade; mais ce général, occupant sous Augsbourg une position inattaquable, et ayant déjà deux ponts sur le Lech, fut indifférent aux manœuvres de l'électeur; il ne fit même sortir de son camp aucune troupe pour le reconnaître. L'électeur, ne pouvant l'amener à un combat, se retira et conduisit l'armée à Nordendorf, sur le chemin d'Augsbourg à Rain.

Tel fut le fruit des incertitudes de ce prince et de son opposition aux vues de M. le maréchal de Villars. Ce général en fut plus affecté que jamais, et connut aussi mieux que jamais les malheurs que devaient produire et la conduite de l'électeur et les conseils de ses favoris, qu'il regardait comme des traîtres [2]. Il demanda, en conséquence, au roi la permission de quitter un commandement qui compromettait sa réputation, et dans

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit.

[2] M. le maréchal de Villars soupçonnait la fidélité des comtes d'Arco et de Monasterol, qui avaient la confiance de l'électeur. Il avait d'ailleurs sujet de se plaindre de ce dernier, qui, dans différentes de ses lettres à M. de Chamillart, l'accusait d'avoir, par ses menées, fait manquer Augsbourg, et de s'enrichir du produit énorme des sauvegardes.

lequel il ne pouvait rien faire d'utile pour le service de la cause commune. L'armée même se croyait trahie; et personne ne put se cacher le danger auquel on était exposé en se voyant investi de tous côtés par les ennemis qui, indépendamment de leurs deux armées qui étaient, l'une sous Augsbourg, l'autre au camp de Haunsheim, occupaient Ehingen, Riedlingen, Biberach, Ravensbourg, Memmingen et différents autres postes, qui leur donnaient une grande étendue de subsistances et resserraient l'armée du roi dans un pays étroit que l'on mangeait depuis quatre mois et où l'on n'avait fait aucun magasin. Privée de toute communication avec la France, affaiblie par les maladies, peu pourvue d'armes et de munitions, ayant à peine assez de poudre pour fournir à une bataille, l'armée se trouvait dans une situation qui ne laissait envisager que les dernières extrémités. Quelques officiers généraux, consultés par M. le maréchal de Villars, pensèrent même qu'il n'y avait plus de parti à prendre que celui d'engager l'électeur à faire avec l'empereur un traité le moins désavantageux qu'il serait possible, et d'obtenir un passe-port pour l'armée du roi, ou bien de faire marcher, au plus tôt, pour la dégager, toutes les troupes qui étaient sur le Rhin; d'autres, moins découragés, pensèrent comme M. le maréchal de Villars, qu'avant que les ennemis eussent entièrement fermé les chemins qui pouvaient conduire aux montagnes Noires, il fallait faire en sorte de s'en approcher, en remontant le Danube vers Ulm, avec toutes les troupes françaises; mais plusieurs firent observer que ce serait abandonner la Bavière et forcer l'électeur à se livrer aux ennemis. Un moyen plus digne et plus capable de soutenir l'honneur des armes du roi se présenta à M. le maréchal de Villars: ce fut de saisir la première occasion pour combattre l'une des deux armées des ennemis. Bientôt les cir-

constances devinrent favorables à l'exécution de ce projet.

Le 17 au soir, ayant été informé que le comte de Stirum avait décampé le matin d'Haunsheim, et qu'il s'avançait dans la plaine d'Höchstett, M. le maréchal de Villars partit de Nordendorf et se rendit pendant la nuit à Donawert, avec deux brigades de cavalerie. En y arrivant, il eut avis que ce général était campé le long du Danube, au-dessous d'Höchstett, la droite dans la plaine, la gauche près de Gremheim, où il devait jeter un pont, pour aller attaquer, de son côté, le camp de Nordendorf, tandis que M. le prince de Bade l'attaquerait du sien. Il fit part de ces nouvelles à l'électeur, en l'engageant à marcher sur-le-champ, c'est-à-dire le 18 de grand matin, à Oberdorf, et le lendemain à Donawert. Il manda en même temps à M. d'Usson, qui campait à Dillingen avec vingt bataillons, dix-sept escadrons et seize pièces de canon, de faire ses dispositions pour se trouver le 20, à la pointe du jour, à la vue des ennemis, et d'annoncer son arrivée par trois coups de canon. Le même signal, de la part de M. le maréchal de Villars, devait apprendre à M. d'Usson le moment où l'armée serait de son côté à portée des ennemis, et celui auquel il devrait du sien commencer l'attaque.

L'électeur mena en effet l'armée le 18 à Oberdorf, et le 19 sous Donawert. Il la remit en marche à dix heures du soir; mais ayant à passer sur un seul pont le Danube et la Wernitz, et étant à près de quatre lieues des ennemis, elle n'arriva en présence qu'à huit heures du matin. Cependant M. d'Usson, trompé par trois coups de canon que M. de Stirum, suivant son usage, fit tirer pour mettre son armée en bataille au moment où il vit paraître les troupes, avait commencé l'attaque, et, forcé de céder au nombre, il s'était retiré dans son camp. Bientôt le malheur de ce faux mouvement fut réparé. A neuf

heures l'armée s'ébranla et attaqua celle du comte de Stirum, qui s'était rangée sur deux lignes, derrière le ruisseau de Gremheim. On ne fera ici aucun détail de l'action; tout ce qui se passa dans cette glorieuse journée est renfermé dans les lettres de M. le maréchal de Villars qu'on va rapporter, et dans celles de MM. d'Usson et de Ricous, qu'on trouvera au rang des pièces.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Du camp d'Höchstett, 21 septembre 1703[1].

Sire, l'armée de votre majesté vient de remporter une victoire très-complète sur celle de l'empereur, commandée par M. le comte de Stirum, maréchal général de l'empereur. Les ennemis ont perdu toute leur artillerie, consistant en trente-trois pièces de fonte, parmi lesquelles plusieurs de vingt-quatre, leurs pontons et généralement tous leurs bagages. Leur infanterie était de quatorze mille hommes de pied effectifs et celle de votre majesté n'était pas de neuf. La bataille a duré sept heures; et l'infanterie ennemie n'a été entièrement rompue qu'après une lieue et demie de retraite, la cavalerie se ralliant toujours sous son feu. Celle de votre majesté a fait des prodiges de valeur. Nous comptons déjà près de quatre mille prisonniers et jamais victoire n'a été si complète sans qu'il en ait coûté deux cents hommes à votre majesté. M. le chevalier de Tressemane aura l'honneur de l'informer des détails, et de quelle manière cette bataille a été donnée. Elle était d'une nécessité indispensable pour le salut des forces que votre majesté a daigné me confier, M. le prince de Bade étant à la tête de deux armées dont la moindre est plus nombreuse assurément que celle de votre majesté. J'ose la supplier d'avoir pour agréable notre zèle pour sa gloire et le bien de son service; pour moi, sire, je regarde comme mon plus grand bonheur celui de la persuader qu'elle n'aura jamais de serviteur plus ardent ni plus fidèle. J'ai l'honneur, etc.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1677, lettre 11.

P. S. J'aurais fort voulu, sire, procurer à mon frère le bonheur d'apprendre à votre majesté une nouvelle qui lui sera agréable; mais dans les agitations où je me suis trouvé depuis quelques jours, je lui dois cette justice que ses conseils et sa fermeté m'ont été d'un grand secours.

Je dois me louer, sire, de tous les officiers généraux. M. de Lee est dangereusement blessé et a servi avec sa fermeté ordinaire. J'ai eu l'honneur de dire à votre majesté que la cavalerie avait fait des merveilles. Je dois lui nommer M. le marquis de Levy, qui l'a très-dignement commandée; M. le marquis de Bouzols, MM. de la Vrillière, d'Hendicourt, du Bourg et de Kerkado ont fait les plus belles charges, ce dernier étant entré seul au milieu de l'infanterie des ennemis; et si pour lors j'avais trouvé un plus grand nombre d'escadrons pour le soutenir, elle était entièrement détruite; les Irlandais ont marqué leur bonne volonté et leur ardeur ordinaires.

Comme j'avais pris les devants avec deux brigades de cavalerie, pour être plus à portée des ennemis, le jour que je quittai l'armée M. l'électeur envoya le prince Charles avec deux cents chevaux en parti. Il a été légèrement blessé, faisant parfaitement bien son devoir, et son parti un peu maltraité; je puis dire à votre majesté que ce parti fut commandé contre mon ordre.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Du camp d'Höchstett, 21 septembre 1703[1].

Sire, son altesse électorale voulant absolument que j'aie l'honneur d'informer votre majesté des détails de la plus grande et la plus heureuse victoire qui ait été remportée depuis longtemps, bien que ce prince, et par s'être trouvé partout, et dans les endroits les plus périlleux, et par le commandement général, ait une connaissance plus parfaite que personne de tous les mouvements, je dois croire que sa modestie l'empêche de parler d'une action si glorieuse pour lui, et j'aurai l'honneur de dire à votre majesté que M. d'Usson, qui commandait le corps d'armée laissé dans les lignes

[1] Cette pièce se trouve en copie dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1677, lettre 18.

de Dillingen, me manda, le 18, que l'armée impériale commandée par le général maréchal comte de Stirum avait quitté son camp de Haunsheim ce jour-là, et marchait au delà d'Höchstett. Je reçus la lettre de M. d'Usson à cinq heures du soir; j'allai en rendre compte à son altesse électorale. Comme l'on était bien résolu de marcher à celle des deux armées ennemies qui nous en donnerait lieu, il fut proposé de ne pas perdre un moment de temps pour joindre M. de Stirum, espérant que l'on pourrait le mettre entre l'armée que commandait son altesse électorale et le corps de M. d'Usson, et l'attaquer en même temps.

Je m'avançai cette même nuit sous Donawert avec les brigades de Massenbach et d'Anlezy; son altesse électorale étant résolue à marcher dès le lendemain pour suivre avec l'armée, j'envoyai des partis toute la nuit, qui me rapportèrent que les ennemis étaient campés au-dessous d'Höchstett, tenant du Danube au pied des montagnes; les lettres de M. d'Usson me le confirmaient, et j'écrivis à son altesse électorale, à deux heures après minuit, que je croyais absolument nécessaire qu'elle suivît la première résolution et s'approchât de Donawert, ce qu'elle exécuta. Pendant le 19 les avis furent un peu incertains; la plupart, cependant, confirmaient que l'armée du comte de Stirum était toujours dans son même camp. On ordonna de ne laisser sortir personne de Donawert, pour cacher nos mouvements aux ennemis; et j'allai trouver son altesse électorale comme elle arrivait dans son quartier d'Oberdorf, à près de deux lieues de Donawert. Espérant que l'on pourrait combattre les ennemis, ce prince, au lieu de coucher dans son quartier, vint à Donawert.

M. de Cheyladet, qui avait ordre d'observer le mouvement des ennemis avec la cavalerie de M. d'Usson, m'envoya son frère me dire que très-assurément ils étaient campés à la hauteur de Gremheim. Sur cela, je mandai à M. d'Usson de prendre ses mesures pour arriver à la pointe du jour près des ennemis; que, dès qu'il verrait leur armée, il tirât trois coups de canon; que l'on ferait la

même chose de notre côté; et il fut résolu que l'on marcherait dès dix heures du soir, laissant tous les bagages entre le Danube et la Wernitz.

Son altesse électorale partit à minuit; cependant, quelque diligence que l'on pût faire, les marches de nuit étant toujours embarrassantes, et l'armée ayant le Danube et la Wernitz à passer sur un seul pont et près de quatre lieues à faire, on n'arriva en vue des ennemis que sur les huit heures du matin.

Cependant M. d'Usson, tant pour suivre l'ordre qu'il avait reçu d'être à la pointe du jour près des ennemis, que par ardeur, et trompé d'ailleurs sur le signal des trois coups de canon, parce que les ennemis les tirèrent dès qu'ils le virent s'approcher, et qu'il crut que c'était nous, passa le ruisseau d'Höchstett et se mit en bataille devant eux, commençant même un gros feu d'artillerie que nous n'entendîmes pas, parce que le vent était contraire. Se trouvant trop avancé et les ennemis marchant à lui, il fut obligé de se retirer, et se rapprocha des lignes de Dillingen, la cavalerie ayant fait même diverses charges dont plusieurs lui furent heureuses, les régiments de la Vrillière et de Montmain ayant pris divers étendards et des timbales, et MM. de Vivans, Saint-Cristan, de la Vrillière, d'Aubusson et Montmain s'y étant fort distingués.

Cependant l'armée que commandait son altesse électorale approchait et se mit en bataille, la gauche au château de Schweningen, dans lequel les ennemis avaient cent hommes, que l'on fit sommer et qui répondirent fièrement, et la droite au pied des montagnes.

En approchant l'ennemi, on trouva qu'il avait quitté son camp et s'était mis en bataille sur deux lignes bien formées derrière le ruisseau de Gremheim. La plupart des tentes étaient tendues, et l'on aperçut d'abord que leurs bagages commençaient à s'ébranler pour prendre le pied des montagnes. L'armée fut très-promptement en bataille, et l'on marcha aux ennemis, dont quinze à seize troupes de cavalerie se retiraient à deux cents pas de nous à mesure que l'on en approchait. Le sieur de la Tour, lieutenant-colo-

nel de Fourquevaux, avait la tête de tout, et chargea, avec deux cents chevaux et les hussards, les premières troupes dont les ennemis couvraient un quartier qu'ils avaient abandonné.

On se trouva sur le bord de ce ruisseau, derrière lequel était leur armée en bataille sur deux lignes. Son altesse électorale se mit à la tête de l'aile droite, le comte d'Arco à la gauche, et l'on songea à gagner le pied des montagnes : la brigade du dauphin eut ordre de border les bois, et l'on passa plusieurs petits ruisseaux et marais très-difficiles d'eux-mêmes, mais que la valeur de la cavalerie ne trouva pas la moindre difficulté à traverser.

M. le comte de Lannion commandait l'aile droite, lequel, dans tout le cours de cette action, a marqué sa valeur ordinaire. En approchant du village de Bollstatt, qui est auprès des montagnes, on fut très-étonné d'y trouver la brigade de Bourbonnais, du corps de M. d'Usson, laquelle n'avait pu se retirer avec le reste de ses troupes. Cette brigade, qui pouvait être inquiétée, ne fut pas fâchée de nous voir arriver. On appuya diligemment la droite à ce village; la brigade du dauphin eut ordre de s'en approcher, et l'on attendit que l'infanterie eût gagné un village qui était dans le centre, pour marcher de front aux ennemis. Les Irlandais, commandés par milord Clare, l'avaient occupé avec une ardeur de combattre que l'on ne peut assez louer; et dès que la gauche de la droite y fut appuyée, l'on s'approcha des ennemis. M. de Lannion, à la tête des brigades de Conflans et de Bouzols, composées des escadrons des gardes de son altesse électorale et des régiments de Royal, Royal-Piémont, prince Charles, Livry, d'Hendicourt et Conflans, chargea la gauche des ennemis avec une extrême vigueur.

On ne peut assez louer les troupes, les brigadiers et les colonels de ces deux brigades, les régiments d'Hendicourt et de Livry ayant pris plusieurs étendards. On trouva devant soi plusieurs bataillons ennemis qui se retiraient; et l'infanterie de votre majesté, qui avait fait près de neuf lieues sans le moindre repos, ne pouvait arriver assez vite. On ordonna aux escadrons de dauphin-étranger

et de Barentin de charger cette infanterie : ceux du dauphin le firent avec une extrême valeur, et le marquis de Kerkado s'y jeta malgré un très-gros feu, rompit deux bataillons, et prit un drapeau; mais, comme il n'avait que ses trois escadrons, il ne put défaire ce qu'il avait fort ébranlé, et l'infanterie reprit sa marche.

Dans le même temps on vit divers bataillons des ennemis qui appuyaient leur gauche au bois. M. de Lee marcha pour les attaquer à la tête de la brigade du dauphin que celle de Bourbonnais suivait. Les ennemis firent un assez gros feu, et, ayant un peu ébranlé les seconds bataillons dauphin et celui de Guienne, une troupe des ennemis qui n'était pas de quarante maîtres entra dans ces bataillons et fit une très-belle charge et très-hardie. Les escadrons du dauphin furent commandés pour soutenir cette infanterie, laquelle se rétablit d'elle-même.

Votre majesté sera peut-être étonnée que notre aile droite de cavalerie ne fût plus à portée de soutenir ces bataillons; mais, dans la dernière charge qu'elle avait faite, elle avait tourné derrière toute l'infanterie des ennemis; ce seul moment put donner quelque inquiétude, car, hors cela, pendant toute la bataille, les ailes de cavalerie ont été menées de manière que l'on a toujours pu compter sur une victoire assurée avec une perte si médiocre de notre part, qu'il n'y a personne qui puisse croire qu'il en ait si peu coûté pour défaire une armée fort nombreuse.

Pendant cela, sire, MM. les comtes d'Arco, du Bourg et de Monasterol, à la tête de la gauche, où étaient quatorze escadrons des troupes de son altesse électorale, avaient fait plier toute la droite des ennemis, laquelle même n'avait pas attendu d'être chargée; et l'on embrassait toujours par nos ailes celles des ennemis, lesquelles se rétablissaient à mesure qu'ils approchaient de leur infanterie.

On regrettait pour lors ce que nous avons dû regarder depuis comme un avantage considérable, que notre infanterie, qui, comme je l'ai dit, avait fait une marche prodigieuse, ne pût joindre assez

promptement celle des ennemis, laquelle se retirait diligemment, mais avec beaucoup d'ordre.

Cependant la cavalerie bavaroise, menée d'un côté par les généraux que j'ai nommés, et celle de votre majesté de l'autre, chargeaient et dissipaient par diverses charges celle des ennemis. Le régiment de la Ferronnaye attaqua aussi les bataillons d'arrière-garde, rompit les derniers rangs; mais le reste fit un feu prodigieux, et enfin, quoique notre artillerie, que le sieur d'Houville faisait suivre et servir le plus promptement qu'il était possible, leur fît diverses décharges, cette infanterie fit plus de deux lieues et demie, depuis le premier champ de bataille, sans être rompue en aucune façon du monde; cependant la cavalerie la côtoyait toujours, gagnait même les devants, et la brigade des Irlandais, celle d'Artois et quelques compagnies de grenadiers ayant joint leurs derniers rangs, le désordre s'y mit; elle fut entièrement rompue; nos troupes en tuèrent beaucoup dans les bois, où le massacre fut très-grand, et dura même toute la nuit.

Il est certain que les ennemis ont eu plus de trois mille hommes sur le champ de bataille; le nombre des prisonniers passe quatre mille, et à tous moments nos partis qui sont dans les bois nous en amènent; il en arrive quantité d'eux-mêmes, espérant plus de quartier de l'armée que de ceux qui les poursuivent.

L'ennemi a perdu son artillerie entière, consistant en trente-trois pièces de fonte dont plusieurs de vingt-quatre, lesquelles on conduit à Ulm; un pont de bateaux sur des chariots qu'ils avaient intention de jeter sur le Danube, au-dessous d'Höchstett, pour séparer l'armée du corps de M. d'Usson; généralement tous leurs bagages, quantité d'étendards, drapeaux, timbales, dont on ne sait pas encore le nombre. Jamais armée n'a fait un si grand butin; mais on doit cette louange aux troupes, qu'elles ont traversé les bagages sans qu'aucun homme ait quitté les rangs, et, hors les hussards, qui n'ont fait que piller, aucun cavalier ni soldat n'a eu part au butin qu'après l'affaire entièrement consommée.

Parmi les prisonniers on compte le général Nosmar, plusieurs colonels et lieutenants-colonels, majors, capitaines, dont je tâcherai d'envoyer une liste à votre majesté; et, comme j'ai eu l'honneur de le lui dire, cette grande, heureuse et si complète victoire ne lui coûte pas deux cents hommes, par l'extrême attention que l'on a toujours eue à déborder les ailes des ennemis, et à ne les attaquer que lorsque l'on voyait le désordre près de s'y mettre.

La cavalerie de votre majesté y a fait tout ce que l'on peut attendre de sa réputation si établie; celle de son altesse électorale l'a bien secondée, aussi bien que MM. les comtes d'Arco, de Monasterol, de Saufren, qui la commandaient.

Quant à l'infanterie, commandée par MM. de Magnac et de Chamarande, c'est un bonheur, sire, comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire à votre majesté, qu'elle n'ait pu joindre celle des ennemis, qu'elle aurait bien battue; mais ce n'eût pas été sans perte, et nous l'avons défaite plus tard, mais plus sûrement et sans qu'il nous en ait rien coûté.

M. de Lee, qui se trouva à la tête de ces bataillons dauphin ébranlés, paya dignement de sa personne, et a été percé de cinq ou six coups; il en reviendra, comme je l'espère.

MM. de Rosel et de Druys, qui menaient les secondes lignes, l'ont fait avec tout l'ordre et la capacité que leur expérience leur donne; MM. de Marivaux et Legall ont parfaitement bien fait. Je ne puis m'empêcher de parler du zèle et de l'attention continuelle de mon frère à tout ce qui a rapport au service de votre majesté, qui l'a porté pendant cette action à plus de détails que le commandement de sa brigade n'exigeait.

Je dois nommer particulièrement M. le marquis de Levy, commandant la cavalerie, MM. les brigadiers, marquis de Conflans, Bouzols, Massenbach, MM. de Kerkado, Jeune du Bourg, Livry, d'Hendicourt, de Choiseul; enfin, sire, tout ce qui s'est trouvé à portée de pouvoir attaquer les ennemis les a parfaitement bien battus. M. le chevalier de Tressemane, major général, M. de Verceil, ma-

réchal des logis de l'armée, et M. de Beaujeu, maréchal des logis de la cavalerie, ont très-utilement servi.

Son altesse électorale me défendrait sans doute par sa modestie la justice que je lui dois, d'avoir toujours donné les ordres avec cette présence d'esprit et cette netteté que sa valeur et son expérience lui donnent; de s'être trouvée dans les endroits les plus périlleux, et d'avoir ajouté à sa première gloire toute celle de cette action. Pour moi, sire, je ne payerais pas assez de tout mon sang l'honneur de la confiance de votre majesté et la gloire de la servir.

Après le combat, l'armée campa sur le champ de bataille. L'électeur prit son quartier à Höchstett; celui de M. le maréchal de Villars fut à Donawert; le comte de Stirum rassembla à Nordlingen les débris de son armée.

Il sembla qu'un avantage aussi considérable que celui qu'on venait de remporter devait changer la face des affaires et empêcher l'électeur de céder aux propositions que M. le maréchal de Villars découvrit lui avoir été faites par différents princes de l'empire, de travailler eux-mêmes à le réconcilier avec l'empereur. Ce fut même sur cet article que roula principalement le premier entretien que ce général eut, après la bataille, avec son altesse électorale; elle convint que les ministres de Brandebourg, de Hanovre et plusieurs autres avaient vivement sollicité celui qu'elle avait à Ratisbonne, de lui faire entendre que leurs maîtres emploieraient leurs bons offices auprès de l'empereur pour engager ce prince à se prêter à un accommodement; mais elle promit de leur faire faire une réponse conforme aux succès de la journée d'Höchstett.

Pour profiter de ces bonnes dispositions, et en même temps de l'état dans lequel le comte de Stirum se trouvait réduit, M. le maréchal de Villars demanda que l'électeur lui laissât la

liberté ou de s'avancer dans le Wurtemberg, ou de marcher au-devant des secours qu'il sollicita de nouveau la cour de lui envoyer au plus tôt, afin de ne pas donner occasion à ce prince de renouer ses négociations avec l'empire; mais l'électeur eut d'autres idées; et sur l'avis qu'un détachement du prince de Bade, après avoir passé le Lech, s'était emparé de Friedberg, d'où s'étaient échappés les trois bataillons que le comte d'Arco y avait fait entrer quelques jours avant le combat, son altesse électorale résolut de marcher à Augsbourg, dans l'espoir que le prince de Bade ne l'attendrait pas. M. le maréchal de Villars employa tous les moyens possibles pour le détourner d'un projet qu'il jugea ne devoir point réussir: toutes ses représentations furent vaines. Le 29 l'électeur fit repasser à Donawert le Danube à l'armée et la mena le même jour à Nordendorf. Le lendemain il s'avança à Gersthofen, peu loin d'Augsbourg; mais le prince de Bade, aussi assuré dans sa position sous cette ville que la première fois que l'électeur s'était présenté, et de plus y ayant assemblé depuis des magasins considérables, regarda d'un œil tranquille cette nouvelle tentative; l'électeur lui-même vit bien qu'il ne l'amènerait pas à un combat, et qu'il ne le forcerait pas à abandonner son poste.

Ainsi s'évanouit l'espoir de retirer quelque avantage de la victoire qu'on venait de remporter; et à ces fausses lueurs succédèrent les mêmes embarras qui avaient précédé le jour du combat. M. le maréchal de Villars crut devoir ne pas perdre un moment à en informer le roi, et il dépêcha, à cet effet, M. de Fretteville, aide-major général, qu'il chargea de remettre à sa majesté la lettre qu'on va rapporter, et de lui expliquer plus particulièrement tous les détails qui pouvaient lui faire connaître la véritable situation de l'armée et des affaires.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Du camp de Gersthofen, 30 septembre 1703 [1].

Sire, M. le chevalier de Tressemane aura eu l'honneur de rendre un compte fidèle à votre majesté de la situation des affaires en ce pays-ci. Il est très-constant, sire, que sans la bataille que j'ai donnée, malgré l'électeur et toute sa cour, son accommodement était fait avec l'empereur, et peut-être en abandonnant l'armée de votre majesté, laquelle était perdue sans ressource sans la victoire qu'elle a remportée, et qui n'a point assurément tant affligé l'empereur que Mme l'électrice et tout Munich. Je sais, sire, que l'on a été au désespoir, par l'opinion que cet heureux succès pourrait retarder la conclusion du traité avec l'empereur, après lequel tout soupire en ce pays-ci : M. l'électeur a dit que les envoyés de Brandebourg et de Hanovre y travaillaient. Il n'a pas été en mon pouvoir d'obtenir de ce prince qu'il me laissât profiter de la victoire, soit en m'avançant dans le Wurtemberg ou en marchant au-devant des secours que nous devons attendre du Rhin, et dont les retardements pourraient faire renouer le traité de M. l'électeur. Ce prince a voulu marcher à Augsbourg, s'imaginant que le prince de Bade s'en éloignerait. Je l'ai assuré du contraire. Le prince de Bade n'a fait autre chose, depuis qu'il a su l'armée de Stirum battue, que de prendre Friedberg, petite ville de Bavière vis-à-vis d'Augsbourg, qu'il pouvait avoir les premiers jours avec trois bataillons prisonniers de guerre, sans demander cependant des contributions à tout un pays dont il eût pu tirer plus de quatre cent mille écus, depuis vingt jours qu'il est le maître d'envoyer des partis jusqu'à Munich. Votre majesté jugera des raisons de sa modération.

Présentement, sire, je vais me trouver presque aussi embarrassé qu'avant la bataille, n'ayant pas une pistole pour payer l'armée, passé le 5 octobre, parce que l'argent qui est à Soleure n'a pu passer. Il est vrai que l'on trouvera moyen de le retirer, les ennemis ayant abandonné les postes qu'ils occupaient sur le haut Danube. Quand M. l'électeur nous a promis des blés, ses munitionnaires ont manqué à

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1677, lettre 28.

toutes les paroles que leur maître nous a données; et parmi tant de différentes inquiétudes, la plus grande est de ne pouvoir être honoré d'aucun ordre positif de votre majesté depuis cinq mois. Il y a divers partis à prendre; et hors de traverser les montagnes et de m'abandonner à la conduite d'un prince qui certainement n'en a pas une fort réglée, je n'ai pu me déterminer à rien par les ordres de votre majesté. C'est un état bien cruel pour un sujet rempli d'ardeur et de zèle. Votre majesté a vu, par mes précédentes dépêches, que le seul bon, sage et grand parti que l'on pouvait prendre dans l'ouverture de la campagne, était d'attaquer Passau ou Lintz; ce dessein fut rompu par quelque bon serviteur de l'empereur; et le comte de Monasterol ayant voulu répandre faussement que c'était par mes conseils qu'on avait pris celui d'aller en Tyrol, le comte du Bourg lui a soutenu publiquement que cette résolution avait été prise sans ma participation. Il est vrai qu'il en avait été parlé; mais l'exécution ne s'en devait faire qu'après celle de Passau, et après avoir pris préalablement les mesures convenables avec M. de Vendôme; enfin, M. le comte du Bourg m'apprit, non-seulement que le dessein était pris d'attaquer le Tyrol, mais que les troupes s'ébranlaient déjà pour cela. Dans les commencements le succès a passé nos espérances, et dans la suite il est arrivé des malheurs auxquels on n'aurait jamais dû s'attendre, par la perfidie et la lâcheté de ceux auxquels la garde des places avait été commise. Les mêmes sentiments ont paru quand on a empêché M. l'électeur de se rendre maître d'Augsbourg; je sais, par ce prince même, que montrant au comte d'Arco, son général, mes lettres, par lesquelles je le persécutais incessamment de se rendre maître d'Augsbourg, il lui fut répondu : « Quand même le prince de Bade l'aurait, que ferait-il tant avec Augsbourg? » Nous voyons présentement, après avoir reconnu le camp retranché du prince de Bade, rempli de fourrage et de grains pour faire subsister son armée plus de six mois, que qui tient un tel poste est sans difficulté maître de la Bavière. Votre majesté aura encore vu dans mes lettres que je mandais à M. l'électeur, que bien que je comptasse sur les

secours du Rhin, sans désespérer de ceux d'Italie, cependant il pouvait arriver que les uns et les autres manquassent. Je pouvais, avec Augsbourg, me passer de tout, comme il est certain aussi, sire, que l'ennemi, maître de cette place et ayant une armée retranchée sous ses murailles, peut nous empêcher de prendre aucune sorte de quartiers d'hiver entre Ulm et Munich. M. l'électeur ne connaît point ou feint de ne pas connaître de telles conséquences; et j'avoue, sire, que je suis outré de douleur, de gouverner l'armée de votre majesté sous un prince qui, par choix et opiniâtreté, veut toujours prendre les mauvais partis; et l'on ne peut suivre les bons qu'en se brouillant avec lui. Par exemple, il voulait mener opiniâtrément toute l'armée de votre majesté au-dessus d'Augsbourg, abandonnant tout le Danube depuis Ulm jusqu'à Ratisbonne; j'ai disputé trois heures, et, ne pouvant le convaincre par raison, je suis demeuré ferme à ne pas faire une faute aussi capitale que de laisser au prince de Bade la liberté de faire revenir sur Lauingen et Donawert les forces qui se rejoignent à Stirum. Il a été fâché six heures, et m'a avoué, après cela, qu'il avait tort.

Tous les officiers généraux de votre majesté, dont j'ai les avis par écrit, voulaient, il y a longtemps, que l'on s'approchât d'Ulm. J'ai pris sur moi de différer pour complaire à M. l'électeur jusqu'à la dernière extrémité; et la victoire que les armes de votre majesté viennent de remporter me donnant tout le temps que je puis désirer et pour attendre ses ordres et pour ne pas donner à M. l'électeur la moindre petite occasion de se plaindre, je l'assure que je ferai aveuglément tout ce qu'il désirera. Cependant je crois ne devoir que par un ordre positif de votre majesté abandonner toute espérance de communication. Votre envoyé, sire, et c'est le seul de cette opinion, soutient que votre armée doit entrer en Bavière, au hasard d'être huit mois entiers sans paye. M. l'électeur est le premier à dire qu'elle y périra et ses troupes aussi, qui n'ont pas reçu un sou depuis trois mois; pour paraître cependant l'abandonner, il dit qu'il sacrifiera ses états, et quand je réponds que je ferai tout pour le soutenir, il ne parle plus

de même. Mais, supposé que l'on trouve présentement des difficultés pour établir une communication, sera-t-elle plus possible dans huit mois qu'à présent, quand toutes les forces de l'empire borderont le Lech, le Danube et l'Inn; car la perte d'Augsbourg fait qu'il faut se mettre tous en Bavière ou derrière Ulm, puisqu'une armée à Augsbourg coupe entièrement le pays; et qui peut répondre que tout ne déserte, quand même il serait vrai que M. de Bavière, voyant son pays ruiné sans ressource, ne prît le parti de se livrer à l'empereur? Quand je le presse de faire un peu raccommoder Munich, il me parle des ouvrages de Schleisheim : il me dit qu'ils avaient été interrompus pendant trois ou quatre jours, par la peur qui avait pris aux ouvriers, mais que tout y était revenu. Les vues de guerre qui pourraient être de quelque avantage solide, il n'a pas été en mon pouvoir de les inspirer.

Je dois avoir l'honneur de dire à votre majesté qu'il est encore arrivé cinq mille hommes de troupes de Bühl, qui vont renforcer les débris de l'armée de Stirum, laquelle a été fortifiée aussi du corps d'armée qui a pris Rottenberg, et de celui que le général Herbevillé avait dans le Palatinat.

J'ose supplier votre majesté de m'honorer de ses ordres précis; je n'ai point du tout l'esprit timide à prendre sur moi de certains partis; mais ceux qui peuvent faire périr une armée sans combattre, comme si je la jetais tout entière au delà du Lech, sans aucune espérance de communication de troupes ni de lettres de change, ceux-là, sire, il faut que votre majesté les ordonne.

Je reçois, sire, la lettre dont il a plu à votre majesté de m'honorer, du dernier août; il y avait cinq semaines que je n'avais eu cette consolation. Je vois, sire, que votre majesté est encore persuadée que, conservant les forces unies au commencement de la campagne, et marchant dans l'empire, on pouvait mieux faire. Je supplie très-humblement votre majesté de vouloir bien jeter les yeux sur ma lettre du 17 juin; et, quoique M. de Monasterol, pour excuser les fautes capitales de son maître et de ses ministres, soutienne cette

opinion, je n'ai, grâce à Dieu, aucun regret, puisqu'il était impossible et d'attaquer M. de Stirum, soutenu de M. de Bade derrière le Necker, et de prendre Nuremberg. Que votre majesté ait la bonté de juger si la prise de Nordlingen était préférable à celle de Passau et de Lintz; car pour le Tyrol, quoique bon par lui-même et préférable encore à Nordlingen, je n'y ai eu aucune part, comme je l'ai déjà expliqué. Je vois avec douleur que votre majesté ne nous promet pas des secours si prompts; j'espère qu'elle aura connu, par la prise d'Augsbourg, l'indispensable nécessité de ne les pas différer; et je ne doute pas même qu'elle n'ait été inquiète de son armée, qui se perdait sans combat si je n'avais trouvé moyen de livrer cette grande et heureuse bataille qui donnerait le Wurtemberg à votre majesté, si M. l'électeur avait bien voulu jeter ses troupes dans Munich et ses autres places, et me laisser des moyens de forcer le prince de Bade à s'éloigner de ses états, plus sûrs que celui qu'il a voulu suivre obstinément, en marchant très-inutilement à lui. Ce sont, sire, ces sortes de fautes, auxquelles je n'ai nulle part et que le public m'attribuera peut-être, qui me mettent au désespoir. Je ne suis pas trop en peine de la justice que les ennemis me rendront sur cela; leurs généraux connaissent M. de Bavière et moi aussi. Ce qui me touche préférablement à tout, c'est que votre majesté la veuille bien rendre à mon zèle pour la gloire de son service.

Il est de mon devoir d'expliquer à votre majesté tout ce que l'on peut craindre et espérer. Je sais, sire, de quelle conséquence il est de soutenir l'électeur, et que notre armée hiverne dans l'empire; elle est telle cette conséquence, que hors la perte certaine de votre armée il faut tout hasarder pour cela. Ce fondement établi, il faut voir comment cette armée peut hiverner dans l'empire; car à présent nous n'avons aucune vue solide sur cela. Si les choses demeurent en l'état où elles sont présentement, votre majesté peut compter que l'électeur n'a plus d'armée. Jamais il n'en a pu joindre que deux bataillons à l'armée de votre majesté; tout est généralement employé à garder ses places ou les lignes qui couvrent son pays. Si votre ma-

jesté donc n'envoyait pas incessamment un secours qui prît Villingen et nous donnât lieu de nous établir entre l'Iller et le Danube, il faudrait que tout ce que j'ai de troupes passât en Bavière, n'ayant pour quartiers d'hiver que le peu de pays qu'il y a entre Munich et l'Inn. M. l'électeur voudrait, sur ma parole, faire camper la plus grande partie de l'armée vis-à-vis de celle du prince de Bade, car c'est son projet, disant : « Les ennemis sont bien campés sous Augsbourg; pourquoi ne pouvons-nous pas camper devant? » Voici les différences, sire : les ennemis sont véritablement campés sous Augsbourg; mais, dans la mauvaise saison, ils pourraient, en cas de nécessité, mettre leur armée presque entière à couvert dans cette grande ville. D'ailleurs, depuis un mois ils ont tiré tous les fourrages à plus de huit lieues du côté de la Bavière; ainsi, nos troupes seraient sous la toile pendant l'hiver, sans fourrage et sans paye; car la communication ôtée, nous n'avons rien à prétendre, quand votre majesté aurait des millions à Soleure, comme nous savons depuis longtemps que les banquiers ont de l'argent pour nous, qu'ils ne cherchent pas bien soigneusement à nous faire passer, premièrement, parce que cela est assez difficile, et puis parce que cet argent ne dort pas entre leurs mains.

Pourrait-on donc ne pas compter sur la perte certaine d'une armée qui passerait l'hiver sous des tentes sans être payée? Et, comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire à votre majesté, qui peut se flatter que M. l'électeur, quand il serait plus ferme que nous ne le connaissons, ne se lassât pas d'une situation aussi cruelle que de voir ses états pillés par nos troupes, et soumis d'ailleurs à toutes les contributions que l'ennemi voudrait leur imposer?

Ces réflexions, sire, me paraissent trop importantes pour ne pas prendre la liberté de supplier votre majesté de m'honorer de ses ordres précis sur les divers partis que je dois prendre; après quoi, sire, votre majesté sera satisfaite de ma fermeté à les suivre : quelque périlleux qu'ils puissent être, votre armée ne trouvera rien de difficile pour le combat. Je ne me flatte pas que le soldat français méprise

autant la peine, la misère et le manque de paye que les ennemis. L'officier, d'ailleurs, qui ne tire aucun secours de chez lui, est déjà réduit à de dures nécessités, surtout le subalterne, bien que je l'assiste autant qu'il m'est possible, par obliger le munitionnaire à leur donner du pain blanc au lieu de leurs rations de munition, et que je leur fasse donner des moutons de temps en temps.

Si votre majesté nous envoie un corps de troupes, après en avoir donné à l'électeur assez pour garder son pays et pouvoir même marcher vers l'Autriche (ce que j'ai proposé très-inutilement plus d'une fois), je ne suis pas embarrassé de m'établir entre le Danube et l'Iller, faisant d'Ulm la tête de mes quartiers, et m'étendant autant que je pourrai dans le Wurtemberg. Voilà, sire, ce qui peut se penser, et sur quoi j'ose encore demander à votre majesté ses ordres précis.

M. Baudoin et M. Aubert, munitionnaires généraux, viennent de me dire qu'ils avaient été trois heures, ce matin, en conférence avec les ministres de l'électeur, sur les moyens de faire subsister l'armée. Ledit sieur Baudoin rend compte à M. de Chamillart de cette conférence, dont le résultat a été, que les ministres de Bavière ont déclaré d'abord, que si l'armée de votre majesté passait le Lech pour défendre la Bavière, il était absolument impossible de lui fournir la subsistance et les fourrages pendant l'hiver.

A peine ces messieurs me rendaient-ils compte de ladite conférence, en présence de MM. de Lamion, du Bourg, de Rosel et Druys, lieutenants généraux, que M. de Ricous est entré, auquel j'ai dit que, par la déclaration des ministres de Bavière, je le priais de faire réflexion combien il s'éloignait du service de votre majesté, de soutenir toujours des partis opposés aux miens, et surtout celui de vouloir faire entrer l'armée de votre majesté en Bavière. M. de Ricous m'a dit, devant ces messieurs, que je voulais abandonner l'électeur et me retirer aux montagnes Noires. J'ai eu besoin de beaucoup de flegme pour ne me pas laisser aller à la colère qu'un tel discours pouvait me causer, et je lui ai dit qu'il en imposait, avançant

un discours contre la vérité; et ces messieurs, indignés, lui ont dit qu'il n'avait jamais été question que de ne pas perdre la communication d'Ulm, et que c'était une fausseté de dire, ni qu'on voulût abandonner l'électeur, ni se retirer aux montagnes Noires avec l'armée, mais bien y envoyer un corps, s'il était nécessaire, pour faciliter le débouché des montagnes. Ces messieurs sont témoins de ma modération; mais M. de Ricous, pour regagner la bienveillance de l'électeur, donne dans tous ses sentiments. Les miens, sire, sont conformes à ceux de nos généraux, dont j'ai les avis par écrit, de leur main, et que j'ai toujours différés et n'exécuterai pas que votre majesté, dont nous pouvons présentement attendre les ordres, ne m'ait fait l'honneur de me les donner; mais toujours crois-je être obligé de dire que, de s'enfermer dans la Bavière, n'ayant plus d'espérance de M. de Vendôme, est un parti dangereux. Il y a un mois que nous comptions encore les troupes de votre majesté du côté de l'Italie vers Bolzano, comme on nous l'assurait; mais présentement, sire, vu l'incertitude de M. l'électeur, qui, selon ma pensée, ne veut que du temps pour régler ses affaires, il est bien dangereux d'enfermer votre armée; car, sire, ces discours, qu'il m'avait tenus d'abord, de vouloir sauver M^me^ l'électrice, sont pleins de fausseté; et aujourd'hui même, quand je fais réflexion à la terreur des ministres qui ont parlé à MM. Baudoin et Aubert, et à la tranquillité du sieur Reichard, qui est dans l'intime confidence de son maître, les uns et les autres me parlant sur la même matière, je ne puis douter de ce qui cause le trouble des uns et l'assurance de l'autre; car, pour quitter la Bavière, que votre majesté compte pour certain que M. de Bavière n'a jamais songé à en sortir. M. de Ricous, qui n'a rien fait, que deux mois après, des conférences du cardinal de Lamberg avec M. l'électeur près de Ratisbonne, ni de celles de l'ambassadeur d'Angleterre, veut se tromper encore. Je crois que Monasterol a su le dessein de M. l'électeur quinze jours avant son départ, car je dois dire, bien que j'aie lieu de me plaindre dudit Monasterol, que je le crois bien intentionné pour conserver son maître dans les intérêts de votre ma-

jesté, et je lui ai vu une tristesse si profonde pendant les derniers jours, que je n'ai pu douter que ce ne fût par la connaissance des changements de son maître. D'ailleurs le marquis de Briançon, envoyé de Savoie, qui est mon ami depuis plusieurs années, ne m'a pas caché qu'il voyait M. l'électeur prêt à changer, et que Monasterol commençait à en avoir quelque connaissance. Je supplie votre majesté de ménager ledit marquis de Briançon, qui a parole de M. de Savoie, de l'ambassade de France après la paix, et par ces raisons-là veut assurément plaire à votre majesté.

Voilà, sire, une bien longue dépêche; j'en demande pardon à votre majesté; elle jugera de l'extrême impatience que j'ai d'être honoré de ses ordres. J'ai l'honneur de l'envoyer à sa majesté par le sieur de Fretteville, aide-major général, qui pourra avoir l'honneur d'informer votre majesté de tous les détails de la situation où nous sommes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

La difficulté des communications avec la France, qui depuis que M. le maréchal de Villars avait passé les montagnes, lui avait causé de si grands embarras, évita cette fois à ce général une démarche dont auraient pu résulter les plus grands inconvénients. Il demandait depuis longtemps à la cour des ordres positifs. L'éloignement et le peu de sûreté de la communication avaient, comme on l'a vu précédemment, déterminé le roi à lui laisser la liberté d'agir suivant les circonstances et d'après ce qu'il jugerait de plus avantageux pour son service et celui de l'électeur; mais sa majesté, informée par les lettres de ce général, du 8 et du 10, de l'occupation d'Augsbourg par le prince de Bade, et de la situation dangereuse dans laquelle se trouvait son armée, avait pris un parti extrême et avait écrit à l'électeur pour l'engager à travailler à son accommodement avec l'empereur plutôt que de perdre

ses états, et à procurer à son armée une entière sécurité pour son retour en Alsace. Sa majesté avait en même temps ordonné à M. le maréchal de Tallard, qui commandait alors l'armée du Rhin [1], de se tenir prêt à marcher à Villingen pour recevoir celle de Bavière; et à M. le maréchal de Villars, de concerter avec lui ses marches et de ne rien négliger pour obliger l'électeur, lorsqu'il ferait son traité avec l'empereur, de s'engager à une parfaite neutralité, sans donner aux ennemis ses troupes, dont une partie avait été levée et entretenue aux dépens de la France.

Ces dépêches ne parvinrent à M. le maréchal de Villars que le 3 du mois d'octobre; les motifs qui les avaient dictées n'étaient plus les mêmes; et ce général, prévoyant que la nouvelle de la victoire remportée à Höchstett aurait produit du changement dans les résolutions de la cour, garda le silence, et prit sur lui de ne pas remettre à l'électeur la lettre qui lui était destinée. Persuadé plus que jamais que ce prince n'était que trop porté à s'accommoder avec l'empereur, et même que ce motif le retenait dans les démarches qu'il aurait pu faire pour retirer quelque avantage de l'heureux succès de la journée du 19; le voyant d'un autre côté plus obstiné que jamais à retenir sur sa propre frontière toutes les troupes françaises pour défendre son pays, il jugea que, dans la position où se trouvaient les ennemis, ce ne serait pas le nombre qui sauverait la Bavière, et que l'objet le plus important était de donner la main aux montagnes Noires, non-seulement pour s'approcher des secours qui pourraient venir du Rhin, mais aussi pour se

[1] Monseigneur le duc de Bourgogne, après s'être rendu maître de Vieux-Brisach, le 17 septembre, était retourné auprès du roi le 19, et avait laissé à M. le maréchal de Tallard le commandement de l'armée. Ce général la retint pendant le reste du mois à la droite du Rhin, pour attendre des ordres.

mettre en situation de n'être pas dans l'entière dépendance de l'électeur, s'il venait à s'accommoder avec l'empereur. Ce fut ce qui l'engagea à proposer de nouveau à ce prince de jeter toutes les troupes bavaroises dans ses places, et de regagner avec l'armée française les environs d'Ulm et le haut Danube, d'où le prince de Bade avait retiré tous ses postes. Il chercha à lui persuader qu'avec les seules troupes françaises il serait en état de se soutenir dans cette position jusqu'à ce que M. de Tallard eût pu franchir les montagnes, et qu'alors l'armée française, placée entre l'Iller et le Danube, donnerait assez de jalousie au Wurtemberg et à la Souabe pour que les troupes de ce cercle vinssent à la défense de leur pays; que cette même armée se trouvant considérablement augmentée, on serait en état de donner à l'électeur des renforts, au moyen desquels, en établissant à Munich la tête de ses quartiers et se couvrant de l'Iller, il pourrait pousser ses troupes par Braunau, vers l'Autriche, tenter de s'emparer de Passau, et par là forcer les ennemis à diviser leurs forces.

Ce projet fut aussi peu du goût de l'électeur que tous ceux qui lui avaient été précédemment proposés. Le sien fut de faire le siége d'Augsbourg; mais M. le maréchal de Villars lui fit connaître l'impossibilité d'entreprendre sur une ville soutenue par un corps de vingt mille hommes bien retranchés, munie d'une artillerie plus nombreuse que celle qu'on pouvait rassembler pour l'attaquer, et qui d'ailleurs exigeait une circonvallation très-étendue, dans un pays qu'il regardait comme tellement épuisé qu'il n'y restait pas de quoi faire subsister l'armée pendant huit jours.

Il était difficile à l'électeur de se refuser à l'évidence de ces représentations, et M. le maréchal de Villars commença à espérer de le retenir et de le déterminer à se rapprocher du

Danube. Il fit même dès ce moment marcher M. de Legall avec quinze cents chevaux vers Villingen, afin d'assembler à portée de cette place, par imposition sur le pays, des farines pour fournir, pendant quelques jours, à la subsistance des troupes de M. le maréchal de Tallard, qu'il présuma devoir prendre la route de Holegraben. Il fit part à ce général de cette disposition, et lui manda de mener avec lui quatre pièces de vingt-quatre pour le siége de Villingen. Suivant son sentiment, cette place ne pouvait pas tenir plus de trois ou quatre jours.

Pendant que M. le maréchal de Villars travaillait encore à déterminer entièrement l'électeur à regagner le haut Danube, on eut avis que M. le comte de Stirum, après avoir été renforcé des troupes commandées par les généraux Auffratz et Herbevillé, qui s'étaient emparés de Cham et de Rottenberg, faisait marcher vers Villingen une partie de celles qui étaient sous ses ordres, et qu'environ cinq mille hommes qui venaient du camp de Bühl prenaient la même route, ainsi que la garnison qui avait capitulé dans Vieux-Brisach. Cette nouvelle disposition des ennemis faisant craindre que si ce corps, qu'on estima pouvoir être de dix ou douze mille hommes, se plaçait au débouché des montagnes, il ne devînt difficile à M. le maréchal de Tallard de les passer, l'électeur résolut de laisser au comte d'Arco huit bataillons de troupes françaises avec toutes les siennes pour couvrir la Bavière, et de marcher avec l'armée vers Ulm et plus loin, suivant ce que pourraient exiger les mouvements des ennemis.

Le 11 l'armée décampa de Gersthofen, repassa l'Iller et alla camper à Wiblingen, dans l'angle formé au-dessus d'Ulm par cette rivière et le Danube; elle fut jointe par les troupes qui étaient restées au camp de Dillingen sous les ordres de M. d'Usson; mais l'armée, quoique réunie, se trouva affaiblie

non-seulement des huit bataillons envoyés au comte d'Arco, mais aussi des troupes qui occupèrent différents postes, tels que ceux d'Höchstett, Dillingen, Lauingen, Güntzbourg, Leipheim, Aichen, Munderkingen et Ulm, qui exigeait une forte garnison, tant par sa grande étendue qu'à cause des mauvaises intentions des habitants et du grand nombre de prisonniers que l'électeur y avait fait rassembler. C'est ce que M. le maréchal de Villars représenta au roi pour faire connaître à sa majesté le besoin pressant qu'on avait du secours de M. le maréchal de Tallard; d'ailleurs, depuis que l'armée avait passé les montagnes, elle n'avait point reçu de recrues. Les pertes qu'avaient faites les troupes dans les différentes actions n'étaient point réparées, et la situation critique dans laquelle on se trouvait depuis plus de trois mois avait occasionné de la désertion et de la maraude qui avaient coûté beaucoup de soldats.

Cependant il paraît, par les lettres de M. le maréchal de Villars, qu'étant parvenu à se rapprocher des montagnes, il regarda sa position comme beaucoup moins dangereuse qu'elle n'avait été précédemment; il espéra pouvoir la soutenir assez longtemps pour assurer la jonction et donner à M. de Tallard la facilité de faire tranquillement le siége de Villingen : c'étaient les objets sur lesquels il avait porté toutes ses vues, et dont il faisait plus que jamais dépendre le salut de l'armée. Celui de la Bavière lui parut mériter moins d'attention. A la vérité elle restait de tous côtés ouverte aux ennemis; le prince de Bade pouvait y faire des courses et désoler le pays; mais il jugeait le comte d'Arco assez fort pour protéger Munich. Donawert était plus exposé; le comte de Stirum pouvait marcher à cette place, et le prince de Bade l'aider à l'attaquer par un détachement de son armée : elle n'était pas en état de faire une longue résistance.

L'électeur, au contraire, revenant à ses premières idées, et se persuadant que les malheurs qui menaçaient ses états étaient une suite du mouvement que M. le maréchal de Villars venait de le forcer à faire, regretta d'avoir cédé à ses instances. Ce fut entre lui et ce général un nouveau sujet d'altercations; et ce dernier crut avoir de nouvelles raisons de former des soupçons sur sa fidélité, lorsque ce prince le menaça, si le roi ne lui envoyait une nouvelle armée pour hiverner avec ses troupes dans la Bavière, et tout l'argent nécessaire pour les payer, d'abandonner son pays et de retirer sa famille de Munich, pour s'en tenir à son traité avec la France, qui lui assurait la possession des Pays-Bas, ou de faire son accommodement avec l'empereur.

Ces menaces intimidèrent moins M. le maréchal de Villars qu'elles ne le révoltèrent contre les incertitudes, les contradictions et les fausses idées de l'électeur, auxquelles il attribuait le mauvais succès qui avait réduit les affaires à l'extrémité dans laquelle elles étaient. C'est ce qui l'engagea à demander de nouveau, avec les dernières instances, qu'il lui fût permis de quitter le commandement de l'armée et de rentrer en France; mais en même temps il fit au roi le tableau le plus frappant des dangers auxquels son armée serait exposée si jamais sa majesté consentait à ce qu'elle s'enfermât dans la Bavière et qu'elle s'éloignât du haut Danube avant que Villingen fût en son pouvoir et la communication avec la France assurée.

Ce dernier objet était, comme on l'a déjà dit, celui dont M. le maréchal de Villars s'occupait, pour ainsi dire, uniquement, en attendant les ordres du roi sur sa destination personnelle et sur les dispositions qu'il plairait à sa majesté de faire relativement au secours qu'il attendait de M. le maréchal de Tallard. La position que l'armée venait de prendre à Wiblin-

gen la mettait à portée de soutenir le haut Danube; mais cette position n'était que momentanée; et M. de Villars se proposait, pour assurer la jonction et la prise de Villingen, de faire encore quelques marches vers cette place dès qu'il aurait des nouvelles de M. le maréchal de Tallard. Ce mouvement allait devenir instant; les troupes détachées du camp du comte de Stirum et celles qui venaient du bas Rhin continuaient leur marche pour s'approcher aussi des montagnes; mais ce qui causa à M. le maréchal de Villars le plus d'inquiétude fut la crainte de voir M. le prince de Bade, lorsque l'armée s'éloignerait d'Ulm, se porter sur Memmingen, et, par une marche forcée, se placer entre elle et Ulm. Cette considération lui parut si importante qu'il abandonna l'idée de remonter le Danube, et résolut d'aller de préférence au-devant du prince de Bade, dont les forces venaient d'être augmentées par des troupes qu'il avait tirées du Tyrol. L'électeur connut comme lui la nécessité de le prévenir à Memmingen, et l'armée décampa de Wiblingen le 21, pour aller dans les environs d'Eroldsheim, où elle fut séparée en quatre corps, dont le plus éloigné ne fut qu'à trois lieues de Memmingen.

Il ne se trouve rien dans les papiers de la guerre qui puisse faire connaître ce qui se passa depuis ce mouvement jusqu'au 25; c'est une lacune sur laquelle on n'a pu se procurer aucune lumière; on a seulement lieu de croire que le prince de Bade ne fit aucun mouvement intéressant ni capable de donner de l'inquiétude; mais cette époque fut celle à laquelle M. le maréchal de Villars fut enfin instruit des résolutions qu'avait prises le roi, tant sur sa destination personnelle que sur ce qui concernait les affaires de la Bavière.

Elles furent satisfaisantes relativement à lui, sa majesté lui laissant la liberté de retourner en France ou de rester à la tête

de l'armée; mais il n'en fut pas de même sur les autres objets: il apprit par la lettre qu'il reçut du roi que sa majesté, persuadée que le succès de la bataille d'Höchstett l'avait mis en état de combattre le prince de Bade, ou du moins de le forcer à s'éloigner d'Augsbourg, et que sa retraite donnerait la facilité de prendre des quartiers dans la Bavière et les pays voisins, avait remis à l'année suivante l'envoi des secours, et que l'armée du Rhin allait être employée à faire le siége de Landau.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. Fontainebleau, 8 octobre 1703[1]

Mon cousin, l'heureux événement de la journée du 20 du mois dernier doit, ce me semble, vous avoir mis en état de réunir toutes mes forces à celles de l'électeur de Bavière, en laissant seulement les troupes nécessaires dans les postes les plus importants à conserver, et de marcher ensuite au prince de Bade, afin de l'obliger à combattre ou du moins à repasser le Lech, si cette situation, quoique différente de celle où vous étiez avant d'avoir battu le comte de Stirum, ne vous met pas en état de forcer le prince de Bade à quitter Augsbourg. Tant qu'il occupera cette ville, il trouvera abondamment des subsistances, et obligera l'électeur à tenir toutes ses troupes et une partie des miennes dans ses états pour les garder; sans cette précaution ils seraient exposés à une invasion générale de celles de l'empereur. Il serait à désirer qu'il y eût un meilleur parti à prendre pour donner de bons quartiers d'hiver, et que le pays de l'électeur ne fût pas mangé par mes troupes et les siennes. Si vous en connaissez quelqu'un qui soit meilleur, je ne doute point que vous ne le preniez; mais ce que je souhaite comme une chose absolument essentielle au bien de mon service et pour l'affaire générale, c'est que vous travailliez de tout votre pouvoir à rétablir un concert parfait entre l'électeur et vous; que vous fassiez en sorte d'agir avec une même volonté, et que vous ne vous sépariez plus à

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1641, page 11.

l'avenir sans une grande nécessité, rien n'étant plus important pour soutenir la guerre que vous avez commencée, jusqu'à la campagne prochaine, que de tenir vos forces réunies. Sa situation est assez désagréable pour qu'il ait besoin d'être ménagé; vous devez vous y porter d'autant plus volontiers que vous m'avez témoigné, par plusieurs lettres, que vous avez lieu d'être content de lui, et que vous me répondez qu'il le serait toujours de vous. Si les choses étaient changées, et que vous fussiez aussi déterminé à revenir en France qu'il m'a paru que vous l'étiez par vos lettres des 8 et 10 du mois passé, je prendrais plutôt la résolution de vous accorder cette permission que de vous retenir, contre votre inclination, auprès d'un prince qui ne vous donnerait pas tous les agréments que vous devez espérer et que vous avez mérités par tout ce que vous avez fait pour sa gloire et la conservation de ses états. La difficulté de recevoir de vos nouvelles et de vous donner des miennes m'oblige, dès à présent, à vous laisser le choix du parti que vous voudrez prendre. Si c'est celui de revenir, j'enverrai le comte de Marcin avec un pouvoir pour commander mon armée, sous les ordres de l'électeur de Bavière; il se rendra à Schaffhouse le jour que vous lui marquerez que vous y arriverez; ce que vous pouvez faire aisément, en tenant votre marche secrète et faisant avancer assez de cavalerie à Ulm, pour que vous puissiez prendre en passant une escorte de mille chevaux, qui vous conduiront avec tant de diligence à Schaffhouse que les ennemis ne seraient avertis de votre marche que lorsque vous seriez passé. Cette même escorte servirait au comte de Marcin, au sieur de Tressemane et à quelques officiers qui passeraient avec eux; et pour assurer leur retour à Schaffhouse, vous commanderiez quelques-unes des troupes qui seraient dans Ulm pour venir au-devant d'eux. Tout ce qu'il faut éviter, ce sont les contre-temps, et vous ne devez point quitter l'électeur de Bavière, en cas que vous ayez ce dessein, que vous n'ayez pris jour avec le comte de Marcin pour le rendez-vous et que vous n'ayez reçu sa réponse. Il est à l'armée du Rhin; je lui donne part de ce que je vous mande et lui recommande un

secret inviolable. Vous pouvez lui adresser vos lettres par Strasbourg.

Si, au contraire, vous prenez la résolution de demeurer avec l'électeur de Bavière, vous devez vous occuper uniquement à chercher les moyens de faire subsister mes troupes pendant le quartier d'hiver, et à conserver son alliance et ses états. Je n'oublierai rien de ce que vous et lui devez attendre de moi pour vous mettre en état de reprendre la supériorité au commencement de la campagne prochaine. S'il avait été possible de dégarnir entièrement l'Alsace de troupes, j'aurais fait passer, dès à présent, la meilleure partie de mon armée commandée par le maréchal de Tallard; elle n'est pas assez forte pour vous joindre sans avoir besoin d'un corps considérable pour lui faciliter les passages depuis Villingen jusqu'à Ulm. La difficulté de faire avancer ce corps, les moyens de les faire subsister l'un et l'autre devant et après leur jonction, aucun magasin ni subsistance assurée après le défilé des montagnes, plusieurs autres inconvénients presque insurmontables qui se seraient rencontrés, m'ont déterminé à disposer toutes choses pour le mois d'avril, et me servir présentement de mon armée du Rhin pour faire le siége de Landau. Cette place sera investie le 9 de ce mois; les lignes seront faites avant le 20; et, s'il n'arrive aucun changement à l'état présent des affaires, j'ai lieu d'espérer un heureux succès de cette entreprise, dont vous informerez l'électeur.

Je ne puis croire que le prince de Bade voie finir cette campagne avec la même tranquillité qu'il a vu le siége de Brisach; la prise de cette place l'intéresse pour ses états; elle donne les moyens de prendre des quartiers d'hiver et de porter les contributions bien avant dans le Palatinat. Si elle l'oblige à faire quelques mouvements, vous serez en état d'en profiter; et cette diversion, quelle qu'elle soit, ne peut que vous procurer un grand soulagement. La seule chose que j'appréhenderais pour l'électeur de Bavière et pour vous, ce serait que les Anglais et les Hollandais, pressés par les vives instances de l'empereur, ne consentissent à envoyer un détachement considérable de leur armée pour joindre celle du prince de Bade.

Si cela arrive, vous assurerez l'électeur de Bavière que je tenterai tous les moyens possibles pour faire passer à peu près le même nombre de troupes, et que les ordres sont donnés pour être informé de leurs mouvements et détacher un corps proportionné au leur, qui les suivra avec la plus grande diligence qui se pourra faire. Et la présente, etc.

Peu de jours après le départ de cette lettre, M. de Monasterol, envoyé de l'électeur près du roi, arriva à la cour pour assurer sa majesté, de la part de son maître, de sa fidélité à ses engagements, de son attachement à sa personne, et pour lui porter des plaintes sur les contradictions que son altesse électorale éprouvait de la part de M. le maréchal de Villars, dont toutes les idées paraissaient tendre à s'éloigner de son pays et à l'abandonner. M. de Fretteville, que M. le maréchal avait dépêché à la cour, arriva en même temps, et de son côté rendit compte au roi, et de la situation des affaires et des motifs qu'avait ce général de se plaindre de l'électeur.

Le roi n'eut pas de peine à juger de l'impossibilité de rétablir le concert entre ce prince et son général, et à reconnaître que la division entre eux pouvait produire plus de désordre dans les affaires que tous les efforts de l'empereur et de l'empire; sa majesté crut en même temps devoir prendre confiance dans les protestations de l'électeur, et envoyer auprès de lui un général plus capable de se concilier avec lui. M. le maréchal de Villars avait déjà proposé pour le remplacer, M. le comte de Marcin, lieutenant général employé à l'armée du Rhin, et ce fut sur lui que tomba le choix du roi. M. de Villars eut alors la permission de retourner en France, en concertant sa marche avec M. de Marcin pour que l'armée ne restât pas longtemps sans chef et que ce dernier pût s'y rendre avec sûreté.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. Fontainebleau, 14 octobre 1703[1].

Mon cousin, les dernières lettres que vous m'avez écrites du 30 du mois passé et du 3 de celui-ci, que j'ai reçues par le sieur de Fretteville, aide-major de l'armée que vous commandez, m'ont confirmé tout ce que j'avais vu dans celles que j'avais reçues de vous, des 8 et 10 de l'autre mois, et qu'il y a si peu de concert entre l'électeur de Bavière et vous, que rien ne peut rétablir la conformité de sentiments si nécessaire dans la conjoncture présente. Il veut faire hiverner toutes mes troupes et les siennes dans ses états; vous voulez vous séparer de lui, l'abandonner à ses propres forces en les augmentant néanmoins de quelques-unes des miennes, vous retirer avec le surplus du côté du Wurtemberg et des montagnes Noires, où vous prétendez prendre des établissements et vous y maintenir pendant l'hiver; mais pour l'exécution de ce dessein vous me demandez de faire avancer à Villingen mon armée du Rhin, de donner mes ordres pour que le maréchal de Tallard se rende maître de cette place, qu'il continue sa route jusqu'à Möskirch, que vous lui ferez trouver les subsistances dont il aura besoin. Si la lettre que je vous ai écrite le 8 a pu passer, vous serez informé dès à présent de la résolution que j'avais prise, aussitôt après la nouvelle de la victoire que vous avez remportée sur le comte de Stirum, de faire le siége de Landau. La prise de cette place m'a paru de telle importance pour la suite de cette guerre, en cas qu'elle dure, que, malgré les difficultés de la saison déjà avancée et celles qui se rencontraient pour vous, j'ai donné mes ordres au maréchal de Tallard pour l'investir le 9 de ce mois. Rien ne peut l'avoir retardé que les pluies qu'il a fait, qui ont rendu les chemins de la forêt de Haguenau presque impraticables. Je vous renvoie le duplicata de cette même lettre, qui vous instruira si particulièrement de mes intentions, que je n'aurais rien à y ajouter si les affaires de Bavière ne demandaient pas que je prisse une prompte résolution qui mette l'électeur en état de se déterminer. Rien n'y peut contribuer davantage que de

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1641, page 13.

vous accorder la permission que vous me demandez de revenir en France, et d'envoyer le comte de Marcin auprès de lui. Vous lui connaissez des talents propres à gouverner une cour difficile; vous en voyez la nécessité. Vous m'assurez que vous ne sauriez y demeurer, et vous n'êtes point assez fort pour vous séparer. La conjoncture est si délicate, et les conséquences du retardement sont si grandes, que j'ai jugé plus convenable à mes intérêts de vous employer ailleurs que de vous laisser dans une situation à ne pouvoir pas me rendre tous les services que vous pourriez, si vous n'aviez pas à combattre la mauvaise volonté des uns et le peu d'expérience des autres. Pour l'électeur, il me paraît, par ce qu'il me mande, qu'il est engagé de bonne foi; et la proposition qu'il me fait de donner des vivres et le logement à mes troupes dans son pays pendant l'hiver ne me laisse pas lieu d'en douter. S'il avait dessein de s'accommoder, il vous aurait laissé suivre votre projet; mes troupes étant éloignées de son pays, rien ne l'aurait retenu. Prenez donc vos mesures pour passer le plus sûrement et le plus promptement que vous pourrez. Si le comte de Marcin ne se trouve pas à Schaffhouse lorsque le sieur de Tressemane, que j'ai chargé de cette lettre, y arrivera, que l'escorte soit prête à repartir et qu'il ne la puisse faire attendre, vous en prendrez une telle que vous croirez convenable pour votre sûreté, et vous vous rendrez à Schaffhouse le 9 ou le 10 du mois prochain. Je donne ordre au chevalier de Tressemane de mander au sieur de Saint-Cricq de retenir le comte de Marcin à Huningue jusqu'au 6, afin qu'il ne se rende à Schaffhouse que la veille ou le jour que vous y arriverez. Je me réserve, lorsque vous serez auprès de moi, à vous faire connaître toute la satisfaction que j'ai des services importants que vous m'avez rendus. Et la présente, etc.

Lettre du roi à M. le comte de Marcin. Fontainebleau,

Monsieur le comte de Marcin, le peu de concert qui est entre l'électeur de Bavière et le maréchal de Villars, pour toutes les opérations de la guerre qu'ils ont à faire ensemble, peut avoir plus contribué que toutes les forces de l'empereur et de l'empire à les mettre

13 octobre 1703 [1].

dans l'embarras où ils sont de prendre un bon parti pour faire hiverner mes troupes en Allemagne, assurer les états de l'électeur et conserver son alliance; il en a été proposé entre eux de différents; et par tout ce que j'apprends et qui m'est revenu il est impossible qu'ils s'accordent; le maréchal de Villars en est tellement persuadé, qu'il me mande, par la lettre que j'ai reçue de lui, du 3, qu'il n'est point propre à ménager cette cour, qui est difficile; qu'il faut un esprit souple, et qu'il n'a pas ce talent; qu'il ne trouve de parti à prendre que celui de vous envoyer auprès de l'électeur, pour l'engager à établir ses troupes en quartiers d'hiver dans la Bavière, la tête de ses quartiers à Munich, et qu'elles se répandent dans les derrières jusque vers Passau; que je lui envoie des miennes ce que je jugerai à propos; que pour le surplus de l'armée qu'il commande, il le ramènera vers les montagnes Noires; qu'il s'étendra dans le Wurtemberg, d'où il tirera de grosses contributions; qu'il se soutiendra auprès d'Ulm et desdites montagnes, et que pour tirer tout l'avantage que l'on doit espérer de ce projet il faut que le maréchal de Tallard marche à Villingen avec mon armée du Rhin; qu'il prenne cette place, qu'il s'avance ensuite vers Möskirch; qu'il fera subsister l'armée entre Ulm et les montagnes par les précautions qu'il prend pour y faire trouver des vivres. Comme le projet n'est fondé que sur une armée qu'il attend pour soutenir celle qu'il commande, qu'elle est employée au siége de Landau, et qu'après la fin de cette entreprise la saison sera trop avancée et l'armée trop fatiguée pour lui faire faire une marche aussi difficile, qu'il ne me donne aucune espérance sans secours, et qu'il m'a demandé plusieurs fois avec instance de revenir en France, j'ai résolu de lui en donner la permission et de vous mander par cette lettre que je vous ai choisi pour prendre à sa place le commandement de mon armée d'Allemagne. La connaissance que j'ai de vos talents pour la guerre, votre sage conduite dans votre ambassade d'Espagne, la réputation que vous

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1641, page 17.

vous êtes acquise parmi les officiers et les troupes, et l'estime que j'ai pour vous, sont les puissants motifs qui m'ont déterminé, étant bien persuadé que vous apporterez vos soins pour ménager l'esprit de l'électeur et l'engager, par raison et par ses propres intérêts, à prendre les partis qui conviennent à la conservation de ses états, et à maintenir dans la suite avec avantage l'union qui est entre nous. Lorsque vous serez arrivé auprès de lui, vous verrez ce qu'il y aura à faire pour cela; et comme le maréchal de Villars n'aura pas pu être averti de votre arrivée, quoiqu'il la désire, que je n'ai pas eu assez de temps pour lui en faire part, je vous envoie un pouvoir pour commander l'armée en cas qu'il soit malade ou hors d'état d'agir; il vous servira, en cas que vous en ayez besoin, tant qu'il restera en Allemagne. Je vous en envoie un autre cacheté, dont vous ne ferez aucun usage tant que le maréchal de Villars restera en Allemagne; mais lorsqu'il se sera déterminé à revenir en France, et que vous aurez des nouvelles certaines qu'il soit passé à Schaffhouse, vous le décacheterez et en ferez part dans ce temps-là à l'électeur et à toute l'armée. Si vous ne pouviez pas passer, par toutes les difficultés qui se trouveraient depuis Schaffhouse jusqu'à Ulm, et que vous fussiez obligé de revenir, vous rapporteriez ce paquet tel qu'il vous aura été remis. Vous n'avez pas un moment à perdre pour vous mettre en état de vous en servir, et de passer avec une escorte que l'électeur envoie au-devant d'un courrier qui retourne en Bavière: elle doit être le 20 à Schaffhouse. Quoique je voie l'impossibilité presque absolue que vous vous y puissiez rendre ce jour-là, et l'utilité dont vous m'êtes pour la prise de Landau, l'affaire de Bavière est si capitale, que j'aime mieux me passer de vous à ce siége et vous y envoyer en toute diligence. J'ai lieu d'espérer que, par l'excès de votre zèle, vous trouverez des moyens pour y arriver ce jour-là. Je vois tous vos embarras; vous ne sauriez mener ni équipages ni valets; votre marche doit être très-secrète; si elle était connue, les ennemis feraient avancer des troupes pour s'y opposer; il me paraît donc qu'aussitôt ma lettre reçue vous devez prendre deux ou trois

de vos gens avec vous, et vous avancer jour et nuit sur Huningue, faire en sorte d'y arriver le 18, et de là à Schaffhouse, pour y être le 20, et sans vous faire connaître à qui que ce soit, qu'au chevalier de Tressemane ou au sieur de Fretteville, lorsque vous les rencontrerez, car ils doivent arriver en même temps, et passer avec eux et l'escorte, qui ne saurait vous attendre qu'elle ne soit exposée. Votre équipage pourra s'avancer à petites journées pour se rendre à Schaffhouse le 8 ou le 10 de l'autre mois; l'électeur de Bavière doit y envoyer une nouvelle escorte pour ce jour-là. J'envoie mes ordres au sieur de la Houssaye, pour vous faire fournir à Strasbourg deux mille louis, qui vous serviront pour arriver. Je mande au maréchal de Tallard, en l'informant des ordres que je vous donne, de faire ce qu'il pourra pour cacher la cause d'un départ aussi prompt, et qu'il publie qu'il vous envoie pour me rendre compte de quelque chose d'importance. Je ferai remettre pour vous au sieur de Tressemane un mémoire, qui vous fera connaître le véritable état des affaires d'Allemagne, ce que je pense sur le présent et sur l'avenir, les secours d'hommes et d'argent que vous devez attendre. Je l'ai séparé, afin que vous puissiez le communiquer à l'électeur de Bavière, et me mander ensuite l'un et l'autre votre sentiment; j'espère que vous prendrez des mesures mieux concertées et que les suites seront plus heureuses. Et la présente, etc.

Instruction du roi à M. le comte de Marcin. 14 octobre 1703[1].

Pour donner une connaissance certaine à M. le comte de Marcin de ce qu'il pourra proposer à M. l'électeur de Bavière, lorsqu'il arrivera auprès de son altesse électorale, il est important qu'il sache ce qui s'est passé depuis le combat d'Höchstett, les postes occupés par les ennemis, et ceux qui le sont par les troupes de sa majesté et celles de l'électeur. Tout l'avantage que l'armée victorieuse a tiré du gain de cette bataille a servi jusqu'à présent à lui donner les moyens de subsister en deçà du Lech et à obliger le prince de Bade

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1641, page 201.

à demeurer dans un camp qu'il a fait retrancher sous Augsbourg, à deux lieues de celui de son altesse électorale, sa droite appuyée sur le Lech et sa gauche à la Wertach. Ce poste est d'autant plus avantageux qu'il peut être conservé pendant tout l'hiver par les précautions que le prince de Bade a prises de retirer dans ce camp tous les grains et foins des environs, cinq ou six lieues au delà du Lech, même dans la Bavière; qu'il peut mettre à couvert la meilleure partie de ses troupes dans la ville d'Augsbourg, quand il le jugera nécessaire, ou que le temps sera trop mauvais pour les tenir campées; en attendant, il en tirera tous les secours de vivres et d'argent et toutes les commodités dont il aura besoin pour la subsistance de son armée. Quoiqu'il soit fermé du côté de la Bavière par le Lech, il peut y entrer quand il le jugera à propos, soit par Augsbourg en passant sur le pont, ou à gué en passant cette rivière qui est guéable la plus grande partie de l'année. Cette situation très-heureuse n'est pas le seul avantage que l'état des affaires présentes donne au prince de Bade. Pendant qu'il occupe son altesse électorale et le maréchal de Villars avec la meilleure partie des troupes de sa majesté et quelques-unes de son altesse électorale qui sont campées à Gersthofen, près d'Ausgbourg, leur gauche au Lech et leur droite sur le ruisseau que l'on nomme Schmutter, le comte de Stirum ramasse des troupes de toutes parts et forme un nouveau corps sous Nordlingen; le comte de Rewentklau en commande un autre sur l'Inn, du côté de Passau; en sorte que l'on peut dire que la Bavière est encore investie de toutes parts; et quoique la saison paraisse trop avancée pour faire des entreprises pour peu que l'on y forme de difficultés, on ne doit pas se persuader que les ennemis demeurent en si beau chemin si l'on néglige de se poster de manière à leur en faire passer l'envie; il faut pour cela que les troupes du roi et celles de l'électeur se tiennent le plus ensemble qu'il se pourra, afin de se soutenir les unes par les autres, qu'elles choisissent des postes pour y pouvoir subsister sans incommodité et s'y établir avec quelque sûreté; et comme la conservation de la Bavière, quant à présent,

doit faire le principal et unique objet, puisqu'il n'est pas possible de faire avancer l'armée du roi vers le Danube, étant occupée au siége de Landau, et par plusieurs autres raisons assez connues de M. le comte de Marcin pour qu'il les puisse expliquer à M. l'électeur de Bavière, sa majesté estime que son altesse électorale et mondit sieur le comte de Marcin doivent répandre toutes leurs troupes depuis Ulm jusque sur l'Inn, en conservant des postes de communication le long du Danube en descendant jusqu'à ladite rivière de l'Inn, mettre un corps considérable à Ulm tant infanterie que cavalerie. Comme cette place est importante, qu'elle fait la tête de tout, qu'elle peut faire contribuer le Wurtemberg et fournir des escortes pour assurer de temps à autre le passage de quelques voitures, on ne saurait y avoir trop d'attention. On peut aussi retrancher Lauingen de manière à ne pas craindre que les ennemis en puissent chasser les troupes que l'on y laisserait; en mettre à Donawert et à Ratisbonne; border ensuite le Lech le plus près qu'il se pourra, mettant les troupes du côté de la Bavière; et comme cette rivière est guéable en plusieurs endroits; que l'armée du prince de Bade ne quittera pas, selon toutes les apparences, le poste où elle est; qu'il peut la passer à gué ou à Ausgbourg, toutes et quantes fois qu'il lui plaira, pour assurer quelque repos aux troupes pendant l'hiver, même le pays contre les courses que les ennemis y pourraient faire, il semble qu'il serait nécessaire de retrancher les bords de cette rivière, d'y faire des redoutes avec des corps de garde d'espace en espace, de faire un bon retranchement vis-à-vis du pont d'Augsbourg, et de loger les troupes dans des lieux commodes, où elles seraient à couvert le plus près desdits retranchements qu'il se pourrait, dont on tirerait des détachements pour les garder.

Le côté du Danube, les ennemis n'ayant pas de pont ni de moyens d'en faire, ne demanderait pas tant de précautions; on répandrait seulement quelques troupes de ce côté-là afin de leur faciliter les moyens de subsister; celui de l'Inn mérite encore une

attention particulière, mais il paraît qu'il y aura suffisamment de troupes pour le garantir des ennemis.

Quoiqu'il paraisse que la Bavière soit d'une petite étendue pour loger et faire subsister un si grand nombre de troupes, elle est néanmoins par elle-même assez abondante pour fournir les choses nécessaires, pourvu que ce qui y est soit ménagé et distribué avec ordre, et que les troupes vivent avec discipline. On peut même assurer que la règle bien établie, le pays en deviendra plus riche par l'argent qui se répandra, en facilitant les moyens d'en faire passer aux troupes qui en ont un besoin si pressant, qu'il serait impossible de les contenir s'il n'y était pourvu promptement : c'est à quoi sa majesté a résolu de remédier et d'envoyer dès à présent trois cent mille francs en or, qui passeront à la faveur de l'escorte de M. le comte de Marcin. Si son altesse électorale et mondit sieur le comte de Marcin peuvent envoyer de trois semaines en trois semaines des escortes à Schaffhouse, et que celui qui commandera l'escorte donne avis du jour que celle qui le suivra arrivera, on prendra des mesures certaines pour faire passer à chaque voyage des sommes assez considérables pour qu'à l'avenir les fonds ne manquent plus. Il ne faut pas croire qu'ils puissent être abondants jusqu'à ce que l'on envoie les recrues; mais il y en aura suffisamment pour que les troupes ne souffrent pas. A l'égard des habits dont on assure que plusieurs régiments ont besoin, la plupart ayant laissé leurs étoffes en Alsace, M. le comte de Marcin fera en sorte d'engager les capitaines à donner des sarraux à leurs soldats, pour passer l'hiver; il les obligera aussi à leur donner des bas et des souliers. M. l'électeur ayant fait assurer sa majesté, par M. le comte de Monasterol, qu'il ferait fournir des vivres et le couvert pour les troupes, il n'en coûtera rien de plus à son pays; le roi veut bien même s'engager à faire rembourser les vivres et fourrages à un prix modique et raisonnable, soit sur les contributions ou par des fonds qui seront fournis en lettres de change, pour le mois de mai, qui est le temps à peu près où l'on pourra prendre des mesures pour les opérations de la

campagne prochaine. Pour la commencer avec avantage il est nécessaire de faire connaître à M. le comte de Marcin les résolutions que le roi a prises pour rendre complète son armée d'Allemagne au mois d'avril. Sa majesté a donné ses ordres pour faire lever dans les paroisses des provinces qui sont le plus à portée de l'Allemagne, jusqu'à quinze mille hommes: c'est le nombre qu'elle estime à peu près qui sera nécessaire pour rendre son infanterie et sa cavalerie complètes. Ce corps de troupes sera dans les dernières places d'Alsace, à la fin de mars, tout habillé et armé; il y aura aussi deux mille chevaux pour remonter la cavalerie, tous équipés; et les cavaliers de recrue, qui seront pris dans le nombre des quinze mille hommes, les monteront; sa majesté enverra à la suite de ce corps six mille fusils pour servir à armer ceux de son infanterie qui est en ce pays-là qui n'en auront pas; elle fera passer en même temps une trentaine d'ouvriers pour prendre soin de toutes les armes pendant la campagne; elle fera aussi passer à la suite de ce corps toutes les étoffes qui sont restées en Alsace lorsque M. le maréchal de Villars s'est avancé en Bavière; les officiers, soldats de recrue et malades qui sont restés en Alsace, passeront en même temps; on fera en sorte d'envoyer, s'il est possible, cent milliers de poudre, parce que l'on assure qu'il y en a peu dans les places de son altesse électorale. S'il faut des pierres à fusil, M. de Marcin prendra soin d'en avertir de bonne heure. En cas qu'il y ait des régiments qui doivent s'habiller cet hiver, M. le comte de Marcin fera en sorte qu'ils prennent en Bavière tout ce qui leur sera nécessaire jusqu'à concurrence de trois cents soldats, le roi se chargeant de leur envoyer le surplus au moyen des recrues que sa majesté fait faire. A l'égard des régiments irlandais qui sont dans l'armée d'Allemagne, il sera bien difficile que sa majesté se charge d'autre chose que des armes; si néanmoins il paraissait à M. le comte de Marcin de l'impossibilité qu'ils pussent faire des hommes et rendre leurs compagnies en bon état et complètes, il prendra soin d'en avertir de bonne heure, sa majesté étant persuadée que ce

qu'ils pourront, ils le feront, et que ce qu'ils promettront, ils le tiendront.

Reste la manière de les faire passer, supposé, comme il y a lieu de l'espérer, que son altesse électorale et les troupes occuperont la ville d'Ulm jusqu'à ce temps-là, et que rien n'empêchera M. l'électeur de Bavière d'y faire tenir un corps considérable. Sa majesté a résolu de faire assembler pour le 1er d'avril une partie de l'armée qu'elle destine pour servir sur le Rhin, de proportionner le nombre d'hommes dont elle composera ce corps à celui que les ennemis tiendront à portée de pouvoir faire joindre; et avec un corps supérieur à celui qu'ils auront, dont les recrues armées feront partie, de le faire marcher à Villingen, d'attaquer cette place et de s'en rendre maître, de prendre ensuite Rottweil, d'établir dans l'une et dans l'autre des garnisons suffisantes pour assurer la communication et le retour des troupes d'escorte, qui feront, comme je l'ai dit ci-devant, une partie de l'armée du Rhin.

Si l'armée de l'empereur en Allemagne se trouvait assez forte pour pouvoir donner de l'inquiétude à M. l'électeur de Bavière après cette jonction, sa majesté ayant tout sujet d'espérer, par les mesures qu'elle a prises et la bonne conduite de M. le maréchal de Tallard, de réduire Landau à son obéissance, cette place étant en son pouvoir, les ennemis obligés d'employer toutes les forces de l'empire contre son altesse électorale, et la province d'Alsace à couvert par Brisach, Kehl et Landau, l'empereur n'ayant pas de troupes suffisamment pour tenir une armée de l'autre côté du Rhin, sa majesté est résolue d'employer encore, avec ce qu'elle a de troupes jointes à celles de M. l'électeur, la meilleure partie de l'armée qu'elle aura sur le Rhin, et de fortifier son altesse électorale de manière qu'elle soit en état de porter la guerre dans l'empire avec la supériorité qui convient pour soutenir la gloire de ses armes et maintenir son allié; et cette augmentation pourrait aller à trente bataillons et au moins autant d'escadrons. M. le comte de Marcin peut travailler avec certitude sur ce plan et concerter de bonne heure

avec son altesse électorale les opérations de la campagne prochaine, afin d'avoir le loisir d'y faire des réflexions, et, après avoir communiqué au roi les vues qu'ils peuvent avoir, de pouvoir être informés des sentiments de sa majesté.

M. le comte de Marcin, en recevant les ordres du roi, supplia sa majesté de le dispenser de se charger du commandement auquel elle l'avait destiné. Il représenta qu'il n'avait jamais commandé en chef, que les grands talents du prince de Bade exigeaient un général plus expérimenté qu'il ne l'était, qu'il n'avait nulle connaissance du pays et qu'il ne pouvait espérer d'atteindre à la capacité de M. le maréchal de Villars ni à la réputation que lui avait acquise la victoire qu'il venait de remporter, encore moins en recueillir comme lui les fruits.

Le roi rendit justice à la modestie et au désintéressement de M. de Marcin, mais sa majesté lui envoya de nouveau l'ordre de se conformer à ses volontés, et lui manda de se rendre à Schaffhouse le 20 novembre pour profiter de l'escorte qui devait y amener M. le maréchal de Villars. Sa majesté, pour le rassurer sur la crainte de son insuffisance, daigna lui promettre de ne point le faire répondre des événements et de le justifier elle-même s'ils étaient malheureux. M. de Marcin obéit; et M. le maréchal de Villars, de son côté, se prépara à quitter l'armée.

Lorsque le roi envoya ses ordres aux deux généraux, sa majesté croyait l'armée encore campée devant Augsbourg et en état de profiter des avantages qu'avait pu lui procurer la journée du 20 septembre; mais instruite, peu de jours après, de la marche rétrograde qu'elle avait faite vers le Danube, en abandonnant la Bavière aux troupes de l'électeur et à huit

bataillons français, et jugeant par les motifs de cette démarche, contenus dans les différentes dépêches de M. le maréchal de Villars, qu'il n'avait pris ce parti que dans l'espoir d'un secours de la part de M. le maréchal de Tallard, sa majesté lui fit connaître que, si elle lui avait laissé espérer ce secours, ce n'avait été que sur la demande qu'il en avait faite dans le temps où il avait regardé comme certaine la perte de l'armée si on ne lui donnait les moyens de la retirer; mais que depuis, les affaires ayant dû, par la victoire d'Höchstett, prendre une nouvelle face, sa majesté avait eu sujet de concevoir d'autres idées; et que, dans les circonstances où l'on se trouvait, celles de l'électeur étaient plus convenables que ce qu'il avait proposé à ce prince, sur la fidélité duquel sa majesté croyait pouvoir compter; enfin que rien ne pouvait être plus contraire au bien de la cause commune que de séparer ses forces, et que le seul moyen de soutenir la défensive jusqu'à la campagne suivante était de réunir les troupes françaises à celles de l'électeur, le prince de Bade ne pouvant, même après avoir rassemblé tous ses corps séparés, leur être supérieur.

Quelques troupes de ce prince commencèrent à se faire voir entre le Lech et l'Iller; on ignora l'objet de leurs mouvements, mais bientôt on sut qu'il avait abandonné son camp sous Augsbourg et qu'il s'était porté à Reicholtzried sur l'Iller, au-dessus de Kempten; ce qui engagea l'électeur et M. le maréchal de Villars à faire avancer l'armée jusqu'à Memmingen, où fut établi le quartier général.

Avoir rompu les desseins du prince de Bade sur cette place et l'avoir forcé de s'éloigner de la Bavière et d'Augsbourg, où les nouvelles assurèrent qu'il n'avait laissé que des détachements, fut le plus grand avantage qu'on pouvait retirer dans la

situation où se trouvaient les affaires. L'électeur en sentit tout le prix, et M. le maréchal de Villars en prit occasion, non-seulement de faire connaître au roi que ce même avantage ainsi que ceux qu'on s'était précédemment procurés étaient dus aux conseils qu'il avait donnés à l'électeur, mais aussi de chercher à détromper sa majesté sur les torts que pouvaient lui imputer et M. de Monasterol, qu'il regardait comme un de ses principaux ennemis, et M. d'Usson, qu'il prétendait avoir voulu à ses dépens s'attribuer l'honneur de la journée d'Höchstett, et M. de Ricous qui, par des sentiments toujours opposés aux siens, avait excité les contrariétés qu'il avait éprouvées de la part de l'électeur. Il rappela en même temps au roi tout ce qu'il avait fait pour sauver la Bavière; et voulant donner à l'électeur jusqu'au dernier moment, avant l'arrivée de M. de Marcin, des preuves de son zèle infini pour son salut et sa gloire, il lui proposa de rapprocher de l'armée le comte d'Arco, qui était avec les Bavarois et les huit bataillons français vers Landsberg sur le haut du Lech, de rappeler M. de Legall, qui était sur le haut Danube, et de marcher avec toutes ces forces réunies à M. le prince de Bade pour le combattre.

Ce général n'était plus à Reicholtzried, et s'était remis en marche le 30 octobre, et, après avoir passé l'Iller, il était arrivé à Altesried, faisant mine de vouloir s'approcher de Biberach. On en fut informé le 1er novembre, et l'on eut en même temps avis que le comte de Stirum avait quitté Nordlingen et remontait le Danube, ce qui fit juger à M. le maréchal de Villars que le projet du prince de Bade était de couper, d'un côté, la communication avec Schaffhouse, d'où il devait venir à l'armée un trésor et un convoi considérable, et de l'autre, de s'opposer au passage des secours qui pouvaient venir par les montagnes Noires. Ces considérations furent un nouveau

motif pour M. le maréchal de Villars de réitérer ses instances auprès de l'électeur sur la nécessité d'attaquer le prince de Bade avant qu'il fût joint par les corps qu'il avait détachés de son armée; il n'avait alors avec lui que vingt-cinq bataillons et cinquante-cinq escadrons. L'électeur lui était fort supérieur, pouvant marcher à lui avec quarante-six bataillons et quatre-vingts escadrons.

L'avis de M. le maréchal de Villars fut écouté; et ce général, pour ne point laisser, en quittant l'armée, les affaires dans une situation incertaine, et pour partager avec l'électeur l'exécution de son projet, différa son départ; d'ailleurs l'électeur refusa de lui donner une escorte, prétendant que tant que le comte de Stirum était à portée du Danube, non-seulement sa marche serait trop hasardée, mais aussi que, s'il était assez heureux pour arriver à sa destination, les ennemis, informés du convoi qui était préparé à Schaffhouse et des mesures que l'on prendrait pour le conduire à l'armée, fermeraient au détachement le passage pour son retour. Ce fut même ce qui détermina M. le maréchal de Villars, de l'avis de l'électeur, à demander à M. le prince de Bade des passe-ports pour lui et pour M. de Marcin, et il prit d'autant plus volontiers cette voie pour assurer son passage, que l'électeur continuant de se refuser à passer l'Iller avec toute l'armée, il jugea qu'il lui serait impossible de gagner Schaffhouse, que peut-être la demande de ces passe-ports persuaderait à M. le prince de Bade qu'on ne comptait plus sans ce moyen pouvoir communiquer avec la Suisse, et que cette idée pourrait diminuer l'attention qu'il paraissait donner à cette communication.

M. le maréchal de Villars, en attendant la réponse de M. le prince de Bade, profita du temps. Ayant été informé que ce

prince avait marché d'Altesried à Leutkirch, sur la petite rivière d'Aitrach, et fait occuper Wurtzach, Waldsee et différents autres quartiers du lac de Constance, il jugea que c'était le moment de s'étendre vers le haut de l'Iller et de balayer les postes que les ennemis occupaient sur cette rivière, afin de couvrir la Bavière et d'étendre les subsistances et les contributions. On tint sur cet objet plusieurs conseils de guerre, et enfin l'électeur céda à l'avis de M. le maréchal de Villars. En conséquence, M. de Lannion fut détaché le 10 avec[1] bataillons et escadrons. Il s'empara sans beaucoup de peine des châteaux de Kronbourg et de Grünenbach, situés à la rive droite de l'Iller, entre Memmingen et Kempten, et se rendit ensuite devant cette dernière ville. Elle était occupée par le fonds de quatre bataillons impériaux; et sur l'avis de la marche de M. de Lannion, le prince de Bade détacha mille chevaux pour l'attaquer. M. de Lannion tint ferme, et M. le maréchal de Villars s'y étant porté, les ennemis disparurent. On battit la ville pendant vingt-quatre heures, et le 14, avant que la brèche fut faite, la garnison capitula.

Après ces heureuses expéditions M. le maréchal de Villars conseilla à l'électeur de chercher à resserrer le prince de Bade sur le lac de Constance, afin de lui ôter ses communications et d'assurer celles de l'armée avec Schaffhouse; mais tout ce qu'il put obtenir fut qu'il ferait passer l'Iller à l'armée, et qu'il tiendrait le prince de Bade de si près, qu'il n'aurait pas la liberté de détacher des troupes pour troubler la communication.

Ces bonnes dispositions de la part de l'électeur et la nouvelle qu'on eut le 16 de la séparation des troupes du comte de Stirum, dont les unes marchaient vers le Rhin et les

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit.

autres regagnaient Nordlingen, déterminèrent M. le maréchal de Villars à ne point attendre les passe-ports du prince de Bade, et à se mettre en chemin pour se rendre à Schaffhouse. L'électeur consentit à lui donner une escorte; et pour commencer à remplir l'engagement qu'il avait pris de passer l'Iller avec l'armée, il la mena, le 17, de Memmingen à Ochsenhausen. M. le maréchal de Villars partit le même jour, escorté par deux mille chevaux, sous les ordres de M. de Legall, et se rendit à[1] . Le lendemain M. de Legall fit occuper Möskirch par trois cents hommes d'infanterie, pour se couvrir du côté du Danube, et continua sa marche, pendant laquelle M. le maréchal de Villars fut averti que douze bataillons hollandais de l'armée du prince de Bade étaient en marche pour aller occuper les quartiers qui leur étaient destinés dans les petites villes situées entre le Danube et le lac de Constance, et que les équipages de ces troupes devaient arriver le même jour à Pfullendorf, où il se proposait de passer la nuit suivante. Cette nouvelle ne l'empêcha pas de suivre sa route; mais ayant, en effet, trouvé ce lieu occupé, et la nuit ne permettant pas de le reconnaître, d'ailleurs n'ayant point d'infanterie avec lui, il jugea ne devoir point l'attaquer; et, après avoir passé presque sous les murs de cette bourgade, il poussa jusqu'à Ruhestetten, à une lieue et demie plus loin. En y arrivant il eut avis que le comte de Stirum était campé du côté de Geislingen, à environ sept lieues du Danube, et qu'un détachement de ses troupes occupait Riedlingen. Comme il était encore à portée de communiquer avec M. le prince de Bade, et même de le joindre, et que M. de Legall jugea que M. de Marcin devrait, pour se rendre à l'armée, prendre le chemin de Möskirch, il renforça ce poste de deux cents che-

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit.

vaux, et M. de Legall écrivit à l'électeur pour lui faire connaître la nécessité de lui envoyer de l'infanterie pour assurer son retour dans un pays aussi coupé et couvert de bois que celui qu'il aurait à traverser.

On ne voit point où M. le maréchal de Villars s'arrêta le 19; mais le 20 il arriva à Schaffhouse, ayant laissé M. de Legall avec son détachement sur la frontière de la Suisse. A demi-lieue de la ville, il rencontra M. de Marcin qui en était sorti avec un trésor de deux millions; les deux généraux s'entretinrent quelque temps et se séparèrent ensuite, l'un pour retourner à la cour, l'autre pour se rendre à l'armée. M. de Marcin alla le 20 à Möskirch; les ennemis avaient occupé tous les postes qui se trouvaient sur la communication et s'étaient aussi présentés à celui-ci; mais y ayant trouvé les détachements que M. de Legall y avait envoyés les jours précédents, ils s'étaient retirés. Le 21 M. de Marcin arriva à Mengen, où l'électeur avait envoyé au-devant de lui un gros détachement commandé par M. de Chamarande; pendant la journée du 22 les ennemis parurent en assez grand nombre; mais celui des troupes qui suivaient M. de Marcin leur imposa, et ce nouveau général continua sa route avec le trésor sans être inquiété.

A une demi-lieue d'Ochsenhausen, où l'armée était encore campée, il trouva l'électeur, qui était venu à sa rencontre et à qui il remit la patente qui donnait à son altesse électorale le pouvoir de commander les troupes du roi. Il ouvrit en même temps un paquet qu'il avait ordre de tenir fermé jusqu'après le départ de M. le maréchal de Villars, et qui lui apprit que le roi l'avait élevé, le 12 du mois, à la dignité de maréchal de France.

Le premier objet dont l'électeur l'entretint fut le dessein

où il était de faire le siége d'Augsbourg. Il fut malheureux pour M. de Marcin d'avoir, dès les premiers moments, à contredire les sentiments de ce prince; il représenta les inconvénients auxquels ce projet pourrait être sujet; mais il fallut céder : la résolution était prise, tous les officiers généraux étaient de cet avis, tout ce qui était nécessaire pour le siége était en mouvement en Bavière, et les dispositions étaient faites pour arriver devant la place le 4 du mois de décembre.

M. le maréchal de Marcin, en cherchant à détourner l'électeur de son projet, prévint les intentions du roi, qui eût préféré qu'il eût pris le parti d'attaquer M. le prince de Bade, ainsi que M. le maréchal de Villars le lui avait proposé; mais sa majesté espéra que, lorsque l'électeur serait informé de la victoire que M. le maréchal de Tallard venait de remporter à Spire [1] sur l'armée de l'empereur, que le prince de Hesse avait assemblée pour secourir Landau, il formerait des projets plus audacieux, et prendrait assez de confiance dans la valeur des troupes françaises pour ne pas craindre l'événement d'une action, quand il trouverait l'occasion de les mettre aux mains avec les impériaux.

Le 1[er] décembre l'armée leva son camp d'Ochsenhausen et alla prendre celui d'Eroldsheim, à la tête du pont de l'Iller; quatorze bataillons et neuf escadrons, sous les ordres de MM. d'Usson et de Cheyladet, furent destinés à garder Ulm, Biberach, Memmingen, Kempten et les châteaux dont on s'était emparé à la droite de l'Iller.

Le 2 l'armée passa cette rivière et la Güntz, et campa ce même jour à [2]

Le 3 elle alla à [2] ; mais comme toute la cava-

[1] Le 15 novembre.

[2] Ces lacunes existent dans le manuscrit.

lerie française n'était pas nécessaire pour le siége d'Augsbourg, et qu'on jugea suffisant d'en joindre une brigade à celle de l'électeur et deux régiments de dragons, tout le reste fut envoyé en quartier de rafraîchissement sur la petite rivière de Rottum, d'où elle pouvait, au premier avis de mouvement de la part de M. le prince de Bade, et en peu de temps, se rendre devant la place. L'armée ne fut composée alors que de trente-six bataillons et treize escadrons de troupes françaises, quatorze bataillons et vingt-huit escadrons bavarois.

Toutes ces troupes arrivèrent devant Augsbourg le 4. Cette ville n'était fermée que de murailles, mais son fossé était de défense; elle était pourvue d'une nombreuse artillerie, et le prince de Bade y avait laissé six mille hommes commandés par le général Bibra, officier de réputation; d'ailleurs on assurait que la bourgeoisie avait pris les armes, ce qui obligea, pour éviter de perdre du monde, de faire les mêmes dispositions que pour l'attaque d'une place forte.

Le 7 au soir on ouvrit la tranchée, et l'on établit trois batteries de canon et trois de bombes. Dans la nuit du 11 au 12 on se logea sur le bord du fossé, qui, étant large et profond, exigeait qu'on en fît la descente dans les formes; mais à l'endroit de l'attaque il était sans eau. La muraille commençait à être en brèche, et l'on devait, le lendemain, établir une batterie sur le bord du fossé.

Les assiégés n'en donnèrent pas le temps; les bourgeois, intimidés par les menaces que leur fit faire l'électeur, de faire subir le dernier supplice à leurs otages, en punition de leur manque de foi, déterminèrent le général Bibra à battre la chamade le 13. La journée se passa en contestations, parce que le général Bibra demanda que les intérêts de la bourgeoisie fussent réglés comme ceux de la garnison, ce que l'électeur

refusa. Ce ne fut que le 13 au matin que l'on convint que ce qui concernait le clergé, la noblesse et les bourgeois, serait à la discrétion de l'électeur, et que la garnison sortirait avec les honneurs de la guerre et deux pièces de canon, pour être conduite à Nordlingen, mais qu'elle laisserait à l'électeur trois cents chevaux pour remonter une partie de sa cavalerie.

Le même jour la garnison livra une des portes et sortit le 15 pour se rendre à sa destination. Seize bataillons et dix escadrons des troupes du roi entrèrent dans la ville, et l'électeur exigea qu'ils fussent nourris à ses dépens. Ce fut la seule peine qu'il imposa à ses habitants pour s'être livrés à ses ennemis après les assurances les plus positives de neutralité.

Cette conquête ne coûta que cent hommes tués ou blessés; elle était d'une telle importance, que l'électeur dépêcha le comte d'Albert pour en porter la nouvelle au roi. En effet, la possession d'Augsbourg mettait la Bavière à couvert et donnait les moyens de placer les troupes françaises sur les terres de l'empire, entre le Danube, le Lech et l'Iller; sans cela on aurait été forcé de les rejeter dans les états de l'électeur, ce qui serait devenu très-dispendieux pour le roi, et aurait trop éloigné l'armée des secours qu'elle devait recevoir au printemps. M. le maréchal de Marcin pensa à ce sujet comme avait fait M. le maréchal de Villars.

Pendant qu'on était occupé au siége d'Augsbourg, on eut nouvelle que les rebelles de Hongrie, au nombre de soixante mille hommes, marchaient vers l'Autriche, et que l'empereur, croyant déjà Presbourg perdu, en avait retiré tous ses effets, principalement la couronne des rois de Hongrie, qui y reste ordinairement déposée, et qu'il craignait pour Vienne, où tout était dans la consternation. Cet événement fit naître à M. de Marcin l'idée de marcher à Passau et à Lintz; mais con-

sidérant que les troupes étaient sans vêtements et sans souliers, qu'elles étaient en campagne depuis près d'un an, pendant lequel elles n'avaient eu que six semaines de repos, il jugea devoir préférer leur tranquillité dans une saison dont la rigueur achèverait de les ruiner. L'électeur fut du même avis, et malgré les avantages qu'il pouvait se promettre de l'occupation de ces deux postes, il en remit l'entreprise au mois de février. En attendant il fit prendre à ses troupes des quartiers dans ses états, et retourna à Munich. M. le maréchal de Marcin resta à Augsbourg avec les seize bataillons et les dix escadrons de troupes françaises qui occupaient cette ville, et distribua le reste dans des quartiers entre le Lech, l'Iller et le Danube. M. d'Usson prit le sien à Kempten et M. de Blainville continua de commander à Ulm. M. le prince de Bade sépara aussi son armée et lui fit prendre des quartiers dans le pays entre le haut de l'Iller, le haut Danube et le lac de Constance.

Le roi, instruit de la prise d'Augsbourg, regretta que l'électeur, aussitôt cette expédition, n'eût pas marché à Passau. M. le maréchal de Villars, qui était alors près de sa majesté, ne contribua pas peu à le confirmer dans ce sentiment, qui avait toujours été le sien; et, quoiqu'il sût mieux que personne que les troupes avaient besoin de repos et de réparations, il fit observer au roi que la cavalerie était encore nombreuse et en bon état, et que l'infanterie, pouvant être transportée par le Danube jusqu'à Passau, éprouverait peu de fatigue, tandis que celle du prince de Bade, s'il entreprenait de marcher au secours de cette place et de l'Autriche, aurait une marche très-pénible à faire; mais il pensa en même temps qu'il était trop tard pour chercher à faire changer de sentiment à l'électeur. Il demanda seulement que le roi envoyât à M. le maréchal de Marcin l'ordre de faire marcher M. de Legall vers Braunau, avec deux

mille chevaux et les hussards pour faire des courses en Autriche jusqu'à la rivière d'Ens, lever de fortes contributions, et par cette diversion favoriser en quelque sorte les entreprises des rebelles de Hongrie.

Le roi ne prescrivit rien de positif sur cet objet; mais sa majesté, dans la réponse qu'elle fit aux lettres de l'électeur et de M. le maréchal de Marcin qui lui avaient annoncé la prise d'Augsbourg, leur fit connaître qu'elle aurait désiré que les circonstances eussent permis de ne pas s'en tenir là avant de séparer les troupes, et qu'on eût marché à Passau; qu'elle pensait néanmoins que cette entreprise pourrait, pendant l'hiver, se faire par les troupes bavaroises, avec d'autant plus de facilité que les ennemis n'étaient pas assez en force pour songer à s'y opposer. Le roi, dans les mêmes dépêches, assura l'électeur et son général, qu'au commencement de la campagne suivante les troupes seraient complétées et qu'il serait pourvu à tous leurs besoins.

Les circonstances devinrent plus favorables qu'on ne l'avait espéré aux vues de sa majesté sur l'entreprise de Passau. L'avis que reçut son altesse électorale, dans les derniers jours du mois de décembre, de la nécessité où avait été l'empereur, pour s'opposer aux progrès des rebelles de Hongrie, de retirer de cette place et des retranchements qui défendaient l'entrée de l'Autriche, la plus grande partie des troupes qui y étaient restées pendant la campagne, la détermina à devancer l'époque du mois de février, à laquelle elle avait fixé l'exécution de ses desseins sur cette partie; et, ayant été informée que quelques-unes des troupes impériales qui avaient pris des quartiers en Franconie devaient aller remplacer celles qui s'étaient éloignées de Passau, elle crut ne devoir pas perdre de temps à les prévenir.

Le 1er janvier de l'année 1704 M. le maréchal de Marcin se rendit à Munich pour concerter les dispositions de cette importante entreprise; et il fut réglé que l'électeur, avec quinze mille hommes de ses troupes, se chargerait de conduire en personne l'expédition, tandis que M. le maréchal de Marcin, avec les troupes françaises qui, par leur éloignement, ne pouvaient la partager, agirait par diversion. On convint, en conséquence, que ce général passerait le Danube à Donawert, le 6 ou le 7 janvier, avec deux mille hommes d'infanterie et un pareil nombre de chevaux détachés des quartiers les plus voisins de ce fleuve, pour s'avancer vers l'Altmühl, afin de pousser les contributions le plus avant qu'il pourrait dans la Franconie, et d'enlever quelque quartier; que, d'un autre côté, M. de Blainville passerait le Danube à Ulm avec deux mille cinq cents hommes d'infanterie et mille chevaux, pour faire les mêmes expéditions en Souabe.

Les troupes bavaroises arrivèrent le 7 à Molenhof, devant Passau; l'électeur s'y rendit le même jour; l'artillerie y fut conduite par l'Inn. Dès le lendemain on établit des batteries; et à peine eurent-elles commencé à tirer, que non-seulement la ville, dont la garnison était de dix-huit cents hommes, mais aussi le château, situé à la gauche du Danube, demandèrent à capituler. L'électeur convint avec le cardinal de Lamberg, évêque de Passau, que la moitié de la garnison du château serait composée de ses troupes, et l'autre moitié de troupes bavaroises; mais que la ville serait occupée par ces dernières.

Son altesse électorale marcha ensuite aux retranchements des impériaux sur la frontière d'Autriche; ils n'étaient gardés que par quelques troupes réglées et les milices du pays : tout prit la fuite. L'armée s'avança jusqu'à Ens, où arrivèrent de tous côtés des députés pour traiter de la contribution. La ri-

gueur de la saison ne permit pas à l'électeur d'aller plus loin; et après s'être emparé de Ried et de quelques autres petites villes et châteaux où il établit des troupes, il rentra avec le reste en Bavière, et arriva à Munich le 20.

Les différents détachements des troupes du roi qui passèrent le Danube n'eurent pas moins de succès que l'électeur. M. le maréchal de Marcin, après avoir passé le 7 à Donawert, avec environ six mille hommes et deux pièces de canon, s'avança le 8 à Dietfurt : il y trouva quelques troupes des ennemis qu'il poussa jusqu'à Weissenbourg, petite ville de Franconie, et fit des prisonniers. Ce même jour il fit marcher trois détachements, l'un de douze cents chevaux, sous les ordres de M. de Conflans, qui se porta à Oellingen et Pleinfeld, d'où il poussa des partis vers Nuremberg et Anspach, et peu de jours après il rejoignit M. de Marcin avec un grand nombre d'otages des différents cantons qu'il avait soumis à la contribution. Le second détachement alla attaquer Papenheim : la garnison du château était de cent cinquante hommes, qui firent mine de se défendre; mais aux premiers coups de canon qui furent tirés le 10, elle capitula, et il lui fut permis de se retirer à Weissenbourg. Le troisième détachement se rendit maître du château et de la ville de Mörnsheim et y fit quarante prisonniers.

Le 13 M. de Marcin se retira à Dietfurt, et fit attaquer par M. Danlezy la petite ville de Wending, située sur la Wernitz : cent vingt hommes d'infanterie et deux cents hussards, qui s'y étaient renfermés, se défendirent pendant un jour, et se rendirent le lendemain prisonniers de guerre.

Après ces différentes expéditions M. le maréchal de Marcin repassa le Danube et reprit le chemin d'Augsbourg, où il arriva le 17.

M. de Blainville, de son côté, s'empara de la petite ville de

Giengen sur la Brentz. Trois cents hommes qui y étaient en quartier se rendirent prisonniers avant qu'il eût tiré un coup de canon. Il entra aussi à Heidenheim, d'où il ramena des otages pour la sûreté de la contribution.

M. d'Usson, qui commandait à Kempten, fit quelques mouvements pour inquiéter les quartiers des ennemis qui étaient entre le Danube et le lac de Constance; et M. de Péri, qui était à Biberach, enleva quatre-vingts hussards qui avaient pris leur quartier à l'abbaye de Schussenried.

C'est ainsi qu'après avoir passé la plus grande partie de la campagne dans la situation la plus critique et la plus dangereuse, sans pouvoir retirer aucun avantage de deux combats heureux, l'électeur vit tout à coup ses affaires changer de face, et ses ennemis, loin d'avoir envahi son pays, réduits à défendre le leur. Ce prince dut cet heureux changement à la constante protection du roi, qui risqua tout pour le soutenir; mais en même temps sa fidélité à ses engagements donna lieu à une diversion qui, en attirant contre lui toutes les forces de l'empereur et de l'empire, procura le moyen, non-seulement de reprendre Landau, mais aussi de faire des conquêtes qui mirent en sûreté la frontière du Rhin, de la Sarre et de la Moselle, et qui donnèrent sur le Rhin des passages assurés et favorables aux opérations qu'il y avait à faire pour établir une communication avec la Bavière et continuer à soutenir l'électeur, ce qui formait l'objet principal de la guerre que le roi avait portée dans le centre de l'empire.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE DE FLANDRE.

MÉMOIRE OU PROJET POUR L'OUVERTURE DE LA CAMPAGNE, JANVIER 1703[1].

(*Voir page* 5.)

On estime qu'on ne doit rien entreprendre aux Pays-Bas au commencement de la campagne prochaine, 1° parce qu'on a plus besoin de se soutenir auxdits Pays-Bas que d'y faire des conquêtes; 2° parce que ce serait se commettre à des événements qui seraient trop dangereux aux affaires des deux rois, si elles réussissaient aux ennemis.

On examine ensuite les entreprises qu'on pourrait faire et on les croit toutes impossibles:

1° Celles sur les places de la Flandre hollandaise, parce que presque toutes ces places sont environnées d'eau; qu'on ne saurait en approcher que par des têtes fort étroites; que les ennemis peuvent communiquer facilement par mer, et que pour faire le siége d'une de ces places il faudrait trop affaiblir l'armée du Brabant.

2° Celles sur Lillo et Berg-op-Zoom, par les mêmes raisons;

3° Celles sur les places du Brabant hollandais et de la Gueldre espagnole, parce qu'elles sont trop éloignées de nous;

4° Celle sur Maëstricht, parce qu'elle n'est pas praticable, quant à présent, et que pour y parvenir il faudrait faire deux choses: l'une très-difficile et d'un succès incertain, c'est de prendre Liége; l'autre

[1] Archives du dépôt de la guerre, vol. 1697 *bis*, page 33.

dangereuse, c'est d'affaiblir l'armée d'Allemagne pour pouvoir former, aux Pays-Bas, des armées capables de faire devant les ennemis un siége comme celui-là;

5° Celle sur Liége, parce que si les ennemis se postent autour de cette ville, comme ils ont fait pendant la dernière guerre, cela serait très-difficile, et parce que, dès que le roi ne croira pas pouvoir faire le siége de Maëstricht, il ne paraît pas que Liége, d'une aussi grande garde qu'il est, soit fort important, joint à ce qu'il ne paraît pas que les ennemis soient décidés à accommoder ni la citadelle ni la Chartreuse;

6° Celle pour délivrer les places de l'électeur de Cologne, parce que cela est trop éloigné et ne peut se faire.

On dit, ensuite de ces raisonnements, que ce qu'il y a à faire est d'assembler de bonne heure, pour n'être pas prévenu par les ennemis, l'armée des deux rois, partie sous Louvain et partie sous Malines, et de voir, dans cette situation, le parti que les ennemis prendront.

Que s'ils marchent tout entiers du côté d'Arschot et de Herenthals, les troupes du roi qui seront sous Malines prendront l'avant-garde et passeront la Dyle, pour se porter sur la Nèthe, et les troupes qui seront sous Louvain feront l'arrière-garde et iront joindre les autres derrière la Nèthe.

Que si les ennemis partagent leurs forces et forment deux armées, en envoyant une du côté de Lierre et l'autre du côté de Léau et en Hesbaye, il faudra bien en user de même, quoique ce soit un parti fort fâcheux pour l'armée des deux rois, et opposer à la première les troupes qui seront assemblées sous Malines, et à l'autre celles qui seront sous Louvain.

Que si les ennemis marchent avec toutes leurs forces du côté de Maëstricht, les troupes du roi qui seront sous Louvain feront l'avant-garde et se porteront derrière la Ghète, auprès de Tirlemont, et les troupes qui seront sous Malines feront l'arrière-garde et iront joindre diligemment les autres sur la Ghète.

Avant de dire ce que l'on fera, de quelque côté que les ennemis portent leurs forces, on établit trois choses importantes :

1° Qu'en quelque situation qu'on se trouve auprès des ennemis, il faut tâcher de se tenir le plus ensemble et les plus forts qu'on pourra, et éviter, autant qu'il sera possible, la séparation, hasardant plutôt certaines choses;

2° De s'attacher d'abord à couvrir les places menacées de siége et de ne chercher à combattre les ennemis que lorsqu'on croira pouvoir le faire avec avantage;

3° Si les ennemis viennent à bout d'attaquer quelque place importante, sans qu'on puisse les en empêcher, de hasarder une action avant qu'ils soient bien établis devant ladite place.

Ces trois espèces de principes établies, on dit que si les ennemis réunis ou divisés en deux et portés sur la Nèthe ou du côté de la Hesbaye n'entreprennent rien, il n'y a, après s'être mis dans de pareilles dispositions, qu'à les observer et à n'entrer en action avec eux que lorsqu'on les trouvera bien en prise;

Mais que, si les ennemis se mettaient en devoir d'attaquer quelque place considérable, comme Anvers ou Namur, il faut, à l'égard de la première, les combattre au delà des Nèthes, et à l'égard de l'autre, les combattre avant qu'ils aient passé la basse Mehaigne, cela étant plus aisé qu'après avoir passé ladite rivière.

Les ennemis étant maîtres du grand Escaut et pouvant, après avoir pris Santvliet, faire venir facilement leurs besoins auprès d'Anvers, ils pourront faire plus aisément le siége de cette place que celui de Namur, où ils seraient troublés aisément dans leurs convois par l'armée du roi.

Quelques difficultés que les ennemis puissent trouver dans les grandes entreprises aux Pays-Bas, il est à croire, vu leur situation, qu'ils en formeront.

Sur cela, il convient toujours d'avoir un corps de troupes fixe en Flandre. Comme les Anglais et les Hollandais pourraient, à la faveur de leurs flottes et de leurs troupes de débarquement, avoir des vues

sur Ostende et sur Nieuport, afin d'attaquer les Pays-Bas d'un côté, dans le temps qu'ils les attaqueraient de l'autre, c'est-à-dire du côté de la Hesbaye et du Brabant, il est de la prudence de bien munir ces places.

Il faut mettre sous l'eau Bruges et Damm.

Quoique Gand soit insultable de plusieurs côtés, il faudra attendre pour le mettre sous l'eau que cela soit indispensable.

Si pendant le cours de cette guerre on pouvait fortifier Lierre, on ferait chose utile au service du roi.

Il convient de mettre quelques troupes dans le pays de Luxembourg et sur la haute Meuse pour arrêter les partis de Maëstricht, de Liége et du bas Rhin.

Accommoder Léau, qui a été fort négligé, ainsi que Diest, ou les raser.

Avoir toujours un pont de bateaux sur le grand Escaut, à la Tête de Flandre, vis-à-vis d'Anvers.

ÉTAT DES TROUPES QUI DOIVENT MARCHER AU PAYS DE LUXEMBOURG [1].

(*Voir page 7.*)

RÉGIMENTS.	BATAILL.ons	ESCADR.ons	DESTINATION.
Régiment du Roi.....	4	//	Luxembourg.
Laonnais.....	1	//	*Idem.*
Thoy.....	1	//	Carignan.
Royal-italien.....	1	//	Sedan.
Gréder, allemand.....	2	//	
Mestre de camp général.	//	3	Montmédy.
Cravates du roi.....	//	3	Douzy.
Bourgogne.....	//	2	Longwy.
Orléans.....	//	2	Luxembourg.
La Baume.....	//	2	Mouzon.
Colonel général de drag.	//	3	Carignan.
S[t]-Hermine, dragons..	//	3	Mouzon.
Hautefort, dragons....	//	3	Thionville.
Santerre.....	1	//	Lougwy.
A reporter.....	10	21	

RÉGIMENTS.	BATAILL.ons	ESCADR.ons	DESTINATION.
Report.....	10	21	
TROUPES DU ROI D'ESPAGNE.			
Montfort.....	2	//	Ces 8 bataillons ont ordre de se rendre à Luxembourg, pour être logés où M. le comte d'Autel jugera à propos.
Grouff.....	2	//	
Hainaut.....	1	//	
Vandergracht.....	1	//	
Brias.....	1	//	
Courrières.....	1	//	
Surbeck.....	3	//	Sedan.
Touraine.....	1	//	Montmédy.
Croy.....	//	2	Ont ordre de se rendre à Luxembourg.
Bergues.....	//	2	
TOTAL.....	22	25	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1646, n° 3.

ÉTAT DES TROUPES QUI S'AVANCENT A LA TÊTE DE LA FRONTIÈRE[1].

(*Voir page 7.*)

PLACES où SONT LES RÉGIMENTS qui vont au pays de Luxembourg.	RÉGIMENTS QUI PARTENT.	BATAILLONS ET ESCADRONS.	RÉGIMENTS qui doivent LES REMPLACER dès le 2 ou le 3 février.	BATAILLONS ET ESCADRONS.	PLACES D'OU L'ON TIRE lesdits régiments.
	TROUPES D'ESPAGNE.				
Léau	Vandergracht	1	Benavidès	1	Louvain.
Pays de Waes	Courrières	1	Rupelmonde	1	Nivelle.
Lierre	1er de Grouff	1	Grimberg	1	Bruxelles.
Santvliet	2e de Grouff	1	Deynse	1	Anvers.
Namur et Huy	Montfort	2			
Charleroi	Briars	1			
Ath	Chevalier de Leyde, ou Hainaut	1			
	TROUPES DE FRANCE.				
Gand	1er de Touraine	1	Idiaquez	1	Oudenarde.
	Surbeck, suisse	3	Courten, suisse	3	Mons.
Louvain	1er de Santerre	1	Zurlauben	1	Bruxelles.
	TOTAL des bataillons.	13	TOTAL des bataillons.	9	
	CAVALERIE D'ESPAGNE.				
Namur	Croy	2	Cécile	2	Nivelle.
	Gaetano, à la place de Berg	2	Toulongeon	2	Mons.
	DRAGONS DE FRANCE.				
Givet	Colonel général	3			
	Saint-Hermine	3			
	D'Hautefort	1			
Philippeville	D'Hautefort	2			
	TOTAL des escadrons.	13	TOTAL des escadrons.	4	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1646, n° 4.

TROUPES QU'ON FERA MARCHER POUR REMPLACER LES RÉGIMENTS QUI DOIVENT RELEVER QUELQUES-UNS DE CEUX QUI VONT DU CÔTÉ DE LUXEMBOURG.

Le bataillon du régiment de Montfort, qui doit partir d'Huy, sera remplacé par un bataillon du régiment de Picardie, qui est à Namur.

Le régiment de Benavidès, qui va de Louvain à Léau, sera remplacé par un bataillon du régiment de Zurlauben, qui est à Bruxelles.

Le bataillon du régiment de Deynse, qui va d'Anvers à Santvliet, sera remplacé par le régiment de Vexin, qui est à Malines.

PROJET POUR ENVOYER DES TROUPES A LA TÊTE DE LA FRONTIÈRE [1].

(*Voir page* 7.)

Infanterie.

Les deux bataillons du régiment de Montfort, qui partent de Namur et d'Huy, peuvent être remplacés par les deux bataillons du régiment de Languedoc, qui sont à Anvers.

Les deux bataillons de Zurlauben, qui vont de Bruxelles à Louvain, peuvent être remplacés par les deux bataillons du régiment de Sparre, qui sont au Quesnoy.

Le régiment de Vexin, qui va de Malines à Anvers, peut être remplacé par le 1er bataillon du régiment d'Artois, qui est à Aire.

Le régiment de Grimberghes, qui va de Bruxelles à Lierre, et celui de Rupelmonde, qui doit aller de Nivelle au pays de Waes, peuvent être remplacés par les deux bataillons du régiment d'Orléans, qui sont à Saint-Omer.

Cavalerie et dragons

Les sept escadrons des régiments du Colonel général, de Saint-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1646, n° 4 *bis*.

Hermine et d'Hautefort, dragons, qui vont de Givet à Luxembourg, peuvent être remplacés par les régiments Mestre de camp général de dragons, et ceux de cavalerie de Vaillac et Furstemberg, qui sont à Valenciennes, Maubeuge et Condé.

Les deux escadrons d'Hautefort dragons, qui vont de Philippeville à Luxembourg, peuvent être remplacés par le régiment de cavalerie de Berry, qui est à Menin.

Le régiment Mestre de camp général de dragons, qu'on propose de tirer de Valenciennes, pourrait être remplacé par le régiment Royal-allemand, qui est à Arras, ou par les carabiniers, qui sont à Douai ou à Cambrai.

Le régiment de cavalerie de Berry, qu'on tirera de Menin, peut être remplacé par le régiment de Rosen, qui est à Ypres.

Le régiment de Furstemberg, qu'on tirera de Condé, par le régiment de Duras, qui est à Aire.

Le régiment de Vaillac, qu'on tirera de Maubeuge, par le régiment du Maine, qui est à Béthune, ou celui de Quintin, qui est à Saint-Omer.

CAPITULATION DE RHINBERG [1].

(*Voir page* 8.)

ARTICLE PREMIER.

La place sera remise entre les mains du général qui commande le blocus.

La place et ville de Rhinberg et ses dépendances seront remises à l'empereur ou au chapitre de Cologne, et les fortifications maintenues en l'état où elles sont présentement; elles seront entretenues en bon état jusqu'à la paix prochaine ou autre traité, sans que, pour quelque raison ou sous quelque prétexte que ce puisse être, on puisse les démolir ni détruire en total ou en partie que par l'agrément de son altesse sérénissime électorale de Cologne.

ART. 2.

Ne peut être accordé.

Cette place et ville de Rhinberg et ses dépendances

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1646, n° 84.

sera maintenue et regardée à l'avenir sur le pied de neutralité, sans que les troupes qui y sont en garnison puissent faire aucun acte d'hostilité sur aucune autre troupe, quelle qu'elle puisse être, ni exiger aucune contribution, ni argent, ni fourrage, ni autre chose dans ladite ville et dépendances et pays voisins, hors ce qui sera nécessaire pour l'entretien de la garnison dans ladite dépendance, suivant l'usage et coutume des villes et endroits qui sont en pareils cas de neutralité.

ART. 3.

Les affaires demeureront sur le pied où elles sont à présent.

Le duché de Westphalie appartenant à son altesse sérénissime électorale de Cologne sera gardé et maintenu dans la neutralité qui lui a été accordée en échange d'une pareille neutralité pour le comté de Mœurs; et au cas qu'il y ait eu quelque infraction au traité qui a été fait envers ledit duché de Westphalie, elle cessera, et ledit duché de Westphalie sera rétabli dans son entière neutralité et en jouira pleinement et paisiblement tant que la guerre durera, envers toutes les puissances qui sont à présent en guerre ou qui pourront y être à l'avenir; et le tout pour l'agrément et pour le temps que son altesse sérénissime électorale de Cologne le souhaitera.

ART. 4.

On y mettra la garnison que l'on jugera à propos.

Il ne pourra y avoir dans ladite place et ville de Rhinberg et dépendances, d'autres troupes en garnison que celles du cercle de Westphalie ou de l'évêque de Munster ou du chapitre de Cologne, lesquelles troupes seront payées par les états de l'électeur de Cologne.

ART. 5.

Il sera de la place selon que l'on conviendra au traité de paix, et les commissaires de l'artillerie et des vivres seront obligés incessamment, et avant la sortie, de montrer de bonne foi et de donner une liste de l'artillerie, des magasins et de ce qui se trouve dedans, avec les clefs à la disposi-

Ladite place et ville de Rhinberg et ses dépendances sera remise à son altesse sérénissime électorale de Cologne à la paix prochaine ou autre nouveau traité qui pourrait se faire, dans le même état qu'elle se trouve à présent avec toute l'artillerie, quelle qu'elle puisse être, et les munitions de guerre quelles qu'elles soient, qui y sont à présent, et selon l'inventaire qui en sera fait par les commissaires nommés de part et d'autre à ce sujet, sans que rien en puisse être sous-

tion du général commandant, comme aussi de découvrir fidèlement les mines, contre-mines ou autres feux d'artifice cachés en quelques endroits sans aucune exception.

trait et échangé ni transporté ailleurs, sous quelque prétexte que ce puisse être, que ce qui sera accordé à la garnison qui y est à présent, lorsqu'elle en sortira.

ART. 6.

Il en sera comme à l'article 5.

On ne pourra, lorsque l'on conviendra de remettre ladite place et ville de Rhinberg et dépendances à sadite altesse sérénissime électorale de Cologne, exiger de sadite altesse aucun argent ni autre chose que l'entretien de ladite place et forteresse, sans autres frais.

ART. 7.

Comme à l'article 5

Tous les droits et priviléges que sadite altesse sérénissime électorale de Cologne peut avoir, tant sur le Rhin et autres rivières que dans son électorat et dans les dépendances de ladite place et ville de Rhinberg et autres pays voisins, lui seront conservés, et il lui sera permis de les faire recevoir et de s'y maintenir.

ART. 8.

Accordé.

La religion catholique, apostolique et romaine sera maintenue et conservée sur le même pied qu'elle est exercée à présent dans ladite place et ville de Rhinberg et dépendances, sans pouvoir l'inquiéter sous quelque prétexte que ce puisse être, et tous les bourgeois et habitants de ladite ville et autres lieux en dépendant, exerçant cette religion, seront maintenus et conservés dans la possession de la grande église de ladite ville, comme des églises des autres lieux et villages qu'ils occupent, comme aussi de tous les droits et honneurs de ville et magistrature, et de tous les autres dont ils peuvent avoir joui et jouissent à présent, et ne pourront être inquiétés en aucune manière pour aucun nouvel établissement de religion et de droit et autres choses, que ceux auxquels ils sont obligés envers leur légitime prince et souverain, son altesse sérénissime électorale de Cologne, ce qui sera exécuté sur le même pied à l'égard des bourgeois et habitants dépendant de ladite ville; et les bourgeois et

habitants de la ville et dépendances seront maintenus dans les charges et emplois dont ils sont pourvus actuellement.

ART. 9.

Accordé, sous condition que tous ceux qui voudront se retirer, le fassent dans l'espace de trois mois.

Il sera permis auxdits bourgeois et habitants de ladite place et ville de Rhinberg et dépendances de rebâtir et réparer leurs églises et leurs maisons détruites depuis cette dernière guerre ou auparavant, et il sera permis aussi aux uns et aux autres, de quelque nation qu'ils soient, à ceux qui ne voudront plus rester dans ladite ville de Rhinberg et dépendances, de pouvoir se retirer où bon leur semblera avec leurs effets et famille, et de disposer de leurs biens à leur volonté, sans qu'il leur soit fait aucun empêchement sur cela ni aucun tort, et à tous ceux de ladite ville de Rhinberg et de sa dépendance, de quelque nation qu'ils soient, qui voudront rester, seront conservés dans leurs droits, honneurs et anciens priviléges, et rétablis dans la possession de leurs biens en quelque endroit qu'ils soient situés, sans être jamais recherchés ni molestés pour quelque raison, ni sous quelque prétexte que ce soit, ni pour avoir été employés ou avoir suivi le service du roi et de sadite altesse sérénissime électorale de Cologne, en quelque qualité que ce puisse être.

ART. 10.

Comme à l'article 5.

Accordé, tant que ces gens ne feront rien contre le service.

Tous les officiers de guerre, de justice ou autres ayant d'autres emplois au service de sadite altesse sérénissime électorale de Cologne, seront chacun maintenus dans leurs charges et emplois, sans qu'ils en puissent être changés ni démis que par sadite altesse sérénissime électorale de Cologne, et il leur sera continué les mêmes appointements qui leur auront été accordés par sadite altesse sérénissime électorale de Cologne, et dont ils auront joui jusqu'à présent.

ART. 11.

Accordé sur le pied de l'art. 8.

Les maisons et communautés des religieux et religieuses et hôpitaux de la ville de Rhinberg et dépendances, exerçant la religion catholique, apostolique et romaine, seront maintenus et conservés dans leurs droits ou autres établissements et exercice de leur

religion sur le pied qui vient d'être expliqué dans les précédents articles.

ART. 12.

On en conviendra avec le magistrat, et l'on vivra sur le même pied que les autres ont vécu.

Les troupes qui pourront être dans ladite place et ville de Rhinberg et dépendances ne pourront exiger ni prétendre des bourgeois de la ville et dépendances que le simple logement et ustensile, ainsi qu'ils le fournissaient aux troupes de son altesse sérénissime électorale de Cologne, leur souverain.

ART. 13.

Il en sera selon les constitutions de l'empire.

Il ne pourra se faire aucun établissement nouveau à l'égard de la religion prétendue réformée, dans ladite place et ville de Rhinberg et dépendances, comme aussi donner aucun droit et honneur aux bourgeois exerçant cette religion, que sur le même pied et aux conditions que son altesse sérénissime électorale de Cologne leur a permis ou pourra leur permettre à l'avenir.

ART. 14.

Accordé trois pièces de canon de douze livres et deux mortiers aux armes de France ou de l'électeur de Cologne, et six coups pour chaque pièce avec leur attirail. En cas qu'il n'y ait pas de canon de douze livres, il sera permis d'en prendre d'un calibre qui suit immédiatement celui de douze.

Les troupes qui composent la garnison de ladite place et ville de Rhinberg sortiront avec toutes les marques d'honneur que l'on peut donner en pareil cas, tambours battants, enseignes déployées, la mèche allumée par les deux bouts, et à sa suite elle conduira douze pièces de canon de fonte et du plus gros calibre qu'il y ait dans la place, et trois mortiers; chaque pièce de canon et mortier aura sa charrette ou attirail attelé de quatre chevaux, et de plus un autre de réserve pour chacune, avec tous les chevaux et harnais nécessaires pour tirer lesdits canons et mortiers et autres munitions, comme aussi de la poudre, boulets et bombes pour soixante coups pour chaque canon et mortier, et cent outils ou instruments, comme pelles, pioches, pour lesquelles il sera fourni aussi les chevaux et charrettes nécessaires pour les transporter, ainsi que les munitions de guerre qui lui seront accordées.

ART. 15.

Accordé, et y donneront une spécification de ce qui sera né-

Quand ladite garnison de la place et ville de Rhinberg sortira, ce sera par la porte du Rhin,

cessaire pour le transport de quoi l'on conviendra.

suivant le grand chemin de Gueldre, et elle pourra transporter et conduire avec elle en sûreté tous les meubles, effets, équipages, chevaux et mulets des officiers et soldats et dragons, ou les vendre dans Rhinberg ou en chemin, selon qu'ils jugeront à propos; et dans le nombre des officiers sera compris tout l'état-major du premier rang jusqu'au dernier, qui sont à la solde du roi ou de son altesse sérénissime électorale de Cologne, y compris les officiers d'artillerie, les ingénieurs et autres employés pour la guerre ou autrement au service de sa majesté et de sadite altesse sérénissime électorale de Cologne, avec leurs familles et effets, et l'on fera donner à ladite garnison une escorte pour la conduire en sûreté jusqu'à l'endroit qui sera spécifié, où elle se rendra, comme aussi toutes les voitures nécessaires pour transporter les officiers, soldats et dragons ou autres malades ou blessés, et tous les équipages des officiers, dragons, soldats et autres; comme aussi tous les chevaux nécessaires pour la conduite de l'artillerie et munitions de guerre accordées à la garnison.

La garnison sortira en six jours, après la capitulation signée de part et d'autre, pour se rendre à Louvain, à ses propres frais, sous une bonne escorte, par le plus court chemin, sans entrer à Gueldre, à petites journées que l'on réglera. Le fourrage lui sera livré à dix sous la ration. Le lieutenant général comte de Lothum se charge d'en requérir pour cela les généraux et ceux qui en ont la direction, pour qu'il lui soit livré à ce même prix dans les lieux où elle passera.

ART. 16.

Ladite garnison de Rhinberg sortira huit jours après la présente capitulation arrêtée et signée de part et d'autre, pour se rendre à Louvain, passant par Gueldre, où ladite garnison séjournera un jour dans ladite place de Gueldre; et l'escorte qui lui sera donnée n'entrera pas dans Gueldre, mais restera dans le plus prochain village dépendant de ladite place de Gueldre pendant ledit séjour, et rejoindra ladite garnison de Rhinberg dès qu'elle sortira de Gueldre pour continuer sa marche avec elle et l'escorter jusqu'audit Louvain; et cette garnison de Rhinberg, partant de Gueldre, sera conduite jusqu'à Louvain par le chemin le plus court, et sera logée dans les lieux propres et capables de la contenir commodément, et on lui donnera les vivres et fourrages nécessaires, aux dépens des lieux où elle sera logée, comme aussi toutes les voitures nécessaires, ainsi qu'il est dit ci-devant, M. le marquis de Grammont se chargeant de faire tenir à la garnison, dans tous les

lieux de la route, tout le bon ordre qu'on pourra souhaiter.

ART. 17.

Accordé; et on leur fournira le nécessaire en payant à un prix raisonnable.

Les officiers, soldats, dragons ou autres, malades ou blessés, qui ne pourront pas suivre la garnison quand elle sortira, pourront rester dans ladite place et ville de Rhinberg avec un officier et un ou deux bas officiers et un chirurgien et autres gens nécessaires pour les assister jusqu'à parfaite guérison; et pendant le séjour qu'ils seront obligés de faire dans la place, on leur fournira les choses dont ils pourront avoir besoin, et on leur conservera et les laissera jouir de celles qu'on leur aura laissées pour leur entretien et soulagement, selon l'état qui en sera donné par le commissaire; et quand ces officiers, soldats, dragons et autres, malades ou blessés, seront entièrement guéris et en état de joindre leurs régiments, on leur donnera des passeports et escortes s'il en est nécessaire, pour être conduits en toute sûreté par le chemin le plus court audit Louvain, leur faisant donner des vivres à un prix raisonnable et des voitures nécessaires sans payer, s'ils en ont besoin, dans chaque endroit où ils logeront, soit pour eux, soit pour porter les fournitures de lits qu'on est obligé de laisser dans ladite place pour les malades.

ART. 18.

Accordé.

Tous les officiers, soldats et dragons et autres, quels qu'ils puissent être, de la garnison de Rhinberg, ne pourront être arrêtés pour aucune dette ni pour autre chose dont les bourgeois et autres ne feront pas voir des billets, comme il leur sera dû, leur ayant été signifié de ne faire crédit à qui que ce soit; et s'il y a quelqu'un à qui il soit légitimement dû, par des billets avérés ou par l'aveu de ceux qui leur devront, les différends qu'ils pourront avoir sur cela seront amiablement accordés par M. le marquis de Grammont et M. de la Grillonnière, comme ce qui sera aussi observé à l'égard de ce qui regarde le roi ou de son altesse sérénissime électorale de Cologne; comme aussi qu'il ne sera répété à sa majesté ou à son altesse, ou autre à leur service, aucun argent ni frais

de ce qui peut provenir des contributions que l'on a eues des pays de Clèves, comme aussi des bestiaux, chevaux et autres choses qui pourront avoir été pris et enlevés sur ledit pays ou autres du voisinage et même dans ladite place et ville de Rhinberg et toute sa dépendance.

ART. 19.

Accordé. Les officiers du roi et de son altesse sérénissime électorale de Cologne, commis pour le trésor, les vivres et l'hôpital, sortiront tous leurs effets et papiers qu'ils pourront avoir chacun en leur particulier de ce qui les regarde, et il leur sera fourni les voitures nécessaires, s'il en est besoin. Auxdits susnommés, permis de vendre ce qu'ils ne pourront pas emporter.

ART. 20.

Accordé, sur le pied qu'ils y ont été. Il sera permis à la garnison de ladite place de Rhinberg, pendant le temps du séjour qui lui sera accordé, de se servir de toutes les choses nécessaires pour son usage, qui sont dans la place.

ART. 21.

La garnison delivrera la porte de Gueldre incontinent après la ratification de la capitulation, et il sera défendu très-rigoureusement que personne n'entre dans la place, s'en réservant la porte inférieure. Pour éviter les désordres qui ne manqueraient pas d'arriver si l'on permettait aux officiers, soldats, dragons et autres des troupes à qui la place sera remise, d'entrer dans ladite place, il leur sera défendu d'y entrer qu'après que la garnison en sera sortie, et même d'en approcher plus près que la portée du canon; et les susdits pourront avoir des officiers avec eux, de la garnison de Rhinberg, s'ils en sont requis, pour empêcher que ceux de leurs troupes ne commettent aucun désordre; comme aussi les officiers de ladite garnison empêcheront que qui que ce soit ne sorte de la place pendant ledit temps.

ART. 22.

Accordé Il sera permis à la garnison de Rhinberg, quand elle sortira, de prendre des vivres et des fourrages autant et pour le temps qu'elle jugera à propos.

ART. 23.

Accordé, en tant que cela re- Dès que la présente capitulation sera arrêtée et

garde les prisonniers faits pendant et au blocus.

signée, l'on se rendra, de part et d'autre, tous les prisonniers que l'on pourrait avoir pour quelque raison que ce puisse être, tant gens de guerre que bourgeois et autres, hommes et femmes.

ART. 24.

Accordé.

Aucun officier, soldat et autres, déserteurs ou autrement, et dragons, ne pourront être recherchés ni arrêtés, et seront en liberté de suivre ladite garnison, comme aussi tous officiers, soldats, dragons et autres étrangers, s'il y en a, et pourront se retirer où bon leur semblera; on leur fournira les passe-ports nécessaires.

ART. 25.

Accordé.

Dès que la capitulation sera signée, il sera permis à M. le marquis de Grammont d'envoyer des courriers à Bonn, Namur, Bruxelles et Gueldre, porter des lettres de sa part à son altesse sérénissime électorale de Cologne, M. le maréchal de Boufflers, le marquis d'Alegre, à M. de Betis, auxquels courriers l'on donnera les passe-ports nécessaires pour aller et revenir en sûreté et chargés de leurs dépêches.

ART. 26.

Accordé, à condition qu'ils donneront une liste, noms par noms, que l'on vérifiera au retour.

On donnera une escorte et des passe-ports nécessaires pour aller chercher à Gueldre tous les valets et chevaux des officiers et autres de cette garnison de Rhinberg, en toute sûreté, et il sera permis à des officiers de cette garnison d'aller à Gueldre avec ladite escorte, pour ramener lesdits chevaux et équipages.

ART. 27.

Accordé.

La garnison de Rhinberg sortira le jour marqué, sur les neuf heures du matin, ou plus tôt si elle le juge à propos, et elle ne pourra être retardée, arrêtée ni molestée sous aucun prétexte que ce puisse être, tant pour les personnes que pour les équipages, et conduira avec elle toute l'artillerie et munitions de guerre et autres choses qui lui seront accordées.

ART. 28.

Le général engage sa parole

On donnera des otages, tant pour la sûreté des

qu'il ne sera fait aucun tort, ni à la garnison qui sortira, ni à ceux qui resteront.

officiers, soldats, dragons et autres, malades ou blessés, qu'on sera obligé de laisser à Rhinberg, que pour les dommages et torts qu'on pourrait faire à la garnison, du jour de son départ de Rhinberg jusqu'à son arrivée à Louvain, et du temps que les susdits malades et blessés resteront dans Rhinberg et auront rejoint à Louvain.

ART. 29.

Le nombre de chariots et l'artillerie dont on sera convenu seront livrés un jour avant leur départ, et vivront à leurs propres dépens.

Tous les chariots, charrettes, chevaux, harnais et voitures nécessaires pour transporter et conduire l'artillerie, les munitions de guerre et toutes autres choses ci-dessus spécifiées, selon l'état qui sera donné et réglé, seront prêts et fournis à Rhinberg deux jours avant le départ de la garnison, et sans que les charretiers et chevaux soient à la charge de la garnison et des bourgeois.

ART. 30.

Accordé.

Il ne sera permis de part et d'autre de solliciter aucun soldat à déserter, ni de recevoir aucun soldat d'aucun côté, sous quelque prétexte que ce puisse être, pas même sur celui des déserteurs.

ART. 31.

Accordé.

On donnera une escorte aux équipages pour aller avec la garnison en toute sûreté, marchant devant ou après elle, s'il en est nécessaire.

ART. 32.

On emploiera tous les bons offices pour les obtenir.

Il sera accordé à M. le marquis de Grammont, pour sa personne, ses gens, chevaux et ses équipages, les passe-ports nécessaires pour s'en aller de Louvain en France, ou dans les endroits où il sera obligé de se rendre, suivant les ordres du roi son maître, lesquels passe-ports seront valables pour son retour, ses gens, chevaux et équipages à l'armée, cette campagne.

ART. 33.

Accordé; le commandant de l'escorte tiendra lieu d'otage, et le marquis de Grammont donnera deux officiers de caractère

La présente capitulation et tous lesdits articles seront ratifiés et souscrits des généraux de part et d'autre, se promettant réciproquement que le tout sera exécuté fort fidèlement; et ceux à qui ladite

pour la sûreté de l'escorte et celle de la garnison de Gueldre, si cela leur convient.

place et ville de Rhinberg sera remise seront garants en général et en particulier de la validité des passe-ports qui seront fournis à ladite garnison, de l'observation et exécution de la présente capitulation, et de tout ce qui est spécifié dans lesdits articles, tant pour eux que pour leurs alliés; et, pour plus grande sûreté, ils donneront deux officiers de caractère en otage, que l'on gardera depuis la sortie de Rhinberg jusqu'à l'arrivée de la garnison à Louvain.

ART. 34.

Accordé; et, après la capitulation signée, l'on donnera des otages de part et d'autre, jusqu'à ce que la garnison soit sortie.

On renverra à Rhinberg en toute sûreté, d'abord cette capitulation accordée et signée, les sieurs de la Grillonnière et de Bardon qui sont envoyés à Wesel, de la part de M. le marquis de Grammont, pour traiter de cette capitulation.

ART. 35.

Comme à l'article 23.

Les puissances auxquelles ladite place et ville de Rhinberg et dépendances seront remises, s'engageront pour elles et pour leurs alliés, de faire rendre et renvoyer dans quinze jours, à Louvain, en toute sûreté, avec les escortes et passe-ports nécessaires, tous les prisonniers français ou autres, au service des deux rois, qui ont été faits prisonniers à Liége et ailleurs, par leurs troupes, depuis le commencement de la première campagne jusqu'au jour de la date de cette capitulation accordée et signée.

Pour marquer à M. le marquis de Grammont la considération et l'estime particulière que j'ai pour lui, ainsi que toutes les troupes que j'ai l'honneur de commander, elles et moi lui avons donné deux petites pièces de fonte des bas calibres, pour lui personnellement, avec les attirails et munitions, sur le même pied qu'il a été accordé pour les autres pièces.

Cette capitulation a été arrêtée à Wesel, ce jourd'hui, 7 février 1703, et l'on en fera un double qui sera ratifié et échangé de part et d'autre.

Signés le comte DE LOTHUM, le marquis DE GRAMMONT.

La difficulté étant de pouvoir fournir les charrettes et chevaux nécessaires pour mener de Rhinberg à Louvain l'artillerie, les munitions de guerre et autres, et même l'hôpital et tous les gros équipages qui seraient à charge dans la marche, à cause des mauvais chemins, on est convenu, après la capitulation signée, pour plus grande facilité et commo-

dité, de fournir des bateaux couverts autant qu'il en sera nécessaire, dont M. le marquis de Grammont enverra l'état, lesquels bateaux et tout ce qui sera contenu dedans, appartenant à ladite garnison de Rhinberg, seront conduits à Anvers en toute sûreté; et M. le comte de Lothum se charge des passe-ports qu'il conviendra pour cela. On ne laissera pas de fournir à ladite garnison les chevaux et charrettes nécessaires pour monter les officiers qui n'en ont point et porter les équipages dont on peut se passer en route, dont M. le marquis de Grammont donnera un état juste; il sera suivi et à la charge des bateaux. Les commissaires d'artillerie et des vivres seront présents, pour qu'il ne soit rien chargé que ce qui est porté par la présente capitulation.

Ce 9 février 1703.

Signés le comte DE LOTHUM, le marquis DE GRAMMONT.

ÉTAT DE L'INFANTERIE ESPAGNOLE, 14 MARS 1703 [1].

(*Voir page* 9.)

RÉGIMENTS.	HOMMES EFFECTIFS sans comprendre les officiers.	MANQUE au COMPLET.	RÉGIMENTS	HOMMES EFFECTIFS sans comprendre les officiers.	MANQUE au COMPLET.
Amezaga.....	541	109	*Report*.....	12,833	3,517
Ibañez.....	541	109	1er de Spinola.....	421	229
Zuñiga.....	563	87	2e de Spinola.....	407	243
Del Valle.....	544	106	1er de Montfort....	363	287
Idiaquez.....	493	157	2e de Montfort.....	424	226
Mancheño.....	534	116	Leyde.....	628	22
Don Ph. Grimaldi..	513	137	Vandergracht.....	571	79
Pablo Magno.....	516	137	Fusiliers de l'artiller.	575	75
Don Ant. Grimaldi..	513	137	Dumont.....	575	75
1er de Westerloo....	205	445	Caracciioli.....	590	60
2e de Westerloo....	552	98	Sars.....	426	224
1er de Grouff.....	524	126	Courrières.....	636	14
2e de Grouff.....	589	61	Brias.....	562	88
1er de Grobendonck.	611	39	1er de La Faille....	619	31
2e de Grobendonck..	511	139	2e de La Faille.....	617	33
1er de Nassau.....	603	47	Benavidès.....	520	130
2e de Nassau.....	412	238	Bupelmonde.....	559	91
1er de Deynse.....	553	97	Grimberghes.....	524	126
2e de Deynse.....	570	80	Rhingrave.....	590	60
1er de Capres.....	542	108	Hamale.....	411	239
2e de Capres.....	369	281	Pas Feuquier.....	558	92
1er de Wrangel.....	569	81	Certain.....	471	179
2e de Wrangel.....	359	291	La Neuville.....	615	35
1er de Milan.....	468	182	Marschal.....	574	76
2e de Milan.....	538	112	Potteghem.....	560	150
A reporter....	12,833	3,517	TOTAL....	25,469	6,381

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1647, n° 49.

DÉTAIL DU COMBAT DE SCHARDING[1].

(*Voir page* 9.)

Son altesse électorale remporta hier un avantage très-considérable sur les impériaux, ayant eu le bonheur de combattre et de mettre en déroute quatre de leurs meilleurs régiments de cavalerie et deux régiments saxons aussi de cavalerie et un détachement d'infanterie, que le comte de Schlick avait fait répartir en plusieurs postes et villages entre Passau et Eisenbirn, qui est un passage à trois heures de ladite ville, sur la route de Ried, après avoir jeté le reste de son infanterie dans Passau, sur les avis qu'on lui a donnés que son altesse électorale avait dessein de l'assiéger. Le général major de Pless commandait cette cavalerie et avait son quartier à Eisenbirn, avec les deux régiments saxons et quelques compagnies du régiment du comte de Schlick et de Hanovre. Son altesse électorale surprit les premiers quartiers, fit faire main basse sur les dragons et cavaliers qu'on y rencontra, et poursuivit ensuite sa marche vers Eisenbirn, où ledit général major était rangé en bataille, avec le reste de la cavalerie et le détachement d'infanterie ci-dessus mentionné, ayant avec lui trois pièces de canon qui battaient l'entrée d'un chemin fort étroit, par lequel il nous fallait sortir sur la plaine.

Les troupes de son altesse électorale essuyèrent ce feu de canon quelque temps sans qu'il leur eût fait mal, jusqu'à ce que quelques pièces des nôtres eussent été plantées sur la hauteur, à la faveur desquelles son altesse électorale fit avancer quelques bataillons d'infanterie, qui se glissèrent le long des bois qui bordaient la plaine des deux côtés, pendant que notre cavalerie marchait au milieu; et lorsque tout fut à une certaine distance des ennemis, l'infanterie les attaqua en flanc et la cavalerie en front, l'épée à la main, avec tant de vigueur et de force, qu'ils les culbutèrent bientôt entièrement, faisant main basse sur tous ceux qui se présentaient devant eux, et

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1647, n° 152.

poursuivant les autres qui cherchaient à se sauver par la fuite; de sorte qu'il n'en échappa que fort peu. Le nombre de prisonniers que l'on a faits monte à mille hommes, tous vieux soldats et braves gens, excepté l'infanterie, qui consiste, la plupart, en jeunes gens. Parmi les prisonniers se trouvent le major général Pless, un colonel saxon, un lieutenant colonel, le major du régiment de Hanovre et plusieurs capitaines. On a pris dix-huit étendards, dont six sont saxons. Nous avons trouvé sur le champ de bataille trois belles pièces de canon, quatre mortiers, une très-grande quantité de munitions de guerre, des bombes, grenades et boulets de canon, quelques chariots pleins de cordages, d'ancres et d'autres apprêts pour faire un pont, et tout le bagage, qu'on livra au pillage des soldats. Son altesse électorale a fait avancer ici le canon, les mortiers et les autres apprêts; il y a eu aussi plus de mille chevaux pris, que son altesse électorale a ordonné d'acheter, pour les employer à l'entière remonte de notre cavalerie. Les officiers prisonniers se plaignent fort de M. le comte de Schlick, en qui ils n'ont aucune confiance. Bien que cette action ne soit pas une affaire générale, elle ne laisse pas pourtant d'être d'une très-grande conséquence, puisque c'a été l'élite des troupes de l'empereur, dans lesquelles le comte de Schlick mettait toute son espérance, et qui sont à présent bien délabrées, excepté quelque peu de ceux qui avaient été détachés par le comte de Schlick pour aller à Passau. Au premier jour je vous enverrai une relation plus détaillée. Son altesse électorale, étant persuadée que le comte de Schlick ne pourra plus lui faire grand mal, a résolu de remonter le Danube et de renforcer le corps du général de Wolframsdorf, pour pouvoir d'autant mieux tenir tête à M. le comte de Stirum, afin de lui faire rebrousser chemin, s'il est possible. Dans cette action nous n'avons eu que trente hommes morts et autant de blessés. Nos carabiniers ont fait merveille; le jeune comte d'Arco a été tué, le marquis de Baveau et M. de Minuzy blessés, et le lieutenant colonel de Chastel est mort de ses blessures, comme aussi un capitaine de cavalerie et quelques officiers subalternes. Le général major de Wol-

framsdorf est posté entre la rivière de Naab et le Danube, ayant Stadt-am-Hof et Ratisbonne au dos.

ÉTAT DES RÉGIMENTS D'INFANTERIE QUI ONT PASSÉ A COBLENTZ [1].

(*Voir page* 9.)

RÉGIMENTS HESSOIS.	BATAILLONS.
Un du corps	1
Schöpingen	2
Dumont, brigadier	1
DE HOLLANDE.	
Goor	1
Nassau-Saarbrück	1
Barbot	1
A reporter	6

DE BRANDEBOURG.	BATAILLONS.
Report	6
Welqueiss	1
Anspach	1
Schlopindorf	1
Nassau-Weilbourg	1
Neubourg	1
Brandebourg-Varennes	1
Weydens	1
TOTAL	13

Il a marché des régiments depuis ceux-là, mais on n'en sait pas encore les noms.

ÉTAT GÉNÉRAL DES TROUPES QUE LES ALLIÉS AURONT SUR LE RHIN ET SUR LA MEUSE [2].

(*Voir page* 11.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Anglais	16	17
Hollandais	92	93
Danois	9	16
Luxembourgeois	7	18
Hessois	8	12
Prussiens	12	10
Prussiens à la solde des Anglais et des Hollandais	5	4
Munstériens	2	2
TOTAL	151	172

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1647, n° 162.

[2] Cette pièce n'a pas été retrouvée dans les archives du dépôt de la guerre; elle a été copiée d'après M. de Vault, qui la rapporte à la page 239 du volume 1659 de ses Mémoires.

DISPOSITION GÉNÉRALE DES TROUPES, TANT DES GARNISONS QUE DES ARMÉES, DANS LA FLANDRE ESPAGNOLE, POUR LE 4 MAI 1703[1].

(*Voir page* 18.)

Troupes qui doivent être dans les garnisons depuis Nieuport et Ostende jusqu'à Lierre, avec les camps qui doivent être derrière les canaux, dans le pays de Waes et dans la ligne d'Anvers.

GARNISONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Nieuport	La Neuville	1
	Lannoy	1
	Idiaquez	1
Ostende	2e de Condé	1
	Souillac-Châtillon	1
	Sars	1
Damm	Laval	1
	Potteghem	1
Bruges	Carlux	1
	Ibañez	1
Gand et Fort-Rouge	Marschal	1
	Compagnie franche de Meslard.	
	TOTAL	11

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1648, n° 274.

Troupes pour camper devant le canal d'Ostende à Bruges, et de Bruges à Gand.

GARNISONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Courten, suisse	3	//
	2e de Médoc	1	//
	2e de Tessé	1	//
	Spinola	2	//
	Fonbeausard	//	2
	Flavacourt, dragons	//	3
Termonde	Westerloo	2	//
	TOTAL	9	5

Camp dans le pays de Waes et pour la garde des forts de la Marie et de la Perle.

GARNISONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Du Maine	2	//
	La Faille	2	//
	2e d'Aulnis	1	//
	Rhingrave	1	//
	Cano	//	2
	Pignatelli, dragons	//	1
	Del Valle	1	//
Anvers	Rupelmonde	1	//
	La Grise	1	//
	Castellas, suisse	3	//
Sandvliet	2e de Miromesnil	1	//
Lierre	2e de Deynse	1	//
	Desmaretz	1	//
	TOTAL	15	3

Camp entre Anvers et Lierre.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
1er de Deynse	1	//
1er de Capres	1	//
Fusiliers	1	//
Grimberghes	1	//
Royal-Roussillon	2	//
Compagnie de chevaux bais	//	1
Pastur, dragons	//	3
TOTAL	6	4

Cantonnement des troupes dans le Brabant, entre Diest, Louvain et Lierre, qui doivent composer l'armée.

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
2e de Quercy	1	Gardes du roi	8
3e du Royal	1	Mousquetaires du roi	2
2e de Bretagne	1	Grenadiers à cheval	1
Brandelet	3	Talmont	2
2e de Beauvoisis	1	Egmont	2
Hessy, suisse	3	Compagnie de chevaux gris	1
Greder, suisse	3	Compagnie de chevaux noirs	1
Gardes françaises	4	Grignan	2
Gardes suisses	3	Royal-étranger	3
Royal-artillerie	2	Grigny	2
Amezaga	1	Meuse	2
Boulonnais	1	Fiennes	2
2e de Lorraine	1	Du Roi	3
Furstemberg	2	Louvigny	2
Mortemart	2	Montrevel	2
2e de Brie	1	Bar	2
Grobendonck	2	Tarente	2
2e de Cambresis	1	Royal-dragons	3
2e de Bigorre	1	Risbourg, dragons	3
Benavidès	1	Heyder	2
		Toulouse	2
		Chimay	2
TOTAL	34	TOTAL	51

Troupes qui font partie de l'armée et qui cantonnent aux environs de Namur, tant au delà de la Meuse qu'entre la Meuse et la Mehaigne.

INFANTERIE.			
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Picardie	2	*Report*	17
Languedoc	2	Bombardiers	1
Alsace	4	2e d'Agenais	1
Meyer, suisse	2	Sparre	2
Zurlauben	2	Caraccioli	1
1er de Charolais	1	1er de Saint-Sulpice	1
Orléans	2	Villars, suisse	3
Gondrin	2		
A reporter	17	TOTAL	26

CAVALERIE.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Carabiniers	6	*Report*	34
Mestre de camp général de dragons	3	Furstemberg	2
Sommery	2	Duras	2
Fraula	2	Rosen	2
Valensart	3	Beringhen	2
Berry	2	Lydekerk	2
Quentin	2	Los Rios	2
Pelleport	2	Du Maine	2
Parabère	2	Fourneau	2
Toulongeon	2	Arriveront à Maubeuge le 2 mai :	
Cécile	2		
Ferrare, dragons	3	Gendarmes du roi	1
Royal-allemand	3	Chevau-légers du roi	1
A reporter	34	TOTAL	52

RÉCAPITULATION.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Troupes qui doivent être dans les garnisons, etc.	11	»
Troupes pour camper derrière le canal d'Ostende, etc	9	5
Camp dans le pays de Waes, etc	15	3
Camp entre Anvers et Lierre	6	4
Cantonnement des troupes dans le Brabant, entre Diest, Louvain et Lierre, qui doivent composer l'armée	34	51
Troupes qui font partie de l'armée et qui cantonneront aux environs de Namur, etc	26	52
TOTAL GÉNÉRAL	101	115

Toutes ces troupes seront dans leurs cantonnements le 3 et le 4 mai, à la réserve de cinq ou six bataillons qui n'y seront que le 6 ou le 7 dudit mois.

Les garnisons de Diest, Léau, Namur, Limbourg, Gueldre, Bonn et Luxembourg ne sont point comprises dans cet état.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE FLANDRE, COMM[...]

MM. LES MAR[...]

Lieutenants génér. : MM. DE GACÉ. — DE PRACONTAL. — D'ANTIN. — [illegible]

Maréch. de camp : MM. DE SOUTERNON. — DE MONTFORT. — D'ÉPINAY. — [illegible]

Brigadiers : MM. DE VALENÇAY. — DOM — BENISTES. — D'ÉVREUX. — DE TALMONT.

Unité	
Mestre de camp général	3
Valençay	3
Gardes de S. A. E.	
Carabiniers	
Toulouse	2
Duras	2
Quintin	2
Talmont	2
Tarente	2
Lyckerk	2
Berry	2
CAVALERIE.	
Picardie	2

TOTAL						
26	–	//	//	//	//	
59	6	2	6	6	8	

Lieutenants généraux : MM. DE ROQUELAURE. — DE LIANCOURT. — DE FENOLD

Maréchaux de camp : MM. DE LA FEUILLADE. — DE MANDERCHEID. — DE BIRON.

Brigadiers : MM. SAINT-HILAIRE. — FERSTEMBERG. — DE BAR. — ROSEN. — SPARRE.

Unité	
Bombardiers	1
Royal-artillerie	1
Royal-étranger	3
Louvigny	2
Furstenberg	2
Bar	2
Pelleport	2
Cécile	2
Rosen	2
Chimay	2
Toulongeon	2
CAVALERIE.	
Gondrin	2
1er de Beauvoisis	1
2e de Bigorre	1
2e de Brie	1

TOTAL					
28	–	//	//	//	7
44	2	7	6	6	//

TOTAL DE L'ARMÉE.

Bataillons 54

Escadrons 103

…CHAL DE VILLEROY, PENDANT LA CAMPAGNE DE 1703[1].

…ET DE BOUFFLERS.

PREMIÈRE LIGNE.

…SRE. — DE GASSION. — DE BUSCA.

…UECK. — DE LA CHASTRE. — DE MORNAY. — DE ROSEL. — D'ESTRADES.

…RCK. — D'AVEJAN. — STEKEMBERG. — GRIGNAN. — VILAINE. — RICHEBOURG.

Arme	Régiments		Bataillons	Escadrons
INFANTERIE.	2e de Bassigny	1	7	″
	Saint-Sulpice	2		
	Gardes suisses	3		
	Gardes françaises	4		
	Alsace	4	6	″
	Grobendonck	2		
CAVALERIE.	Royal-allemand	3	″	9
	Grignan	2		
	Beringhen	2		
	Du Maine	2	″	13
	Maison du roi	•		
DRAGONS.	Ferrare	3	″	9
	Le Roi	3		
	Richebourg	3		

DEUXIÈME LIGNE.

DE …XEMBOURG. — DE BAY. — DE VILLEROY. — DE BERWICK.

…GUICHE. — BIRKENFELD. — D'HORNES. — DE ROHAN.

ZURLAUBEN. — EGMONT. — FRANCARD. — FIENNES. — GRIGNY.

Arme	Régiments		Bataillons	Escadrons
INFANTERIE.	…suisses	[illegible]	7	″
	La Faille	2		
	2e de Cambresis	1		
	2e de Quercy	1		
	Zurlauben	2		
	3e du Royal	1		
CAVALERIE.	Glime	2	″	6
	Meuse	2		
	Egmont	2		
	Montrevel	2	″	4
	Francard	2		
	Parabère	2	″	6
	Fiennes	2		
	Los Rios	2		
	Grigny	2	″	7
	Fonbeausard	2		
	Le Roi	3		

[1] …te pièce n'a pas été retrouvée dans les archives du dépôt de la guerre; elle a été copiée d'après M. de Vault, …apporte à la page 249 du volume 1659 de ses Mémoires. Elle se trouve dans l'Histoire militaire du règne …s le Grand, par le marquis de Quincy, tome IV, page 8.

ÉTAT DES TROUPES AUX ORDRES DU PRINCE DE TSERCLAES DE TILLY, MAI 1703[1].

(*Voir page* 30.)

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Gardes à pied de l'électeur de Cologne	2	Gardes du corps de S. A. E.	1
Saint-Sulpice	1	De Bellestin	2
Blaisois	1	Saumery	2
3ᵉ de Picardie	1	Gardes à cheval	2
Sugeray	1	Gardes-dragons	2
		Chassonville, dragons	2
TOTAL	6	TOTAL	11

CAPITULATION DE BONN[2].

(*Voir page* 35.)

ARTICLE PREMIER.

On demande trois jours francs après la capitulation. — Accordé : la garnison partira vendredi matin, 18 de ce mois.

On demande aussi que les bagages ne soient point fouillés ni visités. — Accordé, pourvu qu'on agisse de bonne foi et qu'il n'y ait point de déserteurs ou des choses cachées qui,

La garnison de Bonn, française et espagnole, sortira de cette place, deux jours après la signature de la capitulation, par la breche ou par telle porte qu'elle choisira, avec armes et bagages, balle en bouche, timbales et tambours battants, trompettes sonnantes, drapeaux et étendards deployés, ayant leurs bandonilléres garnies de poudre et de plomb pour douze coups, la cavalerie à cheval, l'épée à la main, et les dragons aussi à

[1] Cette pièce n'a pas été retrouvée dans les archives du dépôt de la guerre; elle a été copiée d'après M. de Vault, qui la rapporte à la page 253 du volume 1659 de ses Mémoires. Elle se trouve dans l'Histoire militaire du règne de Louis le Grand, par le marquis de Quincy, tome IV, page 8.

[2] Cette pièce n'a pas été retrouvée dans les archives du dépôt de la guerre; elle a été copiée d'après M. de Vault, qui la rapporte à la page 255 du volume 1659 de ses Mémoires.

en vertu de cette capitulation, ne peuvent pas être transportées.

On demande six pièces de canon, savoir : trois de douze livres de balles et trois de six, avec deux mortiers, le tout en fonte, avec les affûts, chevaux et harnais nécessaires. — Accordé six pièces, dont deux seront de douze livres, et quatre de cinq ou six livres de balles.

On demande que les bagages ne soient point visités ni fouillés. — Répondu au premier article.

On tiendra compte aux contributaires dont les contributions sont réglées et payées, des bestiaux qu'on leur a pris et qui sont entrés dans la place pendant l'investissement, et rien de plus. Les dettes que la garnison peut devoir seront payées sur-le-champ, en lettres de change sur Cologne.

Pour ce qui regarde les contributions, on s'en tient au contenu de cet article, qui ne comprendra pourtant pas le bois coupé pour les palissades; et à l'égard des dettes de la garnison on persiste au contenu de cet article.

On demande que la garnison, en partant, aille coucher le premier jour à Oberdrées et Niederdrées; le 2, à Munster-Eiffel, avec séjour; le 4, à Schmidheim; le 5, à Holstein et Neundorf; le 6, à Bronsfeld et Lunebach, avec séjour; le 8, à Jonken et Carlshausen; le 9, à Vianden, avec séjour; le 11, à Ettelbruch, et le 12, à Luxembourg.

La garnison prendra des vivres des magasins pour sa subsistance pendant

cheval, le fusil haut, avec tous leurs équipages, comme aussi avec deux pièces de douze livres de balles, et deux de six livres ou de moindre calibre, pareillement avec poudre et balles pour douze coups.

ART. 2.

Sortiront avec la garnison, l'intendant, les receveurs, officiers, commissaires des guerres, vivres, fourrages et artillerie, ingénieurs et tous autres officiers sujets des deux rois, qui sont dans ladite ville, avec tous leurs bagages et équipages; et ledit intendant, les receveurs, commissaires des guerres, des vivres, des fourrages et autres ne pourront être recherchés en aucune manière pour les contributions réglées sur le plat pays; mais qu'à l'égard des enlèvements faits au delà des contributions réglées, soit en argent, foin, avoine ou bestiaux, comme aussi à l'égard des dettes publiques ou particulières contractées par eux ou par les officiers ou autres de la garnison, sans exception de qui que ce soit, ils ne pourront sortir qu'après les avoir payées, ou bien avoir fourni de bonnes et suffisantes cautions, à la satisfaction des créanciers.

ART. 3.

Ladite garnison ira, par le plus court et droit chemin, à Luxembourg, avec une escorte suffisante des troupes des assiégeants, jusqu'à Luxembourg, et l'on conviendra des villes, bourgs et villages où l'on couchera chaque nuit; elle pourra prendre pour quatre jours de pain de leurs magasins; on donnera aussi des otages pour la sûreté de l'escorte, que l'on ne relâchera que lorsque l'escorte sera revenue, et alors il sera donné aux otages des sûretés pour leur retour.

sa route. On demande seulement qu'il soit fourni du fourrage à la cavalerie et aux dragons, et pour tous les chevaux des officiers et équipages.

On conviendra incessamment, après la capitulation, de la route que la garnison prendra pour Luxembourg, et elle pourra prendre de son magasin du pain et de la viande pour quatre jours; la cavalerie, les dragons et les equipages fourrageront là où l'escorte fourragera.

ART. 4.

Tous les corps et les compagnies allemandes ne sortiront point avec la susdite garnison, mais seront obligés de prendre parti dans les troupes des alliés, ou bien on leur fournira des passe-ports pour s'en retourner chez eux. Si pourtant il se trouve dans les compagnies allemandes des soldats nés sujets des deux rois, ils suivront le sort de la garnison

On demande qu'il ne reste que les soldats allemands du bataillon de Wolskirch qui peuvent avoir prêté serment au chapitre de Cologne, et que les officiers et soldats du régiment du chevalier de Saint-Maurice suivent la garnison, aussi bien que les soldats de la compagnie franche, avec les officiers d'artillerie, canonniers, et ceux de l'état-major de la place.

Cet article s'entend de tout le régiment, tant officiers que soldats, de Wolskirch et des compagnies franches ou détachées, pour autant qu'il y en a d'Allemands, laissant la liberté aux officiers et soldats du régiment de Saint-Maurice, qui sont Allemands, de suivre ou de rester

ART. 5.

Les commissaires d'artillerie, munitions, vivres et fourrages seront obligés, incessamment et même incontinent après la signature de la capitulation, de montrer de bonne foi, aux officiers commis de la part des assiégeants, tous les magasins de guerre et de bouche, sans exception quelconque, et d'en donner des listes exactes et les clefs desdits magasins et autres places ou lesdites munitions de guerre et de bouche se pourraient trou-

ver; et ils seront aussi obligés de découvrir toutes les mines.

ART. 6.

On n'emportera aucun argent que celui qui est destiné au payement des troupes, celui qui est à la garnison, tant aux officiers qu'aux soldats, et l'argent que tous ceux qui suivront ladite garnison peuvent avoir. A l'égard des joyaux la garnison n'en a aucune connaissance, n'étant point alors à Bonn.

On n'emportera aucun or ni argent que celui qui est à la garnison, tant aux officiers qu'aux soldats. Tout le reste, et spécialement les joyaux enlevés, au mois de juillet 1702, de la poste de Hollande pour l'Italie, y demeureront, ou bien la valeur d'iceux, sans qu'on y commette de fraudes, dont l'intendant et les receveurs seront responsables.

On s'attend que l'on agira en ce que dessus de bonne foi, et que l'on n'emportera que l'argent effectivement destiné au payement des troupes, et l'or et l'argent qui appartiennent à la garnison et à ceux qui, selon cette capitulation, la pourront suivre; et que, pour les joyaux, le gouverneur en fera une recherche exacte pour les découvrir et les rendre.

On demande deux cents charrettes, attelées chacune de deux bons chevaux, au prix de trente sous par jour pour chaque charrette, pour le bagage des officiers, dont quinze seront couvertes, avec la quantité de bateaux suffisante, les bateliers, chevaux et cordages nécessaires pour le transport des convalescents, malades et blessés à Thionville, et l'escorte ainsi qu'il est dit, et que le prix de chaque bateau soit à présent fixé raisonnablement.

Il sera fourni, la veille de la sortie de la garnison, pour le bagage des officiers, le nombre de soixante chariots à quatre chevaux, ou bien de cent vingt charrettes à deux, pour un prix raisonnable qu'on réglera ici. Il sera aussi fourni, pour le transport des convalescents, malades et blessés, tant officiers que soldats, les bateaux nécessaires, avec des bateliers et escorte requise, jusqu'à Trarbach; et la sûreté sera entière, tant pour lesdits blessés et malades, que pour les officiers, chirurgiens et autres gens qui seront destinés pour les conduire, et même les médicaments, subsistances et ustensiles, et autres choses nécessaires, lesquels seront payés aussi bien que les frais des bateaux.

Les vivres, remèdes, médicaments, ustensiles, lits et autres choses nécessaires pendant leur route, seront pris dans les magasins de la garnison. — Accordé cent cinquante charrettes au prix que l'on fixera raisonnablement et sans délai; et, pour les médicaments, lits pour les malades et les bles-

sés, on en donnera autant qu'il en sera requis pour le voyage jusqu'à Trarbach, jusqu'où l'on donnera les bateaux, et l'on fixera pareillement le prix.

On demande que ce soit à Thionville — Accordé.

ART. 7.

Les blessés et malades qui ne pourront être transportés demeureront dans la ville, et il sera libre de laisser un officier pour en avoir soin, comme aussi quelques chirurgiens; et d'ailleurs ils seront pourvus de médecins et autres choses nécessaires, aux frais des assiégés, jusqu'à leur guérison, après quoi on leur fournira des passe-ports pour s'en aller à la garnison la plus proche.

ART. 8.

La garnison n'en a aucune connaissance. On fera une recherche exacte des archives, et il ne sera permis à la garnison d'emporter ou de cacher, en quelque manière que ce soit, aucune desdites archives, ni de souffrir que cela se fasse par d'autres.

On restituera aussi incessamment, et avant la sortie de la garnison, au chapitre de Cologne, ou à celui qui sera commis de sa part, toutes les archives et papiers qui regardent l'archevêché et l'électorat de Cologne ou bien la ville de Bonn, sans en retenir aucune pièce, directement ou indirectement.

ART. 9.

On demande la même chose pour le fort de l'autre côté du Rhin que pour la ville. — Accordé.

On veut bien dégager M. le baron de Villers de sa parole, mais on demande en même temps que M. de Bermangle, colonel réformé, pris dans le fort Saint-Michel, à Venloo, soit élargi, aussi bien qu'un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant et quelques soldats du régiment royal, qui ont été pris dans la même occasion.

On persiste dans cet article.

Tous les prisonniers, tant officiers que soldats, faits pendant le siége de la ville par les assiégeants ou par les assiégés, seront rendus incessamment de part et d'autre, sans rançon; et le brigadier de Villers, qui se serait rendu dans la ville si les assiégeants ne l'en avaient empêché, sera dégagé de sa parole, et ses timbales prises seront laissées dans la ville.

Pour ce qui regarde l'exercice de la religion et les immunités et priviléges des personnes ecclésiastiques des

ART. 10.

deux sexes, tant des cloîtres qu'autres, comme aussi pour le gouvernement politique et les bourgeois de la ville, on en conviendra avec le chapitre de Cologne.

On demande qu'elle soit rendue au bout de trois jours francs, comme il est dit. — Accordé comme à l'article premier.

On demande que ce soit la porte de l'Étoile.

On persiste dans cet article.

ART. 11.

Moyennant lesquelles conditions les assiégés promettent de rendre la place au bout de deux fois vingt-quatre heures après qu'elles auront été acceptées et signées de part et d'autre; et sera livrée aussi aux assiégeants, immédiatement après la signature de cette capitulation, la porte de la ville nommée Stocken-Port, laquelle porte sera occupée par un lieutenant-colonel, avec trois cents hommes des assiégeants, pour prévenir tout désordre.

Fait au camp devant Bonn, le 15 mai 1703.

Signé D'ALEGRE, le duc DE MARLBOROUGH.

ÉTAT DES TROUPES DEPUIS HULST JUSQU'A LA MER [1].

(*Voir page* 42.)

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Dans l'île de Cadsand.	Quelques milices et 2 bataillons, ci.....	2	
A l'Écluse.....	Lader, écossais.....	1	//
	Plattenbourg, hollandais.....	1	//
	Villonse, français.....	1	//
	Lindenboom, hollandais.....	1	//
	Mekelbourg, allemand.....	1	//
A Yssendick.....	Veugle, hollandais.....	1	1
Au pays d'Yssendick...	Slippenbach, dragons.....	//	//
A Biervliet.....	Hamilton, écossais.....	1	//
Aux Philippines.....	Prod, hollandais.....	1	//
Au Sas de Gand.....	Vassy, hollandais.....	1	//
	Vribander de Neubourg.....	1	
A Axel.....	Cappel.....	2	//
A Hulst.....	Coeborn.....	2	//
	Stralembach.....	1	//
	Une compagnie franche de Lely.....	//	//
Au pays d'Hulst.....	Un régiment de cavalerie.....	//	3
	TOTAL.....	17	4

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1649, n° 171.

Lettre de M. de Puysegur à M. de Chamillart. Du camp de Saint-Servalen, 13 juin 1703[1]. (Pour page 48.)

Je me donne l'honneur de vous envoyer une carte de ce pays, par laquelle vous jugerez de la situation et des mouvements des ennemis et des nôtres. Comme elle est fort étendue, je n'ai pu la finir plus tôt à cause du temps que ce travail demande. Vous trouverez aussi une carte particulière de notre champ de bataille, que j'ai fait mettre sur une échelle plus grande, pour que l'objet soit plus sensible à la vue.

Notre droite est appuyée à la Mehaigne, ayant devant son front un ravin dont elle est couverte en partie; elle est composée de sept ou huit bataillons qui sont au flanc des deux lignes des deux régiments de dragons, dont l'un est en première et l'autre en seconde ligne, de treize escadrons de la maison du roi en première, et de quinze de cavalerie en seconde.

Le village de Tourines, qui est dans le centre, doit être gardé par la brigade des gardes de sept bataillons, ayant, à la droite du village, les deux de Grobendonck qui joignent la maison du roi, et à la gauche, les deux d'Orléans, et derrière le village, sept bataillons pour soutenir les gardes.

Derrière ces sept derniers bataillons est la brigade de Villars, suisse, de huit bataillons, sur l'alignement de la cavalerie de la seconde ligne de la droite, laquelle brigade a à sa gauche la seconde ligne de la gauche de la cavalerie; la première ligne de cette aile étant devant elle, sur l'alignement des deux bataillons d'Orléans.

Au flanc gauche de l'aile gauche il y a deux régiments de dragons qui ont à leur flanc, dans les haies du village de Darion, la brigade de Picardie, et derrière elle, celle de Gondrin. Ces deux brigades font dix-huit bataillons. Il y a encore dans le centre, derrière la brigade de Villars, celle de Brandelet, suisse, de six bataillons, laquelle a à sa droite la brigade de Grignan, et à sa gauche, celle d'Egmont. L'aile droite est sur une hauteur, et peut marcher en avant, toujours dans la plaine, à la réserve des escadrons de l'extrémité de la droite, qui seraient obligés de se jeter

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1650, n° 100.

sur leur gauche en marchant, à cause du ravin qui couvre une partie de ce front.

L'aile gauche est dans la même situation, et peut marcher toujours dans la plaine, entre le village d'Omal et celui de Tourines. Depuis le village d'Omal jusqu'au château d'Hologne, c'est un marais qui se peut passer en approchant du château; mais il faut toujours passer le ruisseau, ce que la cavalerie ne peut faire sans pont, et l'infanterie que difficilement et en défilant. Il y a un poste dans ce château qui est entouré de fossés pleins d'eau et que l'on ne peut saigner; et ce château a une bonne muraille, est bien flanqué et voit une partie du terrain où l'ennemi passerait le ruisseau.

Quand l'ennemi aurait passé quelques troupes dans cet endroit, il faudrait qu'il entrât dans une plaine où notre cavalerie peut agir; et au cas qu'il voulût la traverser pour attaquer le village de Darion, qui est retranché et touche au Jaar, la cavalerie prendrait en flanc tout ce qui se passerait, n'y ayant ni haies ni fossés depuis le château d'Hologne jusqu'à Darion, parce que l'on a rasé tout ce qui était jusqu'au Jaar.

Le redan que l'on a fait à la tête de la gauche est pour y établir des batteries et y mettre un poste qui tirerait sur ce qui voudrait déboucher du village d'Omal et venir par la plaine. On a fait à droite et à gauche du village de Tourines des batteries qui flanquent tout ce qui voudrait approcher du champ de bataille.

L'ouverture qui est à la droite, entre la ravine et le village de Tourines, peut être de six cents pas. Le retranchement fait dans le haut du village de Tourines peut avoir huit cents pas; on a rasé toutes les haies qui sont à la tête du retranchement.

L'ouverture depuis Tourines jusqu'à Omal peut avoir mille pas; et depuis Omal jusqu'au château d'Hologne il peut y en avoir huit cents, mais il n'y en a pas deux cents que l'infanterie puisse passer; et l'on tâche même de rendre ce passage plus difficile en faisant des retenues au ruisseau qui sort du marais.

Vous verrez dans la carte la situation que les ennemis pourraient prendre s'ils marchaient pour nous attaquer, si, étant dans la situation marquée, ils voulaient, faisant des postes sur le Jaar, à leur droite, jeter un corps de troupe de l'autre côté pour venir par la tête du Jaar, entre Saint-Servalen et Lens-les-Béguines, nous inquiéter sur nos derrières. Comme ils auraient un grand tour à faire, nous aurions le temps de leur opposer des troupes, et même de passer à Darion, à Jaar et à Saint-Servalen, où nous garderons les ponts avec des retranchements.

Si l'ennemi, étant dans la situation marquée, voulait non-seulement faire passer un petit corps, mais même toute son armée au delà du Jaar, pour nous venir attaquer par la tête du Jaar ou prendre les devants du côté de Léau, il paraît qu'il risquerait trop, parce qu'on pourrait l'attaquer quand il aurait passé la moitié ou le tiers de son armée.

Vous trouverez, monseigneur, dans la grande carte, le camp où l'ennemi est à présent, et vous verrez par de petites lignes rouges comment il peut marcher et entrer dans le camp près de Vignamont. S'il voulait faire le siége d'Huy, de l'endroit où il est, il n'est pas possible de l'en empêcher, d'autant qu'un ennemi qui veut marcher a toujours quatre ou cinq heures avant que celui qui lui est opposé soit en état de se mettre en marche : ainsi il serait en bataille dans le camp qu'il voudrait prendre avant que nous pussions être à lui, et se serait emparé des villages de Chapon-Seraing et de Serré-le-Château, ce qui assurerait une partie de son front; et il n'y aurait que dans une partie du front de sa gauche que l'on pourrait aller toute plaine à lui. Ainsi nous ne pouvons pas l'empêcher de faire le siége d'Huy, s'il l'a résolu; car d'aller se poster vis-à-vis de lui, outre qu'il n'y a pas de bonne situation à prendre, il pourrait gagner sur nous les devants du côté du Brabant.

Les ennemis ont fait hier et avant-hier plusieurs ponts sur le ruisseau qui est devant eux; le bruit était dans leur armée que c'était pour venir nous attaquer; mais il n'y a pas d'apparence, parce que,

s'ils en avaient envie, ils ne nous donneraient pas le temps de fortifier notre poste, qui par lui-même était déjà assez bon, où toute la cavalerie peut agir sans empêchement, et où l'infanterie est postée avantageusement. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est qu'ils veulent nous empêcher de prendre les fourrages qui sont entre eux et nous, et qu'ils songent à en avoir du moins leur part, y ayant fourragé hier.

Dès que l'ennemi fait beaucoup de ponts sur le ruisseau qui est devant lui, ce n'est pas dans la vue de s'affaiblir et de détacher des troupes de l'autre côté de la Meuse, pour faire le siége d'Huy et de Limbourg. S'il fait le premier, il viendra, selon toutes les apparences, dans le camp marqué près de Vignamont.

Je suis, etc.

ÉTAT DES TROUPES DE CAMPAGNE ET DE GARNISON, DEPUIS LA MER JUSQU'A LUXEMBOURG, 17 JUIN 1703 [1].

(*Voir page* 52.)

Garnisons.

GARNISONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	FLANDRE FRANÇAISE.		
Dunkerque	Louvigny	1	
	Martel	1	
	2e de Bugey	1	
	2e de Gery (n'est pas arrivé)	1	//
	Du pays boulonnais	1	//
Furnes	Turbilly (n'est pas arrivé)	1	//
Ypres et la Cnocke	Montmorency (arrivera le 9)	1	//
Bergues et fort	Kerouard	1	//
Gravelines	Francheville	1	//
Calais et fort Niolet	Barville	1	//
	Hôtel des invalides	1	//
	A reporter	11	//

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1650, n° 96.

GARNISONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	SUITE DE LA FLANDRE FRANÇAISE.		
	Report.....	11	//
Pays de Boulonnais.....	Demi-compagnie suisse de Zonemberg.	[illegible]	[illegible]
Boulogne.....	Du pays boulonnais.....	1	//
Ville et citadelle d'Arras..	6 compagnies d'invalides.....	1	[illegible]
Aire et Saint-Omer.....	Berwick.....	1	//
Menin.....	La colonelle et lieut.-colonelle de Pfeffer	1	//
Lille et citadelle.....	Saint-Cermin.....	1	[illegible]
Tournai et citadelle.....	Dubié.....	1	//
Condé.....	2 compagnies de Pfeffer.....	//	//
Valenciennes et citadelle.	2e de Picardie.....	1	//
	Pfeffer, suisse.....	1	//
Le Quesnoy.....	5 compagnies séparées.....	//	//
Maubeuge.....	Aubigny.....	1	//
Landrecies.....	5 compagnies séparées.....	[illegible]	//
Avesnes.....	4 compagnies séparées.....	//	//
Philippeville.....	Grosbois.....	1	//
	Fusiliers de Bajart.....	[illegible]	//
	Fusiliers de Moulin.....	//	//
	Fusiliers de Mouvens.....	[illegible]	//
Charlemont.....	Maillet.....	1	//
	Fusiliers d'Avance.....	[illegible]	//
Longwy.....	Maisontier.....	1	//
	PAYS-BAS ESPAGNOLS, DEPUIS LE LUXEMBOURG JUSQU'À LIERRE EXCLUSIVEMENT.		
Luxembourg.....	Doisonville.....	1	//
	Lestange.....	1	[illegible]
	De Pas.....	1	[illegible]
	Nassau.....	1	//
	Antonio Grimaldi.....	1	[illegible]
	Chartres.....	//	3
	Poitiers, dragons.....	//	3
Pays de Luxembourg....	Compagnie de la Croix, de 300 hommes.....	//	[illegible]
	D'Alenzy, 2 compagnies, une de cavalerie et une de dragons, chacune de 100 maîtres.....	[illegible]	[illegible]
	Paulo Magno.....	1	[illegible]
Limbourg.....	Meyer, suisse.....	1	[illegible]
	Compagnie franche de dragons de Reignac.....	[illegible]	//
	2 compagnies franches de dragons....	[illegible]	[illegible]
	A reporter.....	30	6

GARNISONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	SUITE DES PAYS-BAS ESPAGNOLS.		
	Report.....	30	6
Gueldres.....	Wrangel, 1er bataillon.....	1	//
	Dumont.....	1	//
	300 hommes des régiments du Maine, Auxerrois et Charolais.....	//	//
	Compagnie de dragons de Lambert, de 100 hommes.....	//	//
Huy.....	Barrois.....	1	//
	Sanzey.....	1	//
Namur.....	Manchefio.....	1	//
	Caraccioli.....	1	//
	Certani.....	1	//
	Cursé.....	1	//
	Compagnie de mineurs de Mesgrigny..	//	//
Charleroi.....	2e de Nassau.....	1	//
	Hamal.....	1	//
Léau.....	La Force.....	1	//
	Une compagnie franche.....	//	//
Diest.....	2e Wrangel.....	1	//
	2e de Capres.....	1	//
	Compagnie franche de Caylus.....	//	//
	DEPUIS LIERRE INCLUSIVEMENT JUSQU'A NIEUPORT.		
Lierre.....	Villemaure.....	1	//
	Tolande.....	1	//
Santvliet.....	2e de Miromesnil.....	1	//
	Del Valle.....	1	//
Anvers.....	La Grisse.....	1	//
	Castellas.....	3	//
	Saulieu.....	1	//
Termonde.....	La Luzerne.....	1	//
Gand.....	Ibañez.....	1	//
	Compagnie de Meslard.....	//	//
Bruges.....	Potteghem.....	1	//
	Carlux.....	1	//
Damm.....	Sarre.....	1	//
	Laval.....	1	//
Ostende.....	Idiaquez.....	1	//
	2e de Condé.....	1	//
	Châtillon.....	1	//
Nieuport.....	Laneuville.....	1	//
	Lannoy.....	1	//
	TOTAL.....	63	6

Troupes qu'on peut faire camper depuis Nieuport jusqu'à Lierre, aux ordres de M. le marquis de Bedmar.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
INFANTERIE			*Report*.....	34	//
Charost.....	2	//	Rupelmonde.....	1	//
Du Maine.....	2	//	Saint-Germain-Beaupré.	1	//
Mortemart.....	2	//	Noailles.....	1	//
1er d'Auxerrois.....	1	//	Conflans.....	1	//
Courten, suisse.....	3	//	Brancas.....	1	//
2e de Médoc.....	1	//	Canisy.....	1	//
2e de Tessé.....	1	//	Montluc.....	1	//
2e d'Aulnis.....	1	//	La Rochetulon.....	1	//
2e de La Fère.....	1	//	Remiancourt.....	1	//
2e de Bresse.....	1	//	Lamothe.....	1	//
2e de Charolais.....	1	//	Desbrosses.....	1	//
Fraula.....	1	//	Very.....	1	//
D'Antragues.....	1	//	Lostanges.....	1	//
2e de Vexin.....	1	//	D'Aubusson.....	1	//
Denonville.....	1	//	Houdetot.....	1	//
Benseville.....	1	//	Bourbitout.....	1	//
Gardes Wallones.....	2	//			
Amezaga.....	1	//	CAVALERIE ET DRAGONS.		
Zuñiga.....	1	//			
Deynse.....	2	//	Gardes chevaux bais...	//	1
Westerloo.....	2	//	Leyder.....	//	2
Capres.....	1	//	Cano.....	//	2
Spinola.....	2	//	Flavacourt, dragons...	//	3
Fusiliers.....	1	//	Pasteurs, dragons	//	3
Grimberghes.....	1	//	Pignatelli, dragons....	//	1
A reporter.....	34	//	TOTAL.....	50	12

Camp du prince de Tserclaes.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Gardes de son altesse électorale de Cologne.....	2	//
Blaisois.....	1	//
2e de Lorraine.....	1	//
Des Fougerais.....	1	//
Cavalerie et dragons de son altesse électorale.....	//	9
Sommery.....	//	2
TOTAL.....	5	11

Armée de MM. les maréchaux.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS et escadrons.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS et escadrons.
INFANTERIE.			
Gardes françaises	4	*Report*	39
Gardes suisses	3	Zurlauben	2
Picardie	2	Furstemberg	2
3ᵉ du Royal	1	Bombardiers	1
Gondrin	2	Boulonnais	1
Orléans	2	2ᵉ de Bigorre	1
2ᵉ de Bretagne	1	2ᵉ de Cambresis	1
Saint-Sulpice	2	2ᵉ de Querey	1
Alsace	4	2ᵉ de Brie	1
Royal-Roussillon	2	1ᵉʳ de Vexin	1
2ᵉ de Beauvoisis	1	2ᵉ de Bassigny	1
1ᵉʳ de Royal-artillerie	1	Meyer, suisse	2
Villars, suisse	3	Sparre	2
Brandelet, suisse	3	1ᵉʳ d'Agenais	1
Hessy, suisse	3	1ᵉʳ de Charolais	1
Languedoc	2	Grobendonck	2
Greder, suisse	3	La Faille	2
A reporter	39	TOTAL	61
CAVALERIE.			
Gardes du corps	8	*Report*	56
Gendarmes	1	Montrevel	2
Chevau-légers	1	Pelleport	2
Mousquetaires	2	Parabère	2
Grenadiers du roi	1	Bar	2
Régiment du roi	3	Gardes de S. A. E. de Bavière	2
Royal-étranger	3	Grigny	2
Royal-allemand	3	Lidekerque	2
Royal-carabiniers	6	Fonbeausard	2
Berry	2	Fraula	2
Du Maine	2	Chimay	2
Toulouse	2	Toulongeon	2
Beringhen	2	Cécile	2
Grignan	2	Fourneaux	2
Quintin	2	Louvigny	2
Egmont	2	Los Rios	2
Talmont	2	**DRAGONS.**	
Duras	2		
Rosen	2	Mestre de camp général	3
Furstemberg	2	Royal	3
Prince de Tarente	2	Richebourg	3
Fiennes	2	Valansart	3
Meuse	2	Ferrare	3
A reporter	56	TOTAL	101

Cavalerie et dragons qui doivent joindre.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Berry	1	*Report*	7
Chartres	3	Beringhen	1
Du Maine	1	Grignan	1
Toulouse	1	Poitiers, dragons	3
A reporter	6	TOTAL	11

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Garnisons	63	6
Camp aux ordres de M. le marquis de Bedmar	50	12
Camp du prince de Tserclaes	5	11
Armée de MM. les maréchaux	61	101
Cavalerie et dragons qui doivent joindre	//	11
TOTAL	179	141

ÉTAT DES TROUPES DE M. DE LAMOTHE, DEPUIS GAND JUSQU'A NIEUPORT[1].

(*Voir page* 56.)

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Nieuport, le Virnoust et Nieuwendam	Lancuville	1	//
	Lannoy	1	//
Ostende, le fort S.-Philippe, l'ouvrage couronné, le nouv. retranchem't et Plasschendael	Idiaquez	1	//
	2e de Condé	1	//
	Souillac-Châtillon	1	//
Damm	2e de Spinola	1	//
	2e de Médoc	1	//
	Laval	1	//
Bruges et le fort Isabelle	Carlux	1	//
Château de Gand	6 compagnies d'Ibañez	1	//
	Charost	1	//
Gand et le fort Rouge	Lamothe	1	//
	La Grise	1	//
Camp entre Damm et Bruges	1er de Spinola	1	//
	2e de La Fère	1	//
	Potteghem	1	//
Camp derrière les canaux de Bruges à Gand et de Bruges à Ostende	Marschal	1	//
	2e de Tessé	1	//
	Auxerrois	1	//
	Flavacourt, dragons	/	3
	TOTAL	18	3

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1650, n° 243.

ÉTAT DES TROUPES DES ENNEMIS, DEPUIS LA MER JUSQU'AU SAS DE GAND, 24 JUIN 1703 [1].

(*Voir page* 56.)

	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Corps du baron de Spaar....	Paul, hollandais.....	//	2
	Slippenbach, dragons.....	//	3
	Smettau, dragons.....	//	3
	Hesse.....	2	//
	Middelbourg.....	1	//
	Cappel, suisse.....	2	//
	Coehorn.....	1	//
	Lindenboom.....	1	//
	Houvert.....	1	//
	Waasse.....	1	//
	Heyden.....	1	//
	Fegellinck.....	1	//
	Velderen.....	1	//
	Bactenbourg.....	1	//
Dans l'Ecluse.....	Weyckuyse, français.....	1	//
	Laeder, écossais.....	1	//
Dans Yssendeky.....	Hamilton, anglais.....	1	//
	Ammema, 6 compagnies.....	// 1/2	//
Philippines.....	Praat.....	1	//
Au Sas de Gand.....	Vassy.....	1	//
	Ammema, 2 compagnies.....	//	//
	TOTAL.....	18 1/2	8

ÉTAT DE L'ARMÉE COMMANDÉE PAR M. D'OBDAM [2].

(*Voir page* 56.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Slangenbourg.....	1	//	*Report*.....	14	//
Nassau, wallon.....	1	//	Collier, anglais.....	1	//
Frisheim.....	1	//	Brandebourg.....	1	//
Birkenfeld.....	1	//	Munstériens.....	4	//
Fagel.....	1	//	Hessois.....	1	//
Palland.....	1	//	Suisses.....	3	//
Baron de Waes.....	1	//	Tilly.....	//	2
Heuklom.....	1	//	Obdam.....	//	2
Velel.....	1	//	Cranenbourg.....	//	2
Idon.....	1	//	Saxe-Heilbourg.....	//	2
Salisch.....	1	//	Prince Hombourg.....	//	2
Liusdau.....	1	//	Baldewin.....	//	1
Torcé.....	1	//	4 régiments de dragons,		
Holsteiu.....	1	//	composant.....	//	12
A reporter.....	14	//	TOTAUX.....	24	23

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1650, n° 227.

[2] *Idem*, n° 226.

ÉTAT DES OFFICIERS ET SOLDATS TUÉS ET BLESSÉS LE 30 JUIN 1703 [1].

(*Voir page* 79.)

FRANÇAIS.

RÉGIMENTS.	OFFICIERS tués.		OFFICIERS blessés.		SOLDATS tués.	SOLDATS blessés.
Du Maine	Lieutenant-colonel.	1	Le colonel réformé.	1	113	160
	Capitaines	3	Capitaines	3		
	Lieutenants	8	Lieutenants	7		
Mortemart, 2 bataillons	Capitaine	1	Le colonel	1	62	80
	Lieutenant	1	Le lieuten[t]-colonel.	1		
			Lieutenants	9		
Blaisois	Lieutenant	1	Capitaines	5	55	68
	Sous-lieutenant	1	Lieut[ts] ou s.-lieut[ts].	9		
Bataillon de Vexin		//	Capitaines	3	65	26
			Sous-lieutenant	1		
Bataillon de Lorraine	Lieutenant	1	Capitaine	1	40	38
			Lieutenant	1		
D'Entragues	Lieutenants	2	Capitaine	1	32	16
Courten, suisse, 3 bataillons	Capitaine-lieutenant	1	Le lieuten[t]-colonel.	1	182	286
	Sous-lieutenant	1	Le commandant du 2[e] bataillon	1		
	Enseigne	1	Capitaines	6		
			Lieutenants	4		
			Sous-lieutenant	1		
			Enseignes	3		
Feugerets	Lieutenant	1	Capitaines	4	48	57
			Lieutenants	3		
	TOTAL	23		66	597	731

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1651, n° 92.

ESPAGNOLS.

RÉGIMENTS.	OFFICIERS		SOLDATS	
	tués.	blessés.	tués.	blessés.
Benavidès	0	2	52	37
Amezaga	//	6	89	63
Zuñiga	//	4	70	20
Del Valle	2	5	36	21
Westerloo	1	2	57	17
Fusiliers	3	8	44	45
Brias (le colonel tué)	3	10	65	44
Deynse	//	4	30	20
Capres	//	2	15	8
Sarre	//	//	19	15
Rupelmonde	//	//	5	2
TOTAL	9	43	482	292

RÉCAPITULATION.

Français	23	66	597	731
Espagnols	9	43	482	292
TOTAL GÉNÉRAL	32	109	1,079	1,023

Lettre de M. d'Obdam à M. le duc de Marlborough. 1er juillet 1703[1]. (*Voir page* 79.)

C'est avec le dernier chagrin que je dois vous informer que j'ai eu le malheur d'être la victime de l'ambition et peut-être de l'esprit intéressé d'une personne qu'il n'est pas nécessaire que je vous nomme. Hier les ennemis, ayant sans doute reçu un renfort très-considérable de leur grande armée, sortirent de leurs lignes, au nombre de vingt mille hommes (et, si l'on en croit leurs déserteurs et quelques prisonniers, ils étaient jusqu'à trente mille hommes), et firent tant de diligence, qu'ils nous avaient coupés avant que nous pussions être informés, ni de leurs forces, ni de leur marche; nous n'avions que deux chemins par où nous retirer sur Lillo, ceux d'Oeve-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1651, lettre 20.

nen et d'Oorderen; ils étaient si bien occupés par l'ennemi, qu'il a été impossible au peu d'infanterie qu'on nous avait laissé, de l'en chasser; mais au contraire, après quelques heures de combat, il l'a poussée et renversée par les deux bouts de la digue, et l'a encore prise en flanc par la digue qui continue jusqu'au fort Saint-Philippe sans qu'il ait été possible à notre cavalerie de la soutenir dans un terrain si coupé, où elle ne pouvait se former et même à peine avancer ou reculer. Les choses en sont venues à une telle extrémité, que nos troupes étant en confusion et ne faisant plus de résistance pour ainsi dire, je n'ai eu qu'un moment pour me sauver avec une trentaine de chevaux : une minute de plus j'étais prisonnier; encore n'ai-je pu trouver d'autre avenue que du côté d'Anvers, où j'ai trouvé par bonheur un chemin qui me menait au village d'Eeckeren; il était plein d'ennemis, qui, occupés du pillage, et nous voyant du blanc au chapeau, nous ont pris pour des Français. Voilà en gros, milord, comment s'est passée la malheureuse journée d'hier. Vous verrez, par les deux lettres de M. de Cochorn, que j'ai reçues pendant l'action, qu'il avait déjà changé de dessein, et qu'il ne pensait plus à Anvers, mais à la Flandre, dessein qu'il faudra sans doute changer pour jeter des troupes dans Berg-op-Zoom. Je ne doute pas, milord, que vous ne preniez les mesures les plus justes et les plus convenables sur cette triste nouvelle, que je vous prie de communiquer à M. d'Overkerke, à qui je ne puis me donner l'honneur d'écrire dans l'accablement et la fatigue où je me trouve.

Je suis, etc.

P. S. J'ai résolu, depuis ma lettre écrite, d'attendre à Breda les ordres de l'état.

Je m'en vais d'ici à La Haye, n'y ayant point d'armée à rassembler ici. Je ne sais ce que M. Hop est devenu; je l'avais prié de me suivre comme il a fait quelque temps; mais, enfin, je l'ai perdu; il y a peu d'apparence qu'il soit échappé.

Lettre de M. de Cochorn à M. le duc de Marlborough. Du camp de Calooshore, 30 juin 1703[1]. (Voir page 79.)

Je viens de recevoir l'honneur de la vôtre du 28, par laquelle votre excellence me mande le mouvement qu'elle a fait, et l'apparence que les ennemis pourraient faire un détachement : c'est pourquoi, milord, je marcherai demain avec sept bataillons et un régiment de dragons pour me joindre au corps du baron de Spaar; et comme je vois par tout le manége que les ennemis font qu'ils se précautionnent pour ce grand dessein, je verrai si je ne puis aller au petit, qui est connu de votre excellence. Cependant l'ombrage qu'on témoigne dans l'armée du Brabant m'inquiète, puisque je crains que ce corps ne recule; cela ferait un méchant effet. Je suis d'opinion que, dans le poste où ils sont, il est impossible, s'ils veulent prendre leurs précautions, d'y être forcés, quand même les ennemis seraient de beaucoup supérieurs; aussi est-on d'opinion que l'ennemi se mettrait derrière eux. Je ne pourrais comprendre à quoi cela leur servirait, puisque par là il ne pourrait leur couper les vivres et le fourrage, et qu'en tout cas ils pourraient se retirer du côté de Lillo, par les digues. Je laisse à part que vous pourriez venir en temps les dégager. En écrivant ceci, M. Troinje arrive, qui m'a dit de votre part que vous souhaitiez qu'on songeât au projet. Vous voyez, milord, que j'y avais déjà songé. Je vais écrire à La Haye, afin que je puisse avoir toutes choses qu'une telle affaire requiert.

Je suis, etc.

Lettre de M. le duc de Marlborough à M. le comte de Sinzeudorf. 2 juillet 1703[2]. (Voir page 79.)

Vous savez que, dans la conférence que nous avons eue dernièrement à trois à Liége, je me donnai l'honneur de vous confier que le dessein de la reine d'Angleterre était de se rendre maîtresse de la ville d'Anvers, cette campagne, si faire se pouvait; et que, pour faire réussir les bons desseins de sa majesté, nous avions résolu, dans le dernier conseil de guerre que nous avons tenu avec MM. les officiers généraux des troupes des princes souverains, nos bons alliés, de

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1651, lettre 46.

[2] *Idem*, lettre 45.

faire attaquer les lignes de Flandre par un bon corps de nos troupes, dans la croyance qu'ayant forcé les lignes, le marquis de Bedmar abandonnerait son camp lès Anvers pour aller au secours du pays de Waes, et que, cela arrivant, MM. les généraux d'Obdam et Tilly s'empareraient de son camp et feraient ensuite le blocus d'Anvers, avec l'assurance que nous leur avions donnée de marcher en toute diligence pour nous joindre à eux. En effet, nos troupes ont si bien pris leurs mesures du côté d'Hulst, qu'elles ont forcé les lignes des ennemis et sont entrées dans le pays de Waes, qu'elles ont soumis d'abord à la contribution, après en avoir chassé les ennemis avec assez grosse perte des leurs; et de mon côté j'ai aussi pris si bien mes mesures que je suis décampé du camp de la Hesbaye à l'insu des ennemis, et me suis avancé avec mon armée au voisinage de Hasselt, dans le dessein d'aller joindre incessamment les généraux d'Obdam et Tilly, comme je leur avais promis, et faire le siége d'Anvers, en cas que M. le marquis de Bedmar eût abandonné son camp. Mais la chose ayant réussi tout autrement que nous n'avions espéré, et le maréchal de Villeroy ayant détaché de son armée le maréchal de Boufflers avec un bon corps de cavalerie et d'infanterie, pour aller joindre le marquis de Bedmar, ils sont venus attaquer avant-hier l'armée du général d'Obdam, qui s'est défendu en homme d'honneur et avec tant de bravoure que les ennemis n'ont point sujet de publier, comme ils font, que la victoire a entièrement été de leur côté. Il est vrai qu'ils nous ont tué beaucoup de monde, enlevé quelques pièces de canon, et qu'ils sont restés les maîtres du champ de bataille; mais j'ose vous assurer que cette victoire leur a coûté autant de monde, pour le moins, qu'à nous; et si la cavalerie hollandaise eût fait son devoir, il est constant que la victoire eût été de notre côté; mais, Dieu en ayant disposé autrement, il faut espérer que nous réparerons cette perte pendant le cours de cette campagne, à quelle fin je n'omettrai rien de mon côté pour donner toute la satisfaction possible à l'empereur votre maître et à tous nos bons alliés.

Vous conviendrez, monsieur, comme j'espère par là, que nous

avions pris de belles et bonnes mesures pour réussir dans le dessein susdit, et je ne doute pas que l'empereur, en étant informé, les approuvera, et ne trouvera pas mauvais le refus que j'ai fait de faire un détachement de mon armée pour l'Allemagne, conformément aux ordres que j'ai reçus de la reine d'Angleterre, de n'en faire aucun jusqu'à nouvel ordre. Je me persuade que vous en aurez informé sa majesté impériale, comme je vous en ai prié, et que vous aurez la bonté de l'informer du contenu de cette présente, et de me croire toujours tout à vous du meilleur de mon cœur.

Lettre de M. de Marlborough au comte de Sinzendorf. 10 juillet 1703[1]. (*Voir page* 90.)

J'ai reçu avec bien du plaisir la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, par laquelle vous m'assurez que, sur les instances que l'empereur, la reine d'Angleterre et les Hollandais ont faites par leurs envoyés, dans les cours des princes allemands, de vouloir envoyer leur quote de troupes au prince Louis de Bade, pour la conservation des terres de sa majesté impériale, ils se sont à la fin déterminés à envoyer, non-seulement leur quote, selon la résolution prise à la diète de Ratisbonne, mais à augmenter notablement leurs troupes pour la campagne prochaine. Cette nouvelle m'a autant réjoui que m'a affligé celle par laquelle vous me faites connaître, dans la suite de votre lettre, qu'on est extrêmement surpris à la cour de Vienne de ce qu'ayant une armée si nombreuse je demeure dans l'inaction en ce pays, n'entreprenant rien sur les ennemis, inférieurs de beaucoup en monde à l'armée que j'ai l'honneur de commander. Vous savez, monsieur, quels étaient nos desseins; que, de mon côté, j'ai mis tout en œuvre, et pris toutes les mesures possibles pour les faire réussir à la satisfaction de la reine d'Angleterre et de ses alliés, et que, sans la perte du combat qui s'est donné le dernier du mois passé, j'avais lieu d'espérer de réussir dans ces bons desseins, et de croire que cette campagne nous serait encore plus glorieuse dans ce pays que la précédente; que si je n'ai point at-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1651, n° 104.

taqué les ennemis dans la Hesbaye, personne ne peut me condamner là-dessus avec raison, après avoir sollicité diverses fois MM. les États-Généraux de me permettre de les attaquer, sans avoir jamais pu obtenir d'eux cette permission, m'alléguant, pour leur raison, que si j'étais assez malheureux pour succomber aux ennemis en perdant la bataille, la Hollande serait perdue sans ressource. Vous êtes informé, monsieur, de cette vérité; ainsi, je veux croire que, pour ma justification, vous en rendrez compte à l'empereur votre maître, ainsi qu'à MM. ses ministres; et comme je ne fais rien sans vous en donner avis, je veux bien encore vous confier que, pour réparer la grosse perte que nous avons faite par ce dernier combat, mon dessein est à présent d'en venir aux mains une seconde fois avec les ennemis; et afin d'y réussir je prétends me servir d'un stratagème auquel le maréchal de Villeroy ne s'attend peut-être guère. Comme je sais positivement que ce maréchal est dans la pensée que je n'oserais hasarder un combat dans une plaine, se flattant de nous culbuter avec sa cavalerie, qui est plus nombreuse et meilleure que la nôtre, je ferai le semblant d'aller camper avec mon armée dans une plaine, mais à dessein seulement de l'inciter à un combat; car je camperai toujours dans les endroits où la cavalerie ennemie ne pourra agir; et ayant la meilleure infanterie du monde avec moi, si le maréchal de Villeroy est assez hardi pour me venir attaquer au temps que je ferai le semblant de camper en plaine, par le mouvement que je ferai faire à notre cavalerie j'ai lieu d'espérer de triompher. Si le ciel me fait cette grâce, j'exécuterai sur-le-champ les bons desseins de la reine d'Angleterre, que j'ai eu l'honneur de vous confier de bouche; et par ce que j'ai encore fait notifier à MM. les États-Généraux cette résolution que j'ai prise pour attirer les ennemis à un combat, je ne doute point qu'ils ne l'approuvent; mais s'ils m'ordonnent, pour la conservation de leurs troupes et pays, d'éviter tout combat avec les ennemis, j'aurai lieu de me justifier auprès de tous nos alliés, en leur faisant connaître que si cette campagne se passe sans rien faire de mon côté dans ce pays, la faute vient uniquement de MM. les États-Généraux.

Les derniers avis que j'ai reçus de la cour d'Angleterre me confirment encore tous l'alliance du roi de Portugal avec l'empereur, et que la reine d'Angleterre ne désespère point d'y faire entrer aussi le duc de Savoie, nonobstant les grandes alliances de ses deux filles avec les enfants de France. On m'assure aussi que le cardinal d'Estrées cause de jour en jour plus grande jalousie aux grands d'Espagne, à cause du trop grand pouvoir que le duc d'Anjou donne à cette éminence dans le maniement des affaires les plus secrètes de la monarchie espagnole. Je vous supplie humblement, monsieur, d'informer sa majesté impériale de tout le contenu de cette présente, et de continuer à me faire l'honneur de m'écrire tout ce que vous apprendrez de positif d'Allemagne et digne d'être mandé à sa majesté britannique; j'en ferai de même, de mon côté, à votre égard, n'ayant point de passion plus forte que de vous faire plaisir en tout ce qui dépendra de moi, et de vous faire paraître par effet que j'ai l'honneur, etc.

ÉTAT DES TROUPES QUI PARTENT DU CAMP DE DUREN ET DE LA FLANDRE POUR JOINDRE L'ARMÉE, 4 AOUT 1703[1].

(*Voir page* 101.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Amezaga	1	//	*Report*	13	//
Deynse	1	//			
Westerloo	1	//	BATAILLONS TIRÉS DES PLACES DE FLANDRE.		
Brias	1	//			
Rupelmonde	1	//	2e de Charolais	1	//
Sarre	1	//	Caraccioli	1	//
Benavidès	1	//	Royal-fusiliers d'Espagne	2	//
Fusiliers de l'artillerie	1	//			
2e de Vexin	1	//			
D'Entragues	1	//	Heyder, cavalerie	//	//
Courten	3	//	Flavacourt, dragons	//	//
A reporter	13	//	TOTAL	17	//

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1652, n° 46.

ÉTAT DES TROUPES DÉTACHÉES AUX ORDRES DE M. DE LABADIE, 18 MAI 1703[1].

(*Voir page* 115.)

	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Espagnols	Amezaga	1
	Westerloo	1
	Brias	1
	Fusiliers de Flandre	1
Français	D'Entragues	1
Suisses	Courten	3
	Meyer	2
	TOTAL	10

MÉMOIRE DE M. DE GUISCARD, DU 18 AOUT 1703, SUR CE QU'IL TROUVE A PROPOS DE FAIRE POUR LE RÉTABLISSEMENT DE LA LIGNE DU PAYS DE WAES ET LA SURETÉ DUDIT PAYS[2].

(*Voir page* 115.)

Il faudra retrancher le poste de Steckene, et faire une grosse redoute sur la digue de Calf, par laquelle la ligne a été forcée, et qui est entre ledit poste et le fort Saint-Jean. Nous ferons une autre redoute entre le fort de Saint-Jean et celui de Bedmar; une autre entre le fort de Bedmar et celui de Kieldrecht, qui n'a point été achevé, et auquel nous ajouterons deux bastions; nous joindrons tous ces ouvrages en relevant la ligne aux endroits où elle est rasée, et nous la fortifierons par les inondations que les ennemis ont ôtées, et que nous formerons en refaisant les écluses qui ont été détruites. Nous couperons aussi une digue auprès de Kieldrecht, pour inon-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1652, n° 143

[2] *Idem*, page 139.

der tout le polder de Liefkenshoek jusqu'à notre fort de la Perle, qui, par ce moyen, ne sera plus attaquable de ce côté-là. Cette inondation ôtera aux ennemis la communication d'Hulst à leur fort de Liefkenshoek, ce qui rend inutile le pont qu'ils ont sur l'Escaut, entre ce fort et celui de Lillo.

Le rétablissement de cette ligne nous redonnera la communication libre d'ici à Gand, et le moyen de faire hiverner des troupes dans le pays de Waes; nous épargnera la garde de la Durme, qui aurait été indispensable; empêchera l'ennemi d'interrompre le commerce de l'Escaut, lui ôtera deux cent mille florins de contribution, et l'éloignera de ce côté-ci d'Anvers, où il a pu se poster depuis deux mois pour bombarder cette ville, ou pour se rendre maître de la tête du pont, et nous causer par là un embarras infini.

J'appréhende, monseigneur, que nous n'ayons pas le temps de faire tant de travail si les ennemis envoient un détachement de ce côté-ci sur la fin du siége d'Huy, qui ne saurait durer longtemps; mais on assure que la ligne sera en défense en moins de quinze jours, et qu'on pourra achever le reste à loisir.

Je fais aussi réflexion que ces avantages considérables que je viens de vous marquer ne sauraient être bien solides, parce que les lignes que nous allons rétablir ne seront pas inforçables en quatorze lieues d'étendue qu'elles auront, depuis le fort de la Perle jusqu'au fort Rouge, qui est près de Gand; il n'est pas possible qu'une partie des inondations, qui en feront la principale force, ne se puissent saigner, et que des forts et des redoutes de terre, quoique situés sur des digues, fassent une fort grande résistance à la portée du canon d'Hulst, d'autant plus qu'on ne saurait se promettre d'être toujours en état d'y tenir un corps suffisant pour les défendre, et que, dès que l'ennemi aura l'entrée du pays de Waes, la Tête de Flandre sera exposée.

L'autre côté d'Anvers a attiré, pendant cette campagne, la principale attention de M. le maréchal de Villeroy, avec beaucoup de raison, puisqu'il est constant que pour peu d'avance que les ennemis

eussent pu prendre sur l'armée du roi, les lignes dont on s'est servi utilement ne leur auraient pas été moins favorables contre nous. On peut même dire que le combat d'Eeckeren a plus déconcerté que toute autre chose le projet qu'on ne saurait douter que l'ennemi n'eût formé de faire le siége d'Anvers; puisque, dans le temps que milord Marlborough a quitté la Meuse pour s'en approcher, M. d'Obdam n'était qu'à trois quarts de lieue de Merxem, et M. de Coehorn pouvait se rendre maître de la Tête de Flandre en une marche de quatre heures. Ces considérations et l'importance d'Anvers, dont la perte entraînerait inévitablement celle de tout le Brabant et du reste de la Flandre, me font prendre la liberté de vous représenter, monseigneur, qu'il est indispensable de commencer incessamment à travailler aux ouvrages qui peuvent mettre cette place en état de faire une bonne défense, et nous ôter, par conséquent, l'inquiétude continuelle qu'on est obligé d'avoir pour sa conservation, laquelle contiendra toujours le général de l'armée de sa majesté sur toutes les autres vues qu'il pourrait avoir.

Je crois qu'il n'y a rien de mieux à faire, pour ce côté-ci, monseigneur, que de suivre ce que le général Beck fit après avoir perdu Hulst, c'est-à-dire relever l'ancien fort de Burcht, qui est sur le bord de l'Escaut; celui d'Iaer, qui est à la tête de la grande digue verte qui conduit du village de Swyndrecht à la Tête de Flandre; faire une grosse redoute entre ces deux forts, et deux autres entre ledit fort d'Iaer et la basse digue de l'Escaut. On liera ces ouvrages par un retranchement qu'on fera faire par les paysans et par les troupes, au commencement de la campagne, ce qui formera un excellent camp retranché de l'un à l'autre Escaut, dont la gauche sera audit fort de Burcht, et la droite se terminera à un ancien petit ouvrage que j'ai déjà fait relever, et qui est un peu plus bas que la batterie de Bouffiers, ayant devant soi, sur la digue du bas Escaut, une écluse bien retranchée et les forts de la Marie et de la Perle, que nous avons mis depuis peu dans le meilleur état qu'ils puissent être.

Ce camp retranché est le seul moyen, non-seulement de défendre

la Tête de Flandre, mais encore de conserver aux armées du roi le moyen de déboucher d'Anvers dans le pays de Waes; car si l'on s'en tenait aux coupures que nous avons faites sur les digues qui traversent le polder de la Tête de Flandre, on ne les soutiendrait guère contre le canon de l'ennemi, lequel, étant posté sur la hauteur que ledit camp retranché doit occuper, empêcherait sans difficulté que rien ne pût sortir d'Anvers; et il faut remarquer, outre cela, que tant que nous tiendrons ledit fort de Burcht et ceux de la Perle, de la Marie et de Saint-Philippe, il sera absolument impossible aux ennemis de faire leurs ponts de communication sur l'Escaut, au-dessus et au-dessous de la place.

Ce camp retranché ne serait pas attaquable par sa droite, à cause de l'inondation dont on la couvrirait; et ce qui ne pourrait pas s'inonder, qui est depuis le fort de Burcht jusqu'à celui d'Iaer, ne contiendrait pas plus de douze cents toises.

Pour ce qui regarde la fortification d'Anvers de l'autre côté de l'Escaut, il est tout à fait nécessaire d'accommoder la tête de Merxem en approfondissant le fossé de manière qu'au moyen de l'écluse de la petite Schyn il puisse y avoir toujours cinq ou six pieds d'eau, et davantage dans celui de la digue de Ferdinand, qui est plus bas, et où l'on n'en saurait mettre par l'Escaut. Il faut faire aussi, sur la longueur de cette digue, qui a plus de mille toises, une demi-lune et deux redans; couvrir ladite tête de Merxem d'un bout de chemin couvert, et en fermer la droite par un parapet à l'épreuve le long de la petite Schyn, depuis ladite écluse jusqu'au fort de Damm, près duquel se joignent la grande et la petite Schyn, afin que cette partie de ligne, ainsi fermée et entourée d'eau de tous côtés, devienne le meilleur dehors d'Anvers, dont il éloignera l'ennemi pour le siége ou pour un bombardement, et ôtera même l'attaque de ce côté-là, parce que, après avoir forcé cette tête, l'ennemi trouverait encore le petit fort de Damm, qu'on peut accommoder à peu de frais, et qui communiquera avec une contre-garde que l'on fait actuellement devant le bastion de la porte Rouge.

Il n'est pas moins indispensable de faire un ouvrage à cornes devant la ligne de communication de la ville à la citadelle, et un autre à la tête de ladite citadelle, qui sont les endroits les plus défectueux de la place; ces deux derniers ouvrages ont été projetés par M. de Vauban et M. le marquis de Bedmar; et MM. les maréchaux de France connaissent la nécessité de l'achèvement de la tête de Merxem et du camp retranché proposé ci-dessus.

ÉTAT DES TROUPES QUI DOIVENT MARCHER SUR LA MOSELLE, 10 SEPTEMBRE 1703 [1].

(*Voir page* 130.)

	RÉGIMENTS.	BATAILLONS et escadrons.	OBSERVATIONS.
Infanterie....	Auxerrois	1	Ces 3 bataillons sont avec M. le comte de Lamothe.
	2e d'Aulnis	1	
	2e de Conde	1	
	2e de Bigorre	1	
	2e de Cambresis	1	
	2e de Quercy	1	
	2e d'Agenais	1	
	2e de Brie	1	
	2e de Lorraine	1	
	Boulonnais	1	
	Royal	1	
	Zurlauben	2	
	Royal-Roussillon	2	
	TOTAL des bataillons	15	
Cavalerie....	Sommery	2	
	Parabère	2	
	Meuse	2	
	Fiennes	2	
	Fraula	2	
	Chimay	2	
	Flavacourt, dragons	3	
	TOTAL des escadrons	15	

On n'en enverra présentement que 15 bataillons.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1653, n° 90.

ÉTAT DES TROUPES QUI SONT SOUS NAMUR, 13 OCTOBRE 1703[1].

(*Voir page* 134.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Gardes de Cologne	2	De Cologne	9
Deynse	1	Ferrare, dragons	3
Caraccioli	1	Heyder	2
Blaisois	1	Egmont	2
Roussillon	2	Glime	2
Vexin	2	Montrevel	2
Saint-Sulpice	2	Bar	2
		Los Rios	2
TOTAL	11	TOTAL	24

ÉTAT DES TROUPES AUX ORDRES DE M. DE PRACONTAL, 14 OCTOBRE 1703[2].

(*Voir page* 136.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Orléans	2	Fiennes	2
Royal	1	Parabère	2
Boulonnais	1	Sommery	2
Brie	1	Meuve	2
Agenais	1	Louvigny	2
Quercy	1	Fraula	2
Cambresis	1	Flavacourt, dragons	3
Beauvoisis	1		
Zurlauben	2		
Lorraine	1		
Condé	1		
Aulnis	1		
Auxerrois	1		
DÉTACHEMENT COMMANDÉ PAR M. LE COMTE DE HORNES, QUI VA JOINDRE M. DE PRACONTAL.			
Languedoc	2	Montrevel	2
Gondrin	2	Rosen	2
Vexin	2	Heyder, espagnol	2
		Dragons du roi	3
TOTAL	21	TOTAL	24

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1654, n° 100.

[2] *Idem*, n° 125.

POSITION DE L'ARMÉE, 17 OCTOBRE 1703 [1].

(*Voir page* 136.)

A Beckum et Best, cinq bataillons et deux régiments de dragons.

Près du château de Rummen, six bataillons.

Vis-à-vis du hameau de Kuners, sept bataillons.

Près de Rothem, deux escadrons.

Près de Zellick, seize escadrons.

Près de Webbecom et Beckevoort, sept bataillons.

Sous Diest, six bataillons et un régiment de dragons.

Près du gibet, entre Diest et Sichem, neuf bataillons.

Sous Sichem, trente-trois escadrons.

L'artillerie à Vauroy, à moitié chemin de Diest à Tirlemont, avec les fusiliers et bombardiers, deux bataillons.

A Louvain, deux régiments de mousquetaires.

Sous Namur, cinq bataillons et vingt-cinq escadrons.

Avec M. de Pracontal, vingt et un bataillons et vingt-quatre escadrons.

CONVENTION FAITE, AUJOURD'HUI 4 NOVEMBRE 1703, ENTRE LES COMMISSAIRES SOUSSIGNÉS, EN VERTU DES POUVOIRS DE PART ET D'AUTRE, POUR RÉGLER L'ÉQUIVALENT DE L'ÉCHANGE FAIT ET A FAIRE ENTRE LES DEUX ARMÉES, SUIVANT LA CONVENTION DE WILDRE, DU 10 OCTOBRE DERNIER [2].

(*Voir page* 141.)

On se rendra, sans s'en tenir compte de part et d'autre, les aumôniers ou ministres, médecins, directeurs généraux et particuliers, chirurgiens, apothicaires et autres officiers servant dans les hôpitaux, ainsi que les femmes de quelque qualité et condition qu'elles puissent être; les enfants au-dessous de douze ans, postil-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1654, n° 142.

[2] *Idem*, vol. 1658, n° 21.

lons, messagers, domestiques et valets, tambours, hautbois, fifres, trompettes et timbaliers.

On se rendra soldat pour soldat, cavalier pour cavalier, dragon pour dragon, officier pour officier, de même rang et de même qualité.

Après ledit échange fait, s'il se trouve de part et d'autre des officiers prisonniers de guerre, on continuera l'échange sur le pied de l'équivalent réglé en la manière suivante.

Cinq soldats pour deux cavaliers.
Deux soldats pour un dragon.

INFANTERIE.

Deux soldats pour un sergent.
Trois soldats pour un enseigne, sous-lieutenant ou lieutenant réformé.
Cinq soldats pour un lieutenant ou capitaine-lieutenant.
Douze soldats pour un capitaine.
Seize soldats pour un major.
Trente soldats pour un lieutenant-colonel.
Quarante-huit soldats pour un colonel.
Douze soldats pour un commissaire des guerres
Soixante et dix soldats pour un brigadier.

CAVALERIE.

Trois soldats pour un maréchal des logis ou vaguemestre.
Huit soldats pour un cornette ou aide-major.
Douze soldats pour un lieutenant.
Vingt-quatre soldats pour un capitaine.
Vingt-huit soldats pour un major.
Trente soldats pour un lieutenant-colonel.
Quarante-huit soldats pour un colonel.
Soixante et dix soldats pour un brigadier.

DRAGONS.

Trois soldats pour un maréchal des logis ou sergent de dragons.
Six soldats pour un cornette ou un aide-major.
Huit soldats pour un lieutenant.
Dix-huit soldats pour un capitaine.

Vingt-quatre soldats pour un major.
Trente soldats pour un lieutenant-colonel.
Quarante-deux soldats pour un colonel.
Soixante et dix soldats pour un brigadier.

Et s'il arrive qu'il y ait de part et d'autre quelque officier ou autre servant dans les armées ou places de guerre, duquel il ne soit pas fait mention au présent état, il sera échangé, suivant sa qualité, au prorata du capitaine d'infanterie sur ledit pied de douze soldats.

Les colonels, capitaines, majors, cornettes et autres officiers réformés à la suite des régiments, seront échangés sur le pied d'un tiers de ce qu'un officier en pied de même dignité et de même rang doit payer.

CAPITULATION DE GUELDRE, 15 DÉCEMBRE 1703[1].

(*Voir page* 145.)

ARTICLE PREMIER.

A l'égard de la religion, eglises, priviléges de la ville et magistrature, cela est accordé sur le pied de la capitulation de Venloo et de Ruremonde

La religion catholique, apostolique et romaine sera maintenue et conservée, sur le même pied qu'elle est à présent, dans la place et ville de Gueldre et dépendances, sans pouvoir l'inquiéter en aucune manière, sous quelque prétexte que ce puisse être, et tous les bourgeois et habitants de ladite ville et dépendances seront maintenus et conservés dans la possession de la grande eglise occupée et servie par les pères Carmes, comme des églises des autres lieux et dépendances de ladite ville, comme aussi de tous leurs droits, honneurs et priviléges de la ville et magistrature, et de tous autres dont ils peuvent avoir joui et jouissent à présent; et ne pourront être inquiétés par aucun nouvel établissement de religion et de droit et autres choses, que ceux auxquels ils sont actuellement obligés envers leur légitime souverain le roi d'Espagne, ce qui sera exécuté sur le même pied des bourgeois et habitants des lieux dépendant de ladite ville, et lesdits bourgeois et habitants de ladite ville seront maintenus

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1658, n° 217.

dans leurs charges et emplois dont ils sont actuellement pourvus.

ART. 2.

Cet article est aussi accordé sur le pied de la capitulation de Venloo et de Ruremonde.

Il sera permis auxdits bourgeois et habitants de ladite ville et dépendances de Gueldre, de rebâtir et réparer toutes les églises de ladite ville et dépendances, et leurs maisons détruites par le bombardement ou auparavant. Il sera permis aussi aux uns et aux autres, de quelque nation qu'ils soient, à ceux qui ne voudront plus rester dans ladite ville de Gueldre et dépendances, de pouvoir se retirer où bon leur semblera avec leurs effets et familles, et disposer de leurs biens à leur volonté, sans qu'il leur soit donné aucun empêchement sur cela ni aucun tort; et tous ceux de la ville de Gueldre et dépendances, de quelque nation qu'ils soient, qui voudront rester, seront conservés dans tous leurs droits, honneurs et anciens priviléges, et rétablis dans la possession de leurs biens, en quelque endroit qu'ils soient situés, sans être nullement molestés ni recherchés pour quelque raison ni sous quelque prétexte que ce soit, ni pour avoir des emplois et pour avoir suivi le service du roi, en quelque qualité que ce puisse être.

ART. 3.

Accordé comme l'article précédent.

Les maisons et communautés des religieux et religieuses et hôpitaux de ladite ville de Gueldre et dépendances seront aussi maintenus et conservés dans tous leurs droits ou autres établissements, et il leur sera aussi permis de rebâtir et réparer leurs églises et couvents, ainsi qu'il est expliqué dans l'article précédent.

ART. 4.

On réglera cet article avec le magistrat.

Les troupes qui peuvent être en garnison dans ladite place et ville de Gueldre et dépendances ne pourront exiger ni prétendre des bourgeois de ladite ville et dépendances que le simple logement, sans autres ustensiles que le lit, ainsi qu'ils le fournissent aux troupes de sa majesté.

ART. 5.

Accordé pour les honneurs avec

Les troupes qui composent la garnison de ladite

deux pieces de canon de douze livres de balles, les chevaux nécessaires pour leur transport, et douze coups pour le canon et pour les soldats; comme aussi les outils et charrettes convenables seront fournis sur le pied de la capitulation de Venloo et Ruremonde.

place et ville de Gueldre, au service des deux couronnes, de quelque nation qu'elles soient, sortiront avec toutes les marques d'honneur que l'on peut donner en pareil cas, tambours battants, enseignes déployées, la mèche allumée par les deux bouts, balle en bouche; et à sa suite elle conduira six pièces de canon de fonte de vingt-quatre et douze livres de balles pour chaque pièce, et deux mortiers aussi de fonte. Chaque pièce de canon et les mortiers auront leurs affûts et avant-trains attelés d'autant de chevaux et harnais qu'il sera nécessaire pour tirer lesdits canons et mortiers et autres munitions, comme aussi de la poudre, balles et bombes pour douze coups pour chaque canon et mortier, et à chaque soldat de la poudre et balles pour vingt-quatre coups; et cent outils et instruments, comme pelles, haches, pioches, pour lesquels il sera aussi fourni les chevaux et charrettes nécessaires; le tout, pour cet article, aux dépens du pays, pour les transporter, aussi bien que les munitions de guerre qui leur seront accordées.

ART. 6.

Accordé, et, apres qu'on aura donné une specification, l'on conviendra du nombre des charrettes.

Quand ladite garnison de la place et ville de Gueldre sortira, ce sera par la porte de Stralen, suivant le grand chemin de Louvain, et elle pourra transporter et conduire avec elle, en sûreté, tous les meubles, effets et équipages, chevaux, mulets des officiers, soldats, cavaliers et dragons, ou les vendre dans la Gueldre ou en chemin, selon qu'ils le jugeront à propos; et dans le nombre des officiers sera compris tout l'état-major du premier rang jusqu'au dernier qui sont à la solde des deux couronnes, y compris les officiers d'artillerie, ingenieurs et autres employés à la guerre ou autrement, au service des deux couronnes, avec leurs familles et effets; et l'on fera donner à ladite garnison une escorte pour la conduire en sûreté jusqu'à l'endroit ou il sera spécifié qu'elle se rendra, comme aussi toutes les voitures nécessaires pour transporter les officiers, soldats, cavaliers, dragons ou autres malades ou blessés, pour les nourrir et coucher comme à l'hôpital pendant la route, et tous les équipages des officiers, soldats, cavaliers, dragons et autres, et les che-

vaux nécessaires pour la conduite de l'artillerie et munitions de guerre accordées à la garnison.

ART. 7.

Accordé sur le pied de la capitulation de Rhinberg, ou plus tôt s'il se peut.

La garnison de Gueldre sortira, huit jours après la présente capitulation arrêtée et signée de part et d'autre, pour se rendre à Louvain ou à Malines, par le chemin le plus court, à petites journées; et l'escorte qui lui sera donnée l'escortera jusqu'à celle des deux villes dont on conviendra; et ladite garnison sera logée, sur la route, dans les lieux propres et capables de la contenir, et on lui donnera les fourrages nécessaires, aux dépens des lieux où elle sera logée, comme aussi toutes les voitures nécessaires, ainsi qu'il est dit ci-devant. M de Betis s'engagera de faire tenir à ladite garnison, dans tous les lieux de la route, tout le bon ordre que l'on pourra souhaiter.

ART. 8.

Accordé, et on leur fournira le nécessaire à un prix raisonnable.

Les officiers, soldats, cavaliers et dragons malades et autres blessés qui ne seront pas en état de suivre la garnison quand elle sortira, pourront rester dans ladite ville et place de Gueldre, avec un ou deux officiers subalternes, un chirurgien et autres gens nécessaires pour les assister jusqu'à parfaite guérison, et, pendant le séjour qu'ils seront obligés de faire dans ladite place, on leur fournira les choses dont ils pourront avoir besoin, et on leur conservera et les laissera jouir de celles qu'on leur aura laissées pour leur entretien et soulagement, selon l'état qui leur en sera laissé par le commissaire des guerres; et quand lesdits officiers, soldats, cavaliers, dragons et autres malades ou blessés seront entièrement guéris et en état de joindre leur régiment, on leur donnera des passe-ports et escortes, s'il en est nécessité, pour être conduits en toute sûreté, par les chemins les plus courts à ladite ville ou aura été conduite la garnison, leur faisant donner des vivres en payant à un prix raisonnable, et des voitures nécessaires sans payer, s'ils en ont besoin, dans chaque endroit où ils logeront, soit pour eux soit pour porter les fournitures que l'on est obligé de laisser à ladite place, pour les malades.

ART. 9.

Accordé.

Tous les officiers, soldats, cavaliers et dragons et tels autres qu'ils puissent être de la garnison de Gueldre, ne pourront être arrêtés pour aucune dette ni pour autre chose, dont les bourgeois et autres ne feront pas voir des billets comme il leur sera dû, ayant été publié dans ladite ville que tous les bourgeois ou autres à qui il aurait pu être dû par les officiers, soldats, cavaliers et dragons et autres de ladite garnison eussent à s'adresser aux majors des corps, pour tirer desdits majors ou autres officiers, des billets des sommes qui leur pourraient être dues, et que s'il se rencontrait quelque difficulté entre lesdits officiers, soldats, cavaliers et dragons et autres, les différends qu'ils pourraient avoir sur cela seront accordés à l'amiable par M. de Betis et M. Hoquart; ce qui sera aussi observé à l'égard de ce qui regarde le roi, comme aussi, qu'il ne sera repris ni à sa majesté ni à ceux qui sont au service des deux couronnes, aucun argent ni frais de ce qui peut et a pu provenir des contributions qu'on a eues du pays de Cleves ou autres endroits, comme aussi des bestiaux, chevaux ou autres chose qui pourraient avoir été pris et enlevés pour les contributions ou à la guerre, sur les pays ou autres du voisinage, et même de la place et ville de Gueldre et sa dépendance.

ART. 10.

Accordé sur le pied de la capitulation de Venloo et Ruremonde; mais les receveurs et autres officiers seront responsables que les registres et autres documents ne s'emportent ni se perdent.

Le receveur du roi, les officiers de justice ou autres, ayant des emplois au service de sa majesté dans ladite ville de Gueldre et ses dépendances, seront chacun maintenus dans leurs charges et emplois, sans qu'ils en puissent être privés ni changés, et il leur sera continué les mêmes appointements, droits, priviléges et émoluments qui leur ont été accordés par sa majesté, et dont ils ont joui jusqu'à présent.

ART. 11.

Accordé.

Les officiers du roi chargés du payement des troupes et commis pour le trésor, les vivres et hôpitaux, sortiront tous leurs effets et papiers qu'ils pourront

avoir, chacun à leur part de ce qui les regarde, et il leur sera permis de vendre ce qu'ils ne pourront ni ne voudront pas emporter.

ART. 12.

Accordé pour le nécessaire et que les vivres ne soient reçus que par la porte occupée par les troupes du blocus; ainsi le gouverneur mettra de tels ordres aux autres portes, que personne n'entre ou ne sorte, sous quelque prétexte que ce puisse être.

Il sera permis à la garnison de ladite place de Gueldre de se fournir, pendant le temps du séjour qui lui sera accordé, de toutes les choses nécessaires pour son usage, qui sont dans la place; et il lui sera aussi permis de faire venir du dehors les choses dont elle aura besoin, qui ne se trouveront pas dans ladite place.

ART. 13.

Accordé sur le pied de l'article 12.

Il sera aussi permis à ladite garnison de Gueldre, quand elle sortira, de prendre avec elle, des magasins du roi, des vivres, fourrages et autres choses, autant et pour le temps qu'elle jugera à propos.

ART. 14.

Accordé.

Durant le temps que la garnison se préparera à sortir, et même dans le temps de la sortie, il ne sera permis à aucun officier, soldat, cavalier et dragon des troupes à qui la place sera remise, d'entrer dans ladite place ni d'en approcher plus près que la portée du canon; comme aussi les officiers de ladite garnison empêcheront que qui que ce soit ne sorte de ladite place pendant ledit temps.

ART. 15.

Accordé sur les aides et subsides qui ont été dus avant le blocus de la place.

Quant aux deux cents vaches qui ont été fournies par les villages circonvoisins de ladite ville de Gueldre, pour la subsistance de la garnison, il en sera tenu compte auxdits villages par le receveur de sa majesté en cette ville, sur les aides et subsides dus au roi, jusqu'au jour de la réduction de la place, par la haute et basse Amanie, dans lesquelles lesdits villages sont compris, sans que les habitants desdits villages à qui lesdites vaches appartenaient puissent prétendre,

sous quelque prétexte que ce soit, d'en être payés d'aucune manière.

ART. 16.

Accordé sur le pied de l'article 15.

Quant au foin qui a été aussi fourni par la haute et basse Amanie pour ladite garnison, il en sera pareillement tenu compte auxdits habitants sur lesdits aides et subsides, suivant l'article ci-dessus, et suivant le compte qui en sera fait avec eux, de l'un et de l'autre article, après lequel ils payeront le restant en argent comptant, ou donneront bonne et suffisante caution.

ART. 17.

Accordé pour ceux qui ont été faits pendant le blocus : les autres prisonniers faits avant le blocus seront aussi mis en liberté entre les mains du gouverneur, moyennant qu'il s'engage de nous faire remettre un pareil nombre de ceux qui ont été faits à l'action du comte de Stirum, sur le Danube.

Des que la présente capitulation sera arrêtée et signée, on se rendra sans rançon, de part et d'autre, tous les prisonniers, tant officiers que soldats, cavaliers et dragons, faits avant et pendant le blocus, sans pouvoir les retenir sous quelque prétexte que ce puisse être.

ART. 18.

Accordé, après que cette capitulation sera signée de part et d'autre, et qu'on aura remis une heure après une des portes de la ville aux troupes du blocus.

Des que la capitulation sera signée, il sera permis à M. de Betis d'envoyer à son excellence M. le marquis de Bedmar, à M. le maréchal de Villeroy et à M. le maréchal de Boufflers, des courriers auxquels on donnera les passe-ports nécessaires pour aller et revenir en sûreté, et chargés de leurs dépêches.

ART. 19.

Accordé.

La garnison de Gueldre sortira le jour marqué, sur les huit heures du matin, ou plus tôt si elle le souhaite, et ne pourra être retardée, arrêtée ni molestée sous aucun prétexte que ce puisse être, tant pour ses personnes que pour les équipages ; et elle conduira avec elle toute l'artillerie et les munitions de guerre ou autres qui lui seront accordées.

ART. 20.

Le général engage sa parole qu'il ne sera fait aucun mal ni à

On donnera des otages tant pour la sûreté des officiers, soldats, cavaliers, dragons et autres, malades

la garnison qui sortira, ni à ceux qui resteront.

ou blessés, qu'on sera obligé de laisser à Gueldre, que pour les dommages et torts qu'on pourrait faire à la garnison, du jour de son départ de Gueldre jusqu'à son arrivée à Louvain, et du temps que les malades ou blessés resteront à Gueldre, et auront rejoint à Louvain.

ART. 21

Accordé, aux conditions que M. de Betis répondra de son retour à Gueldre.

Il sera donné au commissaire des guerres un passe-port pour aller à Bruxelles et en revenir diligenter le payement des dettes du roi et de la garnison qui est présentement dans ladite ville, reconnues, comme il est dit ci-dessus, par des billets; et, pour sûreté desdites dettes, le trésorier chargé du payement des troupes restera dans Gueldre jusqu'à l'entier remboursement desdites dettes; après quoi il lui sera donné un passe-port, ainsi qu'au commissaire des guerres, comme une escorte et les voitures nécessaires pour le retour de l'un et de l'autre à Bruxelles, sans qu'ils puissent être retenus ni arrêtés pour quelque autre sujet que ce puisse être.

ART. 22.

Accordé.

Tous les chariots, charrettes, chevaux, harnais et voitures nécessaires pour transporter et conduire l'artillerie et les munitions de guerre et toutes autres choses ci-dessus spécifiées, selon l'état qui sera donné et réglé, seront prêtes et fournies à Gueldre deux jours avant le départ de la garnison, et apporteront avec eux du fourrage et des vivres pour eux, afin de n'être point à la charge des bourgeois ni de la garnison.

ART. 23.

Accordé, sur le pied de Venloo et de Ruremonde.

Il ne sera permis de part et d'autre de solliciter aucun soldat à déserter, de quelque nation que ce soit, ni même d'en recevoir d'aucun côté, sous quelque prétexte que ce puisse être, pas même sous celui de désertion; et les officiers des deux partis pourront les reprendre en toute liberté.

ART. 24.

Accordé.

On donnera de l'escorte de part et d'autre à l'équipage, pour aller avec la garnison, en toute sûreté,

marchant devant ou après ladite garnison, comme il conviendra.

ART. 25.

Accordé. Le commandant de l'escorte tiendra lieu d'otage, et M. de Betis donnera deux officiers de caractère pour la sûreté du retour de l'escorte.

La présente capitulation et tous les articles qu'elle contient seront ratifiés et signés par M. le général comte de Lothum et M. de Betis, mestre de camp d'infanterie et gouverneur de Gueldre, et se promettront réciproquement et de bonne foi que le tout sera exécuté sans la moindre altération quelconque; M. le comte de Lothum, au surplus, sera garant de la validité des passe-ports qu'il donnera, en général et en particulier, pour la garnison auprès de telles troupes qu'elle pourra rencontrer, depuis son départ de Gueldre jusqu'à son arrivée à Louvain; et, pour plus grande sûreté, il donnera en otage deux officiers de caractère.

ART. 26.

Accordé.

On renverra à Gueldre, en toute sûreté, d'abord cette capitulation arrêtée et signée, M. le brigadier Boham et M. le commissaire Hoquart, qui sont envoyés à Wesel par M. de Betis pour traiter de cette capitulation.

ART. 27.

Pour ce qui regarde les articles 27, 28 et 29, il sera observé comme dans la capitulation de Venloo et Ruremonde.

Toutes les écoles, en quelque langue que ce soit, pour instruire la jeunesse dans la religion catholique, apostolique et romaine, resteront dans l'état où elles sont aujourd'hui, sans qu'on puisse, sous quelque prétexte que ce soit, y rien changer.

ART. 28.

Attendu la perte que les bourgeois de ladite ville ont faite pendant le bombardement, de leurs maisons, églises et autres meubles et effets, il leur sera accordé vingt-cinq années de franchise de tous droits, impôts, subsides et autres, de quelque nature que ce soit; et le droit de poids et balance pour peser les grains et farines, que sa majesté a accordé à ladite ville, sera maintenu et conservé pour toujours au profit de ladite ville.

ART. 29.

Il ne sera rien demandé aux églises, couvents,

ni aux bourgeois, pour les cloches et ustensiles de cuivre, fer, fonte et autre espèce de métal qui se trouveront chez les bourgeois; tout ce que le magistrat de la ville de Gueldre a disposé pour les affaires de Gueldre jusqu'à présent sera valable, et il en pourra disposer à l'avenir, comme il a fait auparavant, sans qu'il lui soit fait là-dessus aucun empêchement, pour quelques raisons que ce puisse être.

Après la signature de la présente capitulation, les commissaires de l'artillerie, munitions et vivres, seront obligés de montrer incessamment et de bonne foi, aux officiers commis de la part de M. de Lothum, tous les magasins de guerre et de bouche, d'en donner des listes exactes et les clefs des magasins, et seront obligés de découvrir toutes les mines et souterrains; et aussi le gouverneur s'engagera à ne pas permettre qu'il soit fait aucun dégât ou écart des munitions de guerre ou de bouche, sous quelque prétexte que ce puisse être.

ÉTAT DES QUARTIERS DES ALLIÉS LE 1er DÉCEMBRE 1703 [1].

(*Voir page* 146.)

EMPLACEMENTS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.	
	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Aix	Voudenbergh	1	Erbach	2
	Deenen	2	Saxe-Heilbourg	2
	Pruissen	1		
Limbourg	De Lunebourg, à la solde de la Hollande	2	Bulauw, dragons	4
			Wildes	4
	De Lunebourg, à la solde de l'Angleterre	6	Lyf régiment	2
			Wooght	2
			Noyelles	2
Bonn et dans la ligne de Posterings	Hessen	6	Erf-Prinz, dragons	4
	Eisenach	1	Hesse-Hombourg, *idem*	4
	Spiegel	1	Lyf régiment	2
	Berner	1	Spiegel	2
	Aderkast	1		
	A reporter	22	*A reporter*	30

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1658, page 152.

EMPLACEMENTS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.	
	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
	Report.....	22	*Report*.....	30
			Bois-David.....	2
			Frischapel.....	2
			Pentz.....	2
			Goden.....	2
La ligne de Postes-rings.....	.....	.....	Schulembourg, dragons.	3
			Rantzau	2
			Brockdorff.....	2
			Wytterwick.....	2
			Schmettau.....	2
			De Witz.....	2
	Prinz Carl von Hessen..	2		
Huy.....	Prinz Albrecht.....	2	Graef Van Nisle.....	1
	Troigne.....	1		
	Dedem.....	1		
	Deenen.....	2		
	Schulembourg, dragons.	1		
	Oxenstjern.....	1		
	Coliar.....	1		
	Swarts.....	1	Oostvriesland.....	2
Liége.....	Kroon Prinz.....	1	Deenen.....	2
	Reinhard.....	1	Pruissen.....	2
	Ameliswert.....	1		
	Nagel.....	1		
	Henkelom.....	1		
	Murray.....	1		
	Birkenfeld.....	1	Matha, dragons.....	2
	Holstein-Plum.....	1	Dopst, dragons.....	4
	Chambrier.....	1	Deenen.....	5
Maestricht et Viset.	Albemarle.....	2	Hunerbeen.....	2
	Deenen.....	5	Pruissen.....	2
	Lunebourg.....	1	Dompré.....	2
	Jeamart.....	1		
Maesseyk.....	Keppel.....	1	Tilly.....	2
Stephanswert.....	Waes.....	1		
Wert.....	Carls.....	1	Chanclos.....	2
	Holstein-Beck.....	1		
	Slangenborg.....	1	Deenen.....	4
Ruremonde.....	Deenen.....	1	Baldewyn.....	1
	Pruissen.....	1		
	Hamilton.....	1		
	Anhalt-Berneburg.....	1	Prinz Wilhelm von Hessen, dragons.....	5
Venloo.....	Gruys.....	1		
	Tscharner.....	1		
	Leyck.....	1	Hornberg, dragons...	3
Grave.....	Tscharner.....	1		
	Ammema.....	1	Van der Natt, dragons..	1
Nimègue.....	Buchwald.....	1	Emminga.....	2
	A reporter...	70	*A reporter*...	98

EMPLACEMENTS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.	
	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
	Report.....	70	*Report*.....	98
Thielen.....	Elst.....	1	Athlone.....	2
Bommel et S.-André.	Une compag. de Holstein Norborg..... Une compag. de Falais..	// // //		
Arnheim.....	Dona.....	1	Cralingen.....	2
Duisbourg.....	2 compag. de Welderen.	//	Stubenwal.....	3
			La Leck.....	1
Zutphen.....	Elberfeld.....	1	Leck.....	1
			Vitinghoff.....	1
Zwolle.....	Canaris.....	1	Obdam.....	2
Deventer.....	Heyden.....	1	Grafstein.....	2
Campen.....	Vegelin.....	1	Bandits.....	4
Vriesland.....	Prinz Stadthouder....	2	Gardes du corps.....	1
			Nassau-Vriesland.....	2
Groningue.....	Ripperda.....	1	Hesse-Hombourg.....	3
Coeverden.....	Schratenbach.....	1		
Utrecht.....	Pallant.....	1	Driesbergen.....	2
Delft et La Haye...	Hollande, gardes.....	2	Gardes du corps.....	1
			Gardes bleues.....	2
Briel et Hellevoet-sluys.....	Swansbel.....	1		
Hertogenbosch....	Régiment royal.....	2	Albemarle.....	4
	Revet.....	1	Windham.....	2
	Ferguson.....	1	Schomberg.....	2
	Meredits.....	1		
Hensden.....	Berrimore.....	1	Tennagel.....	2
	Derby.....	1		
	Gardes.....	1		
Worcum.....	Ingolsby.....	1	Ros, dragons.....	2
Gorcum.....	Marlborough.....	1	Truiot, dragons.....	2
			Rochefort.....	2
Gertruydenberg..	Nortengroy.....	1		
Narden.....	2 comp. de Friesheim.	//		
Breda.....	Salisch.....	1	Aurochs.....	2
	Englische-Garde.....	1	Lumlay.....	2
	Churchill.....	1	Woodt.....	2
	Webbe.....	1	Cadogan.....	2
	Houw.....	1		
	Hamilton.....	1		
Willemstadt et Klander.....	Saint-Amant.....	1		
Berg-op-Zoom et Steenberghen....	Bartels.....	1		
	Lorn.....	1	Waleff, dragons.....	4
	Lauder.....	1	Eeck.....	2
	Cappel.....	2		
	Dalrimple.....	1		
	Tenkham.....	1		
	A reporter...	109	*A reporter*...	157

EMPLACEMENTS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.	
	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
	Report.....	109	*Report*.....	157
	Général Cochorn....	1		
	Lindeboom.....	1		
	Lockman.....	2		
	Steenhuysen.....	1		
	Sturler.....	1		
	Isinga.....	1		
	Linstau.....	1		
	Torsay.....	1		
En Flandre, sous les ordres du général Cochorn.....	Lisle-Marais.....	1	Slippenbach, dragons..	3
	Ranck.....	1	Paul.....	2
	Oostvriesland.....	//		
	Engelinck.....	1		
	Sacconay.....	1		
	Kesewits.....	1		
	Landsberg.....	1		
	Pruissen.....	1		
	Southland.....	1		
	Vanderbeck.....	1		
	Plettenberg.....	1		
	Spaar.....	1		
Zélande.....	Belcastel.....	1		
A Sevenberghen jusqu'à Gertruydenberg.....	Schmettau.....	//	Schmettau, dragons...	4
			Hoorenberg.....	1
			Rhoo.....	1
Meurs.....	2 compagnies de Flægel.			
	2 comp^ies de Vicousse...	//		
	Schwerin.....	1		
	Seckendorf.....	1		
	Sturler.....	1		
	Beinhem.....	1		
	Janus.....	1		
Sur le Rhin.....	Wildkes.....	1	Chur-Pfalz.....	8
	Goor.....	1		
	Pruissen.....	2		
	Hessen.....	3		
	Chur-Pfalz.....	8		
	Fagel.....	1		
	Friesheim.....	1		
	Welderen.....	1	Rhoo.....	1
	Holstein-Norborg.....	1	Hoorenberg.....	1
Destinés pour le Portugal.....	Falais.....	1	Mathia, dragons.....	2
	Vicousse.....	1	Raby, dragons.....	3
	Steenhope.....	1	Slippenbach, dragons..	1
	Portmore.....	1		
	Blood.....	1		
	Stuart.....	1		
	TOTAL.....	160	TOTAL.....	184

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ITALIE.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 11 décembre 1702[1]. (*Voir page* 150.)

Mon cousin, les mouvements des troupes de l'empereur, du côté de la Bavière, me donnent lieu d'appréhender que l'électeur, qui ne se croit pas en sûreté avec le nombre de troupes qu'il a, n'écoute des propositions qui pourraient lui être faites de la part de l'empereur, s'il ne voit aucune sûreté apparente de la jonction de mes troupes avec les siennes. Vous savez l'impossibilité qu'il y a eu de la part du maréchal de Villars de s'avancer dans les montagnes sans artillerie, sans caissons et sans bagages, au milieu de défilés presque impraticables, défendus par des forts qui étaient gardés par des troupes de l'empereur et des milices du pays. Tous ces embarras, quoique considérables, auraient pu être surmontés, s'il y avait eu des moyens pour faire subsister mon armée dans une marche au moins de cinq ou six jours. Si l'électeur de Bavière avait fait avancer ses troupes, rien n'aurait pu empêcher la jonction. Il prétend qu'il n'a pas été en état de faire davantage que ce qu'il a fait. S'il est ferme dans ses engagements, il faut oublier le passé et songer, dans l'avenir, à trouver des moyens de le fortifier. Je vois par la distribution de l'armée du prince de Bade pour les quartiers d'hiver, qu'elle garde les avenues de la Bavière du côté du Rhin, et qu'il ne sera pas possible d'envoyer à l'électeur de Bavière des troupes de ce

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1528, page 201.

côté-là. Il avait proposé, lorsqu'il vous envoya le sieur Merci, d'en faire avancer par la vallée de Côme et d'entrer par le col de Fuentes dans le pays des Grisons. Cette route, difficile par elle-même, pourrait servir, si les Grisons étaient d'assez bonne volonté pour laisser passer mes troupes chez eux. Les ménagements qu'ils ont à garder avec l'empereur ne leur permettraient pas d'avoir cette complaisance; et si j'étais obligé de prendre cette route, je ne le pourrais faire que par la force, ce qui ne réussirait peut-être pas; mais j'ai de trop bonnes raisons pour y songer. Il m'est venu en pensée, connaissant votre zèle comme je le connais, que s'il y avait un moyen d'envoyer du secours à l'électeur de Bavière, c'était par le Tyrol, en faisant un détachement au moins de dix à douze mille hommes de l'armée que vous commandez. Le prince Eugène est d'une faiblesse à n'oser rien entreprendre. Il a lui-même une partie de son armée de ces côtés-là; et si vous pouviez fortifier l'électeur de Bavière, la guerre d'Italie serait finie; mais, pour y réussir, il est nécessaire, avant toutes choses, que vous vous concertiez avec lui sur la manière et la possibilité de faire cette jonction, et que vous lui dépêchiez un officier capable et entendu, qui soit en état de vous répondre sur toutes les difficultés qui se pourront rencontrer : les principales sont de trouver des vivres et des fourrages pour les troupes que vous enverrez, et de savoir précisément le nombre des ennemis qui pourront s'opposer au passage et à la jonction. J'ai peine à croire que si l'électeur de Bavière ne marche avec un corps considérable au-devant du détachement que vous lui enverrez, il puisse pénétrer jusqu'à lui. Il serait de son intérêt de le faire, mais en même temps il sera retenu par la crainte qu'en s'éloignant de son pays, les troupes de l'empereur ne s'en approchent et n'y fassent quelques courses. Faites-lui bien connaître, en cas que vous soyez en état de lui envoyer les dix ou douze mille hommes dont il a besoin pour se soutenir, que ces embarras ne sont point comparables à ceux dans lesquels il se trouvera s'il ne prend pas une forte résolution de se mettre en état de porter la guerre au milieu de l'empire et de faire faire la

paix à des conditions qui seront si avantageuses pour lui, que s'il manque cette occasion d'élever sa maison, il ne la retrouvera de sa vie; qu'il a lieu de tout appréhender du ressentiment de l'empereur, et que, quelque accommodement qu'il fasse avec lui, il n'oubliera jamais qu'il a dérangé les projets de cette campagne, qu'il est cause que le prince de Bade a été battu et que ses troupes ont été obligées de repasser le Rhin pour hiverner dans les terres de l'empire. Si les vues que j'ai eues peuvent réussir, il n'y a pas un moment à perdre. Vous choisirez les troupes les plus complètes pour passer en Bavière, sans attendre les recrues : elles trouveront des facilités pour en faire dans ces pays-là. L'unique attention que vous devez avoir est de leur faire fournir des armes pour les bataillons et escadrons entiers, comme s'ils étaient complets, car il n'y a aucune ressource en ce pays-là pour leur en procurer. Ne craignez pas, si l'armée du prince Eugène s'augmente, que je vous laisse dans une situation à perdre les avantages que vous avez pris pendant cette campagne. Mon intention est de remplacer de l'armée d'Allemagne le même nombre de troupes que vous ferez joindre, puisqu'elles étaient destinées à passer en Bavière; et si ce projet réussit, et que les mêmes difficultés à pénétrer dans les montagnes de l'autre côté du Rhin subsistent, je continuerai à me servir de la voie d'Italie, jusqu'à ce que l'électeur de Bavière soit assez fort pour se faire ouvrir le passage par la supériorité de son armée. Cette lettre ne doit point vous déterminer : elle peut vous donner une idée propre à diriger un grand projet. Vous avez beaucoup à travailler pour l'exécuter; et, avant toutes choses, c'est à vous de voir si vous êtes en état de détacher un corps de troupes aussi considérable que celui que je vous demande, car sans cela vous n'avez rien à faire.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Mantoue,

J'ai reçu la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire au sujet de M. de Bavière. Je connais l'importance de ce projet; et je souhaiterais de tout mon cœur qu'il pût s'exécuter, n'ayant d'autre envie que de pouvoir faire quelque chose qui lui soit agréable.

28 décembre 1702[1]. (*Voir page 150.*)

Je me suis déjà informé du chemin ; j'en serai encore mieux instruit dans quelque temps; cependant j'ai trouvé, en mesurant sur la carte avec le compas, qu'il y a quarante-cinq lieues de France, de Torbole, qui est à l'autre bout du lac de Garde, jusqu'à Mentzingen; et si M. le maréchal de Villars n'a pu joindre M. de Bavière à cause qu'il y avait six jours de marche dans un pays de montagnes dont les passages étaient gardés, de ce côté-ci il y a plus de vingt jours de marche, les passages gardés non-seulement par les milices du pays, mais aussi par six mille hommes détachés de l'armée du prince Eugène. Les neiges même, dans ces montagnes-ci, sont beaucoup plus grandes que du côté de Huningue; et il n'est pas praticable d'y mener du canon, non plus que de l'autre côté. De plus, votre majesté souhaite que je détache douze mille hommes des troupes les plus complètes. Il se trouve que ce sont presque tous les vieux bataillons qui sont le mieux en état, de sorte qu'en nous en défaisant votre majesté peut compter que nous nous priverons de toute l'élite de son armée. Vous ne me faites point l'honneur de me marquer, sire, combien il doit y avoir de cavalerie dans ce corps de douze mille hommes. Je suis bien aise, avant que de recevoir sur cela les ordres de votre majesté, de l'avertir que la mortalité qui dure encore parmi les chevaux a été à un point que trente escadrons à présent ne peuvent me fournir mille hommes à cheval. Je crois qu'il est de mon devoir de représenter à votre majesté toutes les difficultés de cette entreprise. Cependant, comme il peut arriver que l'exécution n'en soit pas impossible si M. de Bavière fait quelques efforts de son côté pour s'approcher de nous, j'ai cru qu'il était nécessaire de lui envoyer quelqu'un capable de pouvoir entrer en matière avec lui, et de me rendre un bon compte de tout ce qu'il sera en état d'exécuter. J'ai jeté les yeux pour cette commission sur M. de Barbesières, non-seulement parce que je le crois des plus capables et des plus zélés pour le service de votre majesté, mais aussi

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1592, n° 375.

parce qu'il est connu de M. de Bavière, et qu'il l'a vu plusieurs fois à la prise de Mayence. Je le ferai passer par Coire, et j'espère que par ce chemin-là il joindra aisément M. l'électeur. J'attendrai le retour de ce courrier pour envoyer M. de Barbesières, afin de savoir si votre majesté approuve le parti que j'ai pris. En cas que dans la suite votre majesté se détermine à ce projet, il nous faudra porter avec nous au moins pour vingt jours de vivres, et, d'après la supputation que j'ai faite, il nous faut pour cela mille mulets, car il ne faut point compter sur ceux que nous avons ici. Il n'y en a en tout que trois cents, très-maigres, qui ont toujours travaillé pendant le siége de Governolo et ont fait fort méchante chère. Il faudrait plus de deux mois de repos et de bonne nourriture pour les mettre en état de servir; de sorte qu'il ne faut point compter sur ceux-là.

Après tout ce que je viens de représenter à votre majesté, je la supplie de croire qu'on ne peut avoir plus d'envie de lui obéir et de lui plaire que j'en ai; et si, par la réponse que j'aurai de M. de Bavière, elle juge que la chose ne soit pas tout à fait impossible, et qu'elle croie qu'il est du bien de son service de s'y déterminer et d'abandonner les avantages que nous avons sur l'ennemi en ce pays, je m'offre à conduire moi-même ces troupes à M. de Bavière, et j'irai avec le plus grand plaisir du monde, par l'extrême envie que j'ai de faire quelque chose qui puisse être agréable à votre majesté.

Je ne demande à votre majesté, pour l'expédition de Bavière, que mille mulets; mais c'est en risquant et en mettant bien des choses au hasard, afin de lui rendre la chose plus facile, car votre majesté verra par le mémoire que j'ai l'honneur de lui envoyer, et qui a été fait avec soin par M. Bouchu et par le sieur Duchi, que, pour ne manquer de rien et ne nous fier qu'à nos propres forces, il faut plus de trois mille mulets.

MÉMOIRE SUR L'EXPÉDITION DE LA BAVIÈRE[1].

(*Voir page* 150.)

L'expédition qu'on se propose peut éprouver bien des difficultés par les obstacles que les ennemis peuvent opposer, soit par la disposition dans laquelle ils mettront leurs troupes, soit par des passages barrés par des postes et des retranchements. Quand il n'y aurait que celle de la saison et de la marche de quarante-deux lieues communes de France (à la mesurer en droiture et au compas sur la carte, et ne la prenant que de Torbole jusqu'aux confins de la Bavière) dans un pays de montagnes, étroit, et qu'on doit par conséquent supposer peu abondant, on croit que les vivres et le peu de munitions de guerre qu'on peut porter exigent du moins les précautions ci-après :

Dix-huit bataillons non recrutés, les officiers compris, par jour, à 450 rations chacun	8,100 rations.
Sept escadrons, dont trois de dragons, à 180 rations par escadron, les officiers compris	1,260
Quartier général. Muletiers des vivres et de l'artillerie et déchet	2,240
TOTAL	12,000 rations.

Pour porter le tout en biscuit, il faut 60 mulets, plus 90 pour porter du grain, plus 10 pour porter du riz ; et pour vingt jours auxquels on doit du moins évaluer ladite marche, il faudrait 3,200 mulets.

Mulets composés, mulets d'outils, autres chargés de munitions de guerre et mulets haut-le-pied, tant pour les vivres que pour l'artillerie, 200.

Total des mulets, 3,400.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1592, n° 376.

Si l'on croit que cette entreprise puisse se faire sans porter de grain pour la subsistance des chevaux :

Dix-huit bataillons non recrutés, les officiers compris, estimés par jour à 450 rations	8,100
Sept escadrons dont trois de dragons, à 180 rations par escadron, les officiers compris	1,260
Quartier général. Muletiers des vivres et de l'artillerie et déchet	1,140
TOTAL	10,500

Pour porter le tout en biscuit, il faut 53 mulets et de plus 10 pour porter du riz : pour vingt jours de marche, il faudrait 1,260 mulets; à quoi ajoutant 100 mulets pour mulets composés ou d'outils, le total des mulets sera de 1,360.

Si l'on veut retrancher le riz, il ne faudra que 1,240 mulets.

Et si l'on pouvait se confier de conduire par barques, sur le lac de Garde, une distribution de pain de quatre jours, ce serait encore 212 mulets à diminuer; ainsi il n'en faudrait que 1,028.

Les équipages des vivres de l'année dernière pourront en fournir 600 au mois de mars.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 8 janvier 1703[1]. (*Voir page* 150.)

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite de Mantoue, le 28 du mois dernier, par laquelle vous me faites connaître les difficultés qu'il y aurait à faire passer un corps de troupes de dix à douze mille hommes par le Tyrol, pour aller joindre celles du duc de Bavière. J'en avais prévu la meilleure partie, et je ne vous ai fait cette proposition que par la nécessité presque absolue de donner du secours à l'électeur de Bavière, qui en a un besoin très-pressant, et par l'impossibilité d'en faire passer par ailleurs. Je ne prétends pas vous déterminer à des choses impraticables. Je suis persuadé que

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1639, page 2.

votre zèle et votre bonne volonté vous porteront toujours au delà de ce que je pourrais attendre d'un autre. Il ne faut rien risquer présentement, mais seulement se donner le loisir d'examiner tout ce qui peut faciliter une jonction ; ce que vous proposez pour cela me paraît absolument nécessaire, et j'approuve le choix de M. de Barbesières pour se rendre auprès de l'électeur de Bavière. Vous devez lui recommander particulièrement, lorsqu'il y sera, de s'informer des passages par lesquels on pourrait faire avancer mes troupes, des embarras qu'elles trouveraient dans leur route, soit par la disposition du pays, soit par les subsistances ; du nombre des troupes ennemies qui pourraient leur être opposées, du chemin qu'elles auraient à faire, de celui que les troupes de l'électeur de Bavière feront pour aller au-devant d'elles, du lieu où la jonction se pourra faire, et d'assurer cette jonction de manière qu'elle ne puisse être empêchée en cas qu'elle se puisse entreprendre de votre part. Cela ne m'empêchera pas de faire agir du côté du Rhin ; et si elle est praticable de ce côté-là, mes ordres sont donnés pour que l'on n'y perde pas un moment, lorsque le temps et l'occasion seront favorables. N'appréhendez pas que je diminue l'armée que vous commandez, de manière à vous obliger de vous tenir sur la défensive. La guerre d'Italie est en trop beau chemin pour donner aux ennemis le loisir de se reconnaître. Si votre détachement était fait, ils seraient obligés d'envoyer une partie de leurs troupes au prince de Bade pour défendre l'empire et les pays héréditaires, et je ferais attaquer en même temps du côté du Rhin, de manière qu'ils ne seraient pas en état de vous opposer un corps de troupes plus fort que celui qu'ils ont eu cette année, par proportion à celui que vous commandez. En attendant que ces mouvements soient déterminés, je ne doute point que vous ne profitiez de la situation avantageuse dans laquelle vous êtes, et que vous ne fassiez tout ce qui se pourra pour enlever quelques quartiers des ennemis pendant qu'ils seront séparés.

Rien n'est plus convenable à la situation présente que ce que vous proposez à l'égard de la cour de Rome, d'avoir pour le pape toutes les

honnêtetés dues à son caractère, mais prendre dans son pays les mêmes avantages que les ennemis en tirent; éviter les véritables sujets de plaintes; lorsqu'ils en feront de bien fondées, leur rendre justice; pour celles qui seront légères, donner des espérances et ne s'en point embarrasser.

J'attends des nouvelles du succès de l'entreprise du comte de Medavi. S'il peut établir la contribution jusqu'à Roveredo, cela répandra encore plus avant la terreur dans le pays, et obligera sans doute les ennemis à faire revenir des troupes du nombre de celles qui sont du côté de Bavière, pour garder les passages.

J'apprends que la gendarmerie périt entièrement en Italie. Il y a un grand nombre d'officiers qui se retirent, parce qu'ils ne sont pas en état de soutenir la dépense nécessaire, et il n'y en a aucun qui se présente pour acheter les charges vacantes. Ce corps, qui est des meilleurs que j'aie dans ma cavalerie, mérite une sérieuse attention. Si vous ne faites pas le détachement, il me semble que vous pourriez vous en passer, et que onze escadrons de moins ne doivent pas vous faire appréhender la cavalerie des ennemis; car, de la manière dont j'entends parler du pays où vous faites la guerre, l'infanterie y est bien plus nécessaire que la cavalerie. Si vous croyez néanmoins que cette différence soit assez grande pour en faire une dans les projets et les espérances de votre campagne, je pourrais vous renvoyer quelques escadrons de cavalerie ou de dragons à leur place. Je ne prendrai aucune résolution que je n'aie de vos nouvelles.

Lettre de M. de Vaubecourt à M. de Chamillart sur l'attaque des retranchements de Bondanello. 13 janvier 1703[1]. (*Voir page* 153.)

Sur le compte que je rendis à M. le duc de Vendôme, que les ennemis prenaient un poste à Bondanello, à l'embouchure de la Parmeggiana dans la Secchia, et qu'ils s'y retranchaient, il m'ordonna d'y marcher. J'écrivis aussitôt à M. d'Albergotti, pour le prier de m'envoyer six cents hommes de pied et deux cents chevaux de la garnison de Modène, que M. le chevalier de Luxembourg me mena à Carpi. Je donnai en même temps rendez-vous à quatre cents

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1683, n° 48.

hommes et deux cents chevaux de la garnison de Reggio, à Rolo; mais M. le duc de Vendôme, voyant que les troupes de cette garnison étaient employées sur le Crostolo, m'en envoya plus que je n'en demandais. Toutes ces troupes arrivèrent, monseigneur, à Rolo, dans le même temps, et je pris cette route, avec M. le comte d'Estaing, quoique un peu plus longue, afin que les ennemis eussent moins de connaissance de ma marche, et parce que les chemins étaient plus beaux pour mener deux pièces de canon qui me suivaient. Les ennemis eurent effectivement, monseigneur, si peu de connaissance de notre marche, que nos coureurs firent des prisonniers qui travaillaient à des fascines et à des palissades, à trente pas de leurs retranchements. Lorsque je fus à la hauteur de la Moglia, monseigneur, je trouvai M. de Barnoil, colonel irlandais, que M. le duc de Vendôme y avait envoyé avec deux cents hommes de pied et ses hussards, qui marcha toujours à ma hauteur, de l'autre côté de la Parmeggiana. Nous arrivâmes le 13 janvier, sur les deux heures après midi, à la portée du mousquet des retranchements des ennemis, où nous les vîmes qui faisaient assez bonne contenance. Je jugeai, monseigneur, qu'il ne fallait pas tarder à les attaquer, parce qu'ils avaient, au moyen d'un moulin, d'une écluse et de poutrelles, une communication de l'autre côté de la Secchia, aussi bien que par un grand bac; que tous leurs quartiers en étaient très-près, que d'ailleurs nous voyions leurs troupes qui s'assemblaient de l'autre côté de cette rivière, et que je ne pouvais donner aucun secours à M. de Barnoil, à qui il pouvait tomber un gros corps sur les bras, par le pont que les ennemis ont à Quisteflo. M. le comte d'Estaing fut dans le sentiment qu'il n'y avait point de temps à perdre; M. de Beaulieu, brigadier d'infanterie, me vint dire la même chose, et toute la bonne compagnie que j'avais avec moi fut du même sentiment. Je fis aussitôt faire une fascine à chaque soldat; et comme nous faisions nos dispositions, je fus étonné de voir arriver nos deux pièces de canon, que je croyais bien loin dans les boues, et que M. Fourreau, commissaire d'artillerie, avait menées. Je les fis tirer aussitôt avec

succès pendant une heure. Voici, monseigneur, la disposition des trois attaques que je fis : M. le chevalier de Luxembourg, premier brigadier, ayant très-bien reconnu la bonne attaque, demanda celle de la gauche, M. le comte d'Angennes avec lui, et M. de Tricaud, lieutenant-colonel de Lyonnais; M. de Beaulieu, qui est un très-digne officier, eut l'attaque de la droite avec M. le marquis de Chaumont, qui fit des merveilles, et M. le chevalier de Mons, lieutenant-colonel de Soissonnais ; M. de Guerchy, colonel de la Marine, eut celle du centre, avec M. d'Aubarède, lieutenant-colonel de la Sarre. Ces trois détachements, monseigneur, arrivèrent en bon ordre, la baïonnette au bout du fusil, avec beaucoup de fierté, jusqu'au bord du fossé, sans songer au grand feu qui venait de l'autre côté de la Secchia, qui incommodait fort nos flancs; et à l'intrépidité de nos troupes, je ne doutai point du succès, qui fut, monseigneur, tel que sa majesté et vous pouvez le désirer. Les ennemis nous attendirent à bout touchant, et nous reçurent avec tout leur feu ; et le désordre commençant à s'y mettre, ils s'ébranlèrent dans le temps que je vis M. le chevalier de Luxembourg un des premiers, M. le comte d'Angennes entre deux palissades, M. le marquis de Chaumont, à la tête de son attaque, l'épée à la main, et M. de Guerchy qui passait le fossé.

Les ennemis ne pouvaient résister à ces efforts : ils commencèrent à plier à l'attaque de M. le chevalier de Luxembourg, que M. d'Estaing conduisait, et à se culbuter les uns sur les autres, pendant que leurs officiers voulaient les ramener, l'épée dans le ventre; ils s'enfuirent cependant dans un très-grand désordre; et comme MM. les brigadiers et colonels que je vous ai nommés étaient à la tête, ils n'ont pas été tous passés au fil de l'épée. Nous avons, monseigneur, cinquante-cinq prisonniers, un capitaine et deux lieutenants; le reste a été tué ou noyé, et il ne s'en est sauvé que très-peu de deux cent cinquante qui y étaient. L'ingénieur Tourondel était à cette action, monseigneur, et y a servi très-utilement. Je ne dois pas manquer de vous rendre compte que M. de Marnesia, major de Croy, que j'a-

vais choisi pour faire le détail de nos troupes, s'est trouvé à la tête de tout, et s'est très-noblement distingué : il est bon pour le détail et pour les actions. M. le comte d'Uzès, commandant notre cavalerie, qui avait fort envie de donner, l'épée à la main, avec les dragons, était venu reconnaître, à la tête de tout, si nous avions besoin de son secours; il a eu une très-bonne part à cette action. L'ardeur de M. le chevalier de Forbin, capitaine de cavalerie, l'avait engagé à suivre M. le comte d'Estaing, qui l'en gronda beaucoup. J'ajouterai à ma lettre, monseigneur, que M. de Barnoil, voyant que j'allais donner le signal de l'attaque, emporta avant nous le retranchement qui était à la tête des écluses, de l'autre côté de la Parmeggiana. Je vous envoie, ci-joint, un état des officiers blessés. Je vous supplie très-instamment, monseigneur, de vouloir bien leur procurer quelque gratification; on ne peut pas l'avoir plus dignement mérité.

MÉMOIRE SUR LES MOYENS DE FAIRE PASSER EN BAVIÈRE UN CORPS DE L'ARMÉE D'ITALIE [1].

(*Voir page* 160.)

RÉPONSES DE M. DE SAINT-FREMONT.

Le chevalier de Lisliers est homme d'application et de bon jugement.

L'attention des ennemis pour empêcher le secours de M. l'électeur de Bavière fait assez connaître à tout le monde l'importance de cette affaire; le zèle du chevalier de Lisliers pour le service du roi ne lui permet pas de voir ce qui se passe sur ce sujet, sans marquer que ce qu'il connaît des montagnes du Tyrol et des Grisons le met en état d'être utile en cette occasion.

Ce n'est pas assez que d'avoir vu la frontière du Tyrol en deçà, il faut pénétrer plus avant pour parler certainement des passages.

Il a reconnu les passages de la Valteline, du côté de Bormio, et ceux de l'état vénitien, sur les frontières du Tyrol, qui peuvent conduire à la rivière d'Inn. On peut, des confins de la république, descendre dans la Valteline par Mortarole ou par Zapella-d'Auriga, et de là par le val de Puschiavo, vis-à-vis de Tirano.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1683, n° 244.

On peut encore prendre par le val de Pedenosso, vis-à-vis de Bormio, dans la Valteline.

Les chemins de la montagne sont très-mauvais.

On peut passer à Santa-Maria, par les montagnes d'Ombraglio, pour entrer dans le Tyrol.

Très-bon passage, pourvu que ce soit avec les mêmes conditions qu'aux Allemands, quand ils sont venus faire la guerre en Piémont.

On peut passer aussi par Chiavenna, allant par Fuentes ; de là, par la montagne de Maloja, à San-Maurizio, et de là à l'Inn : ces deux derniers chemins ont servi pour passer les troupes de l'empereur, lorsqu'elles sont venues en Piémont, dans la dernière guerre.

Les pièces de canon et les bombes portées à dos de mulets doivent être si petites que le service qu'on en retirerait n'en vaudrait ni la peine ni la dépense.

Il y a un chemin par le val San-Giacomo, qui va à Coire ; il est impossible de conduire du canon par aucun de ces chemins. On pourrait faire porter des petites pièces sur des mulets, et même des petits mortiers.

Tout est facile de ces côtés-là, d'accord avec les Grisons, et l'on peut rassembler deux cents grands bateaux à Côme, qui passeront les troupes en dix heures de temps, et les débarqueront à Riva, proche l'entrée du chemin de Chiavenna.

La preuve que les chemins de Santa-Maria et de San-Maurizio sont les meilleurs pour ce trajet, c'est que les troupes impériales et leurs recrues les ont toujours suivis. Celui de San-Maurizio est le plus proche, partant du Milanais ; il faut même convenir avec M. de Merci, qu'il est le plus commode pour le commencement de cette entreprise, à cause du lac de Côme ; mais nos dispositions pour des bateaux et pour les autres choses nécessaires à l'embarquement donneraient de l'inquiétude aux Grisons. Ils auraient le loisir d'y opposer des obstacles, soit en coupant le chemin dans un étroit, soit en prenant les armes et se saisissant de l'entrée des montagnes proche Chiavenna.

Cela est bon si l'on veut absolument rompre avec les Suisses et les Grisons.

Si l'on se servait du chemin de San-Maurizio, il serait important de faire avancer quelques troupes secrètement pour se saisir, la nuit, de l'entrée des montagnes proche Chiavenna, pour éviter d'être prévenu.

De quelque côté qu'on veuille entrer, vous trouverez partout les Grisons en défense.

Il y a deux chemins qui conduisent des confins vénitiens à Tirano, dans la Valteline, ensuite par les vallées de Puschiavo, de Pedenosso, ou par Santa-Maria, ainsi que j'ai dit. Par les confins de la république,

les Grisons ne sauraient prévoir ce projet ; ils pourraient croire que l'on aurait en vue des contributions dans le Trentin et dans le Tyrol. Nous serions maîtres des montagnes lorsqu'ils apprendraient notre marche par leur pays, au lieu que les premières dispositions vers le lac de Côme démontrent clairement le projet d'une marche par les Grisons.

De Tonale on retombe vers le haut de la Valteline.

Il y a un chemin par Tonale, sans passer par les Grisons. Il conduit au val di Sole, et entre dans le Tyrol par les confins du Trentin.

Vous ne cacherez rien aux Grisons : ils ont des espions partout, sur les frontières du Milanais.

Les Grisons croiraient que l'on a le dessein de s'en servir, et ce serait un moyen de leur cacher notre marche, et d'empêcher qu'ils ne se missent en état de s'y opposer. Il peut y avoir encore d'autres chemins. Le chevalier de Lisliers ne parle que de ceux qu'il a vus, qui conduisent à la rivière d'Inn, qu'il a examinés, dans l'idée de s'assurer si les Allemands pourraient s'en servir pour entrer dans le Milanais.

Le chevalier de Lisliers ne pourrait que faire un voyage très-utile en ce pays-ci pour se rafraîchir la mémoire de ce qu'il a vu, et pénétrer plus avant.

Quoiqu'il en ait encore une idée fort nette, il serait nécessaire qu'il les revît, dans la vue d'y passer. Les courants des eaux et les défiances des Grisons peuvent avoir apporté des changements considérables, et il faut avoir vu les passages peu de jours avant la marche des troupes pour agir avec une entière sûreté. Les impériaux peuvent avoir fermé les débouchés des Grisons chez eux, depuis que M. de Merci y a passé. Il est nécessaire de connaître les postes dont il faut se saisir, et de savoir en partant ce qu'on doit faire pour les ouvrir, en cas qu'ils soient occupés.

Je ne conviens pas qu'il faille si peu de précautions pour les vivres d'un corps de troupes qui ne pourra répondre du temps de son passage dans un pays ennemi, où à chaque pas il se rencontrera bien des difficultés à surmonter.

Il ne faut pas se mettre en peine des subsistances. Les bœufs qui porteraient du riz serviraient, à mesure que l'on marcherait, à nourrir les troupes. On pourrait encore se servir de mulets pour ce qui serait nécessaire à leur suite, et faire prendre peu de pain ou de biscuit aux soldats, afin qu'ils fussent plus ingambes.

Toutes ces mesures-là sont bonnes et aisées à faire, mais tou-

Les premières troupes garderaient les postes à prendre le long du chemin et les vallées par lesquelles

jours, comme je dis, très-difficiles à exécuter contre l'avis des Grisons, qui sont préparés ; en sorte qu'on ne les surprendra point.

l'on pourrait être inquiété, et tous ces postes formeraient une chaîne pour assurer la marche jusqu'à ce que toutes les troupes eussent défilé.

Le chevalier de Lisliers demande la permission de se rendre sur les lieux pour voir s'il est possible de pénétrer aisément dans le Tyrol, sans passer chez les Grisons, pour s'assurer non-seulement si les choses n'ont point changé, mais pour prendre de nouvelles lumières pour la sûreté de cette entreprise par le chemin le plus convenable. Il ne risque que d'être prisonnier de guerre, s'il est arrêté. Il a un brevet de colonel de M. l'électeur de Bavière, qu'il apporta lorsqu'il revint en France en 1694. La connaissance qu'il a déjà du pays ferait qu'il reviendrait diligemment rendre compte des facilités d'une entreprise qu'il regarde, avec tout le monde, comme la plus importante pour le service de sa majesté.

Lettre de M. de Saint-Fremont à M. de Chamillart. Milan, 15 mars 1703[1]. (*Voir page* 160.)

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25 de février, avec le mémoire de M. le chevalier de Lisliers, qui propose les moyens pour aller fortifier le parti de M. l'électeur de Bavière, avec un corps de troupes partant d'Italie. J'en ai fait part à M. le prince de Vaudémont, qui m'a indiqué un homme qui a de bonnes connaissances du pays en question ; nous avons eu ensemble plusieurs conférences, papiers sur table, en présence de M. le prince de Vaudémont, dans son cabinet.

Le meilleur chemin serait de passer par Chiavenna.

Il est vrai que les Allemands s'en servaient avec le consentement des Grisons, quand ils sont venus faire la guerre en Piémont.

Il y a deux autres routes que l'on pourrait prendre : la première en partant de Lecco, descendre dans le val Sasina dépendant de l'état de Milan, aller passer l'Adda à Sondrio, laissant le fort de Fuentes à gauche et Morbegno à droite; traverser la Valteline, gagner le mont

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1683, n° 243.

Phlure, en passant la rivière d'Inn, que l'on laisserait sur sa droite en la descendant aussi bien qu'Inspruck, de l'autre côté, et tâcher de gagner le pays de Werdenfels, comté et évêché de Freising; ensuite de quoi le chemin serait ouvert pour prêter la main aux Bavarois.

Par la seconde route, on pourrait s'assembler à Castiglione delle Stiviere, marcher, le lac de Garde à gauche et l'Adige à droite; passer par la mi-côte du chemin de Monte-Baldo, qui est le chemin par où Charles V vint la première fois d'Allemagne en Italie; de là, continuant, l'on peut remonter ladite rivière, et aller la passer à Castel-Tyrol; et, la relaissant à gauche, s'en aller passer à Landeck ladite rivière de l'Inn, pour retomber toujours dans ledit pays de Werdenfels, comté et évêché de Freising. Tous les autres chemins au delà de l'Adige seraient impraticables, à moins qu'on ne voulût auparavant s'engager à forcer Borghetto, Roveredo et Trente, dont les avenues sont serrées par la rivière et les montagnes, et tous les défilés gardés jusque et par delà Inspruck, avec quatre mille hommes d'infanterie réglée, sans compter les milices, le tout sous les ordres du général Solari, qui commandait dans Guastalla, lorsqu'on le prit la campagne dernière.

Les difficultés à surmonter de ce côté-là paraissent trop grandes; il faudra donc de toute nécessité se servir des autres chemins nommés ci-dessus, lesquels, toutefois, vous rejettent toujours dans quelque partie de l'état des Grisons.

Il n'y a plus qu'à considérer si ces messieurs, par un traité secret, voudront bien livrer les passages; sans quoi l'on peut compter qu'ils les garderont à force ouverte, pour maintenir leurs droits avec ceux de la neutralité; cela est si vrai, que M. le chevalier de Graville, envoyé du roi à Coire, manda ces jours passés à M. le prince de Vaudémont que l'envoyé de l'empereur avait voulu persuader les Grisons que M. de Barbesières avait été pris proche de Lindau, en reconnaissant les chemins par où un gros corps de troupes, partant du fort de Fuentes, devait passer pour aller joindre M. l'électeur

de Bavière. Messieurs les Grisons, alarmés d'une pareille nouvelle, ont envoyé des exprès sur le lac de Côme, au fort de Fuentes, à Lecco et à Côme, pour s'informer si véritablement il y aurait des troupes assemblées pour passer en Bavière.

Il faut compter que dans tous les pays dont je viens de parler on ne peut marcher qu'à la queue l'un de l'autre, sans aucun gros bagage. L'expédient de M. le chevalier de Lisliers, de porter des vivres, n'est pas mauvais; mais pour le canon et des bombes sur des mulets, ce ne peut être que d'un très-petit secours pour aider à forcer des passages retranchés et bien gardés.

P. S. J'oubliais de vous dire, et c'est le sentiment de M. le prince de Vaudémont, que quand on aurait tant fait que de passer sur les terres des Grisons, de gré ou de force, on aurait encore à pénétrer, avant que d'arriver en Bavière, un espace de pays considérable entre l'Inn et le lac de Constance, qui appartient à l'empereur; et nous savons que tous ces passages-là sont bien gardés.

Si, par-dessus toutes ces considérations-là, le bien commun du service requiert une résolution déterminée d'envoyer un corps de troupes d'Italie en Bavière, il serait bon, par avance, d'envoyer ici M. le chevalier de Lisliers, que l'on ferait accompagner de gens qui lui aideraient à prendre plus de connaissances qu'il n'en a des passages du Tyrol, entre l'Adige et les confins des Grisons, allant au moins jusqu'au delà de l'Inn, laissant Inspruck sur sa droite en allant, et sur sa gauche en revenant; moyennant quoi il serait fort en état de se rendre utile auprès de l'officier général qui aurait l'honneur d'être nommé pour conduire les troupes en Bavière.

ÉTAT DES TROUPES QUI DOIVENT COMPOSER LES DEUX ARMÉES ET LES GARNISONS [1].

(*Voir page* 178.)

Armée de M. le duc de Vendôme.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Piémont. 3	4	Brabant.	3
Berwick. 1		Flandre.	3
Leuville. 2	3	Colonel-général	3
Sourches. 1		Cuirassiers.	3
Saulx. 2	3	Carabiniers.	4
Bourck. 1		Anjou.	2
Dillon. 1	3	Bourbon.	2
Lyonnais. 2		Croy.	2
Galmoy. 1	3	Villeroy.	2
Auvergne. 2		Sully.	2
Bresse. 1	4	Uzès.	2
La Marine. 3		Ruffey.	2
Anjou. 2	3	Esclainvilliers.	2
Fitzgerald. 1		Bertillac.	2
Vaisseaux.	3	Forbin.	2
Vendôme. 1	3	Bissy.	2
Médoc. 1		Bouzols.	2
Bassigny. 1		Viltz.	2
Bourgogne. 2	3	Desclos.	2
Beaujolais. 1		Capy.	2
L'Ile de France. 1	2	Montpeyroux.	2
Perche. 1		Simiane.	2
1[er] de Berthelot. 1		Courlandon.	2
Soissonnais. 1	3	Broglie.	2
Grancey. 1		Mauroy.	2
Royal artillerie.	1	Dourches.	2
		DRAGONS.	
		Dauphin.	3
		Estrades.	3
		Du Héron.	3
		Lautrec.	3
		Senneterre.	3
		Vérac.	3
		Languedoc.	3
TOTAL.	38	TOTAL.	79

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX.		MARECHAUX DE CAMP.	
M. de Vaubecourt.	M. de Praslin.	M. de Bissy.	M. de Chartongne.
M. de Medavi.	M. de Montgon.	M. de Langallerie.	M. d'Estaing.
M. de Besons.	M. de Chemerault.	M. de Bouligneux.	M. d'Aubeterre.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1684, n° 32.

Armée de M. le prince de Vaudémont.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Normandie	3	Dragons de Caylus	4
Limousin	2	Piémontais	1 2
Bretagne	1	Commissaire-général	3
La Sarre	1	Royal-Roussillon	3
La Fère	1	La Reine	3
Royal-la-marine	2	Dauphin	3
1er de Mirabeau	1	Villiers	2
Maulevrier	2	Espinchal	2
Angoumois	1	Bozelli	1
Tournaisis	1	Rennepont	2
Perigord	1	Rassé	2
Cambresis	1	Melun	2
Vivarais	1		
1er de Solre	1		
Croy	1		
Bugey	1		
Labour	1		
Piémontais.			
2e des gardes	1		
Aost	1		
Piémont	1		
La Croix-Blanche	1		
Chablais	1		
Fusiliers	1		
TOTAL	28	TOTAL	39

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX.	MARÉCHAUX DE CAMP.
M. de Las Torres.	M. de Castellamont.
M. de Colmenero.	M. le comte de Non.
M. le grand-prieur.	M. de Murcey.
M. de Saint-Fremont.	M. de Vaudrey.
M. d'Albergotti.	M. de Goesbriant.

État des garnisons des places pendant la campagne de 1703.

GARNISONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	COMPAGNIES
Mantoue	Montferrat	6	//
	Flandre, Marmirol		
	Beauce		
	Quercy		
	Miromesnil		
	2e bataillon de Solre		
	Narbonne, cavalerie	//	1
	Bozelli, *idem*	//	2
Borgoforte	Un détachement de 150 hommes.		
Governolo	Gâtinais	2	//
Goito	Cotentin	1	//
La Volta	Forest	1	//
Castiglione, Cavriana et Castel-Goffredo	2e bataillon de Thiérache	1	//
Castiglione	Anjou, cavalerie	//	1
Bozzolo	Du 2e bataillon de Mirabeau	1	1
Canetto	*Idem*		9
Gazzuolo	*Idem*		2
Marcaria	*Idem*		3
Sabionetta	Du 2e de Morangies	1	7
Viadana	*Idem*		6
Guastalla	1er bataillon d'Albigeois	1	//
Reggio	1er bataillon de Morangies	1	//
Modène	1er de Thiérache	1	//
	Vosges	1	//
Rubiera	Un détachement de 50 hommes de la garnison de Modène.		
Bastiglia	Bigorre	1	//
Bnonporto	Ponthieu	1	//
Carpi	2e bataillon d'Albigeois	1	//
Crémone	Du 2e bataillon de Berthelot	1	12
Ustiano	*Idem*		1
	TOTAL	21	45

RÉCAPITULATION.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Armées de M. le duc de Vendôme	38	79
Armées de M. le prince de Vaudémont	28	39
Garnisons, compagnies de cavalerie ou dragons	21	//
TOTAL GÉNÉRAL	87	118

DISPOSITION POUR LES TROUPES DE L'ARMÉE DE M. LE PRINCE DE VAUDÉMONT [1].

(*Voir page* 178.)

COMMANDANTS.	INFANTERIE. RÉGIMENTS.	BATAILL.	CAVALERIE. RÉGIMENTS.	ESCADR.
TROUPES DESTINÉES POUR SOUTENIR BASTIGLIA, BUONPORTO ET LE PONT DE LA SECCHIA.				
M. d'Albergotti.	La Fère	1	Dauphin	3
	Angoumois	1	Espinchal	2
	Pouthieu	1	Bozelli	1
	Périgord	1		
	Cambresis	1		
	1er de Solre	1		
	TOTAL	6	TOTAL	6
TROUPES DESTINÉES POUR ÊTRE ENTRE CARPI ET BONDANELLO.				
M. de Goesbriant.	Royal-marine	2	La Reine	3
	Croy	1	Rennepont	2
			Melun	2
	TOTAL	3	TOTAL	7
TROUPES DESTINÉES A DÉFENDRE LA SECCHIA, DEPUIS SON EMBOUCHURE JUSQU'A BONDANELLO.				
M. de Las Torres	Normandie	3		
M. de Colmenero	Limousin	2	Commissaire-général	3
M. le grand-prieur	Bretagne	1	Royal-Roussillon	3
M. de Saint-Fremont	La Sarre	1	Rassé	2
M. de Murcey	1er de Mirabeau	1	Villiers	2
M. de Vaudrey	Maulevrier	2	Gardes du roi d'Espagne	2
	Vivarais	1	Dragons de Caylus	4
	Bugey	1		
	Labour	1		
	TOTAL	13	TOTAL	16
TROUPES QUI RESTENT PRÈS DE SAN-BENEDETTO EN ATTENDANT QUE CELLES DE SAVOIE SOIENT ARRIVÉES.				
	Les Vaisseaux	3		
	Perche	1		
	Vendôme	1		
	Soissonnais	1		
	TOTAL	6		

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce orginale, vol. 1684, n° 33.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE M. LE DUC DE VENDÔME, 19 MAI[1].

(*Voir page* 180.)

M. LE DUC DE VENDÔME.

Lieutenants généraux : MM. DE BESONS. DE VAUBECOURT. DE MEDAVI. D'AGUILAR.

Maréchaux de camp : MM. D'AUBETEBRE. DE CHARTONGNE. DE BISSY.

Brigadiers	RÉGIMENTS.	BATAIL.	ESCADR.
	Dragons-Dauphin . .	//	3
	Lautrec.	//	3
	Brabant.	//	3
	Flandre.	//	3
RUFFEY.	Cuirassiers.	//	3
	Ruffey.	//	2
	Montpeyroux.	//	2
BROGLIE.	Capy.	//	2
	Broglie.	//	2
	Villeroy.	//	2
LUXEMBOURG.	Piémont.	3	//
	Berwick.	1	//
IMECOURT.	Galmoy.	1	//
	Auvergne.	2	//
LESDIGUIÈRES.	Saulx.	2	//
	Bourck.	1	//
FITZGERALD.	Fitzgerald.	1	//
	Lyonnais.	2	//
DILLON.	Dillon.	1	//
	Leuville.	2	//
CARCADO.	Bresse.	1	//
	La Marine.	3	//
SULLY.	Carabiniers.	//	4
	Dutron.	//	2
	Sully.	//	2
D'OURCHES.	Bissy.	//	2
	D'Ourches.	//	2
	Colonel-général. . . .	//	3
MM. D'ESTRADES.	Vérac.	//	3
	Estrades.	//	3
	TOTAL. . . .	20	46

Lieutenants généraux : MM. DE MONTGON. DE CHEMERAULT. DE PRASLIN.

Maréchaux de camp : MM. DE BOULIGNEUX. LE COMTE D'ESTAING.

Brigadiers	RÉGIMENTS.	BATAIL.	ESCADR.
SENNETERRE.	Du Héron.	//	3
	Senneterre.	//	3
DESCLOS.	Anjou.	//	2
	Courlandon.	//	2
	Desclos.	//	2
UZÈS.	Bertillac.	//	2
	Maurov.	//	2
	Uzès.	//	2
CHAMILLART.	Anjou.	2	//
	Médoc.	1	//
DREUX.	Bourgogne.	2	//
	Beaujolais.	1	//
MONTSOREAU.	Bassigny.	1	//
	Sourches.	1	//
GRANCEY.	Berthelot.	1	//
	Ile de France.	1	//
	Grancey.	1	//
LA BRETONNIÈRE.	Viltz.	//	2
	Simiane	//	2
	Bouzols.	//	2
MM. D'ANGLURE.	Esclainvilliers. . . .	//	2
	Forbin.	//	2
	Bourbon.	//	2
	Dragons de Languedoc.	//	3
	TOTAL. . . .	11	33

Royal-artillerie, 1 bataillon.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1684, n° 74.

POSITION DES TROUPES DE L'ARMÉE DE M. LE PRINCE DE VAUDÉMONT, LE 19 MAI [1].

(*Voir page* 178.)

COMMANDANTS.	INFANTERIE. RÉGIMENTS.	BATAIL.	CAVALERIE. RÉGIMENTS.	ESCADR.
AU PONT DE LA SECCHIA, PRÈS DE BASTIGLIA.				
M. d'Albergotti.....	La Fère.....	1	Dauphin.....	3
	Angoumois.....	1	Espinchal.....	2
	Périgord.....	1	Bozelli.....	1
	Cambresis.....	1		
	Ponthieu.....	1		
	Solre.....	1		
	TOTAL.....	6	TOTAL.....	6
AU CAMP DE FOSSOLO.				
M. de Goesbriant.....	Royal-marine.....	2	La Reine.....	3
	Croy.....	1	Rennepont.....	2
			Melun.....	2
	TOTAL.....	3	TOTAL.....	7
AU CAMP DE SAN-BENEDETTO.				
M. le prince de Vaudémont.....	Lombardie, espagnol.....	1	Gardes du roi d'Espagne..	2
	Savoie, *idem*.....	2	Dragons de Caylus, espagnols.....	4
	Normandie.....	3	Commissaire-général.....	3
M. de Las Torres.....	Limousin.....	2	Royal-Roussillon.....	3
M. le grand-prieur.....	Bretagne.....	1	Rassé.....	2
M. de Saint-Fremont..	La Sarre.....	1	Villiers.....	2
M. de Murcey.....	Mirabeau.....	1	Cavalerie piémontaise.....	12
M. de Vaudrey.....	Maulevrier.....	2		
	Vivarais.....	1		
	Bugey.....	1		
	Labour.....	1		
	TOTAL.....	15	TOTAL.....	28
LES SIX BATAILLONS SUIVANTS, DESTINÉS POUR L'ARMÉE DE M. LE DUC DE VENDÔME, DEMEURENT AVEC M. LE PRINCE DE VAUDÉMONT JUSQU'A CE QUE SIX BATAILLONS PIÉMONTAIS SOIENT VENUS.				
	Royal-Vaisseaux.....	3		
	Perche.....	1		
	Vendôme.....	1		
	Soissonnais.....	1		
	TOTAL.....	6		

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1684, n° 75.

Lettre de M. d'Albergotti à M. de Chamillart. Du camp de Final, 13 juin 1703[1]. (Voir page 203.)

M. le prince de Vaudémont m'ayant envoyé un détachement de son armée de mille hommes de pied et de huit cents chevaux, qui arriva le 9 de ce mois de San-Felice, sous les ordres de M. le comte de Murcey, je me mis en marche, le 10, avec huit cents hommes de pied et huit cents chevaux du camp de Final, et je joignis ledit détachement au village de Rivara, et de là nous nous avançâmes du côté de la Mirandole pour reconnaître le pays qui est entre cette ville et Quarantoli, et pour occuper les ennemis, pendant que M. le duc de Vendôme devait les attaquer du côté d'Ostiglia. Nous trouvâmes un camp des ennemis posté derrière un petit canal qui prend sa source à un demi-mille de la Mirandole, et qui va se jeter dans la Fossa-Mantuana, passant derrière l'église de Quarantoli, qui est fortifiée quoiqu'elle soit en deçà du canal, à cause qu'elle commande absolument de l'autre côté, tant du petit canal que du canal Mantouan. Ledit fort est capable de contenir sept ou huit cents hommes. Je le trouvai garni d'infanterie et de cinq pièces de canon; et, en le faisant reconnaître, il y eut un grenadier de Maulevrier tué, et un lieutenant des grenadiers de Mirabeau, blessé. Je crus qu'il fallait des dispositions et des préparatifs pour faire cette entreprise, et je me retirai le soir cinq milles en arrière, entre le village de Montirone et celui de Rivara, au pont de San-Pelegrino, où je passai la nuit avec le détachement de San-Benedetto et celui de Final. Je reçus le lendemain, 11, à deux heures après midi, l'ordre de renvoyer sur-le-champ, et sans perdre de temps, le détachement venu de San-Benedetto. C'est ce que j'exécutai une demi-heure après, et je fis monter à cheval celui de Final pour l'y ramener, restant en bataille dans mon poste jusqu'à ce que je susse le détachement de M. de Murcey un peu éloigné, couvrant par ce moyen-là sa marche. Les ennemis, une heure après qu'il fut parti, prirent ce temps-là pour nous attaquer. Ils avaient assemblé un corps sur la Mirandole, pour soutenir celui de Quarantoli. Ils marchèrent avec ces deux corps-là, avec la garnison de la Mirandole et du canon, et vinrent

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1684, n° 157.

attaquer notre infanterie, qui était postée devant nous, commandée par M. le comte d'Angennes et par M. de Seberet. Comme le corps de cavalerie que j'avais ne pouvait se mouvoir dans des chemins creux et des haies, et qu'il souffrait beaucoup du feu du canon et de la mousqueterie, je pris le parti de sortir dans une grande plaine qui était à cinq cents pas sur notre droite; et j'y fis former toute notre cavalerie, qui consistait en seize troupes de cinquante maîtres chacune. Les ennemis firent former la leur dans la même plaine devant nous, au nombre de quinze cents chevaux, à ce qu'il me parut; et, comme leur infanterie s'était déjà postée entre la plaine et notre infanterie, il ne fut pas possible d'appuyer notre gauche à notredite infanterie. Pendant ces dispositions, M. de Seberet, après avoir soutenu pendant trois quarts d'heure, avec cinq compagnies de grenadiers, tout l'effort des bataillons des ennemis, et donné le temps à notre cavalerie de passer dans la plaine, dégagea, avec beaucoup de conduite, de sagesse et de valeur, notre infanterie, qui était déjà enveloppée par celle des ennemis; et s'étant joint avec M. d'Angennes, qui était de l'autre côté du chemin avec un détachement de grenadiers, tous deux la ramenèrent en bon ordre et sans autre perte, dans toute l'action, que de trois ou quatre hommes, à une maison entourée de bons fossés qui était à deux milles derrière eux sur le chemin de Final, et où ils attendirent la nuit, et revinrent de là à Final, sans être nullement inquiétés, avec leur monde bien ensemble. On ne peut trop louer leur conduite. M. le comte de Murcey, d'un autre côté, entendant cette attaque, revint sur ses pas, et ayant trouvé l'infanterie des ennemis postée, l'attaqua avec beaucoup de vigueur; et vous aurez appris par lui, monseigneur, le détail de ce qui s'est passé de son côté. Pendant que tout cela se passait, nous étions toujours en présence, la cavalerie des ennemis avec la nôtre, tâchant de nous retirer insensiblement et de gagner nos défilés; mais comme les ennemis n'étaient plus occupés ailleurs, ils nous approchèrent au trot, et nous nous trouvâmes obligés de les combattre. L'inégalité des troupes et la quantité de petits fossés qui tra-

versent cette plaine mirent le désordre dans notre gauche et la firent plier. Je me trouvai à la droite avec quatre troupes, deux desquelles étaient du régiment de monseigneur le Dauphin, qui chargèrent les ennemis avec toute la valeur possible, et entrèrent même dans l'escadron qu'elles chargèrent; mais s'étant trouvées accablées par la supériorité des ennemis, elles furent renversées sur les deux autres du régiment d'Espinchal qui les soutenaient, à la tête desquelles étaient M. de Rennepont et M. de La Coste, lieutenant-colonel d'Espinchal, qu'elles mirent un peu en désordre. Ces messieurs prirent soin cependant de les rallier, et de ce qui restait de ces quatre troupes ils en formèrent deux. Avec une bonne contenance nous nous présentâmes sur le flanc des ennemis qui poursuivaient notre gauche; c'est ce qui les contint, et ils ne la suivirent pas plus loin que de la longueur du champ de bataille; et, sans la quantité de chevaux qui culbutèrent par le mauvais terrain, la perte des cavaliers et des chevaux aurait été très-médiocre. Pour ce qui est des officiers qui ont été tués, blessés ou pris, tant de la droite que de la gauche, ils l'ont été dans les escadrons des ennemis où ils sont entrés; et s'ils avaient été suivis, je suis persuadé que les ennemis auraient été battus, nonobstant l'inégalité du nombre des troupes qu'ils avaient, que je savais qu'ils pouvaient assembler, et que je croyais n'être pas supérieur aux deux corps que nous avions, et qui ne faisaient que de se séparer. Nous nous sommes retirés jusqu'à Final, au petit pas, avec ces deux troupes, sans que les ennemis nous aient inquiétés et aient osé suivre davantage les troupes de notre gauche. Je suis bien fâché, monseigneur, que nous n'ayons pas eu plus de bonheur et plus d'avantages en cette occasion: nous tâcherons de prendre notre revanche.

Sur ce que j'ai appris qu'il leur arrive des troupes derrière le canal Mantouan et du côté de la Mirandole, et qu'ils font courir le bruit qu'ils veulent reprendre Final, j'ai renvoyé ce matin nos équipages, qui nous étaient inutiles et embarrassants, pour être en état de prendre tel parti qu'il nous conviendra, soit de défendre

nos mauvais retranchements, ou de marcher à eux s'ils se séparent pour nous prendre des deux côtés, soit de rejoindre nos troupes qui pourraient tenir du côté de San-Benedetto, ou bien de nous rapprocher de Buonporto, de Bastiglia et de nos lignes, au cas qu'ils songeassent à nous en séparer.

P. S. Depuis ma lettre écrite, j'apprends, à deux heures après midi, que les ennemis ont assemblé un corps considérable entre la Concordia, la Mirandole et Quarantoli, et que M. de Stahremberg est lui-même à Poggio; que ce corps est en mouvement depuis ce matin et qu'ils rassemblent depuis deux jours tous les chariots du pays. Leur droite est à douze milles de Bastiglia et de Buonporto, et leur gauche, à dix de moi. Comme ils pourraient séparer le corps de troupes que j'ai ici, en se plaçant ou à Bastiglia, ou à Buonporto, je prends le parti dans ce moment de faire raser tous les retranchements de Final, et de les faire ouvrir de tous côtés, pour être le maître d'y rentrer toutes fois qu'on voudra; et je me rapprocherai ce soir de Buonporto, aimant mieux faire cette démarche par mon choix et par l'avis de tous les officiers principaux qui sont ici, que d'y être forcé par le mouvement des ennemis, ou de risquer le corps de troupes qu'il y a ici, qui aurait affaire à toute leur armée, laquelle n'a d'autre attention que de tenter quelque chose contre ce corps-ci. Ce qui me prouve davantage la chose, c'est que nos trompettes, qui arrivent tout présentement de la Mirandole, nous rapportent que les ennemis, le 11, jour qu'ils nous attaquèrent, étaient au nombre de dix mille hommes, commandés par M. le prince Charles de Vaudémont. Ce corps était composé de cinq mille hommes de pied avec leurs drapeaux et de deux mille chevaux avec leurs étendards, mille hussards, cinq cents grenadiers choisis et quinze cents paysans armés. M. le prince Charles de Vaudémont a bien raison de dire qu'il avait admiré ce jour-là la valeur de nos troupes, et surtout celle d'un régiment bleu, qui était celui de monseigneur le Dauphin. Je me donnerai l'honneur

de vous envoyer au premier jour l'état de ce que la cavalerie que j'avais avec moi a perdu. Pour ce qui est de l'infanterie, il ne lui en coûte que cinq ou six hommes. En attendant, je vous supplie, monseigneur, de m'accorder votre protection pour faire mes excuses au roi, si vous croyez que j'aie manqué en quelque chose.

Nos trompettes me rapportent que M. d'Espinchal ayant été blessé et démonté dans l'action, les cavaliers qui l'avaient fait prisonnier l'ont assassiné sur le champ de bataille. Je ne puis m'empêcher de vous dire, monseigneur, que j'ai vu dans l'action M. de La Coste, son lieutenant-colonel, qui s'y est fort distingué, et qui mérite les grâces du roi et l'honneur de votre protection.

Lettre de M. de Marcy à M. de Vaudemont. Bastigha, 12 juin 1703[1]. (Voir page 803.)

Ayant reçu de M. d'Albergotti l'ordre de ramener à votre altesse le détachement que je lui avais mené, j'étais, monseigneur, en marche, à cinq heures du soir à un mille du camp de Mortizzuolo, lorsque nos équipages ont été chargés par les hussards. M. de Saint-Pater les fit relâcher par l'infanterie, et je continuai ma marche.

Peu de temps après, ayant entendu un grand feu à l'arrière-garde, je ne songeai plus qu'à mettre mes troupes en bataille. M. le comte de Monasterol et M. de Saint-Pater y étaient tous deux brigadiers, y ayant tous deux fait des merveilles, le premier à la tête de la cavalerie, et l'autre avec l'infanterie. M. d'Albergotti m'envoya un officier qui me trouva en marche vers les ennemis et m'apportait l'ordre d'y aller.

Mon infanterie était partagée en deux pour occuper les cassines et fossés de droite et de gauche, où M. le comte de Saint-Pater et M. de Stephano ont mené l'infanterie jusqu'à demi-portée de fusil.

Les ennemis marchaient en bataille avec drapeaux et canons.

La contenance ferme et audacieuse de notre cavalerie et infanterie a empêché les ennemis de venir plus loin, quoique très-inférieures à eux.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1684, n° 166.

N'ayant aucune nouvelle de M. d'Albergotti, je pris le parti de me retirer, faisant une retraite telle qu'on la doit faire devant des ennemis qui ont suivi pendant quelque temps. M. le marquis de Bonnelle s'est fort distingué. L'action a duré environ deux heures.

Je ne saurais assez louer les grenadiers et les officiers. Je suis obligé, monseigneur, de dire à votre altesse que M. le comte de Frain, capitaine des grenadiers des gardes de son altesse royale, y a fait des merveilles.

M. Dauphin, du régiment de Mirabeau, y a fait tout ce que l'on peut faire; il m'a été d'un grand secours.

Le lieutenant-colonel du régiment d'Espagne de Savoie a été blessé à la jambe et n'a jamais quitté les grenadiers.

Je vous supplie, monseigneur, de faire part de cette lettre à M. le grand-prieur et à monseigneur le duc de Vendôme.

Je reçois de M. d'Albergotti une lettre, que j'ai l'honneur d'envoyer à votre altesse. Je ferai rester ici toutes les compagnies de grenadiers, à l'exception de celles du régiment de son altesse royale, et M. de Monasterol ramènera demain, mercredi 13, le reste du détachement couché à San-Martino.

Lettre de M. le comte de Medavi à M. de Chamillart, sur les chemins qu'on peut tenir pour pénétrer dans le Trentin.

Du camp de Nogara, 2 juillet 1703[1].

Les grandes occupations que vous avez m'empêchent de vous écrire. Je ne saurais cependant me dispenser de rompre le silence dans un temps où je crois qu'il y va de l'intérêt du roi et de la gloire de ses armes. Pendant cet hiver M. de Vendôme m'avait chargé de m'instruire des chemins qu'on pourrait prendre pour aller avec des troupes à Trente, et cela m'avait engagé à faire faire une carte exacte où sont marqués tous les chemins et les retranchements des ennemis entre le lac de Garde et l'Adige, aussi bien que ceux qui sont de l'autre côté de l'Adige depuis Vérone jusqu'à Trente, comme vous le pouvez voir par la carte que j'en ai fait faire sur les lieux par le moyen de mes espions, et dont M. de Vendôme a envoyé une copie (*Voir page 219*)

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1685, n° 8.

au roi, de San-Benedetto; ainsi il est inutile de vous en parler; mais comme le corps que M. de Vaubonne a dans ces montagnes-là est de cinq ou six mille hommes, sans compter les milices du pays, et que tout cela pourrait apporter de nouvelles difficultés au dessein qu'on pourrait avoir de passer dans ce pays-là, je suis obligé de vous dire, monseigneur, que, pendant que j'ai été à Castiglione, je me suis si bien instruit de ce pays-là que je sais un moyen infaillible pour aller à Trente sans exposer les troupes du roi à un événement incertain, en passant par le Val-di-Camonica et sans passer sur les Grisons. Il faudrait pour cet effet passer avec la cavalerie l'Oglio à Palazzuolo, de là à Caleppio, et entrer dans une vallée qui mène à Lovere. Les chevaux et mulets chargés passent aisément par ce chemin, et il faudrait en même temps faire marcher de l'infanterie à Iseo et l'embarquer sur le lac jusqu'à Lovere, où elle joindrait la cavalerie. Il ne faut que cinq heures pour faire ce trajet. J'ai des intrigues que je ménage depuis longtemps pour être sûr des bateaux nécessaires. On prendrait des mesures pour disposer la marche de la cavalerie et de l'infanterie, de manière que tout arrivât en même temps à Lovere, d'où ils iraient ensemble à Breno jusqu'où il y a dix-huit milles, de là à Edolo où il y a autant de chemin; de là jusqu'à Ponte di Legno, qui est au pied du mont Tonale, et le dernier village qui appartient aux Vénitiens, il y a encore dix milles. Il faut ensuite monter le mont Tonale. Il y a cinq milles et six milles pour le descendre, d'où il faut suivre une petite rivière qui se nomme Noce; par le Val-di-Sole on va tomber à cinq ou six milles au-dessus de Trente. Cette vallée depuis le mont Tonale peut être de vingt-cinq milles. Il n'y a par tout ce chemin-là aucun poste fortifié et tous chemins où les chevaux et mulets peuvent passer sans peine. Il faudra mener quelques petites pièces de canon sur des mulets; il y en a une douzaine toute prête à Mantoue.

Il y a encore un autre chemin qui va de Salo à Trente, qui est le chemin que tiennent les gens qui portent des marchandises de contrebande, lesquels, pour éviter de payer les droits, ne passent ni à

Rocca d'Anfo, qui est le dernier poste fortifié des Vénitiens, ni à Lodrone, qui est le premier poste des Allemands. J'ai un guide assuré qui sait ce chemin-là, et qui pourra y conduire l'infanterie. On n'y saurait passer qu'à pied. L'utilité qu'on pourrait tirer de cette marche, c'est qu'on pourrait faire embarquer de l'infanterie et des vivres sur le lac de Garde. Je trouverai moyen d'avoir des bateaux pour cet effet. L'infanterie qui viendrait par le chemin que je viens de marquer faciliterait la descente de ce qui viendrait par le lac de Garde, en prenant à revers tous les retranchements que les ennemis ont faits sur le bord du lac, de Riva à Torbole, deux postes qui seraient nécessaires pour la communication avec l'Italie, et pour faire venir des vivres, à cause de la commodité du lac. Je me chargerais de tout ce côté-là avec un corps de sept ou huit mille hommes, pendant que M. de Vendôme s'avancerait de l'autre côté du lac de Garde jusqu'aux retranchements des Allemands, qui sont marqués sur une carte envoyée par M. de Vendôme ; et au moyen du corps avec lequel je serais arrivé à Trente et à Torbole, je viendrais au-devant de M. de Vendôme, et je prendrais tous leurs retranchements à revers, en sorte que M. de Vaubonne serait obligé de se retirer en abandonnant tous les passages, ou, s'il nous attendait, il serait pris entre deux feux, de manière qu'il ne s'en sauverait pas un. Vous pouvez voir sur vos cartes tout ce que j'ai l'honneur de vous marquer. Je vous envoie ce projet que je fais à la hâte, mais que je rectifierai à loisir avec M. de Vendôme ; et j'y mentionnerai les vivres et autres choses nécessaires pour un projet de cette conséquence, qui peut faire la perte entière de l'empire, pendant qu'une poignée de monde enfermée dans des marais et dans des pays inaccessibles occupe la plus belle armée de l'Europe, et qu'avec toute la valeur du monde on ne saurait rien faire d'utile. Il n'y avait qu'un moyen sûr que j'ai proposé à M. de Vendôme, qui était de noyer tout le pays depuis l'Adige jusqu'au Pô : c'était la chose du monde la plus facile. J'avais fait plus ; car, connaissant la crainte qu'a M. de Vendôme de faire du mal à quelqu'un, et en même temps l'utilité de ce projet pour

les intérêts de la France, je pris la liberté, quand nous nous retirâmes d'Ostiglia, de couper la digue du Tartaro en deux endroits en faisant chaque ouverture de trois toises. Je laissai seulement deux pieds d'épaisseur pour tenir l'eau jusqu'à ce que j'eusse vu M. de Vendôme, et un détachement pour finir cette affaire en cas qu'il l'approuvât; mais il ne voulut pas prendre cela sur lui : il en écrivit au roi. Il paraissait que c'était une chose à faire sans le demander, car il est certain que l'inondation serait à un point, qu'ils n'auraient plus aucune communication avec l'Allemagne, et qu'ils perdraient par là l'avantage qu'ils ont d'avoir une rivière comme le Pô qu'ils passent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon le besoin qu'ils en ont, et qui nous oblige à nous partager; ils se seraient trouvés acculés contre cette inondation, et ils n'auraient pu avoir des vivres par ce côté-là. En nous rendant maîtres du haut et du bas Pô, il fallait, sans tirer un coup, qu'ils demandassent un passeport pour se retirer. C'est une affaire faite, il n'y a plus de remède; quand on le voudrait faire à cette heure, il ne serait plus temps, les eaux étant baissées.

Lettre de M. de Ricous à M. le duc de Vendôme. Hall, 25 juin 1703[1]. (*Voir page 220.*)

Nous avons pris Kufstein, monseigneur, par une espèce de miracle. Je n'en ferai pas aujourd'hui le détail à votre altesse, non plus que de la reddition de Rattenberg; je lui dirai seulement que son altesse électorale sera demain à Inspruck, et qu'elle a reçu aujourd'hui les députés de la régence qui lui sont venus rendre obéissance. Vous jugerez mieux que personne, monseigneur, combien il est du service du roi d'ôter cette communication d'Allemagne en Italie. M. l'électeur est disposé à faire tout ce qui dépendra de lui pour concourir à la jonction que vous serez en état de faire, et il compte que sans coup férir il faut après cela que l'armée des impériaux périsse en Italie. Le Tyrol est une conquête qui se conserve avec moins de quatre mille hommes; les peuples changeront de maître sans regret, et son altesse électorale retournant ensuite avec

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1685. n° 2.

le renfort que vous lui donnerez, l'Autriche et la Bohême sont à l'abandon, s'il n'aime mieux joindre M. le maréchal de Villars et tomber avec une puissance formidable sur le prince Louis de Bade et l'enfermer entre deux armées supérieures, ou l'obliger à se retirer je ne sais pas où, car effectivement je ne lui verrais que des retraites très-dangereuses. J'ai assuré son altesse électorale que les ordres du roi ne pouvaient pas être en de meilleures mains que dans celles de votre altesse, dont le caractère est de n'avoir en vue que le bien du service. Que ne donnerais-je pas, monseigneur, et pour que votre présence ne fût plus nécessaire en Italie, et pour qu'après y avoir établi les affaires vous vinssiez vous-même nous aider à délivrer l'Allemagne de l'autorité violente de la maison d'Autriche! Mais je crains que l'Italie n'ait encore besoin de vous. Vous ne laisserez pas cependant, monseigneur, d'avoir une très-grande part à tous les succès que nous nous y promettons par le secours que vous nous avez donné dans une occasion si importante et si pressante. J'ai eu l'honneur de vous envoyer trois exprès depuis huit jours, pour vous informer de la situation où nous sommes; et cette voie, qui m'a paru sûre, se présentant, son altesse électorale désire que je m'en serve encore. Elle est d'autant plus favorable que je puis avoir par là une réponse de votre altesse. On l'attendra avec impatience pour régler nos mouvements, et vous devez être persuadé, monseigneur, que son altesse électorale fera toutes les démarches qui dépendront d'elle pour vous donner toutes les facilités possibles dans vos projets.

Notre diligence a prévenu toutes les précautions des ennemis. M. l'électeur n'en aura pas moins quand il s'agira de vous donner la main, étant bien sûr que vous en agirez de même.

Comme vous avez, monseigneur, les ordres du roi, ceci n'est que pour représenter à votre altesse où nous en sommes. Il serait triste de demeurer en aussi beau chemin, après avoir marché avec tant de rapidité ans ce pays difficile. Le coup mortel est porté à la maison d'Autriche. J'aurais assez souhaité qu'avec nos forces réunies on eût

commencé par soumettre les cercles; mais les choses ayant tourné si heureusement, c'est à vous, monseigneur, de couronner l'œuvre. Faites-moi donc l'honneur, je vous supplie, de me mander ce que vous résoudrez là-dessus; quelles mesures, quel temps, quel chemin vous prendrez, afin que nous allions à votre rencontre, et que nous concourions à tout de toutes nos forces, sachant bien que vous n'êtes pas un prince à vouloir exiger de nous plus que nous ne pourrions.

Comme je suppose toujours les ordres du roi dont votre altesse est dépositaire, il ne me reste qu'à lui marquer l'extrême impatience avec laquelle j'attendrai l'honneur de vos nouvelles. Je m'intéresse avec tant de zèle au service du roi, et ces premiers succès présentent des vues si brillantes, qu'on ne peut qu'être touché d'un extrême empressement d'en voir la fin. Je suis, etc.

P. S. J'ajouterai seulement que par les dernières lettres de M. le maréchal de Villars nous apprenons que les forces de M. le prince Louis de Bade s'augmentent tellement tous les jours, qu'il serait dangereux que cette affaire-ci n'eût pas le succès qui se présente si heureusement qu'il semble que ce soit le ciel qui nous y guide.

ETAT DES TROUPES QUI DOIVENT MARCHER AVEC M. LE DUC DE VENDÔME[1].

(*Voir page* 220.)

INFANTERIE.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
La Marine	3	*Report*	1
Auvergne	2	Bresse	1
Leuville	2	L'Ile de France	1
Saulx	2	Bassigny	1
Lyonnais	2	Beaujolais	1
Anjou	2	Berthelot	1
Grancey	1	Dillon	1
Vaisseaux	3	Galmoy	1
Perche	1	Bourck	1
Bourgogne	2	Fitzgerald	1
Sourches	1	Royal-artillerie	1
Médoc	1		
A reporter	22	TOTAL	32

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1685, n° 3

CAVALERIE ET DRAGONS.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Colonel-général	3	*Report*	16
Cuirassiers	3	Grammont	2
Carabiniers	4	Uzès	2
Anjou	2	Dauphin, dragons	3
Desclos	2	Du Héron, *idem*	3
Rufley	2	Languedoc, *idem*	3
A reporter	16	TOTAL	29

ÉTAT DES TROUPES QUE LE ROI DESTINE A JOINDRE L'ÉLECTEUR DE BAVIÈRE [1].

(*Voir page* 232.)

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
La Marine	3	Commissaire-général	3
Auvergne	2	Anjou	2
Anjou	2	Bourbon	2
1er de Perche	1	Du Tron	2
1er de Tallard	1	Rufley	2
Mirabeau	2	Bertillac	2
Angoumois	2	Chevalier de Bouzols	2
1er de Flandre	1	Desclos	2
1er de Périgord	1	Dourches	2
1er de Touraine	1	Du Hérou	3
1er de Quincy	1	Senneterre	3
1er de Beaune	1		
1er de Bassigny	1		
1er de La Fère	1		
TOTAL	20	TOTAL	25

OFFICIERS-GÉNÉRAUX

M. de Besons, ou M. de Saint-Fremont, commandant en l'absence du premier s'il est incommodé.
De Praslin.
Bouligneux.
Le marquis de Bissy.
De Vaudrey.

[1] Archives du dépôt de la guerre, minutes de la main du roi, vol. 1640, pages 151, 152 et 153.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Marly, 6 juillet 1703[1]. (*Voir page 232.*)

Mon cousin, j'ai espéré pendant un long temps que les mesures que vous aviez prises jointes à la supériorité de mes forces pourraient vous mettre en état de chasser les ennemis d'Italie; ce que je vois et ce que j'ai appris de la situation du pays me donne lieu de croire qu'il n'est pas en votre pouvoir de le faire, et que le nombre des troupes que cette guerre occupe pourrait me servir plus utilement ailleurs, en vous en laissant un nombre assez considérable pour conserver l'avantage et vous maintenir dans le bon état où vous avez mis mes affaires en ce pays. Je ne penserais pas même à vous en ôter aucune, si je vous les croyais nécessaires et si je ne voyais des occasions de les employer plus utilement. Je vous crois assez attaché au bien de mon état, pour entrer dans mes sentiments avec autant de zèle que si vous m'aviez vous-même envoyé le plan que j'ai dessein de faire exécuter, et qui ne peut être différé que de quelques jours, en cas que vous voyiez qu'il y ait lieu d'espérer de forcer les ennemis à quitter les postes qu'ils occupent. La confiance que j'ai en vous est si grande, que je veux bien me remettre à vous de tenter, avant de faire le détachement que j'ai voulu, tout ce que vous croirez qu'il sera possible d'entreprendre sur eux, étant bien persuadé que vous n'exposerez pas mes troupes mal à propos.

Le dessein que vous avez formé, après avoir passé le Pô, lorsque vous aurez joint le prince de Vaudémont, d'attaquer les ennemis par la Secchia et en même temps par le côté du Panaro et de la Mirandole pourrait réussir, si l'inondation faite par le débordement de cette rivière pouvait se sécher, et si les ennemis avaient eu moins de temps pour se retrancher; mais je doute que, s'étant précautionnés comme ils ont fait, vous soyez en état de les chasser du lieu où ils sont; et vous courriez risque de perdre beaucoup de troupes sans espérance de succès, si vous ne faisiez pas reconnaître, avant de les attaquer, les retranchements qu'ils ont devant eux, ou si, après les avoir reconnus trop bons, vous les faisiez attaquer. Comme il y a lieu de croire qu'avant que vous ayez reçu ma lettre

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1640, page 148.

vous aurez pris votre parti, et que vous saurez à quoi vous en tenir; que, d'un autre côté, vous êtes informé que l'électeur de Bavière est entré dans le Tyrol, et qu'il compte, pour se rendre maître du pays et assurer la communication par le Trentin, si nécessaire pour maintenir la guerre au milieu de l'empire, s'avancer jusqu'à Trente, et que vous ferez pour faciliter cette entreprise un détachement de l'armée que vous commandez, qui les joindra de ces côtés-là et qu'il emploiera, après avoir ôté toute communication aux impériaux par ce pays-là, pour porter la guerre dans les pays héréditaires, même jusqu'à Vienne, si l'empereur ne rappelle pas toutes ses forces pour lui opposer et pour les employer à la conservation de ses états. Ces idées, dont la seule pensée pourrait séduire, sont fondées sur des raisons si solides, qu'après les avoir examinées je ne trouve aucun moyen plus assuré pour finir cette guerre que de la porter dans le sein de l'empire. Jamais l'occasion ne sera si favorable; et pour en profiter, même d'une manière qui puisse être avantageuse à la guerre que vous aurez à soutenir, je désire qu'après ma lettre reçue, si vous n'êtes pas embarqué dans quelque entreprise dont le succès vous paraisse assuré et assez important pour différer l'ordre que je vous donne, vous détachiez de l'armée que vous commandez vingt bataillons et vingt-cinq escadrons, avec le nombre d'officiers généraux dont je vous envoie l'état; que ce détachement soit commandé par Besons, si sa santé est assez bonne pour qu'il le puisse conduire, ou par Saint-Fremont, en cas que le premier ne se trouve pas assez de force pour agir, et qu'il se rende le plus tôt que faire se pourra au rendez-vous dont vous conviendrez avec l'électeur de Bavière; que vous fassiez suivre ce détachement de huit ou dix pièces de campagne et de deux de douze, d'un nombre de caissons ou mulets nécessaires pour la subsistance de ce corps, et que vous lui facilitiez, par vous-même, tous les moyens de pénétrer jusqu'à l'électeur de Bavière, si vous aviez connaissance que les ennemis eussent dessein de faire suivre ce corps de troupes, lorsqu'il sera engagé dans les défilés des montagnes, par une partie ou

le total de leur armée. Vous devez, après vous en être bien assuré, marcher à eux avec des forces au moins égales, et ne rien oublier pour le succès de cette jonction, qui peut contribuer à finir la guerre d'Italie plus que ne pourrait faire une armée de moitié plus forte que celle des impériaux. Les lettres que je vous ai écrites il y a quelque temps pour vous préparer au détachement, les mesures que vous avez concertées pour le faire, vous faciliteront les moyens de le finir promptement. La seule chose qui le puisse retarder, c'est l'incertitude du lieu où sera l'électeur de Bavière. Il est capital que vous en soyez instruit le plus diligemment que vous pourrez, et qu'après vous être concertés, rien ne retarde l'exécution de mes ordres. Si je puis avoir de ses nouvelles, je vous les enverrai par des courriers exprès. Je ne saurais trop louer votre bonne volonté sur les offres que vous m'avez faites de conduire vous-même ce détachement. Il ne convient pas que vous vous trouviez avec l'électeur de Bavière, en second, et je vous crois trop nécessaire pour commander mon armée en Italie.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 8 juillet 1703[1]. (Voir page 23.)

Mon cousin, vous verrez par la lettre que je vous ai écrite par le courrier Sainte-Marthe, qui partit avant-hier au soir, que j'avais pensé comme vous, qu'il n'y avait rien de mieux à faire, dans la situation présente des affaires d'Italie, que d'établir une communication avec l'électeur de Bavière, lui assurer entièrement la conquête du Tyrol, et ôter aux impériaux tous les moyens d'avoir des secours par ce pays-là pour leur armée d'Italie. Ce que vous me mandez par le courrier que vous m'avez dépêché du 1er, et qui n'arriva qu'hier au soir à sept heures, me confirme dans cette opinion. Le projet que vous avez fait pour y réussir me paraît bon; et, après avoir pris un rendez-vous avec l'électeur de Bavière, qui de son côté doit s'avancer le plus près de vous qu'il pourra, vous devez marcher, comme vous vous l'êtes proposé, par les deux côtés du lac de Garde, pour vous approcher de Trente, avec les trente-deux bataillons et les vingt-neuf

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1640, page 154

escadrons que vous avez dessein de mener avec vous, pourvu que ce qui en restera au prince de Vaudémont soit suffisant pour garder la Secchia et le Mincio, pendant que vous serez dans cet éloignement. La nécessité dans laquelle vous êtes de vous servir des bateaux du lac de Garde doit vous obliger à prendre des mesures avec les Vénitiens, pour les obtenir; s'ils vous les refusent et que vous trouviez même qu'il soit important de vous rendre maître de Peschiera, pour l'exécution de votre dessein, je vous permets de le prendre, pourvu que cette expédition ne retarde pas votre jonction et que vous puissiez le garder. La précaution que vous avez prise de mander le comte d'Arco vous sera très-utile. Il connaît le pays, il peut vous faciliter les moyens de vous rendre maître de postes avantageux et vous mettre en état de parvenir par des routes assurées. Si vous pouvez joindre l'électeur de Bavière, les ennemis seront bien embarrassés du parti qu'ils auront à prendre; et j'ai peine à croire, si vous le joignez, qu'ils demeurent dans le poste où ils sont, laissant l'empire a la discrétion des troupes de l'électeur. Après la jonction faite, comme j'ai lieu de l'espérer, vous laisserez à l'électeur de Bavière vingt bataillons et vingt-cinq escadrons, comme je vous l'ai marqué par l'état que je vous ai envoyé. Si vous ne pouvez pas lui donner toutes les troupes que je lui ai destinées, à cause de l'éloignement dans lequel elles seront, vous lui laisserez du moins celles qui seront avec vous, et vous choisirez dans ce qui reste, d'aussi bons bataillons et escadrons, jusqu'à concurrence des vingt et vingt-cinq, avec les officiers généraux que j'ai nommés. Après avoir donné ce secours à l'électeur de Bavière, il est d'une nécessité absolue que vous reveniez prendre le commandement de mon armée d'Italie. Vous savez combien il est important que j'aie un homme capable de la conduire et sur lequel je puisse me reposer avec une entière confiance. Quoique j'aie lieu d'espérer que ce changement en fera un très-avantageux pour les affaires de ce pays-là, il restera encore assez de choses à faire pour vous occuper tout entier, et vous n'aurez pas peu à travailler pour empêcher les ennemis de profiter de ces mouvements et de la diminution des forces de

l'armée que vous commandez. Je ne vous dis rien des précautions que vous aurez à prendre, après avoir quitté l'électeur de Bavière, pour rejoindre le prince de Vaudémont. Il me semble que vous devez vous couvrir du lac de Garde, et qu'il n'y aurait aucune sûreté pour vous, si vous reveniez par la route qui est entre l'Adige et ce lac. Donnez-moi de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez, aussitôt que vous vous serez mis en marche pour la jonction, et mandez-moi de jour à autre ce que vous aurez lieu d'en espérer.

Lettre de M. de Mauroy à M. de Chamillart. Du camp de Monte-Baldo, près d'Acqua-Negra, 27 juillet 1703[1]. (Voir page 236.)

L'interruption des postes et la difficulté que les courriers trouvent présentement à joindre le corps de M. le duc de Vendôme dans le Tyrol m'ont empêché de vous rendre compte de nos mouvements depuis le camp de Due-Castelli.

Les troupes qui le composaient en partirent le 19, dont huit bataillons et sept escadrons allèrent joindre M. de Medavi à Goito, lequel a dû tenter de passer par des chemins peu fréquentés pour arriver à Riva, laissant le lac de Garde sur sa droite et celui d'Idro sur sa gauche.

M. le duc de Vendôme a pris, avec vingt-deux escadrons et vingt et un bataillons, la route de Rivoli et de Monte-Baldo, pour arriver à Torbole, où M. de Medavi doit le joindre. Il partit de Rivoli le 24, vint camper sur les hauteurs de la Corona, où il séjourna le 25, pour faire reconnaître la marche par laquelle on pouvait aller attaquer les retranchements que les ennemis ont faits au col de Monte-Baldo, en deçà d'Acqua-Negra.

Il fit partir le soir M. d'Orgemont, avec douze compagnies de grenadiers et vingt carabiniers à pied, pour occuper la cime du Monte-Baldo, parce qu'il avait appris que cette cime était supérieure à une partie des retranchements.

M. d'Imecourt marcha pareillement avec dix autres compagnies de grenadiers, pour occuper la cime de la montagne qui fait la droite du col dont le Monte-Baldo fait la gauche.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1685, n° 115.

Ces deux brigadiers arrivèrent au point du jour sur les hauteurs, à portée de fusil des retranchements de la droite et de la gauche, et M. de Vendôme arriva en même temps avec trois mille hommes détachés, à même distance par le col du Monte-Baldo, faisant la marche du centre.

J'ai l'honneur de vous dire, monseigneur, qu'au bout de ce col on trouve une vallée très-profonde, fort escarpée, par où l'on va à Acqua-Negra : cette vallée est derrière la cime du Monte-Baldo et derrière la montagne qui fait la droite du col.

Les ennemis occupaient la cime du Monte-Baldo par des postes pris dans des rochers presque inaccessibles. Ils avaient fait un retranchement au-dessus de la montagne de la droite, lequel avait à son flanc gauche des précipices et au flanc droit des rochers qui se pouvaient pratiquer, mais qui ne se pouvaient pas monter à moins d'une heure et toujours sous le feu des ennemis. Le front de ce fort était retranché par un fossé sans palissades, défendu par quatre redans.

Il y avait, à l'opposé du col, un vieux retranchement à l'épreuve du canon, dans lequel il y avait trois pièces, lequel tenait le passage ; ce retranchement était protégé des deux montagnes, qui empêchaient qu'on ne prît des postes pour le voir à revers.

Lorsque M. de Vendôme arriva, il donna ordre que l'on insultât le fort de la droite.

M. d'Orgemont lui ayant mandé qu'on ne pouvait point arriver aux roches occupées par les ennemis sur le Monte-Baldo, à cause des ravines, M. de Besons fut chargé de faire attaquer ledit fort de la droite, à portée de fusil duquel M. d'Imecourt avait établi ses postes ; mais parce que l'on considéra qu'il en coûterait du monde en attaquant de jour, les troupes marchant trop longtemps à découvert pour arriver au fort, on différa cette attaque jusqu'à l'entrée de la nuit.

Pendant ce temps-là M. de Vendôme monta lui-même au Monte-Baldo, et, ayant reconnu qu'en fortifiant le poste de M. d'Orgemont on pourrait déposter les ennemis logés dans les roches, et

voir à revers le retranchement de la tête de la vallée, il fit monter six cents hommes de plus, que M. de Vaubecourt plaça dans des roches où l'on n'avait jamais passé, lesquels, à la faveur du feu des carabiniers, prirent la supériorité et chassèrent ensuite les ennemis jusqu'au retranchement, qui fut abandonné par ceux qui le défendaient, aussitôt qu'ils virent les roches occupées, sans avoir essuyé un seul coup. Les grenadiers s'en rendirent maîtres ainsi que du canon et des équipages qui s'y sont trouvés.

Cette petite conquête mettant nos troupes à portée de pouvoir couper les ennemis qui étaient au fort de la droite dans leur retraite, on ne douta pas qu'ils ne l'abandonnassent incessamment.

Effectivement, M. de Besons ayant fait marcher ses détachements à l'entrée de la nuit pour l'attaquer, on n'y trouva plus personne. Les ennemis s'en sont retirés avec tant de précipitation, qu'ils y ont laissé leurs équipages et leurs munitions.

Ce passage nous a coûté quatre hommes tués et six blessés. Au nombre des premiers il y a deux carabiniers. On ne peut s'imaginer avec quelle peine et avec quelle vigueur nos troupes se sont saisies des roches, et surtout les carabiniers, qui se sont portés autant sur les mains que sur les pieds pour s'y placer, avec l'approbation de tous les spectateurs, qui les regardaient d'un amphithéâtre.

Les ennemis ont perdu peu de gens, parce qu'ils n'ont point tenu. On a pris le capitaine qui commandait au Monte-Baldo, lequel a dit qu'il y avait six cents hommes de Nigrelli et beaucoup de paysans de milice. Il assure que M. de Kottenstein et M. de Solari prétendent défendre d'autres passages proche d'ici avec un plus gros corps de troupes.

On a présentement sur le lac de Garde quatre barques armées pour le transport des vivres de cette armée.

P. S. J'oubliais de vous marquer, monseigneur, que pendant la marche jusqu'au Monte-Baldo les vingt-deux escadrons sont restés à San-Martino, dans le val Caurine, pour conserver la communication du lac de Garde, et pour trouver une subsistance plus com-

mode. Ils sont venus joindre ici l'armée aujourd'hui. Les fourrages y sont en abondance et les vivres très-communs. Les fatigues y font moins de maladies que les chaleurs et l'abondance n'en font dans le Mantouan avec l'oisiveté.

Lettre de M. le comte de Medavi à M. le duc de Vendôme.

Du camp de la Pieve du Val di Ledro, 31 juillet 1703[1].

(*Voir page* 235.)

Je rendis compte hier à votre altesse, monseigneur, que j'avais forcé à Notta les retranchements des ennemis, dont la perte est bien plus considérable que je ne l'avais marqué, puisqu'il y a cinquante-neuf Allemands du régiment de Nigrelli, de pris, et soixante et dix paysans, partie du Trentin, partie des lieux voisins, et la plupart pris de force; il y en a presque autant de tués, et peu ou point de soldats allemands. De notre côté, il n'y a que trois grenadiers de blessés légèrement; ce qui ne vous déplaira pas. J'arrive ici avec tous les corps; les équipages ne le pourront qu'à la nuit, les chemins paraissant insurmontables, quelques précautions et travaux que j'aie fait faire. Je viens de faire partir cinq cents hommes pour aller reconnaître et préparer mon chemin pour Riva, passant par Campei et Prenso : il y a dix à onze milles. S'il se trouve des postes à prendre dans cette route, le commandant du détachement a ordre de les prendre; et, suivant le compte qu'il me rendra de sa commission, je verrai si je peux faire ce chemin dans un jour. Je serai obligé de séjourner demain ici, où il y a abondance de fourrage, parce que tous les équipages sont à bout. J'y attends des ordres et nouvelles de votre altesse, à laquelle je n'ai pas détaillé notre attaque d'hier. Je ne le ferai pas même encore aujourd'hui, la croyant assez occupée ailleurs; mais je ne dois pas lui taire que M. Dillon s'y est tout à fait distingué. Il commandait le plus gros détachement, ayant sous lui le chevalier de Sourches et M. de Vaussel, lieutenant-colonel de Perche. Ils ont bien fait leur devoir.

M. de Senneterre, qui avait la fausse attaque, l'a conduite avec toute la vivacité possible, et a passé par des rochers que les gens mêmes du pays croyaient impraticables. M. de Vatteville était dé-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1685, n° 147.

taché avec lui. M. le marquis de Dreux est allé volontaire avec eux, et s'est employé très-utilement et avec des fatigues qui ne se peuvent exprimer. Voilà, monseigneur, la justice que je dois à la vérité. C'en est une, que M. le comte d'Arco se met à tout avec la meilleure volonté et bon esprit; son attachement et son application pour nos intérêts ne sauraient être plus vifs.

Je ne saurais trop vous remercier, monseigneur, de m'avoir envoyé M. de Vaudrey ; il m'a été d'un très-grand secours dans toute cette marche, où ma santé n'a pas été bonne.

CAPITULATION DE BRESCELLO, 26 JUILLET 1703[1].

(*Voir page* 245.)

ARTICLE PREMIER.

Nous, don Ferdinando de Toralba et marquis, maréchal des camps et armées du roi, gouverneur de la ville, château et province de Crémone, commandant le blocus de Brescello, chargé du pouvoir de son altesse monseigneur le duc de Vendôme, en date du 22 de ce mois, confirmé par le commandant des troupes de ses alliés, et M. Jean Adam, baron de Wint, lieutenant-colonel du régiment de Krickbaum, commandant pour sa majesté impériale audit Brescello, sommes convenus de ce qui suit :

ART. 2.

Qu'aussitôt la capitulation signée, ce qui sera dans ce jour 26 juillet 1703, il sera livré une porte de la ville aux troupes du roi ou de ses alliés, et dans le 28 de ce mois, ledit sieur baron de Wint, avec les officiers et soldats de la garnison dudit Brescello, sortiront de la ville, et seront conduits à Viadana ou ailleurs, par des bateaux, où ils seront logés et nourris, tant les officiers, soldats, que malades, pendant cinq jours, aux dépens du roi, avec leurs chevaux et équipages, auxquels le fourrage sera fourni.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1685, n° 131.

ART. 3.

Que les officiers sortiront dudit Brescello par la Porte-Vieille, qui regarde le Pô, avec tous leurs chevaux, armes, bagages, et généralement tout ce qui appartiendra auxdits sieurs officiers, sous les qualités de commandant, lieutenant-colonel, lieutenant, enseigne, cornette, officiers d'artillerie, ingénieurs tant réformés qu'en pied, non compris les bas officiers, excepté les sergents, auxquels il sera permis de sortir avec l'épée au côté.

ART. 4.

A l'égard des bas officiers, soldats, dragons et cavaliers, ils sortiront sans aucune arme quelle qu'elle puisse être, avec permission pourtant d'emporter leurs petits bagages, tel qu'il convient à un bas officier, soldat, dragon et cavalier, avec leurs femmes et enfants, et tout ce qui leur peut appartenir.

ART. 5.

Que messieurs les officiers de ladite garnison resteront prisonniers de guerre sur leur parole, dont M. le baron de Wint sera garant, tant dans Viadana qu'ailleurs où ils pourront être envoyés, jusqu'à ce qu'il soit convenu de leur échange, entre monseigneur le duc de Vendôme et M. le comte de Stahremberg, généraux des deux armées, conformément aux articles du cartel fait l'année dernière en Italie, entre sa majesté impériale et sa majesté très-chrétienne, signé par M. de Rocavion et M. l'auditeur de l'empereur pour sa majesté impériale, et MM. le comte de Beaujeu et d'Esgrigny de la part de sa majesté très-chrétienne.

ART. 6.

Que tous les soldats véritablement malades, femmes, enfants et bagages inutiles, seront envoyés incessamment à l'armée de l'empereur, par des bateaux, avec un passe-port et des officiers pour en avoir soin, et desquels il sera fait état qui sera signé par M. le

baron de Wint, avec des vivres aux dépens du roi, les officiers restants étant garants pour la valeur et l'échange desdits officiers et soldats malades, et ce, à raison de trois officiers par cent malades.

ART. 7.

Que les cavaliers et dragons sortiront à pied et sans armes dudit Brescello, comme l'infanterie, à la réserve des vaguemestres, qui seront regardés comme officiers; que les susdits cavaliers, dragons et caporaux, pourront emmener les chevaux qui sont à leurs femmes ou à eux appartenant, n'étant point des montures de l'empereur, et cela sur la parole d'honneur de M. le baron de Wint et des officiers de cavalerie et de dragons.

ART. 8.

Qu'aussitôt la présente capitulation signée et la porte livrée, comme il est dit au second article, M. le baron de Wint sera obligé de recevoir M. le chevalier de Mahony, colonel d'infanterie, dans ladite place, avec M. d'Esgrigny, intendant de l'armée très-chrétienne, pour faire inventaire de ce qui peut être dans ladite place, tant de munitions de guerre que de bouche, et recevoir les armes de ladite garnison, qu'ils seront obligés de livrer aussitôt que la porte de la ville sera livrée aux troupes du roi ou de ses alliés.

ART. 9.

Que messieurs les gouverneurs, commandants et autres officiers, soldats, cavaliers et dragons, ne pourront être inquiétés dans leur sortie de ladite place, sous quelque prétexte que ce puisse être, soit pour dettes, grains, vins, vivres, et généralement toutes autres sortes de marchandises qu'ils peuvent avoir prises, tant dans les états de Modène, Parme, que Mantoue et autres.

ART. 10.

Qu'il sera défendu aux troupes du roi ou de ses alliés d'inquiéter les soldats de ladite garnison, ni de les porter à déserter, comme aussi de n'avoir aucun commerce avec eux.

ART. 11.

Que messieurs les officiers de ladite garnison, en quelque endroit qu'ils puissent aller, ne seront point séparés de leurs soldats.

ART. 12.

Que les mineurs et autres officiers d'artillerie sortiront avec leurs épées, comme les sergents, ainsi que les commissaires des guerres, des vivres de la proviande et autres, qui seront traités comme les autres officiers de ladite garnison.

Faite et arrêtée double la présente capitulation, entre nous ci-devant dénommés, promettant en parole d'honneur d'observer et d'exécuter exactement les articles y contenus, au camp du blocus devant Brescello, le 16 juillet 1703, à laquelle nous avons apposé le sceau de nos armes.

CAPITULATION DU CHATEAU D'ARCO, 17 AOUT 1703[1].

(*Voir page* 251.)

ARTICLE PREMIER.

Accordé, moyennant que l'on visitera tout ce qui sera chargé sur les chariots, mulets et autres voitures.

Tous les officiers, tant de l'artillerie qu'autres, sortiront avec leurs armes, bagages et chevaux, consistant en quatre chevaux et la charge de huit chariots ou de mulets, à proportion des bagages concernant uniquement ce qui proprement appartient à eux et à leurs troupes, y compris des étoffes pour habiller les soldats, pour le transport desquels équipages il sera fourni des voitures par les ordres de son altesse sérénissime, jusqu'au lieu où il lui plaira de les envoyer.

ART. 2.

Accordé.

Qu'il leur sera permis de se faire suivre par leurs valets, au nombre de quinze ou environ.

ART. 3.

Accordé, moyennant que cela soit visité de même.

Qu'on laissera aux soldats leurs habits, havre-sacs et valises, et qu'il ne leur sera fait aucun tort. MM. les

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1685, n° 233.

officiers promettant que, sous aucun prétexte, les soldats ne se chargeront de rien qui ne soit à leur usage, suivant la visite qui en pourra être faite, si son altesse le trouvait à propos.

ART. 4.

Les blessés et malades auront le même sort que les autres officiers et soldats de la garnison. On en fera prendre soin dans les hôpitaux, et ils auront la liberté d'y faire venir leurs chirurgiens.

Que les malades et blessés, au nombre d'environ cent trente, seront conduits à Trente avec une vingtaine d'hommes en santé, deux chirurgiens et un officier, pour avoir soin d'eux, dans la route, jusqu'audit Trente, dont il sera tenu compte dans celui des prisonniers.

ART. 5.

Refusé.

M. le commandant supplie son altesse de trouver bon que, par la même occasion, il puisse renvoyer ses drapeaux à Trente.

ART. 6.

Accordé.

Que les cinquante hommes de milice qui étaient ci-devant dans le château qu'ils gardaient avant l'entrée des troupes puissent suivre le sort desdites troupes avec le caporal qui les commande.

ART. 7.

Accordé.

Qu'il sera permis aux officiers d'écrire à leurs généraux.

ART. 8.

Accordé, hors que le sieur de Fromentin sera obligé de revenir dans sa maison de Riva.

Que MM. les deux comtes d'Arco, avec leurs femmes et enfants, quatre valets ou servantes, pourront se retirer où bon leur semblera, aussi bien que les sieurs Fromentin de Riva et Charles Bervion d'Arco.

Moyennant quoi, le commandant pourra sortir demain matin avec sa garnison; et aussitôt les articles accordés de part et d'autre, la porte sera livrée aux troupes de sa majesté très-chrétienne, et M. le commandant fera remettre de bonne foi, entre les mains de MM. les commissaires, les clefs des magasins, provisions et munitions.

Lettre de M. de Mauroy à M. de Chamillart. Du camp de Versano, 29 août 1703[1]. (*Voir page* 257.)

M. de Vendôme vint hier joindre M. d'Imecourt à Cadine, et ayant fait occuper les sommets des montagnes au revers desquelles la ville de Trente est située, il y monta lui-même et s'approcha à la portée du canon de la ville, laquelle est entièrement commandée par les montagnes qui sont en deçà de l'Adige, et desquelles elle est séparée par cette rivière.

Cette ville est grande environ comme les deux tiers de Senlis; elle est entourée d'une muraille sèche, crénelée, assez haute, à laquelle il n'y a aucun flanc; sa figure est ronde, excepté du côté où coule l'Adige, le long duquel il paraît une espèce de port qui fait environ le quart de la clôture de la ville.

On y voit dans la partie supérieure un grand palais, qui est la maison du prince, où, du lieu que nous l'avons vu, on ne découvre aucune fortification.

Il y a, pour passer en deçà de la rivière, un pont de bois composé de huit arches dont les ennemis ont rompu trois. Ce pont est défendu par une tour carrée, au pied de laquelle il est construit, et cette tour est du côté de la ville. On ne voit en deçà du pont aucun autre bâtiment que deux couvents et très-peu de maisons.

Lettre de M. de Mauroy concernant la reconnaissance du Pas de Buso di Vela. Du camp de Versano, 29 août 1703[2]. (*Voir page* 260.)

Le Pas de Buso di Vela est un passage taillé entre deux rochers comme celui des Échelles, aux environs de Chambéry. Les sommets des rochers, à droite et à gauche, sont d'une excessive hauteur. Ce passage sert d'écoulement à un petit lac, et comme les eaux en occupent toute la largeur, on a fait une voûte de maçonnerie d'environ dix toises de longueur, laquelle tient aux deux côtés du rocher, et sous laquelle l'eau s'écoule.

Les ennemis ont fait sauter avec des mines la moitié de cette voûte, ce qui rend ce chemin impraticable pour le charroi. Ils ont encore taillé le chemin en trois endroits plus bas, et l'ont embar-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1685, n° 287.
[2] *Idem.*

rassé, autant qu'ils ont pu, par des rochers détachés de la montagne, sautés par les mines.

M. de Chemerault a suivi environ sept ou huit cents pas le long de ce chemin, dans lequel on n'a pas trouvé d'autres obstacles et au sortir duquel on tourne à droite pour aller au pont de Trente, et à gauche pour aller à Bolzano. Il paraît que le chemin qui conduit à Bolzano est tout à fait resserré entre la montagne et l'Adige et que l'on n'y peut faire passer des troupes sans être exposé au feu du canon de l'autre côté de la rivière; de manière que pour prendre une marche du côté de Bolzano, en deçà de l'Adige, sans tomber dans cet inconvénient, il faut nécessairement se servir d'un chemin nommé la Traversara, qui est à la gauche de Terlago, par où passent ordinairement les marchands qui veulent frauder les douanes. Les ennemis l'ont rompu en plusieurs endroits; il faudra le raccommoder avec de la maçonnerie, et M. de Vendôme va voir demain lui-même si le rapport des paysans est juste sur cet article. L'attention des Allemands a été si grande de leur faire abandonner leurs maisons, soit en leur inspirant de la terreur pour nos troupes, soit en menaçant ceux qui n'en ont pas voulu prendre, qu'à peine trouve-t-on quatre hommes qui soient instruits du pays.

M. de Chemerault a vu ce matin, par le revers des montagnes, que le chemin susdit de Traversara retombe dans une plaine qui est à une lieue au-dessus de Trente, et que l'Adige coule le long de la droite de cette vallée, hors de la portée du canon de la gauche.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Marly, 6 septembre 1703[1]. (Voir page 269.)

Mon cousin, on ne peut être plus surpris que je l'ai été de voir, par la réponse que vous m'avez faite à la dépêche que je vous ai écrite le 22, par le courrier Sainte-Marthe, que vous preniez sur vous de différer l'exécution d'un ordre dont les suites peuvent être de telle importance, que vous auriez lieu d'être fâché le reste de vos jours d'avoir contribué à un dérangement que l'on peut prévenir, et

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1686, n° 26.

que vous auriez bien de la peine à réparer, si le mal était commencé. Pensez-vous, quand je vous donne des ordres aussi précis que celui que vous avez reçu, que je n'aie pas des raisons plus fortes que les vôtres pour vous les envoyer? Vous vous laissez entraîner par l'objet qui est devant vous, et je vois tout ce qui en est éloigné, qui peut y avoir rapport, et qui me détermine à prendre des résolutions qui conviennent à celui qui est chargé du poids du gouvernement. L'électeur de Bavière est retourné à Munich; il a quitté le Tyrol le 21, et y est arrivé le 26. Tout son pays est environné de troupes. Le maréchal de Villars est, depuis six semaines, dans une situation à pouvoir être écrasé tous les jours; et si l'électeur de Bavière ne le joint avec des forces considérables, je cours risque de perdre mon armée et un allié qui peut seul contribuer à soutenir une guerre honorable et m'ouvrir le chemin de la paix. La conquête du Tyrol lui serait devenue facile, si, dans le temps qu'il s'est rendu maître d'Inspruck, vous aviez pu le joindre; celle que vous voulez faire seul, présentement, de cette province, peut entraîner un homme qui serait moins instruit; mais si vous aviez fait réflexion aux suites de la guerre que vous avez entreprise, et si vous aviez pensé à ce que vous deviendriez et mon armée, si vous étiez plus avancé dans le Tyrol, n'étant pas soutenu par l'électeur de Bavière, je doute que vous eussiez pris sur vous d'attendre un nouveau courrier pour m'obéir. Les quinze jours de retardement que vous comptez pour rien peuvent être de telle importance, que votre bonne volonté et toute la diligence que vous pourriez faire ne pourraient réparer le mal qui peut arriver dans ce temps-là. Les forces des Allemands ne m'ont point fait appréhender pour le prince de Vaudémont : quoiqu'il en ait peu, il en a suffisamment pour une guerre défensive; mais c'est l'affaire du duc de Savoie qui me donne de justes inquiétudes; je ne sais même s'il sera encore temps d'y remédier lorsque vous recevrez mes ordres pour marcher, sans perdre de temps, en Lombardie et vous mettre en état d'exécuter le projet que je vous ai envoyé, auquel vous ne m'avez rien répondu. Je vous vois tellement prévenu

de la bonne foi d'un prince qui n'est occupé que de ses intérêts, qui travaille sans cesse, depuis deux ans, à manquer à ses engagements, aux dépens de son honneur, qu'il semble que tout ce que je vous mande et tout ce qui se dit publiquement ne fasse aucune impression sur vous, et qu'en un besoin vous seriez son garant. Je louerais cette confiance en vous, si vous agissiez comme particulier : elle confirme toute la bonté et la droiture de votre cœur ; mais il est trop dangereux, en l'état où sont les affaires de l'Europe, d'en faire l'épreuve, en cas que ses intentions soient mauvaises, comme il n'y a presque plus lieu d'en douter ; et vous devez vous mettre en état d'agir incessamment pour l'exécution du projet que Chamillart vous a envoyé, qu'il avait fait par mon ordre, et que je désire qui soit suivi de la manière que vous croirez plus propre pour le faire réussir. Je vous recommande une extrême diligence ; car il n'y a pas un moment à perdre : tout ce que je désire, c'est qu'il soit encore temps.

Lettre de M. le duc de Vendome au roi. Du camp de Riva, 9 septembre 1703[1]. (Voir page 869.)

J'ai reçu, cette nuit, par le retour de mon courrier, la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire.

Je suis inconsolable du chagrin dans lequel votre majesté me paraît être de ce que je n'ai pas exécuté sur-le-champ l'ordre que Sainte-Marthe m'a apporté de sa part. Si j'avais pu prévoir, sire, la peine que cela a fait à votre majesté, j'aurais pu aisément la lui épargner, en lui faisant voir que le parti que j'ai pris n'était pas un parti de choix, mais de nécessité. Votre majesté sait mieux que personne que, pour porter une armée en avant, surtout dans un pays comme celui-ci, il faut approvisionner devant soi, et c'est ce que j'avais déjà fait, quand Sainte-Marthe est arrivé ; de plus, notre artillerie était avancée ; de sorte que, pour exécuter sur-le-champ l'ordre de votre majesté, il fallait abandonner nos blessés, nos malades, notre canon, nos mortiers et nos vivres, une évacuation aussi considérable que celle-là ne se pouvant faire sans y employer plu-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1686, n° 65.

sieurs jours. Depuis l'ordre reçu on n'a pas perdu un moment; sitôt que cela a été fait, je me suis mis en marche, et j'avais déjà fait douze milles en arrière quand mon courrier m'a joint. Voilà, sire, la conduite que j'ai tenue; et si j'ai mal fait, je supplie très-humblement votre majesté de me pardonner.

Lettre de M. de Medavi à M. de Chamillart. Riva, 22 septembre 1703[1]. (Voir page 277.)

J'ai eu l'honneur de vous mander que monseigneur de Vendôme m'avait choisi pour commander en ce pays-ci; mais je ne vous ai pas rendu compte de l'état auquel étaient les postes qu'il m'a confiés. Il y a Riva, où il y a deux châteaux, la ville d'Arco et le château d'Arco, le château de Teno, Torbole et la ville et le château de Nago.

Riva est une ville assez grande qui n'est fermée que d'une muraille sèche, où il n'y avait ni créneaux ni aucun endroit d'où l'on pût tirer un coup de fusil, point de fossés autour de la place et aucun flanc. La ville d'Arco est à peu près de même; mais pour le château, il est très-bon à cause de sa situation sur un rocher escarpé. Teno est un petit château qui est situé sur un rocher entre le chemin qui va à la vallée de la Judicaria et celui qui va au Val di Ledro; il est commandé par quelques montagnes qui sont à portée de l'incommoder; mais les murailles en sont assez bonnes et le canon est fort difficile à y mener. Torbole est un village sur le bord du lac, lequel est commandé par des montagnes de tous côtés sans aucune muraille. Le château de Nago est au-dessus de Torbole, mais assez éloigné et dans une situation à ne le pouvoir protéger en rien. Pour la ville de Nago, elle est au-dessous du château, mais sans aucune défense. Voilà, monseigneur, la situation dans laquelle était ce pays-ci, quand monseigneur de Vendôme me l'a confié et ne m'a laissé que cinq bataillons pour le soutenir, quelque chose que je lui aie représentée pour lui faire connaître l'impossibilité qu'il y avait de soutenir de si mauvais postes avec si peu de troupes, les bataillons étant fort faibles à cause de la quantité de malades qu'ils ont; ce-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1686, n° 103.

pendant je lui ai marqué mon obéissance et mon zèle pour le service du roi, et je ferai tout de mon mieux pour faire ici la meilleure défense qu'il me sera possible. On travaille à approvisionner les châteaux pour y mettre des vivres pour six mois, et je fais tous mes efforts pour faire quelques retranchements autour de Riva, parce que ce poste-là pris, tous les autres le sont, ne pouvant plus avoir aucun secours si une fois Riva était emporté. Quoique Torbole ne soit pas de si grande conséquence, un port nous suffisant, monseigneur de Vendôme a souhaité que je le soutinsse; pour le contenter j'ai été obligé d'y faire faire quantité de travaux, lesquels tout au plus le peuvent mettre à couvert d'un coup de main. Mon dessein était de l'abandonner en le brûlant, de le rendre par là inutile aux ennemis, et de rassembler toutes mes forces à Riva, d'où dépendait le salut de tous nos châteaux. D'abord que monseigneur de Vendôme a été parti, les ennemis sont venus avec six ou sept mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, par le côté du château d'Arco, de l'autre côté de la Sarca, et trois ou quatre mille paysans armés avec cinq ou six cents hommes de troupes réglées par les montagnes, venant du côté de la vallée de la Judicaria, lesquels ne sont venus que sur le bord de la plaine sans y entrer : MM. de Vaubonne, Solari et d'Heyster, à la tête de toutes ces troupes et quelques petites pièces de canon; rien n'avait plus l'air d'un siége. Cependant j'ai appris par neuf ou dix rendus que leur dessein n'était que de nous forcer sans siége dans des postes qu'ils ne croyaient pas en état de défense. Ils nous ont tâtés de tous les côtés, mais ils ont trouvé à qui parler; ils ont attaqué le pont d'Arco et se sont postés dans deux maisons qui sont entre le pont et les Capucins; ils n'ont pas réussi : ils ont eu trente hommes de tués. De là ils se sont avancés dans la plaine, entre la Sarca et les montagnes, en descendant droit à Torbole; ils ont trouvé que j'avais rompu le chemin que la Sarca serre contre la montagne à un quart de lieue de Torbole, et que dans l'angle où la rivière fait deux branches, dont l'une va à Torbole et l'autre s'approche du mont Brion pour se jeter dans

le lac, j'avais heureusement fait faire la veille une bonne redoute; et, quoiqu'elle ne fût pas encore en état, il y avait dedans cinquante hommes. Ils l'envoyèrent reconnaître le matin par quelques compagnies de grenadiers; ils trouvèrent ce poste si bon qu'ils se retirèrent; et, après avoir fait halte plus de six heures, une partie de ces troupes reprit le chemin du côté d'Arco en remontant la rivière, et l'autre entra dans les montagnes du côté de Nago. Je croyais que c'était pour attaquer Nago ou Torbole par ce côté-là; j'y ai envoyé la compagnie de grenadiers de Grancey et deux cents hommes détachés d'ici, commandés par le lieutenant-colonel de Mirabeau; mais ils ne sont pas venus. Il y a seulement eu quelques détachements qu'ils ont envoyés au village de Nago; et comme j'avais donné ordre que d'abord qu'ils y viendraient on y mît le feu, on l'y mit. Ils se sont retirés. M. de Morangies, qui commande à Torbole et à Nago, a envoyé des partis pour les suivre; ils ont pris le chemin pour repasser l'Adige et s'en retourner à Roveredo. Tous mes espions me rapportent, monseigneur, qu'ils font de grands préparatifs de chariots et de bœufs pour revenir avec des vivres et du canon. Il est certain que tout le pays est ruiné si nous demeurons maîtres de tous les postes que nous occupons; car, comme il n'est pas abondant en blé mais bien en vin, tous les habitants tirent leur blé du Véronais et du Bressan, où ils portent leur vin, et tout ce commerce ne se fait que par le lac de Garde, de manière que les Trentins et les Vénitiens ont un égal intérêt à nous pouvoir chasser d'ici; la question est de savoir si l'empereur, qui a plus d'une affaire sur les bras, pourra fournir les troupes et l'artillerie nécessaires pour nous sortir d'un lieu où je compte, monseigneur, faire une grande résistance pourvu que j'aie un peu de temps devant moi, afin de pouvoir faire quelques retranchements pour éloigner les approches de nos faibles murs. J'aurai l'honneur de vous rendre compte de tout ce qui se passera à l'avenir. Je n'aurais pas tardé si longtemps, monseigneur, à le faire, si les occupations que j'ai ici depuis que j'y suis ne m'en avaient empêché. Je suis, etc.

ÉTAT DES TROUPES DESTINÉES A OPÉRER EN PIÉMONT[1].

(*Voir page* 280.)

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Auvergne	2	Commissaire-général	3
Anjou	2	Ourches	2
La Fère	1	Desclos	2
Flandre	1	Anjou	2
Bresse	1	Bouzols	2
Tournaisis	1	Carabiniers	4
Cambrésis	1	Du Tron	2
Dillon	1	Du Héron	3
Galmoy	1		
Bourck	1		
Bourgogne	2		20
Médoc	1		
La Marine	3	Cavalerie qui escorte les prisonniers.	9
	18		
Artillerie	1		
Troupes d'Espagne	6		
Troupes venant du lac de Garde	3		
TOTAL	28	TOTAL	29

Lettre de M. le marquis de S^t^-Thomas à M. le duc de Vendôme. Turin, 19 octobre 1703[2]. (*Voir page* 292.)

Dès aussitôt que j'ai reçu, monseigneur, la lettre dont il vous a plu de m'honorer, je n'ai pas manqué de la présenter à son altesse royale. Elle n'a pas été moins surprise quand elle en a vu le contenu qu'elle fut frappée d'étonnement lorsqu'elle apprit la violence qui avait été exercée contre ses troupes, suivie de la marche d'un corps d'armée vers ses états et d'autres forces détachées de divers endroits qui la menacent de son oppression; tout cela dans le temps même que sa majesté lui faisait donner des assurances positives de lui faire ressentir des effets éclatants de sa protection par l'agrandissement de la maison de sadite altesse royale.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1686, n° 129.

[2] *Idem*, n° 231.

Elle se persuade que le roi, réfléchissant, par un mouvement de sa grandeur d'âme et de son équité, au tort qu'elle a souffert, ne peut que reprendre les mêmes sentiments de bonté et de générosité qu'il avait auparavant à son égard, ainsi que lui donne lieu de l'espérer ce que vous lui témoignez présentement de la part de sa majesté.

Son altesse royale m'ordonne de vous faire savoir qu'ayant reçu ces jours-ci un courrier de son ambassadeur à Paris, qui l'a dépêché en suite du désir que le roi lui en a fait témoigner, elle l'a redépêché promptement pour faire représenter à sa majesté les sentiments de son cœur; que cependant elle est prête à recevoir la personne que vous souhaitez lui envoyer, désirant que vous lui fassiez auparavant connaître quelles sont les véritables intentions de sa majesté en son endroit, ne sachant de quoi elle peut se flatter pendant qu'elle voit ses troupes dans une honteuse captivité pour récompense des bons services qu'elles ont rendus en donnant leur sang et exposant leur vie pour la gloire et les intérêts de sa majesté.

Réponse de M. le duc de Vendôme à M. le marquis de S^t^-Thomas.

Casal, 20 octobre 1703 [1].

(*Voir page* 292.)

J'ai reçu ce matin, monsieur, en venant ici, la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, et je vais vous expliquer les ordres que j'ai reçus de sa majesté, puisque son altesse royale veut en être instruite. Je vous dirai donc que le roi demande à M. le duc de Savoie deux places de sûreté, et que son altesse royale ne garde de troupes que le nombre qui est porté par le traité de 1697; du reste, que sa majesté, bien loin de songer à envahir les états de son altesse royale, désire en toutes sortes d'occasions lui procurer des avantages et lui donner des marques de son amitié. Je ne doute pas, monsieur, que M. le duc de Savoie n'ait déjà été informé des intentions de sa majesté par la lettre de son ambassadeur, qu'un de mes courriers lui a portée et que vous me marquez qui a été renvoyé à la cour. J'ai ici un paquet pour M. de Phelippeaux, lequel je n'ose lui faire tenir dans l'état où sont les choses à présent. M. le marquis de

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1686, n° 231.

Vernon est sur sa parole à Fontainebleau et se promène partout. Si son altesse royale a envie de s'accommoder avec le roi, elle pourrait, ce me semble, permettre à M. de Phelippeaux de venir ici s'aboucher avec moi; car, d'après la manière dont il est gardé et celle dont les chemins de Piémont ici et en France sont fermés, il est bien difficile qu'on puisse en venir à un accommodement. Je voudrais de bon cœur être chargé de faire des propositions plus avantageuses à son altesse royale, mais je ne puis qu'exécuter les ordres que j'ai reçus. Je vous prie de m'envoyer au plus tôt une réponse positive qui m'explique nettement si son altesse royale refuse ou accepte les propositions que je lui fais de la part du roi, n'étant pas le maître de retarder les ordres que j'ai reçus de sa majesté.

ÉTAT DES QUARTIERS DANS L'ASTESAN, 30 NOVEMBRE 1703 [1]

(*Voir page* 317.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX	BRIGADIERS.	REGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
M. le comte de Vaubecourt. (Résidence à Montechiaro.)	M. de Marigny	La Sarre	1	//	Passerano.
		Bresse	1	//	
			2	//	
	M. Dillon	Dillon	1	//	Montafia.
		Galmoy	1	//	
			2	//	
	M. Bourck	Bourck	1	//	Cortanzo et Pica.
	//	La Marine	3	//	Montechiaro.
		Anjou	//	2	
		Ourches	//	2	
		La compagnie des hussards de Thouvenot	//	//	
			3	4	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1687, n° 161.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
M. le comte de Vaubecourt. (Suite.)..	M. d'Alba, major du régiment d'Auvergne.....	Auvergne.....	2	//	Camerano, Cortasone, Cortadone, Settime, Montbaron et Casasco. (Ce dernier quartier a été augmenté depuis le départ de M. le duc de Vendôme.)
			2	//	
		La Fère.....	1	//	
		Bourgogne.....	2	//	
		Médoc.....	1	//	
	M. d'Orgemont....	Tournaisis.....	1	//	Asti, quartier-génér.
		Brabant.....	//	2	
		Flandre.....	//	2	
		Carabiniers.....	//	1	
M. d'Aguilar.....			5	8	
M. de Medavi.....					
M. de Chartongne..		50 hommes de la garnison d'Asti...	//	//	Blangero.
	//	50 hommes de la garnison d'Asti et la compagnie des hussards de Filz..	//	//	Isola.
	M. de Grancey....	50 hom. de Grancey.	//	//	Vigliano.
		50 hom. de Flandre.	//	//	
	Idem.....	Grancey.....	1	1	Montegrosso.
		Flandre.....	1	1	
M. de Bouligneux. (Résid. à Carmielli.)			2	2	
	Idem.....	50 hom. de Grancey.	//	//	Agliano.
		50 hom. de Flandre.	//	//	
	M. de Marquesac...	Royal-artillerie....	1	//	Castigliole.
		Cambrésis.....	1	//	
		Desclos.....	//	2	
			2	2	

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
M. de Bouligneux. (Suite.)	M. de Marquesac...	50 hom. de Royal-artillerie.....	//	//	Burio.
		50 hommes de Cambrésis.....	//	//	
	M. de Bourgneuf...	Dragons du Héron.	»	3	Colosso.
		Anjou.....	2	»	Canetti.
		Bouzols.....	//	2	
		Beauce.....	1	//	Casal.
		2 compagnies d'Aunens.....	//	$\frac{1}{2}$	

ETAT DES QUARTIERS DANS LE NOVARAIS ET LA LUMELINE, 30 NOVEMBRE 1703 [1].

(*Voir page* 318.)

A Novare, Commissaire-général, du Tron, cavaliers à pied de Trivulce, deux compagnies suisses; compagnies de grenadiers de Naples et Lombardie, régiment de Bonesano, régiment de milice.

A Mortare, deux cents cavaliers à pied de Molfette, soixante et dix cavaliers à pied de Val de Fuentes, cent quatre-vingts dragons à pied de Caylus.

A Gheme, moitié de Gy, Val de Fuentes, Molfette.

A Vicolongo, cent hommes de Bonesano, cinquante hommes de milice.

Au moulin de Cameriano, soixante hommes de Bonesano.

A Rosasco; dragons à cheval, soixante à pied.

A Cozzo, Figueroa, moitié de Gy.

A Sartirana, cinquante hommes de Bonesano.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1687, n° 126.

ÉTAT DE LA CAVALERIE DE L'ARMÉE DE M. LE PRINCE DE VAUDÉMONT [1].

(*Voir page* 319.)

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	CAPITAINES en état de servir à cheval.	LIEUTENANTS ET CORNETTES en état de servir à cheval.	MARÉCHAUX DES LOGIS en état de servir à cheval.	CAVALIERS ET DRAGONS en état de servir à cheval.	CAVALIERS ET DRAGONS en état de servir à pied.	OFFICIERS A PIED.
CAVALERIE.							
Colonel-général	3	5	8	12	129	71	//
Cuirassiers	3	8	9	6	194	104	//
Royal-Roussillon	3	4	9	2	97	122	11
Dauphin	3	4	10	7	120	72	//
Villeroy	2	6	12	5	111	20	1
Sully	2	6	7	6	75	60	3
Ruffey	2	4	6	4	68	128	13
Capy	2	4	3	4	45	106	5
Elbeuf	2	5	5	5	71	41	3
Villiers	2	4	6	6	74	60	4
Simiane	2	4	5	5	56	157	//
Broglie	2	6	10	3	121	23	//
DRAGONS.							
Dauphin	3	8	5	4	83	117	5
Estrades	3	12	7	12	149	120	8
Vérac	3	4	14	5	179	109	9
Lautrec	3	10	7	9	152	70	1
Languedoc	3	5	12	6	147	119	8
CAMP DE M. DE GOESBRIANT.							
La Reine	3	7	21	4	101	93	7
Bourbon	2	4	6	2	23	199	4
Grammont	2	4	6	2	75	92	4
CAMP DE M. DE SENNETERRE.							
Bertillac	2						
Bissy	2	.....	.....	.....	300	//	//
Senneterre, dragons	3						
A reporter	57	114	168	109	2,370	1,883	82

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1687, n° 13.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	CAPITAINES en état de servir à cheval.	LIEUTENANTS ET CORNETTES en état de servir à cheval.	MARÉCHAUX DES LOGIS en état de servir à cheval.	CAVALIERS ET DRAGONS en état de servir à cheval.	CAVALIERS ET DRAGONS en état de servir à pied.	OFFICIERS A PIED.
Report.....	57	114	168	109	2,370	1,883	82
CAMP DE M. D'ALBERGOTTI.							
Rennepont.....	2						
Forbin.....	2	.....	.....	.....	300	//	//
Melun.....	2						
CAMP DE M. D'UZÈS, DE GOITO.							
Uzès.....	2						
Rassé.....	2	.....	.....	.....	100	//	//
Esclainvilliers.....	2						
Courlandon.....	2						
A CARPI.							
Viltz.....	2	5	13	7	66	37	//
Mauroy.....	2	.....	.....	.....	50	//	//
TOTAL GÉNÉRAL..	75	119	181	116	2,886	1,920	82

Lettre de M. le prince de Vaudémont au roi.

San-Benedetto, 29 octobre 1703[1].

(*Voir page* 319.)

L'armée de votre majesté que j'ai l'honneur de commander ici, dont MM. de Besons, de Saint-Fremont et moi, venons de voir l'état, est réduite à dix mille hommes de pied en trente-quatre bataillons, et à deux mille chevaux en cinquante-neuf escadrons. Votre majesté jugera mieux que personne ce qui se peut faire avec ce nombre, en opposition de l'armée des ennemis, dont j'ai eu l'honneur de vous marquer le nombre par ma dernière, laquelle, au lieu de diminuer, augmente tous les jours; leur cavalerie l'est, depuis un mois seulement, de douze cents chevaux, et nous n'apprenons pas que la mortalité soit dans la leur. Votre majesté connaît d'un côté l'im-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1686, n° 261.

portance dont il est de ne point abandonner la Secchia ni le Pô, et de l'autre de s'opposer à l'armée des ennemis, s'ils voulaient passer dans le Parmesan. S'ils prennent ce dernier parti, le peu de monde qu'ils laisseront dans la Mirandole, Quistello et Revere, m'obligerait pour garder, selon la disposition de M. de Vendôme, San-Benedetto, Buon-Martino, les Chiavique et Bondanello, d'y laisser tout au moins deux mille hommes: il ne me resterait que huit mille hommes de pied et deux mille chevaux, pour m'opposer au passage des ennemis dans le Parmesan; or si, avec ce faible corps, je m'y avance pour prévenir les ennemis, comme il convient de le faire pour s'opposer à leur passage, au risque qu'ils n'y marchent pas, j'abandonne à toute leur armée le Pô et la Secchia, ou je m'expose, si toute leur armée vient à moi, à une action que votre majesté sait mieux que personne qu'il faut éviter dans la conjoncture présente, par rapport à la faiblesse de votre armée, qui ne serait que de dix mille hommes et à la supériorité de celle des ennemis, surtout en cavalerie; c'est pourquoi je suis persuadé, aussi bien que messieurs vos généraux, que le plus grand service que nous puissions rendre à votre majesté, dans l'état où est votre armée, c'est de ne la pas risquer et de tâcher de conserver le Pô et la Secchia, et de ne point mettre en mouvement l'armée de votre majesté de la situation où elle est, que celle des ennemis ne soit tout à fait déterminée et marche tout entière de quelque côté; et je crois, sire, devoir mettre toute mon application à ne rien perdre et à conserver tous les postes et l'étendue de pays que cette armée-ci est chargée de garder; et je croirai avoir beaucoup fait, si j'y puis parvenir avant la fin de la campagne.

Enfin, sire, votre armée, qui n'est que de douze mille hommes à l'heure qu'il est, n'est pas seulement attachée au Pô et à la Secchia, mais elle doit garder depuis Modène jusqu'à Castiglione delle Stiviere, distance de soixante-deux milles d'Italie. Tout cela serait abandonné aux ennemis, et on séparerait l'armée de votre majesté, si je quittais ces postes-ci pour aller en prendre un autre tel qu'il conviendrait pour barrer aux ennemis le chemin du Parmesan, avant

que celle des ennemis ait quitté tout à fait la Secchia. Voilà, sire, le compte véritable que je dois rendre à votre majesté, de l'état où je trouve votre armée, et l'usage que je crois, avec messieurs vos généraux, que nous pouvons en faire. Si les ennemis faisaient quelque mouvement imprévu ou qu'ils s'affaiblissent par quelque gros détachement pour Naples, comme on le croit toujours à Rome, on ne laisserait pas de tâcher d'en profiter; mais je doute fort qu'ils y songent présentement.

Le bruit court dans l'armée des ennemis qu'il leur vient des troupes qui étaient dans le Tyrol, et que M. le prince Eugène était attendu.

Je mande à M. de Vendôme toutes les mêmes choses dont j'ai l'honneur de rendre compte à votre majesté. Je crois que rien n'importe tant au bien du service que d'agir de concert sur le fondement solide de la vérité, et de ne se point flatter; après cela, votre majesté peut être persuadée que messieurs vos généraux et moi, nous sommes dans une attention continuelle, en premier lieu, pour prévenir ce que les ennemis pourraient nous faire de mal, et pour tâcher de leur porter quelque coup, s'ils nous en donnaient occasion. Cependant votre majesté doit compter que son armée n'abandonnera pas la situation où elle est, quelques mouvements que les ennemis puissent faire, que je ne voie toute leur armée éloignée du Pô et de la Secchia.

ÉTAT DES TROUPES IMPÉRIALES QUI ONT PASSÉ LA SECCHIA [1].

(*Voir page* 342.)

GÉNÉRAUX

Le prince Guido Stahremberg.	Le comte d'Armstein
Le prince Charles de Vaudémont	Le général Bagny.
Le prince de Lichtenstein	Le général Solari.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1687, n° 279.

INFANTERIE.

Guido Stahremberg.
Solari.
Lorraine.
Lichtenstein.
Bagny.
Max Stahremberg.
Nigrelli.

CAVALERIE ET DRAGONS.

Nenbourg.
Vaudémont.
Palfi.
Corbelli.
Darmstadt.
Lorraine.
Le régiment du prince Eugène, dragons.
Vaubonne, *idem*.

Un régiment de hussards.
Vingt-deux pièces d'artillerie.

ÉTAT DES TROUPES IMPÉRIALES RESTÉES EN LOMBARDIE SOUS LES ORDRES DU GÉNÉRAL TRAUTMANSDORF[1].

(*Voir page 342.*)

EMPLACEMENTS.	NOMBRE D'HOMMES.
INFANTERIE.	
A la Mirandole	1,550
A la Concordia	200
A Revere	1,600
A Ostiglia	2,500
Idem canonniers	100
Idem croates ou heiduques	1,000
Autour de Serravalle et à Ponte-Molino	400
CAVALERIE OU HUSSARDS.	
Dans les villages, depuis Sermide jusqu'aux Quadrelle	1,850
TOTAL	9,200
ARTILLERIE.	
A Ostiglia	24 pièces de campagne.
A Revere	27 pièces, dont 3 grosses.
A la Mirandole	30 pièces, dont 5 grosses.
NOTA. Il y a dans la cavalerie un grand nombre de cuirassiers ou de dragons qui n'ont point de chevaux.	

[1] Cette pièce n'a pas été retrouvée dans les archives du dépôt de la guerre; elle a été copiée d'après M. de Vault, qui la rapporte à la page 568 du vol. 1682 de ses Mémoires.

ÉTAT DES RÉGIMENTS IMPÉRIAUX RESTÉS EN LOMBARDIE [1]

(*Voir page 342.*)

INFANTERIE.	CAVALERIE.
Judenstein.	Falkenstein.
Dermestein	Corbelli.
Bagny.	
Krickbaum.	DRAGONS.
Deux régiments de croates ou heiduques.	Herbevillé.
	Trautmansdorf.

Le regiment de Nigrelli, infanterie, est à Trente, Roveredo et Bolzano.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi

Du camp de Castel Spino, 12 janvier 1704 [2].

(*Voir page 350.*)

Nous battîmes hier, au passage de la Bormida, à Castelnovo, l'arriere-garde des ennemis : elle était composée de six bataillons et de cinq cents chevaux. Les bataillons étaient dans le village, et quoique je n'eusse de l'infanterie que quinze cents grenadiers d'arrivés, je ne laissai pas de les faire attaquer, après avoir poussé avec notre cavalerie toute celle qui composait l'arrière-garde des ennemis et l'avoir culbutée dans la rivière; les grenadiers ont essuyé tout le feu des ennemis, et les ont emportés en un moment sans tirer un coup. On ne peut assez exagérer la valeur qu'ils ont marquée en cette occasion, et il n'y a pas eu un seul homme des ennemis de tué qu'à coups de baïonnette. Enfin, sire, je n'ai jamais vu d'action où les troupes de votre majesté aient marqué plus de valeur et de bonne volonté qu'à celle-là. Pour les grenadiers, on ne peut leur donner assez de louanges, car ils ont forcé un village gardé par trois mille hommes de pied choisis, et ils n'étaient que quinze cents. Nous avons eu en cette occasion, tant de l'infanterie que de la cavalerie et des dragons, quarante officiers tués ou blessés et cent cinquante hommes; pour les ennemis, ils n'en sont pas quittes à si bon marché, et je crois qu'il leur en coûte au moins mille hommes, parmi lesquels il y a

[1] Cette pièce n'a pas été retrouvée dans les archives du dépôt de la guerre; elle a été copiée d'après M. de Vault, qui la rapporte à la page 569 du vol. 1682 de ses Mémoires.

[2] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1776, n° 23.

beaucoup d'officiers de considération. Le prince de Lichtenstein a été blessé et Solari a été tué; ils ont perdu encore le commandant du régiment de Stahremberg. Nous avons près de trois cents prisonniers et six officiers, et nous avons pris sept drapeaux, parmi lesquels il y en a un du régiment de Lombardie qui avait été pris à la Stradella; de sorte que je n'en envoie que six à votre majesté.

On ne peut assez louer messieurs les officiers généraux, brigadiers et colonels. L'affaire a commencé par la cavalerie, à la droite de laquelle s'est mis M. de Saint-Fremont, qui était de jour, et M. de Besons s'est mis à la gauche, et ils ont poussé les ennemis jusque dans la rivière avec la dernière vivacité. M. d'Albergotti avec M. de Murcey a conduit l'attaque des grenadiers, et ces deux messieurs ont toujours été à la tête, ainsi que MM. de Saint-Pater, de Leuville et de Morangies, qui y étaient détachés; le dernier est blessé d'un coup à la jambe, et le premier d'un coup au bras, qui ne sont dangereux ni l'un ni l'autre, ce dont je suis bien aise, car ce sont deux hommes d'une grande volonté. Parmi la cavalerie et les dragons, MM. d'Esclainvilliers, de Villiers, de Wartigny, de Goas et de Senneterre ont toujours été à la tête de la cavalerie, ainsi que MM. d'Estrades, de Vérac et de Lautrec. M. de Vatteville, colonel réformé dans Senneterre, a chargé avec les dragons à pied qu'il commande, et a toujours été avec les grenadiers. Enfin, sire, je n'eusse jamais cru que les troupes de votre majesté eussent pu marquer autant de bonne volonté après dix-huit jours de marche sans séjourner, dans une saison comme celle-ci, et par des chemins épouvantables.

Si le pont que j'avais fait faire sur l'Orba ne se fût rompu hier, dans la nuit, l'affaire de Castelnovo aurait été encore plus complète, car nous perdîmes quatre heures de temps à le raccommoder. J'espère que votre majesté sera contente de ce que ses troupes ont fait.

Je suis très-respectueusement, etc.

P. S. J'oubliais de marquer à votre majesté que M. le mar-

quis de Goesbriant fut blessé hier en postant les grenadiers; il a le petit os de la jambe cassé. Ce serait dommage si nous le perdions, car c'est un homme plein de courage et de bonne volonté.

M. de Goas a reçu deux contusions, et M. Desessars, colonel dans Esclainvilliers, que j'avais détaché avec deux cents chevaux, y a fait des merveilles.

MM. d'Arènes, d'Imecourt et de Percy, ont toujours été avec les grenadiers; et MM. de Mauroy et Desclusel avec la cavalerie.

ÉTAT DES QUARTIERS DE L'ARMÉE DE PIÉMONT [1].

(*Voir page* 354.)

INFANTERIE.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	QUARTIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	QUARTIERS.
La Fère	1		*Report*	29	
Bourgogne	3		La Sarre	1	Passerano.
Médoc	1		Bresse	1	
Tournaisis	1	Asti.	Dillon	1	Montafia, Bagnasco.
Angoumois	1		Galmoy	1	
Cotentin	1		Bourck	1	Pica et Cortanzo.
Flandre	1		La Marine	3	Montechiaro.
Piémont	3	Monteglio.			Settime, Montbaron,
Croy	1		Auvergne	2	Camerano, Corta-
Les Vaisseaux	3	Gabbiano.			sone et Cortadone.
Labour	1		Beauce	1	Casal.
Leuville	2		Bugey	1	Annone et Rochetta.
Vendôme	1	Moncave.	Thierache	1	
Sourches	1		Anjou	2	Acqui.
Maulevrier	2	La Piova.			Voghera et la Stra-
Bassigny	1		Limousin	2	della.
Saulx	2	Oddalengo	Royal-artillerie	1	Pavie.
Grancey	1	Monfestino.	Normandie	3	
Cambrésis	1		Lyonnais	2	De l'autre côté du Pô,
		Strevi, Cassina della	Morangies	1	depuis Mortare et
Beaujolais	1	Strada et Castel-	L'Ile de France	1	Novare jusqu'aux
Berwick	1	Novo	Bonnezan, espagnol	2	vallées de la Sesia.
A reporter	29		TOTAL	56	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1776, n° 1.

CAVALERIE.

RÉGIMENTS	ESCADRONS.	QUARTIERS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
Royal-Roussillon...	3		*Report*....	36	
Dragons-Dauphin..	3		Carabiniers.....	4	Asti.
Vérac.....	3	Dans les environs de Mortare et Novare.	Anjou.....	3	Montechiaro.
Melun.....	2		Ourches.....	2	
Bertillac.....	2		Du Héron.....	3	Montemagno.
Commissaire-général	3		Desclos.....	2	Castagnole.
Du Tron.....	2		Bouzols.....	2	Cagliano.
Dauphin.....	3		Ruffey.....	2	
Forbin.....	2	Vigevano.	Villeroy.....	3	San-Salvador.
Languedoc.....	3		Bourbon.....	3	
Senneterre.....	3	Castellazzo.	Sully.....	2	Casteletto.
Lautrec.....	3	Sezze.	Grammont.....	2	
Broglie.....	2	Alexandrie.	Cuirassiers.....	3	
Mauroy.....	2	Castel-Novo delle Stiviere.	Villiers.....	2	Pavie.
			Elbeuf.....	2	
A reporter....	36		TOTAL...	71	

ÉTAT DE LA NOUVELLE POSITION DES QUARTIERS, LE 26 JANVIER 1704[1].

(*Voir page* 357.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
ENTRE LE PÔ ET LE TANARO.			
Carabiniers.....	//	4	Frassinetto del Pô.
Du Héron.....	//	3	Montemagno et Viarigio.
Bouzols.....	//	2	Cagliano.
Desclos.....	//	2	Castagnole.
Sully.....	//	2	Mirabello.
Villeroy.....	//	3	San-Salvador.
Ruffey.....	//	2	Ostiglia.
Bourbon.....	//	3	Ocimiano.
Piémont.....	3	//	Rosignano.
Anjou.....	2	//	Cella.
Croy.....	1	//	San-Giorgio.
Bourgogne.....	2	//	Pomaro.
Médoc.....	1	//	Valmacca.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1776, n° 59.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
ENTRE LE PÔ ET LE TANARO. (Suite.)			
Saulx	2	//	Geroti.
Sourches	1	//	Ticinetto
Tournaisis	1	//	
La Fère	1	//	
Angoumois	1	//	Asti.
Flandre	1	//	
Grammont	//	2	
La Marine	3	//	Montechiaro.
Maulevrier	2	//	Monteglio.
Bassigny	1	//	Cunico.
Leuville	2	//	
Anjou	//	3	Moncalvo.
Ourches	//	2	
Grancey	1	//	Monfestino.
Les Vaisseaux	//	3	Gabbiano et Camino.
Cotentin	1	//	Oddalengo-Grande.
Auvergne	2	/	Camerano, Cortasone, Cortadone, Settime, Montbaron, Serravalle.
Bourck	1	//	Pica, Cortanzo et Calcavagna.
Bresse	1	//	Passerano.
La Sarre	1	//	
Dillon	1	//	Montafia.
Galmoy	1	//	
Thiérache	1	//	Murusengo.
Labour	1	//	Ponte Stura.
Vendôme	1	//	
Bugey	1		Annone.
TROUPES AU DELA DU TANARO.			
Berwick	1	//	Acqui.
Beaujolais	1	//	Cassina della Strada et Stiviere.
Lautrec	//	3	Sezze.
Senneterre	//	3	Castellazzo.
Broglie	//	2	Sale della Scrivia.
Mauroy	//	2	Castel-Novo della Scrivia.
Limousin	3	/	Voghera.

PROJET DE LA LIGNE DE LA SESIA [1].

(*Voir page* 358.)

La droite de cette ligne commencera à Romagnano, suivra la Roggia, Mora, passant par Gheme, Sizzano, Fara, Briona, Proh, San

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1776, n° 97.

Bernardino et Sesto, tous ces villages en dedans; joindra l'Agogna et la suivra jusqu'à Cere; ensuite cette ligne doit se replier sur la Sesia par Cozzo, Candia, et pour venir finir sur le Pô, au-dessus de Breme.

Pour que cet ouvrage se fasse plus promptement et avec moins de monde, il faut l'interrompre partout où la Roggia, l'Agogna et les rizières se trouveront impraticables, c'est-à-dire partout où l'ennemi ne pourra passer, y faisant des redoutes de distance en distance, suivant les endroits; on les pourra joindre par la suite en continuant la ligne partout, si on le juge à propos pour la plus grande sûreté du pays.

Le terrain qu'occupera cette ligne sera d'environ trente milles; cependant je compte que six mille paysans pourront suffire pour la faire, à cause de beaucoup d'endroits qui se trouveront assez forts d'eux-mêmes, où elle ne sera pas nécessaire.

Ce sera de la prudence de celui qui sera chargé du travail, de chercher les diminutions de l'ouvrage, et de n'occuper que les terrains les plus faciles à garder, en profitant des défilés, des rizières et des bons canaux; il doit aussi se porter le plus en avant qu'il pourra pour gagner du pays et l'ôter aux ennemis.

Cette ligne fait mieux l'effet que l'on attend des rizières quand elles seraient couvertes d'eau. Celles-ci ne sont point contiguës, et ne peuvent empêcher par conséquent de passer qu'en de certains endroits qui ne seraient pas d'un grand secours, quand l'ennemi pourrait passer par d'autres; d'ailleurs il y a deux difficultés insurmontables pour inonder les rizières: la première, que, n'y ayant pas d'eau suffisamment pendant l'hiver dans les canaux pour la partager entre cette inondation et les moulins qui en ont besoin, lesdits moulins demeureraient sans eau et ne pourraient pas moudre les grains nécessaires pour la subsistance des troupes et du peuple; la deuxième raison est que ce serait empêcher de semer les riz qui font toute la richesse du Novarais, et ainsi ruiner absolument cette province, qui d'ailleurs est chargée de contributions, de logements et de

quartiers, et la mettre hors d'état de pouvoir fournir ce qu'il faut pour la subsistance de nos troupes.

La ligne proposée remédie à cet inconvénient et couvre beaucoup mieux le pays contre les courses des ennemis; mais il faut des troupes pour soutenir les travailleurs qui la feront.

ÉTAT DES TROUPES QUI SONT EN LOMBARDIE [1].

(*Voir page* 359.)

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Bretagne	1	La Reine	3
Perche	1	Viltz	2
Royal-la-marine	2	Simiane	2
Mirabeau	2	Esclainvilliers	2
2e de Morangies	1	Rennepont	2
Périgord	1	Courlandon	2
Bigorre	1	Colonel-général	3
Forest	1	Uzès	2
Soissonnais	1	Bissy	2
Vivarais	1	Estrades	2
Ponthieu	1	Capy	2
Berthelot	2	Rassé	2
Miromesnil	1	Roselli	2
Solre	2		
Lesguires	1		
Fitzgerald	1		
Gâtinais	2		
2e de Thiérache	1		
Albigeois	2		
Venuge	1		
Quercy	1		
TOTAL	27	TOTAL	28

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1776, n° 28 *bis*.

ÉTAT DES TROUPES IMPÉRIALES ET DE LEURS QUARTIERS [1].

(*Voir page* 360.)

RÉGIMENTS.	NOMBRE D'HOMMES.	QUARTIERS.
INFANTERIE.		
Königseck	850	La Mirandole.
Plaine	600	
Quatre compagnies franches irlandaises	100	
Dermestein	1,000	Revere.
Rewentklau	600	
Gutenstein	900	Ostiglia.
Bagny	1,000	
Dermestein	600	
Deux compagnies de canonniers de 50 hommes chacune	100	
Deux régiments d'heiduques	1,000	
TOTAL	6,750	
CAVALERIE ET DRAGONS.		
Corbelli	400	
Falkenstein	400	
Herbevillé	450	
Trantmansdorf	300	
Hussards restés des régiments de Poliac et d'Ebergini, qui sont allés en Piémont	300	
TOTAL	1,800	

Il y a environ 4 à 500 hommes de pied détachés pour garder les tours de Serravalle et de Ponte-Molino.

Artillerie des régiments d'infanterie qui sont allés en Piémont et qu'ils ont laissée avec celle des régiments ci-devant nommés.

	PIÈCES DE CANON.
A Ostiglia, 24 pièces de petit canon, ci	24
A Revere, 27 pièces de canon, dont 4 grosses	27
A la Mirandole, 30 pièces de canon, dont 5 grosses	30
TOTAL	81

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1781, n° 238.

Tous les magasins de bouche sont en dépôt dans Ostiglia; on en tire à mesure qu'il en faut envoyer dans tous les autres postes.

Le pain est donné régulièrement aux troupes, et de temps en temps un peu d'argent.

La cavalerie est dans les villages, depuis Sermide jusqu'aux Quadrelle. Il y a beaucoup de cavaliers et dragons à pied à qui l'on promet des chevaux de recrue qui doivent venir d'Allemagne.

La cavalerie ne subsiste que du foin et des grains qui sont voiturés dans des barques qui remontent le Pô.

Le régiment d'infanterie de Nigrelli est à Roveredo, Trente et Bolzano, en Tyrol, et les troupes danoises sont sur le Danube.

Officiers generaux.

M. Trautmansdorf, lieutenant général de cavalerie et commandant en chef.

M. Dermestein, lieutenant général d'infanterie.

M. Bagny, lieutenant général d'infanterie.

M. Crix Martini, auditeur général.

Quatre commissaires ordonnateurs pour faire la revue des troupes.

DISPOSITION DES TROUPES ET DES TRAVAILLEURS POUR LA LIGNE DE LA SESIA ET DE L'AGOGNA [1].

(*Voir page* 363.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	NOMBRE de TRAVAILLEURS.	LIEUX OU ILS SONT EMPLOYÉS et répartis.
Villeroy	//	3	//	
Bourbon	//	3	//	Sartirana.
Ruffey	//	2	//	
Sully	//	2	//	
Bonnesan	1	//	//	Breme.
Piémont	3	//	//	Candia.
Travailleurs	//	//	1,000	
Saulx	2	//	1,000	Cozzo.
Travailleurs	//	//	500	Bordignana et Cassina-Gargan

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1776, n° 128.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	NOMBRE de TRAVAILLEURS.	LIEUX OU ILS SONT EMPLOYÉS et répartis.
Travailleurs	//	//	1,000	Marza et San-Alessandro.
Forbin	//	2	//	
Dauphin	//	3	//	Zeme.
Languedoc	//	3	//	
Lautrec	//	3	//	
Bourgogne	2	//	//	Castel d'Agogna.
Travailleurs	//	//	500	
Dragons d'Espagne, Figueroa, Molfette, Val de Fuentes, Brabant et Flandre	//	//	//	Entre Castel d'Agogna et Nicorvo.
Royal-Roussillon	//	3	//	
Dauphin, dragons	//	3	//	Vespolate.
Vérac	//	3	//	
300 chevaux du Commissaire-général et du Tron	//	//	40	Monticello et S^te^-Martha.
Normandie	//	//	60	
Travailleurs	//	//	200	Camiano et Cesto.
Bertillac		2	//	San-Bernardino.
Melun	//	2	//	
L'Ile-de-France	1	//	//	Proh.
Morangies	1	//	//	Briona, Fara et Sizzano.
Lyonnais	1	//	//	Ghemme.
Idem	1	//	//	Romagnano.
2 compagnies de grenadiers	//	//	//	

TRAITÉ DU DUC DE LA MIRANDOLE, MARS 1704[1].

(*Voir page* 369.)

Le seigneur duc de la Mirandole, après avoir essuyé de la cour impériale les oppressions les plus marquées de tout l'univers, qui consistent en ce que le seigneur duc, à l'âge de seize ans, non-seulement est exclu de toute espèce de participation au gouvernement, et que, traité comme mineur, il est gouverné despotiquement par la curatrice, qui cependant est absente et retirée dans les pays étrangers, et qu'il est dans la nécessité de supporter les vice-gérants de ladite curatrice, qui, quoique sujets dudit seigneur duc, ne veulent pas reconnaître leur légitime souverain; mais que, dans le fait, le patrimoine dudit seigneur duc se perd et se dissipe par l'administration actuelle, qui trouve de l'appui dans la cour impériale, grâce au mérite que ladite administration s'est fait auprès de la cour de

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1782, n° 56.

Vienne, en introduisant dans la place les troupes allemandes, qui, loin d'observer les capitulations qu'elles ont jurées, se comportent en ennemis, brûlant, saccageant et pillant le pays. Le seigneur duc, poussé à bout par tant de violences, au nombre desquelles il compte surtout le mauvais traitement fait à deux de ses serviteurs et sujets, en les exilant, en les emprisonnant et mortifiant arbitrairement, et le refus qu'on lui a fait de lui assigner des apanages et des aliments, a résolu, après de mûres délibérations, surtout depuis la prise de la Concordia par les armes de leurs majestés, d'implorer la protection et l'assistance des deux couronnes sous les conditions suivantes:

Les deux couronnes voudront bien recevoir ledit seigneur duc au nombre de leurs alliés, et le considérer toujours comme tel dans toutes les occasions.

Il sera nommé et compris dans la paix prochaine; il rentrera conséquemment dans la possession pleine et absolue de tous ses états, et les possédera sans la moindre contradiction et exception, sur le même pied que ses ancêtres les ont possédés.

Les susdits articles du traité seront signés au nom des deux rois, par les seigneurs représentant leurs majestés, lesquels s'obligent à en obtenir une ratification en forme.

La susdite alliance ne pourra et ne devra être publiée que précisément dans le moment que la Mirandole sera assiégée par les armes des deux couronnes. Dans ce cas, et pas plus tôt, le seigneur duc sera obligé de se mettre en campagne avec les troupes que les circonstances et le besoin exigeront, le tout pour animer les sujets et les porter à concourir au bien de l'entreprise.

Le duc ne sera tenu à aucune autre obligation, ni à aucune plus grande charge.

Aussitôt après la reddition de la Mirandole, on en abandonnera la souveraineté absolue au seigneur duc; et la garnison que l'on y mettra, et qui sera de la force que les officiers de leurs majestés jugeront nécessaire, sera subordonnée au seigneur duc; elle le respectera et lui obéira; et ledit seigneur s'engage à pratiquer ce que

le sérénissime duc de Mantoue a pratiqué et pratique dans les mêmes conjonctures. En cas de crimes et d'excès militaires, ledit seigneur duc conservera la même surintendance qui se voit à Mantoue et à Casal, et il sera autorisé à nommer et à changer les juges et commissaires, selon qu'il le jugera à propos, de même que les intendants de la police.

Si, par hasard, l'entreprise manquait de succès, l'alliance produira toujours son effet, quant à la protection qu'il s'agit d'accorder audit seigneur duc, et à la part qu'il doit avoir aux stipulations de la paix prochaine.

Durant le siége, les possessions du seigneur duc, et celles de ses serviteurs qu'il nommera, seront exemptes et garanties de tout dommage.

Pour la subsistance du seigneur duc, les deux couronnes lui accorderont, par mois, dès le moment que ces présentes seront signées, un apanage de mille philippes, dont le payement sera assigné sur des fonds sûrs. Cette pension sera payée, soit que l'entreprise sur la Mirandole réussisse, soit qu'elle ne réussisse pas, jusqu'à l'entier rétablissement de la paix, c'est-à-dire ledit seigneur restant en vie.

Les serviteurs actuels, et ceux qui sont dans le secret de l'alliance, jouiront de la protection de leurs majestés, tant pour les immunités que pour la considération. S'il leur arrive quelque accident, soit d'un incendie, soit d'un autre dommage quelconque, ils seront soulagés et réintégrés par leurs majestés.

Leurs majestés enverront ordre à leur ambassadeur à Vienne de se faire rendre, immédiatement après la publication du présent traité, par la dame princesse Brigitte, régente et curatrice, qui se tient actuellement à Padoue, les bijoux, vaisselle d'argent, argent comptant, meubles et autres choses appartenant à la maison Pico et au seigneur duc, légitime souverain; ou bien, de faire déposer le tout dans des maisons sûres, en empêchant que rien ne passe en des mains étrangères; et enfin, de l'obliger à rendre compte de sa

tutelle et de son administration: les deux couronnes s'obligeant expressément à représenter et restituer le total, dans le cas, etc.

L'embouchure de la rivière de Secchia, qui est ouverte depuis plusieurs années, sera fermée immédiatement après la publication de la présente convention. Ladite rivière, qui a inondé jusqu'ici le territoire du seigneur duc, sera contenue par des digues d'une manière solide; le tout avec le concours des Modénais et des Mantouans, et en épargnant, tant qu'il se pourra, les habitants de la Mirandole, qui sont réduits à la dernière nécessité.

Leurs majestés assigneront au prince Jean, pour la part qu'il a eue à ce traité, et pour l'offre par lui faite de s'employer partout et en tout pour le service de leurs majestés, une pension de cent louis par mois, dont il jouira pendant le reste de ses jours.

Toute la maison Pico, et nommément le seigneur prince Galeato, le susdit seigneur prince Jean, et le seigneur prince Louis, jouiront également de la protection des deux cours, en se rapportant à la générosité de leurs majestés du soin spécial de trouver des moyens de les gratifier, avec l'espoir que, sous les auspices desdites majestés, le prince Louis pourra obtenir la pourpre, à laquelle il aspire depuis tant d'années.

Fait à Bologne, le 16 mars 1704.

MANIFESTE DU DUC DE LA MIRANDOLE [1].

(*Voir page* 369.)

François-Marie, duc de la Mirandole.

On sait qu'après la mort du duc Alexandre, mon grand-père, avant lequel était mort le prince François, mon père, je restai sous la tutelle de la princesse Brigitte, ma tante, à l'âge de deux ans; que cette même princesse, au commencement de la guerre présente, continua à gouverner mes états sous la protection de l'Espagne; qu'elle y introduisit une garnison des troupes des deux couronnes, et qu'ayant fait sortir les Français de la Mirandole, au premier suc-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1782, n° 62.

cès des armes ennemies, sans mon consentement ni celui d'aucun prince de ma maison, elle y fit entrer les Allemands. Ceux-ci, pendant l'espace de trois ans, ont entièrement ruiné et désolé mes états; ils ont maintenu ladite princesse dans un gouvernement despotique, et ils n'ont permis qu'aucun ministre reconnût mon autorité, mais que tout ait été dans le pouvoir absolu de ladite princesse, quoique éloignée et dans un pays étranger, laquelle, non contente de m'avoir ôté toute l'autorité, m'a plusieurs fois refusé le nécessaire, et n'a point voulu payer les apanages des princes mes oncles; et quoique moi et eux ayons eu recours à sa majesté impériale, nous n'avons pu obtenir de ses ministres cette justice qui nous est due par l'ordre de la nature et par toutes les lois divines et humaines; au contraire, l'on a regardé cette démarche comme un crime : tous mes officiers et domestiques ont été mis en prison, et le conseil aulique a rendu un décret qui ordonne que la princesse ma tante ait le gouvernement, même après que je serai venu en âge de gouverner, en vertu des anciennes lois de ma maison, ce qui détruit entièrement ma souveraineté et m'ôte un droit que le sang m'a donné. Chacun sait les instances et les plaintes que j'en ai faites aux ministres de l'empereur qui sont en Italie, et le mépris avec lequel lesdits ministres les ont reçues. Je les ai poussées à Vienne; mais sa majesté impériale, pour laquelle j'aurai toujours toute la vénération que je dois, peut-être mal informée par quelqu'un de ses ministres, n'a pas daigné faire réponse et m'a tenu dans l'oppression. J'ai souffert mes disgrâces avec cette modération dont tout le monde peut rendre témoignage.

Voilà l'état déplorable où j'étais jusqu'au 16 mars de la présente année 1704, jour que les troupes des deux couronnes entrèrent dans mes états et se rendirent en peu de temps maîtresses de la Concordia, abandonnée par les Allemands, de même que toutes les villes de ce district. Le premier ordre du commandant de l'armée des deux couronnes, justement irrité des choses passées, fut que l'on brûlât tout le pays, d'où l'effet suivit en partie; et l'on n'ignore pas le

dessein qu'elles avaient d'attaquer la Mirandole et de la raser ensuite; ce que les pluies continuelles ont empêché, mais qui ne pouvait manquer d'être exécuté au premier beau temps.

Ayant reconnu toutes ces choses et voyant les larmes de mes sujets, lesquels, abandonnés de toutes parts, voyaient leur perte inévitable, il était temps que j'ouvrisse les yeux sur la désolation dont eux et moi étions menacés, manquant des aliments et des choses nécessaires à mon entretien et au soutien de l'honneur de ma maison. Accablé dans toutes mes instances, dépouillé de l'autorité du gouvernement à l'âge de seize ans, sur le point de voir détruire la Mirandole et la Concordia, de demeurer souverain d'un désert et de n'avoir que le seul nom de souverain, je me sers du droit que Dieu m'a donné et qu'il a attaché à ma souveraineté, et de l'exemple de plusieurs autres princes de grande réputation, et j'ai eu recours à la protection des deux couronnes, lesquelles, par la générosité qui rend leur puissance plus grande et plus belle, ont bien voulu me l'accorder, à ma famille et à mes sujets, auxquels je mande, par une pleine et absolue autorité que j'ai sur eux par le droit du sang et comme leur souverain, qu'ils doivent se ranger du parti des deux couronnes et aider de tout leur pouvoir les armées de leurs majestés, comme j'ai résolu de faire en personne l'entreprise de ma place, afin de pouvoir faire revivre l'ancien ordre, sous la protection des deux monarques invincibles, sous la clémence desquels mes prédécesseurs ont toujours joui d'une entière sûreté et liberté.

J'espère que sa majesté impériale voudra bien avoir la bonté de ne se point offenser d'une démarche que je n'ai pu différer davantage par les raisons que j'ai expliquées; et quand ma délivrance de toutes ces disgrâces engagerait les ministres de sa majesté impériale à quelque résolution violente, à l'exemple de tous les autres princes libres de sa domination, je recours et proteste à la diète composée de tous les membres de l'empire, auquel corps j'ai conservé par cette résolution un état prochain de sa ruine entière. J'espère qu'ils entendront mes raisons, et qu'ils feront valoir la justice de ma cause.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

OPÉRATIONS SUR LE RHIN.

MÉMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DE TALLARD, 9 AVRIL 1703[1].

(*Voir pages* 374 *et* 562.)

L'importance de la ville de Brisach est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en parler. Il est question seulement d'examiner les moyens de s'en rendre maître.

On ne le peut faire solidement sans établir des principes sur lesquels tout doit rouler; et les plus importants consistent dans le nombre de troupes qu'on peut assembler pour attaquer, en ce que les ennemis en auront pour se défendre, et enfin en ce qu'ils peuvent faire de préjudiciable pendant la durée d'un siége.

Je compte, suivant le calcul que je vais faire, que l'armée du roi en Alsace peut rester de cinquante bataillons et de quatre-vingts escadrons, sans les troupes que M. le maréchal de Villars doit mener en Bavière, ce dernier m'ayant assuré que l'état de celles qu'il devait commander, s'il n'eût point passé les montagnes, était de quatre-vingts bataillons et de cent vingt escadrons.

Or, il projette de mener cinquante bataillons et soixante escadrons

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1666, n° 83.

avec lui, dont il en revient trente de ces premiers et soixante de ces derniers, ce qui, joint à vingt escadrons et vingt bataillons que j'ai présentement avec moi, composera cinquante bataillons et quatre-vingts escadrons, qui est le nombre suffisant et que je demande.

Les ennemis ne sauraient assembler quinze mille hommes, tout compris, je dis les Hollandais, quand même ils ne détacheraient rien pour suivre M. le maréchal de Villars, ce qui n'est pas vraisemblable, et je suppose que, s'il leur vient de nouvelles troupes du bas Rhin, il m'en viendra à proportion de Flandre, et que l'on prendra les mesures nécessaires pour qu'elles arrivent en même temps.

Sur ce principe-là, la supériorité des troupes serait assez grande pour pouvoir faire une entreprise, et jamais on n'en peut former une plus favorable que celle de Brisach, vers le 15 mai, où il ne faut qu'une demi-circonvallation, où l'armée serait campée sur deux lignes; en sorte que, qui voudrait secourir la place aurait à attaquer une armée retranchée et non des lignes de circonvallation, qui embrassent d'ordinaire un grand terrain, et où les troupes sont répandues.

On ne peut être inquiété dans les convois ni dans les fourrages.

La rivière d'Ill apporte tout de Strasbourg jusqu'à une lieue de cette place: le Rhin descend d'Huningue, si l'on en veut tirer quelque chose; et Neuf-Brisach est quasi à la même distance où l'on placerait un parc d'artillerie dans un siége.

Ces avantages lèvent toutes les difficultés et tous les embarras qui accompagnent les siéges; et supposé que je puisse avoir le nombre de troupes que je viens de dire, ce qui regarde la réussite de l'entreprise, par rapport à la place, est si certain, qu'il n'est plus question que d'examiner ce que peuvent faire les ennemis pendant l'espace de temps qu'on sera à la prendre.

Il me semble que cela consiste en trois choses: la première et la plus considérable serait d'attaquer le Fort-Louis; mais combien de temps leur faudra-t-il pour se préparer? où sont leurs magasins? L'expérience de ce que nous avons vu à Landau, après des mesures prises

dix-huit mois d'avance, laisse juger du peu qu'on a à craindre de ce côté-là.

A cette heure feront-ils cette entreprise-là avec huit ou dix mille hommes de pied?

La peuvent-ils commencer en même temps qu'on commencera celle de Brisach, et risqueront-ils qu'on tombe sur le reste de leurs troupes fatiguées d'un long siége, après avoir pris cette dernière place, ou même par un détachement qui peut être aussi fort qu'il le faudrait si elle n'était pas encore prise? Cela ne m'entre pas dans l'esprit.

Les deux autres partis qu'ils peuvent prendre sont de faire une course en Alsace ou du côté de la Sarre.

Dès que la basse Alsace contribue et qu'ils s'y peuvent promener sans faire de nouveau mal, il est si facile de les empêcher de pénétrer dans la haute, quand on est avec un corps quasi du double devant Brisach, et de leur défendre le passage de la Bruche, que ce projet ne paraît pas à craindre.

Et quand ils iraient vers la Sarre, quel mal en arriverait-il? La perte de Bouquenom; une course dans un ou deux bailliages écartés de l'évêché de Metz, qui sont enclavés dans la Lorraine. Leurs hussards y sont tous les jours; et cette diversion me paraît si médiocre, que je ne saurais m'imaginer qu'elle pût satisfaire M. de Bade.

Ainsi il y a lieu de penser qu'on peut former un grand dessein avec les troupes qui sont spécifiées dans le commencement de ce mémoire, et que celui d'attaquer Brisach est plus convenable qu'aucun autre, et par la facilité, et parce qu'on n'abandonne rien, et parce que, dès qu'il est pris, on peut porter les armes du roi partout, dans la basse Alsace et le Palatinat, sans craindre pour ses derrières et pour Neubourg, au lieu que, tant que cette place est entre les mains des ennemis, on ne peut s'avancer du côté de Landau, sans laisser, premièrement, dans la haute Alsace, un corps qui la mange, et sans risquer d'y voir entrer les ennemis par la porte de Brisach et ruiner le seul endroit qui peut faire subsister Strasbourg et les troupes du roi pendant l'hiver, dans un temps où tout le pays d'en bas est le théâtre de la

guerre inévitablement, au moins pour une partie de la campagne.

Il me reste une seule chose à dire, si ce que je propose plaît au roi : c'est qu'il faut un secret impénétrable pour réussir avec rapidité; que la différence est totale, de trouver un ennemi préparé à ce qu'on veut faire, ou de le surprendre; et que, pour parvenir à cette dernière fin, il ne faudrait point déclarer le nombre de troupes qui devraient venir, en laisser une partie en Franche-Comté, dans les derrières, jusqu'au temps que je les ferais marcher; dire qu'elles sont destinées pour la Flandre; enfin qu'il ne paraisse en ce pays-ci que trente ou quarante bataillons et environ cinquante escadrons, et que le tout s'assemblât devant Brisach.

Comme le roi aura presque en même temps que moi la nouvelle du passage de M. le maréchal de Villars, s'il passe; que peut-être sa majesté prendrait sa résolution sur la destination de ses armées avant que j'eusse pu avoir l'honneur de lui représenter ce qui se peut faire de ces côtés-ci, j'ai pris la liberté de lui envoyer ce Mémoire par un courrier.

Lettre du roi à M. le maréchal de Tallard. Versailles, 16 avril 1703[1]. (*Voir page* 374.)

Mon cousin, j'ai lu avec une grande attention la lettre que vous m'avez écrite de Strasbourg, du 9 de ce mois; j'ai fait, sur le mémoire qui y était joint, toutes les réflexions que mérite une matière de cette importance, et je trouve que rien n'est plus convenable à la situation des affaires présentes de l'Allemagne, que la proposition que vous faites d'assiéger Brisach avant le 15 du mois prochain. Vous m'assurez que vous pouvez faire cette entreprise et y réussir avec cinquante bataillons et quatre-vingts escadrons. Vous pouvez, pour l'infanterie, compter du moins sur ce nombre; à l'égard de la cavalerie et dragons, il y en a beaucoup qui se lèvent et qui ne pourront peut-être arriver dans ce temps-là. L'état que Chamillart vous enverra vous fera connaître la quantité sur laquelle vous devez compter, qui sera au moins de soixante et dix escadrons.

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1639, page 76.

Le secret que vous me demandez, comme une des choses les plus essentielles, ne dépendra pas uniquement de moi, et j'ai peine à comprendre que vous puissiez, sans le secours de l'intendant et de plusieurs autres, faire tous les préparatifs, tant de munitions de guerre, de vivres que de fourrages. Le maréchal de Villars a emmené avec lui tous les officiers d'artillerie. Vous n'avez point d'ingénieurs, aucun chirurgien, point de munitionnaires ni de magasins. Je sais que les villes et les rivières vous fourniront une partie de ce qui vous sera nécessaire; mais vous devez vous précautionner pour que rien ne vous manque, et mettre les choses en état de terminer promptement cette entreprise si vous la commencez. Quelque assurance que vous me donniez de la faiblesse du prince de Bade, j'ai peine à croire qu'elle soit telle que vous me le mandez, et qu'il n'ait au plus que quatorze à quinze mille hommes. Si cela est, il ne peut faire qu'une course qui ne lui servira qu'à ruiner un pays duquel il tire des contributions, car je ne puis me persuader qu'avec aussi peu de troupes il s'approche assez près de vous pour que vous puissiez le joindre. J'aurai grande attention à me faire informer des mouvements des troupes qui sont du côté du bas Rhin. Si les ennemis en détachent pour envoyer au prince de Bade, je donnerai mes ordres au maréchal de Villeroy pour détacher à proportion, et vous devez être persuadé que je vous secourrai en tout ce qui dépendra de moi; pourvu que vos mesures soient bien prises, vous n'aurez rien à désirer de ma part. Je ne vois aucune nécessité de faire marcher les troupes dès à présent; la tranquillité dont elles seront dans leurs quartiers ne pourra donner aucune inquiétude aux ennemis; il suffira qu'elles s'ébranlent quand vous en aurez besoin, afin de s'avancer diligemment pour investir Brisach; et afin de vous mettre en état de tromper les officiers, et d'ôter aux ennemis tout sujet d'inquiétude, je vous permets, dès à présent, de dire que, sur les avis que j'ai eus qu'ils songeaient à faire le siége de Bonn et qu'ils étaient en mouvement pour cela, je vous ai mandé de vous tenir prêt à marcher. Vous pourriez même, pour les confirmer davantage dans cette pensée, étendre une partie des

troupes que vous avez amenées de Flandre du côté de la Sarre, pourvu que les mouvements de l'autre côté du Rhin, ou ceux que le prince de Bade pourrait faire, ne vous obligent pas d'en user autrement.

Lorsque vous serez en état de prendre votre dernière résolution, vous manderez à Chamillart toutes les choses dont vous aurez besoin, afin qu'il vous les fasse trouver autant qu'il le pourra.

Lettre du roi à M. le maréchal de Tallard. Marly, 23 avril 1703[1]. *Voir page 374.*

Mon cousin, la lettre que le maréchal de Villars a reçue de l'électeur de Bavière, par laquelle il lui donne un rendez-vous certain et des assurances pour la subsistance de mon armée, lorsqu'il aura pénétré au delà des défilés des montagnes pour s'avancer à Villingen, semblait déranger entièrement les projets du siége de Brisach, que vous auriez entrepris avec une entière sûreté, si l'armée que commande le maréchal de Villars avait pu rester quelque temps à portée de vous pour s'opposer aux mouvements que le prince de Bade pourrait faire. Quoique la prise de cette place soit importante, les avantages que je pourrais en tirer ne sont point comparables à une diversion au milieu de l'empire, et je donne mes ordres au maréchal de Villars pour parvenir à la jonction de mes troupes avec celles de l'électeur de Bavière, et d'y employer les moyens les plus sûrs et les plus convenables pour y réussir le plus tôt que faire se pourra. Je ne saurais me persuader, lorsqu'il sera éloigné de vous, qu'il vous reste assez de troupes pour suivre le projet du siége de Brisach.

Par l'état que je vous ai envoyé, vous ne sauriez assembler que quarante bataillons au plus, et trente-huit si le maréchal de Villars en mène cinquante avec lui. Ce nombre pourra augmenter de cinq ou six dans tout le cours du mois prochain, par les nouveaux régiments qui arriveront avec quarante ou quarante-quatre bataillons, et soixante et tant d'escadrons. Tout ce que vous pourrez faire sera d'observer les mouvements du prince de Bade, de l'obliger de tenir toutes ses troupes ensemble, et le mettre hors d'état de rien entreprendre; si vous êtes assuré qu'il est aussi faible que vous me l'a-

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1639, page 79.

vez mandé plusieurs fois, ce que j'ai néanmoins de la peine à croire, et que vous persistiez dans le dessein que vous aviez formé de faire le siége de Brisach, je serai bien aise que vous fassiez un projet assez instructif pour me faire connaître qu'il y a lieu de réussir. Vous devez en conférer avec le maréchal de Villars avant de vous séparer, et vous concerter autant que vous le pourrez, pour ce que vous croyez l'un et l'autre que l'on pourrait faire pendant cette campagne pour retenir les ennemis sur le Rhin et les empêcher de fortifier les troupes dont l'empereur peut se servir pour leur opposer. Si cette diversion réussit, comme j'ai lieu de l'espérer, je ne doute point que les Hollandais n'envoient un corps de troupes considérable pour augmenter celles du prince de Bade et des généraux de l'empereur. J'ai donné ordre au maréchal de Villeroy de prendre les mesures nécessaires pour être informé des détachements que les Hollandais et leurs alliés pourraient faire, et de détacher à peu près le même nombre de mon armée de Flandre pour suivre les mouvements des ennemis et vous soutenir ou vous mettre en état de fortifier le maréchal de Villars, suivant les besoins que vous en aurez l'un et l'autre; et dès à présent, quelque projet que vous fassiez, vous devez regarder l'état où vous êtes comme fort incertain, parce que, si les ennemis envoyaient des troupes vers la Sarre, si le prince de Bade y marchait pour les joindre, et, avec toutes leurs forces réunies, qu'ils eussent dessein de faire une diversion par la Lorraine et les Évêchés, vous seriez obligé, en ce cas, de quitter l'Alsace, et de vous mettre à portée de vous opposer aux entreprises qu'ils voudraient faire. Je vous donne une idée générale de tout ce qui peut arriver, afin que, dans le projet que vous m'enverrez, vous puissiez prévoir tout ce qui mérite de l'être.

Lettre de M. le maréchal de Tallard au roi. Du camp

Je reçus hier au soir la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 25 de ce mois. Le système sur lequel elle m'envoyait ses ordres se trouve entièrement changé par la marche de M. le maréchal de Villars. Il a reçu des nouvelles de M. l'électeur de Bavière.

près Strasbourg, 29 avril 1703[1]. (Voir page 374.)

Ce prince envoie au-devant de lui. M. de Blainville est détaché depuis deux jours avec dix-huit bataillons et trois régiments de dragons, pour se saisir de l'entrée des montagnes. Enfin, sire, tout est en mouvement pour la jonction tant et si justement désirée, et l'on peut dire hardiment que, dans cinq ou six jours d'aujourd'hui, M. le maréchal de Villars aura pénétré jusqu'au Danube, ou qu'il ne faut plus songer à passer en Bavière du reste de cette campagne.

Son mouvement me détermine aussi à en faire un de concert avec lui. Je passe le Rhin demain pour aller à Offenbourg. J'étendrai ma droite jusqu'à l'entrée des gorges; et il est si important d'empêcher que M. de Bade ne prenne ses derrières et ne lui ferme le chemin de son retour, si par malheur il trouvait des difficultés qui l'empêchassent d'aller en avant, que je vais me mettre en état de remédier à cet inconvénient-là.

Nous voilà donc occupés l'un et l'autre jusque vers le 7 ou le 8 de mai, et jusque-là on ne peut songer qu'à l'accomplissement de l'importante affaire qui est commencée.

Si elle réussit, et que M. le maréchal de Villars passe, je suis plus persuadé que jamais qu'on peut faire le siége de Brisach; mais, sire, ce ne peut être pour le dixième de mai, ainsi que votre majesté le souhaitait.

Les deux tiers des quarante bataillons qu'elle me fait l'honneur de me destiner ont été désarmés pour mettre ceux qui passent en Bavière en état de marcher. Ce nombre même se trouvera diminué de deux, parce qu'il faut occuper Saverne.

Il vaut mieux différer de quelques jours et faire les choses la force à la main; et je crois qu'il faudrait se fixer au vingt-cinquième de mai pour commencer l'entreprise.

Car, sire, il faut que les armes viennent, sans quoi l'on ne peut rien, et que les bataillons de campagne qui sont à Nancy, Sarre-Louis et ailleurs, qui font partie de ce que je dois avoir, aient le temps d'être relevés; enfin, sire, il est de la prudence, à quinze jours près,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1666, n° 122.

de ne rien précipiter afin de s'agrandir et de conserver en même temps, c'est-à-dire d'avoir de quoi s'opposer avec un corps à ce que M. de Bade voudrait entreprendre pendant le temps qu'on attaquerait Brisach; et c'est ce que je serai en état de faire, si j'ai quatre-vingts escadrons et cinquante bataillons. Comme j'espère les avoir vers la fin du mois prochain, suivant les états qui m'ont été envoyés, j'entrerai dans ce détail-là, sire, avec M. de Chamillart. Tout ce que j'aurai l'honneur de dire à votre majesté, c'est que si j'ai ce corps de troupes-là à mes ordres je compte prendre Brisach et me servir ensuite de l'avance que de l'infanterie qui descend le Rhin dans des bateaux me peut donner pour surprendre les lignes de la Lauter. Si M. de Bade fait quelque mouvement en deçà, et si cela réussissait, sire, j'espérerais que la prise de Lauterbourg et de Germersheim, qui ne serait pas difficile, me mettrait en état de me saisir de Spire, de fermer l'entrée de Philipsbourg, en deçà, par la moindre fortification faite à la Petite-Pierre, d'occuper Neustadt, Kayserslautern et Hombourg, qui ne sont plus soutenus de rien quand je suis autour de Landau; et en passant l'hiver dans cette situation-là, et même en avançant jusqu'à Worms, s'il est possible, de faire tomber Landau sans l'attaquer, et, s'il ne manque rien, de l'attaquer au mois de mars, après avoir fait, pendant l'hiver, tous les préparatifs nécessaires pour l'emporter brusquement.

Ne croyez pas, sire, que ce soit aller trop vite que de penser comme cela. Si votre majesté veut avoir la bonté de regarder sa carte, elle trouvera, si je l'ose dire, que je n'avance rien que de possible, pourvu que M. de Bade ne soit point fortifié du bas Rhin, car je raisonne sur l'état présent des choses; mais quand les principes changeront, il est indubitable que les conséquences changeront aussi. Le fait présent est donc, sire, de voir si M. le maréchal de Villars passera; en ce cas, je disposerai toutes choses sur le pied de ce que j'ai l'honneur de mander à votre majesté, la suppliant seulement de ne donner d'ordre pour rien qu'à mesure que je le demanderai. Que s'il ne passe point, et qu'il revienne en Alsace, je demande en der-

nière grâce, à votre majesté, de n'être compris dans nul projet qui ait rapport à ce pays; de me renvoyer sur la Moselle, ne fût-ce qu'avec un régiment de dragons, l'assurant que je ne serais pas en état de la servir ici, et qu'il n'y a d'autre parti à prendre, en ce cas-là, qu'à laisser M. le maréchal de Villars maître de l'entreprise, s'il en fait une, et de garder la campagne; et que rien au monde ne serait si contraire à son service que de m'y laisser; et j'ai l'honneur de dépêcher ce courrier à votre majesté, sire, premièrement, pour qu'elle soit informée de l'état présent des choses et de ce qui empêche qu'on exécute ses derniers ordres: secondement, pour prendre la liberté de demander au juste ce que je puis espérer de troupes au 25 de mai, et des lieux où elles arriveront; entre ci et ce temps-là, quelles sont celles qui marcheront sur des routes de votre majesté, et celles que je serai chargé d'assembler, afin que je me trouve en état de mettre toutes choses dans l'ordre où elles doivent être, et qu'il n'y puisse arriver de contre-temps; et enfin, sire, pour supplier très-humblement votre majesté de vouloir bien me mander où il lui plaît que j'aille, et avec quoi, si M. le maréchal de Villars ne passe point et qu'il revienne.

L'Alsace ne peut supporter le nombre de troupes qui s'y trouveraient, les vivres mêmes nécessaires y manqueraient, et une si grande quantité de troupes serait inutile devant un nombre aussi petit que celui qu'a M. de Bade, qui grossira peut-être par quelques recrues, mais à qui je ne vois point de véritable renfort à arriver, que du bas Rhin, tant que M. de Bavière tiendra ferme dans les intérêts de votre majesté.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DU RHIN, 6 JUIN 1703 [1].

(*Voir page* 388.)

		BATAILLONS.	ESCADRONS.
Lieutenants généraux : MM. LOCMARIA, ROUSSY.	**1re LIGNE.**		
Maréchaux de camp : MM. FLAMENVILLE, VAILLAC, GALMOY, BLANSAC, SURVILLE, CLÉRAMBAULT, COUTEROURNE, MARGIN.			
Brigadiers : MM. PUYGUION, D'AYEN, MARCÉ, DE CHOISSY, OUCHATELET, THIANGES, MONROUX, LA VALLIÈRE, VERTILLY, RAUTEFORT.			
	CAVALERIE.		
	Coloucl-général, ... 3 Hautefort..... 3 Vassé..... 3	«	9
	Gendarmerie.....	«	8
	La Vallière..... 2 Vienne..... 2 Clavates..... 3	«	7
	INFANTERIE.		
	Navarre..... 3 Royal-italien..... 1 Monroux..... 1	5	«
	Touraine..... 1 Flandre..... 1 Hainaut..... 1 Aulnis..... 1 Orléanais..... 1	5	«
	Greder, allemand... 2 Santerre..... 1 Sourches..... 1 Tournaisis..... 1	5	«
	La Marche..... 2 Le Rui..... 4	6	«
	CAVALERIE.		
	Saint-Pouanges..... 2 Scheldon..... 2 Noailles..... 2	«	6
	Bourgogne..... 2 La Baume..... 2 Mestre de camp général. 3	«	7
	Chevalier de Rohan. 3 Bouville..... 3 La Reine..... 3	«	9
	TOTAL.....	21	46

		BATAILLONS.	ESCADRONS.
Lieutenants généraux : MM. DE GRAMMONT, D'HAUTEFORT, IMBERCOURT.	**2e LIGNE.**		
Maréchaux de camp : MM. LE PRINCE CAMILLE, JOFFREVILLE, FOISAT, SAINTE-REMINE, D'ASFELD, NOGENT, BRISSAC.			
Brigadiers : MM. SAINT-SECONDO, BAPTESTON.			
	CAVALERIE.		
	Orléans..... 2 Croy..... 2 Brissac..... 2 Tarnau..... 2	«	8
	INFANTERIE.		
	Nice..... 1 Brie..... 1 Ile-de-France..... 1 Rubecq..... 2 Auxerrois..... 1 Broglie..... 1 Vandergraf..... 1	8	«
	Courrières ..... 1 Maubourg..... 1 Lassay..... 1 Saint-Second..... 2 Thoy..... 1 Sillery..... 1 Boulonnais..... 1	8	«
	CAVALERIE.		
	Ligondez..... 2 D'Auriac..... 2 Gaetano..... 2	«	6
	Royal-artillerie..... 1 Grenadiers..... 1	1 1	« «
	TOTAL.....	18	14

RÉCAPITULATION.

M. D'AURIAC, commandant la cavalerie.	
M. DE TILLY, maréchal des logis de l'armée.	
M. DE MAISONSEL, major général.	Bataillons..... 39
M. DU PUESSIS, major général des logis de la cavalerie.	Escadrons..... 60

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1666, n° 224.

ÉTAT DE L'INFANTERIE QUI DOIT COMPOSER L'ARMÉE [1].

(*Voir page* 400.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Navarre	3	*Report*	33
Du Roi	4		
Touraine	2	Hainaut, espagnol	1
Royal-artillerie	1	Orléanais	1
2e de Sourches	1	Saint-Second	2
2e de Flandre	1	Lassay	1
Nice	1	Bandeville	1
2e de Boulonnais	1	Santerre	2
2e de Xaintonge	1	Royal-italien	1
2e de Tournaisis	1	Thoy	1
La Marche	2	Greder, allemand	2
Aulnis	1	Chevalier de Fraulay	1
Sillery	2	Maubourg	1
Royal	2	2e de l'Ile-de-France	1
La Couronne	2	Brossia	1
Tessé	1	Tressesson	1
Robecq	2	Grimaldi	1
Monroux	1	2e de Foix	1
Brie	1	Casteja	1
2e d'Auxerrois	1	Jansac	1
Courrières	1	Savine	1
Vandergracht	1	1er de Surbeck	1
A reporter	33	TOTAL	56

ÉTAT DES TROUPES QUI DOIVENT COMPOSER LES GARNISONS [2].

Voir page 400.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	GARNISONS.
2e de Guienne	1	Longwy.
L'Aigle	1	Nancy.
Saint-André	1	
2e de Forest	1	
Roussille	1	Metz.
2e de Labour	1	Thionville. Trèves sera garni par detachement et Sarrebourg.
Rosières	1	
2e de Surbeck	1	
A reporter	8	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1666, n° 247.

[2] *Idem*, n° 248.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	GARNISONS.
Report.....	8	
2e de Ponthieu.....	1	Trarbach.
2e de Béarn.....	1	
Chabrillant.....	1	Sarre-Louis. Sarrebruck sera garni par détachement.
3e de Surbeck.....	1	
1er de Montfort.....	1	
2e de Montfort.....	1	Sarrebourg et Bouquenom.
Murat.....	1	Marsal.
Carné.....	1	
Pujol.....	1	Phalzbourg, qui fournira à Lichtenberg et à la Petite-Pierre.
1er de Grouff.....	1	
Luxembourg.....	2	
Guitaud.....	1	
Tavannes.....	1	Au Fort-Louis du Rhin.
2e de Grouff.....	1	
Varennes.....	1	
Lafond.....	1	
2e du Perche.....	1	
La Rochetulon-Després.....	1	Strasbourg.
Nupces.....	1	
2e de Beauce.....	1	
Maisontiers.....	1	
Blacon.....	1	Schelestadt.
Franquières.....	1	Neuf-Brisach
Gensac.....	1	
2e d'Angoumois.....	1	
2e de Croy.....	1	Neubourg.
Castelet.....	1	
La Chau-Montauban.....	1	Béfort.
Briouze-Chalmasel.....	1	Huningue.
2e de Milan.....	1	
Tilly.....	1	Sur la Nied, auprès de Metz.
TOTAL.....	41	

BATAILLONS NON ARRIVÉS.

Theseu.....	1	
Rimbaudière.....	1	
Clermont.....	1	
TOTAL.....	3	

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.
Pour l'armée.....	56
Pour les garnisons.....	41
Bataillons non arrivés.....	3
TOTAL.....	100

Lettre du roi à M. le maréchal de Tallard.

Trianon, 22 juin 1703[1].

(*Voir page* 403.)

Mon cousin, j'apprends, par les dernières lettres que vous avez écrites à Chamillart, que vous deviez vous avancer le 13 sur la Lauter, et que le duc de Bourgogne devait faire occuper, ce jour-là, les postes de Weissembourg et Lauterbourg; vous lui mandez en même temps qu'il y a grande apparence que le prince de Bade a quitté Rastadt pour aller joindre le comte de Stirum; qu'il mène avec lui une partie des troupes qui étaient dans les retranchements de Bühl et qui gardaient les postes de la Lauter; qu'il reste sept à huit mille hommes des troupes hollandaises et quelques autres régiments, qui ne sauraient faire dix à douze mille hommes pour conserver les retranchements qui ont été faits à Bühl, et différents postes sur le Rhin, de l'autre côté, vis-à-vis de la basse Alsace. On m'assure en même temps qu'il n'y a dans Philipsbourg que de la milice du pays, et que Landau est au même état qu'il était lorsque les ennemis s'en sont rendus maîtres; qu'il y manque plusieurs des choses nécessaires pour soutenir une longue défense. La situation des affaires présentes de ce pays-là donne lieu de croire que le duc de Bourgogne n'aura jamais une occasion plus favorable d'attaquer cette place. Je sais que le siége de Brisach peut avoir son utilité; qu'il y aurait même beaucoup plus de facilité que dans la suite. Il pourrait encore se rendre maître de Fribourg, et établir, par ce moyen, une communication libre avec l'Allemagne; mais, d'un autre côté, je connais l'importance dont il est de reprendre Landau. Cette place seule me remet en possession de toute la basse Alsace, couvre la Lorraine, et me met en état d'occuper, cet hiver, Spire, Neustadt et Kayserslautern; de porter les contributions dans tout le Palatinat, et bien avant dans l'empire; de recommencer, l'année prochaine, la guerre sur le Necker; et si l'électeur de Bavière est assez heureux, avec le maréchal de Villars, pour prendre des quartiers d'hiver dans la Souabe ou la Franconie, vous seriez à portée de vous joindre, dès les commencements de la campagne, et de faire la guerre avec tant d'avantage, que vous forceriez l'empereur à demander la paix. Faites faire au duc de

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1040, 1re partie, page 20.

Bourgogne ses réflexions sur l'un et l'autre des deux partis, et qu'il se détermine pendant que la conjoncture est favorable. S'il prend le dernier, il doit se rendre maître de Germersheim avant de faire le siége de Landau; il aura tout le temps nécessaire pour cela, pendant que l'on assemblera au Fort-Louis et à Lauterbourg toutes les munitions de guerre et de bouche pour cette entreprise; le Rhin vous pourra servir à les voiturer une partie du chemin; il ne restera plus que cinq lieues par terre. Vous savez l'importance dont il est d'occuper Germersheim, et la nécessité qu'il y a de le remettre sous ma domination, pour assurer la possession de Landau, en cas que je puisse le reprendre. Ce poste me paraît de nature à mériter d'être fortifié dans la suite; et si je ne l'avais pas rendu par le traité de Riswick, les ennemis auraient eu peine à faire le siége de Landau. Il faut profiter de la faiblesse des ennemis et se servir utilement des troupes qui composent l'armée du duc de Bourgogne. Je sais que l'infanterie, quoique nombreuse, n'est pas toute bonne; mais, telle qu'elle est, il la doit occuper, les ennemis ayant laissé des troupes en si petit nombre, qu'à peine en ont-ils ce qui leur est nécessaire pour garder les postes les plus importants. S'ils ne peuvent rien entreprendre du côté de la Flandre, il y a grande apparence qu'ils feront encore un nouveau détachement : j'ai même lieu de croire qu'ils y pensent; mais, par ce qui m'en revient, il ne peut être au plus que de sept à huit mille hommes. J'ai peine à croire que le général Thungen, avec cette augmentation, ait assez de forces pour empêcher le duc de Bourgogne de faire ce qu'il voudra. Toute mon inquiétude est de savoir ce qui se passe de l'autre côté des montagnes; je n'en ai eu aucune nouvelle depuis le 1^er^ de ce mois. Je ne sais quel parti l'électeur de Bavière aura pris, si c'est celui de suivre son premier projet : de marcher à Passau et ensuite à Lintz; ou le dernier, qui était d'assiéger Nuremberg; si le maréchal de Villars l'a joint, le plan qu'ils ont fait, le nombre d'ennemis qu'ils ont devant eux, ceux qu'ils ont à craindre, les postes qu'ils sont obligés de garder, les troupes qu'ils peuvent mettre ensemble. Vous ne sauriez vous en informer

avec trop de soin, et me mander le plus tôt que vous pourrez ce que vous en aurez appris.

MÉMOIRE SUR LES PLACES DE FRIBOURG, LANDAU ET VIEUX-BRISACH, 10 JUILLET 1703[1].

(*Voir page* 409.)

L'armée du roi étant sur le point d'être entièrement assemblée, et se trouvant supérieure à celle que les ennemis ont de ce côté-ci, il est sans difficulté qu'il faut former une entreprise; il n'est donc question que d'examiner sur quelle place il convient de la faire tomber. Le nombre de celles que les ennemis ont en ce pays-ci se réduit à quatre, et de ces quatre il en faut retrancher Philipsbourg, dont les lignes de Bühl forment le passage; restent Fribourg, Brisach et Landau. Cette première serait la plus importante par rapport à la conjoncture présente: elle entraînerait la prise de Brisach; elle ouvrirait une communication avec l'électeur de Bavière, supposé qu'il fût supérieur en Allemagne et qu'il pût venir à Villingen, l'occuper et le conserver.

La seconde assure la haute Alsace, rend le cours du Rhin, et met sa majesté en état de porter ses armes sans crainte où elle les jugera nécessaires, au lieu qu'elle est très-dangereuse à laisser dans les derrières; mais comme les ennemis n'en ont point fait d'usage l'année passée, et que M. le prince de Bade avait tourné ses vues d'un autre côté, le public n'est point frappé de son importance.

Il n'en est pas de même de Landau; les incommodités qu'une certaine portion de pays en ressent font que tout le monde a les yeux tournés de ce côté-là; et, en effet, elle est inquiétante.

Voilà ce que l'on pense sur chacune de ces places; il faut examiner présentement les facilités qu'il y a de les attaquer, et les inconvénients qui peuvent se rencontrer dans ces entreprises.

FRIBOURG.

Fribourg est une des meilleures places du monde; mais comme on

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1667, n° 15.

attaque aujourd'hui avec des moyens qui sont pour ainsi dire au-dessus des fortifications, on ne fait consister les plus grandes difficultés qui se peuvent trouver à l'assiéger, que dans les affaires du dehors; la circonvallation en est de cinq lieues; les deux tiers passent dans les montagnes et dans les fonds, où l'on ne saurait établir des communications qu'avec peine.

La place la plus voisine d'où l'on peut tirer les choses les plus nécessaires est Neubourg, et il y a six lieues de l'une à l'autre de ces deux places. Le chemin passe entre la montagne et Vieux-Brisach, c'est-à-dire fort près; cela exige de grandes précautions pour les convois, auxquelles il est bien difficile de suffire, et qui, jointes au siége et à l'étendue de la circonvallation qu'il faut garder, rendent cette entreprise sujette à bien des inconvénients, lesquels augmenteraient si les ennemis jetaient un corps de troupes dans Vieux-Brisach.

Comme le côté des montagnes est un pays serré et rempli de postes, à la faveur desquels un corps inférieur peut s'approcher impunément, et même que M. de Bade peut se joindre à ce corps avec un détachement des troupes qui sont dans l'empire, par des chemins très-courts, on croit que la situation où l'on se trouverait serait difficile à soutenir, si ces cas-là venaient à arriver.

Cependant toute l'Alsace, toute la Lorraine et tous les pays de sa majesté resteraient abandonnés, pendant le cours de ce siége, à tout ce que les ennemis pourraient ou voudraient faire.

LANDAU.

Si l'armée du roi assiégeait Landau, elle ne pourrait tirer l'artillerie, les munitions de guerre et les vivres nécessaires que de Strasbourg; et comme les ennemis partagent le Rhin avec nous, depuis la hauteur de Stollhoffen, on ne saurait compter sur rien de ce qui viendrait par ce fleuve; on serait donc réduit à tirer les choses nécessaires par terre; or il y a vingt lieues, il faut (sur les supputations faites) trois mille voitures pour l'artillerie, quinze cents pour les vivres; la basse Alsace étant ruinée et désobéissante, à cause des

courses continuelles des hussards, qui les empêchent d'aller où on leur commande, on ne peut compter que sur la haute. Il y a quarante lieues de Béfort à Landau; ce pays est chargé d'une infinité d'autres voitures nécessaires pour le passage des grains; enfin, c'est dans le temps de la récolte qu'il faudrait faire cet effort; il emporterait la ruine totale de ceux qui y contribueraient, mais ce n'est pas de quoi il est question, c'est de les faire passer de Strasbourg à Landau avec sûreté, et c'est ce qu'il est bien aisé aux ennemis de traverser.

Ils ont présentement (si les huit escadrons et les cinq bataillons à la solde de Hollande, qui ont passé le 19 de l'autre mois à Coblentz, sont arrivés) vingt-deux bataillons et près de trente escadrons: ils peuvent encore tirer six bataillons de Fribourg et de Brisach. Si l'on s'attache à une place, il y a des troupes vers Andernach, qu'on dit qui doivent remonter; tout cela ensemble ne laisse pas de faire un corps, et rien ne leur est si aisé que de faire un pont à Drusenheim, à couvert de la forêt de Haguenau, à quatorze lieues de l'endroit où serait l'armée du roi. Serait-il possible, après cela, de rien tirer de Strasbourg, ni par eau ni par terre, s'ils avaient une fois occupé ce poste? Ce qui est dit pour ce lieu l'est pour tous ceux qui se trouveront propres à faire des ponts le long du Rhin.

Si l'on ajoute à cela qu'on ne peut soutenir Kayserslautern pendant le siége de Landau, quand même on l'aurait pris auparavant, parce qu'il en est à quatorze lieues, qu'il ne vaut rien et que les ennemis infesteraient par là toute la campagne de partis, entre Weilbourg, Haguenau et Strasbourg, on conclura facilement qu'on peut être traversé si essentiellement dans le cours du siége de Landau, qu'on ne le peut entreprendre, premièrement, sans être en état de détacher plusieurs corps pour remonter par force contre ces obstacles; secondement, que les affaires n'aient pris un parti décisif du côté de l'empire, et, en un mot, que l'armée de M. le maréchal de Villars ne soit entre M. de Bade et nous; car tant que ce dernier sera entre deux, la marche pour revenir en deçà est si courte, que, trouvant

déjà un corps considérable sur le Rhin et le fortifiant par ce qu'il amènerait, il serait en état d'entreprendre sur une circonvallation fort difficile, et de s'approcher, par le pied de la montagne, sans qu'on le pût combattre ; et il serait fort à craindre que le plaisir de sauver une place considérable devant laquelle serait monseigneur le duc de Bourgogne et où se trouverait le reste de l'artillerie de tous ces pays-ci, ne lui fît naître le dessein de s'éloigner de l'empire pendant quelque temps pour faire un coup aussi important.

Mais, supposé que les ennemis ne prissent aucun des partis que l'on vient de dire, et qu'ils se déterminassent à une diversion; qu'enfin, à la faveur des bateaux qu'ils ont sur des chariots, ils fissent un pont à portée de Vieux-Brisach et attaquassent le fort Mortier, rien, il me semble, ne pourrait dédommager sa majesté de la perte de ce poste-là, et il donnerait lieu d'établir un pont qui porterait sur Béfort, couperait Huningue, et qui, étant soutenu par une grosse place, traverserait la communication avec la Franche-Comté ; ce qui, pour ainsi dire, transporterait la guerre dans la haute Alsace, de même qu'elle l'est dans la basse.

BRISACH.

Toutes les facilités se trouvent à ce siége; la circonvallation, quoique assez grande, à cause qu'il faut gagner la hauteur et envelopper des marais, n'est pourtant que la moitié de celle d'une place; l'artillerie, les vivres et les munitions viennent par eau jusqu'à trois lieues, et arrivent au camp sans escorte; la difficulté ne consiste que dans la bonté de la place, et il semble que cette conquête assure solidement l'Alsace, et met en état de porter les armes du roi avec tranquillité partout où sa majesté les trouvera nécessaires.

Réflexions sur les lignes de Bühl.

M. le maréchal de Villars a marché aux lignes de Bühl avec cinquante-quatre bataillons des meilleures troupes du roi; M. de Tallard en avait quinze avec lui, cela faisait soixante-neuf; les ennemis n'a-

vaient pas plus de bataillons qu'ils n'en ont, puisque M. de Bade n'en a emmené avec lui que cinq, qui sont réparés par les cinq qui viennent d'arriver; ajoutez à cela qu'ils ont infiniment travaillé depuis ce temps-là, et principalement sur les hauteurs, qui étaient leur faible; et le roi trouvera que ce serait risquer, après un préjugé comme celui-là, de se rapprocher une seconde fois des lignes, pour les attaquer, avec apparence d'être obligé de s'en retirer; ainsi l'on ne s'arrêtera pas davantage sur cet article-là.

Mais si l'on attaque Brisach, et que cela fasse faire aux ennemis quelques mouvements qui donnent lieu d'entreprendre sur lesdites lignes, et de faire un pont entre Stollhoffen et Philipsbourg; quand ce siége sera fini, c'est alors que cela sera de grande conséquence, et qu'il faudra faire des efforts pour y réussir, d'autant plus que le Rhin se trouvera praticable alors, et qu'on n'aura plus besoin de bateaux au haut de ce fleuve quand l'expédition de Brisach sera finie.

MÉMOIRE DE LOUIS XIV, 29 JUILLET 1703 [1].

(*Voir page* 416.)

Le maréchal de Vauban m'a dit qu'il ne prétendait pas rien faire de plus à l'armée du duc de Bourgogne que ce qu'il a fait avec moi à toutes les places que j'ai prises; il ne se mêlait que de la tranchée et des attaques des places; il me disait ses pensées et m'expliquait ce qu'il croyait qu'on devait entreprendre, et, quand je l'avais approuvé, il me donnait un projet de ce que l'on devait faire, et me demandait par écrit ce qui était nécessaire à chaque garde de tranchée; je lui faisais fournir, et il ne faisait que crier quand il n'avait pas tout à propos, ce qui n'arrivait guère.

Présentement qu'il est maréchal de France, il faut qu'il prenne l'ordre quelquefois et qu'il ne se mêle en rien du détail de l'armée; le maréchal de Tallard fera tous les détails sous le duc de Bourgogne, hormis de la tranchée, après qu'il aura fait fournir tout ce que le maréchal de Vauban aura demandé.

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1640, 1re partie, page 4.

Le duc de Bourgogne pourra se fier en tout au maréchal de Vauban aussi bien qu'à celui de Tallard; mais pour l'exécution hors de la tranchée, ce sera le maréchal de Tallard qui en sera chargé et qui donnera tous les ordres sous le duc de Bourgogne.

Mon intention est que l'on exécute ce qui est ci-dessus.

LOUIS.

Lettre de M. le prince Louis de Bade à M. le comte de Sinzendorf. Quartier général de Haunsheim, 8 juillet 1703[1]. (*Voir page 416.*)

Votre excellence aura vu, par mes précédentes, que ses lettres ont été bien rendues, et je n'aurais pas manqué de l'en remercier par un officier exprès, ainsi qu'elle l'a souhaité, si j'avais été assez riche pour pouvoir dépêcher un courrier exprès; mais je vous dirai pour nouvelles, que depuis le siége de Landau je n'ai reçu de la cour, pour les extraordinaires, ou du commissorial, pas davantage que trente mille florins en lettres de change, dont il y a eu pour quatre mille florins de protestées, et l'affaire est allée si loin, que je n'ai pas pu, depuis longtemps, dépêcher aucun autre courrier à Vienne que ceux qui y ont bien voulu aller pour leurs affaires et à leurs dépens. J'ai fait assez de bruit et me suis lamenté sur cela à la cour; mais je n'ai pu obtenir depuis quelques mois qu'on fît réponse à mes lettres; je veux espérer que cela ira un peu mieux après la mutation qui vient de se faire du président de la guerre, puisque déjà, depuis l'installation du prince Eugène, j'ai reçu un courrier avec une réponse. Au surplus, votre excellence me permettra de lui dire que je m'étonne qu'elle désire savoir quels dispositions et magasins ont été faits pour les troupes de Hollande, puisqu'elle sait déjà bien que je manque de tout. Je souhaiterais que l'abondance fût si grande que l'on pût secourir les autres; mais, dans la situation où sont les choses, je suis par malheur obligé de m'abandonner moi-même à la Providence; et peu s'en faut que l'esprit ne me tourne, où que je ne regarde comme un rêve la manière dont je subsiste moi-même jour par jour, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans avoir aucun autre pont que celui de Philipsbourg et celui que je fais porter avec moi

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1667, n° 58.

sur des chariots; ce sont là de faibles précautions; je n'ai de provisions précisément que pour la nécessité, et d'argent point; de sorte que les affaires sont dans une mauvaise situation, si c'est de moi que ce secours doit venir.

L'expédition sur la Moselle est la seule que j'aie regardée comme bonne, et, pour dire à votre excellence la vérité, celle d'Anvers, de Nieuport et les autres de cette nature, aussi bien que ce que l'on appelle le grand dessein, m'ont toujours paru pure chimère, desquelles il n'y avait lieu d'espérer aucun effet, ou du moins un très-petit pour le public. Votre excellence ne s'étonnera point de ces changements et du peu d'activité des alliés dans les opérations, si elle veut bien réfléchir sur la guerre passée, pendant laquelle de beaux desseins pareils ont tous demeuré en idée d'une année à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin il ait fallu conclure une paix désavantageuse et précipitée. J'avoue confidentiellement à votre excellence que j'en ai mauvaise opinion; mais puisqu'il faut pourtant faire ce qui est possible, je ne vous déguiserai point que je trouve la marche vers Thionville ou en quelque autre endroit par où l'on puisse pénétrer en France, la chose qui sera toujours la plus utile, étant persuadé que la France ne saurait être forcée que dans la France même, et que cette couronne fait très-peu de réflexions sur toutes les autres opérations qui ne la pénètrent pas jusqu'au cœur. Mon sentiment est qu'il ne peut rien arriver de plus mauvais dans la guerre que ce que l'on a pratiqué jusqu'à présent, à savoir, attaquer *ab hoc et ab hâc* une place tantôt en haut, tantôt en bas, non selon la raison et les règles de la guerre, mais simplement suivant la plus grande facilité; il faudrait se former un plan, le tenir dans un profond secret, et diriger à ce point toutes les opérations, que l'on pût enfin s'ouvrir un chemin sur lequel on pût compter pour faire infailliblement tomber son ennemi. Il est certain qu'un ennemi sera bien plus embarrassé quand il verra, même de loin, une armée venir droit à lui pour l'attaquer dans l'endroit le plus sensible, que quand il irait prendre une forteresse, tantôt vers l'orient, tantôt vers l'occident, laquelle, en substance, après beau-

coup de dépenses inutiles et superflues, ne sert de rien, sinon qu'à remplir les gazettes. Au reste, si je détachais des troupes d'ici pour procurer une diversion, ce serait, à mon sens, une très-belle diversion en faveur de la Bavière et de la France, car ils auraient bientôt toute la supériorité, et pousseraient tout à bout; ce serait commettre la même faute que l'on fit continuellement dans la dernière guerre, en affaiblissant toujours les armées qui auraient pu et dû profiter des diversions, comme il est arrivé en particulier au siége de Namur, pendant lequel, à cause de l'éloignement des ennemis, on m'ôta toutes mes troupes, de sorte qu'au lieu des opérations utiles que j'aurais pu exécuter, j'ai été obligé, manque de forces, de me retirer sans pouvoir entreprendre la moindre chose. Mais je crois que ce détachement, qu'on a proposé de faire du haut Rhin, est précisément ce que la France, la Bavière, Villeroy et Tallard, pourraient le plus souhaiter. La diversion qu'on demande tend bien moins à partager nos troupes, pour en envoyer dans le bas Rhin, qu'à donner lieu aux ennemis d'y en envoyer, n'en ayant que trop sur le haut Rhin; et certainement ce n'est pas le moyen de forcer ni la Bavière, ni Villeroy, que de s'affaiblir de plusieurs milliers d'hommes; joint que ce serait faire perdre courage aux cercles du Rhin, qui pourraient se voir obligés de prendre d'autres résolutions. Mes idées ne sont pas bien formées dans ma tête; mais, pour les perfectionner, bien loin de m'affaiblir, il faut que je sois puissamment renforcé par la marche des troupes de Westphalie et des autres palatinats, suivant le premier projet. Je dis franchement à votre excellence que, si l'on change quelque chose de ce côté-ci, ou si l'on en retire du monde, je ne me rends garant de rien, et je ne me trouve pas assez fort pour pousser l'affaire à bout. Les hauts alliés ont déjà deux fois plus de troupes qu'il n'y en a ici; ils ont abondance d'argent et des autres choses nécessaires; c'est pourquoi il est aussi juste qu'ils fournissent et qu'ils contribuent de leur part à faire la guerre avec avantage, puisqu'il y va de leur liberté, et qu'ils y ont plus d'intérêt que l'empire; en un mot, je tiens pour moi la partie perdue, si l'on pense à changer quelque

chose dans les desseins de ce côté-ci, parce que, si l'on tire quelques troupes du haut Rhin, il faut que j'en détache d'ici pour y en envoyer, ce qui donnerait beau jeu à l'électeur de Bavière, parce qu'il serait impossible de lui résister; car tout fondrait à la fois, si du côté des Français ils pouvaient, soit par le Fort-Louis, ou plutôt vers Philipsbourg, s'ouvrir une communication avec cette armée, d'autant plus que cette armée, aussi bien que le corps du marquis de Baireuth, sont réduits à vivre uniquement de ce que l'on trouve dans la campagne, faute d'avoir fait de bons magasins en Souabe et en Franconie; de sorte que les amis, aussi bien que les ennemis, consument le pays en fourrage. Votre excellence peut donc juger de ce qui s'en suivrait, si le général Thungen, faute d'avoir assez de monde, se laissait couper les vivres qu'il tire de Philipsbourg; s'il était obligé de se retirer, en abandonnant les lignes; de sorte que, non-seulement cette armée serait séparée de tous les secours qu'elle peut tirer des magasins, mais encore ce serait ouvrir le chemin libre aux ennemis de nous prendre par les derrières. Je vous répète encore une fois qu'il est extrêmement nécessaire qu'il se fasse quelque opération de la part des alliés, à moins que l'on ne veuille faire la guerre avec un malheureux succès, car il faut tenir présentement pour maxime de ne rien changer dans les dispositions qui ont été faites pour le haut Palatinat, sans retirer aucune des troupes qui s'y trouvent et qui sont destinées pour les exécuter; mais au contraire laisser tout *in statu quo*, et que chacun joue son jeu, parce que, si l'affaire se prolonge de ce côté-ci, par quelque changement de projet, je ne crois pas qu'il puisse arriver autre chose, sinon que les princes et les états qui sont situés dans ce haut pays seront obligés, à la fin finale, ou d'accepter la paix, ou de se résoudre à être entièrement perdus. Votre excellence serait de mon avis, si elle voyait comme moi tout ce qu'il y aura de difficultés, de peines et de travail pour venir à bout de ces affaires.

Lettre de M. le comte

Suivant les avis réitérés qu'on a reçus, l'armée du duc de Bourgogne, après avoir été renforcée de la garnison de Bonn et autres

troupes, se trouvant forte de trente mille hommes, a passé le Rhin à Strasbourg, et campe à Kehl; il a laissé dix bataillons avec un pont au Fort-Louis; le bruit et l'apparence sont qu'il veut tenter une attaque de ce côté, pendant que l'armée attaquera les lignes de Bühl et Stollhoffen; la plus grande partie de nos troupes y arrivera ce soir, et je compte y arriver avec tout le reste demain de bonne heure. J'espère que nous traverserons leurs desseins, quoique, après le détachement vers Landau et les postes du bas Rhin, qu'on ne peut pas dégarnir, nous n'ayons que dix-huit bataillons et trente-deux escadrons à leur opposer, et un terrain de trois à quatre lieues à observer. Voilà, monsieur, ce que je puis vous dire présentement; si nos nouvelles vous sont agréables, je ne manquerai pas de vous les continuer.

de Velen à M. le comte de Sinzendorf.

Linkenheim, 16 juillet 1703[1].

ÉTAT DE L'ARMÉE DESTINÉE POUR LE SIÉGE DE BRISACH[2].

(*Voir page 418.*)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
INFANTERIE.			
Navarre	3	*Report*	30
Du Roi	4	Courrières	1
Touraine	2	Vandergracht	1
Royal-artillerie	1	Hainaut	1
2e de Sourches	1	Orléanais	1
2e de Flandre	1	Saint-Second	2
Nice	1	Lassay	1
2e de Boulonnais	1	Bandeville	1
2e de Tournaisis	1	Santerre	2
Lamarche	2	Royal-italien	1
Aulnis	1	Thoy	1
Sillery	2	Greder, allemand	2
Royal	2	Chevalier de Fraulay	1
La Couronne	2	Maubourg	1
Tessé	1	2e de l'Ile-de-France	1
Robecq	2	Tressesson	1
Monroux	1	Grimaldi	1
Brie	1	Casteja	1
2e d'Auxerrois	1		
A reporter	30	TOTAL	50

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1667, n° 64.

[2] *Idem*, n° 93.

RÉGIMENTS	ESCADRONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
CAVALERIE ET DRAGONS.			
Gendarmerie	8	*Report*	34
Mestre de camp général	3	La Baume	2
Cravates	3	Vienne	2
Bourgogne	2		
Orléans	2	Dragons	38
Brissac	2		
Saint-Pouanges	2	Colonel-general 3	
La Vallière	2	La Reine 3	
Noailles	2	Hautefort 3	
Scheldon	2	Vasse 3	21
D'Auriac	2	Rohan 3	
Gaetano	2	Bouville 3	
Croy	2	Verceil 3	
A reporter	34	TOTAL	59

ETAT DES TROUPES QUI RESTERONT SUR LA BRUCHE [1].

(*Voir page* 418.)

RÉGIMENTS	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
1re de Surbeck	1	Chartres	2
2e de Foix	1	Ligondez	2
2e de Xaintonge	1	Tarnau	2
Gensac	1		
Savine	1	DRAGONS.	
Broiscia	1	Pezeux	3
		Montmain	3
TOTAL	6	TOTAL	12

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1667, n° 94

ÉTAT DES GARNISONS [1].

(*Voir page* 418.)

RÉGIMENTS.	GARNISONS.
2e de Guienne	Longwy
L'Aigle Saint-André 2e de Forest	Nancy.
Roussille 2e de Labour	Metz.
Rosières Surbeck	Thionville.
2e de Ponthieu	Trarbach.
2e de Béarn Chabrillant 3e de Surbeck	Sarre-Louis Sarrebruck sera garni par détachement.
1er de Montfort	
2e de Montfort	Sarrebourg et Bouquenom.
Murat	Marsal.
Pujol 1er de Grouff	Phaltzbourg.
Deux bataillons de Luxembourg Guitaud Tavannes 2e de Grouff Varennes Lafond	Fort-Louis.
2e de Perche Nupces 2e de Beauce	Strasbourg.
Blacon	Schlestadt.
Maisontiers Casteja 2e d'Angoumois	Neuf-Brisach.
2e de Croy Castelet	Neubourg.
Franquières	Béfort.
Chalmasel Briouze 2e de Milan	Huningue.
Tilly	Sur la Nied, près de Metz.

BATAILLONS QUI NE SONT PAS ENCORE ARRIVÉS.

Theseu	1
Rimbaudière	1
Clermont	1
TOTAL	3

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1667, n° 95.

ÉTAT DES TROUPES QUI S'ASSEMBLENT A BOUZONVILLE [1].

(*Voir page* 418.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.

M. le marquis de Varennes, lieutenant général.
M. de Grammont, maréchal de camp.
M. de Saint-Laurent, *idem*.

Infanterie.	Surbeck	2 bataillons.
	Tilly	1
	TOTAL	3

Cavalerie, 13 compagnies nouvelles.

Dragons, Villegagnon.

Lettre du général Thungen au comte d'Arco, gouverneur de Brisach. 12 août 1703 [2]. (*Voir page* 423.)

L'artillerie et les gros bagages des ennemis ont passé hier le Rhin à Kehl, ce qui a donné lieu de croire que l'armée les suivrait le lendemain, laquelle, ce même jour, a pris sa route vers Offenbourg, et, dans ce moment, il vient d'arriver un messager dudit Offenbourg, envoyé à la régence de Bade, avec ordre de me dire que leur armée doit passer aujourd'hui la Kintzig, pour former leur camp à Zunsweier, où serait le quartier général, et le lendemain à Schuttern. Or, comme ladite artillerie et les bagages longeront, selon toutes les apparences, le long du Rhin, de l'autre côté, et que l'armée pourrait bien passer entre les deux forteresses de Fribourg et de Brisach, pour faciliter le passage et la jonction desdits artillerie et bagages vers Neubourg, et alors tomber sur Fribourg, ou bien chercher le passage par la Forêt-Noire, je vous prie de me donner des avis le plus souvent et tant qu'il vous sera possible, des mouvements qu'ils pourraient faire vers ce côté-là.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1667, n° 96.
[2] *Idem*, copie, n° 113.

DISTRIBUTION DES TROUPES ET DES OFFICIERS GÉNÉRAUX [1].

(*Voir page* 425.)

Quartier général de monseigneur le duc de Bourgogne et de M. le maréchal de Tallard, à Gündlingen.

22 bataillons.
24 escadrons.

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX.

MM. le comte de Marcin.
Le marquis de Grammont.
Le marquis d'Hautefort.
Le comte de Hornes.

MARÉCHAUX DE CAMP.

MM. le comte de Blansac.
Le duc d'Humières.
Le prince Camille.
De Sainte-Hermine.
Le comte de Vaillac.
De Joffreville.

Quartier du haut Rhin.

12 bataillons.
15 escadrons.

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX.

MM. de Locmaria.
Le marquis de Clérambault.
De Saint-Maurice.
Le comte de Roussy.

MARÉCHAUX DE CAMP.

MM. d'Imecourt.
Le comte de Nogent.
De Forsat.
Le marquis Duchâtelet.

Quartier du bas Rhin.

11 bataillons.
18 escadrons.

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX.

MM. de Zurlauben.
De Courtebourne.

MARÉCHAUX DE CAMP.

M. le marquis de Flamenville.
Milord Galmoy.
M. d'Asfeld.

Quartier de M. le maréchal de Vauban, à Biesheim, en Alsace, près du fort Mortier.

4 bataillons pour la garde des ponts du haut et du bas Rhin.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1667, n° 116 *bis*.

Lettre de M. le maréchal de Vauban à M. de Chamillart. Du camp devant Brisach, 24 août 1703. (*Voir page 531.*)

On a travaillé toute la nuit passée à la batterie dite *la Frezelière*. La première nuit s'est passée tranquillement, mais le jour ayant fait apercevoir nos gens, les ennemis, qui ont trouvé cela fort mauvais, en ont témoigné leur chagrin par un grand feu de canon et de mousqueterie, qui s'est continué toute la journée et la nuit suivante; ce feu n'avait encore blessé qu'un commissaire assez légèrement, tué un sergent des canonniers et huit ou dix soldats, la nuit dernière. Cette batterie se continue, et l'on espère qu'elle sera en état de tirer, le jour de la Saint-Louis; on y ajoutera deux pièces de canon pour la renforcer, ce qui fera douze pièces pour le tout, et six mortiers; elle aura à souffrir jusqu'à ce que le canon des autres batteries agisse pour son secours; mais après cela elle doit leur faire bien du fracas. Je tâcherai de donner terrain dès ce soir, pour hâter ce secours le plus que je le pourrai.

On a ouvert la tranchée, la nuit du 23 au 24, à l'attaque du haut Rhin, avec cinq bataillons, un escadron et douze cents travailleurs; ce qui s'est fait un peu confusément, comme cela arrive presque toujours en pareille occasion, à cause de l'entrecoupement des chemins, canaux, haies et fossés, allées et venues des volontaires, etc., ce qui a fait échapper bien des fautes qui se redressent de jour ou à la deuxième de garde.

Le Rhin a rehaussé d'un pouce à la journée d'hier, et rehaussera encore, parce que les nuées se posent sur la tête des montagnes, ce qui est un signal presque infaillible de la pluie en ce pays-ci. L'opiniâtreté du Rhin à ne se vouloir pas baisser m'a fait faire de profondes réflexions sur les attaques du haut et du bas Rhin, dont le résultat a été que j'ai prévu premièrement beaucoup d'empêchement par les eaux à l'attaque du bas Rhin, tant sur le chemin des tranchées que dans les fossés et avant-fossés de la place, attendu la bassesse du terrain de cette avenue; la transpiration du Rhin près de ses bords, qui entretient toutes les eaux souterraines de la campagne à même hauteur que celles de son lit ordinaire, d'où s'en suit plu-

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1667, n° 134

sieurs flaques d'eau et parties mouillées sur les bas terrains de ladite campagne et de fort grandes eaux dans les fossés, qui sont fort larges et même avec courants.

Secondement, que cette attaque séparée de l'autre par un long espace, et servie par un parc séparé, manquant toujours de quelque chose, serait mal administrée.

Troisièmement, que ne la faisant pas et doublant celle du haut Rhin, on épargnera quatre bataillons à la garde des tranchées, et des travailleurs à proportion;

Quatrièmement, un grand tiers des munitions.

Cinquièmement, on aura six pièces de moins à prendre, qui sont toutes revêtues, savoir: les quatre redoutes, la demi-lune et contre-garde du bastion royal au bas du Rhin; au lieu de quoi, unissant nos attaques, nous serons plus forts d'un bataillon, notre cavalerie moins fatiguée; nous n'aurons au plus que cinq pièces à prendre, savoir: deux redoutes, dont une sera incessamment écrasée du canon, la contre-garde de Richelieu et les demi-lunes de la tête du Rhin, dont peut-être j'éviterai la contre-garde et la demi-lune de Porte-Neuve. D'ailleurs la garnison est faible, et, quand elle serait plus forte, son avant-fossé m'est un bon garant contre les sorties. En un mot toutes mes affaires s'arrangeront bien mieux par là que de toute autre façon. Rempli de toutes ces pensées, j'en rendis compte à monseigneur, en présence du maréchal de Tallard: l'un et l'autre les approuvèrent, et il fut résolu en même temps que j'agirais sur ces principes. Il a remarqué sur cela qu'il n'y avait encore rien de commencé, ni pas une charrette au parc d'en bas, que le pont est mauvais et point achevé; ainsi tout concourait au changement de la première résolution; et à l'heure où j'ai l'honneur de vous parler, nous commençons à travailler sur ce pied-là. Si le Rhin était bas comme en hiver, l'attaque du bas Rhin serait la meilleure, parce que les fossés sont alors à sec et sans eau; mais, quand le Rhin est haut, celle du haut vaut mieux, parce que nous pouvons en boucher les saignées.

Je joins ici un bout de plan qui vous fera connaître le travail de cette nuit.

Lettre de M. le maréchal de Vauban à M. de Chamillart. Biesheim, 25 août 1703[1]. (*Voir page* 431.)

Je viens de voir monter la troisième garde de tranchée avec les travailleurs; la première et seconde nuit ont été fort heureuses; on a prodigieusement avancé avec très-peu de perte, n'y ayant eu que trois ou quatre hommes de la première garde, et six ou sept de la seconde, tant tués que blessés: un commissaire d'artillerie, trois ou quatre canonniers, cinq ou six soldats et un ingénieur.

La batterie Frezelière, s'étant trouvée ce matin en état de six pièces, a voulu solenniser la Saint-Louis, ce qu'elle a fait; mais il lui en a coûté quatre pièces de six, qui n'ont pas reçu grande incommodité quant à leur corps, mais si fait bien quant à leurs affûts: cela se raccommodera cette nuit, et on me fait espérer qu'elle sera demain en état de tirer de dix pièces et de six mortiers.

J'ai donné terrain cette après-midi à l'artillerie pour une batterie de huit pièces qui aura les mêmes objets que la précédente, mais d'une autre façon.

Notre tranchée de la droite s'est si fort avancée, que je ne tiens pas qu'il y ait cent toises de sa tête au chemin couvert de la contregarde de Richelieu.

Les ennemis ont beaucoup tiré de canon hier et aujourd'hui, mais sans grand effet, puisqu'il n'a fait que le mal que j'ai dit ci-dessus.

Lettre de M. le maréchal de Vauban à M. de Chamillart. Au camp devant Vieux-Brisach, 27 août 1703[2]. (*Voir page* 431.)

La troisième nuit de tranchée n'a pas été moins belle que les précédentes; je n'ai pas encore pu y trouver des situations propres à des batteries, mais j'espère que je le pourrai demain.

Jusqu'ici la batterie de l'île (MK) a souffert du canon ennemi, qui a le dessus sur elle et qui la voit de fort près; mais l'effet de la nouvelle batterie (NO), dont le feu croisera avec celle de l'île,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1667, n° 137.

[2] *Idem*, n° 144.

rabaissera bientôt l'orgueil de la butte de Kreberg; elle doit tirer demain dès le matin.

Les ennemis se servent fort bien de leur canon, du moins ils en font bien bruit, mais fort peu de besogne.

Je compte boucher demain les premières saignées qu'ils ont faites dans le Rhin pour donner plus d'eau à l'avant-fossé de la place.

L'attaque droite, qui jusqu'ici a marché par un terrain bien plus facile que la gauche, s'est aussi plus avancée; elle se trouve à quelque cent toises près de l'avant-fossé de la contre-garde de Richelieu; c'est Lapara qui dirige cette attaque, et Dupuis-Vauban la gauche, où chacun d'eux demeure jusqu'à ce que la pose des travailleurs soit faite, et puis s'en vont coucher pour retourner au point du jour à la disposition du travail de jour.

Voici enfin un plan des attaques, en l'état où elles sont; les tranchées y sont distinguées par première, deuxième et troisième nuit, et le nom des pièces que nous devons attaquer.

Lettre de M. le maréchal de Vauban à M. de Chamillart. Biesheim, 28 août 1703[1]. (*Voir page 431*)

Je viens de voir monter la cinquième garde de tranchée, après quoi j'y ai fait une deuxième tournée qui m'y a tenu jusqu'à sept heures du soir. La dernière nuit, quatrième de tranchée, les ennemis ont fait un fort grand feu de canon et de mousqueterie et, par dessus cela, deux sorties qui n'ont pas abouti à grand'chose : l'une s'est faite sur la tête de la droite, où elle a été reçue par la compagnie des grenadiers de la Couronne et par le piquet commandé par le chevalier de Croissy, brigadier de jour, qui sont allés au-devant et les ont ramenés battant, jusque dans leur avant-fossé, où vraisemblablement il y a peu d'eau, puisqu'ils s'y sont tous jetés sans marchander. L'autre, qui s'est faite en même temps sur la gauche, a ébranlé tous les travailleurs, hors ceux du régiment du Roi, qui, loin de là, se sont vaillamment saisis des armes d'un détachement de la tranchée, qu'on avait envoyé aux fascines, et cela sans doute

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1667, n° 143.

pour contribuer tout de leur mieux à repousser la sortie : ce qu'ils ont fait avec tant d'ardeur que quelques manteaux et autres hardes et menus butins appartenant audit détachement, s'étant trouvés dans leur chemin, ils ont mis galamment la main dessus, ce qui ne s'était pas encore retrouvé quand j'ai fait ma première visite; cette sortie enfin a disparu comme l'autre, sans faire autre chose que d'alarmer la tranchée; il en a coûté un capitaine et trois ou quatre soldats blessés. L'alarme s'est portée jusqu'au camp, où il s'est fait un trémoussement qui sent un peu les nouvelles troupes.

L'attaque de la droite s'est fort approchée de l'avant-fossé vis-à-vis de la pointe de la contre-garde de Richelieu (A) et du chemin couvert de la redoute de Sainte-Croix (D). J'ai ordonné deux batteries à cette attaque, qui ne pourront tirer qu'après-demain. La gauche a beaucoup cheminé le long du bord du Rhin au travers des fossés et marais, où elle a trouvé fort peu de terre; elle a bouché, chemin faisant, deux saignées (K) que les ennemis ont faites dans les bords du Rhin pour donner l'eau à l'avant-fossé; ces deux attaques doivent s'approcher, cette nuit, l'une de l'autre et chercher à se joindre et faire place d'armes le long du bord de l'avant-fossé, pour, de là, soutenir toutes les entreprises que nous ferons en avant.

La batterie de huit pièces (P) a commencé à tirer sur les six ou sept heures du matin, et celle des mortiers (O) aussi; le feu des ennemis s'est beaucoup ralenti pendant le jour. Demain j'irai derrière la batterie de l'île, dont je ne suis pas autrement content.

Nous avons eu deux ingénieurs dangereusement blessés et vingt-cinq à trente travailleurs.

Lettre de M. le maréchal de Vauban à M. de Chamillart. Bieshem, 28 août 1703[1]. (*Voir page 131.*)

Je vis hier monter la sixième garde de tranchée, et j'allai visiter la batterie de l'île (K), où j'ordonnai le changement de sept pièces, savoir : trois un peu au-dessus et quatre un peu au-dessous de la vieille; la première pour battre le flanc droit du bastion Sainte-Croix, qui défend le bastion du Rhin, et l'autre pour battre l'écluse.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1667, n° 147.

Cette batterie a déjà mis bas partie de la pointe de ce bastion. J'ordonnai hier cinq batteries, dont quelques-unes pourront tirer demain, les autres après-demain. M. de la Frezelière n'aura pas peu d'affaires entre ci et ce temps-là. La première de ces batteries (Q) n'est que de deux pièces tout à fait sur le bord du Rhin, pour battre le premier redan (O), qui écharpe un peu notre tranchée le long des fascinages. La deuxième est une batterie (K) de trois pièces en ricochets contre la face gauche de la demi-lune du Rhin. La troisième sera une batterie royale de douze pièces et huit mortiers pour achever d'écraser cette maudite butte de Kreberg qui nous suscite toujours quelque nouvelle noise, et pour répondre à toutes les pièces directes de la ville, qui sont en assez bon nombre. La quatrième (T) sera un ricochet de quatre pièces, qui deviendra de six, contre la face droite des demi-lunes du Rhin, qui va devenir notretête, et la redoute Sainte-Croix, qui nous croise méchamment notre chemin.

La cinquième sera une batterie (V) de six pièces, quatre mortiers et autant de pierriers, pour battre en ricochet la face droite de la contre-garde de Richelieu et son chemin couvert. Je compte d'en ordonner encore une autre contre la demi-lune de Porte-Neuve et le bastion Sainte-Croix.

Les compagnies de mineurs de Bambigny et de Mesgrigny sont arrivées de ce soir; je vais les faire camper à la queue des tranchées, après quoi j'en enverrai une partie aux gabions et les autres à la sape.

Lettre de M. le maréchal de Vauban à M. de Chamillart. Biesheim, 29 août 1703[1]. (*Voir page* 431.)

La batterie de quatre pièces ordonnée hier a commencé à tirer aujourd'hui et a été démontée de deux pièces par la batterie des ennemis qui est sur la butte de Kreberg, qui me le payera bien demain. Les autres ci-devant ordonnées sont bien avancées, et presque toutes tireront demain et feront beau bruit.

Les tranchées s'avancent toujours, mais elles ne se communiqueront par la tête que la nuit prochaine; la gauche a bien de la peine

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1667, n° 148.

à se démêler des flaques d'eau et du peu de terrain qu'elle trouve devant elle; la plus grande partie a cependant passé, et sitôt que le canon aura un peu plus labouré devant elle et éteint les feux qui la tourmentent, elle sera en état d'entreprendre quelque chose: la droite touchera demain le bord de l'avant-fossé, et pourra commencer à travailler à son passage. On compte aussi se rendre maître du chemin couvert de la redoute de Sainte-Croix (D) sitôt que le canon aura un peu labouré cette pièce: on ne perd point de temps, et tout va bien.

Lettre de M. le maréchal de Vauban à M. de Chamillart. Biesheim, 30 août 1703[1]. (Voir page 431.

Il ne s'est rien passé d'extraordinaire aujourd'hui; les tranchées n'ont fait que se pousser en avant, partie à découvert et partie à la sape; mais elles n'ont pu encore se joindre par la tête à cause des eaux, qu'il faut de nécessité passer avec autant de précautions que si c'étaient les fossés de la place même. J'espère que la nuit prochaine nous en fera raison. Le feu des ennemis est beaucoup diminué, mais leur canon se défend toujours, en quoi la butte de Kreberg ne les sert pas mal. Le Rhin a baissé de sept à huit pouces ces jours-ci: Dieu veuille qu'il continue à baisser. S'il ne pleut pas, nous serons fort heureux.

La nuit prochaine nous rendra apparemment maîtres du chemin couvert de la redoute de Sainte-Croix et peut-être de la redoute même, et j'espère que la gauche ne trouvera plus tant de difficultés par les eaux. Toutes les batteries ordonnées seront en état de tirer demain.

Lettre de M. le maréchal de Vauban à M. de Chamillart. Biesheim, 1er septembre 1703[2]. (Voir page 431.)

La nuit d'avant-hier, partie du jour ensuite et de celui d'aujourd'hui, on a travaillé à trois passages de fossés, dont deux sur l'avant-fossé de la place et le troisième sur un fossé qui séparait les deux attaques, profond de cinq pieds et large de cinq toises. Tous ces passages de fossés nous consomment une infinité de fascines et bien

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1667, n° 151.

[2] *Idem*, n° 162.

du temps. La communication des deux attaques est présentement faite par les têtes, et nous voilà, Dieu merci, sur les glacis de la place, par trois endroits différents (1. 2. 3.); nous y entrerons bientôt par un quatrième.

J'ai hier redressé trois ou quatre batteries pour les approcher et battre tant les bastions que les demi-lunes qui les couvrent et les chemins couverts. De sorte que, si l'artillerie faisait son devoir, nous serions bientôt chez eux; mais elle me fait des peines infinies à diriger: ce sont tous gens qui n'ont guère vu de siéges et qui ne sauraient tirer que devant eux; ils ne savent pas même s'épauler. Il faut excepter de cette ignorance celui qui la commande.

Lettre de M. le maréchal de Vauban à M. de Chamillart. Biesheim, 4 septembre 1703[1]. (*Voir page* 431.)

Nous sommes maîtres des deux redoutes (DII). La face droite du bastion du Rhin (G) est presque toute en brèche, l'écluse de sa gorge (I) enfoncée, et il y a une espèce de brèche à l'endroit où elle paraissait. Nous avons changé le canon de l'île pour en mettre cinq pièces plus vis-à-vis du flanc droit du bastion de Sainte-Croix (F), que je fais battre par devant et derrière. Nous en avons fait un autre dans l'île (L) pour battre le redan ou petit flanc (M), où il y a deux pièces de canon qui défendent la face droite du bastion du Rhin (G). On en doit trouver deux de la batterie de la gauche (N) sur le même redan; il est encore battu par deux pièces à ricochet (O), de sorte que demain il sera attaqué par huit pièces et trois ou quatre mortiers, qui ne le quitteront point qu'ils ne l'aient mis bas.

La nuit d'avant-hier notre gauche avança peu, parce que les ennemis y firent grand feu de grenades. La nuit dernière on fit attaquer le bout de chemin couvert devant elle par deux compagnies de grenadiers, qui l'ont aussitôt emporté, les ennemis n'ayant pas tenu; mais le grand feu de la demi-lune (C) et de la butte (K) nous a tué ou blessé cinquante-cinq à soixante hommes, entre autres les trois officiers de la première compagnie du régiment de Greder; on y a fait un fort grand logement, où j'ai donné terrain à M. de la Frezelière

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1667, n° 175.

pour quatre pièces de canon qui battront en brèche la face gauche du bastion du Rhin (G). Nous ne sommes pas encore établis sur la pointe du chemin couvert de la demi-lune, mais je compte y être demain dans toute la journée, de même que sur celui de la contre-garde de Richelieu, sous le glacis de laquelle les ennemis ont fait jouer trois mines qui ne leur ont de rien profité. Je fais approcher le canon et les bombes de tous les côtés tant que je puis pour presser ce siége.

La demi-lune du Rhin (C) est présentement notre bête et celle qui nous donne le plus d'attention; je vais l'attaquer avec canon, bombes et mortiers à pierres, et la tourmenterai tant, que de façon ou d'autre ils seront contraints de nous la céder avant qu'il soit peu.

Depuis quatre jours en çà nous avons eu deux ingénieurs de tués et deux de blessés, dont un pourrait bien mourir.

Dans la nuit qui précéda la dernière il y eut environ trente-cinq hommes tant tués que blessés dans toute la tranchée; et la dernière, le nombre que j'ai l'honneur de vous dire au commencement de cette lettre. Hors le capitaine des grenadiers de Greder et un brigadier d'ingénieurs, il n'y a encore eu aucun homme de marque de tué.

J'ai fait rectifier et agrandir le plan des attaques, dont j'ai retranché la queue; comme il est plus net que les précédents, vous démêlerez mieux l'état où nous en sommes.

Il y a sept ou huit jours que le Rhin n'a pas cessé de baisser, aussi a-t-il fait une horrible chaleur.

Les ennemis ont peu de canon, mais ils s'en servent fort bien, et font peu ou point de fautes; j'espère que cela pourra encore aller à huit ou dix jours au plus, si le mauvais temps ne nous gâte rien.

Lettre de M. de Lapara à M. de Chamillart. Du camp devant Brisach,

J'ai l'honneur de vous envoyer des plans des attaques qui se font devant cette place; vous verrez par ceux-ci, monseigneur, que nous avons beaucoup avancé. La nuit du 1er au 2 je fis faire en deux endroits le passage de l'avant-fossé, et nous nous sommes mis très-près des deux grands angles des extrémités de notre attaque. Monseigneur

le duc de Bourgogne est venu ce matin à la tête de tout, et a eu peine à croire qu'il passât un avant-fossé, tant nous l'avons rendu solide et bien épaulé. Ce matin, à neuf heures, ayant fait travailler toute la nuit à faire le passage de la redoute détachée au pied du glacis, et dont j'ai eu l'honneur, monseigneur, de vous parler dans mes précédentes, je fis monter par la brèche qui était à l'épaule un sergent et dix grenadiers, et en même temps des travailleurs, qui ont fait un logement dans ladite pièce, à sa gorge. Les ennemis ont enterré des poudres et des bombes à l'angle de ladite redoute, mais je compte que nous en éviterons l'effet. 3 septembre 1703 [1]. (*Voir page* 431.)

Nous avons perfectionné, à la gauche, le passage de l'avant-fossé, et outre cela fait sur le glacis cinquante-sept toises parallèlement de travail.

ÉTAT DES TROUPES QUI SONT DANS FRIBOURG [2].

(*Voir page* 456.)

M. le baron de Vinckelhof, brigadier général, commandant au vieux château.

Un colonel réformé depuis la paix, commandant au fort Saint-Pierre.

Un major réformé, commandant.

RÉGIMENTS.	NOMBRE D'HOMMES.
Le régiment de Salm impérial, de 16 compagnies; chacune devrait être de 150 hommes, mais elles ne sont que de 50 à 60, et ainsi tout le régiment pourra monter à.....	1,000
Osnabrück, 17 compagnies, les 5 qui étaient depuis longtemps dans les lignes de Weissembourg ayant joint le corps dès le 15 du passé.....	1,275
A reporter.....	2,275

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1667, n° 167.

[2] *Idem*, n° 174.

RÉGIMENTS.	NOMBRE D'HOMMES.
Report.....	2,275
Wurtemberg, ci-devant Furstemberg impérial et ensuite Langreye, 18 compagnies, dont 2 sont à Constance et 16 à Fribourg.....	1,000
Hildesheim, 8 compagnies; depuis fort longtemps ce corps était en très-mauvais état; mais il reçut, vers le 15 juillet dernier, 400 hommes de recrues, ainsi il peut être de.....	1,200
Les 3 compagnies suisses du régiment d'Erlach.....	300
Un bataillon de Baireuth, de 4 compagnies, qui étaient dans les lignes de Weissembourg, est entré dans Fribourg il y a trois semaines; il peut se composer de	300
750 hommes de la garnison de Brisach, qui étaient détachés au château de Munzingen, de Rothhaus, de Rottweil et dans d'autres postes qui ont été relevés par la milice, et qui se sont jetés dans Fribourg, ne pouvant rentrer dans Brisach.	750
TOTAL.....	5,825

NOTA. Outre les troupes marquées au dernier article, il y a 600 hommes détachés de l'armée depuis qu'on est devant Brisach.

ÉTAT DES RÉGIMENTS DE CAVALERIE ET DE DRAGONS [1].

(*Voir page 457.*)

REGIMENTS.	ESCADRONS.	CHEVAUX.
CAVALERIE.		
Gendarmerie.....	8	880
Mestre de camp général.....	3	330
Croates.....	3	330
Bourgogne.....	2	220
Orléans.....	2	220
Brissac.....	2	200
Saint-Pouanges.....	2	200
La Vallière.....	2	200
Noailles.....	2	200
Scheldon.....	2	180
D'Auriac.....	2	190
Gaetano	2	190
Croy.....	2	190
La Baume.....	2	200
A reporter.....	36	3,750

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	CHEVAUX.
Report.....	36	3,750
DRAGONS.		
Colonel-général.....	3	300
La Reine.....	3	240
Hautefort.....	3	320
Vassé.....	3	240
Rohan.....	3	240
Bouville.....	3	240
Verceil.....	3	250
Pezenx.....	3	250
Il y a outre cela, sur la Brenche, 8 escadrons qu'on ne peut compter que sur le pied de 7, manquant 2 compagnies au régiment de Tarnau; encore ne sont-ils pas à 100 maîtres chacun, Ligondez étant faible et mauvais, et Vienne faible. C'est beaucoup s'ils font 700 chevaux.....	7	700
TOTAL.....	67	6,530

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1667, n° 177.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE, 15 NOVEMBRE 1703[1].

(*Voir page 484.*)

	PREMIÈRE LIGNE	BATAIL.	ESCADR.
Lieut. généraux : MM. PRACONTAL. ROUSSY SURVILLE. CLÉRAMBAULT. COURTEBOURNE. LOCMARIA.			
Maréch. de camp : MM. IMECOURT. FORBAT. BLANSAG. GALMOY. HUMIÈRES.			
Brigadiers : MM. PUIGUION. SILLY. CROISSY. POLIGNAC. CALVO. MONBOUL. LA VALLIÈRE. VENTILLY. HAUTEFORT.			
	CAVALERIE.		
	Colonel-général..... 3		
	Rohan..... 3	//	9
	La Reine..... 3		
	Gendarmerie.....	//	8
	INFANTERIE.		
	La Vallière..... 2		
	Vienne..... 2	//	7
	Cravates..... 3		
	INFANTERIE.		
	Navarre..... 3	5	//
	Sillery..... 2		
	Royal..... 2		
	La Marche..... 2	5	//
	Orléanais..... 1		
	Surbeck..... 3	4	//
	Aulnis..... 1		
	Le Roi.....	4	//
	CAVALERIE.		
	Orléans..... 3		
	Scheldon..... 2	//	9
	Croy..... 2		
	Brissac..... 2		
	La Baume..... 2		
	Bourgogne..... 2	//	7
	Mestre de camp génér. 3		
	Flavacourt..... 3	//	6
	Le Roi..... 3		
	TOTAL.....	18	46

	DEUXIÈME LIGNE.	BATAIL.	ESCADR.
Lieutenants généraux : MM. SAINT-MAURICE. HAUTEFORT. HORNES. GRAMMONT.			
Maréchaux de camp : MM. D'ASFELD. NOGENT. DU CHATELET. VAILLAC. JOFFREVILLE. VALSEMÉ. SAINTE-HERMINE.			
Brigadiers : MM. PIENNES. GAETAN. BAPTISTE. ROBECQ. FRAULA. CHEPY.			
	CAVALERIE.		
	Chartres..... 2		
	Saint-Pouanges..... 2	//	6
	Meuse..... 2		
	INFANTERIE.		
	Fraula..... 2		
	Parabère..... 2	6	//
	Herk..... 2		
	Robecq..... 2		
	Milan..... 1	6	//
	Gensac..... 1		
	Grenade..... 2		
	Brie..... 1		
	Thoy..... 1	4	//
	Saint-Second..... 2		
	CAVALERIE.		
	Rosen..... 2		
	Gaetano..... 2	//	8
	Sommery..... 2		
	D'Auriac..... 2		
	Montrevel..... 2		
	Fiennes..... 2	//	6
	Noailles..... 2		
	TOTAL.....	16	20

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1668, n° 130.

RELATION DE LA BATAILLE DE SPIRE, 15 NOVEMBRE 1703[1].

(*Voir page* 486.)

Lettre du roi à M. le maréchal de Tallard. Versailles, 23 novembre 1703[2]. (*Voir page* 486.)

La bataille que vous avez gagnée et la prise de Landau m'ont donné une joie que je ne saurais bien vous exprimer dans ce billet; votre fils en a été témoin, et je crois que ce qu'il vous dira de mon premier mouvement ne fera qu'augmenter le plaisir que vous devez avoir du service que vous venez de me rendre et à l'état. La Baume, que je fais brigadier, s'est très-bien acquitté de la commission que vous lui avez donnée; il m'a rendu compte de la journée du 15, et me l'a expliquée si nettement, qu'il a pu reconnaître la satisfaction que j'avais de vous et de lui, de ce que vous avez fait et de ce qu'il m'a dit. Je l'ai assuré que je ne l'oublierais pas; vous pouvez compter là-dessus. Ce qu'il m'a dit de la valeur de mes troupes et des officiers généraux me donne encore plus d'estime pour eux. Dans les occasions je serai très-aise de leur faire connaître et à vous comme je sens le service que vous venez de me rendre.

Lettre du duc de Bourgogne à M. le maréchal de Tallard. Versailles, 25 novembre 1703[3]. (*Voir page* 486.)

Je ne dois pas laisser repartir La Baume, monsieur, sans vous témoigner la joie que je ressens de votre victoire, qui ne pouvait être plus grande, à moins que je n'y eusse eu ma part. Mais, comme le roi et vous avez fort bien jugé, Landau ne serait point pris, et par conséquent cette bataille point gagnée, si j'étais demeuré avec vous. J'espère que l'occasion se retrouvera d'en voir encore quelqu'une et de vous avoir avec moi. Ceci certainement ouvre un beau chemin pour la campagne prochaine en Allemagne; et comme nous vous verrons apparemment bientôt, nous aurons le temps d'en raisonner un peu. Je suis ravi de ce que le roi a fait La Baume brigadier; il le

[1] Extrait par M. de Vault de l'Histoire militaire du règne de Louis le Grand, par le marquis de Quincy, tome IV, page 125.

[2] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, volume 1662.

[3] *Idem*.

méritait quand même il n'aurait pas apporté une si bonne nouvelle; et il ne se trouvera, je crois, point embarrassé d'avoir sous sa conduite une douzaine d'escadrons. Je vous prie d'être persuadé que j'ai toujours autant d'amitié et d'estime pour vous que je vous en ai témoigné, et que tout ce qui vous arrive d'heureux l'augmente encore par la sage conduite que je remarque que vous avez tenue en tout ce que vous avez fait.

Lettre du duc d'Orléans à M. le maréchal de Tallard. Marly, 30 novembre 1703[1]. (*Voir page* 486.)

Je fis mon compliment, monsieur, à M. de La Baume dans la chaleur de la grande nouvelle qu'il apporta; et, ce qui n'est pas ordinaire dans ces occasions, je puis vous le renouveler sans en rien rétracter, le temps et la réflexion, qui diminuent communément les victoires, n'ayant fait qu'embellir la vôtre; je l'appelle ainsi parce que le hasard ni rien d'étranger n'y ont pris part, et qu'on ne la doit qu'à vous. J'ai à réparer une méprise qu'on a faite chez moi en envoyant à l'abbé de La Trémouille la lettre que j'avais écrite pour vous remercier de la part que vous aviez prise à la naissance de mon fils. Ne doutez pas, je vous prie, que je n'aie été fort sensible à votre civilité. Je le suis véritablement aux louanges publiques que vous venez de mériter; et l'on ne peut rien ajouter, monsieur, à l'estime et à la considération que j'ai pour vous.

Lettre de madame de Maintenon à M. le maréchal de Tallard. Saint-Cyr, 25 novembre 1703[2]. (*Voir page* 486.)

Vous ne doutez pas, monsieur, du plaisir que j'eus de la nouvelle que M. de La Baume a apportée au roi; mais je vous supplie de me faire la même justice sur celle que j'ai sentie de ce que c'est vous-même qui avez rendu un tel service. Je suis ravie de vous voir aussi heureux que vous êtes capable, et je vous supplie de croire, monsieur, qu'il n'y a personne qui soit plus véritablement que moi votre très-humble et très-obéissante servante.

Lettre

Mon compliment sera court, monsieur; mais il vaut mieux qu'au-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, volume 1662.

[2] *Idem.*

de M. de Chamillart à M. le maréchal de Tallard. Versailles, 24 novembre 1703[1]. (*Voir page* 486.

cun de ceux que vous recevrez. Pour vous donner en deux mots toutes les louanges que vous méritez, je vous dirai que vous venez de remplir dans toute son étendue le personnage du plus grand et du plus sage général qui ait vécu depuis longtemps; que vous honorez le règne du roi par un endroit des plus éclatants, et que le ministre de la guerre vous doit à vous seul tous les compliments qu'il en reçoit; qu'il sera toute sa vie occupé du soin de le reconnaître, et que vous devez compter sur un attachement inviolable et sincère, puisque personne ne sera plus que moi, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

OPÉRATIONS SUR LE RHIN ET EN BAVIÈRE.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY, 22 JANVIER 1703[2].

(*Voir page* 493.)

On est assez persuadé de la conséquence dont il est de secourir M. l'électeur de Bavière, sans qu'il soit nécessaire de le prouver; on connaît les avantages que sa majesté tirerait de son alliance, s'il était en état d'agir offensivement dans l'empire, et combien les affaires souffriraient si ce prince était accablé par l'empereur; ainsi il n'est question que de voir ce qu'il faut faire pour lui donner du secours et pour en surmonter les difficultés, et de travailler le plus diligemment qu'il se pourra à être en état d'exécuter promptement, la situation où il se trouve ne permettant pas de différer, parce que chaque jour il peut être attaqué par plusieurs endroits.

Il y a deux moyens de secourir M. l'électeur de Bavière : le premier, de faire passer dans la Bavière un corps de troupes qui suffise, non-seulement à le mettre en état de se défendre, mais même d'agir offensivement dans l'empire.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, volume 1662.

[2] *Idem*, volume 1987.

Le second moyen, qui résulte du premier, est que, si l'on ne peut pas forcer les passages, du moins les dispositions que l'on fera pour cela empêchent M. de Bade d'envoyer des troupes contre M. l'électeur de Bavière, parce que, à cause des efforts que l'on fera en différents endroits où l'on cherchera à l'attaquer, il aura besoin de toutes ses forces pour s'y opposer.

On peut tenter de faire passer des troupes en Bavière par l'Italie et par l'Alsace.

Si c'est d'Italie qu'on les tire, on peut tenter de passer par la Valteline et tomber dans le Tyrol sur Insprück; ou, laissant la Valteline à gauche, suivre les chemins indiqués par M. de Bavière.

Si l'on est obligé de passer par la Valteline, on ne voit pas qu'il convienne de demander le passage aux Grisons avant d'être chez eux, parce qu'avant de délibérer sur les propositions qu'on leur ferait, ils commenceraient par se mettre en état de défense, outre que les ennemis seraient avertis sur-le-champ. Ainsi il paraît plus à propos de passer sans rien dire, et de demander le passage quand on sera sur leurs terres, de manière qu'avant leur réponse et qu'ils soient en état de s'y opposer les troupes seraient passées; après quoi on les apaiserait du mieux que l'on pourrait. En tout cas un pareil coup est plus utile aux intérêts du roi que ne peut l'être le ménagement que l'on aura pour les Grisons.

Le passage d'Italie en Bavière paraît moins rempli de difficultés que celui d'Alsace, à cause du nombre de troupes qu'il y a dans la Forêt-Noire; mais, quelques difficultés qu'il y ait pour l'Alsace, il ne faut pas laisser d'examiner. S'il n'est pas praticable de les vaincre, du moins doit-on faire en sorte que l'impossibilité vienne de ce que nos dispositions obligent M. le prince de Bade à employer toute son armée tant à la garde des passages qu'à la sûreté des places de l'empereur sur le Rhin, et l'empêcher par ce moyen d'agir contre les états de Bavière.

Pour pouvoir faire passer des troupes en Bavière, il faut rendre l'armée d'Allemagne plus forte qu'on pourra, et se contenter de se tenir sur la défensive en Flandre.

L'état des troupes de sa majesté dans les Pays-Bas, tant par les garnisons que par les armées, est de deux cent seize bataillons et de cent cinquante-quatre escadrons; à quoi ajoutant six bataillons et six escadrons de M. l'électeur de Cologne, il y aura deux cent vingt-deux bataillons et cent soixante escadrons. De ce nombre, sa majesté comptait mettre en campagne cent vingt bataillons, et le reste dans les garnisons. Depuis, ayant diminué les garnisons des places de derrière d'une vingtaine de bataillons, sa majesté se trouve en état de mettre en campagne cent quarante bataillons.

Les ennemis n'ont jamais été plus forts la dernière campagne que pendant le siége de Venloo. Dans ce temps-là ils pouvaient avoir dans des petits camps ou à l'armée principale cent dix bataillons et cent soixante escadrons. On n'a point de nouvelles qu'ils aient fait aucune augmentation de troupes hors de cinq ou six mille hommes de pied en Hollande, à ce que l'on dit.

Les troupes qui composaient leur armée sont en Hollande, en Westphalie, dans l'électorat de Cologne, dans le pays de Hesse et dans l'électorat de Trèves; ainsi pour que l'armée des ennemis soit aussi forte en Flandre la campagne prochaine qu'elle l'a été la passée, il faut que toutes ces troupes y marchent.

Une partie de ces troupes est employée, cet hiver, à bloquer Gueldre, Rhinberg et Bonn; il paraît qu'avant la bonne saison, ou du moins lorsqu'elle sera venue, les ennemis commenceront par attaquer de force Gueldre et Bonn. A l'égard de Rhinberg, la disette de vivres pourra l'obliger de se rendre avant ce temps-là.

Lorsque les ennemis assiégeront Bonn, on ne croit pas être en état de le secourir, à cause de l'éloignement et de la difficulté d'avoir les vivres et les subsistances nécessaires; on ne croit pas même être en état d'agir par diversion durant ce temps-là, parce que Maëstricht étant la seule place que l'on pourrait attaquer, on ne se trouve pas assez de forces pour cette entreprise. On ne parle pas de la citadelle de Liége, parce que la conquête en peut être aussi incommode qu'utile. Ainsi, si les ennemis faisaient des siéges, il y a

apparence que l'on demeurerait sans agir avec un si grand corps de troupes; mais comme il ne convient pas d'en laisser une si grande quantité d'inutiles en Flandre, tandis qu'elles sont si nécessaires ailleurs, on peut tirer de l'armée de Flandre trente bataillons et trente escadrons, et les envoyer en Allemagne. Il restera encore en Flandre cent dix bataillons et cent trente escadrons. Sur ce nombre, on peut camper huit bataillons et sept escadrons derrière le canal de Bruges à Gand, huit bataillons et trois escadrons dans le pays de Waes, huit bataillons et huit escadrons entre Anvers et Lierre. Il y aura, outre ces petits camps, quatre-vingt-six bataillons et cent douze escadrons pour l'armée, laquelle, campant entre le Demer et la Meuse, couvrira tout le Brabant et le comté de Namur.

Si cette armée se trouvait trop inférieure après la prise de Bonn et de Gueldre, elle pourra faire ses mouvements en dedans des lignes et se faire renforcer par le corps qui sera campé entre Anvers et Lierre.

Ces lignes commencent à Halem sur le Demer, ayant pour fossé la rivière de Ghète, qui passe à Léau, et vont jusqu'à Orp-le-Petit, d'où elles traversent l'espace qu'il y a de la Ghète à la Mehaigne au droit de Vasseige, et ensuite la Mehaigne sert de lignes jusqu'à la Meuse.

Si, par quelque raison, cette armée se trouvait obligée de quitter ce poste et de se rapprocher des grandes places du Brabant, elle pourra, pour les couvrir toutes et donner la main de plus près à la Flandre, se porter entre Louvain et Bruxelles, qui est l'endroit où les ennemis se sont toujours mis, la guerre passée, quand ils ont voulu couvrir leurs grandes villes.

Lorsque l'armée est dans cette situation, elle est couverte de tous côtés par des bois, des rivières ou des lignes.

La distance qu'il y a de la Senne, qui passe à Bruxelles, et de la Dyle, qui passe à Louvain, est fermée par la forêt de Soignies et par les ruisseaux d'Isque et de Lave, qui sortent de la forêt et tombent

dans la Dyle; le Demer tombe dans la Dyle, qui passe à Malines, et faisant des ponts sur cette rivière, au-dessous de l'embouchure de la Nèthe, on la suit jusqu'à Lierre, et de Lierre jusqu'à la ligne de terre, que l'on suit jusqu'à Anvers. Cette ligne est bonne, mais elle aurait été meilleure, si l'on s'était servi de la rivière de Senne qui tombe dans la Dyle, au-dessous de Malines; au lieu de quoi on a mis la ligne devant la rivière. Mais les armées seront mieux postées mettant la rivière devant elles et abandonnant cette partie de la ligne de terre plutôt que de la garder.

Par les mouvements qu'une armée fait derrière ces rivières, elle couvre en même temps Louvain, Bruxelles, Malines, Lierre et Anvers. Il est vrai que l'ennemi est le maître d'attaquer Léau et Diest. A l'égard de Léau, dans la plupart des fossés il n'y a pas d'eau; la place est méchante, petite, a peu de logements et ne fournit guère de secours à une armée, outre que l'on est obligé de changer la garnison tous les mois, à cause du mauvais air.

Diest est une ville sans fortifications et commandée de plusieurs endroits, que celui qui est maître de la campagne prendra quand il voudra.

Pour ce qui est des places de Flandre, comme Gand, Bruges et Ostende, lorsqu'il y a des camps à portée, on ne peut circonvaller ces places sans faire des ponts et forcer les troupes derrière les canaux, ce qui donne le temps à l'armée qui est vers Bruxelles de porter les secours nécessaires. Il reste encore de ce côté-là Damm, qui est entre Bruges et l'Écluse, où il faut un siége dans les formes, et où l'on peut être à temps de jeter le secours que l'on voudra, parce que cette place n'est qu'à une lieue de Bruges.

Il est vrai que les ennemis peuvent porter de l'infanterie promptement de ce côté-là; mais ils n'ont pas la même facilité pour la cavalerie, qui est plus difficile à embarquer. L'une et l'autre ne peuvent venir que de Hollande ou de près de Berg-op-Zoom, auquel cas ces troupes seraient de moins dans leur grande armée, que l'on suppose du côté de la Meuse ou ailleurs; et celles que nous aurions

dans la ligne d'Anvers et dans le pays de Waes pourraient aisément, et surtout la cavalerie, se rendre près de Bruges.

Par cette disposition il reste les places de la Meuse que l'ennemi peut attaquer, auquel cas il faut qu'il commence par Huy. La difficulté d'y monter du canon fait un retardement considérable; et quand les ennemis l'ont assiégé, ils ont été devant dix-sept jours; depuis on a fait le fort Joseph, qu'il faut prendre avant de battre le château, ce qui en prolonge la défense.

Huy pris, les ennemis peuvent attaquer Namur; mais du moment qu'ils entreprennent ce siége, ils sont obligés d'y employer beaucoup de troupes pour occuper tous les quartiers, et ils ne peuvent plus tenir toutes leurs forces en dedans de la Mehaigne, comme par le passé, d'autant qu'il nous était impossible pour lors de tourner la Mehaigne pour aller à la Meuse, vers Huy, et qu'en approchant de la Meuse, ils auraient eu le chemin de Bruxelles libre, au lieu que nous aurions manqué de vivres, ne pouvant les tirer que de Charleroy.

Aujourd'hui que le Brabant est dans nos intérêts, il est absolument nécessaire que les ennemis tirent toutes les munitions de guerre et de bouche par la Meuse et, par conséquent ils sont obligés de porter leur armée d'observation loin de Namur, pour empêcher que l'armée du roi n'aille à Liége ou ailleurs empêcher la navigation; mais aussi comme il leur faudrait laisser beaucoup de troupes devant Namur, leur armée d'observation aurait peine à s'opposer à celle du roi, surtout si celle-ci se renforçait des camps qui seront du côté de Flandre; de manière que, pour que les ennemis assiégent Namur, ils doivent être infiniment plus supérieurs; outre que par le siége d'Huy on connaîtrait leur dessein et on verrait leurs forces, et suivant cela on prendrait des mesures pour grossir l'armée du roi.

De plus, Namur ne paraît pas convenir aux ennemis, parce qu'il ne suffit pas pour aller attaquer Givet et Charlemont; d'autant qu'ayant le Brabant on leur ôterait toujours la navigation de la

Meuse, et l'ennemi n'irait pas assiéger Charlemont, laisser une armée derrière lui du côté de Liége, et abandonner tout son pays pour aller dans les Ardennes.

Voilà à peu près les mouvements de défensive que l'on peut faire en Flandre; et suivant cela il paraît que l'on peut tirer trente bataillons et trente escadrons des troupes qui y sont destinées et les envoyer à l'armée d'Allemagne, où l'on tentera tout ce qui sera possible pour secourir M. l'électeur de Bavière.

Outre ce détachement, comme les troupes qui sont dans l'électorat de Trèves, aux environs de Bonn, dans la Westphalie et dans le pays de Hesse, lesquelles faisaient partie de l'armée des ennemis en Flandre, pourraient marcher du côté du haut Rhin, il convient de former un autre corps sur la Moselle pour observer leurs mouvements et les suivre, soit qu'elles marchent vers le haut Rhin ou qu'elles se rapprochent de la Flandre.

Il ne paraît pas qu'il y ait de danger à dégarnir la Flandre à présent, parce que, tant que les ennemis n'auront pas pris Bonn, il n'est pas vraisemblable qu'après l'avoir bloqué tout l'hiver, ils le quittent pour aller faire une autre entreprise plus incertaine et moins utile.

Il est d'autant plus à propos d'observer les troupes allemandes du bas Rhin, que, dès la fin de la campagne et dans l'hiver, on a toujours dit que le dessein des ennemis était de nettoyer le Rhin, et, de là, de marcher sur la Moselle, au haut Rhin.

Ce qui doit persuader encore que les ennemis ne songent pas à entreprendre en Flandre, surtout avant la belle saison, c'est qu'ils n'ont pas de magasins sur la Meuse, et que leur cavalerie n'a de fourrages à Liége qu'au jour la journée, et sans magasins ils ne peuvent s'approcher de la Meuse ni du Brabant avant le temps de la campagne. Il faut s'y prendre de bonne heure quand on veut établir des magasins. Il convient de voir présentement l'usage que l'on fera des trente bataillons et trente escadrons tirés de l'armée de Flandre.

Suivant l'état de sa majesté, il doit y avoir en Allemagne cent trente bataillons, dont quarante pour les garnisons et quatre-vingt-

dix pour l'armée, et cent quarante-deux escadrons. Comme le but principal est de faire passer un corps de troupes en Bavière, et que pour parer ce coup M. de Bade garde tout le pays par où l'on peut passer, la disposition pour forcer les passages ne peut être formée que sur celle de ce prince pour les garder et pour la conservation des places de l'empereur sur le Rhin.

Le prince de Bade a un corps de troupes en deçà du Rhin sur la Lauter, depuis Weissembourg jusqu'au Rhin. Il garde les montagnes depuis Weissembourg jusqu'à Landau et Neustadt; et plus loin, entre ces montagnes et le Rhin, il a une partie de ses troupes en quartier. Il a un pont sur le Rhin à Hagenbach, cinq lieues au-dessous du Fort-Louis; une autre partie de ses troupes est au delà du Rhin, entre cette rivière et les montagnes, et depuis Fribourg jusqu'au Rhin, près des places forestières. Ces troupes gardent les passages de la Forêt-Noire.

Outre cela, il y a une partie des troupes du cercle de Franconie et de celui de Souabe vers le Palatinat de Bavière. Toutes ces troupes font partie de celles qui étaient cette campagne sur le Rhin. A l'égard de celles qui sont sur les autres confins de la Bavière, elles viennent d'ailleurs et ne sont point de celles qui composaient l'armée du Rhin. Voilà à peu près la disposition du prince de Bade, suivant laquelle il faut former le projet de passer des troupes en Bavière, et, si l'on ne peut pas y réussir, occuper toutes celles du prince Louis de Bade à garder les passages, et ensuite voir si l'on ne pourrait pas prendre quelque place à l'empereur et à l'empire.

Lorsque le prince Louis de Bade garde la rivière de Lauter et une partie des montagnes en deçà du Rhin, il faut qu'il garde plus de douze lieues de pays. Il ne peut se dispenser d'avoir des troupes le long du Rhin, jusqu'à Strasbourg en deçà de cette rivière, de peur que l'on ne tente de passer au Fort-Louis et à d'autres endroits. Il doit aussi avoir des troupes depuis Strasbourg jusqu'à Brisach et Fribourg le long du Rhin; mais depuis Fribourg jusqu'au Rhin, proche la Maison-Rouge, on doit voir que tous les passages sont bien

gardés; de sorte qu'y ayant un pont à Neubourg et un à Huningue, on est à portée de les attaquer à tout moment.

Pour obliger M. le prince Louis de Bade à tenir ses forces séparées et étendues, il conviendrait de faire marcher vers Haguenau quarante bataillons et autant d'escadrons, et ensuite avancer à hauteur du Fort-Louis, comme si l'on voulait attaquer les retranchements des ennemis sur la Lauter et en même temps essayer de faire un pont sur le bras du Rhin, et détacher même de ce corps quelques troupes pour une fausse attaque dans les montagnes.

Cette disposition s'exécuterait quelques jours avant d'assembler les quatre-vingts bataillons et les cent deux escadrons restants qui seraient destinés à passer le Rhin à Neubourg et à Huningue dans le temps qu'on aurait attiré les forces des ennemis du côté de la basse Alsace.

Les quatre-vingts bataillons et cent deux escadrons, ayant passé le Rhin à Neubourg et à Huningue, attaqueraient tous les passages de la Forêt-Noire, depuis Fribourg jusqu'au Rhin, à hauteur de Seckingen et de la Maison-Rouge. On ne ferait que de fausses attaques aux passages les plus difficiles, et de véritables à ceux que l'on aurait reconnus les plus aisés.

Il y a plus de douze lieues depuis Fribourg jusqu'au Rhin à hauteur de Seckingen et de la Maison-Rouge, pour défendre les retranchements des passages derrière lesquels il faut que les ennemis se tiennent. Ainsi, avec des forces telles qu'on les propose, on n'a rien à craindre que devant soi; et en attaquant en même temps par de vraies et fausses attaques, l'ennemi ne peut dégarnir aucun endroit pour aller à un autre.

Les secours que les ennemis peuvent tirer pour soutenir ces passages ne peuvent venir que des troupes qui seront depuis Fribourg jusqu'à Hagenbach, et de celles d'en deçà du Rhin.

Si ces troupes remontent le Rhin, le corps des nôtres qui est supposé près du Fort-Louis sera plus à portée de renforcer notre armée, que celles qui sont aux ennemis en deçà du Rhin de

joindre les passages depuis Fribourg jusqu'à la Maison-Rouge.

Quand les ennemis remonteront le Rhin, il faudra qu'ils viennent entre Brisach et Fribourg, ou qu'ils passent dans les montagnes. S'ils passent entre Brisach et Fribourg, ils trouveront une partie de notre armée qui leur fera tête; car il ne convient pas d'employer quatre-vingts bataillons et cent escadrons pour forcer des passages que l'ennemi ne peut garder qu'avec peu de troupes, et ces passages étant étroits, il serait inutile de les attaquer avec de grandes forces. Ainsi on peut employer pour cette attaque quarante bataillons et quarante escadrons, et se servir des quarante autres bataillons et soixante escadrons restants pour une armée d'observation à hauteur de Fribourg, laquelle sera renforcée par le corps qu'on a supposé près du Fort-Louis, si les ennemis remontaient le Rhin. Cette armée couvre toutes les attaques que l'on fera dans la Forêt-Noire jusqu'au Rhin.

Si les ennemis traversaient les montagnes au delà de Fribourg pour se porter derrière le retranchement qu'ils auraient dans les montagnes, ils feraient un grand détour qui donnerait le temps de réussir en quelques endroits, surtout aux attaques du côté du Rhin, vers la Maison-Rouge.

Quelque bons que soient les retranchements, quand ils le sont assez pour ne pouvoir être emportés d'emblée, ils sont toujours forcés par un corps supérieur quand on a trois ou quatre jours à les battre avec du canon et les attaquer dans les formes, et par cette disposition nos troupes auraient du temps de reste.

Dès qu'il y aura quelque passage forcé, l'armée d'observation renforcera le corps destiné à passer en Bavière d'autant de troupes que la sûreté de ce corps l'exigera.

Si par cette disposition on ne pouvait réussir à forcer les passages, il faudra au moins toutes les troupes du prince Louis de Bade pour l'empêcher, et l'armée du roi ne court que le seul risque d'être repoussée aux attaques que l'on aura tentées, sans qu'elle ait rien à craindre pour sa retraite, parce que le corps qui se retirerait serait

toujours supérieur à celui qui défendrait les retranchements et qui n'oserait suivre à cause de son infériorité.

De plus, si l'on ne forçait pas les passages, comme la plus grande partie de l'armée du prince Louis de Bade sera employée à leur défense, rien n'empêchera celle du roi de défendre le Rhin pour attaquer Brisach, le fort de Kehl, ou même rétablir le pont du Fort-Louis, ce qui obligerait M. Louis de Bade de marcher pour défendre son pays, à la conservation duquel il a un intérêt particulier.

On pourrait même, en passant à Neubourg et Huningue, au cas que l'on apprenne que les passages sont gardés par beaucoup de troupes, porter toute l'armée entre Brisach et Fribourg pour aller assiéger le fort de Kehl; et comme elle serait plus que suffisante pour cette entreprise, une partie marcherait vers le Fort-Louis, dont rétablissant le pont, le corps d'armée qui serait en deçà du Rhin l'y passerait pour marcher dans le duché de Wurtemberg, auquel cas on ne doit pas douter que le prince de Bade n'eût besoin de toutes ses forces pour garantir ce pays et le sien.

Il est donc constant que, si l'on ne peut pas faire passer des troupes en Bavière par l'Alsace, du moins l'armée étant assez forte pour tenir la campagne au delà du Rhin, M. le prince Louis de Bade sera obligé de garder toutes ses forces pour se défendre, et se trouvera par conséquent hors d'état d'en envoyer contre l'électeur de Bavière, ce qui empêchera ce dernier d'être accablé; et tant qu'il pourra se soutenir, il procure à sa majesté les moyens d'être supérieur en Italie et sur le haut Rhin, et par conséquent des occasions de tenter des actions qui puissent être heureuses et dont le succès de ces côtés est fort au-dessus de tout ce que l'on peut espérer en Flandre.

Quand on gagne une bataille en Flandre, pour être maître d'un petit pays il faut assiéger une place comme Maëstricht, ce qui occupe toute la campagne; encore la bataille doit-elle être bien décisive, et, si l'on était battu, on peut compter tout le Brabant perdu. Ainsi le gain n'étant pas proportionné à la perte, il ne convient pas de

rien hasarder de ce côté-là sans un avantage considérable qui ne laisse pas lieu de douter du succès. Ainsi la défensive y convient mieux aux intérêts du roi que l'offensive; mais si son armée battait en Allemagne celle du prince Louis de Bade, M. l'électeur de Bavière étant dans l'alliance de votre majesté, elle serait la maîtresse de la paix, et son armée se porterait où elle voudrait d'abord après la victoire; et quand, par malheur, l'ennemi aurait de l'avantage sur nous, comme nous serions supérieurs il faudrait que la bataille fût bien décisive pour qu'il pût être en état de prendre une place. Ainsi il n'y a point de proportion dans les avantages qui peuvent revenir au roi de faire des efforts en Allemagne ou en Flandre, d'autant plus même que, dès qu'on n'en fait pas en Allemagne, M. de Bavière est accablé et les ennemis reprennent la supériorité en Italie et en Allemagne; ainsi, la ruine de ce prince ruinant entièrement les affaires du roi pour la guerre, on doit porter les principales forces aux endroits par où l'on peut le secourir.

Voilà à peu près ce que l'on imagine pour les mouvements d'armée : quand on est sur les lieux, le temps et les occasions y augmentent ou diminuent. Il faut à présent voir pour les subsistances des hommes et des chevaux, surtout si ces mouvements se font avant que la campagne fournisse.

Le corps qui marchera en deçà du Rhin, vers le Fort-Louis, partira de Saverne ou de Strasbourg. Le cavalier portera six boisseaux d'avoine, qui font neuf rations, ce qui lui fournira pour neuf jours. Pour ce qui est du foin, si l'on en peut faire descendre de Strasbourg jusqu'à quelques lieues du camp, ce sera une grande commodité; mais, au pis aller, de la paille hachée, que l'on prendra des toits, suffira avec de l'avoine, au cas que l'on ne trouve rien dans les maisons. Pour le pain et la viande, on les peut fournir aisément.

A l'égard de l'armée qui passera à Huningue et à Neubourg, elle prendra en passant pour neuf jours d'avoine, et l'on fera donner du bœuf ou de la vache par bataillon ou escadron, à raison d'une livre de viande à chaque homme, et au lieu de pain, une demi-livre de riz

à chaque homme aussi, et on en donnera pour quinze jours, le soldat pouvant porter sept livres et demie de riz.

Les soldats auront suffisamment à manger par jour avec cette quantité de riz et une livre de viande. Cette subsistance n'est point incommode pour la voiturer : les bœufs et les vaches marchent avec les troupes sans embarrasser, portant outre cela une partie du riz. Le pain est une nourriture embarrassante, tant par son poids que par la nécessité où l'on est de trouver des fours pour cuire; dans des marches pressées, le biscuit même est trop pesant. La ration de pain pèse vingt-quatre onces, celle de biscuit dix-neuf, celle de farine seize et celle de riz huit. Ainsi le riz et la viande sont une nourriture suffisante et la plus commode pour des troupes qui sont obligées de traverser un pays ennemi, et par là on évite encore l'embarras des caissons. On a vu des troupes vivre de la seule viande, sans pain, sans riz, et souffrir peu.

Pour la cavalerie qui aura à passer la forêt, elle trouvera dans les montagnes, outre son avoine, des villages dont elle tirera quelques subsistances; et, ces montagnes passées, elle entrera dans un pays plain, où elle ne manquera pas de fourrages.

L'armée qui sera vers Fribourg pourra se rapprocher du Rhin, entre Brisach et Fribourg, si elle souffre pour ses subsistances, et les tirer ensuite par cette rivière.

Si toute l'armée marchait entre Brisach et Fribourg pour aller attaquer Kehl, dès qu'elle serait près de Strasbourg, elle en tirerait toutes ses subsistances, hors les gros fourrages, qu'elle pourrait tirer dans le pays, qui n'a pas été ravagé par les armées.

Il faudra faire trouver à Neubourg et Huningue des souliers pour le nombre de troupes que l'on destinera à passer en Bavière; des fusils pour mettre à la place des piques, du sel et de l'argent en or, pour porter avec eux; et, au cas que l'on ne pût trouver la quantité de riz pour toutes les troupes qui passeront à Neubourg et Huningue, on pourrait se contenter d'en donner à celles qui seront pour la Bavière; et à l'égard de celles de l'armée près

de Fribourg, on leur fournira le pain qui leur viendra de Neubourg.

Si l'on tente de faire passer des troupes de l'Italie en Bavière, il faudra la même précaution pour la subsistance des hommes et des chevaux, que pour celles que l'on fera passer d'Alsace.

Si l'on tentait le passage dans le temps qu'il y a de la neige dans les montagnes, comme ce pays est assez rempli de villages, surtout vers le Rhin, on trouvera des chemins faits, et s'ils ne l'étaient pas, on pourrait les rendre praticables d'un village à l'autre.

Pour ce qui est de l'artillerie que l'on mènera avec les troupes qui marcheront d'Alsace en Bavière, il faut étrécir la voie de toutes les voitures; et si l'on avait besoin de chariots, on pourrait se servir de ceux d'Alsace, dont la voie est plus étroite que celle de France, et égale à celle des voitures d'au delà du Rhin.

Pour être promptement en état de secourir M. l'électeur de Bavière, il faudrait, dès à présent, faire avancer les troupes que sa majesté y a destinées, tant pour les garnisons que pour l'armée.

De plus, on peut faire marcher du côté de la Moselle et de la Sarre des troupes destinées pour la Flandre, qui sont en France: on peut encore choisir dans les troupes d'Espagne quinze bataillons des plus en état, et quinze escadrons, et les faire marcher à Luxembourg, où l'on pourra leur envoyer des ordres pour marcher du côté de l'Alsace. On pourra aussi tirer de la Flandre les bataillons italiens, et n'y laisser que les Suisses et les Allemands, des troupes étrangères.

On pourrait, pour remplacer les troupes espagnoles qui sont dans les villes avancées de la Flandre espagnole, que l'on fera marcher à Luxembourg, mettre dans ces villes les bataillons et escadrons qui sont dans les villes de la Flandre française.

Voilà tout ce que l'on peut faire pour ne déranger les troupes que le moins que l'on pourra. Si l'affaire dont il est question ne pressait pas tant, on pourrait leur épargner ce contre-temps; mais quand on comparera la nécessité de secourir M. de Bavière avant qu'il soit

accablé, avec cet inconvénient, on connaîtra qu'il n'y a pas à hésiter.

Si, quand les troupes seront à portée de passer le Rhin, on apprend que M. de Bade ne fait pas de détachement pour attaquer M. de Bavière, et que ce prince puisse se soutenir jusqu'à ce que les troupes du roi, tant celles d'Allemagne que d'Italie, soient établies, il serait à propos de convenir avec lui du temps et du jour que l'on tentera de passer, tant par l'Italie que par l'Alsace; des endroits par où l'on débouchera, et ensuite de ceux où ces corps devront marcher. Il conviendrait que l'attaque du corps d'Italie et du haut Rhin se fît le même jour, et choisir pour cela le temps de la pleine lune, afin que, si l'on est obligé de marcher de nuit, on puisse se conduire sans désordre.

Il ne faut pas compter sûrement que M. l'électeur de Bavière puisse envoyer des troupes au-devant de celles qui passeront, car il peut dans ce temps-là être attaqué de manière qu'il ne sera pas en état de se dégarnir. S'il le peut, à la bonne heure; mais, en tout cas, étant instruit du temps, il pourra donner de ses nouvelles et informer où l'on devra marcher et où l'on trouvera des vivres, s'il y a quelque chose de changé à la première disposition.

Si l'on peut envoyer un corps de trente à quarante bataillons et quarante escadrons à M. de Bavière, quand toutes ces troupes seraient tirées de l'armée d'Allemagne, il resterait encore quatre-vingts ou quatre-vingt-dix bataillons et cent escadrons, de sorte que, pour peu que M. l'électeur de Bavière fît de diversions, cette armée serait en état de faire des conquêtes et de communiquer sans peine avec lui, parce qu'ils peuvent pour lors envoyer des troupes de son côté; et les passages étant une fois forcés, les ennemis ne songeraient pas à les occuper davantage, et au contraire, nous pourrions conserver les forts qu'ils nous auraient pris, pour rester nous-mêmes les maîtres desdits passages.

On compte qu'il se peut trouver des difficultés dans l'exécution de ce projet; mais quand on ne tentera pas de les surmonter, on

tombera dans des inconvénients plus grands; car il arrive d'ordinaire que l'on trouve dans l'exécution les choses plus faciles ou difficiles qu'elles avaient paru dans le projet.

Lettre de M. l'électeur de Bavière à M. le maréchal de Villars.

Munich, 6 janvier 1703[1].

(*Voir page* 502.)

Votre lettre, monsieur, du 12 du passé, m'a été rendue il y a six jours, dans le temps que j'étais encore dans les montagnes, visitant mes frontières vers le Tyrol. Je voudrais que vous m'eussiez fait ce détail touchant le passage de la Forêt-Noire, dans le temps que mes troupes campaient encore dans la neige auprès d'Ehingen, où je les ai mises ensuite en cantonnement, attendant toujours votre réponse; et je ne les ai pas séparées plus tôt pour garnir mes frontières que lorsque j'ai appris, par les nouvelles publiques, que vous aviez repassé le Rhin. Si je vous ai marqué plusieurs passages dans la Forêt-Noire, ce n'a été que pour vous en laisser le choix, et je vous avoue que je suis surpris que vous parliez encore sur le même ton des obstacles qui ont empêché la jonction pendant la campagne, après que je vous ai écrit la chose telle qu'elle est[2], et puisque vous dites vous-même avoir eu huit jours libres après la bataille que vous avez gagnée, vous pouviez, sans être diable, les employer à marcher vers moi; vous m'auriez trouvé à l'endroit où il fallait pour joindre. Il n'y a pas de gens de mon côté qui empêchent la jonction par leurs projets; tout ce qui est dans mes intérêts la souhaite autant que moi, qui connais ce qui se peut faire ou non; tant il y a que je suis présentement sans aucun secours que celui que je me donne moi-même par l'augmentation de mes troupes et les dispositions que je fais dans mes états pour les défendre. J'y mets toute mon application et tous mes soins, pourvu que mes ennemis me laissent le temps de l'achever et

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, volume 1675, n° 34.

[2] *Observations de M. le maréchal de Villars.* — Nota. Son altesse électorale a oublié que m'ayant fait l'honneur de me mander le 7 qu'elle marcherait le 9 pour s'approcher de moi, M. de Ricous, par une lettre du 11, me manda tout le contraire; et que, malgré toutes les remontrances, son altesse électorale avait pris la résolution de ne pas faire un pas en avant; et, bien loin de là, au lieu de s'approcher de moi, elle marcha droit à Donawert, qui est à soixante et dix lieues d'Huningue.

que vous puissiez du moins me garantir d'un détachement de l'armée du Rhin, lequel, joint aux troupes qui environnent déjà mes états, serait trop supérieur aux forces que je puis mettre sur pied. Outre les troupes destinées contre moi dont je vous ai dernièrement envoyé la liste, il y a encore cinq régiments du cercle de Franconie qui sont actuellement postés sur mes frontières du haut Palatinat; et les dix régiments saxons s'y trouvent pareillement. Le corps qui est du côté de l'Autriche a mis garnison dans Passau, et tout le reste est cantonné dans ces environs-là. Je crois facilement que les troupes qui sont sous vos ordres avaient besoin des quartiers d'hiver et d'un temps de repos. Je voudrais pouvoir attendre aussi tranquillement que vous le printemps, et être assuré que l'on ne me fît agir plus tôt que quand le temps sera venu d'exécuter le concert que nous devons faire pour rendre la jonction immanquable. Je la crois telle, puisque vous m'assurez que le roi mettra des forces formidables sur le haut Rhin; car si elles y avaient été la campagne passée, nous serions bien avant dans l'Allemagne, et moi, hors du risque où je suis. Si cependant, suivant ce que vous me marquez, les sommes qu'on amasse pour me secourir étaient bientôt en ma disposition, cela contribuerait beaucoup à me tirer d'affaire. Je fais mes derniers efforts à présent; tout tombera à la fois, si les assistances qu'on me fait espérer en argent ne viennent pas à temps. Je me suis toujours fait une loi sacrée de mes engagements, et j'y serai plus fidèle que jamais, puisque ceux que j'ai à présent unissent mes intérêts avec mon inclination. J'en donnerai de tout temps des preuves certaines; c'est aussi ce qui ne me fait pas douter que Sa Majesté T. C. ne fasse tout le possible de son côté pour me soutenir; j'en suis d'autant plus tranquille, sachant que vous êtes employé pour cela, et que par là mes intérêts sont entre les mains d'un ami sur lequel je puis compter, vous assurant, monsieur, que je suis, etc.

P. S. A ce moment, monsieur, je reçois des avis sûrs d'une personne qui entre dans les affaires, et à laquelle je pense me fier, que

le général Gronsfeld a ordre de l'empereur, de marcher, à la fin de ce mois de janvier, avec vingt escadrons et dix bataillons vers la rivière de Lech pour attaquer la Bavière de ce côté-là, pendant que les troupes du cercle de Franconie se joindront aux impériaux et aux Saxons pour entrer dans le Palatinat, et aussi en Bavière du côté de l'Autriche. Rien ne peut être égal à mon zèle et à la droiture de mes intentions; mon plus grand avantage et intérêt aussi est de me défendre et de soutenir jusqu'à l'extrémité; mais je dois vous dire sincèrement et vous avertir positivement que je ne saurais être en état de soutenir tout seul contre toutes ces forces. Ce projet de mes ennemis est fait sur ce qu'ils ne craignent aucune diversion de votre côté, en ce temps d'hiver, qu'ils ont résolu d'agir contre moi; ainsi j'attends votre réponse au plus tôt et les dispositions que vous ferez, par lesquelles je puisse voir une certitude d'être soutenu en obligeant le prince de Bade de tenir ses forces ensemble, et de ne pouvoir rien détacher contre moi, car, si cela arrivait, je ne puis vous cacher que je serais forcé de prendre d'autres mesures. Ne perdez pas de temps, monsieur, à faire vos dispositions et à m'en informer, et songez que le tout roule à présent sur vous et que je vous en ai donné part à temps. Vous savez les intentions du roi et avez toute autorité. Je me fierai aussi entièrement sur ce que vous me promettrez de faire pour me soutenir dans ce pressant danger, et rien ne m'ébranlera, pourvu que je reçoive votre réponse et apprenne vos dispositions à temps. Si nous gagnons la campagne et le temps d'exécuter la jonction, il n'y a rien de si grand et de si avantageux que l'on ne se puisse promettre: c'est la seule chose à laquelle nous devons travailler.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. l'électeur de Bavière.

Du camp sous Neubourg.

Vous venez de prendre Neubourg: deux mille hommes tués ou prisonniers; je l'apprends par une petite lettre de M. de Montigny, que j'aurais payée dix mille écus. Je reconnais le vainqueur de Belgrade, celui qui a passé la Save devant des armées formidables; vous en passerez bien d'autres; et de cette affaire-ci, monseigneur, il faut que vous partagiez l'empire, et pour moi, que je sois connétable.

[illegible] février 1703.[1] (Voir page 511.)

Par ma foi, je suis transporté, et votre altesse électorale me retrouvera le même que j'étais en Hongrie et à Munich, bonnes batailles, beaux opéras, bien se battre, bien se réjouir. Voici une lettre bien extraordinaire, mais j'avoue que je suis transporté du succès de Neubourg. J'ai l'honneur d'écrire à votre altesse électorale, d'un autre Neubourg en passant le Rhin, et je marche avec cinquante bataillons et quatre-vingts escadrons. Si j'ai des nouvelles de votre altesse électorale, je ferai tout ce qu'elle croira elle-même possible; en attendant, je vais chercher les ennemis partout où j'en pourrai trouver, entre les montagnes et le Rhin. Si votre altesse électorale croit que j'aie quelque chose de meilleur à faire, qu'elle me l'ordonne, et qu'elle examine avec les grands talents que Dieu lui a donnés; assurément je ne refuserai rien de possible.

Je n'ai pas reçu la lettre dont M. de Montigny était chargé, et qu'il croit être de votre altesse électorale, mais celle de M. de Montigny suffit. Nos troupes, que ce succès de votre altesse électorale anime, passent le Rhin avec une ardeur qui vous ferait plaisir.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart. Du camp le Suntheim, 14 mars 1703.[2] (Voir page 525.)

Je reçois, monsieur, la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire du 5, dans laquelle je trouve deux mots de votre main, qui contiennent un ordre de sa majesté de suivre en tout le projet de M. de Vauban. Il est très-heureux pour le bien de son service que cet ordre ne soit pas venu plus tôt; car, comme j'avais l'honneur de mander au roi, que sur le récit qui m'a été fait de ce projet, quelque respectables que soient les sentiments de M. le maréchal de Vauban, je ne les aurais pas suivis, il est fort différent de les voir appuyés d'un ordre exprès de sa majesté de s'y conformer.

Il m'est revenu, monsieur, que sur les premières informations de ma conduite dans ce siége, messieurs les..... que je ne nomme point, soutenus de messieurs les courtisans que je ne nomme pas encore, ont publié que je m'en faisais accroire, et que par opi-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, volume 1675, n° 60.

[2] *Idem*, pièce originale, vol. 1675, n° 128.

niâtreté et présomption, donnant uniquement à la fortune, je ferais des fautes capitales dans une sorte de guerre qu'un homme élevé dans la cavalerie ne doit pas parfaitement entendre. Je pourrais leur dire que, quoique élevé dans la cavalerie, j'ai peut-être vu plus d'affaires d'infanterie que la plupart de nos fantassins. Sa majesté se souviendra peut-être qu'au siége de Maëstricht, sa bonté l'ayant portée à défendre très-expressément à tous les officiers d'aller aux attaques sans sa permission, je crus que cette permission, qu'on lui demandait en foule, refusée à plusieurs, non sans quelques brocards du courtisan, n'était pas une grâce à demander. Je menai donc à l'attaque de la demi-lune huit ou dix jeunes gendarmes de la compagnie dans laquelle j'étais enseigne, lesquels y servirent utilement. Sa majesté me gronda, mais avec bonté, et je pris la liberté de lui dire que les officiers de cavalerie devaient apprendre aussi l'infanterie. J'ai pratiqué cette maxime autant que j'ai pu, et, mestre de camp de cavalerie, je n'ai guère manqué d'attaque de contrescarpe et d'assauts. Je me suis trouvé même à celui du fort de Kehl que nous venons de prendre.

Je vous demande pardon, monsieur, de cette digression que j'ai crue nécessaire pour que vous ne me croyiez pas un parfait ignorant sur les siéges, et j'aurai l'honneur de vous dire que, bien que dans celui-ci je ne me sois pas trouvé de l'opinion de la plupart des ingénieurs, je les ai pourtant tous forcés d'avouer dans la suite que la mienne était fondée sur la raison, dont je suis toujours les principes autant qu'il m'est possible, et ne donne à la fortune que par une nécessité indispensable.

Je reprendrai donc le commencement du siége, dans toute la conduite duquel les connaissances parfaites du sieur Tarade, qui a bâti la place, m'ont été d'un grand secours.

C'est par lui que j'ai su que la branche droite du grand ouvrage à cornes, déjà sapée par le Rhin, était accessible par le côté du Rhin même, lequel, dans les eaux basses, s'éloigne de la pointe de plusieurs toises. C'est lui qui m'a appris aussi que, par la négligence des ennemis, l'écluse qui est à la pointe du demi-bastion était ensablée de plus de trois pieds, et le fossé à la face de ce demi-bastion, entière-

ment sec. Ces connaissances m'ont déterminé à vouloir attaquer et cette branche et cette face. On n'a rien oublié pour me faire commencer par une redoute maçonnée, qui est entre le demi-bastion de la gauche et une grande demi-lune. Je sais que quand une garnison est faible et l'infanterie des assiégeants nombreuse, on ne peut trop embrasser de terrain, ni faire trop d'attaques; mais quand il y a trois mille hommes de pied dans une place excellente, et que, pour attaquer, je n'en ai pas quatorze mille effectifs, que mes attaques étant partagées par divers bras du Rhin, de la Schutter et de la Kintzig, je suis nécessité à monter près de cinq mille hommes de garde de tranchée, et, dans une saison comme celle-ci, je mets mon infanterie sur les dents en dix jours.

Voilà ma première raison pour n'avoir pas embrassé tout l'ouvrage à cornes. Elle a été fortifiée par la mollesse que j'ai remarquée dans les ennemis et la nécessité d'abréger, quand on en a d'aussi dangereux à craindre que la saison, et toutes les forces que rassemblait M. le prince de Bade. Cette mollesse des ennemis, reconnue dans les deux premiers jours de tranchée, m'a donc fait prendre le parti de faire conduire un boyau entre les deux redoutes de terre de l'île. On voulait me faire embrasser la première, et, pour moi, je pensais que la première redoute, se voyant coupée, ne tiendrait pas; et à la vérité, au premier coup de canon qu'on tira, ceux qui la gardaient l'abandonnèrent.

Je fis avancer, autant qu'il fut possible, sur l'autre redoute, ayant moi-même tracé une batterie dont quelques pièces pouvaient battre cette redoute, et les autres, la branche de l'ouvrage à cornes. Cette batterie que j'avais ordonnée sur un lieu élevé, par la faute du commissaire qui en était chargé fut placée dans le boyau, pour plus grande sûreté des travailleurs, et ainsi enterrée de quatre pieds, et aucune embrasure qui vît la redoute.

Ayant reconnu cette faute dès le matin, les commissaires furent apostrophés très-vivement par moi. Je leur fis raccommoder les embrasures de jour et sans nul péril, les ennemis ne tirant point, et dès

le premier coup de canon tiré sur cette seconde redoute nous vîmes les ennemis ébranlés songeant à se retirer. J'y ai envoyé les premiers soldats du régiment Dauphin que je trouvai dans le boyau qui en était le plus voisin, et nous l'occupâmes.

Si la batterie que je vous ai fait remarquer être trop enfoncée avait été exécutée selon mes ordres, dès ce moment on battait en brèche la branche.

M. le comte du Bourg, dès la veille, avait montré un endroit pour placer quatre pièces qui firent un grand effet, et l'on en mit sept autres, qui ne tirèrent que le jour d'après.

Pendant ce temps-là je faisais continuer l'attaque de la droite, et me trouvant assez près de la contrescarpe, je la fis attaquer encore, malgré l'opinion des ingénieurs : elle fut emportée avec fort peu de perte. L'attaque de la gauche était principalement pour battre la brèche, et par celle de la droite nous marchions à cette branche, de manière que, la contrescarpe prise, nous nous trouvions au pied du bastion, et l'on pouvait aller à la brèche de la branche, par manche de bataillon, n'ayant aucun feu à craindre, parce qu'un petit ouvrage qui voyait cette branche avait été ruiné par une batterie placée à la droite de ce qu'on appelait autrefois le fort de la Pile, qui voyait à revers ce petit ouvrage et les deux tiers de l'ouvrage à cornes.

On dira : Mais la raison veut-elle que l'on attaque par un point? Je n'attaquais pas par un point, puisque en deux jours il y avait quarante toises de brèche à la branche, et une de dix toises à la face, dont on ne se servit que quand les premiers grenadiers furent montés et que l'on reconnut la demi-lune abandonnée.

M. le comte du Bourg ayant fait reconnaître la brèche par un jeune Irlandais, nommé Mac Sibie, qui a servi d'ingénieur et de bon ingénieur, m'envoya dire qu'elle était praticable.

J'allai sur-le-champ la reconnaître moi-même et fis les dispositions de l'assaut. Comme elles achevaient d'être écrites, les ingénieurs vinrent me proposer encore de différer. Trouvant plus de faiblesse que de raison dans leurs raisonnements, j'allai parler moi-même aux

grenadiers et fis marcher. Les ennemis ne se présentèrent pas même pour défendre la brèche. L'ouvrage à cornes fut emporté sans essuyer un seul coup, et il n'y eut de feu qu'en occupant la gorge de l'ouvrage, qui se trouva naturellement retranchée en notre faveur par la muraille qui le fermait du côté du fort et que l'ennemi avait commencé à rompre dès le matin. Le sieur de Blansy, ingénieur, servit très-bien dans cette occasion.

J'aurai l'honneur de vous dire que, dans le temps que l'on attaquait l'ouvrage à cornes, on fit une fausse attaque à l'île. Les ennemis avaient fait une petite digue pour communiquer du fort à ces ouvrages de l'île. Les grenadiers de Provence allèrent droit à la contrescarpe, et le sieur Moreau les mena jusqu'à la petite demi-lune qui couvre la porte du fort.

Cet ouvrage à cornes emporté, c'étaient les trois quarts de la besogne faits; il fallait achever, et je suivais toujours mon premier principe, de ne donner pas à un ennemi étonné le temps de reprendre vigueur. Nous pouvions occuper toute la digue depuis l'extrémité de la même branche droite, commençant à une écluse, qui va de ladite branche à la digue, jusqu'à la porte du fort qui regarde le Rhin. Je l'avais ordonné : on se contenta de la moitié. Pendant que l'on travaillait à ce logement, on logea aussi quatre pièces dans la gorge de l'ouvrage à cornes; j'avais ordonné que l'on en plaçât deux sur le rempart de l'ouvrage qui dominait et voyait toute la contrescarpe à revers : cela ne s'exécuta que la seconde nuit, après la prise de l'ouvrage.

Il fallait placer une batterie sur la digue. M. le comte du Bourg avec l'arade s'opiniâtrèrent à un chemin, encore malgré l'avis des ingénieurs, qui nous en voulaient faire prendre un autre, que je reconnus d'abord impraticable ou si difficile qu'il nous retardait de trois jours au moins.

J'ordonnai une batterie de trois pièces sur la digue pour battre le flanc qui voyait la face du bastion que nous attaquions. Les ingénieurs m'ont soutenu que cette batterie était impossible, et je les ai forcés d'avouer qu'elle était praticable.

Enfin, monsieur, il fallait absolument mener ce siége comme nous avons fait, et toute autre conduite pouvait le faire manquer. Pour moi, monsieur, sans vouloir me faire de mérite d'une vivacité que j'ai crue indispensable, j'ai été obligé de ne pas perdre de vue la tranchée et les batteries, qui ont été bien servies dès que le canon y a été placé; mais le sieur Douville était médiocrement aidé.

J'ai cru, monsieur, devoir vous expliquer ces détails, pour que sa majesté soit convaincue que ce n'a point été par une ardeur inconsidérée, qui porte à donner tout à la fortune et au courage des troupes, que j'ai ménagées de manière qu'il n'a pas coûté quatre-vingt-dix soldats et un capitaine tué, du régiment de Clare; mais que j'ai cru devoir éviter des longueurs et des précautions qui pouvaient rendre le courage aux assiégés et donner le temps au prince de Bade d'arriver sur nous. Mon poste était bon à la vérité; mais il est toujours embarrassant d'avoir une grosse armée sur les bras et un siége à faire. D'ailleurs, deux jours de pluie noyaient nos tranchées, et, dans un terrain aussi bas que celui-ci, faisaient croître le Rhin, et par conséquent les fossés de la place, et nous donnaient peut-être de vives inquiétudes qu'il était bon de prévenir.

Lettre de l'électeur de Bavière à M. le maréchal de Villars

Munich, 25 février 1703 [1].

(*Voir page* 525.)

Je viens de recevoir, monsieur, votre lettre du 10 de ce mois, et le sieur de Ricous m'a aussi communiqué ce que vous lui avez écrit et ce que vous promettez de faire pour venir me joindre en cas que je voulusse faire marcher mes troupes dans la Souabe et vous assurer le pain à Villingen, derrière Rothenhausen. J'ai résolu dans l'instant d'exécuter la chose de la manière suivante.

Lorsque je saurai positivement le jour que vous serez à Villingen, car Rothenhausen est trop loin, je disposerai la marche de mes troupes de manière qu'elles seront le même jour à Riedlingen. A notre arrivée dans ces deux endroits, nous ferons partir incessamment un détachement, chacun de notre côté, lesquels suivront

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, volume 1675, n° 126.

le Danube jusqu'à ce qu'ils se rencontrent. Ces détachements seront chargés de convenir de la manière dont la jonction se fera, ce dont ils nous donneront incontinent part pour continuer la marche des deux côtés. Je ferai cuire du pain à Riedlingen pour toute votre armée, et l'on y tiendra des chariots prêts pour le voiturer au-devant de vous, aussi avant qu'il sera possible; étant une fois joints, j'ai mis si bon ordre, que rien ne vous manquera.

Pour savoir positivement et précisément le jour que vous serez à Villingen, j'ai imaginé un expédient, qui est d'envoyer un de mes trompettes au prince Louis de Bade, et de lui écrire que j'attendais une certaine eau d'un fameux oculiste de Paris, pour les yeux de ma fille, et que ce serait un trompette du gouverneur de Strasbourg qui apporterait les fioles dans lesquelles on me fera tenir cette eau, le priant de les vouloir faire consigner à mon trompette, pour que je les puisse recevoir sûrement et sans perte de temps. Par le nombre des fioles j'entendrai le jour du mois que vous serez à Villingen; par exemple : dix fioles signaleront le dixième jour du mois; ainsi autant de fioles autant de jours du mois ; mais si cela allait jusqu'au mois d'avril, la marque sera que les fioles seront couvertes d'un taffetas rouge; si c'est le mois de mars, d'un taffetas blanc. Je vous prie, monsieur, de vous régler là-dessus et de les envoyer par un trompette du gouverneur de Strasbourg. Ce nonobstant, j'attendrai aussi votre résolution par d'autres voies. Le bruit court ici que vous attaquez le fort de Kehl; si cela est, et qu'après vous en être rendu maître vous trouviez peut-être plus facile et plus praticable de marcher vers Pfortzheim, et de tenter la jonction du côté du Necker plutôt que par la Forêt-Noire, en ce cas, je m'oblige de faire avancer mes troupes jusqu'à Esslingen, avec tout ce qui sera nécessaire pour la subsistance des troupes du roi aussi bien que des miennes; et si vous choisissez ce parti, vous n'avez qu'à faire dire par le trompette du gouverneur de Strasbourg, au mien, que l'eau que j'attends n'est pas encore venue; cela me servira d'avis que vous avez choisi ce dernier parti, et je serai assez averti de votre marche pour

être à temps à Esslingen, afin que vous y trouviez tout ce qui vous est nécessaire.

Les Saxons commencent à arriver sur mes frontières, du côté de l'Autriche; et je dois m'attendre d'un jour à un autre d'être attaqué. Cela n'empêchera pas que je n'exécute ce qui est dans cette lettre; mais les troupes que je ferai marcher en Souabe ne pourront peut-être pas être si nombreuses que je le souhaiterais.

J'aurais mille belles choses à vous dire avec raison, mais la lettre devient trop grande; je vous prie seulement d'être persuadé que je regarde vos actions comme elles le méritent. J'espère vous dire de bouche tout ce que je sens.

P. S. S'il faut aller jusqu'à Villingen, vous pouvez vous assurer que j'irai jusque-là.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. l'électeur de Bavière. 12 mars 1703[1]. (*Voir page* 526.)

C'est avec une joie en vérité au-dessus de toute expression que j'ai reçu la lettre dont il a plu à votre altesse électorale de m'honorer, du 25 février; le duplicata m'a été rendu en même temps; je l'ai reçu, monseigneur, dans le temps même que je signais la capitulation de Kehl. Cette place importante, la plus forte de l'Europe, bien munie de tout et défendue par trois mille hommes choisis par M. le prince de Bade (et il lui importait de faire un bon choix), a été réduite sous l'obéissance du roi en douze jours de tranchée ouverte, sans qu'il nous en coûte quatre-vingts soldats, et les ennemis en ont perdu plus de trois cents. J'ai traité honnêtement les officiers de ces troupes, qui sont toutes des cercles, parce qu'il m'est revenu qu'ils parlaient sur la neutralité que leur offre votre altesse électorale, dans les termes convenables; mais puisqu'elle veut bien songer à la jonction, et que la prise de Kehl la rend plus facile que jamais, nous forcerons, s'il plaît au Seigneur, bientôt ses voisins à accepter, de gré ou de force, cette neutralité; mais je viens au fait.

Votre altesse électorale s'est servie de la meilleure invention du monde pour pouvoir prendre des mesures justes. Le trompette de

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, volume 1675, n° 127.

M. le prince de Bade est venu chercher ces fioles ; et il est heureux que la lettre de votre altesse électorale m'ait été rendue précédemment, car le commandant de Strasbourg et moi aurions été embarrassés. Je compte donc, monseigneur, que le temps le plus propre pour la jonction est le septième mai ; s'il le faut plus tôt, on fera ce qu'elle ordonnera ; mais voici mes raisons.

Votre altesse électorale sait que les troupes n'ont quitté la campagne que dans la fin de décembre ; nos recrues commencent à arriver. Mener à votre altesse électorale une armée qui ne serait complète, ni en officiers ni en soldats, et dans des pays où la communication n'est pas encore bien établie, en trois mois ce serait une armée ruinée. D'ailleurs nous travaillons à nos équipages de vivres et d'artillerie, à mettre tout à la petite voie. Votre altesse électorale peut compter que je lui mènerai une armée excellente ; il peut même arriver qu'elle sera plus nombreuse que le roi ne l'a promis ; mais au moins sera-t-elle composée de quarante des meilleurs bataillons, et cinquante des meilleurs escadrons du royaume.

Votre altesse électorale recevra donc par son trompette sept fioles couvertes de vert. J'espère qu'elle devinera par la couleur, si par hasard elle ne recevait pas auparavant cette lettre, que le vert signifie le mois de mai : elle me donne le blanc pour le mois de mars, et le rouge pour le mois d'avril.

J'ai déjà eu l'honneur de dire à votre altesse électorale que, si elle était pressée du côté de Souabe et qu'elle voulût que ce fût plus tôt, j'y ferai mes efforts, car je n'éloigne aucune des troupes du roi de plus de cinq journées de marche du Rhin ; mais j'ai pris le septième de mai, pour que tout soit bien en état.

Je crois qu'il faut que les troupes de votre altesse électorale viennent jusqu'à Villingen ; elle voit bien à présent que le chemin de Rothenhausen ne convient guère, puisqu'elle-même trouve cette route trop éloignée. Je la supplie de me faire l'honneur de me mander avec quel corps de troupes elle viendra jusqu'à Villingen. On pourrait bien le prendre et essayer de conserver une communica-

tion par là. En tous cas, quand les forces de sa majesté seront unies à celles de votre altesse électorale, nous aurons, par la Suisse, le commerce de courriers, du moins, bien établi; et si M. de Trautmansdorf fait marcher ses heiduques pour les assassiner, nous leur fournirons des escortes secrètes qui feront peu de quartier aux petites troupes de cet ambassadeur de l'empereur.

Voilà, monseigneur, ce que j'aurai l'honneur de mander pour aujourd'hui à votre altesse électorale; j'écrirai très-régulièrement par la dernière voie, qui m'a paru jusqu'à présent la plus sûre, et ne négligerai point les autres. Il faut observer que les lettres soient du plus petit volume qu'il sera possible. J'enverrai les duplicata par d'autres voies.

J'ai une impatience d'être auprès de votre altesse électorale qu'il n'est pas possible d'exprimer; elle en jugera par mon ardeur à lui rendre mes très-humbles services et l'attachement respectueux.

Lettre de M. de Ricous à M. le maréchal de Villars. Scharding, 12 mars 1703[1]. (Voir page 541.)

Nous partîmes, monseigneur, le 11 de Scharding, à cinq heures du matin, pour aller chercher le comte de Schlick, dont les troupes cantonnaient au delà de l'Inn. Nous tombâmes d'abord sur les régiments de Schlick et de Hanovre, dont les quartiers étaient à portée de mousquet l'un de l'autre. Ils se défendirent assez bien, mais enfin ils furent enfoncés et mis en fuite, et on les poursuivit tant que le pays, qui n'est que bas et défilés, le put permettre. Son altesse électorale marcha ensuite à un village, à deux heures de là, où on lui avait dit qu'était le quartier général. Elle apprit, par des prisonniers, que le comte de Schlick était à Passau, où il avait jeté son infanterie, sur le bruit qui courait qu'on le devait attaquer; mais que les Saxons étaient dans ledit village avec l'artillerie. On les trouva en bataille, au nombre de quinze ou seize escadrons et quatre à cinq cents hommes d'infanterie, qui étaient pour la garde du canon. Ils nous firent, à notre arrivée, quelques saluts de leur artillerie, et on les amusa par quelques escarmouches, en attendant que nos troupes, qui la plu-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, volume 1675, n° 138.

part du temps ne pouvaient marcher qu'un à un, se pussent former. Une partie de notre infanterie qui arriva leur fit d'abord abandonner le canon, et aux premiers mouvements de notre cavalerie, ils marchèrent par leur droite, pour se retirer dans un défilé qui n'était qu'à demi-portée de mousquet; mais ils y furent poursuivis si vivement pendant près de deux lieues, qu'ils ont été entièrement défaits. Nous avons plus de cinq cents prisonniers, dix-sept ou dix-huit étendards, quatre pièces de gros canon, quatre mortiers, toutes les munitions de guerre, tout l'attirail d'un pont, et tout le bagage pillé; le général major des Saxons, un colonel, un lieutenant-colonel, un major, deux capitaines et d'autres officiers prisonniers.

J'ai l'honneur simplement, monseigneur, de vous informer du gros de l'affaire, qui est très-importante dans la situation où nous sommes. Nous espérons bientôt aller faire le même traitement au général Stirum. Il s'en faut encore beaucoup que nous soyons hors d'affaire. Le comte de Schlick a encore douze mille hommes. Nous aimons mieux nous approcher de vous, pour être à portée d'attendre de vos nouvelles, et d'exécuter le projet dont votre réponse à la lettre de son altesse électorale décidera.

P. S. J'eus l'honneur de vous écrire, il y a huit jours, par trois voies différentes, et je n'ai reçu, depuis plus de trois mois, qu'une seule de vos lettres. Nous remontons après-demain le Danube.

EXTRAIT DES ARTICLES SECRETS SIGNÉS A VERSAILLES LE 9 MARS 1701[1].

(*Voir page* 543.)

ART. 3.

Si la guerre survenant dans la suite, son altesse électorale est obligée d'agir, et que l'armée en Allemagne, où seront ses troupes, établisse des contributions, son altesse électorale aura part aux contributions, à proportion du nombre de troupes qu'elle aura appartenant à elle dans ladite armée[2].

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, volume 1675, n° 155 *ter*.

[2] Cet article est changé par le 12e des nouveaux articles signés le 17 juin 1702.

ART. 5.

Si le sérénissime électeur est attaqué dans ses états, sa majesté emploiera tous les moyens convenables pour le secourir incessamment, et s'il arrive que, les forces de sa majesté étant jointes à celles de son altesse électorale, on fasse des conquêtes dans les états dépendants de la maison d'Autriche ou de ses alliés, en même guerre, à la bienséance dudit électeur, sa majesté, pour lui témoigner son amitié, veut bien que lesdites conquêtes demeurent pendant la guerre à son altesse électorale, pour en jouir pendant ce temps, et sa majesté promet d'agir fortement pour faire en sorte que ces mêmes conquêtes demeurent après la paix à son altesse électorale.

EXTRAIT DES NOUVEAUX ARTICLES SÉPARÉS SIGNÉS A VERSAILLES LE 17 JUIN 1702.

ART. 8.

Si les cercles de Franconie et de Souabe demeuraient neutres, et qu'ils ne fournissent point de troupes à l'empereur, pour faire la guerre au roi très-chrétien et au roi catholique, ou qu'après la déclaration de son altesse électorale ils retirent leurs troupes, le sérénissime électeur agira où il le trouvera plus convenable pour les intérêts du roi très-chrétien et du roi catholique, et le bien commun.

ART. 9.

Le sérénissime électeur, entrant en action, sa majesté très-chrétienne promet de détacher de ses armées le nombre de troupes qui sera nécessaire pour fortifier l'armée de son altesse électorale, aussitôt que sa susdite altesse électorale demandera que ces détachements passent le Rhin pour la venir joindre; M. l'électeur s'engageant de sa part à faire tous les efforts possibles pour faciliter cette jonction; et pour y réussir plus aisément, les généraux de l'armée

du roi, en deçà du Rhin, auront ordre de sa majesté d'agir de concert avec son altesse électorale, de communiquer les desseins de part et d'autre, en sorte que cette bonne correspondance puisse faciliter l'exécution généralement de tous les projets de la campagne, et d'envoyer à son altesse électorale tel nombre de troupes qu'elle demandera, lorsqu'ils le pourront faire sans laisser les pays de l'obéissance de sa majesté trop exposés aux entreprises de ses ennemis, et même de la joindre en ce cas avec toute l'armée; bien entendu que l'armée du roi ayant joint M. l'électeur, le général de l'armée de sa majesté obéira à son altesse électorale.

ART. 10.

Sa majesté offre à son altesse électorale de lui envoyer tels officiers généraux et particuliers dont elle aura besoin.

ART. 11.

Si l'empereur ou ses alliés attaquaient les états de son altesse électorale de Bavière, sa majesté très-chrétienne et sa majesté catholique l'assisteront de toutes leurs forces; et son altesse électorale prendra les mesures qu'elle jugera convenables, tant pour sa défense que pour attaquer la Bohême, l'Autriche, le Tyrol, ou marcher vers le Rhin, sa majesté se remettant du choix des opérations au jugement de son altesse électorale.

ART. 12.

Si son altesse électorale entre en guerre et qu'elle établisse des contributions, comme elles ne seront pas moins le fruit du grand corps de troupes qu'elle aura, par le moyen des subsides de sa majesté très-chrétienne et de sa majesté catholique, que de la situation de ses états, cesdites contributions seront en ce cas partagées, savoir: le tiers à leurs majestés très-chrétienne et catholique, et les deux autres tiers à son altesse électorale.

Que si les troupes de sa majesté très-chrétienne ou de sa majesté

catholique, dont il est fait mention dans les articles précédents, joignent l'armée de son altesse électorale, outre le tiers ci-dessus marqué, elles partageront les contributions à proportion de leur nombre; et si la grande armée de sa majesté très-chrétienne s'y joignait aussi, comme il pourrait arriver, en ce cas la moitié des contributions sera au profit de sa majesté très-chrétienne, et l'autre moitié à son altesse électorale; en sorte cependant que le tiers réservé par leurs majestés très-chrétienne et catholique soit alors compris dans cette moitié, de manière que la part qu'elles auront des contributions ne puisse jamais être plus forte que de cette moitié, laquelle sera déduite sur le payement des subsides; en ce cas leurs majestés très-chrétienne et catholique se contenteraient de reprendre seulement, sur leur part des contributions, ce qu'elles donnent pour les subsides, laissant le surplus à son altesse électorale.

ART. 13.

Pour marquer combien véritablement sa majesté très-chrétienne souhaite l'agrandissement et les avantages de la maison de Bavière, elle promet, en faveur de l'action, d'établir son altesse électorale dans la possession entière des deux palatinats, savoir, celui de Neubourg et le palatinat du Rhin, comme aussi des conquêtes que ladite altesse électorale fera, pour être le tout réuni et incorporé à la Bavière, et de l'assister de tout son pouvoir pour étendre les conquêtes, autant que la guerre et les conjonctures le pourront permettre, s'engageant, soit par les armes, soit par la négociation, de faire tous ses efforts pour obliger l'électeur palatin de céder, à la paix, les susdits deux palatinats à la maison de Bavière.

ORDRE DE BATAILLE

M. LE MARÉ

Lieutenants généraux : MM. DU BOURG.

Maréchaux de camp : MM. DE LEGALL. DE LEE.

Brigadiers : MM. DU HÉRON. BOUZOLS. L'ISLE DU VIGIER. PERY. SAINT-SECOND.

Corps	Escadrons / Bataillons		
DRAGONS.			
Listenois	3		
Chevalier de Rohan	3		
Vassé	3		
CAVALERIE.			
Royal-Piémont	3		
Heudicourt	2		
Choiseul	2		
Livry	2		
Fourquevaux	2		
Isle du Vigier	2		
Montmain	2		
Bourbonnais	2		
Isenghien	1		
Pery	1		
Clare	1		
Saint-Second	1		
Foix	1		
Guienne	1		
Artois	2		

TOTAL	Du Héron	Bouzols	L'Isle du Vigier	Pery	Saint-Second
30	"	"	"	5	5
51	9	9	6	"	"

Lieutenants généraux : MM. DE ROSEL. DE SAINT-M

Maréchaux de camp : MM. DE VIVANS. DORIN

Brigadiers : MM. LA VALLIÈRE. D'AURIAC. CHOISEUL. VIEUX-PO

Corps	Escadrons / Bataillons
Royal-artillerie	
Condé	2
Noailles	2
La Billarderie	2
La Vallière	2
Danlezy	2
D'Auriac	2
Bissy	2
Aubusson	2
CAVALERIE.	
Poitou	2
Nivernais	2
Agenais	1
Montbausier	1
Lassé	1

TOTAL	Royal-artillerie	La Vallière	D'Auriac	Choiseul	Vieux-Po
24	1	"	"	5	4
33	"	8	"	"	"

RÉCAPITULA

Première ligne..........

Deuxième ligne.........

TOTAL..

…ÉE, 13 AVRIL[1].

…563.)

…ILLARS.

…RAMBAULT.			
DE CHAMARANDE.		DE DRUYS. DUCHATELET.	DE LANNION. DE MARIVAUX.

PREMIÈRE LIGNE.

Brigade	Régiment		BATAILLONS.	ESCADRONS.
…ASTOT.	Brie	1	5	〃
	Coësquin	2		
MONTBRUN.	Dorington	1	5	〃
	Nice	1		
	Dauphin	3		
BLIGNY.	Lee	1	5	〃
	Xaintonge	1		
	Champagne	3		
INFANTERIE.				
MASSENBACH.	Prince Charles	2	〃	6
	Bourck	2		
	Barentin	2		
LEVY.	Levy	2	〃	9
	La Ferronnaye	2		
	Saint-Pouanges	2		
	Royal	3		
CAVALERIE.				
FONBEAUSARD.	La Vrillière	3	〃	12
	Fonbeausard	3		
	Bouville	3		
	La Reine	3		
DRAGONS.				

DEUXIÈME LIGNE.

DE MAGNAC.
CHEYLADET.

Brigade	Régiment		BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Deslandes	1	4	〃
	Vermandois	2		
	Vivarais	1	5	〃
	Vendôme	1		
	Chartres	2		
DE LISLE.	Condé	1	5	〃
	Lafond	1		
	Provence	2		
	Nettancourt	2		
INFANTERIE.				
BRISSAC.	Brissac	2	〃	8
	Forsat	2		
	Rouvray	2		
	Merinville	2		
CONFLANS.	Conflans	2	〃	9
	Vivans-Saint-Cristau	2		
	Ligondez	2		
	Dauphin, étranger	3		
CAVALERIE.				

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
…	30	51
…	24	33
…	54	84

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1676, n° 8.

Lettre de M. l'électeur de Bavière à M. le maréchal de Villars. Straubing, 11 avril 1703[1]. Voir page 567.

Je vois, monsieur, par les ordres précis que le roi vous a donnés, que sa majesté prend à cœur l'état où je me trouve, et je ne doute plus du succès de la jonction, après ce que vous promettez, puisque, de mon côté, je ferai tout ce que vous désirez de moi. Vous demandez du pain à quatre ou cinq lieues de Villingen : je vous promets de vous le faire avoir pour le corps entier que vous y amènerez. Je fais marcher dès demain le détachement qui doit aller au-devant de vous. Il sera à Villingen dans les premiers jours du mois de mai. J'occuperai ce poste pour y faire cuire le pain et le voiturer de là jusqu'à quatre ou cinq lieues de Villingen, et même plus loin, s'il est possible; vous prendrez vos mesures pour y venir à la rencontre. Si vous attaquez le prince de Bade, je ne doute pas du succès, et, en ce cas-là, il y aura moins de difficulté. Dans le temps que je faisais reculer le comte de Stirum dans le Palatinat, le comte de Schlick a percé par des abatis où un bataillon aurait pu arrêter tout son corps; il n'y a trouvé personne. Je ne vous dis pas ici à quoi ni à qui j'en attribue la faute; mais, dans le temps que je me croyais assuré de ce côté-là, les ennemis étaient dans le cœur de mon pays, sans que personne les pût arrêter; il a fallu revenir de ce côté-ci. Je me suis assuré, en passant, du pont de Ratisbonne, que je fais garder par mes troupes, aussi bien que de la porte de la ville qui ferme le pont. Je marche à présent droit au comte de Schlick; s'il ne veut pas combattre, du moins j'espère de le rencoigner à Passau; si cela réussit, je marcherai encore moi-même, sans m'arrêter, avec un corps de mes troupes, pour soutenir de près, ou joindre, si je puis marcher assez vite, le détachement qui va au-devant de vous. Monsieur, il faut se joindre pour cette fois, à quelque prix que ce soit, ou ma perte est certaine. D'un côté on abandonne tout le Palatinat à mes ennemis, au risque même qu'ils passent le Danube, car je n'y puis laisser que des paysans pour le défendre. De l'autre côté, si le comte de Schlick perçait, dans le temps que je m'éloigne, je vous laisse juger en quel état seraient la Bavière, ma famille, ma capitale de

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, volume 1676, n° 31.

Munich et tout ce que j'ai de plus précieux. Ainsi ma perte ou mon salut dépend uniquement de la réussite de ce projet. Je me repose entièrement sur vous, monsieur, et vous connais trop bien pour douter un moment que ma cause ne soit en très-bonnes mains.

MÉMOIRE OU PROJET DE M. LE MARÉCHAL DE VILLARS, 10 MAI 1703[1].

(*Voir page* 589.)

J'ose premièrement me flatter que son altesse électorale sera bien persuadée que je n'ai pour objet que le bien de son service inséparable de celui du roi; que je suis incapable d'être diverti de ce premier objet par aucune sorte de vue et uniquement occupé du bien de l'affaire, songeant à faire des plans solides pour exécuter de grands et sages desseins, lesquels, une fois résolus, doivent être suivis avec fermeté.

Il est constant que rien n'est plus capital que d'agir le plus tôt qu'il sera possible, pour ne donner pas le temps aux ennemis de se reconnaître et profiter des premiers moments, qui sont si précieux.

Pour cela, il faut promptement se déterminer sur un des trois projets que l'on propose. Le premier, auquel son altesse électorale semblait incliner, était de joindre incessamment toutes ses forces et de faire marcher l'armée du roi pour aller chercher celle du général Stirum, que l'on supposait être derrière Bodelhausen. On a appris qu'elle est bien plus éloignée, puisque M. le duc de Wurtemberg est derrière Esslingen, ce qui rend ce projet plein de difficultés et ne mène qu'à la faible satisfaction de faire retirer Stirum de poste en poste, et pour cela on hasarde la ruine entière de l'armée du roi, dont les chevaux viennent de faire vingt-trois camps en un mois, et qui, n'ayant presque jamais trouvé que de très-mauvaise nourriture, outre les fatigues de l'hiver entier, ont besoin au moins de vingt jours de repos, si l'on ne veut pas les outrer au point de ne pouvoir peut-être s'en servir de toute la campagne.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, volume 1676, n° 77.

Le second projet est d'attaquer le Tyrol ; son altesse électorale m'a fait l'honneur de me dire que ses magasins vers ces côtés-là, qu'elle croyait en meilleur état, étaient épuisés ; que d'ailleurs il faudrait avoir le temps de concerter avec M. le duc de Vendôme, lequel, s'éloignant actuellement du voisinage du lac de Garde, ne pouvait agir de son côté aussitôt qu'il serait à souhaiter.

Il en faut donc venir à ce qui se peut entreprendre sur Passau, et ma pensée est de ne perdre pas un moment pour cela. Si j'ose entrer dans un détail que son altesse électorale et MM. ses généraux savent beaucoup mieux que moi, je prendrai la liberté de lui dire que je m'y prendrais ainsi :

Premièrement, je répandrais le bruit que l'armée de son altesse électorale, fatiguée de tant de marches et contre-marches faites pendant l'hiver, a un besoin indispensable de repos; que l'armée du roi en a un bien plus grand encore; que, dans cette nécessité de séparer les troupes, son altesse électorale va passer un mois à Munich, qu'elle ordonne seulement à M. le comte d'Arco de faire avancer quelque cavalerie, comme pour couvrir ses frontières vers l'Autriche, celle-ci étant désormais bien en sûreté ; que tout le reste de ses troupes s'approche d'Ulm, pour laisser à l'armée du roi le pays qui est depuis cette place jusque vers le haut du Danube.

Qu'insensiblement l'on prépare tous les bateaux nécessaires pour faire diligemment descendre l'infanterie. Son altesse électorale, qui a, selon les apparences, plus besoin d'infanterie pour cette expédition, pourra, si elle l'ordonne, se servir d'une des brigades de l'armée du roi, des régiments qui seront dans le meilleur état. Que je m'offre encore à la soulager d'une partie de la garnison qu'elle laisse ordinairement à Ulm, afin qu'elle puisse mener une plus grosse armée ; que si elle a quelques régiments de cavalerie ou de dragons qui soient en moins bon état, elle me les donne ; que, pour moi, non-seulement je couvrirai bien ses frontières, mais qu'elle peut compter que si le général Stirum s'ébranle, et fait un pas en deçà du Necker pour troubler le projet de son altesse électorale, je marcherai à lui, le sui-

vrai et le combattrai partout. Elle peut être tranquille sur cela et compter qu'elle n'aura d'ennemis que ceux qu'elle connaît être vers Passau, et qu'elle m'a paru persuadée n'être pas assez forts pour traverser son dessein.

Celui-là heureusement exécuté, comme nous devons, avec l'aide de Dieu, l'espérer, il dépend de M. l'électeur, ou de marcher vers Lintz et faire trembler l'Autriche, ou vers Nuremberg; et, si elle le trouve à propos, me donner un rendez-vous avec l'armée du roi, pour me rendre devant cette place, en même temps que son armée y arrivera de son côté. Ou les ennemis nous en laisseront faire la conquête, ou ils se mettront à portée de donner une bataille, auquel cas ma pensée est, en prenant bien ses mesures pour se donner l'avantage du poste, de ne les pas manquer. Je les tiens bien hardis s'ils hasardent un combat au milieu de l'empire, puisque, s'ils sont malheureux, l'empire est perdu. Je ne leur connais ni place ni retraite, et pour nous nous avons et le Danube et plusieurs places où l'on peut premièrement laisser les gros équipages et certainement ramasser les débris d'une armée. Enfin, je vois pour nous incomparablement plus d'avantages à espérer et moins de malheurs à craindre; et pour les ennemis, tout le contraire.

Ce qu'il me semble que son altesse électorale devrait avoir déjà fait, c'est d'imposer des contributions sur toute la Franconie, l'Autriche enfin, par tous les postes qu'elle a sur le Danube, auxquels sont soumis la moitié de l'Allemagne; au lieu qu'il me paraît qu'elle n'en a encore demandé que depuis peu de jours au très-petit pays qu'occupe présentement l'armée du roi.

Je répète encore que dans toutes ces vues ainsi que dans tout ce qui se passera dans cette guerre, je n'ai d'objet principal que le bien du service de son altesse électorale, duquel celui du roi me paraît inséparable.

Lettre de M. l'électeur

Je crois, monsieur, que vous saurez déjà qu'à l'approche de mes troupes, sous les ordres du comte de Monasterol, les ennemis ont

de Bavière à M. le maréchal de Villars. Munich, 9 juin 1703[1]. (*Voir page* 623.)

levé le siége de Rottenberg et se sont retirés du côté de Lauffen. Sur cette nouvelle, j'ai ordonné audit comte de Monasterol de revenir avec tout ce qui doit joindre mon corps d'armée, et de ne laisser au haut Palatinat que ce que vous aurez vu, monsieur, par le mémoire que j'ai donné au comte du Bourg; mais, comme le comte de Monasterol me mande depuis que les ennemis se fortifient tous les jours en troupes, et que, selon les avis qu'il a, ce qui est à Lauffen monte actuellement à un corps de huit à neuf mille hommes, y compris les Danois, outre les troupes qui se trouvent encore du côté d'Egra et en plusieurs autres endroits de la Bohême, de sorte que, tout cela joint ensemble, il ne serait pas difficile aux ennemis de faire un ravage dans le haut Palatinat, et de venir même jusqu'au Danube, du côté de Ratisbonne, je me confie entièrement, monsieur, que vous aurez toute l'attention là-dessus, afin d'empêcher que les ennemis ne puissent profiter de l'éloignement de mes troupes. J'attends de vos nouvelles et suis comme toujours, etc.

Lettre interceptée de M. le prince Eugène au général Thungen. Vienne, 11 juillet 1703[2]. (*Voir page* 638.)

Nos lettres du Tyrol marquent que les Bavarois, ayant tenté de faire une irruption entre les Grisons et l'Engadine, ont été repoussés avec assez de perte; qu'on avait fait quatre-vingts prisonniers et beaucoup de chevaux, le tout étant confirmé par des voyageurs qui viennent de ce côté-là. On ajoute à cela que l'électeur de Bavière n'a pas encore passé le Brenner, et que les paysans s'y fortifiaient et retranchaient fort; de sorte que si M. l'évêque de Brixen et le gouverneur de Bolzano pouvaient maintenir encore quelques jours ce passage, ledit électeur y pourra d'autant moins percer, que M. le comte de Guttenstein y est attendu avec quelques troupes d'infanterie et de cavalerie du corps de Vaubonne, avec lesquelles ils auraient le moyen de soutenir jusqu'à l'arrivée de M. le comte de Solari, qui les doit joindre avec six bataillons et quelques compagnies de grenadiers, par la vallée de Pierster, en faisant transporter

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, volume 1676, n° 119.

[2] *Idem*, copie, volume 1676, n° 156.

ce secours sur des chariots, pour pouvoir mieux diligenter et arriver à temps à Brixen. Comme il est à espérer que, par ces dispositions, ce pays-là sera mis à couvert d'une plus grande invasion des Bavarois, tant plus facilement trouvera-t-on moyen après d'obliger l'électeur de Bavière de se retirer et d'abandonner le Tyrol, particulièrement si, dans l'empire, on peut porter un coup heureux à l'armée du maréchal de Villars, d'où nous avons appris, par des lettres de l'ordinaire d'hier, que le prince de Bade est venu camper avec son armée, le 3 de ce mois, entre Haunsheim et Wittislingen, à une demi-heure du maréchal de Villars, d'où il peut voir tout son camp; et d'autant que M. le margrave de Baireuth, lequel, à l'arrivée des Brandebourgeois, aura un corps de dix-sept à dix-huit mille hommes, a pris la marche vers Nördlingen, d'où, en deux petites journées, il peut joindre l'armée du prince de Bade. Nous attendons à tout moment qu'il se soit passé quelque action. Au reste, si l'on peut seulement arrêter les progrès des Bavarois et faire une bonne diversion à cet électeur par quelque heureuse action dans l'empire, nous pourrons espérer une bonne fin de la campagne d'Italie, puisqu'il est certain que, par le dernier échec de M. d'Albergotti, qui devient tous les jours plus considérable, et par d'autres pertes que les ennemis ont faites en différentes autres parties, comme aussi par la désertion et par les maladies, leurs forces ont bien déjà diminué, outre qu'avec la grande armée qu'ils avaient, dont on a fait tant de bruit, ils n'ont encore rien fait de considérable.

Lettre de M. d'Usson à M. de Chamillart. Du camp de Dillingen, 21 septembre 1703[1]. (*Voir page* 667.)

Je vous apprends, monseigneur, avec une extrême joie, que l'armée du roi, commandée en personne par M. l'électeur de Bavière, gagna hier une bataille contre celle de l'empereur, commandée par le comte de Stirum, forte de soixante-quatre escadrons et de quatorze mille hommes de pied. De l'aveu de tous les prisonniers, qui sont au nombre de près de quatre mille, tout leur bagage a été pris généralement, et trente-trois pièces de canon, beaucoup de tim-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, volume 1677, n° 14.

bales et plusieurs étendards, dont je ne sais pas encore le nombre.

Sur le mouvement que le comte de Stirum fit pour se mettre dans la plaine d'Höchstett, sa gauche appuyée au Danube, près de Gremheim, où il y a un gué, et sa droite occupant quasi entièrement la plaine jusqu'auprès des grands bois qui sont sur la hauteur qui termine ladite plaine, M. le maréchal de Villars, qui était à Nordendorf, sur le Lech, vint à Donawert, avec les ailes de la gauche de la cavalerie, où son altesse électorale vint le joindre avant-hier au soir avec le reste de l'armée.

J'avais détaché M. de Cheyladet avec mille chevaux et cinq cents grenadiers vis-à-vis de Gremheim; je reçus hier, à deux heures après minuit, ordre de M. le maréchal de Villars, de marcher avec les troupes qui composent ce camp, et de m'approcher de celui du comte de Stirum vers la pointe du jour; qu'il s'en approcherait à la même heure, et, quand il serait en présence, il ferait tirer trois coups de canon, auquel signal je répondrais par trois autres coups, et que dans l'instant je marcherais droit aux ennemis.

Je n'étais pas encore à Steinheim qu'il était grand jour et que j'entendis tirer les trois coups de canon; mais c'était le comte de Stirum qui les avait fait tirer, sur les avis qu'il avait eus de ma marche. Malgré les conseils qu'on me donna d'y répondre, je différai de le faire que M. de Cheyladet, qui m'avait joint avec son détachement, eût passé les défilés d'Höchstett, que notre canon et notre infanterie passa avec une égale diligence qu'elle était sortie de nos retranchements, et qu'on ne peut assez louer. Je me mis en bataille dans la plaine; je convins des signaux avec le commandant d'Höchstett, qui découvrait à plein le camp des ennemis; car, quoique je n'en fusse qu'à une lieue, et qu'il n'y ait ni ruisseau ni buisson dans cette plaine, je ne les voyais point ni n'en étais point vu. J'attendis plus d'une heure dans cette situation avec beaucoup d'impatience, n'ayant aucune nouvelle de M. le maréchal de Villars, et n'entendant point tirer.

Le commandant du château d'Höchstett fit, pendant ce temps-là,

le signal dont nous étions convenus en cas que les ennemis se retirassent; je m'avançai en bataille, et je fis occuper le village d'Unterglauheim par la brigade de cavalerie du comte de Vivans-Saint-Cristau, composée de sept escadrons, et celle de Bourbonnais, composée de quatre bataillons et commandée par le marquis de Pery.

J'avais été reconnaître le camp des ennemis et j'avais jugé qu'il se retirerait par ce village; j'avais écrit, la nuit, à M. le maréchal de Villars que j'y appuierais ma gauche et que j'attendrais dans cette disposition qu'il attaquât le comte de Stirum, ne pouvant pas m'avancer sur lui que l'action ne fût engagée. Je n'avais pu mener que quatorze bataillons et seize escadrons, par la nécessité de laisser quelques troupes dans nos retranchements, précaution qui n'était pas inutile, comme vous verrez par la suite.

Je fis avancer seize pièces de canon que j'avais près de ce village, soutenues par mille grenadiers, commandés par le comte de Mailly, La Houssaye et le marquis de Nangis. A peine cette disposition était-elle achevée, que je vis paraître un gros de cavalerie qui venait le grand trot droit à ce village; je leur fis tirer plus de cinq cents volées de canon. Pendant ce temps toute l'armée des ennemis marchait sur moi en pleine bataille; je jugeai alors que M. le maréchal de Villars n'avait pas été si juste au rendez-vous que moi, quoiqu'il n'eût que deux lieues à faire et que j'en eusse près de quatre. J'envoyai dans ce moment ordre aux brigades de Vivans et de Pery de se retirer; mais elles étaient déjà coupées, incident qui n'a pas peu contribué au gain de la bataille, par la conduite et la valeur extraordinaire des troupes et de ceux qui les commandaient, comme vous verrez, monseigneur, par la suite de l'action. M. l'électeur trouva l'armée de l'empereur, non-seulement occupée à attaquer ces deux brigades dans le village d'Unterglauheim, mais aussi partagée pour entrer dans tous nos retranchements, et à se présenter à un défilé, à Höchstett, par où notre infanterie se retira.

Je pris le parti de me retirer en même temps sous Höchstett, ce

que je fis avec tant de bonheur, que je ne perdis pas un seul homme; les grenadiers qui soutenaient notre canon, animés par l'audace du comte de Mailly, se retournaient de temps en temps contre l'ennemi, quoique dans une campagne fort rase.

A peine l'infanterie commençait à se placer près d'Höchstett pour y recevoir notre cavalerie, que M. de Cheyladet et le marquis de Montmain conduisaient avec toute la valeur et la conduite possible, que je m'aperçus qu'environ vingt escadrons coulaient le long de la montagne pour venir droit à nos retranchements; je ne balançai plus à faire repasser les défilés d'Höchstett à nos troupes, pour y arriver plus tôt qu'eux, et je m'avançai avec la cavalerie pour combattre celle des ennemis, qui avait déjà passé les marais qui sont entre la montagne et nos retranchements. Les troupes du roi battirent, à leur ordinaire, celles des ennemis; et, s'il m'était permis de louer M. de Cheyladet et les autres officiers généraux et particuliers, je ne saurais trouver de termes pour l'exprimer. Ce premier avait deux frères auprès de lui qui lui servaient d'aides de camp : l'un fut pris et l'autre dangereusement blessé.

Je ne dois pas oublier le parti que prit, pendant ce temps-là, le comte de Mailly; il se remit à la tête de la première infanterie qu'il trouva, et se jeta dans les retranchements avec diligence, parce que, pendant que notre cavalerie combattait celle des ennemis, j'avais envoyé ordre à l'infanterie, qui était encore à notre hauteur, de faire halte. Le comte de Vivans prit, dans cette occasion, deux étendards, et le chevalier de la Vrillière, qui s'y est fort distingué, une paire de timbales.

Il était onze heures, et je n'avais aucune nouvelle de M. le maréchal de Villars; mais, me voyant délivré de la cavalerie qui voulait gagner nos retranchements, je pris le parti de ne point y faire entrer nos troupes, pour être plus à portée de marcher sur les ennemis, ce qui, monseigneur, réussit heureusement.

J'entendis, peu de temps après, redoubler un gros feu de mousqueterie et de canon audit village d'Unterglauheim, où les brigades

de Vivans et de Pery étaient restées; elles avaient été attaquées par trente escadrons de cavalerie et de dragons. Le comte de Vivans fit des charges surprenantes, et, enfin, obligé de céder au nombre, il se retira dans le village, non sans quelque perte, et surtout dans son régiment et celui d'Aubusson, dont le colonel s'est extrêmement distingué. Le marquis de Pery, voyant ce désordre, sortit des haies qu'il occupait avec son infanterie, pour favoriser la retraite de la cavalerie.

Ce gros feu me fit juger que son altesse électorale était arrivée avec l'armée du roi. Des aides de camp bien montés, que j'y envoyai pour le reconnaître, me rapportèrent que je ne m'étais pas trompé. Je repassai dans le moment les défilés, et notre petite cavalerie arriva assez à temps pour prendre la tête de l'armée de M. l'électeur de Bavière, et poursuivit avec beaucoup de vigueur celle des ennemis, qui commençait à plier et qui avait déjà passé le village pour gagner le grand chemin de Nördlingen, comme je l'avais jugé. C'est là où le fort de l'action s'est passé; le régiment de Stirum, de six escadrons, ne s'est retiré qu'avec cent hommes, de l'aveu des derniers prisonniers qu'on a faits.

Son altesse électorale poussa pendant plus de deux lieues les ennemis, qui s'étaient enfin jetés dans les bois, où notre infanterie pénétra et fit un grand carnage de la leur. M. l'électeur prit le parti de se retirer à Höchstett, où il séjourne aujourd'hui, et m'ordonna de regagner mes retranchements. Le marquis de Montmain, qui commande notre cavalerie, fit l'arrière-garde de tout et eut un cheval tué dans la dernière décharge que les ennemis firent; il s'y est extrêmement distingué par sa valeur et par sa conduite. M. Dorington a toujours conduit l'infanterie avec beaucoup d'ordre et de valeur; il est encore sur le champ de bataille avec les brigades de Champagne et de Nettancourt, pour ramasser le canon et les prisonniers. M. le maréchal de Villars y a laissé aussi le comte de Druys, avec quelques troupes de son armée.

Je ne dirai rien des officiers généraux ni des troupes de la grande

armée, parce que j'en ai été toujours séparé; je sais en général que tous s'y sont comportés avec beaucoup de valeur, et surtout Chamarande, et que M. de Lee y a été dangereusement blessé, à la tête de la brigade Dauphin,

Je dois rendre cette justice aux ennemis qu'ils se sont retirés avec beaucoup d'ordre, l'infanterie côtoyant les bois, soutenue à leur gauche par la cavalerie, et qu'il n'y a que l'extrême valeur des troupes du roi qui ait pu les entamer de temps en temps; cependant cette action doit leur avoir coûté plus de huit mille hommes, et les troupes de sa majesté n'en ont pas perdu mille; nous avons près de quatre mille prisonniers, comme j'ai eu l'honneur, monseigneur, de vous le marquer ci-dessus; les troupes de ce camp y en ont amené onze cents avec un colonel de dragons de Brandebourg et environ trente officiers, entre autres un capitaine de Palfy qui lui servait d'aide de camp, qui m'a assuré que le comte de Stirum n'avait aucun avis que l'armée du roi était arrivée à Donawert, dont il n'était campé qu'à deux lieues; qu'il ne songeait qu'à faire un pont à Gremheim, et qu'après m'avoir découvert dans la plaine d'Höchstett il ne balança pas un moment à venir m'attaquer, n'ignorant pas la faiblesse dont j'étais; ce capitaine ajoute que ce qui l'a empêché de m'attaquer dans ces retranchements, avec toutes ses échelles, c'est le nouveau retranchement que j'ai fait faire et les redoutes pour le protéger avec les autres ouvrages qui ont mis les villes de Dillingen et de Lauingen hors d'insulte.

J'apprends dans ce moment, par les troupes qui étaient restées sur le champ de bataille, que la perte des ennemis se trouve de plus en plus considérable, par le nombre des prisonniers que l'on ramasse dans les bois et dans les fossés; ils ont abandonné les bateaux qu'ils destinaient à faire un pont sur le Danube, toutes leurs tentes, leurs chevaux de frise et quantité d'armes.

Je ne sais, monseigneur, si cette relation se trouvera conforme à celle de M. le maréchal de Villars, mais elle est remplie de vérité, surtout pour les mouvements que j'ai faits dans le commencement

de cette journée, comme il vous plaira de voir par sa lettre en original; et quoique l'armée soit persuadée qu'il n'a pas de trop bonnes intentions pour moi, à cause des vérités que j'ai cru toujours devoir lui dire, par rapport au service du roi, il voulut bien me dire à la fin de la bataille, à la tête des troupes, que je l'avais excité à la donner, et j'ose vous dire, monseigneur, que je l'en ai extrêmement pressé comme d'une chose indispensable, tant nous étions serrés pour nos subsistances.

Le laquais de M. de Cheyladet, qui avait été pris et qui vient d'arriver, s'est sauvé, parce que, dès que l'infanterie a eu passé les bois qui sont assez près de Nördlingen, elle s'est entièrement dissipée et la cavalerie aussi. M. le prince d'Isenghien, qui est des troupes qui sont restées sur le champ de bataille, m'envoie dire qu'on ramasse à chaque buisson des prisonniers et qu'il a trouvé une très-grande quantité de poudre. Je viens de lui envoyer trois cents chevaux de l'artillerie qui est ici, pour ramener tous les débris de cette armée, qui, comme vous voyez, monseigneur, n'est pas en état de se remettre en campagne, et que si M. le maréchal de Villars eût pu arriver à quatre heures près du temps qu'il m'avait marqué, il ne s'en serait pas sauvé un; mais apparemment qu'il n'a pu mieux faire, quoique bien des gens de ceux qui étaient auprès de lui aient dit qu'il pouvait marcher aux ennemis, ayant tous très-distinctement entendu le feu de mon artillerie.

Lettre de M. de Ricous à M. de Chamillart. Höchstett, 21 septembre 1703[1].

L'armée du roi vient de battre celle du comte de Stirum. Il avait ordre du prince de Bade, en sortant de son camp retranché, de jeter un pont sur le Danube, au-dessus d'Höchstett, et ils devaient ensuite, à jour nommé, marcher à nous, l'un d'un côté et l'autre de l'autre, et nous attaquer dans notre camp de Nordendorf. On avait peine à juger ici des mouvements du comte de Stirum; car quelques nouvelles ayant couru que M. le maréchal de Tallard, ayant surpris Thungen, s'était rendu maître des lignes de Bühl, on croyait, si ces

(*Voir page* 667.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, volume 1677, n° 13.

nouvelles étaient véritables, que cette armée allait à Nördlingen pour se jeter sur Heilbronn, et défendre le Necker, ou, si les nouvelles étaient fausses, que les ennemis descendraient le Danube, et que, se renforçant des petits corps d'Herbevillé et de Rewentklau, ils chercheraient à se faire un poste sur le bas Danube et à faire une invasion en Bavière, tandis que le prince de Bade y marcherait aussi avec toutes ses forces.

Dans cette attention, M. le maréchal de Villars marcha, le soir, avec la cavalerie de la gauche, à Donawert, pour voir de plus près les mouvements de cette armée, et son altesse électorale partit le lendemain matin pour s'en approcher. Comme on allait asseoir le camp, il vint des avis que le comte de Stirum avait séjourné à une lieue d'Höchstett, et il fut résolu de l'y aller attaquer, s'il ne décampait pas la nuit. L'armée du roi poussa sa marche ce jour-là jusque sous Donawert; elle défila toute la nuit sur le pont. Le marquis d'Usson, qui commandait le camp de Lauingen, fut informé de notre dessein, et eut ordre de marcher pour se trouver, à la pointe du jour, à portée d'attaquer les ennemis. Le signal de son arrivée et de la nôtre était trois coups de canon; nous n'avions pas fait réflexion que c'est celui que donnent les ennemis quand ils se mettent en bataille : ils les firent tirer quand ils aperçurent des troupes. Nous crûmes que c'était le signal du marquis d'Usson, et il crut que c'était le nôtre, et s'avança dans cette confiance; mais comme nous avions une grande marche à faire et des défilés à passer, nous n'étions pas en état d'arriver sitôt que lui, de sorte qu'il se trouva toute l'armée du comte de Stirum sur les bras, et tout ce qu'il put faire, ce fut de faire sa retraite en homme de tête et de courage et de regagner ses retranchements. Nous n'avions pu voir tous ces mouvements, et nous marchions toujours dans la confiance que les ennemis, pris par devant et par derrière, ne pourraient échapper. Nous hâtâmes la marche de notre cavalerie; mais l'infanterie, qui était derrière l'artillerie, ne pouvait nous joindre de longtemps. Nous avions cinq ou six cents chevaux à la tête de tout, auxquels les ennemis ne faisaient pas grande attention,

leur camp paraissant tendu ; mais lorsqu'ils virent nos deux lignes de cavalerie se déployer dans la plaine et qu'ils entendirent notre signal, ils décampèrent pour lors et firent marcher leur bagage avec précipitation. Nous commençâmes à les charger sur les neuf heures, et l'action a duré jusqu'à quatre à cinq heures du soir, les chargeant, les rompant, et eux se ralliant quelquefois à la faveur de leur infanterie et tâchant de gagner toujours du chemin. Nous les avons ainsi poursuivis à plus de quatre lieues du champ de bataille; et si notre infanterie avait pu nous joindre, il ne s'en serait assurément guère sauvé. Quoique leur cavalerie ait été battue et culbutée dix fois, cependant il y eut toujours quelque air de retraite, leur infanterie se trouvant assez ensemble, et protégeant les fuyards; mais quand ils furent à portée des bois, la crainte qui les contenait jusque-là les y fit jeter en désordre ; beaucoup abandonnèrent leurs armes, et quantité montèrent sur des arbres pour se cacher. La tête de notre infanterie arrivant dans ce temps-là, quoique fatiguée à mourir, ne laissa point de traquer les bois, et d'en tuer beaucoup; ils accouraient eux-mêmes pour se rendre prisonniers. Comme il y avait trois lieues de bois, M. l'électeur ni M. le maréchal ne jugèrent pas à propos de s'y engager davantage, toutes les troupes étant outrées de lassitude.

Nous avons trois à quatre mille prisonniers; je ne sais pas le nombre des morts. Nous avons quinze ou seize étendards ; peut-être s'en trouvera-t-il davantage. Nous avons des timbales, trente-trois pièces de canon, tout l'attirail d'un grand pont et la meilleure partie de leur bagage. J'ai l'honneur, monseigneur, de vous écrire ceci en arrivant, n'ayant encore aucune instruction particulière des noms des villages et des lieux où nous avons combattu, ayant fait plus de neuf heures de chemin depuis Donawert jusqu'où nous avons cessé de les poursuivre; ainsi je ne vous envoie pas ceci comme une relation, affectant même de n'y parler d'aucune action particulière, en laissant le détail aux généraux, qui ne manqueront pas de rendre justice au mérite de tous les officiers qui s'y sont si-

gnalés, et ne parlant pas même de son altesse électorale, dont on ne saurait trop parler. Vous verrez bien, monseigneur, que ceci n'est qu'une ébauche grossière d'une action qui mérite plus de loisir pour être bien détaillée. J'aurai cependant l'honneur de vous dire que, quoique cette victoire dérange infiniment les mesures du prince de Bade et nous donne une situation plus favorable, je crois cependant qu'il est du service de sa majesté de faire passer le plus tôt qu'il sera possible le plus de troupes ici que faire se pourra; plus nous serons, moins nous coûterons au roi, et je ne sache rien de plus avantageux que soixante mille hommes soient entretenus et soudoyés aux dépens de nos ennemis : cela se peut très-aisément; et très-difficilement en pourrions-nous faire subsister trente mille.

Les nouvelles sont arrivées à son altesse électorale, que le prince de Bade a passé le Lech avec toute son armée et s'est avancé en Bavière; le comte d'Arco vient d'être détaché pour marcher à Rhain. Ce mouvement et la nouvelle qu'apprendront les ennemis de notre victoire les contiendront infailliblement; car s'ils s'avisaient de s'avancer un peu trop, le prince de Bade pourrait bien ne le pas faire impunément, et assurément son altesse électorale ni M. le maréchal de Villars ne le marchanderont pas; la victoire que l'un et l'autre viennent de remporter est un préjugé favorable.

J'ai senti, en écrivant, une grande contrainte de ne louer personne dans une occasion si propre à louer avec justice; mais je le ferai, monseigneur, pour ne point sentir le reproche d'avoir tu des actions dignes d'être rapportées, et je prendrai une connaissance exacte de tout ce que je puis ne savoir pas, afin de vous en rendre le compte qu'un homme d'honneur doit vous rendre en pareilles conjonctures. Cette lettre-ci, que j'écris à la hâte, n'était qu'une marque de l'attachement que j'ai à vous marquer mon attention et l'envie de vous persuader que je suis, etc.

Lettre du roi à M. le maréchal

Mon cousin, j'ai reçu votre lettre du 10 de ce mois; j'avais été informé, par différents endroits, de la prise d'Augsbourg et des em-

de Villars.

Fontainebleau, 25 septembre 1703 [1].

(*Voir page* 686.)

barras dans lesquels se trouve l'électeur de Bavière; que les ennemis sont maîtres de ravager son pays, d'attaquer Munich et de lui ôter tous moyens de subsister avec son armée, la mienne, sans argent ni magasins, beaucoup inférieure à celle du prince de Bade. Dans une pareille situation, il n'est pas question de raisonner sur les fautes passées, ni de chercher l'auteur; il faut songer uniquement au mal présent, et aux moyens de sauver mon armée. Il n'est pas possible de conserver les états du duc de Bavière. Je lui mande par la lettre que vous trouverez dans votre paquet et que je vous envoie par trois endroits différents afin que vous en receviez quelqu'une, que, dans l'extrémité où il se trouve réduit, ses intérêts m'étant aussi chers que les miens, il doit travailler à faire son accommodement avec l'empereur plutôt que de perdre ses états, et dans cet accommodement procurer une entière sûreté pour que mon armée puisse rentrer en Alsace. Je mande au maréchal de Tallard de se tenir prêt à marcher vers Dillingen, pour s'y rendre à jour nommé, aussitôt que vous lui aurez donné de vos nouvelles, et, en les attendant, de se tenir de l'autre côté du Rhin, afin d'être plus à portée de vous secourir, si vous êtes forcé de prendre le parti de vous retirer. Pour qu'il reçoive plus sûrement vos lettres, écrivez par la même voie du sieur de Fonboissard, par laquelle les deux dernières de vos lettres sont venues; par celle du sieur d'Aubusson, qui en a écrit plusieurs à sa famille, qui ont été reçues, et par tous les autres endroits que vous pourrez trouver; ne faites point avancer le maréchal de Tallard sans nécessité et sans être bien assuré de le joindre. Je lui mande de porter le plus de vivres qu'il pourra; je donnerai ordre que l'on fasse trouver de l'argent pour les troupes de l'armée que vous commandez, afin qu'elles soient secourues de toutes les choses dont elles auront un besoin plus pressant.

Si vous pouvez faire en sorte, en cas que l'électeur de Bavière trouve l'empereur porté à le recevoir à un accommodement, de l'engager de ne point donner ses troupes pour servir contre moi,

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, volume 1641, 1re partie, lettre 3.

mais de demeurer dans une exacte neutralité, en lui fournissant seulement son contingent, ce sera un nouveau service que vous me rendrez, qui ne sera guère moins important que ceux que vous m'avez rendus jusqu'à présent. Vous pouvez, pour l'y engager, lui représenter que ces troupes ont été levées en partie et entretenues de mon argent. Faites-lui entendre en même temps, sans vous engager à rien, que je n'oublierai point l'état où il s'est mis pour me soutenir et le roi mon petit-fils, dans la guerre injuste que l'empereur a entreprise contre moi. Si vous croyez qu'il soit impossible de rester en Allemagne, après avoir pris vos dernières résolutions avec l'électeur de Bavière, vous vous retirerez par la voie la plus sûre; et lorsque vous aurez joint le maréchal de Tallard, vous pourrez venir me rendre compte de votre campagne et lui laisser le soin de l'armée, qu'il distribuera dans des quartiers, pour y passer l'hiver, suivant les ordres que je lui enverrai.

J'espère que vous conduirez aussi heureusement votre retraite que vous avez fait l'entrée, en forçant les passages des montagnes.

Et la présente, etc.

MÉMOIRE DE M. DE FRETTEVILLE [1].

(*Voir page* 695.)

L'armée de M. le maréchal de Villars, en arrivant dans la Bavière, au sortir des montagnes, n'a pu entreprendre aucune chose, tant par la grande fatigue que par l'impossibilité d'attaquer le comte de Stirum, qui était avec un corps derrière le Necker; il n'y avait pas moyen non plus de marcher à Nuremberg, le général Baireuth y étant avec un gros corps de troupes, outre les difficultés d'y conduire du canon, Ingolstadt, qui était la ville la plus prochaine, étant à dix-huit lieues. Il n'y avait que le projet de Passau, que M. le maréchal proposa à son altesse électorale, tant par la facilité que donnait le Danube, que par l'épouvante qui était dans le pays, même jusqu'à

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, volume 1677, n° 38 *bis*.

Vienne, d'où l'on disait que l'empereur sortait. On ne put y résoudre le conseil de son altesse électorale, et l'on attendit dans l'espérance que les choses changeraient; cependant cela fit que l'on n'arriva sous la ville d'Ulm que le 1er de juin, toujours dans l'attente de recevoir des nouvelles de son altesse électorale touchant Passau; on n'y avait que très-peu d'ennemis, les convois de toutes choses même du soldat, sur des radeaux, étant d'un très-grand secours. Le conseil de son altesse électorale n'approuva pas ce projet, et lui représenta qu'il valait mieux faire celui du Tyrol, dont la conquête pourrait augmenter ses états. Cet avis fut suivi, et la surprise de M. le maréchal fut grande, lorsqu'il apprit la marche des troupes de son altesse électorale pour cette exécution, dont il fut consolé par la prise du château de Kufstein, dont il fit faire la réjouissance à son armée le 25 de juin, et les événements heureux dont il recevait souvent des nouvelles, avec la prise d'Insprück. Cependant la situation où l'armée de M. le maréchal se trouvait ne lui pouvait faire plaisir, dans l'obligation d'observer et faire ses mouvements selon ceux des ennemis, en les contenant de manière à empêcher de troubler cette belle apparence de conquête, et qui l'obligea d'aller passer le Danube, le 10 juin, au pont de la ville de Lauingen, pour camper à Gundelfingen, qui n'en est qu'à une petite lieue, où l'on disait que les ennemis venaient s'assembler avec un gros corps. Il y resta jusqu'au 23 du même mois, pour aller prendre un camp de subsistance favorable et meilleur, mettant sa droite à Dillingen et sa gauche à Lauingen; il le disposa de manière à n'être pas obligé de faire aucun mouvement devant les ennemis, qui, disait-on, venaient très-forts pour l'attaquer; effectivement, ils arrivèrent le 29 de juin, à midi, derrière la petite rivière de Brentz, d'où le 2 de juillet ils mirent un poste dans Gundelfingen. Le 3 de juillet les ennemis, sous le commandement du prince Louis de Bade, vinrent, leur droite à Haunsheim et leur gauche à Wittislingen, où il nous parut, dans le mouvement qu'il fit faire à sa cavalerie pour y arriver, un grand nombre bien supérieur à la nôtre, selon l'avis de MM. les généraux, par où M. le maréchal passa, ayant eu grande envie d'in-

terrompre leur marche, qu'ils faisaient à une petite lieue vis-à-vis de notre camp. Dès ce moment je compris que notre général avait autant de sentiments à combattre que d'ennemis; le lendemain il alla visiter leur camp, où un de ses aides de camp fut tué près de lui.

Cette approche resserrait tout à fait notre camp, tant pour les subsistances que pour les contributions, n'en pouvant plus tirer devant nous, et que de celles d'entre le Lech et l'Iller l'on y était très-circonspect, son altesse électorale ayant promis à ce pays de le soulager entièrement, si bien qu'il ne nous servait que pour les pâtures et foins, que peu même pour les subsistances de nos hôpitaux, qui étaient fort remplis, le soldat ne pouvant avoir que le pain, le sou de sa solde et quelques vaches. M. le maréchal voulant remédier à ces inconvénients, en attendant des nouvelles d'une jonction que l'on nous faisait espérer tant par l'Italie que par un détachement de l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne, que l'on disait qui allait faire le siége de Fribourg, il envoya le trésorier de l'armée dans la ville d'Augsbourg, pour chercher les moyens d'avoir de l'argent, même à un denier considérable, pour en donner au soldat et faire payer ce qui était dû sur l'ustensile de l'hiver aux officiers dont les subalternes se trouvaient dans une grande nécessité; cela ne réussit pas, et l'on n'y toucha, de ce voyage, que très-peu, trouvant quelques difficultés. Le commencement de la révolte du Tyrol, que nous ne savions pas encore, y eut peut-être part. Le 26 un garde de M. le maréchal, venant d'Insprück, nous l'apprit, ce qui obligea M. le maréchal de réitérer à son altesse électorale, par un exprès, le projet de se rendre maître d'Augsbourg, qu'il lui avait fait dès la première entrevue à Riedlingen. Cette révolte augmenta, et son altesse électorale, ayant eu un mauvais avis qu'un corps de troupes ravageait son pays, ce qu'on a su par la suite qui n'était que cinq cents hussards, ne songea qu'à y marcher, quittant la ville d'Insprück; et ses officiers, mis commandants dans des châteaux à soutenir des siéges, s'y laissèrent surprendre, dont il y avait celui d'Erneberg, où étaient quarante pièces de canon de fonte et trente mille sacs

de farine; si bien que cette conquête faite en quatre jours, sans tirer un coup, fut perdue de la même manière. Tout cela mit de la confusion dans nos affaires et M. le maréchal dans l'obligation de ne bouger de son camp de Dillingen. M. le prince Louis, l'observant de près, même sur ces nouvelles avait fait marcher M. de la Tour au-dessus d'Ulm, ce qui fit marcher aussi M. de Legall vers cette ville, pour observer sa marche. M. le maréchal, qui ne voulait pas manquer l'occasion de prendre de la supériorité sur les troupes ennemies, lui ordonna de l'attaquer, s'il passait le Danube, s'en rapportant entièrement à sa sagesse pour ne pas commettre les troupes de sa majesté, ce qui fut fait; et le 31 il remporta une victoire fort disputée et où MM. de Fonbeausard et de Rodomack, lieutenant-colonel, se distinguèrent; mais, dans notre situation malheureuse, ce n'était pas assez, puisque notre conquête du Tyrol se perdait avec l'espérance que l'on avait eue de la jonction de l'armée d'Italie, et point d'apparence pour celle des montagnes Noires, et avec la difficulté d'avoir de l'argent, par le défaut de communication, pour suppléer à la disette du camp que nous occupions depuis si longtemps avec des subsistances malaisées.

Tout cela occupait M. le maréchal et lui donnait de tristes moments, qu'il prenait soin de cacher, faisant toujours espérer une jonction qui paraissait très-nécessaire, pour soutenir l'officier par cette espérance, flatteuse pour une armée éloignée des petits secours que chacun aurait pu tirer de chez lui, principalement les officiers subalternes. On renvoya encore le trésorier à Augsbourg, qui y trouva, en augmentant, les difficultés plus grandes, et revint sans argent, ce qui confirma M. le maréchal sur la nécessité qu'il y avait de se rendre maître de cette ville; et il en sollicita derechef son altesse électorale, qui y était entièrement opposée, par le conseil de ses ministres, en y envoyant le colonel Oxfort, qui y fit tout de son mieux; et les instances de M. le maréchal si souvent réitérées, à ce que je crois, firent venir son altesse électorale le joindre à son camp de Dillingen, le 1er septembre, pour concerter ensemble, après quoi l'on tint con-

seil de guerre, le même soir, tant pour la situation d'Augsbourg, que sur le décampement de M. le prince Louis, du 23 août, pour aller vers Ulm; pendant son même mouvement, il fit remplir son même camp par des troupes commandées par M. le comte de Stirum. M. le comte du Bourg fut détaché pour observer cette marche, et alla du côté de l'Iller, où l'on était averti que M. le prince Louis voulait passer vers Memmingen, ce qui fit appuyer fortement pour la prise d'Augsbourg. Son altesse électorale, persuadée de la fidélité des Augsbourgeois, n'y consentit point; cependant l'on destina la marche de quelques troupes pour joindre M. le comte du Bourg, et d'autres, avec son altesse électorale, qui partit le 2 septembre pour aller à Burgau; et M. le maréchal s'étant avancé le même jour à Leipheim, dans l'intention d'aller combattre M. le prince Louis lorsqu'il passerait l'Iller, il écrivit une grande lettre à son altesse électorale, pour lui représenter la nécessité de combattre ou de marcher droit à Augsbourg. Son altesse électorale envoya un aide de camp à M. le maréchal, pour le prier qu'il vînt à moitié chemin de Burgau à Leipheim s'aboucher ensemble. Dans cette conférence, qui se passa en présence de M. de Ricous, de M. de Blainville et de M. de Monasterol, M. le maréchal représenta l'indispensable nécessité de combattre le prince Louis avant qu'il pût être sous Augsbourg, puisque, s'il s'en rendait maître, c'était la perte de la Bavière, sans qu'il pût jamais gagner cela sur son altesse électorale; et malgré les mesures que l'on prit, les ennemis arrivèrent à Augsbourg, entre le Lech et la Wertach. M. le maréchal, au désespoir de voir arriver une chose qu'il avait si bien prévue et sa conséquence, fut dans une consternation très-grande, aussi bien que son altesse électorale, qui avait été entièrement trompée, ce dont elle reconnaissait les suites fâcheuses, qu'il aurait été à souhaiter qu'elle eût envisagées plus tôt. Ils s'allèrent enfermer, et M. le maréchal ne songea plus, après avoir bien examiné qu'il ne pouvait attaquer M. le prince Louis dans le poste excellent qu'il occupait, qu'à attaquer l'armée commandée par M. le comte de Stirum, en dérobant quelque marche, de quoi son altesse électorale n'était pas

d'accord. Cependant M. le maréchal, qui a toute la capacité et la pénétration d'un grand général, cherchait les moyens de se dépiquer sans commettre l'armée de sa majesté, et l'occasion se présenta dans toutes ces entrefaites, par le décampement de l'armée de M. le comte de Stirum, le 17 septembre, qui alla se mettre dans la plaine d'Höchstett, à la hauteur de Gremheim, sa gauche au Danube, dans le dessein d'y faire un pont et d'attaquer M. le maréchal, qui se serait trouvé entre cette armée et celle de M. le prince Louis. Il fut prévenu par M. le maréchal, qui fut averti de la situation du camp qu'il venait d'occuper; et, pour embarquer les choses de manière à ne trouver nulle opposition, il envoya ordre à M. le marquis d'Usson, qui commandait au camp d'entre Dillingen et Lauingen vingt bataillons et dix-sept escadrons, d'en partir, la nuit du 19 au 20 septembre, sans battre ni détendre, avec ses seize pièces de canon, et de marcher droit à Höchstett, laissant seulement trois bataillons et trois cents hommes de pied, tant pour la sûreté de ces deux villes que pour son camp, où étaient restés tous les équipages, lui faisant faire l'attention qu'il prît bien ses mesures pour n'attaquer les ennemis qu'après lui, où il ne serait pas sitôt en présence qu'il avait compté, quoiqu'il passât avec son armée qui le suivait, à neuf heures du soir, sur le pont du Danube à Donawert, ce qui fut exécuté de part et d'autre suivant son projet, dont la réussite fut heureuse pour l'armée du roi, et la victoire et la déroute furent complètes.

Cette victoire remportée sur le comte de Stirum est un projet, comme je l'ai déjà dit, de M. le maréchal de Villars, et exécuté par lui, malgré toutes les oppositions de la cour de son altesse électorale. Le jour précédent il partit de l'armée du camp de Nordendorf, à cinq heures et demie du soir, suivi, une heure après, de quinze escadrons commandés par M. de Legall. Il y avait huit compagnies de grenadiers de commandées, dont son altesse électorale en retint six; et elle aurait retenu les quinze escadrons s'ils n'avaient pas été partis, et de sa personne ne le vint joindre que le lendemain, après plusieurs instances réitérées de Donawert par un exprès.

Toute l'armée passa sur un pont à Donawert, venant de passer toute sur un de la petite rivière de Wernitz, M. le maréchal observant de faire marcher l'armée toute la nuit sur les hauteurs, le long du bois, ce qui obligea l'ennemi à se mettre en bataille sur deux lignes bien formées derrière le ruisseau de Gremheim; mais comme il aurait été embarrassé par l'approche de l'armée de M. le marquis d'Usson, ses mouvements furent incertains et l'on commença à attaquer par la droite, et cela fut disputé par de beaux mouvements de guerre; mais la suite en fut très-malheureuse pour l'ennemi, par la vigilance et l'activité de M. le maréchal de Villars, qui trouva la brigade de Bourbonnais postée au village de Bollstatt, qui se trouvait la tête de tout, ayant été délaissée lorsque M. le marquis d'Usson fit sa retraite vers Höchstett. L'arrivée de M. le maréchal soulagea fort cette brigade, qui fut la droite de l'armée, et l'on resserra petit à petit les ennemis, se chargeant les uns et les autres, de temps en temps, jusqu'à l'entrée du bois, où le trouble et la confusion se mirent dans les ennemis. Il y en eut environ trois mille de tués, plus de quatre mille prisonniers, trente-trois pièces de canon, et généralement tous leurs équipages pillés, et un pont de bateaux pris. Cependant la situation où est présentement l'armée de sa majesté est telle, qu'elle ne peut profiter de sa victoire sans un prompt secours de la part de sa majesté, parce que l'unique et seul objet, à ce qu'il me paraît, de son altesse électorale, est de garder la Bavière contre les invasions de M. le prince Louis, qui est retranché dans un camp inaccessible sous la ville d'Augsbourg, ayant pris Friedberg, méchante petite ville de Bavière, au delà du Lech, où il a un pont sur ladite rivière, en sorte que M. le maréchal est assujetti à une des plus fâcheuses alternatives du monde, à ce qu'il me paraît, ou de conserver la Bavière par la présence de l'armée du roi, auquel cas il ne peut s'éloigner que très-peu de sa frontière; car, enfin, si l'armée de sa majesté se détermine à garder la Bavière, il n'y a pas d'autre parti à prendre pour elle que des quartiers d'hiver dans ce pays enfermé dans la rivière de Lech, sans espérance

de communication du côté de Schaffhouse ni de Villingen ni des montagnes Noires, persuadé que les ennemis dans l'empire trouveront et assembleront assez de troupes pour former des obstacles invincibles à cette communication, dont le défaut sera d'autant plus fâcheux que la Bavière n'est point en état de fournir de l'argent ni des habillements à l'armée de sa majesté, sans compter les recrues, dont elle a et aura grand besoin, le ministre de son altesse électorale ayant déjà déclaré qu'il ne pouvait fournir ni argent, ni vivres, ni fourrages pour l'hiver entier, outre qu'il n'y a plus de fonds chez le trésorier de l'armée de sa majesté pour son payement; que d'ailleurs une partie de l'ustensile passé n'a pu être payée par cette raison, ce qui est d'autant plus triste pour les officiers et particulièrement pour les subalternes, qui n'ont pu recevoir aucun secours de chez eux par le défaut de communications. En cet endroit, je ne puis m'empêcher de dire quelle est la désolation des officiers sur ce sujet, et qu'une des plus importantes choses pour le salut de l'armée de sa majesté est la sûreté d'une communication indispensable, dont son altesse électorale est demeurée d'accord plusieurs fois devant des officiers de l'armée, qui se trouvent confirmés dans la pensée qu'ils ont que sa majesté la leur doit faciliter par un prompt secours de troupes du côté du Rhin, ne s'attendant plus du tout à celui qu'on leur avait fait espérer du côté d'Italie.

Ainsi, quelque grand bruit que fasse la victoire remportée par M. le maréchal de Villars sur M. le comte de Stirum, il en faut toujours revenir à ce secours nécessaire et indispensable, sans lequel l'armée du roi est perdue avec le temps, malgré la fermeté incroyable, la sagesse et l'adresse de M. le maréchal, qui souvent ne laisse pas d'avoir du chagrin, parce qu'il a plus d'esprits à combattre que d'ennemis, quoiqu'il les ait surmontés jusqu'à présent glorieusement les uns et les autres, en sorte que les affaires de sa majesté sont en très-bon état en ce pays, au cas que sa majesté y remédie promptement pour l'avenir, dont les suites ne pourraient être que très-fâcheuses si l'on retardait d'envoyer le secours. Je crois même pou-

voir dire, sans exagérer, que la perte de l'armée du roi s'en suivrait infailliblement, puisque les ennemis, se rassemblant tout autour de la Bavière, rendraient impraticable plus que jamais la communication et pourraient même faire tomber Ulm pendant l'hiver.

Il est certain que l'armée de M. le prince Louis, campée sous Augsbourg, a épuisé à plus de huit lieues les fourrages dans la Bavière, et a fait et fait tous les jours des magasins inconcevables; il n'y aurait plus de quartier d'hiver que derrière Munich; et de la manière dont il est posté avec ses gros amas, une armée très-supérieure ne l'y pourrait bloquer par manque de subsistance. M. le maréchal a tiré tous ceux d'entre le Danube et le Lech, par quatre mois qu'il a été autour de Lauingen; et si l'on se mettait en tête d'empêcher le prince Louis d'entrer dans la Bavière avec une grande supériorité, l'armée de sa majesté y périrait à coup sûr, sans en venir à bout. Le même inconvénient existerait si l'on se trouvait obligé de passer le Lech pour prendre des quartiers d'hiver en Bavière. Il y a de quoi faire tourner l'esprit à M. le maréchal, par tous les détours et supercheries dont on se sert, dont il craint des suites fâcheuses; et bien des gens disent que son altesse électorale ne demande qu'à gagner du temps pour renouer un accommodement qui était déjà presque conclu, selon toutes les apparences, quand la bataille s'est donnée. Toutes les inquiétudes de ces fâcheuses conjonctures ont fort altéré la santé de M. le maréchal, n'ayant pu profiter d'une victoire complète; et je sais que les deux dernières marches d'armée, il a été obligé de les faire dans sa chaise. Tout le monde a été étonné aussi de la mauvaise conduite de M. de Ricous à l'égard de M. le maréchal, se trouvant toujours dans des sentiments opposés aux siens, prétendant par là regagner la bienveillance de son altesse électorale, qu'il avait entièrement perdue; et la veille de mon départ, le 30, il vint d'un air de hauteur insinuer que l'on se conduisait de manière à abandonner les intérêts de son altesse électorale.

A l'égard des troupes de son altesse électorale, nous n'en avons vu que quatre bataillons, dont on en retire un, et douze escadrons,

disant que leurs troupes gardent la Bavière. Après cela, ce n'est pas une armée sur laquelle on peut compter, n'y ayant aucun officier.

Depuis le passage, M. Baudouin n'a reçu de Samuel Bernard que deux cent quatre-vingt-quatorze mille livres; il est vrai qu'il a encore deux lettres de change de la somme de soixante et seize mille livres sur le nommé Pierre Bayer, marchand d'Ulm, qui n'a pu les payer.

Il a reçu huit cent mille livres de contribution, et l'on ne peut quasi plus y compter davantage, n'ayant présentement pour objet que le salut de la Bavière, dont on ne s'éloigne point.

Il y a encore six cent mille livres à Soleure, en lettres de change sur la Chapelle, dont on n'a pu rien tirer.

Depuis la prise d'Augsbourg il n'y a plus d'argent à espérer par le crédit dans les villes de cette frontière, ni en Bavière, n'y ayant pas un sou et très-peu de commerce, aussi bien qu'à Ulm. Il ne se fait que par Augsbourg et Nuremberg, ainsi l'on est au dernier sou; et pour les grains on vit au jour la journée.

Il y a dix-huit cents malades que l'on a fait subsister, moitié avec l'argent du roi, et l'autre moitié sur les contributions.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

Nota. Les numéros de la première colonne indiquent les pages du Mémoire; ceux de la deuxième, celles des pièces qui y sont relatives.

FLANDRE.

	Pages.	
Succès des négociations des puissances alliées contre la France et l'Espagne. — Traités du duc de Savoie et du roi de Portugal avec l'empereur. — Révolte des Cévennes	3 à 4	//
JANVIER.		
La France se prépare à la défense. — Augmentation des troupes. — Promotion de maréchaux de France, d'officiers généraux, de chefs d'escadre et de capitaines de vaisseau. — Le roi nomme pour commander en Italie monseigneur le duc de Vendôme; en Allemagne, M. le maréchal de Villars; en Flandre, MM. les maréchaux de Villeroy et de Boufflers; et sur la Moselle, M. le maréchal de Tallard	4	//
Objet général des opérations de l'armée de Flandre et des Pays-Bas	5	//
Mémoire ou projet pour l'ouverture de la campagne	//	721
Succès des détachements des places de la frontière pendant l'hiver	5 à 6	//
Le prince de Hesse-Cassel s'empare de Trarbach et attaque le château. — Dispositions pour le secourir. — Marche de troupes au pays Messin	7	//
FÉVRIER.		
État des troupes qui doivent marcher au pays de Luxembourg, 1er février.	//	724
État des troupes qui s'avancent à la tête de la frontière	//	725
Projet pour y envoyer de nouvelles troupes	//	726

	Pages.	
Rhinberg capitule le 9 février	7	
Capitulation de Rhinberg	"	727
Le roi élève M. de Grammont au grade de lieutenant général. — Le prince de Hesse lève le siége du château de Trarbach à l'approche de M. le maréchal de Tallard	8	"
MARS.		
M. le maréchal de Boufflers se rend à la cour, et revient à Bruxelles le 12 mars. — Le roi permet de recruter pour l'infanterie espagnole, dans la Flandre française et dans le pays conquis	9	"
État de l'infanterie espagnole, le 14 mars	"	738
Prise du fort de Kehl par M. le maréchal de Villars. — Avantages remportés à Scharding, par l'électeur de Bavière, sur les impériaux	9	
Détail du combat de Scharding, le 10 mars	"	739
Les alliés envoient des renforts au prince de Bade	9	"
État des troupes qui ont passé à Coblentz	"	741
Disposition des alliés pour assembler leur armée dans les Pays-Bas	9	"
Ordre de la cour au maréchal de Boufflers, de faire avancer des troupes pour s'opposer à leurs entreprises. — Plan de conduite qu'elle lui prescrit à cet égard	9 et 10	"
Tournée du duc de Marlborough dans diverses places. — Revue des troupes anglaises. — Ce général reprend le commandement de l'armée des alliés. — Le siége de Bonn décidé dans les conférences tenues à La Haye. — Projets des alliés	11	
État général des troupes que les alliés auront sur le Rhin et la Meuse	"	741
M. de Marlborough visite les places de la Meuse jusqu'à Liége; se rend à Cologne. — Marche des ennemis sur la Meuse et le Rhin. — Transport d'artillerie destinée au siége de Bonn. — M. le maréchal informe le roi des dispositions des ennemis, et propose une diversion sur la Meuse	12	
Lettre du roi à M. le maréchal de Boufflers, de Versailles, le 16 avril. —		

	Pages.	
Ordre de S. M. de faire marcher les troupes à la frontière, pour les mettre à portée de s'assembler en peu de temps, et d'entreprendre le siége de la citadelle de Liége	12 et 13	
M. le maréchal de Villeroy arrive le 24 à Bruxelles. — Conduite qu'il doit tenir	14	//
Disposition de MM. les maréchaux pour la défense de la frontière, et pour la diversion sur Liége	14 à 15	//
M. de Vigny se rend à Douai et à Maubeuge pour faire partir de ces places les convois d'artillerie de campagne et de siége. — Nouvelles annonçant que les ennemis abandonnent le projet du siége de Bonn	15	//
Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy, du 28 avril, sur les différents partis que les alliés peuvent prendre. — Conduite que doit tenir M. de Villeroy	15 à 17	//
La cavalerie ennemie investit Bonn le 25. — Milord Marlborough y arrive le 26 avec l'infanterie. — Position de son camp	17 et 18	//
Disposition des attaques sous la direction du général Coehorn. — Artillerie destinée à ce siége. — Force de la garnison de Bonn, sous les ordres de M. d'Alègre. — Cantonnement de troupes alliées sous Maëstricht. — MM. les maréchaux demandent des ordres positifs sur le projet de Liége	18	//
Disposition générale des troupes pour le 4 mai	//	742
L'électeur de Cologne consent à ce que ses troupes soient employées au service du roi. — MM. les maréchaux se rendent à Louvain le 1er mai, et le 4 à Diest. — M. de Bedmar est destiné à commander depuis Anvers jusqu'à la mer; le prince de Tserclaes a un corps séparé. — Arrivée des officiers généraux	19	//
Ouverture de la tranchée devant Bonn, dans la nuit du 3 au 4. — Motifs qui déterminent MM. les maréchaux à assembler l'armée; position qu'elle prend le 7, partie sous Tirlemont, partie à Wasseige. — Arrivée d'une portion de l'artillerie et de tout l'équipage de campagne, venant de Namur	20	//
Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy, de Versailles, le 2 mai, sur la		

	Pages.	
conduite à tenir dans les affaires d'Allemagne, et sur le siége de la citadelle de Liége	20 à 24	//
Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villeroy, du 6 mai.—Passage des montagnes Noires par M. le maréchal de Villars, et son arrivée à Villingen	24	//
Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi, de Tirlemont, le 7 mai, et motifs qui déterminent MM. les maréchaux à abandonner le projet du siége de la citadelle de Liége, pour chercher à combattre les ennemis. — Dispositions qu'ils font en conséquence	24 à 27	//
Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy, de Versailles, le 10 mai. — Sa majesté approuve le parti que MM. les maréchaux ont pris; leur recommande de couvrir les places du Brabant et de la Flandre. — Influence qu'aura la jonction de M. de Villars avec l'électeur de Bavière, sur les affaires des Pays-Bas. — Sa majesté est dans l'intention d'envoyer M. le duc de Bourgogne en Alsace. — Honneurs à rendre à M. l'électeur de Cologne, en cas qu'il vienne à l'armée	27 à 29	
Ordre de bataille	//	746 et 747
État du corps destiné à M. de Tserclaes	//	748
L'armée campe le 8 à Montenack. — Forces aux ordres de M. de Bedmar. — Nombre de troupes dans les places, depuis la mer jusqu'au Rhin	30 à 31	//
L'armée quitte Montenack le 9, pour aller surprendre les quartiers des Hollandais entre Maëstricht, Bilsen et Tongres. — Elle s'avance vers Tongres.—Obstacles qui retardent sa marche. — Les ennemis se retirent jusque sur les glacis de Maëstricht	31	
On s'empare de Tongres. — L'armée campe le 10 à Bomershoven. — Démolition des fortifications de Tongres. — Position du camp des ennemis à Petersheim et à Lonacken	32	
Projet de MM. les maréchaux de les attaquer. — Marche de l'armée dans la nuit du 13 au 14. — Sa position en présence des ennemis. — Nature de leur camp	33	//
MM. les maréchaux le trouvent inattaquable, et se replient sur Montenack	34	//
Corps détaché le 16 à Warem, aux ordres de M. de Tserclaes.— Son objet. — Bonn forcé de se rendre le 15	35	//

	Pages.	
Capitulation de Bonn	»	748
Dispositions de MM. les maréchaux pour fortifier l'armée et les camps du côté de la mer. — Ordre à M. de Bedmar de former trois camps avec les troupes à ses ordres	35	»
Luxembourg fortifié de trois bataillons. — La garnison de Bonn destinée à aller joindre l'armée du Rhin. — Motifs qui engagent MM. les maréchaux à rester dans leur camp de Bomershoven. — Faiblesse de la frontière des Pays-Bas. — Espérance d'une diversion favorable de la part de l'armée d'Allemagne. — M. de Marlborough se rend au camp de Maëstricht le 19; il y est joint par la plus grande partie des troupes du siége; le reste est destiné à se porter dans la Flandre hollandaise	36	»
Force de l'armée du duc de Marlborough. — Nouvelles sur ses projets. — Dispositions de MM. les maréchaux pour le prévenir sur Beringen et Diest. — Avis d'un projet des ennemis sur Nieuport. — Dispositions de MM. les maréchaux à cet effet	37	»
M. de Marlborough passe le Jaar, et prend position à Houtain et Glans. — L'armée remonte le Jaar. — Le quartier général reste à Bomershoven	38	»
Les ennemis continuent leur marche le 26. — Position qu'ils prennent. — Marche de l'armée le 26. — Elle campe à Op-Heers. — Évacuation et entière démolition de Tongres. — M. de Tserclaes va à Léau. — Les 27 et 28 les ennemis envoient leurs gros équipages à Maëstricht	39	»
Ils s'avancent, le 30, à la vue de l'armée, séparée d'eux seulement par le Jaar. — Leur supériorité en infanterie. — Ils reçoivent des renforts. — Se retirent entre Russon et Mounal, où ils campent. — L'armée va camper à Hasselbröck	40	»
Le côté de la mer menacé par les alliés. — Les troupes restées sur le Rhin, après le siége de Bonn, se rendent dans le Brabant et la Flandre hollandaise. — Dispositions, dans les ports de Hollande, pour le transport des troupes et des munitions	41	»
Mouvement d'artillerie à Delft. — Arrivée de deux bataillons anglais à Rotterdam	42	»
État des troupes depuis Hulst jusqu'à la mer, mai 1703	»	753
Camp de M. de Bedmar à Saint-Nicolas, dans le pays de Waes, le 28. — Il y est joint par M. le comte de Guiscard, et renforcé d'une brigade d'artillerie et de dix pièces de canon. — Camp de M. de Lamothe		

	Pages.	
derrière les canaux, depuis Gand jusqu'a Ostende. — Débarquement des troupes ennemies à Berg-op-Zoom et à Lillo. — Anvers, Damm et Ostende menacés. — Mouvement de M. de Bedmar pour se rapprocher de l'Escaut. — Il campe le 31 à Haesdonck. — Avantages de sa position	42	
Camp de M. de Hessy à Steckene. — Son objet	43	
JUIN.		
Mouvement des ennemis du côté de la mer. — Inaction de M. de Marlborough sur la Meuse. — MM. les maréchaux se fortifient de quelques troupes. — M. de Tserclaes s'avance jusqu'à Arschot et Bouchott, pour y être aux ordres de M. de Bedmar. — Troupes aux ordres de M. de Bedmar.	43	//
Le général Coehorn campe à Lillo. — Fait avancer des troupes entre l'Écluse et Damm. — Dispositions de M. de Bedmar pour mettre à couvert les places menacées. — M. de Lamothe se rapproche de la mer, et se retranche à Bekcaf et à Plasschendael. — Importance de ces deux postes. — M. de Chevilly campe le 5 à Mariekerke avec une partie des garnisons d'Ostende et de Nieuport. — Arrivée de six galères au port d'Ostende. — M. de Lamothe campe le 6 sous Damm. — Détails sur ce poste	44	//
Cavalerie ennemie qui marche sur Breda. — Disposition de M. de Bedmar pour la sûreté d'Anvers et de Lierre. — Ordre à M. de Tserclaes de se porter de Boisschot à Lierre, le 8. — Disposition de l'armée des ennemis en cinq corps	45	//
Officiers généraux qui les commandent. — Incertitude de MM. les maréchaux sur les véritables projets de M. de Marlborough	46	»
Ils portent toutes leurs vues à le prévenir du côté du Brabant et de la Flandre, et à l'empêcher de faire le siége d'Huy	47	»
Marche de M. de Marlborough à Hanneffe, où il campe le 9. — Sa position. — MM. les maréchaux passent le Jaar, campent à Saint-Servais. — Champ de bataille marqué en avant du camp.	48 et 49	//
Lettre de M. de Puysegur, du camp de Saint-Servais, le 13 juin, contenant le détail de la position de l'armée	»	754
Detachements et partis envoyés à la guerre. — Fourrages faits avec succès en presence des ennemis	50	»

	Pages.	
Les troupes occupent le champ de bataille marqué. — Effet de ce mouvement dans le camp des ennemis	51	//
L'armée reçoit des renforts	52	//
État des troupes de campagne et des garnisons, depuis la mer jusqu'à Luxembourg, 17 juin	//	757
Résumé de la position des ennemis dans la Flandre hollandaise, et disposition des troupes aux ordres de M. de Bedmar	52	//
Les ennemis se concentrent sous Lille. — Troupes dont leur camp est composé. — M. d'Obdam destiné à les commander. — M. de Bedmar porte le 14 M. de Tserclaes de Lierre à Winegem. — Renfort envoyé dans la ligne du pays de Waes	53	//
M. de Bedmar passe l'Escaut, et campe à Deurne.—Troupes que lui envoie M. de Lamothe. — Il va camper à Damm, et M. de Hessy à Steckene	54	//
Réunion des camps de Lapscheure et d'Assenède, sous les ordres de M. le baron de Spaar, à Bentille	55	//
Considérations qui déterminent M. de Lamothe à aller, le 24, camper à Saint-Jooris. — Ses dispositions	56	//
État des troupes aux ordres de M. de Lamothe, depuis Gand jusqu'à Nieuport, 24 juin	//	762
État des troupes des ennemis, depuis la mer jusqu'au Sas de Gand, 24 juin	//	763
Etat de l'armée commandée par M. d'Obdam. — Anvers et les lignes menacés	//	763
Dispositions de M. de Bedmar pour la sûreté des lignes et d'Anvers	56	//
M. de Hessy distribue ses troupes le long des lignes du pays de Waes. — MM. de Coehorn et de Spaar vont attaquer les lignes du pays de Waes. — Marche de M. de Lamothe, de Saint-Jooris à Aeltere. — Son objet	57	//
Dispositions de M. de Bedmar pour soutenir M. de Hessy	58	//
Détail de l'attaque de la ligne par MM. de Coehorn et de Spaar, le 27. — Elle est forcée. — Les troupes se retirent, partie à Lokeren, partie à Swyndrecht. — M. de Spaar campe entre Saint-Jean-Steen et Steckene. — Livre ce dernier endroit au pillage. — Établit la contribution au pays de Waes. — Perte de part et d'autre	59	//

	Pages.	
M. de Lamothe arrive trop tard au secours de M. de Hessy. — Retourne avec lui à Gand. — Le reste des troupes se rend à Anvers. — Avantages que cette conquête procure aux ennemis. — Marche de M. d'Obdam à Eeckeren le 27. — Objet de ce mouvement	60	
Projet des ennemis sur la ville et les lignes d'Anvers. — Instructions de la reine Anne à M. de Marlborough sur cet objet. — Renforts envoyés le 26 à M. de Bedmar. — M. de Marlborough quitte Hanneffe le 27	61	
Il passe le Jaar et campe à Op-Heers. — L'armée se porte à Landen, où elle campe. — Motif qui détermine MM. les maréchaux à passer les Gêthes pour se porter à Diest. — L'armée marche le 28, et campe sous cette ville	62	
Mauvais état des affaires du côté d'Anvers et du pays de Waes. — Moyens proposés à MM. les maréchaux, par MM. de Guiscard et de Bedmar, pour y remédier	//	//
Disposition de MM. les maréchaux pour mettre M. de Bedmar en état d'attaquer M. d'Obdam à Eeckeren	63	
M. le maréchal de Boufflers lui mène un renfort. — Forces de M. de Bedmar après la réunion de ses troupes et de celles de M. de Tserclaes. — M. le maréchal de Boufflers marche le 30 à M. d'Obdam	64	//
Détail de la position que ce dernier occupe. — Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi, du camp de M. de Bedmar, à Deurne, le 1er juillet, contenant le détail du combat d'Eeckeren	65 à 78	//
Déroute des ennemis. — Leur retraite à Breda. — Leur perte. — Note sur M. d'Obdam	79	//
Etat des officiers et soldats tués ou blessés au combat d'Eeckeren le 30 juin	//	764
DIFFÉRENTES LETTRES CONCERNANT LE COMBAT.		
De M. d'Obdam, au duc de Marlborough, du 1er juillet 1703	//	765
De M. de Cochorn, au duc de Marlborough, du 30 juin	//	767
Du duc de Marlborough, au comte de Sinzendorf, du 2 juillet	//	767
Mouvement de M. de Marlborough le 29 vers Hasselt, Diepenbeek et Herkenrode; le 30 il s'avance à Beringen	79	//

	Pages.	
Mouvement de l'armée du roi, de Diest à Ramsel	80	//
JUILLET.		
Le 2 M. de Marlborough va camper de Beringen à Olmen, Baelen et Mol. — Le 3 M. le maréchal de Villeroy mène l'armée à Nazareth, sous Lierre, y est rejoint par M. le maréchal de Boufflers et par les troupes qu'il avait menées à Eeckeren. — Le même jour M. de Marlborough marche de Baelen à Herenthals, où il campe	80	//
Le 4 l'armée va à Santhoven. — Le 5 elle va camper à Massenhoven. — Détachements sur les ennemis. — Succès de celui de M. le chevalier de Rosel, le 6. — Les ennemis campent le 7 à Vorsselaer	81	//
MM. les maréchaux vont camper le 9 à Saint-Job. — Nature de ce camp	82 à 83	//
Mésintelligence entre les Anglais et les Hollandais. — M. de Marlborough se rend à Berg-op-Zoom avec MM. d'Obdam, Coehorn, Top, et les quatre députés des États-Généraux. — Motifs des plaintes que fait M. de Marlborough. — Conseil de guerre tenu à Berg-op-Zoom	83	//
Considérations sur ce que les ennemis peuvent entreprendre. — Moyens adoptés par MM. les maréchaux pour faire échouer leurs entreprises	84 à 85	//
Note sur la nature de la rivière de Durme. — Dispositions de MM. les maréchaux pour mettre à couvert Anvers et les forts de l'Escaut	86 à 87	//
M. de Guiscard quitte Deurne le 13, passe l'Escaut, et va camper à Burcht. — M. de Tserclaes le remplace à Deurne. — Deux bataillons passent à Dendermonde	88	//
Mouvement des ennemis vers Hulst. — Arrivée de 22 vaisseaux de guerre du côté d'Ostende. — Corps de troupes, aux ordres de M. le duc de Bisache, assemblé le 16 derrière la Durme. — Troupes dont peut disposer M. de Lamothe. — Différents objets qu'il doit remplir. — Forts de l'Escaut devenus inutiles ainsi que le rétablissement de la ligne	89	//
Les États-Généraux refusent le secours demandé par l'empereur. — Motifs de ce refus	90	//
Lettre de M. de Marlborough à M. le comte de Sinzendorf, du 10 juillet 1703. Il cherche à justifier sa conduite, et se plaint de ce que les États-Généraux l'ont empêché d'attaquer l'armée du roi dans la Hesbaye. — Projet de la combattre	//	769

	Pages.
Expédition de M. de Coehorn dans le pays de Waes. — Il se rend avec une partie de ses troupes à Saint-Jean-Steen. — Le reste va joindre le camp de Lillo	91
Pont des ennemis entre Lillo et Liefkenshoek. — Le 19 et le 20 les troupes du camp de Burcht reviennent à Deurne et à Merxem.—Quatre bataillons restent à la Tête de Flandre.—Ordre à M. de Bisache de s'avancer à Lokeren, et à M. de Lamothe, de tirer des places le plus de bataillons qu'il pourra pour les faire camper	92
M. de Marlborough va le 23 de Vorsselaer à Loenhout et Hoogstraeten. — Nature du pays	93
Raisons qui déterminent MM. les maréchaux à rester dans leur camp de Saint-Job	93 à 94
Dispositions de MM. les maréchaux pour recevoir le combat	94
Le 24 les deux armées se mettent en marche à la pointe du jour. — Celle du roi rentre dans les lignes. — Celle des ennemis campe à Klamphout et Wustwesel. — Le camp de Lillo va à Hoevenne et Capelle.—Motifs de ces mouvements	94 à 95
Position de l'armée du roi derrière les lignes. — Position des troupes dans la partie de la mer. — Pont sur le Rupel et sur l'Escaut	96
Lettres interceptées qui annoncent un projet sur la Flandre, des vues sur Trarbach, et le dessein de retourner vers la Meuse. — Détachement aux ordres de M. le duc de Berwick, le 27, qui va camper à Nazareth près de Lierre. — Avis des dispositions des ennemis pour attaquer l'armée dans les lignes d'Anvers	97
Dispositions de MM. les maréchaux pour repousser les ennemis. — Dispositions des corps séparés pour le même objet	98
AOUT.	
Mouvement des ennemis sur la Meuse.—Le corps de M. de Schlangenbourg joint la grande armée le 1er, et va camper à Vorsselaer.—Renforts destinés à M. de Coehorn. — Dispositions de MM. les maréchaux pour prévenir les ennemis. — Mouvement de M. de Berwick à Bouchott. — Détachement aux ordres de M. de Gacé, entre les deux Nèthes	99
Les ennemis vont camper le 3 à Lichtaert et Casterlé. — Mouvement de l'armée et des corps séparés aux ordres de MM. de Tserclaes et Guiscard.	

	Pages.	
— Ce dernier est renforcé de quelques troupes. — M. de Marlborough marche le 4 à Mol et Baelen, M. de Schlangenbourg, à Bael.—L'armée s'avance à Arschot: M. de Tserclaes, à Boisschot	100	/
MM. les maréchaux renforcent l'armée	100 et 101	//
État des troupes qui partent du camp de Deurne et de la Flandre pour joindre l'armée	//	771
Troupes qui restent à M. Guiscard, à Deurne, et à M. de Lamothe, en Flandre. — Détachement aux ordres de M. de Pracontal. — Campe sous Diest le 5.—Les ennemis se portent à Helchteren, Houthalen, Meuvem et Spipelbach	101	//
MM. les maréchaux vont camper à la gauche du Demer. — M. de Pracontal s'avance au delà du village de Rummen. — Position respective des deux armées le 7. — Celle des ennemis à Sonhoven. — Celle du roi à Heylissen. — Renfort envoyé au corps de M. le prince de Tserclaes	102	/
Les ennemis prennent, le 8, position à Borchloon et à Koolen. — Motifs qui engagent MM. les maréchaux à ne faire aucun mouvement ce jour-là	103	//
Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy, de Marly, le 6 août, sur différents projets des ennemis. — Moyens de leur en rendre l'exécution difficile ou de les faire échouer	103 à 105	//
Renfort envoyé de Namur à Limbourg. — Mauvais état de cette place	105	//
Nature du pays depuis Huy jusqu'au Demer, et depuis cette rivière jusqu'à la Flandre. — Note sur le poste de Vinamont.— Dispositions de MM. les maréchaux pour protéger Huy et conserver le Brabant	106	//
L'aile droite de l'armée campe à Jandrain. — L'aile gauche reste à Heylissen, aux ordres de M. de Coigny. — M. de Tserclaes s'avance jusqu'à Wasseige. — M. de Pracontal destiné à mener un détachement sur la Moselle. — MM. les maréchaux vont reconnaître le pays entre la Mehaigne et la Meuse	107	//
Nature du pays.—MM. les maréchaux n'y trouvent aucun poste avantageux, et restent dans les lignes	108 et 109	//
Arrivée du renfort d'artillerie et de troupes au camp de Saint-Jean-Steen. — M. de Guiscard passe à la rive gauche de l'Escaut. — Il campe à Burcht le 12. — M. de Lamothe va camper à Lokeren. — Motifs de ces mouvements	110	//

	Pages.	
Troupes qui restent derrière les canaux. — M. de Coehorn se retranche dans son camp. — Les ennemis prennent, le 13, position à Borchloon, Op-Heers et Koolen. — Dinant, Limbourg et Huy menacés par les ennemis. — Renfort envoyé dans cette dernière place. — Le 14 les ennemis remontent le Jaar	111	
Mouvement général de l'armée; les deux ailes se réunissent. — Assiette du camp. — Le prince de Tserclaes prend position derrière la Mehaigne. — Les ennemis prennent position entre le Jaar et la Mehaigne. — Un détachement des ennemis va camper à Manderen. — Les ennemis vont camper le 15 à Vinamont	112	//
Dispositions de leur part pour l'investissement de la ville et du château d'Huy. — Ils s'emparent du faubourg de Stadt et de la partie de la ville à la rive gauche de la Meuse. — Leur position inattaquable	113	//
Lettres des ministres de l'empereur, interceptées. — Elles font connaître quels étaient les projets de M. le duc de Marlborough. — Impossibilité de secourir Limbourg et Gueldre, ou d'inquiéter le siége d'Huy	114	//
Projet de rétablir la ligne du pays de Waes. — Avantages qu'elle procure. — Détachement envoyé à M. de Bedmar, chargé de cette opération	115	//
État des troupes qui le composent, sous les ordres de M. de Labadie, 18 août	/	772
Mémoire de M. de Guiscard sur les moyens de rétablir la ligne et de mettre en sûreté le pays de Waes	//	772
MM. de Tserclaes et Pracontal passent la Meuse le 17 à Namur. — Campent au faubourg de Jambes. — Départ de M. de Tserclaes pour l'Espagne. — Le commandement de ses troupes reste à M. de Pracontal. — Poste que ce dernier occupe le 20, près de l'abbaye de Grandpré. — Avantages de cette position. — Corps détaché, aux ordres de M. le duc de Berwick. — Son objet. — Avantages de la position de l'armée et des corps séparés	116	
Projet de continuer jusqu'à Namur les lignes de la Ghète. — Reconnaissance à cet effet. — MM. les maréchaux se déterminent à établir une ligne depuis Wasseige jusqu'à Gebressée. — Ses avantages	117	//
Dispositions pour la mettre en état avant la fin du siége d'Huy. — La partie de la ville située à la rive droite de la Meuse se rend le 17	118	//

	Pages.	
Dispositions de M. de Marlborough pour l'attaque du château. — Ouverture de la tranchée devant les forts Joseph et Picard, dans la nuit du 20 au 21. — Le 22 le fort Joseph capitule, et le fort Picard le lendemain. — M. de Pracontal revient le 24 à Jambes, et le 25 à Marchovelette. — Motifs de ce mouvement. — Le château d'Huy se rend le 23..	119 et 120	//
Les corps séparés du côté de la mer se réunissent à Saint-Gillis. — Dispositions de M. de Bedmar pour le rétablissement de la ligne.....	120	//
M. de Coehorn se retire de l'autre côté d'Hulst. — Expédition de M. de Thoy. — Disposition de M. de Coehorn pour donner de la jalousie du côté de la Flandre. — Détachement aux ordres de M. de Lamothe, qui se porte à Bruges. — Son objet. — Position qu'il y prend le 26.....	121	//
Inondations formées par des coupures aux différentes digues. — M. de Bedmar renvoie à Louvain sept des dix bataillons que M. de Labadie lui avait amenés de l'armée. — Nouvelles de différents projets des ennemis.....	122	//
Résultat du conseil tenu après la prise d'Huy. — Dispositions de MM. les maréchaux pour mettre Namur à couvert d'un bombardement. — Ils font sauter le château de Dinant.....	123	//
Peu de cas qu'ils font de Limbourg et de Marche en Famène.—Inquiétude pour la ville de Léau. —Dispositions pour la sûreté de ce poste.....	124	//
SEPTEMBRE.		
Division et mésintelligence entre les Anglais et les Hollandais.....	124 et 125	//
Arrivée de M. de Labadie à Heylissen. — Force de l'armée dans les lignes.....	125	//
Détachement aux ordres de M. de Bay à Saint-Servais. — Son expédition sur les gardes du camp des ennemis.....	126	//
Arrivée de M. l'électeur de Cologne au camp. — Honneurs qu'on lui rend. — Avis de dispositions de la part des ennemis pour s'approcher des lignes.—Les ennemis prennent position à Hannut, devant les lignes. — Nouveaux avis de dispositions de leur part pour les attaquer.....	126	//
Mesures que prennent MM. les maréchaux. — Position des troupes. —		

	Pages.	
Changement dans les projets des ennemis. — Ils vont camper à Saint-Tron. — MM. les maréchaux vont camper à Weser, près de Léau....	127	//
Avantages de cette position.....	128	//
Limbourg investi dans la nuit du 8 au 9. — Détachement aux ordres du prince de Hesse, pour en faire le siége. — Il campe à Robermont, près de Liége.—M. de Marlborough s'y rend en personne. — Ordre de M. le maréchal de Villeroy à M. de Reignac, commandant à Limbourg, sur la conduite qu'il doit tenir. — Marche projetée du prince de Hesse vers la Moselle. — Prise de Brisach le 6.....	129	
Dispositions de MM. les maréchaux pour prévenir le prince de Hesse. — M. de Pracontal va camper le 13 à Longchamps, et le lendemain à Jambes.....	130	//
État des troupes qui doivent marcher vers la Moselle, 10 septembre.....	//	776
Le prince de Hesse arrive devant Limbourg. — M. de Pracontal se porte le 18 à Ciney, et le 23 à Jemeppe. — Les ennemis se retranchent dans leur camp de Saint-Tron, et y assemblent des fourrages.....	130	//
Fourrage fait avec succès, le 22, entre le Demer et le ruisseau de Sonhoven. — Rétablissement des lignes du pays de Waes. — M. de Bedmar retourne à Bruxelles.—Laisse le commandement à M. de Guiscard. —Renvoie à Louvain cinq bataillons destinés à rejoindre l'armée.—M. de Guiscard retourne de Saint-Gillis à Saint-Nicolas. — Forces des ennemis devant Limbourg.....	131 et 132	
Attaque de cette place. — M. de Reignac est forcé de se rendre prisonnier de guerre.— La garnison est conduite à Maestricht. — Après le siége, M. de Marlborough retourne au camp de Saint-Tron. — Les Hessois et les Luxembourgeois campent à Stembert.....	132	
OCTOBRE.		
Bataille d'Hochstett. — Siege de Landau. — M. de Pracontal destiné à joindre M. de Tallard devant cette place. — Combinaison de sa marche et de celle des ennemis. — Le 10 les ennemis vont camper à Tongres et au Vieux-Jonc.....	133	//
Détachement pour attaquer leur arrière-garde. — Obstacles qui empêchent de les joindre. — Motifs qui engagent MM. les maréchaux à se rendre		

	Pages.	
à Diest. — Marche de troupes, le 10 et le 12, pour se rendre à Namur	134	//
Objet de ce mouvement	135	//
État des troupes sous Namur, 13 octobre	//	777
Les Hessois vont à Le Sart et à Jalhay, le 9. — M. de Pracontal s'avance le 11 à Grune, et le 14 à Neuville. — Avantages de cette position. — MM. les maréchaux se rendent à Namur le 15. — Mouvement d'artillerie à Namur. — Arrivée de troupes sous cette place le 15 et le 17. — Motif de ce mouvement. — Un détachement, aux ordres de M. le comte de Hornes, va renforcer M. de Pracontal	135	//
État des troupes aux ordres de M. de Pracontal, 17 octobre	//	777
Positions de l'armée, le 16 et le 17, dans la partie de Diest	//	778
MM. les maréchaux restent à Namur. — M. de Pracontal va à Grinchamps le 18, et le 20 à Noville. — Motif de ce mouvement. — Il se fait joindre par les troupes qui sont à Marche	136	//
Dispositions pour la séparation des troupes, et pour la garde des lignes et des forts de l'Escaut pendant l'hiver. — Siége de Gueldre, par le comte de Stirum, changé en blocus	//	//
M. de Marlborough part le 13 pour Dusseldorf. — Revient à l'armée, et en repart le 23 pour La Haye. — Il laisse le commandement à M. d'Overkerk	137	//
Mouvement des Hessois vers Baelen le 24. — Ils y sont renforcés, et marchent à Corneli-Muuster. — M. de Pracontal se porte de Noville à Bertrange	138	//
NOVEMBRE.		
MM. les maréchaux se rendent à Diest. — Séparation des armées. — Marche des troupes pour leurs quartiers	138	//
MM. les maréchaux se rendent de Diest à Louvain. — Ils font réparer Diest et Léau. — M. le maréchal de Boufflers retourne à la cour. — M. le maréchal de Villeroy va à Malines, et visite le reste de la frontière, depuis Anvers jusqu'à Ostende et Nieuport	139	//

	Pages.	
Détail sur les différentes places ou postes de cette frontière.....	140 et 141	//
M. le maréchal revient le 19 à Bruxelles.....	141	//
Convention concernant l'échange des prisonniers.....	//	778
Les ennemis envoient des troupes au secours de Landau.....	141	//
Mouvement de M. de Pracontal vers Sarre-Louis. — Il est devancé par les ennemis, et ne joint M. de Tallard que le 15.—Son infanterie restée en arrière.—Bataille de Spire, gagnée par M. de Tallard.—Landau capitule. —Nouveau corps de troupes ennemies envoyé au secours de cette place. —Arrive trop tard.—Se retire dans le pays de Cologne.—M. le comte de Coigny prend le commandement d'une partie des troupes de M. de Pracontal, tué à la bataille de Spire. — Il marche à Trèves, dont il s'empare, et y passe l'hiver.....	142	//
M. de Cochorn va camper le 20 devant le fort de Bedmar. — Bombarde le fort de Kykuyt et la redoute d'Antoniushoek. — Disposition de M. le maréchal et de M. de Lamothe pour s'opposer aux entreprises de M. de Cochorn. — Retraite de M. de Cochorn. — Il va camper à Lapscheure le 23.....	143	//
Projet de M. de Villeroy sur Lillo. — Intention de la cour à cet égard. — Départ de dix bataillons de la frontière. — Leur destination.— M. de Berwick va prendre le commandement des troupes qu'on fait passer en Espagne.—L'archiduc, déclaré roi d'Espagne par l'empereur, attend à La Haye le moment de s'embarquer. — Événement qui retarde son départ.....	144	//
M. le maréchal de Villeroy renonce à son projet sur Lillo.....	145	//
Capitulation de Gueldre, 15 décembre.....	//	780
Entreprise des ennemis sur les lignes. — Position qu'ils prennent à Wasseige. — Troupes que M. le maréchal de Villeroy rassemble le 20 sous Namur et Louvain, et qui se réunissent le 30 au Grand-Rosier.....	145	//
Le 29 les ennemis se retirent dans leurs places, après avoir rasé une partie des lignes. — M. le maréchal renvoie les troupes à Namur et à		

	Pages.	
Louvain. — Fait avancer quelque corps de cavalerie pour renforcer la frontière. — Nouvelle tentative de M. de Coehorn sur les lignes du pays de Waes. — Il se retire. — Les ennemis rentrent dans leurs quartiers..	146	//
État des quartiers des ennemis, le 1er décembre.....	//	789

ITALIE.

Situation avantageuse des affaires des puissances alliées en Italie.....	147	//
Position de l'armée des deux couronnes commandée par M. le duc de Vendôme et M. le prince de Vaudémont. — Sa composition. — Mauvais état de l'armée de l'empereur commandée par M. le prince Eugène de Savoie. — Sa position. — Rupture de la digue de la Secchia.....	148	//
Inconvénients qui résultent de l'inondation pour l'armée impériale. — Négociation du prince Eugène auprès des Vénitiens, pour obtenir d'eux des secours.....	149	//
Obstacles qui s'opposent à son succès. — Situation des affaires militaires en Allemagne. — Leur rapport avec celles d'Italie. — Le roi forme le projet d'envoyer à l'électeur de Bavière un détachement de l'armée d'Italie.....	150	//
Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, de Versailles, le 11 décembre 1702. — Projet qu'a formé sa majesté de faire passer à l'électeur de Bavière un corps de dix à douze mille hommes de son armée d'Italie. — Motifs qui engagent sa majesté à lui donner ce secours. — Mesures que M. le duc de Vendôme doit prendre avec ce prince pour l'exécuter, au cas que cela soit possible.....	//	793
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, de Mantoue, le 28 décembre, pour représenter à sa majesté les difficultés qui s'opposent à l'exécution de ce projet.....	//	795
Mémoire sur l'expédition de Bavière.....	//	798
Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, du 8 janvier 1703. — Sa majesté remet l'entreprise du Tyrol à un temps plus favorable.....	//	799
M. de Barbesières choisi pour aller se concerter avec l'électeur de Bavière et reconnaître les passages. — Le roi retire de l'armée d'Italie la gendarmerie et un régiment de dragons.....	150	//

	Pages.	
Départ de ces troupes à la fin de janvier. — Motifs de l'inaction de M. le duc de Vendôme. — Il s'occupe à retrancher les postes qu'on a enlevés aux ennemis à la fin de la campagne, et ceux du blocus de Brescello. — Expédition de M. de Medavi pour faire contribuer le pays de l'empereur	151	"
Obstacles qui s'opposent à son succès. — Mouvement des ennemis sur la Secchia. — Troupes que M. le duc de Vendôme assemble en cette occasion. — Pont jeté par les ennemis à Quistello. — Retranchements qu'ils font à Bondanello	152	
Expédition de M. de Vaubecourt sur les retranchements de Bondanello. — Établissement que M. le duc de Vendôme y fait faire	153	
Lettre de M. de Vaubecourt sur l'attaque des retranchements de Bondanello, le 13 janvier	"	801
M. le duc de Vendôme forme le projet de jeter un pont à Borgoforte, et d'occuper tout le cours de la Secchia	153	"
Motifs qui en font suspendre l'exécution. — Dispositions relatives à ce projet. — Le château de Luzzara occupé. — Retranchements à l'angle de la Secchia et de la Parmeggiana, près de Bondanello. — Attaque des retranchements de Bondanello par les ennemis, sans succès. — Vues de M. le duc de Vendôme sur Bondanello	154	
Plans qu'il forme pour les opérations de la campagne	155	
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, de Guastalla, le 15 janvier, pour exposer deux différents projets : l'un pour opérer par la droite du Pô, l'autre par la gauche de ce fleuve. — Dispositions à ce sujet. — Approvisionnements à Mantoue, Borgoforte et Modène	155 à 157	"
Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, de Versailles, le 24 janvier. — Satisfaction de sa majesté sur le succès de l'attaque de Bondanello. — Sentiment de sa majesté sur ce que les ennemis peuvent faire pendant la campagne. — Importance dont il est de soutenir l'électeur de Bavière	157 et 158	"
Motifs qui engagent M. de Vendôme à ne point se décider sur le plan de campagne. — Troupes qu'il fait passer en France pour agir contre les révoltés des Cévennes. — Représentations qu'il fait à ce sujet à la cour. — Nécessité de conserver la supériorité en Italie	158	"
Mauvais état des troupes d'Espagne. — Manque de moyens pour leur réta-		

	Pages.	
blissement. — Nouvelles troupes que M. le duc de Vendôme fait passer en Languedoc	159	//
Influence qu'auront les affaires de Bavière sur celles d'Italie. — Passage du Rhin par l'armée du roi. — M. de Barbesières fait prisonnier par les impériaux	159 à 160	//
Mémoire sur les moyens de faire passer en Bavière un corps de l'armée d'Italie	//	804
Lettre de M. de Saint-Fremont à M. de Chamillart, du 15 mars, sur les chemins que les troupes pourront prendre pour se rendre en Bavière	//	807
Préparatifs de l'expédition de San-Benedetto. — Retranchements de Bondanello perfectionnés. — Redoutes construites sur le Mincio	160	//
MARS.		
Dispositions de M. le duc de Vendôme pour l'expédition de San-Benedetto. — Assemblée à Suzzara du gros des troupes qu'il y destine. — Détachements envoyés en avant	161	//
M. de Vendôme campe le 10 à San-Benedetto. — Il fait retrancher ce poste et celui de Buon-Martino. — Cantonnement des troupes, le 11, dans les cassines, entre Bondanello et San-Benedetto. — Expédition de M. d'Albergotti contre un régiment de dragons ennemis. — Position que M. le duc de Vendôme prend sur la Secchia	162	//
Postes qu'il établit. — Avantages de la disposition générale et de l'occupation de San-Benedetto. — Pont que M. le duc de Vendôme se propose d'y jeter pour communiquer plus promptement avec la gauche du Pô. — Incertitude sur le plan pour les opérations du commencement de la campagne	163	//
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, de San-Benedetto, le 13 mars. — Son projet pour l'ouverture de la campagne. — Motifs qui l'engagent à opérer à la gauche du Pô plutôt que sur la Secchia. — Il est déterminé à ne point faire le siége de Brescello, et à s'en tenir au blocus de cette place	164	//
Avis de M. de Saint-Fremont sur le projet de M. le duc de Vendôme. — Inquiétudes que M. le duc de Vendôme donne aux ennemis sur la Secchia. — Abandon de San-Felice et de Finale. — Réunion de toutes leurs troupes derrière la Secchia	165	//

	Pages.	
Enlèvement d'un magasin de palissades destinées pour leurs retranchements. — Le pont de Borgoforte est établi à San-Benedetto le 24 mars. — Arrivée à Pavie des recrues venant de France. — Mauvais état des troupes d'Espagne. — Motifs qui engagent M. le duc de Vendôme à hâter l'ouverture de la campagne. — État des affaires sur le Rhin et en Bavière	166	
Conférence entre M. le duc de Vendôme et M. le prince de Vaudémont. — Résolutions qui s'y prennent. — Précautions que prend M. le duc de Vendôme pour mettre la Secchia en état de défense, afin de pouvoir s'en éloigner sans crainte. — Retranchements à Bastiglia et à Buonporto. — Redoutes construites au blocus de Brescello. — Poste extérieur dont la garnison est chassée	167	//
La place n'est approvisionnée que jusqu'au mois de juin	168	//
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, de Casal-Maggiore, le 18 avril. — Projets qu'il a concertés avec M. de Vaudémont pour les opérations de la campagne. — Il demande les ordres du roi	168 à 171	
Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, de Versailles, 11 avril, en réponse à la précédente. — Opinion de sa majesté sur les différents projets de campagne proposés	171 à 173	
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, de San-Benedetto, le 22 avril. — Inconvénient de commencer les opérations par le côté de l'inondation de la Secchia. — Précautions que prend M. le duc de Vendôme pour mettre en sûreté la haute Secchia. — Détails sur le pays. — Projet pour la distribution des troupes qui resteront sur la Secchia, en supposant que M. de Vendôme agisse par la gauche du Pô. — Considérations sur la position que les ennemis ont prise à Ostiglia. — M. le duc de Vendôme déterminé à opérer par la gauche du Pô. — Son plan. — Le parti qu'il prendra s'il n'a pas de succès	173 à 177	
Dispositions de M. le duc de Vendôme pour se mettre en état de marcher. — Retranchements de la Secchia et du blocus de Brescello, achevés dans les derniers jours du mois. — Arrivée des recrues. — Le mouvement général fixé au 12 mai. — Mouvement des troupes françaises. — Leur assemblée à San-Benedetto le 10 mai. — Le roi laisse M. le duc de Vendôme le maître d'agir par la gauche du Pô	177	
Composition des deux armées. — Position que prendront les troupes destinées à rester sur la Secchia	178	

	Pages.	
MAI.		
État des troupes qui doivent composer les deux armées et les garnisons...	//	810
Dispositions pour les troupes de l'armée de M. le prince de Vaudémont..	//	813
Projet de M. de Vendôme pour les premières opérations à la gauche du Pô	178	//
Obstacles qui l'obligent à suspendre la marche des troupes. — Motifs qui le font changer de projet. — Dispositions en conséquence. — Objets qu'il se propose de remplir. — Diversion qui doit se faire sur la Secchia ...	179	//
Ordre de bataille de l'armée de M. le duc de Vendôme, le 19 mai.....	//	814
Mouvement général, le 19. — Les troupes de la gauche du Pô campent à Castellaro. — Celles de la droite sur la Secchia. — Détail sur leur position	180	//
Position des troupes de l'armée de M. le prince de Vaudémont, le 19 mai.	//	815
M. le duc de Vendôme joint son armée le 20. — Elle passe le Tione et le Tartaro, et campe à Nogara	180	//
Le 22 elle va camper à Sanguineto. — Dispositions pour assurer la communication de Mantoue. — Corps détaché à Castellaro. — Redoute construite sur les avenues d'Ostiglia et au débouché des marais de Ponte-Molino. — Inaction des ennemis. — Conjectures qu'en tire M. de Vendôme. — Il projette de leur couper toute communication avec l'Allemagne. — Moyens qu'il propose à la cour pour leur interdire celle de la mer Adriatique	181	//
Motifs de l'inaction des ennemis. — Avantages qui en résultent pour les dispositions de M. le duc de Vendôme. — Projet pour resserrer les ennemis et ne leur laisser de retraite que par l'État de Venise ou le golfe Adriatique	182	//
Mouvement des ennemis, sous les ordres du général Vaubonne, pour se porter vers le Trentin. — Mouvement que l'armée fait en conséquence le 28. — Troupes qui se portent à Zelo, conduites par MM. d'Aguilar et de Saint-Fremont. — Enlèvement d'un magasin des ennemis à Castel-Baldo. — But de leur marche vers le Trentin	183	//
Renforts envoyés à MM. d'Aguilar et de Saint-Fremont. — M. le duc de Vendôme diffère jusqu'au 1er juin la marche de l'armée. — Inaction des		

	Pages.	
ennemis à la droite du Pô. — Finale abandonné par eux. — Leur arrière-garde battue et dissipée par M. de Saint-Fremont. — Occupation de ce poste par les troupes françaises. — Avantages qu'on en retire	184	//
Changement que les affaires d'Allemagne apportent dans celles d'Italie. — Le roi se détermine à envoyer un détachement de l'armée de M. le duc de Vendôme joindre l'électeur de Bavière. — Représentations de M. le duc de Vendôme	185	//
Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, de Marly, le 24 mai, pour lui expliquer ses intentions sur ce projet	186 à 188	//
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, du camp de Sanguineto, le 31 mai. — Nouvelles représentations sur ce projet. — Il propose de mener lui-même ce détachement, si sa majesté persiste à vouloir envoyer des secours à l'électeur. — Situation des affaires à la gauche du Pô. — Ses projets pour couper aux ennemis la communication avec l'Allemagne. — Enlevement d'un de leurs magasins à Castel-Baldo	188 à 193	//
L'armée marche à Castagnaro. — MM. de Vaubecourt et d'Estaing restent à Sanguineto et à Castellaro. — Troupes qui sont à Governolo, Goito, la Volta et Mantoue. — Le 2 l'armée va camper à Zelo. — Corps qui passe le Tartaro. — L'armée passe cette rivière le 3. — Elle campe, la droite à la hauteur de Zelo, la gauche à Bentivoglio. — Pont jeté sur le canal Blanc. — Établissement de fours à Zelo. — Troupes qui gardent la digue de l'Adige, pour empêcher les ennemis d'inonder le pays qu'occupe l'armée	193	//
Inaction des ennemis. — Motifs qui font espérer à M. le duc de Vendôme un entier succès dans ses projets. — Retranchement que font les ennemis près d'Ostiglia. — L'armée marche le 5 à Bergantino et à Coreggioli. — Détachement qui se porte sur les ennemis. — Reconnaissance que fait M. le duc de Vendôme de leurs retranchements et de leur position	194	//
Troupes qu'ils ont à la gauche du Pô. — Le gros de leur armée campe sur la Secchia. — La Mirandole, Revere et les Quadrelle occupés par leurs troupes. — Tranchée ouverte le 7 devant les retranchements des ennemis, à la gauche du Pô	195	//
Evénement qui force de l'abandonner. — Inondation dans le camp, par suite de la coupure faite par les ennemis à la digue de l'Adige	196	//
L'armée décampe de Coreggioli le 10. — Elle se retire à Zelo. — Nouveau projet formé par M. le duc de Vendôme	197	//

	Pages.	
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, du camp de Zelo, le 10 juin. — Il explique au roi son nouveau projet. — Il demande ses ordres sur l'inondation du pays occupé par les ennemis. — Avantages qu'on en retirera. — Peu de ménagements qu'on doit avoir pour les Vénitiens	197 à 199	//
Dispositions de M. de Vendôme, en attendant la réponse du roi, pour être en état d'aller opérer sur la Secchia. — Arrivée du général Vaubonne, avec quatre mille hommes, à Villafranca et Valeggio. — Détachements qui marchent à lui. — Troupes qui repassent le Tartaro et qui vont camper à Castagnaro. — Vingt bataillons et vingt escadrons restent à Zelo, sous les ordres de M. de Vaubecourt	200	//
Détachement qui marche au général Vaubonne. — Sa retraite sur le Monte-Baldo. — Expédition de MM. d'Albergotti et de Murcey, entre la Secchia et le Panaro	201	//
Mauvais succès de M. d'Albergotti. — Pertes qu'a faites son détachement	202 à 204	//
Lettres de MM. d'Albergotti et de Murcey, contenant le détail de leur expédition	//	816 à 820
Différence des sentiments de M. de Vendôme et de M. le prince de Vaudémont sur les opérations ultérieures	204	//
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, du camp de Castagnaro, le 13 juin. — Situation des affaires à la gauche du Pô. — Il demande la permission de suivre son projet dans cette partie. — Il répond du succès. — Incertitude du projet sur le Trentin. — Inconvénients d'affaiblir l'armée en y envoyant un détachement. — Renforts que reçoit le général Vaubonne. — Efforts que doit faire l'empereur pour se soutenir en Italie. — Force actuelle de son armée et de celle des deux couronnes	204 à 207	//
Lettre de M. le prince de Vaudémont au roi, du camp de San-Benedetto, le 14 juin. — Il combat le système de M. le duc de Vendôme, et demande qu'on agisse, sans perdre de temps, à la droite du Pô. — Avantages qui résulteront de ce projet	207 à 209	//
M. le duc de Vendôme se rend au sentiment de M. le prince de Vaudémont. — Disposition qu'il fait pour le joindre sur la Secchia. — Détail sur la position des troupes qui restent à la gauche du Pô	209	//
Position des troupes de M. le prince de Vaudémont. — Il demande de l'infanterie à M. le duc de Vendôme. — Soupçons sur la fidélité des troupes du duc de Savoie	210	//

	Pages.	
Position des ennemis à la droite du Pô. — Le général Vaubonne campe à Bussolengo. — Il est renforcé de troupes et de recrues venant du Tyrol. — L'électeur de Bavière demande à M. le duc de Vendôme de faire avancer un corps de troupes dans le Tyrol, pour le joindre à celui qu'il doit y mener	211	//
Motifs qui engagent M. de Vendôme à s'y refuser jusqu'à ce qu'il ait décidé les affaires sur le Pô. — Dispositions qu'il fait, malgré cela, sur la frontière du Trentin	212	
Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, de Trianon, le 17 juin, sur les dangers que l'armée a courus lors de l'inondation formée par les ennemis. — Le roi lui permet de couper les digues de l'Adige. — Mesures qu'il doit prendre pour ne faire cette opération et n'agir sur la Secchia qu'avec la certitude du succès	212 à 215	//
M. le duc de Vendôme suspend son projet de la rupture des digues	215	//
Incertitude de la réussite de cette opération. — Il ne s'occupe plus que du projet de la Secchia. — Sa marche, fixée au 28, pour arriver à San-Benedetto le 5 juillet. — Difficultés qu'il aperçoit à attaquer les ennemis dans leur position. — Mouvements de troupes vers le Mincio. — Corps de treize escadrons destiné à rester sur cette rivière	216	//
M. le duc de Vendôme décampe le 27 de Castagnaro, pour aller à San-Pietro di Legnago. — M. de Vaubecourt lève les ponts de Zelo, et va camper à Castagnaro. — Détachements qui marchent le 27 pour aller attaquer le général Vaubonne à Bussolengo. — Retraite de ce général dans la vallée de l'Adige	217	//
M. le duc de Vendôme campe le 28 à Tomba, près de Vérone; le 29, à Isola della Scala; le 30, à Nogara. — Il y est joint par les troupes restées à Castagnaro sous les ordres de M. de Vaubecourt. — Inconvénients des retards dans l'exécution du projet d'attaque à la droite du Pô. — Dispositions faites par M. de Vaudémont	218	//
M. le duc de Vendôme abandonne ce projet pour se porter dans le Trentin. — Progrès de l'électeur de Bavière dans le Tyrol	219	//
Lettre de M. le comte de Medavi à M. de Chamillart, contenant des détails sur les chemins du Trentin	//	821
JUILLET.		
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, du camp de Nogara, le 1er juil-		

	Pages.	
let, pour rendre compte au roi des motifs qui l'engagent à tourner ses vues du côté du Trentin. — Il demande les ordres du roi sur la composition de ce détachement. — Précautions qu'il a prises pour les subsistances. — Opérations que pourra faire M. le prince de Vaudémont.....	220 à 222	//
Lettre de M. de Ricous à M. le duc de Vendôme, de Hall, le 25 juin. — Succès de M. l'électeur de Bavière dans le Tyrol. — Avantages qu'on peut en retirer pour accabler l'armée des impériaux en Allemagne. — Mesures à prendre pour faire la jonction avec l'électeur.....	//	824
État des troupes qui doivent marcher avec M. le duc de Vendôme.....	//	826
Nouvelles incertitudes de M. le duc de Vendôme sur l'exécution de son projet du Trentin.....	222	//
Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, de Marly, le 25 juin. — Inconvénients du mauvais succès de la tentative qu'il a faite à la gauche du Pô. — Avantages qu'on eût retirés si l'on eût agi du côté de la Mirandole, après avoir assuré le Mincio et la Secchia. — Nécessité de profiter immédiatement de la supériorité de l'armée des deux couronnes sur celle des impériaux. — Nouvelles de l'infidélité du duc de Savoie. — Mesures à prendre pour en prévenir les suites. — Cas dans lequel il doit désarmer les troupes de ce prince et les emprisonner dans des places de guerre.....	222 à 225	//
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, du camp de Nogara, le 2 juillet. — Il se justifie sur son entreprise à la gauche du Pô. — Il est prêt à marcher malgré les difficultés qu'il envisage. — Il demande les ordres du roi. — Il peut, sans inconvénient, attendre le 15 pour marcher vers le Trentin. — Mouvements que peuvent faire les ennemis pour se mettre en défense du côté de la Mirandole. — Dispositions que fait M. le duc de Vendôme pour être en état de marcher, soit de ce côté, soit vers le Trentin. — Son sentiment sur ce qui regarde le duc de Savoie. — Craintes qu'on doit avoir pour la Provence, si les flottes anglaise et hollandaise entrent dans la Méditerranée. — Moyens de garantir cette province et d'assurer par mer la communication de l'armée avec la France.....	225 à 229	//
L'armée marche le 4 de Nogara à Ponte-Possero; le 5, à Due-Castelli...	229	//
Troupes qui vont joindre M. le prince de Vaudémont. — Nombre de celles qui restent pour l'expédition du Trentin, si elle a lieu. — M. le duc de Vendôme se rend à San-Benedetto. — Ce général abandonne le projet du		

	Pages.	
Trentin pour celui de la Secchia. — Il demande au roi l'autorisation de couper les digues de l'Adige	230	
Il répond du succès de cette opération. — Avantages qu'elle procurera. — Avis de M. le prince de Vaudémont, conforme à celui de M. le duc de Vendôme. — Résolution que prend ce dernier général d'agir sans attendre les ordres du roi, et d'opérer, ou du côté du Trentin, ou du côté de la Secchia, suivant les mouvements des ennemis	231	//
Ordre positif qu'il reçoit d'envoyer dans le Tyrol un corps sous les ordres de M. de Besons, pour agir de concert avec l'électeur de Bavière. — Motifs qui ont déterminé le roi à suivre ce projet. — Sa majesté laisse à M. le duc de Vendôme la liberté de conduire lui-même ce secours à l'électeur	232	
État des troupes que le roi destine à joindre l'électeur de Bavière	//	827
Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, du 6 juillet. — Motifs qui déterminent sa majesté à envoyer un détachement de l'armée d'Italie à l'électeur de Bavière. — Avantages de ce projet. — Inconvénients de celui d'attaquer les ennemis sur la Secchia et le Panaro. — Nombre de troupes dont doit être composé le détachement qui sera commandé par M. de Besons	//	828
Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, du 8 juillet. — Sa majesté approuve le projet qu'il a formé de conduire lui-même le détachement qui doit joindre l'électeur de Bavière. — Il doit ensuite, aussitôt après la jonction, retourner à l'armée		830
Situation des troupes des ennemis dans le Trentin	232	
Difficultés que M. le duc de Vendôme aperçoit dans l'exécution du projet. — M. le prince de Vaudémont l'en détourne. — Résolution que prend M. le duc de Vendôme, de marcher lui-même dans le Tyrol, avec trente-deux bataillons et vingt-neuf escadrons. — Troupes qu'il laisse à M. de Vaudémont. — Détail des routes qu'on peut tenir pour se rendre dans le Trentin	233	
Dispositions de la marche de M. le duc de Vendôme. — M. de Senneterre s'empare des bateaux du lac de Garde. — Barques qu'on fait armer sur ce lac. — Les troupes qui marchent dans le Trentin se mettent en mouvement le 19 : M. de Vendôme par la rive gauche du lac de Garde, M. de		

	Pages.	
Medavi par la rive droite. — Arrivée de M. le duc de Vendôme à Rivoli et de M. de Medavi à Desenzano, le 22	234	//
Brescello capitule le 26. — Motifs qui engagent M. le duc de Vendôme à demander que cette place soit démolie	235	//
Capitulation de Brescello	/	836
État de la garnison de Brescello. — Le général Vaubonne revenu de nouveau dans le Trentin. — Force des ennemis dans cette partie. — Progrès de l'électeur de Bavière dans le Tyrol	235	//
M. le duc de Vendôme et M. de Medavi continuent leur marche	236	//
Lettre de M. de Mauroy à M. de Chamillart, du 27 juillet, contenant des détails sur le pays et sur les retranchements des ennemis dans la vallée de l'Adige	//	832
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, du camp d'Acqua-Negra, le 27 juillet. — Détail de l'affaire de Monte-Baldo. — Attaque des retranchements ennemis à Acqua-Negra	236 à 238	//
Position que prend M. le duc de Vendôme, après s'être rendu maître des retranchements des ennemis. — Marche de M. de Medavi de l'autre côté du lac. — Le général Vaubonne posté à Roveredo, près de Trente	238	//
Continuation de la marche de M. le duc de Vendôme. — Difficultés qu'il rencontre. — Sa position à Brentonico. — Communication qu'il établit avec le lac pour ses subsistances	239	//
Détails sur le pays en avant de Brentonico. — Investissement du château de Nago par MM. de Vaubecourt et de Bissy	240	//
Abandon de Torbole par les ennemis. — M. de Bissy s'empare de ce poste. — Troupes qui joignent M. de Vendôme à Brentonico	241	//
Attaque du château de Nago. — Prise de celui de Castelbarco, que M. de Vendôme fait raser. — Poste établi à Mori. — Son objet. — Continuation de l'attaque de Nago	242	//
M. de Medavi s'empare du château de Teno et arrive à Riva le 4 août	243	//
Lettre de M. le comte de Medavi à M. le duc de Vendôme et à M. de Chamillart; détail de sa marche	//	835
Le château de Nago se rend à discrétion le 4	243	//

	Pages.	
Incertitude de M. le duc de Vendôme sur le lieu où il devra faire sa jonction avec l'électeur	244	//
Motifs de son séjour au camp de Brentonico. — Représentations au roi sur l'établissement d'une communication avec l'électeur, après la jonction. —Destination des troupes du blocus de Brescello.—Une partie renforce le camp de San-Benedetto.—Changement dans la position de ce camp. —Troupes qui restent sur le Mincio	245	//
Détachement de cavalerie pour observer les ennemis du côté de Bussolengo. — Position de l'armée impériale. — Renforts qu'elle reçoit. — Inquiétudes qu'on en conçoit. — Nouvelle de l'arrivée prochaine des escadres anglaise et hollandaise dans la Méditerranée.— Engagements du duc de Savoie avec l'empereur. — Ordre que le roi envoie, en conséquence, à M. le duc de Vendôme, de rejoindre M. le prince de Vaudémont aussitôt après la jonction	246	//
Motifs qui rassurent M. le duc de Vendôme sur les renforts qu'ont reçus les ennemis et sur les soupçons d'infidélité de la part du duc de Savoie. — Siége d'Arco. — Détails sur ce château. — Troupes qui marchent le 6, tant pour cette opération que pour renforcer le camp de Brentonico	247	//
Arrivée de deux mille chevaux au camp du général Vaubonne. — Attaque du poste que les ennemis occupent à Ravazon.— Succès de cette entreprise	248	//
Investissement du château d'Arco le 8. — Nouveaux détails sur la force de ce poste	249	//
La ville d'Arco est emportée d'assaut dans la nuit du 8 au 9. — Tranchée ouverte devant le château le 10. — Continuation du siége. — Inquiétudes que donnent les paysans armés. — Exécution faite sur quelques villages, auxquels on met le feu	250	//
Retraite du général Vaubonne sous la ville de Trente. — M. de Vendôme transporte le quartier général à Riva. — Le château d'Arco se rend le 17.	251	//
Capitulation du château d'Arco, 17 août	//	839
État de ce poste. — Avantages qu'il procure. — Retranchements que les ennemis occupent sur les chemins du Tyrol. — Progrès de l'électeur de Bavière dans le Tyrol. — Dispositions de M. le duc de Vendôme pour se mettre en état de le joindre. — Troupes qu'il doit laisser à Arco, Riva, Torbole et Nago	252	

	Pages.	
Situation dans laquelle se trouve l'électeur de Bavière. — Mouvement qu'il désire de la part de M. le duc de Vendôme pour la jonction. — Postes que les ennemis occupent, depuis Trente jusqu'à Bolzano. — Motifs qui déterminent M. de Vendôme à s'avancer jusqu'à Brixen	253	//
M. de Senneterre s'empare le 20 du château de Drena. — M. de Vaudrey prend poste le 21 au pont de Sarca. — Succès remporté sur les ennemis	254	//
M. d'Imecourt s'empare le 22 du château de Tobolino. — M. le duc de Vendôme y fait faire un dépôt de vivres. — Mouvement du 23. — M. le duc de Vendôme s'avance à Sarca. — Troupes qui restent à Riva et à Dro. — Détachement qui se porte au château de Madruzzo abandonné par les ennemis	255	//
On s'empare des postes de Vezzano, Bozello, Vigolo et Terlago. — Le village de Ranzo attaqué et brûlé par les ennemis	256	//
Motifs qui empêchent M. le duc de Vendôme de s'avancer vers l'électeur de Bavière. — Incertitude sur la situation de ce prince. — M. le duc de Vendôme va s'établir à Vezzano avec un gros détachement d'infanterie et de cavalerie. — Troupes qu'il fait avancer à Cadine, sous les ordres de M. d'Imecourt. — Position des troupes de M. de Vaubonne sous Trente	257	//
Lettre de M. de Mauroy contenant des détails sur la ville de Trente	//	841
M. le duc de Vendôme reçoit ordre du roi de retourner en Lombardie, s'il tarde à recevoir des nouvelles de l'électeur	258	//
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, du camp de Vezzano, le 29 août. — Embarras dans lequel il se trouve pour l'exécution des ordres du roi relativement à la jonction. — Représentations à ce sujet. — Motifs qui doivent rassurer sur la situation de l'armée de Lombardie. — Il s'occupera à bombarder Trente en attendant de nouveaux ordres. — Nouvelles de l'abandon du Tyrol par l'électeur	258 à 260	//
Mesures que prend M. de Vendôme pour faciliter sa marche vers l'électeur	260	//
Lettre de M. de Mauroy, du 28 août, contenant des détails sur la reconnaissance du pays	//	841
Mouvement du 30. — Positions occupées par les troupes. — Détails sur le mont d'Ostrent et sur la ville de Trente	261	//

	Pages.	
SEPTEMBRE.		
Dispositions sur le mont d'Ostrent pour bombarder Trente.....	261	//
Nouvelle position que le général Vaubonne prend au-dessus et au-dessous de la ville. — L'électeur abandonne le Tyrol. — Dispositions de M. le duc de Vendôme pour retourner en Lombardie. — Précautions qu'il croit nécessaire de prendre pour prévenir l'infidélité du duc de Savoie..	262	//
Bombardement de Trente, qui commence le 6 septembre. — Différents postes des ennemis occupés.....	263	//
La confirmation de la retraite de l'électeur de Bavière fait prendre à M. de Vendôme la résolution de ramener promptement l'armée en Lombardie.	264	/
M. de Besons est envoyé à San-Benedetto pour faire, avec M. le prince de Vaudemont, les dispositions relatives au retour de l'armée sur le Pô et la Secchia. — Renforts que reçoit le général Vaubonne. — Mouvements qu'il fait pour donner des inquiétudes. — Ses détachements repoussés.	265	/
Reconnaissance du poste de Zambona.—Fin du bombardement de Trente, le 8. — L'artillerie arrive à Vezzano le 9.....	266	/
Sentiment de M. le duc de Vendôme à l'égard du duc de Savoie. — Sa sécurité sur la situation des affaires sur la Secchia le détermine à ne point précipiter la marche de l'armée. — Changements que les ordres du roi occasionnent dans ces dispositions. — Infidélité du duc de Savoie. — Projet qu'a formé le roi de faire agir les troupes du Trentin contre les états de ce prince.....	267	/
Nécessité de faire avancer en même temps un corps sur la frontière du Dauphiné et de désarmer les troupes du duc de Savoie. — Les troupes de Cadine et de Brentonico se rassemblent le 14.....	268	//
Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, de Marly, le 6 septembre. — Sa majesté lui renouvelle l'ordre de ramener diligemment l'armée en Lombardie.....	/	842
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, du camp de Riva, le 13 septembre, pour justifier sa conduite aux yeux de sa majesté.....	/	844
L'armée se met en marche pour retourner sur la Secchia.....	269	/
M. le duc de Vendôme s'embarque à Riva et arrive à San-Benedetto le 15. Situation de l'armée sur la Secchia.....	270	//

	Pages.	
Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, de Marly, le 10 septembre. — Instructions sur la guerre qui se prépare en Savoie	270 à 273	//
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, du camp de San-Benedetto, le 17 septembre. — Précautions à prendre pour désarmer les troupes du duc de Savoie. — Dispositions en conséquence	273 à 275	//
M. le prince de Vaudémont quitte l'armée le 16. — Dispositions relatives au désarmement des Piémontais	275	//
Détail sur la marche de l'armée jusqu'à son arrivée à Desenzano le 24. — Troupes qui restent dans les châteaux à la tête du lac de Garde, sous les ordres de M. de Medavi. — Mouvements des ennemis dans cette partie	276 à 278	//
Lettre de M. de Medavi, du 22 septembre, contenant des détails sur le pays à la tête du lac de Garde et les postes qu'il occupe	//	845
La cavalerie part pour le Milanais. — Marche de l'infanterie vers le camp de San-Benedetto, où elle arrive le 28	278	//
Désarmement des troupes du duc de Savoie	279	//
Elles doivent rester prisonnières jusqu'à ce qu'on puisse les faire embarquer pour passer en France. — Motifs qui engagent M. le duc de Vendôme à les faire escorter par dix-huit bataillons et neuf escadrons. — Dispositions générales pour faire arriver les troupes, le 15 octobre, sur la frontière de Savoie. — Abandon des châteaux de la tête du lac de Garde	280	//
État des troupes destinées à opérer en Piémont	//	848
Troupes qui doivent rester sur la Secchia pendant les opérations de M. le duc de Vendôme en Piémont. — Motifs qui l'engagent à laisser cette partie en force. — Troupes qui doivent rester sur le Mincio et à Mantoue, sous les ordres de M. de Praslin. — Mouvement des troupes qui doivent se porter sur la frontière du Piémont	281	//
Le général Vaubonne rejoint l'armée impériale sur la Secchia. — Nouvelles dispositions de M. de Stahremberg pour envoyer des troupes au secours du royaume de Naples. — Arrivée de la flotte anglaise et hollandaise sur la rade de Livourne. — L'archiduc Charles déclaré roi d'Espagne par l'empereur et ses alliés. — Mauvaises dispositions des Vénitiens envers les deux couronnes. — Craintes que ces circonstances font concevoir à		

	Pages.	
M. le duc de Vendôme pour le projet de porter la guerre dans le Piémont	282	//
OCTOBRE.		
M. le duc de Vendôme se rend à Pavie. — M. le prince de Vaudémont l'y rejoint et va ensuite reprendre le commandement de l'armée sur la Secchia	283	//
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, de Pavie, le 12 octobre. — Arrivée des troupes sous Pavie. — Dispositions pour mener l'armée sur la Sesia. — Interruption de la correspondance avec M. de Phelippeaux, ambassadeur du roi à Turin. — Levée de mille hommes de milices dans le Montferrat et d'un corps de montagnards dans l'état de Gênes. — Projet de M. le duc de Vendôme pour ses opérations en Piémont. — Il demande un renfort de dix bataillons et quinze escadrons. — Moyens de faciliter le siége de Turin. — Échange de M. de Barbesières, fait prisonnier au commencement de la campagne. — Arrivée de M. de Medavi à Desenzano. — M. le duc de Vendôme demande des munitions et vingt pièces de canon de siége. — Inconvénient de fournir des recrues aux troupes en les dispensant de les faire elles-mêmes	283 à 288	//
Mouvements des troupes le 14, pour se porter sur la Sesia	288	//
Intentions du roi en faisant avancer son armée vers les états du duc de Savoie. — Troupes qui doivent arriver sur la frontière du Dauphiné. — Assemblée de l'armée sur la Sesia, le 16. — Le quartier général à Candia	289	//
Démarches de M. le duc de Vendôme auprès du duc de Savoie. — Réponse équivoque de ce prince. — Ordre que reçoit M. le duc de Vendôme d'agir hostilement contre lui lorsqu'il se sera expliqué. — Nouvelles troupes qui doivent se rendre sur la frontière de Dauphiné. — M. le maréchal de Tessé doit les commander et entrer en Savoie	290	//
L'intention du roi est que M. le duc de Vendôme ne fasse le siége de Turin qu'au commencement de la campagne suivante. — Projet de former alors deux armées, l'une pour le Piémont, l'autre pour la Secchia. — Inconvénients que trouve M. le duc de Vendôme à différer le siége de Turin	291	//
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, de Casal, le 20 octobre. — Sa cor-		

	Pages.	
respondance avec le ministre du duc de Savoie.—Dispositions pour entrer en Piémont. — Avantage de faire le siége de Turin. — Renforts que demande M. de Vendôme. — Mouvements qu'il fera pour favoriser la jonction. — Il insiste pour le siége de Turin. — Inutilité de toute autre opération pour réduire le duc de Savoie. — Arrivée d'une partie des troupes de M. de Medavi à San-Benedetto.....	291 à 294	//
Lettre de M. le marquis de Saint-Thomas à M. le duc de Vendôme, de Turin, le 19 octobre. — Mécontentement qu'éprouve le duc de Savoie du désarmement de ses troupes. — Ce prince prétend traiter directement avec le roi.....	//	848
Réponse de M. le duc de Vendôme, du 20 octobre. — Il demande que le duc lui fasse la remise de deux places et agisse avec plus d'égards envers M. Phelippeaux.....	//	849
Conduite du duc de Savoie.....	294	//
Dans la nuit du 19 au 20 une partie de l'armée impériale passe la Secchia. — Un détachement de deux mille chevaux prend le chemin de Reggio. — Mouvement de l'armée du roi pour s'opposer à la marche des impériaux. — Leur retraite sur la Concordia.....	295	//
Motifs qui ont empêché M. de Saint-Fremont de les attaquer. — Dispositions que fait M. de Besons. — Détachement à la suite des deux mille chevaux des ennemis.....	296	//
Troupes que M. le duc de Vendôme fait marcher à Alexandrie, laissant à M. de Vaubecourt le commandement de l'armée sur la Sesia.....	297	//
Mouvements destinés à barrer aux ennemis le chemin du Piémont. — Mauvaises manœuvres de M. le prince de Vaudémont et de M. de Besons.....	298	//
Le détachement des ennemis commandé par le général Visconti marche vers le Parmesan. — Rappel du détachement de M. de Murcey. — Motifs qui engagent M. de Vaudémont à se renforcer sur la Secchia.....	299	//
Le reste de la cavalerie du camp de Monzambano se replie sur Goito. — Dispositions que fait M. de Vaudémont pour défendre de préférence la basse Secchia, et non pas les châteaux de Carpi. — *Note.* Dépérissement des troupes. — Supériorité de celles des ennemis. — Continuation de la marche du détachement des ennemis, dirigé sur San-Sebastiano.....	300	//

	Pages.	
Dispositions de M. le duc de Vendôme pour s'opposer à son passage	301	//
Combat de San-Sebastiano, le 25 octobre, entre le détachement des ennemis et les troupes du roi, conduites par M. le duc de Vendôme	302	//
Détail de cette affaire	302 et 303	
Retraite des ennemis sur Gênes, et ensuite sur la rivière du Levant. — Troupes que M. le duc de Vendôme envoie à leur suite	304 et 305	//
Détachements qui ont marché sur Acqui et Cairo. — *Note* sur la perte des ennemis au combat de San-Sebastiano	306	//
Le duc de Savoie s'avance jusqu'à Montaldo, pour favoriser le passage du détachement des impériaux. — Nouveaux renforts que le roi doit envoyer en Italie. — M. le duc de Vendôme autorisé à faire le siége de Turin. — Position qu'il doit prendre en attendant les renforts	307	//
NOVEMBRE.		
M. le duc de Vendôme se rend de Serravalle à Alexandrie. — Dispositions qu'il fait pour prendre des quartiers dans l'Astesan	308	
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, d'Alexandrie, le 2 novembre. — Dispositions relatives au siége de Turin. — Avantages d'hiverner dans l'Astesan. — Nécessité de se rendre maître d'Asti. — Troupes envoyées pour couvrir le Novarrais. — Gênes indiqué pour le lieu du débarquement des recrues. — M. de Vendôme se chargera de faire les remontes de la cavalerie. — Conduite que M. le prince de Vaudémont doit tenir sur la Secchia. — Retraite du duc de Savoie, de Montaldo à Turin	308 à 311	//
Mouvement des troupes restées à Serravalle pour Alexandrie. — Corps détaché aux ordres de M. d'Estaing, pour couvrir le Novarrais et la Lumeline. — Mouvement des troupes, le 6, pour aller prendre des quartiers dans l'Astesan. — La garnison d'Asti se retire à Villa-Nova d'Asti. — Troupes que M. le duc de Vendôme fait entrer dans cette place. — *Note.* Amnistie pour les déserteurs. — Mesures que prend M. le duc de Vendôme pour les remontes de la cavalerie	312	
L'armée se porte le 10 à Villa-Nova d'Asti. — Un détachement chasse les ennemis de Riva di Chieri. — Motifs qui empêchent M. le duc de Vendôme d'occuper ce poste et celui de Villa-Nova d'Asti. — Position qu'il se détermine à prendre	313	//
L'armée va camper le 14 à Castel-Novo, près du Belbo. — Les ennemis		

	Pages.	
chassés des hauteurs qui dominent Castel-Novo. — Montafia et Passerano occupés le 15. — Paysans qui se soumettent	314	//
Inquiétudes que M. le duc de Savoie cherche à donner à M. le duc de Vendôme. — Détachements envoyés par M. le prince de Vaudémont, pour empêcher les ennemis de regagner la Secchia	315	//
Le détachement des impériaux marche vers Gênes et arrive à Cairo malgré les troupes des deux couronnes. — État dans lequel il est réduit. — Mauvaise manœuvre de M. de Langallerie, à Sarzana	316	//
M. le duc de Vendôme décampe de Castel-Novo le 24. — Il mène l'armée à Coconato. — Troupes piémontaises qu'elle rencontre sur sa marche. — Retranchements faits à différents châteaux entre Asti et le Pô. — L'armée va camper le 28 à Chiusano. — Troupes qui vont prendre leurs quartiers dans le Montferrat. — Les troupes envoyées à Acqui rejoignent l'armée. — Le gros de l'armée marche le 29 à Asti, et le reste des troupes part le 30 pour aller prendre ses quartiers entre le Tanaro et le Belbo	317	//
Celles du Novarrais et de la Lumeline entrent aussi dans leurs quartiers	318	//
État des quartiers dans l'Astesan, 30 novembre	//	850
État des quartiers dans le Novarrais et la Lumeline, 30 novembre	//	852
Craintes de M. le prince de Vaudémont pour la Secchia. — Supériorité des ennemis	318	//
Avantages de leur position. — Difficulté de soutenir celle de l'armée des deux couronnes. — Détail à ce sujet. — Dépérissement des troupes	319	//
État de la cavalerie de l'armée de M. le prince de Vaudémont	//	853
Motifs qui font préférer à M. le prince de Vaudémont la conservation de la basse Secchia et du Pô, à celle de la haute Secchia. — Difficultés pour défendre en même temps ces deux parties	319	//
Lettre de M. le prince de Vaudémont au roi, de San-Benedetto, le 29 octobre. — Dépérissement des troupes. — Supériorité des ennemis. — Motifs qui déterminent M. le prince de Vaudémont à ne faire aucun mouvement avant l'éloignement des ennemis. — Renforts qui doivent leur arriver du Tyrol	//	854
Nouveaux ouvrages que M. le prince de Vaudémont fait faire sur la basse		

Pages.

Secchia. — Mesures qu'il prend pour retarder les entreprises des ennemis sur le haut de cette rivière, et se donner le temps d'aller les combattre sur le Tassone 320

Les ennemis font baraquer leur armée le 10 novembre. — Nouvelles inquiétudes de M. le prince de Vaudémont et de M. de Besons. — Le premier demande au roi à se retirer à Milan, et M. de Besons à servir dans une autre armée 321

M. le prince de Vaudémont se détermine à faire baraquer l'infanterie et cantonner la cavalerie. — Les ennemis passent la Secchia au pont de la Concordia. — Manœuvres de M. de Saint-Fremont pour s'opposer aux progrès des ennemis. — Retraite de ces derniers. — Objet de leur mouvement 322

M. le prince de Vaudémont rappelle M. de Saint-Fremont. — Inquiétudes de M. le prince de Vaudémont pour la Secchia et le Mincio 323

Il se détermine à laisser l'armée dans sa position. — Il fait baraquer l'infanterie et cantonner la cavalerie. — Détail de la distribution des troupes 324

Le pont de San-Giacomo remonté à San-Benedetto. — Succès de l'armée du roi en Allemagne. — Influence qu'ils peuvent avoir sur les affaires d'Italie. — Occupation d'une partie de la Savoie par M. le maréchal de Tessé 325

M. le prince de Vaudémont part pour Milan et laisse le commandement à M de Besons. — M. de Vendôme reçoit ordre du roi de se rendre sur la Secchia, et de laisser à M. le grand-prieur le commandement de l'armée de Piémont 326

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, du 20 novembre. — Sa majesté lui ordonne de se rendre, sans perdre de temps, sur la Secchia. — Inquiétudes que donnent à sa majesté les craintes que témoignent MM. de Vaudémont et de Besons. — Détails sur le pont de Quistello ..... 326 à 329

Situation de M. de Vendôme en Piémont. — Projet qu'il forme pour la jonction des troupes commandées par M. de Tessé. — Résolution où il est de combattre le duc de Savoie ..... 329 à 330

DÉCEMBRE.

M. le duc de Vendôme part d'Asti le 4, pour se rendre à Milan et ensuite

	Pages.	
sur la Secchia. — Embarquement des prisonniers piémontais pour passer en France	330	
La cour permet de faire servir dans les régiments français ceux qui ne sont pas nés sujets du duc de Savoie. — M. le duc de Vendôme rassure le roi sur la défense de la Secchia	331	
Sécurité que permettent les entreprises des ennemis sur le Piémont. — Mauvaises dispositions de M. de Vaudémont et de M. de Besons. — Mouvement du duc de Savoie, du côté d'Albe. — Dispositions de M. le grand-prieur. — Retraite du duc	332	
Mouvement des ennemis sur la Secchia et le Pô. — Dispositions de MM. de Besons, de Praslin et de Saint-Fremont. — Nouveaux ouvrages que ce dernier fait faire sur les canaux de Carpi et entre la Secchia et le Panaro. — Confiscation des biens et états du duc de Modène, au profit du roi	333	
Ses sujets prêtent le serment de fidélité. — Motifs qui ont déterminé le roi à agir ainsi. — Dispositions des ennemis pour passer la Secchia. — Troupes envoyées contre eux. — Retraite des ennemis. — Arrivée de M. le duc de Vendôme à San-Benedetto le 17	334	//
Nouveaux mouvements de la part des ennemis. — Troupes que M. le duc de Vendôme fait marcher sur le Mincio. — Dispositions de celles qui restent sur la basse Secchia. — La partie de Carpi renforcée de douze bataillons. — Le roi déterminé à déclarer la guerre au duc de Savoie. — M. le maréchal de Tessé destiné à commander les troupes en Lombardie; M. le duc de Vendôme en Piémont; M. le duc de la Feuillade en Savoie et en Dauphiné. — M. le duc de Vendôme se plaint de cette disposition	335 et 336	
Il demande à rester en Lombardie. — Dépérissement des troupes. — Nombre des recrues qui passeront, au mois de mars, en Italie. — Le roi laisse à M. de Vendôme le choix du commandement en Piémont ou en Lombardie. — M. le grand-prieur destiné à aller commander en Languedoc à la place de M. de Montrevel	337	//
Nouvelles du prochain passage de la Secchia par les ennemis. — Dispositions que M. le duc de Vendôme fait en conséquence. — Les ennemis commencent à passer la Secchia le 24 à la Concordia. — Détachement commandé par MM. de Vaudrey et de Maulevrier, qui passe la Secchia près de Bondanello	338	//

	Pages.	
Succes de la manœuvre de M. de Maulevrier.	339	"
Marche des ennemis et mouvements de M. le duc de Vendôme pour s'opposer à leurs progrès. — Position des deux armées sur les canaux de Carpi. — Motifs qui empêchent M. le duc de Vendôme d'attaquer les ennemis.	339 et 340	"
Les ennemis vont camper le 20 sur le haut du canal de Carpi, et abandonnent la Secchia le 28. — Quistello occupé par les troupes françaises. — Arrivée des troupes venant du Mincio. — Conjectures de M. le duc de Vendôme sur les projets des ennemis. — Ses dispositions les empêchent d'entrer en Piemont. — Envoie des ordres pour faire occuper la Stradella.	341	"
M. le duc de Vendôme se porte le 29 à Coreggio; le 30, à Reggio. — Les ennemis passent le Crostolo et se dirigent vers le Parmesan. — Force de leur armée. — Troupes qu'ils ont laissées dans le Mirandolais et le Mantouan. — Troupes françaises qui restent sur la Secchia et le Mincio.	342	"
Etat des troupes impériales qui ont passé la Secchia.	"	856
Etat des troupes impériales restées en Lombardie.	"	857
Etat des régiments impériaux restés en Lombardie.	"	858
Les ennemis campent sur le Taro le 30. — M. le duc de Vendôme arrive à Parme le lendemain. — Retranchement destiné à empêcher les ennemis de faire leur retraite vers la Secchia.	343	"
JANVIER 1704		
M. le duc de Vendôme se met en mouvement le 1er janvier, pour se porter à Plaisance.	343	"
M. de Sartirane va occuper la Stradella avec deux cents hommes. — Il envoie le reste de ses troupes à Tortone. — M. d'Estaing est prévenu par les ennemis. — La Stradella bloquée. — Manœuvre de M. d'Estaing pour devancer les ennemis sur la Scrivia. — Troupes que M. le grand-prieur fait marcher à Tortone. — L'armée ennemie arrive le 3 devant la Stradella.	344	"
Le château se rend le 4 au matin. — L'armee continue sa marche sur Voghera. — M. de Lautrec remporte un avantage sur l'arrière-garde des ennemis. — Arrivée de l'armée française devant la Stradella le 4. — M. le duc de Vendôme chasse les ennemis des retranchements.	345 et 346	"

	Pages.	
L'armée part de la Stradella le 4, et arrive le 8 à Serravalle.—Les ennemis à l'abbaye del Bosco; M. d'Estaing derrière la Bormida; M. de Bissy à Alexandrie.—Détachement que M. le grand-prieur fait marcher à Acqui. — Les ennemis se présentent le 9 devant Castellaccio. — Ils sont arrêtés par M. le grand-prieur et retournent à leur camp del Bosco.....	347	//
Mouvement des ennemis vers Castel-Novo. — Manœuvre de M. le grand-prieur pour les observer. — Troupes qu'il laisse à M. d'Estaing. — Il renvoie le reste à l'armée, et retourne à Asti. — M. le duc de Vendôme se porte le 10 à Francavilla, où il fait camper la première ligne; la deuxième à Pastorana; l'avant-garde et toute la cavalerie à Capri. — Pont jeté sur l'Orba, et détruit par les eaux. — Retard que cet accident occasionne dans la marche des troupes. — Passage de la Bormida par les ennemis le 11. — Attaque de leur arrière-garde à Castel-Novo, le même jour.....	348	
Combat de Castel-Novo. — Détail de cette action.....	349	
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, du 12 janvier, contenant le détail du combat de Castel-Novo.....	//	858
Position des armées respectives sur les deux bords de la Bormida, après le combat. — Les ennemis marchent le 12 vers Acqui. — Obstacles qui s'opposent à ce que M. le duc de Vendôme passe la rivière pour les attaquer. — Il va camper à Castel-Spino, et fait remonter à Castellaccio le pont d'Alexandrie. — M. de Bissy part de cette ville pour joindre M. le grand-prieur à Asti.....	350	
Mouvement des ennemis en Lombardie. — Bastiglia et Buonporto attaqués. — M. de Saint-Fremont part le 12, avec un détachement, pour la Secchia. — M. le duc de Vendôme ne passe la Bormida que le 15. — Il va camper à Corticella. — Les ennemis campent dès le 14 à Canetti, près de Nizza della Paglia. — Acqui refuse de se rendre. — M. le duc de Vendôme cherche à barrer le passage aux ennemis.....	351	
M. de Bouligneux se rend maître des châteaux de Castigliole et de Colosso. — M. de Vaubecourt va camper à Isola et à Castigliole. — Les ennemis se joignent au duc de Savoie. — L'armée arrive le 16 à Isola. — Le 17 M. de Vaubecourt quitte l'armée avec les troupes destinées à hiverner dans le Montferrat-Mantouan.....	352	//
M. d'Estaing se rend dans le Novarrais et la Lumeline. — Mouvement des		

	Pages.	
ennemis sur Chieri. — L'armée de M. le duc de Vendôme décampe de Castigliole le 18, pour aller prendre des quartiers d'hiver. — Renforts envoyés à M. de Saint-Fremont. — Composition de ce corps et de l'armée du Piémont. — Prise de Bastiglia et de Buonporto par les ennemis. — *Note* à ce sujet	353	//
État des quartiers de l'armée du Piémont	//	860
Conjectures de M. le duc de Vendôme sur la jonction des impériaux avec le duc de Savoie. — Mouvement du duc de Savoie vers le Montferrat. — Il arrive le 19 à Coconato	354	//
Le 20 il occupe Murisengo. — Les impériaux à Coconato. — Troupes que M. le duc de Vendôme rassemble le 20 à Rinco et à Villa-Deati	355	//
Position des deux armées, en présence l'une de l'autre. — Diversion du duc de Savoie sur le poste de Montafia, sans effet. — Les ennemis décampent le 24 et le 25. — Ils passent le Pô à Verue	356	//
Troupes que M. le duc de Vendôme fait marcher à la suite des ennemis. — Obstacles qui l'empêchent de les attaquer. — Changement dans la disposition de ses quartiers. — L'armée décampe le 26. — Le quartier général s'établit à Casal	357	//
État de la nouvelle position des quartiers, le 26 janvier	//	861
Le duc de Mantoue demande à passer en France. — Inquiétude de M. d'Estaing sur le mouvement d'un corps des ennemis qui passe la Sesia. — Il se rassemble à Novarre, et est renforcé de quelques troupes	357	//
Position que prennent les ennemis entre le Pô, la Sesia et la Doire-Baltée. — Ils retranchent Villa-Nova et occupent Verceil. — Ligne que M. le duc de Vendôme fait construire sur l'Agogna et la Sesia, pour couvrir le Milanais. — Détails sur la direction de cette ligne	358	//
Projet de la ligne sur la Sesia	//	862
Distribution générale des troupes. — État des troupes qui sont dans la Lombardie	//	864
État des affaires en Lombardie. — Arrivée de M. de Saint-Fremont, le 28, à Reggio. — Il reprend Bastiglia, Buonporto, Quistello et tous les postes de la Secchia	359	//
Note sur le motif du séjour de M. le maréchal de Tessé à Milan. — Peu		

	Pages.	
d'union entre lui et M. le duc de Vendôme. — Quartiers que prennent les troupes de M. de Saint-Fremont. — Emplacement de celles des ennemis en Lombardie. — Leur force	360	//
État des troupes impériales et de leurs quartiers	//	865
Considérations générales sur cette campagne. — Le système de la guerre changé. — Difficultés qu'on doit éprouver pour le plan de la campagne suivante et pour la jonction des secours qui doivent passer en Italie. — M. de la Feuillade s'empare de la Maurienne et de la Tarentaise. — Motifs qui engagent à remettre au volume suivant les détails relatifs au plan de la campagne. — Continuation des opérations du reste de l'hiver	360 et 361	//
FÉVRIER.		
M. le maréchal de Tessé rappelé d'Italie, et destiné par la cour à conduire à l'armée les renforts et les recrues assemblés en Dauphiné et en Savoie. — M. le grand-prieur doit commander en Lombardie	361	//
Il se rend, en conséquence, le 17 février, à Modene. — M. le maréchal de Tessé part pour aller en Dauphiné. — Préparatifs du siége de Turin. — Alexandrie, Casal et Pavie, dépôts principaux. — Travaux que fait faire M. le duc de Vendôme pour la sûreté de ses quartiers. — Il demande que les recrues soient envoyées à l'armée par le pays de Gênes et par mer. — Il se charge des remontes de la cavalerie	362	//
Travaux de la ligne de l'Agogna et de la Sesia	363	//
Disposition des troupes et des travailleurs	//	866
Mouvement des ennemis sur la haute Sesia et sur le Pô, dans les environs de Casal et de Verue. — Ils sont repoussés de tous côtés	363	//
Motifs qui engagent à ne point continuer la ligne de l'Agogna, depuis Nicorvo jusqu'à Romagnano, et à se borner à occuper les châteaux qui sont dans cette partie, sur la rivière	364	//
MARS.		
M. d'Estaing s'empare le 11 des châteaux de Rosasco et de Robbio. — Vingt compagnies de grenadiers de l'armée du Piémont passent en Lombardie. — Projet sur Revere	365	/
Motifs qui obligent d'en suspendre l'exécution. — Attaque et prise de la		

	Pages.	
Concordia. — Importance de ce poste pour couvrir le Carpesan et le Modenais	366	//
Dispositions que fait M. le grand-prieur pour l'occuper avec sûreté	367	//
Prise du château de Sestola dans la Garfagnana. — *Note.* Négociation du pape pour engager le duc de Modène à livrer sa forteresse de Monte-Alfonso dans la Garfagnana, et à faire prêter au roi le serment de fidélité par les peuples de cette province. — Négociation de M. de Saint-Fremont avec le duc de la Mirandole, qui soumet ses etats à l'autorité de la France et de l'Espagne	368	//
Traité du duc de la Mirandole	//	867
Manifeste du duc de la Mirandole	//	870
Le roi suspend la ratification du traité. — Le duc de la Mirandole et le prince de Castiglione se rendent à l'armée. — Ils font armer leurs sujets pour partager les opérations de M. le grand-prieur	369	//

ALLEMAGNE.

OPÉRATIONS SUR LE RHIN.

Récapitulation des opérations de l'armée du Rhin avant le départ de M. le maréchal de Villars pour la Bavière. — Composition de l'armée du Rhin. — M. le maréchal de Tallard destiné à la commander sous les ordres de M. le duc de Bourgogne	371 et 372	
AVRIL.		
M. le maréchal de Tallard passe le Rhin le 20 pour seconder l'entreprise de M. le maréchal de Villars sur les lignes de Bühl. — Il repasse le Rhin le 25, et campe à Schiltigheim. — Vues de M. le maréchal de Tallard sur Vieux-Brisach	373	//
Motifs qui engagent le roi à différer cette entreprise. — Ses instructions à M. de Tallard	374	//
Mémoire de M. le maréchal de Tallard, du 9 avril. — Motifs qui doivent déterminer au siége de Brisach, de préférence à toute autre entreprise, et à le commencer le 15 mai	873	

	Pages.	
Lettre du roi à M. le maréchal de Tallard, du 16 avril, pour approuver son projet et lui faire connaître la nécessité d'en différer l'exécution. — Dispositions qu'il doit faire en attendant le moment d'agir	//	876
Lettre du roi à M. le maréchal de Tallard, du 27 avril, contenant des détails plus particuliers sur ces objets	//	878
M. le maréchal de Villars se met en marche le 27 pour passer les montagnes Noires et joindre l'électeur de Bavière. — M. le maréchal de Tallard ajourne l'entreprise du siége de Vieux-Brisach	374	//
Lettre de M. le maréchal de Tallard au roi, du 29 avril, sur ce sujet, et pour demander à sa majesté de faire remplacer les armes qu'il a fournies à M. le maréchal de Villars. — Il demande à être informé du nombre de troupes qui doivent le joindre, et des routes qu'elles tiendront	//	879
Succès de M. le maréchal de Villars. — Sa jonction prochaine avec l'électeur de Bavière. — M. le maréchal de Tallard se rend au camp d'Offenbourg le 30, et va camper à Suntheim le 5 mai. — Il y rassemble vingt-sept bataillons et quarante-quatre escadrons	375	//
MAI.		
Motifs qui déterminent M. le maréchal de Tallard à ne faire aucun mouvement relatif au siége de Brisach	375	//
Difficulté qu'éprouve M. le maréchal de Tallard pour se procurer des farines et des grains. — Mauvais état des troupes que lui a laissées M. le maréchal de Villars. — Compagnies qu'il forme avec les soldats de l'armée de M. le maréchal de Villars restés dans les hôpitaux, et les recrues destinées pour la même armée	376	//
Inaction du prince de Bade dans les lignes de Bühl. — Troupes qu'il a détachées pour s'opposer au passage de M. le maréchal de Villars. — Détachements qu'il a envoyés sur la Lauter. — Courses de ses hussards sur la Bruche. — Succès du mouvement de MM. de Rosel et de Lisle pour s'opposer à leurs tentatives sur Molsheim et Mutzig. — Troupes envoyées pour soutenir ces deux postes. — Motifs qui empêchent le roi de se décider sur le choix des opérations	377	//
Conditions auxquelles sa majesté permet à M. le maréchal de Tallard d'entreprendre le siége de Brisach. — Troupes qu'elle l'autorise à tirer des		

	Pages.	
garnisons pour cette opération. — Représentations de M. le maréchal de Tallard sur l'insuffisance des troupes qui lui sont destinées.....	378	//
Nombre de troupes qu'il juge nécessaire pour remplir ces différents objets. — Il propose de différer le siége de Brisach et de renforcer son armée de quinze bataillons des troupes qui sont en Languedoc ou à l'armée d'Italie. — Impossibilité de garantir la frontière de la contribution.....	379	
Lettre du roi à M. le maréchal de Tallard, de Marly, le 17 mai. — Sa majesté approuve l'ajournement du siége de Brisach. — Résultats de la jonction de M. le maréchal de Villars avec l'électeur de Bavière. — Motifs qui empêchent sa majesté de retirer des troupes du Languedoc. — Benfort de l'armée de Flandre, qui marchera sur la Moselle, si les ennemis se portent sur cette rivière ou sur la Sarre. — Prochain départ de monseigneur le duc de Bourgogne pour l'armée.....	379 à 382	
Motifs qui déterminent M. le maréchal de Tallard à faire repasser le Rhin à l'armée avant l'arrivée de monseigneur le duc de Bourgogne.....	382	//
Il demande les intentions du roi sur l'entreprise de Brisach. — Garnisons de Thionville et du Fort-Louis renforcées d'un bataillon. — L'armée passe la Kintzig le 27. — Sa position sur cette rivière.....	383	//
Motifs qui engagent M. le maréchal de Tallard à différer de passer le Rhin. — Passage de hussards ennemis à travers la Lorraine. — Représentations du roi au duc de Lorraine.....	384	//
Lettre du roi à M. le maréchal de Tallard, de Versailles, 29 mai. — Sa majesté se décidera sur les opérations après l'arrivée de monseigneur le duc de Bourgogne. — Précautions que doit prendre M. le maréchal de Tallard pour se mettre en état de faire le siége de Vieux-Brisach dans le mois d'août.....	384 à 386	
Mouvements des ennemis dans les lignes de Bühl. — Ils établissent de nouveaux retranchements.....	386	
JUIN.		
L'armée repasse le Rhin le 3. — Elle va camper à Hördt. — Le prince de Bade va rejoindre le comte de Stirum avec une partie de ses troupes. — Il laisse au général Thungen le commandement de celles qui restent.	386	//
M. le maréchal de Tallard donne à M. de Villars avis du départ du prince		

	Pages.	
de Bade et de l'arrivée d'un renfort aux environs de Francfort. — M. le maréchal de Tallard lève le pont de Rheinau et retire les troupes qui occupent ce poste. — Les ennemis abandonnent la Lauter, Weissembourg et Lauterbourg. — Troupes que M. le maréchal de Tallard fait marcher le 6 à Haguenau, sous les ordres de M. de Joffreville. — M. le maréchal de Tallard va au-devant de monseigneur le duc de Bourgogne. — Troupes restées dans les lignes de Bühl	387	»
Incertitude de monseigneur le duc de Bourgogne et de M. le maréchal de Tallard sur le choix des opérations. — Nombre des troupes qui composent l'armée	388	
Ordre de bataille de l'armée du Rhin, 6 juin	»	883
Lettre de M. le maréchal de Tallard au roi, de Strasbourg, le 8 juin. — Parti qu'il propose pour profiter de l'affaiblissement des ennemis sur le Rhin	388 à 393	»
Arrivée de monseigneur le duc de Bourgogne au camp de Hördt le 9, et à Haguenau le 10. — Il rassemble l'armée sous cette ville. — Troupes des ennemis restées dans les lignes de Bühl et sur le Rhin	393	»
Le 11 l'armée va camper sur la Sultz. — Détail de la marche du prince de Bade. — Le 13 l'armée va camper à Schleithal. — Rasement des lignes. — Weissembourg et Lauterbourg occupés. — Détachements qui se portent dans le Palatinat et dans l'évêché de Spire	394	»
Indécision de monseigneur le duc de Bourgogne sur le siége de Brisach ou celui de Landau. — Troupes que sa majesté destine à renforcer l'armée. — Importance de l'établissement d'une correspondance avec M. le maréchal de Villars	395	
Résolution que prend monseigneur le duc de Bourgogne d'assiéger Brisach. — L'époque du mouvement des troupes fixée au 20 juillet. — Préparatifs qui se font en conséquence	396	»
Lettre de monseigneur le duc de Bourgogne au roi, du camp de Schleithal, le 17 juin. — Motifs qui doivent engager à donner la préférence au siége de Brisach. — Inconvénients du siége de Landau	396 à 398	
Lettre de M. le maréchal de Tallard au roi, du camp de Schleithal, le 17 juin, sur le même sujet. — Il demande que les renforts qui doivent rejoindre l'armée arrivent en juillet	398 à 402	»
État de l'infanterie qui doit composer l'armée		884

	Pages.	
Etat des troupes qui doivent composer les garnisons	"	884
Lettre du roi à monseigneur le duc de Bourgogne, de Marly, le 22 juin, pour approuver l'entreprise du siége de Brisach. — Époque à laquelle les six bataillons de la garnison de Bonn seront rendus à Metz. — Avantages qu'on retirerait, si l'on pouvait parvenir à chasser les ennemis des lignes de Buhl	402 à 405	"
Lettre du roi à M. le maréchal de Tallard, du 22 juin. — Sa majesté aurait desiré que l'on eût donné la préférence au siége de Landau. — Liberté qu'elle laisse à monseigneur le duc de Bourgogne sur le choix de l'une ou l'autre opération. — Nécessité de n'en point différer l'exécution	"	886
Avantages que monseigneur le duc de Bourgogne espère retirer de la prise de Brisach. — Époque du mouvement des troupes. — Diversion projetée.	405	"
Peu d'inquiétudes qu'inspirent à M. le maréchal de Tallard les mouvements que pourra faire le général Thungen. — Les troupes des ennemis passent le Rhin à Coblentz le 19. — Dispositions de monseigneur le duc de Bourgogne pour s'emparer de Hombourg et de Kayserslautern. — L'armée de l'électeur de Baviere se porte dans le Tyrol	406	"
JUILLET		
Destruction des lignes de la Lauter, des murailles de Lauterbourg et des retranchements des impériaux	406 à 407	"
L'armée va camper le 2 à Salmbach. — Avantages que les ennemis ont retirés de leur établissement à Lauterbourg. — Monseigneur le duc de Bourgogne va camper le 5, en deux corps, l'un à Seltz, l'autre à Binheim; l'armée se rassemble le 7 à Beschwoog et à Roppenheim, où le quartier général est établi. — Retard dans la marche de l'armée, occasionné par les pluies. — Nouvelles observations du roi sur le siége de Brisach	407	"
Opérations auxquelles le roi juge qu'on pourrait songer, dans le cas où l'on serait obligé de différer ce siége	408	"
Nouvelles représentations de monseigneur le duc de Bourgogne et de M. le maréchal de Tallard sur la préférence que l'on doit donner au siége de Brisach	409	"
Mémoire sur les places de Fribourg, Landau et Brisach, 10 juillet	"	888
Monseigneur le duc de Bourgogne se dispose à passer le Rhin pour prendre position entre la Kintzig et le Rench. — L'armée marche à Haguenau.		

	Pages.	
—Une brigade d'infanterie reste campée dans l'île du Fort-Louis. — L'armée passe le Rhin le 15, et la Kintzig le 17. — Elle campe à Willstett, sur le Rench. — Quatre bataillons et sept escadrons restent sur la Bruche; cinq bataillons de nouvelle levée, à Huningue et à Neuf-Brisach. — Composition de l'armée. — Motifs qui empêchent monseigneur le duc de Bourogne d'attaquer les lignes de Bühl. — Renforts arrivés au général Thungen. — Les ennemis songent à interrompre la communication de M le maréchal de Villars avec Schaffhouse.	410	//
M. de Villars demande de préférer le siége de Fribourg à celui de Landau ou de Vieux-Brisach. — *Note* sur la position de l'armée de M. le maréchal de Villars. — Succès de l'électeur de Bavière dans le Tyrol. — Le roi se détermine pour le siége de Brisach. — M. de Vauban destiné pour le diriger.	411	
Vues de sa majesté sur Fribourg, après la prise de Brisach. — M. de Chamillart donne avis à M. le maréchal de Tallard des troupes qui doivent joindre le général Thungen. — Instructions au duc de Bourgogne. — Le duc de Bourgogne diffère jusqu'au 15 du mois d'août le mouvement de l'armée sur Brisach. — Représentations que ce prince fait au roi sur le projet d'assiéger Fribourg après la prise de cette place.	412 et 413	//
Lettre du duc de Bourgogne au roi, du camp de Willstett, le 23 juillet. — Inconvénients du siége de Fribourg. — Renfort que M. le duc de Bourgogne propose de faire passer de l'armée d'Italie à celle du Rhin, si la jonction de M. le duc de Vendôme avec l'électeur de Bavière n'a pas lieu.	413 à 415	//
Réponse du roi à monseigneur le duc de Bourgogne, de Marly, le 30 juillet, sur l'importance de la prise de Fribourg. — Motifs qui déterminent sa majesté à ne point renforcer son armée du Rhin aux dépens de celle d'Italie.	415 et 416	//
Mémoire du 29 juillet, sur la manière dont MM. les maréchaux de Vauban et de Tallard doivent servir sous monseigneur le duc de Bourgogne.	//	892
Le roi rassure monseigneur le duc de Bourgogne sur les entreprises du prince de Bade et du général Thungen.	416	//
Lettre interceptée de M. le prince de Bade à M. le comte de Sinzendorf, du 8 juillet. — Difficultés qu'il éprouve pour la subsistance de ses troupes.		

	Pages.	
—Il se plaint de ce que les alliés veulent retirer leurs troupes.—Il aurait plutôt besoin de renforts. — Il propose une diversion sur la Moselle.....	//	893
Lettre interceptée du comte de Welen à M. le comte de Sinzendorf, du 6 juillet. — Difficulté de defendre les lignes de Bühl avec les troupes qui sont restées dans les environs de Landau.....	//	896
Monseigneur le duc de Bourgogne se rapproche du Rench. — L'armée va camper a Erlach, sur cette riviere, le 31. — Avantages que différents détachements remportent sur des partis ennemis.....	417	
AOUT.		
Disposition des troupes qui marcheront au siége de Brisach, et de celles qui resteront sur la Bruche et dans les garnisons. — Ordre envoyé à M de Varennes de rassembler un corps à Bouzonville, sur la Nied. — Dans quelle vue.....	418	//
État des troupes destinées pour le siége de Brisach.....	//	897
État des troupes qui resteront sur la Bruche.....	/	898
État des garnisons.....	//	899
Etat des troupes qui s'assembleront à Bouzonville.....	//	900
Disposition pour le mouvement de l'armée vers Brisach.....	418	//
Ordre pour la marche de l'armée, 10 août.....	418 à 421	//
Detail sur l'investissement de Brisach, envoyé au roi par monseigneur le duc de Bourgogne.....	421 à 423	/
Lettre interceptée du général Thungen au comte d'Arco, gouverneur de Brisach, du 12 août, pour lui faire part de la marche de l'armée du roi. — Incertitude ou il est sur les desseins de monseigneur le duc de Bourgogne.....	/	900
Paysans qu'on rassemble au fort Mortier pour travailler à la ligne de circonvallation.....	423	/
Ponts jetés sur le Rhin. — Arrivée d'une partie de l'artillerie et des munitions à Neuf-Brisach. — Renforts envoyés au prince de Bade. — Remplacement de ces troupes par un pareil nombre de celles du bas Rhin. — Moyens que M le maréchal de Tallard se propose d'employer pour s'op-		

	Pages.	
poser aux entreprises que pourront faire les ennemis sur la Bruche. — En quel état est Vieux-Brisach. — Dispositions que fait M. le maréchal de Vauban, le 17, pour achever l'entier investissement de la place	424	//
L'artillerie commence à passer le Rhin. — Retard qu'éprouve l'arrivée des bateaux destinés à former un second pont. — *Note* sur le cours du Rhin depuis Strasbourg jusqu'à Vieux-Brisach.	425	//
Emplacement des troupes devant la place. — Second pont établi le 22	426	//
Dispositions des troupes et des officiers généraux	//	901
M. le maréchal de Vauban fixe au 23 l'ouverture de la tranchée à l'attaque du haut Rhin. — Motifs qui l'engagent à différer celle de l'attaque dans la partie inférieure. — Prise de trois redoutes voisines de la place. — Établissement d'une batterie dans l'île du Rhin. — Arrivée du reste de l'artillerie et des munitions à Neuf-Brisach	426	//
Point de vue sous lequel le roi envisage les opérations de monseigneur le duc de Bourgogne. — Combat de Munderkingen sur le Danube, à l'avantage des troupes du roi. — Inquiétude de sa majesté sur la supériorité du prince de Bade sur M. le maréchal de Villars. — Sécurité où elle est sur les entreprises que pourra former le général Thungen. — Précautions qu'elle prend pour assurer le côté de la Moselle	427	//
Nouvelles troupes que le général Thungen envoie au prince de Bade. — Monseigneur le duc de Bourgogne se fait joindre par trois escadrons restés sur la Bruche. — Tranchée ouverte devant Brisach, dans la nuit du 23 au 24	428	//
Motifs qui déterminent monseigneur le duc de Bourgogne à renoncer à l'attaque du bas Rhin. — La batterie établie dans l'île commence à tirer le 25	429	//
Supériorité du feu de la place. — Nouvelle batterie qu'on établit pour l'éteindre. — Sorties de la garnison dans la nuit du 26 au 27. — Toutes les batteries font feu le 27, et font taire le canon de la place	430	//
Lettres de M. le maréchal de Vauban et de M. de Lapara, contenant des détails relatifs au plan des attaques de Vieux-Brisach	//	902 à 910
Motifs qui obligent de cheminer à la sape. — Monseigneur le duc de Bourgogne visite les tranchées. — Toutes les batteries et les mortiers à la		

	Pages.	
droite et à la gauche de l'attaque commencent à tirer le 31. — Travail pour la descente du fossé	431	//
SEPTEMBRE.		
Progrès du siége, du 1er au 3 septembre. — Logement sur la brèche faite à l'attaque de M. de Lapara. — Monseigneur le duc de Bourgogne visite de nouveau la tranchée	431	//
Ce prince demande au roi des instructions sur les opérations ultérieures. — Avantages du siége de Landau sur celui de Fribourg. — Préférence que le roi donne au dernier	432	//
Lettre de M. le maréchal de Tallard au roi, du camp devant Brisach, le 2 septembre. — Préférence à accorder au siége de Landau sur celui de Fribourg. — Avantages que doit procurer la prise de cette place. — Moyen d'y réussir. — Mouvements à faire si sa majesté renonce à ces deux entreprises. — Motifs qui doivent empêcher monseigneur le duc de Bourgogne de rester à l'armée après la reddition de Brisach	433 à 439	//
Lettre du roi à M. le maréchal de Tallard, de Versailles, le 30 août. — Importance d'ajouter à la conquête de Brisach celle de Fribourg. — Préparatifs que l'on doit faire à l'avance pour cet objet	439 et 440	//
Lettre du roi à M. le maréchal de Tallard, de Versailles, le 30 août, pour l'informer des ordres que sa majesté a envoyés à M. de Ricous, afin d'engager l'électeur à abandonner le Tyrol et à se rapprocher de M. le maréchal de Villars, pour empêcher le prince de Bade de troubler monseigneur le duc de Bourgogne dans ses opérations	440	//
Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Tallard, de Versailles, le 30 août, pour lui confirmer les intentions du roi sur le siége de Fribourg. — Nécessité d'y soutenir la diversion et de faire passer de nouveaux renforts à M. le maréchal de Villars, pour le mettre en état de reprendre la supériorité sur le prince de Bade	441 à 443	//
Mémoire de M. de Chamlay, du 3 septembre, contenant des détails relatifs aux siéges de Landau et de Fribourg. — Préférence qu'on doit donner au dernier	441 à 455	//
Lettre de M. le maréchal de Tallard au roi, du camp devant Brisach, le		

	Pages.	
4 septembre. — Motifs qui appuient ses idées sur l'entreprise du siége de Landau, de préférence à celui de Fribourg.....	455 à 458	//
État des troupes qui sont dans Fribourg.....	//	911
État des régiments de cavalerie et de dragons.....	//	912
Progrès du siége, depuis le 2 jusqu'au 6, époque où les ennemis demandent à capituler.....	458 à 459	//
La garnison obtient les honneurs de la guerre. — Elle est conduite à Rheinfeld le 8. — Nombre des troupes qui la composent. — Pertes qui ont été faites de part et d'autre pendant le siége.....	459	
Mouvement des ennemis vers la Moder. — Détachements de cavalerie que monseigneur le duc de Bourgogne a fait partir, l'un pour renforcer le corps resté sur la Bruche, l'autre pour aller à Strasbourg, où M. le maréchal de Tallard s'est rendu le 7. — Officiers généraux qui l'ont suivi. — Corps d'infanterie embarqué sur le Rhin pour l'y joindre. — Le château de Bischweiler attaqué par les ennemis. — Dispositions de M. le maréchal de Tallard pour leur faire abandonner leur entreprise.....	460	//
Retraite des ennemis sur la Lauter. — Quel a été leur objet. — M. le maréchal de Tallard renforce de six cents chevaux la garnison du Fort-Louis. — Il fait occuper tous les postes du Rhin, depuis cette place jusqu'à Strasbourg, et renvoie sur la Bruche les troupes qu'il en a tirées. — Il retourne à l'armée le 9. — Motifs qui déterminent monseigneur le duc de Bourgogne à rester devant Brisach jusqu'au départ de l'armée pour Endingen.....	461	//
Troupes qui restent dans Brisach. — Nombre de celles dont l'armée est composée. — Monseigneur le duc de Bourgogne quitte l'armée pour retourner à la cour.....	462	//
Lettre du roi à M. le maréchal de Tallard, de Marly, le 6 septembre. — Conditions auxquelles sa majesté consent qu'il fasse le siége de Landau. — Motifs qui ne permettent pas de retirer des troupes de l'armée de Flandre. — Considérations sur la situation des affaires en Allemagne. — Sa majesté approuve le projet de faire repasser le Rhin à l'armée après la prise de Brisach, si l'entreprise sur Landau n'a pas lieu. — Permission qu'elle accorde à monseigneur le duc de Bourgogne de retourner à la cour.....	462 à 464	//

Pages.

M. le maréchal de Tallard fait connaître au roi les difficultés que présente le siége de Landau..... 464

Moyens qu'il compte employer pour les surmonter. — Il demande les ordres positifs de sa majesté sur cette entreprise..... 465

Dispositions qu'il fait en attendant. — Déblais du siége et réparation des brèches de Vieux-Brisach. — Établissement d'un pont pour communiquer de cette place au fort Mortier. — L'armée va camper à Ettenheim le 21. — Le roi approuve le siége de Landau. — Avantages que sa majesté espère retirer de la prise de cette place. — Précautions qu'elle a prises pour être en état de s'opposer à la diversion que les ennemis pourraient tenter sur la Moselle..... 466

M. le maréchal de Tallard se rend à Strasbourg le 27. — L'armée, conduite par M. le comte de Marcin, passe le Rhin le 28, et campe sous les murs de Strasbourg. — Dispositions de M. le maréchal de Tallard pour faire prendre le change au général Thungen. — Motifs qui déterminent le roi à ne s'occuper que des moyens de dégager l'armée de M. le maréchal de Villars. — *Note* sur la situation des affaires en Allemagne. — M. le maréchal de Villars demande au roi la permission de rentrer en France..... 467

Victoire remportée à Höchstett, par l'électeur de Bavière et M. le maréchal de Villars, sur l'armée impériale. — Continuation des dispositions pour le siége de Landau. — L'armée va camper le 29 à Brumpt. — *Note* sur la victoire d'Hochstett. — Troupes dont M. le maréchal de Tallard renforce l'armée..... 468

Le roi mande à M. de Tallard de s'occuper, sans perdre de temps, du siége de Landau. — Officiers d'artillerie et chevaux pour les équipages qui doivent joindre l'armée. — Motifs qui déterminent sa majesté à rappeler M. le maréchal de Vauban..... 469

OCTOBRE.

M. le maréchal de Tallard fixe au 5 le mouvement général pour s'approcher de Landau. — M. d'Hautefort va camper entre Lauterbourg et le Fort-Louis. — Diversions propres à donner le change aux ennemis. — Confiance de M. le maréchal de Tallard dans le succès de son entreprise..... 470

M. de Pracontal détaché de l'armée de Flandre pour éclairer les mouve-

	Pages.	
ments d'un corps ennemi qui s'est emparé de Limbourg. — M. le maréchal de Tallard se rend au camp de Brumpt le 5. — L'armée campe le même jour à Hagnenau, et le 6 à Sultz. — La plus grande partie de l'artillerie arrive à Roderen le 7. — Le reste et les munitions, à Suffelsheim et à Haguenau. — L'armée passe la Lauter le 8. — Elle campe à Steinfeld. — M. d'Hautefort se rend maître de tout le Rhin jusqu'à Germersheim	471	
Le 10 l'armée continue sa marche en deux divisions : l'une, sous les ordres de M. le maréchal de Tallard, s'avance jusqu'à Rohrbach; l'autre, conduite par M. de Marcin, va camper à Merlenheim, près de Landau. — Les troupes des ennemis campés sous cette place se retirent à son approche. — M. le maréchal de Tallard se porte à Impflingen le 11. — M. le comte de Marcin passe la Queich. — Il investit Landau du côté du Palatinat, et établit son quartier à Nusdorf. — M. le maréchal de Tallard achève le 12 l'investissement de la place, à la droite de la rivière. — Il établit son quartier à Wolmersheim. — Travaux de la ligne de circonvallation. — Convois d'artillerie et de vivres qui arrivent à l'armée	472	
Corps de cavalerie des ennemis campé à Neustadt. — Position du reste des troupes du général Thungen. — Considérations qui déterminent M. le maréchal de Tallard à chasser les ennemis de Neustadt et des postes du Spirbach. — Il envoie un détachement à cet effet	473	
M. le maréchal de Tallard se détermine à suivre, pour les attaques, le projet de M. le maréchal de Vauban. — Force de la garnison de Landau. — Tranchée ouverte devant Landau dans la nuit du 17 au 18, par M. le comte de Marcin	474	
Les batteries commencent à tirer le 20. — Détail du siége, depuis le 20 jusqu'au 22. — Renfort envoyé le même jour à M. de Courtebourne. — Grand feu des assiégés	475	
Établissement d'une seconde parallèle qui joint les deux attaques. — Motifs qui obligent de cheminer avec précaution. — Débouché de la seconde parallèle le 24. — Feu général de toutes les batteries. — Situation des affaires de l'électeur de Bavière. — Instances de ce prince à M. le maréchal de Tallard, pour l'engager à se mettre, sans perdre de temps, en marche pour le joindre	476	
Motifs qui arrêtent ce général. — Les ennemis abandonnent les lignes de		

	Pages.	
Bühl et se replient sur Mannheim. — La cavalerie de l'électeur palatin se rassemble sur le ruisseau de Turckheim. — Inquiétudes que conçoit M. le maréchal de Tallard sur ces mouvements. — Nouvelles instances de sa part pour que M. de Pracontal se mette, avec son corps, à portée de le joindre promptement. — Progrès du siége	477	//
Peu d'effet des mines des assiégés. — Ouvrages qu'ils abandonnent pendant la nuit du 28 au 29. — Établissement de différentes batteries	478	//
État du travail pour la descente du fossé le 31	479	//
NOVEMBRE.		
Feu général des batteries le 3. — Ponts commencés pour le passage du fossé de la demi-lune. — M. de Laubanie attaque la demi-lune le 4, et en chasse les ennemis	479	//
Établissement des ponts pour le passage du fossé des deux contre-gardes. — Attaque des contre-gardes le 7, à trois heures après midi. — Son peu de succès	480	//
M. le maréchal de Tallard prend le parti d'y attacher le mineur. — Inquiétudes de ce général sur le mauvais succès de l'attaque des deux contre-gardes et sur la nouvelle de la marche d'un corps des ennemis, détaché de l'armée des Pays-Bas vers le Rhin. — Ordre qu'il envoie à M. de Pracontal de hâter sa marche et de se faire devancer par sa cavalerie	481 et 482	//
Nouvelle attaque des contre-gardes le 13. — Son succès. — Conjectures de M. le maréchal de Tallard sur la prochaine réduction de la place. — Secours que les assiégés attendent	482	//
Confiance de M. le maréchal de Tallard dans celui de M. de Pracontal. — Détachements envoyés à Kirweiler et vers Philipsbourg. — Nouvelle de la réunion des ennemis dans les environs de Lamsheim le 12, et du mouvement qu'ils ont fait le 13 vers Spire	483	//
M. le maréchal de Tallard sort des lignes le 14, avec vingt-huit bataillons et cinquante-trois escadrons. — Il va camper à Essingen. — Troupes qu'il a laissées au siége. — Arrivée de M. de Pracontal à Essingen, le 15, avec sa cavalerie. — L'armée se met en marche à la pointe du jour, et arrive à midi en présence des ennemis. — Leur position. — Composition de leur armée	484	//

	Pages.	
Ordre de bataille de l'armée le 15 novembre.	//	913
Bataille de Spire le 15 novembre. — Lettre de M. le maréchal de Tallard au roi, du camp de Spire, le 15 novembre, pour annoncer à sa majesté l'avantage que ses troupes ont remporté sur les ennemis.	484 à 486	//
Relation de la bataille de Spire.	//	914
Note sur le motif qui n'a pas permis à M. le comte de Marcin de se trouver à l'action. — Perte qu'ont faite les ennemis. — Le 16 M. le maréchal de Tallard ramène l'armée au siége. — L'infanterie du corps de M. de Pracontal y arrive le même jour.	486	//
Landau capitule le 17. — M. le maréchal de Tallard accorde à la garnison les honneurs de la guerre. — Troupes dont elle est composée. — Approvisionnement de Landau et réparation des brèches. — Chemin qu'ont pris les ennemis après la bataille de Spire. — Spire et le Spirbach occupés par les troupes du roi. — M. de Caraman prend position en avant de Landau avec le corps de M. de Pracontal, tué à la bataille de Spire. — Avantages qui résultent de la prise de Landau.	487	//
Hombourg et Kayserslautern abandonnés par les ennemis. — Motifs qui déterminent M. le maréchal de Tallard à achever de raser ces deux postes et à retrancher Bliescastel et Hornbach. — Projet de M. le maréchal de Tallard pour l'emplacement des quartiers d'hiver. — Il demande à la cour que le corps de M. de Pracontal reste sur la Moselle et la Sarre. — Troupes qui ont joint le prince de Hesse sous Mayence. — L'armée commence à se séparer le 21. — Cantonnements qu'elle occupe.	488	//
Troupes qui restent sur le Rhin. — La cavalerie se porte dans les environs du Fort-Louis. — Le corps aux ordres de M. de Caraman campe à Münchweiler.	489	//
Lettres autographes du roi, du duc de Bourgogne, du duc d'Orléans, de madame de Maintenon et de M. de Chamillart, au maréchal de Tallard, pour le complimenter sur sa victoire.	//	914 et 915
Le roi laisse à M. le maréchal de Tallard la liberté de séparer l'armée et de disposer les quartiers d'hiver. — Sa majesté consent à ce que le corps de M. de Pracontal reste sur la Moselle, aux ordres de M. le comte de Coigny. — Les ennemis se séparent le 28 pour aller dans des quartiers d'hiver.	489	//

	Pages.	
Entière séparation de l'armée le 28. — Détail des quartiers que les troupes du roi doivent occuper	490	/
DÉCEMBRE.		
M. le maréchal de Tallard se rend à Strasbourg le 3, et arrive à la cour le 20	490	//
OPÉRATIONS SUR LE RHIN ET EN BAVIÈRE.		
Motifs qui ont déterminé le roi à soutenir l'électeur de Bavière contre l'empereur. — Prochaine défection de différents alliés de la France. — Traité avec les ducs de Brunswick, sans effet. — Révolte des religionnaires des Cévennes. — Mesures que prend le roi pour être en état de faire face à ses ennemis	491	//
Nouvelle augmentation dans les troupes de terre et de mer. — Nombre, composition et destination des armées que le roi aura sur pied pendant la campagne. — Généraux qui les commanderont. — Mesures que prend le roi pour le cas d'une défection de la part de l'électeur	492	//
Assurance que donne l'électeur de sa fidélité pour la France. — Dispositions que fait le roi pour le soutenir. — Inquiétudes que cause la marche d'un corps des ennemis vers les villes forestières. — Départ précipité de M. le maréchal de Villars pour l'Alsace. — Dispositions qu'il aura à faire. — Principales vues de la cour pour les opérations de la campagne	493	//
Mémoire de M. de Chamlay, du 22 janvier, concernant les secours envoyés en Bavière	//	916
Arrivée de M. le maréchal de Villars, le 17, à Metz. — Troupes qu'il fait marcher en Bavière	493	//
Il se rend à Strasbourg le 23. — Position des troupes ennemies sur la Moselle et le Rhin. — Nouvelles d'une invasion prochaine des ennemis en Bavière, et mouvements vers la Moselle. — Ils mettent Hombourg en état de défense	494 et 495	//
Mémoire de M. le maréchal de Villars, du 26 janvier, contenant un plan d'opérations	495 à 502	//
Situation critique dans laquelle se trouve la Bavière. — M. le maréchal de		

	Pages.	
Villars laisse ignorer à l'électeur le projet qu'il a formé pour lui porter du secours	502 et 503	//
Lettre de l'électeur de Bavière à M. le maréchal de Villars, du 6 janvier. — Reproches de son altesse électorale sur l'inaction dans laquelle il est resté. — Observations de M. le maréchal de Villars à ce sujet. — État des affaires en Bavière. — Impossibilité où est son altesse électorale de se soutenir sans le secours de la France. — Nécessité de retenir le prince de Bade sur le Rhin	//	931
Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villars, de Versailles, le 30 janvier, pour lui expliquer les intentions du roi sur le plan de la campagne suivante	503 à 507	//
FÉVRIER.		
M. le maréchal de Villars craint d'être obligé de retarder son mouvement. — Avis de ceux que font les ennemis pour se porter en Bavière. — Dispositions de M. le maréchal de Villars pour être en état de passer le Rhin le 11 à Neubourg	507	//
Inquiétudes que causent à M. le maréchal de Villars les mouvements de l'électeur pour s'approcher des secours qu'il attend de la France. — Ordre de l'électeur à M. le maréchal de Villars. — Conduite de M. de Ricous, ministre du roi près de l'électeur	508	//
Embarras qui résultent des contrariétés de l'électeur et de M. de Ricous. — Représentations de M. le maréchal de Villars à la cour sur le projet de l'électeur. — Résolution qu'il prend de passer le Rhin le 11. — Avis qu'il en donne à l'électeur. — Peu de confiance de la cour dans les secours qu'on peut attendre de l'électeur	509	//
Motifs qui engagent la cour à ordonner à M. le maréchal de Villars d'agir avec la plus grande célérité. — M. le maréchal de Villars part de Strasbourg le 8 pour se rendre en haute Alsace et y assembler les troupes. — Nouvelle de la prise de Neubourg, sur le Danube, par l'électeur de Bavière. — *Note* sur la prise de Neubourg	510	//
Dispositions que fait M. le maréchal de Villars pour être en état de passer le Rhin à Huningue et à Neubourg	511	//
Lettre de M. le maréchal de Villars à l'électeur de Bavière, du 10 février, pour le prévenir qu'il va faire ses efforts pour seconder ses opérations	//	933

	Pages.	
Difficultés qu'éprouvera la marche que les troupes auront à faire pour joindre l'électeur. — M. le maréchal de Villars se rend à Ottmarsheim le 11. — Le corps de troupes assemblé à Huningue passe le Rhin le 12, et s'avance vers Schopfheim. — Motif qui empêche M. le maréchal de Villars de passer en même temps le Rhin à Neubourg.	512	"
Les troupes assemblées vis-à-vis de Neubourg passent le Rhin le 14, et vont camper à Mulheim. — M. de Rosel les joint. — L'armée est composée de trente bataillons et de quarante-trois escadrons. — Elle s'avance le 15 vers Fribourg et Vieux-Brisach. — Les ennemis se jettent dans ces deux places. — Forts et redoutes sur le Rhin, dont on s'empare. — L'armée arrive le 16 sur la rivière d'Eltz. — Les troupes sous les ordres du général Bibra se dispersent dans les montagnes.	513	"
La cavalerie et les dragons détachés à leur poursuite font des prisonniers et s'emparent de quatre pièces de canon. — Le 18 l'armée marche à Altenheim. — Les troupes venant de la Lorraine et des Évêchés passent le Rhin. — L'armée arrive sur la Kintzig le 19 au matin. — M. le maréchal de Villars passe cette rivière et investit le fort et le château, que les ennemis abandonnent pendant la nuit.	514	"
Les ennemis entièrement dispersés. — Redoutes et forts sur le Rhin et sur la Kintzig, dont on s'est emparé. — Postes que les ennemis ont abandonnés. — Le fort de Kehl et tous les forts qui en dépendent sont investis le 20. — Nombre des troupes. — Leur position. — Préparatifs du siége.	515	"
M. le maréchal de Villars va reconnaître la vallée de la Kintzig le 22. — Il s'avance jusqu'à Hasslach le 23. — Artillerie et munitions abandonnées par les ennemis dans Offenbourg. — Concentration des troupes ennemies. — Une partie de celles qu'il a détachées vers la Bavière rentre dans les montagnes.	516	"
M. le maréchal de Villars annonce à l'électeur le succès de sa diversion. — Facilité que l'on rencontrera pour la jonction, si ce prince s'avance avec ses troupes jusqu'à Villingen. — M. le maréchal de Villars retourne devant Kehl. — Arrivée de l'artillerie au parc. — Il fait camper la cavalerie à Willstett et augmente d'un bataillon les garnisons de Huningue, de Neubourg et du Fort-Louis. — Tranchée ouverte devant Kehl dans la nuit du 25 au 26. — Détails sur l'attaque. — Force de la garnison.	517	"
Suite des détails du siége. — Le roi désire que le siége soit terminé avant		

	Pages.	
que le prince de Bade soit en état de secourir la place par diversion ou autrement	518	//
Dispositions que doit faire M. le maréchal de Tallard pour pouvoir joindre M. le maréchal de Villars. — Prise de la ville de Trarbach par les ennemis le 24 janvier. — Ils attaquent le château le 9 février. — M. le maréchal de Tallard marche le 24 à Trarbach	519	//
Les ennemis se retirent vers Castelaun. — M. le maréchal de Tallard, désespérant de les joindre, se replie sur Trarbach. — Troupes qu'il fait entrer dans le château. — Mouvement qu'il fait pour remonter la Moselle jusqu'à Berncastel. — Routes qu'ont prises les ennemis. — L'électeur de Trèves fait jeter un pont à Alken. — Dans quelle vue	520	//
MARS.		
Prise de Saint-Vendel par M. de Varennes le 4 mars	520	//
M. le maréchal de Tallard arrive à Trèves le 6. — Il reçoit l'ordre de se porter sur la haute Sarre et ensuite en Alsace, autant pour empêcher les ennemis d'entrer dans cette province que pour protéger le siége de Kehl. — Dispositions qu'il fait en conséquence. — Les ennemis passent la Moselle le 4 à Alken. — Continuation du siége de Kehl	521	//
Détail des opérations du siége. — Le fort capitule le 9, à huit heures du matin. — La garnison obtient les honneurs de la guerre. — Elle sort le 12 pour se rendre à Philipsbourg	522 à 524	//
Lettre de M. de Villars à M. de Chamillart, du camp de Suntheim, le 14 mars, pour lui expliquer les motifs qui l'ont empêché de suivre, pour le siége, la méthode ordinaire des ingénieurs	//	934
M. de Sainte-Hermine chargé de porter au roi la nouvelle de la prise de Kehl. — Résolution qu'a prise l'électeur de Bavière de s'avancer jusqu'à Villingen	525	//
M. le maréchal de Villars explique à la cour les motifs qui doivent engager à ne tenter la jonction avec ce prince que dans les premiers jours de mai. — Dispositions qu'il fait pour mettre les troupes dans les quartiers de rafraîchissement	526	//
Lettre de l'électeur de Bavière à M. le maréchal de Villars, du 25 février. — Instructions sur les moyens d'arriver à la jonction. — Il s'avancera jus-		

	Pages.	
qu'à Villingen, et même jusqu'à Ettlingen, si M. le maréchal de Villars le juge plus convenable	//	939
Lettre de M. le maréchal de Villars à l'électeur de Bavière, du 12 mars, pour informer ce prince de la prise de Kehl. — Motifs qui l'engagent à différer la jonction jusqu'au 7 mai, et à ne point prendre d'autre route que celle de Villingen	//	941
M. le maréchal de Villars fait combler les tranchées et raser les lignes de circonvallation. — Démolition du château d'Ortenberg. — Marche d'un détachement vers la haute Alsace. — Reconnaissance que fait M. le maréchal de Villars des débouchés de Kappel. — Abandon de Kentzingen et des châteaux de Sponeck, de Limbourg et de Burckheim par les ennemis	527	//
M. le maréchal de Villars se rend à Strasbourg. — Le reste de ses troupes se sépare pour entrer dans des cantonnements. — Les troupes de M. le maréchal de Tallard se mettent aussi en marche pour aller dans des quartiers, sur la Sarre et sur la Moselle. — Ligne que le prince de Bade fait construire à Bühl et à Stollhoffen. — Les troupes hollandaises de la Moselle et du bas Rhin arrivent à Landau. — Celles qui se sont retirées sur le Rhin après la levée du siége de Trarbach retournent dans le Hundsrück	528	//
Nouvelles qui font craindre une irruption prochaine en Bavière. — Inquiétudes qu'en conçoit la cour. — Intentions du roi sur les moyens de secourir l'électeur	529	//
Le roi ordonne à M. le maréchal de Villars de repasser le Rhin et de combattre le prince de Bade, s'il le croit nécessaire au succès de la jonction avec l'électeur de Bavière	530	//
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, de Versailles, le 16 mars. — Instructions de sa majesté sur la jonction. — Mouvement que M. de Tallard doit faire pour s'avancer à Phaltzbourg, pour soutenir l'Alsace. — Importance de faire au plus tôt la jonction, ou de rassembler une armée assez nombreuse pour contenir celle du prince de Bade	530 à 533	//
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, de Strasbourg, le 22 mars, sur l'époque à laquelle il pourra entreprendre la jonction avec l'électeur. — Motifs qui doivent faire préférer la route de Waldkirch. — Nécessité d'exiger que l'électeur s'avance jusqu'à Villingen	533 à 537	//

	Pages.	
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, de Versailles, le 19 mars. — Inconvénients qui peuvent résulter, pour l'électeur de Bavière, du mouvement qu'ont fait les troupes pour repasser le Rhin. — Importance de ne pas lui donner lieu de faire son accommodement avec l'empereur. — Nécessité de porter, sans perdre de temps, l'armée au delà du Rhin	537 à 539	//
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, de Strasbourg, le 23 mars, pour se justifier d'avoir fait repasser l'armée à la gauche de ce fleuve. — Changement arrivé dans les affaires de l'électeur de Bavière. — Avantage qu'il a remporté sur un corps de troupes impériales. — Dispositions pour faire passer de nouveau l'armée à la droite du Rhin. — Mauvais état de l'armement de l'infanterie	539 à 542	//
Lettre de M. de Ricous à M. le maréchal de Villars. — Avantage que l'électeur a remporté sur un corps de troupes impériales	//	943
Nouvel ordre du roi à M. le maréchal de Villars, de repasser le Rhin pour s'acheminer à la jonction	543	//
Articles secrets du traité avec l'électeur	//	944
Vues de M. le maréchal de Villars en repassant le Rhin. — Désavantage avec lequel il attaquera le prince de Bade	543	//
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart, de Strasbourg, le 27 mars. — Les troupes vont exécuter les ordres qu'il a reçus du roi. — Circonstances qui modifieront ses opérations ultérieures. — Il se décidera à attaquer les lignes de Bühl, ou à marcher à Villingen. — Il peut avoir besoin de nouveaux ordres du roi. — Motifs qui doivent justifier les mouvements qu'il a faits précédemment. — Difficulté de sa position. — Manque d'officiers dans l'armée, de recrues, d'armes et d'habits pour les troupes. — Médiocrité des fonds pour la subsistance de l'armée	544 à 548	//
Motif qui engage M. le maréchal de Villars à faire avancer M. de Tallard à Phaltzbourg. — M. le maréchal de Villars prévient l'électeur de son prochain départ. — Il lui demande les secours dont il aura besoin au delà des montagnes. — Inconvénients qui résultent de la lenteur de la correspondance avec l'électeur	548	//
L'électeur remporte un avantage sur les impériaux qui menaçaient la Bavière	549	//
Retraite du comte de Schlick sur Passau. — État de ses troupes. — L'élec-		

	Pages.	
teur marche vers le haut Palatinat et chasse le corps des impériaux. — Retraite des ennemis sur Nordlingen. — L'électeur s'empare de Ratisbonne et de Straubing	550	//
Instances de l'électeur à M. le maréchal de Villars pour l'engager à aller à son secours, ou du moins à lui faire passer un corps de huit à dix mille hommes	551	//
AVRIL.		
Lettre de M. le maréchal de Villars à l'électeur de Bavière, de Strasbourg, le 2 avril. — Motifs qui l'ont déterminé à repasser le Rhin, après la prise de Kehl. — Dispositions qu'il fait pour être en état de mener l'armée à Villingen, ou de marcher au prince de Bade pour le combattre. — Les troupes commencent à passer le Rhin. — Nombre de bataillons et d'escadrons qui seront à la droite de ce fleuve à l'époque du 10	552 à 554	//
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, de Strasbourg, le 3 avril, pour rendre compte à sa majesté de la marche des troupes et du plan qu'il a formé pour les opérations	554 à 559	//
Dispositions de M. le maréchal de Tallard pour rassembler ses troupes à Phaltzbourg. — Représentations de M. le maréchal de Tallard sur les inconvénients que doit rencontrer la diversion sur les lignes de la Lauter	559	//
Il propose de passer le Rhin avec tout son corps, afin de couvrir la Kintzig et d'être à portée de seconder les opérations de M. le maréchal de Villars. — Le roi approuve ce projet, et mande à M. le maréchal de Tallard de se porter à Strasbourg dès que les ennemis passeront le Rhin. — Résultat de la conférence tenue entre MM. les maréchaux de Villars et de Tallard, au Kokersberg, près de Saverne, le 7	560	
M. le maréchal de Tallard rend compte au roi du résultat de sa conférence avec M. le maréchal de Villars	561	
Le détachement aux ordres de M. de Rosel passe le Rhin à Huningue le 5. — Mouvements des ennemis, qui décident M. le maréchal de Villars à mander à M. de Tallard de se tenir prêt à passer à la droite du Rhin, pour se porter, avec son corps, vers le Renchenloch, s'il ne peut retenir les ennemis à la gauche de ce fleuve	562	

	Pages.	
M. le maréchal de Villars se rend le 12 à Rheinau, où les troupes de l'Alsace et de la haute Sarre se sont rassemblées. — Ces troupes passent le Rhin le 13, et vont camper à Herbolsheim. — M. de Rosel les y joint avec son corps; le reste des troupes, l'artillerie et les équipages des vivres s'assemblent sous Strasbourg.	563	//
Ordre de bataille de l'armée le 13 avril.	//	948 et 949
Motifs qui déterminent M. le maréchal de Villars à hâter sa marche, et à mander à M. de Tallard de passer le Rhin. — Observations de M. le maréchal de Tallard sur ce mouvement	563	
Malgré les difficultés qu'il redoute, il s'avancera le 16 jusqu'à Saverne, pour y attendre ses dispositions. — Les troupes des ennemis restées sur la Lauter arrivent à hauteur du Fort-Louis et à portée des lignes de Bühl. — Le comte de Stirum, avec celles du haut Palatinat, se met en marche pour s'y rendre aussi. — M. le maréchal de Villars se décide à marcher au prince de Bade	564	
L'armée va camper le 16 à Offenbourg. — Le même jour M. de Lannion passe le Rhin à Kehl. — Il va camper entre Offenbourg et Willstett. — M. le maréchal de Villars va reconnaître les retranchements des ennemis. — L'armée s'approche le 19 de leurs lignes. — M. de Blainville détaché avec cinq brigades d'infanterie, pour tourner la gauche des ennemis, tandis que M. le maréchal de Villars les attaquera sur leur front et M. le maréchal de Tallard sur leur gauche	565	//
Obstacles qui forcent M. le maréchal de Villars de différer son attaque. — Il continue ses préparatifs. — M. le maréchal de Tallard passe le Rhin le 20, et s'avance le lendemain à Freistett et au Renchenloch	566	
Résultats des différents conseils de guerre sur l'attaque des lignes des ennemis. — Résolution que prend M. le maréchal de Villars contre l'avis des officiers généraux. — Dispositions de l'électeur de Bavière pour faciliter la jonction. — Entreprise qu'il se propose de faire contre le comte de Schlick, tandis que M. le maréchal de Villars marchera au prince de Bade	567	//
Lettre de l'électeur de Bavière, du 11 avril, sur ce sujet		950
Insuffisance des moyens que l'électeur promet pour faciliter la jonction. — Embarras de M. le maréchal de Villars. — Il modifie ses projets d'at		

	Pages.	
taque. — Mouvements que les troupes font, en conséquence, pendant la nuit du 23 au 24	568	"
Postes dont les ennemis sont chassés. — Obstacles qui ne permettent pas à M. le maréchal de Tallard d'attaquer Stollhoffen. — Position que prend l'armée devant les lignes	569	"
Dispositions de M. le maréchal de Villars pour attaquer. — L'opposition de différents officiers l'oblige à y renoncer pour ne plus s'occuper que de la jonction. — Son incertitude sur la route qu'il prendra pour se rendre à Villingen	570	"
Nombre des troupes qu'il mènera avec lui et de celles qu'il laissera à M. le maréchal de Tallard. — Retraite de l'armée, le 25 à Nieder-Achern, le 26 à Orlosen, le 27 à Offenbourg. — M. le maréchal de Tallard se replie le 24 à Freistett, et rassemble ses troupes le lendemain à Schiltigheim, près de Strasbourg	571	"
M. le maréchal de Villars regrette de n'avoir point attaqué. — Résolution qu'a prise le roi de faire attaquer Vieux-Brisach par M. le maréchal de Tallard. — La cour y renonce, et mande à M. le maréchal de Villars de ne s'occuper que de la jonction. — Instructions à ce sujet	572	"
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp d'Offenbourg, le 27 avril. — Il lui rend compte de ses dispositions pour la jonction. — M. de Blainville s'emparera des principaux passages. — M. le maréchal de Tallard couvrira la marche et contiendra le prince de Bade dans les lignes de Bühl et de Stollhoffen	573 à 576	"
M. de Blainville entre le 27 au soir, avec son détachement, dans la vallée de la Kintzig. — Il s'empare de Gengenbach et de Biberach. — Il arrive devant Hasslach le 28 au soir	576	"
Il force la garnison de se rendre prisonnière de guerre. — Il marche au fort de Hausach le 29. — Il s'en empare. — M. le maréchal de Villars se met en marche le 30 au matin. — Il joint M. de Blainville à Hausach. — Corps qu'il a laissé au camp d'Offenbourg, pour grossir l'armée de M. le maréchal de Tallard. — Nombre de troupes qui sont aux ordres de ce maréchal. — Position qu'il leur fait prendre	577	"
MAI.		
M. le maréchal de Villars diffère de passer les montagnes. — L'armée se met en marche le 1er mai. — Prise de la ville et du château de Hornberg.		

	Pages.	
— Nature du pays. — M. le maréchal de Villars occupe le retranchement abandonné par les ennemis	578	//
L'armée est entièrement rassemblée le 5 sur la hauteur de Hornberg. — Détachements envoyés pour avoir des nouvelles de l'électeur palatin et pour établir la contribution. — L'armée marche le 6 vers Villingen	579	//
Détail sur la position de cette place. — Démonstration d'attaque que fait M. le maréchal de Villars. — L'armée va camper à Donaueschingen. — Députés des treize cantons qui arrivent au camp. — Détachement qui se porte à Tuttlingen, sous les ordres de M. d'Usson. — Troupes et convoi que l'électeur y envoie	580	//
Arrivée de ce prince avec le gros de son armée à Ehingen. — Nouvelle de la retraite du comte de Schlick sur Passau, et de la marche du comte de Stirum, pour côtoyer l'électeur et couvrir le Wurtemberg. — L'électeur annonce à M. le maréchal de Villars son arrivée à Ehingen. — Dispositions qu'il fait pour le recevoir. — M. de maréchal de Villars propose à l'électeur de faire prendre aux troupes des quartiers de rafraîchissement pendant le reste du mois de mai	581	//
L'armée va camper le 8 à Möhringen. — Entrevue de l'électeur et de M. le maréchal de Villars le 9 à Riedlingen	582	//
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp de Möhringen, le 16 mai, pour rendre compte de sa conférence avec l'électeur et M. de Ricous, ministre du roi près de ce prince	582 à 599	//
Mémoire de M. le maréchal de Villars, contenant les motifs qui doivent faire préférer le projet d'assiéger Passau à celui de marcher dans le Tyrol	//	951
L'électeur se rend à Munich le 16. — Son armée reste campée entre Ehingen et Riedlingen, sous les ordres de M. le comte d'Arco. — Cinq bataillons de celle du roi sont en marche pour la joindre. — M. de Chamarande détaché avec trois mille hommes pour s'emparer du château de Bregentz. — Mouvement général de l'armée pour camper en corps séparés le long du Danube. — Le quartier général à Möskirch. — L'armée bavaroise descend vers Ulm. — Nouvelles de la marche du comte de Stirum à Nurtingen, sur le Necker	599	//
Nombre des troupes dont son corps est composé. — Nouvelle députation		

	Pages.	
des Suisses. — Leur inquiétude sur le séjour de l'armée dans leur voisinage. — Conduite que M. le maréchal de Villars tient avec eux. — Ménagements que ce général doit avoir pour l'électeur	600	//
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, de Versailles, le 14 mai. — Observations sur les différents objets d'opérations dont il a rendu compte à sa majesté	601 à 603	/
M. le maréchal de Tallard rassemble ses troupes à Sinsheim, et repasse le Rhin le 27	603	/
Rétablissement de la discipline dans l'armée. — L'infanterie bavaroise destinée à l'expédition de Passau s'embarque à Ulm. — M. de Lannion part le 27 du camp de Möskirch avec un détachement, et va camper le 28 à Neufra	604	/
M. le maréchal de Villars se rend, avec le quartier général, au camp de Neufra le 28. — M. d'Usson arrive le 29 au camp de Neufra. — Obstacles que rencontre M. de Chamarande dans son expédition sur Bregentz. — Il s'empare de la ville de Ravensbourg, et arrive le 28 à Pfullendorf, avec le reste de son détachement. — Le corps campé à Sauldorf, sous les ordres de M. de Marivault, arrive le 30 au camp de Neufra. — Mengen et Riedlingen occupés. — Les cinq bataillons de troupes françaises destinés à joindre les Bavarois s'embarquent à Ulm. — Troupes que l'électeur a laissées sous cette ville. — Dispositions de M. le maréchal de Villars pour seconder l'électeur dans l'exécution de son projet sur Passau	605	/
Lettre de l'électeur de Bavière à M. le maréchal de Villars, de Schleisheim, près de Munich, le 27 mai. — Échec qu'a reçu le détachement envoyé au secours de Rothenberg. — Il différe l'expédition de Passau pour marcher sur Nuremberg. — Importance dont il est que M. le maréchal de Villars s'avance jusqu'à Nordlingen et arrête le comte de Stirum dans les entreprises qu'il pourrait faire pour traverser le nouveau projet. — Époque à laquelle son altesse électorale sera en pleine marche vers Nuremberg	606 et 607	//
Lettre de M. le maréchal de Villars à l'électeur de Baviere, du 30 mai. — Représentations qu'il fait à ce prince pour le détourner du nouveau projet qu'il a formé. — Dispositions pour la prise d'Ulm. — Importance de Ratisbonne	607 à 609	//

	Pages.	
JUIN.		
Le gros de l'armée arrive le 1er juin à Göcklingen. — M. de Lannion avec dix bataillons et vingt-quatre escadrons campe à Berg.....	610	//
Troupes restées à Riedlingen et à Ravensbourg. — Partis envoyés pour soutenir ce poste et la communication avec Schaffhouse.—M. de Kercado détaché avec quatre cents chevaux pour aller au-devant de M. de Massenbach qui revient de Suisse. — Défaite d'un corps ennemi campé à Blaubeuren.....	611	//
L'électeur persiste dans son nouveau projet. — Conférence à ce sujet. — Seul moyen par lequel M. le maréchal de Villars juge pouvoir y parvenir.....	612	//
Nouvelles représentations que ce général fait faire à l'électeur, par M. le comte du Bourg, sur les motifs qui doivent l'engager à y renoncer. — Troupes de Brandebourg et de Franconie qui sont entrées dans Nuremberg.....	613	//
L'électeur renonce à son projet sur Nuremberg et sur l'Autriche, pour marcher au Tyrol. — Avantages que M. le maréchal de Villars espère retirer du succès de la négociation de M. du Bourg. — Vues de ce général sur Vienne, dérangées par la marche des Bavarois vers le Tyrol.....	614	//
Dispositions qu'il fait pour faire échouer les projets des ennemis et être en état de les combattre. — Mouvements des troupes pour passer le Danube.....	615	//
L'armée rassemblée le 10 à Gundelfingen. — Résolution où est M. le maréchal de Villars de recevoir le combat. — Le prince de Bade se met en marche le 3 du camp de Bühl, avec une partie de ses troupes, pour joindre M. le comte de Stirum sur le Necker. — Il laisse au général Thungen le reste de ses troupes pour garder les retranchements de la Lauter. — Corps d'environ neuf mille hommes des ennemis, qui s'est porté à Lauffen.....	616	//
Inquiétudes de l'électeur pour le haut Palatinat et Ratisbonne. — Cavalerie qu'il envoie à M. le maréchal de Villars. — Départ de ce prince, de Munich, le 14, avec le gros de ses troupes, pour son expédition du Tyrol. — Sentiment de la cour différent de celui de M. le maréchal de Villars sur les projets de l'électeur.....	617	//

	Pages.	
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, de Versailles, le 24 mai. — Sa majesté approuve ce qu'il fait. — Sentiment de sa majesté sur les différents projets proposés par M. le maréchal de Villars. — Prochain départ de monseigneur le duc de Bourgogne pour l'armée. — Impossibilité de faire avancer M. le maréchal de Tallard jusqu'à Holegraben. — Emploi des recrues et des convalescents restés à Strasbourg, en attendant qu'on trouve moyen de les faire passer en Baviere.	618 à 622	//
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp de Gundelfingen, le 17 juin. — Motifs qui l'ont déterminé à ne point attaquer les cercles et à s'opposer à la marche de l'électeur sur Nuremberg. — Avantages qu'on aurait retirés de l'expédition de Passau et que peut produire la marche de l'électeur vers le Tyrol. — Dans la position qu'a prise l'armée, il vaut mieux attendre le prince de Bade que d'aller à sa rencontre. — Circonstances qui doivent déterminer monseigneur le duc de Bourgogne pour le siége de Fribourg plutôt que pour celui de Landau.	622 à 628	/
Lettre de l'électeur de Bavière à M. le maréchal de Villars, de Munich, le 9 juin, pour l'instruire du mouvement des ennemis vers Lauffen, et l'engager à prendre des mesures pour garantir le haut Palatinat et Ratisbonne.		953
L'électeur s'empare de la forteresse de Kufstein le 18, et marche à Inspruck. — *Note* sur la manière dont l'électeur s'est emparé de Kufstein.	628	//
Point de vue sous lequel M. le maréchal de Villars considère ce premier succès. — La cour laisse à M. le maréchal de Villars la liberté d'agir suivant ce qu'il jugera le plus convenable, en communiquant à monseigneur le duc de Bourgogne et à M. le maréchal de Tallard les projets qu'il formera avec l'électeur.	629	//
Jonction du prince de Bade et du comte de Stirum à Setzingen. — Il se propose de marcher pour attaquer l'armée du roi. — Mouvement de M. le maréchal de Villars en conséquence. — Position que prend l'armée, le 24, entre Dillingen et Lauingen. — *Note* sur les subsistances qu'on a trouvées dans Dillingen. — Inquiétudes de M. le maréchal de Villars pour Ulm.	630	
Il est déterminé à ne point abandonner sa position pour se rapprocher de cette place. — M. de Legall chargé de veiller à la sûreté du Danube. — Considérations de M. le maréchal de Villars sur la supériorité des enne-		

	Pages.	
mis. — Quelle doit être la conduite de l'électeur, si le secours que lui mène d'Italie M. le duc de Vendôme ne lui parvient pas.....	631	//
Difficulté de soutenir la communication avec la France. — Avantages du siége de Fribourg sur celui de Landau. — Arrivée de l'armée ennemie dans la plaine de Langenau le 25. — Motifs qui empêchent M. le maréchal de Villars de marcher à sa rencontre. — L'électeur se rend maître de Rattenberg sur l'Inn. — *Note* sur la prise de Rattenberg.....	632	//
L'armée des ennemis se poste à Suntheim le 29. — Ponts que le prince de Bade fait jeter sur la Brentz. — M. le maréchal de Villars déterminé, contre l'avis des officiers généraux, à l'attirer à un combat. — Le margrave de Bayreuth marche pour joindre l'armée des ennemis. — Belle manœuvre de M. de la Tour. — L'électeur se rend maître d'Inspruck...	633	//
M. le maréchal de Villars engage fortement le roi à faire passer en Bavière un nouveau corps de troupes de son armée d'Italie, et à ordonner le siége de Fribourg.....	634	//
JUILLET.		
L'armée des ennemis passe la Brentz le 3, et prend position à une demi-lieue de celle du roi. — Détachements envoyés dans les environs de Donawert et dans le Wurtemberg. — M. de Legall reste chargé de veiller à la sûreté du Danube, depuis Dillingen jusqu'à Ulm. — Supériorité des ennemis.....	634	//
Le prince de Bade n'attend pour attaquer que le margrave de Bayreuth. — M. le maréchal de Villars fait occuper Höchstett le 8. — Il marche le 10. — Escadrons bavarois à Ratisbonne. — Motifs qui ont déterminé l'électeur à replier les troupes qu'il avait laissées à portée d'Augsbourg. — Situation critique où se trouve M. le maréchal de Villars. — Inquiétudes de ce général sur les entreprises que peuvent faire les ennemis.....	635	//
Ils se retranchent dans leur camp. — Arrivée du margrave de Bayreuth à Nordlingen le 9. — Entreprise de ce général sur Wiblingen, qui fait craindre pour Donawert. — Résolution que prend M. le maréchal de Villars de défendre cette place jusqu'à la dernière extrémité. — Nouveaux succès de l'électeur dans le Tyrol. — Prise des châteaux de Reiti et d'Ehrenberg.....	636	//
Avantages que M. le maréchal de Villars espère retirer des succès de l'électeur dans le Tyrol. — Renforts arrivés aux ennemis. — Inquiétudes de		

	Pages.	
M. le maréchal de Villars. — Précautions qu'il prend pour la conservation d'Ulm. — Un détachement s'empare d'un château sur l'Iller. — Un autre établit la contribution dans l'évêché d'Aichstett, et s'empare de la ville de ce nom	637	/
Note sur les circonstances de la prise d'Aichstett. — Inaction des ennemis. — Motif auquel M. le maréchal de Villars l'attribue. — Disette de fourrage dans l'armée. — Dispositions de M. le duc de Vendôme pour pénétrer dans le Trentin. — Résumé des lettres interceptées du prince de Bade et du prince Eugene	638	//
Lettre interceptée du prince de Bade à M. de Sinzendorf, du camp de Haunsheim, le 8 juillet. — Il se plaint de ne point recevoir de nouvelles de la cour de Vienne. — Il manque d'argent et de subsistances. — Importance d'abandonner tout autre projet que celui de détruire l'armée du roi et celle de l'électeur	//	893
Lettre interceptée du prince Eugène au général Thungen, de Vienne, le 11 juillet, pour l'instruire des dispositions qui se font dans le Tyrol pour arrêter les progrès de l'électeur	//	954
Renforts qui doivent joindre l'armée des ennemis. — Inquiétudes que conçoit M. le maréchal de Villars sur leur supériorité, ainsi que sur la lenteur de la marche de M. le duc de Vendôme vers le Tyrol. — Représentations qu'il fait à ce sujet à la cour. — Nécessité de faire attaquer Fribourg par l'armée du Rhin. — Avantage remporté par un détachement des troupes du roi	639	//
Point de vue sous lequel M. le maréchal de Villars considère l'inaction des ennemis. — Cavalerie qui les a joints le 20. — Troupes arrivées à Munderkingen. — Bateaux que le prince de Bade fait construire au château d'Albeck. — Confiance de M. le maréchal de Villars dans l'avantage de la position de son camp	640	//
Vues qu'il suppose aux ennemis. — Mouvements de l'armée du Rhin depuis le 6 juin. — Représentations de M. le maréchal de Villars sur le peu d'effet qu'ils ont produit pour les affaires de Bavière. — Espérance que M. le maréchal de Villars conçoit de la jonction prochaine de l'électeur avec les troupes de M. le duc de Vendôme	641	//
Soulèvement des peuples du Tyrol contre l'électeur de Bavière, qui est forcé de retourner sur ses pas. — Différents postes dont les Tyroliens se sont emparés et qu'il reprend	642	//

	Pages.	
M. le maréchal de Villars représente à l'électeur l'importance de ne point renoncer à la jonction avec les troupes de M. de Vendôme. — Fâcheuse situation des affaires en Bavière. — Nouvelles inquiétudes de M. le maréchal de Villars. — Supériorité des ennemis. — Leur arrivée à portée d'Ulm. — Troupes qui marchent pour soutenir cette place.....	643	
La cavalerie bavaroise qui était à Ratisbonne se porte à Donawert. — Le comte de la Tour passe le Danube à Munderkingen. — M. de Legall marche à sa rencontre. — Combat de Munderkingen.....	644	//
M. de Legall élevé au grade de lieutenant général. — Sentiment de M. le maréchal de Villars sur l'entreprise du comte de la Tour. — Peu d'avantage qu'on retirera du combat de Munderkingen, sans l'arrivée des secours d'Italie.....	645	
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp de Dillingen, le 6 août. — Détail du combat de Munderkingen. — Impossibilité de faire face au prince de Bade sans de prompts secours. — Lenteur des mouvements de M. de Vendôme. — Moyens que les ennemis peuvent employer pour détacher l'électeur des intérêts de la France. — Représentations sur le choix des officiers généraux. — Inquiétude de M. le maréchal de Villars sur ce que pense la cour au sujet des opérations qu'il a proposées. — Arrivée du duc de Vendôme à la tête du lac de Garde. — Dispositions de l'électeur pour faciliter la jonction.....	645 à 653	//
Nouvelles représentations de M. le maréchal de Villars sur la nécessité de faire agir l'armée du Rhin et sur le danger auquel il se trouvera exposé si la jonction de l'électeur avec M. de Vendôme n'a pas lieu.....	653 et 654	
Avantages remportés par différents détachements. — Entreprises que peut former le prince de Bade. — Nouveaux renforts arrivés à l'armée des ennemis.....	655	//
Le prince de Bade reçoit ordre de la cour de Vienne de ne plus différer d'agir. — Désastres arrivés dans le Tyrol par la trahison des officiers généraux de l'électeur. — Il ne reste au prince que la forteresse de Kufstein. — Le comte de Rewentklau s'empare des retranchements des Bavarois sur l'Inn. — Il s'avance vers l'Iser. — Le général Herbeville marche sur Ratisbonne. — L'électeur rappelle à Munich toutes les troupes qu'il a menées dans le Tyrol.....	656	//
Troupes que M. le maréchal de Villars a fait marcher à Ratisbonne le 23.		

	Pages.
—Mouvement des ennemis vers le haut Danube.—Nouvelles troupes arrivées à leur camp de Haunsheim	657
M. le maréchal de Villars marche pour combattre le corps qui se porte vers Ehingen. — M. le comte du Bourg part le 29 pour Wiblingen avec un détachement. —Dispositions de l'électeur pour chasser de ses états le corps du général Rewentklau.— Troupes qu'il laisse sous Munich	658
Motifs qui déterminent M. le maréchal de Villars à engager ce prince à se rendre à l'armée.— Refus que fait son altesse électorale de s'assurer de la ville d'Augsbourg. —Danger de la situation dans laquelle se trouve M. le maréchal de Villars.— Inquiétude qu'en conçoivent les troupes	659
Arrivée du prince de Bade à Blaubeuren le 27, et à Ehingen le 29. — Le roi laisse à M. de Villars la liberté de se déterminer par lui-même.—Préparatifs de monseigneur le duc de Bourgogne pour le siége de Vieux-Brisach.	660
SEPTEMBRE.	
L'électeur de Bavière arrive le 1er septembre au camp de Dillingen.— Résultat du conseil de guerre tenu le même jour.— Ce prince rejette toutes les propositions et consent seulement à augmenter le corps de M. le comte du Bourg et à se porter lui-même du côté d'Augsbourg avec quelques-unes de ses troupes. —L'électeur marche à Burgau le 2.— M. le maréchal de Villars prend le chemin de Leipheim avec les troupes destinées à joindre M. le comte du Bourg.—Trente bataillons et seize escadrons restent au camp de Dillingen, sous le commandement de M. d'Usson	661
Le prince de Bade passe le Danube et s'avance vers Memmingen. — Nouvelle conférence entre l'électeur et M. le maréchal de Villars.— Inutilité des représentations de ce dernier.— L'électeur consent à se rapprocher du Lech. — Les Français et les Bavarois s'assemblent à Marck-Biberach. —Troupes qui restent dans Ulm, sous les ordres de M. de Blainville. —Le prince de Bade se rend maître d'Augsbourg.— Soupçons de M. le maréchal de Villars sur la bonne foi de l'électeur	662
Ce prince consent à former deux armées: l'une pour couvrir le Lech et défendre la Bavière, l'autre pour marcher vers l'Autriche. — L'électeur abandonne ce projet et se détermine à mener l'armée vers Augsbourg pour chercher à combattre le prince de Bade	663
L'armée arrive devant Augsbourg.—L'électeur présente le combat au prince	

	Pages.	
de Bade, qui le refuse. — Retraite de l'électeur sur Norendorf, entre Augsbourg et Rhain. — Motifs qui engagent M. le maréchal de Villars à demander son rappel au roi	664	//
Situation dangereuse dans laquelle se trouve l'armée. — M. le maréchal de Villars prend la résolution de combattre une des deux armées des ennemis. — L'armée des ennemis commandée par le comte de Stirum se porte le 17 dans la plaine d'Höchstett. — M. le maréchal de Villars se rend pendant la nuit à Donawert, avec deux brigades de cavalerie. — L'électeur se met en marche le 19 avec l'armée, pour le joindre. — Ordre qu'il envoie à M. d'Usson de s'avancer, le 20, à la vue des ennemis, avec les troupes du camp de Dillingen. — L'armée conduite par l'électeur arrive sous Donawert le 19, et en présence des ennemis, dans la plaine d'Höchstett, le 20, à huit heures du matin. — Faux mouvement de M. d'Usson. — Effet qu'il produit. — L'armée s'ébranle à neuf heures du matin pour attaquer les ennemis. — Bataille d'Höchstett	666 et 667	//
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp d'Höchstett, le 21 septembre, pour rendre compte à sa majesté du succès du combat	667 et 668	//
Lettre de M. d'Usson à M. de Chamillart, du camp de Dillingen, le 21 septembre, sur le même sujet	//	955
Lettre de M. de Ricous à M. de Chamillart, d'Höchstett, le 21 septembre, sur le même sujet	//	961
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp d'Höchstett, le 21 septembre, sur le même sujet. — Perte qu'ont faite les ennemis. — Officiers qui se sont distingués	668 à 675	//
Après le combat l'armée campe sur le champ de bataille. — Le comte de Stirum rassemble ses troupes à Nordlingen. — Démarches de différents princes de l'empire pour engager l'électeur à s'accommoder avec l'empereur. — Nouvelles assurances que donne ce prince de son attachement aux intérêts de la France. — L'électeur s'oppose à la marche de M. le maréchal de Villars dans le Wurtemberg ou au-devant des secours qu'il a demandé au roi de lui envoyer	675	//
Desseins de l'électeur sur Augsbourg. — L'armée repasse le Danube le 29. — Elle campe le 30 à Gersthofen	676	//

	Pages	
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp de Gersthofen, le 30 septembre. — Représentations sur les embarras que lui causent l'opposition de l'électeur et l'absence d'ordres du roi. — Impossibilité de forcer les ennemis dans leurs retranchements sous Augsbourg. — Avantages de la possession de cette ville. — Renforts qui arrivent journellement au comte de Stirum. — Nécessité d'établir une communication et de pouvoir prendre des quartiers entre l'Iller et le Danube. — Peu de ressources dont peuvent être les troupes de l'électeur. — Inconvénients qui résulteront de l'accommodement que ce prince paraît disposé à faire avec l'empereur. — Difficulté de faire arriver à l'armée les fonds déposés à Soleure. — Discussions avec M. de Ricous. — Sentiments de ce dernier opposés à ceux de M. le maréchal de Villars	677 685	"
Motifs qui ont déterminé le roi à engager l'électeur à s'accommoder avec l'empereur. — A quelles conditions	685	
Dispositions de sa majesté pour retirer de Bavière l'armée de M. le maréchal de Villars. — *Note.* Monseigneur le duc de Bourgogne s'est emparé de Vieux-Brisach le 17 septembre. — Départ de ce prince pour la cour. — M. le maréchal de Tallard commande l'armée du Rhin	686	"
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, de Fontainebleau, le 25 septembre, pour l'instruire de la résolution que sa majesté a prise d'engager l'électeur à s'accommoder avec l'empereur, et lui prescrire la conduite qu'il doit tenir avec son altesse électorale. — Précautions que sa majesté lui recommande de prendre pour joindre M. le maréchal de Tallard		964
OCTOBRE		
M. le maréchal de Villars ne fait pas part à l'électeur des dernières dépêches de la cour	686	"
Il propose à ce prince de faire entrer toutes ses troupes dans les places de la Bavière et de se rapprocher d'Ulm avec celles du roi pour y attendre M. le maréchal de Tallard. — Opposition de l'électeur au projet de M. le maréchal de Villars. — Ce prince incline pour faire le siége d'Augsbourg. — Représentations de M. le maréchal de Villars. — Incertitude de l'électeur	687	
M. le maréchal de Villars fait marcher vers Villingen un détachement sous les ordres de M. de Legall. — Les ennemis envoient des troupes vers cette place. — Inquiétudes de M. le maréchal de Villars. — L'électeur consent		

	Pages.	
à se rapprocher d'Ulm.—Troupes qui resteront sous les ordres du comte d'Arco pour couvrir la Bavière. — L'armée repasse l'Iller le 11 et va camper à Wiblingen, où elle est jointe par les troupes du camp de Dillingen. — Force de l'armée.....	688	//
Représentations de M. le maréchal de Villars à la cour sur le pressant besoin du secours de M. le maréchal de Tallard. — Avantages que M. le maréchal de Villars espère retirer de la position qu'a prise l'armée. — Sa sécurité pour Munich. — Ses inquiétudes pour Donawert.....	698	//
Nouvelles inquiétudes de l'électeur pour ses états. — Disposition de ce prince pour un accommodement avec l'empereur, si la France ne fait pas de nouveaux efforts en sa faveur. — M. le maréchal de Villars insiste pour obtenir la permission de retourner en France.—Danger de mener l'armée dans la Bavière avant de s'être rendu maître de Villingen et d'avoir assuré la communication avec la France.....	690	.
M. le maréchal de Villars renonce au projet de se rapprocher de Memmingen. — L'armée se sépare en plusieurs corps qui campent dans les environs d'Eroldsheim. — Le roi laisse à M. le maréchal de Villars la liberté de retourner en France ou de rester à l'armée. — Sa majesté remet à l'année suivante l'envoi des secours qu'elle a destinés pour la Bavière.....	690 à 692	//
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, de Fontainebleau, le 8 octobre. — Conduite qu'il doit tenir à l'égard de l'électeur. — Importance de ne point séparer les troupes du roi de celles de l'électeur. — Sa majesté laisse à M. le maréchal de Villars la liberté de rester à l'armée ou de retourner en France. — Le comte de Marcin désigné pour le remplacer s'il revient. — Il doit cacher son départ aux ennemis. — Le roi remet à l'année suivante le passage de l'armée de M. le maréchal de Tallard au delà des montagnes.....	692 à 695	95
M. de Monasterol dépêché à la cour de la part de M. l'électeur, et M. de Fretteville de la part de M. le maréchal de Villars, pour rendre compte de la situation des affaires.....	695	//
Mémoire de M. de Fretteville sur la situation des affaires de la Bavière...	//	966
Le roi consent au retour de M. le maréchal de Villars en France. — M. le comte de Marcin destiné à le remplacer dans le commandement de l'armée.....	695	.

	Pages.	
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, de Fontainebleau, le 14 octobre, sur ce sujet	696 et 697	//
Lettre du roi à M. le comte de Marcin, de Fontainebleau, le 13 octobre, pour l'instruire du choix que sa majesté a fait de lui pour remplacer M. le maréchal de Villars dans le commandement de l'armée d'Allemagne, et lui ordonner de se rendre immédiatement à sa destination. — Conduite qu'il devra observer jusqu'à ce que M. le maréchal de Villars ait quitté l'armée et repassé les montagnes Noires	697 à 700	//
Instruction du roi à M. le comte de Marcin, du 14 octobre	700 à 706	//
Représentations de M. le comte de Marcin sur le choix que sa majesté a fait de lui pour commander l'armée	706	//
Motifs qui ont déterminé le roi à remettre à l'année suivante l'envoi des secours pour l'armée de Bavière. — Importance de ne point séparer les troupes françaises de celles de l'électeur. — Le prince de Bade lève son camp d'Augsbourg et mène son armée à Reicholtzried. — L'électeur et M. de Villars s'avancent jusqu'à Memmingen	707	//
M. le maréchal de Villars cherche à justifier sa conduite. — Ses griefs contre MM. de Monasterol, d'Usson et de Ricous. — Il propose à l'électeur de rassembler toutes les forces pour aller combattre le prince de Bade. — Ce prince passe l'Iller le 30 et va camper à Altesried. — Le comte de Stirum abandonne Nordlingen et remonte le Danube. — Projet que M. le maréchal de Villars suppose aux ennemis	708	//
Nouvelles instances de sa part pour engager l'électeur à les combattre	709	//
NOVEMBRE.		
L'électeur refuse une escorte à M. le maréchal de Villars pour gagner la Suisse et se rendre en France. — Passe-ports que ce général demande au prince de Bade pour lui et pour le comte de Marcin	709	
Le prince de Bade s'avance jusqu'à Leutkirch, sur la rivière d'Aitrach. — Il fait occuper différents quartiers voisins du lac de Constance. — Dispositions de M. le maréchal de Villars pour se rendre maître de l'Iller et chasser les partis des ennemis. — M. de Lannion s'empare des châteaux de Kronbourg et de Grünenbach et de la ville de Kempten, le 14. — M. le maréchal de Villars engage l'électeur à resserrer les ennemis		

	Pages.	
du côté du lac de Constance. — Ce prince consent seulement à faire passer l'Iller à l'armée. — Séparation du corps du comte de Stirum le 16. — Route que prennent les troupes	710	//
L'armée s'avance le 17 à Ochsenhausen. — M. le maréchal de Villars part le même jour pour se rendre en France, escorté par deux mille chevaux sous les ordres de M. de Legall	711	//
Détail de sa marche jusqu'à Schaffhouse, où il arrive le 20. — Entrevue de ce général et de M. de Marcin. — Ce dernier arrive le 22 à Mengen, à une demi-lieue d'Ochsenhausen. — Trésor qui a marché à sa suite. — Détachement des ennemis qui s'est porté sur sa marche	712	//
Malgré toutes les représentations, l'électeur se dispose à assiéger Augsbourg. — Influence que doit exercer la victoire de Spire sur les affaires de Bavière	713	//
DÉCEMBRE.		
Mouvements de l'armée pour s'approcher d'Augsbourg	713	//
La plus grande partie de la cavalerie prend des quartiers de rafraîchissement sur la rivière de Rottum. — L'armée arrive devant Augsbourg le 4. — Force de la garnison. — La bourgeoisie prend les armes en faveur des impériaux. — Tranchée ouverte devant Augsbourg le 7 au soir. — La garnison capitule le 13 et obtient les honneurs de la guerre	714	//
Seize bataillons et dix escadrons des troupes du roi entrent dans la place le 15. — L'électeur punit les habitants de leur partialité envers les impériaux. — Importance de la possession de cette ville. — Les rebelles de Hongrie marchent vers l'Autriche au nombre de soixante mille hommes. — Motifs qui empêchent l'électeur de profiter de ce mouvement	715	//
Séparation de l'armée. — Position des Bavarois et des Français. — Quartiers des ennemis. — L'électeur retourne à Munich. — M. de Marcin reste à Augsbourg. — Le roi regrette que l'électeur n'ait point marché vers Passau. — Sentiment de M. le maréchal de Villars sur la situation des affaires de Bavière. — Nécessité de faire marcher un gros détachement de cavalerie sur Braunau	716	//
Facilité d'entreprendre pendant l'hiver sur Passau. — Circonstances qui déterminent l'électeur à attaquer cette place	717	//

Pages.

JANVIER 1704.

M. le maréchal de Marcin se rend a Munich le 1er janvier. — Dispositions qu'il fait avec l'électeur pour l'expédition de Passau. — L'électeur arrive avec ses troupes devant Passau. — Batteries qui commencent à tirer le 8. — La ville et le château capitulent le même jour. — Convention entre l'electeur et l'évêque de Passau. — Succès de l'électeur sur la frontière d'Autriche. 718

Il ramene le reste de ses troupes en Bavière et retourne à Munich. — Diversion de M. de Marcin. — Expéditions de MM. de Blainville et d'Usson. 719

Situation avantageuse ou se trouvent les affaires d'Allemagne à la fin de la campagne. 720

FIN DE LA TABLE

D
281
V38A4
1835
t.3

Vault, François Eugène de
Mémoires militaires
relatifs a la succession
d'Espagne sous Louis XIV

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY